



La revue blanche



La
revue blanche

Tome XX

SEPTEMBRE-OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1899



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1899



Comment ruiner l'autorité

[Le gouvernement russe venait de dissoudre le Comité pour la propagation de l'Instruction élémentaire, qu'avait fondé un groupe de libéraux russes. A ceux-ci, qui le sollicitaient de revendiquer, pour le Comité et avec eux, le droit de combattre l'ignorance, Léon Tolstoï répondit qu'il ne pouvait se placer sur le terrain par eux choisi. Il estimait qu'au Comité supprimé on devait substituer une multitude d'autres associations qui se proposeraient le même but (mise en circulation de bons livres, fondation de bibliothèques...), mais qui, pour marquer qu'elles n'étaient pas sous la dépendance du gouvernement, ne demanderaient à ce gouvernement nulle autorisation préalable. Peut-être les membres de ces associations seraient-ils poursuivis : soit; et le gouvernement ne ferait ainsi qu'activer le mouvement en faveur de l'instruction. Puis, généralisant ce thème, Tolstoï écrivit les pages qu'on va lire.]

Il me semble que, maintenant surtout, il importe de faire le bien avec tranquillité, avec constance. Non seulement il ne faut pas demander d'autorisation au gouvernement, mais il est même essentiel de repousser toute participation du gouvernement. La force du gouvernement repose sur l'ignorance du peuple : le gouvernement le sait : aussi sera-t-il toujours un adversaire de l'instruction. Il est temps que nous le comprenions. Rien de plus nuisible que de permettre au gouvernement de se donner l'air de répandre l'instruction, alors qu'il propage l'ignorance. C'est, cependant, ce que font toutes les institutions qui, soi-disant, servent à l'instruction et sont placées sous son contrôle : écoles, collèges, universités, académies, les comités divers, les différents congrès. Le bien n'est le bien, l'instruction n'est l'instruction qu'à une condition : être le bien et l'instruction complets, sans qu'ils soient nécessairement conformes aux circulaires ministérielles. Mais ce que je regrette surtout, c'est de voir toujours des forces si précieuses, si désintéressées, si dévouées, se dépenser avec aussi peu de fruit. Je ris parfois au spectacle de ces hommes, qui, bons et intelligents, usent leur énergie à lutter contre le gouvernement sur le terrain légal que l'arbitraire du pouvoir crée lui-même.

Il me semble que la question se présente de la façon suivante :

Il y a des gens, — dont nous sommes, — qui savent que notre gouvernement est détestable et qui le combattent. Deux moyens de lutte ont été employés depuis l'époque de Radichtcheff et des décembristes. L'un a été préféré par Stenka Rasine, Pougatcheff, les décembristes, les révolutionnaires de l'époque de 1860-1870, du Premier Mars 1881, etc. L'autre a été préconisé par vous, comme par tous ceux qui veulent progresser lentement, lutter sur le terrain légal, et conquérir des droits peu à peu, sans violence. Pendant plus d'un demi-siècle, j'ai vu ces deux moyens en usage — et la situation est pire. Quand se produit une amélioration partielle, ce n'est pas grâce à l'un de ces modes d'activité, mais bien en dépit du mal qu'ils font (et pour des raisons dont

je parlerai plus loin). La force contre laquelle se dirigent leurs attaques croît en vigueur et en impudence. Les dernières traces de self-government — les zemstvos, les tribunaux, les comités d'instruction et autres — disparaissent.

Maintenant que, depuis si longtemps, on a eu infructueusement recours à ces deux moyens, on peut, semble-t-il, voir clairement que ni l'un ni l'autre ne sont efficaces, et discerner nettement pourquoi ils sont sans portée. Pour moi, du moins, — qui toujours ai éprouvé de la répugnance pour notre gouvernement, mais ne me suis jamais servi contre lui ni de l'un ni de l'autre de ces moyens de lutte, — les défauts de ces deux modes d'action sont évidents.

Le premier ne vaut rien et voici pourquoi. Si même l'on réussissait à changer l'état de choses existant en se servant de la violence, rien ne prouve que le nouveau régime soit stable. Rien n'assure que ses ennemis ne triompheraient pas de lui dans des conditions favorables et à l'aide de cette même violence. Cela s'est vu bien des fois en France, comme partout où il y a eu des révolutions. Aussi, l'ordre nouveau établi par la force devrait-il être continuellement soutenu par cette même force, ce qui veut dire par l'illégalité. Cet ordre, par suite se corromprait tout autant que celui qu'il a remplacé. D'autre part, s'il y a insuccès, comme cela a toujours été le cas chez nous, toutes les violences révolutionnaires, depuis Pougatcheff jusqu'au Premier Mars, n'ont servi qu'à raffermir l'ordre qu'elles prétendaient attaquer. Elles avaient pour effet de rejeter dans le camp des conservateurs et des rétrogrades la masse énorme des indécis flottant entre l'un et l'autre des partis. Aussi, à mon avis, peut-on résolument affirmer, en se basant et sur l'expérience et sur le raisonnement, que ce moyen, outre qu'il est immoral, est déraisonnable et inefficace.

Moins raisonnable encore, et moins efficace est, selon moi, le second moyen. Il est déraisonnable et inefficace par ce que le gouvernement détient tous les pouvoirs (l'armée, l'administration, l'église, les écoles, la police). Il forge lui-même ce que l'on appelle les lois dans les limites desquelles les libéraux veulent le combattre. Le gouvernement sait très bien où est le danger. Il ne laissera jamais ceux qui se soumettent à lui et qui agissent sous sa direction tenter quoi que ce soit qui puisse saper son pouvoir. Dans le cas présent, par exemple, le gouvernement, qui, chez nous comme partout ailleurs, s'appuie sur l'ignorance du peuple, ne permettra jamais qu'on propage la véritable instruction. Il autorise toutes sortes d'institutions placées sous son contrôle et que l'on dit destinées à instruire le peuple, — les écoles, les collèges, les universités, les académies, les différents comités, divers congrès, les publications soumises à la censure. Mais il ne le fait que dans la mesure où ces institutions et ces publications servent ses buts, ce qui veut dire abrutissent le peuple, ou, tout au moins, n'empêchent pas de l'abêtir. Institutions et publications n'ont qu'à se livrer à la moindre tentative d'ébranler la base du pouvoir gouvernemental, c'est-à-dire de dissiper l'ignorance populaire, et le gouver-

nement, sans rendre compte à personne des raisons de sa conduite, opposera tranquillement son « veto », transformera ou supprimera les institutions et interdira les publications. L'expérience et le raisonnement nous montrent donc clairement que la conquête apparente et graduelle des droits n'est qu'une illusion : cette illusion est riche d'avantages pour le gouvernement et, par conséquent, il la favorise.

Mais une activité en ce sens n'est pas seulement déraisonnable et inefficace : elle est encore nuisible. Elle l'est, d'abord, parce que des hommes éclairés, bons et honnêtes entrent dans les rangs du gouvernement et lui donnent une autorité morale qu'il n'aurait pas sans eux. Si tout l'organisme gouvernemental était formé de ces gens grossiers, violents, cupides et lâches qui le composent essentiellement, il n'aurait pas pu subsister. Seule la participation des hommes éclairés et honnêtes lui donne son prestige. Tel est un des côtés nuisibles de l'activité des libéraux qui prennent part au gouvernement ou entrent en compromis avec lui. Cette action est encore nuisible à un autre titre. Pour pouvoir manifester leur activité, ces hommes éclairés et honnêtes se permettent des concessions. Ils s'habituent peu à peu à la pensée que, si le but est bon, on peut s'écarter un peu de la vérité dans ses paroles et dans ses actes : observer les rites, bien que l'on ne reconnaisse pas la religion établie ; prêter serment ; signer des pétitions hypocrites et contraires à la dignité humaine, pourvu que ce soit utile au succès ; on peut entrer dans l'armée, faire partie du zemstvo, qui ne possède aucun droit, être professeur et enseigner, non ce qui doit l'être à votre avis, mais ce qui est prescrit par le gouvernement : on peut même occuper le poste de « zemski natchalnik (1) » et se soumettre alors aux exigences et aux ordres gouvernementaux qui contrarient notre conscience ; on peut faire paraître des journaux et des revues où l'on passe sous silence ce qu'il faudrait dire et où l'on insère ce que l'autorité ordonne d'insérer. En s'abandonnant à ces compromissions, les hommes éclairés et honnêtes, les seuls qui auraient pu empêcher le gouvernement de violer la liberté, restent de plus en plus sourds aux exigences de leur conscience. Ils tombent, sans s'en apercevoir, sous la dépendance complète du gouvernement : ils touchent des traitements, reçoivent des récompenses et, tout en persistant à croire qu'ils répandent les idées libérales, ils deviennent les serviteurs obéissants, les soutiens de ce même régime qu'ils voulaient combattre.

On rencontre, il est vrai, dans ce camp, des hommes meilleurs et plus sincères qui ne se laissent pas séduire par le gouvernement ni atteindre par la corruption et restent insensibles au traitement et à la situation. Le plus souvent, ces hommes se prennent au piège que le gouvernement leur tend. Ils s'y débattent et piétinent sur place. Ou bien, irrités, ils passent dans le camp des révolutionnaires, ou bien

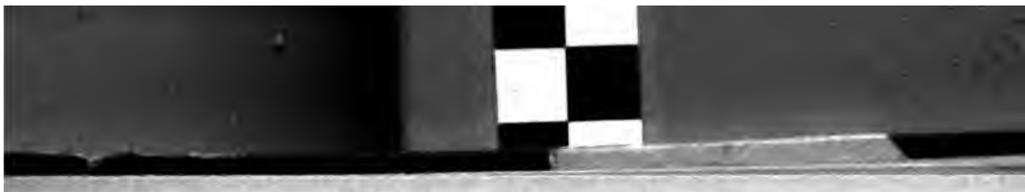
(1) Poste créé par Alexandre III en vue de diminuer les pouvoirs des zemstvos (organe du self-government). Les « zemski natchalniki » réunissent les pouvoirs administratifs et judiciaires et n'existent que dans les campagnes.

encore, ils se suicident, ou se mettent à boire, ou, désespérés, abandonnent tout. Le plus souvent, ils cherchent un refuge dans la presse. Ils se soumettent aux règles de la censure et expriment uniquement ce qui leur est permis. Ils continuent à croire qu'ils servent la société par leurs écrits qui leur fournissent des moyens d'existence. Tout au contraire, en gardant le silence sur les choses les plus importantes, ils répandent dans le public les pensées les plus fausses, et les plus favorables au gouvernement.

J'en conclus que le raisonnement aussi bien que l'expérience me montrent que les deux moyens dont on s'est servi jusqu'à présent et que l'on emploie encore pour combattre le gouvernement, que ces deux moyens, non seulement sont inefficaces, mais contribuent encore à renforcer le pouvoir et à développer l'arbitraire gouvernemental.

Que faire alors? Autre chose, — et abandonner une tactique qui, pendant soixante-dix ans, a fait la preuve de son impuissance et n'a conduit qu'aux résultats contraires à ceux que l'on recherchait. Que faire donc? Ce qu'ont fait les hommes auxquels on doit tout le progrès vers la vérité et vers la lumière. Et en quoi consiste cette conduite? A exécuter simplement, franchement et tranquillement ce que l'on croit bon, ce que l'on croit être le devoir, sans se préoccuper du gouvernement, sans regarder ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. En d'autres termes, il faut défendre ses droits, non en qualité de membre du conseil pour l'extension de l'instruction, de membre du zemstvo, comme propriétaire foncier ou comme commerçant, ou même à titre de membre d'un parlement, mais en qualité d'homme raisonnable et libre. Il faut défendre ses droits, non comme on défend ceux des zemstvos et des comités, — à l'aide de compromissions et à la faveur de concessions, — mais, au contraire, sans s'abaisser à rien de pareil c'est le seul moyen possible de défendre la dignité morale, la dignité humaine.

Les droits d'un membre d'un parlement ou même d'un zemstvo sont supérieurs à ceux d'un simple particulier; on peut en tirer parti. Le malheur est que, pour conquérir la puissance conférée par la qualité de membre d'un zemstvo, d'un parlement ou d'un comité, il faut abdiquer une partie des droits que nous possédons comme hommes. Une fois que l'on a renoncé à une partie des droits dont on jouit à titre d'homme, on perd tout point d'appui. Il nous devient impossible de conquérir ou de conserver aucun de nos véritables droits. Pour tirer quelqu'un de la vase, il faut rester soi-même sur la terre ferme, et si, pour plus de commodité, on entre soi-même dans le bourbier, on s'y enfonce soi-même et on n'en peut retirer personne. Il est peut être très bon d'obtenir d'un parlement la journée de huit heures, de faire adopter par un comité un programme libéral touchant les bibliothèques scolaires. Mais si, pour arriver à ce but, nous devons nous parjurer publiquement en prêtant serment et en exprimant notre estime pour des choses qui nous sont peu sym-



pathiques: si, pour pouvoir appliquer nos programmes libéraux, nous sommes obligés de célébrer des services divins, de prêter serment, de mettre un uniforme, de formuler des écrits et des discours pleins de mensonges et de flatteries, etc., nous perdons beaucoup plus en renonçant ainsi à notre dignité d'homme que nous ne gagnons en poursuivant un but déterminé (qui, d'ailleurs, dans la plupart des cas, ne sera pas atteint). Nous nous interdisons de plus la possibilité d'arriver à d'autres fins, les plus importantes de toutes. Seuls les hommes, en effet, qui ont en eux-mêmes quelque chose qu'ils ne céderont à aucune condition peuvent tenir en échec le gouvernement. Pour avoir de la force de résistance, il faut posséder un point d'appui. Le pouvoir le sait très bien. C'est pour cela qu'il s'emploie surtout à faire disparaître de l'homme ce qui est essentiel, c'est-à-dire la dignité humaine. Le gouvernement fait tout ce qu'il veut, avec tranquillité. Il sait qu'il ne rencontrera aucune résistance véritable. Celui qui a consenti à prêter serment publiquement en proférant des paroles indignes, mensongères; qui, affublé de son uniforme, a des heures, attendu dans une antichambre que le ministre daignât le recevoir; qui a permis qu'on l'inscrivît dans la garde du couronnement; qui s'est abaissé à se confesser ou à communier pour des raisons de convenances; qui n'a pas craint de demander d'avance aux chefs de la censure s'il pouvait exprimer telles ou telles opinions, — un tel homme n'est plus dangereux pour le gouvernement. Alexandre II disait qu'il ne craignait pas les libéraux parce qu'il savait qu'on pouvait les acheter tous, sinon avec de l'argent, du moins avec des honneurs.

Ceux qui participent au gouvernement ou travaillent sous sa direction peuvent croire lutter : ils se leurrent eux-mêmes et, avec eux, leurs coréligionnaires. Mais leurs adversaires reconnaissent très bien, à la faible résistance qu'ils éprouvent, que l'obstacle est tout apparent. Pour ce qui est des libéraux, notre gouvernement ne l'ignore pas. Il se livre continuellement à des expériences pour découvrir s'il existe une résistance véritable, et, s'étant assuré qu'elle fait suffisamment défaut pour ne le gêner en rien il se permet tout.

Le gouvernement d'Alexandre III en était bien convaincu et il a tranquillement supprimé tout ce qui faisait l'orgueil des libéraux, ce que ceux-ci croyaient dû à leurs efforts. Il a supprimé la justice de paix et les prérogatives des universités. Il a modifié tout le système de l'enseignement dans les lycées. Il a créé de nouveau les « corps de cadets ». Il a rétabli la vente de l'alcool par le gouvernement. Il a institué les « zemski natchalniki », légitimé les peines corporelles, presque supprimé les zemstvos. Il a accordé un pouvoir sans contrôle aux gouverneurs; encouragé les exécutions; favorisé la déportation par mesure administrative, les arrestations, les condamnations à mort des criminels politiques. Il a commencé de nouvelles persécutions religieuses, abruti le peuple au dernier degré par la superstition. Il a légitimé les assassinats commis en duel; installé l'illégalité sous

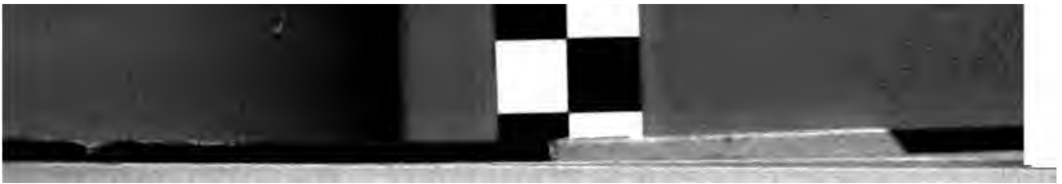
forme d'état de siège, faisant une chose normale de la peine de mort. Dans toutes ces mesures, il n'a rencontré aucune résistance, si ce n'est la protestation d'une femme digne de toute estime qui a courageusement dit au gouvernement ce qu'elle croyait être la vérité. Quant aux libéraux, ils se disaient à voix basse que cet état de choses leur déplaisait; mais ils n'en continuaient pas moins à faire partie des tribunaux, des zemstvos, des universités, à occuper des fonctions officielles, à écrire dans la presse. Dans les publications, ils faisaient allusion à ce qu'on leur permettait d'effleurer. Ils se taisaient sur les sujets dont il était défendu de parler, mais ils inséraient tout ce qu'on leur ordonnait de publier. Le lecteur, n'étant pas initié aux murmures discrets, ignorant ce qui se faisait dans les rédactions, trouvait dans les journaux, dans les revues des libéraux, l'exposé, privé de commentaires et de critiques, des mesures les plus cruelles et les plus insensées, y rencontrait les adresses humiliées et flatteuses que l'on destinait aux auteurs de ces mesures; il y découvrait même parfois des éloges. C'est ainsi que l'œuvre misérable du gouvernement d'Alexandre III, l'anéantissement de toutes les bonnes mesures appelées à la vie sous Alexandre II, les tentatives de ramener la Russie aux époques barbares du commencement de ce siècle, c'est ainsi que cette œuvre lamentable, marquée par les potences, les peines corporelles, les persécutions et l'abrutissement du peuple, devint l'objet d'éloges insensés, adressés à Alexandre III par toutes les publications libérales. Elles en faisaient un grand homme, un modèle de dignité humaine.

Les mêmes procédés gouvernementaux et la même attitude des libéraux se perpétuent sous le règne actuel.

Je pense qu'il en serait autrement si ces hommes, honnêtes et éclairés, qui prétendent actuellement agir en libéraux dans les zemstvos, les divers comités, dans la littérature soumise à la censure, si ces hommes ne dépensaient pas leur énergie à tromper le gouvernement au sein d'institutions établies par lui-même, s'ils ne voulaient pas le forcer à agir à son propre détriment et à causer sa propre perte (1). Le résultat serait différent, s'ils se bornaient à défendre leurs droits personnels, leurs droits d'homme sans participer jamais ni au gouvernement ni aux actes qui relèvent de lui.

« Vous voulez remplacer les juges de paix par les « zemski natchalniki », armés de verges? — C'est votre affaire, mais nous ne nous adresserons pas à eux et nous n'irons pas occuper leur poste. Vous voulez faire du tribunal du jury une simple formalité? — C'est votre affaire, mais nous ne serons ni juges, ni avocats, ni jurés. Vous voulez, sous prétexte d'état de siège, supprimer tous les droits? — C'est

(1) Je ris parfois à la pensée qu'on puisse tenter une entreprise aussi impossible et croire que l'on ait la faculté de couper un membre à un être animé sans qu'il s'en aperçoive.



votre affaire, mais nous appellerons publiquement l'état de siège une illégalité et nous proclamerons que les exécutions capitales sans jugement sont des assassinats. Vous voulez instituer des lycées d'instruction classique où il y aura des exercices militaires et un enseignement religieux? — Mais nous ne serons pas professeurs dans ces écoles: nous n'y enverrons pas nos enfants, que nous élèverons comme nous le jugerons bon. Vous voulez annihiler les zemstvos? — Nous n'y prendrons aucune part. Vous défendez de publier ce qui vous déplaît? — Vous pouvez arrêter les écrivains, brûler les écrits, punir les imprimeurs: mais vous ne pouvez pas nous empêcher de parler et d'écrire, et nous continuerons à le faire. Vous nous ordonnez de prêter serment au tzar? — Mais nous ne le ferons pas parce que c'est une sottise, un mensonge et une lâcheté. Vous nous ordonnez de servir dans l'armée? — Mais nous ne servirons pas, parce que nous croyons l'assassinat exécuté en masse aussi contraire à la conscience que le meurtre individuel. Vous professez une religion qui retarde de mille ans sur notre siècle avec son icône d'Iverski, ses reliques et ses couronnements? — C'est votre affaire. Mais nous, non seulement nous ne prenons pas l'idolâtrie et la superstition pour la religion, mais nous les appelons superstition et idolâtrie et nous nous efforçons d'en débarrasser les hommes. »

Que peut opposer le gouvernement à une pareille action? On peut déporter, emprisonner quelqu'un parce qu'il fabrique une bombe, ou même parce qu'il imprime un manifeste adressé aux ouvriers. On peut transférer le comité de l'instruction d'un ministère à un autre. On peut fermer un parlement. Mais que peut faire le gouvernement contre un homme qui ne veut pas mentir publiquement en levant son bras, qui refuse de faire instruire ses enfants dans une école qu'il juge mauvaise, qui ne veut pas apprendre à tuer son prochain, qui ne veut pas participer à une idolâtrie, à des couronnements, à des réceptions, à des adresses, qui dit, qui écrit ce qu'il pense, ce qu'il sent? En le poursuivant, le gouvernement en fait un martyr qui excite la sympathie générale. Il ébranle les bases mêmes de son pouvoir parce qu'en agissant ainsi, il viole les droits de l'homme au lieu de les défendre.

Que tous les hommes honnêtes, éclairés qui dissipent actuellement leurs forces sur le terrain de l'action révolutionnaire, socialiste et libérale, que tous ces hommes commencent à penser et à agir de la façon que je viens d'indiquer : cela suffirait. Il se formerait un noyau d'hommes honnêtes, moraux, éclairés, unis par la même pensée, par le même sentiment. La masse, toujours hésitante, des gens médiocres ne tarderait pas à se joindre à eux. Ainsi se constituerait la seule force capable de dompter les gouvernements : une opinion publique qui exigerait la liberté de la parole, la liberté de conscience, la justice. Cette opinion publique une fois née, non seulement on ne pourrait plus interdire les comités pour le développement de l'instruction, mais toutes les institutions inhumaines : la police

secrète, la censure, la forteresse de Schlusselbourg, le Synode, tous les organes contre lesquels s'élèvent actuellement les révolutionnaires et les libéraux s'évanouiraient d'eux-mêmes.

Ainsi donc, deux moyens ont été éprouvés dans la lutte contre le gouvernement, et tous deux ont été employés sans succès. Il reste à essayer d'un troisième encore inédit et qui, à mon avis, ne peut ne pas être efficace. Ce moyen, brièvement exposé, est le suivant : il faut que tout homme honnête, éclairé, s'efforce de devenir le meilleur possible, non le meilleur sous tous les rapports, mais uniquement sous un seul. Il suffit que ces hommes observent une vertu des plus élémentaires : être sincères, ne pas mentir. Il leur suffit d'agir et de parler de telle façon que les motifs des actes de chacun puissent paraître clairs à un enfant de sept ans. Il suffit de se conduire de façon telle que l'enfant ne puisse dire : « Pourquoi, père, as-tu dit telle chose autrefois, et pourquoi, maintenant, dis-tu tout autre chose, agis-tu de tout autre manière? » Ce moyen paraît très faible, et pourtant je suis convaincu que c'est le seul qui ait fait progresser l'humanité depuis qu'elle existe. C'est uniquement parce qu'il y a eu des hommes de cette espèce, droits, aimant la vérité, courageux, ne concédant à personne rien de ce qui touchait à leur dignité, qu'on a vu s'accomplir les changements bienfaisants dont les hommes jouissent maintenant et qui s'étendent de l'abolition de l'esclavage et de la torture à la liberté de la parole et à la liberté de conscience. Et il ne peut en être autrement. Satisfaire, en effet, les exigences de sa conscience, telle est, toujours et sous tous les rapports, la conduite la plus fructueuse que l'humanité doive suivre.

Mais une explication est encore nécessaire. Si le moyen le plus efficace d'atteindre le but que se proposent les libéraux et les révolutionnaires consiste à agir conformément à sa conscience, cela ne veut pas dire que ce soit expressément pour atteindre ce but qu'il faille mener une vie conforme à sa conscience.

On ne peut vivre selon sa conscience qu'en vertu d'idées religieuses, fermes et nettes. Et lorsqu'on possède des idées de cette qualité, les conséquences bienfaisantes qu'elles ont dans la vie viennent d'elles-mêmes, inévitablement.

Aussi, voici ce que je voulais vous dire d'essentiel : il est peu avantageux que des hommes, bons et sincères, dépensent les forces de leur esprit et de leur âme en vue de fins pratiques mesquines, les dissipent, par exemple, à s'occuper des luttes nationales, des rivalités de partis, des revendications libérales tant que l'on ne s'est pas fixé une conception religieuse ferme et nette, tant que l'on n'est pas arrivé à la conscience de sa propre vie et de sa propre destinée. Je pense que toutes les forces de l'âme et de la raison des honnêtes gens qui veulent se rendre utiles à autrui doivent tendre à ce but. Lorsqu'on l'aura atteint, tout le reste ira de soi.

LÉON TOLSTOÏ



Notes sur la Littérature en Chine

L'indifférence absolue et dédaigneuse que l'on montre en Europe envers tout ce qui concerne la vie mentale en Chine, n'est au fond qu'une ridicule et dangereuse prétention de parvenu. On parle d'une expansion de l'Europe sur la Chine: les politiciens soulèvent des questions diplomatiques, les capitalistes rêvent d'une nouvelle exploitation rapace et rapide de peuples ignorants et affaiblis; les militaires s'imaginent de joyeuses petites guerres d'extermination. On va « coloniser » la Chine. Tôt ou tard on verra bien qui sera colonisé...

C'est la plus jeune et flottante des civilisations qui engage la lutte décisive avec la plus vieille et la plus stable — et sans la connaître.

Car l'ignorance des Européens au sujet de la civilisation chinoise, de la vie mentale chinoise (qui est sa base), des langues chinoises (qui sont son moyen), de l'art chinois (qui est sa fleur) et de la littérature chinoise (qui est son image fidèle et gigantesque) — cette ignorance est telle qu'on ne saurait entamer utilement la moindre question concernant la Chine moderne, sans discourir d'abord sur des généralités élémentaires. Tant pis, faisons-le, et aussi peu que possible.

La Chine n'est au fond qu'une notion psychologique.

Même si l'on fait abstraction des divers peuples qui ne participent de l'Empire du Milieu que par hasard et comme Etats tributaires, tels que les Thibétains, Mongols et Mandchoux, on ne trouvera, dans la Chine proprement dite, unité ni géographique, ni anthropologique, ni même linguistique. Ce qui est commun aux peuplades flegmatiques du Nord, aux tribus vivaces du Sud, aux lourdes masses qui peuplent les plaines de l'Est et aux montagnards alertes de l'Ouest, c'est uniquement une certaine disposition psychique qui est la base et l'essence même de ce qu'on appelle la civilisation chinoise.

Ce n'est que la communauté des idées fondamentales sur la vie et son organisation qui fait une unité formidable de tout ce groupe de peuples que nous sommes habitués à appeler chinois et qui renferme des types ethniques tout aussi distincts que les Hollandais des Italiens, ou les Français des Tchèques.

L'expression de cette unité purement idéelle se trouve, tout naturellement, dans les circonstances singulières qui caractérisent la question des langues, des écritures, donc des littératures chinoises.

Ce que l'Européen, en général, appelle « la langue chinoise » n'existe pas plus qu'une « langue européenne »: la langue qui se parle à Péking est aussi différente de celle de Canton que l'anglais du français, et des indigènes de deux provinces non voisines sont, en général et originairement, dans l'impossibilité de s'entendre. Toute-

fois — et voilà qui est déjà typique — le caractère immanent, la base grammaticale, syntactique et phonétique, est partout la même.

D'abord toutes les langues chinoises sont monosyllabiques, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différence entre syllabe et mot; chaque syllabe constitue un mot, chaque syllabe a en elle-même une signification. Or, même dans les langues les plus riches, le nombre des syllabes différentes possibles n'excède jamais onze cents. Il n'y aurait donc pas plus de onze cents mots possibles, nombre infiniment trop petit pour la langue d'un peuple civilisé. Alors les langues chinoises ont augmenté, quadruplé, parfois même octuplé le nombre de syllabes (et de mots) distinctes, en les différenciant à l'aide d'intonations diverses. Ainsi, par exemple, la syllabe « i », prononcée avec une intonation — nous dirions — affirmative, signifie le « désir »; prononcée interrogativement, « déjà »; d'un ton égal, « vêtement », d'un ton égal, mais plus bas d'une quinte, à peu près, que l'intonation ordinaire, « barbare ». Cet expédient ne suffisant pas, toutes les langues chinoises également recoururent à la juxtaposition de mots monosyllabiques pour désigner de nouvelles notions; ainsi la juxtaposition de « fou », père, et « mou », mère, donne « fou-mou » parents, ou « hien », loisir, et « hoa » langue : « hien-hoa », conversation.

Quant à la grammaire, elle n'existe pas. La syntaxe est tout. La place dans la phrase dénote le rapport entre les mots. Il y a ce principe général et commun à toutes les langues chinoises, que le caractérisant précède le caractérisé.

L'unité linguistique ne va pas beaucoup plus loin. La différence des langues chinoises est presque absolue pour l'oreille. Mais voilà l'écriture qui sauve l'unité.

On sait que l'écriture chinoise est idéographique comme nos chiffres. Elle n'exprime pas des mots, des complexes phonétiques qui symbolisent des idées; mais elle symbolise immédiatement les idées mêmes; elle a un caractère, si on veut, un hiéroglyphe distinct pour chaque idée. Ainsi que le chiffre « 8 » est compris indistinctement par un Russe, un Allemand ou un Français, sans qu'aucun ait besoin de connaître une langue étrangère, ni même une écriture phonétique (qui symbolise le son de la langue); de même, celui qui connaît la notion symbolisée par le caractère chinois « 人 » — bipède — le comprendra sans savoir autre chose que sa langue maternelle; le Chinois du Nord lira « jìn », le Chinois du Sud « yau », le Japonais « hito », l'Annamite « nguoi », le Russe « tchelavek », l'Allemand « mensch » le Français « homme ». Ainsi, toutes différentes que soient les langues chinoises parlées, les symboles visibles des idées — que l'on prononce différemment dans les différentes contrées — sont partout les mêmes.

C'est cette écriture difficile, mais admirable, qui est devenue peu à peu la véritable base, ou au moins le centre vital de la civilisation chinoise. On peut dire que, dans aucun cas, la civilisation d'un



peuple ne dépend exclusivement de questions de race, de nationalité ou de territoire: son fondement est toujours une communauté sentimentale ou logique. La Chine en serait la preuve péremptoire, s'il était nécessaire de le démontrer, et il est très significatif que la civilisation la plus inébranlable, la plus ancienne et la plus forte encore aujourd'hui embrasse des groupes ethniques qui n'ont presque aucun lien de race et de territoire.

L'écriture chinoise est, psychologiquement, la civilisation chinoise même. Voici comment :

En lisant une écriture idéographique, on n'a plus la liberté de lire les phrases comme on veut (ce qui, en chinois, serait déjà impossible, à cause du principe syntactique de la langue), on ne peut plus suivre un autre ordre, un autre processus des *idées* que celui des *caractères* écrits. On n'opère plus avec des mots; on opère directement avec des idées. En lisant, on ne suit plus dans la phrase « une série de mots qui donne une idée », mais « une synthèse d'idées qui donne une idée ». Quand on lit par exemple la phrase : « Cet homme est grand », nous savons très bien que, par les relations grammaticales des mots, nous exprimons une seule idée, sans avoir besoin, pour arriver à cette idée, de combiner les quatre idées que chacun de ces mots symboliserait séparément. Mais écrite dans un système purement idéographique, cette phrase deviendrait : « voisinage, bipède, constitution, grandeur », c'est-à-dire qu'il y aurait un système de quatre idées, d'où nous tirerions l'idée que « cet homme est grand », et encore nous n'y arriverions que si nous savions *comment* il faut mettre en rapport ces quatre idées: juxtaposées sans indice pour leur combinaison, elles pourraient donner le sens « le grand homme est là », ou bien « le voisinage de la grandeur constitue l'homme », ou même « le voisinage agrandit la constitution de l'homme ». On voit que si la manière de combiner les idées n'était pas absolument fixe, il serait impossible d'exprimer la moindre phrase par une telle écriture. Or, la manière de combiner les idées constitue le caractère logique. Donc, si un ensemble d'individus (qui n'a pas d'écriture phonétique) arrive à comprendre sans équivoques une écriture idéographique, c'est-à-dire si un ensemble d'individus combine des idées primitives, suggérées par la vue de caractères idéographiques, de manière à ce que tout le monde arrive par la combinaison des mêmes caractères au même sens invariable, alors il faut en conclure que tous ces individus ont la même méthode de penser, le même « tempo de la raison », le même instinct logique, la même « automatisation du cerveau ». Et c'est cela qui fait une civilisation caractérisée.

Il faut — malheureusement — avant d'aborder la question de la littérature en Chine, parler encore un peu plus de cette écriture, qui, ainsi qu'on verra plus loin, n'est pas seulement, comme notre écriture, le véhicule de la littérature, mais, dans un certain sens, bien la littérature même.

魯
班
經

On peut, dans l'écriture chinoise, nettement distinguer deux classes de caractères. L'une se compose de véritables hiéroglyphes, l'autre d'hiéroglyphes auxquels on ajoute un élément phonétique. Il y a, par exemple, un hiéroglyphe qui désigne « le poisson »: il y a un autre hiéroglyphe qui désigne « la lieue » et qu'on prononce « li »; or, il existe un poisson, une espèce de carpe, qui s'appelle « li » aussi, et le caractère que l'écriture chinoise emploie pour désigner cet animal se compose de l'hiéroglyphe « li », la lieue, mis à côté de l'hiéroglyphe « poisson »: dans cette combinaison, le caractère « yu », poisson, joue donc un rôle idéographique, et le caractère « li », lieue, un rôle purement phonétique; et, pour expliquer ce que ce caractère combiné signifie, il faudrait dire que « c'est le poisson qui s'appelle li ». La plupart des caractères chinois appartiennent naturellement à cette dernière classe: presque tous les noms de plantes, arbres, animaux, hommes, et un nombre énorme d'autres objets sont symbolisés par de tels sinogrammes mixtes. De cette façon, s'est formée une quantité extraordinaire de caractères: le dictionnaire officiel le *K'ang-hi-tsze-tian* en contient 44 449, mais tous ne sont pas nécessaires ni unanimement reconnus; la connaissance de 5 000 suffit pour comprendre toute la littérature historique et philosophique.

Pour mieux les classifier dans les dictionnaires, on a pris 214 hiéroglyphes qu'on appelle (non pas « clefs », mais) « chefs de classe », qui jouent — mutatis mutandis — le rôle de notre alphabet, et qui, dans les sinogrammes mixtes, occupent toujours la même place, certains à gauche du caractère phonétique, d'autres à droite, ou bien en haut ou en bas: ces chefs de classe (c'est pourquoi j'en parle) trouvent parfois un emploi des plus étranges dans la versification chinoise (1).

(1) La phrase chinoise qui orne cette page est le titre d'une petite encyclopédie populaire d'où nous avons extrait les vignettes qu'on trouvera plus loin. Voici l'analyse de cette phrase :

Premier caractère : lou, signifie « bête, ignorant, idiot »: la partie supérieure (jusqu'aux quatre points) est le chef de classe (qui est poisson), la partie inférieure est une forme simplifiée et contractée de « blanc » et de « sauce » : signification « ce qui coule lentement » (la parole spécialement).

Deuxième caractère : pan, signifie « enseigner »; la partie gauche « bijou »



Si la lieue s'appelle « li » en chinois (avec l'intonation interrogative) et la carpe de même, cela ne paraît pas trop extraordinaire; en français, il y a aussi nombre d'homonymes, comme « cent », « sens », « sent », « sang », « s'en », « sans », et on a vu que l'écriture chinoise distingue les deux notions absolument. Mais est-ce qu'une langue reste compréhensible quand, par exemple, le mot « li » (avec l'intonation très courte et basse) prononcé tout seul laisse à l'auditeur le souci cruel de choisir entre : châtaigne, force, tuile cassée, règlement, délimitation, rester debout, grain, s'emparer, se charger, fonctionnaire, avantage, intérêt, usure, trembler, méchant, élégant, blasphémer? Une telle langue — *parlée* — doit rester absolument incompréhensible: mais pour chacune de ces différentes significations l'écriture a un caractère différent : elle ne symbolise pas la prononciation, mais l'idée.

S'il existe 44 449 caractères différents et s'il existe, d'autre part, dans le dialecte le plus parlé, en utilisant cinq intonations différentes, un maximum de 2 075 syllabes (ou mots) différentes, l'origine et le développement de cette écriture d'une part et de cette langue d'autre part paraissent absolument énigmatiques. Comme je l'ai dit, les langues parlées — je ne visais alors que des langues courantes — ont évité le danger de trop d'homonymes en juxtaposant des monosyllabes et en formant de cette façon virtuellement des mots polysyllabes, des composés. Mais il est évident que pour la langue écrite cet expédient est complètement inutile, même embarrassant, puisqu'il existe beaucoup plus d'idéogrammes (prononcés en *une* syllabe) qu'il n'en faudrait pour symboliser tous les composés usités dans la langue parlée. La conséquence en était que la langue parlée se développait au fur et à mesure des besoins quotidiens, tandis que la langue écrite — ou plutôt l' « écriture lue » — dont la connaissance n'était pas plus générale en Chine, il y a mille ans, que la connaissance de l'alphabet en Europe il y a deux cents ans — tandis que cette idéographologie restait invariablement liée aux idéogrammes existants et à leur prononciation traditionnelle.

Arrivé à ce point, il importe de constater enfin le fait extraordi-

fonctionne comme chef de classe; elle se répète à droite : le trait et le point au milieu sont une forme contractée de « couteau »; caractère purement hieroglyphique : « couper un bijou et donner les deux parties à différentes personnes », puis « récompenser publiquement » et « faire savoir ».

Troisième caractère : **king,** signifie « code, canon » (titre des livres sacrés); la partie gauche « soie » est chef de classe : la partie droite signifie (séparément) « un courant d'eau très tranquille » et se compose du trait supérieur représentant la terre, des trois crochets représentant des « fleuves » et du signe en bas « travail »; ces fleuves souterrains s'appellent « king » : et ce sinogramme « king » est mis à côté du chef de classe « soie » ou « tissu » pour signifier « le tissu qui se prononce king », c'est-à-dire primitivement une « pièce d'étoffe sur le métier », puis « ce qui s'etend tranquillement en longueur » puis « ce qui est en ordre » c'est-à-dire « sans irregularité », donc « sans faute », donc « loi, code, manuel, canon, livre sacre ». Exemple d'un caractere mixte.

Le sens du titre est clair.

naire et cardinal qui domine toute la vie mentale en Chine et qui donne son caractère étrange non seulement à la littérature, mais à toute l'organisation psychique des Chinois : c'est que *la langue écrite est absolument différente de la langue parlée.* En effet, toute l'instruction qu'on donne en Chine aux enfants — et il n'y a pas de pays au monde où l'on s'occupe plus de l'enseignement qu'en Chine — tout le travail intellectuel auquel on astreint les enfants se réduit au fond à l'enseignement de la langue écrite et de l'écriture.

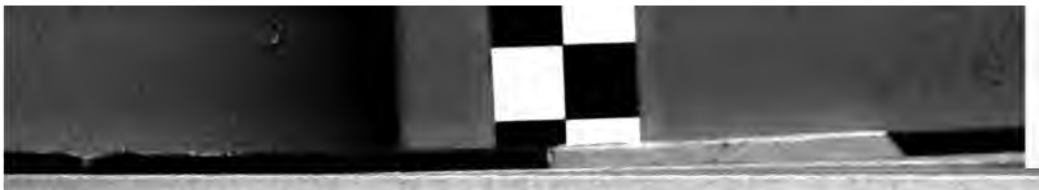
D'après ce qui a été dit, il est clair que la langue écrite est illisible — dans ce sens qu'elle est incompréhensible quand on la lit à haute voix et sans que l'auditeur ait le texte sous la main. Mais il ne faudrait pas croire pour cela que dans cette langue l'euphonie en général ou la rime dans la poésie lyrique soient négligées. Au contraire, la prononciation traditionnelle et fixée une fois pour toutes, la « langue-écrite *parlée* », si j'ose m'exprimer ainsi, domine, quoiqu'elle soit incompréhensible, et la « langue-écrite *écrite* » n'est pour le Chinois que le véhicule de cette langue incompréhensible.

Appelons dorénavant cette langue écrite de son nom chinois « kou-wen », vieux style.

Les enfants apprennent, ai-je dit, le kou-wen *et* l'écriture. C'est qu'il ne faut pas confondre ces deux choses-là ; car, enfin, on peut écrire aussi tout mot d'une langue parlée à l'aide d'un idéogramme, bien que pour beaucoup de mots dialectiques on ait dû inventer de nouveaux caractères.

Ainsi le kou-wen, incompréhensible quand prononcé, et les langues parlées, incompréhensibles pour la majorité quand écrites, étaient bien capables, l'un, de maintenir un lien intellectuel purement littéraire, les autres, de suffire aux besoins locaux purement pratiques : mais ce qui manqua certainement à un moment donné, ce fut une langue capable de réunir les avantages de l'une avec ceux de toutes les autres ensemble. Cette langue se forma peu à peu, probablement sous l'influence d'une loi d'une sagesse vraiment supérieure, qui défend aux fonctionnaires de monter en grade dans la même province ; ce fut d'abord l'argot des fonctionnaires, incapables de s'entendre à l'aide de leurs langues maternelles respectives : puis cet argot commença à être employé dans les publications destinées surtout aux fonctionnaires : peu à peu, les décrets administratifs et enfin toutes les pièces officielles se publièrent en « kouan-hoa » « langage de fonctionnaires » ; et, puisque le fonctionnaire constitue en Chine la première classe de la société — sa carrière se basant théoriquement (et autant que possible, même en réalité) sur le mérite littéraire —, on conçoit que cet argot soit devenu de plus en plus la langue des classes instruites, — donc une langue littéraire, la langue littéraire moderne, âgée maintenant d'à peu près quatre siècles.

Le kouan-hoa, qui se parle et s'écrit également bien, est moins une langue qu'un style : c'est un style un peu archaïsant, fort marivau-



desque et extrêmement stéréotype du dialecte de Nan-king. Le kouan-hoa écrit contient naturellement beaucoup d'expressions de kou-wen et nombre de particularités phraséologiques qui restent incompréhensibles à celui qui ne connaît que le kouan-hoa parlé, la « langue de conversation ».

Dans le tableau ci-dessous, qui répète six fois la même phrase, on pourra suivre le développement de l'écriture chinoise.

Cette phrase est :

shang	*kou*	*hie*	*shing*
haut	antiquité	nouer	corde

et signifie : « *Dans la haute antiquité, on noua des cordes* » (*en guise d'écriture*). — phrase très intéressante au point de vue historique.

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	
IAUT	上	上	上	上	上	上	SHANG
TIQUITÉ	古	古	古	古	古	古	KOU
OUER	結	結	結	結	結	結	HIE
ORDE	繩	繩	繩	繩	繩	繩	SHING

La forme **1** ressemble beaucoup à des hiéroglyphes. Premier caractère : **shang**, *haut*, était primitivement ⊥, d'où les autres formes. Deuxième caractère : **kou**, *antiquité*, composé de « dix » (la croix) et « bouche » ; — ce qui a passé par la bouche de dix générations. Troisième caractère : **hie**, *nouer*, composé du chef de classe (à gauche) « soie » ou « tisser » et d'un phonétique qui est prononcé « hie » et signifie (séparément) « heureux ». Quatrième caractère **shing**, *corde*, composé du même chef de classe et d'un autre phonétique qui se prononce « shing » et signifie (séparément) « grenouille ».

La forme **2** s'emploie encore pour les titres de livres.

La forme **3** date du IIIe siècle avant notre ère.

La forme **4** est l'écriture des livres.

La forme **5** celle de la « main courante » soignée.

La forme **6** — écriture dite « d'herbe », presque sténographique, comme on voit, — est souvent employée dans la correspondance, et extrêmement difficile à lire.

Il était indispensable pour montrer ce que c'est que la littérature en Chine, de constater préalablement les faits élémentaires que je viens d'énoncer. En effet, faute de les connaître, on ne comprendrait mot à la littérature chinoise. Il n'y a pas de comparaison possible avec l'Europe. Chez nous, si l'on parle, si l'on écoute, si on lit, si l'on écrit, c'est toujours la même chose, et la lecture d'un livre moderne ne diffère au fond en rien d'une conversation avec

l'auteur. Chez nous, la littérature n'est qu'un élargissement de la sphère auditive, un élargissement de la personnalité, un véhicule de la vie, un plaisir, une orgie, une locomotive qui entraîne nos idées. En Chine, c'est à peu près le contraire. Parler, c'est une chose: écouter, c'est déjà parfois une chose très différente (à cause des intonations qui varient de province à province, et dont on ne se délivre jamais complètement en apprenant le kouan-hoa: et une intonation inexacte ou seulement inusitée change le sens, non seulement le son); puis, écrire, c'est une troisième chose, qui n'est pas simple du tout: et enfin, lire, c'est très souvent un véritable art, surtout quand on ne sait pas d'avance ce que c'est qu'on va lire. A la fin du compte, toute la littérature n'est là que pour être lue. Et si le Chinois qui lit est obligé, pour comprendre, de suivre pas à pas, de sinogramme en sinogramme, le processus des idées de l'auteur, s'il doit étudier les phrases de ses grands poètes nationaux avec la même méticulosité que moi-même, horrible « i-jin »: s'il doit, en lisant un ouvrage quelque peu extraordinaire, feuilleter et refeuilleter les dictionnaires de sa propre langue: si, parfois, la vitesse avec laquelle il a parcouru un volume peut être la source d'un légitime orgueil: enfin, s'il doit étudier — non comme nous pour critiquer les idées d'un auteur, mais pour comprendre seulement la phrase écrite: s'il doit travailler, où nous jouons; astreindre son attention, où nous avons encore le temps de nous ennuyer; remplir son temps dignement et avec honneur, où nous baguenaudons : alors on conçoit qu'en Chine la littérature est plutôt la suppression de la sphère auditive, la restriction de la vie, l'isolement de l'individu, un véhicule du recueillement, un travail (mais qui promet plaisir et honneur), et, plutôt qu'une locomotive, une immense toupie qui entraîne les idées...

On verra tout de suite ce que peut être la litterature moderne en Chine, en résumant le cours du développement psychique d'un Chinois — auteur ou lecteur. Sa langue maternelle déjà — la langue de la province d'origine de ses parents — donne à son esprit un cachet de stéréotypie inébranlable. Le principe syntactique de la langue d'une part, les innombrables composés usuels, l'intonation des syllabes et des complexes de syllabes d'autre part, tout cela inaltérable, sous peine de ne pas être compris, le force d'exprimer toujours la même pensée dans la même forme. C'est d'autant plus désastreux que, par leur nature même, ces langues sont absolument incapables d'une élévation dans n'importe quel sens; elles sont la platitude même. L'enfant n'apprend pas de mots, n'apprend pas de liberté dans l'usage des mots, n'apprend pas ce que c'est qu'une phrase, ne peut même se rendre compte que dans *une* phrase il y a des éléments à l'aide desquels on pourrait composer d'autres locutions : il n'apprend que des locutions, des phrases entières, invariables, avec toujours la même intonation, de véritables « mots-phrases » qu'il emploie comme éléments primitifs de sa langue. Il faut dire, il est vrai, que pour un



grand nombre d'objets il existe plusieurs mots composés; mais, dès qu'on substitue dans une locution un composé à un synonyme, le timbre et l'intonation de toute la phrase change tellement qu'il faut l'apprendre « exprès ». Pour voir combien cette stéréotypie des langues parlées est grande, il est peut-être intéressant de constater que même pour un Européen, et un Européen savant qui connaît l'écriture chinoise et le kou-wen, il est impossible d'apprendre une langue courante chinoise sans apprendre par cœur les locutions toutes faites — absolument comme les petits enfants en Chine. A l'âge de six ou sept ans, l'enfant commence à fréquenter l'école : il apprend à écrire — et nécessairement le kou-wen, l'ancien style, la langue classique « illisible »; je dis nécessairement; car, pour écrire, l'enfant doit d'abord avoir la sensation du mot, de la syllabe et surtout du monosyllabisme de la langue, qu'il ne saurait trouver que dans le kou-wen, où à chaque syllabe correspond une idée, et à chaque idée un idéogramme. Il faut apprendre le kou-wen comme une langue étrangère. Quand il sait lire et écrire par cœur le célèbre « abécé », le « t'sien-tsze-wen », qui contient mille caractères en 333 vers qui riment tous, il s'est déjà pénétré de l'esprit du kou-wen, et il commencera bientôt à faire la connaissance des livres canoniques qui, naturellement, sont en forme et idée le modèle de la littérature de tous les temps. Ce sont les livres les plus anciens; ils sont, quant à la forme surtout, vraiment de tout premier ordre; ils expriment généralement l'idée dans une forme absolument définitive. Ils sont devenus peu à peu de véritables recueils de sentences, qu'on emploie toujours et partout, et qui jouent dans la langue écrite à peu près le même rôle que les locutions toutes faites dans les langues parlées.

Le kou-wen est évidemment contraint à une certaine stéréotypie, aussi bien que les dialectes — tout au moins pour la construction grammaticale de la phrase. Il faut du reste avouer que cette stéréotypie *nécessaire* (à laquelle s'ajoute très souvent sous le pinceau de pauvres scribes une stéréotypie très superflue), que cette singulière régularité des phrases est généralement d'une magnificence extraordinaire. Le bon kou-wen est d'une précision, d'une rigueur dans la déduction, d'une clarté, d'une architecture, et d'une force suggestive, auxquelles n'importe quelle langue européenne n'atteindra jamais.

Il sera peut-être intéressant, pour donner une idée du caractère de cette langue, d'en transcrire ici un court spécimen. Ce qui suit est le premier paragraphe du Tao-te-king, l'œuvre de Lao-tse, qui est certainement un des plus grands philosophes que l'humanité ait produit et que — on aurait presque envie de dire « par conséquent » — presque personne en Europe ne connaît.

Tao kho Tao, feï tch'ang Tao.
Ming kho ming, feï tch'ang ming.
Wou ming, tien ti tchi che. *Yeou* ming, wan wou tchi mou.
Kou : Tch'ang *wou* yo i, kouan kien *miao* ; tch'ang *yéou* yo i, kouan kien *kiao*.
Tsze liang tche hung tchou, rl é ming.
Thung weï tchi hiuen ; hiuen tchi yeou hiuen : tchung miao tchi men.

La voie qui est la Voie, *n'est pas la voie ordinaire.*
Le nom qui est le Nom, *n'est pas le nom ordinaire.*
L'innomable est la source de l'universel. Le nomable est la mère de l'individuel.
Cependant : L'homme libre des vains désirs le verra manifeste. L'homme attaché aux vains désirs le verra confus.
Ces deux catégories [l'universel et l'individuel] procèdent du même principe, mais apparaissent opposées par la parole.
Elles sont inapprofondissables, l'inapprofondissable de l'inapprofondissable : et la porte vers tous les mystères.

Le bon kou-wen est ancien, et sa forme la plus ancienne et belle pèse de tout son poids moral et esthétique sur les périodes suivantes.

Après les livres canoniques, le jeune homme s'occupe peu à peu de la littérature historique, géographique, scientifique ; il lit quelques chapitres de Sze-ma-thsien, le grand historien du premier siècle de notre ère, et certainement le « *San-kouo-chi* », « l'Histoire des trois Empires », roman plus ou moins historique, qui joue, sur une échelle infiniment plus vaste, en Chine, à peu près le rôle des « Trois Mousquetaires ». Il s'occupera aussi nécessairement de la littérature artistique des XIIIe et XIVe siècles, qui étaient une véritable Renaissance. Et c'est alors seulement qu'il saurait apprendre le kouan-hoa écrit — qui lui resterait mystérieux plus tôt ; et c'est alors qu'il est « mûr » pour la littérature moderne — soit comme auteur, soit comme amateur.

Au fond, la littérature chinoise n'a plus beaucoup changé depuis la formation du kouan-hoa, c'est-à-dire depuis à peu près quatre siècles. On peut dire que depuis le quatorzième siècle la littérature chinoise est en décadence. Mais on peut dire avec autant de raison qu'à partir d'un certain moment il n'y a eu en Chine ni décadence ni ascendance. En Chine tout est considéré, et tout existe en quelque sorte « sub specie aeterni » ; quelques siècles sont pour ce peuple immortel comme quelques années pour nous. Les romans des quinzième et seizième siècles sont aussi modernes que ceux qui ont paru il y a huit jours ; et il n'y a que la littérature scientifique qui suive naturellement un développement caractérisé.

On ne sait généralement pas en Europe que la littérature chinoise est non seulement la plus indépendante, mais encore la plus considérable (en quantité certainement) qui existe. On peut remonter dans son histoire, sans interruption jusqu'à cinq siècles avant notre ère. Et son développement technique atteignit son point de culmination à un moment où de rares moines copiaient de rares manuscrits en Europe : depuis le XIIIe siècle rien n'a plus changé dans la librairie chinoise, non pas à cause d'une stagnation ou d'une décadence, mais tout simplement parce qu'il n'y avait plus de progrès à faire.

L'imprimerie fut inventée en Chine 860 ans plus tôt qu'en Europe, en 593. Au XIe siècle on connaissait déjà les types mobiles, que l'on abandonnait bientôt comme trop peu pratiques. Et depuis le com-



mencement du XIIIe siècle la reproduction xylographique est restée générale. Elle se pratique de la façon suivante.

Le calligraphe écrit (à l'aide du pinceau et de l'encre noire) deux pages du livre, l'une à côté de l'autre sur une feuille de papier très fin. Cette feuille est mise inversement sur la plaque en bois de merisier ou de prunier, laquelle est carrée, et épaisse d'un centimètre et demi. Voilà donc sur la plaque un cliché des caractères écrits. On supprime le papier, en râpant prudemment avec le doigt mouillé. Le xylographe ôte alors tout l'espace à l'intérieur des idéogrammes et entre eux, en taillant une couche de bois d'à peu près deux millimètres, de façon qu'il ne reste que les idéogrammes, en relief. L'imprimeur, assis devant la banquette, met la plaque sur un lit de papier, et l'immobilise autant que possible. Il a le papier à gauche, le pot à encre devant lui, et les brosses à droite. Il brosse deux fois la plaque avec la brosse à encre : puis il y pose une feuille de papier, et une autre comme buvard. Il balaie deux fois avec la brosse, et c'est fini. Il n'y a naturellement qu'un côté du papier qui soit imprimé. Le relieur plie les feuilles le long de la ligne qui — dans le manuscrit du calligraphe — séparait les deux pages, et les relie des deux marges latérales. Les livres sont prêts pour la vente.



Rien n'est plus simple et meilleur marché. Une plaque donne au moins 16000 bonnes copies, et si le xylographe corrige un peu, on arrive facilement à 25 000. Un bon ouvrier imprime 2000 à 2500 feuilles par jour. Il y a des livres de tous les formats, depuis le tout petit in-32 jusqu'à l'in-quarto de 40 cm. carrés.

Beaucoup de livres sont imprimés par souscription, mais la plupart par les soins des éditeurs qui existent presque dans toutes les sous-préfectures. Le véritable centre de l'imprimerie et de la librairie était jusqu'à présent la ville de Sou-tcheou.

Pour les bibliophiles, la Chine est un pays de Cocagne. Le nombre des livres existants est absolument incalculable : le nombre des publications annuelles (journaux non compris) par toute la Chine excède très probablement le demi-million. Et les prix des livres sont infimes. Un roman ordinaire coûte quelque chose comme un sou. Les volumes les plus chers coûtent à peu près deux francs. Il n'y a que les ouvrages illustrés et les livres publiés aux frais de l'État qui atteignent des prix plus considérables. Il est vrai qu'un volume contient rarement plus de 150 pages : mais le temps qu'il faut pour se distraire en lisant un roman chinois de 150 pages, suffirait pour lire au moins six ou sept volumes de nos in-18 jésus. Le roman *Sankouo-chi*, mentionné plus haut, 21 volumes in-12, coûte à Canton 1 fr. 25. Les neuf livres canoniques ensemble coûtent (dans une édition excellente) 3 fr. 50. Et on peut acheter le grand dictionnaire *Khang-hi-tsze-tian*, le grand Larousse chinois, 21 volumes in-8°, sur papier jaune, pour 7 fr. 50 !



Aussi une bibliothèque bien pourvue est-elle de rigueur dans toute maison qui se respecte. La question des bibliothèques populaires, communales, municipales, départementales et nationales, est singulièrement mieux résolue que chez nous. Du reste, tout le monde a une petite bibliothèque, fût-ce un recueil de romans populaires, qui remplacent avantageusement les faits divers de nos journaux, se vendent pour un centime à tous les coins de rue, et sont « de la littérature ». On rencontre à chaque instant des librairies ambulantes dans les rues — comme à Paris les camelots ; et des magasins se trouvent dans toutes les rues principales. Deux dispositions législatives favorisent l'énorme trafic de livres qui se fait journellement. D'abord il n'y a pas de censure ; il n'existe que la défense absolue de publier des ouvrages concernant la dynastie régnante, et cela ne veut pas dire grand'chose puisque personne ne s'en occupe. Et puis, il n'y a pas de droit d'auteur, qui serait du reste



absolument superflu. puisque quiconque est capable de s'occuper plus ou moins utilement de littérature est fonctionnaire. et n'a pas besoin de vivre des produits de son pinceau.

Dans ces conditions, le journalisme est presque superflu en Chine : et il ne joue, en effet, qu'un rôle très effacé. Les faits divers qui semblent assez intéressants pour éveiller la curiosité du public, se publient sous forme de brochures : les feuilletons, de même : et — ce qui fait la force de la civilisation chinoise — la polémique politique n'existe pas. Il y a donc surtout des journaux d'un caractère commercial, qui paraissent pour la plupart dans les grands ports de mer, tel le *Hoeï-lan-ki* de Shanghaï, et le *Hao-khieou-tch'ouen* de Singapore. Mais il ne faudrait pas croire que les journaux soient quelque chose d'inusité en Chine, ou de création récente. Le Journal Officiel paraissait et était affiché partout à une époque où en Europe il y avait 99 o/o d'analphabets.

Ce Journal Officiel est mentionné pour la première fois sous le nom de *Zi-pao* au commencement du VIIIe siècle. Il s'appelle maintenant *King-pao*, paraît à Péking, mais est affiché dans toutes les provinces, et contient les décrets administratifs, législatifs et autres, sans jamais donner d'appréciations. La reproduction (sans aucun changement dans le texte) est autorisée.

La littérature artistique se divise, en Chine comme partout, en trois branches : la poésie épique, lyrique et dramatique. La première est la plus importante. On pourrait distinguer trois classes de romans : historiques, fantastiques et réalistes. Depuis trois ou quatre siècles le roman réaliste domine absolument. Il est généralement très objectif et donne des images très fidèles de toutes les particularités du caractère chinois, des institutions et mœurs, de la vie publique et privée.

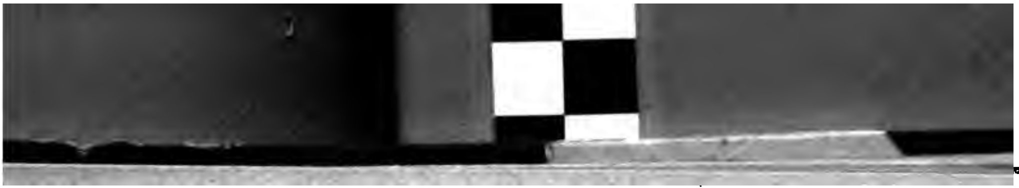
L'intrigue est toujours très simple : le héros traditionnel est un jeune savant qui aime passionnément une jeune fille possédant tous les charmes physiques et psychiques : il y a des obstacles presque insurmontables : mais — tout finit bien. Les détails sont souvent exquis, et la psychologie des personnages vraiment supérieure. L'auteur ne franchit du reste jamais les bornes du vraisemblable : et c'est son plus grand orgueil que de faire ressortir, sans y insister, le fond moral de son ouvrage. Ces romans mènent le lecteur dans tous les milieux : il y a des visites mondaines et des réceptions diplomatiques : de la conversation de salon et de la discussion scientifique : des banquets et tous les amusements qui s'ensuivent : des promenades d'amateurs de paysages : des voyages : des exploits d'aventuriers : des crimes : des examens : et avant tout, naturellement, du demi-monde, des amours et des mariages.

Il est du reste curieux que la pornographie ne se trouve que dans les toutes petites brochures à bon marché. Un auteur qui se respecte, n'en ferait pas. Mais il est évident, d'autre part, que c'est justement cette « petite » littérature sans valeur, qui est la plus répandue dans le bas peuple, et son influence est immense.

La poésie lyrique et dramatique est nécessairement restée beaucoup plus étroitement liée à la littérature classique. Tous les drames et toutes les comédies conservent le même cachet en ce qui concerne le développement du sujet, l'économie de la disposition, et la suite des scènes ; le choix du sujet seul apporte la variété. Les pièces les plus considérables sont les drames historiques : et il y a des comédies immortelles, dans lesquelles ce sont généralement des philosophes mystiques ou des savants prétentieux qui jouent le rôle ridicule. Le drame et la comédie psychologiques existent, il y en a même d'excellents, mais ils ne sont guère joués que dans les salons des amateurs. La pièce d'intrigues, agrémentée de « demi-mondisme », d'allusions et de calembours, tient le haut du pavé, comme chez nous. Et l'*art* dramatique est le privilège des esthètes.

Le nombre des esthètes est en Chine bien plus grand que chez nous. Toute la poésie lyrique moderne est une poésie d'esthètes ou d'amateurs. La raison en est assez visible. C'est que dans la versification, l'imitation des modèles classiques devenait peu à peu d'un devoir moral, une nécessité physique. La *forme* magnifique de l'ancienne poésie restait, mais les idées et surtout les sentiments des époques plus récentes ne correspondent guère à la souveraine liberté de cet art. Et être lyrique, quand il faut exprimer son lyrisme dans une langue qu'on ne peut pas parler, qu'on ne peut qu'écrire, être lyrique en observant à tout instant des règles euphoniques, qui n'ont plus de vie, en employant des mots et des idéogrammes qui, dans la langue dans laquelle on rêve, n'ont plus de sens, enfin faire de la poésie lyrique, quand l'idée lyrique, pour être fixée, doit passer par le médium de la catégorie la plus aride de l'intellect, par la construction philologique : c'est extrêmement difficile. Aussi le lyrisme moderne est-il absolument artificiel ; c'est un art de la forme, rien d'autre ; c'est un art d'amateur : la plupart des poèmes modernes sont des improvisations. Et on en fait après dîner qui concernent des sujets que l'on n'oserait traiter lyriquement en Europe.

La versification s'est énormément compliquée : il y a une loi de l'harmonie d'après laquelle certaines syllabes d'un vers doivent avoir des rapports d'intonations fixés avec certaines syllabes des autres vers. Les complications de l'euphonie à l'intérieur du vers, au commencement des différents vers, et celles des rimes sont presque indescriptibles. Il existe même dans certains poèmes un ordre fixe dans la suite, dans la juxtaposition et dans la périphrase des idées. Et même on fait jouer à l'aspect des idéogrammes un rôle dans la versification ; on affecte, par exemple, de ne réunir dans un vers (qui, comme on sait, s'écrit de haut en bas et forme une ligne verticale) que des idéogrammes qui renferment le même « chef de classe » ; ou de faire correspondre (en ligne horizontale) les chefs de classe des premier, second, etc. idéogrammes dans les différents vers. Il n'est guère possible de donner une idée exacte de cet art : ces vers sont intraduisibles, les idéogrammes resteraient incompréhen-



sibles. les intonations sont inconnues en Europe : et l'harmonie des vers d'une part. de l'idée d'autre part — et surtout l'harmonie entre la forme et l'idée — paraîtrait peut-être ridicule. si on la comprenait. Le petit vers suivant. dont je ne peux rendre ni l'aspect écrit. ni l'intonation, et dont je n'ose même traduire l'idée. est peut-être un des plus parfaits. au point de vue de cet art, que j'aie trouvés :

tiâng kiâng. siang niàng. iàng hiàng tsiang ;
ki. ni. pi tchi. li hi mi.

Cet art formal n'est évidemment que le régal des connaisseurs. Il y a toujours une poésie idéelle. qui, il est vrai. pêche généralement par une certaine platitude, mais qui. à la fin du compte. vaut bien la « poésie d'épigones » dont l'Europe est parfois affligée...

Le poème suivant. communiqué par M. Imbau-Huart, donne à peu près une idée de cette poésie moderne. C'est une espèce d'élégie patriotique, publiée pendant la guerre du Tonkin et dirigée contre la France : ce qui est bien chinois, c'est que le poète (il s'appelle Yuan-héou) excuse sa « véhémence satirique » dans une préface : on jugera de cette véhémence tout à fait chinoise. Le titre du poème est *Tsien-jan yu li-kao.*

Le busard est noir, et ses ailes courtes sont comme le fer :
Il ne songe qu'à battre les autres oiseaux.
Parfois il chante à haute voix et ses ondulations coulent comme les sons du Houang :
Mais quand les oiseaux l'entendent leur foie et vésicule de fiel se déchire...
Dans mon jardin, où les bambous et les outong entremêlent leurs branches.
Les oiseaux font résonner leur gazouillement, et causent.
Il y a là des merles, des grives, des milans :
Les paroles du grand perroquet et les accents du coucou ressemblent au son de la pierre sonore.
Le matin, comme les pêcheurs. ces oiseaux appellent les gens et les font se lever.
Le soir, comme des guerriers, ils entonnent des chants de victoire.
La nuit, leurs sons mélodieux parviennent jusqu'à l'alcôve :
Mais pendant la journée, tout reste muet. — Pourquoi ? —
On voit deux busards dans un nid, sur un outong élevé,
Où les branches étagées forment comme un vase.
Pendant que la femelle couve les œufs, le mâle s'amuse à chanter.
Il fait se lever de crainte les oiseaux des bois qui se cachent,
Mais il attire aussi le jeune homme qui, d'un coup de bâton, brise les œufs dans le nid ..
Le plomb et les balles sifflent : le mâle et la femelle se séparent,
S'enfuient tout droit, furieux contre l'audacieux,
Et disparaissent bientôt dans la buée de l'horizon...
A minuit, effrayé d'un rêve, j'écris ces vers. —
Mais je sais que les paisibles oiseaux reviendront !
Il existe encore des hommes qui, comme Tche-chouan, savent rassembler les oies ombrageuses !
Il en existe, qui comme Tsze-king savent chasser les tigres et les hyènes !
Ne voyez-vous pas que le calme va renaître, la puissance nationale refleurir ?
Les outongs élevés et les bambous touffus attirent le phénix !
Tous les oiseaux suivront le phénix ! Gaîment, ils voltigeront du haut du ciel sur la terre !
Et la race des hiboux ne causera plus de désastre...

En tout cas, il ne faut point s'imaginer que la vie mentale, la littérature, ou la civilisation soit en décadence en Chine. Rien ne serait plus faux. La littérature chinoise, comme la Chine elle-même, vit sur son antiquité, dans ce sens qu'elle y puise toujours de nouvelles forces pour l'avenir : qu'elle y trouve toujours de nouveaux aliments pour sa vigueur psychique. La Chine a une source inépuisable dans sa culture antique ; elle vit de sa culture : sa stabilité vitale effrayante a une base *psychique* ; et nous osons en rire, nous qui mesurons la civilisation d'après la différenciation économique !

Eh bien, s'il n'y a pas en Chine ce que nous appelons le « progrès » : il y a peut-être ce que nous devrions appeler l' « évolution ». Et que l'Europe prenne garde !

Et, pour dire, comme conclusion, un mot « pro domo », à l'instar des publicistes chinois : Qu'on ne conclue pas sur la civilisation chinoise d'après ces quelques notes mal coordonnées, forcément superficielles et évidemment indignes du plus vaste sujet qu'essayiste puisse choisir.

ALEXANDRE ULAR



L'Invoqué marche

ARGUMENT

Au neuvième siècle byzantin, dans la seconde moitié, les hérésies innombrables s'étaient confondues qui préparaient le grand schisme du patriarche Photios, rupture définitive entre Rome et l'Eglise d'Orient. Toutes les convoitises politiques, sociales, religieuses, spéculatives ou individuelles se masquaient d'apparences théologiques pour triompher. Des sectes d'Orient qu'on aurait pu croire étreintes s'immisçaient dans la communion chrétienne, adultérant le dogme qui, lui-même, errait entre les formes primitives adoptées au premier siècle de l'ère, et les imaginations les plus récentes inventées par les moines ambitieux pour séparer leur cause des hiérarchies légitimes, la faire prédominer. On vit des caloyers raisonnant sur les légendes d'Adonis-Adonaï, des prédicateurs qui assimilèrent le diable perse Ahriman à l'Athmaroth des gnostiques. Les Eons de Valentin étonnèrent de nouveau l'attention surprise des néophytes. On ressuscitait toutes les erreurs, toutes les légendes, qu'on expliquait savamment par le moyen de mille déductions abstraites, tantôt stupides et tantôt géniales. Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Darwin et Spencer furent prévus alors, expliqués, commentés, amplifiés, huit, neuf, dix siècles avant leur naissance. L'ontologie de l'Orient envahissait la philosophie essénienne des Apôtres. Ormuz s'irradiait de Christos qui se souvenait d'avoir paru sous le nom d'Adonis, dans les anciens mystères. Ce fut un admirable mouvement d'intelligence métaphysique. Le pouvoir et la plèbe dénommaient Manichéens ces innombrables sectes, en mémoire du perse Manès-Kubrikos. Peu à peu, elles s'unirent en effet sous cette appellation, surtout après 841, lorsque Théodora de Paphlagonie, veuve et régente, en eut fait exterminer plus de cent mille à Byzance et dans les autres cités de l'Empire. Alliés aux Bulgares, les hérétiques devinrent formidables. Leurs sociétés secrètes minèrent la puissance de Théodora, lui opposèrent Bardas, tuteur du jeune basileus Michel, secondèrent ses ambitions qui visaient à la pourpre. Par le moyen de Basile, descendant des Arsacides, qui tua successivement Théoctiste, amant et ministre de Théodora, puis Bardas, enfin Michel l'empereur, ils arrivèrent à mettre sur le trône cet auteur futur des Lois Basiliques, avec l'espoir d'obtenir de lui la tolérance.

Ce qu'on va lire ici est un épisode du très long combat. L'histoire apocryphe de Basile le Macédonien rapporte qu'il s'insinua, en lui livrant la beauté de Sophia, sa sœur, dans la confiance de Michel. Celle-ci initiée au manichéisme entraîna les Fils-du-Théos dans le parti de son frère : et spécialement les Pauliciens, secte analogue au protestantisme de notre Réforme. A cette époque, toutes les hérésies avaient découvert une théorie d'entente : l'adoration du Saint-Esprit, du Paraclet, dieu exclusivement psychique, apparenté par les docteurs à l'Agni des Védas, au feu sacré, causal et vivifiant. Dans la liturgie latine, l'ignorance des clercs a transformé cet « Agni du Théos », ou Feu divin, en « Agneau de Dieu ». Quelques années plus tard,

le patriarche Photios exigeait la suprématie de cette personne trinitaire sur le Christ, refusait de reconnaître qu'elle procédât du Père et du Fils réfutait la phrase du Credo : « Qui Patri Filioque procedit. » *Rome prononça l'anathème contre les adorateurs du Paraclet admis par les papes au seul rang de Troisième Personne. Imbu de manichéisme, Photios, neveu de Bardas, s'entêta. Il soutint que le Verbe et l'Esprit procédaient, non l'un de l'autre, mais, parallèlement, du Père. L'Eglise grecque orthodoxe se sépara définitivement sur la question du* « Filioque ».

Ici les partisans de la Colombe achèvent d'assister au sacrifice manichéen, accompli secrètement et de nuit, à quelque distance de la ville, telle la messe noire des sorciers qui continuèrent occultement le rite manichéen altéré. Sophia communie pour la première fois, entraînée dans la réunion par son hôtesse Euphrosyne, paulicienne, amie de Bardas. Depuis quelque temps l'émeute gronde, sans cesse, à Byzance, contre la régente Théodora et son ministre Théoctiste. Celui-ci, pourvu d'une belle chevelure, excitait les lazzi de la foule prétendant que sa fortune ne tenait qu'à un cheveu, en grec : thrix. *Aussi avait-on instruit mille perroquets, à crier, dans les rues, sur leurs écoperches : « Thrix, thrix! », afin de maintenir ingénieusement la permanence de la sédition. On verra quel rôle ces oiseaux jouèrent dans la querelle entre le Pouvoir et le Peuple.*

Eudocie Lugérina, favorite de l'empereur Michel, était affiliée, comme Bardas, son amant, aux hérétiques. Ceux-ci se divisaient en conciliabules. Le conciliabule d'Euphrosyne et de Sophia comptait, pour chef spirituel, l'évêque d'Hermopolis, chassé par les Sarrazins de son diocèse, et, pour chefs temporels, Hermoline, prince de Rascie, dépossédé par les Barbares, Philothée Toxaras, Chaldios Egomène, capitaines à sa solde problématique.

Lorsque commence le récit, le sacrifice vient de finir. Eudocie Lugérina, élue par les fidèles, et sur le corps de qui la messe fut dite, vient d'embrasser sur la croix le Syrien nu qui représente le Verbe et l'Esprit. L'autel est dressé devant un bûcher, symbole du Père, entre deux bûchers parallèles, symboles du Fils et du Paraclet.

L'INVOQUÉ MARCHE

— Agni du Théos qui effaces les souillures du monde !

— Délivre-nous, Seigneur !

Sophia regardait le demi-cercle de l'assemblée populeuse adorant les trois incendies, le ciboire, qui descendait du tertre aux mains du patriarche blanc et glabre. Derrière lui, les évêques, les officiers diocésains, les caloyers, les chantres, les femmes masquées de leurs fards, et portant la « chose secrète », constituèrent un cortège d'or, de joyaux, de loques éclatantes, de litanies psalmodiées. Les harpes tintèrent. Les castrats chantaient de leurs voix fines et frêles, près, eût-on dit, de se rompre. Les fumées bleues des encensoirs s'envolèrent. Le cathéchumène la fit s'agenouiller... Elle attendit la communion, l'âme étourdie par l'énervement des sens et de l'imagination. Contre elle, Euphrosyne semblait vouloir défaillir.

De toutes parts les corbeilles de l'agape apparurent chargeant la tête des enfants innombrables qu'on avait écartés durant le sacrifice.



Des bruits de vaisselle furent entendus. Sophia voulut s'absorber davantage, médita la signification des rites. Elle ne put que songer aux glorieuses voluptés d'Eudocie Lugerina aimant, pour les Fils-du-Théos, l'emblémature du Sauveur, ce Syrien au corps grêle brun, qu'elle-même souhaitait, à moins que ce fût le nègre embrassé par la femme grande et grasse, balançant la bestialité de sa face lippue. Communier de la chair du Syrien, comme l'Elue : à la face du peuple! Communier du Christ qui a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Sentir l'univers descendre en soi, avec les prémices de la nature, et les forces du Rayon Céleste ! Se croire l'âme fécondée par le passage du divin Plérôme (1), en la personne de l'Eon Christos, qui se donne aux hommes, aux femmes, aux néophytes prosternés contre elle, en la même attente !

Déjà s'étouffaient dans le sable les pas rapprochés du cortège. La lueur d'une cire éclaira son voile. Une main lui toucha la tête. Sophia, les paupières closes, tendit la langue, au contact du divin, qu'elle avala doucement. La voix faible du patriarche récitait :

— Je te confirme en tes vœux, fille du Théos, Sophia, descendante d'Arsace. Tu es pure dans Jérusalem, et la Matière Aveugle du Démiurge sera purifiée par toi, colombe de l'Agni... ; mouvement ailé du Feu.

— Ainsi soit-il, scanda le cortège qui piétina, plus outre, s'arrêta devant Euphrosyne.

Les parfums des femmes portant la « chose secrète », pénétrèrent la nouvelle élue. Lasse elle sommeilla dans sa béatitude, à l'ombre du voile, au bruit confus des harpes, des chœurs, des brasiers crépitants, de la rumeur de la foule qui, sous les arceaux du cloître, commençait l'agape, communiait des fruits de la terre et de ses venaisons ainsi que Sophia communiait encore de l'Homme-Dieu, savourait encore l'onctueuse eucharistie qui l'avait faite digne de purifier la matière aveugle. Elle s'étonnait un peu de ses mérites. Comment lui avaient-ils valu de telles grâces ? Elle se rappela les jeûnes, les lectures des Epîtres, les conversations initiatrices d'Euphrosyne, au cours d'une année. Voici qu'elle se trouvait à l'agape des fidèles manichéens. Cela lui semblait miraculeux. Elle souffrit d'attendre que la communion eût été donnée à tous les néophytes. Quitter sa place et se rapprocher de la galère où trônait Bardas fut son vœu. Peut-être la choisirait il ? Mais le cortège n'activait point sa marche. Les porteuses des « choses secrètes » se rassemblaient autour du Patriarche Blanc. Quelques-unes découvrirent leurs mains enveloppées dans les pans d'écharpes bleues, et elles versèrent aux ciboires des diacres le contenu de petites coupes qu'elles y cachaient. Alors la procession serpenta entre les rangs des néophytes agenouillés en leurs amples tuniques de lin.

Fatiguée, meurtrie, Sophia s'assit discrètement sur les talons, et regarda les ombres coniques des grands cyprès, les miroitements de

(1) L'universalité des Eons et des Forces.

la mer, puis écouta bruire la foule, chanter les castrats, vibrer les harpes, s'approcher un autre cortège. Plusieurs caloyers misérables accoururent déchaux et la face couverte d'un capuchon troué à l'endroit des yeux. Des corbeilles remplies de cendres étaient suspendues à leur col. Ils jetaient la poussière au front des nouveaux élus en vociférant :

— Souviens-toi que tu es fait de la poussière de Saclas (1), et de l'immondice d'Ahriman.

— Il faut haïr et humilier ta chair.

— Couvre-la de souillures : flétris-la par des abominations : fais lui honte en l'accablant de ses vices.

— La vie est mauvaise. N'engendre point, mais donne communément de la volupté stérile à qui la demande.

— Méprise ton corps, enjoignit le sixième qui lança rudement une escarbille dans la gorge de Sophia. Ne le respecte pas. Il est l'œuvre du Dieu noir.

— Ne l'anoblis point avec la pudeur !

— Tu serais sacrilège envers le Plérôme qui seul a droit d'attendre la vénération de ses fidèles.

— La chair ne vaut pas qu'on la sanctifie !

— En l'honorant, tu voles le Théos et tu offenses la Spiritualité de la Jérusalem Céleste !

— Aime comme tu marches, ou comme tu manges, sans plus te préoccuper de l'amant que des pierres de la route, ou du boulanger qui pétrit le pain.

— Tu es le Théos lui-même, ô Pure. Qu'importe au Théos les avanies de la chair ?

— Il trône bien au-dessus...

— Il n'y a qu'un seul Dieu. Son Universalité enferme aussi Hylé, la matière aveugle.

— Le Dieu Noir n'est que l'autre face du Plérôme !

— Donc le péché n'existe pas pour celui qui sait...

— Mangez et forniquez à votre goût, ô Pures afin que la chair cessant de vous importuner par le vagissement des instincts, vous soyez libres d'esprit devant l'Idée de la Jérusalem Céleste...

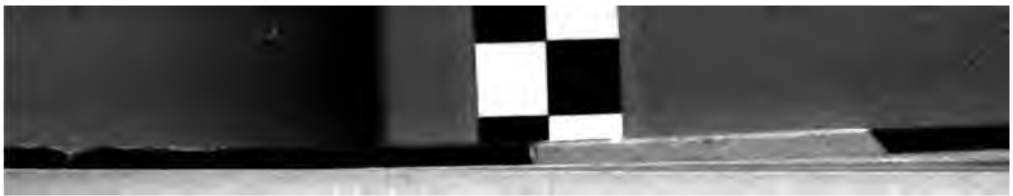
— Mangez et forniquez, ô Pures ! Mangez et forniquez... Soyez l'ordure pour devenir l'Eon !

Pareils à des fous ivres, ils criaient cela successivement. Ils couraient, l'un à la suite de l'autre sur une seule file. Ils lançaient aux visages des élues les cendres des Trois Bûchers et les braises encore chaudes. Cela signifiait que la pureté du feu retourne à l'humble matière, sa mère.

— Assouvissez-vous ! crièrent les derniers...

Mais alors, beaucoup levèrent la tête parmi les néophytes et dans

(1) Saclas, ange déchu qui déroba le Rayon Céleste au Plérôme et l'enferma dans la matière du Démiurge.



l'assistance. Une rumeur s'accrut. Euphrosyne hurla tout à coup : « Anathème à toi, honte de Cubricos ! » Et les caloyers loqueteux s'enfuirent sous les injures d'un grand nombre, tandis qu'un plus grand nombre les acclamait. Cela couvrit entièrement les tumultes de la mer.

— Ne les écoute pas, petit pigeon, gémissait Euphrosyne, n'écoute pas les Corrompus. Viens avec moi. Ils divinisent le démon Iahveh, et l'exécrable Ahriman, et la débauche d'Athamaroth !... Suis-moi, Fleur de Pureté... Fuyons les adorateurs de la croix, et les amis des Juifs Fuyons les porcs de Job. Ils se vautrent dans la fange ; et ils se croient des saints... Viens avec moi dans le cloître. Nos frères s'y rassemblent. Vois-tu, celui-là qui de sa main brandit le volume des Epîtres... Allons à lui. Paul recommande la dévotion au Paraclet. Les caloyers mentent. Viens, nous honorerons l'image de la Colombe, et le feu du mouvement ailé qui excite l'inertie de la matière aveugle. Sera-t-il dit que je t'aurai conduite en ce lieu afin que tu me sois un sujet de scandale... Agni du Théos qui effaces les péchés du monde, protège-nous, Seigneur !...

Elle entraînait son amie, la foule s'opposait à leur marche. Sophia n'aidait point, s'intéressait aux disputes réunissant les femmes en tuniques de lin, et les visages pâles ressuscités aux plis des voiles bleus. Mille exclamations se mêlèrent.

— Les Epîtres distinguent le Démiurge du Théos, avoue-le (1).

— Tu ajoutes foi aux sottises de Constantin, Icasie ?

— A celles de Marcion ?

— Il n'y a qu'une substance, qui est le Théos !

— Tu parles, Icasie, comme une juive immonde, fille de Judas !

— Il n'y a qu'une essence, celle du Père, celle du Fils consubstantiel aussi, celle d'Hylé, la matière aveugle... Et cette substance est le Théos du Plérôme... j'ai dit :

— Abjure, Icasie !

— Jamais. Tu peux te taire d'abord, Callinice, toi qui pulvérises les croix pour composer des remèdes...

— La croix n'est rien. Jésus n'est pas mort en son corps céleste impérissable. Les Pharisiens ont crucifié l'illusion de leur haine, un fantôme...

— Anathème... Et probablement tu nies en outre la sainteté de Marie ?

— Jésus a passé par le sein de Marie ainsi qu'une eau par un canal... Il n'a pas confondu avec elle son essence... ; gourde à Sarrazins !

— N'insulte pas une vierge qui prie même les lèvres fermées de peur que son haleine ne ternisse l'idée céleste... ô Callinice !

— Va chez les orthodoxes alors... Prosterne-toi devant les joyaux

(1) C'est la querelle du dualisme et du panthéisme théologiques, alors en pleine fureur.

des idoles... Cesse de jeûner... Arbore l'insolence du Patriarche Ignace, et fais-toi encenser les narines... ô Icasie, la diabolique!

— Juge son orgueil! Elle s'estime régénérée, cette Icasie: elle n'admettra point que le Démiurge a vaincu Christos, de nouveau...

— Je suis Pure; selon la parole de Jésus et de Manès... Oseras-tu récuser aussi la parole de Manès, ô Pulchérie?

— Peuh... On l'a déjà nié. La peau ridée de son corps a pendu devant la porte des cités où les chefs de justice la transportaient pour l'exemple.

— Ne condamne pas un martyr! Il n'y a qu'une substance du Plérôme qui renferme aussi la matière aveugle. Point de péché, en ceux qui savent, puisque le Théos ne peut s'avilir.

— Notre Icasie parle comme la Sainte-Sagesse: Pauliciennes imbéciles!... Ouste..., allez au cloître avec vos liseurs d'Epîtres, et vos abstinents riches en hypocrisies diverses. Nous, toutefois, entamerons l'agape joyeuse: ensuite, offrant l'appât des caresses à nos frères, nous délivrerons Le Rayon Céleste captif dans les principes virils.

— Donne ta main, fille de Sérantopichos: qu'un pas léger nous porte jusqu'aux feux de l'Agni: nous danserons autour en chantant les vertus des Eons!

— Allez donc... vertus des Succubes! Urnes d'infamies..., filles de Baal... Il y a deux principes: l'Agni de Lumière et le Dieu noir: et vous êtes les servantes de celui-ci, de Iahveh, l'abominable...

— Tu mens, Euphrosyne. Apprends-donc à ta Sophia comment Saclas, l'ange déchu, emprisonna les particules divines, qu'il possédait encore, dans les prémices de la génération. Tu le sais bien: il construisit Adam et Eve avec l'espoir que le genre humain serait l'éternelle geôle de l'Esprit, renouvelée par l'amour fécond... Eïa! tu peux maudire à ton aise, marchande de jetons faussés, nous continuerons à délivrer les particules de leur prison fluide..., et nous aimerons la communauté des hommes, nous resterons fidèles à la stérilité qui vaincra les manigances de Saclas, d'Ahriman, les pleurs d'Athamaroth... et les hideurs de l'Hadès!

Elles criaient toujours. Euphrosyne et Sophia s'éloignèrent. La veuve grommelait des exorcismes. « Ne les écoute pas, fille d'Arsace. Elles appellent incubes leurs amants, dans l'intention d'excuser leur débauche. Certes il vaut mieux stériliser l'amour, qui est un engin de Saclas et de l'Hadès, un moyen capable de perpétuer la captivité humaine des Saintes Particules. Mais, il est faux de croire, à l'exemple des Juifs, que l'ombre et la Lumière sont une seule Universalité, et que, pures, nous ne pouvons pécher, étant divines, puisque le Théos ne saurait s'avilir... Ce sont des infamies anciennes. Ces chiennes ne comprennent pas le verbe de Manès qui a toujours distingué les deux natures... Grâces au Théos!... Nous voici entre nos sœurs et nos frères! »

Hermotime dépaquetait solennellement une volaille cuite et refroi-



die entre des tranches de pastèque. Il la déposa sur le bouclier immense de Philothée. Egômène ricana, l'appétit ouvert. La Spiritualité d'Hermopolis releva sur son front la mitre neuve, pour s'apprêter à mieux jouir du festin, en l'honneur duquel les caloyers exhumèrent de leurs cagoules des fruits évidemment dérobés aux étalages. Un enfant apporta sur ses épaules une amphore pleine que Bardas offrait à l'évêque. Euphrosyne retrouva sa corbeille de mets délicats : elle les joignit au menu, en ne cessant d'invectiver les consubstantialistes et les vieux manichéens. Egômène s'empressait vers les femmes : « Moi d'abord, disait-il, cela m'est égal. Tous sont rien... » et il riait, en mouillant ses doitgs pour lisser les frisures de sa barbe : cependant que ses yeux ardents sollicitaient l'amoureuse complaisance de Sophia, très triste.

En effet, dans le cloître, autour d'elle, la secte paulicienne pullulait de gens pauvres, loqueteux, amputés, gibbeux, minables, vieux, boiteux et cagneux, rongés d'ulcères à la face, ou revêtus d'une peau trop fine, les écailles de la lèpre venant de tomber. Ce monde dégageait une odeur fâcheuse comprimée sous les voûtes basses, et qu'augmentait le climat de juin, malgré la fraîcheur relative de la nuit. Les vétérans et les soldats expulsés des légions formaient le nombre. Leur misère avait flétri les figures, terni les armes, élimé les hardes, amolli les attitudes. Les aristocrates de la secte affichaient des mines austères. Leurs chevelures coupées en rond, leurs chapes lourdes et sombres, leurs bottines de cuir brut, leurs tuniques violettes, finissaient la joie des regards.

Presque toutes les femmes étaient d'âge mûr. La graisse les alourdissait. Des pendeloques en perles d'acier bleui, tombaient au long des joues blettes, après avoir garni leurs tempes de deux rondaches, leurs cheveux d'un sombre diadème. Moroses et blêmes, elles restaient assises sur leurs talons, avec, dans la main, l'étui de bois qui contenait le volume des Epîtres. Elles murmuraient entre elles. A leurs mines, Sophia devinait le mépris dont elles se communiquaient les raisons pour médire de chacun. Leurs voiles d'étoffe grise couvraient des crânes pointus, des cols courts, des épaules vastes, se plissaient à la naissance des croupes effondrées sur les tapis arméniens. Quelques vierges jaunies déjà par les âcres senteurs du gynécée toujours clos, n'osaient point ouvrir leurs voiles plus qu'il n'était nécessaire à la respiration. On les avait installées, le dos à la clairière, de telle façon qu'elles ne pouvaient apercevoir les spectacles indécents des manichéennes qui dansaient autour des trois incendies.

Là-bas, au contraire, c'était splendeur. Ce que Byzance contenait alors de filles belles, de soldats alertes, de sveltes garçons, de vieillards majestueux et gais, de fonctionnaires aux costumes orfévrés et aux barbes courtes, le monde presque entier de l'Hippodrome s'animait autour du Saint Trinitaire. On détachait les nègres de leurs croix ; et les officiantes aux tuniques fendues les recevaient plaisamment dans les bras dont ils avaient connu l'amour tout à l'heure.

Comme ils représentaient la matière aveugle de Iahveh, on les emmenait loin de l'Agni développant l'or et l'azur de ses flammes infinies jusque dans la sérénité du ciel. Ils riaient dans le bâillon ; ils se frottaient aux gardiennes par des mouvements lascifs, en dépit des entraves de leurs poings. Vers eux s'agitait une houle de voiles bleus, d'épaules fines, de cris joyeux échappés aux voix puériles. Mille bras grêles les fouettaient au moyen de lys, et de plumes ; mille mains pâles, énervées, mille caresses timides, furtives, secrètes, ou franchement brutales, les palpaient dans le dos, à la poitrine, ailleurs. Leurs musculatures brunes étaient couvertes de ces mains, comme de fleurs jetées. Des groupes d'hommes enviaient ces Lybiens en sueur.

Plus loin les nouvelles élues dansaient, guirlande humaine qui s'enlaçait aux trois incendies, défilait, rapide, autour de l'autel, s'étendait jusque les colonnades de cyprès et les lueurs de la mer. Le pas était simple. Moulant les formes de leurs corps dans ce lin qu'elles plissaient aux hanches, elles avançaient mollement la cuisse et la jambe, se balançaient sur l'autre jarret, d'arrière en avant, le sourire aux astres. L'une de face (et l'on admirait les rondeurs des seins, le disque du ventre serrés dans la toile), l'autre de dos (et l'on devinait la richesse de la croupe, l'élégance creuse de l'échine), elles alternaient ; passantes. La double guirlande humaine unissait intérieurement les garçons en tunique blanche, aux cheveux ceints de pourpre. L'un de face, l'autre de dos, ils frôlaient les filles : et le jeu était, pour celles-ci, de fuir le contact figure à figure : de précipiter ou de ralentir le rythme, de sorte que chaque garçon eût toujours devant lui la nuque d'une danseuse, et non pas son visage... Le plaisir se perpétuait parmi de grands éclats de joie. La cymbale tintait clair et creux. Puis la danse changeait. L'alternat des postures ayant été rompu, garçons et filles s'apposèrent dos à dos, guirlande à doubles faces qui, chantante, accéléra sa course autour des feux.

Des yeux, Sophia cherchait Bardas. Elle le distinguait mal à la poupe de la galère, parmi ceux de l'entourage. Les torches éclairaient moins. Les brasiers de l'Agni s'écroulèrent en jetant des hydres d'étincelles que lapaient la nuit. Les bûches grésillaient, devenaient d'un or rose, dardant des flammes bleuâtres, vertes, jaunes. Des troncs entiers s'abîmèrent, les uns par dessus les autres, minés au milieu. Et l'or des hautes flammes bondit au firmament. Cela produisit une vaste clarté dont s'illumina la galère, le balcon de la poupe, et la femme coiffée d'une tiare, engaînée de fleurs, corsetée d'azur qui buvait au cratère d'or tenu par les mains écarlates du patrice chauve Bardas. Il y eut un geste. Eudocie Lugerina cessa de boire ; elle essuya ses lèvres contre la bouche offerte du Paphlagonien, qui remettait le vase à un serviteur.

Sophia demeurait stupide. Ce bref amour même ne viendrait pas à lui échoir. Une invisible poigne lui serra la gorge, l'étrangla. Comme



elle voulait reprendre haleine, la prompte clarté s'enfuit au ciel. La nuit confondit les formes sur la galère.

Egômène offrait une tranche de limon enduite de miel : « Moi d'abord, ô Sophia, colombe de Patras, je voudrais déjà sentir ta belle paupière battre sous mon baiser, comme l'aile d'un papillon que l'on enferme dans sa main... J'ai dit... Tu regardes Bardas, et les autres... Tous sont néant... » Ses cheveux bleus et ses dents luisirent. Il riait ; il mouilla ses doigts et tordit un frison de sa barbe.

La vierge accepta machinalement le fruit apprêté, détourna ses regards loin de la galère, loin de son espoir. Il lui parut qu'en son cœur, des yeux las d'une vaine attente se voulaient clore. La chair de sa gorge lui pesa. D'un soupir elle la relevait. « Mange donc, colombe, fille du cèdre et de la brise... » insinuait Egômène, dont les vêtements, l'odeur fauve approchèrent le voile. Elle porta la friandise jusqu'à sa bouche. Elle s'étonna que ses lèvres pussent y trouver une saveur agréable. Sa vie ne finissait donc pas en même temps qu'un désir trahi ? Elle étira son torse, une main sur la hanche ; et sourit à la suffisance d'Egômène : il examinait les Pauliciens, avec l'allure d'un qui convoite l'inattention propice aux manœuvres de l'amour.

Ceux-ci mangeaient gravement, secouaient parfois les miettes prises dans leurs barbes. Les femmes s'offraient cérémonieuses, les meilleurs des morceaux. Au bout du cloître, les vétérans et les caloyers commencèrent des plaisanteries bruyantes. Un soldat imitait le rugissement du lion : d'unanimes éclats de rire approuvèrent. Des marins en tuniques bleues rivalisaient. Ils reproduisirent les glapissements des cynocéphales, les croassements du phénicoptère, les abois du chacal. Les voix imitées des bêtes gagnèrent, de groupe en groupe, la joie des convives. Sophia résistait pour ne les entendre point. Ces cris troublaient sa peine qu'elle désira solitaire et recluse. Mais la liesse des hommes montait jusqu'au ciel, étouffait le ruissellement éternel de la mer. En vain, un Pur à la barbe grise, élevant deux doigts mystiques, essayait, l'autre main, sur son cœur, de développer une homélie. Seules les grosses dévotes, feignirent de s'apprêter à l'entendre, se mirent péniblement debout, dans les cloches de leur chapes roides, et rabattirent leurs voiles contre les yeux.

— Que ces agapes, ô Fils-du-Théos, signifient, pour votre foi, la parenté de notre corps périssable et de la matière qui produisit, en ses métamorphoses, les eaux savoureuses, les froments, les fruits, les poissons, les gibiers, et la chair même de nos organes. Ces choses constituent le Ce-Qui-N'est-Pas. Bien qu'elles nous paraissent excellentes, elles sont les tentations du Dieu noir. Repaissons-nous, hommes pieux, de leur délicatesse, pour en dégager le Ce-Qui-Est, je veux dire les particules divines que Saclas, Athmaroth et Ahriman y introduisirent, lorsque les Eons les eurent chassés de la Jérusalem Céleste. Mais ne cessons pas de penser à nous rendre plus vertueux, en méditant sur les principes de Ce-Qui-Est que le Ce-Qui-N'est-Pas

nous aide, par contraste, à reconnaître. Elevons nos cœurs, hommes dieux! Méditons. Tout est vanité, hormis la méditation et le silence. Purifions nos instincts au feu sacré de l'Agni. . Fuyez ces prêtres du Palais que la Paphlagonienne couvre de joyaux...

— Et qui refusent même, tu peux le dire, homme éloquent, d'instituer une quête pour la reconstruction du sanctuaire d'Hermopolis que les Sarrazins ruinèrent...

— Qui insultent l'hoir de Rascie, Hermotime, lequel parle au moyen de ma langue: tu peux le dire aussi, Pur des Purs...!

— Celui-ci, qui porte la couronne royale, exprime toute la vérité des Saintes Epîtres, clama brusquement Philothée-Le-Sourd, dévoué à son ami...

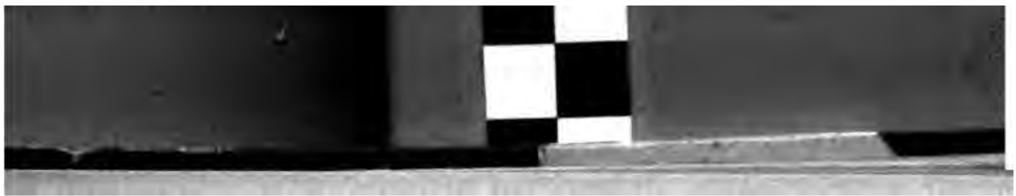
— Favorisez le prédicant de votre silence, hommes pieux.... intervint une matrone en agitant ses bras courts et l'étui de son volume.

— D'autre part, ripostait incontinent Hermotime, ne saurais-tudire aussi, Bouche d'Or, en quelle détresse nous vivons parmi les temps Paphlagoniens... Cette volaille que l'Eminente spiritualité d'Hermopolis ronge avec une conscience éclairée, cette volaille je dus l'emprunter au rôtisseur des Scribes Impériaux, pendant qu'il vendait, le dos tourné, aux femmes des Fourbisseurs-de-chaînes-Augustales, une mesure de graisse d'oie. Sans ce prêt, notre conciliabule eut-il pu décemment faire l'agape?... Il ne l'aurait pas pu. Estime donc, Bouche d'Or, le degré de l'infamie régnante!

— Moi d'abord, je prétends que tous sont néant comme le Celui-Qui-N'est-Pas.

Du succès hilare que lui valut cette apostrophe, Egômène profita pour insinuer une main sous le voile de la vierge. Sophia n'eut point le loisir de reculer si vite qu'il ne lui eût furtivement tâté le sein avant de reprendre une contenance satisfaite et souriante, les doigts dans la barbe.

Alors elle serra le voile autour de ses poings, fit quelques pas pour s'appuyer au faisceau de colonnettes soutenant l'arcade trilobée du cloître: et, les paupières grosses de larmes, contempla la vie de la clairière. Partout des Bouches-d'Or débitaient leurs homélies au milieu des groupes assis sur des tapis arméniens, et qui achevaient l'agape. Jusqu'aux ombres géantes des cyprès, une foule pullula. Les femmes ne se distinguaient pas, ayant toutes la tête et les épaules dans le voile, le corps dans la tunique rituelle. A cause de la fraîcheur naissante du matin, les hommes avaient mis leurs capuces. Cette multitude entière lui semblait informe et fantastique, semblable aux larves imaginées des âmes qui se régénèrent dans les vallons de la lune, après y avoir été portées au moyen des forces de la mort. Les prédicateurs étendaient, avec leurs gestes oratoires, les pans de leurs manteaux embus de la clarté stellaire. Quelques rondes dansaient encore là-bas, autour des brasiers de l'Agni, qui se réduisirent en minces drapeaux de flammes rougeâtres, jaunes, violettes.



intermittentes, jaillies des bûches étincelant comme les métaux neufs. L'autel n'était plus qu'une énorme pierre oblongue.

« Voici donc la fête finie, songeait la vierge, et me voici pareille à cet autel tout à l'heure resplendissant d'amour divin, maintenant abandonné par l'indifférence des mangeurs... Je suis Pure, une Elue des conciliabules; et j'ai communié de la chair symbolique de l'Agni... Quoi de plus? Je languirai, dans les écuries de l'Hippodrome, ainsi qu'une courtisane arménienne, acceptant l'offre des hommes, le mépris des matrones. Et Basile?... Sans doute notre faction devient puissante. Elle compte beaucoup de soldats qui feront triompher Bardas et nous... Mais Bardas, à cette heure, désire Eudocie Lugerina, que dis-je, désire!... Depuis longtemps, certes, il la possède. Ainsi l'autocrator Michel seconde nos entreprises, et renie ses tuteurs... Que m'importe Bardas? Il a des mains grossières de lutteur persan, un crâne dépouillé, le visage terne... deux verrues en la narine gauche... Cependant je voudrais être celle qu'il écrasera tout à l'heure de sa force, qu'il étreindra, comme ses jambes étreignent les coursiers paphlagoniens... Rien n'est apaisé de mon ardeur. Ces femmes qui se cramponnèrent aux Lybiens crucifiés, comme elles doivent être heureuses, assouvies. Pour moi, j'ai dans le ventre toute une fourmillière active. Elle énerve mes flancs, gratte, trotte, picote, chatouille les ardeurs de mon sang... Quand Egômène me toucha la mamelle sous le voile, mon échine plia; et j'eus envie de frotter mon oreille contre sa barbe. L'odeur animale de ce corps m'étourdissait... Sera-ce donc lui? Ses jambes nerveuses se mêleront à mes jambes lassées... Il caresse les frisures de sa barbe, avec un air triomphant; tandis qu'Euphrosyne m'oublie pour écouter le Pur au poil gris, afin d'édifier les matrones par son attention pieuse. On dirait que l'œil d'Egômène porte un miroir de jais où ses passions brillent et discourent très nettement...

Le Pur cessera-t-il de parler! Quelle mine sournoise! Sa tunique noire tombe jusqu'aux courroies de ses chevilles. Il doit être maigre comme une momie d'Egypte... Comme il roule des yeux orgueilleux. On dirait qu'il fornique avec le Plérôme lui-même... Je n'écarterai pas ces images de mon âme?... Ah! Bardas!... »

Elle se détourna mieux pour éviter, honteuse, les discours scintillants que lui tenaient les œillades d'Egômène. Elle ne douta plus qu'il la saisirait, qu'il ferait d'elle sa joie. Elle s'y résignait passive, avide aussi de connaître l'acte mâle...

Des exclamations jaillirent de la clairière. Elle vit des formes démoniaques, brandissant des triques... Partout on se levait. Des voiles s'envolaient aux épaules des vierges poursuivies, et qui finissaient par se blottir aux bras des chasseurs. Mille cris aigus : des rires de femmes envahirent l'air. Les formes démoniaques s'élancèrent aux trois brasiers, les assaillirent, dispersèrent les foyers avec leurs triques. L'ombre gagna; car la lune venait de disparaître.

— Règne le Démiurge maintenant... Souillons la chair!... Avilissez vos corps. Délivrez le Rayon Céleste, ô Elues.

Sophia comprit ces mots dans la rumeur subite... Toutes les torches s'éteignirent ensemble. Les retentissements des cymbales stridentes coupèrent la péroraison du Pur qui acheva de déclamer :

— Si Le Ce-Qui-Est, ô Fils du Théos, ne peut être connu qu'au moyen du Ce-Qui-N'est-Pas, admettez que le Théos ne peut-être connu que par la Matière Aveugle, que le Dieu noir engendré par le Plérôme engendre aussi le Plérôme... Donc, adorons l'un et l'autre, en les distinguant... Ainsi soit-il!

— *Kyrie eleison!* bramèrent les matrones.

— Sophia, Sophia, colombe de Patras! appelait la voix d'Euphrosyne qui s'éperdit, car la vierge se tordait aux bras musculeux d'Egômène, étouffant la bouche enfantine d'une haleine parfumée d'ail.

Elle sursautait aux mouvements de la course qui, tout à coup, s'arrêta, trébucha... Le poids de l'homme accabla sa chair. Des mains graisseuses et moites atteignirent sa peau, empoignèrent sa gorge, relevèrent sa tunique; une voix haletante priait :

— Cède, ô Pure; délivre le Rayon Céleste inclus en ma vigueur amoureuse...

En mourant, le dernier incendie trinitaire viola la nuit d'une clarté brève qui traversa la mèche bleue d'Egômène balancée devant le sourire vaniteux.

. . . .

Plus tard une ligne d'aube cerna l'horizon de la mer qui pâlit insensiblement. L'oscillation des flots finit d'être une ombre violette tachée d'argent mousseux, pour devenir le bouillonnement infini d'un métal terne. Au creux des vagues, elle s'éclaira. Des fraîcheurs s'élevèrent, émurent les feuillages de cyprès, accoururent, remuèrent le coin d'un voile sur la nuque d'une femme couchée, ranimèrent des tisons, effleurèrent le front et la bouche de Sophia.

Elle était seule, maintenant, lasse, les reins faibles, les lèvres sèches, loin des arcades et du cloître. Dans le sable, les couples se désenlaçaient, profitant de l'obscurité dernière. Les rires de femme se répondirent, stridents, presque douloureux. Il y avait encore une poursuite du côté de l'autel. Plus près, une fille se grattait la tête, en bâillant. Une autre frottait doucement sa gorge meurtrie. Des hommes passèrent. Plusieurs s'offraient à boire. Sophia entendit le glou-glou du liquide au sortir de la cruche. Il lui sembla reconnaître la voix d'Egômène; mais cela fut incertain. Pourquoi l'avait-il abandonnée soudain, à l'appel de la cymbale, en disant : « Moi d'abord je me nomme Jean Chaldios et je suis le descendant d'un patrice... Tu ne te souviendras point, ô Pure, d'un homme vil... » Elle s'était remise à chercher Euphrosyne, péniblement, à cause d'une douleur. Mais quelqu'un venu par derrière, à pas sourds, l'avait précipitée sur les genoux, sur les mains. Elle n'avait point compris d'abord. Une brutale caresse l'avait instruite. Elle sentait encore dans ses cheveux



le souffle d'un homme poussif, et sur ses reins, le poids d'un ventre. Il l'avait traitée d'ânesse, la frappait à la nuque, parce qu'elle se redressait. Le col maintenu par la poigne formidable, elle avait dû subir l'élan d'un mâle.

La curiosité de sa chair était repue: mais l'âme se trouvait sans joie. Qu'allait dire Euphrosyne? Et si Chaldios se vantait, si Basile apprenait! Oui, elle était Pure, et par conséquent, incapable de pécher, comme le Théos lui-même; à moins que les Pauliciens n'eussent raison qui défendent le luxe, le plaisir, l'amour, afin de s'opposer à la propagation de la matière du Démiurge?

Elle redevenait un être assailli de peurs innombrables, et que l'hésitation obsède.

« O Théos conseille-moi, murmurait-elle en son esprit... Dois-je chercher Euphrosyne, ou bien fuir seule de ce lieu. Et toi, consolatrice, Lys de candeur! Très Illuminante Pureté de Marie, ne m'inspireras-tu pas dans le trouble et la détresse? Damélis (1) pensait-elle justement lorsqu'elle accusait les manichéens de honte, de stupre et les vouait à la damnation? Œil de la Colombe, pénètre mon âme, éclaire-la... Suis-je déjà la proie de l'Hadès; et cet Egômène est-il un démon incube comme les sorcières et les magiciennes en évoquent pour jouir d'une volupté stérile? En me possédant, il ricanait le diabolique! Sous lui, j'ai connu en même temps la douleur et le plaisir. Mais ne dit-on pas que Iahveh, le dieu noir, participe aux deux natures, qu'il est brûlant comme l'incendie, froid comme les glaces du Septentrion: et ces qualités doubles ne désignent-elles pas exactement la puissance du Malin... Théos! je m'y perds. Ma cervelle tremble. Mon sang fume. Qui me guidera?... On entend la rumeur des voix viriles du côté de la mer... Ils sont tous partis là-bas. Les Purs mêmes ne se tiennent plus dans le cloître, où seules les femmes roulent leurs tapis, ramassent les urnes, enveloppent les restes de l'agape; et secouent leurs robes, leurs voiles... La Spiritualité d'Hermopolis?... Je ne l'aperçois point, ni personne du conciliabule... Qu'est-ce? Déjà le bruit des meules qui écrasent le grain dans le faubourg!... Et voici le battement régulier des machines dans la fabrique du foulon... Comme la procession des filles se hâte de quitter l'emplacement des bûchers! L'autel n'est plus qu'une pierre... Ah! Ah! Eudocie Lugerina! tu as gémi l'amour dans les bras de celui que je désirai, avec l'ardeur de mes vices jeunes... Si je pouvais rencontrer mes porteurs et ma litière, en passant cette arcade... Il a dévoré ma bouche, l'incube!... Quelle singulière chose... on frémit, on gémit: la nuque devient plus sensible qu'un membre écorché: et les cheveux mêmes vous caressent... Une vie palpite dans notre vie... Mais où s'assemblent donc les hommes? Derrière la proue de la galère, sans doute... Des gens y pullulent, s'y agitent... Voici le son rauque d'une corne... Encore! Que préparent-ils, les pieds dans le flot criard... Je

(1) La matrone qui l'avait élevée.

ne rencontrerai pas un homme, avant ma litière... Je n'aurais pas résisté, cependant, bien que mes genoux soient meurtris, et ma main pleine d'égratignures. L'acte du passant qui me précipita procurait, à la fois, de la honte et du plaisir énervé par le mystère d'ignorer l'apparence de cette force anonyme. J'ai cru que le dieu noir lui-même me terrassait, que la Matière Aveugle m'enveloppait de sa masse afin de loger en moi les particules divines qu'elle captiva... J'ai fermé les yeux... Une montagne s'écroulait sur mon dos... J'ai tressailli d'effroi sacré... L'autre, Chaldios-Egômène, n'était qu'un homme... puisque je l'ai vu... L'âne brait; le bâton du pèlerin frappe la route; les palefreniers sifflent; les servantes jacassent... Voici l'heure du départ... Non, je ne chercherai pas le reproche d'Euphrosyne... Je m'en irai seule, ayant tiré les rideaux de ma litière, et je penserai; et je m'étirerai; et je peignerai ma chevelure... Je mangerai les dattes sèches qui sont dans le coffre avec les limons. »

Dehors, les chameaux, se relevant, agitaient les clochettes attachées sous leurs mâchoires. Quelques nègres serraient des sangles. Les seins tremblant, deux arméniennes chargeaient un cheval de bât. Le ciel finit de s'éclaircir. Un dôme en feu monta des horizons marins où des courants d'or liquide se dirigèrent. Et les branches des cyprès noirs devinrent roses, dans la Nécropole Justinienne. Maintes bêtes secouèrent leur harnachement. Un homme reclouait un fer au sabot de la mule qu'il injuria parce qu'elle chassait les premières mouches en remuant les jambes antérieures. Dans le sable, des enfants s'étaient endormis, les genoux à la hauteur de l'estomac; et bavaient sur leurs mains jointes. Enfin Sophia découvrit les petits panaches noirs et jaunes de sa litière, aux coins du toit en cuir fauve. Les quatre porteurs ronflaient, entre les brancards verts. Elle toucha du pied le barbare qui, sans même s'éveiller complètement, poussa les autres. Ils rajustèrent leurs souquenilles rayées, bouclèrent leurs hauts ceinturons, rattachèrent les sandales sur leurs chevilles brunes. Ayant écarté les rideaux, Sophia, s'assit dans l'obscur, puis s'étendit au milieu des coussins. Un balancement la berça. Quatre cris gutturaux s'encouragèrent. Alternativement les huit sandales foulèrent la mollesse du sable. On alla vers Byzance. Elle perçut encore le bruit des meules qui écrasaient le froment, et celui des fouloirs battant la laine. Ce fut un tumulte régulier qui répondit à la voix ruisselante de la mer. Celle-ci sonnait à l'oreille gauche, celui-là retentissait à l'oreille droite. L'Arsacide les compara quelques instants jusqu'à ce qu'ils parussent confondus. Un moment elle se demanda si la mer n'avait pas envahi les moulins des foulons ni les aires des meuniers. Difficilement elle réussit à discerner les deux. Cet effort la fatigua, et, telle une petite enfant, elle s'assoupit...

Ce n'étaient pas la voix ruisselante de la mer, ni le tumulte rythmique des meules et des fouloirs qui se mêlaient à son rêve d'incubes affreux: mais la rumeur d'une foule active, les exclamations des chameliers, les sonnettes des dromadaires, les rires d'un garçon, le chant



des filles, les piétinements des mules et des ânes, les propos échauffés des marcheurs :

— Bardas affirmera qu'il est venu sceller avec nous le pacte de réconciliation, et l'hétériarque s'en ira piteusement sur son gros cheval, dit une voix d'éphèbe.

— Crains cependant la colère d'Ignace et des moines orthodoxes. La Paphlagonienne peut réunir à cette heure les scholaires contre nous. Penses-tu qu'elle oubliera le traitement infligé par nos frères à ses cavaliers, hier au soir ?

— Quel fils du Théos a tendu les cordes où se prirent leurs coursiers, sur la route, avant de s'abattre ?

— Théophraste, fils d'Eugène.

— Ceux du conciliabule de Philarète l'ont aidé.

— Ce sont de hardis gaillards. Eux-mêmes donc, ligottèrent les oldats et les enfermèrent dans les caves du cloître ?

— Eux-mêmes. La route se trouva libre, ainsi que la Nécropole Justinienne, le cloître et la grève, juste à temps pour que nos ordonnateurs pussent disposer l'autel, les croix, les bûchers. Plus tard une autre cohorte vint, mais leur chef accepta les deniers et l'amphore : nos diocésains n'eurent pas à tirer ce glaive. Bardas, au reste, avait interdit l'accès de la Nécropole aux gardes de la cité.

— Qui donc prétend que la Despoina connaît notre assemblée et qu'elle envoie des troupes contre nous...

— Des conteurs de sornettes prétendent cela... Tiens, voici la plaine... Regarde s'il y court seulement l'ombre d'un soldat ?

La conversation finit à ces mots : mais Sophia ressentit quelque crainte : elle écarta le rideau. La rumeur humaine grandissait. Après être montée, deux milliaires durant, la foule redescendait vers Byzance, vers ses épaisses murailles de briques flanquées par les quadratures énormes des tours à créneaux, et que dépassaient les touffes des verdures intérieures. Avant cela, s'étalaient les bandes des jardins maraîchers, toutes vertes de leurs légumes. En presque chaque, une perche élevait le cuivre fourbi de la sainte image : ainsi le propriétaire réclamait l'allègement d'impôts que le percepteur impérial concédait aux iconolâtres. (1)

Déjà quelques hommes, par les sentes blanches, suivaient le fardeau de leurs ânes. Un dromadaire posait les pieds majestueusement, et balançait, au bout du cou, son mufle aplati. Des marchands l'accompagnaient. Sophia reconnut leurs courtes silhouettes, leurs hautes cannes où pendillait la gourde. Alors ils arrêtèrent la bête, se montrèrent par des gestes ce qui arrivait de la colline : puis leur allure s'effara tant, que l'élue regarda derrière elle l'espace désigné.

Dans la poussière, ce lui parut un peuple en marche. Le soleil signalait des icones à l'extrémité de mille hampes : sur chaque icone,

(1) Théodora avait rétabli, à la mort de l'empereur iconoclaste Théophile, le culte des images.

brillait une colombe de cristal. En dessous, une houle de têtes, d'épaules, un hérissement d'arcs et de piques, entourait l'illumination des casques, des mitres, maintes tignasses crépues de libyens, des tiares persiques sur des chevelures annelées, des capuces de toutes couleurs, des crosses liturgiques et des croix à quatre branches. Cela s'écoulait du ciel, de la mer, après les voiles bleus et les tuniques blanches des femmes, cohue piétinante. Celles masquées de leurs fards, élevaient des cymbales sans les heurter. Il y en avait sur leurs mules, qui dépassaient les autres, et qui déployaient de temps en temps des banderoles où étaient écrits en caractères grecs :

O παρακλήτος άγει : L'INVOQUÉ MARCHE

Avec ces bandes, elle étendaient les bras au large, comme si, déjà, les orthodoxes se présentaient, pour être convertis à l'espoir de Paul. Plus avant, et contre la litière même, courait la multitude des enfants ; leurs bras faisaient les anses des corbeilles chargeant leurs têtes ; leurs petites jambes brunes se poudraient de poussière : entre les plis des chlamydes écourtées et serrées de cordelières éclatantes, les vastes scapulaires dansaient aux bonds de l'élan qui mit vite des perles de sueur sur les boucles des fronts osseux, et sur la peau nue des cous. De leurs yeux noirs ils regardaient fixement les murs roses de Byzance, et les touffes des verdures intérieures.

« Quel combat cherche-t-on, se demandait Sophia, craintive... Basile prétend qu'au jour de la bataille dans les rues il conviendra de placer en avant les petits et les femmes afin de faire hésiter le tir des archers, ou le galop des cataphractaires. Serait-elle venue l'heure de la lutte ?... Etait-ce pour cela qu'Egômène m'a quittée brusquement à l'appel unique d'une cymbale. Certainement l'anonyme, après m'avoir prise à la manière des bêtes, s'est hâté de courir jusqu'à la mer. Tandis que je me relevai, soupirante et meurtrie, j'entendais fuir ses pas lourds... Je n'ai plus rencontré d'homme ensuite. Euphrosyne est celle-là qui déploie l'étoffe verte où brille le nom saint. Voici ses mèches courtes dépassant le voile, sa carrure épaisse dans le lin plissé.... et le poil rouge de sa mule Héra. O Théos ! quel malheur !... Bardas ?... Mais Hermotime est sûrement ce cavalier à la couronne de fer, à la cotte rouge que traverse l'écharpe couleur des eaux fluviales. Toi, Chaldios, toi... te voilà donc, qui m'as pénétrée de ta force virile, et qui te vautras sur ma chair curieuse... Il est noble à voir... Il manie son cheval blanc, sans paraître savoir que l'animal diffère de lui. Son œil d'aigle envisage fièrement la ville de Basileus ! Où Philothée a-t-il pris ce grand arc et ce coursier gris taché de noir, plus large qu'un bœuf ? La Spiritualité d'Hermopolis, tout le conciliabule, suivent derrière les cohortes. Celui qui recevra les crucifix de bronze sur la tête, commencera d'apercevoir la Face des Eons..... Oh, combien ils se hâtent tous !... Arrête, porteur... arrête tes compagnons... Sais-tu ce qu'on prépare ? »

Elle indiquait la masse populaire, les litières éparses qui flottaient



brunes ou blanches, entre leurs quatre panaches, l'illumination des casques, la poussière noyant le trot précipité des enfants porteurs de corbeilles, le hérissement des piques jusque le ciel, le piétinement des hommes dans le sable aride.

— Les Purs, l'ignores-tu, Très Pieuse, vont à la Sainte-Sagesse, pour remettre au patriarche Ignace, que le Théos haïsse, le placet des Mille Conciliabules. En vérité, le temps est venu d'obtenir le privilège... Il ne convient pas que les blasphèmes des orthodoxes injurient davantage notre Jérusalem Céleste, sans contradiction publique.

— Périsse le Dieu noir ! cria quelqu'un parmi la rumeur de la foule !...

Et l'exclamation se propagea de bouche en bouche, jaillit, répétée en clameur. Les ânes dressèrent leurs oreilles. Les dromadaires allongeaient le col. Une litière manqua de chavirer sur les épaules des coureurs. Alors, celle de Sophia fut débordée. Les enfants d'abord passèrent, puis les femmes qui riaient, nerveuses, en se tenant par les mains, les voiles au vent, puis les matrones sur leurs mules, et qui déployaient toujours leurs banderoles : Ο παράκλητος ἄγει. Une sembla digne et furibonde : ses bajoues tressaillaient et se couvrirent de rougeurs jusque le bec du nez. Elle devança : les pendeloques de pierres bleues sautaient sur ses épaules en chape noire barrée d'hyacinthe.

A côté d'elle, se précipitait une néophyte dont le voile ôté laissa voir la tête minuscule, les paupières de bistre, le pauvre visage plat et malade, soutenu par les nerfs d'un cou diaphane.

— Mère, mère, cria-t-elle, saisissant la rêne de la mule noire... Mère, Jérusalem va triompher... Les Purs le proclament... Compte la multitude des Fils-du-Théos, et leurs armes !...

Elle s'exaltait, elle ouvrait une petite bouche sans lèvres et meublée de dents grises... Quelques instants ces deux femmes occupèrent Sophia qui tâchait d'apprendre en leurs paroles quelque nouvelle. La mère répondait :

— Crains l'orgueil, œuvre du Démiurge, et la folie de Caïn...

Ensuite, lâchant la bride, elle étendait, avec ses bras, la banderole violette munie de l'inscription.

Or, dans la poussière, un cheval se dessina, harnaché de jaune, il avait une mèche de la crinière rabattue entre les yeux. Engainée jusqu'au genou dans la cnémide en bronze verdi que battait un fourreau de bois, la jambe du cavalier pressait le poil de la bête, sous lequel le réseau des veines se gonflait. L'homme se pencha : ce furent les yeux contents et la barbe bleuâtre de Chaldios :

— Moi d'abord, j'accompagnerai l'Arsacide jusque la Sainte-Sagesse, dit-il : et tout le conciliabule aussi.

Étonnée de ne pas frémir amoureusement, Sophia lui sourit un peu. Le cheval taché, large comme un taureau, s'interposa : ce fut la sandale de Philothée, son pied nu, couvert de durillons, sa cnémide de fer piqué, le sayon de cuir, une odeur rance. En l'autre face de la

litière la pointe d'un trident releva le rideau. Hermotime salua du haut de sa maigre haridelle ; la Spiritualité d'Hermopolis bénit en poussant son âne pelé. Fière de ces hommages, Sophia fit glisser les tentures sur les tringles, les anneaux d'ivoire se choquèrent. Alors son regard embrassa l'immensité tumultueuse des Manichéens et des Pauliciens. Elle se trouvait au centre, parcourant une éminence à deux stades environ de la porte de Thrace vers laquelle se précipitaient les flots des Fils-du-Théos, toutes banderoles écloses aux bras étendus des matrones chevauchant leurs mulęs.

Et l'Arsacide s'enivra de l'âme de cette multitude. Quelque chose d'inconnu l'agita, un désir, une certitude immédiate de triomphe. Elle se crut celle qui marche à la tête, celle qui conduit les peuples, celle pour qui flottent les étendards, et se hâtent les cohortes. L'illusion d'être royale s'augmentait de tous les cris, de toute la rumeur, des chatoiements indéfinis que faisaient les métaux, les tuniques, les voiles et les banderoles, que renouvelait la marche d'une myriade humaine. En elle, se réveillaient des ancêtres, pasteurs d'armées. Pourquoi sa litière la balançait-elle sur l'échine allongée d'une éminence, afin que, des deux côtés, à droite et à gauche, l'Arsacide eût le spectacle de l'élan et de la force ? N'était-ce pas un signe ? Le Nombre vivant l'enthousiasmait. Tout ce peuple s'agitait comme le sang de ses veines ; et tous les regards interrogeaient les panaches de sa litière, la mitre neuve de l'évêque, la couronne aux deux pointes tordues, d'Hermotime prince de Rascie, son patriarche et stratège.

« O παρακλήτος άγει ; l'Invoqué marche », répétait-elle, admirant la foule et le ciel, et Bysance qui devenait distincte par toutes les pierres de ses tours, par la voûte ombreuse de la porte, par les touffes de verdures intérieures, par le troupeau de ses coupoles azurées, dorées, accroupies, confiées aux saints des colonnes, et aux croix des campaniles.

C'était sa ville, où triompheraient donc, avec la prédiction du moine, et Bardas, les espoirs de Basile, les Arsacides. C'était la récompense d'être une Élue, une Pure, une Fille du Théos capable de libérer le Rayon Céleste inclus dans la Matière Aveugle. Oh, le Plérôme dotait magnifiquement sa nouvelle épouse ! Quel destin les Eons lui faisaient ! De toute époque, sans doute, elle avait été choisie par le Père des Origines pour constituer le sort futur de Byzance et du monde. En vue de cela, son frère Basile avait été réveillé sur les marches de la basilique par le moine confesseur de Damélis, veuve et matrone. En vue de cela, on l'avait reprise au couvent où elle s'élevait, orpheline, par le soin des âmes pieuses. En vue de cela, la Paulicienne Euphrosyne leur avait loué le logis près de l'Hippodrome, et l'avait convertie à la vérité de Jérusalem. Et voici que, selon la promesse de Saint-Jean, la cité Céleste descendait du ciel telle qu'une épouse parée pour cet époux : l'Avenir de Byzance et des Hommes. Et sa beauté propre, sa beauté royale d'Arsacide, balancée dans la



litière aux grands panaches sur l'échine du terrain, n'était-ce pas le pur visage de Jérusalem ?

L'extase de son cœur le crut.

Il lui sembla que des rayons jaillissaient de ses mains, de son flanc, qu'ils éclairaient la face hâve d'Hermotime, la mitre de l'évêque, le cheval de Philothée, la marche de la foule, et la cavité du ciel.

Inutilement Chaldios-Egômène tentait au moyen de ses regards malicieux le souvenir de Sophia : elle ne le voulait point remarquer, surprise qu'il osât, à l'encontre du serment et du rite manichéens, rappeler les mystères de l'agape. L'honneur de chacun se liait au respect des amours secrètes. Euphrosyne l'avait affirmé. D'ailleurs peu trahissaient la promesse ; puisque Sophia venait de reconnaître parmi l'assistance tant de gens qu'aucune bavarde ne lui avait auparavant désignés comme hérétiques. Elle s'étonna qu'un grec, de naissance noble, manquât ouvertement à la coutume. Méprisante, elle se détournait, dépourvue de sympathie pour le mâle qui lui avait appris la volupté de sentir la présence du Rayon Céleste captif dans la semence humaine. Au Théos seul elle s'était donnée, et ne se souciait pas de l'intermédiaire humain qu'il avait plu au Paraclet de choisir. Chaldios avait servi la volonté du Plérôme. L'élue ne devait point au soldat un souvenir. Ne sentait-elle pas son union plus réelle avec l'Universalité de Jérusalem ? Ne portait-elle pas en elle la puissance du Rayon Céleste illuminant cette mer humaine en marche sous les cymbales levées et muettes des femmes masquées de fards ?

On approchait de la porte ; on discerna les teints rougeâtres des Varangs et leurs tresses blondes sous les casques pareils de fer graissé, leurs braies brunies avec du tan et serrées par des courroies jusqu'aux cuisses.

Ils sortaient en masse de la voûte, surpris par la venue soudaine des Fils-du-Théos. Mais les enfants les abordèrent, en chantant une litanie, en galopant avec leurs corbeilles, et se mêlèrent à leurs groupes de barbares ahuris, qui hésitaient. Des Pures leurs riaient aussi, par la fente de leurs voiles. Quelques-unes leur jetèrent des fleurs. Les cymbales des fardées sonnèrent. Au trot de sa mule, et déployant la banderole, Euphrosyne parvint jusqu'à eux. Ils riaient parce qu'une des femmes laissa tomber l'épaulette de sa tunique, et leur montra des seins nus. Cependant les Pures se tenant par la main couraient au milieu d'eux : ils ne purent former leur rang, malgré les injonctions du chef qui se tut soudain, au geste des grandes mains écarlates de Bardas, surgi de la foule, sur un étalon blanc, qu'Egômène, Hermotime et Philothée rejoignirent, ventre à terre...

Les cymbales retentirent partout. La multitude se précipitait en un torrent qui emporta les litières aux grands panaches, les cortèges des évêques, le hérissement des piques, des crosses, des arcs : qui s'engouffra par les détours de la route sonore et fraîche, avec les porteurs de Sophia, palpitante, regardée par les mufles rouges et blonds des Varangs, par la turbulence des femmes. « Triomphe

l'Arsacide ! » cria même une voix de fille inconnue. La Pure sentit son cœur s'élargir : et Byzance apparut, dans la splendeur de ses maisons roses.

Derrière les fenêtres treillagées et les cages où rafraîchit le contenu des urnes, les figures de la cité se montrèrent étonnées ou riantes, coiffées de boucles jaunes ou enveloppées de voiles, barbues ou glabres. Les yeux de la cité regardèrent la joie des Fils du Théos qui se bousculaient, et la magnificence de Sophia qui s'agriffait, peureuse, aux bords de la litière. Des gens qui l'avaient vue sans doute à l'Hippodrome, disaient :

— Celle-ci est l'Arsacide, sœur de Basile, le suppôt de Bardas... Voilà, pour La Paphlagonienne, le pire matin !

Des visages se penchèrent, et les colliers retenus par des mains fines. Être le but de cette admiration, de ces craintes ou de ces enthousiasmes exprimés à toutes les faces vivantes, émouvait Sophia de délices inconnues, magnifiques et terrifiées à la fois. Qu'allait-il advenir ? Si les soldats l'arrêtaient, la jetaient en prison, proie pour la luxure des geôliers, si les juges l'envoyaient ensuite parmi les exilés des frontières, chez les Apélates qui enrôlent les femmes et les hommes dans les cohortes opposées aux incursions sarrazines ? Ou si le peuple entier de Byzance, sorti de ses maisons, la menait avec Bardas au Palais, pour lui nouer, dans le Triclinion, les souliers de pourpre ! Espoirs et angoisses se succédèrent en sa pensée pleine de tumulte. Qu'une enfant lui jetât du balcon une rose, elle s'estimait déjà maîtresse des Romains, Augusta ! Qu'un vieillard édenté lui crachât des injures confuses, en inclinant son crâne bourrelé de veines grossies, elle croyait à la présence des tortionnaires, elle cherchait les gardes et le bourreau parmi la poussière, sous le pas de l'émeute. Le sang affluait à ses tempes, lui chauffait les oreilles et les yeux avides.

— Kallitriké (1)..., prononça le premier des perroquets aperçu sur son écoperche.

— Thrix... Thrix !... répondirent d'un seul cri les enfants, puis les femmes, enfin les soldats.

A l'embrasure d'une porte, deux ailes grises et feu battirent. L'oiseau surgit par dessus les têtes, au haut d'un poing noir.

Alors les chants, les litanies cessèrent. Une seule voix, la voix d'une myriade, répéta la syllabe séditieuse, sifflée entre les dents jointes. Cela scandait la marche et la rumeur. On vit les dentures éclatantes des nègres qui retroussaient les lèvres pour manifester. A un autre poing, un second perroquet battit des ailes grises et feu, empêtré dans sa chaînette, secoué par le porteur. Il y en eut trois, bientôt cinq, dix, vingt et cent cueillis sur les perchoirs, enlevés aux fenêtres, reçus des mains offrantes au seuil des maisons. Ils furent comme les cimiers vivants des Fils du Théos qui s'avançaient, inouï-

(1) Belle chevelure !



daient de partout la ville, qu'on rencontrait au coin des rues. Et le bruit des ailes sur cette foule active était pareil à un immense applaudissement.

En outre, les visages de Byzance acclamaient aux façades. Des tapis se déroulèrent des toits. Les icones furent présentées aux fenêtres. Le Théos lui-même illuminait les murs de ses auréoles, de ses joyaux. Plus nombreuses les ailes grises et feu battirent entre les cymbales brandies, retentissantes. Les oiseaux s'envolaient à bout de chaînes, captifs revenus bientôt aux mains gardiennes. « Thrix ! Thrix ! » scandait la foule, silencieuse pour tout autre mot, et dont les pas frappaient les cailloux cimentés des rues. Eblouie par les mille essors des ailes, Sophia se balançait au roulis de la litière, et son cœur sautait d'allégresse, de crainte. En avant, par delà les tignasses crêpues des lybiens, les corbeilles des enfants, les voiles bleus flottant aux épaules, entre deux images du Saint-Esprit arborées à hauteur de hampes, elle reconnut les mèches courtes d'Euphrosyne et sa carrure, la banderole verte étendue au large des bras en croix.

Autour de la matrone, soudain, un remous de la masse oscilla. Les « Thrix, Thrix » furent sifflés rageusement : et une clameur s'élevait.

— Périssent les Bardaniotes !... (1)

— Arrière, bourreaux persans...

— Laisse passer les Fils du Théos, idolâtre !

— Laisse passer des enfants et des femmes...

— Place au Paraclet, sacrilège...

— Tu m'arraches le bras, fils d'eunuque...

— Lâche-la, opprobre de Byzance...

Aux oreilles de l'Arsacide ronfla la rotation d'une fronde. Le jet de pierre fut une imperceptible trajectoire que suivit le regard anxieux de l'enfant vêtu en jaune. Epouvantée, curieuse, fébrile, l'élue se haussa sur les coussins. Derrière une chaîne tendue, les tuniques pourpres des Bardaniotes lui apparurent, les lances dressées, les arcs tenus obliquement, les casques à écailles surmontés de dragons de cuivre ; et les pavillons verts des centuries... La Paphlagonienne opposait la force des soldats aux alliés de Bardas. Instinctivement Sophia cherchait Égomène, Hermotime, Philothée..., les lourds crucifix des caloyers d'Hermopolis. Elle ne trouva personne. Les perroquets fous caquetaient, s'envolaient, retombaient sur les poings qu'ils ensanglantaient à coups de bec. La mule d'une matrone rua parmi celles masquées de leurs fards qui s'acculèrent à l'auvent d'une boutique encore close. Un dromadaire frappé du bâton tâchait de fendre la cohue des filles en voiles bleus : il détourna son mufle lippu entraînant la longe que tirait un nègre avec l'effort de gros muscles en saillie sur le bras tout à coup troué par une fine baguette. L'homme hurla, lâcha l'animal, et se réfugia dans le couloir d'une maison. Ses

(1) Soldats persans de la garde impériale.

gémissements s'éteignirent au profond de l'atrium, rempli de clameurs diverses.

Muettes et prestes les flèches volaient. Elles se fichaient aux boiseries extérieures ; une vibra sur le bordage de la litière, à deux doigts de la jambe que l'Arsacide y appuyait. « O Théos ! » clama-t-elle, et se résigna les larmes aux paupières. Les porteurs la secouaient, hésitaient entre la droite et la gauche, agonis d'injures, refoulés par les poings et les grimaces des visages blêmes... Une fille, en criant, s'abattit. Les plumes blanches à la queue de la flèche, cachaient son œil enfoncé. Les porteurs finirent par tourner à gauche, gravirent une ruelle rocailleuse que bornaient des murs aveugles. Un tumulte de filles en larmes les y suivit, les poussa. Passé une voûte, ils se trouvèrent dominer la place et le palais Hippoléon qu'occupaient les centuries bardaniotes, quatre carrés de lances droites, derrière un semis d'archers écarlates, tendant la corde, ou fouillant le carquois de leur hanche...

Sophia voyait tout comme dans l'illusion d'un cauchemar ; sa crainte maintenant diminuait. De la terrasse que foulaient ses porteurs, elle découvrit les combattants ainsi que des gens minuscules et lointains. On déposa la litière, les porteurs ne sachant plus de chemin, car la terrasse s'appuyait contre un mur dépourvu de portes et de fenêtres, puis finissait, angle abrupt, surplombant la place où s'égouttaient les gargouilles de terre cuite.

— D'une part, remarqua l'un des porteurs, ce jardin exhaussé de murailles compose une sorte de forteresse ; d'autre part, si les Bardaniotes grimpent par la ruelle, ils nous auront à merci.

Elle entendit cela, se prévit égorgée par le sabre court de ces hommes felins qui, en bas, s'apprêtaient à fondre, lances basses, contre les manieurs de frondes. Presque aussitôt, un des carrés se rua, les piques en avant. Ils hurlèrent. Des toits, quelques-uns lancèrent des amphores pleines qu'on entendit tomber à grand fracas. Les hommes écarlates s'engouffraient entre un magasin goudronné et une maison trapue, flanquée d'une tour noire, d'où jaillirent des vols de pierres. Sous les longues tuniques éclatantes, les mollets grêles des Bardaniotes semblaient mille pattes de fourmis. Sophia s'étonnait d'eux, tour à tour confiante dans le succès de Bardas, et craintive pour elle-même. Qui pourrait la secourir ? Serait-ce la bande effarée des néophytes ? Elles frissonnaient les unes contre les autres, protégeaient de leurs mains, déjà, leurs petites poitrines adolescentes. Serait-ce la femme couverte de fard, au visage osseux et volontaire, aux durs yeux noirs, et dont le ventre enflait la tunique fendue ; ou ces garçons maigres, agiles, qui escaladaient l'arbre, afin de mieux viser, la fronde au poing ? Aussi joyeux que des écoliers farceurs, ils riaient en se faisant la courte échelle ; et leurs joues étaient rouges d'ardeur.

De la place, le second carré Bardaniote s'élança vers les rues manichéennes ; les soldats baissaient la tête pour offrir les cuivres et les écailles en fer de leurs casques aux jets des cailloux, des balles de

plomb. Les cubiculaires les pressaient; mais l'accueil devait être rude derrière la maison de la tour noire. Ils s'amassaient là, refluaient, affluaient, redressaient leurs piques et leurs pavillons verts, criaient, se démenaient sous les coups de fouet à six lanières que les chefs allongeaient contre les plus timides. Maintenant ils avaient vidé presque toute la place et s'entassaient pour assaillir les débouchés des trois rues. Ils enfonçaient à coups de massue les treillages des fenêtres; ils appliquaient une échelle contre la colonne soutenant le péristyle de la demeure habitée par Phocas, compteur d'or. Mais d'en haut une nappe liquide et fumante s'épancha, qui fit hurler, choir ceux de l'échelle.

Depuis un instant, derrière le palais Hippoléon, une rumeur se précisait. Prêtant l'oreille, on distingua les piétinements d'une troupe. Les porteurs écoutèrent aussi, la femme aux durs yeux noirs, les enfants et les néophytes.

— Crois, dit l'une, que la faction de Bardas approche... N'entends-tu pas « Thrix, Thrix » ?

— En vérité...

Le mot séditieux, scandé à deux reprises sur un ton majeur, puis sur un ton mineur, fut nettement compris. De la voie Égyptiaque, le vol gris et feu d'un volatile éperdu, s'élança, chavira, se décida pour effleurer les pilastres en porphyre du palais Hippoléon, les cintres des baies closes. Il atteignait les quatre dauphins de bronze attelés au char de Saint-Pierre qui culmine le faîte de l'édifice. Il hésitait, les pennes battantes, la queue rentrée; il glissait jusqu'au vantail, s'agriffait aux ferrures polies. Les ailes frappèrent le bois, s'abîmèrent : il retombait au perron, et se perchait définitivement sur l'airain du vase où finit l'escalier de jaspe. Heureux sans doute de l'appui magnifique, il grogna un superbe « Kallitriké » qui perça les rumeurs et les tumultes.

— Thrix, thrix, rispostèrent les frondeurs dans l'arbre; et plusieurs jets de pierre vinrent choquer les petits dragons de cuivre ornant les cimiers des Bardaniotes.

Ceux-ci quittèrent le péristyle de Phocas, la tour noire. Avant de tomber, l'un tournoya ; cependant que d'autres bandaient leurs arcs vers la terrasse. Les flèches partirent d'un seul essor; la fillette en brun gémit et s'affaissa. De l'arbre, un enfant tomba sans lâcher le cuir de sa fronde, son corps roula par la pente, franchit le parapet du jardin, fut s'écraser en bas, tel un aigle tué... Aussitôt les persans se ruèrent au blessé : on les vit le couvrir de leurs gestes écarlates, de leurs glapissements de chats féroces... Ils coupaient, ils arrachaient. Une lance hissa la boule de la tête, grimaçante, éclaboussée, dégoûtant de glu rouge. A la pointe du sabre, un lambeau de chair velue fut arboré; ils coururent, brandissant aussi la viande d'une jambe inerte vers le remous des leurs que bousculait, entre le péristyle de Phocas et la tour noire, une force encore invisible mais victorieuse.

En même temps, le cri séditieux fut répété tout proche par les

échos du palais Hippoléon : et les cubiculaires, ramassant les plis de leurs robes jaunes se précipitèrent dans la voie Ægyptiaque.

— O Fils du Théos, voici des frères et le triomphe, clama de toute sa force l'Arsacide.

Un délire glorieux l'émouvait entière. Elle ne se posséda plus. La multitude et la rapidité des actions enivraient son impatience : terreur au spectacle du sang ; joie au moindre succès des frondes ; peur quand vibrait le passage des flèches : espoir énervé quand les voix séditieuses sifflaient plus fort ; angoisse lorsque les vociférations persiques étouffaient le fracas des amphores tombées, des liquides bouillants versés, des litanies psalmodiées par la myriade sainte engorgeant les rues et les routes, occupant les toitures. Le monde vacilla. Les visages se bousculaient, s'effaçaient : femmes à genoux sur la terrasse, et guettant le malheur : filles qui pleurent et se baisent aux lèvres, en imaginant l'adieu lointain de l'ami : calmes évolutions des cyprins et des tanches parmi l'eau de la vasque : femme à quatre pattes, le col tendu, la face anxieuse, haussée prudemment au bord du jardin, vers la voie Ægyptiaque d'où s'élancèrent encore des vols gris et feu de perroquets qui vinrent aux chapiteaux des colonnes : allées et venues des cubiculaires fous ; gestes de leurs verges d'argent, cris dans leurs figures fripées de vieilles femmes ; et la retraite des Bardaniotes bondissant à la manière des fauves, avec leurs arcs, leurs piques, leurs massues hérissées de pointes pour se heurter à la clameur : « Thrix, thrix ! » débordant la voie Ægyptiaque sous les plumets de mille oiseaux gris et feu portés au poing.

Les soldats se reformaient en hâte, cinglés par les étrivières. Au son rauque de leurs cornes, les clameurs des cymbales répondirent de la Tour Noire : et la cavalerie sainte déboucha. Formidable, le cheval plus large qu'un bœuf amena le bouclier et le casque sarrazin de Philothée qui levait, abaissait une hache peinte de sang au milieu des écailles métalliques et des dragons de cuivre coiffant les gardes. A demi dressé sur la maigre haridelle, Hermotime couronné de fer pointu passa, le cimeterre au ciel. Sa masse équestre fendit la cohue écarlate, la nuée des flèches ténues. Au milieu d'une cohorte extraordinaire, pleine d'écharpes volantes, Jean Chaldios galopa, la main gracieuse et le sourire vaniteux. Après ce flot, tous les Fils du Théos se ruèrent, les piques basses, les épées hautes. Les croix de cuivre furent assénées par un pullulement de moines contre la déroute des persans rageurs, qui, tombés, taillèrent au fil du sabre les jarrets des victorieux. Une voix étonnait, plus qu'humaine : « ὁ παρακλήτος ἄγει. l'*Invoqué marche.* » C'était l'évêque d'Hermopolis, poussant l'âne galeux au milieu de ses caloyers en loques, habiles à férir de la crosse, à défoncer au moyen du crucifix les crânes persans.

La bataille s'acheva, foule serrée, hurlante, de tuniques écarlates, et de casques écailleux, que pressaient les Fils du Théos, innombrables, les uns venus de la Tour Noire, et les autres affluant de la voie Ægyptiaque. Ceux-ci montaient les chevaux de l'Hippodrome. Sophia



les reconnut aux sabots teints, aux crinières tressées avec des rubans et des boules de couleur, aux bracelets des pâturons. Même il apparut un char de course où un homme bandait l'arc ; près de lui, sur un étalon fauve, Basile riant de sa bouche trop fendue, maniait un lourd martinet de chaînes à ongles d'acier. Les dos fustigés s'abattirent. Les mains vaincues se crispèrent aux courroies du harnais blanc. Le frère avançait toujours, flagellant les dragons des casques, jetant comme une araignée de métal aux visages convulsés des gardes. Mais alors, du fond de la voie Ægyptiaque, mille perroquets s'envolèrent des poings tendus, retombèrent, furent lâchés et prirent un essor confus. L'effarement des oiseaux recouvrit les têtes de la foule qui scandait : « Thrix ! thrix ! » à chaque coup porté. Le vol des bêtes se dispersa dans la place, au-dessus de la lutte, rencontra celui des perroquets venus de la Tour Noire ; et Sophia n'entrevit plus la bataille qu'à travers les taches mouvantes des ailes grises et feu. Elles choquaient le faîte du palais Hippoléon. Elles éraflaient le bord de la terrasse. Elles tourbillonnaient en essaims denses vers le péristyle de Phocas. Les cris de moribonds les dispersaient. Le flottement des banderoles leur offrait un appui dérisoire dont elles s'écartaient. Quelques-uns des oiseaux tentèrent de gagner le ciel, ne purent et revinrent couvrir d'une floraison grise l'arbre des jeunes frondeurs. Et d'autres bêtes se mêlèrent aux jaseurs ; tous les animaux que Byzance nourrissait dans des cages vernies, sur des écoperches de roseaux, ou familiers au point de n'être asservis que par l'entrave d'une chaînette liant les pattes. L'émeute les avait tous pris, geais aux pennes bleues, pies blanches et noires, merles sombres, colombes, passereaux. Une tempête d'ailes multicolores masquait la colère de Byzance, étouffait ses clameurs, cachait la hideur des agonies.

Sophia ne vivait plus en elle-même, mais avec tout. Le sang royal des ancêtres chantait en son cœur fort. Elle se crut la ville entière folle ou sage, victorieuse ou mourante. Elle ne savait plus rien que le triomphe de sa vie. Le frère, l'Arsacide, jetait la morsure du martinet de fer au visage du mauvais destin, et c'était la récompense du Plérôme pour la conversion de la sœur. A une enfant peureuse encore, l'élue arracha la banderole sacrée ; puis, elle vint au bord de la terrasse, étendit le bras afin de la déployer ostensiblement.

Ainsi, rigide, en extase, longtemps elle demeura en face de la Jérusalem Céleste descendue vers l'époux dans un vol épanoui d'oiseaux mystiques ; et, pour la saluer, toutes les cloches de Byzance sonnèrent l'angelus du nouveau matin.

En bas, les litanies des vainqueurs s'unissaient au centre de la place ; les cortèges s'embrassaient ; un immense éclat d'allégresse bondissait des poitrines, se confondait avec le bruit des oiseaux.

PAUL ADAM

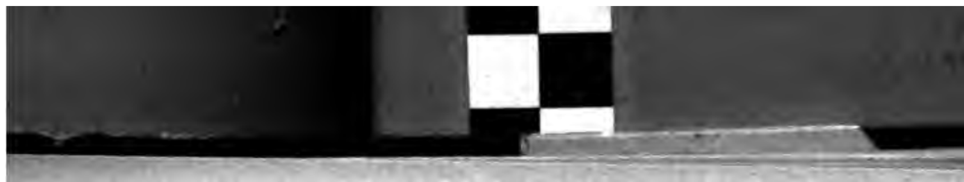
Prismes

LE SOURIRE

Sourire, apôtre des joies.
Grâce des lèvres qui ploient:
Sourire, bonheur évident,
Petite flamme aux dents
Des bouches
Que rire effarouche;
Sourire, bavard muet, fleur.
Beauté, miroir du cœur,
Joliesse tendre,
Vol de calandre;
Sourire, don opportun
Que chacun peut faire à chacun:
O sourire, charme qui flue
De tous, vers tous, loin du hasard,
Je t'aime, chose vite lue,
Chose personnelle, chose à part.
Image très limpide de nos âmes
Sur nos lèvres... dictame!

Le sourire garde une prison
Dont le baiser est le geôlage.
Prison pour enfantillages.
Pour baguenaudes à foison.
Elle chante comme un arbre
Où des oiseaux chanteraient.
Fut bâtie avec du marbre.
Couverte de mille rais
Que les cieux illuminent,
Prison vivante, prison coralline.
Où le sourire, quand il dort,
A l'ombre vermeille,
Gardien de pourpre et d'or,
Semble attendre qu'on l'éveille.

Le sourire, maintefois
Aussi, peut être une voix,
Un geste, une confidence.
Riche de nuances.



Il peut être écueil, accueil.
Peut, en un clin d'œil,
En un luxe de fossettes,
S'éclairer, tel une fête...
Il est d'ailleurs plus chaste, moins brutal,
Plus mystérieux que le rire,
Montre ce qu'il n'ose dire,
Luit pareil à du cristal,
Pareil au cours léger d'une rivière,
A la face d'un étang
Que sillonne le vent,
Le bon vent des sapinières...

Pourquoi chérissons nous
Le sourire?... Est-ce parcequ'il est doux
A voir, même pâle?
Est-ce parcequ'il s'étale
Comme les paons,
Même aux lèvres des vieilles gens?...
Non... C'est qu'il se donne,
Hait l'hiver,
Traverse les mers...
Puis les abandonne,
Revient, — dès qu'il sent un cœur,
Dès qu'il sent le chaud d'une autre chaleur.

LES LARMES

Les larmes couleront et sans trève ont coulé.
Misère! Leur chagrin déferlé
Nous ride comme est ridé le marbre,
Comme se ride un vieil arbre.
Durs, les orages qui forcent aux pleurs,
Par eux chacun reste entaillé!
Mais tout orage non mouillé,
D'habitude, perce bien plus nos cœurs.

Les larmes ne sauraient tarir.
Contre elles, à quoi bon tenter de s'aguerrir!
Les larmes rongent les métaux, les pierres.
Quand vous serez sur la civière,
Au seuil fleuri de vos maisons
Pleines de noir et d'oraisons,
Alors, uniquement, peut-être,
De ne point pleurer deviendrez-vous maîtres.

O larmes insoupçonnées,
Douleurs profondes, refrénées!
Elles gouttent dans les esprits,
Sans tumulte, sans cris,
A droite, à gauche, obscures,
Et nous ravagent de blessures,
Et, par nos crânes opprimés,
Vrillent de longs chemins fermés.

Combien préférables les larmes
Dont le flot tombe librement :
Celles des petits enfants,
Que provoque la moindre alarme,
Celles des rustres, des heureux,
Celles un peu comédiennes,
Celles trop faciles, à la douzaine,
Des vieillards et des amoureux!

N'importe! larmes transparentes,
Larmes courantes,
Vous êtes le meilleur de nous.
Erigez l'homme quasi doux,
L'habituez à la souffrance
De son ultime délivrance...
Car, des pleurs de félicité,
Qui donc, sur terre, en a jeté?

LES PARQUES

Les trois Parques, filles sages,
Habitent un vaisseau blanc,
Tantôt preste, tantôt lent,
Fluidique, un vaisseau nuage
Où travaillent leurs six mains,
Au gré de l'obscur Destin.

Clotho, — sur sa tête un chardonneret gazouille. —
Clotho, porte la quenouille,
Petite quenouille, hochet,
Lis réunis en bouquet.
Sa chair?... de la neige rose,
Des roses, du marbre vermeil.
Ses yeux?... une apothéose
De bluets et de soleil.



Elle vogue, toute nue
Comme Cypris, comme les nues.
Elle est un matin vivant
Que n'agite pas le vent,
Une aurore, l'aube féconde,
Une allègre chanson d'avril,
Un fantôme volatil,
Elle est jeune... Elle est très blonde.

Lachésis — cours le fuseau! —
Paraît être pauvre et riche
Avec son casque de joyaux,
Sa robe de laine chiche.
Elle voit notre passé,
Voit nos avenirs dressés.
Paisible, étrange matrone
Aux cheveux gris, à l'aspect jaune...

Et le fil naît, roule, narquois,
De droite à gauche, entre ses doigts.
Le fil des marionnettes,
Mince ou fort, obscur ou clair...
Que brûle l'été, que pleure l'hiver.
Jamais Lachésis ne s'arrête.

Atropos, — un masque noir
Gêne pour la mieux savoir. —
Atropos, longue, farouche,
Se dresse, grouillante de mouches.
Elle en a plein ses ciseaux,
Plein sa dextre de bourreau ;
Elle en résonne, en est couverte :
Mouches d'azur, mouches vertes.

Mouches promptes à l'essor,
Fanfarant de chaque mort...
Debout, ombreuse, échevelée,
Atropos, contre un mausolée,
Casse, coupe, nuit et jour,
Au hasard, le geste lourd...

Et le vaisseau blanc navigue,
Loin de nous, loin de nos yeux.
Le vaisseau, que sans fatigue
Mènent à travers les cieux,
Par de compliqués dédales,
Les trois filles infernales.

NICOLETTE HENNIQUE

Vénus Ennemie [1]

IV *(suite)*.

NOTICE

Gabriel Montreano, vers cette époque, tenta de se suicider, à la suite de ce qu'il appelle « une honte eunuchoïde ».

Je conserve, écrit de sa main, le récit détaillé, mais scandaleux, de cette aventure. Il y est question d'une femme, rencontrée au crépuscule, près des fortifs. Notre héros l'aborde et, bientôt, dans l'espoir de se mettre en forme, il entame avec elle un simulacre de lutte; mais elle est plus forte que lui.

Profondément humilié, il conduit la drôlesse chez un marchand de vins « afin de retrouver un reste de forces » — Et puis, il y a, non loin de là, des solitudes propices.

Or, la coquine consent aux rafraîchissements, mais non à la promenade. Toutefois, à la sortie, c'est une nouvelle tentative sans plus de succès. Et Gabriel Montreano s'enfuit au hasard, sous les huées de quelques gueuses qui avaient vu la scène d'un bout à l'autre.

Pourtant si, bénévole, cette femme eût consenti, l'embarras n'aurait pas été moindre.

Aussi, c'en est trop; et puisque son incompétence menace de s'éterniser, Gabriel veut mourir.

Dans ses notes, il explique comment il a trouvé la force de se suicider: il expose ses idées sur l'immortalité de l'âme.

Et puis, ne s'est-il pas fait arracher une dent? Pour le débarrasser d'un mal autrement grave, une balle de revolver ne le ferait pas souffrir davantage, ni plus longtemps.

Mais, à moins d'agir dans un instant de délire, comment le pauvre pouvait-il mener à bien cette entreprise?

Vers minuit, les voisins furent réveillés en sursaut par une détonation que suivirent des appels et le bruit d'une fuite par les escaliers. Quand on se précipita en foule vers le théâtre du crime, on vit Gabriel Montreano, blême de peur d'avoir voulu se tuer, doutant s'il n'avait pas quelque blessure invisible et n'implorant secours que contre lui-même.

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

« Comment j'ai trouvé la force de vouloir me suicider? C'est

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er août et 15 août 1899.



me demander comment j'ai pu m'habituer à l'idée de la mort et apprendre à ne pas la craindre dans une certaine mesure.

Bien des fois, j'avais presque décidé de le faire; c'est la crainte de la douleur et de l'inconnu; la peur enfin m'en a détourné.

Le jour de ma tentative, je me suis rappelé m'être fait arracher une dent qui me faisait souffrir le mal de la mort, si cette appréciation n'est pas téméraire. Je me suis persuadé qu'une balle, traversant le cerveau, ne me ferait pas plus souffrir et guère plus de quelques secondes.

Quant à la question de la terreur de l'inconnu, du royaume de Pluton, comme on dit sur les bancs de l'école, ayant sur l'hypothèse divine et sur la mortalité ou l'immortalité de l'âme des idées bien moins claires qu'aujourd'hui je ne pouvais, ce soir-là, me demander dans mon scepticisme ce que le nommé Dieu ferait de moi après ce beau coup. Quoique je ne croyais *(sic)* pas le moins du monde aux supplices inventés par Dante, Homère, Virgile et Cie, je ne laissais pas de redouter l'inconnu.

Je me disais que, s'il existait réellement un grand chef nommé Dieu, si bon, si juste, clément, puissant, etc..., il me tiendrait compte, dans mon procès, de ce que je n'avais, jamais de ma vie, commis la plus petite mauvaise action avec une intention méchante ou intéressée et qu'à coup sûr, il ne me punirait pas aussi cruellement d'avoir quitté ce monde, que la société me punissait de vouloir, malgré elle, rester honnête (je n'attache pas une signification banale au mot : honnête). Je me disais aussi que, si l'âme est mortelle, sa mort n'est qu'une délivrance.

Ces considérations tendaient à lever mes scrupules, à écarter la crainte de la douleur comme celle d'un châtiment posthume; elles contribuaient à me donner la force que je mis à l'œuvre.

Mais le rhum et l'absinthe que je bus le jour de la tentative et l'état moral où je me trouvais (je le décrirai plus loin, caractérisé par une honte eunuchoïde et une révolte furibonde contre elle) furent surtout les causes qui me donnèrent la force, en grande partie inconsciente, d'appuyer le canon de mon revolver sur ma tempe.

Il faut se dire qu'à cette époque, ma neurasthénie était très exaltée et que mes idées sur le monde et sur tout, étaient moins claires et n'étaient pas encore passées au crible des principes révolutionnaires.

Je n'étais pas du tout l'homme que je suis aujourd'hui. En fait d'énergie morale, je crois que j'étais très supérieur à maintenant. Mais je m'écarte du sujet... »

V

A l'Hôpital.

NOTICE

C'est à cette époque de son existence que j'ai soigné Gabriel Montreano à l'hôpital.

Bien qu'il ne fût atteint d'aucune maladie aiguë, mon chef de service eut la bonté de conserver quelque temps ce curieux cas psychologique auquel il me voyait intéressé.

Gabriel Montreano mit bientôt toute la salle en effervescence; en moins d'une semaine, il s'était fait une foule d'ennemis parmi les malades: il avait amené les filles de salle et la surveillante à un état voisin de l'exaspération.

Presque chaque jour, majestueuse et vénérable sous les rubans noirs de son bonnet, Mme Quiquengrogne m'accablait de reproches.

— Est-ce que vous allez le faire rester encore longtemps, votre fou ? Il est dégoûtant. Et toujours à se plaindre de tout...

Elle l'accusait, en outre, de méfaits innombrables.

Lui, de son côté, venait se plaindre à moi du martyre qu'il subissait; et — assez roublard, en somme — pour être mieux protégé par moi, il me faisait valoir que le plus grand calme était nécessaire à l'épuisante rédaction de ses lamentables souvenirs.

Je donnerai, du reste, quelques extraits textuels de ces mémoires du malade, interminables énumérations de symptômes, anecdotes fastidieuses, dissertations emphatiques sur quelque sujet de morale ou de politique, répugnantes narrations de pratiques honteuses, déclamations contre le personnel hospitalier, tout cela, d'une écriture embrouillée, diverse, aux lignes sinueuses, avec des ratures, des répétitions, avec des notes jetées en marge comme rappels à sa mémoire et, pourtant, laissées sans commentaires. Par endroits, c'est un style véhément, une emphase passionnée, des recherches de singularité et d'érudition.

Le malade, à cette époque, était âgé de trente et un ans, mais il avait je ne sais quel air à la fois enfantin et vieillot, avec ses cheveux blonds clairsemés et sa moustache minime; des yeux aux regards fuyants et souvent baissés donnent à son visage un aspect d'indécision et d'hypocrisie. Toutes les saillies de la face sont comme tirées en avant, sauf le menton, qui est en retrait.

Petit, avec son allure hébétée et maussade, cet homme produit, au premier abord, une impression de gêne et de répugnance.



La perversion génésique se montre d'une inconscience inouïe. « Je maudis décidément le solitarisme, mais je n'y renoncerai pas avant d'avoir un traitement qui me procure des rêves voluptueux... remède que je cherche depuis longtemps au fond de mon vieux cerveau. »

Ces trois derniers mots résument assez bien la caractéristique de son intelligence ; souvent avant de répondre, il soupire et présente les apparences d'un homme à qui la recherche des idées et des mots cause un effort pénible.

Une ou deux fois, il me déclara qu'il lui fallait chercher ses mots sinon, affirmait-il, « il me dirait le contraire de ce qu'il voudrait. »

Aux questions qui lui semblent importantes ou qui l'intéressent, il préfère répondre par un long mémoire dans le style duquel on ne retrouve plus son embarras ordinaire d'élocution, parce qu'alors il a le temps de réfléchir.

En somme, les idées présentent cet enchaînement pénible et lent des intelligences déprimées par la mélancolie, avec cette manie du doute qui porte le malade à sacrifier plusieurs fois les papiers qu'il vous remet.

Dans ces mémoires, il cite des vers latins, derniers vestiges de notions acquises avant la perturbation de ses idées ; il forge des mots comme : « Hyperesthénie agramantiforme » ou « fureur querelleuse susceptible de faire d'un hôpital un camp d'Agramant ». Il caractérise du terme de « tératologie morale et intellectuelle » la prétendue perversité de son oncle.

La mémoire est mauvaise au point que, le malade hésite quelquefois assez longtemps avant de reconnaître, quand on le lui présente, un papier qu'il a rempli d'observations et qu'il vous a remis la veille; il lui arrive aussi de se répéter.

L'imagination, autant que j'ai pu en juger, est médiocre ; mais une certaine faculté d'analyse résulte du petit nombre d'objets sur lesquels s'exerce l'esprit : par cette rumination incessante, les quelques idées toujours présentes s'enrichissent de toutes les observations faites, de toutes les sensations acquises.

« Qu'à voir la turpitude de ses contemporains, il en arrive à se considérer comme le seul honnête homme de Paris » : qu'il croie que « le gouvernement l'a signalé dans ses notes venimeuses aux hôpitaux » ; enfin qu'il déclare que « sa fierté naturelle s'est accrue et s'exalte » — n'est-ce pas là autant de symptômes d'une sorte de folie des grandeurs encore latente?

(Plus tard, sorti de l'hôpital, il viendra me revoir de temps à autre.

Un jour, il me racontera qu'il n'a eu que le temps de se mettre les pieds dans l'eau pour éviter une congestion cérébrale...

Une autre fois, il viendra me trouver pour que je l'ausculte : il

avait mis de côté des crachats sanguinolents enveloppés avec soin dans du papier... et voilà qu'au moment de partir, il avait marché sur le paquet tombé à terre... Il y a un tel fouillis chez lui!

Du reste, il n'ose pas rejeter ces crachats dans lesquels il a peur de revoir encore ces filets de sang qui l'affolent.)

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

Prophylaxie de l'Hyperesthénie agramantiforme

« Je vous ai déclaré, messieurs les docteurs, tout ce qui concerne mon état civil, mais j'ai trompé l'Administration sur un point ; cela était indispensable pour dérouter malades et infirmiers.

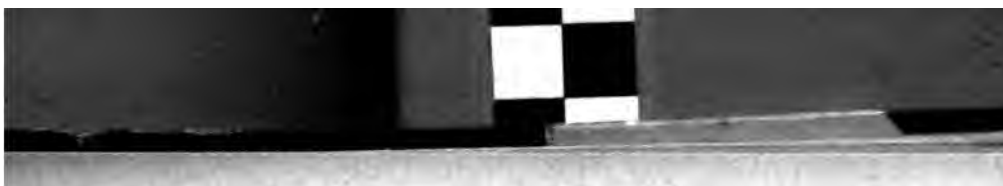
La raison est de cacher aux gens rudes, grossiers et fanatiques de l'hôpital que je suis Juif d'origine, étranger ; par conséquent, voleur de travail, de privilèges et affameur, selon eux. Ce pourrait m'attirer de leur part une haine aveugle, malsaine pour moi, enfin, la vie de l'hôpital Herold, Bichat, etc., en somme, ce que j'appelle plaisamment l'Hyperesthénie agramantiforme ou fureur querelleuse et même batailleuse, susceptible de faire de l'hôpital, un camp d'Agramant.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il y a — ou peut y avoir — pour moi trois dangers bien distincts à l'hôpital, simultanés ou isolés, poursuite de l'Inquisition (police), haine ombrageuse du personnel infirmier et hypéresthénie agramantiforme.

Ce dernier supplice peut apparaître subitement avec ses insultes sanglantes murmurées à voix basse, mais assez haut pour que j'entende, avec ses allusions à la castration physiologique. (Il y a des malades de Bichat ici, et le bruit peut s'en être répandu ! Quelque chose me porte à le croire).

Quant aux deux premiers dangers, on expose, par les tristes époques comme l'époque actuelle, son repos et même sa vie en se montrant publiquement un révolutionnaire éclairé. Or, j'ai fait tout le nécessaire pour m'attirer la surveillance et la poursuite de l'Inquisition qui ne m'a pas encore fait grand mal parce que j'ai toujours pu me garer jusqu'à présent, mais qui, pour me frapper à coup sûr dans la rue, commence par me frapper dans les hôpitaux, d'où elle veut me chasser.

Le gouvernement le plus féroce et le plus lâche de l'histoire,



a décidé de me fermer les portes de tous les hôpitaux afin que je meure de congestion cérébrale, ou d'un étouffement, ou de toute autre maladie en voie de développement — dans ma mansarde sépulcrale. Il suffit de me tourmenter, pour me faire mourir d'hémorrhagie cérébrale, je le sais.

Pour en arriver à ses fins, la police emploie deux ordres de moyens : dans l'un, prédomine la force (mécanisme brutal); dans l'autre, la ruse (mécanisme jésuitique).

Ainsi, un... caporal infirmier a eu l'indiscrétion de fouiller ma table de nuit en mon absence... pour y trouver un rasoir qu'on me rendra (peut-être) abîmé au point de ne plus pouvoir servir. Je serai alors réduit à porter toute ma barbe jusqu'à la mort pour le bon plaisir de cette brute (1).

Le gouvernement m'aura signalé dans ses notes aux hôpitaux où ses espions pullulent, non seulement parmi le personnel, mais encore parmi les malades.

Ces derniers, je les reconnais facilement ; pour peu qu'ils soient en état de marcher, ils offrent servilement leur aide à la surveillante, se chargent de répartir la mangeaille au gré de leurs préférences ou de leur fantaisie. Et malheur à qui n'a pas su se concilier les bonnes grâces de ces garde-chiourme volontaires ; à eux les portions de graisse ou les immasticables aponévroses... tandis que, sous l'œil bienveillant du personnel, les mouchards s'attribuent les bons morceaux et se gobergent.

Comme médecins, vous êtes tous plus ou moins portés à soupçonner chez moi le délire de la persécution. Raisonnons et entendons-nous.

D'abord, je reconnais que j'ai été atteint pendant bien des années, de folies de natures diverses ; mais, jamais, à aucune époque de ma vie, je n'ai eu le délire de la persécution.

Je me suis toujours considéré, non comme persécuté, mais comme opprimé, ce qui est incontestable.

Tous les révolutionnaires persécutés, qui se disent — et se savent persécutés, ne sont nullement des gens à enfermer à

(1) La surveillante, Mme Quiquengrogne, avait fait opérer une perquisition par le garçon de salle, dans le tiroir de Gabriel Montreano, parce qu'il prélevait sur son repas des échantillons divers, dont il faisait une sorte de five o'clock.

Sainte-Anne, car il faudrait y enfermer alors des millions d'hommes.

Ne pas croire que, dans tous les petits et grands malheurs de ma vie, je diagnostique, sur le champ et sans plus de réflexion, l'influence de l'Inquisition (police); j'ai autant de tact pour démêler, après mûre réflexion, ce que je dois ou ne dois pas à l'Inquisition, que pour deviner à l'avance les pièges qui me sont tendus. Je suis presque sorcier à ce point de vue. Je l'ai prouvé souvent et le prouverai encore à la face de l'Etat! »

NOTICE

Gabriel Montreano vivait, au jour le jour, d'une somme de soixante francs par mois que lui allouait son oncle Abraham.

Celui-ci apprit bientôt, par un étudiant de ses amis, les longs séjours de son neveu dans les hôpitaux.

« Puisqu'il est nourri et logé aux frais de l'Assistance Publique, je n'ai pas besoin de lui faire des rentes. »

Et il supprima la pension.

Ceci lui attira une lettre qui, dans l'esprit de son auteur, devait apporter avec elle une terreur salutaire, mais qui eut simplement pour résultat le dépôt d'une plainte chez le commissaire de police.

Le secrétaire de ce magistrat eut l'imprudence de se présenter à l'heure de la visite; il pénétra dans la salle et commença d'admonester Gabriel Montreano, tandis que Mme Quiquengrogne venait nous expliquer ce qui se passait.

Les étudiants — en médecine surtout — n'aimaient guère la police, surtout en ce temps-là... Je crois me souvenir de quelques dissentiments un peu vifs... En sorte que, avec l'assentiment du chef de service, l'interne feignit que nous étions dérangés par le bruit de ces explications, pourtant échangées à voix basse; il cria tout à coup :

— Qui est-ce qui se permet de causer tout haut? F... donc ce monsieur à la porte; ce n'est pas l'heure d'arranger ses affaires. Dites-lui de revenir quand nous serons partis.

Et le monsieur dût lâcher prise; il attendit d'autant plus longtemps, qu'on s'attardait quelque peu, ce matin-là.

Enfin, tout trépidant encore de s'être trouvé face à face avec l'Inquisition, mon malade me remit le brouillon, retrouvé dans ses papiers, d'une lettre qui est certes une des moins aimables que puisse écrire un neveux à son oncle.

« Monsieur, bien que vous ayez été autrefois le frère de mon père et qu'à ce titre, je vous aie dû, en tant que membre de ma famille, une certaine considération que je n'aurais jamais eue pour vous, en tant



que spectateur de vos actes intrigants, je dois vous dire qu'il faut vous attendre à ne plus bénéficier d'aucun des égards sur lesquels vous croyez, sans doute, pouvoir compter de ma part. Les paons capitalistes comme vous ne tiennent compte que des gens qui peuvent leur être utiles ou dont la haine pourrait leur porter préjudice. Or, vous me croyez toujours le neveu inoffensif que vous regardiez autrefois d'un œil distrait dans votre château de Barsac et c'est pour cela que vous supprimez la petite allocation de soixante francs par mois qui, seule, pouvait retenir le poing, tout prêt à s'abaisser sur votre tête, de la juste indignation des hommes ouverts aux idées de justice. Soixante francs par mois ! Imbécile que vous êtes ! Songez donc ! C'était pour rien.

Vous sachant incapable de n'importe quelle générosité, je pensais que vous aviez compris, au moins, l'avantage qu'il y avait pour vous, à me donner ces sept cent vingt francs par an. N'ayant plus, depuis longtemps, aucune illusion en ce qui concerne votre cœur sec, il paraît que je me faisais encore une trop haute idée de votre intelligence atrophiée.

Je comprends les motifs de votre action ; il ne faut pas me croire si bête, quoique non capitaliste. Je sais que votre fille Rachel s'était mis en tête de m'épouser (ce que vous trouviez un honneur trop grand pour moi). Mais, puisqu'elle y tenait, vous pensiez à faire de moi un mari présentable pour elle, c'est-à-dire à m'orner de toutes les crapuleuses qualités d'un homme capable de gagner de l'argent ; puis, à faire de moi un financier.

Et ç'a été une surprise pour vous que je n'accueille pas avec reconnaissance votre petite combinaison ; ç'a été une surprise pour vous que je veuille rester honnête homme. C'est que ma fierté naturelle a été passée au crible des idées révolutionnaires.

Peut-être aussi avez-vous été mis au courant de cette dernière évolution de mes doctrines et craignez-vous d'être mal noté par le Gouvernement, qui me poursuit, en me continuant la petite pension par laquelle vous auriez pu racheter l'horreur de votre opulence monstrueuse.

Enfin, vous voilà prévenu charitablement par moi-même de tout le danger que vous ferait courir la persistance de votre refus à me subventionner. Vous voyez donc qu'il faut encore remercier de ses conseils

Votre ex-neveu, GABRIEL MONTREANO. »

C'est à la suite de cette lettre que la police nota, comme un individu dangereux et un anarchiste à surveiller, ce pauvre diable, incapable du moindre acte de courage et de tout projet coordonné.

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

« Cette conspiration du silence, cette opposition instinctive des gens en place contre les énergies qui veulent se faire un jour hors des chemins banals, cette lâche ou veule adulation qui fait comme une cour de domestiques au succès obtenu n'importe par quels moyens, l'insolence des roués, enfin parvenus à la richesse ou à la célébrité à force d'avoir volé et étouffé, autour d'eux, des hommes de valeur, moins organisés pour la lutte, m'avaient toujours indigné dès que j'avais pu me rendre compte du jeu des passions humaines.

De bonne heure, j'ai compris que les hommes ne s'acharnent à leur destinée que, talonnés par ce double appétit de l'argent et de la chair, et de l'argent pour de la chair.

Si quelques-uns sacrifient parfois l'amour à la cupidité, ils sont semblables à ces athlètes pour qui la force physique ne représente plus le moyen de lutter contre les résistances, mais qui prennent plaisir au développement même de leur énergie corporelle. Suivez du regard l'argent et vous le verrez toujours retourner à la chair.

En fin de compte, c'est le Désir qui mène le monde.

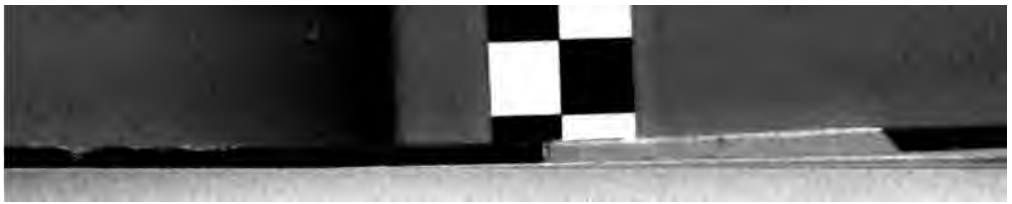
Le Désir ne fait mouvoir les âmes et les choses que s'il reste insatisfait.

La force centrifuge, ne contrariant plus l'attraction universelle, les planètes, à travers l'espace, se précipiteraient vers les soleils et s'anéantiraient ; dans chaque molécule, les atômes cesseraient de graviter et l'infini des combinaisons se dissoudrait.

Rien ne s'accomplit parmi les êtres qu'en vertu du Désir. C'est par lui que les espèces vivantes se perfectionnent ; par les hommes qui ne sont pas heureux et rêvent autre chose que ce qui est, le progrès s'accomplit. Tout effort suppose une poussée, une aspiration vers quelque chose et c'est l'Insatisfait qui mène l'Univers.

L'Amour, qui, seul, crée le Désir, ne fait donc accomplir de grandes choses, que s'il reste insatisfait... Les instants d'assouvissement, n'est-ce pas de brèves morts ?

Or, voici que moi, je me ressaisis et je reprends enfin ma



grandeur. Assouvi, heureux, je ne le fus jamais et ne puis me bercer d'aucun espoir ; même ces joies banales qui égarent les hommes me sont interdites.

Je suis impuissant ! Je suis celui que nulle étreinte ne peut rattacher au monde, celui qu'aucune langueur n'endormira et que des bras de femme ne pourront emprisonner.

Des Désirs !... J'en eus toute ma vie, et si intenses, qu'ils m'ont dévoré !

Rien ne m'arrêtera : je suis l'Insatisfait.

Je veux réformer la Société. Je n'ai rien de commun avec elle et ses mœurs et ses coutumes, car j'ai été humilié par toutes ; et, puisque je suis *seul*, éternellement seul dans la foule, rien ne retiendra mon Vouloir.

Les livres, les tableaux, les statues, toutes les œuvres d'art, je n'hésiterais pas à les détruire puisque toutes ne parlent que de l'amour, puisque toutes m'ont fait souffrir. Je serais le destructeur passionné que nul regret n'attache aux choses qui s'effondrent. Je n'aurais qu'une joie ardente à les voir s'anéantir ; elles qui m'insultaient et me raillaient toutes.

. . . .

Mais que n'ai-je compris plus tôt ? Maintenant, je suis si las !

Pourquoi l'Inquisition s'acharne-t-elle après moi ?

C'est que je suis, au fond, l'être le plus dangereux qu'il y ait pour la société. Je vous ai vu sourire, monsieur le docteur, quand j'ai prononcé devant vous cette phrase et c'est pour vous l'expliquer que je rédige ce mémoire.

Les socialistes, les anarchistes, les révolutionnaires de toute étiquette se bornent à en vouloir à la puissance et à l'argent ; mais les gouvernements ont entre les mains un moyen presque absolu d'enrayer leurs tentatives.

Quand un peuple se révolte, c'est pour avoir, lui aussi, sa part du pouvoir et de l'argent ; si le peuple en arrive à ses fins, les apparences sociales sont modifiées, la fortune se déplace, le souverain est changé. Mais la société nouvelle n'en continue pas moins, aussi solidement constituée, aussi autoritaire.

D'où vient cette continuité ? Elle est assurée par les jouissances

sexuelles que la civilisation prend soin de n'assurer aux individus qu'en échange de leur soumission aux lois sociales.

Ceci demande quelques explications.

Tout homme veut jouir.

La société l'y encourage et l'excite par toutes sortes de spectacles indécents; aussi autorise-t-elle les cafés-concerts de toute espèce avec les déshabillages et les demi-nudités; aussi prodigue-t-elle des occasions de s'ébattre au mardi-gras et à la mi-carême.

Ces désirs, qu'elle fait ainsi fermenter dans les cœurs, elle les favorise en indulgente proxénète, pour ceux qui lui restent soumis. Elle offre au public des établissements appropriés, elle laisse toute licence aux filles, elle protège avec sollicitude les cérémonies du mariage. Elle donne enfin aux femmes une éducation étroite qui en fait les apôtres des conventions les plus honteuses.

Donc, gagnez de l'argent, ayez une situation qui vous permette de faire la noce d'abord, et de vous marier quelques années plus tard.

Hors de là, vous n'aurez point de bonheur. Aussi, chacun fait-il effort pour pénétrer dans les petits compartiments de la vie sociale. On s'y trouve si mal à l'aise, quant au reste, qu'on ne tolère l'entrave qu'en vue de la jouissance.

Et, comprenez-vous, monsieur le docteur, c'est la jouissance même que je voudrais supprimer, la jouissance dont ils se servent comme du plus irrésistible instrument de servitude.

Voilà pourquoi je suis le plus dangereux des révolutionnaires !

Pensez donc, — si je pouvais affranchir les hommes de la jouissance ! Dès lors, grande masure fragile aux pierres disjointes, aux crevasses masquées, la Société s'écroulerait pour toujours dès les premières heures de révolte ! »



VI

Des lueurs dans la nuit.

JOURNAL DE GABRIEL MONTREANO

« Je suis emmuré dans moi-même...

Voilà que le soleil s'est mis à briller, lui que je détestais jadis comme un aphrodisiaque vénéneux, lui que, maintenant, je salue comme un sauveur. Il fait doux, presque attendrissant dehors.

Je suis heureux qu'il fasse beau temps, car la joie des êtres et des choses n'exacerbe plus ma sensibilité ; je suis trop las !

Quelle jeune fille j'ai vue ce matin ! Elle ressemblait à la petite Jeanne. Elle m'a regardé avec douceur ; elle voyait très profondément en moi et m'a paru toute navrée de ma douleur.

Mais je n'ai pas rougi devant la clairvoyance de ses yeux ; tant de bonté y transparaissait ! Au contraire, j'aurais voulu étaler devant elle mes hontes, mes douleurs, toutes mes infortunes, afin qu'elle me plaignît.

C'est comme si j'avais rencontré Jeanne, elle m'apparaissait comme l'idole jolie et douce par qui j'aurais été sauvé — si j'avais seulement osé l'implorer. Et puis, c'est l'aventure banale, qu'elle soit passée et que je ne doive jamais la revoir et que toute ma vie soit désormais bien définitivement close.

J'étais si tranquille, à peu près mort... pourquoi ai-je vu — quand il est trop tard — celle qui ne peut plus rien pour moi ? Cela seul a suffi pour exhumer mes désespoirs et mes ferveurs.

Mon Dieu, n'ai-je pas renoncé trop vite ?

Suis-je obsédé par les souvenirs ? Suis-je halluciné ?

Elle est venue ! Elle ! Cela est si follement inespéré que je ne pense même pas à m'en étonner et mes bras, pleins de ferveur, l'étreignent.

Je sens la chair mouvante, tantôt écrasée dans mes mains et, tout à coup raidie. L'odeur inconnue me grise...

La voici tout entière sur moi et qui me brûle, sa gorge s'écrase sur ma poitrine, ses jambes s'entremêlent à mes jambes, ses baisers ferment mes yeux. Brûlante et, par endroits, finement duvetée, sa peau se presse et pèse contre la mienne à m'étouffer.

Ardemment ingénieuse, elle varie notre enlacement et blottit ma tête dans ses mains.

Ce contact, d'une jouissance inéprouvée, m'épouvante.

Préludes, où l'on s'attarde, de quelque chose, hélas !... Minute d'angoisse suraiguë et pourtant si délicieuse...

La paralysie inexplicable et maudite que ma pensée me rapporte du petit chemin des châtaigners...

Cette fois, je me jure de mourir si je ne m'en tire pas virilement.

Mais, dans l'attente qui s'exaspère et désespère, l'étreinte incomplète et suspendue au seuil de la joie, s'éternise...

Je suis impuissant ; c'est surtout insupportable que mes désirs ne m'aient pas abandonné. Ne savent-ils pas qu'il n'y a pour eux plus rien à attendre ? Les imbéciles qui s'acharnent là, bêtement !

Qu'ils s'en aillent, qu'ils me laissent tranquille au lieu de me regarder avec leurs yeux fixes, tapis dans l'ombre autour de moi et, tout à coup, de gambader et d'aboyer et de me mordre comme des chiens !... Ou bien, que quelqu'un m'ouvre la porte pour que je me sauve !

Mais, que me veut ce cauchemar?

Je suis sujet au désir, je convoite les femmes, je suis, comme tout autre, capable d'enthousiasme et de jouissance... et, dès que mes songes se concrètent, dès que la réelle beauté se substitue aux images de rêve, l'arc deviendrait inutile entre mes bras tremblants?

Allons ! ce sont là des contes de nourrice folle ! Moi, je me suis bêtement laissé convaincre... par qui ?... Ah ! Ah ! Je me



souviens ! Oui... oui ! Elle était si vexée d'être repoussante... Je me souviens si bien, maintenant ! (Comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ?) Elle m'a jeté un sort.

Comme tout cela devient limpide et transparent !

Moi, stupidement anéanti, j'obéissais à son vouloir ; aussi, ma répugnance d'elle — qui portait dans son âme haineuse le lourd fardeau des stupres sans amour — m'a voué à toujours aimer sans étreindre jamais.

Ah ! Mais maintenant, j'ai compris. C'était trop fou, aussi ! Comme tout s'éclaire ! Il me semble que le soleil se lève ! C'est abominable de penser qu'une femme, parce qu'elle est nue, possède une puissance pareille ! La garce ! Si jamais je la retrouve !... Mais les juges ne comprendront pas... jamais ils ne croiront cela !

Mon Dieu ! Quel soulagement d'avoir enfin compris !

Je saurai bien me délivrer de cet envoûtement ; on va rire un peu... enfin !

Ils ont l'air de croire que je ne suis pas fait comme tout le monde.

— Comment !... « Ce n'est pas possible ?... Ou bien alors, c'est que je suis un impuissant imaginaire ?... »

C'est trop fort ! Vous ne voulez pas me croire ? c'est pourtant comme je vous le dis.

« Un impuissant... Comment ont-ils dit ? Par persuasion. »

Après tout, une femme nue avec des seins dardés et des jambes fermes et souples... pourquoi est-ce que je ne pourrais pas vautrer ma joie sur sa chair ? Avec ça que je ne suis pas capable... Tenez !... On verra bien.

... Ah ! non, non... Ce serait encore une de ces hontes !... Assez de hontes. Allez-vous-en ; laissez-moi.

(A suivre.) JACQUES DE NITTIS

La Quinzaine

(Exposition Van Dyck. — Notes sur le procès. — Les Livres.)

L'EXPOSITION VAN DYCK A ANVERS

Je ne sais jusqu'à quel point ce « salon » un peu bien incomplet, comme peut-être surfait aussi — mais par patrial, et lors excusable enthousiasme — répond à ce titre, infiniment trop synthétique en l'espèce, d'Exposition Van Dyck.

Quantitativement, sur les douze ou treize cents œuvres que l'on attribue au peintre anversois, une centaine à peine ont été réunies ; qualitativement, à part une vingtaine de toiles à ranger hors pair, le reste est contingent, d'intérêt documentaire certes, mais ne pouvant s'inscrire autrement qu'en ce qu'il conviendrait d'appeler l'œuvre courante du maître.

Pour les yeux qui se souviennent néanmoins, pour ceux-là qui ont vu ailleurs et connaissent la déconcertante fécondité qui est celle de Van Dyck, comme au reste la caractéristique de la plupart des peintres flamands du xviie siècle, c'est, je crois, surtout à l'aide de ces étonnants portraits de Windsor comme aussi de l'admirable « Philippe Wharton » de l'Ermitage, ici retrouvés, qu'en ses grandes lignes, se repèrera cette perspective picturale si particulière en laquelle l'élève du vieux Van Balen se complut. Car c'est à une place très spéciale, qu'en dehors toute classification dogmatique, il conviendrait ranger, d'après moi, en l'histoire de la peinture des Flandres, cet Antoon van Dyck, *peintre anversois,* dont la vieille cité hanséate commémore en ce moment la nativité.

S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'à chaque ville flamande répond le nom d'un peintre exégète de ses désirs d'idéal ou de beauté, pour la foi, Van Eyck et Memling évoquant Bruges et l'adorable Roger Van der Weyden, Bruxelles, pour la pitié humaine, après les romanisants, qu'aucune qualification ne pourrait, selon moi, suffisamment flétrir, Van Dyck et Rubens suscitent Anvers : ce sont eux les vrais « peintres des marchands », les « peintres de l'or ».

Jamais, en effet, rapport plus adéquat ne se perçut entre le besoin d'art d'une cité enrichie et l'âme de ces fils de trafiquants qui pénétrèrent — ceci soit dit pour leur gloire — jusqu'en ses plus secrets appétits, la soif traditionnelle des pompes voluptuaires et ostentatoires de leurs concitoyens.

Pour ce qui est de Van Dyck néanmoins, il semble que ce soit à un degré moindre que cette communion en la grandiloquence ait été consentie. On la sent en lui moins spontanée que voulue, comme par une sorte d'obéissance tacite à un culte dont le dogme ne saurait être mis en discussion ; et ceci me paraît s'avérer, pleinement, fût-ce de la plus



rapide des courses à travers galeries ou musées; non moins qu'ici, et d'exemple, en ce salon anversois.

Or, objectivement c'est en quatre catégories, peinture religieuse, mythologies, allégories et portraits, que se pourrait diviser l'œuvre de Van Dyck rassemblée à cette exposition d'Anvers.

En ce qui regarde la première, je ne crois pas que le Ravissement, tout olympique, de St. Augustin, le légendaire St. Martin de Saventhem ou cette si molle Crucifixation de Courtrai, affirment autre chose qu'avec un sens plus discret des attitudes, l'imitation directe des Junon-Marie, des Christ héracléens, auxquels jusqu'au grotesque se complut Rubens, et je ne vois vraiment que cette parfaite, mais rien que parfaite, Mise au Tombeau du musée d'Anvers, à rappeler un peu cette peinture de foi, morte peut-être comme la foi elle-même, après le sublime Metsys et les derniers gothiques.

Plus, peut-être, à ces mythologies et allégories où le « morceau » est Dieu, et le métier, voudrait-on dire, son prophète, conviendrait-il s'arrêter pour le sens décoratif qu'elles renferment si adéquat au besoin de pompe de ce lourd XVIIe siècle, mais ici encore, et en maître absolu cette fois, surgissant Rubens, c'est plutôt pour la joie qui vient aux yeux de l'outil bien employé, que se devrait citer le Dédale et Icare appartenant au comte Spencer de Londres et cet extraordinaire et rutilant Silène ivre du musée de Bruxelles.

Mon intention toutefois n'étant pas ici de dénombrement — les catalogues se chargeront de ceci et infiniment mieux à leur manière — de ces toiles, c'est vers le Van Dyck portraitiste de ces blancs et si beaux enfants royaux, de ces doges à grande robe noire et de ces femmes délicieuses comme des fruits, qu'à yeux grands ouverts il me plaît aller.

Or, c'est au grand choix, ici, fêtes de mains, corsages, bouches et chevelures, et l'énervante obsession de Rubens disparue, le calme enfin du vrai sang retrouvé, coulant au naturel en la gaîne des artères, sous le derme de velours des belles jeunes femmes et la chair de soie des enfants.

Et voici tout Van Dyck, et ces toiles si universellement connues qu'il serait superfétatoire, à mon sens, de s'essayer autour d'elles à l'à peu près des qualifications.

Et lors, en simple énumération, salué tout d'abord, ce délicieux portrait de jeune fille à la gibecière du musée d'Anvers, s'efforçant de la bouche au sourire grave entre le faucon et le lévrier favoris que tels des jouets couvent des yeux adorablement enfants, c'est aussi cette maîtresse œuvre, sinon ce chef-d'œuvre : les trois enfants aînés de Charles I[er], en leurs robes et la chair de tous points accomplie et dans une notation colorée si infiniment discrète qu'on la dirait lointaine en son aristocratique distinction ; puis, inouï celui-ci, l'inoubliable portrait du doge Ambroise Doria, appartenant au musée de Bruxelles, en cette grande fête noire du manteau et cette étonnante harmonie éma-

née de partout pour se synthétiser en une main que je voudrais dire de gloire, pensant aux magies qui peuvent de la vie sublimée.

Et lors encore, et lors aussi, les deux Scaglia, celui du musée d'Anvers pour la main, celui de la collection Holford pour la tête, puis ceci, mieux qu'une couronne sacrant un peintre roi, sans plus : les portraits de Thomas Killigrew, l'acteur, et Thomas Carew, le poète, de la collection Windsor.

Or tout ceci soit de rappel, car la joie des yeux ne se veut dire que par les yeux et, même en admiration, les mots ne concluent qu'à des choses vagues.

Et c'est pour cela, qu'infiniment mieux disant fête, en le bref et symbolique langage qui est celui des cités maritimes, un drapeau flotte, déployant ses sept lés, dans le ciel de Flandre et tout d'en haut, sur la tour de Notre-Dame d'Anvers.

MAX ELSKAMP

NOTES SUR LE PROCÈS

LES ACTEURS

En face, au banc de l'accusation, le commandant Carrière, crâne pauvre, dos voûté, une ligne fuyante accrochée à un fort lorgnon ; son adjoint, le commandant Mayence, nul et blond ; puis le greffier Coupois, un colosse à voix forte, et à face de cyclope.

Au bureau du conseil quelques moustaches, et la plus longue, celle du colonel, qui se confond avec le crin blanc de son aigrette, l'aigrette arrogante du képi sagement posé devant lui.

Sur l'estrade, devant le bureau de Demange, et se présentant ainsi de profil, est assis Dreyfus un peu raide, correct en son uniforme de capitaine, les cheveux gris, l'aspect jeune.

Je l'ai vu, écoutant Mercier aux chairs flasques, au nez sacristain, à l'œil éteint d'une lourde paupière. Mercier était devant lui à la barre, récitant sa déposition, tirant de sa serviette molle les faux documents et les pièces douteuses dont s'étayait sa politique, les passant au greffier d'une main négligeante et gantée de blanc : Dreyfus l'écoutait, impassible en apparence : pas un mot, pas un geste avant le cri de la fin, lorsque l'impudent dolman noir se tourna vers lui. Ces deux hommes se regardèrent en face, et le malheureux accusé, qui jusque là s'était tenu raide comme les juges des hiéroglyphes égyptiens, se dressa accusateur.

J'ai vu Dreyfus écoutant le réquisitoire maniéré et passionné du général Roget. Il souffrait, et nous avec lui, de ces fausses grâces de salon, parant d'un fard grossier le masque.

Je l'ai vu quand Picquart parlait posément, nettement, et pendant des heures, car le travail était rude de déblayer tant de mensonges ;



Dreyfus, en l'écoutant, souriait par moments, doucement, d'un sourire insistant et lumineux qui ne dépassait pas la pommette, et cette parole passait sur lui comme une brise de liberté.

La voix de Dreyfus est sourde et métallique : dans la solitude, dans le silence obstiné de cinq années, elle a pris un accent étrange, un peu rauque, et cette altération dit toutes les tortures, elle sonne aux oreilles des tourmenteurs comme un cuivre fatal.

On voit alors la grosse moustache de Billot se hérisser, le nez de Roget se busquer, et les bajoues de Mercier retomber plus molles.

Il y a par moments, dans cette salle où se coudoient tous les états-majors civils et militaires, des silences angoissants, des gestes de témoins qui se dessinent sur l'âme.

Nous sommes assis sur des planches, les séances durent six heures et cela tous les jours depuis plus de trois semaines : une sorte de fièvre mine maintenant tous les assistants, une épidémie nerveuse court le long de ces bancs, mais ce n'est pas de la pitié : les premiers jours, il y avait encore des saluts, des poignées de mains et des accents boulevardiers : on s'épanchait, on pronostiquait, mais l'anxiété, la lassitude, le doute sont vite venus, et nous voici soupçonneux, prompts à l'enthousiasme et au découragement comme les défenseurs d'une place assiégée.

On a cru remarquer, on est certain, que le conseil de guerre, depuis le commissaire du gouvernement jusqu'au dernier capitaine, est très hostile aux témoins civils et qu'il hiérarchise la vérité.

On voudrait se tromper, on a peur, on ne peut rien, on ignore ce qui se passe dans ces crânes qui ne connaissent que leurs képis.

Déjà, ce matin, Dreyfus a discuté longuement, posément. On le sent en pleine possession de soi et fort de sa conscience. Ses interventions sont toujours très écoutées. Au début elles ont surpris : cette voix de l'île n'avait point le son ordinaire, elle avait perdu la mollesse civilisée : maintenant elle impressionne, elle apporte du sang, de la passion et de l'indignation dans un débat trop *flou*, elle contraste heureusement dans sa rudesse avec les déclarations de ces procureurs mielleux, manœuvriers, menteurs et faussaires : bientôt elle donnera la note vraie de l'indignation générale.

AU CAFÉ

C'est à deux heures, quand la canicule chauffe à blanc les quais de la Vilaine et plaque des vibrations aiguës de prisme dissocié sur l'eau morte et vaporeuse entre les creuses rives de pierre, qu'on peut respirer au café de la Paix. Sous la tente africaine, dans l'enclos de maigres fusains en tonnelets verts alignés, les cerveaux se défripent aux fumets des breuvages. Là s'épanouissent Jaurès, Mirbeau et son chien Dingo, Hermann-Paul en chapeau large et veston souple, Henry Leyret, Hérold et dix autres.

Chincholle y mûrit ses reportages. Des gamins y clament les feuilles locales, l'*Avenir*, le *Petit Rennais*, le *Patriote Breton*, le *Journal de Rennes ;* les garçons y bousculent les guéridons ; des toilettes claires y fleurissent. C'est une terrasse des boulevards à cent lieues de Paris. Un député breton y montrait ce matin son costume morbihannais. On y blaguait le microcéphale commandant Carrière, le bourru colonel Jouaust; les mots militaires du lieutenant-colonel Cordier y circulaient; — le faux Henry, dit le faux *Vercingétorix*, et la voie ordinaire dite *le mâle*, tout l'argot de l'Affaire pimentant les propos, vingt remarques plaisantes sur les tics des juges et des témoins, les incidents de l'audience du matin, la boursouflure brouillonne et saugrenue du député Grandmaison, les faloteries du colonel Fleur, l'ataxie de M. Mertian de Müller, les naïvetés retorses du général Gonse s'attribuant lui-même le châtiment de faveur, les affres de Mercier, l'effondrement de Boisdeffre, la vanité dictatoriale de Roget, les malices normandes d'un Demange, le beau sang d'un Labori impatient et piaffant. A cette heure on ne vit plus l'affaire : on en parle, et c'est une autre manière d'émotions. Chaque matinée suffirait aux controverses de huit jours, mais le matin suivant il faut refaire le jeu, affronter d'autres cartes : que de valets !

Moins d'inconnu cependant à cette heure : on sait les canailleries des adversaires et leur escrime. Ils n'ont rien oublié, rien appris. A peine ont-ils forgé un faux nouveau. Logiquement ils devraient être en pleine déroute, mais ils s'entêtent contre toute évidence et poitrinent encore quand leurs épaules touchent. Combien de fois faudra-t-il que les cinq ministres de la guerre mordent la poussière avant de douter d'eux-mêmes.

Il semble bien qu'à chaque affront, nouveaux Antées, ils reprennent des forces. Si cela continue et que Dreyfus soit acquitté, comme tout l'indique, ils en crèveront d'orgueil.

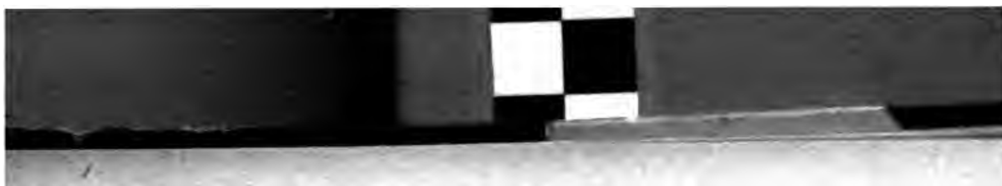
Mais Dreyfus sera-t-il acquitté ?

Aujourd'hui personne n'en doute plus; la séance du 26 août a mis aux prises Freystaetter et Maurel-Mercier; tous les obstacles accumulés par la mauvaise foi et l'erreur ont été franchis sans heurts, toute les calomnies s'effondrent comme des cerceaux de papier : la vérité court légère, aérienne comme une ballerine, et souriante.

Voilà ce que nous aimons à dire entre nous, en causant, en mirant l'avenir au miroir des yeux amis.

LE SOIR PAR LA VILLE

Mais quand nous sommes seuls, quand le soir tisse ses gazes bleues sur la ville, large et ducale Versailles, nous retombons au passé, l'esprit de cette province nous pénètre et nous endort. Les souffrances généreuses de nos consciences s'émoussent au frôler des durs granits. L'impitoyable nature nous reprend, indifférente à la justice. Et nous nous disons que cette terre de Bretagne n'est pas seulement celle des



chênes pensants, Renan, Lamennais, Chateaubriand et que des milliards de faibles plantes inconnues et sacrifiées y nourrissent d'un sol léger les pâles bruyères roses: qu'elle fut maternelle aux croyances déprimantes et consolantes, qu'elle berça à la respiration de ses marées maintes voiles illusoires. Oh, nuits d'août sur la ville ancienne, votre air est si lourd parfois qu'il semble impossible d'y déployer l'oriflamme de l'idée et du libre examen !

Enfin, quoi qu'il advienne, la preuve aura été faite dix fois, cent fois et par l'absurde : Dreyfus sortira de Rennes triomphant ou victime du malheur des temps, mais cher à tous les hommes qui n'ont point sacrifié leur humanité et leur raison à quelque particularisme.

VICTOR BARRUCAND

LES LIVRES

ANDRÉ GIDE : **Le Prométhée mal enchaîné** (Mercure de France) ; **Philoctète** (Mercure de France).

M. André Gide, en peu de jours de cet été, a fait publier deux volumes. Ils comprennent : des plaquettes épuisées et extrêmement rares, dont la réimpression était attendue, telles *le Traité du Narcisse* et *la Tentative amoureuse*, si anciennes, déjà, et si chères dans nos souvenirs; des *Réflexions morales*, profondes et intenses pour la plupart, qui n'avaient été encore imprimées que dans une brochure de luxe, hors commerce; des souvenirs d'Afrique, intitulés *El Hadj*, extrêmement beaux, déjà publiés dans un numéro de l'extraordinaire et éphémère *Centaure :* enfin deux œuvres neuves et importantes sur lesquelles il faut insister : *le Prométhée mal enchaîné* et *Philoctète*.

Prométhée, mal enchaîné, quitte le Caucase avec son aigle. Prométhée a un aigle et il veut que nous ayons chacun le nôtre. Qu'est-ce que l'aigle ? Ce qui dévore l'homme. Ce qui dévore l'intelligence, c'est-à dire l'idée, la pensée ; ce qui dévore la personne, c'est-à-dire l'humanité, le progrès : le progrès vit de ce qu'il arracha bribe à bribe au bonheur tranquille de chaque humain. Prométhée affirme que chacun de nous a son aigle ; mais cela ne lui suffit pas : il veut encore que nous l'aimions. Prométhée aime le sien ; aussi son aigle est-il beau, et Prométhée est heureux de voir cette beauté croître de sa souffrance.

Mais le pauvre Damoclès, au contraire, ne peut se consoler de nourrir son aigle, qui est un scrupule, un remords jeté en lui, le remords de devoir, sans cause, malgré lui, et d'être incapable d'acquitter sa dette. Damoclès en souffre et en meurt ; il n'avait pas aimé son aigle. « Si vous ne le repaissez pas avec amour, il restera gris, misérable, invisible à tous et sournois ; c'est lui qu'alors on appellera conscience ; indigne des tourments qu'il cause ; sans beauté. » Main-

tenant, je dois dire qu'après la mort de Damoclès, Prométhée désabusé, une fois son aigle bien engraissé, le tue et le mange. Damoclès eut toujours tort : mais quand Prométhée eut-il raison ? Faut-il préférer l'homme, ou ce qui dévore l'homme ? — Je n'en sais rien. Grande querelle !

Philoctète n'a pas été écrit pour le théâtre. C'est un traité de morale. Je ne sais pourtant si ce drame égal, profond et lucide ne produirait pas à la scène une grande impression de beauté. Il y a là dedans quelque chose de la majesté, de la pureté, mais aussi de la vigueur grecque. Pourtant le seul dessein de M. Gide fut, dans cette fable classique, de mouvoir trois systèmes moraux : Philoctète ou le Traité des Trois Morales. Ulysse, qui aime pourtant Philoctète, qui est bon, accepte sans remords de dépouiller son ancien ami, de l'abandonner sans armes dans l'île glacée. Il agit pour la Grèce ; la fin de toute action est, pour lui, le bien de la patrie. Il se dévoue pour un idéal abstrait, par une foi. Néoptolème est venu dans l'île par docilité envers Ulysse ; il voit Philoctète, et devant le lamentable héros ce cruel dessein l'épouvante : il hésite, il s'émeut, il finit par révéler à Philoctète la ruse qui livrera au fils de Laerte l'arc d'Hercule et ses flèches. Tels beaucoup d'êtres, Néoptolème agit selon le respect, selon l'amour, selon la pitié qu'un autre être lui inspira : il se dévoue pour les hommes. Mais Philoctète, sachant la ruse, l'accepte : il boit lui-même le flacon empoisonné que devait lui verser Néoptolème. Il hait les Grecs, et ce n'est pas à leur victoire qu'il se dévoue. Il se dévoue à rien, à lui-même, à la joie de se dévouer... Qui a raison ? Qui fut vertueux ? Ulysse fut dur et borné, Néoptolème sentimental et faible : Philoctète lui-même, orgueilleux. Il faut croire pourtant qu'entre ces trois attitudes la vertu était enfermée. Lequel fut vertueux ? Je n'en sais rien.

Philoctète ou la Vertu, Promothée ou le Bonheur. Voilà bien les livres d'un moraliste. C'est une race presque perdue : M. Gide y appartient avant tout. Je ne saurais, quant à moi, faire de lui un plus bel éloge. Il n'a pas de besoin plus impérieux que de poser, d'animer, de dramatiser des questions morales. C'est un goût qui s'en va : ce fut celui de La Bruyère ou de Diderot. — « Je pourrais, il est vrai, placer ici quelques plaisanteries. Mais je les sentirais factices : j'ai l'esprit irremédiablement sérieux. » Le sérieux de M. Gide n'a rien d'uniforme ou de didactique. Sa pensée libre, toujours ardente, toujours active, toujours heureuse à saisir les idées sous un angle neuf, n'est ni pédantesque ni volontaire. Il a des inquiétudes minutieuses et presque tristes, les finesses d'un casuiste qui serait sensible et sincère : mais pour voir plus clair dans les scrupules de sa conscience ou dans les variations de sa pensée, il sait les gonfler, les enrichir jusqu'à la matière d'un roman ou d'un drame.

Dans *Prométhée* et dans *Philoctète*, le lecteur a pu percevoir la trace des mêmes inquiétudes : le même souci souffrant de l'acte pur, sans cause et sans fin, qui serait aussi la pure beauté morale. Et



M. Gide le recherche avec la même ardeur douloureuse dont Balthazar Claes, dans le chef d'œuvre de Balzac, poursuit la substance unique de l'univers matériel. Voilà presque une unité entre ces deux livres : mais c'est pourtant la seule qui s'y décèle. On ne sent jamais chez M. Gide le souci d'achever ses œuvres successives en un système cohérent où chacune prendrait sa place. Il n'a pas la crainte des contradictions. Chaque moment de sa pensée a pour lui la même importance. Ce n'est pas assurément par un goût de sceptique qui pose des antinomies, mais par sincérité, par respect pour la variété de ces émotions contrariées, dont on ne sait quelle est la vraie, qui sont toutes vraies, pour dire mieux. Non seulement l'ensemble de ces essais ne se relie point en dogme; mais, de chacun, mon analyse a montré qu'on aurait peine à tirer une morale trop précise. Je crois que M. Gide a raison. Quand nous avons tiré au clair chacune de nos émotions, de nos pensées, peut-être est-il sage de laisser se bâtir à son gré, de ces idées une fois équarries, la liberté des systèmes. Une sorte d'inspiration poétique achève presque toujours nos raisonnements au-delà de nos prémisses. Taisons les conclusions qu'elle fit lever en nous-même, pour qu'elle puisse, en chaque autre, agir librement. Si nous étions vraiment sincères, nous ne conclurions jamais. Ainsi fait M. Gide : « Craignant que vous m'accusiez de parti-pris, Messieurs, craignant aussi de nuire à la liberté de ma pensée, je n'ai préparé mon discours que jusque là. »

J'ai toujours pensé que, même pour les métaphysiciens, c'était la seule méthode. Ce fut celle d'un Platon; ce fut celle d'un Pascal. D'où l'embarras plaisant des critiques quand il s'agit de ramener leurs méditations mobiles à l'unité d'un système. Les philosophes modernes ont poursuivi d'autres fins plus présomptueuses et je crois qu'ils ont eu tort; car il y a bien à parier qu'une logique trop achevée est purement abstraite, vide de réalité, et par conséquent vide d'art. L'art n'étant que l'observation, la pénétration ou l'interprétation des formes quelconques de la vie : où règne l'abstraction pure, l'art est absent. C'est toujours pour cette raison qu'un Pascal, qu'un Platon furent, en même temps que de grands penseurs, de grands artistes, ce qu'on ne pourrait dire d'aucun philosophe de ce siècle qui en compta de si grands. Il n'y a point de beauté d'art possible pour qui sacrifie la vérité à l'unité, pour qui supprime tranquillement, sans les voir, ou en détournant ses yeux abstraits, les belles objections, les riches contradictions de la vie. Il faut les accepter, les aimer, les comprendre, et si l'on ne peut logiquement les résoudre, il suffit d'en avoir tiré de la beauté.

J'ai insisté sur ce point, qui me paraît essentiel; car, après tout, nous ne nous soucions ici que de littérature; et ce n'est pas la morale qui nous importe, mais l'émotion d'art, la certitude de beauté que nous en pouvons recevoir. J'ai voulu montrer, en deux mots, que je crois justes, à quelles conditions elle est possible. Est-il besoin, maintenant, que j'ajoute que chez M. Gide on l'éprouvera toujours? Rien de

plus mobile que sa pensée, de plus sensible à la vie, de plus avide aux sensations nouvelles dont la réalité nous enrichit chaque jour. L'avidité devant la vie, l'aspiration gourmande et large, oui, c'est bien là un des caractères de M. Gide: c'est ce qui anime et embellit son souci moral: c'est ce qui a fait, de ce janséniste scrupuleux, un lyrique et un poète. Sa poésie a tous les sons et tous les modes. Elle est tendre: elle est plaintive: elle est amoureuse: elle est amère. *La Tentative amoureuse* est fraîche et passionnée comme un Cantique des cantiques. On sentira dans *Prométhée*, — dont l'inspiration fut analogue, — le plus étonnant mélange d'ironie et de confiance, de certitude et d'amertume, de lyrisme et de parodie. La plaisanterie philosophique, chez M. Gide, dégage une joie presque rabelaisienne, tant elle est large, riche et dense. Quant au style de M. Gide, on sait ce que j'en pense, et je l'ai dit souvent. Il me séduit également par la fantaisie neuve et la sévérité classique: il est exact, égal et lucide. Il resserre les objets ou la pensée comme dans un tissu juste et transparent. Sa pureté surtout est incomparable. Je le dis franchement, et je ne crois pas dépasser ma pensée : je ne vois pas d'écrivain vivant, dans aucun genre, qui soit plus complètement maître d'une technique plus achevée, plus française, plus véritablement classique...

LÉON BLUM

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Bels de Villas : *L'Œillet Rouge (Souvenir du Boulangisme)*, Havard, 3 fr. 50. — Th Toppy : *C'est arrivé*, Stock, 3 fr. 50. — Louis Couperus : *Paix universelle* (trad. du hollandais par L. B.), Plon, 3 fr. 50. — José Rizal : *Au Pays des Moines*, roman tagal (trad de l'espagnol par Henri Lucas et Ramon Sempau), Stock, 3 fr. 50. — René Béhaine : *La Conquête de la Vie*, Chamuel, 3 fr. 50. — Jules Case : *Les Sept Visages* (ill. par Andreas), Ollendorff, 2 fr. — Jane de la Vaudère : *Les Frôleurs*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *La-Grange-aux-Belles*, Ollendorff, 3 fr. 50.

POÈMES. — Jean Tanguy : *Sur le Sable*, Ollendorff, 3 fr. — Jules Noirit : *Rimes viriles*, Bordeaux, Féret, 3 fr. — Léonard Rivière : *Les Chansons du Léopard*, Librairie Silencieuse, 3 fr. 50.

THÉATRE. — Jean Rémy (Paul-H. Loyson) : *Magor* (avec une préface d'Hyacinthe Loyson), Stock, 1 fr. 50. — Paul Sonniès : *Fausta*, Ollendorff, 3 fr. 50.

CRITIQUE ET PHILOSOPHIE. — F.-T. Perrens : *La Littérature française*, L.-H. May, 3 fr. 50. — Henry Bauer : *Idée et Réalité*, Simonis Empis, 3 fr. 50. E. Marguery : *L'Œuvre d'art et l'Evolution*, Alcan, 2 fr. 50. — Frédéric Nietzsche : Aphorismes et Fragments (choisis par Henri Lichtenberger), Alcan, 2 fr. 50.

TECHNIQUES. — *La Photographie*, Encyclopédie populaire illustrée du XIXe siècle, L.-Henry May, 1 fr. — *Le Costume et la Mode*, id., id., id. — *Le Jardinage*, id., id., id. — Adrien Berget : *La Pratique des Vins*, Alcan, 0 fr. 60.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT



La Condamnation du Conseil de guerre

Plus que jamais nous croyons aujourd'hui pouvoir nous féliciter d'être intervenus, à l'exemple des hommes les plus indifférents à la politique, dans ce qui ne s'appelle encore que l'affaire Dreyfus.

Celle-ci n'est plus désormais que le prologue d'un drame plus ample. Le conflit, que peut-être les juges de Rennes pouvaient ajourner, ils l'inaugurent. La victime, que nous n'oublions pas, n'apparaîtra plus, au cours de l'action, que comme un comparse : le rôle principal, des idées à présent le réclament, qui nous sont plus chères encore que notre pitié.

Si obscure, si inattendue qu'on juge la sentence, elle a ce mérite de présenter la question sous son vrai jour.

Sans doute elle n'établit pas plus la culpabilité de Dreyfus que l'autre n'a démontré l'innocence du commandant Esterhazy. En présence des faits qui sont avérés, elle apparaît aussi monstrueuse que pouvaient l'espérer les pires ennemis du tribunal qui l'a rendue. Mais plus absurde qu'aucun homme raisonnable ne la pouvait imaginer. Ces juges extraordinaires n'étant pas tenus, en dépit du sens commun, de motiver leur opinion, toutes les interprétations, en vérité, sont licites. Un seul point est certain : sur sept officiers pris au hasard, cinq admettent des circonstances atténuantes à la trahison d'un des leurs, — à moins que, poussant à bout la doctrine antisémite, ils ne trouvent des excuses à un juif, nécessairement sans patrie...

Certes, la tâche d'un tribunal d'occasion ne pouvait être d'éclaircir une affaire que la juridiction suprême du pays lui avait transmise, par un arrêt unanime, définitivement élucidée. Du moins le corps des officiers, qu'il se trouvait appelé à représenter, avait une occasion de réprouver des pratiques détestables qui n'étaient encore le fait que d'une bureaucratie. Eh bien! c'est avec elle que, pour le déshonneur cette fois de l'armée, ils se sont solidarisés.

Au lieu de concourir à la réparation d'un crime à laquelle on leur offrait de prendre part, au lieu de juger, ils ont frappé, publiant ainsi l'aberration d'une caste qui prétend au privilège de prononcer contre l'évidence, selon des motifs qu'elle n'avoue pas. Encore faut-il retenir que, ce suprême effort, elle n'a pu se trouver unanime à le tenter.

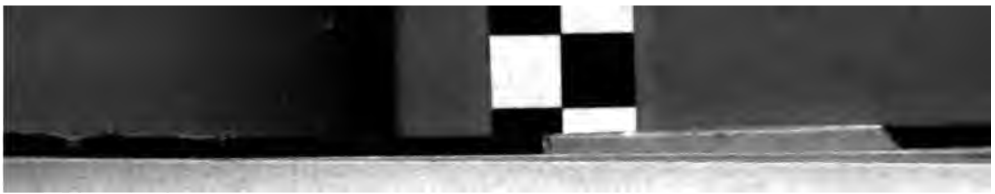
Tous ceux qui n'ont pas abdiqué la pensée attendaient ces raisons qu'il faut à la raison et dont ils étaient appelés à connaître. Pour ceux-là, qui ne sauraient plus être dupes, c'est la dernière cause où des officiers pourront être tolérés juges.

La Revue Blanche

De quelques petits Etats

La Hollande, la Belgique, la Suisse, que nous groupons sous cette rubrique, n'occupent, sur le continent européen, qu'une surface très limitée. Mais leur rôle économique n'en est pas moins considérable. Soit comme médiatrices d'échanges, soit comme foyers de production, elles représentent des activités de premier ordre. Pour justifier, par avance, les pages que nous allons leur consacrer, nous dirons seulement que leurs statistiques d'entrées et de sorties, additionnées, excèdent 19 milliards : avec une population sensiblement inférieure, au total, à celle de l'Espagne, elles atteignent huit fois son chiffre d'affaires. Toutes proportions gardées, elles l'emportent en puissance de circulation sur le Royaume-Uni, et bien davantage encore sur l'Allemagne, sur l'Union Américaine et sur la France. Alors que les relations extérieures de ce dernier pays ne dépassent guère 200 millions par million d'habitants, celles des trois petits Etats étudiés en cet article ne descendent pas au-dessous de 850 ou 900.

La Hollande, la Belgique et la Suisse, que la nécessité de la composition nous entraîne à rapprocher en un même chapitre, n'offrent au surplus d'autre élément de comparaison que leur commune énergie de travail. La structure de leur sol, leurs ressources naturelles, leur situation géographique, leur ont, en quelque sorte, assigné des missions différentes. Les Pays-Bas, sans gisement houiller ni métallique, n'ont pu se doter d'une industrie largement outillée : comme ils penchaient de toutes parts vers la mer qui les assiège, qui parfois les inonde, ils ont voulu tirer parti de cet élément même, ils ont domestiqué l'ennemi : ils se sont faits, pour le vieux monde civilisé, les grands pourvoyeurs des denrées exotiques, les intermédiaires des rapports entre l'Europe et leur riche empire colonial. Le commerce est le facteur essentiel de leur opulence, qui va croissant sans trève, au point de devenir proverbiale. La Belgique, admirablement servie par sa position entre la France et l'Europe occidentale, l'Angleterre et l'Europe centrale, recueille le transit le plus élevé du Continent : bloc de fer et de houille, elle a donné chez elle une ampleur particulière à la métallurgie, et oppose une concurrence souvent victorieuse à la Grande-Bretagne, à l'Allemagne et à l'Union. Elle compte quelques-unes des agglomérations ouvrières les plus célèbres du globe, et le Borinage, les districts de Liège, de la Louvière, etc. sont parmi les foyers où l'effort humain se déploie avec le maximum d'intensité. De Givet à sa sortie vers la Hollande, la Meuse n'est qu'une large voie d'usines, éclairée jour et nuit par les splendeurs des hauts fourneaux. La Suisse enfin, moins favorisée par certains côtés, privée



de combustible, a drainé la force de ses torrents pour dresser une industrie textile qui connaît peu de rivales. Elle tient dignement sa place sur les marchés étrangers, saisis par le bon marché de ses prix et la qualité de ses fabrications.

Malgré les crises passagères et les à-coup inévitables qu'a provoqués l'éveil économique des terres nouvelles, ces trois pays prospèrent dans un labeur ininterrompu. Ils montrent, exemples vivants, que la richesse des peuples est indépendante de leur expansion territoriale. Le Congo n'est qu'une erreur du souverain de la Belgique et n'influe que pour une part infime sur le développement des échanges de nos voisins. La Hollande a cessé depuis longtemps d'être conquérante et l'Insulinde n'est plus, dans sa vie économique, l'élément fondamental; la Suisse enfin, de par sa situation même, devait s'interdire toute annexion. Mais le capitalisme se substituant aux soldats a été porter un peu partout, de par le monde, l'influence hollandaise, belge, helvétique. En Amérique, en Russie, en Chine ce sont les chefs d'industrie du Borinage, de Zurich et de Bâle, qui ont été installer les manufactures et initier les populations. Ils ont semé pour demain de gigantesques moissons.

Les conséquences de cet essor économique apparaissent très nettes, en leur diversité. D'abord ces trois états, qui vivent de la paix, qui grandissent à son ombre, sont plus que tous autres intéressés à combattre la guerre. Ils s'honorent d'être les grands centres d'élaboration du droit international de l'avenir. Ensuite, par un contraste étrange, ils s'inféodent peu à peu, et malgré leur fierté d'indépendance, à l'Allemagne qui absorbe plus du quart de leurs échanges. C'est un fait considérable, et digne de toute réflexion, qu'Anvers déjà, mais surtout Rotterdam et Amsterdam soient moins des ports belges ou hollandais que des ports germaniques, concurrents de Hambourg et de Brême. Dans l'ordre politique, notre étude ne saurait suggérer conclusion plus capitale. Au point de vue social, les deux royaumes et la République Helvétique s'inscrivent parmi les démocraties les plus avancées. La concentration des populations ouvrières autour de Zurich, de Liège, de Charleroi, d'Amsterdam, d'Anvers, a suscité par une suite logique, une superbe floraison des idées de rénovation prolétarienne. Le parti ouvrier belge se sent assez fort pour refouler sous son couvert les libéraux et les radicaux, aujourd'hui broyés entre le cléricalisme et la révolution : la jacquerie rurale gronde sur la terre hollandaise, dans la Frise surtout, mangée par l'hypothèque, accaparée par les grands propriétaires : le socialisme suisse s'achemine méthodiquement vers les grandes conquêtes, par la libre discussion et la propagande des idées, et son influence est assez prestigieuse déjà pour s'être exercée sur la législation. Qui sait si d'un de ces trois pays — mais de la Belgique spécialement, où s'intensifient à la fois le processus capitaliste, la nouvelle exploitation féodale, la transformation industrielle, les colères, l'énergie et l'organisation populaires — ne montera pas quelque jour un retentissant exemple ?

HOLLANDE

Le commerce de la Hollande a traversé de 1889 à 1897 une phase de croissance tellement accentuée, qu'il importe de le présenter en tableau.

1889	4.676 millions
1890	5.029 —
1891	5.104 —
1892	4.940 —
1893	5.310 —
1894	5.405 —
1895	5.498 —
1896	6.192 —
1897	6.688 —

D'une extrémité à l'autre de la période des neuf années, ces échanges ont grossi de plus de 2.000 millions ou 43 o/o. Il y a déjà là un coefficient d'augmentation des plus notables, mais il faut ajouter tout de suite que le taux est autrement fort, si l'on s'en tient à la dernière série quinquennale, qui a accusé un relèvement de près de 1.400 millions ou 28 o/o, ou à la dernière série triennale qui est marquée par une poussée soudaine de près de 1.200.

C'est un phénomène singulier que cet essor colossal d'un petit pays, dépourvu de richesses naturelles, privé de grande expansion industrielle, qui arrive ainsi à atteindre presque le chiffre d'affaires d'une grande puissance comme la France ; rien de plus suggestif qu'un rapprochement entre ses statistiques et les nôtres. Au début de la période étudiée, la Hollande excédait à peine la moitié de nos achats et ventes totalisés ; en 1897, elle ne nous était même plus inférieure d'un milliard.

En décomposant les échanges des Pays-Bas, on obtient les deux tableaux suivants.

IMPORTATIONS

1889	2.594 millions
1890	2.707 —
1891	2.825 —
1892	2.675 —
1893	2.934 —
1894	3.043 —
1895	3.007 —
1896	3.383 —
1897	3.582 —

L'augmentation ressort à près d'un milliard ou 36 o/o ; à part deux exercices, elle a été continue et n'a offert que des bonds normaux, signe d'une prospérité réelle et durable. Nous ne constatons ici ni les brusques sauts des statistiques espagnoles, ni la stagnation à peu près constante des statistiques italiennes. Il n'est pas indifférent de



dire en outre, qu'en 1897, nos importations et celles de la Hollande étaient, ou peu s'en faut, égales.

Plus instructive encore est l'analyse de la croissance des

EXPORTATIONS

1889	2.082
1890	2.322
1891	2.279
1892	2.265
1893	2.362
1894	2.326
1895	2.491
1896	2.809
1897	3.106

Ici le taux monte à près de 50 o/o. La Hollande, en retard sur nous de plus de 1.600 millions en 1889, ne nous laissait plus, en 1897, que 500 millions d'avantage.

L'expansion des échanges s'est produite sur toutes les grandes catégories de matières ; c'est là un nouveau symptôme d'une activité saine et féconde, d'une conquête réelle de débouchés, d'un élargissement de rapports peu susceptible de déception.

Les denrées agricoles et les animaux étaient inscrits à l'entrée, pour 366 millions de florins ou 768 millions de francs en 1885 ; pour 888 millions de francs en 1890 ; pour 1.131 millions en 1895 ; et à la sortie respectivement pour 676, 766 et 966.

Les matières premières sont portées à l'importation, aux trois dates envisagées, pour 967 millions, 1.182 et 1.243, et à l'exportation pour 644, 810 et 992.

Les produits manufacturés chiffrent à l'importation pour 537, 504 et 581, et à l'exportation pour 474, 504 et 531.

Si nous avons pris des termes de comparaison : 1885, 1890, 1895, un peu différents des précédents, 1889 et 1897, ç'a été pour bien marquer que la croissance méthodique de la Hollande ne remonte pas seulement à notre dernière Exposition Universelle, qu'elle lui est antérieure, et recèle en elle comme un principe d'automatisme irrésistible. Une autre conclusion ressort de ces brèves confrontations. Chaque fois qu'une des catégories accusait une importation plus forte, cet accroissement se répercutait tout de suite sur l'exportation, et dans une égale proportion. Cela seul suffit à caractériser le commerce de la Hollande, à attester que ce pays n'est guère qu'un grand réservoir de marchandises venues du dehors, et qu'il se charge de distribuer à ses acheteurs.

Quelque exemple qu'on prenne à l'appui de cette allégation, elle se vérifie sans retard. De 147 millions en 1889, les Pays-Bas portent leurs achats de céréales à 180 en 1893, et 302 en 1897 ; leurs ventes sautent de 243 millions en 1889, à 278 en 1893, et 463 en 1897. Les entrées de riz montent de 80 millions en 1889 à 95 en 1897 ; les sor-

ties passent de 32 à 43 : — par contre, les entrées de fer restant stationnaires, il en est de même pour les sorties.

Cette constatation établie, le lecteur nous saura gré de ne point insister sur la nomenclature des articles qui défilent dans les statistiques hollandaises. Nous nous contenterons de lui dire que les céréales et les écorces de quinquina y prennent le premier rang avec un mouvement total de 765 millions pour celles-là, et de 820 pour celles-ci. Les tissus et la métallurgie ne comportent point de gros chiffres, et cette exiguité d'échanges sur des produits aussi importants que la fonte, le cuivre, les cotonnades, les laines, s'explique sans difficulté en une contrée qui ne se livre à l'industrie que pour parer à ses besoins les plus pressants.

Mieux vaut étudier les rapports des Pays-Bas avec les grandes puissances des deux mondes. L'Allemagne leur achète pour 1.400 millions et leur vend pour 632 : la Russie présente respectivement les totaux de 2 et de 970 millions ; le Royaume-Uni ceux de 610 et de 545 ; la Belgique ceux de 337 et 365 ; la France 49 et 49 ; les Etats-Unis 97 et 349 ; Java 110 et 504 ; la Roumanie 1 et 105. De l'examen de ce tableau et de sa comparaison avec les tableaux des précédentes années, plusieurs considérations se dégagent : d'abord les pays producteurs de blé, la Russie et la Roumanie entre autres, qui sont de mauvais clients pour la Hollande, trouvent, sur les marchés de Rotterdam et d'Amsterdam, une demande de tout premier ordre ; demande qui, du reste, a au moins doublé de 1889 à 1897. Ensuite le rôle de l'Allemagne dans la vie économique du royaume devient écrasant ; si elle n'entre en effet que pour 18 o/o dans les importations, elle figure pour beaucoup plus de 50 o/o dans les exportations. On ne citerait point, sur notre continent, une autre puissance qui, à l'égard d'une puissance voisine, accuse une pareille force d'absorption. Enfin si l'Insulinde a augmenté de près de 210 millions de francs ses ventes à la métropole dans les neuf dernières années, elle a assez sensiblement modéré ses acquisitions, qui ont perdu 35 millions.

Nous allons trouver dans les statistiques de la navigation, de la circulation intérieure, etc., d'autres expressions de la prospérité évidente des Pays-Bas. Très exactement, le tonnage des bâtiments entrés et sortis dans les ports a suivi la croissance des échanges en valeur. En 1889 il égalait 22.627.000 tonnes, puis passait à 25.411.000 en 1892, à 27.335.000 en 1893, 29.147.000 en 1895, et finalement en 1897, il atteignait 35.307.000. C'était, en somme, et pour 9 années, une augmentation de 55 o/o. Nous voilà bien loin des taux d'accroissement de l'Angleterre : 19 o/o, et de la France : 14 o/o pour le même laps de temps. Toutefois il est bon de signaler cette particularité que le contingent du pavillon hollandais tend à diminuer dans l'ensemble, et qu'il est tombé de 36 à 30 o/o.

Le port de Rotterdam concentre la plus grosse part de ce mouvement maritime ; son rôle même grandit d'année en année, et s'il n'a



pas encore, au regard de la Hollande, l'importance de celui d'Anvers en Belgique, il dépasse celui de Hambourg par rapport à l'Allemagne. Si l'on s'en tient aux entrées, il chiffrait son tonnage par 1.400.000 tonnes en 1885, par 2.700.000 en 1889, 3.566.000 en 1893, 4.951.000 en 1896, et 6.200.000 en 1897, se classant ainsi parmi les premiers entrepôts du globe. Il ramasse les deux tiers de la circulation du royaume. Il laisse bien loin derrière lui Amsterdam, la ville la plus peuplée, le marché le plus considérable du pays, qui multiplie les travaux et les frais pour lui faire une concurrence victorieuse. Ce qui a valu à Rotterdam son magnifique développement, ç'a été l'extension du commerce des céréales qu'elle dispute à Anvers et dont elle détient aujourd'hui une très large portion. Pour les blés de Roumanie, tout au moins, et depuis l'ouverture de la ligne de vapeurs de Galatz que le port belge réclamait également, elle possède un véritable monopole.

Le mouvement intérieur des canaux et des fleuves n'est pas moins favorisé, dans les Pays-Bas, que celui du littoral maritime. Il s'y rattache d'ailleurs étroitement à cause de la situation même des deux ou trois grands centres où s'arrêtent les navires. Le canal de Rotterdam à la mer a presque exactement doublé son tonnage de 1881 à 1897, tandis que le canal de Walcheren gagnait juste une moitié, et que la navigation sur le Rhin s'accroissait de 120 à 130 o/o.

Quant aux tonnes transportées par voies ferrées, elles ont passé de 254.000 à 324.000, portant les recettes totales des Compagnies de 53 à 76 millions. Bref, de quelque côté que se dirige le regard, il rencontre un indice d'étonnante prospérité.

Cette expansion commerciale, qui a été accompagnée de remarquables efforts agricoles, n'a pas incité les Pays-Bas à la dépense. Ils sont restés économes, parcimonieux de leurs deniers, comme dans le passé le plus lointain. Ils n'ont pas versé dans les invraisemblables prodigalités qui caractérisent et qui ruinent l'état moderne. Par un prodige sans autre exemple, ils ont même réduit leurs dépenses. Leur budget, qui ne connaît point les déficits, est tombé en 1896 au-dessous du chiffre de 1890, de 1883, de 1875 même, et il n'excède point 237 millions. Par rapport au total des échanges, il ne représente qu'un vingt-neuvième, c'est-à-dire qu'il est, absolument et relativement, l'un des plus bas d'Europe. Et pourtant le gouvernement de la Haye n'a rien négligé des travaux publics indispensables — les écluses fameuses d'Ymuiden en sont la preuve, mais il a restreint au minimum ses dépenses militaires et navales.

Quelle que soit la richesse publique de la Hollande, quelque avenir que ses négociants soient en droit d'escompter, elle est travaillée par les mêmes crises sociales que les pays latins épuisés ou que les zônes industrielles de Belgique et d'Allemagne. Nous constatons un mal organique uniforme dans toutes les contrées, grandes ou petites, gorgées d'or, ou desséchées par la misère.

Amsterdam a son prolétariat d'ouvriers en diamants qui, à certains jours, font des processions tumultueuses, appelant bruyamment à la révolution. Rotterdam a ses dockers qui aspirent à un sort meilleur ; la Frise a ses journaliers agricoles réduits au chômage une partie de l'année, honteusement exploités pendant l'autre. La grande propriété foncière s'est reconstituée, grâce à l'afflux même de l'argent extérieur et à l'essor des relations commerciales. Elle a rétabli sans peine ses grands domaines parce que la culture n'était plus rémunératrice, et que devant les importations croissantes des céréales américaines, russes ou roumaines, la terre était désertée. Pour attester cette détresse des ruraux, un seul chiffre suffira : les hypothèques ont doublé de 1889 à 1897. Confrontez cette croissance des charges agricoles et la croissance des exportations et de la circulation maritime. Est-il rien de plus édifiant que ce rapprochement entre deux progressions qui se poursuivent dans le même sens, quoique très diverses, et ne justifie-t-il pas, une fois de plus, la pensée si profonde qu'Henry George condensait dans le titre même de son grand ouvrage : *Progress and Poverty* ?

BELGIQUE

Le commerce général de la Belgique montait, en 1897, à 5.928 millions ; le commerce spécial, à 3.386 ; cette seule différence de plus de deux milliards et demi indique quelle importance a prise le transit du royaume.

Le commerce spécial lui-même a franchi les étapes suivantes :

Période	1882-1886	2.731	millions (moyenne).
—	1889	3.014	—
—	1890	3.109	—
—	1891	3.318	—
—	1892	2.974	—
—	1893	2.980	—
—	1894	2.878	—
—	1895	3.065	—
—	1896	3.243	—
—	1897	3.386	—
—	1898	3.579	—

La Belgique a donc subi de 1893 à 1895 la phase de crise qui a frappé les vieilles puissances industrielles, et qui a suivi, presque sans délai, le bouleversement général des conditions douanières et monétaires. Elle s'est au surplus relevée avec une remarquable élasticité, puisque les échanges de 1898 l'emportent de 565 millions, c'est-à-dire de près d'un cinquième, sur ceux de 1889. Ni la France, ni l'Angleterre, qu'on peut légitimement lui comparer, n'enregistrent une variation aussi satisfaisante.

Les importations ont au surplus pris un essor bien plus rapide que les exportations, ainsi qu'il est aisé de s'en rendre compte :



Tableau des entrées (en millions).

1889	1.566
1890	1.672
1891	1.799
1892	1.536
1893	1.575
1894	1.574
1895	1.680
1896	1.776
1897	1.818
1898	1.997

Au total, d'une extrémité à l'autre de la période, la majoration est de 361 millions ou 24 o/o.

Tableau des sorties (en millions).

1889	1.458
1890	1.437
1891	1.519
1892	1.369
1893	1.355
1894	1.303
1895	1.385
1896	1.467
1897	1.568
1898	1.652

Ici la plus-value est de 194 millions ou 13 o/o.

Sans se classer parmi les pays dont l'expansion économique apparaît accélérée et fougueuse, sans se ranger à côté de l'Allemagne et des Etats-Unis, contrées neuves et sans passé, dont tout le mouvement industriel était encore à créer, il y a vingt-cinq ans, la Belgique conserve dignement sa place. Son exportation, toutes relations gardées, égale deux fois et demi celle de la France.

Les importations du royaume, — cette constatation a un grand intérêt lorsqu'on étudie les statistiques d'un grand foyer de production. — consistent surtout en céréales et en matières premières. Les marchandises fabriquées n'y forment, dans l'ensemble, qu'un effectif très restreint, et qui n'atteint même pas 10 o/o. Tout au rebours, elles constituent un contingent imposant dans les exportations. Les fers, les fontes, les aciers, bref, toutes les branches de la métallurgie, et la verrerie qui a pour ainsi dire doublé ses chiffres depuis 1889, y rivalisent avec les houilles, les pierres et certaines matières textiles.

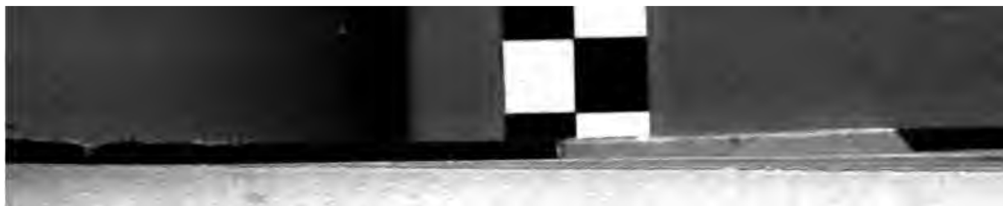
Le phénomène que nous avons relevé dans les tableaux des Pays-Bas se reproduit dans les tableaux de la Belgique, quoique avec moins d'intensité. L'Allemagne conquiert une place grandissante dans les échanges du royaume, augmentant à la fois ses importations et ses exportations. Celles-ci ont passé de 173 millions en 1889 à 200 en

1893 et 234 en 1897 ; celles-là de 257 à 300 et 363 : des deux côtés, même régularité et même continuité d'essor. L'Empire germanique s'inscrit donc, dans les résumés officiels du commerce belge, pour près de 600 millions ou 17 0/0, alors qu'en 1889 il n'excédait pas 428 ou 14 0/0. Le Royaume-Uni qui le distançait, à cette dernière date, de 70 millions est battu aujourd'hui, par lui, de près de 100, et la France qui occupait alors le premier rang avec 675 millions est tombée au second avec 593. Seuls, les Etats-Unis ont réalisé dans les rapports commerciaux de la Belgique une poussée supérieure à celle de la monarchie des Hohenzollern, et encore ne dépassent-ils pas, en dépit de leurs énormes importations de céréales, la somme de 291 millions.

La navigation du royaume, chiffrée par 7.900.000 tonnes en 1889, par 8.949.000 en 1891, montait à 11.010.000 en 1897. Son développement, moins considérable que celui de la Hollande, est toutefois d'une ampleur à noter. Anvers détient la presque totalité de ce mouvement, de même qu'elle rassemble en ses bassins les 98/100 de la marine marchande du pays : 84.492 tonnes sur 85.700. Sa circulation, aux entrées seulement, a bondi de 4 millions de tonnes en 1889 à 6 1/2 en 1897, laissant pour Ostende et pour Heyst une très faible marge. Comme Rotterdam, ce port est le grand marché et des produits coloniaux et des céréales. Mais Rotterdam reçoit surtout les denrées de l'Insulinde, et Anvers celles de la côte occidentale d'Afrique. Les efforts que la cité de l'Escaut multiplie, pour accaparer les échanges de tout ou partie du continent noir, sont de plus en plus sanctionnés par le succès. Les importations de caoutchouc qui égalaient à peine 4.700 kilos en 1889 sautaient à 167.000 en 1893, 531.000 en 1895 et 1.557.000 en 1897. Celles de l'ivoire croissaient de 46.000 à 265.000 et pour les céréales, en dépit de l'énorme puissance de Rotterdam, leurs entrées grandissaient de 21 millions à 28 millions d'hectolitres.

Peut-être ces nombreuses statistiques délimitent-elles, avec une suffisante netteté, la position commerciale de la Belgique dans la monde. Il y aurait injustice à ne pas consacrer quelques lignes à son industrie, qui a été, et qui reste, l'élément essentiel de son opulence et de sa vigueur économique.

D'abord la production de la houille s'est élevée de 16.900.000 tonnes en 1885 à 20.400.000 en 1895, majoration non dépourvue d'intérêt dans une contrée qui absorbe pareille quantité de combustible. Dans le même laps de temps, la date de 1895 marquant la dernière des statistiques officielles, le rendement des carrières de pierre s'est grossi de plus d'un quart et celui des minières de fer de près des 2/3. La métallurgie, par suite, a pris une extension singulière, et qui, pour rester en arrière des progrès réalisés par l'Allemagne et par les Etats-Unis, ne laisse pas que d'imposer le respect. La production de la fonte s'est haussée de 712.000 tonnes en 1885 à 829.000 à 1895 — et s'il est permis d'ajouter ici des renseignements plus récents, à 1.034.000 en 1898 : celle des aciers a plus que doublé dans la dernière période décennale enregistrée : 280.000 et 616.000 tonnes. La verrerie — dont nous avons



signalé les exportations et dont la fabrication fait prime en Angleterre et aux Etats-Unis, — la glacerie, ont enregistré des résultats plus concluants encore. Sur ces deux catégories les industriels belges ont acquis une telle maitrise et une renommée si justifiée que les pays neufs font appel à leur initiative pour créer des ateliers. C'est ainsi que les chefs d'usine de Lodelinsart et des autres centres du pays Wallon, ont pris possession de véritables quartiers de Moscou et de Pétersbourg, et surtout de certains districts du Donetz.

L'évolution économique de la Belgique a entraîné une double conséquence : au dehors, son action, croissant avec sa richesse, s'est traduite par d'énormes placements de capitaux, par des fondations de manufactures, par des constructions de voies ferrées. C'est dans l'Amérique méridionale, mais surtout dans le Céleste Empire que s'affirme cette omnipotente ingérence. Toute la zône centrale de la Chine a été accaparée ainsi par les sociétés de Gand, de Liège et d'Anvers qui, en toute hâte, la couvrent de rails. Le cabinet de Bruxelles n'a pas mis garnison sur un seul point des Etats du Fils du Ciel ; il n'entretient pas une corvette sur leurs côtes ; il n'a même pas revendiqué de concession dans les ports ouverts, à l'exemple de la France, de l'Angleterre et de l'Union Américaine, et pourtant l'on sent que par la seule vertu de l'argent, des millions accumulés et disponibles, il tend son réseau d'influences sur des centaines de milliers de kilomètres carrés : il n'est point de meilleure illustration du rôle du capitalisme dans l'ordre de la politique internationale.

Au dedans du royaume, l'expansion de l'industrie, le renforcement de l'outillage, qui ont eu pour effet immédiat la concentration de la population, ont imprimé au socialisme une intensité de développement vraiment sans égale. La ligne qui va de Tournay à Bruxelles et de Namur à la frontière hollandaise, est certes la terre bénie de la doctrine nouvelle sur le sol européen. Le Borinage, le secteur charbonnier du centre, le district de Liège apparaissent comme le réduit suprême des énergies révolutionnaires entassées. Là, sur le bloc de houille qui s'épand au pied de l'Ardenne, le long de la Sambre et de la Meuse, a surgi en peu d'années la gigantesque armée du parti ouvrier, armée disciplinée qui a fait ses preuves. Au fur et à mesure que la petite industrie disparait devant la grande, que les derniers ateliers s'écroulent pour céder la place aux usines énormes, que les hauts fourneaux, les verreries et les mines appellent du fond des campagnes de nouveaux bras, les effectifs socialistes multiplient leurs chiffres. De deux ans en deux ans, les voix recueillies par le programme prolétarien, grossissent avec une célérité menaçante. Du pays noir, d'où la classe possédante extrait ses capitaux, bientôt déversés sur d'autres continents, monte ininterrompu le grondement de la république sociale en gestation. Le socialisme wallon, aidé du socialisme flamand, s'est trouvé assez fort pour faire reculer deux fois la couronne et le cléricalisme, en 1894 et en 1899. La royauté belge n'est plus qu'une loque

flottant au vent; la bourgeoisie libérale belge n'est plus qu'un tampon broyé entre les catholiques et les démocrates ouvriers; que l'évolution économique donne encore un tour, que les dividendes des sociétés minières s'accroissent, et, comme par une suite logique, tout le passé s'effondrera, miné sourdement par le mécanisme même des choses inconscientes.

SUISSE

La Suisse n'a pas précisément marqué la même vigueur d'expansion que la Belgique et les Pays-Bas. Mais, pour être moindre, sa prospérité ne laisse pas d'être très réelle. Si elle a traversé la crise des années 1892 à 1895 à laquelle si peu de nations ont pu se soustraire, elle s'est relevée par un vigoureux effort. Si elle a souffert de la dépression des textiles, quoique à un degré beaucoup moins sensible que l'Angleterre, elle a reporté courageusement son ingéniosité sur d'autres fabrications, et elle semble rentrée à cette heure dans une nouvelle ère d'essor.

Son commerce a accusé les variations suivantes :

1889	1.601	millions
1890	1.656	—
1891	1.602	—
1892	1.526	—
1893	1.473	—
1894	1.446	—
1895	1.578	—
1896	1.681	—
1897	1.724	—

Il y a donc bien progrès par rapport à 1889, et majoration fortement accusée par rapport au minimum de 1893. Il est vrai que la plus-value, constatée entre les deux termes extrêmes de la période, est tout entière afférente aux importations. Celles-ci, en effet, qui montaient à 906 millions en 1889, à 932 en 1891, à 827 en 1893, à 915 en 1895, dépassaient 1.031 en 1897. Tout au contraire les exportations se retrouvaient en 1897 au même point qu'en 1889 : 693 millions d'un côté, 695 de l'autre; dans l'intervalle, le maximum avait été 702 en 1890 et le minimum 621. Mais il convient de s'arrêter quelque peu au décompte de ces totaux, car une analyse des tableaux montrera nettement que la Suisse laborieuse n'a rien à redouter du présent.

Les acquisitions qu'elle fait au dehors portent, pour la majeure part, sur les matières premières. L'augmentation de 125 millions enregistrée de 1889 à 1897 se distribue presque exclusivement entre les céréales, les fers, les houilles, les tabacs, et les relèvements sur les machines, sur les tissus de coton sont minimes; même les importations de produits chimiques, de tissus de laine, de confections, de fils de coton, ont diminué.

La stagnation des exportations résulte totalement du krach pro-



longé des textiles. La Suisse qui achète au dehors pour plus de 250 millions de deurées alimentaires, vend principalement des objets manufacturés : 527 millions en 1889 et 529 en 1897, — et parmi eux en première ligne, les tissus de toute nature. Ceux-ci comptaient pour 323 millions en 1885, 354 millions en 1889, 319 en 1893, 328 en 1897. Ils avaient donc supporté une baisse de 26 millions dont il est facile de donner le détail. Les tissus de soie sont restés stationnaires à 170 millions, les tissus de coton sont tombés de 154 à 125 ; les tissus de laine fournissent le complément, accusant une majoration insignifiante.

La métallurgie, par contre, a permis à la Suisse, grâce à un travail soutenu, de regagner tout le champ perdu. Les sorties de machines ont exactement doublé en neuf ans : 21 et 42 millions ; l'horlogerie, sans subir une telle poussée, est de même en progrès : 98 et 104 millions. Comme les centres industriels de Bâle, de Zurich, de Saint-Gall perfectionnent toujours leur outillage et que leurs produits sont très prisés au dehors, il n'est point douteux que ces industries n'assurent à la République un certain accroissement de sa condition économique. En tout cas, et il est juste d'insister sur ce point, elles rivalisent parfois, non sans succès, avec les industries similaires d'Allemagne, de Belgique, d'Angleterre et d'Amérique.

L'Allemagne occupe le premier rang parmi les pays en relations d'affaires avec la Confédération Helvétique, et sa part a même sensiblement grossi depuis 1889, s'élevant, au total, de 454 à 482 millions. Sur des échanges globaux de 1.724 millions, c'est 28 o/o que représente ce contingent. Cette expansion des rapports de l'Empire, qui a frappé déjà dans les statistiques hollandaises et belges, est une preuve nouvelle de la croissance de l'influence germanique dans l'Europe centrale. La France qui dépassait, entrées et sorties additionnées, 404 millions, sur les tableaux helvétiques de 1889, n'y est plus comprise que pour 275, en dépit de la signature d'une réconciliation douanière. Les variations des autres puissances sont moins intéressantes à rechercher.

Malgré l'exiguité de son territoire et de sa population, malgré la stagnation aussi de ses exportations, la Confédération Helvétique a vu les mêmes concentrations rapides de capitaux que les pays circonvoisins. Ceux qui attribueraient aux 22 cantons une parfaite immutabilité de conscience économique et sociale commettraient une grossière erreur. La création, le triomphe de la grande industrie dans les districts de langue allemande surtout, l'expropriation de la petite propriété foncière dans les zônes agricoles ont entraîné des conséquences importantes. Il s'est formé, un peu partout, un prolétariat agissant, en même temps que, par un phénomène remarquable, la moyenne bourgeoisie libérale versait dans le socialisme d'Etat. Un courant d'idées où s'affirment nettement les principes interventionnistes va se développant sans cesse en Suisse depuis quelques années.

Le rachat des chemins de fer qui a provoqué là stupeur et l'indignation des doctrinaires de l'orthodoxie économique, est un acte non moins significatif que la campagne jadis poursuivie en faveur de la nationalisation des banques. Ces premières tentatives du socialisme d'État ne peuvent que favoriser, qu'encourager les efforts du socialisme tout court; et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un référendum ait été provoqué, à une date récente, par le parti ouvrier, sur l'inscription du droit au travail dans la Constitution. Quelque résultat qu'elle ait donné, cette initiative à elle seule est tout un événement. Elle atteste à tout le moins que la Suisse ne reste pas en arrière du mouvement européen, loin de là, et que l'évolution industrielle y a produit ses effets rationnels et uniformes.

Paul Louis





La scène représente la tonnelle d'un cabaret flamand. Tables et bancs.

POOM PEDEBOOM, *soldat flamand, entre par la gauche et pose son fusil contre le mur.*

Eh ! la fille !... (*La cabaretière entre par la porte du fond.*) Ouf! que j'ai chaud !... (*A la cabaretière :*) Vous n'avez pas vu l'ennemi par ici?

LA CABARETIÈRE

L'ennemi? Oui, je l'ai vu.

POOM, *ému.*

Ah !... (*Il reprend son fusil.*) Co... co... combien étaient-ils?

LA CABARETIÈRE

Cinq ou six, habillés tout comme vous.

POOM, *respirant.*

Alors, ce n'était pas l'ennemi. (*Il repose son fusil.*)

LA CABARETIÈRE

Pas l'ennemi !... Que si !... Vous n'appelez pas des ennemis les galvaudeux qui volent vos poules !... Ah! les mâtins, si je les avais attrapés !... Fallait lès voir galoper...

POOM, *rompant les chiens.*

Donnez-moi une chope.

LA CABARETIÈRE

Je veux bien... Vous n'avez pas l'air d'un voleur de poules, vous.

POOM

Moi, voler des poules... Fi donc!... Quand nous aurons passé la frontière, je ne dis pas.

LA CABARETIÈRE, *estomaquée.*

Ah!... (*Câline.*) Dites-donc, monsieur le soldat?...

POOM

S'il vous plait?

LA CABARETIÈRE

Si c'était un effet de votre bonté, au cas où vous passeriez la frontière...

POOM, *fièrement.*

Nous la passerons, vous pouvez en être sûre... Cinquante régiments, cinquante mille canons... Et tous braves!...

LA CABARETIÈRE

Comme ceux qui se sauvaient en emportant mes poules?

POOM

Vous doutez!... Ah! çà, est-ce que vous n'aimeriez pas votre patrie?

LA CABARETIÈRE

Si, si!... Mais mes poules en étaient aussi, de la patrie.

POOM

Ne les pleurez pas. Elles sont mortes pour la patrie. Sort glorieux, même pour des poules.

LA CABARETIÈRE, *peu convaincue.*

Bien sûr... ces pauvres bêtes... Mais supposons que vous passiez la frontière...

POOM

Elle est passée... Allez toujours.

LA CABARETIÈRE, *poursuivant.*

... Eh bien, vous seriez gentil tout plein d'épargner les poules de ma cousine Kettje, qui demeure tout près d'ici, à Rymstock... Et je vous paierais une bonne pinte au retour.

POOM

Commencez par m'en servir une tout de suite, je meurs de soif.

LA CABARETIÈRE

Le temps de vous l'apporter, monsieur le soldat. (*Elle sort.*)

POOM

Aaah... ooouf!... (*Il s'assied sur un banc et s'évente avec un journal.*)

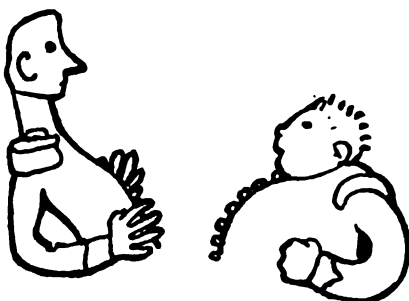
VAN CUYK, *soldat zélandais, entrant par la droite, son fusil à la main.*

Garçon!... la fille!... Eh! la boutique! (*Il jette son fusil dans un coin.*) Vive le vin, l'amour et le tabac!... (*Il s'assied en face de Poom.*) Il fait chaud, hein!

POOM, *sans le regarder.*

A qui le dites-vous. (*Ils se dévisagent avec stupeur.*)





TOUS DEUX, *à mi-voix.*

Un ennemi!...

VAN CUYK, *sans bouger.*

Rendez-vous!... Vous êtes mon prisonnier.

POOM, *de même.*

Pardon, c'est vous qui êtes le mien.

VAN CUYK

Pas du tout. J'entre dans la place ennemie.

POOM

Possible. Mais la garnison vous y fait prisonnier.

VAN CUYK

Pourtant, mon cher camarade, les règles de la guerre sont formelles...

POOM

Permettez.. Vous n'avez investi ni forcé la place, mon cher collègue... Vous êtes tombé dans une embuscade... Lisez vos auteurs.

VAN CUYK

Lisez-les vous-même, mon cher ami... Le traité des capitulations, rédigé par les maîtres les plus expérimentés, est formel.

POOM

Mais je n'ai pas capitulé.

VAN CUYK

Je ne suis pas tombé dans une embuscade non plus... Soyez franc, vous ne m'attendiez pas.

POOM

Pas plus que vous ne comptiez me trouver ici.

LA CABARETIÈRE, *revenant, à Poom.*

Voici votre chope, monsieur le soldat... (*Désignant Van Cuyk.*) Une pour votre camarade?

POOM, *hésitant.*

Mon camarade... hem!

VAN CUYK

Je suis son camarade, mais je suis son ennemi tout de même.

LA CABARETIÈRE

Hein?

POOM, *expliquant.*

C'est bien simple... Nous sommes ennemis, mais camarades tout de même.

LA CABARETIÈRE

Alors, je puis apporter la chope?

VAN CUYK

Cette question!... Apportez-en plutôt deux... la soif m'étrangle.

LA CABARETIÈRE, *intriguée.*

Alors, comme ça, vous êtes des ennemis?

POOM, *désignant son uniforme et celui de Van Cuyk.*

Ça se voit, je pense.

VAN CUYK

Ma chope!

LA CABARETIÈRE, *sans bouger.*

Des ennemis qui se battent l'un avec l'autre?

VAN CUYK

Jusqu'à la mort!... Ma chope!

LA CABARETIÈRE

Et, après avoir bu, vous vous battrez?

POOM, *hésitant.*

Demandez au camarade.

VAN CUYK, *de même.*

Ça dépend de lui... (*Hurlant*) Ma chope! ma chope! ma chope!..

LA CABARETIÈRE

Bon, bon, bon!... On y va! (*Elle sort.*)

VAN CUYK, *la suivant du regard.*

Elle est jolie, la cabaretière.

POOM

Dans notre pays, toutes les cabaretières sont jolies... Vous verrez...

VAN CUYK, *poliment.*

Je n'en doute pas... Et dans le nôtre, donc... Vous verrez.

POOM

Tenez, si vous passez à Tromp-de-Beck, je vous en recommande une petite boulotte, sur la place du Marché-aux-Herbes-Cuites...





VAN CUYK

Quand vous irez à Dam-op-te-Dam, ma garnison... vous y verrez une grande blonde... Ah! mon cher!...

POOM

Je vois que vous êtes un vrai patriote... Vous aimez les femmes de votre pays.

VAN CUYK

Les fils de Mars rendent hommage à la beauté partout où ils la rencontrent, disait mon grand'père, un soldat de Napoléon.

POOM

Mon grand'père aussi a servi Napoléon.

VAN CUYK, *avec un soupir.*

C'était le bon temps pour les militaires.

POOM

Ce n'est pas aujourd'hui qu'on tuerait des cinq cent mille hommes dans une seule journée !

VAN CUYK

Et le lendemain, on recommençait comme si de rien n'était.

POOM, *enthousiasmé.*

On marchait dans le sang jusqu'aux genoux.

VAN CUYK, *avec exaltation.*

On traversait le sang à la nage.

TOUS DEUX, *debout, religieusement, le verre en main.*

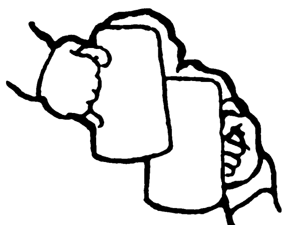
Vive l'empereur!

LA CABARETIÈRE, *revenant avec des chopes.*

Ils ont l'air bien d'accord, pour des ennemis... (*A Van Cuyk.*) Voici votre chope, monsieur le militaire.

VAN CUYK, *après avoir bu.*

Hmm!... C'est meilleur qu'un coup de fusil.



POOM

C'est plus rafraîchissant.

VAN CUYK

A la vôtre, camarade.

POOM

A la vôtre, camarade. (*Ils trinquent et boivent.*)

LA CABARETIÈRE

Si vos chefs vous voyaient trinquer ensemble, au lieu de vous battre... Oh! ce n'est pas un reproche... Si la guerre pouvait se faire la chope en main, j'aimerais mieux ça.

POOM

Oui, ça vaudrait mieux... pour votre commerce. (*A Van Cuyk.*) Encore une chope, camarade?

VAN CUYK

Volontiers, mais c'est moi qui l'offre. (*Il met la main à sa poche.*)

POOM

Du tout, mon cher ami... Je ne souffrirai pas... Vous êtes chez nous... C'est à moi de régaler.

VAN CUYK, *cédant.*

Soit, ce sera mon tour quand vous viendrez chez nous.

LA CABARETIÈRE

C'est ça. Je vais vous chercher de la bière. (*Elle sort.*)

POOM

Elle a raison, tout de même... Si nos chefs nous voyaient...

VAN CUYK

Bah! ça leur donnerait l'idée de faire comme nous... Croyez-vous qu'ils s'en privent!...

POOM

Oui, je les ai vus aux grandes manœuvres. Au discours d'un général étranger sur la grande famille militaire, ils pleuraient tous comme des veaux et s'embrassaient comme des frères... Il n'y avait plus ni Flamands ni Suisses, ni Tyroliens ni Thuringiens... Plus rien que des militaires.

TOUS DEUX, *électrisés, levant leur verre.*

Vive l'armée!

(*La cabaretière apporte deux chopes et sort*).

VAN CUYK, *après avoir bu.*

Elle est bonne, la bière de votre pays. Je prendrais volontiers garnison ici.



POOM

On s'y plairait mieux qu'à la caserne.

VAN CUYK

Ah! ne me parlez pas de cette turne... Je n'ai pas l'air d'une bête féroce, hein?

POOM

Vous avez l'air d'un bon garçon.

VAN CUYK

Je vous crois : Je ne ferais pas de mal à une mouche... Eh bien. j'ai sauté de joie quand on a déclaré la guerre.

POOM

Moi aussi. On s'embête à la caserne.

VAN CUYK

On s'embête et on est embêté... Ainsi, moi, j'ai un adjudant...

POOM

Moi, un sergent-major...

VAN CUYK

... Qui me fait mille misères.

POOM

... Qui me punit pour un oui. pour un non.

VAN CUYK

Aussi, celui-là. si je le pince un jour sans ses galons...

POOM

Si jamais j'attrape un galon de plus que lui...

VAN CUYK

Une sale bête, vous savez!...

POOM

Un vrai cochon enragé. que je vous dis!...

VAN CUYK

Quant aux officiers...

POOM

Oh! eux...

VAN CUYK

On ne les voit pour ainsi dire jamais à la caserne.

POOM

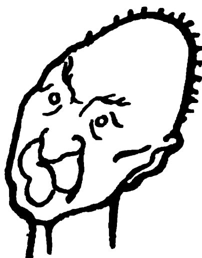
Comme chez nous.

VAN CUYK

Un déserteur polonais m'a dit que c'était partout la même chose.

POOM

Notre colonel, on ne peut pas dire que c'est un mufle, non... Mais sa femme a un fichu caractère... Elle lui rend la maison inhabitable... Quand nous le voyons arriver au quartier, nous disons : — Bon, le torchon brûle avec la colonelle. Gare la cascade!... Il tombe sur le major, qui tombe sur les capitaines, qui tombent sur les lieutenants, qui tombent sur les adjudants... finalement la cascade dégringole sur le pauvre troupier... Trois jours d'arrêts au major, ça se chiffre par un mois de prison pour le simple soldat.



VAN CUYK

Je connais ça... Nous, nous avons un colonel qui aime à se mettre debout sur ses étriers, l'épée au bout du bras, comme une statue, et à nous faire des discours qu'il ne peut jamais finir... Il boit comme un trou, gueule comme un putois... Mais il n'est pas méchant... Par exemple, il a de l'amour-propre... Quand un de ses fantassins flanque une pile à un artilleur ou à un cavalier, il lui donne un florin. Quand c'est nous qui recevons la pile, nous allons à la boîte... C'est ainsi, dit-il, qu'on entretient l'esprit de corps... Il faut l'entendre : L'infanterie, reine des batailles...

POOM, *avec conviction.*

Il a raison. L'infanterie, il n'y a que ça.

TOUS DEUX, *étendant leur verre.*

Vive l'infanterie!

POOM

Tiens, ma chope est vide.

VAN CUYK

La mienne aussi.

TOUS DEUX

A boire! à boire! à boire!

LA CABARETIÈRE, *accourant.*

Deux chopes?

POOM

Deux mooss.

VAN CUYK

Deux cruches, bien pleines.

LA CABARETIÈRE, *riant.*

Ça donne soif, la guerre.

POOM

La guerre développe tous les bons sentiments. A boire!

VAN CUYK

Elle exalte les plus nobles énergies. A boire!



LA CABARETIÈRE

Ah! les gentils soldats. (*S'en allant.*) Je vais vous servir tout de suite.

VAN CUYK, *la regardant sortir.*

Je changerais bien cette cantinière-là contre la nôtre.

POOM

Moi aussi. Une chipie qui n'a de gracieusetés que pour ce qu'elle appelle les beaux hommes. Cette femme-là a une toise dans l'œil.

VAN CUYK, *riant.*

Elle réforme ses amoureux pour défaut de taille!... La nôtre n'aime que les sous-officiers... Et eux n'aiment que son comptoir... Il est vrai que la donzelle n'est pas des plus appétissantes.

LA CABARETIÈRE, *apportant une cruche de bière.*

Comment! des militaires qui disent du mal des femmes!

VAN CUYK

Quand elles sont aussi jolies que vous...

POOM

... On n'en peut dire que du bien.

LA CABARETIÈRE

A la bonne heure.

VAN CUYK

Et boire à leur santé.

POOM, *trinquant avec Van Cuyk.*

A la santé de la cabaretière!

VAN CUYK

A la santé de toutes les belles femmes! (*Ils boivent.*)

LA CABARETIÈRE

On voit que ces messieurs sont des jeunes gens bien élevés.



POOM

On est des militaires, mais pas des soudards.

VAN CUYK

Des militaires par force.

POOM

Bien sûr... On ne va pas de son plein gré au régiment.

VAN CUYK

On n'est pas de ceux qui rengagent.

POOM

On a du pain à la maison.

VAN CUYK

Heureusement, je n'en ai plus que pour quatre cent quinze jours.

POOM

Moi pour deux cent vingt-sept. Je suis de la classe.

TOUS DEUX

Vive la classe! (*Ils boivent.*)

LA CABARETIÈRE

Du train que vous allez, je crois que je peux vous apporter une autre cruche.

VAN CUYK

Vous pouvez. Elle ne nous fera pas peur. (*La cabaretière sort.*)

POOM

Les vrais militaires n'ont peur de rien. (*Trinquant.*) A la tienne, vieux copain.

VAN CUYK

A la tienne, vieux frère. (*Ils boivent.*) Comment t'appelles-tu?

POOM

On m'appelle Poom Pedeboom.

VAN CUYK

Un vrai nom de guerrier.

POOM

Oui. Nous sommes dans la bonneterie... Mais nous faisons des fournitures militaires. (*Ils boivent.*) Et toi, ton nom?

VAN CUYK

Van Cuyk, de père en fils.

POOM, *éméché.*

Ce cher Couic!

VAN CUYK, *éméché.*

Ce vieux Patapoum!

POOM

J'ai été content de te revoir, sais-tu!

VAN CUYK

De me revoir?



POOM

C'est une façon de parler... Il me semble ainsi que je retrouve un vieil ami.

VAN CUYK

Et moi... je t'aime comme si nous avions toujours vécu ensemble.

POOM

Embrassons-nous, veux-tu?

VAN CUYK

De tout mon cœur. (*Ils s'embrassent.*)

POOM, *avisant un bouton de la capote de Van Cuyk.*

Voilà un bouton, si mon capitaine m'en voyait un comme ça...

VAN CUYK

Qu'est-ce qu'il a, mon bouton?

POOM

Il a... il a besoin d'un coup de tripoli.

VAN CUYK

Je te conseille de parler... Regarde donc la plaque de ton ceinturon... Elle est astiquée comme cochon, tout simplement.

POOM

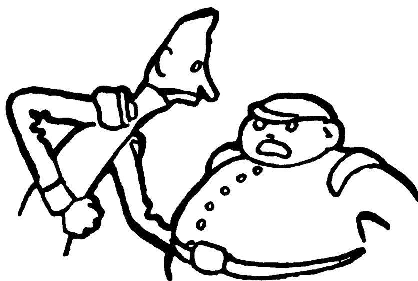
Cochon!... Tu dis : cochon... Répète pas ça!...

VAN CUYK, *flegmatique.*

Comme double cochon, si tu préfères.

POOM

C'est toi qui es un cochon.



VAN CUYK, *s'échauffant.*

Cochon, moi!... Répète un peu, pour voir.

LA CABARETIÈRE, *accourant.*

Ah! vous n'allez pas vous battre... Des ennemis si amis, ça serait du propre.

VAN CUYK

Pourquoi m'appelle-t-il cochon?

LA CABARETIÈRE

Entre militaires, c'est un mot d'amitié.

POOM

C'est lui qui m'a appelé... cochon.

VAN CUYK

Pas toi, la plaque de ton ceinturon.

LA CABARETIÈRE

Eh bien, vous êtes quittes.

VAN CUYK

Non, je veux des excuses.

POOM

Il faut qu'il me demande pardon.

VAN CUYK

A ton ceinturon, pas à toi.

POOM

Jamais, monsieur, je ne fais d'excuses.

VAN CUYK

Moi non plus, monsieur.

LA CABARETIÈRE

Eh bien, vous voilà d'accord, cette fois.

TOUS DEUX

D'accord?

LA CABARETIÈRE

Oui. Vous ne voulez faire d'excuses ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas? Vous êtes bien d'accord là-dessus.

VAN CUYK

Ça, oui.

POOM

C'est incontestable.

LA CABARETIÈRE

Eh bien, puisque vous êtes d'accord, donnez-vous la main, et ne laissez pas chauffer la bonne bière que je viens de vous apporter.

POOM

Elle n'a pas tort.

VAN CUYK

Elle a raison... A ta santé, vieux Patapoum!

POOM

A la tienne, ami Couic. (*Ils se rasseyent et boivent.*)

LA CABARETIÈRE, *en s'en allant.*

La!... Ça vaut-il pas mieux que de vous quereller?



POOM

Elle a raison.

VAN CUYK

Elle n'a pas tort.

POOM

C'est une brave fille... A sa santé.

VAN CUYK

A sa santé. (*Ils boivent.*)

POOM

Et à la tienne. (*Ils boivent.*)

VAN CUYK

Et à la tienne. (*Ils boivent.*)

(*On entend le bruit du canon.*)

POOM, *à moitié assoupi.*

Qu'est-ce que c'est que ça !

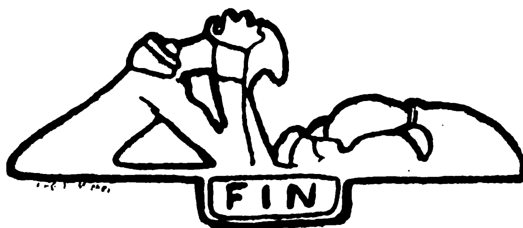
VAN CUYK, *s'endormant.*

Ça?... Rien... C'est les artilleurs qui font des bêtises...

(*Ils ronflent tous deux dans le ronflement lointain de la bataille.*

EUGÈNE FOURNIÈRE

Dessins de FÉLIX VALLOTTON.



La Noblesse allemande
et ses origines

I

La plupart des armoiries féodales sur les blasons de l'Allemagne ne sont plus que des décors vains, n'exprimant aucune puissance réelle. Mais elles sont authentiques, et la fantaisie et la fraude n'ont rien à y voir. Des lois sévères, vestiges de l'édifice gothique du Saint-Empire, régissent la noblesse, les titres et les particules ; et, d'accord avec les lois, les préjugés de l'aristocratie allemande rendent absolument impossible la constitution d'une noblesse de contrebande.

Dissipons d'abord quelques erreurs, assez communes en France, concernant les coutumes de la noblesse allemande. En Allemagne, la particule « de » (von) ne comporte nullement la noblesse. La noblesse la plus ancienne de l'Allemagne ne fait pas précéder son nom de la particule. Elle signe simplement ce nom, sans particule ni titre, parce que ce nom en lui-même, ancien et glorieux, n'a nul besoin de commentaires. D'aucuns signent : baron un tel, comte un tel, — sans introduire la particule entre nom et titre.

En effet, le Saint-Empire romain, jusqu'au XIVe siècle, conféra aux nobles des titres de « chevalier », « baron », « comte » — tout court. Plus tard, l'emploi du « von » précédant le nom d'un fief (comte de...., baron de...) s'accrédita, et, à partir du XVe siècle, le « von » figura dans les lettres de noblesse. Mais la vieille noblesse a toujours gardé, avec un soin jaloux, son nom indemne de toute particule, afin de ne pas être confondue avec la toute neuve « noblesse de lettre » (Briefadel), elle, qui si fièrement s'intitulait « noblesse primitive » (Uradel).

Il y a d'ailleurs en Allemagne une foule de roturiers munis de cette particule. Et voici comment : aux XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, sous le sévère régime des corps de métier, les artisans qui demandaient le droit de cité dans une ville quelconque, furent obligés d'ajouter à leur nom patronymique ou de baptême celui de leur village ou ville d'origine, à fins de distinction entre les nouveaux venus et les citoyens anciens. Cette jonction de noms se fit au moyen de la particule « von ».

Afin qu'on ne pût confondre les militaires d'origine roturière et munis de la particule, avec les guerriers de naissance noble qui en sont également pourvus, l'empereur Guillaume Ier, grand-père de l'empereur actuel, avait décidé que les premiers signeraient leur nom en le faisant précéder de la particule en toutes lettres : « von » :



tandis que les militaires de noblesse authentique n'indiqueraient l'existence de la particule que par la première lettre d'icelle : « v ».

Un autre usage dans la noblesse allemande veut — et en ceci elle se distingue de la noblesse de France, d'Angleterre et d'Espagne — que tous les membres d'une maison noble portent également le titre conféré au chef. Ainsi, dans une famille comtale, tous les fils de la maison s'intitulent « comte » et toutes les filles « comtesse ». C'est en vertu de cet usage que, par exemple, les quelque vingt-cinq membres de la famille Rothschild sont « baron » et « baronne ». La noblesse et le titre de baron des Rothschild sont d'origine autrichienne et régis par les lois de l'Empire, qui, en créant barons Mayer-Anselme Rothschild et ses cinq fils anoblissaient *ipso facto* toute leur descendance et rendaient transmissible à tous les enfants le titre baronnial. Exception est faite à cette règle dans les cas où le titre nobiliaire est lié à un majorat ou un fidéicommis. Là, c'est l'aîné de la famille seul qui, à la mort du chef, devient usufruitier du majorat et détenteur du titre transmissible uniquement d'après le droit de primogéniture. Dans quelques autres cas — fort rares du reste — le titre de comte ou de baron, sans majorat, fut conféré à titre purement personnel, et il dépendait du bon plaisir du souverain de voir ce titre transmis à un des descendants.

Dans les maisons ducales et princières, le chef seul porte le titre de Duc ou de « Fürst » (Prince sérénissime). Les fils d'un duc ou d'un « Fürst » sont, de son vivant, « Prinz » (prince), et le fils aîné seul hérite du titre de duc et de « Fürst ». Les autres restent « Prinzen ». Mais presque toutes les maisons ducales et princières d'Allemagne ont des titres spéciaux pour les fils aînés comme pour les cadets.

Le frère aîné du prince de Pless porte les titres de comte de Hochberg et baron de Fürstenstein. Dans la famille du prince de Putthus, les enfants ne sont que comtes et comtesses de Wylich et Lottum et du Saint-Empire romain. Les Radziwill n'ont pas de titres spéciaux pour leurs cadets. Le chef porte le titre de duc de Nieswiez, Olyska et Kleck et de « Fürst » de Radziwill. Tous les autres sont princes. De cette façon, la famille Radziwill étant fort nombreuse, il n'y a pas moins de cinquante-cinq princes et princesses de Radziwill. Un Radziwill, le prince Constantin, a épousé en 1876 Louise, fille de l'entrepreneur des jeux de Monte-Carlo, M. Blanc, et il est le beau-frère du prince Roland Bonaparte, veuf d'une autre fille de M. Blanc, Marie.

Dans la famille de Bismark-Schœnhausen le titre de prince n'est porté que par le chef, actuellement, depuis la mort de l'ex-chancelier, le prince Herbert. Tous les autres membres de la famille sont comtes, même le fils aîné du chef, qui n'a pas droit au titre de prince héritier. Quant au titre de duc de Lauenbourg, conféré au Chancelier de fer lors de sa chute, il s'est éteint avec son premier dignitaire. Guillaume II n'a pas voulu que ce titre fût transmis au prince Herbert, sous prétexte qu'il était exclusivement personnel et honorifique. Herbert a dû se contenter d'être prince de Bismarck.

Mais, si la noblesse allemande est authentique et ne renferme pas d'éléments de contrebande, il n'en est pas moins vrai que les origines de cette noblesse sont souvent ridicules ou immorales. Ridicules parce que beaucoup de nobles ont tout bonnement acheté leurs parchemins en remplissant la cassette particulière de certains principicules, ou bien en déchirant généreusement des notes de fournitures que tel pauvre monarque n'était pas à même de solder.

Parfois, dans le bon vieux temps, ces pauvres petits monarques se trouvaient dans un état de pénurie tellement gênant que leur unique ressource consistait en le trafic de lettres de noblesse, de décorations et de titres de « conseiller aulique », « fournisseur de la cour », etc. De nos jours encore, pas mal de familles ont acheté leur titre de noblesse à Gotha, à la grande fabrique de noblesse qu'était la cour du feu duc Ernest de Saxe-Cobourg et Gotha. Celui-ci, esprit libéral et exempt de préjugés, politicien et historien distingué, n'hésitait jamais à se mettre à la disposition de quiconque éprouvait le besoin de se faire anoblir, pourvu seulement qu'il payât bien. Son premier ministre, le baron Tempeltey, avait élaboré, pour ce genre d'opération, un véritable tarif. Le titre tout simple de chevalier avec la particule était coté 20.000 marcs, celui de baron en valait 35.000 et celui de comte 60.000. Tous ces titres étaient héréditaires... et payables d'avance, bien entendu. Le commerce de parchemin du duc de Saxe-Cobourg et Gotha était à ce point considérable, que ses cousins princiers finissaient par ne plus reconnaître dans leurs Etats et pour leurs sujets les titres de noblesse conférés par Saxe-Cobourg-Gotha. Par peur sans doute de la concurrence! Le Pape lui-même s'est cru menacé par ce débordement de titres, et Pie IX, de crainte de voir déprécier sa spécialité, les titres de comte romain, déclara ne pas reconnaître, dans les Etats de l'Eglise, les comtes et barons de provenance cobourgeoise.

Il y eut même des histoires assez divertissantes. Un richissime banquier berlinois, qui longtemps en vain avait sollicité l'anoblissement en Prusse, finit par acheter au duc de Saxe-Cobourg et Gotha le titre de baron. Triomphalement il rentra à Berlin, fit imprimer son titre sur ses cartes de visite et sculpter au-dessus de sa porte la couronne baronniale. Mais, hélas, la police veillait. Interdiction fut faite à notre baron de faire parade de son titre dans les Etats de la Prusse. De sorte que l'infortuné baron ne put s'appeler, à Berlin, que Monsieur un tel, tout court, et était obligé, pour avoir le plaisir de s'entendre donner du « monsieur le baron », d'aller passer quelques mois à Cobourg.

Le fils d'un forain, devenu millionnaire à la suite de spéculations heureuses effectuées pendant la guerre de 1870-1871, un M. Griebenow, acheta à la république de Saint-Marin le titre de comte de Paderno-Griebenow. En Prusse on ne lui permit pas d'arborer ce titre. L'aristocratie prussienne tout entière eût été scandalisée de voir reconnu « comte » ce fils de forain. Mais le comte de Paderno-Griebenow ne



se tint pas pour battu. Il alla à Cobourg, s'y fit naturaliser et rentra bientôt à Berlin où désormais le gouvernement prussien ne pouvait plus rien contre un sujet du duc de Saxe-Cobourg et Gotha. Le nouveau Cobourgeois acheta des maisons à Berlin et fut successivement nommé chambellan du duc de Cobourg et conseiller de légation de la république de Saint-Marin, au grand scandale de la haute aristocratie berlinoise.

II

Du souci de concilier l'amour et l'honnêteté est née cette invention germanique : le mariage morganatique. Lorsque les cœurs parlent haut et que l'inégalité des fortunes empêche un mariage ordinaire, il est un autre genre d'union, — légitime, elle aussi, aux yeux de l'Eglise et du monde. Mais cette union ne comporte pas les conditions et les attributs du mariage féodal, tels que la succession au trône, la transmission du nom et des titres, etc. L'épouse morganatique et ses enfants sont légitimes, sans pour cela partager les honneurs et succéder aux dignités de l'époux. Un roi, un prince allemand, s'éprend-il d'une étoile de théâtre, d'une chanteuse, d'une prima ballerina, — il peut l'épouser sans que les droits politiques de sa famille en soient changés. Le mariage morganatique ne donne pas même droit à la succession civile.

De ces mariages « de la main gauche » et d'adultères publics et scandaleux avec des maîtresses ouvertement avouées sont issues la plupart des familles nobles de l'Allemagne.

Parmi tous les princes souverains des trente-six états dont se composait l'ancien Saint-Empire allemand, ce sont surtout les princes de la maison de Hohenzollern qui, de tous temps, ont mérité, dans toute sa signification, le titre de « pères de la patrie ».

Le premier roi de Prusse, Frédéric Ier, avait pour maîtresse la fille d'un batelier, Catherine Rickers. Il maria cette favorite à son valet de chambre, Biedekamp, afin de doter ses bâtards d'un père légitime.

Plus tard, divorcée d'avec son mari le valet de chambre Biedekamp, et sur la demande de son royal amant, Catherine Rickers fut anoblie par l'empereur Léopold Ier et créée comtesse de Wartenberg. Ses enfants furent créés barons Biedekamp d'Aschenbach-Assbach. Cette famille est encore fort nombreuse aujourd'hui et répandue surtout dans les provinces rhénanes et dans le Palatinat.

Le roi Frédéric-Guillaume II de Prusse, le successeur de Frédéric le Grand, avait, à côté de son épouse légitime, une favorite, Wilhelmine Encke-Rietz, créée comtesse de Lichtenau (la fameuse Pompadour de la Prusse), et deux autres épouses morganatiques. Ces deux épouses de la main gauche étaient la comtesse de Voss, sœur du premier ministre du roi et créée comtesse d'Ingenheim — titre comtal transmissible aux enfants qu'elle eut de Frédéric-Guillaume II —, et la comtesse de Doenhoff, dont les enfants étaient comtes et comtesses

de Brandebourg. De la comtesse de Lichtenau le roi eut deux enfants. créés comtes de la Marck. L'aîné mourut dès sa naissance et le roi lui fit ériger, dans le temple protestant, un mausolée, œuvre du sculpteur Schadow.

Les comtes d'Ingenheim (petits-fils de Frédéric-Guillaume II) jouent de notre temps un grand rôle à la cour de Berlin. L'empereur Guillaume II les reconnaît ouvertement comme ses cousins et ce fut la célèbre villa Ingenheim, à Potsdam, qui l'année dernière a eu l'honneur d'héberger le ministre comte Schuwaloff à titre d'hôte de l'empereur. Des enfants qu'eut Frédéric-Guillaume II de la comtesse de Doenhoff, l'un était le comte de Brandebourg, le fameux président du conseil de 1848. Sa magnifique statue orne la Leipzigerstrasse à Berlin. Il mourut, dit-on, le cœur brisé de n'avoir pas pu obtenir satisfaction de l'empereur Nicolas Ier de Russie, qui lui avait craché au visage. Sa sœur épousa le duc régnant de Anhalt-Kœthen.

Le fils de ce prolifique Frédéric-Guillaume II était Frédéric-Guillaume III, le vaincu d'Iéna. Après la mort de la reine Louise, sa femme, il épousa, en mariage morganatique, la fille de son premier écuyer le général de Rauch. Elle reçut le titre de princesse de Liegnitz et son apanage se constitua au moyen d'une retenue d'un pfennig sur la solde quotidienne de chaque soldat prussien.

Le frère de l'empereur Guillaume Ier, le prince Albert de Prusse, divorça d'avec sa femme légitime, la princesse Marianne des Pays-Bas, et se remaria morganatiquement, en 1853, avec la fille d'un autre général de Rauch. Elle reçut, pour elle et pour les enfants qu'elle eut du prince Albert, le titre comtal de Hohenau. On se rappelle l'histoire des lettres anonymes par lesquelles l'impératrice fut avertie de la passion qu'inspirait à Guillaume II sa belle cousine de Hohenau. Le grand-chambellan de Schrader fut tué en duel l'année dernière par le maître des cérémonies de Kotze, à la suite de ces scandaleuses révélations.

Un autre frère de Guillaume Ier, le prince Adalbert de Prusse, épousait en 1850, en mariage morganatique, sa maîtresse, la célèbre danseuse Fanny Elsler, filleule du grand compositeur Joseph Haydn. Guillaume Ier anoblit la femme de son frère et lui conféra le titre de baronne de Barnim. Le fils de la danseuse, le baron de Barnim, entra dans la marine allemande. Guillaume Ier anoblit également les fils issus du mariage morganatique de son cousin, le prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, avec la baronne Schenk de Geyern. Ils reçurent le titre de comtes de Rothenbourg.

Une cousine de feu l'empereur Guillaume Ier, la princesse Crescentia de Hohenzollern-Sigmaringen, s'éprit d'un pauvre maître d'école de village, un nommé Fischler. Elle l'épousa en mariage morganatique et les enfants qu'elle eut du maître d'école furent créés — en même temps que leur père — comtes Fischler de Treuenfels-Treuburg (Treuenfels veut dire : rocher de fidélité, la fidélité du maître d'école Fischler devant rester inébranlable comme un rocher). Le fils aîné, issu de ce mariage, le comte Frédéric Fischler de Treuenfels,



épousa la fille de l'empereur du Brésil, Dom Pedro Ier, et de sa maîtresse, de Santos, laquelle fille fut créée duchesse de Goyaz.

Un autre cousin de Guillaume Ier, le fameux prince Louis-Ferdinand de Prusse, tué à la bataille de Saalfeld (1806), avait de sa maîtresse, Henriette Fromm, un fils et une fille, qui reçurent du roi Frédéric-Guillaume III le titre seigneurial de Wildenbruch. Le fils fut, de 1852 à 1858, ambassadeur de Prusse auprès de la Sublime-Porte, et le fils de celui-ci est le fameux poète lauréat de Guillaume II, Ernest de Wildenbruch. Le père du prince Louis-Ferdinand, le prince Auguste de Prusse, avait, de sa maîtresse Wichmann, un fils et une fille également anoblis par le roi son frère. Ils reçurent le titre de Waldenburg.

Un troisième cousin de l'empereur Guillaume Ier, le prince Joseph-Guillaume de Hohenzollern (de la branche catholique Hohenzollern-Hechingen), prince évêque de Ermland et abbé régnant de l'abbaye princière d'Oliva, avait un bâtard qui fut créé baron de Wœhrstein en 1812.

Un des trente-deux enfants naturels du margrave Frédéric d'Anspach et de Bayreuth, prince de Hohenzollern, margrave de Brandebourg, duc de Prusse et comte de Sayn, reçut le titre de baron de Plessemberg. Deux autres de ces bâtards devinrent seigneurs de Carlowitz et une fille bâtarde comtesse régnante de Schœnbourg-Hinterglauchau. Trois fils de ce même prolifique margrave de Brandebourg-Bayreuth furent élevés aux rang et titre de baron de Falkenhausen. Un huitième bâtard fut seigneur de Jaegersfeld ; un neuvième et un dixième devinrent barons de Stoltzenberg ; un onzième reçut le titre de seigneur de Wildenbruch (comme les bâtards du prince Louis-Ferdinand de Prusse).

Le margrave Frédéric d'Anspach et de Bayreuth, prince de Hohenzollern, neveu du roi Frédéric-le-Grand par sa mère, sœur du roi, vécut sardanapalesquement à Bayreuth et à Anspach. Ce fut ce même prince qui enleva, à Paris, la célèbre tragédienne Clairon pour en faire sa favorite toute-puissante, à Anspach, dix-sept ans durant (1765-1782). Il l'affichait ouvertement au grand scandale du peuple, tandis que sa femme légitime, une princesse de Saxe Cobourg, vivait loin du palais, dans la retraite.

Les barons de Kotzan, qui comptent aujourd'hui parmi les plus riches membres de l'aristocratie allemande, descendent aussi d'un bâtard du margrave. Descendant de bâtard encore — d'un bâtard du prince électeur de Brandebourg — le célèbre théologien Achaz. Achaz de Brandebourg est son vrai nom : mais l'honorable pasteur, par humilité évangélique sans doute, se contenta du simple patronyme d'Achaz.

La maison d'Anhalt, apparentée à la maison de Hohenzollern-Brandebourg, dont les princes régnaient jadis sur la marche de Brandebourg, n'est pas moins fertile en bâtards. Presque tous les princes

d'Anhalt ont eu des enfants naturels et tous les rois de Prusse presque ont rendu à leurs cousins le service d'anoblir leurs bâtards.

Le prince régnant d'Anhalt-Dessau, qui, comme général du roi Frédéric II de Prusse, acquit la célébrité sous le nom d' « alter Dessauer » (le vieux de Dessau), avait de sa maîtresse, Anne Sœldner, une fille de paysan, deux fils. Le roi de Prusse les anoblit en leur octroyant le titre de barons de Berenhorst. Le fils légitime de l'alter Dessauer, le prince héritier Guillaume-Gustave, eut, à l'époque même où son père procréa les futurs Berenhorst, quatre bâtards de sa maîtresse Catherine Schardius. Ceux-là, le roi de Prusse les fit comtes d'Anhalt et seigneurs d'Anhalt. Après la bataille d'Iéna, le roi anoblit les trois enfants du prince Léopold III d'Anhalt-Dessau et de sa maîtresse, Louise Schoch. Titre : seigneurs de Beringer. Un bâtard du prince Albert d'Anhalt-Dessau fut créé baron de Heideck, en 1836. Les comtes de Waldersee ont une origine analogue. Le prince Léopold III d'Anhalt-Dessau avait, de sa maîtresse Julie Hoffmeyer, un fils, François-Jean-Georges, qui fut créé comte de Waldersee par le roi de Prusse. Sa mère reçut à la même occasion le titre de baronne de Neidschütz, ce qui veut dire : garde-toi de l'envie. Le roi Frédéric II était aussi malicieux que spirituel.

Le premier comte de Waldersee épousa une des filles bâtardes du déjà nommé Guillaume-Gustave d'Anhalt-Dessau, la comtesse d'Anhalt, et mourut en 1823, grand-maître des cérémonies à la cour ducale de Dessau. Son petit-fils est le fameux comte de Waldersee, le chancelier de demain, qui, ami et conseiller de l'empereur Guillaume II, joue un rôle prépondérant à la cour de Berlin.

Chose curieuse. Ce même comte de Waldersee, descendant d'un prince du sang et d'une fille du peuple, est devenu l'oncle de l'impératrice allemande, épouse de Guillaume II, et ce grâce à l'union d'un prince du sang avec une femme de la bourgeoisie. Car l'épouse du comte de Waldersee est une juive américaine, Esther Lee, fille de David Lee, de New York, et veuve du prince Frédéric de Schleswig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg. Ce feu prince était l'oncle en ligne directe de l'impératrice allemande, et il lui fallut abdiquer tous ses droits princiers pour pouvoir épouser la belle Esther Lee, fille d'un négociant new-yorkais.

Le mariage fut célébré le 3 novembre 1864. l'abdication et la renonciation aux rang, titre et nom de prince de Schleswig-Holstein avaient eu lieu six semaines avant, le 28 septembre 1864. Mais, comme on ne pouvait pourtant pas laisser ce pauvre prince complètement anonyme, l'empereur d'Autriche lui octroya le même jour le nom de prince de Noër. Comme prince de Noër, il n'était plus prince du sang mais il était toujours prince. Et l'essentiel pour lui était de pouvoir maintenant épouser, de la main droite et le plus légitimement du monde, l'ambitieuse américaine. Le pauvre prince de Noër ne survécut que peu de temps à sa solennelle abdication. Il mourut le 2 juillet 1865. Sa veuve, la princesse de Noër, née Esther Lee, se remaria en



1874 avec le comte Alfred de Waldersee, général de cavalerie, aide-de-camp général de l'empereur, conseiller d'Etat, membre de la Chambre des seigneurs, etc., etc.

Comme par son mariage légitime avec le prince de Noër, ci-devant de Schlewig-Holstein, Esther Lee est devenue tante de l'impératrice allemande, son mari actuel, le comte de Waldersee est devenu l'oncle par alliance de l'impératrice. Et, en effet, l'impératrice n'omet jamais de leur donner ces doux noms : oncle, tante.

Pour finir et à titre de curiosité, un détail encore relativement à la maison de Schleswig-Holstein. La duchesse Augusta de Schleswig-Holstein-Beck, née comtesse d'Orselska, était non seulement la fille naturelle du prince électeur de Saxe et roi de Pologne, Auguste le Fort — issue de ses amours avec Henriette Renard, — mais encore sa maîtresse.

Auguste le Fort qui, comme père et comme amant avait des devoirs envers sa fille et maîtresse, l'éleva au rang de duchesse régnante en la mariant au duc de Schleswig-Holstein.

CERINI

Vénus Ennemie [1]

VII

Le potier d'étain.

La petite Jeanne Critzner s'est-elle vraiment fiancée au malheur pour avoir rencontré sur son chemin le morne héros de ce livre ? Ne pourra-t-elle jamais échapper à ce mauvais sort ?

Elle-même, aujourd'hui, secouerait tristement la tête si quelque confident intime lui parlait de bonheur et d'amour : elle penserait peut-être encore, la pauvre âme fidèle et résignée, à ce Gabriel Montreano dont elle n'a plus de nouvelles depuis si longtemps.

C'est qu'elle a beaucoup rêvé, elle aussi, et que la torpeur énervante des rêves ne se disperse qu'à la longue. Mais...

Mais racontons plutôt la simple histoire de Jeanne Critzner et comment elle devint — mon Dieu, oui ! — madame Handl... Aussi bien sera-t-il doux et réconfortant de lire, après la morne et lamentable aventure de Gabriel Montreano, la furtive idylle d'un bon potier bavarois.

Madame Critzner mère, après ce qu'elle nommait ses malheurs, avait loué un petit appartement de trois pièces dans une cité attenant à la Thal, qui est une des grandes rues de Munich.

Un sage se fût réjoui de cet emplacement, — recoin de province enclavé en pleine ville, comme si la civilisation l'eût oublié là : d'un côté la Thal, avec son agitation, placide comme l'est généralement l'agitation germanique ; à l'autre extrémité, la surprise d'un moulin qu'actionnait un petit cours d'eau, à découvert pour la circonstance et qui s'empressait de disparaître à nouveau sous terre...

Les habitants de cette cité s'observaient volontiers les uns les autres ; la double rangée de colonnes qui les séparait de la Thal semblait à beaucoup d'entre eux marquer le commencement d'un autre univers où l'on ne s'aventurait qu'après un peu de toilette faite.

L'arrivée de Mme veuve Critzner et de sa fille alors âgée de dix-huit ans, éveilla dans ce milieu une curiosité plutôt bienveillante : les hommes surtout, par bonté d'âme, firent tous leurs efforts pour entrer en relations avec les deux femmes et leur épargner une solitude trop exacte.

La veuve — dépourvue de cette énergie, de cette fermeté morales qui font porter fièrement le secret d'une fortune passée — répondit bientôt aux avances des voisins, que Jeanne tenait à l'écart, moins

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er août, 15 août et 1er septembre 1899.

par orgueil que par indifférence. Mme Critzner expliqua à sa fille « qu'elle devrait bien se montrer un peu aimable avec les personnes : elle passait, le matin et le soir, allant à son bureau et en revenant, comme si elle ne connaissait personne ! Ce n'était pas ainsi qu'il fallait se conduire, et ça coûtait vraiment peu d'inspirer de la sympathie aux voisins qui peuvent, à l'occasion, vous rendre bien des petits services ! »

La douce Jeanne se pliait, un peu faible, à tous les caprices de sa mère dont elle avait grand'pitié...

Or, au-dessous de leur appartement florissait, non sans tapage, un marchand d'oiseaux, dont le fils apparaissait de temps à autre, sous l'apparence d'un fantassin bavarois.

Le soir même, Jeanne s'arrêta par politesse, devant une cage contenant deux affreux petits inséparables dont elle fit semblant d'admirer fort la gentillesse.

Le fantassin bavarois était justement derrière la vitre du magasin. Il fut saisi d'une émotion soudaine en voyant cette demoiselle, peu expansive d'ordinaire, s'attarder devant les bestioles...

A la Saint-Jean, au moment où elle sortait, Jeanne trouva devant sa porte le troupier tenant, en sa main gantée de filoselle blanche, la cage avec les deux perruches... Il s'avança respectueusement, et la figure dilatée de bonheur, la voix tremblante, il déclara :

« La fête de votre nom aujourd'hui... Sainte-Jeanne... L'autre jour vous avez regardé ces deux oiseaux-là, et amicalement je vous prie de les accepter... »

Jeanne toute décontenancée, faillit bien éclater de rire... Elle sourit, et surtout, d'embarras, elle rougit...

Oh, cette rougeur ! Karl, pourpre lui-même, la remarqua...

A quoi tient la destinée ! Sans cette rougeur fortuite, Jeanne Critzner eût sans doute coiffé Sainte-Catherine.

Karl réfléchit longuement. Elle l'enthousiasmait, le remplissait d'une allégresse invraisemblable, cette simple phrase qu'il se répétait à lui-même, pour le plaisir : « La demoiselle Jeanne a rougi ! » A chaque fois il revoyait dans son souvenir la jolie fille, si grave d'ordinaire, mais, cette fois, interdite et qui le regardait toute contente.

Cela devint le poème de sa vie, et la Sehnsucht chanta dans son cœur...

Karl était né dans un village de la Hesse rhénane : sa famille était depuis peu installée à Munich où le brave garçon se trouva d'abord désorienté et intimidé.

Ce n'est pas que Munich soit emphatique et froid comme on le dit volontiers. La ville possède au contraire un charme spécial et je ne sais quoi d'attendrissant.

Avec ses fontaines délicates et son hôtel de ville évocateur de passé,

la Marienplatz réveille des sensibilités vagues ; cette impression est complète si vous y passez vers le soir, alors que les lampes électriques. très haut placées, versent sur la place une lumière semblable à du clair de lune, et surtout si le clocher voisin s'illumine à l'improviste et qu'en descende le son atténué des cors...

Les roides monuments grecs sous le ciel germanique émeuvent aussi du spectacle de leur exil ; même, imposants. un peu frigides, ils donnent une impression de solitude.

Ajoutez à ces choses les gentilles promenades au bord de la rivière, les grands jardins de plaisir où l'on s'abreuve le soir en écoutant des orchestres langoureux...

Vous comprendrez que Munich soit extrêmement doux à la tendresse et accueillant à l'amour...

Karl, revenu du service militaire, avait installé dans le magasin paternel un atelier de potier d'étain.

Il fabriquait au début des gobelets banals, de menus objets tournés, puis, exercé à la ciselure et au repoussage, il avait accepté la réparation de ces pièces anciennes « à façon d'argent » qui constituèrent si longtemps la seule orfèvrerie permise aux roturiers.

A manier ces objets d'une beauté parfois simple et parfois chargée d'ornements, l'ingénieux ouvrier imaginait des compositions archaïques, avec une invention personnelle dans mille détails. Il entreprit des études, superficielles du reste, d'archéologie, et s'éleva au rang d'un de ces artisans presque artistes qui foisonnaient en Bavière jusqu'au dix-huitième siècle.

Karl poursuivait son travail avec toute l'ardeur d'un espoir secret... A certaines heures, on aurait pu le voir arrêter le ronflement du tour, interrompre les coups légers de son burin et tendre l'oreille vers la porte laissée ouverte : c'est que Jeanne avait pris l'habitude d'entrer vers le soir, examiner les œuvres nouvelles de son amoureux.

C'était devenu pour elle le principal intérêt de sa vie furtive, ce petit atelier encombré d'outils ; elle s'amusait à voir couler l'alliage liquide et brillant ; elle éprouvait une curiosité anxieuse lorsqu'il fallait débarrasser du moule la masse encore grossière de l'objet qu'il faudra mettre au tour et qui. ensuite, s'affinera sous les coups patients du ciseau.

Même, elle dessina en ses heures libres, quelques projets d'une imagination charmante : gobelets tors à large base. aiguières à la panse rebondie.

Ces objets se vendaient presque toujours un bon prix. Lequel, de Karl ou de Jeanne, était le plus heureux lorsqu'une de ces collaborations procurait un beau bénéfice ? On eût été fort embarrassé de le dire...

Jeanne prit goût a ce travail : elle imagina des applications de métaux divers, des lames d'argent poli sur des gobelets d'étain mat ; ou bien, dans un grossier hanap, elle faisait sertir de menus ornements.



Karl admirait sincèrement la jeune fille qui puisait dans des livres de chimie quelques notions profitables : elle inventa d'incorporer à l'étain des parcelles d'oxydes et d'émaux variés que le polissage ensuite faisait apparaître à la surface comme des traînées de poussière vive.

Une pièce fut vendue quatre-vingts marks : et ce jour là on célébra par une petite fête le succès de cette combinaison qui avait passionné les deux jeunes gens pendant des jours. Concevez un lourd gobelet de verre vert enlacé d'un fin réticule d'étain ; alentour serpentait une branche de vigne vierge en cuivre rouge. Ils avaient fondu de minces lames de verre sur le métal découpé, puis trempé dans un acide ; la flamme oxydante ou réductrice du chalumeau avait déterminé les plus imprévus mélanges de vert-bleu et de couleurs fauves. Sans pouvoir prétendre à une imitation de la nature, l'ensemble, s'harmonisant avec le verre glauque, offrait une richesse délicate de couleurs.

La vie coulait ainsi, tranquille et lente, quand Mme Critzner fit une maladie assez grave ; il fallut l'opérer. Un jeune chirurgien, le docteur Gnauck, ami de Karl, s'en chargea ; les deux femmes crurent longtemps qu'il avait épargné par pure charité le pénible transfert à l'hôpital ; mais, secrètement, Karl avait donné cinq cents marks pour l'intervention.

Il soigna Mme Critzner comme il eût fait pour sa mère et passa trois nuits auprès d'elle, insistant, sans y réussir, pour que Jeanne prît quelque repos.

Le jour où le docteur Gnauck déclara enfin qu'il répondait de la vie de sa malade, les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était la première fois que Karl embrassait son amie, et, malgré les circonstances dramatiques, ce fut l'amoureux qui goûta la douceur de ce baiser bien plus que le garde-malade.

Bref, à quelques jours de là, Karl se vêtit avec cérémonie et demanda gravement à Jeanne de lui répondre sans détours... Il commença effectivement une harangue dont il avait pesé chaque terme : « Est-ce qu'elle n'avait pas compris quel espoir le soutenait et pourquoi il avait prodigué ses efforts en vue de se faire une situation ? » Il expliqua aussi que deux femmes ne pouvaient, comme cela, rester toutes seules dans la vie...

Mais au moment de faire sa demande, le brave garçon fut saisi d'une telle angoisse, qu'il ne put retenir ses larmes... Jeanne l'apaisa comme un enfant, et lui caressa les joues...

Devant cette douleur sincère et si naïvement exprimée, elle se sentit plus encore stupéfaite qu'attendrie... elle songea surtout à l'avenir de sa mère... le nom de Gabriel résonna dans son esprit, un petit regret la mordit au cœur...

...Bientôt elle tendit la main à son fiancé...

Mme veuve Critzner, en apprenant cet événement, poussa un gros soupir... (elle jugea qu'elle devait bien cela au souvenir de sa situation passée...)

Puis, immédiatement, elle eut la générosité de féliciter sa fille d'épouser *un artiste*. Le cœur de cette mère devenue égoïste avec l'âge avait pourtant trouvé la seule parole qui fût délicate et bonne...

Le lendemain, quand Jeanne descendit à l'heure ordinaire pour se rendre à son bureau, le fiancé surgit devant elle :

« J'espère bien, dit-il, que vous n'allez pas à votre travail ?

— Mais si... comme tous les jours ! »

Alors, il lui prit la main :

« Je veux que vous ne pensiez plus qu'à être... contente ! »

Il n'osait pas dire : heureuse.

Jeanne Critzner, devenue madame Handl, est encore assaillie parfois de regrets lointains ; une vague tristesse habite à côté d'elle, mais comme une compagne furtive à laquelle on ne prend plus garde, et qui, un beau jour, disparaîtra sans même qu'on le remarque tout d'abord...

Mais ce jour-là, certainement, M. Handl priera sa femme de faire un beau gâteau, et l'on fera venir de la rathskeller une fameuse bouteille de Liebfrauenmilch !

Jacques de Nittis

FIN



Vittore Pisano

Une exposition temporaire, dans l'une des salles du Louvre, des nombreux et précieux dessins de Vittore Pisano en possession de notre grand musée, est une exceptionnelle occasion pour parler d'un des plus curieux artistes de tous les temps.

Dans cette serre chaude de talents qu'est l'Italie, un artiste contraste. Alors que ses compatriotes sont géniaux à l'âge où les enfants du nord s'intéressent encore aux destinées d'une bulle de savon, Vittore Pisano doit chercher longtemps avant de faire œuvre durable.

Les chroniqueurs italiens disent bien que, né vers 1380, il était admiré et considéré dès les premières années du xve siècle. Mais leur dire est si sujet à caution ! Il nous plaît, il nous semble plus logique — et les dates connues nous donnent raison, — étant donné l'art réfléchi de Pisano de croire qu'il chercha longtemps avant de trouver la vérité, que même toute sa vie il dut peiner pour œuvrer.

Au moment où il naît, les écoles d'art sont déjà nombreuses, elles diffèrent avec les races, les tempéraments, les ambiances. Que de doute chez un esprit observateur ! Les peintres flamands et allemands, nombreux dans les cours du nord de l'Italie, à Venise, montrent à Pisano les avantages de la vérité et de la simplicité ; les siennois, les ombriens, Lorenzo Monaco, Pietro de Montepulcino, le séduisent par leur pittoresque naïveté ; enfin, les florentins : Brunelleschi, Ghiberti, Donatello, en même temps qu'ils lui apprennent les techniques des divers arts, l'initient à la beauté. Peut-être Vittore Pisano va-t-il être absorbé par ces derniers ; ils sont si grands, si savants et connaissent tant de secrets ! Heureusement qu'il est mis en garde contre les tours de force d'anatomie, de géométrie et de perspective, dont l'abus contribuera tant à la décadence de l'art, par un peintre délicat et exquis, Gentile da Fabriano, dont il aura l'honneur de terminer certaines œuvres, à Venise et à Rome, au Palais Ducal et à Saint-Jean-de-Latran.

La vérité l'emporte. Toute sa vie Vittore Pisano sera son fidèle, très humble, très patient. Il ne dédaignera rien. Le plus petit brin d'herbe, le plus frêle insecte auront en lui un observateur attentif, jamais rebuté. Et, en récompense, les moindres accessoires de ses œuvres seront rendus avec un tel sens de la vie que l'œuvre pourra être détruite, détériorée, le fragment qui subsistera dira immédiatement la gloire de son auteur, portera son indélébile signature.

Le labeur de Vittore Pisano est immense. Il peignit des fresques, fit des portraits, retrouva l'art de la médaille dans lequel il atteignit du premier coup au chef-d'œuvre, mais cela très tard dans sa vie. Sa

première médaille, celle de l'empereur Paléologue, ne peut être antérieure aux années 1439-1440.

Cependant, les médailles exceptées, il reste peu de choses de lui. Perdues ses décorations de la salle du Conseil, à Venise (1422), des châteaux de Milan et de Ferrare, de l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome et de la chapelle de Mantoue. Quelques débris de fresques subsistent à Florence dans les églises de San Fermo Maggiore et Santa-Anastasia, deux panneaux médiocres portent son nom au musée de Vérone, ainsi qu'un portrait de Lionel d'Este au musée de Bergame : celui-ci excellent et bien authentique : voilà pour l'Italie. Londres où tout se retrouve, possède à National Gallery une admirable « Vierge entre Saint-Antoine et Saint-Georges » et un « Saint-Hubert ». Berlin, une « Adoration des Mages ».

Enfin, notre Louvre peut montrer depuis quatre ans cet adorable portrait de princesse de la maison d'Este, surgie en un jardin féerique essaimé de fleurs et de papillons. Quelle révélation que ce mélange de réalité et de pittoresque! Aussi fut-il pour maints artistes l'occasion d'une orientation nouvelle.

Combien il est regrettable que cette vision ne soit pas complétée, ou Louvre même, par une composition de la valeur du Saint-Georges et du Saint-Antoine, de National Gallery. Quelle heureuse compréhension du décor fruste avec une pointe de mystère ; quel curieux contraste, voulu, cherché par un esprit raisonneur et observateur, que cet ascète en contact avec l'élégant chevalier, l'humble porc de l'un, l'aristocratique dragon de l'autre : deux âmes, deux races en présence.

Mais si la fragilité de la peinture a rendu rares les œuvres peintes de Vittore Pisano, le bronze a conservé soigneusement ses médailles. Elles restent d'éternels exemples de vérité, d'observation et de bon goût. On a fait autrement. Des visions différentes se sont manifestées dans cet art difficile, certains ont été plus ingénieux, aucun n'a eu plus de grandeur et de simplicité.

On peut attribuer avec certitude vingt-quatre médailles à Vittore Pisano. Mais pour arriver à ce nombre il faut compter les différents revers d'une même effigie. Les personnages représentés se réduisent à quinze, modelés par Vittore Pisano entre 1439 et 1449 :

Jean VII Paléologue, vers 1439-40 : Filippo Maria Visconti, vers 1441 : Francesco Sforza, vers 1441 ; Pietro Candido Decembrio, vers 1441 : Nicolo Piccinino, vers 1441 ; Lionello d'Este, vers 1444 ; Sigismundo Pandolfo Malatesta, vers 1445 ; Dominico Malatesta Novello, vers 1445 ; Giovanni Francesco de Gonzague, vers 1447 ; Ludovico de Gonzague, dit le Turc, vers 1447 ; Cecilia de Gonzague, vers 1447 : Vittorino de Feltre vers 1447 : Belloto de Côme, vers 1447 : Don Inigo d'Avallos, vers 1449 ; Alphonse d'Aragon, vers 1449.

Ces effigies empreintes d'intellectualité et de passion nous intéressent, non comme de rétrospectives curiosités, mais comme des contemporains.



En vue de ses peintures et de ses médailles, Vittore Pisano, artiste laborieux arrivant à la perfection, à force de ténacité, avait exécuté un nombre considérable d'études et de croquis à la plume, au crayon, à la pointe d'argent. Volontiers il employait le parchemin ou les préparations gouachées qui permettaient une précision plus grande dans les contours. Plus heureux que les fresques pour lesquelles ils servirent, ces dessins sont conservés en nombre dans les musées d'Europe : à l'Albertine, à Oxford, au British Museum, à Francfort, à Berlin, et dans les collections du duc de Devonshire, du duc d'Aumale (Chantilly), de MM. de Chennevière et G. Dreyfus. Mais quelle infinitésimale partie du labeur de Pisanello représentent-ils? C'est ce qu'on ne saura jamais.

Par une exceptionnelle fortune, le Louvre en possède de précieuses et nombreuses séries.

La plus importante était primitivement incluse dans un recueil attribué en entier par son possesseur italien, Vallardi, à Léonard de Vinci, — ce qui n'est pas une médiocre considération. On s'aperçut peu après l'achat de l'album par le Louvre, sous Napoléon III, qu'un certain nombre de dessins devaient être restitués à Vittore Pisano.

On retrouvait en effet des croquis, des esquisses se rapportant à ses plus authentiques compositions, des études datées pour les effigies de ses médailles et leurs revers. Grâce à cette série de dessins, il était permis de suivre ses efforts, ses hésitations, ses triomphes, de s'initier à sa méthode de travail, de retrouver en un mot la genèse de la plupart de ses œuvres.

Mais, à cause de leur nombre même, ces dessins étaient pour la plus grande partie ignorés des habitués du Louvre. Aussi, la Conservation a-t-elle eu récemment l'heureuse inspiration de consacrer la salle d'exposition temporaire à l'exposition des dessins de Pisanello.

Pour que l'enseignement soit complet, elle a fort à propos réuni dans des passe-partout les photographies des œuvres connues de Vittore Pisano, dans des vitrines, ses médailles, enfin, accroché à la place d'honneur l'admirable portrait peint qui est en sa possession.

On peut ainsi suivre le maître, s'intéresser à ses efforts, vivre sa vie. Il semble qu'il doive apparaître, grave avec sa coiffe florentine, pour faire lui-même les honneurs de son exposition.

A voir si vivants tous ces portraits d'hommes et de femmes, on s'illusionne et aucun ne paraît inconnu. Qu'ils endossent le costume moderne, — on les reconnaîtra entre mille dans la foule.

Voici Jean Paléologue, empereur de Constantinople, Alphonse d'Aragon, Filippo Maria et Giovanni Galeazzo Visconti, G. Francesco de Gonzague, Piccinino, l'élégant condottière, et d'autres, anonymes, mais non moins caractéristiques, comme ce jeune homme à l'œil vif, au visage coloré et aux narines palpitantes ; comme cet autre à la tête rosée, comme ce nègre, pauvre bête curieuse au service de quelque petit tyran somptueux. Tous ont ce qu'ils faut pour ne pas être oubliés, ni confondus.

Le Louvre est particulièrement riche en profils d'Alphonse d'Aragon; il y a aussi plusieurs croquis en vue de la médaille définitive. Aussi peut-on suivre la marche du travail de Pisanello. Le simple trait d'abord, puis un autre plus fouillé et ombré. Enfin intervient la plume pour la mise à l'effet, elle remplit l'emploi du burin entaillant le métal; grâce à elle le profil se précise, se colore ; le schéma disparaît pour faire place à l'expression, à la vie : Pisano n'a plus qu'à modeler un chef-d'œuvre.

Tel est le procédé qui sert pour toutes ses médailles, pour les plus délicieuses, celle de Cécile de Gonzague, comme pour les plus terribles, celles des Malatesta, de Lionel d'Este, à profil bestial, de Filippo Maria Visconti, dont le physique, repoussant au dire des contemporains, garde, vu de profil et sous le trait ferme de Pisano, une gravité de citoyen romain. Mais analysez l'œil, les rides !

Pisanello attachait une importance extrême aux revers de ses médailles. Ils sont des modèles de sobriété et d'élégance. L'observation jamais lasse de leur auteur attentif aux plus humbles choses, en a fait des chefs-d'œuvre ornementaux. Mais qu'est cela à côté de leur signification, de leur rapport avec le personnage qu'ils commentent ? A leur examen, on devine l'avers, le degré d'intellectualité ou d'orgueil du portraicturé dont l'effigie va tout à l'heure apparaître. Tandis que, pour le poète Candido Decembrio, qui fut un moment président de la République milanaise, un livre ouvert et ses signets suffisent ; que, pour Belloto de Côme, également poète, Vittorino de Feltre, précepteur des enfants de J.-F. de Gonzague et Don Inigo d'Avallos, chambellan d'Alphonse d'Aragon, une hermine, un pélican nourrissant ses petits, un paysage avec un globe étoilé disent le charme immaculé de la poésie, le dévouement du maître pour ses élèves, les qualités diplomatiques du troisième, — la prétention d'un Piccinino ou d'un Lionel d'Este, seigneur de Ferrare, se montre soit dans un griffon allaitant un enfant, soit dans un génie devant un lion ou dans un lynx assis les yeux bandés; la brutalité d'un Sigismundo Pondolfo Malatesta exige un chevalier bardé de fer. La carrure de celui-ci contraste avec l'allure voûtée de Novello Malatesta. Chez ce faible l'amour de la force s'allie au mysticisme. Et si, par orgueil familial, il est encore bardé de fer, c'est au pied d'une croix qu'il est représenté, au revers de sa médaille. La confiance en la force aveugle, fait place au besoin de surnaturel : un peu moins lion, un peu plus tigre.

Mais s'agit-il de commémorer la grâce patricienne de la délicate Cecilia de Gonzague, Vittore Pisano représente une jeune vierge, minue, sous la garde d'une licorne, symbole de pureté : elle est seule, Diane des cimes neigeuses, frêle et pensive, dans une jolie pose abandonnée, près de sa fidèle licorne. Et ce n'est pas encore assez sans doute pour chasser les mauvais esprits des ombres, insatiables bru-



tes qui pullulent dans les cours ducales, car toutes deux sont baignées de la douce lumière irradiée d'un croissant lunaire (1).

Pour arriver à cela que d'études il a fallu au laborieux génie de Vittore Pisano !

Il a tout vu, tout étudié : les dures faces de tartares à nez écrasé, à bonnet pointu, évocation des Huns, venus avec l'empereur Paléologue. les bêtes étranges : chameaux, éléphants, traînées à sa suite : il a noté les allures des patriciens et des hommes du peuple, les traînes des dames et les corsages des jouvencelles ; il a copié, analysé les anatomies de la faune, les souplesses de la flore, gouachant ses sujets avec une telle précision qu'on pourrait les croire exécutés pour une collection scientifique. — Un « Faucon capuchonné » et un « Chien au Collier », figurent depuis longtemps parmi les trésors du Louvre. — Voici encore des singes, des ours, des buffles, des renards, des lévriers, des cerfs, des cigognes, des chouettes, des lézards, des sauterelles. Mais où finit le réel et où commence le fantastique, voilà ce que Pisano cherche et trouve lorsqu'il transforme la chauve souris, soigneusement étudiée, en vampire, tel autre animal en griffon, conservant scrupuleusement dans ces bêtes apocalyptiques les organes essentiels de la vie.

Et quel plaisir de retrouver tel cheval, tel cerf, tel faucon, tel singe et la centaine de bestioles si amoureusement étudiées, dans « l'Adoration des Mages », dans le « Saint-Hubert, » dans le « Saint-Georges », bref dans les compositions définitives de ce peintre qui ne comprenait pas la nature sans la vie active.

Les dessins d'animaux de Pisano ont une telle valeur d'art qu'un écrivain a pu récemment prendre pour sujet d'article l'étude de ces seuls dessins. Mais il est bon, à ce sujet, d'insister sur ceci : Pisano, comme ses plus illustres contemporains, fut intéressé par toutes les manifestations de la vie, il les étudia aussi loin que possible, et le dessin le plus parfait dans une catégorie a son pendant dans une autre : on pourrait faire un Pisano botaniste, joaillier, couturier, etc.

Cet artiste rare n'a-t-il pas étendu son activité à toutes les besognes décoratives... Il a ainsi laissé des projets de décor pour les galères et pour les canons et couleuvrines d'Alphonse d'Aragon qui semble avoir été particulièrement compréhensif de son génie.

Les dessins de Victor Pisano ne laissent pas de poser un problème intéressant. Il est évident que tous ceux qui figurent sous son nom, lui appartiennent, mais ils diffèrent tellement d'exécution qu'il a fallu les repérages les plus subtils pour arriver à l'attribution définitive. Parfois, ils sont franchement gothiques, d'autres fois leur caractère est nettement renaissant. Tel détail de costume, telle anatomie d'animal sont notés avec l'exactitude un peu sèche des primitifs : à

(1) Sur la signification héraldique des revers des médailles de Vittore Pisano et, en général, sur son œuvre, consulter ce net et précis travail de M. Aloïs Heiss : *Les Médailleurs de la Renaissance*.

côté de cela, certaines figures, comme le jeune homme rasé et le nègre que nous avons déjà cités, ont l'ampleur des œuvres de Donatello.

Ils se sentent évidemment des influences diverses subies par Victor Pisano. Peut-être aussi celui-ci, qui avait beaucoup vu, beaucoup retenu, eut-il la faculté de modifier ses notations en vue de l'effet à donner, du but à atteindre. Car sa manière gothique se retrouve dans des croquis de médailles exécutées dans la plénitude de son talent et alors que la poussée de la Renaissance disqualifiait les procédés antérieurs.

Ces différentes considérations rendent d'autant plus louable la restitution à lui faite des dessins injustement portés au compte, déjà si riche, du Vinci. Et cette restitution est à l'honneur des gens de goût qui se sont succédés à la conservation des Dessins du Louvre depuis M. de Reiset qui, le premier, démêla la vérité.

Quoiqu'il en soit, la figure de Vittore Pisano est faite pour nous intéresser.

Ce n'est pas un artiste superficiel, dessinant comme l'oiseau chante, mais un laborieux, curieux de toutes les choses, les approfondissant si dévotement qu'il en sent toutes les beautés et peut les rendre en croyant et en poète.

En fait, un talent robuste comme l'homme lui-même. Ainsi apparaît-il dans l'admirable médaille, que beaucoup lui attribuent, où se trouvent fixés les traits de son visage robuste et songeur.

Charles Saunier



L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste

L'affaire Dreyfus est devenue assez vite une affaire universelle, autant qu'une affaire peut devenir universelle dans la présente société bourgeoise. Il est évident que la cause première de cette universelle extension fut le sursaut d'indignation que le spectacle de l'injustice donne aux hommes qui ont faim et soif de la justice, *qui esuriunt et sitiunt justitiam*. Aussi la question qui se pose n'est-elle pas celle de savoir pourquoi l'affaire Dreyfus a eu dans le monde un retentissement que n'avaient pas eu des événements plus gros où la justice n'était pas engagée: mais la question tout à fait intéressante qui se pose est de savoir pourquoi, seule jusqu'ici de toutes les affaires où la justice était engagée, l'affaire Dreyfus a eu ce retentissement universel. Pour ne citer qu'un exemple, et sans faire intervenir les innombrables injustices exercées sur des individus, le massacre de trois cent mille Arméniens devait, il y a quelques années, soulever l'horreur et l'indignation efficace du monde civilisé. Or on sait qu'à vrai dire il n'en fut rien. Pourquoi l'injustice inachevée contre le capitaine Dreyfus a-t-elle fait ce que n'avait pu faire l'injustice atrocement consommée contre tout un peuple? Comment et pourquoi une tentative d'assassinat commise contre un homme a-t-elle remué ce monde que n'avait pas ému l'assassinat d'un peuple.

Ceux qui se sont imaginé que le retentissement universel de l'affaire Dreyfus avait été savamment organisé par les dreyfusistes se sont trompés lourdement sur les faits ; et même ils se sont trompés sur les possibilités, car aucune organisation présentement, pas même celle des Jésuites, ne serait assez puissante pour fabriquer ainsi une opinion universelle. Et ceux qui font semblant de le croire sont, comme on sait, des Tartuffes.

Les vraies causes de ce retentissement universel sont nombreuses. Nous en avons déjà signalé quelques-unes. Reprenons-les.

Nous avons signalé la singulière audience que la France a gardée dans le monde, audience qui d'ailleurs n'est pas toujours accompagnée d'estime. Il est certain que ceux qui nous méprisent et même ceux qui nous frappent nous écoutent volontiers. Il est certain qu'un événement qui se passe en France, et surtout à Paris, a par cela même comme un coefficient d'éclat. Et au contraire un événement qui se passe dans cet Orient si lointain encore et isolé a par cela même un coefficient d'obscurité.

Nous avons signalé l'intérêt que les peuples prennent aux luttes françaises parce que la situation de la France, à beaucoup d'égards, est à peu près intermédiaire. Ajoutons que l'état déplorable où le catholicisme a réduit la plupart des nations latines, l'Espagne, l'Italie, le Portugal, a réveillé plus vivement que jamais sur nous l'attention du monde et les inquiétudes amies. « La France restera-t-elle fidèle à son passé révolutionnaire, ou aura-t-elle le sort de l'Espa-

gne ? » telle est la question que se posent nos amis sincères, telle est la question que nous devons nous poser.

Nous avons signalé le double intérêt dramatique de l'affaire elle-même. Les mauvais romans-feuilletons du *Petit Journal* nous ont rendus très sévères pour les drames judiciaires, pour les histoires de juges d'instruction. Mais n'oublions pas qu'*Œdipe roi* fut un drame judiciaire, qu'Œdipe fut un juge d'instruction instruisant douloureusement sa propre affaire. Si cette affaire a donné matière à un chef-d'œuvre, l'affaire Dreyfus, telle quelle, fut « le chef-d'œuvre de l'État-Major ». Non seulement par la férocité sauvage des attaques, par la cruauté des tortures, par la puérilité des combinaisons, par la sournoiserie des insinuations jésuites, mais aussi par les multiples déguisements de l'erreur et du crime, l'affaire Dreyfus avait l'intérêt compliqué des drames barbares. Et par la fermeté de la défense, par l'unité de la vérité, par la simplicité de l'innocence elle avait la beauté harmonieuse de la tragédie classique. Outre que cette œuvre d'art avait sur les œuvres d'art que l'on fait cet avantage d'être du réel même.

Nous avons enfin signalé tout ce que le retentissement universel de l'affaire Dreyfus devait aux antidreyfusistes. Ce sont eux, disions-nous, qui ont fait de l'accusation une accusation exceptionnelle, de la condamnation une condamnation exceptionnelle, de la sanction une sanction exceptionnelle : cela seul conduisait à ce que la réhabilitation fût exceptionnelle. Ce n'était pas assez dire. Non seulement les antidreyfusistes avaient fait une injustice exceptionnelle et qui ainsi demandait une réparation, une justification exceptionnelle, mais ils avaient voulu faire une injustice sacrée, ils avaient fait une injustice religieuse. Entendons-nous bien sur le sens de ce mot. Que la culpabilité de Dreyfus ait été feinte, imaginée, cultivée par les jésuites et par une immense majorité de catholiques, c'est un fait évident, important, et nous y reviendrons. Mais, outre cela, tout ce qui touchait à l'affaire Dreyfus eut dès le principe un caractère propre vraiment religieux, au sens le plus respectable de ce mot. L'accusation fut mystérieuse, obscure ; la condamnation fut mystérieuse, douloureuse à prononcer, car il est douloureux à Dieu de venger les injures qu'on lui a faites ; les vengeurs du dieu militaire ne parlaient de l'accusé, du condamné, du maudit qu'avec ces périphrases dévotes et douloureuses dont il convient d'user pour désigner les sacrilèges : la sanction fut extraordinaire, savamment cruelle, infernale autant qu'il est permis à de bons catholiques, simples créatures, d'imiter l'Enfer de leur Créateur. Dreyfus était devenu anathème. Quiconque le défendrait serait anathème avec lui. L'arrêt du conseil de guerre était un article de foi. Ces mots « l'honneur de l'armée » devinrent une formule sainte, prête pour le latin des prochaines litanies. Et les fidèles désiraient pieusement massacrer les infidèles. Aussi tous les hommes dans la France et dans le monde, en quelque parti que la vie les eût classés jusqu'alors, tous les hommes qui avaient encore au fond de

l'âme je ne dis pas même l'amour, la passion, le désir de la libre pensée, mais simplement le sens de la franchise, le goût de la clarté, de la propreté, se sont-ils soulevés d'instinct contre cette religion naissante, moins vénérable et non moins mauvaise que les religions des anciens Dieux. Et inversement tous ceux qui ont l'âme serve ont jalousement fait cortège à la croyance nouvelle.

Non seulement les hommes irréligieux, qui sont peu nombreux encore, mais solides, furent soulevés par ce que cette affaire avait de proprement religieux, mais tous les hommes de bonne foi, qui sont beaucoup plus nombreux, furent, à mesure qu'ils étaient renseignés, soulevés par ce qu'elle avait de singulièrement immonde. Jamais sans doute la violence brute ou sournoise, le mensonge, le faux, la trahison,

le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste,

la haine, la jalousie, les sentiments les plus vils n'avaient aussi effrontément, aussi formellement exigé que l'on rendît officiellement les honneurs à leur grandeur passagère, à leur divinité montante. Or un très grand nombre d'hommes assez lâches ou assez indolents pour supporter les progrès obscurs de l'injustice modeste éprouvent une gêne incontestable à constater le triomphe de l'injustice insolente.

La dispersion des Juifs à travers le monde contribua sans aucun doute à l'extension universelle de l'affaire Dreyfus. Il y a dans presque tous les pays un nombre assez restreint de Juifs qui gagnent et un nombre assez considérable de Juifs qui pâtissent. Sauf de très honorables exceptions, les premiers s'intéressèrent beaucoup moins que les seconds à la cause de Dreyfus et à sa personne. Ils contribuèrent indirectement à l'extension de l'affaire, parce qu'ils avaient en beaucoup de pays donné prétexte à l'extension d'un antisémitisme plus ou moins formulé. Mais aux Juifs qui peinent et qui pâtissent nous devons une part considérable dans l'extension de l'affaire Dreyfus, comme nous leur devions déjà une part considérable dans l'extension du socialisme, de l'anarchisme, du nihilisme, dans la propagation des justes révoltes.

Enfin la principale cause pour laquelle une affaire individuelle souleva le monde que l'assassinat d'un peuple avait laissé indifférent fut assurément que le monde n'était plus, à l'heure où l'affaire Dreyfus commença, le même qu'il était quelques années avant, quand le sultan rouge consommait l'affaire des Arméniens. Peu à peu une attention publique universelle s'était éveillée, une opinion publique universelle s'était pour le moins ébauchée. Que le remords d'avoir ainsi lâchement laissé assassiner tout un peuple ait secoué l'Europe et le monde et lui ait donné comme le besoin d'avoir une opinion universelle siégeant comme tribunal suprême, il se peut. Que cette opinion soit justement née de ce remords et de ce besoin, au moins pour une part, nous le croyons. Toujours est-il que cette opinion s'est peu à peu constituée. L'affaire Dreyfus n'est pas la seule où elle soit intervenue, où elle ait exercé son autorité naissante. Elle a prononcé sur les tortures de

Montjuich et sur l'oppression de la Finlande. L'affaire Dreyfus ne sera pas la dernière où elle prononcera. Car une véritable catholicité de la justice, une opinion de la terre habitée est dès à présent esquissée.

*
* *

La conséquence la plus grave, à ce qu'il semble, de cette universelle extension fut, nous l'avons indiquée, l'épouvantable extension des responsabilités. Des antisémites d'un peu partout, des Autrichiens, des Hongrois, des Allemands, des Tchèques antisémites ont, comme le montrent certaines caricatures de leurs journaux illustrés, pris, quand rien ne les y forçait, leur part du crime commis par un État-Major qui leur était étranger. Et, dans la France même, quels ravages nouveaux d'immoralité !

Combien de catholiques se disant et se croyant libéraux, combien de catholiques se disant et se croyant ennemis des jésuites, héritiers fidèles de l'ancien esprit de l'Église de France, même héritiers de la raideur janséniste et de la franchise gallicane, ont-ils suivi pas à pas, servilement, les jésuites jusqu'en leurs machinations les plus infâmes ! Combien d'hommes, qui se disaient et se croyaient libres-penseurs, ont-ils prosterné la raison humaine, ont-ils couché leur intelligence devant la religion qui naissait, devant le dieu nouveau ! Combien d'hommes, qui se disaient et se croyaient républicains, voltairiens, partisans du progrès, ont-ils emboîté le pas aux monarchistes, aux cagots, aux tartuffes, aux réactionnaires ! Combien, hélas ! d'hommes qui se disaient et se croyaient socialistes ont-ils tenu jalousement à prendre leur part du plus grand crime bourgeois ! Combien de révolutionnaires sont devenus conservateurs !

C'est ici la malchance inouïe des autoritaires, des chefs, de Vaillant, de Lafargue et de Guesde. C'est ici la débâcle de leurs prétextes. Les chefs n'ont pas voulu que le socialisme français défendît les droits de l'homme et du citoyen, parce que l'homme était un bourgeois, défendu par des bourgeois, parce que le citoyen était un citoyen bourgeois, un citoyen de la bourgeoisie française, parce que les droits de l'homme et du citoyen ont été proclamés par une révolution bourgeoise : il ne fallait pas se mêler aux bourgeois courageux, aux bourgeois justes, aux bourgeois humains : les chefs n'ont pas voulu que le socialisme français défendît les droits de la personne humaine, parce que la personne était celle d'un bourgeois ; ils n'ont pas voulu que leur socialisme défendît même les droits de la raison humaine, parce que des bourgeois les défendaient. Aussi qu'est-il arrivé ? Ce qui devait arriver. Pour n'avoir pas défendu les droits de l'homme, les chefs, qui se croyaient socialistes, ont défendu les bourgeois qui violaient ces droits ; pour n'avoir pas défendu les droits du citoyen bourgeois, ils ont défendu les bourgeois qui violaient ces droits ; pour n'avoir pas voulu participer à la défense de la raison, de la justice, prétendues bourgeoises, ils ont pris leur

part de la folie bourgeoise, de la tartufferie bourgeoise, du crime bourgois.

Car leur prétendue neutralité est fausse, comme toute prétendue neutralité dans l'action universelle. Toute la philosophie de l'action humaine repose, qu'on le veuille ou non, sur ce principe évident que, quand deux hommes ou deux partis sont aux prises, le tiers qui prétend rester neutre favorise en réalité celui des deux adversaires qui réussira. Or, en tout temps et en tout lieu, il y a au moins, pour qui sait un peu voir, deux hommes ou deux partis aux prises : c'est même pour cela que le monde où nous vivons est une société bourgeoise et n'est pas encore la cité socialiste, c'est parce qu'il y a partout concurrence, compétition, rivalité, antagonisme. Si M. Guesde et M. Vaillant et le troisième, au lieu de siéger et de circuler parmi leurs courtisans, faisaient une propagande socialiste sérieuse et utile, c'est-à-dire s'ils s'efforçaient de rendre socialistes ceux de leurs contemporains qui ne le sont pas encore, ils s'apercevraient aisément que cet argument de l'impossible neutralité est sans aucun doute celui auquel on est forcé d'avoir le plus souvent recours. Combien de bourgeois nous disent : « Vous avez raison. L'organisation sociale même est injuste et mauvaise. Mais je n'en suis pas cause et par conséquent je n'en suis pas responsable. Je n'ai pas d'usine, je n'ai pas d'ouvriers, je vis petitement, je n'opprime personne. » Et combien d'ouvriers nous disent : « Vous avez raison, mais moi je gagne assez pour moi, je n'ai pas d'enfants, je vis tranquillement. Que ceux qui sont plus malheureux que moi se révoltent, se mettent en grève, c'est bien, ils ont raison, mais moi, pourquoi me révolter ? » Je le demande à M. Guesde : Qu'y a-t-il à répondre à cela, sinon que la neutralité est impossible, que ne pas aider ceux qui ont raison, c'est en réalité aider ceux qui ont tort, que ne pas aider les travailleurs opprimés et volés à préparer la révolution sociale, c'est en réalité aider les parasites et les oisifs à consolider la société bourgeoise, reconnue mauvaise. Que répondre à tous ces hommes, qui sont bons à convertir, sinon que dans tout conflit, et en particulier dans le conflit social de tous les jours, la responsabilité s'étend aux spectateurs. Pourquoi faut-il que M. Guesde, pour sa conduite personnelle et pour celle des siens, ait négligé ce simple raisonnement ?

Ce raisonnement capital était d'autant moins à négliger que si l'on doit le faire, comme nous l'avons dit, en tout temps et en tout lieu, il s'imposait dans l'affaire Dreyfus particulièrement et de lui-même. Jamais sans doute l'histoire des guerres civiles et des guerres plus que civiles n'avait présenté deux partis aussi nettement délimités, aussi profondément divisés, aussi étrangers l'un à l'autre, aussi clairement qualifiés, aussi exactement balancés, aussi rebelles à la neutralité prétendue. Et dans l'affaire Dreyfus même le raisonnement invincible, le raisonnement inévitable s'imposait surtout aux moments où M. Guesde est intervenu. Sa première intervention, celle qui fut ratifiée au congrès de Montluçon, s'était déjà produite en un

moment critique, au moment où il s'agissait d'aiguiller, pour ainsi dire, le socialisme français ; la deuxième s'est produite en un moment singulièrement dangereux, au moment où l'Etat-Major, se sentant perdu, préparait pour le procès de Rennes les témoignages les plus impudents, au moment où les antisémites, acculés, machinaient une Saint-Barthélemy de leurs adversaires, au moment où tous les ennemis de la République et de la démocratie complotaient le coup d'État sauveur, au moment enfin où les deux partis, depuis longtemps si nettement délimités et si clairement qualifiés, avaient si nerveusement tendu toutes leurs forces pour l'effort final que le moindre incident, la moindre paille, la moindre rupture, la moindre désertion, disons le mot, la moindre trahison pouvait être fatale. C'est à ce moment là que Guesde et Vaillant et Lafargue lancèrent le manifeste, semblables à des hommes qui, un jour d'émeute révolutionnaire, se feraient passer toute la journée pour des spectateurs tranquilles, comme si cela même était admissible, et qui le soir, au moment décisif, poignarderaient dans le dos les soldats de la Révolution. Telle est sur ces trois hommes la redoutable vérité : ils ont choisi le moment décisif pour trahir leur parti, et, ce qui est beaucoup plus grave, pour trahir l'humanité. Il n'ont pas trahi leur parti et l'humanité seulement par la fausse neutralité que nous avons dite : ils ont trahi encore par la violation de cette neutralité, car on pense bien que la violation fut favorable à l'Etat-Major. Il convenait qu'il en fût ainsi : de même que, dans le conflit social, tout homme qui résiste au raisonnement de l'impossible neutralité est en réalité favorable aux bourgeois, de même, dans l'affaire Dreyfus, tout homme qui résiste à ce raisonnement est en réalité favorable à l'État-Major. En essayant de jeter le désarroi dans les rangs socialistes au moment de l'assaut, en poignardant les socialistes les plus dévoués de ses imputations calomnieuses, Guesde a ingénieusement servi l'État-Major. Si par impossible Dreyfus innocent était recondamné par le conseil de guerre (1), Guesde pourrait se vanter d'avoir, autant qu'il était en lui, collaboré à la mort de ce juste. Dès à présent, de tout son pouvoir, de toute son autorité, de toute sa responsabilité, Guesde a collaboré avec les faussaires, avec les traîtres, avec les assassins, avec les bourreaux. Il a donné la main à Lebon. Pour n'avoir pas voulu faire de la justice bourgeoise, il a fait de l'injustice militaire. S'il y avait dans tout le parti socialiste un seul homme qui eût le tempérament révolutionnaire de Zola, si Jaurès n'était pas surtout ce qu'il est, un grand bâtisseur, un fondateur, il y aurait longtemps que l'État-Major socialiste aurait reçu dans le masque un *J'accuse* non moins cinglant et non moins retentissant que l'État-Major militaire.

Que l'on ne croie pas que j'exagère ici le danger passé. Autant qu'il fut en eux, les trois écrivains du manifeste nous ont exposés au danger suprême. Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pas réussi, et nous

(1) On sait que cet impossible a été réalisé.

n'avons pas à leur en savoir gré. Ce qui nous a sauvés du désarroi, de la débâcle, et peut-être aussi de la défaite, c'est la sagesse, la robustesse, la santé, le bon sens, la franchise et la droiture de la France ouvrière et paysanne. Les soldats de l'armée socialiste, comme les soldats de la plupart des armées, ont valu mieux que leurs chefs. Ou plutôt les soldats furent excellents, quand les chefs étaient coupables. Cela s'est déjà vu dans les guerres de la Révolution.

Et que l'on ne m'oppose pas les services incontestables rendus par Vaillant, par Lafargue, et surtout par Guesde au parti socialiste. Il y aurait d'abord à faire le décompte de ces services, et rien ne serait plus difficile, car il n'y a rien d'aussi difficile que de décompter, dans une conversion, la part du converti et celle du convertisseur; il faudrait savoir ce que les admirables régions ouvrières du Nord, par exemple, qui sont devenues guesdistes, auraient donné par elles-mêmes et valaient par elles-mêmes. On ne le saura jamais. Mais quand un chef d'école, honnête homme, au sens ordinaire du mot, a dans son entourage le plus proche un disciple tel que M. Zévaès, il est permis de douter que le maître ait exercé une influence utile sur le caractère de ses élèves. Ensuite, si par définition les partis conservateurs, tournés vers le passé, doivent avoir sans cesse en considération respectueuse les services passés, par leur définition contraire les partis révolutionnaires, sans cesse orientés vers le futur, ne doivent avoir aucune considération aux services passés. Enfin, il importe que l'on s'entende sur le sens de ce mot services. Il nous arrive aussi de l'employer, de dire que tel ou tel a rendu de grands services à la cause socialiste. Mais il faut que l'on sache bien que nous ne l'entendons pas alors au même sens que les conservateurs bourgeois. C'est seulement pour nous une expression commode, pour signifier que tel ou tel a travaillé très fructueusement pour la cause socialiste. Il ne peut pas entrer dans notre pensée que l'idéal socialiste soit redevable de quoi que ce soit à qui que ce soit de nous; il ne peut pas entrer dans notre pensée que nous soyons comme des créanciers et que notre idéal soit notre débiteur. Nous savons bien que c'est nous qui lui devons tout, si l'on veut parler de dette, que nous lui devons la raison même de notre vie.

D'ailleurs je demande si un parti conservateur même aurait en considération des services passés dont toute l'autorité n'aurait servi qu'à donner de l'éclat à un scandale récent, qu'à rendre possible, plus retentissante, plus grave une faute récente. Il n'y a que les généraux commandant une armée qui puissent trahir pour la valeur d'une armée, et l'on ne devient pas général en chef si l'on n'a pas rendu au moins quelques services dans les camps, à la ville ou à la cour.

Effrayants à constater chez les chefs d'école, chez les chefs de parti, que l'on connaît de loin, par leurs discours, par leurs brochures, par leurs livres, par leurs articles, par leurs portraits, ces ravages d'immoralité sont plus douloureux encore à suivre chez le partisan, chez le camarade que l'on connaît, que l'on tutoie. Je connais un gues-

diste. C'était jadis un homme, animal raisonnable, comme vous et moi. Je l'ai connu en province, à Orléans, ville rebelle et difficile. C'était alors un tout jeune homme, répétiteur au Lycée, un bon mathématicien, socialiste, et qui ne s'en cachait pas dans la ville lourde et sourdement hostile. C'était un excellent militant, non pas le militant qui pérore, fait des combinaisons, essaie d'imiter Zévaès, mais le militant sérieux, qui travaille, qui sait organiser un groupe, organiser la propagande, qui donne sérieusement sa vie entière à l'action socialiste. Le malheur était que le *Groupe d'études sociales* ainsi reconstitué à Orléans ne pouvait jamais avoir aucun orateur, n'ayant adhéré à aucune organisation nationalement constituée, comme on dit. Ce jeune groupe ignorant et naïf, composé de gens simples qui s'imaginaient que tous les dénommés socialistes étaient des hommes qui ne pensaient à rien qu'à préparer la révolution sociale et à la faire, que par conséquent toutes les organisations étaient également très bonnes, un voyageur en guesdisme ayant passé par la région, donna son adhésion au Parti Ouvrier Français, et, comme j'avais déjà quitté le pays, sans cesser d'appartenir au groupe, je devins à ce moment-là guesdiste sans le savoir. Mon camarade aussi devint guesdiste, et bientôt ayant eu de l'avancement, il vint à Versailles, puis à Paris, et vit Guesde. Ce fut un coup de la grâce. Mon camarade fut transformé, déformé, comme certains qui reviennent de Lourdes. Il me révéla Guesde, et l'entière liberté que Guesde veut bien laisser aux guesdistes. Il me révéla Guesde libéral, Guesde compréhensif, Guesde courageux, agissant malgré sa fatigue et malgré sa maladie. En quelles phrases mystérieuses et dites à voix basse mon camarade me révéla enfin Guesde ayant momentanément fait la retraite, forcé par les docteurs de se reposer, caché dans un village ignoré aux environs de Bordeaux, je crois, si retiré du monde que dans le parti l'on ne savait pas où il était. Et cependant le parti marchait tout seul, sans la présence de Guesde, ce qui prouvait bien que le parti était indépendant. Moi, qui ne suis pas dévot, je regrettais que Guesde fût malade juste aux moments où il eût été forcé de combattre pour la justice et pour la vérité; je me rappelais que naguère il n'avait pas été malade pour combattre la justice et la vérité; je craignais qu'il ne se remît de sa maladie au moment même où il pourrait de nouveau combattre la justice et la vérité. Les événements ont justifié cette crainte.

Je parlai de l'affaire Dreyfus à mon camarade. J'en ai parlé en temps voulu à tous mes camarades et à tous mes amis. Car je ne crois pas du tout que l'amitié ou même la camaraderie puisse vraiment survivre à la contrariété des sentiments sur cette affaire. Je n'admets pas qu'un homme honnête, élevé loin de la fréquentation des rôdeurs et des assassins, puisse garder pour camarade quelqu'un qui a travaillé avec Deniel dans le même genre. Inversement je n'admets pas que l'on me garde pour camarade si l'on croit que je suis payé par les Juifs pour livrer la France à l'Angleterre, à l'Allemagne, et à plu-

sieurs autres puissances. Donc je parlai de l'affaire Dreyfus à mon camarade. Il ne me cacha point que Guesde avait raison. Il était dreyfusard, comme Guesde, bien meilleur dreyfusard que moi. Mais il me sembla dès ce temps-là que son dreyfusisme était d'une espèce particulièrement redoutable pour Dreyfus. Déjà Dreyfus était pour lui ce qu'il est devenu pour tant de bonnes âmes : l'homme à cause de qui Jules Guesde a eu des ennuis. Et quel dommage que cet homme ait soulevé une affaire aussi malencontreuse! La Révolution sociale était préparée selon des règles connues ; des mots merveilleux : *lutte de classes, conquête des pouvoirs publics,* opportunément prononcés, donneraient le moyen de faire la révolution du monde sans faire la profonde éversion des âmes; le Parti Ouvrier Français, incessamment élargi par un habile mélange de foi autoritaire et de compromissions libérales deviendrait le Parti Socialiste Français, la future humanité française : et voilà que ce capitaine, un bourgeois, est assez mal avisé pour soulever une affaire, non pas une affaire commode, portative, et comme les prophètes les prévoient, mais une affaire comme il n'en était pas arrivé dans l'histoire du monde. Les prophètes n'aiment pas le réel qui passe toute prophétie.

Quand ses délégués, sans doute infidèles, eurent été, comme nous l'avons dit, mal traités par les fidèles au Congrès de Montluçon, le *Groupe des Étudiants Collectivistes,* qui, depuis plusieurs années, depuis le commencement de la propagande collectiviste publique, pour ainsi dire, au Quartier, réunissait tous les étudiants collectivistes sérieux, travaillant, agissant, qui avait déjà une histoire glorieuse et connue de travail intérieur et de grandes conférences publiques données par les meilleurs conférenciers socialistes français et belges, qui avait par conséquent un nom bien à lui, un nom propre, ne voulant pas devenir complice des trahisons guesdistes, cessa d'adhérer à l'Agglomération Parisienne du Parti Ouvrier Français. Savez-vous ce que fit alors mon ancien camarade, celui dont je vous parle? Lui qui n'avait jamais fait partie de l'ancien groupe, il s'unit avec plusieurs mécontents de ce groupe et plusieurs guesdistes alors disponibles sur la place de Paris. A eux tous, et ils n'étaient pas bien nombreux, ils fondèrent le *Groupe d'Étudiants Collectivistes,* adhérent à l'Agglomération Parisienne du Parti Ouvrier Français. Vous saisissez la nuance. Quelques anciens camarades communs s'étonnèrent auprès du jeune guesdiste. N'y avait-il pas là une utilisation qui ressemblait à ce que les simples bourgeois nomment une usurpation, une substitution de nom, une contrefaçon? Mon ancien camarade ne fut pas embarrassé pour si peu. Le bon guesdiste n'est jamais embarrassé, puisqu'il détient des formules qui contiennent toute la réalité. « Ne sommes-nous pas un groupe? » répondait mon ancien camarade. « Ne sommes-nous pas des étudiants? Ne sommes-nous pas collectivistes? Ne sommes-nous pas à Paris? Qui peut alors nous empêcher de nous intituler : *Groupe d'Étudiants Collectivistes*

de Paris? » Cet homme avait si évidemment raison que je me tus. J'avais affaire à l'évidence guesdiste.

Je ne fus donc pas surpris de lire dans *l'Aurore* du mercredi 19 juillet, quelques jours après la publication du manifeste, un ordre du jour signé de lui et ainsi énoncé :

Groupe d'étudiants collectivistes de Paris. — Considérant que l'entrée dans un ministère d'un élu socialiste est une défection à la cause prolétarienne et une négation du principe de la lutte de classes;

Considérant, en outre, que des socialistes, en devenant les défenseurs du ministère Galliffet-Millerand-Waldeck Rousseau, se rendent coupables d'une véritable compromission et font subir une déviation à la tactique du prolétariat organisé;

Le groupe d'étudiants collectivistes adhérent au Parti ouvrier français, donne son entière approbation au manifeste rédigé par le Conseil national, le Parti socialiste révolutionnaire et l'Alliance communiste.

Pour le groupe et par ordre,
Henri Nivet

Un ami à moi, qui avait beaucoup d'illusions avant le commencement de l'affaire Dreyfus, et qui depuis en a perdu beaucoup tous les jours, un ami un peu naïf, qui ne croyait pas volontiers à l'impénitence finale du pécheur, connaissait un peu Nivet. Le rencontrant dans la rue un peu après le manifeste, il l'entreprit sur cet ordre du jour, le poussa, le pressa. Aucun secret professionnel ne m'empêchera de révéler comment finit l'entretien. Nivet, impatienté, laissa échapper ce cri du cœur, si l'on peut ainsi dire : « Ecoute! Que Dreyfus soit innocent ou coupable, cela m'est égal! » Je ne sais pas même s'il n'a pas dit : « Que Dreyfus soit condamné ou non, cela m'est égal! » Je donne ici la traduction atténuée de ses expressions, bien entendu. Sur quoi mon ami fit demi-tour par principe, ainsi qu'on l'enseigne au régiment, et s'en alla droit devant lui.

Eh bien, non! cela ne leur est pas égal. Cela ne leur est pas indifférent. Nous avons vu qu'ils ont en réalité pris parti. Pourquoi?

Si quelqu'un énonçait cette simple proposition : Que Guesde ne sait pas ce que c'est que le socialisme, il aurait l'air de dire une insolence et de se complaire à prononcer un facile paradoxe. Il n'en émettrait pas moins une proposition aussi rigoureusement exacte que celui qui, pendant les massacres d'Arménie, aurait énoncé que : le pape Léon XIII ne savait pas ce que c'est que le christianisme.

Pourquoi Guesde ne sait-il plus ce que c'est que le socialisme?

Sans refaire la psychologie de la secte, on peut avancer, je crois, que le long exercice d'une autorité absolue est cause des jalousies les moins explicables, des haines les moins justes, et des caprices les plus monstrueux. Nous savons par l'aventure de M. Chanoine, le fils, le capitaine, et de M. Voulet, à quelles atrocités de barbarie orientale peuvent se précipiter plusieurs Occidentaux de culture moyenne et d'intelligence ordinaire qui ont le commandement en chef d'une expédition. Le cas de M. Guesde n'est pas sans analogie. A ceux qui douteraient de son autorité absolue et des ravages qu'elle exerce, qu'on me laisse rappeler l'ordre du jour voté dans la sixième séance

du Congrès national du Parti ouvrier français, tenue à Épernay, le 15 août. On sait dans quelles dispositions toutes ces bonnes gens de province étaient venus au congrès. Mais le chef prit la parole et nous lisons dans la note communiquée aux journaux par l'Agence Havas :

... Après une suspension de séance, le Conseil national a proposé à l'unanimité la résolution suivante :

« Le Congrès, prenant acte de la déclaration du Conseil national qu'il n'a entendu viser ni excommunier personne, ainsi que des trop nombreuses déviations signalées par la grande majorité des délégués qui sont intervenus dans le débat, reconnaît : 1° Qu'en publiant le manifeste dans les conditions où il a paru, le Conseil national a usé du droit qui lui était donné par l'article 3 du règlement général du parti; 2° que conformément aux décisions de tous les congrès précédents, le Conseil a rempli son devoir en rappelant la France ouvrière et socialiste à son véritable terrain, celui de la lutte des classes »

Le Congrès a adopté cette résolution à l'unanimité. De longues acclamations ont suivi ce vote, qui clôture toutes les divergences d'opinion dans les groupes du parti.

Le Congrès a adopté ensuite cette deuxième résolution :

« Le Congrès rappelle que, par la conquête des pouvoirs publics, le Parti ouvrier français a toujours entendu l'expropriation politique de la classe capitaliste, que cette expropriation ait lieu pacifiquement ou violemment, qu'elle ne laisse place par suite qu'à l'occupation des positions électives dont le Parti peut s'emparer au moyen de ses propres forces, c'est-à-dire des travailleurs organisés en parti de classe, et pour l'avenir, laisse le soin au Conseil national d'examiner à l'occasion et selon les circonstances si, sans quitter le terrain de la lutte de classes, d'autres positions peuvent être occupées. »

Cette deuxième résolution a été également adoptée à l'unanimité. De longues acclamations se sont élevées de nouveau.

Ce n'est point pour chercher un scandale que je compare les abus d'autorité de Guesde aux abus africains. De même on doit assimiler la trahison de M. Chanoine, le père, le général, à celle de son fils. Entrer dans un ministère pour y faire la revision, arriver à la Chambre un jour de grande séance, monter à la tribune et prononcer quelques phrases, descendre et s'en aller, ou bien se réunir à trois et rédiger un manifeste que l'on communique aux journaux, toutes ces démarches parlementaires et de forme civilisée ont l'air de ne rien avoir de commun avec le sauvage exercice qui consiste à se faire apporter les mains des indigènes que l'on a fait massacrer. C'est en effet le caractère propre des guerres civiles modernes qu'elles se continuent pendant de longs mois, pendant de longues années sous des apparences à peu près civilisées. Tout cela n'est que paroles, écrits, discours et articles, démarches politiques et cérémonies plus ou moins correctement officielles, jusqu'au jour où les excitations depuis longtemps continuées atteignent enfin leur plein effet. Mais alors tout se rompt. La vieille barbarie se vautre toute par le monde vraiment civilisé, la cruauté se lâche toute, et la répression versaillaise n'est pas moins féroce que l'expédition coloniale. C'est ainsi qu'une démission, qu'un manifeste peuvent presque directement causer plus de souffrance et de sauvagerie qu'une insubordination militaire. Prétendre en certaines circonstances qu'un manifeste n'est que du noir sur du blanc, de l'encre sur du papier, de la simple écriture, est une tartufferie ajoutée aux précédentes. Un manifeste peut tuer des hommes parce qu'il peut tuer des idées. En nous exposant.

autant qu'il était en eux, à une Saint-Barthélemy des meilleurs citoyens, et même à une Semaine Sanglante. MM. Vaillant, Guesde et Lafargue ont fait ce qu'avait fait M. le général Chanoine. Or M. le général Chanoine a fait ce qu'allait faire M. le capitaine Chanoine. Un axiome assez connu permet de conclure. Gérault-Richard a fait remarquer très justement que les capitaines assassins avaient quitté la France au moment où la folie militaire y sévissait. Non seulement les massacres étaient récemment préparés en France, mais on peut considérer les tourments mortels infligés à Dreyfus, la mort de Lemercier-Picard, en un sens la mort de Henry, les émeutes antisémitiques. les listes rouges de *la Libre Parole*, et la plupart des conversations que l'on entendait dans les régiments comme un commencement d'exécution.

Dans de telles circonstances on ne contestera point qu'une autorité assez forte pour faire ainsi ratifier plusieurs mensonges par tout un congrès à peu près sainement recruté ne soit une autorité absolue. De cette absolue autorité naissent les haines. les jalousies. dont nous avons précédemment parlé. le jésnitisme. Les deux capitaines aussi étaient jaloux. Pour ceux qui viendraient leur voler la gloire d'achever leur expédition, ils avaient six cents fusils. C'est par une profonde harmonie intérieure que dans la défense de Dreyfus persécuté les libéraux se sont unis aux libertaires. Ce n'est pas non plus un effet du hasard que l'autorité absolue de Guesde ait favorisé en fait l'autorité de l'État-Major. du haut commandement militaire. de l'Église, des Jésuites.

Le jésuitisme est un effet naturel de l'autorité absolue. Si les monarques absolus et les monarchies absolues, si les chefs absolus et les institutions absolues étaient des dieux absolus, ils n'auraient aucun besoin d'être jésuites. Mais les chefs sont des hommes et les Églises mêmes sont humaines. Le chef exerce une autorité absolue sur les hommes qui sont de son Église, mais il y a sur la terre infatigable un si grand nombre d'hommes qui ne sont pas de l'Église ! Les actions de ces hommes ont une répercussion inévitable sur les actions des fidèles et en rompraient l'homogénéité si le jésuitisme. illusion de vérité, n'intervenait et ne donnait au chef l'illusion de l'autorité. Le jésuitisme a été inventé à seule fin de donner aux fidèles une image fausse des infidèles. Quand l'année dernière M. Guesde nous disait en substance : « Vous êtes militaristes, puisque vous êtes avec le lieutenant-colonel Picquart et le commandant Forzinetti ». M. Guesde faisait du jésuitisme proprement dit. Quand naguère M. Lafargue écrivait en substance à Jaurès : « Nous sommes avec vous, parce que nous sommes heureux que la Cour de Cassation démolisse l'État-Major et que l'État-Major démolisse la Cour de Cassation », M. Lafargue faisait du jésuitisme.

Le jésuitisme, à force d'user du mensonge, ou erreur volontaire, finit par donner de telles habitudes à ceux qui l'ont pratiqué longtemps que l'on ne sait pas toujours si leurs inexactitudes sont vou-



lues ou ne le sont pas. Ils parcourent en écrivant toutes les nuances du mensonge le plus savant à l'erreur la plus ignorante, qu'il s'agisse des faits ou qu'il s'agisse des théories. Par exemple je lis dans la lettre déjà citée, que Paul Lafargue adressa, de Draveil, à Jaurès, dès le 15 juillet :

> ...Peu de temps après notre congrès national de Montluçon) un de nos jeunes militants, Gabriel Bertrand, ayant voulu dans une réunion, tenue rue Cadet, sous la présidence de M. Monod, se servir de ces révélations [les révélations des dreyfusards sur le militarisme et des antidreyfusards sur la magistrature] pour réclamer la suppression des conseils de guerre en temps de paix, se vit retirer la parole et un dreyfusard des plus marquants déclara que si Dreyfus et Picquart étaient présents, ils seraient les premiers à protester contre une semblable réforme. Ces paroles reproduisent bien l'opinion des bourgeois dreyfusards ;... jamais ils n'ont élevé leur voix justiciarde contre le monstrueux code militaire...

Ce récit est-il assez détaillé, assez précis ? Or *la Petite République* du jour où nous avons lu cette lettre (mardi 18 juillet) publiait sous ce titre : *Un mot personnel*, cette déclaration de Gabriel Bertrand :

> ... Je n'ai jamais pris ni sollicité la parole dans aucun meeting organisé par la Ligue des droits de l'homme ou des revisionnistes bourgeois...

Et il suffit de connaître, si peu que ce soit, le caractère de M. Gabriel Monod pour savoir, comme il l'a du reste formellement déclaré peu de jours après, qu'il n'a jamais présidé aucune réunion publique et qu'il est justement partisan de la suppression des conseils de guerre en temps de paix. M. Lafargue, lui aussi, s'est trompé sur les possibles. Et l'on se demande si vraiment il a pu aller de gaîté de cœur au-devant de démentis aussi faciles à lui opposer.

Enfin quand, dans un article extraordinaire et sur lequel nous reviendrons, intitulé : *Recherches sur l'Origine de l'Idée de Justice* et publié en juillet dans *la Revue Socialiste*, il conclut ainsi :

> La révolution communiste, en supprimant la propriété privée et en donnant « à tous les mêmes choses », affranchira l'homme et fera revivre l'esprit égalitaire ; alors les idées de Justice qui hantent les têtes humaines depuis la constitution de la propriété privée s'évanouiront, comme le plus affreux cauchemar qui ait jamais torturé la triste humanité civilisée.

je le soupçonne assez d'avoir fait un calembour spirituel sur le mot *Justice*. Mais quand dans un article intitulé *Recherches sur l'Origine de l'Idée du Bien* et publié le mois suivant par la même revue, il écrit :

> Socrate avait vécu dans l'intimité de Périclès et Platon ; il avait fréquenté les cours des tyrans de Syracuse, qui étaient des profonds politiciens, ne voyant dans la morale et la religion que des instruments pour gouverner les hommes et maintenir l'ordre social.

je suis rassuré : cette idée, d'envoyer Socrate fréquenter les cours des tyrans de Syracuse, dénote de si bonnes intentions que l'on est désarmé.

CHARLES PÉGUY

Le perfide Velasco

I

Assise près de sa croisée ouverte, à l'étage supérieur de la ferme, dans le rancho San Gregorio, la senora Violante Ovando de Mc Pherson observait, avec le plus profond intérêt, un nuage de poussière qui du fond de lá vallée s'élevait dans l'air calme de mai ; et très évidemment la couleur de ses joues et l'éclat de ses yeux d'un violet sombre tenaient un langage d'amour et de bonheur.

Son mari, avec les vaqueros, regagnait son foyer, revenant de San Francisco où il avait conduit du bétail.

Il était parti depuis un mois ; quelle interminable absence pour une jeune épousée !

Elle avait vu se faner l'or des pavots sauvages ; elle avait suivi le travail des laborieuses ouvrières des ruches entassant leurs réserves de miel cueilli sur les myriades de fleurs qui tapissaient la vallée ; sa monture l'avait menée par les monts Gabilan visiter les milliers de têtes de bétail de son mari. Elle avait scrupuleusement observé ses devoirs de ménagère et avait dirigé Alice, la couturière, dans la confection de vêtements pour les prochaines chaleurs. Cependant, occupée comme elle pensait l'être et en dépit de l'importance qu'elle s'imaginait avoir dans l'administration du rancho, le temps lui avait paru se traîner, chargé d'entraves. Mais maintenant voici que s'approchait le nuage de poussière destiné à dissiper le nuage d'isolement, et si jamais cœur de jeune femme battit de plaisir, ce fut le sien.

Bientôt le vigoureux jeune Ecossais s'élançait de son cheval, pressait sa femme dans ses bras, lui posait quelques questions rapides sur sa santé, détachait un petit sac en peau de daim du pommeaude sa selle et, disant : « J'ai pensé qu'il vous faudrait quelque argent de poche, Violante », il leva le sac renfermant de l'or, renfermant cent fois plus d'or que ses goûts simples et les rares occasions ne lui permettraient d'en dépenser. Mais son Robert n'était-il pas le plus généreux des hommes ?

D'autres yeux que les siens le virent, ceux de Basilio Velasco, l'un des vaqueros, petit homme basané, aux yeux des plus noirs et des plus vifs, qui à ce moment précisément brillaient d'un étrange éclat.

Quel joli couple que ce jeune mari et cette femme, tandis que, bras dessus bras dessous, ils pénétraient dans la maison, lui si grand, si haut en couleur, si viril, elle si brune, si confiante et délicate ! Les superbes filles de l'Espagne étaient nombreuses en Californie, mais Violante était connue pour la plus belle de toutes entre le détroit de Santa Barbara et la baie de Montereg. Le presbytérien écossais, fougueux et obstiné, la douce, patiente et fidèle catholique formaient le plus heureux et le plus épris des couples.

— Eh bien, petite Violante, dit-il, portez le sac à votre chambre, et donnez-nous à dîner : car avant de reposer, il faut qu'avec mes

hommes je parcoure le rancho et m'occupe du bétail : après quoi vous et moi, nous aurons une bonne et longue causerie.

On eut tôt fait de s'acquitter de l'agréable tâche ; puis Violante vit les hommes, guidés par son mari, s'éloigner au galop. De sa croisée ouverte elle les suivait des yeux, étonnée de ce sentiment pressant du devoir qui appelait loin d'elle, même pour si peu de temps, ce mari épris, après une aussi longue séparation. Et elle s'était assise, songeant à son grand bonheur de l'avoir encore une fois près d'elle, et aspirant les riches senteurs des grappes de glycines qui alourdissaient les sarments de la vigne grimpante dont la maison était couverte. Cette vieille vigne étalait ses longs bras sur presque tout ce côté de la muraille, se divisant pour encadrer la fenêtre, retombant gracieusement sous l'avant-toit, et abritant la gracieuse senora dans un fouillis de fleurs pourpres. Quel exquis tableau c'était que cette belle jeune femme assise là, vêtue du linon le plus blanc, considérant au loin les collines, dans ce cadre de fleurs splendides ! Derrière elle, de l'autre côté de la chambre, assise, Alice cousait en silence.

Tandis que la senora considérait les collines, elle observa les agissements particuliers d'un homme à cheval, qui s'approchait de la maison, venant du côté où avaient disparu son mari et les vaqueros. Le fait que cet homme s'approchait en suivant une route anormale, ce que n'eût rendu nécessaire aucune circonstance habituelle, sollicita son attention. Il prenait un tel soin de se dissimuler derrière les arbres qu'elle ne pouvait fixer son identité. Ce lui sembla étrange et mystérieux et quelque chose la poussa à laisser devant la fenêtre retomber la dentelle du rideau, car elle pourrait ainsi l'épier sans risque d'être vue.

Le cavalier disparut. L'inquiétude de Violante s'en augmenta, mais elle ne dit rien à Alice.

Bientôt elle vit l'homme se diriger vers la maison, à pied, furtivement, se glissant d'un arbre ou d'un bouquet d'arbres à l'autre. Puis, prenant sa course, il arriva tout près et furtivement toujours, sans plus de bruit qu'un chat, il se mit à grimper pour atteindre sa fenêtre, en s'aidant des branches de glycine. Le courage de la senora faiblit et ses joues blêmirent quand elle vit que l'homme serrait entre ses dents la lame nue d'un poignard.

Elle comprit son but.

Ce qu'il voulait, c'était sa vie et son or ; elle reconnut aussi les yeux brillants du voleur : c'étaient les yeux de Basilio Velasco.

Après un instant d'épouvante, le vieux sang opiniâtre des Ovandos retrouva toute son alerte activité, et cette douce et gracieuse jeune femme arma son cœur pour rencontrer la mort sur son propre terrain, acceptant ses conditions, décidée à cette lutte contre elle.

Elle ne poussa point de cri d'alarme ; il n'y avait personne dans la maison sauf elle et Alice. Céder à la peur, c'était renoncer au seul espoir de salut. Calme, à voix basse, elle dit :

— Alice, écoute, mais ne souffle mot.

Le sérieux de ses manières effraya la craintive et timide jeune fille ; mais, en même temps, leur assurance la tranquillisa. Elle laissa son ouvrage et considéra sa maîtresse avec surprise.

— Regarde dans le second tiroir du chiffonnier. Tu y trouveras un pistolet. Apporte-le-moi vite, sans un mot, car il y a un homme qui escalade la fenêtre pour me voler et, si nous poussons un cri ou perdons la tête, nous sommes mortes. Aie confiance en moi, et tout ira bien.

Alice, transie de peur, trouva le pistolet et l'apporta à sa maîtresse.

— Va t'asseoir et reste tranquille, lui dit-elle.

Ainsi fit Alice.

Violante, voyant que le pistolet était chargé, l'arma et regarda par la fenêtre. Basilio grimpait lentement et avec précaution, craignant que le moindre craquement d'une branche ne donnât l'éveil à la senora. Quand il se fut suffisamment approché pour qu'elle pût assurer son coup, Violante brusquement écarta le rideau, se pencha et mit le canon de son arme à la hauteur de la tête de Velasco.

— Que voulez-vous, Basilio ? demanda-t-elle.

En entendant la musique de sa voix, l'Espagnol leva les yeux. La balle de l'arme lui eût-elle à ce moment traversé la cervelle, le choc n'eût point été plus grand que celui qui le secoua tout entier quand il vit le canon noir du pistolet, la petite main blanche, mais ferme, qui le visait à la tête, et le beau visage pâle qui le dominait.

Ayant ainsi le voleur à sa merci, elle dit d'un ton ferme à Alice :

— Alice, il n'y a plus rien à craindre. Cours aussi vite que tu pourras ; à cent mètres de la maison, tu trouveras le cheval de cet homme attaché à un bouquet d'arbres. Enfourche-le et galope aussi vite que Dieu te le permettra, dire à mon mari que je tiens prisonnier un voleur.

La jeune fille, défaillante, sortit de la chambre, trouva le cheval et s'éloigna au galop, laissant les deux ennemis mortels face à face.

Velasco avait entendu tout cela et il percevait le fracas des sabots du cheval gagnant la prairie au-delà des collines de Gabilan. Son imagination hébétée n'eut cependant pas de peine à évoquer le tableau d'un fougueux jeune Ecossais survenant précipitamment et, dans sa colère, le tuant sans dire un mot. Il regarda fixement la senora et elle, fixement, le regardait ; et tandis qu'il voyait une étrange pitié et de la tristesse dans son regard, il y lisait aussi une inflexible résolution. Il ne pouvait pas parler ; le couteau entre ses dents lui tenait la langue prisonnière. Si seulement il avait pu intercéder près d'elle et mendier sa vie !

— Basilio, dit-elle très calme, voyant qu'il se disposait à lâcher prise d'une main en prenant sur l'autre un point d'appui plus solide, si vous remuez l'une ou l'autre de vos mains, je vous tue. Restez parfaitement immobile. Au moindre mouvement je vous tue. Vous m'avez vue jeter en l'air des pommes et les trouer toutes avec ce pistolet.



Ce n'était pas là une vaine fanfaronnade et Velasco savait que c'était exact.

— Je vous aurais donné de l'argent, Basilio, si vous m'en aviez demandé ; mais venir ainsi avec un couteau ! Vous m'auriez tuée, Basilio, et j'ai toujours été bonne pour vous.

Si seulement il avait pu retirer le poignard de sa bouche ! Bien certainement, douce et bonne comme elle l'était, elle lui eût permis de partir en paix s'il avait seulement pu intercéder auprès d'elle ! Mais laisser tomber le poignard, c'eût été se désarmer et il n'était guère disposé à cela. Il y avait bien des plans, bien des projets à faire en peu de minutes !

Velasco, le regard toujours rivé sur le canon du pistolet, fit bientôt une décourageante découverte : la position dans laquelle il avait été surpris était incommode et peu sûre : l'inhabituelle tension qu'elle imposait à ses muscles devenait pénible et fatigante. Changer de position si peu que ce fût, c'était l'inviter à tirer. Comme s'enfuyaient les instants, la tension sur certains ensembles de muscles augmentait la douleur avec une alarmante rapidité et, inconsciemment, il commença à se demander combien il lui restait de temps avant que la souffrance le poussât à une tentative désespérée et à la mort. Tandis qu'il côtoyait ainsi une douloureuse agonie avec, au bout, la fin prochaine de tous les tourments humains, une autre souffrait d'une manière différente, mais presque égale.

La belle senora avait au bout de son pistolet le choix entre deux vies ; mais qu'elle tînt ainsi le sort d'une existence quelconque suffisait à l'étonner, à la tourmenter et à l'angoisser : qu'elle eût le courage de rester dans une situation aussi extraordinaire la stupéfiait au-delà de toute supposition. Or, lorsque quelqu'un réfléchit et se dit qu'il est courageux, son courage est contestable. Et puis, elle était réellement si bonne qu'elle se demandait, au cas où l'assassin ferait un mouvement, si elle exécuterait sa menace. Qu'il l'en crût capable suffisait.

Mais, après l'arrivée de son mari, qu'adviendrait-il ?

Avec sa nature fougueuse résisterait-il à la tentation de couper la gorge à cet homme sous ses yeux même ? C'était trop horrible pour y penser. Mais, ciel ! le voleur avait lui-même un poignard ! En appelant ainsi son mari, ne l'invitait-elle pas à engager une lutte mortelle avec un désespéré mieux armé que lui ? Ce lui eût été aisé de mettre Basilio en liberté et de le laisser partir, mais elle savait que son mari le suivrait et le retrouverait. Maintenant qu'elle avait eu le tort de l'appeler, mieux valait garder son prisonnier, qu'elle pût intercéder pour sa vie. Là était son espoir, d'empêcher que l'un ou l'autre de ces deux hommes donnât son sang. Son incertitude, ses indécisions, sa peur d'une fin terrible à un incident qui déjà avait pris une forme tragique, son effroyable responsabilité, la redoutable possibilité qu'elle eût, pour défendre sa propre existence, à tuer Basilio, ses craintes sur la justesse de son tir et sa confiance en son arme, tout cela

et d'autres choses encore l'épuisaient, et enfin elle aussi commença à se demander combien de temps elle supporterait la tension, et si oui ou non son mari arriverait à temps pour la sauver.

Durant ce temps, Velasco, roué jusqu'à la moelle par les souffrances qu'il endurait, sollicité à la fois par le désir de lâcher le poignard et de plaider pour sa vie et par la crainte de se séparer de son arme, était à bout. Toute la supplication dont pouvaient témoigner son visage et ses yeux, parlait éloquemment pour lui, et sa muette prière disait assez son agonie physique. Les muscles de ses bras et de ses jambes se contractaient et frémissaient; sa respiration pénible sifflait en se brisant sur la lame du poignard. Il était incapable de contrôler plus longtemps les muscles de la bouche; le fil aiguisé de son arme se frayait une route dans la chair aux commissures des lèvres, et deux ruisselets de sang dégouttaient le long de son menton et tombaient sur sa poitrine.

Pas un instant il n'avait détourné son regard des yeux de la jeune femme, et ces deux êtres se regardaient l'un l'autre avec un calme et un silence terribles. Le moment décisif allait venir. L'épreuve prolongée inévitablement ferait une victime de l'un ou de l'autre.

La vue de l'agonie de cet homme, le pitoyable spectacle de son regard suppliant, c'était plus que n'en pouvait supporter la chair féminine dont était faite Violante.

La catastrophe arriva.

Basilio le premier fléchit. Volontairement ou non, il lâcha son couteau qui, avec fracas, tomba de branche en branche sur le sol. Aussitôt sa langue, maintenant libre, commençait à déverser tout un torrent de supplications en espagnol avec une éloquence que jamais Violante n'avait vu égaler.

— O senora ! dit-il, seul un ange peut faire preuve d'une pitié plus tendre que celle des humains! Et, aussi vrai que j'espère la clémence de la Sainte-Vierge, il est dans vos traits une douceur et une bonté qui n'appartiennent qu'à un ange de pitié. O Mère de Dieu ! tu n'as certainement entraîné ton fils indigne dans cette impasse que pour mettre son âme à l'épreuve et confier son châtiment et sa purification à la plus douce et à la plus noble de tes filles; car tu as soufflé à son cœur, qui est aussi pur que son visage est beau, de me sauver de la plus horrible des morts. Tu as murmuré à son âme maternelle qu'un de ses fils, si méprisable et indigne fût-il, ne pouvait sans absolution être envoyé devant le tribunal du Très-Saint Christ, ton fils ! Par l'enseignement de l'Eglise tu as éclairé son âme sur les devoirs d'une chrétienne, car dans sa beauté éclate le divin rayonnement du ciel. Ah, senora! Voyez-moi solliciter la clémence! Voyez les angoisses qui m'assaillent, et que mes souffrances m'ouvrent la porte de votre cœur! Laissez-moi partir en paix, senora, et vous me trouverez votre esclave à chaque heure de la vie, le plus humble et le plus dévoué de vos esclaves, heureux si vous me frappez, me glorifiant de ma servitude, si vous me refusez la nourriture, et louant le Dieu

Tout-Puissant, si vous me foulez sous vos pieds. Senora, senora, laissez-moi partir, le temps presse; à peine pourrai-je m'échapper si vous ne me laissez fuir à l'instant. Voudriez-vous voir mon sang rejaillir sur vos mains? Pourriez-vous après cela affronter la Vierge? O senora, senora...

A elle, la tête lui tournait et tous ses sentiments allaient ballottés sur une mer d'angoisses. Pourtant, elle garda les yeux rivés sur les siens tandis qu'il continuait ses supplications, mais les contours du corps du malheureux étaient maintenant incertains et vacillants, et une inexprimable souffrance engourdissait ses facultés et, toujours vaguement, elle entendait le torrent de ses paroles.

Ce ne fut que lorsque son mari, suivi de deux vaqueros, survint au galop que les deux malheureux placés dans cette tragique situation, se rendirent compte de sa venue.

A sa vue, Violante tendit les bras, le pistolet tomba sur le sol et elle-même s'affaissa sur le plancher, tandis que le soleil éclatant se transformait en nuit et que les ébouissantes gloires du jour devenaient néant.

II

Elle ouvrit les yeux.

Elle était étendue sur son lit, son mari assis près d'elle lui pressant les mains et la regardant anxieusement.

Quelques instants s'écoulèrent avant qu'elle eût rassemblé ses esprits et pût comprendre les affectueuses paroles de son mari, mais en le voyant sain et sauf à ses côtés sa seconde pensée fut pour Velasco.

— Où est Basilio? demanda-t-elle, se redressant brusquement et regardant craintivement autour d'elle.

— Il est en sécurité, mon aimée. Ne pensez plus à ce Basilio qui voulait faire du mal à ma Violante. Soyez calme, pour l'amour de moi, ma chère femme.

— Oh! je ne puis, je ne puis! Parlez-moi de Basilio.

— Et à voix basse, d'un ton de frayeur, elle demanda :

— Vous l'avez tué?

— Non, mon aimée; Basilio est vivant.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Dieu soit loué! murmura-t-elle.

Brusquement elle se redressa et vivement regarda son mari dans les yeux.

— Vous ne m'avez jamais trompée, dit-elle précipitamment; mais, Robert, il faut que je sache la vérité. Ne craignez rien, je puis la supporter. Pour l'amour de Dieu, ami, dites-moi la vérité!

Effrayé, il la prit dans ses bras, et dit :

— Soyez calme, ma Violante, le Tout-Puissant m'en est témoin, Basilio est vivant.

— Vivant! Vivant! s'écria-t-elle, qu'entendez-vous par là? Vous avez une arrière-pensée, ami. Je connais trop votre nature fougueuse... Vous ne pouviez pas lui faire grâce si aisément. Dites-moi toute la vérité, Robert, ou j'en deviendrai folle!

Il y avait dans le ton de sa voix tant d'instance et d'égarement qu'une échappatoire eût été imprudente.

Il le comprit.

— Je vais vous la dire, Violante, je vais vous la dire. Ecoutez; sur mon âme, voici toute la vérité. Quand je vous ai vue lâcher le pistolet et vous affaisser sur le parquet, je sus que vous vous étiez évanouie. J'ordonnai aux vaqueros de s'assurer de l'arme et de garder Basilio. Puis je montai à votre chambre, vous plaçai sur votre lit, défis vos vêtements et m'efforçai de mon mieux de vous faire revenir à vous. Mais vous demeuriez sans connaissance...

— Basilio! Basilio! parlez-moi de lui.

— J'allai à la fenêtre et j'envoyai un des vaqueros à l'hacienda mander un médecin et je dis à l'autre de conduire ici Basilio, dans cette chambre. Il entra faible et tremblant, car il était tombé de sa branche et dans sa chute s'était étourdi, mais sans se faire grand mal. Il pensait que j'allais le tuer ici même, mais cela je ne le pouvais pas. J'avais peur à cause de vous, Violante. Il était très tranquille et souffrait...

— Vite, Robert, faites vite!

— Il ne dit rien. Je lui parlai. Il baissa la tête et me demanda de le laisser prier. Je lui dis que je ne le tuerais pas. Sa physionomie aussitôt s'éclaira. Il se jeta à mes pieds, m'étreignit les genoux et baisa mes chaussures, pleurant comme un enfant. C'était à faire pitié, Violante.

— Pauvre Basilio!

— Il me demanda de le punir. Il ouvrit sa chemise et me supplia de le frapper. Je lui dis que je ne le toucherais pas. Il me dit qu'il serait toute sa vie mon esclave et le vôtre, mais il continua de réclamer une expiation physique... Il me fallait le punir. « Fort bien », lui dis-je. Je me tournai vers Nicolas et lui ordonnai d'infliger à Basilio quelque léger châtiment qui pût lui soulager le cœur. Nicolas l'emmena, l'attacha au dos d'un cheval et lâcha la bête dans le corral. Nicolas revint me dire ce qu'il avait fait. Je répondis que c'était parfait et qu'aussitôt que je pourrais vous quitter j'irais délivrer Basilio. J'ordonnai alors à Nicolas de partir pour la plaine et de ramener Alice, car elle était trop lasse pour revenir avec moi.

— Et Basilio est encore maintenant dans le corral?

— Oui.

— Comment a-t-il été attaché au cheval?

— Je ne sais trop; Nicolas ne me l'a pas dit; mais soyez certaine qu'il est en sûreté.

Elle jeta ses bras au cou de son mari et l'embrassa à plusieurs reprises, disant :



— Mon noble, mon généreux ami! Je vous aime encore mille fois plus. Maintenant, Robert, allez tout de suite délivrer Basilio.

— Je ne puis vous quitter. aimée.

— Il le faut, quittez-moi! Je vais tout à fait bien maintenant. Si vous n'y allez, j'irai.

— Très bien.

Il ne fut pas plus tôt sorti de la chambre, qu'elle s'élança de son lit, saisit un canif et sans bruit le suivit; il ne la soupçonna pas proche derrière lui, tandis qu'il se dirigeait vers le corral.

Arrivée à une courte distance de la maison, son oreille, très fine, perçut un bruit particulier qui lui fit froid par tout le corps. C'étaient de faibles cris d'agonie, et ils provenaient d'une direction différente de celle du corral. Etourdiment, et par suite imprudemment, elle courut de leur côté sans appeler son mari et bientôt fut témoin d'un épouvantable spectacle.

Mc Pherson poursuivit sa route jusqu'au corral, mais lorsqu'il y arriva, il fut surpris de ne pas trouver Basilio dans l'enclos.

La porte en était fermée; le cheval auquel on l'avait attaché, ne s'était donc pas échappé par là. Regardant autour de lui, il constata parmi les chevaux des signes évidents d'une perturbation, causée sans aucun doute par la vue inhabituelle d'un homme attaché sur le dos de l'un d'entre eux. Le terrain était dans tous les sens battu et foulé par leurs sabots; une soudaine panique avait jeté le désarroi parmi eux.

La bête à laquelle Nicolas avait attaché Basilio n'était pas là.

Contrarié de la maladresse de Nicolas, Mc Pherson chercha jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'endroit de la palissade par où s'était échappé le cheval de Basilio.

Alarmé et désolé à la fois, Mc Pherson franchit la clôture, releva la piste du cheval et la suivit, en courant.

Bientôt il s'apercevait que l'animal, dans sa course folle, s'était frayé un chemin à travers la haie qui fermait le rucher et avait ravagé les vingt ou trente ruches qui s'y trouvaient. Mc Pherson vit alors un spectacle qui un instant l'anéantit tout entier.

La senora, guidé par une intelligence plus prompte que celle de son mari, était allée droit au rucher.

Là, elle vit le cheval, avec Basilio, nu jusqu'à la ceinture, lié sur son dos: l'animal, fou, se cabrait parmi les ruches, les réduisant en pièces à coups de pied au fur et à mesure que les cruels insectes le piquaient de leur aiguillon. Basilio était attaché, la face tournée vers le ciel dont le soleil torride lui brûlait les yeux, car Nicolas était dévoué à la senora et avait résolu de rendre le châtiment aussi dur que possible à l'ingrat. Les abeilles s'étaient attachées par centaines au torse sans défense de Basilio, lui infligeant vingt piqûres pour une à la bête, sans qu'il lui fût possible de se protéger. Mille aiguillons déjà lui avaient sur la figure et le corps inoculé leur poison; ses traits

étaient hideusement bouffis et décomposés, les boursouflures de sa poitrine lui avaient fait perdre toute forme humaine.

Sans une minute d'hésitation, la senora s'élança et courut au secours de Basilio, priant Dieu de tout son souffle. Les cris du malheureux étaient indistincts, car ses forces l'avaient presque totalement abandonné, et son incroyable torture lui avait fait perdre toute présence d'esprit. S'approcher de l'animal emporté, au milieu de cet essaim d'abeilles, c'était pour Violante s'offrir à une mort certaine.

Elle s'élança.

Avec toute l'assurance d'une écuyère de profession, elle enroula les doigts d'une main dans les naseaux de la bête affolée, la réduisant immédiatement à la soumission. Puis, sans souci des piqûres que les insectes lui infligeaient à la figure et aux mains, elle coupait les liens de Basilio et saisissait dans ses bras le corps informe qui glissait sur le sol. Alors, le prenant par dessous les bras, elle le traîna avec une vigueur peu commune, hors de l'enclos, loin des meurtriers assauts des abeilles.

Il gémissait; sa tête roulait d'une épaule à l'autre. Le gonflement des paupières lui bouchait les yeux et il ne pouvait la voir; mais, n'en eût-il pas été ainsi, il ne l'eût pu davantage reconnaître. Elle l'étendit à l'ombre d'un gros chêne et vit à sa respiration convulsive et courte que c'en serait bientôt fait de lui.

Inconsciente de la présence de son mari qui se tenait maintenant respectueusement, le front découvert, derrière elle, elle leva vers le ciel sa figure frêle et ses beaux yeux, et doucement pria :

— Sainte Mère de Jésus, entends la prière de ta malheureuse fille, et intercède pour cette âme sans absolution.

Elle reporta ses yeux sur Basilio et vit qu'il était mort.

Faible, elle se leva en chancelant, et, apercevant son mari, elle l'appela par son nom, tendit vers lui les mains et tomba sans connaissance dans ses bras vigoureux.

Et c'est ainsi qu'il l'emporte au rancho, lui couvrant le visage de baisers, tandis que des larmes ruisselaient le long de ses joues.

W. C. MORROW

(Traduit de l'anglo-américain par GEORGE ELWALL.)



Paysages philosophiques

C'est un triste paysage d'idylle que le boulevard de Clichy où des prostituées sexagénaires descendent pour travailler, pour vivre encore un peu et se payer du tabac à priser. Que les de printemps y flottent avec les primes roses, que l'été y sème ses pollens ou que l'automne y charie ses rouilles et ses chrysanthèmes, on y respire mal ; — on pense que Pantin est trop près de Paris ; — et pourtant l'amour s'y pavane, et nuls bosquets de myrtes n'ont de plus chauds mystères.

Ce n'est point aux cafés, aux boîtes à musique, aux moulins galants, aux auberges du ciel et du néant que la vie en mal d'aventures poursuit ses desseins ; plutôt tendrait-elle à s'y abolir ; mais, sous les arbres fripés, à la flamme des gaz, aux senteurs de l'asphalte et du ruisseau, sur des bancs où l'ivresse des soirs de travail alterne avec les bégaiements de l'instinct premier, l'amour triomphe ingénument ; et c'est pour exprimer tant de fièvres d'élans et de lassitude que le jet d'eau de la place Pigalle monte vers le ciel d'étoiles.

D'aspect mélancolique à l'ordinaire le site s'exalte périodiquement aux cohues foraines ; des barraques, des tentes et des carrousels y poussent comme un campement d'invasion ; la mêlée des orgues et des fanfares y clame toutes les ritournelles de la foule avec une furie guerrière ; la vie y tourne et tourbillonne simplement, éperdument comme une danse enfantine ; et l'âme nègre des cohues s'épanouit en jeux bigarrés, s'épanche lascive et coule dans la joie des promiscuités tièdes et des frôlements.

Mais, quand les premières neiges de novembre papillonnent, quand les tramways se perdent dans la brume de quatre heures avec leurs impériales vides comme des bancs de square et leurs cochers empaquetés cornant le « la » trop bas, une agonie s'y dissout dans le brouillard, les arbres excoriés se suivent en sémaphores de détresse : au long de l'avenue on se sent pris d'un immense besoin d'aimer, comme le voyageur des neiges succombe à l'impérieux sommeil.

Ailleurs, sur le boulevard Sébastopol par exemple, on serait de pensée froide, on subirait le roulement des fardiers avec des nerfs robustes, on communierait à l'âme carthaginoise du quartier, les drogueries de la rue des Lombards tonifieraient la détresse du cœur. Sur les quais, on respirerait du passé ; un peu d'exotisme passerait sous les ponts en aval au soleil tombant, quand la Seine roule des moires de goudron avec des pétroles d'azur. Sur les trottoirs de la

Madeleine voisins du marché aux fleurs, on s'émotionnerait d'un rythme de talons secs, on devinerait la passante.

— En province, les pavés sont rudes, le parler traînant : on a le temps ; sans impatience, on y attend la mort, on se prépare à vivre. — A Paris, on est arrivé, — et ce n'est que cela ; si la rue point spécialisée permet l'arrêt, l'isolement, l'inquiétude attentive, on subira la tentation d'un grand trésor de civilisation et de barbarie. Qu'en retiendra-t-on ?

— Le goût de l'amour, de la révolte ou du néant : se disperser !

Un soir, on regardera la foule, on s'y reconnaîtra, on perdra le sentiment de la personnalité qui fait souffrir, on s'abandonnera au bain dissolvant de la vie collective, pour vivre d'elle et de la ville immensément.

Ce boulevard de Clichy où le cimetière de Montmartre s'ouvre comme un beau parc, sans rien d'attristant, offrira sa marge nette et son théâtre d'ombres à nos illustrations sentimentales : nous y découvrirons la beauté d'un banc usé par tant de haltes et de fatigues anonymes : nous saurons le secret des choses et la plus noble ferveur de l'amour.

Victor Barrucand



Notes
politiques et sociales

LA CRISE PRUSSIENNE

Une crise politique dont la portée peut être considérable pour toute l'Allemagne, vient de s'ouvrir en Prusse. Le Landtag ou Chambre des Représentants du Royaume a mis Guillaume II et son ministère en minorité, et à plus de 100 voix un projet déposé au nom du souverain a été rejeté.

Rappelons brièvement les faits : aussi bien, ils ne laissent pas d'offrir un très vif intérêt, et dans tous les ordres d'idées, puisqu'ils attestent les tendances économiques ultra-rétrogrades de l'opposition conservatrice de Berlin, et marquent de sa part une tentative nettement accusée de chantage parlementaire.

On sait (et à ce sujet nous prendrons la liberté de renvoyer à notre article publié ici même le 15 juillet) que le gouvernement allemand n'a rien négligé depuis la guerre pour pourvoir l'Empire de l'outillage indispensable. A l'heure même où il développait les voies ferrées, il s'efforçait de tracer des plans de canaux nouveaux et de relier entre eux les cours d'eau qui sillonnent les états de la Confédération. Des centaines de millions ont été dépensés déjà à cette fin, mais une grande œuvre restait à accomplir : la jonction des deux artères maîtresses, l'Elbe et le Rhin. Elle devait permettre d'une part à Hambourg de desservir toute une région aujourd'hui tributaire de Rotterdam, d'Amsterdam et d'Anvers, et de l'autre aux houilles de Westphalie et de la Prusse Occidentale d'arriver plus aisément vers les districts du centre. Guillaume II s'intéressait à cette tâche dont la valeur n'était contestée par aucun spécialiste, et qui, si son coût total était estimé 400 millions de francs, était destinée à apporter aux échanges germaniques un élément de vitalité d'une extraordinaire puissance. Mais les agrariens de l'Est y étaient hostiles, pour des raisons qu'il est aisé de percer, et qui se rapportent les unes à l'étroitesse de leur égoïsme, les autres à l'exiguïté de leurs conceptions sociales. Nous ajouterons, pour être complets, qu'en prolongeant leur opposition, ces féodaux comptaient faire une fructueuse transaction avec la Chancellerie de Berlin.

Les grands propriétaires fonciers de la vieille Prusse, qui perpétuent entre Havel et Oder le régime des XVIe et XVIIe siècles se défient, à l'exemple de nos hobereaux du temps de Turgot, de tout progrès dans le transport et dans la circulation. Comme ils se sentent menacés, sapés, par la poussée des temps, et qu'en somme ils ramènent

tout à leurs propres intérêts, ils appréhendent que, facilitant les rapports entre le Centre et l'Ouest, le nouveau canal ne contribue à ruiner leur omnipotence. De plus ils sont tout naturellement disposés à combattre, à enrayer les gigantesques sursauts de cette industrie qui a révolutionné l'Allemagne, qui en a modifié la face, et qui vis-à-vis de l'ancienne noblesse titulaire des biens-fonds, a dressé la haute bourgeoisie industrielle aussi arrogante peut-être, mais à coup sûr mieux rentée. Avec la même énergie donc qu'ils ont opposée jadis, lors de Caprivi, aux traités de commerce, au traité germano-russe, surtout, — les conservateurs protestants qui font la majorité au Reichstag sont partis en guerre contre le projet impérial.

Au fond, ils étaient disposés à ne pas aller jusqu'au bout, à négocier, à s'humilier même, à condition que Guillaume II ne refusât point de rémunérer l'humiliation. Ils espéraient bien qu'en échange de la promesse de leurs voix pour le canal, le souverain s'engagerait à reprendre le texte sur l'enseignement, cette fameuse loi Zedlitz qui fut effectivement soumise jadis au Landtag, mais qu'il fallut en toute hâte retirer devant l'unanime réprobation des libéraux, des radicaux et des socialistes. Les agrariens en ont été pour leurs frais d'imagination ; le roi de Prusse n'a pas voulu traiter sur ce terrain ; il se soucie fort peu de rouvrir les mêmes difficultés qu'il apprécia il y a quelques années. Il a préféré s'aliéner les junkers, comme l'on dit là-bas, et s'offrir le spectacle rare d'une victoire anti-gouvernementale des conservateurs.

Donc les féodaux n'ayant pu recléricaliser la Prusse, ainsi qu'ils l'eussent désiré, ont refusé de voter le percement du canal. On a cru durant quelques jours, que Guillaume II, froissé, blessé, d'une telle conduite, manifesterait violemment sa colère, qu'il romprait à tout jamais avec la droite protestante du Landtag, et qu'il se porterait sans retard à quelque mesure extrême.

Or l'Empereur s'est abstenu de tout propos, de toute attitude qui eût pu déceler son indignation. Le discours que son chancelier, M. de Hohenlohe, a prononcé de par son ordre, à la clôture du Landtag, a paru particulièrement anodin dans l'idée et courtois dans la forme. Enfin, les nouvelles de dissolution, qui circulaient avec une certaine insistance, n'ont nullement été corroborées. Il y a crise en Prusse, mais cette crise, le monarque n'a rien fait pour l'envenimer et l'on dirait qu'il tient à en reporter toute la responsabilité sur ses adversaires.

Les agrariens, aujourd'hui en révolte, ont été, pendant trente-cinq ans, les plus fidèles alliés des Hohenzollern. Cela seul serait une considération essentielle pour un Guillaume II, qui n'oublie rien, qui vit dans le passé autant que dans le présent, et qui se pique de n'être point un ingrat : de là sa mansuétude extraordinaire vis-à-vis des hobereaux. Mais il y a plus : si les conservateurs protestants se classaient définitivement dans l'opposition, s'ils renouvelaient en toute circonstance le vote par eux émis à la fin d'août sur la question du



canal, que deviendrait la dynastie des Hohenzollern ? Point de doute que le loyalisme de la droite prussienne pour cette maison ait été jusqu'ici son plus solide appui. Que ce loyalisme craque, s'effondre, et Guillaume II reste sans allié, sans majorité dans les Parlements de Prusse et d'Allemagne, livré à ces gauches progressiste et socialiste qu'il déteste cordialement et dont l'arrivée au pouvoir apparaîtrait à ses yeux (peut-être à juste titre) comme le plus effroyable des événements.

Le politique fait des progrès en l'héritier de Frédéric III ; il vient de l'emporter sur le dictateur, sur le César Romain, sur le Néo-Charlemagne qui écrivait jadis dans le livre d'or de Munich : *Regis voluntas suprema lex*. Le dictateur eût brisé d'un revers de main, ou déchiqueté de ses éperons d'or, ce Landtag Prussien qui se permet de contrôler, de discuter, de refuser, et qui prétend jouir de toutes les prérogatives parlementaires. Le politique s'est incliné, disant qu'il valait mieux attendre l'occasion et qu'au total on ne gagnerait rien à tout brusquer. Les agrariens de Poméranie, de Posmanie et d'ailleurs n'ont donc pas été troublés dans leur quiétude : pour eux, point de dissolution en perspective. Cette fois, l'Empereur leur pardonne, mais qu'ils se le tiennent pour dit : si, à la rentrée, le Landtag persiste dans son opposition, la Chancellerie avisera.

Si mauvaise que soit la cause des agrariens de quelque principe réactionnaire qu'elle s'arme, on ne peut nier que leur attitude doive s'affirmer féconde. C'est bien la première fois que la Chambre de Prusse, cette assemblée bizarre dans ses origines comme dans son recrutement, oppose résolument son veto aux injonctions du Roi. Celui-ci recule ; le régime constitutionnel et parlementaire serait établi désormais, et malgré lui, dans ses états ; fait capital pour toute l'Allemagne. C'est une étrange ironie des choses que ce rôle ait été réservé aux féodaux, et que ces piétistes, partisans fanatiques de la légitimité de droit divin, soient venus porter aux prérogatives dynastiques la plus redoutable des atteintes.

Quelle que soit l'issue dernière du conflit, que Guillaume II réussisse ou non, par des négociations de couloirs, à regagner des voix, ce résultat restera et il n'est pas d'un minime intérêt.

PAUL LOUIS

P.-S. — La crise Serbe. — Il me faut dire deux mots de la situation que le roi Milan, par une inqualifiable politique, vient de créer en Serbie. A l'heure où j'écris, la Cour suprême juge le soi-disant complot politique fabriqué de toutes pièces par cet ex-souverain ; vingt-neuf personnes sont renvoyées devant elle. Le père du roi Alexandre a pris texte, point n'est besoin de le rappeler, d'un attentat probablement stipendié, pour impliquer dans une grande conspiration contre les Obrenowitch le parti radical serbe d'une part, le gouvernement montenegrin de l'autre. Les hommes qui ont le plus activement

participé à l'émancipation du royaume ont été jetés en prison, maltraités, menacés de mort, livrés à une juridiction dont la servilité ne peut faire doute. Un terrorisme sans précédent pèse sur Belgrade, où la dictature d'un prince constitutionnellement et moralement déchu s'est édifiée sur l'épouvante publique. Le prince Nikita de Montenegro a été grossièrement injurié ; les défis que Milan lui a lancés sont tels qu'on se demande comment il a eu assez de force d'âme pour les tolérer. L'ex-roi de Serbie mettrait les Balkans à feu et à sang, si l'accord entre la Russie et l'Autriche était moins solide.

Cette situation ne saurait subsister : le despotisme oriental du comte de Takovo (tel est le nom que Milan porte depuis son abdication) est un outrage à la conscience du monde civilisé. On s'étonne que le parti radical serbe n'ait pas fomenté une révolution pour le renverser — et encore plus — que l'Europe n'ait pas cru devoir intervenir pour arrêter ces fureurs, tandis qu'il en est temps. Mais y a-t-il une Europe ?

P. L.

Les Livres

LES POÈMES

JULES MOULIN : **Refuges** (Société libre d'Edition des Gens de lettres).

Le livre de vers de M. Jules Moulin contient de belles et sérieuses métaphores qui disent les analogies de la forêt et de la mer, de la rose et de la chair, à côté de pièces peut-être un peu circonstancielles, mais ornées de grâce, et qui touchent à l'enfant d'un ton juste et sobre. Il me semble que le poète est plus libre et plus lui-même dans les poèmes d'ordre purement lyrique, comme cet Hymne à l'Aimée, qui met au seuil du livre des strophes d'ode en colonnettes élancées et joliment polychromes, ou bien Le Cœur, une des meilleures pages, d'une forme de lied curieusement développé et élargi. Un Conte de Jadis transpose heureusement en notre langue quelques effets rythmiques cherchés par Gœthe dans certaines de ses ballades à forme rapide, pressée, en strophes courtes de vers brefs. Parfois la structure de la phrase cède le pas à la cadence implacablement régulière du vers, tel que l'ont formulé les Parnassiens, mais ce sont là taches légères à un livre et de noble volonté.

MARIE CLOSSET : **Un Goût de sel et d'amertume** (Bruxelles, Lacomblez).

Voici un petit livret de vers fortement imprégné de Jules Laforgue et qui d'ailleurs se place un peu sous son invocation: pour l'œuvre d'une femme, ce n'est point mauvais signe que s'indique une préoccupation vive du poète qui a le mieux su interpréter les grâces fines des Burne Jones, et les marges de rêverie autour de leurs yeux, et le nimbe de leurs fronts, dirait-on, pensifs; aussi Laforgue ayant le plus souvent non point noté des aspects de femme, mais analysé son grand désir de chair pure et d'âme fraîche, il y a là un degré à franchir pour une âme féminine, une compréhension à donner. L'auteur l'a si bien compris, ou plutôt ressenti, que son petit poème a comme un personnage un pauvre Blaise, qu'elle charge de ce que ses poèmes portent de méditation un peu philosophique et couleur d'adolescent un peu hamletisé. On trouvera page 11 du livret, une pièce courte et aimable qui commente le titre du livre, en des strophes expressives de pâleur et de solitude. A côté d'une assez gracieuse inexpérience et de rythmes parfois trop peu précis, il y a des notations intéressantes dans cet effort distingué.

JEAN D'HOC : **L'Aventure sentimentale** (Mercure de France).

Un copieux volume de vers passionnels, point indifférent, point ennuyeux, s'ouvre, après une préface sans nécessité bien imposée, par un poème qui donne l'impression d'un vers un peu monotone, mais ample, nourri et d'un vocabulaire amusant; malheureusement, les petites nouveautés ou plutôt les jeux imprévus d'expression de

l'auteur se représentent trop souvent au cours du volume, et il ne se prive pas assez de recommencer un effet qui l'a amusé ; une exagération dans les descriptions tendres est bizarre et fait penser à un simple jeu. Pourquoi aussi l'auteur, homme d'esprit certainement, a-t-il recommencé le mélange un peu ancien des termes ecclésiastiques et des propos amoureux ? Depuis l'Ex-Voto de Baudelaire, il n'y a plus grande nouveauté à cela. L'originalité de M. Jean d'Hoc est d'ailleurs singulièrement composite ; existe-t-elle même, ou n'est-elle qu'une combinaison de choses lues, mais représentées avec un bon travail de versification et de linguistique ? Les pièces qui me feraient croire à cette originalité naissante sont, parmi celles qui ont rapport au sujet, les moins solennelles, et celles surtout qui sont tout à fait digressives et calmes, vers la fin du volume.

IWAN GILKIN : **Le Cerisier fleuri** (Collection des Poètes français de l'étranger. Fischbacher).

Il y a bien longtemps que je n'avais lu, embellie du rythme français, la louange d'un roi, d'un roi vivant, car, pour les napoléonites et quelques los félix-fauresques, nous n'avons rien à désirer. Enfin Napoléon appartient au passé, et les poètes de nos présidents utilisèrent plutôt cette forme qui, sous le nom de complainte, est chantée aux carrefours. Mais voici des vers qui disent à M. Albert Chapeaux, auteur d'un livre sur le Congo :

Tes loisirs lettrés ont célébré la gloire
D'un roi pacifique et pourtant conquérant...
Et le noble effort d'un prince magnanime
Reçoit de ta main le laurier mérité
Que lui réservait dans l'avenir sublime
La postérité.

C'est à notre voisin le roi Léopold que s'adressent ces compliments ; je crois savoir qu'il n'y est pas très habitué, et peut-être a-t-il été étonné de cet élan, à plusieurs points de vue, singulier, surtout au sens le plus simple de ce mot.

M. Iwan Gilkin a sans doute voulu nous étonner. Il y a, d'ailleurs, une légère prétention à cela dans tout son volume. Il a pensé produire un effet de surprise au moyen d'une simplicité excessive, étudiée, galante, précieuse. M. Gilkin a été pervers autrefois : il y a renoncé dans ce volume qui est, dit-il, un cahier de vacances ; c'est, sans doute, pour corser le ton d'archaïsme, ou plutôt l'impression fondamentale d'archaïsme, qu'il a voulu donner, qu'il a intercalé un souvenir de ce genre très ancien, l'épître au souverain. Il y a, M. Gilkin le déclare franchement, bien des échos dans ce petit volume. L'auteur a butiné partout ; mais sa strophe, qu'il voudrait parente de Hafiz, a néanmoins, parfois, un grain de cousinage avec Désaugiers, qu'il a peut-être moins cherché. Comme M. Gilkin est artiste, il arrive que, tout en s'étant, nous le croyons, trompé tout au long de ce



volume en son affectation de bonhomie, il y a placé deux ou trois poèmes, par exemple Certitude, ou Reflet, et quelques impressions de nature, qui sont fort jolis; ce qui prouve qu'on a beau se raidir en un rôle de combattant, et représenter, comme M. Gilkin, une négation, on n'échappe pas à sa destinée de laisser voir, au moins un petit peu, ce qu'on a de qualités.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE : **Les Bijoux de Marguerite** (Mercure de France).

J'ai déjà dit, à propos de livres précédents, en quelle estime je tiens le talent haut et fier de Sébastien-Charles Leconte. Tout en souhaitant vivement qu'il renonce quelquefois à s'enfermer dans les sévères cadences où il se plaît, j'accorde très volontiers que le métier de son vers, tel qu'il le conçoit, strict et très régulièrement alexandrin, est possédé parfaitement par lui ; même que ce rythme semble convenir assez étroitement à ses désirs d'art. Après l'évocation de dieux et de héros que furent ses œuvres précédentes, M. Leconte se range à des sujets d'un genre, en apparence, moins élevé. Mais sa technique encore demeure ample et grandiloquente, et *les Bijoux de Marguerite* sont surtout des émaux d'un goût puissant et classique, présentés d'un geste encore hiératique et d'une voix un peu de prophète, ce qui n'empêche ce livre grave d'enfermer de grandes beautés.

JACQUES MADELEINE : **A l'Orée** (Fasquelle) ; **le Sourire d'Hellas** (s. n. d'édit.)

M. Jacques Madeleine nous donne en vers précis, trop précis, parfois jusqu'à la sécheresse, de jolies sensations de forêt. Elles sont parfois mieux que jolies. Dans un autre livre qu'il publie concurremment, il chante la beauté grecque avec une certitude d'érudition qui, moins stricte, serait des plus intéressantes. Dans ces deux volumes, il manque un je ne sais quoi ; le poète se garde trop, s'observe trop, il surveille son lyrisme à la façon d'un grammairien et je suis persuadé qu'il l'émonde trop. Des deux volumes, je préfère *A l'Orée* de beaucoup ; j'aimerais mieux que la nature y fût chantée librement, au lieu d'être ainsi sévèrement modelée ; mais, en se contentant de ce qu'on y trouve, on se sent en contact avec de la poésie vraie, encore que nuancée, fond et rythme, à la façon d'un érudit, ce qui ne peut surprendre personne, étant donnée la sûre et modeste érudition dont M. Jacques Madeleine a déjà fourni maintes preuves.

GUSTAVE KAHN

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JOLEAUD-BARRAL : **La Colonisation française en Annam et au Tonkin** (Plon).

L'auteur a voulu combler une lacune qui a été mainte fois signalée. Nous ignorons tout de nos colonies, alors que le gouvernement anglais multiplie les documents à l'usage de ses nationaux. M. Joleaud-Bar-

ral écrit un livre fort intéressant où il étudie le régime administratif et les réformes économiques de notre empire Indo-Chinois. Il veut, dit-il, décider les hommes d'initiative à aller coloniser le Tonkin, mais il ne dissimule pas certains scandales qui se sont produits dans nos possessions asiatiques, et qui d'ailleurs déshonorent toutes les administrations coloniales européennes : le maintien de la traite des indigènes entre autres. Un chapitre fort instructif est celui qui est consacré au marché chinois et à ses relations éventuelles avec la vallée du Fleuve Rouge. En somme, œuvre d'une lecture facile et où il y a beaucoup à recueillir.

P. L.

Alexis Wilhem : **Le Livre des Laïques** (A. Charles).

C'est le résumé condensé, le suc, la substance de deux ouvrages précédemment publiés :

1° *Le Paraclet*, un gros in 8°, en 1851, qui a eu l'honneur d'être saisi par les gens de l'Empire ;

2° *Les Deux morales de l'Etat*, parues, d'abord, dans *la Philosophie positive*, de Littré, en 1879, et, ensuite, en brochure.

L'auteur, M. Alexis Wilhem, fils du fondateur des Ecoles populaires de musique en France, quoique né en 1811, est un tout jeune homme ; il a encore vraisemblablement un quart de siècle à vivre ; malgré les gages donnés jusqu'ici, il fait concevoir les plus brillantes espérances. La valeur quelquefois dépasse les années.

G. C.

LA CRITIQUE

M. Albert Soubies : **Histoire de la Musique en Espagne** (Flammarion).

M. Albert Soubies, qui est un des rares érudits de la musique, continue ses recherches critiques dans les divers pays de l'Europe. Cette fois, son travail est consacré à la musique en Espagne. Avec la même sûreté d'informations que précédemment, notre distingué confrère nous fait remonter aux origines, et il ne néglige rien pour définir l'importance, le caractère spécial, la portée et les tendances de l'art musical par delà les Pyrénées. Les publications si documentées, de M. Soubies, offrent un sérieux intérêt et ont leur place marquée dans les bibliothèques des artistes, des critiques et de tous les gens qui veulent se tenir au courant des choses de la musique et du mouvement musical à l'étranger.

Albert Soubies : **Histoire du Théâtre Lyrique, de 1851 à 1870** (Fisbacher).

On parle sans cesse du Théâtre Lyrique. On vante volontiers les services qu'il a rendus à l'art, sans préciser, cependant. Chaque année, de timides essais de résurrection de cette scène utile sont risqués, tantôt ici, tantôt là. Et bien peu de personnes savent exactement quel est le passé de ce fameux Théâtre Lyrique, tant regretté, tant célébré !

Le volume de M. Albert Soubies vient combler une importante lacune. Grâce à M. Soubies, il n'est plus possible d'ignorer ce qu'ont été les directions Edmond et Jules Seveste, Perrin, Pellegrin, Carvalho, Réty, Pasdeloup et les noms des pièces et auteurs joués pendant les dix-neuf années d'exploitation, qui furent vraiment des années héroïques.

ETIENNE DESTRANGES : **Les Femmes dans l'Œuvre de Richard Wagner** (Fischbacher).

Parmi les publications sans nombre que le grand œuvre wagnérien fit éclore un peu partout, cette série de portraits à la plume n'est pas à dédaigner. L'auteur, M. Etienne Destranges n'en est plus, comme l'on dit, à son premier essai. En maintes brochures curieuses, très renseignées, où se trahissent le goût du beau et un sens critique fort affiné, cet écrivain épris de tout ce qui touche aux choses et aux gens de la musique montra non seulement de sérieuses qualités d'artiste, mais un éclectisme bien rare en un moment où le culte des petites chapelles est grandement en honneur. M. Destranges aime à la fois les ouvrages d'Alfred Bruneau, de Chabrier, d'Humperdinck, de Franck, de Saint-Saëns et de M. d'Indy. S'abandonnant franchement à ses impressions, il ne croit pas commettre un crime en confessant ses admirations. Aussi, ce qu'il écrit porte toujours l'empreinte d'une parfaite bonne foi, et c'est plaisir d'avoir à parler du volume d'un confrère aussi érudit et d'une telle conscience. Dans son nouveau livre, qu'enrichit une remarquable préface du maître Bruneau, M. Destranges a campé heureusement les figures et étudié avec pas sion les caractères des diverses héroïnes de Wagner. Irène, Senta, Vénus, Elisabeth, Elsa, Ortrude, Isolde, Eva, Madeleine, Fricka, Freia. Erda Sieglinde, Brünnhild, Kundry, elles y sont toutes, ainsi que les filles du Rhin aux fluides ébats, les Walkyries aux corps de fer et les tant exquises Filles-fleurs qui embaument l'Eden de perdition de Klingsor. En feuilletant les pages du livre, on sent vivre, aimer, souffrir ces créatures, filles du génie. qui empruntent au divin et à la pure humanité l'infini de leur charme. On se rappelle les chefs-d'œuvre dont elles sont l'embellissement et la conscience, on les voit marcher, agir, on les retrouve en l'attitude idéale que Wagner leur fixa pour jamais... Et ce n'est pas sans une certaine tristesse que l'on quitte les femmes de Wagner dont M. Destranges eut l'art d'évoquer les formes physiques et la physionomie morale pour notre plus doux plaisir.

ANDRÉ CORNEAU

EMILE FAGUET : **Flaubert** (Hachette).

Ce parfait livre de classe — probe, catégorique, minutieux, froid, et myope, — d'un résumé biographique liminaire déduit ses définitions du caractère de l'écrivain : « timide et orgueilleux » — d'où — « ombrageux », à la fois qu'exigeant « impersonnelle » (objective) la littérature ; puis misanthrope « avec un commencement de méchan-

cetó », et la haine de la bêtise. Démêle avec clairvoyance ce que comporta cette haine d'amour : l'amour du chasseur pour la proie (au fond l'exécration fascinée du *bourgeois* issait d'un tempérament, il faut dire, bourgeois, bourgeois provincial, et de la sensation apeurée de cela; si saint Antoine est Flaubert, Bouvard et Pécuchet le sont aussi). Discerne (à la suite de Zola, mais, comment ne pas recourir à cette monographie (1) non définitive, mais décisive ?) un romantique dans le réaliste ; seulement, en place de l'amalgame qu'ils firent, au vrai, suppose qu'un impérieux vouloir les dissociait à l'instant de chaque œuvre : réaliste dans *Madame Bovary*, *l'Education sentimentale, Bouvard et Pécuchet;* romantique dans *la Tentation de Saint Antoine* ou *Salammbô ;* la trop facile distinction ! en désaccord avec les habitudes de Flaubert, qui a mûri, mené quasi parallèlement tous ses livres ; autant qu'avec toute analyse pénétrante d'elles : celle-ci est seulement subtile. Où point non plus, l'ardeur ou pour ou contre, indispensable, à défaut de quelque *furor poeticus* que demanderait l'abordage d'une si passionnée figure : pas la petite fièvre que communique toute besogne avec amour entreprise, plus que le contrecœur qui tourne en pensum une tâche déplaisante : dissertation par devoir assumée, traitée en devoir par un excellent écolier qui la surmonte placidement. A défaut de passion, point la dilection du lettré, qui eût pu lui faire rejoindre ce maître de nos Lettres : au-dessous elle trottine, étant grammairienne et non artiste, institutaire et non académique : professorale : — Professorale ; — « Un auteur doit disposer les choses de telle manière qu'il n'y ait dans son poème qu'une bataille, ou qu'il n'y en ait que deux de caractère très différent : bataille sur terre, bataille navale, ajoutez-y un combat singulier... » — On entend : — « Elève Flaubert ! très intelligent, bon style, mais désordonné ! » Et quand la main doctorale et docte saisit de ses gros doigts impitoyablement consciencieux les ailes du rarissime et paradisiaque oiseau : le bel écrivain, même tranquillisé soit-on de lui savoir si irrésistibles le bec et les serres, s'il s'agit de ce héros, Flaubert, et ce martyr de l' « écriture », douloureuse vous est cette honnêteté tyrannique.

FÉLICIEN FAGUS

(1) *Les Romanciers naturalistes :* Gustave Flaubert.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

L'Indifférent

I

L'amoureux rendez-vous était fini. Georges se baissa pour donner à la jeune femme un léger baiser, — le baiser distrait d'une âme déjà lointaine. — pendant qu'elle cherchait dans son sac de velours les sept cercles d'or ornés de perles, dont elle se débarrassait chaque fois. Ses doigts étaient las, ses yeux pleins d'une fatigue rêveuse, et elle enfila machinalement les bracelets à son poignet. Elle chercha de nouveau dans le sac : soudain, elle jeta un cri sourd et chancela.

— Dieu !... Dieu !... balbutia-t-elle en s'accrochant à une chaise pour ne pas tomber.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Georges en prenant sa main qu'il sentit glacée.

— Dieu !... J'ai oublié ton billet...

— Où cela ?... où ?

— Dans la poche de ma robe de chambre !... Et un gémissement s'échappa de sa poitrine.

— Grand Dieu !... fit-il en pâlissant et en mordant sa moustache. Ils se regardèrent un instant, muets, livides. Anne, la physionomie bouleversée par la terreur, lui, très ennuyé, ne sachant que dire.

— Je suis perdue ! s'écria-t-elle en se cachant le visage dans ses mains. Georges se taisait, énervé, préoccupé, maudissant déjà la manie d'écrire qu'ont tous les amants.

— Es-tu certaine de ne pas l'avoir sur toi ?

— Je ne l'ai... pas... ici..., murmura Anne en fouillant convulsivement dans son sac, retirant son mouchoir, son porte-cartes, son carnet, et les étalant sur ses genoux. Il s'agenouilla devant elle pour l'aider dans ses recherches, et tous deux retournèrent le sac : le billet n'y était pas.

— Je l'ai oublié... je l'ai oublié... répéta-t-elle, baissant la tête, accablée.

— Tu l'as peut-être mis ailleurs ?

— Non, j'étais très pressée, j'avais hâte de venir ici, ajouta-t-elle durement, d'un ton sombre.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas te faire attendre... Et elle lui jeta un coup d'œil de reproche.

— Oh ! cinq minutes de plus ou de moins... pour un oubli aussi grave...

— Très grave, répliqua Anne, en ouvrant les bras avec un geste tragique.

Tous deux s'étaient assis sur le divan. Mais, ils ne se regardaient

ni ne se parlaient, la femme vaincue par l'épouvante, l'homme triste, dégoûté, un peu inquiet. Le temps passait.

— Crois-tu, Anne... crois-tu qu'il l'aura lu ? hasarda-t il avec une certaine timidité.

— Certes.

— Peut-être... que non.

— Certes, il l'a lu.

— Où était donc ta robe de chambre ?

— Dans ma chambre à coucher ; je l'ai jetée sur une chaise.

— Il était à la maison ?

— Oui.

— C'est une imprudence de sortir, quand il est encore là.

— Tu t'en aperçois maintenant, s'écria-t-elle amèrement. Ce n'était pas ton avis, autrefois.

— Autrefois ?... Je t'ai toujours recommandé de prendre des précautions, Anne.

— Ton billet m'appelait, je suis venue... et j'ai eu tort, répondit-elle âprement.

Georges fronça les sourcils. Anne Mormile était une jeune femme exquise, délicieuse, une maîtresse qui plaisait à ses sens et à son cœur, une créature pleine d'enthousiasme et de douceur ; mais, souvent une parole cinglante, un geste d'ennui ou de dédain, laissaient deviner un coin inconnu de son caractère. Il se remit : pauvre petite, au fond, elle avait raison d'en vouloir à l'amour qui lui causait ces terribles émotions.

— La femme de chambre n'aura pas immédiatement serré cette robe de chambre ? demanda-t-il, voulant à tout prix se donner une illusion.

— Je ne sais... cette fille me déteste.

— Pourquoi ?

— Parce que je sors souvent... parce que je sors, sans rien lui dire... parce qu'elle a des soupçons et qu'elle enrage de ne pas avoir mes confidences. Les domestiques ne valent pas grand'chose.

— Une sale race !

— Si elle a trouvé la lettre, elle l'a donnée à mon mari, dit-elle d'un air farouche.

Un silence. Le beau visage d'Anne Mormile était tout troublé ; elle tourmentait ses bracelets, et sa voilette gisait à terre. Puis, brusquement, elle se mit à gémir :

— Ah ! Sainte Vierge ! Que faire à présent ?... Comment rentrer à la maison ? Que lui dire ?... Ah ! Sainte Vierge ! quel châtiment !

Elle eut une crise de sanglots, sans larmes, un véritable râle.

— Anne, Anne, calme-toi, fit l'autre vaguement, un peu embarrassé. Ernest est jaloux ?

— Naturellement.

— Il t'aime ?

— Il m'aime... Et elle eut un mauvais regard pour son amant.

— Il t'aime... beaucoup ?

— Il m'aime comme tous les maris, répliqua-t-elle évasivement.

— Il ne t'a jamais dit... ses idées sur la trahison ?

— Si.

— Quelles sont-elles ?

— Il m'a toujours répété que les femmes infidèles méritaient la mort, répondit-elle sans hésiter.

— La mort, rien que cela ? demanda Georges, un peu ému.

— Oui !

— Souvent on dit... murmura-t-il légèrement.

— ... des choses qu'on ne fait pas, ricana la jeune femme, mais. il pourrait bien faire celle-là.

Ils s'examinèrent, avec une colère qui se mêlait déjà à la peur et à la tristesse. Georges était confus, vexé, gêné de cette tragique complication qui venait bouleverser les tranquilles ardeurs de leur amour ; il souffrait aussi de voir la douleur d'Anne, et en même temps ce billet oublié, ce mari ombrageux, ce drame probable, le mettaient de mauvaise humeur. Ah ! pourquoi se fourrer toujours dans des aventures dangereuses ?... Au commencement, tout va bien : la femme est douce et passionnée, prudente et amoureuse, le mari n'existe pas. Puis, à l'improviste, une lettre se perd... et tout s'écroule. Anne battait nerveusement le tapis de son petit pied ; elle se leva comme poussée par un ressort :

— Je m'en vais, articula-t-elle sans regarder Georges.

— Où vas-tu ?

— Chez moi, répliqua-t-elle, toujours amère, toujours dure.

— Quoi faire ?

— Je ne sais. Subir mon châtiment. J'ai péché. Il aura raison de me tuer.

— Et moi, Anne ?... et moi ?

— Oh, toi ! fit-elle avec un geste de dédain.

— Voyons, mon amour, ne me traite pas ainsi, je ne suis pas un lâche... Et, il la suivait, la retenait, honteux de la laisser partir.

— Tu ne peux rien faire pour moi.

— Ce n'est pas ma faute... balbutia-t-il.

— C'est moi, moi seule qui suis coupable ! Je ne devais pas t'aimer. Aussi, je te quitte.

— Anne, tu es cruelle, mais tu as raison. Que vas-tu lui dire ? Ne me laisse pas dans cet état.

— Eh ! qu'en sais-je !... Ce que je vais lui dire ? Rien. Elle eut un mouvement d'abandon devant la fatalité.

— Que contenait donc ce billet ? s'écria-t-il, pris d'un subit accès de désespoir.

— Quelques mots seulement : « *Je t'attends à deux heures, mon amour. Georges qui aime Anne* ». La voix de la jeune femme frémit de peur, de colère, de douleur.

— C'est écrasant !... Quelle brute d'avoir écrit cela !... Et il se frappa le front de son poing fermé.

Elle le regarda du coin de l'œil et fit quelques pas vers la porte. Arrivée sur le seuil, une terreur violente la fit reculer et se jeter dans les bras de son amant, criant, pleurant.

— Je n'ai pas le courage d'aller là-bas, j'ai peur... Je veux rester ici, garde-moi près de toi. Georges, défends-moi, défends-moi !

Elle défaillit. Le jeune homme la soutint, ému, attendri, touché, l'embrassant, essayant de la réconforter par de douces paroles, maudissant le destin qui détruisait leur bonheur en une minute.

— Reste, reste, chérie... lui répétait-il comme à une enfant. Nous verrons ensuite comment nous tirer de ce mauvais pas.

— Oui, mais ne me renvoie pas à la maison !

— Ne crains rien, je veille sur toi. Où est-il en ce moment, lui ?

— A sa banque : il y reste jusqu'à sept heures.

— Essayons d'envoyer quelqu'un auprès de lui, pour savoir quelle mine il fait.

— Envoyer qui ? Et s'il reste impénétrable ? Et s'il ne reçoit pas ?

— Tu as raison, le moyen est stupide.

— Vas-y, toi, fit-elle résolument.

— Moi ?

— Oui, toi !

— Sous quel prétexte ?

— S'il ne sait rien... tu inventeras un mensonge quelconque. S'il sait tout... eh bien ! tu subiras le choc.

— Oui, murmura-t-il, songeur. Mais, s'il n'a rien lu, cela excitera ses soupçons... Jamais je ne suis allé à sa maison de banque, moi ! Nous le mettrons sur la voie, s'il est méfiant.

— C'est vrai... c'est vrai ! dit-elle douloureusement, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains.

— Ne pourrais-tu aller chez une de tes amies, et la prier de passer chez toi ?

— Je n'ai pas d'amie.

— Pas une ?

— Pas une à qui me confier.

— Tant pis !

— Ce n'est pas un bon moyen, affirma-t-elle en baissant la tête.

— C'est vrai...

Ils restèrent muets, désolés. Six heures sonnèrent. Elle eut un long frisson.

— Peut-être ignore-t-il tout..., poursuivit-elle très bas.

— C'est probable.

— Dieu me fera cette grâce, sans doute... continua-t-elle en parlant comme dans un songe.

— C'est probable... c'est probable.

— Alors, rester ici ne vaut rien... Et elle leva sur lui ses yeux, pleins d'une douloureuse incertitude.

— Cela ne vaut rien, affirma-t-il trop vite.

— Rien.

— Anne, tu sais si je t'aime, tu sais si toute ma vie t'appartient, tu sais combien tu m'es chère... La voix du jeune homme avait repris ses anciennes intonations chaudes et douces, et chantait les vieilles paroles d'amour qui l'avaient charmée autrefois.

— Oui... oui... Je sais, répliqua t-elle en mettant lentement ses gants.

— Je ne demande qu'à te garder toujours ici, près moi... Mais, pense, s'il n'a pas lu ! Songe au scandale, au drame !... Certainement, il n'a rien lu... Georges cherchait à la persuader pendant qu'elle boutonnait ses gants en réfléchissant ; quand elle voulut attacher sa voilette, il lui rendit comme d'habitude ce petit service amoureux, afin de bien prouver que son départ était chose décidée.

— Si je reste, c'est une catastrophe..., pensa-t-elle tout haut.

— Horrible, ma chérie !

— Et si ma rentrée à la maison cause un affreux malheur ? balbutia-t-elle, dans un mouvement de frayeur, en s'asseyant de nouveau.

Il réprima un geste d'impatience.

— Tu verras, Anne, que tout ira bien... Il n'arrivera rien...

— Il t'est impossible de rien faire ? demanda-t-elle avec une angoisse dans les yeux.

— Je ne crois pas. Ma vie est à toi, ma chère âme, mais, en ce moment, je suis réduit à l'impuissance.

— Cependant... tu es un homme... tu as du courage... Et sa voix redevint amère.

— En quoi mon courage peut-il servir en pareil cas ? Et puis, ma chérie, tu sais que l'amant est toujours un personnage ridicule et secondaire en amour ?

— Et quel est, à ton avis, le personnage principal ? demanda-t-elle en se mordant les lèvres, exaspérée contre cet homme qui faisait tranquillement des théories dans un pareil moment.

— Le mari.

— Ah ! le mari... Je m'en vais, Georges.

— Mon cher amour, sois forte et prudente. Tu es une femme supérieure.

— On le dit. J'essayerai, répliqua-t-elle d'un ton faible. Adieu, chéri.

— Tu m'aimes toujours ? fit-il en la retenant, un peu troublé.

— Toujours, et elle détourna la tête.

— Je suis désolé de te laisser partir seule...

— Je le dois.

— Désolé, Anne. Je reste ici dans le doute et l'inquiétude. Tu vas me faire savoir ce qui est arrivé ? Ecris-moi aussitôt rentrée, n'est-ce pas ? Pense à moi, ne m'abandonne pas !

— Je ne t'abandonne pas, dit elle en esquissant un pâle sourire. Je tenterai de t'écrire.

— Je t'en supplie, Anne. Je ne sors pas d'ici, attendant de tes nouvelles.

— Adieu.

— Pourquoi me dire adieu, ma chérie? C'est un mot que je ne veux pas entendre.

— Je ne sais... Je m'en vais, adieu.

Elle redisait ces paroles comme pour se donner du courage ; le jeune homme la prit dans ses bras et la serra contre son cœur. Elle était inerte : il déposa un léger baiser sur la voilette et sentit à peine ses lèvres effleurer les siennes; puis, il la prit par la main, la conduisit jusqu'à la porte, en répétant tout bas :

— Il n'arrivera rien... rien... Nous serons encore heureux.

Elle descendit deux ou trois marches, tandis que Georges restait appuyé sur la rampe du palier. Elle se retourna et lui jeta un regard de détresse. Il eut envie de l'accompagner jusqu'à son domicile, mais il réprima ce mouvement d'attendrissement, et la porte de l'appartement se referma sans bruit.

Anne continua son chemin. Maintenant, quelques larmes coulaient le long de ses joues, sous sa voilette et la suffoquaient. Elle s'arrêta sous la porte cochère, pensant que Georges était caché derrière les persiennes entr'ouvertes pour la regarder partir, comme il faisait d'ordinaire. Elle essaya de faire bonne contenance et sortit d'un pas ferme : arrivée au coin de la rue, elle se retourna. Les jalousies étaient closes et Georges n'était point là. Alors, toute sa colère éclata.

— Misérable!... misérable!... misérable!... balbutia-t-elle, mordant son mouchoir pour ne pas crier.

Elle marchait la tête baissée, le visage enflammé, les yeux brillants, révoltée contre celui qui restait tranquillement enfermé chez lui, l'envoyant peut-être à la mort... Elle, qui sortait de ses bras, tiède encore de ses baisers! Ainsi, elle avait trompé son mari, joué son honneur et sa tranquillité, risqué son existence pour un homme qui fuyait les responsabilités... pour une créature assez égoïste pour la laisser sans défense... pour un être sans cœur qui venait presque de la mettre dehors, ouvrant la porte, la chassant de chez lui, ne s'inquiétant plus d'elle, maintenant que l'heure du devoir avait sonné!...

Anne Mormile allait dans les rues, sans voir, sans entendre, sans comprendre, folle de colère. Deux ou trois personnes la saluèrent, un mendiant lui tendit la main, des voitures manquèrent de l'écraser, et elle ne s'aperçut de rien. Peu à peu, dans le tourbillon de ses pensées la peur reprenait le dessus, et la figure de son amant disparaissait devant celle de son mari. Elle eut un mouvement de désespoir. Que lui dirait-elle? Quelle excuse invoquer? Se confesserait-elle? A quoi bon, s'il savait tout? Et s'il allait l'injurier, la traîner dans la boue, se livrer à quelques violences? Et s'il l'attendait sous la porte cochère? Et s'il l'empêchait de rentrer dans cette maison qu'elle avait déshonorée? Et s'il avait donné des ordres aux domestiques, au portier? Dieu!... quelle honte... quelle humiliation!

Cependant, ses petits pieds la portaient au domicile conjugal; mais, arrivée devant l'entrée, elle fut vaincue par une hésitation cruelle. Elle revint sur ses pas, et fit un grand tour, marchant comme une somnambule. Parfois, un tremblement nerveux la secouait toute entière et faisait claquer ses dents.

— Seule... seule... se disait-elle, affolée. Je me tuerai.

Enfin elle voulut réagir contre cette angoisse, et se souvint des paroles de Georges : si Ernest n'avait pas lu. Elle supplia le Seigneur de faire ce miracle. Ah ! s'il pouvait n'avoir rien lu !...

La lettre devait être restée dans la poche de sa robe de chambre, et jamais son mari ne touchait à ses affaires. Son effroi était sans doute exagéré, hors nature : dans la vie, des milliers de femmes sont infidèles ; combien peu sont châtiées ! Ne commettait-elle pas une faute en tardant de rentrer ? Si Ernest n'avait rien lu, le plus sage était de l'attendre comme d'habitude dans le salon, en feuilletant un roman nouveau. Pourquoi s'effrayer à tort et perdre ainsi la tête ? Tout devait être tranquille dans sa demeure et dans le cœur de son mari ! Elle cherchait à calmer ses appréhensions, en se disant combien Georges avait raison de la rassurer ; il paraissait être bien sûr de son fait, et c'était un homme du monde... Il avait beaucoup vu et beaucoup vécu. N'avait-elle pas été injuste envers lui ? Il n'aurait pas laissé partir sa maîtresse si quelque chose avait été à redouter, car c'était un galant homme, un gentilhomme, un homme de cœur... Elle avait été cruelle pour un être qui l'adorait, et qu'elle adorait également... Mais, la peur, la peur !... Oui, Ernest devait n'avoir rien lu !

Maintenant, elle était de nouveau devant sa maison : son cœur se serra atrocement, mais elle ne recula pas. Le portier en livrée se promenait sous la porte cochère. Anne ne le regarda pas, et lui demanda d'une voix tremblante :

— Monsieur est rentré ?

— Non, Excellence, pas encore.

— Ah !... A quelle heure est-il sorti ?

— Une demi-heure après Votre Excellence.

— Merci.

Elle crut s'évanouir dans l'escalier, et dut s'appuyer contre le mur, à bout de forces. Sa tête tournait, et elle passa comme une ombre devant le domestique qui avait ouvert la porte. Elle pensa : *J'entre peut-être dans cette maison pour n'en plus sortir.* Sa camériste se trouvait dans l'antichambre, avec son visage froid, son air faux et dédaigneux ; elle suivit à travers les salons sa maîtresse qui tremblait et avait le front baigné de sueur froide. Dominant sa honte et son dégoût, Anne la questionna :

— Monsieur est sorti de bonne heure ?

— Comme d'habitude, Excellence.

— Longtemps après moi ?

— Je ne sais... Trois quarts d'heure, je crois.

— Ah ! qu'a-t-il fait ?

— Votre Excellence sait que je n'entre jamais sans qu'on m'appelle.

— C'est bien, laissez-moi.

— Madame ne désire pas que je l'aide à se déshabiller ?

— Non, je me déshabillerai moi-même.

La femme de chambre sortit. Anne Mormile se jeta sur la robe de chambre et fouilla dans la poche : la lettre n'y était plus.

— Sainte Vierge ! gémit-elle, défaillante.

Et dans l'emportement de son désespoir, voulant *savoir* à n'importe quel prix, elle se précipita furieusement vers la sonnette, sans ôter son chapeau ni son manteau. Elle n'avait plus qu'une idée : si Ernest avait pris la lettre, — fuir, se sauver, s'en aller dans les rues, et ne pas rester dans cette maison près de lui. Mariette apparut, très calme.

— Mariette, dit Anne d'une voix rauque, il y avait une lettre ici.

— Oui, Excellence.

— Dans la poche de ma robe de chambre. Vous ne l'avez pas trouvée ?

— Non, Excellence.

— Vous n'avez donc pas rangé ma chambre après mon départ ?

— Si... mais seulement quelques instants après le départ de Madame.

— Et vous n'avez rien trouvé ?

— Rien.

— Pas un papier ?

— Ah ! Madame veut parler d'un billet... Si, je l'ai trouvé... Elle parlait lentement, tandis que l'autre bouillait d'impatience.

— Oui, oui, un billet... Où est-il ?

— Ici, fit tranquillement Mariette.

Elle le prit sur une petite console sur laquelle Anne posait son livre préféré, un verre d'eau, son couteau à papier. Justement pour l'empêcher de s'envoler, la camériste avait posé le couteau à papier sur la missive.

— Et vous l'avez mis là ? dit Anne d'un ton de surprise douloureuse.

— Pourquoi pas, Excellence ? fit l'autre avec une fausse candeur.

— Laissez-le... je ne sais..., balbutia la pauvre femme, tenant le billet entre ses doigts.

— Votre Excellence ne m'avait donné aucun ordre, ajouta froidement la femme de chambre.

— C'est vrai, vous avez raison.

Elles se turent. Mariette, droite, immobile, semblait attendre. Anne n'ôtait pas son chapeau, ne s'asseyait pas. Enfin, rougissant de son humiliation devant cette fille qu'elle haïssait :

— C'est vous qui avez retiré ce billet de la poche de ma robe de chambre ?

— Non, Excellence.

— Non ?... Qui, alors ? cria Anne.

— Il était par terre, je l'ai ramassé. Il sera tombé.

— Par terre... par terre... Et où ?

— Au pied du lit.

— Ah ! fit-elle, souffrant atrocement.

Maintenant, Mariette la regardait triomphante, d'un air de pitié.

— Monsieur s'est habillé, ici ?

— Oui, Madame.

Un sombre silence.

— Croyez-vous... (et les paroles semblaient ne pouvoir sortir du gosier d'Anne), croyez-vous qu'il l'ait lu ?

La domestique eut un sourire fugitif. Sa maîtresse était dans ses mains à présent.

— Je ne sais, Madame. Peut-être que non.

— Mais vous n'en êtes pas certaine ? insista la malheureuse, jetant la dernière apparence de dignité.

— Certaine, non. Mais Monsieur est si bon... Il n'examine rien... Il ne lit rien... Il ne demande rien...

— ... Vous l'avez vu avant de sortir ?

— Oui.

— Quelle figure avait-il ?

— Sa figure ordinaire.

— Sa figure ordinaire !

— Mais pourquoi Madame se fait-elle tant de mauvais sang ? dit familièrement Mariette.

Celle-ci ne répondit rien. Elle détourna la tête, étendit les mains en avant, et perdit connaissance.

II

Vers minuit, Georges reçut un simple mot d'Anne Mormile : *all right*. En réalité, il n'avait pas passé toute la soirée chez lui à attendre des nouvelles ; au bout de deux heures de mortelle impatience, l'âme inquiète et le cœur agité, il avait été jusqu'à la maison de sa maîtresse, où naturellement il n'avait rien vu. Il était rentré, puis ressorti ; il avait été passer une heure au café, une autre heure dans un théâtre. Enfin, très énervé, il avait résolu de se rendre chez Anne. — de temps en temps, il lui faisait une visite cérémonieuse, — et d'affronter le péril. Un remords lui tenaillait le cœur : Anne était partie dans un triste état, et il avait un peu honte d'avoir fait une si piètre mine. Un duel avec Ernest Mormile n'avait rien de tentant ! Un homme qui prend la femme d'un autre doit être prêt à tout, c'est évident ; mais pourquoi ce drame arrivait-il juste à lui, et pas à un autre ?... Aussi, le petit billet d'Anne le délivra d'un cauchemar.

— Pauvre petite !... pauvre petite !... murmura-t-il, attendri. Il me faudra beaucoup l'aimer pour lui faire oublier ses souffrances. Il n'eut pas tout de suite le moyen d'offrir cette compensation à sa maîtresse. Celle-ci resta invisible pendant quelques jours. Georges connaissait bien tous les endroits où elle allait, les maisons qu'elle

fréquentait, les théâtres aux quels elle était abonnée : il ne la retrouva nulle part. Enfin, au bout d'une semaine, il la rencontra en visite chez une amie commune : Anne était pâle et paraissait pensive. Il y avait beaucoup de monde, ils se regardèrent à peine. La voix de la jeune femme était voilée et elle ne fit aucune attention à son amant. Celui-ci, piqué par la curiosité, encore très amoureux, partit le premier et alla l'attendre dans la rue, en face de la porte cochère : c'était ainsi qu'il faisaient *autrefois*. Anne descendit peu après, et passa devant lui sans paraître le voir. Il se décida à l'aborder.

— Quelle imprudence ! s'écria-t-elle.

— Anne, voici huit jours que je ne t'ai vue, dit-il tout bas.

Ils s'étaient engagés dans une petite rue déserte, reprenant machinalement leurs anciennes habitudes. Georges essaya de saisir sa petite main qu'elle cachait dans son manchon, mais elle résista.

— Non, non, on pourrait nous voir...

— Qui ?... Qui crains-tu ?

— Je ne sais... personne... tout le monde...

— Qu'as-tu ? fit-il en l'arrêtant et en la regardant au fond des yeux.

Elle ne répondit rien.

— Tu ne m'aimes plus, Anne ?... En vérité, sa voix frémissait de douleur.

— Je t'aime, je t'aime, murmura-t-elle vivement. Mais j'ai peur.

— Encore ?

— Toujours.

— D'Ernest ?

— Oui.

— Mais, ne m'avais-tu pas écrit : *all right ?*

— Oui, oui.

— Eh bien ?

— Eh bien... j'ai peur.

— Tes nerfs sont malades, Anne ?

— Peut-être, Georges.

— Cette émotion t'a fait mal, ma chérie.

— J'ai beaucoup souffert, dit-elle en baissant la tête.

— Mais Ernest n'avait rien lu ?

— Ernest n'avait rien lu, répéta-t-elle comme un écho obéissant.

— Comment est-il avec toi ?

— Aimable, tranquille, comme toujours.

— Il te parle ?

— Nous allons ensemble au théâtre.

— Tu en as eu la force ?

— Je n'ai pas osé refuser.

— Pauvre chère âme ! Tu vois bien que j'avais raison.

Elle se tut. Ils marchaient vite.

— Quand viendras-tu chez moi, Anne ? Je ne puis vivre sans toi.

— Pas à présent, s'écria-t-elle vivement.

— Et pourquoi ?

— Ce serait tenter le sort, songe donc !
— Mais non, puisqu'il ne sait rien !
— C'est dangereux, Georges, pour toi, pour moi...
— Oh ! pour moi, qu'importe !
Elle l'examina une minute : ce regard le troubla.
— Je finirai par donner des gifles à ton mari, Anne ! déclara-t-il avec irritation.
— Pour quelle raison ?
— Pour la peur qu'il te fait... parce qu'il t'empêche de venir chez moi.
— J'irai... j'irai...
— Quand ? demain ?
— Plus tard... Plus tard...
— Anne, ne mens pas, tu ne m'aimes plus.
— Je ne mens pas : je t'aime. Seulement je suis lasse, je suis malade, j'ai passé une mauvaise semaine.
— Dis-moi la cause de ton état ? Si ton mari ignore tout, s'il est aimable et calme, s'il te traite comme autrefois, pourquoi renoncer à ton amour et à ton plaisir ?
— Georges..., balbutia la jeune femme en hésitant.
— Viens demain, ma chérie, viens, je t'en prie.
— Non, cria-t-elle effrayée.
— C'est bien, tout est fini entre nous dit-il d'un ton glacé.
— Tous les hommes sont mauvais, tous !... gémit Anne.
— Et les femmes ne valent guère mieux, madame Mormile.
— Ne m'appelle pas ainsi.
— Quel nom vous donner, alors ? je dirai Anne Mormile, si vous le préférez.
— Ne me torture pas, je t'aime.
— Ce n'est pas vrai.
— Si, si, je t'aime.
— Si tu m'aimais, tu viendrais...
— J'ai peur de lui. Georges, j'ai peur de lui, avoua-t-elle d'une voix entrecoupée. Les deux amants allaient et venaient dans des petites ruelles sombres, la nuit tombait. Le jeune homme s'arrêta, ému par ce cri.
— Tu m'as trompé, alors ? Pourquoi m'as-tu trompé ? Ton mari a lu le billet ?
— Non.
— Comment non ? L'a-t-il lu ?
— Oui... peut-être.
— Mais tu es folle, Anne. Tu te contredis à chaque mot.
— Georges, je n'en sais rien, déclara-t-elle d'un ton bref.
— Tu as perdu la tête.
— Je le suppose... je la perdrai, en tous cas.
— Moi aussi. Explique-moi ce mystère. Es-tu certaine de l'ignorance de ton mari ?
— Je n'en suis pas certaine, répliqua-t-elle en baissant la tête.

— Comment ?
— Une idée à moi...
— Il ne t'a jamais parlé de tout cela ?
— Jamais.
— Il n'a jamais fait aucune allusion à cette histoire ?
— Aucune.
— Comment est-il avec toi ?
— Bon, cordial, égal.
— Amoureux ?... Et la voix trembla.
— Qu'entends-tu par là ?
— Amoureux... comprends-moi à demi-mot.
— Cela n'a rien à voir là-dedans...
— Tu ne veux pas me répondre... Te semble-t-il méfiant ?
— Non.
— Alors ?...
— Que veux-tu, c'est de lafolie sans doute, mais j'ai peur de lui.
— Crois-tu qu'il te tende un piège ?
— Peut-être... Tout est possible... en bien comme en mal.
— Confesse-toi à moi, ma chérie.

— Ecoute. Le billet était dans une robe de chambre, et il est tombé à terre, où Mariette l'a trouvé ; mais combien de temps est-il resté là ?... Or, en ce moment-là, mon mari s'habillait dans la chambre, comment n'a-t-il pas vu la lettre sur le tapis ?... Mariette a pris le papier, l'a mis sur une console, grand ouvert, bien en vue... Comment encore, cette deuxième fois, n'a-t-il rien vu ? Est-ce possible !

— C'est étrange, en effet, fit Georges étonné. Mais l'allure de ton mari est toujours la même ?

— L'allure, l'allure... répliqua-t-elle nerveusement. Son allure est celle d'un homme qui va, vient, travaille, s'amuse, m'aime... Cache-t-il son jeu ? Médite-t-il un guet-apens ? A-t-il un projet en tête ? Veut-il me prendre sur le fait pour me tuer, pour me chasser ?

— La découverte de la lettre suffisait, alors !

— C'est vrai !... Je n'y comprends plus rien. Je ne puis percer le mystère de son visage, ni deviner le secret de son cœur.

— Oh ! le mystère, le secret d'Ernest Mormile ! dit l'autre un peu dépité, tu fais de ton mari un héros de roman.

— Tout le monde peut être un héros à son heure, répondit-elle sèchement. Je me débats dans un terrible dilemne. Ou il ne sait rien et il vit tranquille ; ou il sait tout et il prépare sa vengeance.

— Il peut y avoir une troisième chose, reprit Georges d'une voix mauvaise.

— Laquelle ?

— Qu'il sache tout... et que cela lui soit égal.

Elle ouvrit de grands yeux, réfléchit un moment et répondit lentement :

— Tu es malhonnête.

— Moi ?... pas du tout, s'écria-t-il, regrettant déjà de l'avoir blessée. Les maris sont souvent impolis.

— Pas de cette façon.

— De toutes les façons.

— Assez, Georges. Un mari ne peut supporter de pareilles choses.

— Il y en a beaucoup de ce genre, sans cela la vie serait vraiment trop... mélancolique.

— Tu es cynique, ajouta-t-elle tristement.

— Non, ma belle. Ce sont les maris qui sont presque toujours cyniques.

— J'ai fait un mariage d'amour.

— L'amour s'envole.

— C'est vrai, répéta-t-elle d'un ton las.

— Le mariage tue l'amour...

— Mais il reste l'orgueil, la dignité, l'honneur...

— Il y a beaucoup d'hommes chez qui ces cordes ne résonnent plus.

— Ernest n'est pas de ceux-là.

— Qu'en sais-tu ? Ne m'as-tu pas dit qu'il était jaloux ?

— Jaloux ?... certainement.

— Comme tu te trompes ! Jaloux, un mari qui te laisse toute ta liberté, qui ne te demande compte de rien, qui te fait voyager seule, qui n'ouvre pas tes lettres ? Jaloux, lui ? Mais alors je suis un Othello en comparaison !

— Tu as raison, murmura Anne.

— Cela paraît t'attrister ? observa-t-il en s'arrêtant.

— Cela me semble étrange.

— Tu en es humiliée, avoue-le. Vous autres femmes, vous êtes vaniteuses même avec vos maris.

Il mit dans cette phrase une telle expression de mépris et de pitié, qu'Anne se révolta.

— Pourquoi pas ? Nous tenons à nos maris.

— Vous les trompez cependant.

— Oh ! si peu !... fit-elle ironiquement.

— Suffisamment, chère Madame. Et les maris vous punissent en ne s'en inquiétant pas.

— Tu crois ?... interrogea-t-elle anxieuse.

— Juge par toi-même.

— Un tel être ne te fait pas horreur ?

— Certes. Et à toi, Anne ?

— A moi aussi !

— Tu viendras demain ?

— Oui, attends-moi.

En rentrant chez elle, Anne regretta d'avoir accepté le rendez-vous de Georges. Il lui avait arraché cette promesse dans un moment d'énervement, et maintenant elle comprenait son imprudence. L'accusation que tous deux avaient portée sur le compte d'Ernest Mormile

lui paraissait aussi une monstruosité. Comment celui-ci pouvait-il être indifférent au point de la laisser avoir un amant, sans faire un signe, sans dire un mot? Indifférent à l'amour, à la dignité, à l'honneur, un homme comme lui ? Indifférent... pourquoi ? Les atroces paroles de Georges étaient tombées en elle comme du plomb liquide; avec l'admirable inconscience des femmes, elle avait jeté l'honneur de son mari dans les bras de son amant, et elle s'offensait de voir ce dernier traiter légèrement ledit honneur. Cela lui semblait une chose très surprenante, et quand elle retrouva son mari, elle l'examina avec une curiosité inquiète, essayant de pénétrer le secret de cette âme fermée. Ernest resta impénétrable. Deux ou trois fois, elle crut saisir quelque chose d'excessif dans la manière ironique dont il racontait les menus faits du jour, et elle l'écouta gravement, se demandant si vraiment cet homme était corrompu jusqu'aux moelles ? Elle refusa de sortir ce soir-là, et ne ferma pas l'œil de toute la nuit, réfléchissant à la vie passée de son mari. Ernest Mormile avait toujours su bien faire ses affaires. A vingt-cinq ans, las de la tutelle paternelle, il avait menacé son père de fonder une autre banque si celui-ci ne l'associait pas à sa propre maison. Peu à peu, il avait relégué le vieillard au second plan, et s'était emparé de toute l'autorité...

— Un mauvais fils, pensa Anne avec un sentiment de dégoût. Et avec elle?... Certes, il l'avait aimée, car il avait fait quelques folies pour la posséder. Mais elle était belle, riche, de bonne famille, avec une réputation de grâce et d'esprit : une excellente épouse pour un banquier qui doit recevoir, aller dans le monde, montrer des dentelles et des bijoux sur une jolie femme. Pendant cette froide analyse, Anne Mormile voyait clairement la vérité. Au fond, Ernest, même dans le mariage, avait cherché et trouvé ce qui lui était avantageux. Qu'avait-il été pour elle ?... Il n'avait pas été le mari vigilant, qui de loin ou de près suit sa femme, l'épie et connaît ses moindres actions ; il n'avait pas été le mari prévoyant, qui veille âprement sur les intérêts du ménage ; il n'avait pas été le mari qui cache une main d'acier sous un gant de velours... Il avait donné à sa femme de beaux meubles, de jolies robes, des joies, du plaisir, parfois un peu d'amour, et une absolue liberté.

« J'ai menti à Georges, il n'est pas jaloux ! » se dit-elle, épouvantée de cette constatation tardive.

Une affreuse nuit ! Jamais l'esprit frivole et léger d'Anne n'avait prêté la moindre attention aux faits et gestes de son mari ; dans sa vanité féminine, elle se croyait aimée parce que depuis huit ans il ne lui avait jamais fait une scène ou un reproche. Lui, jaloux ? .. Mais un jaloux ne dort pas, ne repose pas, ne mange pas ; mais un jaloux emploie tous les moyens pour garder son bien ; mais un jaloux ne feint la tranquillité que pour mieux frapper... Depuis un an, elle était la maîtresse de Georges Georgi, après une cour assidue qui avait duré six mois ; en tout dix-huit mois de *flirt*, de passion, d'amour, de liaison affichée, avec des rendez-vous chez le jeune

homme, des rencontres partout, des lettres, des dépêches sans que jamais son mari eût fait une observation, sans qu'il eût paru s'apercevoir de ces changements d'humeur, sans qu'il se fût étonné de son lent détachement physique ou de ses tendresses imprévues, — la compensation de la trahison quotidienne... Et une phrase triviale prononcée par une de ses amies lui revenait à l'esprit en cette nuit d'examen de conscience, une phrase qui lui avait semblé un paradoxe et qui maintenant avivait sa blessure :

— Les maris savent toujours quelque chose.

Quelle longue veille !... Elle s'était donnée à Georges par caprice, et plus tard, elle s'était mise à l'aimer. Il était riche, élégant, désœuvré, sachant prendre les femmes, toujours amoureux de celle qui l'occupait, assez fidèle, très habile : un vrai séducteur. D'abord Anne avait pris cette aventure très légèrement, puis elle avait conçu quelque vague inquiétude, et enfin, la semaine passée, le drame lui était apparu dans toute son horreur. Un drame ?... Mais non, une comédie tout au plus, avec ce mari qui ne s'inquiétait ni d'elle ni de son infidélité...

— Quelle honte !... quelle honte !... dit-elle en se levant de la chaise longue où elle s'était jetée dans un accès de désespoir.

Où était-il ce mari pendant qu'elle souffrait pour lui, seule, isolée, dans cette maison déserte, en proie à une affreuse crise morale ? Pensait-il seulement à elle ? Depuis huit jours, il la voyait inquiète, malade, angoissée, la mine tirée et les yeux rouges, et il ne paraissait pas s'en apercevoir ! Peut-être était-il près d'une femme ?

— Liberté de part et d'autre, se surprit-elle à dire tout haut.

L'aimait-il ? Cet être qui vivait à ses côtés et la laissait depuis un an aux bras d'un autre homme, — les maris savent toujours quelque chose, — cet être qui avait peut-être acquis la preuve de sa trahison, cet être qui la voyait agoniser d'effroi et de honte, cet être l'aimait-il ? Jamais, jamais, il ne l'avait aimée, ni autrefois ni aujourd'hui. elle avait été un bon parti, voilà tout... Ah ! Ernest Mormile était un heureux homme !

— Il m'a trompée... Je me suis trompée, conclut-elle avec une sombre tranquillité.

Elle oubliait ses torts, injuste comme toutes les femmes qui ont quelque chose à se faire pardonner, et elle jugeait sévèrement les fautes d'autrui, ne se souvenant plus des siennes : l'indulgence, la complaisance ou le pardon l'offensaient. Elle ne pensait point à ses devoirs oubliés, à son honneur foulé aux pieds, à l'amour trahi, à ses serments violés : tout cela ne comptait pas devant l'indifférence de son mari.

— L'indifférence ! l'indifférence... L'atroce chose !

Et une révolte grondait en son cœur contre les huit années de duplicité d'Ernest Mormile : il avait menti à elle comme à son père, comme à son associé, comme à ses actionnaires, comme à tout le monde... Ah ! il lui avait fait croire à son amour et à sa jalousie... Eh

bien ! elle le forcerait à confesser sa fausseté et à reconnaître son indifférence : elle irait chez Georges ou ailleurs, mais elle fuirait cette maison, cet homme qui l'avait épousée par spéculation, qui la gardait comme réclame, qui la détestait, et qui se laissait tromper avec une telle complaisance. Dans l'excitation de la nuit, Anne voulait aller lui arracher la vérité, lui demander pourquoi il supportait son infidélité... Au moins, elle le verrait pâlir et se troubler, cet indifférent, ce cynique... Que dirait-il ? Que répondrait-il ? Nierait-il ?... Ah ! s'il niait, elle lui fournirait aussitôt des preuves de sa culpabilité : au moins, il la battrait ; au moins, elle crierait ; au moins, il la tuerait, s'il en avait le courage... Et s'il se dérobait ? Et s'il se mettait à rire ? Et s'il haussait les épaules ?... Comment supporter une pareille humiliation ? Quelle contenance avoir devant cet homme qui la méprisait et ne daignait pas se venger ? Devrait-elle se tuer parce que son mari refusait de le faire ?... Non, elle voulait rompre ce silence, et lui crier : Si tu sais tout, renvoie-moi, chasse-moi de ta maison, ramène-moi chez mon père, fais-moi l'honneur d'une brutalité ou d'un scandale ! Si tu ne sais rien, je préfère te l'avouer : je t'ai trahi, je te trahis tous les jours, j'en aime un autre, je suis sa maîtresse, bats-moi, tue-moi, mais sois un homme, un mâle, un vrai chef de famille : fais quelque chose, foule-moi sous tes pieds, punis-moi, châtie-moi, ne m'avilis pas par l'indulgence, relève-moi par le châtiment ; ne supporte pas cette indignité, si tu as quelque hauteur d'âme. Je t'ai trompé, je suis infâme, ne me pardonne pas : tu n'es pas Jésus-Christ et il n'était pas l'époux de la femme adultère. Pourquoi feins-tu de ne rien savoir ? pourquoi paraître ignorer que je suis à un autre, que je l'adore passionnément, que je lui ai offert ce qui t'appartient, ce que je te vole comme une domestique infidèle, — mon âme et mon corps ! Ne tolère pas une pareille infamie, j'en mourrais de honte et de douleur ! Je t'ai été chère, tu m'as aimée, tu dis m'aimer toujours, j'ai été tienne, je suis tienne encore, et j'ai un amant... Ecoute cette terrible chose : j'ai un amant !... Et tu ne lèves pas la main sur moi ? Et tu ne soufflettes pas ce visage impudique ? L'homme du peuple est jaloux de sa compagne, le roi est jaloux de la reine, le matelot qui voyage au loin est jaloux de sa fiancée, le soldat est jaloux de la fille qui passe, l'artiste lui-même, ce grand traître, est jaloux, et toi, toi seul, tu ne l'es pas !... Mais tu es donc un être bien abject ou suis-je la plus méprisable des créatures humaines ?... Alors, adieu, adieu, je m'en vais, je meurs de ne pas être châtiée...

Elle divaguait ainsi dans la nuit ardente, délirant presque, s'exaltant jusqu'aux pires résolutions, jurant de démasquer son mari dès sa rentrée. Mais l'heure avançait, et son excitation tombait lentement ; elle eut un long frisson, une sensation de froid, d'isolement, de mort. Un léger bruit la fit sursauter dans son lit. Puis elle resta coite, les yeux clos, feignant de dormir, pendant qu'Ernest Mormile rentrait tranquillement, et qu'elle tremblait de honte et de terreur.

III

La liaison d'Anne Mormile, et de Georges Georgi devint plus étroite à cette époque. Vers la fin de la première année, cette grande passion s'était un peu calmée, et les deux amants en se jurant une éternelle fidélité, se faisaient de ces pieux mensonges sentimentaux qui calment les inquiétudes du cœur. Ils s'aimaient avec plus de tendresse et moins d'ardeur, quand arriva l'incident du billet oublié. Huit jours après, Anne revint à Georges dans une vraie crise de folie amoureuse, et lui-même se laissa emporter par le tourbillon, étonné et charmé de cette fantaisie nouvelle. Il retrouvait la maîtresse des premiers jours avec les défenses et les abandons de son tempérament nerveux et excitable. Maintenant, elle semblait avoir besoin d'être aimée et d'aimer ; elle paraissait avoir une soif inextinguible de paroles d'amour, avec ses demandes insistantes et monotones, avec ses réponses égales et continues, toujours les mêmes. Autrefois, il lui plaisait de parler de ses amies, de ses voyages passés ou futurs, de ses toilettes, des petites histoires mondaines, et son gentil caquet était amusant à écouter ; à présent, elle ne savait plus que répéter les mêmes phrases, avec un regard d'anxieuse curiosité.

— Je t'adore, répondait le jeune homme tendrement.

Et il ne mentait pas. Cet amour n'était pas le but de toute sa vie, il n'avait pas de racines bien profondes en son âme, mais quand elle était à côté de lui, avec ses yeux profonds et fiers, ses beaux cheveux cendrés, sa petite personne svelte et fine, il l'adorait vraiment... Il lui était relativement fidèle, par goût, par raffinement, par délicatesse, par répugnance d'autres amours plus vulgaires : tout son égoïsme d'homme bien élevé s'accommodait de cette liaison qui satisfaisait ses instincts naturels.

— Jure... jure sur ta mère... murmurait Anne d'un ton sombre.

— Je jure sur ma mère que je t'adore, répétait-il de sa voix harmonieuse, où elle retrouvait toujours le charme qui l'avait séduite. Mais à quoi bon ces serments ?

— Je ne sais, Georges.

— Tu croyais en moi autrefois ?

— Un peu moins à présent..., faisait-elle avec un pâle sourire.

— Que t'ai-je fait ?

— Rien... rien... mon âme est si troublée !

Il cherchait à la consoler en lui disant de douces choses, en l'enveloppant de tendresses, de caresses et de baisers. Quel bon médecin, il était ! La pâle malade, qui était arrivée avec un front enbrumé et les yeux attristés, revenait à la vie comme une plante qui reprend ses forces : son visage rosissait, son sourire s'animait et ses regards se trempaient de langueur.

— Comme tu es belle ! s'écriait Georges avec la monotonie d'un amoureux.

— Vraiment, je suis belle ? lui demandait-elle en l'observant pour deviner la sincérité de son assertion.

— Ne le sais-tu pas, coquette ?

— Je l'ignore, répondait-elle pensive, plongée dans ses réflexions.

— Je veux te le répéter pendant un siècle, ma chère âme ?

— Alors, je te plais ?

— Infiniment.

— A toi seul, peut-être ? disait-elle en parlant comme dans un songe.

— A tout le monde, répliquait-il un peu interloqué. Tu voudrais plaire à d'autres qu'à moi ?

— ...Non, poursuivait Anne lentement. J'ai remarqué... que les amants s'illusionnent souvent... ils s'imaginent que la personne aimée est parfaite...

— Cela doit être ainsi !

— Regarde-moi bien ? s'écria-t-elle violemment. Peut-être suis-je laide ?

— Prends le miroir.

— Je ne sais pas me voir, je ne me comprends pas..., concluait-elle avec tristesse.

Le médecin ne réussissait pas toujours à réconforter cette pauvre âme endolorie. Elle venait à lui, mécontente, ennuyée, découragée, de méchante humeur ; elle s'asseyait pâle, muette, immobile, sans ôter son chapeau ni ses gants, ses petites mains croisées sur la pomme de son ombrelle ; elle se laissait embrasser distraitement, avec un léger haussement d'épaules.

— Qu'as-tu, Anne ?

— Des diables bleus.

— Il t'est arrivé quelque chose ?

— Non, il ne m'est rien arrivé.

— Alors ?

— Alors, je suis sombre, sombre, sombre...

— Depuis quelque temps, tu es toujours ainsi, ma chérie.

— C'est vrai.

— Tu m'aimes moins, avoue-le.

— Non, je t'aime autant...... plus, peut-être...

— Cet amour ne te rend pas heureuse !

— C'est le seul bonheur de ma vie. C'est toi qui ne m'aimes pas, Georges.

— Moi ?...

— Toi. Tu ne m'aimes plus.

— Tu me crois donc menteur ?

— Comme tout le monde.

— Quelle raison aurais-je de l'être avec toi ?

— Je ne sais... par pitié ou par habitude.

— Oh ! la vilaine chose !... Je ne suis pas mauvais...

— Non.

— Alors, pourquoi m'attribuer tant de perfidie ? Pourquoi ne pas me croire ?

Elle se taisait, et baissait la tête. Un jour cependant en s'en allant, son secret lui échappa dans un cri :

— Ce n'est pas en toi que je ne crois pas !

— En qui donc ?

— C'est en moi-même... Et deux grosses larmes gonflèrent ses yeux gris.

— Tu doutes de toi-même.

— Oui... je doute... je ne crois ni à ma beauté ni à ma grâce... je ne crois ni à mon charme physique ni à ma séduction morale... je ne crois à rien... c'est-à-dire, si : je me crois indigne d'être aimée.

— Anne !

— C'est ainsi !

— Et moi... Je t'adore cependant...

— Toi ?... tu cèdes à une curieuse aberration de ton esprit.

— Tu es malade, ma chère âme, murmura-t-il du ton persuasif qu'on emploie avec les enfants ou les femmes.

— Oui, très malade.

La fois suivante, elle arrivait au rendez-vous, prise d'un accès de gaieté ; une ivresse juvénile semblait couler dans ses veines, elle faisait perdre la tête à son amant, tant elle était amoureuse, folle, joyeuse. Sous cette allégresse, on sentait le besoin de fuir une pensée douloureuse, une inquiétude intolérable, une préoccupation constante. Georges, qui avait l'esprit délié et observateur, comprenait bien qu'une torture cachée devait déchirer ce pauvre cœur, mais elle avait la pudeur de ses souffrances morales et ne voulait pas en soulever le voile. Parfois, il l'interrogeait :

— Et chez toi, comment ça va-t-il ?

— Très bien, répondait-elle brièvement, le visage assombri par une ombre légère.

— Vraiment ?

— Oui... Pourquoi cette demande ?

— Parce que je supposais que tu avais quelques ennuis.

— Mon mari ne m'en donne pas.

— Toujours bon.

— A sa manière, oui.

Les réponses étaient catégoriques, mais Georges n'y ajoutait aucune créance. Il sentait quelque chose de gâté, de désorganisé dans la vie d'Anne Mormile, et son expérience lui démontrait nettement que cela devait venir de son ménage. Elle niait avec obstination, et souvent se révoltait de son insistance.

— Ton mari ne te cause aucun chagrin, Anne ?

— Aucun, s'écria-t-elle irritée. Pourquoi devrait-il me faire souffrir ?

— Les maris sont souvent odieux.

— Le mien est admirable, répliquait-elle en se mordant les lèvres.

— Il n'est toujours pas jaloux ?

— Pas du tout.

— Un tempérament froid !...

— Si tu étais mon mari, que ferais-tu ? demandait-elle en le regardant dans le fond des yeux.

— Je t'enfermerais à la maison, et je ne te laisserais pas faire un pas toute seule.

— Un geôlier, alors ?

— Oui, ma chère. Je t'obligerais à m'aimer et à m'être fidèle.

— Ah ! faisait-elle d'un ton énigmatique.

— Puis, brusquement elle lui jetait les bras autour du cou, et murmurait avec tendresse :

— Comme je t'aime, mon petit Georges, comme je t'aime !

De temps en temps, Georges, pour fouiller cette âme bizarre, si capricieuse, si ondoyante entre le plaisir et la douleur, revenait à la fameuse journée du billet oublié. Une double expression se peignait sur le visage d'Anne : l'ennui de se rappeler cet incident et le désir aigu d'en reparler.

— Tu n'as jamais eu aucune nouvelle de cette lettre, Anne ?

— Jamais. Du reste, ce serait un peu tard à présent.

— C'est bien étrange ! Quel est le fin mot de cette affaire ?

— Lui, le sait ! disait-elle avec un éclair dans ses yeux gris.

— Mais, il ne veut pas le dire...

— Non. Combien de fois ai-je eu envie de lui demander...

— Quelle folie !

— Pourquoi ? répliquait-elle audacieusement. Ne vaut-il pas mieux affronter un péril que de vivre dans un cauchemar ?

— Pauvre homme ! nous faisons de la psychologie et lui, peut-être, ne se doute de rien.

— Il sait certainement quelque chose, ajouta-t-elle en regardant en l'air.

— Vraiment ?... Un joli type, alors !... Un joli type !...

— Il aime ses aises, voilà tout !... Et une atroce ironie vibrait dans cette douce voix féminine.

— Nous aussi, je crois.

— Alors, nous sommes d'accord !... Et la voix était amère, amère...

— Le mariage à trois, c'est ainsi que je le comprends, déclarait le jeune homme avec un rire léger.

— Comme mari, serais-tu d'un même avis ?

— Non, ma chérie ! Comme amant seulement...

— En effet... Toi et Ernest, vous êtes parfaitement heureux.

— Et toi, ma chère Anne ?

— Moi ?... Qu'importe !

— Tu n'es pas heureuse ?

— Non, répondait-elle après une pause.

— Que te faut-il de plus ? La liberté dont tu jouis ne te suffit donc

pas ? Ton mari ne te laisse-t-il pas tranquille ? Est-ce que je ne t'adore pas ? Que désires-tu encore ?

— Je suis insatiable, disait-elle avec un accent étrange.

— Que veux-tu ? Une liberté plus grande ? c'est impossible !

— Oui, c'est impossible !

— Alors ?

— Alors, je suis insatiable.

Georges Georgi se confirma dans l'idée que la vie conjugale lui était devenue odieuse, en la voyant changer complètement d'existence, sortir à toute heure, être toujours dehors, au théâtre, au bal, en soirée, en visite. Son mari l'accompagnait rarement, elle allait seule ou avec des amies. Elle devenait très coquette, provocante même, flirtant de droite et de gauche, changeant de robe quatre fois par jour, cherchant visiblement à s'étourdir. Son amant s'en plaignit un jour :

— Anne, tu mènes une vie ridicule.

— Pourquoi ?

— Tu ne t'en aperçois pas ? Mon amour, ce n'est pas digne de toi.

— Je ne fais rien de mal, dit-elle avec l'excuse ordinaire des femmes.

— Je le crois, mais la frivolité, la légèreté sont des défauts plus graves que certains vices.

— Un sermon ?

— Je t'ennuie, je le sais, mais je t'aime et je souffre de ta conduite.

— Tu en souffres ? fit-elle étonnée.

— Naturellement. Tu te compromets sans raison et cela me peine beaucoup.

— C'est peut-être plus l'affaire de mon mari que la tienne, fit-elle avec un peu de trouble.

— Il ne t'a jamais fait d'observation ?

— Jamais... Jamais. .

— S'il n'a ni cœur ni dignité, il n'en est pas de même de moi ! s'écria Georges.

Mais la folle ardeur qui emportait la jeune femme vers les plaisirs mondains semblait passer dans son amour. Maintenant, elle venait plus souvent chez son amant. Au début de leur liaison, ils ne se voyaient qu'une fois par semaine, jamais le même jour, jamais à la même heure, et ils prenaient de grandes précautions. Souvent Georges se plaignait de la rareté des rendez-vous, et par une espèce d'avarice amoureuse, elle ne les rendait pas plus fréquents. A présent, tout était changé. Ils se rencontraient deux fois par semaine, toujours à la même heure ; et, si le jeune homme exprimait un regret en quittant son amie, elle disait aussitôt :

— Veux-tu que je vienne après-demain, jeudi ?

— Tu le peux ?

— Je le peux.

— Tu en es sûre ?

— Certaine.

— C'est peut-être une imprudence ?

— Allons donc !... Et elle haussait les épaules.

Maintenant elle voulait trouver Georges dans tous les endroits où elle allait.

— Puisque tu es jaloux, viens voir ce que je fais, disait-elle moitié riante, moitié attristée.

Et chaque matin, il recevait le plan de la journée. En réalité, cet esclavage lui pesait, car il n'éprouvait pas le besoin d'entrevoir sa maîtresse à la promenade, en visite ou au théâtre, quand la veille il avait passé trois heures auprès d'elle; mais, toujours aimable, désœuvré et faible, il obéissait sans trop d'ennui. D'ailleurs, Anne était plus amoureuse de lui que jamais, et cela le flattait infiniment. Il s'en apercevait bien à ses pâleurs subites quand il la rencontrait par hasard dans la rue, au changement de sa voix quand il la retrouvait chez des amis communs, au battement de ses paupières quand il arrivait au théâtre, et qu'elle le regardait longuement à travers les plumes blanches de son éventail grand ouvert. Il allait souvent la voir dans sa loge, et choisissait généralement les fois où son mari ne l'accompagnait pas. Cela l'ennuyait de le rencontrer. Les deux hommes se connaissaient, se saluaient, se serraient la main, mais aucune intimité n'existait entre eux.

— Pourquoi ne viens-tu jamais quand Ernest est là ?

— Par délicatesse, ma chérie.

— Il ne comprend guère ces délicatesses, je t'assure. Viens, je t'en prie.

— Mais cela peut l'ennuyer...

— Je te répète que non.

— Il est de bronze, alors ?

— Oui, il est de bronze.

Et Georges finit par obéir. Un soir au théâtre, il vint rendre visite à Anne pendant qu'Ernest Mormile était là ; celui-ci lui adressa quelques paroles de politesse, et sortit en les laissant seuls.

— Tu vois ? fit Anne en riant nerveusement derrière son éventail.

— C'est vraiment incroyable. Il n'y a pas beaucoup d'hommes comme lui !

— Heureusement.

Mais Ernest Mormile fit plus encore. Un autre soir, se trouvant seul avec Georges Georgi dans la loge de sa femme, il déclara, après avoir échangé quelques propos sans intérêt qu'il allait au cercle achever une partie de bésigue commencée dans la journée. Anne l'écoutait, un sourire de défi aux lèvres, et il s'en alla sans s'inquiéter de savoir comment elle reviendrait à la maison.

— Il me jette dans tes bras, prends-moi, s'écria Anne toute frémissante.

Et très exaltée, elle voulait absolument se rendre chez son amant

et y rester jusqu'à quatre heures du matin; elle exposait son plan avec une tranquillité parfaite.

— Mon mari ne rentre jamais du club avant quatre heures... Que vais-je faire toute seule?... J'ai froid, j'ai peur, je m'ennuie sans toi... Dans ton appartement nous allumerons un grand feu, nous nous embrasserons près de la cheminée, et nous attendrons-là, en silence, que la nuit se passe...

— Tu es folle, Anne!

— Pourquoi? mon idée est très raisonnable cependant...

— Et s'il revient plus tôt?

— Tu crois?

— Cela se peut; ce serait grave s'il ne te trouvait pas là.

— Peuh! cela ne lui ferait ni chaud ni froid.

— Diable!

— J'en suis sûre : ni froid ni chaud.

— La patience humaine a des limites pourtant...

— Pas l'indifférence.

— C'est inutile de le provoquer, Anne.

— Rien ne peut le faire sortir de sa tranquillité.

— Anne, Anne, calme-toi.

— Je le hais, je le hais..., murmura-t-elle derrière son éventail.

— Ne sois pas injuste, je t'en supplie.

— Tu le défends, à présent.

— Je ne le défends pas, mais pourquoi le haïr!

— Il m'inspire un dégoût profond.

— N'exagère rien, Anne.

— Ah! Tous les hommes se soutiennent entre eux.

— Calme-toi, mon amour, je t'en conjure.

— Soit! Seulement ne me parle plus de lui.

— Jamais plus!

— Promets-le moi. C'est un être méprisable, bas, abject...

— Tout ce que tu voudras, pourvu que tu te tranquillises.

Il finit par lui persuader de ne pas aller chez lui cette nuit-là, et respira plus librement après l'avoir déposée au domicile conjugal. En vérité, la conduite d'Ernest Mormile lui semblait très étrange, mais puisque celui-ci favorisait leurs amours, pourquoi le traîner dans la boue? Comme les femmes sont injustes et cruelles!... Jamais elles ne sont contentes de rien : quand le mari les surveille, entrave leur liberté, contrarie leurs caprices ou leurs plaisirs, elles ne font que gémir, pleurer, se lamenter, et maudire leur tyran; et réciproquement : quand le mari est indifférent, poli, calme, leur laisse faire leurs trente-six mille volontés, elles prennent cette indifférence pour de l'aveuglement ou du cynisme, elles s'indignent, font de la rhétorique et prononcent de grandes phrases tragiques. Certes, Ernest Mormile n'était pas pour Georges Georgi un exemple de dignité ou d'honneur, mais ce dernier n'aimait pas à entendre Anne le couvrir d'injures. Trois ou quatre fois, en voyant la colère enflammer le

visage de la jeune femme et les insultes sortir de ses lèvres roses, il avait tenté de la ramener à des sentiments plus équitables.

— Pourquoi le traites-tu si mal ? C'est ainsi que tu récompenses sa bonté ?

— Trop de bonté, disait-elle les dents serrées.

— Vous autres femmes, vous ne comprenez rien à ce sentiment.

— C'est entendu, nous sommes toutes des ingrates ! ajoutait-elle avec une expression d'ironie qui abîmait ses jolis traits.

— Tu l'es avec ton mari...

— Comme tu l'aimes, Georges ! s'écriait-elle dans un éclat de rire strident.

— Je ne l'aime pas du tout, je t'assure, mais je n'ai pas le courage de me révolter contre son indulgence.

— Ce n'est pas de l'indulgence, c'est de la dépravation.

— J'ignorais qu'Ernest fût aussi corrompu...

— Jusqu'aux moelles, corps et âme, vicié, gâté...

— Pourquoi l'as-tu épousé ?

— Je me suis trompée. Il disait m'aimer.

— On dit toujours cela.

— Naturellement... et toujours les jeunes filles s'y laissent prendre. Il a menti avec une telle perfidie ! Je ne pouvais me défendre. moi ! J'étais une innocente et une sotte ; je croyais à son amour.

— Et maintenant ?

— Fini ! faisait-elle d'un ton sec.

— Tu devrais être contente de ne plus être ennuyée de ses assiduités.

Un silence.

— Oui, très contente... Mais quel vilain cœur, n'est-ce pas, Georges ?

— Certainement, ce n'est pas un paladin... Mais voudrais-tu qu'il nous tuât tous deux ?

— ... Non, disait-elle après une hésitation.

— Tout va bien, alors !

— *All right !* comme le fameux jour !

Au contraire tout allait de mal en pis. Anne Mormile paraissait s'absorber de plus en plus dans une idée fixe, et pendant leurs rendez-vous d'amour, elle s'oubliait en de longs silences, les mains croisées sur les genoux, la tête baissée. Son humeur joyeuse, sa jeunesse, sa beauté s'éteignaient dans une sombre tristesse dont son amant ignorait la cause, et quand celui-ci essayait de l'interroger, elle le repoussait nerveusement. Georges était tiraillé entre deux sentiments opposés : la pitié que lui inspiraitcette âme en détresse, et l'irritation que lui causaient ces excentricités. Malgré son éducation et la culture de son esprit, il avait des idées toutes faites sur les femmes : il les considérait comme de jolis petits animaux capables de tout, capables surtout de se forger des tourments inutiles. Un de ses amis, un peu poète, un peu romancier, lui avait dit un jour : « *La femme n'est*

jamais tout à fait heureuse, elle a la nostalgie de la douleur. » Cette phrase très vague, très générale sous son apparence de vérité, l'avait frappé, et maintenant elle lui revenait à l'esprit à propos d'Anne Mormile. Ces mots ne s'appliquaient-ils pas bien à son désordre moral, à son état inquiet, agité, troublé ?... Cependant, ses souffrances existaient réellement, et Georges malgré son égoïsme, — à cause de son égoïsme, — en éprouvait un vif désappointement. Quand il la voyait prendre sa position favorite pour ses obscures rêveries, il s'approchait d'elle, relevait son visage pâli, dénouait ses mains croisées et lui demandait anxieusement :

— Qu'as-tu?... qu'as-tu?

— Rien, répondait l'autre avec l'éternel mensonge féminin.

— Pourquoi me traites-tu comme un étranger ? Est-ce que je ne t'aime pas ? Dis-moi ce que tu as !

— Rien, répétait-elle, obstinée, les sourcils froncés, l'âme fermée comme un vieux coffre dont la clef est perdue.

— Pourquoi te taire ?

— Je n'ai rien à dire.

— Tu es aimable !

— De temps en temps, on a besoin de se recueillir.

— Autrefois, tu causais, tu bavardais, tu coquetais... Tu étais exquise ! murmurait-il avec un regret sincère.

— Quand donc ?

— Il n'y a pas longtemps.

— Les femmes sont ondoyantes et diverses.

— Hélas !... Mais leur humeur ne change pas sans cause ?

— Peut-être que si, peut-être que non...

— Tu as une raison, Anne ?

— Qui sait ?

— Tu as une raison et tu ne veux pas me la confier ? Romps ce silence odieux !... Que penses-tu ? Que désires-tu ? Que regrettes-tu ?

— Trop de questions !

— Elles t'ennuient !

— ... Non. Mais je ne saurais y répondre.

— Tu le dois cependant, disait-il moitié riant, moitié sérieux. Je veux savoir ce que tu as.

— Je suis triste, faisait-elle avec un violent effort.

— Je m'en aperçois... Pourquoi est-tu triste ?

— Je l'ignore.

— Comme cela... parce que le temps est orageux, parce que tu es nerveuse, parce que le ciel est sombre ?...

— Justement.

— Mais, le temps n'est pas orageux tous les jours, ma belle : souvent le ciel est bleu : or, tu es toujours triste.

— Tu crois ?

— Il suffit de te voir. Tu es funèbre, Anne.

— Je ne m'en aperçois pas.

— Je t'assure que tu es funèbre.

— Je suis ennuyeuse, alors ?

— Non... seulement tu n'es pas très amusante. Ah ! ta gaieté d'autrefois !

Elle devenait pâle, avec une expression de crainte au fond des yeux.

— Ne dis pas cela, tu m'épouvantes !

— Domine cette mélancolie maladive, ma chérie, tu empoisonnes ta vie !

— Pour ce qu'elle vaut !... faisait Anne pensive.

— Que te manque-t-il ?

— Rien.

— Cela ne te suffit pas d'être jolie, jeune, élégante, adulée, courtisée ? Cela t'ennuie d'être riche, d'avoir des chevaux, des voitures, une installation luxueuse ?

— C'est fastidieux parfois...

— Tu n'es pas sincère ! Voudrais-tu être une de ces mendiantes qui tendent la main dans la rue ?

— Peut-être...

— Anne, Anne, pas de fausse sentimentalité ! Au fond, tu es parfaitement satisfaite d'avoir de la fortune, et tu serais désolée d'en être privée...

— Le bonheur ne consiste pas seulement à avoir de la fortune.

— Soit ! Tu sais que je t'aime...

— Oui, j'en suis certaine, répondait-elle distraitement.

— Es-tu sûre de m'aimer ?

— Absolument, faisait-elle d'une voix hésitante.

— Cet amour te rend heureuse ?

— Oui.

— Ton mari n'est-il pas une perle ?

— Une perle... Et elle souriait amèrement.

— T'a-t-il jamais contrariée, ce pauvre Ernest ?

— Jamais, jamais, à aucun moment de sa vie.

— Peut-être... le fameux jour... mais il voulait t'épouvanter.

— Sans doute.

— Avoue qu'un peu de drame ne t'aurait pas déplu.

— Les femmes aiment les complications.

— Un goût dépravé.

— Le drame est intéressant.

— Pour les autres, mais pas pour soi-même.

— Qu'en sais-tu ? ajoutait-elle d'un ton méprisant.

— C'est vrai. Je déteste le drame et je veux être tranquille.

— Un idéal hollandais, Georges, disait-elle en feignant de plaisanter.

— L'idéal de tous les hommes raisonnables ; n'est-ce pas également celui de ton mari ?

— Oui, c'est singulier comme vous vous ressemblez.

— Nous avons une philosophie commune, voilà tout; notre système nerveux est en bon état et nous ne sommes pas détraqués.

— Il n'y a que moi de malade, disait-elle tristement.

— Un peu..., déclarait-il moitié sérieux, moitié riant.

— Aucun de vous deux ne peut me guérir, poursuivait-elle.

— Pas même moi?

— Pas même toi.

— Pourquoi?

— Parce que tu n'y comprends rien.

— Ah! ma chère, je ne t'ai pas prise pour faire de la psychologie?

— Prise!... prise!... criait-elle exaspérée. Dis au moins que je me suis donnée!

— Donnée, octroyée, concédée, prêtée... comme tu voudras, ou plutôt comme le voudra ta vanité féminine. Mais, par grâce, pas de psychologie, Anne! Il y en a trop dans les romans, je n'en veux pas dans ma vie!

— Ton plaisir, tes aises, ta tranquillité, ton repos, une existence sans trouble, sans larmes, sans drame, c'est là ton rêve de bonheur?

— C'est celui de tout le monde, je crois.

— Tu as raison, je suis folle, faisait-elle en se levant pour partir.

Quelquefois, il se reprochait de la traiter trop durement, car il sentait bien qu'Anne n'était plus dans les mêmes idées qu'au début de leur liaison, et que ces discussions l'horripilaient... puis, il se disait aussi qu'elle était séduisante et gracieuse, qu'elle l'aimait sans arrière-pensée, qu'elle était bonne pour lui, et que tout cela l'obligeait à une certaine reconnaissance. Alors, il redevenait aimable, cherchant à la retenir, la priant de ne pas le quitter sur des paroles mauvaises, lui demandant de ne laisser subsister entre eux aucun malentendu. Elle secouait la tête, muette, grave, sérieuse, se laissant embrasser sans rendre les baisers à son amant. Celui-ci insistait : alors, elle cédait de mauvaise grâce.

— Tu m'en veux encore?

— Non.

— Je te parais toujours un affreux jouisseur?

— Non, non.

— Tu m'aimes?

— Je t'aime.

— Moi, je t'adore. Promets-moi de chasser ces vilaines idées noires.

— J'essayerai...

— Reprends ta belle humeur, ta verve, ton entrain.

— Je tenterai...

— Tu verras comme je t'aimerai mieux... L'amour n'est pas un enterrement, que diable!

— C'est juste!

— Tu embelliras et tu deviendras plus séduisante encore... La douleur est monotone.

— Oui, oui, je serai joyeuse et tous les hommes m'aimeront.

— L'univers entier.

Georges ne s'apercevait pas de la froideur de ces réponses : Anne, lasse de discuter, lui donnait raison pour avoir la paix. Mais ses promesses étaient vaines, car sa vivacité ne revenait point. On voyait qu'elle faisait tous ses efforts pour retrouver son ancien équilibre moral : sa gaieté forcée faisait mal. Une lésion semblait s'être produite dans sa vie, — une lésion par laquelle s'échappait son bon sens, sa raison, sa logique, et aussi sa réserve habituelle. Elle fumait des cigarettes, buvait du cognac, apprenait des chansons rosses, et en soulignait les sous-entendus grivois avec son filet de voix. Georges en restait stupéfait et furieux, car cette allure évaporée lui déplaisait horriblement et ces manifestations de mauvais goût lui portaient sur les nerfs.

Maintenant, Anne riait trop haut, ébouriffait ses cheveux, portait des toilettes voyantes, — elle qui naguère n'aimait que le gris, le mauve, le blanc ou le noir, — et s'étonnait de voir son amant rester taciturne, presque hostile.

— Je ne te plais donc pas?... Pourtant, je suis de bonne humeur ?

— Hélas !

— Que dois-je faire ?

— Tu exagères. Je ne t'avais pas demandé une pareille gaieté.

— Tu n'es jamais content ! Cependant j'ai appris ces chansons pour toi !

— Merci. Je vais au café-chantant quand j'ai envie de les entendre.

— Méchant ! Les chante-t-on mieux que moi ?

— Beaucoup mieux.

— Je ne le crois pas.

— Tu n'as rien de ce qu'il faut pour être une femme extravagante : ce n'est pas ton genre.

Un jour qu'il grognait de la sorte, elle eut une crise de désespoir comme une enfant à qui l'on a enlevé son jouet favori : une de ces douleurs bruyantes qui trouvent dans les cris et dans les larmes l'expression d'une souffrance véritable. Georges avait l'horreur de ce genre de scène, et jamais Anne n'en avait fait devant lui : il éprouva un déplaisir extrême, et ne réussit pas à la calmer, malgré ses bonnes paroles. Elle voulait pleurer, sangloter, se tordre convulsivement d'une chaise à l'autre, prononcer des paroles incohérentes :

— Ah Dieu !... Ah Dieu !... je n'en puis plus... je n'en puis plus... Mais, qu'ai-je fait pour être ainsi punie... Mon Dieu, aidez-moi !... Mon Dieu, délivrez-moi !

Georges, surpris, agacé, ennuyé, essayait de la consoler de son mieux et pensait :

— Les pleurs devaient venir un jour ou l'autre... Elle n'aurait pas été femme sans cela !... elle a un peu tardé, mais elle a pleuré tout de même... Que le diable l'emporte !

Il restait à ses côtés, lui baisant les mains, caressant ses cheveux défaits, demandant pardon tout bas !

— Qu'importe !... qu'importe !... Ce n'est pas ta faute... Ce n'est pas toi... balbutiait-elle, haletante.

En effet, Georges trouvait cette douleur vraiment exagérée pour ses quelques observations... Depuis longtemps Anne devait éprouver le besoin de se lamenter, de gémir, de se plaindre : c'étaient sans doute de vieilles larmes réprimées qui avaient jailli brusquement, rompant leur digue comme des eaux furieuses un jour d'orage. Le jeune homme comprenait bien que ses paroles n'avaient été que le prétexte de cette explosion de désespoir, et cela l'irritait... Un bel amusement, en vérité, d'avoir pour maîtresse un saule pleureur !...

— Pleure, pleure... disait-il, sachant bien que rien n'arrêterait le flot amer qui gonflait les yeux de la jeune femme, tachetait son visage de plaques rouges, déformait son nez et lui serrait la gorge avec des hoquets convulsifs. Alors Georges, voyant la fin de la crise approcher, lui lava les paupières avec de l'eau de lavande, lui apporta de la poudre de riz, passa un mouchoir fin sur ses joues brûlantes. Elle tressaillait encore de temps en temps, comme si une nouvelle tempête était là, toute prête à éclater, et le jeune homme la regardait avec anxiété : mais, ce n'était qu'une fausse alarme. Peu à peu, aidée par lui, elle refit la toilette de sa figure, avec cette coquetterie machinale que conservent les femmes, même à travers les pires douleurs de leur existence. Quand elle fut calmée, la peau rafraîchie, les cheveux rattachés, tous deux s'examinèrent avec une expression étrange.

— Pardonne-moi, dit-elle en lui tendant la main.

Il lui baisa les doigts avec plus de galanterie que de tendresse.

— J'avais besoin de pleurer, ajouta-t-elle.

— Naturellement.

Il n'insista pas, et elle n'ajouta rien de plus. Ils se turent, ayant la sensation d'un grand détachement Elle avait pleuré dans ses bras d'une douleur dont il n'était pas la cause, et lui de son côté, n'avait pas su trouver un mot de consolation sincère. Ils étaient donc presque étrangers l'un à l'autre... Leur adieu fut amical, mais glacé.

(La fin au prochain numéro.)

MATILDE SERAO

Traduit de l'italien par MME CHARLES LAURENT.

L'Affaire Dreyfus
et le Principe d'autorité

I. — Anarchie contre hiérarchie

Objet de la formule.

L'affaire Dreyfus a divisé les hommes en deux camps. Quelle est la formule capable d'intégrer sous un terme tous les membres d'un des deux camps, sous un autre terme tous les membres de l'autre camp?

Depuis longtemps, plusieurs formules sont déjà en cours : « libéralisme contre césarisme », « esprit d'examen contre esprit d'autorité », « francs-maçons contre jésuites », etc. Il nous semble que ces formules sont toutes comprises dans la formule « anarchie contre hiérarchie », à condition de rétablir ces mots dans leur sens étymologique le plus compréhensif : absence de commandement (moral ou matériel), commandement sacerdotal.

Définitions.

Ici, nous nous heurterons certainement à des susceptibilités : les antirevisionnistes, eux, accepteront fort bien d'être des « hiérarchistes »; mais la plupart des revisionnistes sont gens à repousser énergiquement l'appellation d' « anarchistes ». Simple question de définition. Si nos revisionnistes admettent que la hiérarchie et l'anarchie sont les deux pôles de la vie morale et politique, les deux points limites vers lesquels tendent constamment, *sans jamais les atteindre*, les deux éléments antagonistes dont le conflit constitue l'histoire de l'humanité, les forces sociales et les forces individuelles (1); s'ils admettent que, à l'occasion des grandes crises sociales comme sous l'action d'un courant polarisateur, les hommes, — jusqu'alors en état d'équilibre entre ces deux pôles et actionnés par des courants secondaires, — se portent subitement, avec une violente rapidité, dans la direction de l'un ou l'autre de ces deux pôles; ils conviendront que, — en substituant, comme ils l'ont fait, le jugement de particuliers à celui de tribunaux institués, et sacrifiant résolument le prestige des plus hauts fonctionnaires à l'intérêt d'un individu, — le pôle vers lequel ils se sont précipités n'est pas précisément le pôle hiérarchique.

(1) Il est clair, par exemple, que les disciples de Quesnay, de Gournay, de Laboulaye, de Spencer dans ses *Essais de Politique* et surtout dans *l'Individu contre l'Etat*, et, d'une manière générale, tous ceux qui veulent réduire la fonction de l'Etat à un strict minimum, tous ceux qui ne veulent voir dans l'Etat qu'une « association *volontaire* entre plusieurs hommes pour la protection mutuelle de leurs intérêts *individuels* », il est clair que tous ceux-là, qu'ils en conviennent ou non, tendent vers l'anarchie, suivant le sens plus haut défini.

Divorce initial dès 1894.

Si l'on admet la valeur (toute empirique jusqu'à présent) de cette formule, immédiatement se pose la question suivante : Cette dissociation entre l'esprit hiérarchique et l'esprit anarchique, pourquoi est-ce l'affaire Dreyfus *et non pas une autre affaire* qui l'a déterminée? Quels sont, parmi les éléments constitutifs de l'Affaire, ceux qui, nécessairement, la rendaient propre à provoquer une pareille dissociation? En d'autres termes, pouvait-on *a priori*, par simple examen objectif du procès Dreyfus, concevoir la possibilité de la dissociation qui s'est produite?

Pour répondre, je considère les actes accomplis en 94-95 et qui, officiellement connus dès cette époque, constituent, à proprement parler, l'affaire Dreyfus : on arrête un homme, on le met au secret le plus rigoureux, on instruit son affaire en quelques semaines, on le juge à huis-clos, on prononce une sentence non motivée, on le déshonore et on le châtie de la façon la plus saisissante pour l'imagination populaire. Quel est le caractère de tous ces actes? L'absolutisme : la certitude d'être inspirés par la vérité; l'image qu'ils évoquent spontanément, c'est celle du glaive de Dieu s'abaissant ici-bas, incontrôlé, terrible, infaillible et irrémédiable. Cela reconnu, on peut affirmer que, dès le jour de la dégradation, et alors que tous croyaient à la culpabilité du condamné, un divorce s'opérait déjà parmi les hommes : les uns applaudissant au caractère théocratique de la sanction; les autres trouvant que l'homme, si bien fondée que soit sa conviction, n'a jamais le droit de la déclarer d'une manière si affirmative, et inconsciemment, par haine de l'orgueil humain, vouant déjà quelque vague sympathie au condamné.

Deux con[ceptions] de l'au[torité].

Ici, il convient de dissiper un malentendu. Beaucoup de personnes croient qu'un des attributs essentiels de l'esprit nouveau, un de ceux par lesquels il s'opposerait le plus nettement à l'esprit primitif, c'est la répudiation de toute autorité. Cela est faux : l'homme le plus indiscipliné sait fort bien qu'en prenant une tasse de thé pour soulager sa migraine, en évitant les boissons glacées s'il est en transpiration, ou en employant avec confiance sa table de logarithmes, il obéit implicitement à une autorité; il sait fort bien que, si les croyances qui déterminent ses actes étaient assujetties à être toutes dictées par la raison, hors du concours de l'autorité, il ne vivrait pas vingt-quatre heures (1). Donc, sur le fait de reconnaître subjectivement l'existence et la nécessité d'une autorité, point de scission entre l'esprit nouveau et l'ancien (2). Où réside la scission? Dans la valeur objective qu'ils

(1) Voir, sur ce sujet, la réfutation de Herbert Spencer aux *Fondements de la Croyance* de M. Balfour. (*Fortnightly Review*, juin 1895.)

(2) Si nous admettons la belle définition de Kant : « La foi est un état moral de la raison dans l'adhésion qu'elle donne aux choses inaccessibles à la connaissance » (*Critique du Jugement*, II, 206-207); et si nous remarquons que les choses accessibles à la connaissance humaine sont inaccessibles pour la plupart à la connaissance de l'individu, en raison de la brièveté de sa vie, nous en concluons que la plupart des croyances d'un « esprit nouveau » sont, elles aussi, des actes de foi.

reconnaissent l'un ou l'autre à cette autorité, l'esprit ancien prêtant à l'autorité une essence surhumaine, un caractère définitif, et admettant qu'elle se manifeste par des actes irrévocables, l'esprit nouveau lui prêtant au contraire une essence toute humaine, un caractère nécessairement fragile et transitoire, et exigeant d'elle qu'elle se manifeste par des actes toujours révocables (1). Or, l'armée, en 1895, par la solennelle assurance de son verdict, par l'impassibilité avec laquelle elle se coupait toute retraite vers l'humble rétractation, symbolisa l'autorité sous sa forme théologique; dès lors, elle détermina *ipso facto* l'apparition de la dualité précitée dans la façon de concevoir l'autorité, et l'on peut dire que, dès le jour de la dégradation, la dissociation entre l'esprit hiérarchique et l'esprit anarchique existait virtuellement, n'attendant qu'une occasion pour se concréter.

Nécessité de l'opposition à la revision.

Cette occasion se présenta en 1897, lorsque les doutes sur la légitimité du supplice de Dreyfus commencèrent à prendre corps. Il est clair que, puisque la condamnation de Dreyfus avait marqué, d'une manière symbolique, l'affirmation de l'esprit hiérarchique, sa réhabilitation allait marquer d'une manière non moins symbolique, l'infirmation et l'humiliation de ce même esprit : dès lors, pour tous les caudataires de l'esprit hiérarchique, le maintien de la condamnation devenait une question de suprême intérêt vital. Ils l'ont senti ; d'où la coalition la plus décidée et la plus intégrale que nous ayons jamais vue de toutes les forces théocratiques.

Les groupes théocratiques.

Reste à montrer maintenant que toutes les masses sociales qui se sont réunies contre Dreyfus sont bien des masses théocratiques, qu'elles étaient intéressées, d'une façon plus ou moins directe, à la sauvegarde de l'autorité sous sa forme théologique. Pour l'Eglise, pour l'Armée, pour le parti monarchique, la chose n'est pas à démontrer. Pour le nationalisme, pour l'Académie, pour les « salons », pour les « littérateurs proprement dits », il en est autrement : on constate bien leur attitude théocratique, on l'explique moins aisément.

Voici, selon nous, l'explication. Les nationalistes croient à l'existence réelle de la « France », personnage féminin, qui a un cœur, des bras, des enfants, un passé, etc...; de même les académiciens croient à l'entité « Académie » (2); de même les salons croient à l'entité « la Haute Société »; en un mot, tous ces gens-là accèdent à l'interprétation métaphysique des réalités, laquelle constitue l'essence de ce que

(1) « Tout progrès, en fait de science naturelle, a toujours impliqué l'annihilation de l'esprit de foi *aveugle*. Celui qui, de tout son cœur, se dévoue à la science accepte ses convictions, parce que l'expérience lui prouve que, chaque fois qu'il les met en contact avec la nature, leur source première, la nature les confirme. » (Th. Huxley, *Les Sciences naturelles et l'Education*.) C'est proclamer la révocabilité des convictions scientifiques.

(2) Voir dans l'interview du *Temps* (4 janvier 99) la haute importance que M. Brunetière attache au titre d'académicien.

nous appelons proprement la « littérature ». Sentant, par affinité, que la mise en cause de la divinité des Conseils de guerre menaçait par la suite toutes les royautés métaphysiques, toutes ces molécules isomorphes sont venues peu à peu se cristalliser autour du centre en danger.

D'une manière plus générale : — Les groupes sociaux peuvent se répartir suivant trois classes : 1° Ceux qui prétendent exercer une action et comporter une valeur objective *en tant que groupe* et abstraction faite de la valeur des individus qui le composent (tels sont la Patrie, l'Armée, le Clergé, l'Académie, la Haute Société, etc.); 2° ceux qui ne reconnaissent au groupe d'autre action ni d'autre valeur que la somme des actions et des valeurs relatives aux individus qui composent le groupe (tels sont — approximativement (1) — le corps médical, universitaire, le corps des avocats, des savants, et la plupart des groupes correspondant aux fonctions relatives à l'état pacifique); 3° le groupe des déclassés ou, plus exactement, des *inclassés*, travailleurs solitaires, généralement autodidactes, indépendants de toute corporation. — Or, les premiers groupes, du simple fait qu'ils prétendent exercer une action en tant que groupes, impliquent qu'ils ont une croyance dans la valeur théologique ou tout au moins métaphysique de certaines agrégations humaines, croyance qui constitue le principe le plus abstrait et le plus fondamental de la sociologie sacerdotale; leur notion du pouvoir social, sous une forme plus ou moins trompeuse et différenciée, est nécessairement, en dernière analyse, une dérivation de la théorie sacerdotale du pouvoir; tous ces groupes sont constitutionnellement théocratiques. — Les seconds groupes ne voient en eux-mêmes qu'une juxtaposition d'individus et, n'attendant rien de la croyance dans la valeur fictive d'une groupe social, ils sont indifférents à la destruction de cette croyance. Quant aux inclassés, c'est à peine s'ils ne souhaitent pas cette destruction. — D'où il suit que les premiers groupes devaient être hostiles à Dreyfus, et tous les autres lui être plutôt favorables : c'est ce qui, du moins dans les attitudes d'ensemble de chacun de ces groupes, s'est vérifié.

Une chose digne d'attention est celle-ci : se sont groupés dans une même masse, non seulement tous ceux qui défendent l'autorité dans l'espoir de l'exercer, mais aussi tous ceux qui n'ont pas d'autre espoir que de la subir. Cette spontanéité d'élan du vassal vers le suzerain, à quoi tient-elle? Quel est l'élément d'affinité secrète du meurtri vers le meurtrisseur, quel est entre eux l'intérêt commun, qui s'est senti aiguillonné par l'apparition de l'Affaire? C'est l'éternel *Union des maîtres et des esclaves.*

(1) Nous disons « approximativement », car, en réalité, presque aucun corps constitué n'est complètement affranchi de cette survivance théologique qui est la croyance dans l' « honneur » de sa corporation; c'est ainsi que tant de médecins, plutôt que de désavouer un confrère, agissent comme les militaires et sacrifient le patient.

besoin humain d'être « quelque chose », de présenter au monde les apparences d'une force : le sentiment net qu'ils ne peuvent être quelque chose que l'un par l'autre, voilà ce qui fera toujours du maître et du valet deux alliés instinctifs et subits, le jour où paraîtra devant eux, prêt au corps-à-corps, l'homme qui prétend n'être quelque chose que par lui-même. Le jour où se produit ce corps-à-corps (et ce sont les chocs de cette nature qui seuls marquent les réelles crises de la vie sociale, les révolutions), ce jour-là, on reconnaît combien superficielle et peu compréhensive est la classification en maîtres et serfs, et combien la seule classification vraiment symbolique et immuable, c'est celle en hommes-libres et serfs, le nom de « serfs » embrassant collectivement tous les habitants, tous les fidèles de la maison hiérarchique, y compris les maîtres qui, en somme, n'en sont que des domestiques plus responsables et mieux rétribués.

Généralités psycho-physiologiques.

Poussons plus loin l'analyse : cherchons quel est le sentiment simple et primordial qui préside nécessairement au fait de reconnaître une autorité, qu'elle soit d'ordre théologique ou métaphysique ? — Les premiers hommes, pourquoi se livrèrent-ils au prêtre? Qu'attendaient-ils de lui? Qu'il les protégeât contre les dangers terrestres, qu'il leur expliquât les phénomènes astronomiques et géologiques qui les inquiétaient, qu'il les rassurât au sujet de la mort qui les épouvantait, etc.; en un mot, le sentiment qui les détermina à reconnaître une autorité, c'est la peur. A mesure que l'humanité évolua, les multiples fonctions primitivement contenues dans la fonction sacerdotale se différencièrent; l'autorité du prêtre se partagea entre le prêtre proprement dit, le seigneur, le soldat, le poète, etc.; mais, qu'elle soit une ou morcelée, le sentiment qui invitait l'homme à reconnaître cette autorité n'en était point altéré, et ce sentiment, c'est toujours la peur. Dans ces derniers siècles, l'objet investi de l'autorité sacerdotale évolua de la forme théologique vers la forme métaphysique : les assoiffés de servitude transférèrent leur idolâtrie de l'individu vers certaines notions abstraites, telles que l'Etat, la Patrie, l'Armée, la Haute Société, etc. ; ici encore, le sentiment qui les anime dans leur soumission à ces autorités, c'est la peur; il est facile de reconnaître que, depuis le nationaliste jusqu'au clubman, tout individu qui endosse et défend une livrée sociale (1) le fait parce que, à l'idée d'être dépouillé de cette livrée et d'être réduit à sa propre valeur toute nue, il se sent menacé par l'agression ou simplement par l'indifférence des autres humains et prend peur (2). — Ainsi,

(1) Et l'on sait avec quelle virtuosité l'homme moderne multiplie ces livrées. « Si je ne puis rien inscrire sur ma carte, dit un personnage du *Fliegende Blaetter*, eh bien ! je suis pourtant tout de même quelque chose ; je suis un contemporain. » [Cité par Max Nordau, *Paradoxes sociologiques*.]

(2) « Oh! vivre dans une patrie humiliée!... » gémit M. Jules Lemaître (*Echo de Paris*, 3 nov. 98). Evidemment, M. Jules Lemaître, dans l'estimation de sa personne sociale, considère d'autres facteurs que sa valeur individuelle... C'est sans doute pourquoi il a une si haute opinion de sa personne sociale.

à la base de toute tendance hiérarchique, il y a le besoin de protection, il y a la peur. Or, à quoi tient l'accessibilité à la peur? Tout simplement à la nature de l'organisme (1). Dès lors, nous sommes conduits à cette conclusion : la tendance vers l'anarchie ou la hiérarchie, vers la liberté ou la servitude n'est qu'une manifestation des données *biologiques* de l'individu, l'élu de la sélection naturelle répudiant spontanément toute limitation à sa sphère d'activité, tandis que le hiérarchiste, par l'acharnement qu'il met à défendre l'existence de l'association protectrice, rend un hommage inconscient à son inaptitude individuelle à la vie et au bonheur. — Cette loi explique, soit dit en passant, combien sont passionnées, même entre gens à peine civilisés, les discussions dites « politiques »; chacun, à travers le « système » qu'il préconise, défendant inconsciemment la condition nécessaire au bonheur de son organisme particulier.

Par application du principe précédent, c'est dans la complexion physiologique de l'individu qu'il faut, selon nous, chercher la cause ultime de son attitude à propos de l'Affaire (2). Attribuer la cause ultime de cette attitude à l'éducation reçue par l'individu, à la morale du corps social auquel il appartient, voire même à un intérêt politique ou matériel immédiat, c'est là une explication grossièrement acceptable, mais qui rend des faits un compte visiblement insuffisant : en effet, n'avons-nous pas vu des militaires, des royalistes, des ecclésiastiques être revisionnistes, des avocats et des savants ne l'être point? (3) Si la spéculation politique avait été le seul mobile de l'individu en cette circonstance, n'est-il pas évident que, par exemple, les « réactionnaires » auraient dû être revisionnistes? La plus élémentaire notion de l'intérêt de parti ne leur conseillait-elle pas de prononcer un violent réquisitoire, devant l'humanité, contre ce régime « soi-disant libéral, qui se permettait les actes du plus impudique arbitraire, etc., etc. » ? L'occasion était belle de discréditer, sinon la République, du moins le pavillon républicain! Nous voyons qu'ils ont agi dans un sens opposé. La plupart de ces constatations déroutantes (4) ne deviennent-elles pas normales, si l'on admet que l'esprit dit « réactionnaire », avant d'être une enseigne politique, est une affaire de tempérament, que le besoin de servitude ou de liberté, d'erreur ou de vérité, avant d'être une question de morale, est une question d'intérêt biologique, une manifestation de l'inaptitude ou de l'aptitude à la vie, qu'il y a des organismes qui *souffrent*

(1) Mosso, Preyer, Ribot, etc.

(2) La plupart des écrivains antirevisionnistes en ont convenu. « Nous avons obéi à un instinct. » (Interwiew de M. Jules Lemaître, *la Liberté*, 10 mai 1899.)

(3) MM. Giard, Léveillé, etc.

(4) Déroutantes pour le sujet lui-même : ainsi MM. Cavaignac et Hervé de Kérohant n'ont pas dû être des moins déconcertés, s'ils ont reconnu qu'ils n'étaient ni, le premier, un républicain ni, le second, un autoritaire. Mais l'ont-ils reconnu ?

aux approches de la libération, leur sensibilité les avertissant qu'il y a là un élément qui va mettre en lumière leur infirmité, qu'il y a là pour eux un danger ; que l'Affaire, — posant ces questions d'intérêt biologique sous la forme la plus vive et la plus tenace — est venue innerver chaque individu dans la région des tissus les plus intimes, et que la sensibilité organique, une fois mise en mouvement, trompant le plus souvent la conscience du sujet lui-même (1), a fait voler en éclats, pour se satisfaire, tous les revêtements superficiels qui obstruaient sa satisfaction, tels que rubriques de la nomenclature sociale, commandements de l'intérêt de carrière, de l'éducation ou de la raison.

Restrictions nécessaires.

Cette explication psycho-physiologique, pour être plus satisfaisante que celles fondées sur des considérations étroitement éthiques et politiques, suffit-elle à rendre compte de la totalité du fait actuel ? Les conditions de la répartition en revisionnistes et antirevisionnistes offrent-elles l'image d'une rigoureuse réalisation de la loi d'attraction suivant laquelle l'apte est entraîné vers l'anarchie et l'inapte vers la hiérarchie ? Assurément, non : en admettant encore qu'il y eût quelque vraisemblance à affirmer que tous les antirevisionnistes sont des organismes inférieurs, il serait tout à fait comique de prétendre que tous les revisionnistes sont des organismes d'élite, alors que nous en avons vu des milliers, — par leur facilité à accueillir les plus extravagantes assertions de leurs feuilles tendancieuses, par leur méconnaissance de toute méthode, par leur étalage d'une phraséologie creuse et métaphorique, etc., — donner les symptômes de la constitution psychique la plus servile et la plus grossière. Mais, qu'est-ce que cela prouve, la présence de ces barbares dans le camp revisionniste ? Cela prouve que l'effort humain vers les buts les plus élevés, vers le plus pur affranchissement est encore assujetti — (tant l'humanité a de peine à se dépêtrer de son origine simiesque) — à prendre un aspect grossièrement affirmatif et sensible, capable de susciter, par son relent théologique, une méprise chez les barbares et de fournir encore un aliment à leurs appétits fétichistes. Cela ne nous empêche pas de maintenir que l'Affaire est, au fond, une guerre biologique, surtout si nous remarquons que la méprise en sens inverse n'a pas eu lieu, qu'aucun κάλος κἀγαθος ne s'est égaré, lui, hors du camp revisionniste, et si nous ajoutons que nous tenons compte du caractère nécessairement approximatif de toute formule qui cherche à intégrer des phénomènes sociaux.

(1) C'est là un phénomène général qu'on appelle, en matière physiologique, la « fausse extérioration » (désordre de l'estomac se traduisant, devant la conscience, par un mal de tête ; froissement des nerfs du coude se traduisant, devant la conscience, par une douleur au petit doigt, etc...) M. Jules Lemaître, persuadé que c'est dans une *question de fait* que réside son désaccord avec ses adversaires (conférence du 19 janv. 99) offrit alors un bel exemple de fausse extérioration.

II. — Résistance et affaissement du monde hiérarchique

Donc, à l'occasion de l'Affaire, apparaît une masse homogène, faite du rapprochement de toutes les particules sociales théocratiques. Cette apparition une fois constatée, cherchons à caractériser généralement l'aspect que revêt cette masse pendant l'Affaire : cet aspect, nous semble-t-il, c'est celui d'un *raidissement convulsé*, visiblement produit par le *travail de l'affirmation*, toute cette masse théocratique ayant eu comme tendance manifeste et unique, celle d'*affirmer* la sentence de 1894, d'en assurer non pas la légitimité mais l'irrévocabilité, et les mensonges, collusions, faux, parjures, dénis de justice, etc., n'ayant été que des ajustements circonstanciés de cette tendance générale.

Causes naturelles de cette résistance.

A l'effet d'assigner une cause à ce phénomène de raidissement pathologique, les uns ont voulu placer à l'origine de l'Affaire quelque acte de trahison ou de vénalité de la part d'un général (1), les autres quelque acte de fanatisme de la part d'un Père catholique, d'autres quelque troisième immoralité, etc. Disons tout de suite que, si un jour ces présomptions venaient à se convertir en faits vérifiés, nous n'en éprouverions aucune surprise. Mais, aussi longtemps que cette vérification ne sera point faite, croire à la réalité de ces actes initiaux nous apparaît comme une attitude anti-scientifique ; parce que cela nous apparaît comme une de ces nombreuses violations du principe de l'effort minimum, dans lesquelles on invoque des hypothèses alors que la simple considération de la structure intime des corps et des conditions *connues* où ils ont été placés suffit à expliquer les phénomènes qu'ils présentent. Pour nous, le raidissement auquel nous avons assisté est un effet *nécessaire* : 1° de l'essence théocratique de l'armée et du groupe dont elle fut le noyau ; 2° du caractère donné au supplice de Dreyfus. En effet, le régime militaire (comme le système sacerdotal, comme le gouvernement monarchique, etc.) étant fondé sur la confiance aveugle du peuple dans la sagesse et la sûreté de jugement d'une autorité supérieure, il est clair que ces sociétés-là ne peuvent pas — sans inviter à l'avenir cette confiance populaire à un éclairement préalable, c'est-à-dire sans compromettre le principe vital du régime — reconnaître publiquement une erreur commise par cette autorité supérieure (2). Des juges civils peuvent sans danger reconnaître leur erreur ; des juges militaires ne le peuvent pas, sous peine de n'être plus que des juges et de cesser d'être des militaires (3) ; en vérité, les gens qui disent sérieusement : « Pourquoi l'ar-

(1) Insinuations de M. Conybeare contre M. le général de Boisdeffre.

(2) C'est ce que comprirent tous les régimes de cette espèce. « En Perse, dit Montesquieu, lorsque le roi a condamné quelqu'un, on ne peut plus lui en parler ni demander grâce. S'il était ivre ou hors de sens, il faudrait que l'arrêt s'exécutât tout de même : sans cela il se contredirait et la loi ne peut se contredire. L'ordre que donna Assuérus d'exterminer les Juifs ne pouvant être révoqué, on prit le parti de leur donner la permission de se défendre. » (*Esprit des Lois*, III, 10.)

(3) C'est ce qu'a compris le Conseil de guerre de Rennes.

mée n'a-t-elle pas pris l'initiative de la revision ; pourquoi le second conseil de guerre n'a-t-il pas acquitté ? » sont comiques ; c'est exactement comme s'ils disaient : « Pourquoi l'armée ne s'est-elle pas suicidée ? » Nécessaire (en principe) à l'occasion de la moindre condamnation, cette impossibilité pour l'armée de revenir sur sa décision devenait impérieuse, à l'occasion de la condamnation de Dreyfus : on peut encore revenir sur une incarcération à Fresnes, etc., on ne revient pas sur une scène telle que celle de la dégradation ; quand on a donné à sa parole un tel caractère théâtral et retentissant, sous peine d'être à la fois odieux et ridicule, il faut avoir raison. C'est ce qu'a senti cette masse théocratique : d'où son attitude.

Je comparerais volontiers la situation de l'armée en 1897, relativement à l'Affaire, à la situation d'un homme qui, monté sur un cheval, le sent peu à peu s'emballer. Cet homme a le choix entre deux partis : ou bien quitter l'étrier, se départir de toute raideur, en un mot se préparer à la chute ; ou bien raidir ses membres et se cramponner à l'espoir de triompher. Nous avons vu qu'entre ces deux partis l'armée n'avait pas le choix. Or, si notre cavalier tombe, dans le premier cas, il ne se fait aucun mal sérieux ; dans le second cas, il se casse les reins. C'est ce qui est arrivé à l'armée.

tation de ssement.

Car, méconnaître quel coup, quelle lésion intime et profonde l'Affaire portera à l'armée, cela est ou bien de la candeur, ou bien de la mauvaise foi. Les personnes qui disent : « En quoi l'armée est-elle atteinte parce que sept officiers se sont trompés, parce que récemment cinq officiers ont fait preuve d'iniquité... » oublient ou feignent d'oublier que l'armée s'est solidarisée avec tous ces officiers ; ou que, du moins, — en raison du haut grade des militaires qui ont émis leur opinion sur l'Affaire (1), en raison de la solennité avec laquelle ils l'ont fait et de leur continuelle prétention de représenter l'armée nationale (2), — le peuple est convaincu que l'armée s'est solidarisée avec ces officiers (3) ; ce qui, au point de vue des rapports de l'armée avec le sentiment populaire, revient exactement au même. Admettons maintenant qu'en effet le seul acte commis par ces militaires ait été une erreur judiciaire, abstraction faite de leur acharnement à la maintenir : la mise en lumière de cette erreur constituerait, à elle seule, un agent de désagrégation de l'armée, la confiance du soldat étant fondée tout entière sur la croyance en l'omniscience du chef, et la révélation d'une erreur, fût-elle unique et d'infime importance, suffisant à dissoudre instantanément toute cette croyance. Remarquons qu'en outre, à l'occasion de cette Affaire, la confiance dans les chefs avait présenté un caractère exceptionnel d'exaltation et d'inten-

(1) Cinq ministres de la guerre !

(2) Cf. dépositions de MM. de Boisdeffre et de Pellieux au procès Zola.

(3) D'ailleurs, si l'on conteste la solidarisation de l'armée avec les conseils de guerre successifs de l'Affaire, il faut, par application de la même prudence, contester aussi celle des Juifs avec la cause de Dreyfus.

sité ; et disons-nous, que, par un retour assez commun de l'orgueil humain, une telle confiance, une fois déçue, tend à se transformer en colère et en sarcasmes à l'endroit du dieu déchu. Mais ces militaires ne se sont pas bornés à commettre une erreur judiciaire : ils ont, pendant deux ans, affirmé le bien fondé de leur acte, le faisant de mois en mois avec plus d'intolérance ; dès lors, le caractère ridicule de leur balbutiement à Rennes d'un verdict de culpabilité, le fracas de leur chute s'accroît précisément de toute l'énergie de leur affirmation antérieure, et l'on peut dire qu'en ce sens ils sont les propres artisans de la décadence du prestige militaire. Ajoutez à cela que cette corporation soi-disant faite pour commander reçoit des ordres (1), que depuis deux ans on « discute » ses actes, qu'elle voit ses plus fiers représentants réprimandés, traqués, frappés (2) ; et par qui ? est-ce du moins, comme à Rome ou à Carthage, par une aristocratie, par une classe étrangère au recrutement de la troupe ? Non, c'est par des ministres, lesquels sont, en somme, une émanation du suffrage populaire, en sorte qu'on peut dire que, depuis quelques mois, en France, c'est le soldat qui bouscule les généraux. Enfin, la gravité de la chute s'accroît encore par le nombre, l'importance et la cohésion mutuelle de tous ces éléments sociaux qui, naturellement groupés autour du militarisme, s'affaissent sous l'action du même choc ; nous voulons surtout désigner l'Eglise, laquelle, s'étant vouée, avec une fougue digne des premiers âges du Gesu, au triomphe de la cause militariste, reçoit, par l'arrêt de la Cour et par la grâce de Dreyfus, en attendant mieux, un soufflet plus cinglant encore que celui d'Anagni et doit trouver que le pouvoir civil s'offre aujourd'hui une terrible revanche de Canossa.

III. — Interprétations sociologiques

Incompatibilité de la doctrine théocratique et des tendances de la société moderne.

Maintenant, posons-nous impartialement la question suivante : Pourquoi ont-il échoué ? Pourquoi avons-nous déjà remporté maints avantages, et triompherons-nous définitivement (car la réhabilitation n'est qu'une question de temps) ? Laissant à d'autres les développements lyriques, les considérations flatteuses pour l'amour-propre des individus, et demandant notre réponse uniquement à des notions positives, nous disons : nous aurons triomphé, parce que notre mouvement, à nous, s'est trouvé dirigé dans le même sens que celui de l'évolution générale et actuelle de l'esprit humain, tandis que le mouvement de nos adversaires s'est trouvé dirigé dans le sens opposé ; nous aurons triomphé, parce que l'humanité du XIXe siècle, quoi qu'on en puisse dire, tend vers la civilisation ; et que, dès lors, entre des hommes qui s'appliquaient à imposer à ce XIXe siècle la morale civile et d'autres qui s'appliquaient à lui imposer la morale du moyen âge, ce sont les premiers qui devaient réussir : simple effet de cette loi

(1) Relire l'arrêt de la Cour de Cassation.
(2) Hardschmitt, de Saxcé, etc., etc.

universelle qui veut que les phénomènes sociaux, eux aussi, s'effectuent dans la direction où ils rencontrent la résistance minima.

Quand on considère un instant objectivement la conduite de nos adversaires, une chose qui frappe l'esprit, c'est leur profonde ignorance des mœurs de la société au milieu de laquelle ils vivent. Quand on voit combien ces gens-là ont été maladroits et imprévoyants dans l'exécution du crime (faux, collusion, violation du droit de la défense, assassinat) (1), combien ils ont été primitifs dans le maniement du parjure et dans la composition du mensonge (2), on ne trouve qu'une explication : ces gens-là n'ont jamais entrevu qu'il leur faudrait un jour rendre des comptes (3) ; ils se sont dit qu'ils paraîtraient en grande tenue, qu'ils affirmeraient solennellement et que jamais on ne contrôlerait leur parole ; en d'autres termes, il ont cru qu'ils vivaient au XII[e] siècle, ignorant totalement qu'il y avait eu une « Révolution française » et qu'ils vivaient aujourd'hui sous un régime de discussion. Or, voilà que, précisément exaspéré de se sentir si brutalement méconnu, cet esprit de la Révolution se met à siffler furieusement aux oreilles de ces malheureux et les force à sortir de leur ignorance. Dès lors, ils se trouvent dans une situation physiologique analogue à celle où se trouverait un habitant du Spitzberg subitement transporté sous le soleil de Monaco : sensation vive et douloureuse d'inadéquation au milieu ambiant, inquiétude qui précède l'établissement proche et violent d'un équilibre. Cet équilibre, dans quel sens va-t-il se produire ? Est-ce les militaires qui vont imposer à l'ambiance l'intégrité de leur structure mentale ? Remarquons tout de suite qu'en ce cas, leur victoire, pour représenter nécessairement la ruine de l'esprit d'examen sous l'action du pur esprit théocratique, ne pouvait revêtir qu'une seule forme, celle du coup de force (4). Or, ce n'est point dans ce sens que s'est produit l'équilibre, en vertu de ce principe universel qui veut que jamais ce ne soit l'élément interne qui force l'externe à s'adapter à lui. L'équilibre s'est donc produit en sens inverse : c'est l'élément militaire qui a dû s'adapter aux conditions de la mentalité environnante ; et nous avons vu ces théocrates discuter, donner des explications, s'appliquer à justifier leurs actes, se défendre d'avoir obéi uniquement à la discipline, à la confiance aveugle (5), protester contre toute tentative de coup de force, enfin admettre des circonstances atténuantes dans une condamnation pour le plus grand crime militaire ; or, ce jour-là, que faisaient-ils ? Ils excommuniaient simplement tous les principes fondamentaux de la doctrine autoritaire ; du simple fait d'admettre qu'on pût dis-

(1) Ils ont fermé le rasoir d'Henry !

(2) Cavaignac et la feuille du carnet de Lebrun-Renaud.

(3) Outre les raisons que j'en ai données, voyez-vous des militaires supposant un seul instant qu'ils peuvent être vaincus ? Cette défiance de soi-même n'est-elle pas rigoureusement contraire au génie des batailles ?

(4) C'est ce qu'avait compris le P. Didon. (Discours d'Arcueil, juillet 1898.)

(5) Gonse s'indignant qu'on lui attribuât ces mots : « Quand un ministre me dit quelque chose, je le crois toujours. »

cuter, ils introduisaient eux-mêmes l'ennemi dans la place, et s'évanouissaient du même coup en tant que théocrates. Et cette constatation nous conduit à cette observation générale : c'est que le fameux dilemne *s'adapter ou périr* n'a qu'une valeur spécieuse, chacune des deux alternatives n'étant point exclusive de l'autre ; en réalité, un corps, soumis à une ambiance quelconque, s'adapte toujours ; seulement, quelquefois il s'adapte sous forme de cadavre.

Ce même spectacle renseignera implicitement la postérité sur l'état général de la morale à notre époque. En effet, considérons particulièrement les mandataires de la cause militariste, les écrivains antirevisionistes. J'avoue que, quand je les lis, je suis frappé de l'indigence et de l'inhabileté de leur système de défense et en même temps, du nombre de choses qui, de leur part, étaient à dire et qu'ils n'ont pas dites. Il me semble qu'à leur place, au lieu d'ergoter sur des questions d' « aveux » ou de « bordereau » où ils étaient battus d'avance, j'aurais commencé par déclarer que « probablement Dreyfus était innocent », déclaration qui stérilisait immédiatement tout l'effort victorieux de mes adversaires sur la question de fait ; puis, transformant hardiment l'Affaire en pure question morale, j'aurais dit : « L'armée ne vivant que du salut de l'autorité, et l'armée nous étant plus indispensable que jamais, l'intérêt suprême exige le maintien de la sentence (1). » C'est là, après tout, une thèse politique défendable, et de Maistre a prouvé qu'elle n'est pas incompatible avec l'éloquence ni avec une certaine ampleur de pensée. Or, si l'on remarque, en outre, que cette thèse est l'intime doctrine de la plupart des écrivains antirevisionnistes (MM. Judet, Brunetière, Barrès, etc...), on ne trouve qu'une raison pour expliquer qu'ils ne l'aient point soutenue : ils ont senti, que sur un pareil terrain moral, les lecteurs du *Petit Journal* et du *Gaulois* lui-même ne les suivraient pas. Et alors, leur tentative de « preuves » a prouvé une chose : c'est qu'à l'heure actuelle l'iniquité elle-même, pour espérer s'imposer au monde, est contrainte de revêtir les apparences de la justice. Voilà, d'une manière indirecte, un des plus solides hommages rendus au prestige actuel de la justice et par suite au degré d'élévation morale de notre siècle.

Ainsi, l'on peut dire que l'élément théocratique — par l'incohérence de son effort, par l'aspect de plus en plus vague et mal défini de sa doctrine — vient de révéler les principaux symptômes des agrégats en voie de dissolution ; le groupement de toutes les forces homologues autour du centre militaire et sacerdotal, leur raidissement signalé plus haut, tous ces mouvements, en somme, auront présenté — non pas les caractères d'une étape transitoire dans un travail interne d'organisation — mais les caractères d'instabilité et d'extravagance propres aux mouvements qui précèdent les phénomènes de désorganisation ; ils auront marqué les convulsions d'une agonie. Considérons maintenant l'autre élément en conflit dans l'Affaire, l'élément individualiste, et demandons-nous si celui-là a présenté, *Dissolution-Evolution.*

(1) Seul, M. Maurras a esquissé cette doctrine.

dans ses mouvements, les caractères révélateurs d'un travail d'organisation, en un mot s'il s'est montré en voie d'évolution. Nous n'hésitons pas à répondre par l'affirmative. Assurément, parmi les mouvements qui ont affecté cette masse individualiste, il a manqué l'un de ceux qui accompagnent généralement l'opération évolutive, il a manqué le passage d'un état homogène à un état hétérogène; nous n'avons pas vu, au cours de l'Affaire, la masse individualiste, multiplier davantage ses fonctions et différencier ses facultés; cela tient exclusivement à l'unité du besoin auquel elle devait présentement s'adapter, par l'effet de l'attaque de ses adversaires, unité de besoin qui, loin de permettre la différenciation des fonctions, en exigeait au contraire l'unification. Mais, quant aux autres transformations, dont la présence caractérise l'opérative évolutive, la masse individualiste les a présentées d'une manière saisissante : 1° elle a passé d'un état incohérent à un état cohérent, — des hommes qui ne se connaissaient point s'étant subitement agglutinés les uns aux autres, avec une stabilité qui paraît croissante de jour en jour (1); 2° surtout, elle a passé d'un état indéfini à un état défini, rejetant hors d'elle peu à peu tous les sentiments hiérarchiques dont la survivance obscurcit et adultère l'idée démocratique, et assignant enfin au mot « république » une valeur univoque et un sens précis, celui de l'émancipation de l'individu (2). Dès lors, si l'on admet, avec tous les physiologistes (3), qu'à mesure qu'un organisme s'élève il s'affranchit des ressemblances avec son milieu, et que réciproquement, à mesure qu'il s'affranchit de ces ressemblances, il s'élève; en d'autres termes, si l'on admet que les individualistes sont des organismes supérieurs, on est conduit à cette conclusion : l'Affaire aura marqué un stade particulièrement sensible dans la formation lente des êtres supérieurs; elle aura été une violente élongation dans le sens du progrès humain.

Est-ce à dire que, d'une manière définitive, l'élément théocratique soit dissous? Est-ce à dire qu'il soit désormais exclu du nombre des facteurs qui détermineront les phénomènes superorganiques? Non, certes. Tout d'abord, n'oublions pas que la loi du *rythme du mouvement* (d'après laquelle tout affaissement, comme tout affermissement, n'est jamais que la somme d'une série de mouvements alternativement positifs et négatifs) nous convie, sinon à prévoir, du moins à concevoir, de la part de l'élément théocratique, quelque retour offensif et victorieux. Et puis, sachons reconnaître que l'élément théocratique n'est, en réalité, qu'une attribution particulière du groupe des forces sociales, ainsi désignées par opposition aux forces individuelles; que, l'histoire des sociétés n'étant autre chose que l'histoire de l'antagonisme entre ces deux groupes de forces, tout mouvement opéré dans le sens de l'un de ces groupes n'est jamais absolument

(1) C'est ce dont peuvent témoigner les « dreyfusistes » qui ont vécu à Rennes pendant le procès.

(2) Sens qui l'oppose directement à la République française, du moins actuelle.

(3) Huxley, Spencer *(Essai de physiologie transcendante)*, etc.

indépendant de l'autre, mais représente nécessairement une résultante différentielle de leur éternel conflit ; reconnaissons encore que, si cette attribution théocratique, en raison de son caractère suranné, mérite qu'on en souhaite la disparition, par contre la fonction plus générale dont elle dérive — la force sociale — est une fonction dont la totale disparition, en raison de l'amorphisme social qu'elle déterminerait, serait aussi délétère au bonheur de l'espèce humaine que le serait l'omnipotence de cette même fonction. En sorte que, eu égard à ces considérants, nous devons dire que, si nous voyons dans l'Affaire Dreyfus un mouvement vers le progrès, ce n'est pas qu'elle marque, selon nous, l'anéantissement de la force sociale, c'est que, — marquant un formidable recul de cette force et marquant la dépression peut-être définitive d'une des plus barbares attributions de cette même force, — l'Affaire accélère l'acheminement vers cet équilibre stable entre le jeu des forces sociales et celui des forces individuelles, équilibre qui est l'objet même des efforts de l'évolution sociale (1).

De la guerre.

Ce fait — l'atrophie de l'esprit d'autorité dans sa forme théologique — est susceptible encore d'une précieuse interprétation : il nous renseigne sur l'état actuel des conditions de la vie sociale et internationale. — En effet, qu'il s'agisse de la structure mentale ou physique de l'espèce, dès qu'un organe s'atrophie, on peut inférer qu'il est moins utile, c'est-à-dire que la fonction à laquelle il était approprié devient moins nécessaire à la vie de l'espèce. Or, quelle est la fonction sociale à laquelle est approprié le principe théocratique? C'est la fonction guerrière, la nécessité pour une association de pourvoir aux besoins de l'attaque et de la défense étant intimement liée à la nécessité d'une discipline, laquelle est fondée sur la croyance dans une sagesse transcendante. Donc, de l'atrophie du principe théocratique nous pouvons induire que la fonction guerrière et, par suite, le régime d'agression internationale qui suscite cette fonction, tendent à disparaître.

Deux problè[mes]

Cette induction va nous permettre de résoudre immédiatement les deux problèmes ci-après, dès l'instant que nous en aurons élucidé les termes.

Le premier problème nous est suggéré par ces assertions, chères à MM. Brunetière, Barrès, etc... : « A mesure qu'un peuple s'intellectualise, il dépérit ; les vertus militaires seules font la force d'une nation, etc... » Il est clair que, si ces hommes entendent par « force »

(1) Un exemple de ce genre d'équilibre et des bienfaits qu'il comporte est fourni par le monde des savants, le lien social étant ici suffisant à entretenir chez les individus le désir de s'entr'aider vers la découverte de la vérité, insuffisant à leur permettre, par sensibilité à un « esprit de corps », de se soutenir mutuellement dans l'erreur : avec une force sociale ainsi dosée, le groupement des individus ne peut plus rendre à la société que des services positifs, et est impuissant à la tyranniser.

la « force physique », leur proposition devient un truisme ; en ce sens, point de nation plus « forte » qu'une tribu de sauvages, nombreuse, bien armée et bien ordonnée. — Ce que ces hommes entendent implicitement par « la force », c'est donc quelque chose de plus compréhensif; c'est l'attribut qui permet d'acquérir les avantages de la vie. Or, la « force », ainsi entendue, est essentiellement variable suivant les conditions de la vie sociale : le grand Ferré, très fort au XIVe siècle, serait sans doute mort de faim au XIXe et aurait donc été très faible ; de même pour les nations ; si la force physique fait leur force dans les âges guerriers de l'humanité, elle peut faire leur faiblesse dans les âges pacifiques, et ce sont les vertus industrielles qui peuvent alors devenir la force. — Dès lors, il y a matière au problème suivant : « Des vertus miliiaires ou des vertus pacifiques, lesquelles un peuple doit-il aujourd'hui présenter pour mériter le nom de peuple fort ? » ; problème qui revient à cette question : « Quelles sont les conditions actuelles de la vie sociale ? S'oriente-t-elle vers la guerre ou vers la paix ? » Question dont la réponse est donnée, nous l'avons vu, par la direction même du mouvement de l'Affaire Dreyfus.

Le second problème nous est suggéré par le spectacle des « modérés », dans leurs projets de modifications à l'organisation de l'armée. Nous allons voir là une illustration de cette loi historique d'après laquelle les « modérés », par suite de la timidité de leurs énoncés, se placent continuellement, vis-à-vis de leurs adversaires, dans une position fausse et inextricable. En effet, ces hommes prétendent réformer la composition et la compétence des Conseils de guerre, exiger d'eux des arrêts motivés, autoriser en « certains cas » le refus d'obéissance (1), etc.., en un mot ils prétendent éliminer de l'armée l'esprit théocratique sous sa forme de militarisme ; mais en même temps ils prétendent que l'armée, ainsi transformée, aura pourtant la même destination et la même efficacité. Naturellement, ils se heurtent à des adversaires, qui leur disent : « L'armée, pour répondre aux nécessités de la guerre *telle que vous la concevez avec nous*, doit être pourvue d'un commandement terrifique, d'une discipline intransigeante, etc.., en un mot de tous les éléments moraux qui constituent le militarisme ; si vous supprimez le militarisme, soyez au moins conséquents avec vous-mêmes, et supprimez l'armée. » Et, ce sont ces derniers qui raisonnent juste. Dès lors, le problème est le suivant : « La France a-t-elle à s'organiser en prévision d'une guerre ? En ce cas, elle développe beaucoup trop peu de militarisme. N'a-t-elle pas à s'organiser en cette prévision ? En ce cas, elle en développe beaucoup trop. » Encore une fois, l'Affaire répond à cette question, la solution de l'Affaire par le triomphe lent mais progressif de la morale pacifique nous

(1) Notez que, d'après eux, c'est le soldat lui-même qui serait autorisé à juger si, oui ou non, il est en droit de refuser l'obéissance ! (Cf. article de M. J. Cornély, *La Discipline*, *Matin*, 21 mai 99).

apparaissant, mieux que toutes les tentatives de la Conférence de La Haye, comme le gage d'une générale aspiration vers la paix.

L'Armée future

Il nous faut ici prévenir un malentendu. Quand nous prétendons que la guerre tend à disparaître, nous voulons désigner « la guerre » telle que l'entend la tradition historique : l'assaut international. Quant à la guerre, en tant que mouvement d'attaque ou de défense d'une multitude d'individus animés d'un intérêt commun, nous ne prétendons point en voir la disparition. Pour plus de précision, disons donc, non pas que la guerre disparaîtra, mais qu'elle se transformera : de nationale, elle deviendra sociale. — De même en sera-t-il de l'appareil propre à la guerre : son apparente dissolution n'est qu'une voie de métamorphose : des ruines de l'armée théocratique, naîtra insensiblement une autre armée. En quoi cette armée sera-t-elle autre? En ce qu'elle sera, croyons-nous, affranchie de tout catéchisme relatif à la discipline. En effet, à quoi tient cette nécessité apriorique de l'enseignement de la discipline dans nos armées modernes? — Cela tient à ce que, ces armées étant mobilisées à l'appel de pouvoirs centraux et l'homme ne s'y rendant qu'avec la vague notion d'un intérêt médiatement personnel (1), il est nécessaire, de la part du pouvoir central, de suppléer au sentiment égoïste qui manque chez le soldat par la création artificielle d'un autre sentiment égoïste : la crainte. Mais, le jour où l'individu aura enfin secoué le joug de l'Etat; où, perçant à jour le caractère de plus en plus irréel et métaphysique des notions de patrie, d'héritage national, de race latine, de monde germanique, etc..., il refusera d'épouser la sensibilité de quelques castes orgueilleuses, survivances plus ou moins déguisées de la tyrannie féodale; où, prenant contact direct avec son semblable d'outre-fleuve, il déjouera les mensonges de gouvernants intéressés à entretenir la croyance populaire en une haine internationale; où, en un mot, il ne se précipitera plus à la guerre que sous l'aiguillon d'un besoin immédiat; ce jour-là, existera chez le soldat une chose qui, bien autrement que la discipline, « fait la force principale des armées »; c'est le sentiment de l'intérêt personnel. Ce jour-là, la discipline, dérivant naturellement et nécessairement de la synergie des volontés, n'aura plus besoin d'être enseignée à coups de « théories » et d'arrêts de Conseils de guerre. L'armée théocratique aura fait place à l'armée physiocratique.

Conclusions.

Et maintenant, au moment où disparaît lentement tout un idéal social, sachons, nous autres, tributaires de l'idéal naissant, nous abstraire de la joie instinctive que nous cause cette disparition, et nous élever à un sentiment plus pur et plus général. Evitons de ressembler à ces enfants qui, en présence d'un vieillard mourant, s'imaginent qu'il a toujours été vieux et inutile, qu'ils n'ont rien de com-

(1) Et encore! Combien sont-ils qui sentent un intérêt personnel, même indirect, à la récupération de l'Alsace-Lorraine?

mun avec lui et qu'eux-mêmes seront toujours jeunes et aptes au progrès; sachons reconnaître les services rendus par l'humanité d'hier et dont nous profitons : sachons reconnaître qu'à une époque où l'un des événements les plus souhaitables pour l'humanité était la brutale victoire des races les plus aptes sur les moins aptes, l'idéal théocratique, assurant cette victoire, contribua puissamment au bonheur de l'espèce ; qu'à une époque où l'homme, en raison de la grossièreté de sa sensibilité et des difficultés tyrannisantes de la vie matérielle, ne pouvait absorber les principes altruistes nécessaires à la conservation des agrégations humaines autrement que par soumission à un commandement supra-terrestre, l'idéal théocratique fut un véritable agent de bienfaisance sociale ; sachons nous souvenir que notre nouvel idéal, pas plus qu'aucun autre phénomène de quelque ordre qu'il soit, n'est absolument indépendant de celui qui le précède, mais qu'il n'en est qu'une dérivation appropriée aux conditions nouvelles de la vie terrestre ; qu'une crise, si bienfaisante qu'elle soit, ne marque jamais une substitution radicale du règne de la vérité à celui de l'erreur, mais simplement la supplantation d'une doctrine erronée par une doctrine moins erronée ; surtout, sachons comprendre qu'en raison des transformations géologiques et physiologiques promises à l'avenir du cosmos, un jour viendra nécessairement où notre morale civile, notre formule rationaliste seront, elles aussi, des notions barbares, vieillies, inajustées à l'ambiance et condamnées à s'effacer devant des produits plus frais et moins imparfaits de la mentalité humaine. Ces considérations nous inspireront, à l'égard des vaincus d'aujourd'hui, des sentiments plus humains et plus justes : elles nous convieront à voir en eux, non plus des ennemis, mais des précurseurs, avec qui nous différons par les moyens employés, mais avec qui nous communions et par la dissolution qui nous attend comme eux et par le but général de l'effort, qui fut, pour eux comme pour nous, la conservation et la félicité de l'espèce humaine ; surtout, ces considérations nous rappelleront que le travail de l'unité humaine (individu, génération, société, etc...) comporte un résultat qui est une quantité infiniment petite, c'est entendu, mais non pas rigoureusement nulle, puisque c'est l'intégrale totale de ces quantités qui constituera l'histoire de l'évolution de l'homme à la surface de cette planète ; et cette dernière pensée nous laissera sous l'impression de ce sentiment complexe et éminemment propre aux natures philosophiques : humilité profonde en tant que pouvoir individuel combinée à un certain orgueil naïf provenant de la conscience que nous avons d'appartenir à une espèce qui marche vers la perfection et qui sait qu'elle y marche.

JULIEN BENDA

Le vieil Horatio

Il y a quelque dix ans, la fantaisie d'une humeur un peu triste, de la curiosité et quelques raisons sans grande valeur m'avaient induit à me fixer pour quelque temps dans une grande ville du Nord, célèbre par les vitraux de sa cathédrale, quelques belles toiles de vieux maîtres qu'on y voit dans un musée, des halles fort pittoresques et surtout par d'admirables reflets de lune, les soirs propices, sur des places étroites entourées de vieilles maisons grises avec une profusion d'ornements dorés, charmante aussi par l'ombre de très étroites rues tourmentées où les balcons ventrus, par dessus les creuses boutiques, se touchent presque d'un côté à l'autre de la rue. Que de soirs j'errai parmi ces rues et sur ces places où le chagrin voilé d'une fontaine murmurait! et puis des arbres jetaient par dessus la hauteur de silencieuses murailles d'abbayes, de cloîtres ou de séminaires, des branches désireuses en vain de liberté, et par la nuit claire et fraîche les oiseaux familiers des carillons s'appelaient et se répondaient. Il y avait aussi, près de cette archaïque cité, tout contre et mêlée à elle presque à certains carrefours, toute une ville moderne et criarde, célèbre par une Bourse énorme, grand rendez-vous de nombreux filous.

Il y avait, dans cette ville moderne, force cabarets pansus et petites auberges à ripailles classiques. Là circulaient de nombreux tramways ; des bateaux de commerce arrivaient par des canaux encombrés ; le dol, la ruse, l'astuce marchande emplissaient des quais et des docks et des brasseries, tout le jour, de leurs propos trop melliflus et écœurants, et quelque peu ce bruit d'argent secoué venait retentir dans les rues archaïques où circulaient, à ces heures-là, des faces étranges à force de commune et comme animale banalité. Mais le soir les refluait, bruit et gens, dans les hôtels, près des gares, et la vieille ville reprenait son grand aspect de taciturnité acquise et jalousement augmentée depuis des ans ; l'on pouvait, si l'on n'était pas trop matinal, et en donnant au travail ou à quelque lecture les heures bavardes et actives de l'après-midi, se croire, à proximité du bruit moderne, dans une ville de monacal silence ou dans un grand enclos de rêve. Aussi, bien souvent, la turbulente journée s'étant apaisée, j'ai marché sur les dalles de granit bleuâtre encore bleui des reflets de lune de la vieille ville, méditant ou fumant un peu, sans rencontrer personne, sans voir de lumières qu'à quelques chambres hautes, suivi de mon chien, un grand danois calme et silencieux qui marchait derrière moi à pas comptés, grave presque, s'asseyant devant moi quand je m'arrêtais à savourer le silence, à hésiter un instant à le défraîchir du bruit de mon pas. Et rarement j'avais à rappeler le dogue si quelque ombre, par hasard bougeante, le faisait bondir vers

un incertain mouvement à l'orée d'une rue adjacente. Il eût fallu beaucoup pour m'inciter à quitter la brume taciturne de ces quartiers et descendre à la ville basse vers les frairies du soir. Les aborigènes y étaient accoutumés, — en dehors des pintes lourdes vidées en de grands halls blafards ou bien en de très petites cantines surchauffées, — à entendre les pièces du boulevard, celles de la moyenne comédie sans fumer, celles qui sont des grosses farces en fumant, à se réjouir aux refrains de music-halls de Paris, à bâiller un peu à la bonne musique. Sauf l'usage du tabac, concommitant avec l'audition de gravelures, cela se passait comme dans toutes les grosses villes possibles et imaginables dans notre orbe de civilisation extrême-occidentale et déjà yankeesante.

Or, un jour, par hasard, caprice d'impresario, caprice d'acteur, recherche d'Eldorados non encore exploités (on se baisse sur le claim décrié, après avoir épuisé les beaux filons) il advint que les comédiens vinrent à la ville, et quels comédiens ! des comédiens errants ! des comédiens extraordinaires ! ou plutôt les comédiens ordinaires de Shakespeare, les piétons de Shakespeare. Suivis d'un wagon. qui contenait les éléments principaux d'une plaine, d'une place, d'un palais et d'une forêt, ils promenaient sur le monde cinq ou six chefs-d'œuvre de Shakespeare, allégés un peu du rire, qui n'est pas cosmopolite, mais gardant toute la passion, qui est de tous les cœurs.

C'étaient des comédiens sans pairs, comme, d'ailleurs, tous les comédiens de partout, à entendre eux-mêmes et leurs amis. Ils avaient parfaitement leurs pareils pour l'éclat, pour le chant déclamé, pour le sarcasme, pour la tendresse, l'ingénuité, le rugissement et le murmure. Ils avaient comme les autres de grands gestes mobiles et l'ambition d'être parfois comparés à des statues parlantes ; ils étaient l'expression et la mimique, avec moins d'abus que les gens de leur pays qui ne jouent pas la comédie, car c'étaient des gens des terres de soleil, des Italiens. C'était une troupe parfaitement rivale de tout autre, car un seul d'entre eux avait vraiment la flamme et le don. En revanche, il s'occupaient en scène du drame qu'ils jouaient et non point du public qui les regardait. Des détracteurs affirmaient que c'était là non point système, non point théorie d'art, mais habitude contractée durant leur vie nomade, car, passant de ville en ville très brièvement, ils ne connaissaient personne dans la salle, et alors la jeune première n'avait pas, dans un coin d'une loge, de regard magnétique qui l'attirât d'un toujours nouvel aimant, et le traître disgracié n'était jaloux de personne et ne roulait ses yeux torves que contre les jeunes héroïnes qu'il veut perdre. Mais c'était pure malice et certes c'était une joie que de les entendre débiter Shakespeare, dans d'infidèles traductions peut-être, mais d'une jolie cadence vocale. Dans une langue qu'on comprend à demi, ces beaux drames prenaient un peu du charme indéfini de la musique, et des marges blanches s'étiraient au long du texte, à côté de la vignette que ces acteurs animaient. Ils avaient aussi un soin charmant, quand, cinq ou six soi-

rées de suite. ils vous avaient grisé de Shakespeare, quand ils avaient paradé devant vous en habits de more, de roi, de thane, de vénitien et de véronais magnifiques et tendres comme, pour faire bien apprécier la beauté du dramaturge anglais, leur patron, ils vous conviaient à les venir entendre en un bon et simple mélodrame, assez gros, assez ficelle, lacrymatoire et grinçant, pour lequel on installait dans le palais blanc des filles de Lear quelques divans, chaises et petites tables d'acajou. Ils s'y décelaient boursouflés, ennuyeux, pleurards, plats; ils outraient peut-être : et à côté du drame génial, ils en donnaient une sérieuse et plaintive parodie. Et ce soir-là, l'homme le plus parfaitement bouché du monde était forcé de conclure que c'était Shakespeare qui donnait des ailes aux comédiens et non eux qui le gonflaient de génie. Ce soir dernier, ils histrionnaient; les soirs du grand William, ils rayonnaient. Ils tenaient à montrer partout le contraste, ce qui était de belle humilité.

Il Signor Ernesto avait déposé ses errantes pénates dans un théâtre vaste et délabré. Là souvent, pendant de pathétiques spectacles, ds strapontins avaient roulé corps et biens sur le sol. Dans les loges, de grands pans de papier de tenture s'agitaient au gré du vent assez familièrement reçu en cet endroit par les sourires de tous les ais et s'installant, malgré le bâillement figé des planches dénudées qui avaient été de cloisons bien tendues. Il signor Ernesto savait, d'ailleurs, qu'on peut jouer du Shakespeare en un coin de grange sans le diminuer. En surplus, comptant sur son très grand talent, il eût très certainement formulé devant d'oiseuses chicanes un « la mise en scène c'est moi », ou bien « le décor c'est moi », qui eût suffi à parquer le critique. Les accessoires, il les mettait à leur place nominale et c'est tout dire. Son indifférence, à ce point de vue, du confort et pour l'œuvre et pour le spectateur était cénobitique. Hrosvita, si elle l'eût connu, l'eût placé au rang des saints et la Rancune y eût reconnu un maître. Il n'osait pas aller jusqu'à la simplicité vraiment shakespearienne et remplacer le décor par des poteaux indicateurs, non par scrupule, mais de crainte qu'un de ses partenaires ne s'y cognât, ce qui eût fait rire. D'ailleurs, il avait de grands gestes.

J'avais déjà vu Il Signor Ernesto à Paris. Il y était venu dans un théâtre désaffecté dont on a fait quelque chose comme une banque; il y avait été admirable; il avait joué pour lui, pour ses confrères, pour les artistes. Avant que ce théâtre tombât en telle limonade, qu'on le lui donna avec permission d'y jouer du Shakespeare en liberté, il y avait eu, tout près de la scène, un orchestre, et quel orchestre, qui suivait au galop les chanteurs coureurs et les chanteuses acrobates du Barbier de Séville, de la Gazza ladra, etc. ; quand cet orchestre prenait une vitesse moindre, il se rattrapait en crachant d'une imposante majorité de cuivre les harmonies d'Il Trovatore et d'Un Ballo in Maschera ; force ou vitesse, telle était la devise ; on le conduisait à bâtons rompus, à bâtons époumonnés, à bâtons rendus, dans un coup

paroxyste de bouches ouvertes et de joues gonflées ; les autres de Circé, soit les jolies bouches des cantatrices, béaient en face de la pourpre grondante de la face des fils d'Eole, jetant aux quatre coins de la salle les mugissements du triomphe et de l'agonie. Dans l'espace étroit où reposait feu cet ouragan, Ernesto entassait, tous les soirs, magnifiquement les artistes et les poètes, il collait des soiristes un peu plus loin aux fauteuils, et dans les loges il y avait des gens qui s'étaient trompés, beaucoup plus au début de sa série qu'à la fin, où ne lui demeura fidèle en ces confortables box qu'un incorrigible sourd.

Mais Ernesto jouait avec joie et pour les chaises d'orchestre, il jouait devant un tapis de rois un peu étroit, un peu serré. Il arpentait la scène devant eux trente comme devant quinze cents fidèles d'un bond de travers il eût été dans les bras de tout son public. Il ne manqua pas à son habitude d'apparaître en soirée finale en son petit drame italien, où il s'agissait de bagne et de prison et qu'il présentait ainsi qu'une noix de coco bien sculptée pour amortir chez les trente chaises d'orchestre l'amertume des regrets.

Naturellement je descendis des hauts et silencieux quartiers à l'invocation des comédiens de Shakespeare ; dès le premier jour où le prince Hamlet dut paraître, je me rendis au bureau du palais momentarié de l'art pour m'assurer une place très commode, certain de n'être pas très devancé, mais tenant au choix.

J'avais terminé lorsque mon attention fut attirée par un très vieux vieillard, très grand, très sec, surchargé de mille ratures de rides, qui entrait pour s'occuper du même soin que moi. Le vieillard avait une stature énergique, une grande rectitude de mouvements, semblait vieux de mille ans par la lassitude du regard et la fatigue de la bouche. Au moment où ce vieillard se penchait vers la petite cage de la buraliste, je vis entrer, tenant une place grandiloquente, Il Signor Ernesto lui-même qui dit en regardant le vieillard : en voici un qui vient de loin pour m'entendre. L'homme se retourne et salue, et s'informe. C'est toujours Buzzi qui joue Horatio ? L'acteur répondit affirmativement. Bien, bien, ajoute le vieillard, toujours heureux de vous applaudir. Il rejeta sur son crâne très chauve un chapeau mou à vastes bords, il assura Ernesto de sa grande admiration et s'éloigna à longues enjambées. « Je ne me rappelle guère d'avoir joué Hamlet sans le voir, dit Ernesto ; c'est le comte de Wittemberg ; on peut dire de lui qu'il est un fou de Shakespeare, comme moi et non comme toi qui le joues mal, dit-il, en badinant, à un petit comédien qui était à sa portée ». Et il saisit le bouton de cuivre et majestueusement disparut dans un très moderne battement de porte qui obéissait tant bien que mal à sa fonction de se refermer elle-même. En sa qualité de porte initiale, elle était un peu mieux soignée que les autres éparses dans le théâtre et qui n'en faisaient plus qu'à leurs gonds.

II

Au lendemain du premier jour où lettrés et snobs de la petite ville acclamaient la compagnie errante de Shakespeare (pour ne pas essouffler la bonne volonté des shakespeariens qu'on rêvait nombreux, la compagnie ne jouait qu'un jour sur deux), je savourais ce récent souvenir en déambulant parmi une avenue de grands arbres calmes et d'étoiles palpitantes aux noires moufles de l'ombre. L'Ophélie avait pépié sa jolie folie comme un oiseau qui s'échappe de mains dures et volette encore un instant avec des cris troués hors la gorge sèche et serrée. Horatio avait convenablement soutenu Hamlet de son affection et non seulement l'avait réconforté à toute minute, mais encore l'avait préservé presque miraculeusement de recevoir au troisième acte sur la tête le dais royal, lorsque Hamlet se jette, écrasé de certitude, sur son trône à lui méchamment usurpé. Il n'est pas certain qu'Horatio, enlaçant Hamlet désespéré, ne l'ait serré ce soir-là plus violemment que de coutume parce qu'à la menace de dessus s'ajoutait le dérobement du dessous, soit que le trône un peu pourri de Danemark eût eu juste, sous le choc tragique d'Hamlet, l'intention de se démembrer emblématiquement. Tout, en somme, avait marché aussi bien que possible. Shakespeare passait dans la ville comme un voyageur peu marquant ; dans l'hôtel on lui donnait une chambre vaste et peu meublée avec des meubles caducs et une aiguière ébréchée ; tout cela était du bon ROMAN TRAGIQUE et le seigneur Ernesto avait toujours beaucoup de talent.

J'avais revu là mon vieux vieillard, le comte de Wittemberg, absolument attentif dans sa loge ; il y demeurait durant l'entr'acte et seulement se renversait un peu en arrière et semblait regarder à peine la salle, attendre impatiemment qu'on recommençât, chose absolument légitime pour un homme venu là pour entendre, voir, et non pour être vu. Il serait agréable à un chroniqueur impartial d'allonger cet éloge et de l'élargir jusqu'à l'ellipse entière que décrivait la salle. Hélas, si les murs de théâtre avaient des oreilles, ils eussent retenu d'innombrables conversations privées, ils eussent été renseignés sur le cours du jour, sur bien des intrigues, sur des cousinages, des alliances, des vices et des turlutaines attribués au vis-à-vis, au hasard de la lorgnette. Si les murs avaient eu des oreilles, ils eussent entendu mille choses qui ne les regardaient pas, pas plus d'ailleurs que ceux dont ils eussent retenu le médisant et cursif papotage. Mais ce qui entre à un mur par une oreille ressort par une autre, et là, les portes et presque les claires-voies des cloisons se prêtaient admirablement à ce que les propos voltigeassent en toute liberté et ne demeurassent nulle part captés.

La vision de salle tout de même un peu parée, que quelque clarté avait fait surgir en mon souvenir, s'éteignit peut-être par quelque clignotement d'étoile qui laissa l'avenue plus déserte et comme plus longue ;

à ce moment ramené à terre, je m'aperçus que mon dogue ne me suivait pas et je le sifflai. Le bruit strida dans la nuit, désagrable à mes nerfs. J'appelai : Horatio, Horatio, Horatio ! et me tournant aux quatre coins de l'horizon, j'évoquai de son nom patronymique le dogue, ainsi dénommé parce que danois et pour l'encourager à la fidélité.

J'attendais à tout instant à voir jaillir une boule grise à mes pieds ; c'eût été le bon chien venant se rouler et indiquer par cette allure à la fois prosternée et gracieuse et joyeuse qu'il était un bon chien qu'on avait toujours auprès de soi à la première sommation. Le chien avait l'aboi excellent, vigoureux et assez modulé, mais pas plus, aussi fus-je assez surpris et près de croire au miracle, lorsqu'une voix me dit à côté de moi : « Vous m'appelez, Monsieur, qu'y a-t-il à votre service ». C'était une longue forme noire ; c'était, à le regarder de plus près, un vieillard ; c'était, sous le rayon blafard de la lune qui vint le baigner comme une lumière électrique au théâtre, le spectateur habituel du tragédien Ernesto, celui qu'il appelait le comte de Wittemberg.

— Mais non, Monsieur, lui dis-je, quoique peut-être, à mon insu, j'y songe, j'aie prononcé votre nom ou plutôt peut-être votre prénom.

— Qui appeliez-vous donc ?

A ce moment, je sentis à ma main la caresse du dogue qui était revenu à pas sourds et se blottissait contre mes jambes.

— Mais peut-être personne. Je songeais à la représentation d'hier.

— Et vous vous compariez peut-être à Hamlet ?

— Je vous prie de croire que non. Je n'ai pas la prétention...

— Quelle prétention ?

— De contenir autant de beau et d'incertain.

— Ah ! dit le vieillard... mais ce n'est pas cela. Dites-moi qui vous appeliez. Je pourrai peut-être vous dire à mon tonr des choses qui vous intéresseront...

— La bonne aventure ?

— Non. Pourquoi pensez-vous à des sornettes ? Répondez sérieusement. Qui appeliez-vous ?

— Ce danois que voilà.

— Un chien.

— Songez que je n'offense, ou ne pensais offenser ainsi personne de vivant ; et, tout compte fait, Hector fut un héros, si vous voulez bien vous en souvenir.

— En effet, en effet, mais c'est un peu désagréable ; heureusement que votre manie n'est pas répandue ; c'est la première fois de ma vie que j'entends ce jeu d'esprit, pourtant, vous l'avouerez, plus que facile.

— Et vous vivez depuis longtemps ?

— En effet.

— Mais en quoi cela peut-il vous froisser que ce nom...

— C'est le mien.

— Vous le tenez. sans doute, d'un père admirateur d'Hamlet ?

— C'est par admiration que vous avez choisi...?

— Oh ! ce serait un gage peu important. Enfin, peut-être un peu... Je regrette une coïncidence.

— Il n'y pas de coïncidence : je suis Horatio, le vieil Horatio.

— Celui du drame ou de l'histoire ?

— Celui du drame : il n'y a pas d'histoire, il y a le drame.

— Vous vivez encore ?

— Ah ! dit-il aigrement, n'ai-je pas reçu comme fonction de vivre pour raconter l'histoire d'Hamlet ?

— Et vous la racontez ?

— A des sourds.

— J'aimerais vous écouter.

— Cette malheureuse coïncidence, comme vous dites, me prouve que, sans le savoir, vous avez souvent pensé à moi ou à mon personnage. Je veux bien, d'ailleurs. J'ai besoin d'exercer ma fonction. Dieu ! aije été mal joué hier !

— Je n'ai pas trouvé.

— Tant pis pour vous.

L'étrange personnage chemina quelques instants sans mot dire, puis :

Quel soir, murmura-t-il, quel soir blafard, quelle étendue grise d'infini où il ne se passe rien ; quel mur d'ennui ou plutôt quelle abondante floconnée grise d'apparences ! Les formes vagues qui se meuvent dans le soir, jeux de nos prunelles fatiguées, complices involontaires des fantaisies de la lumière, sont bien trompeuses. De quels rêves antérieurs, de quelles erreurs, de quelles fourberies du soleil et des contes de nourrice et des prêtrailles peut être contaminée la crédule inconscience qui dort au fond de nous, pour qu'une Belle à l'Esprit dormant se réveille à chaque instant, toute fraiche, toute réjouie, toute naïve et même toute bête à l'approche de tout messager qui semble se détacher du fond noir de l'apparence. Il y a au fond de tout, un Etre qui se moque de nous, et nos âmes sont ses femelles empressées : il leur fait les enfants qu'il veut. C'est un être dangereux, plus agile que les haschichs et plus subtil. C'est le maître des palais de folie. Il ne nous happe pas toujours d'un coup de croc vainqueur pour nous jeter en ses salles basses, mais il s'exerce tout le temps, il s'exerce en s'amusant.

Nous étions arrivés pendant ce court monologue vers la fin de l'avenue d'arbres. Au bout, une large terrasse surplombait les ruelles dormantes d'un faubourg ; à peine quelques lumières pâles accueillaient la laine rêche et grise de cette tapisserie de maisons entrevue sous une maigre clarté. Plus loin, c'étaient des arbres touffus, rappro chés par la distance, les branches, on eût dit, unies par un balancement de brise avec une sonorité ululante, par moments chuchotante, et le vent avait, dans son monotone sifflement, des accents presque humains comme de voix lointaine, inarticulée parce que lointaine et

accourue par les espaces. Au plus loin, c'était la campagne rase, sans feux, et la fin de l'horizon, le mur noir tacheté du gris et du blafard de l'horizon.

— Vous voyez ces indécisions de lumière, ces passages de nuées. Vous voyez ce monde de reflets qui se met à vivre, maintenant que, après la vie affairée du jour, la vie factice du soir s'éteint au contact de la nuit. Imaginez-vous Hamlet après la catastrophe qui lui enlève un père très aimé, qui le navre en lui montrant immédiate la fragilité de son moi, pour la première fois se sentant seul et comme déchu ; car son père lui gardait le trône, c'était le plus naturel des obstacles qui l'obstruait pour lui, pour son bénéfice, pour qu'il ne régnât qu'homme fait. Et maintenant à quoi pouvait-il s'attendre ? Je ne vous dirai pas, car on le suppose assez, et Shakespeare a négligé de le dire parce que c'était trop inclus dans la position même de son sujet quelle différence le jeune Hamlet avait trouvée, tout de suite, chez les mêmes braves personnes, ses courtisans de la veille en même temps que ceux de son père et maintenant ceux de son oncle. A son retour à Wittemberg...

— Comment se comportait Hamlet à Wittemberg ?

— Bien, sans doute, bien ; pas du tout comme le jeune gentilhomme ordinaire ou de choix de son temps. Il était rêveur, métaphysicien, amoureux et non pas actif, bon vivant et érotique, sobre et délicat, non point glouton et, sinon ivrogne, mettant sa joie aux soirs de rasades, tel ce Laertes en qui Shakespeare juxtapose, et avec génie dramatique, justement chargé des mêmes obligations que lui, le jeune gentilhomme d'élite du temps. Je vous dirai, pour parler votre jargon courant, qu'Hamlet, à vingt ans, possédait une valeur morale. Il était Prince charmant ; de plus, il était prince pacifique et bon, mais non pas, comme beaucoup pourraient l'être, par enthousiasme, amour de l'humanité, mais au contraire à la suite d'une théorie qu'il dénommait théorie de l'équivalence. En gros, le monde lui paraissait s'agiter à l'infini pour de peu appréciables résultats. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille, que le bonheur colore plus vivement un jour et que le malheur affuble le lendemain de vêtements de deuil, qu'il éclaire une année de notre vie ou qu'il l'éborgne, les choses n'en rétablissent pas moins leur équilibre et tout revient au même. Nous étions, je vous le dis en confidence, Hamlet comme les autres, à Wittemberg, très imbus des nouveaux principes de la Réforme et nous ajoutions peu de foi aux spectres ou aux démons. Mais, au nom de l'équivalence, Hamlet n'eût pas émancipé des serfs pour ne leur donner qu'une très illusoire liberté. Il eût été très sobre de remaniements de la planète, s'il en avait eu le pouvoir, car tout, après tout, revient au même. Il n'avait point attendu ses malheurs pour penser qu'Alexandre était devenu avec le temps d'abord quelque chose de laid, puis quelque chose d'impondérable. Il détestait la laideur, vous confierai-je. Il la détestait d'une haine impulsive, agressive : il eût battu

un homme au mufle trop bas ; il eût volontiers fait battre de verges une femme laide si elle eût été, en plus, sujette à l'afféterie.

— Ophélie était belle ?

— Ah ! Monsieur, il faut avoir vu Ophélie pour savoir ce qu'est une certaine beauté. C'était un portrait du ciel pur, un reflet du ciel dans une source ; la nappe tranquille de la petite pièce d'eau donne seule cette candeur humide et mouillée des yeux par dessus le bleu céruléen de la prunelle, et sa chair semblait de la nuée blondie et dorée par un soleil doux. Elle était de l'aube d'été réfléchie au miroir de la source dans une futaie de silence, où seul un amoureux épris et délicat se dissimule pour voir de loin le mirage clair et doux et entendre le chœur d'oiselets et le frisselis de feuilles et d'eau qui était sa voix et sa chanson. Et ce silence matinal et frais, c'était son âme, la page blanche de son âme où Hamlet pensait bien tout écrire plus tard, plus tard, il eût considéré, à ce moment, les plus beaux caractères sur ce blanc parchemin comme une indigne macule. Il l'avait aimée toute petite, qui dansait des rondes avec ses tresses envolées. Il l'avait aimée toute jeunette, écrasée qu'elle était de l'importance verbeuse de sa famille ; il avait gardé au fond de son cœur d'insignifiantes phrases d'elle qui prenaient leur prix de tout son silence extérieur et qui étaient des bulles d'âme simplement rondes et prismatiques, et il était parti à Wittemberg un peu avant qu'elle fît son entrée dans le monde, de peur de lui entendre dire des sottises.

— Il vous en parlait ?

— Fort peu. D'ailleurs, je ne connaissais pas infiniment le prince Hamlet à Wittemberg. Je n'ai jamais couru à côté des grands ; ce fut plus tard que...

— C'est tout à votre éloge. Mais avec qui vivait-il ?

— Quelques fils de chambellans et puis surtout avec des comédiens, pour qui il éprouvait un goût démesuré et une enfantine admiration. « Regardez-les, disait-il, entrer dans une ville par la rue la plus belle, en chariots, bondés de sacs et de caisses sur lesquels ils se juchent en des allures pittoresques et plastiques qui sont déjà une joie et, si le vin fût bon à l'étape antérieure, soyez sûr que le roi aura déjà sa couronne un peu sur l'oreille, comme un vrai roi de la terre et que les femmes seront un peu roses en ces atours simples les leurs, mais qui ne sont pas de la vie ordinaire, quelque chose comme la vestiture naturelle d'une personne qui va se déguiser en bergère pour, immédiatement, devenir reine. Elles ont, par métier, de la beauté, une belle voix qui donne du prix à ce qu'elles vont dire, une manière de dire les choses qui vaut mieux que la naturelle, en ce sens qu'on devine plus facilement que c'est mensonge, véniel ou grave, mais joli et fait pour faire plaisir. Elles ne trompent le monde que sur leur talent du soir, et non pas, comme les autres dames, sur le fond même de leur âme. Voyez les rois, les belles, les duègnes sur la voiture ; les traîtres et les moucheurs de chandelles aiguillonnent les bœufs. Ils entrent dans la ville par la plus belle porte et la plus

belle rue, comme l'homme dans la vie, à qui tout paraît superbe, neuf et grand, et puis ils vont se loger à une auberge de hasard, comme l'homme à ses années d'expériences, et le soir, n'importe où, ils chantent leurs romances, vont se coucher (alors les chandelles s'éteignent), comme l'homme, dans son soir et dans sa nuit. La journée du comédien, c'est le reflet de toute la vie. Puis, ils commettent tant de crimes, ils éprouvent tant de passions au théâtre, qu'il ne leur en reste plus pour la vie réelle, ce qui les rend aimables et innocifs. Ils font profession de beauté, ce qui est bien ; et avec quelle simplicité, quelle familiarité d'apprêts, ils dressent dans une grange un royaume, des catastrophes, des blocus, des batailles, des supplices, des noces. Ce sont des gens divers, amusants et parfaits. » Voilà, à peu près, la substance de son opinion. s'il eût vécu il eût utilisé les comédiens, comme moyen de gouvernement ; vous savez la brève application qu'il en fit.

— Je croyais à une coïncidence, un hasard.

— Une coïncidence, un hasard qui prend presque deux actes sur les cinq actes de sa vie...

— Mais quel lien entre sa vie et les actes de son drame ?

Le personnage me considéra un instant :

Les drames sont écrits d'avance, ils sont formés par la synthèse des vies ; les personnes qui les peuvent concevoir les voient passer : même, tout le monde les voit passer en soi, au miroir de la conscience, mais peu prennent la patience d'écouter leurs brèves et profondes paroles ; beaucoup, aux heures libres, les regardant en des phases de leur déroulement, et n'y perçoivent qu'un grand brouillard doré avec des formes indécises ; mais ceux dont les yeux sont meilleurs, et qui voient s'ériger et s'évanouir les frises du palais vivant de la légende, écoutent, regardent, saisissent, écrivent. Une âme contient tous les drames ; mais qui donc a défriché la dixième partie de son âme !

— Vous m'invitiez tout à l'heure à considérer le mirage de lumière pâle sur la plaine...

— Vous me remettez à mon histoire ; je digressais comme Polonius lui-même... Eh bien, multipliez cette espèce de rond-point où nous sommes, cette esplanade où nous causons, multipliez-la par dix ou par quinze ; cette grande avenue, figurez-la-vous déserte et silencieuse, grise et graniteuse ; voyez, tout au bas, en se penchant, au pied des créneaux, tout au loin, en étendant sa vue, les flots du Sund, tantôt huileux et calmes, statiques comme la nuit, ou bien furieux, et jetant sans cesse aux assises des murailles l'attaque de mille fantômes de neige et d'acier, ou bien soulevant des seins gonflés vers la lune, ou se frangeant de sourires d'écume, indécis, las et tristes. Croyez-vous que quelqu'un qui s'y promènerait presque toujours, rongeant un amer souci, avec, sous les paupières, une image vivante, ne verrait pas, au bout de quelque temps de rêverie érémitique, surtout s'il est délabré par le chagrin et désemparé de lassitude du monde, ne

verrait-il pas se dresser des spectres. Ne les entendrait-il pas ressuscitant avec la voix qu'ils eurent de leur vivant? Ecoutez donc, même ici !

En effet le vent se jouait, éolien; le propos du rêve s'objectivait de toutes les branches, et de grands glacis de lumière froide ou de nuit dense semblaient, au lointain, se pourchasser.

— Vous voyez, cher monsieur, il suffirait qu'un chat glissât et bondit non loin de nous, pour nous fournir une impression de surnaturel.

— Je comprends : le spectre fut une formation de l'esprit d'Hamlet.

— Evidemment. Il invoquait tant son père, que son père lui apparut ; la douleur, en certains aspects d'elle à la fois vivants, déambulants et léthargiques, en fait bien d'autres ; et Shakespeare l'a bien compris, qui montre à Hamlet son père, non pas comme une pauvre larve, ou un corps mi-pourri dans son suaire, mais dressé dans son armure de bataille, avec son bâton de commandement, tel que le petit Hamlet l'avait admiré, tel que, grandi, il le rêvait dans la douleur qui fait de l'homme le plus fort une manière de petit enfant. Le spectre est une vision de la conscience. Vous apprendrai-je, cher monsieur, que lorsque Shakespeare utilise le spectre, ailleurs qu'en Hamlet, c'est-à-dire dans Macbeth, Richard III, Jules César, il est incontestable que ce sont des ombres qui se lèvent de la conscience, par le rêve, ou le remords, dans la veille? Vous apprendrai-je qu'une souffrance vive, qu'un état particulièrement douloureux peut donner en plein jour des apparitions? Vous ferai-je songer que lorsqu'Hamlet voit le spectre dans la chambre de sa mère, celle-ci ne le voit pas, quoiqu'elle aperçoive tout ce qui est dans la chambre, qu'Hamlet est hagard, qu'après quelques paroles au spectre, il demeure silencieux, en rêve contemplatif?

— Certes. Mais vous, vous l'avez vu?

— Qu'en sais-je? Nous étions plusieurs, qui, à ce moment-là, étions de petits Hamlets, et justement dans son cas et dans son âme; nous avions vu comme lui la soudaineté de la mort de son père, et la vilenie de sa mère éclater comme un disque de couleurs vénéneuses parmi les torches du nouveau mariage. Nous nous questionnions, nous, fidèles du jeune Hamlet, et nous pouvions avoir eu, comme lui, sous le même reflet de lune, des hallucinations vivantes, des hallucinations partagées. Seulement, à nous, le spectre ne nous parlait pas, car nous connaissions à peine le son de sa voix. Il ne pouvait nous revenir avec identité. Ces histoires d'hallucinations personnelles ou collectives, on vous en parle tout le temps, même de l'hallucination des foules! Vous avez des savants qui vous ont découvert tout cela, des gens qui vous restituent avec art et gradation, grâce à la science d'Hippocrate et à des instruments de précision statistique, toutes les nouveautés qui se trouvent aux contes de ma mère l'Oye.

— J'abonde en votre sens. Mais qui éveilla la perception de Shakespeare, quant à Hamlet. Ce n'est pas un bout de chronique...

— Le sujet n'était pas si nouveau que cela, pour lui. Rappelez-vous Richard III, dont l'histoire était tout près de Shakespeare, la femme de Clarence conquise presque sur la tombe solitaire de son mari, durant le convoi déserté, par son beau-frère. Si Richard III avait plus longtemps régné, si un fils de Clarence avait voulu venger son père... La chronique d'Angleterre est pleine, à ce moment, de jeunes princes incertains et pâles. Cela lui ouvrait les yeux du côté de cette histoire, dans la grande frise ininterrompue des drames.

— Oui, sans doute. Mais Ophélie !

— Et les Deux Nobles Parents ! Cet apocryphe qu'on hésite, je ne sais pourquoi, à lui attribuer décisivement, où deux paladins luttent, sous les yeux de Thésée, roi d'Athènes, pour une belle dame. Rappelez-vous la fille du geôlier ; c'est dans sa propre vie, dans un fait-divers contemporain et de tous les temps qu'il a trouvé la petite fille folle qui se noie par désespoir d'amour ; des amours qui se cassent et la mort qui s'ensuit, ce n'est pas chose rare.

A ce moment, mon chien hurla et se précipita.

— Vous voyez, dit mon interlocuteur, il aboie après la jupe de la lune...

Le chien revint et se coucha.

— Et il en revient bredouille ; il se couche en rond, il recommencera ; l'homme aussi recommence toujours sa course aux reflets. Parlez-moi encore des sens supérieurs et du flair du chien.

Le chien se dressa et lui mit les pattes sur les épaules.

— Tout beau ! dit-il en lui caressant la tête.

La bête revint se coucher à mes pieds, flattée et remuant la queue, mais mettant une patte sur les bottines de mon interlocuteur, et nous regardions cette juste part faite à la fidélité, et aussi à l'affection envers un nouveau venu.

Ce fut, sans doute, cet éveil dans l'ordre des idées affectives qui ramena mon homme à Ophélie.

— Pauvre Ophélie, pendant l'absence d'Hamlet, elle avait pris ses grades à la cour ; comme elle disait bien « je suis la servante de Votre Grâce » à la reine et même au roi nouveau. Il se faisait en elle un travail de conscience. Elle était arrivée assez vite à se clarifier son amour pour Hamlet et avec dignité ; pour le reste, elle ne savait rien, et n'apparaissait rien savoir, elle articulait des cérémonies ; elle est devenue folle...

— La mort de son père...

— Que non pas ! l'abandon d'Hamlet, l'amour d'Hamlet. Ils avaient joué, beaucoup joué, extrêmement joué. Souvenez-vous de ce qu'elle chante en sa folie ; croyez-vous que le pauvre Hamlet esseulé, dominé, n'ait pas fait sentir toute sa puissance à la seule sujette qu'il eût en Danemark ; mais elle crut les choses impossibles ; elle souffrit de leur rupture quand il crut qu'elle l'espionnait. Ce fut en s'excusant de cela,

peut-être, qu'elle succomba. Et comme elle souffrit quand elle sut que celui qu'elle adorait pour sa faiblesse venait de fourrager à coups d'épée dans une tapisserie malencontreusement garnie.

— J'avais cru voir autre chose, plus blanc, plus pur ; la reine, sur la tombe, parole de son désir de donner Ophélie à Hamlet.

— Elle ne savait rien ; et puis elle eût été si heureuse d'avoir quelque chose à pardonner à Hamlet... Peut-être elle savait.

— Hamlet croyait tuer le roi ?

— Certainement !... qui eut pu se trouver dans la chambre de sa mère, et de là ce rire, cette sorte de détente nerveuse quand on lui parle du cadavre de Polonius.

— Et le dénouement est conforme à l'histoire véritable d'Hamlet ?

— Mais oui. D'ailleurs, si Hamlet ne fut pas mort ainsi, il aurait vraisemblablement abrégé sa vie ; il en avait, comme on dit, assez ; l'action le dégoûtait comme une chose braillarde, vile ; il l'a comprise, tout jeune et avec des instincts trop grands pour l'excuser en sa bassesse. Ce n'est pas vrai que la fin justifie les moyens, et il en avait assez de cette nauséabonde cuisine des hommes. Il avait vu la vie lors de la mort de son père ; le carnaval avait été un peu brusque. Toutes, je ne dirai pas, les certitudes, mais les meilleures apparences, à ses yeux, branlaient comme les dents d'une vieille femme. Il avait pris Ophélie par besoin de certitude ; il eût tout fait par besoin de certitude ; il eût réappris à lire, en doutant pour toujours de la forme des lettres. Il était trop intelligent pour son temps et même pour le vôtre, car vous n'êtes pas très en progrès.

— Hélas non ! Mais vous, qu'êtes-vous devenu depuis ce temps ?

— Hélas, rien ! conférencier, comme vous voyez... Je vous reverrai sans doute aux représentations.

— Certes.

— Au revoir.

Et il disparut dans la brume.

Je ne le revis pas. Je suivis, à peu près solitaire, les séances shakespeariennes : j'y vis combien Desdémone a de ressemblances, en son rôle de colombe de choix, avec Ophélie ; combien Othello a de ressemblances avec un Hamlet d'un type inférieur acceptant facilement la certitude ; et Lear, où pleure Cordélia Je vis le petit drame de mise en place que le signor Ernesto avait coutume de jouer pour se remettre au rang des simples comédiens. Mais je ne revis plus mon homme ou mon spectre, qui, sans doute, n'était venu que pour Hamlet, soit qu'il fût, comme il s'en targuait, l'image personnelle d'Horatio, ou, ce qui est infiniment plus probable, un commentateur de Shakespeare, saisi, comme certains des personnages de son auteur favori, par l'idée fixe, et ne s'occupant que d'Hamlet, en bon serviteur.

GUSTAVE KAHN

L'évolution artistique en Hongrie

Je n'entrerai pas ici dans des détails de critique artistique qui ne sont pas de mon ressort d'historien. C'est au point de vue des faits sociaux que je veux examiner un mouvement qui nous intéresse à maints titres, mais qui a passé inaperçu au milieu des préoccupations de l'Affaire.

Depuis 1529, date à laquelle la Hongrie perdit son indépendance de grande puissance, jusqu'en 1867, ce pays fut, on le sait, soumis à l'Autriche, à peu près au titre de province annexée, et, comme tel, gouverné paternellement au moyen d'une administration militaire et politique des plus efficacement germanisantes. L'esprit de la race magyare est absolument rebelle à l'esprit germanique et, malgré trois siècles et demi de ce régime, la masse du peuple hongrois, notamment le peuple des campagnes, resta intact. Mais il n'en fut pas de même dans les grandes villes, par où doivent passer les éléments populaires quand ils veulent participer à certains mouvements intellectuels. Le peu d'institutions de progrès que reçut la Hongrie pendant cette période de ténèbres, elle les reçut de l'Autriche et peu à peu s'habitua ainsi à considérer cette Autriche, pays de réaction et de cléricalisme qui peut rivaliser avec l'Espagne officielle, comme un foyer de lumières.

Vint l'émancipation de 1867, conséquence indirecte du soulèvement hongrois de 1848. La Hongrie régla constitutionnellement ses rapports avec l'Autriche, les réduisant, d'ailleurs, au strict nécessaire, récupéra son parlement, son ministère national et, ayant ainsi ses coudées franches, chercha, par de respectables efforts, à se donner en quelques années toutes les institutions dont une société civilisée a besoin pour marcher de pair avec ses voisines et faire bonne figure dans le monde.

Mais le pli était pris. Soit loyalisme et désir de ne pas déplaire en haut lieu, soit vieille habitude, l'on ne regarda pas au-delà de Vienne pour prendre les modèles de ces institutions, qui, magyares seulement par la langue, furent toutes, depuis l'école primaire, jusqu'aux grandes académies artistiques, le calque fidèle de ce que Vienne avait elle-même emprunté soit à Munich, soit à Berlin.

La race magyare n'est point dépourvue de génie artistique. Bien que ce génie n'ait pas encore trouvé sa formule, il suffit d'étudier un peu en philosophe le peuple des campagnes, de voir les formes originales dans leur caractère de primitivité, par lesquelles se traduisent son sens musical et son sens de l'ornementation, pour être édifié à cet égard : pour la musique, — ces célèbres mélodies de Rakoczy et autres, dans lesquelles tant de compositeurs illustres ont puisé ; pour les arts plastiques et décoratifs, — la richesse ornementale du cos-

tume, le galbe et la coloration ingénieuse des poteries, les heureuses combinaisons architecturales.

Il va sans dire que l'école viennoise, allemande, froide, symétrique, carrée, systématique, hiérarchique et militaire, avec ses éléments et ses idées empruntées un peu partout — et nous voici tout à fait dans le domaine des beaux-arts — ne pouvait être utile à la race magyare si originalement douée, et que, sous ce régime exotique, le génie artistique de celle-ci ne pouvait éclore.

Il a fallu une expérience de plus de trente ans pour s'en apercevoir. Aujourd'hui la preuve semble faite. Promenez-vous dans les rues de Budapest, regardez les imposantes façades de cette capitale, née d'hier. Quelle cacophonie de style, quel charivari d'ornementation, quelle incohérence d'idées ! Travail d'encyclopédie colligé dans les dictionnaires d'architecture de tous les pays. Vous demandez les noms des architectes : invariablement vous obtenez cette réponse : sorti de l'Ecole de Vienne, de Zurich, de Berlin. Et cependant, de temps à autre une façade pure de lignes, sobre d'ornements apparaît. L'auteur ? Sorti de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris ; imprégné des principes de Viollet-le-Duc. Ils sont cinq ou six là-bas qui luttent pour l'influence française ; quelques-uns furent formés aux frais de l'Etat français. Mais les Hongrois commencent à se lasser des édifices ostentatoires de l'école viennoise. Beaucoup d'architectes font campagne, sinon directement en faveur de l'art français, du moins contre le mauvais goût et en indiquant l'art français comme un élément de rénovation. Ici nous pouvons citer quelques noms en vue, tels Joseph Kauser et Camille Fittler, l'architecte du Comité hongrois de l'Exposition de 1900.

Dans le domaine de la peinture, même situation avec la différence cependant qu'ici le mouvement de réforme a pris le caractère d'une révolution très mouvementée, excessivement violente.

Signalons d'abord l'initiative de l'abbé Jean Hock, député au Parlement. Disons incidemment que, tout abbé catholique qu'il soit, c'est lui qui commença en Hongrie la campagne en faveur de Dreyfus J'ai là sous les yeux un article du *Magyar Hirlap* signé Hock et daté du mois de février 1898, où est dénoncé la forfaiture du général Mercier, où il est parlé de la communication de documents secrets, etc., toutes choses qui sont aujourd'hui de notoriété publique. Je vous ferai grâce des épithètes dont fut gratifié le célèbre orateur et par ses confrères en religion et par les antisémites.

Jean Hock vient fréquemment à Paris. Il passe ses vacances parlementaires à flâner du Louvre au Luxembourg, de l'école des Beaux-Arts à Versailles, d'un salon impressionniste à une exposition de nos maîtres de l'affiche. Il fut frappé du contraste entre les tendances de l'art français et de l'art ankylosé que rapportaient de Munich, de Vienne et de Berlin ses jeunes compatriotes. Hock constata publiquement, à la tribune hongroise, que la culture française, plus libre, convenait mieux, comme tendances, au génie hongrois que la culture ger-

manique; spécifiant, d'ailleurs, qu'il ne voulait aucunement introduire l'art français en Hongrie, pour le substituer à l'art germanique, mais qu'il le considérait simplement comme un excitateur d'indépendance et un stimulant pour l'originalité hongroise.

Il fit se succéder brochures et discours, sans, bien entendu, que la presse française songeât à l'applaudir. Mais Hock eût d'autres satisfactions; sa campagne coïncida avec la chute du gouvernement Banffy qui lui était hostile et l'avènement au pouvoir du régime Széll qui s'appuyait sur le parti politique auquel appartient Hock et qui est le parti du comte Apponyi. Autre satisfaction : il rencontra en la personne du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Jules Wlassics, un esprit éminemment sympathique à sa cause. Je ne ferai pas le récit en détail des réformes artistiques combinées par Jules Wlassics et Jean Hock et qui sont en train de s'accomplir. J'espère qu'un écrivain plus expert que moi aux questions de technique artistique étudiera ce mouvement.

Une chose cependant est à mentionner ici pour son caractère sociologique. Hock, lorsqu'il entreprit sa campagne, sentit fort bien que pour donner de la consistance et une efficacité durable à son effort, il devait spéculer sur le sens artistique latent dans le peuple des campagnes et qui, de temps à autre, avait eu de si brillantes manifestations. Sauf dans la capitale, il n'y a aucun musée, aucune école de peinture en Hongrie. Nulle ville de province ne sait ce qu'est une exposition de peinture, et la bourgeoisie provinciale, qui se confond, en ce pays essentiellement agricole, avec la classe des cultivateurs et même avec celle des paysans, ignore profondément les jouissances d'art. Pour que l'art fleurisse, il faut que la nation tout entière s'intéresse à sa production. Improviser des musées permanents dans les grands centres eût été impossible. Hock, appuyé de son ministre, organisa donc des expositions ambulantes. Il va de ville en ville, suivi de quelques peintres de l'école de Paris, prépare le terrain grâce à un talent d'orateur vraiment remarquable, se sert même de la chaire de l'église pour chauffer sa propagande, forme des comités de mécènes provinciaux et, lorsque les esprits sont ainsi suffisamment travaillés par des prédications, des banquets, des articles dans la presse locale, lorsque toute la population réclame cette première exposition picturale, on l'inaugure au milieu d'un concours de peuple qui fait ressembler la solennité à un événement national.

Partout ce sont les œuvres de l'école française qui sont mises en avant comme méritant le plus d'attention.

Si les promoteurs de la réforme artistique hongroise ont rencontré des hostilités, ont lutté et luttent encore pour le succès, il est nécessaire d'ajouter que ce n'étaient pas là des hostilités de principe, mais seulement des hostilités de personnes, l'opposition des grasses sinécures, celle du syndicat des intéressés et de tout ce qui s'était taillé des prébendes dans l'exploitation artistique. Quant à l'opinion publique, loin de faire preuve de cette inertie par laquelle, dans tous les pays, les mas-

ses entravent le progrès, elle a, dès le début, demandé à être éclairée : alors elle a vigoureusement soutenu les nouveaux apôtres.

Pour expliquer ce phénomène, peut-être faut-il se remémorer en ces grandes lignes, l'histoire du peuple hongrois et jeter un coup d'œil sur les questions intérieures qui agitent en ce moment ce pays.

Quand, il y a mille ans, la petite troupe d'Asiatiques nomades, chasseurs, pêcheurs et guerriers, appelés Magyars, fit irruption dans le merveilleux bassin des Carpathes pour en faire la conquête et l'ériger en Etat, elle se heurta aux résidus ethniques de toutes les invasions précédentes. Trop faible numériquement pour exterminer ces restes de populations, trop faible moralement pour les absorber à son profit par une civilisation supérieure — elle n'en possédait aucune et celle de ces aborigènes était, par suite d'un long contact avec le centre européen, certainement supérieure à la sienne — elle dut tolérer l'existence de ces nombreux clans et, ne pouvant ni les réduire ni les assimiler, dut les englober sous une espèce de patronage, de protectorat, tout en les laissant subsister dans leur originalité nationale. De cet état de choses naquit la question des nationalités, c'est-à-dire les aspirations contemporaines de ces clans tendant à s'affranchir de plus en plus du protectorat de l'Etat politique magyar et de s'ériger en Etats dans cet Etat en attendant d'en arriver au système fédératif pur et simple, voire même à la séparation.

Il n'existe aucun moyen violent ou politique de régler la question des nationalités. Seuls les moyens pacifiques, historiques et de longue haleine peuvent y apporter remède. Les Magyars, avec cette aptitude politique qui leur est innée et qui les caractérisait déjà aux époques héroïques où ils n'étaient encore qu'une hordes de guerriers, l'ont parfaitement compris.

La petite nation magyare veut donc rivaliser avec ces clans d'autres races. Les dominant déjà politiquement, *elle veut gagner leur sympathie, faire disparaître les hostilités et les animosités, pacifiquement par un progrès supérieur au leur*. De là, cet effort vers le mieux, incessant, ardent, souvent même égoïste, mais en tout cas fort respectable et fort intéressant pour quiconque pense.

Toutes les petites nationalités d'Orient qui relevaient jadis de l'Empire ottoman étant, de par leur tradition historique, plus ou moins imprégnées d'idées françaises et sympathiques à la France, il est évident que le contraste intellectuel entre elles et la Hongrie, élevée sous la tutelle de la germanisante Autriche, ne saurait que diminuer par un mouvement moral des Magyars vers la civilisation française.

RAOUL CHÉLARD

Poèmes

HORLOGE FLAMANDE

A l'horloge de la ville, il y a un carillon
Qui sonne une chanson.
Toujours la même elle résonne
D'heure en heure en toutes saisons :
Printemps, hiver, été, automne.

C'est un vieil air, une ballade où pleure
Le passé mort parmi toutes les heures ;
Dans les maisons, les vieux parents ont chantonné
Ce chant qu'avaient chanté leurs pères,
Et sans en être autrement étonnées
Les vieilles le murmurent en disant leur rosaire.
Les jeunes filles
Si calmes, douces et tranquilles,
Au crépuscule, assises
Auprès des tapisseries grises
Fredonnent lentement la chanson de la ville.

Partout, dans chaque rue où passe, indifférent,
Le passant de ce soir, arrivé le matin,
C'est le même refrain qu'on s'en va murmurant
De la veille au lendemain.

Et, selon l'heure, et l'âme, et la voix qui le chante,
Il est doux ou plaintif, ou tendre, ou glorieux,
Tantôt c'est un baiser, ou c'est une épouvante
Selon que le chanteur est triste ou radieux.

Et l'heure !
L'heure aussi chante
La ballade obsédante
De la ville qui meurt parmi les pleurs de l'heure :
Inexorablement depuis combien d'années
Laisse-t-elle tomber ses notes monotones
Carillon de baptême ou glas de mort, les mêmes,
Parmi celles qui vont à vêpres
Et ceux qui se promènent
Et ceux qui viennent
Avec d'autres cieux dans les yeux,
Et ceux qui vont
Vers l'horizon
Où meurt l'ultime écho de la chanson lointaine...

L'heure, à travers les cieux tombe, lourde et profonde
Emportant son refrain aux quatre coins du monde.

PLAGE

Un bateau, deux bateaux, et d'autres qui s'en vont
Tandis que nous restons, les regardant partir
Vers tout ce qu'il y a par-delà l'horizon
Qui leur sourit et les attire.

Je me suis promené un soir sur la jetée.
Il faisait calme comme une langueur de septembre,
Tout le ciel était rose tendre
Et voilait peu à peu la chaste nudité
De la mer qui commençait à s'endormir.
Il y avait des barques qui allaient partir,
Il y avait des voiles qui se balançaient au loin,
Et puis un sempiternel murmure autour de nous
Qui mourait pour renaître, et renaissait sans fin ;
Et c'était si calme, si calme et si doux
Qu'on aurait bien voulu mourir
Par un tel soir, sans souvenirs
Et sans espoirs pour aucun avenir.

Vasco de Gama, éblouissement de légende,
Le Cap des Tempêtes, et le géant Adamastor
Et tout un piédestal de songes et d'or
Sur un fond d'incendies et d'épouvantes !
Et l'autre, Christophe Colomb, sur sa caravelle
Blanche au pavillon d'espoir, vers des terres nouvelles...
Je vous apporte un monde, je vous apporte un monde !

Je songe à tous ceux-là, sur la jetée du soir.
Qu'avait-il donc germé dans leurs cervelles
Pour l'audace de tels espoirs ?
Peut-être, quelque soir aussi, las de souffrir,
Ils avaient contemplé l'horizon obsesseur
Qui les attirait comme un sourire en fleur ;
Et une voix qui leur commandait de partir...
Partir ! as-tu jamais songé sur ce mot-là ?
Oser partir ! on a peur de devenir Dieu.
Vers où, quels lendemains, vers quels cieux ?
On voudrait déjà rester là ;
C'est la plus grande audace humaine.
Et pourtant, si nous voulions
Comme ils ont voulu, ceux qui sont partis,

Nous ferions comme eux devant l'immensité,
Et en ayant la foi de découvrir un monde,
Qui sait, tant la mer est profonde,
S'il n'en surgirait pas un de l'éternité ?

VERS POUR MARIETTE

Je t'aime simplement parce que tu es blonde,
Parce que ton regard s'est arrêté sur moi
Et que j'ai contemplé ta prunelle profonde.

Je suis comme un enfant rempli d'un doux émoi
Lorsque j'entends ta voix parler à mon oreille
Et que des parfums lourds planent autour de toi,

Comme le bois profond attend l'aube vermeille
Et comme les prés blancs attendent le printemps
J'espère en ta venue alors que je m'éveille,

Comme les champs d'été se courbent sous les vents
Comme le flanc des monts frissonne sous la brise
J'espère en ton sourire aimé depuis longtemps,

Comme le ruisselet que le grand jour irise
S'étend sur les cailloux qui bordent le chemin
Je veux poser mon front sur ta gorge promise ;

Je veux suivre le geste adoré de ta main
Où ton divin caprice espère me conduire
Sans penser un instant au sort du lendemain,

Quel que soit l'horizon où brillera ton rire
Mon espoir à jamais vivra de ton espoir
En recueillant les mots que tu voudras me dire :

Si le rêve est néant, si l'avenir est noir
Je l'ignore, et ne vois que tes deux bras au monde
Pour y mourir de joie et d'amour quelque soir...

ALBERT FLEURY

Aphorismes tirés de l'Unique

[Au numéro 19 de la Philipstrasse, à Berlin, on lit sur une plaque de marbre l'inscription suivante gravée en lettres dorées : DANS CETTE MAISON EST MORT MAX STIRNER (DR. CASPAR SCHMIDT, 1806-1856), AUTEUR DU LIVRE IMMORTEL « L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ ».

Cette plaque fut posée en 1892. Jusque là, depuis 1845, silence profond sur l'homme et le livre. En ces dernières années seulement, des esprits très divers, entre autres un philosophe, un musicien et un poète, se rencontrent sur ce nom et découvrent que l'œuvre que la censure, en 1845, avait qualifiée d'« absurde » et, pour cette raison, dédaigné de poursuivre est unique comme le titre qu'elle porte. De tous côtés l'intérêt s'éveille. M. Schellewien étudie parallèlement Stirner et Nietzsche, M. J. H. Mackay rassemble pieusement les moindres écrits de Stirner et parvient à reconstituer en partie sa biographie. Hans de Buelow — très candidement et sans la moindre ironie — dans un remarquable discours prononcé devant une société philharmonique, associe le nom de Stirner à celui du prince de Bismarck.

A dix années près, pareille rénovation se fait en France pour Stendhal, et après le même silence. Il n'y a pas là qu'une simple coïncidence, — l'un et l'autre précédaient leur temps. Il fallait encore cinquante années d'histoire. L'individu avait encore de dures expériences à subir pour pouvoir s'élever à un degré supérieur de fierté ou d'irrespect qui le rapprochât de l'Egotiste de Stendhal, de l'Egoïste de Stirner.]

Du fait qu'on élève l'Etre, on rabaisse l'existence phénoménale à une pure illusion.

Connaître et reconnaître l'Etre seulement et rien que l'Etre, c'est religion.

Ce n'est pas moi que tu respectes, mais l'Homme qui a élu demeure en moi, l'Esprit, l'Etre dont je suis « hanté ».

Possédés d'idées fixes qui sont sacro-saintes pour nous, nous nous agitons dans le cercle de ces idées fixes, notre critique s'y attaque, mais elle en laisse le fond intact, c'est une attaque bienveillante qui n'a pour objet que de les délivrer des scories qui les encombrent.

Ceux-là même qui sont le plus ennemis du christianisme sont encore des chrétiens, car ils demeurent esclaves de l'idée, de l'Esprit. Ce sont des chrétiens *moraux* qui ont aussi leurs « articles de foi qu'on ne doit pas toucher ». La foi morale est aussi fanatique que la foi religieuse.

Les mêmes gens qui s'opposent au christianisme comme principe de l'Etat, qui combattent ce qu'on appelle « l'Etat chrétien », répéteront à satiété que la morale est « la clef de la voûte de la vie sociale et de l'Etat », comme si la vie sociale n'était pas la domination absolue du Saint, une Hiérarchie.

Ce possédé de Néron fut vraiment un homme gênant. Mais un

homme véritablement homme ne lui aurait pas niaisement opposé la chose sacrée pour se borner ensuite à gémir quand le tyran y portait atteinte, il lui aurait opposé sa volonté.

L'abnégation n'est pas seulement le fait de la vertu. Le vice, la passion l'entraînent aussi bien.

Les négateurs d'eux-mêmes suivent la même voie, qu'ils soient saints ou impies. Le Mammon terrestre et le Dieu du Ciel exigent exactement le même degré d'abnégation.

En général, le désintéressement doit être examiné de près et il arrive très bien que les hommes apparemment les plus désintéressés poursuivent leur but à eux qui se trouve justement coïncider avec l'intérêt général.

Le renoncement à soi, le désintéressement n'existe que lorsque nous sommes possédés par une idée fixe qui ne nous permet plus de suivre notre intérêt personnel. Le désintéressement d'ailleurs n'est pas chose rare : c'est l'article de Paris du monde civilisé.

En face de toute chose et de tout mot qui se présente à nous, nous n'avons pas la permission d'éprouver ce que nous pourrions et voudrions éprouver, par exemple le nom de Dieu ne peut pas nous inspirer des pensées drôles, des sentiments irrespectueux, il nous est prescrit ce que nous devons penser et sentir et comment nous le devons. Mon âme et mon esprit sont réglés de la façon dont les autres l'entendent, non comme moi-même je le voudrais. Que de peines il faut devant tel ou tel mot pour arriver à se procurer un sentiment *propre*, pour pouvoir rire au nez de celui qui attend de nous une attitude sainte et une mine contrite. Tout ce qui nous est suggéré nous est *étranger*, ne nous est pas propre, c'est « chose sacrée », et il est difficile de bannir la « terreur sacrée » que nous éprouvons là devant.

Dans l'homme, comme dans la nature (au sens de la philosophie), il n'y a que la pensée qui vive, tout le reste est mort! C'est à cette abstraction, à la vie des *Universaux*, à la vie de ce qui est sans vie, qu'aboutit l'histoire de l'esprit. Dieu seul vit qui est esprit. Il n'y a que le fantôme qui existe.

Suis-je libre du despote quand, ne craignant plus sa tyrannie personnelle, je redoute de porter atteinte au respect que je m'imagine lui devoir? Il ne se passe pas autre chose dans l'époque moderne. Elle s'est bornée à transformer les objets existants, le despote réel, en objets *représentés* ou *concepts* devant lesquels le VIEUX RESPECT loin de se perdre s'est accrû en intensité.

Se révolter contre l'Etat, renverser les lois existantes, on ne s'en fait pas scrupule, mais pécher contre l'Idée de l'Etat, de la Loi, qui l'oserait?

Tu ne peux toucher une épingle que tu n'en aies obtenu la permission. Et obtenue de qui? Du *Respect.* Ce n'est que lorsqu'il t'en a abandonné la propriété et que tu peux la *respecter* comme propriété que cette épingle est à toi.

Le libéralisme comme tout ce qui est religieux compte sur le Respect.

Dans le Respect, il y a autre chose que de la crainte. Ici l'on ne craint pas seulement, on rend aussi hommage. L'Etre redouté est devenu une puissance intérieure à laquelle je ne puis plus me soustraire, je l'honore, je suis pris par elle, je lui suis soumis, je lui appartiens, etc. Moi et ce que je respecte, nous sommes un : « Ce n'est pas moi qui vis. mais le Respecté qui vit en moi ! »

On pousse les jeunes en troupeau à l'école afin qu'ils apprennent les vieilles ritournelles et quand ils savent par cœur le verbiage des vieux on les déclare « majeurs ».

Notre bagage consiste en « sentiments élevés », « pensées sublimes », « maximes inspiratrices », « éternels principes », etc., etc.

Les hommes sont de bonne heure *dressés* à la piété, à la dévotion, à l'honnêteté, etc. Les bons principes leur sont inculqués, prêchés, insufflés, serinés.

La Hiérarchie est la domination de la pensée, la suprématie de l'Esprit.

L'influence morale prend son origine où commence l'*humiliation*, elle n'est pas autre chose que cette humiliation elle-même qui consiste à briser l'âme et à la courber à l'humilité.

Si l'antique combat fut dirigé contre le monde, le combat médiéval (chrétien) le fut contre le Moi, l'Esprit; si le premier eut pour objet le monde extérieur, le second s'attaqua au monde intérieur, c'est « le retour sur soi-même », l'examen réfléchi, la méditation.

Toute sagesse des anciens est *philosophie* ou sagesse du monde, toute sagesse des modernes est *théologie*.

C'est parce qu'on aspirait à la monarchie absolue que la royauté (limitée de tous côtés par mille petites souverainetés) fut renversée et remplacée par la « nation souveraine » autrement absolue que la monarchie antérieure. Les privilèges qu'elle confère sont des *droits* et par suite inaliénables.

Que signifie la formule : « Nous jouissons de l'égalité des droits politiques? » Tout simplement que l'Etat ne prend nulle garde à ma personne, que moi comme tout autre je ne suis qu'un homme sans

aucune autre signification pour lui. Aujourd'hui l'Etat a une masse de droits à conférer, droit de commander, de professer, etc., ce sont ses droits, droits de l'Etat ou « droits politiques ». Il lui est indifférent à qui il les attribue quand celui qui les reçoit remplit les devoirs qui résultent des droits cédés.

Sois colossalement riche ou misérablement pauvre, l'Etat bourgeois t'en laisse la faculté; sois seulement bien pensant, c'est tout ce qu'il te demande, et il considère comme sa tâche première d'inculquer à tous de « bons principes ».

Grâce à la Révolution il n'y a plus d'intermédiaire entre l'individu et l'Etat. L'individu est devenu un protestant de la politique et est entré en relation directe avec son Dieu, l'Etat...

Il n'y a plus de noblesse-née, mais il y a une noblesse de *mérite*, mérite étant pris dans le sens de services. Celui qui *sert* le mieux l'Etat a de lui le plus de faveurs et le plus de libertés. Le serviteur obéissant voilà l'homme libre! contre-sens insupportable! Cependant c'est le sens de la bourgeoisie et son poète Gœthe comme son philosophe Hegel ont su glorifier la dépendance du sujet esclave de l'objet, l'obéissance au monde objectif, etc. Celui qui sert exclusivement la cause, qui se donne entièrement à elle, celui-là a la vraie liberté.

Ce n'est pas moi qui suis libre, mais un de mes tyrans, Etat, religion ou conscience.

Dans l'Etat bourgeois il n'y a que des « hommes libres » esclaves de mille contraintes. Mais qu'est ce que cela fait? C'est seulement l'Etat, la Loi qui contraint : ce n'est pas un homme quelconque.

... Sand (l'assassin de Kotzebue) entreprit-il autre chose que de réprimer des écrits par la force brutale? Et qu'est-ce que votre principe de moralité peut avoir à dire là-contre? — « Mais ce fut une exécution illégale! » — Ainsi l'immoral là-dedans c'est l'illégal, la désobéissance à la loi! Ainsi vous admettez que le bien n'est pas autre chose que la loi, que la morale se ramène à la légalité! Ainsi votre morale doit se ravaler à cet extérieur de la légalité, à l'adoration cagote de la loi accomplie, cagotisme autrement tyrannique que les hypocrisies religieuses d'autrefois. Car celles-ci ne demandaient que l'*acte*, il vous faut des *convictions*, on doit porter *en soi*, la loi, la règle, et celui qui pense de la façon la plus légale est le plus moral.

« Mais on ne peut pourtant pas placer sur la même ligne le scélérat et l'honnête homme! » — Personne ne le fait plus souvent que vous, MM. les Censeurs, vous faites même plus encore. Qu'un honnête homme parle publiquement contre la Constitution actuelle, les *saintes* insti-

tutions, vous l'emprisonnez et vous laissez aux mains d'un gredin habile son portefeuille.

L'Etat paye bien afin que ses « bons citoyens » — la classe possédante — puissent sans danger mal payer, il s'assure par de bons traitements ses serviteurs dont il fait une arme de défense pour les « bons citoyens », une « police » (soldats, fonctionnaires de toutes sortes) et les bons citoyens lui versent bien volontiers de forts impôts pour pouvoir payer d'autant moins les travailleurs.

Autrefois il fallait faire droit aux exigences des seigneurs pour réussir à quelque chose, après la Révolution règne la formule : empare-toi du bonheur ! Chasse au bonheur ou jeu de hasard, voilà en quoi consiste la vie bourgeoise. A côté de cela, exigence nécessaire, quiconque a acquis un profit ne doit pas avoir la légèreté de le remettre en jeu.

Les socialistes veulent mettre fin à cette loterie et former une Société dans laquelle les hommes ne soient plus esclaves de la chance, mais soient libres.

La Société dont nous tenons tout, voilà le nouveau maître, le nouveau fantôme, le nouvel Etre Suprême qui me « prend à son service ».

Devant le *pouvoir suprême*, le chef unique, nous étions devenus tous égaux, personnes égales, c'est-à-dire des zéros. Devant le *propriétaire suprême*, nous serons tous au même titre *des gueux*.

A l'antique formule « rendez hommage à Dieu » correspond la formule moderne « rendez hommage à l'Homme ». Mais moi je pense qu'il vaut mieux conserver pour Moi cet honneur.

Je ne veux rien reconnaître ni respecter en toi, ni le propriétaire, ni le gueux, pas même l'homme, je veux seulement user de toi.

Les citoyens agréables à l'Etat sont ceux qui sont engagés dans des liens de famille, qui tiennent à l'Etat par leur propriété, leurs fonctions, etc... Mais il se défie de ceux qui « n'ont rien à perdre ».

L'Etat repose sur l'esclavage du travail, si le travail devient libre l'Etat est perdu.

La Morale n'a en vue que l'Homme en moi.

Si l'Etat est une Société d'Hommes et non une réunion de moi dont chacun n'a que soi en vue, il ne peut subsister sans morale et doit être établi sur la Morale. C'est pourquoi nous sommes tous deux, l'Etat et moi, ennemis.

Ne pas voir autre chose en toi et en moi que des Hommes, c'est pousser à l'extrême la conception chrétienne suivant laquelle chacun n'est rien qu'un concept pour l'autre.

Ce moi corporel avec ses pensées, ses résolutions, ses passions est à tes yeux une cause privée qui ne te regarde pas.

Le libéralisme se manifeste comme religion quand il exige le zèle de la foi pour cet Etre suprême, l'Homme.

Le monde que crée le croyant s'appelle l'Eglise, le monde que crée l'Homme (l'Esprit humain) s'appelle l'Etat. — Mais ce n'est pas *mon* monde.

Si vous *prenez* la jouissance, elle est votre droit, si au contraire vous soupirez après elle, sans oser la saisir, elle demeure après comme avant « le droit bien acquis » de ceux qui ont le privilège de la jouissance. Elle est leur *droit* comme elle serait le vôtre si vous vous en saisissiez de vive force.

Le droit quand il n'est qu'une simple protestation, qu'il n'est pas manifestation de la force est une duperie.

Le tigre qui bondit sur moi a le droit, j'ai droit aussi. Ce n'est pas mon droit que je défends contre lui, mais *moi-même*.

On dit que la peine est le droit du criminel, l'impunité est aussi son droit. Si son entreprise lui réussit, c'est justice, si elle ne lui réussit pas, c'est encore justice.

L'Etat pour subsister doit compter sur le manque de volonté des individus.

La volonté individuelle et l'Etat sont ennemis mortels, entre ces puissances pas de « paix éternelle » possible.

Le rôle de l'Etat c'est l'exercice du pouvoir (contre l'individu) et il appelle son pouvoir « droit », celui de l'individu « crime ». Ainsi le crime c'est le pouvoir de l'individu et c'est seulement par le crime qu'il brise le pouvoir de l'Etat quand il a pour opinion que ce n'est pas l'Etat qui est au-dessus de lui, mais lui qui est au-dessus de l'Etat.

Le juste et l'injuste vont de pair. Le crime marche à côté de la légalité. Qu'es-tu ? Un criminel !

Tout Moi est déjà de naissance un criminel contre le peuple, contre l'Etat.

Le moi *effréné* — et nous sommes ainsi à l'origine et le demeurerons toujours dans notre for intérieur — est, dans l'Etat, le perpétuel criminel.

L'homme que son audace, sa volonté, son manque de scrupules et son intrépidité conduisent est, par l'Etat, par le peuple, entouré d'espions. Je dis : par le peuple ! Le peuple dont, bonnes gens, vous vous imaginez merveilles est policier jusqu'au fond de l'âme. Celui-là seul qui renie son moi, qui pratique « l'abnégation de soi-même » est agréable au peuple.

L'Etat malade guérira par l'épanouissement de « l'Homme », car plus les individus sont fous de « l'Homme » mieux s'en trouve l'Etat. Mais si l'on entendait par « l'Homme » l'individu, cela signifierait à peu près : si une bande de voleurs est en mauvais point son seul moyen de salut est d'accueillir et de faire prospérer dans son sein un bon citoyen. De la sorte la bande de voleurs, en tant que bande de voleurs irait à sa ruine, mais comme elle flaire la chose, elle trouve qu'il vaut mieux se débarrasser de tel qui aurait tendance à devenir un « honnête homme ».

Causez avec celui qu'on appelle un criminel comme avec un Egoïste et il aura honte non pas d'avoir attenté à vos lois, à vos biens, mais d'avoir tenu vos lois pour dignes d'être tournées, vos biens pour dignes d'être désirés ; il aura honte de ne pas vous avoir méprisés, vous et les vôtres, et d'avoir été trop peu égoïste. Mais vous ne pouvez parler avec lui sur le ton égoïste, car vous n'êtes pas aussi grands qu'un criminel, vous n'attentez à rien. Vous ne savez pas qu'un moi propre ne peut être autre chose que criminel, que le crime est sa vie. Et cependant vous devriez le savoir, car vous croyez que « nous sommes tous pécheurs ». Mais vous pensez vous étourdir sur le péché, vous ne concevez pas — car vous êtes peureux en diable — que la faute fait la valeur de l'homme. Oh si vous étiez coupables ! Mais vous n'êtes que des « justes ». Alors contentez-vous de servir votre maître.

L'individu, l'homme individuel est considéré comme un rebut, au contraire l'homme en général, « l'Homme » est honoré. Contre ce fantôme quel que soit le nom qu'on lui donne : chrétien, juif, musulman, bon citoyen, sujet loyal, homme libre, patriote, etc. — on voit succomber et ceux qui voudraient réaliser une conception différente de « l'Homme », et ceux qui veulent s'imposer eux-mêmes à l'encontre de « l'Homme » victorieux.

Et avec quelle onction on les immole au nom de la Loi, du peuple souverain, de Dieu, etc.

« Droit en soi et pour soi » ainsi sans rapport avec moi-même ! « Droit absolu » ainsi donc séparé de moi-même ! Un être qui n'existe qu'en soi et pour soi ! Un absolu ! Un droit éternel comme une vérité éternelle !

Suivant la conception libérale, le droit doit être pour moi obligatoire parce qu'il est institué ainsi par la *Raison humaine* contre laquelle *ma raison* est *déraison*. Autrefois on tonnait contre la faible raison hu-

maine, au nom de la raison divine, maintenant, c'est au nom de la forte raison humaine que l'on rejette la raison égoïste comme « déraison ». Et cependant il n'y a pas d'autre raison réelle que précisément cette « déraison ». Ce n'est ni la raison humaine, ni la raison divine, mais seulement ta raison, ma raison particulière qui existent réellement quoi que toi et moi puissions être.

Notre faiblesse n'est pas d'être en antagonisme avec les autres, mais de ne pas l'être complètement, de ne pas être complètement séparé d'eux, nous cherchons une « affinité » un lien et nous trouvons dans la communauté notre idéal. Une foi, un Dieu, une idée, toutes les têtes sous le même chapeau.

Je ne réclame aucun droit, c'est pourquoi je n'ai besoin d'en reconnaître aucun. Ce que je peux acquérir par la force, je me l'acquiers, sur le reste je n'ai aucun droit, quand bien même j'irais faire jactance de mon droit imprescriptible.

Que j'aie droit ou non, peu m'importe ; si seulement j'ai la force, je suis par là même autorisé et je n'ai besoin d'aucune autre autorisation.

Jusqu'ici les hommes n'ont pu que fonder des « sociétés » et vivre en société. Ces sociétés furent toujours des personnes et des personnes puissantes, des « personnes morales », c'est-à-dire des fantômes qui frappaient l'individu de terreur et de folie.

Certes beaucoup de privilèges ont été extirpés avec le temps mais exclusivement au profit du bien commun, au profit de l'Etat et du bien de l'Etat et pas du tout pour fortifier mon moi.

C'est seulement en faveur du monarque, Prince ou Loi, que sont tombés les privilèges.

Que m'importe le bien commun ! Le bien commun n'est pas mon bien, ce n'est que le *renoncement au moi*, poussé à l'extrême. La communauté peut chanter d'allégresse alors qu'il me faut baisser la tête, l'Etat éclater de santé tandis que je meurs de faim.

Liberté du peuple n'est pas *ma* liberté.

Un peuple ne peut être libre autrement qu'aux dépens de l'individu, car ce n'est pas l'individu qui dans cette liberté est la chose essentielle, mais le peuple. Plus libre est le peuple, plus esclave est l'individu.

Socrate en ne fuyant pas montra sa faiblesse, il prouva qu'il conservait encore l'illusion d'avoir encore avec les Athéniens quelque chose de commun et qu'il ne croyait pas être autre chose qu'un citoyen du peuple.

Alcibiade et Lysandre inaugurent l'ère des intrigues. Le *droit grec* sur lequel reposaient les Etats grecs devait au sein de ces Etats être faussé et miné par les égoïstes, et les Etats allèrent à la ruine afin que les individus devinssent libres.

Partout où l'individu apparaît, les Etats, Constitutions, Eglises, etc., s'effondrent.

Pauvres Athéniens qu'on accuse d'ergoterie, de sophistique ; pauvre Alcibiade qu'on accuse d'intrigue ! Ce fut précisément le meilleur de vous-mêmes, votre premier pas vers la liberté ! Vos Eschyle, Hérodote, etc., voulaient faire de vous un peuple libre ! Vous seuls avez eu quelque pressentiment de votre liberté !

Ce qu'il importe au peuple c'est de s'affirmer, il exige de chacun le « sacrifice patriotique ». Par conséquent pour lui, chacun en soi est chose indifférente, un néant.

Comment puis-je être libre si je dois m'assermenter à une constitution, à une charte, à une loi et me lier par serment corps et âme à mon pays ?

Le crépuscule des peuples et de l'humanité annonce mon aurore.

Mort est le peuple, bonjour Moi !

Cette peau de loup du Moi, moi qui suis réellement Moi, je dois l'arracher à ce mangeur de chardons (l'Etat) qui fait le beau avec. Que de fois dans l'histoire je me suis laissé ravir mon Moi ! C'est le soleil, la lune, les étoiles, les chats et les crocodiles que je laisse mettre en honneur et passer pour des Moi, c'est Jéhovah, Allah, Notre Père, c'est la Famille, les Races, les Patries, l'Humanité, c'est l'Etat, l'Eglise qui prétendent au Moi que je leur laisse prendre tranquillement. Quoi d'étonnant alors si dans la suite un Moi réel apparaît et vient m'affirmer en plein visage qu'il n'est pas mon Toi, mais mon propre Moi.

Tous les Etats sont religieux et sont des « Etats chrétiens ». Ils mettent leur tâche à contraindre les indisciplinables, les égoïstes, sous le joug de la *Non-Nature*, c'est-à-dire à les christianiser. Toutes les institutions de l'Etat tendent à ce but. Ainsi l'objet des tribunaux est de forcer les gens à la justice, l'école doit les forcer à l'éducation de l'esprit, bref, leur but est de protéger les gens qui agissent chrétiennement contre ceux qui ne le font pas.

L'Etat joue le même rôle dominateur que l'Eglise. Celle-ci repose sur la piété, l'Etat sur la morale.

L'Etat cherche par sa censure, par sa surveillance, à faire obstacle à toute activité libre et tient cette répression pour son devoir parce

qu'elle lui est imposée comme un devoir par l'instinct de la conservation personnelle. L'Etat veut faire quelque chose des hommes, c'est pourquoi l'homme est dans l'Etat quelque chose d'artificiel et de fabriqué ; celui qui veut être lui-même est son adversaire et « n'est rien ». « Il n'est rien » veut dire simplement que l'Etat ne l'emploie pas, ne lui laisse prendre aucune situation, aucune fonction, etc.

Au-dessus du souverain, qu'il s'appelle prince ou peuple, il n'y a jamais de gouvernement, cela s'entend de soi. Mais au-dessus de *moi* il y aura toujours un gouvernement dans tout Etat, qu'il soit absolu, républicain ou « libre ». *Je* suis aussi mal sous un régime que sous un autre.

Comment se représente-t-on un peuple « organisé » ? : Un peuple qui n'a plus aucun gouvernement, qui se gouverne lui-même, où aucun Moi n'est dominant, un peuple *organisé par l'ostracisme*. Le bannissement des Moi, l'ostracisme fait le peuple maître de lui-même.

Le Moi-peuple est une puissance impersonnelle, « spirituelle », la Loi. Il s'ensuit nécessairement que le Moi du peuple est un fantôme, non un Moi. Je ne suis Moi que parce que je me fais Moi, c'est-à-dire qu'aucun autre ne me fait. Je dois être mon œuvre propre. Mais comment en va-t-il avec le Moi-peuple? C'est le hasard qui fait les destinées d'un peuple. Il a aussi peu un Moi que les onze planètes ensemble n'ont un Moi, bien qu'elles tournent ensemble autour d'un point commun.

L'Egoïste ne dit à l'Etat que cette parole : Ote-toi de mon soleil !

Ce n'est jamais le « devoir sacré » qui portera les gens à méditer sur l'Etat pas plus qu'ils ne seront hommes de science, artistes ou peintres « par devoir sacré ». C'est l'égoïsme seul qui les y pousse et les y poussera toujours quand les circonstances politiques paraîtront devenir mauvaises pour eux. Si vous démontriez aux gens que c'est leur égoïsme qui exige qu'ils s'occupent des affaires de l'Etat, vous n'auriez pas à les adjurer longtemps ; si au contraire, vous faites appel à leur amour de la patrie, etc., il vous faudra longtemps prêcher leurs cœurs sourds pour leur persuader cette obligation d'amour.

L'Etat est l'instrument indispensable au développement total de l'humanité. — Certes, tant que nous avons voulu développer l'humanité, mais si nous voulons nous développer il ne peut être pour nous qu'un obstacle.

La politique comme la religion a voulu « élever » l'homme, l'amener à la réalisation de son « être » de sa « destination », faire quelque chose de lui, un « homme véritable », l'une sous la forme du « vrai croyant », l'autre sous la forme du « vrai citoyen » ou du « vrai

sujet ». En fait, il ne s'agit que de savoir si c'est le divin ou si c'est l'humain qu'on appelle la destination de l'homme.

Les « Nationalistes » ont raison, on ne peut nier sa nationalité, et les « Humains » ont raison, on ne doit pas en rester à l'étroitesse des Nationalistes. La contradiction se résoud dans l'Unique, la chose nationale est ma propriété. Mais Moi, je ne disparais pas dans ma propriété, l'humain est aussi ma propriété, mais c'est seulement parce que je suis Unique que je donne à l'Homme, l'existence.

Je suis propriétaire de l'humanité. Je suis l'humanité et ne fais rien pour le bien d'une autre humanité. Tu es fou, toi qui est une humanité unique, de vivre pour une autre humanité que toi-même.

Ce que l'homme peut désirer lui appartient : le monde m'appartient. Dites-vous autre chose dans la proposition inverse. « Le monde appartient à tous » ? Tous c'est moi et encore moi, etc. Mais vous faites de « tous » un fantôme, vous le faites sacré, de sorte que les « tous » deviennent le terrible *maître* de l'individu. A vos côtés alors vient se placer le fantôme du « Droit ».

L'idée du vol n'est possible que si on laisse subsister l'idée de « propriété ». Comment peut-on voler si la propriété n'existe déjà ? Ce qui n'appartient à personne ne peut être *volé* : on ne *vole* pas l'eau que l'on puise dans la mer. Ce n'est pas la propriété qui est vol, c'est seulement par la propriété que le vol est possible.

La chose appartient à qui sait la prendre et l'affirmer sienne... jusqu'à ce qu'elle lui soit de nouveau reprise. De même la liberté est à qui se l'adjuge.

Max Stirner

Traduit de l'allemand par Henri Lasvignes

Notes

politiques et sociales

EN ORIENT

L'Arménie. — Les scènes de désolation de 1895 vont elles se reproduire en Arménie, et les sicaires du grand Seigneur, les traditionnels bachi-bouzouks et les Kurdes légendaires, renouvelleront-ils sur ce qui reste des chrétiens d'Asie-Mineure leurs crimes ? Depuis quelques jours, on recueille des bruits singuliers : le sérail de Stamboul n'est pas si bien clos qu'il ne s'en échappe, par intervalles, des rumeurs et des révélations. Il est presque certain qu'à tout le moins les ministres d'Abdul-Hamid préparent le massacre en Anatolie, si même la faux ottomane n'a pas déjà joué dans les champs de Trébizonde, de Mossoul et de Diarkébir.

C'est le devoir de tous les hommes de bonne foi, de tous les champions de l'humanité, quelles que soient leurs tendances et leurs attaches politiques, de dénoncer les événements en gestation, lorsqu'il en est temps encore. Les carnages de 1895 ne furent connus que bien trop tard, parce que les gouvernements s'étaient ingéniés à les dissimuler le plus possible. Le rôle de M. Hanotaux et celui du prince Lobanof, le prédécesseur du comte Mouravief à la Chancellerie de Pétersbourg, restèrent particulièrement odieux : ce fut une conspiration puissante, universelle, et sans fissure, que l'Europe officielle et les feuilles à sa solde (et les nombreux organes qu'un peu partout subventionne l'or turc), organisèrent pour dresser un voile entre la conscience des peuples et la réalité. Les dépêches pressantes des consuls, des nôtres spécialement, dont plusieurs s'honorèrent en cette crise, furent interceptées, ou mutilées et falsifiées. Les notes des agences sortirent soigneusement rédigées des ministères des affaires étrangères, comme si le monde civilisé tout entier était intéressé à ignorer les scandaleuses calamités d'Orient, et lorsque les ligues de Londres commencèrent à élever la voix et appelèrent au secours, les cabinets, un peu partout, firent attaquer les âmes sensibles d'Outre-Manche, attribuant au calcul, et à l'ambition insatiable de l'impérialisme, les suggestions et les doléances de l'humanité enfin soulevée.

Il convenait d'évoquer ce précédent encore présent, à l'heure où Abdul-Hamid, enivré de ses succès de Thessalie, encouragé peut être sous main par des puissances de l'Europe centrale ou orientale s'efforce de tremper encore ses doigts dans le sang des infidèles. Il faut que

cette fois tous les esprits indépendants se concertent pour savoir la vérité, et, la sachant, pour la publier. Nous ne nous préoccupons point ici des visées territoriales de telle ou telle nation et la question politique même n'est pas en jeu. Mais nous disons que si aujourd'hui ou demain, sous la pression de Stamboul, et à l'aide de la complicité des chancelleries, les Kurdes pouvaient donner carrière à leurs instincts, nous n'aurions pas de repos avant d'avoir insufflé la révolte, et dicté la réprobation publique à tout ce qu'il y a encore de viril et de sain dans nos sociétés d'Occident.

Dans les Balkans. — Le procès de Belgrade, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs et sur lequel il nous faut bien revenir, révèle des pratiques à peine inférieures en atrocité à celles des Kurdes. Les confrontations et les témoignages, que la Cour martiale du royaume de Serbie a ordonnées, ou entendus nous attestent aussi, que depuis les plus terribles règnes de l'histoire des empires romain et byzantin, la perversité des gouvernements n'a guère dégénéré.

Ces comptes-rendus d'audience, avec quelques scélératesses brutales de plus, rappellent certains débats retentissants de chez nous. Ces allégations fausses et d'avance connues pour telles, ces incriminations que tout annule et dément, ces extraordinaires interventions d'hommes de la plus infime condition et qui ne peuvent rien savoir, et qui pourtant prétendent savoir, et qui finalement dictent les arrêts, tout cela ne se retrouve-t-il pas dans les pages des grands historiens qui ont stigmatisé les décadences antiques ? Les polices sont restées les mêmes, armées des mêmes expédients, usant des mêmes créatures. Les juges et les procureurs publics ont conservé la même servilité, à l'égard du pouvoir quel qu'il soit, toujours également réfractaires aux considérations de justice et aux ordres de la conscience.

La chronique balkanique copie celle de Byzance, aux heures folles. La lutte des libéraux et des radicaux à Belgrade, et les proscriptions totales qu'elle enveloppe, c'est celle des bleus et des verts sous les descendants de Justinien. La Péninsule n'a rien gagné à se soustraire au joug des Turcs.

La Serbie, sous les Obrenowitch, est soumise à une dictature aussi cruelle que celle que maintenaient jadis par la terreur, les pachas du grand Seigneur. La Bulgarie, un peu plus tranquille aujourd'hui, est à peine délivrée du joug que Stamboulof, ce Rosas d'Orient fit peser sur elle. La Roumanie, où toute une classe de la population est encore exclue des emplois, et tenue en déchéance, pour raison religieuse, s'élève à un degré à peine supérieur, malgré son développement économique, dans la hiérarchie des sociétés.

Cela prouve que la mentalité des hommes et que la moralité des peuples se transforment très lentement, que le passé se redresse parfois du sein du monde moderne, avec d'étranges, d'exceptionnelles fureurs, et que la tradition historique ne se balaie pas en un clin d'œil. Cela signifie aussi que les individualités jouent, dans les desti-

nées des nations neuves ou vieilles, un rôle prépondérant encore, et que l'exclusion du personnalisme de la politique constitue le premier des progrès à réaliser. Après Stamboulof, supprimez Milan de Belgrade, voilà les Balkans théoriquement pacifiés et le monde avec eux. Mais cette pacification de l'Orient n'apparaît guère prochaine. Milan et les libéraux tombés en Serbie, il est vraisemblable que les radicaux useraient des armes que ceux-là auraient laissées choir. Rien ne dit qu'un nouveau Stamboulof ne se lèvera pas demain en Bulgarie malgré la fin tragique du premier.

Les Balkans restent un sujet de douleur et de scandale, mais l'Europe occidentale offre-t-elle un spectacle beaucoup plus édifiant ?

PAUL LOUIS

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Marie de Garnison

I

OU MARIE ATTEND

— Athos! Athos! ici, le beau chien! Tu t'ennuies aussi? Allons, hop! »

Le chien obéissant, sauta sur l'appui de la fenêtre basse.

Marie tamponna son poil humide avec un grand mouchoir, examina l'intérieur de ses oreilles, passa une main légère sur son nez froid, puis plongea dans les yeux affectueux du vieux setter la mélancolie des siens. Elle rêva une seconde, puis elle lui dit à mi-voix : « Tu es beau! Allons chasser! »

Le chien bondit de nouveau au dehors, et Marie, posant d'abord son séant sur le rebord de la fenêtre, pivota et sauta derrière lui.

C'était une petite jeune personne extraordinairement menue, plate de partout; son visage mince et long était assombri par ses larges yeux, coupé par un grand nez passionné, par une bouche close comme un bon porte-monnaie; les lèvres gercées légèrement, accusaient, ainsi que le teint, haut en couleur, les levers matineux et la vie au grand air.

Elle jeta un regard à droite vers les chênes noirs, d'abord taillés en charmille, puis s'élargissant en petit bois touffu. Devant la maison, une pièce d'eau, maintenue par une ceinture de pierres verdies, s'étalait comme un vieux miroir; au delà, le pays, vallonné modestement, était coupé de champs, de prés et de petits bois.

Marie prit avec son chien le chemin des communs, situés tout de suite à gauche. Elle traversa une cour intérieure où les poules se précipitèrent avidement à sa rencontre, entra dans une salle basse; de nombreux fusils y étaient rangés dans des armoires vitrées. Elle tira de sa poche une clef, ouvrit une des vitrines et en sortit avec des soins de mère un vieux calibre 16.

« Et si nous sortions Marie-Stuart? » — et tout de suite elle vit Marie-Stuart, le furet, s'enfouissant dans les trous avec son ondulement excité : certainement que les lapins seront au trou aujourd'hui.

Mais déjà Athos était parti devant et se retournait d'un geste mou, sans défiance. Marie le suivit, le fusil sous le bras, après avoir mis quelques cartouches dans les poches de son veston de coutil.

Elle s'engagea dans le petit bois de gauche, les pieds alertes dans leurs godillots jaunes, passés à la graisse.

Le brouillard humide de cette journée semblait avoir déjà rouillé les feuilles, tombées cette nuit en paquets dans le sentier. Les oiseaux s'étaient réfugiés Dieu sait où : il n'en paraissait aucun sur les branches où pendillaient languissantes, des gouttes d'eau. Une odeur triste sortait des mousses.

Marie hâta le pas jusqu'au carrefour des Reinettes. Là, elle s'adossa au poteau indicateur, assez maussade, et attendit, comme chaque jour depuis trois semaines.

— Athos! cria soudain une voix — et débouchant de l'extrême droite, apparut un chasseur.

— Marcel! enfin, enfin! — et Marie courut au nouvel arrivant.

Il avait environ trente ans, une silhouette et une tenue élégantes, une physionomie d'homme comme-il-faut, une expression flegmatique et lasse tout à la fois. Il sourit à Marie avec des dents superbes. Elle le trouva beau. Les eaux mates de ses yeux s'agitèrent, tandis qu'elle lui serrait la main.

— Je suis ravi de vous voir! dit très poliment Marcel Desbordes. Comment va-t-on chez vous, et qu'y a-t-il de neuf?

— Mireille a quatre chiots — et il y a eu, figurez-vous, un vol d'outardes qui a passé au-dessus de la maison.

— Ah! — Mais vous, Marie, — personnellement — qu'avez-vous fait, depuis l'éternité que je vous ai vue?

— Moi... mais c'est plutôt à vous qu'il faut demander cela! Ne deviez-vous pas venir chez votre mère, il y a trois semaines? Au lieu de ça, vous avez disparu. Elle est allée à B... vous chercher. Votre ordonnance ne savait où vous étiez parti. On a fait demander de vos nouvelles chez Mme Bazeilles et Mme de Vernon; ces dames étaient absentes aussi.

Marcel avait pris à Marie son fusil, après avoir déposé le sien contre le poteau. Il l'examina, l'ouvrit, puis, appuyant un œil à la bouche de l'arme, il laissa son regard filer tout le long du canon.

— Etes-vous contente de ces choke-bored? Et vous ne m'avez pas encore parlé de votre hammerless? Je ne me résigne pas à en acheter un encore. C'est si laid d'aspect ! Une poule sans queue ne serait pas plus informe.

— Mais, répondit Marie vivement, si la poule était bonne pondeuse, voilà qui me serait égal, qu'elle n'eût pas de queue. Et, quant au hammerless, vous y viendrez. C'est beaucoup moins dangereux, d'abord. Je ne comprends pas que quelqu'un de sérieux pense à ce qui est joli plutôt qu'à ce qui est pratique.

— Vous permettez? fit Marcel en sortant son porte-cigarettes.

Pour la seconde fois, Marie sentit qu'elle avait légèrement déplu. En quoi? Elle s'en irrita, et, revenant à son premier sujet :

— En fin de compte, où étiez-vous? Si l'on peut savoir?

— Et si l'on ne peut pas savoir? répondit-il après une imperceptible pause, pendant laquelle il admira les gros cils emmêlés de la jeune fille.

Elle eut un frémissement de nez et répondit d'une voix décisive :

— Alors, je croirai ce que je voudrai.

— C'est cela.

Et la voix de Marcel n'accentua même pas sa lente neutralité.

Un tout petit silence. Une brise souffla, qui fit tomber les gouttes appendues. Le chien, la queue mollement amicale, les regardait à tour de rôle.

— Donnez-moi mon fusil, voulez-vous? (d'une voix comprimée).

Marcel lui tendit le hammerless et lui dit en souriant :

— Quelle idée de prendre un 16! C'est dix fois trop lourd pour vos petites mains.

— Voulez-vous faire un tour dans les bois ou venir à la maison? demanda encore Marie de son ton étudié.

Sachant lui faire plaisir, il proposa de continuer la chasse.

Ils arpentèrent les bois mouillés, pendant deux heures, Athos devant, Marcel derrière. Il regardait le casque de cheveux drus et un peu rèches de la jeune fille, et une mèche rousse, on ne sait pourquoi, qui partait de la tempe et tranchait sur la masse

sombre. Il remarqua qu'elle marchait avec décision, peu cagneuse, les pieds en dedans, comme un homme. Ils virent quelques lapins. Marcel les manqua. Marie lui lança un regard plein de dédain.

Marcel dit négligemment :

— On ne dirait pas que je viens de passer dix jours aux écoles à feu.

— En effet, il n'y paraît pas! répondit Marie hostilement.

Pourtant, à ces mots, un poids lui était tombé du cœur, et elle, qui n'avait pas eu le courage de lever son arme pour viser un seul lapin, se sentit soudain plus d'entrain. Comme elle connaissait les bons endroits, elle s'y dirigea et se mit tout à fait en gaieté par quelques succès cynégétiques. Marcel tout en la regardant reniflait un gros œillet qu'il avait à son veston de chasse. Il ne le lui offrit pas.

II

OU MARCEL, SUIVANT LA MANIÈRE NORMALE ET MASCULINE, SE MONTRE OBÉISSANT ET PEUT-ÊTRE IMBÉCILE

« 4 octobre.

« Madame,

« J'ai demandé hier la main de Marie Jamin, ainsi que je vous l'avais promis. Comme je savais être agréé, j'avais apporté la bague de fiançailles. En la lui passant au doigt, je n'ai pas été ému, pas plus que si j'achetais une nouvelle cravate. Je ne sais si ce bijou lui a fait plaisir. Cette jeune fille ne témoigne jamais de ses sentiments, sauf lorsqu'ils sont d'une nuance désagréable. Mais je crois bien qu'elle m'aime, puisqu'elle l'a prouvé en m'attendant deux ans. Je l'épouse donc, et, comme vous le savez, je serai, s'il plaît à Dieu, un honnête mari. J'étais un objet à vous. Vous me donnez : que votre volonté soit faite. Mais fasse le Ciel que jamais je ne vous revoie. Je veux vous oublier toute entière. Je suis jusqu'à l'âme votre profondément misérable serviteur.

« MARCEL DESBORDES »

III

OU MARIE EST INDISCRÈTE ET REÇOIT UNE LEÇON DE CHOSES

La maison de campagne des Jamin, les Clôtures, était claire,

fade, laide, sans goût aucun. Le salon était meublé dans un style Napoléon III, sans richesse, que l'usure et le soleil avaient suffisamment harmonisés de couleur. Seuls, tranchaient par la fraîcheur de leurs teintes quelques tapis de table, quelques poufs, qu'on pouvait à la rigueur classer dans le style Léon XIII, de même que les carrés de tapisserie, auxquels travaillaient en ce moment Mme et Mlle Jamin, et qui certainement, étaient destinés à satisfaire le plus orthodoxe mauvais goût qu'on puisse apporter à la confection d'un tapis d'autel.

Marie Jamin était assise près de la fenêtre ouverte; de temps en temps, elle regardait dehors avec l'œil alerte de la personne habituée à voir pousser l'herbe. Elle portait à sa petite main rouge sa bague de fiançailles qui, trop large pour son doigt, tournait sa pierre en dessous.

— Maman, dit-elle tout à coup, demain c'est la saint Marcel; si tu veux, nous irons à T... lui souhaiter sa fête.

— Mais, ma petite, l'as-tu prévenu? Il est peut-être très occupé ces jours-ci, puisqu'il ne vient pas te voir.

— Oh, je sais parfaitement ce qu'il a à faire. Je me suis fait donner son tableau de travail. Eh bien, demain, il sera libre à quatre heures.

— Soit, je le veux bien, mais fais atteler et va porter un mot à la poste pour le prévenir.

— Le prévenir! Mais non! C'est au contraire une surprise que je veux lui faire.

Madame Jamin releva son vieux visage de dessus son métier, et par dessus ses lunettes regarda sa fille.

Madame Jamin était une vieille femme pleine de sagesse. On prétendait qu'elle ne disait jamais non à sa fille. La vérité est qu'elle n'avait jamais pu réformer le caractère volontaire et despote de Marie. Elle en était arrivée à se dire que la vie seule dresse les âmes. Pourtant, elle tâchait toujours, en toute douceur, d'indiquer la meilleure voie, d'adoucir les angles.

Elle dit simplement :

— Vois-tu, chérie, il ne faut jamais surprendre ses amis; retiens cela pour ta gouverne.

— Que veux-tu dire, maman? Qu'aurais-je à surprendre? Marcel m'est fiancé; j'ai autant de droit sur lui que si j'étais sa femme.

Madame Jamin fit un geste d'acquiescement ou d'apaisement, et le silence retomba.

Le lendemain à quatre heures, les deux femmes sonnaient à la porte de la maison qu'habitait Marcel Desbordes dans sa garnison de T....

— Monsieur Desbordes est-il chez lui? demanda madame Jamin à l'ordonnance qui vint ouvrir.

— Non, madame, fit en souriant l'ordonnance qui lisait la correspondance de son maître et devina à qui il avait affaire.

— Comment, il n'est pas rentré! mais est-ce que son heure de manège ne finit pas à trois heures?

Ceci dit par Marie, d'un ton courroucé.

— Oui, mademoiselle, reprit l'ordonnance qui ne souriait plus. « En voilà une future patronne! » pensa-t-il.

— Il ne peut tarder à rentrer, fit pacifiquement madame Jamin, promenons-nous un instant jusqu'au bout de la rue.

— Mais non, montons au contraire! s'écria la jeune fille, et sans attendre de réponse : « Montrez-nous le chemin », dit-elle au cavalier — et elle se mit à gravir derrière lui un escalier de poule très propre. La mère suivit en soupirant.

L'escalier aboutissait à un palier où donnaient trois portes; l'ordonnance ouvrit celle du fond et, ayant introduit les deux femmes, la referma sur elles.

C'était une petite pièce élégante, avec des tapisseries indécentes au mur, des rideaux de panne verte, un divan plein de coussins de toutes les paroisses, un piano ouvert avec, sur le pupitre, de la musique. Marie s'approcha pour en regarder le titre. C'était un « Duo d'amour des Amants de Vérone ». Elle ne connaissait pas. Les paroles qu'elle parcourut lui semblèrent enflammées, mais comme elles parlaient de nuit de noce, elle se les appropria et y prit du plaisir.

Sur le bureau, des papiers traînaient, des livres. Celui qui semblait avoir été laissé en dernier, elle l'ouvrit; il était marqué d'un ruban de moire bleue, pas très long, pas large, chiffonné à un bout. Son œil s'étonna, devint fixe, et une bouffée de chaleur lui monta au visage. D'où venait ce ruban? De qui? A quoi avait-il pu servir? Son modeste trousseau de jeune fille ne lui suggérait rien. Les yeux brouillés, elle se pencha pour lire :

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers languissants et joyeux
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques...

Ces vers ne signifiaient rien, — mais ce ruban! ce ruban! Elle le prit pour l'examiner de plus près; elle le huma; elle lui trouva une vague odeur de poire. Après mainte tergiversation, elle allait le remettre à la page marquée. Elle s'aperçut que les feuilles avaient tourné, et elle se trouva en présence de vers soulignés furieusement de coups d'ongle.

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit.

Jamais elle n'avait lu des mots pareils; il lui sembla qu'elle voyait quelqu'un de nu; elle se sentit rougir jusqu'aux yeux; oserait-elle continuer? Elle ne put s'en empêcher. Elle reprit :

... Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur!
A travers ces lèvres nouvelles
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur!

Elle ne comprit rien, ou pas grand chose. Des mots seulement dansaient dans sa poitrine : « ta chair, ton sein, tes lèvres éclatantes et belles! » Ces mots étaient tous nouveaux pour elle dans leur acception voluptueuse... — Elle voulut lire le commencement et tomba sur le titre : « A celle qui est trop gaie. » Ah, ce n'était pas elle, ce n'était pas elle! Il aimait une femme qui était gaie...

Elle posa doucement le livre sur la table et marqua du ruban bleu la page de « Celle qui est trop gaie » — puis, allant à sa mère qui examinait, placidement écroulée sur le divan, la façon compliquée d'un coussin au petit point, elle lui dit d'une voix

blanche : « Allons-nous-en, maman; Marcel s'attarde. Le poney a déjà fait ses 18 kilomètres au trot presque tout le temps. Il va falloir rentrer au pas. »

La bonne madame Jamin remit ses lunettes dans leur étui et dans sa poche et ne demanda rien. Elle avait compris à la voix de sa fille que le cœur de Marie s'était choqué à quelque chose et s'y était blessé.

Elles s'en revinrent d'une allure lente; le gros poney jaune regardait à droite et à gauche de la route, s'intéressant à tout. Marie, le cœur dans la gorge, ne s'intéressait à rien qu'à ces mots : « A celle qui est trop gaie. »

Cinq minutes après leur départ, Marcel, sifflant comme un merle, montait son escalier.

— Il est venu des dames..., lui annonça son ordonnance, qui était allé faire son inspection dans la chambre du jeune homme.

Marcel s'arrêta étonné : « Des dames... »

— Une grosse dame et une petite demoiselle...

D'un rapide coup d'œil serré, Marcel parcourut la pièce, cheminée, divan, piano, bureau, puis son regard se lâcha et il se mit en devoir d'écrire à sa fiancée :

« Ma chère petite Marie,

« Je suis désolé d'avoir manqué votre bonne visite. Mais aussi, pourquoi ne pas m'avertir! J'ai été rendre une visite de digestion, c'est ce qui m'a retardé. Je finis ma semaine après-demain; je serai samedi soir chez ma mère et je compte bien que vous y viendrez déjeuner dimanche ainsi que vous l'avez promis, etc., etc... »

En cherchant une enveloppe, il renversa une pile de livres, le livre de Baudelaire en tête; le ruban bleu glissa d'entre les feuilles; l'ordonnance le ramassant le lendemain le donna à sa bonne amie la blanchisseuse. « Où donc que tu as trouvé ce ruban de pantalon? Tu déshabilles donc des princesses, maintenant? » lui dit-elle en riant.

IV

OU TOUS LES DEUX SE JETTENT DANS L'IRRÉVOCABLE

Ce moment de vie morale de Marie fut, comme le livre de Baudelaire, marqué par le ruban bleu. Elle ne dit rien à son fiancé, mais tout ce qui advenait entre eux, se divisait en deux

classes : ce qui pouvait avoir rapport au ruban bleu; ce qui ne pouvait pas avoir rapport au ruban bleu.

Pourtant, comme elle ne découvrait rien, que Marcel était un fiancé exemplaire, passant chez elle ou chez sa mère à lui, qui habitait une petite propriété à 10 kilomètres des Clôtures, le plus clair de son temps, à la longue, son angoisse jalouse s'attiédit, et il y eut des jours où elle n'y pensa plus.

Les trois semaines qui les séparaient encore du mariage, se passèrent assez rapidement, tant en chasses, dont Marcel et Marie étaient également fanatiques, qu'en courses dans la ville de T... pour le trousseau de Marie — pour lequel elle choisit, sans presque les regarder, des objets solides plutôt qu'élégants, — et pour l'aménagement de la petite maison qu'ils louèrent dans un des faubourgs de la ville, maison modeste avec une cour où l'on pourrait avoir des poules, des canards et des chiens, et un jardin grand comme un mouchoir, où Marie mettrait des fleurs qu'on ne cueille pas. Leur mobilier leur fut fourni en partie par madame Desbordes, en partie par les parents de Marie, de sorte qu'au style Napoléon III se mariaient heureusement quelques meubles Charles X. Pourtant, Marie désira un petit fauteuil Louis XV doré, moderne, et Marcel s'acheta un piano. Il adorait la musique et chantait joliment. Marie avait pris des leçons de chant et possédait dans sa petite personne maigriotte un inconfortable contralto, qu'un mauvais professeur avait développé en mugissements des plus surprenants. Elle n'était pas musicienne d'ailleurs, quoique fort sensible à la musique — quelle qu'elle fût. Depuis qu'elle était fiancée, elle s'était remise au piano et travaillait comme on laboure, afin de surprendre son fiancé à la première occasion.

Elle était de plus en plus éprise de lui et pensait avec délices qu'il allait lui « appartenir » à elle, seule, pour toujours. Quand ces pensées lui venaient en la présence du jeune homme, elle le regardait avec des yeux de convoitise, — des yeux tout en blanc, — avec l'étonnant manque de pudeur des vierges amoureuses du futur mari.

Une nuit, elle rêva de lui d'une façon si intense, qu'elle s'éveilla toute enfiévrée.

C'est dans ces dispositions que le jour du mariage civil arriva.

Il eut lieu dans le salon, aux Clôtures, dans l'intimité la plus stricte, le soir. La grande table de famille où d'habitude trônaient la lampe et les ouvrages des soirées d'hiver avait été débarrassée; suivant le rite légal, toutes les portes étaient ouvertes — et ce fut une cérémonie touchante et recueillie que ce mariage sous le toit familial, dans ce salon où avait grandi la jeune fille, au milieu de ces gens, parents, amis ou serviteurs, dont pas un n'était un indifférent ou un curieux. Marie pâlie par l'émotion, était plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été; elle apportait une grande conviction et un grand sérieux à cet acte, en général traité sans aucun respect de son sens réel. Marcel subissait l'influence de l'atmosphère attendrie; le père était grave; les deux mères — comme toutes les mères, — et Dieu sait que ce n'est pas ridicule, — pleuraient en se souriant. « Je vous donne ma fille », disait l'une. — « Elle me prend mon fils », répondait l'autre. Les enfants ne pensaient qu'à eux.

Le mariage religieux eut lieu le lendemain dans la petite église du village, dont le bon Dieu et le curé connaissaient Marie depuis vingt ans. Vingt-cinq jeunes filles aux voix effilées, chantèrent des cantiques, et l'harmonium fit entendre des sons remplis de trous. Marcel en souffrit et eut d'ailleurs quelques distractions.

Marie, laide et rouge dans tout ce blanc, était mal à son aise et sentait entrer dans son dos, sur son profil la piqûre des regards curieux. Il y avait de temps à autre des bruits de beaucoup de sabres et des toux de femmes inconnues. Elle les entendait dans le silence de la musique et voyait avec ennui arriver le moment du défilé. Pourtant le dernier glapissement des Enfants-de-Marie lui rendit par son bruit familier, un peu de confort au cœur, et elle fit devant cette épreuve assez bonne contenance.

Personne ne l'intéressait particulièrement dans la foule de ces visages. Le beau temps de cette arrière-saison avait incité beaucoup de jeunes femmes dont les maris appartenaient au régiment de monsieur Desbordes à faire cette promenade en voiture. Deux d'entre elles, seules, avaient leurs noms marqués dans la mémoire de Marie; inconsciemment peut-être, elle leur était hostile sans les connaître, parce qu'elle pensait que Marcel passait chez elles, avant d'être fiancé, une grande partie

de son temps; il les trouvait agréables et charmantes, et ne s'en était pas caché devant Marie. Un instinct lui fit couper court au verbiage d'une vieille amie, au moment où Marcel répondait gravement avec un profond salut : « Merci! » au « Mes compliments! » dit d'une voix spécialement bien timbrée. « Toujours gaie! » continuait Desbordes; — « Toujours! » et l'r roula légèrement. Marie se retourna. Elle aperçut, causant avec son mari, deux femmes, deux sœurs évidemment, qui lui parurent grandes, élégantes, fraîches. Elle leur trouva à toutes deux comme un air de triomphant dédain! Elle les reconnut à la souffrance qu'elle ressentit de les trouver belles et d'une autre et plus forte race qu'elle. Son petit cœur soupçonneux et jaloux les détesta dès ce premier regard.

— Nommez-nous à madame Desbordes, je vous prie, dit l'une voyant que Marie les regardait — et les trois femmes échangèrent quelques phrases de la plus banale urbanité. Marie les dévorait du regard, et sa haine hésitait entre madame Bazeille dont l'aménité était plus condescendante et la beauté plus tranquille, et madame de Vernon réellement étincelante avec sa bouche admirable et ses yeux ardents.

— Vous ne restez pas au lunch? demanda Marcel, — et Marie sentit qu'il désirait qu'elles restassent. Laquelle surtout? Madame Bazeille le regarda, en souriant des yeux, et fit « non » du bout des lèvres, — puis elles partirent, — et ce ne fut que par un violent effort, que Marie s'arracha à la douloureuse préoccupation qu'elles avaient éveillée en elle.

— Ouf! fit madame de Vernon, lorsqu'elles furent en voiture sur la route.

— Pauvre petit grillon noir! dit pensivement sa sœur.

— Petit grillon! petit scorpion, tu veux dire!

— Allons, allons!

— Oh! tu sais, j'ai l'instinct de ces choses. Cette petite fille-là est mauvaise comme la gale rouge — à en être sotte, — et elle nous déteste déjà.

— Elle a donc son instinct, elle aussi? Il l'aimera, tu crois?

— Elle le tournera en bourrique; c'est le meilleur moyen de se faire aimer, lorsqu'on est laide et mal bâtie comme elle. D'ailleurs, si tu as remarqué, un homme fin, intelligent et hon-

nête de tempérament, est tout de suite la proie de la femme mesquine et acariâtre.

— Acariâtre, mesquine, mal bâtie, laide, méchante et sotte... Tu n'es pas un peu précipitée dans ta charité? Non?

V

OU MARIE, DÉSŒUVRÉE, EUT PU TOURNER A L'AMOUREUSE

Marcel emmena sa femme à Nice. Elle s'ennuya immensément sur le grand quai planté de balais, devant cette mer invraisemblablement calme et trop bleue; elle eut mal au cœur la seule fois que son mari voulut lui faire faire une promenade en bateau; elle eut mal au cœur au Casino, au milieu du luxe cosmopolite, de l'élégance très-extrême du monde, qui la coudoyait sans l'apercevoir. Elle n'avait rien à faire de ses dix doigts, — si bien qu'elle se mit à soigner ses ongles et à onduler ses cheveux. Elle écrivait — elle qui détestait écrire — lettres sur lettres à sa meilleure amie, mariée depuis un an :

« Je voudrais que tu me dises si toutes les jeunes mariées s'ennuient comme moi? Je suis désorientée, et, en dehors des nuits, je ne reconnais rien de bon à la lune de miel. Je me fais l'effet d'une racine de bruyère sauvage qu'on a planté dans un trottoir d'asphalte. Marcel est charmant, mais il me semble que c'est un autre que celui que j'ai rencontré si souvent dans nos bois, en veston de chasse et en leggins. Il ne s'ennuie pas, dirait-on. Il fume, lit; il marche avec moi sur cet affreux quai, il se retourne quand une jolie femme passe. L'autre jour, au Casino, il m'a semblé qu'une sorte de déclassée, lui prenait la main en passant. Il a ri et lui a dit quelques mots en italien. Il a encore plus ri, par exemple, quand je lui ai demandé le lendemain de m'apprendre l'italien. Il m'a dit : « Je vais t'apprendre deux mots : Fuggi, rana! Cela veut dire : Sauve-toi, grenouille! Allons, va friser tes cheveux; souffle dans ton corsage pour le faire gonfler et sors avec moi. » Il se moque de moi. Que faire? »

L'amie répondit par retour du courrier : « Aime beaucoup — et apprends à bien aimer. Non seulement c'est agréable pour soi — mais rien ne vaut cela encore, pour se faire aimer de son mari. Ensuite tu apprendras assez d'italien pour lui dire : Arrive ici, crapaud! »

« Ma chère, répondit aussitôt Marie très-surexcitée, tu es aussi inconvenante que du Baudelaire — car c'est le nom du poète que marquait Marcel avec un ruban bleu. Oublies-tu ce qu'on nous a toujours appris : la pudeur est le plus bel ornement des femmes? Je n'ai pa encore osé me déshabiller devant Marcel... »

La réponse fut impudique.

Marie lisait ces lettres en secret, puis se brûlait les doigts à les faire flamber sur le marbre de la cheminée.

« Et dire que Marcel a peut-être vu d'autres femmes nues! Qu'il a touché leur poitrine et leurs épaules avec ses mains que j'embrasse... »

Et elle rougissait son nez à pleurer désespérément.

Pourtant, un grand jour de joie vint pour elle. Ce fut celui où ils reprirent le train pour les Clôtures, où elle alla embrasser ses parents, et chercher ses chiens, canards et poules pour les mener dans sa nouvelle maison.

VI

OU MARIE FAIT CONNAISSANCE AVEC DE GRANDES CRÉATURES BLONDES

Une fois installée chez elle, entourée de meubles et d'animaux qu'elle connaissait, elle reprit de l'aplomb. La conscience d'être encore plus maîtresse chez elle, qu'elle ne l'était chez ses parents lui donna un certain entrain — et elle eut auprès des camarades de son mari, le succès qu'ont les jeunes femmes vues laides et guindées sous leur voile de mariée et qu'on ne soupçonnait pas capables de soutenir convenablement une conversation.

Elle avait aussi une certaine rusticité de manières qui la rendait très jeune et pouvait être un attrait; le genre garçonnier et déluré de sa toilette donnait du piquant à sa petite silhouette. Puis, elle avait appris dans ces quelques semaines d'épousée éprise quelques regards d'amoureuse, qui, pour ne s'adresser qu'à son mari, n'en donnaient pas moins un charme nouveau à sa physionomie. En général, elle plut aux hommes, étant d'ailleurs habile aux sports et s'intéressant passionnément aux conversations sur le métier militaire. Enfin, Marcel était très aimé et on avait assez connu sa vie de garçon pour s'intéresser à la nouvelle femme qui chassait les autres.

Marie, qui avait le respect de la hiérarchie, fut également bien notée des femmes haut gradées : correcte, modeste et presque prévenante, elle possédait un instinctif dosage d'après le nombre des galons. A Marcel qui en souriait, elle répondait sérieusement : « Mon cher, si le pape était marié, je sortirais de chez sa femme en faisant trois révérences à reculons, tandis que je donnerais une poignée de mains à la femme du curé de notre village. »

D'ailleurs, peu de ces dames avaient un jour, et elle ne fit tout d'abord connaissance avec ses camarades, qu'aux dîners auxquels celles-ci s'empressèrent de la prier.

Un des premiers auxquels elle dut se rendre fut chez madame Bazeille. Ce soir-là, elle concentra toute son antipathie pour « ces femmes! » — comme elle les appelait en elle-même — car madame de Vernon, veuve, habitait chez sa sœur — à se faire aussi belle que possible. Elle ondula ses beaux cheveux bruns, serra vigoureusement son corset à la taille pour faire ressortir ailleurs tout ce qu'elle pouvait, estompa le brillant de sa jeune peau avec de la poudre, se mordit les lèvres, se pinça les oreilles — et regarda avec complaisance ses ongles vraiment devenus jolis. Elle ne fit rien à ses yeux ni à ses sourcils qui étaient beaux, bien qu'elle ne le sût pas.

Elle avait tellement conscience du mal qu'elle s'était donné, et dans quel but, qu'elle rougit profondément lorsque son mari entra pour l'avertir que la voiture était à la porte; mais il ne vit rien, car il ne la regarda pas.

Assez sûre d'elle, elle entra dans le salon des Bazeille, pièce immense, très peu meublée, vivement éclairée, si bien que, dès le seuil, elle se fit l'effet d'être perdue et toute petite, au milieu d'un désert ciré, au bout duquel elle aperçut l'oasis d'un groupe de fauteuils occupés par plusieurs personnes. Il fallait aller jusque-là!

« Pourquoi marcherais-je plus mal que dans le sentier de la Taupe? » se dit-elle rageusement, et se redressant sur tout son courage et ses hauts talons, elle marcha bravement vers madame Bazeille, qui, d'ailleurs, l'avait aperçue et s'avançait vers elle. Tout le groupe s'était levé et il lui sembla qu'elle passait de mains en mains, comme un petit objet auquel on accorde une attention polie, à cause de la maîtresse de maison, et qu'on

va remettre sur une étagère, quand elle aura le dos tourné. Il n'en fut rien d'ailleurs, et il se trouva que, les présentations terminées, tout le monde se mit en frais pour elle.

A dîner, elle remarqua tout juste un grand luxe de lumière, et l'effet éclatant de la table couverte de fleurs. Ses voisins l'accaparèrent si bien en la faisant parler de ses chasses de l'automne, qu'elle en oublia de surveiller les maîtresses de maison; d'ailleurs, elle avait vu tout de suite que son mari était à un bout entre deux femmes insignifiantes, selon elle — et elle se laissa aller au plaisir d'être écoutée attentivement par des hommes aimables qu'elle trouva intelligents.

En sortant de table, monsieur Bazeille s'approcha d'elle. C'était un homme doux, filandreux et qui avait une mauvaise haleine. Il se baissait beaucoup vers Marie, à cause de sa petite taille, et lui parlait très près du nez.

Elle fut délivrée par la voix de madame de Vernon : « Allons, Edmond, abandonnez ce commencement de flirt et amenez ces messieurs fumer. »

Elle lui criait cela de l'extrémité du salon où, debout à côté de sa sœur, elle causait avec Marcel.

Marie se retourna et vit ce groupe. De nouveau, elle fut hostilement frappée de l'éclat et de l'attitude dominatrice de ces femmes. Oh oui, cette race de créatures était sa naturelle ennemie. Elle détestait le reflet vert de leurs cheveux blonds, leurs sourcils minces, peut-être peints, leurs cils clairs et touffus sous lesquels brillaient leurs yeux d'or. Elle en voulait à la grâce souple et riche de leur taille, à ces hanches larges — à cet ensemble de force élégante.

— Vous restez, Desbordes? (Et puis, cette façon d'appeler les hommes par leur nom de famille! Et cette idée qu'il allait renoncer à son cigare pour elles!)

— Oui, si l'on fait de la musique... (Comment!)

— Qui commence?

Les femmes, immédiatement, se tassèrent en petit groupe compact, les hommes finirent de s'esquiver.

Seuls semblaient en action : Marcel, madame de Vernon, madame Bazeille, et Marie, restée toute seule où l'avait abandonnée son dernier interlocuteur. Marcel la vit et alla vers elle :

— Allons, ma femme! du courage, lui dit-il en riant, débutez, ces dames sont indulgentes!

Marie hésita, rougit, se sentit presque défaillir à l'idée de jouer devant toutes ces personnes inconnues et avides évidemment de la critiquer, surtout devant ses ennemies.

Madame Bazeille vint à elle et insista avec amabilité. Elle avait, quand elle le voulait, une voix insinuante à laquelle on ne savait pas résister. Même, Marie se sentit amollie. Puis, d'ailleurs, elle avait beaucoup étudié ces temps-ci et il ne fallait pas qu'on la prît pour une pensionnaire.

Madame Bazeille lui ouvrit le piano, et lui demanda ce qu'elle allait leur jouer.

— C'est une pièce inédite de Mendelssohn. Mon arrière-grand'mère avait habité Berlin et s'y été liée avec Caroline Mendelssohn et cette pièce lui avait été dédiée par son frère. Elle est passée en héritage dans ma famille.

Bien que fort intimidée, Marie se tira honorablement de cette épreuve. Ses doigts étaient excellents, son éducation classique se révélait par le rythme très exact et la netteté du rendu de toutes les parties. Le morceau n'était d'ailleurs pas inintéressant, grâce à une grande variété de mouvements. Il était brillant comme presque tout le Mendelssohn; un passage fugué interrompait le lyrisme un peu creux de la facture générale.

Marie termina au milieu des applaudissements. Madame de Vernon vint chaleureusement la féliciter et parler avec elle de Mendelssohn. Marie se leva, trop petite pour, assise, parler confortablement avec une pareille géante, et madame de Vernon, tout en causant, prit sa place.

« Cette fugue est bien composée, ne trouvez-vous pas? » — et tout en causant et l'analysant, elle la reproduisait légèrement en sourdine. Marie la regardait avec une admiration envieuse. Madame de Vernon s'en aperçut et lui dit en riant : « Oh! cela vous étonne que je rejoue votre morceau? C'est vrai que j'ai une facilité extraordinaire; tenez, je vais vous le jouer entier, mais dans un ton qui m'est plus familier. » Et elle se mit à jouer, en effet, d'abord légèrement, du bout des doigts, puis lâchant la pédale sourde, elle s'y mit avec feu, et s'aidant de la voix, elle reconstitua en entier cette pièce que Marie avait mis tant de temps à apprendre. Mais quelle autre âme animait cette musique,

passionnée, glorieuse et triomphante! Marie en tremblait jusqu'à l'âme, et quand madame de Vernon eut fini, elle crut ne pas pouvoir articuler un son. Mais elle se roidit : « C'est merveilleux, dit-elle, et je ne suis qu'une pauvre écolière auprès de vous. Et vous chantez aussi, je crois? » — « Oh, je chante et je danse! » dit-elle en riant légèrement — « et à ce propos », se levant, elle se dirigea vers le groupe de femmes qui « causaient domestiques » à voix basse, tandis que Marcel et madame Bazeille assis l'un à côté de l'autre ne disaient rien — et elle se mit à leur raconter une histoire de danse espagnole, en relevant un peu ses jupes pour en esquisser le pas; bien que très grande, elle avait beaucoup de grâce et de souplesse, et l'on ne pouvait s'empêcher de suivre ses mouvements avec des regards complaisants.

— Meneate, meneate, Julita! disait en riant madame Bazeille, en claquant des mains en mesure et avec beaucoup d'entrain.

Juliette s'anima, dansa du talon, de la pointe, tourbillonna, puis s'arrêta en riant — et Marie, qui s'était rapprochée et regardait curieusement son visage excité, vit au coin des yeux de la danseuse de légères pattes d'oie.

Elle se tourna vers madame Bazeille — elle les avait aussi! Mais ce n'était plus des jeunes femmes, alors! Elle aurait éprouvé un certain plaisir, si elle n'eût été encore toute troublée par la révélation du talent de madame de Vernon et par la chose inconcevable que cela lui était, qu'elle imitât devant tout ce monde des pas de bohémiennes espagnoles. Cela lui semblait une inconvenance, un manque de decorum.

La soirée n'offrit plus pour elle aucun intérêt particulier, sauf qu'elle apprit par hasard que madame de Vernon avait trois enfants et madame Bazeille quatre. Quand elle rentra ce soir-là avec son mari, qui se rattrapait en fumant dans le fiacre, comme une cheminée, elle lui dit, sans avoir l'air d'y toucher :

— Est-ce que tu ne crois pas que ça abîme d'avoir beaucoup d'enfants?

— C'est à dire, répondit-il distraitement, que l'on est faite comme une jalousie! »

(A suivre.) JEAN ROANNE

La Russie industrielle

La Russie de Nicolas II offre un contraste frappant avec celle de Nicolas Ier. Au cours des vingt-cinq dernières années, ce pays a subi une tranformation autrement accentuée que les changements internes de l'Allemagne ou même de l'Union Américaine. Déjà avant la guerre, la Confédération germanique avait un rudiment d'activité et tel de ses royaumes ou duchés se signalait par une habile exploitation des richesses naturelles ou acquises. — Dès le temps de Lincoln, les Etats-Unis possédaient un embryon d'industrie, et les différences de tempérament entre le Nord manufacturier et le Sud agricole n'avaient pas été étrangères à l'effroyable conflagration civile de 1861.

Si l'on remonte dans le passé de la Russie jusqu'aux années qui précédèrent la signature du traité de Berlin de 1878, on constate qu'elle a été encore, à une date très proche, essentiellement ou plutôt exclusivement un pays de grands emblavements. Laissons de côté les fabrications domestiques indispensables qui avaient surgi sur son sol comme dans tout l'Orient, dans tout l'Extrême-Orient et dont nous ne saurions tenir compte; l'Empire moscovite n'avait pas, il y a vingt-cinq ans, le moindre noyau d'industrie digne de ce nom. L'évolution qui s'est accusée dans ses frontières en ces derniers temps est à peine moins significative que celle du Japon depuis 1868 et surtout depuis 1880.

Nulle contrée au monde n'attesterait mieux le caractère nécessaire et fatal de l'expansion capitaliste et industrialiste. Tout prédisposait la Russie au maintien de la grande culture : la contexture de son sol, sa tradition économique, la mentalité de sa population, le principe même de son régime politique. Ses communications avec l'extérieur sont particulièrement difficiles ; et ses terres, par contre, offrent de singuliers avantages ; son organisation agricole s'était traduite dans l'ordre social par une formation qui n'a pas encore disparu ; ses habitants, qu'éclaire à peine un pâle reflet d'occident, préfèrent les neiges des plaines immenses et l'inclémence du ciel à la chaleur constante de l'usine. Le Slave rêveur est dérouté par le système complexe des machines perfectionnées. Enfin, les tzars avaient bien moins à redouter de sujets dispersés à travers champs, que de foules groupées dans les centres industriels. Malgré tant d'éléments contraires, le régime industriel est né brusquement en Russie ; des districts surpeuplés se sont constitués en quinze ou même dix ans, offrant la physionomie désormais banale des zones ouvrières d'Europe et d'Amérique. Mais cette apparition de la grande fabrique a même été si subite que, dans l'Empire, l'industrie et l'agriculture n'ont pu encore se disjoindre, posséder chacune leurs classes laborieuses, leur personnel net-

tement conquis. On ne saurait dire de telle région, Pologne ou Donetz qu'elle est purement manufacturière, ou même que, pourvue de richesses supérieures, elle se désintéresse de la culture de seigle, ou de l'élevage ; on pourrait encore moins justement affirmer, et ceci est d'une portée très haute, que tel individu travaille la terre et que tel autre est ouvrier constructeur ou filateur. L'ouvrier russe est cultivateur à ses heures, pendant plusieurs mois de l'année. Le prolétariat rural et le prolétariat industriel ne sont pas séparés en Russie comme en Angleterre, en France, en Allemagne ; ils ne font qu'un, et rien ne démontre mieux la soudaineté du processus qui a emporté la nation mère du slavisme vers des destinées nouvelles.

L'Empire moscovite n'a point acquis, dans la période que nous allons envisager, un développement d'échanges extérieurs capable de forcer l'attention. Ses exportations au total, quelques variations qu'elles aient accusées, de 1888 au dernier exercice connu, ne sont point en progrès. Il ne s'est pas assuré des débouchés nouveaux, et sur aucun des marchés du globe, il n'occupe le premier rang. Bien plus, sa production industrielle ne chiffre que pour des sommes minimes dans le tableau de ses sorties. Ce n'est point donc par l'extension actuelle de son commerce que la Russie se classe en bon rang parmi les grandes puissances économiques.

Il est curieux de constater que cette stagnation des ventes a coïncidé avec une colossale poussée de la fabrication, et que l'absence quasi totale des produits métallurgiques et textiles, dans les statistiques d'exportations, reste conciliable, avec une croissance continue de la filature et de la fonte du fer. Mais ce phénomène n'a rien qui ne s'explique. La Russie s'efforce avant tout de pourvoir à ses propres besoins, à sa consommation élargie, elle stimule ses industries nationales afin de se passer plus aisément des industries étrangeres. Elle se replie sur elle-même en attendant mieux, en escomptant la prise de possession économique de l'Asie déjà partiellement conquise par la politique.

On a dit que l'Empire, avant Pierre-le-Grand, était un état plus asiatique qu'européen ; les souverains du XVIIIe et du début du XIXe siècle se sont efforcés d'en faire un état plus européen qu'asiatique. La Russie devient la puissance dominante de l'autre continent, qu'elle tend à couvrir de son rayonnement, et dont elle occupe et colonise progressivement toute la zone septentrionale. Dès aujourd'hui le centre de gravité de l'Extrême-Orient n'est plus à Pékin, ni même à Tokio : il est à Pétersbourg ; — ce déplacement des visées moscovites qui s'affirme surtout depuis cinq ou six ans peut être contraire aux ambitions des premiers Romanow, d'apparence tout au moins ; il en est, en réalité, la conclusion rationnelle. Avant longtemps, c'est dans l'immense fourmilière de la Chine que les usines de Lodz, de Vladimir et d'Ekaterinoslaw déverseront le trop plein d'une production toujours destinée à s'amplifier. Alors l'on comprendra plus nettement encore pourquoi la Russie, dont les exportations demeurent aujour-

d'hui à peu près immobiles, surexcite de plus en plus l'activité de ses hauts fourneaux et de ses tissages.

Quelles seront à l'intérieur même de l'Empire les conséquences de cette expansion d'industrie? L'avènement de la grande fabrique y entraînera ses effets logiques, normaux, ceux qui ont éclaté en Allemagne, en Belgique, dans l'Union, partout où l'homme a été déraciné, livré à la machine, incarcéré au phalanstère capitaliste. Mais, en Russie, la transformation sociale qui suivra sera plus radicale, plus profonde, plus massive, si l'on peut dire, que dans l'Occident européen ou américain, parce qu'aucune des autres grandes contrées manufacturières d'aujourd'hui n'avait des traditions agricoles aussi proches et aussi exclusives. Quel abîme entre le moujik du mir de 1861 et le fondeur ou le mécanicien futur de 1910! C'est une mentalité séculaire qui va se troubler, c'est une nation originale et, pour employer le mot, nationaliste entre toutes, qui perdra ses traits spécifiques, ses angles trop arrêtés dans l'organisation internationalisée de l'industrie contemporaine. Le slavisme ne sortira pas indemne de l'épreuve ; et que deviendra le tzarisme d'antan en face d'un prolétariat qu'il faudra éduquer, et qui n'acceptera pas à jamais l'interdiction de la liberté syndicale? Et voilà bien le fond même du problème que pose l'expansion industrialiste en Russie : Quels seront les rapports du système politique ancien avec le système économique nouveau ?

Le commerce extérieur de la Russie, durant les dix dernières années, s'exprime dans le tableau suivant :

	EN MILLIONS DE FRANCS
1889.........	3.144
1890.........	2.950
1891.........	2.893
1892.........	2.310
1893.........	2.844
1894.........	3.292
1895.........	3.294
1896.........	3.424
1897.........	3.106
1898.........	3.406

Au total, ce sont là des chiffres qui sont extrêmement restreints pour un empire peuplé de 129 millions d'individus ; de plus, on constatera qu'ils n'accusent guère une croissance certaine et continue, le progrès de 1898 sur 1889 n'offrant aucun caractère de stabilité. Les fluctuations énormes qui sont intervenues parfois entre deux exercices consécutifs, qui se sont traduites par 834 millions ou 25 o/o de baisse, de 1889 à 1892, et par 534 millions de hausse ou 23 o/o, de 1892 à 1893, attestent que les relations extérieures de la Russie ne sauraient en-

core, pour l'heure présente, la classer parmi les grandes puissances d'échanges. Nous n'allons pas au surplus tarder à voir que, dans la période décennale considérée, les sorties ont été en décroissant sensiblement.

Le rôle des importations s'est, en effet, et de beaucoup augmenté dans le mouvement général de l'Empire.

IMPORTATIONS (en millions de francs).

1889.........	1.154
1890.........	1.167
1891.........	975
1892.........	1.080
1893.........	1.236
1894.........	1.492
1895.........	1.439
1896.........	1.572
1897.........	1.306
1898.........	1.490

Elles ont même absorbé et au-delà toute la majoration relevée dans la statistique globale du commerce. C'est sur les matières premières, et surtout sur les produits manufacturés que cette plus-value s'est affirmée, les machines à elles seules triplant leurs entrées et les portant de 55 à 170 millions, — les fers en barres passant de 25 millions à 82.

Les exportations se retrouvent en 1898 légèrement au-dessous du chiffre de 1889.

EXPORTATION (en millions de francs).

1889.........	1.990
1890.........	1.843
1891.........	1.918
1892.........	1.290
1893.........	1.608
1894.........	1.800
1895.........	1.855
1896.........	1.852
1897.........	1.802
1898.........	1.916

Il y a donc eu baisse des ventes dans les derniers dix ans. Cette diminution, qui a été très notable de 1892 à 1897, et qui s'est quelque peu atténuée de 1897 à 1898, s'explique par la réduction désormais irrémédiable des sorties de céréales. Cette catégorie de produits tient le premier rang dans les statistiques russes de l'exportation. On peut dire qu'elle en absorbe tout près de 50 0/0. Or en 1888 elle figurait pour 940 millions ; en 1889 pour 858 ; en 1891 pour 780 ; en 1892 —

l'année de la grande famine — pour 330 ; en 1894 pour 832 ; en 1896 pour 788 ; en 1897 pour 870 ; en 1898 enfin, pour plus de 900.

Les blés, seigles, orges, avoines et maïs apparaissent donc comme la principale matière d'échanges que l'Empire puisse jeter dans la circulation. Les mécomptes des années 1892-1893, qui ont si profondément affecté ses échanges, lui ont démontré l'incertitude, l'instabilité essentielle de sa condition économique, et n'ont pas peu contribué à stimuler la poussée industrielle.

Mais cette poussée, il convient de le répéter, ne se traduit point ou presque point dans les colonnes des sorties. Si l'on exclut les cotonnades, les fils de lin, les peaux préparées, qui n'y sont portées que pour des sommes infimes, l'Empire, outre les céréales, ne vend que des produits agricoles bruts ou dérivés, sucres, alcools, beurres, œufs, lins, chanvres, graines, etc. A étudier la Russie d'après ses statistiques commerciales, sa prospérité, son sort resteraient immuablement liés aux intempéries des saisons, à la productivité naturelle du sol. Or, il n'en est rien, ainsi que le prouveront quelques observations ultérieures. Cette contrée offre cette particularité très étrange de ne point encore révéler au dehors sa prodigieuse transformation interne et de la conserver pour elle comme un mystère insoupçonné.

Un autre trait notable du mouvement commercial de la Russie, est qu'en somme il ne se distribue pas, comme celui de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Union, entre les diverses contrées du globe. Son domaine est relativement fort restreint, et trois Etats, pas davantage, vendent pour plus de 100 millions à l'Empire : ce sont précisément l'Allemagne qui a élevé ses importations de 320 millions en 1889 à 510 en 1898, absorbant 36 o/o des entrées ; l'Angleterre qui s'inscrit à ces deux dates pour 250 et 270 ; et l'Amérique qui est portée pour 130 et 182.

A l'exportation, quatre Etats sont tributaires de la Russie pour plus de 100 millions : l'Allemagne, qui reste au même point qu'en 1889, avec 495 ; le Royaume Uni dont la clientèle s'est abaissée de 645 à 400 ; la France qui a presque doublé ses acquisitions : 88 et 166 ; et les Pays-Bas, qui ont, aussi, largement accru leur demande : 120 et 230. Les autres contrées n'entrent que pour des sommes peu considérables dans les tableaux de sorties. Il est très intéressant de constater qu'à l'orient de l'Europe, le pouvoir de rayonnement économique de l'Empire est faible au point de livrer le premier rang à l'Autriche, dont l'attraction morale, religieuse, politique, est loin d'être comparable ; en Bulgarie, les négociants russes ne dépassent guère 4 millions d'affaires ; en Serbie, ils n'atteignent pas un million ; en Turquie, avec 48, ils ne viennent qu'après leurs rivaux anglais, français, austro-hongrois. En Roumanie, tandis que ces derniers enregistrent 97 millions contre 49 en 1889, les Moscovites ne comptent plus que 8 au lieu de 9. En Egypte, leur trafic est en stagnation prolongée ; en Chine, il touche à peine 10 millions et au Japon 11 ou 12 ;

si l'avenir en Extrême-Orient paraît acquis, le présent est sans éclat. Et dans les Balkans le rôle commercial des Russes est hors de toute proportion avec leurs visées immémoriales, sur la Péninsule.

La circulation maritime de l'Empire nous fournira des conclusions identiques à celles que suggèrent les analyses du commerce extérieur. Elle est très minime pour un pays aussi étendu, aussi peuplé et destiné à jouer, au commencement du siècle prochain, un rôle de premier ordre. Les ports de la Baltique et de la Mer Noire ne relèvent que des tonnages réduits, et la fermeture de certains d'entre eux par les glaces, six ou sept mois durant, n'autorise pourtant point à les comparer aux grands entrepôts de l'Europe occidentale et centrale. Enfin la flotte marchande de la Russie n'est pas non plus digne d'une contrée qui aspire à se passer de tout concours étranger et à suffire elle-même à tous ses besoins.

Le tonnage de la Mer Blanche a atteint, en 1897, à l'entrée 314.000 tonnes ; celui de la Baltique, 3.500.000 ; celui de la Mer Noire et de la Mer d'Azow 5.272.000. Certes ces chiffres sont en progrès de 20 ou 30 0/0 sur 1892, mais ils ne s'additionnent encore qu'au total de 9.086.000 tonnes, c'est-à-dire à moins de la moitié du total de la Hollande. La proportion du pavillon russe dans cet ensemble est d'ailleurs insignifiante, moins de 10 0/0, 800.000 tonnes environ.

Parmi les ports, Pétersbourg, en 1897, n'excède pas 1.300.000 tonnes, Riga, 1.200.000, Odessa, 2 millions 1/2 ; Nicolaïew, 1 million ; Novorosstok, 820.000 ; quant à Berdiansk, qui tend à devenir le principal débouché de la région industrielle du Donetz, il ne fournit encore que des promesses et peu de résultats. Ces statistiques sont celles de 1897, qui sont satisfaisantes par rapport aux précédentes, mais rien n'est plus instable que le tonnage annuel des entrepôts maritimes russes, par suite du rôle écrasant des céréales tant aux entrées qu'aux sorties. Que la récolte soit bonne, tel marché de la Baltique ou de la Mer Noire accusera un trafic considérable ; qu'elle soit déplorable, et le mouvement s'arrêtera brusquement. A Riga, de 1891 à 1892, la circulation des froments et des seigles tombe de 145.000 tonnes à 25.000 ; à Libau, elle descend de 140.000 à 17.000 ; à Rével elle se réduit de 58.000 à néant ; à Pétersbourg, de 300.000 à 100.000 ; inversement en 1896, l'on retrouve 110.000 tonnes pour Riga, 68.000 pour Libau, 120.000 pour Rével, et 280.000 pour Pétersbourg. Dans la Mer Noire, les oscillations sont bien plus fortes encore et la part des céréales est autrement développée.

La marine marchande de la Russie, si l'on fait abstraction des petits bateaux qui n'y sauraient être classés, reste inférieure à 325.000 tonnes ; et si l'on y ajoute même ces bâtiments, elle serait au maximum de 577.000 : elle l'emporterait de peu sur la Suède et serait battue de 200.000 tonnes par l'Espagne et par l'Italie et d'un million par la Norvège. Une seule observation mettra en plein

relief l'insuffisance de sa capacité ; elle ne peut transporter qu'un quarantième du total des céréales expédiées en année moyenne.

L'industrie russe est sortie surtout des mécomptes et des appréhensions justifiées de l'agriculture. L'industrialisme coexiste encore avec l'agrarianisme, mais celui-ci périclite au profit de celui-là. Qu'on ne se laisse pas arrêter aux chiffres les plus récents de la production des céréales : il peut y avoir eu accroissement de 5 o/o sur les seigles dans la dernière période décennale par rapport à la précédente, augmentation de 30 o/o sur les avoines, de 20 o/o sur les blés, de 50 o/o sur les orges, de 105 o/o sur les maïs. Cet excédent des récoltes n'indique que superficiellement la prospérité ; au fond, il n'atténue en rien la détresse grandissante qui frappe les propriétaires et les fermiers. Produire ne suffit point : il faut vendre ; or, les céréales du Nouveau Monde, de l'Inde, de la Hongrie, de la Roumanie font une concurrence écrasante à la Russie dont la culture reste mal outillée, qui possède à peine une machine par 10.000 hectares, et où le rendement, à superficie égale, ne dépasse pas la moitié de celui de la France, le tiers de celui de l'Angleterre. Et puis les désastres de certaines années, de 1892, de 1896 entre autres, qui ont entraîné d'épouvantables famines et qui ont lourdement grevé le Trésor, ont laissé derrière eux de larges sillons de misère.

La réforme de 1861 n'a guère amélioré le sort du paysan, et, pour les nobles, l'hypothèque dévore leurs terres et en multiplie les ventes forcées.

L'avènement de l'industrie a donc été en Russie un phénomène impérieusement commandé. Ceux qui font hommage aux derniers tzars de l'expansion qu'elle a prise oublient la crise que l'agrarianisme traverse depuis plus de 30 ans.

Il est vrai que cette expansion a été prodigieuse et qu'elle contraste absolument avec la stagnation du commerce extérieur. On évaluait en 1890 à 1.800 millions de francs la production manufacturière et mécanique de l'Empire ; on la portait à 4 milliards en 1898 : que ces chiffres soient en totalité exacts ou faux, peu importe ; ce qui est évident, c'est que la fabrication a au moins doublé en valeur dans les sept ou huit derniers exercices.

Deux industries extractives ont pris une activité qui les classe au premier rang : la houille et le naphte.

En 1880 le sol russe fournissait 3 millions 1/2 de tonnes de charbon ; en 1894 son rendement montait à 9 et rien ne s'oppose à ce qu'avant 1905, cette quotité ait encore pour le moins doublé. Le bassin du Donetz qui comptait 244 mines et 30.000 ouvriers en 1894, doit avoir considérablement accru ses chiffres, depuis qu'y est intervenu l'afflux des capitaux belges et que des voies ferrées en ont facilité l'accès. Il couvre 23.000 kilomètres carrés et recèle du combustible pour plus de huit cents ans. A peine moins important, le bassin de Dombrowna, en Pologne, occupe 14.000 ouvriers. Malgré le très sensible accroisse-

ment de sa production propre, l'Empire a maintenu ses importations de houille aux alentours de 45 millions de francs. N'est-ce pas là un indice caractéristique de son ardeur industrielle ?

L'extraction du naphte donne encore de bien autres résultats que celle de la houille. Elle s'est multipliée plus de 20 fois de 1880 à 1897, atteignant presque la statistique de l'Union Américaine, qui l'emportait de beaucoup sur elle en 1888. De 350.000 tonnes en 1880, elle saute à 1.530.000 en 1884, à 3 millions et demi en 1889, à 6 millions en 1893, à 7.400.000 en 1897. Les Etats-Unis ne dépassent ce total que de 170.000 tonnes.

Ainsi munie de combustible et, par ailleurs, disposant d'énormes gisements de minerais, l'industrie métallurgique russe a pris une extension en quelque sorte foudroyante. L'Oural plus anciennement, la Pologne et surtout le Sud, la région qui enveloppe le bassin houiller du Donetz à des dates plus récentes, se sont pourvus d'outillages qui leur permettront de rivaliser victorieusement, au début du siècle prochain, avec notre zone de la Loire, avec la Prusse Rhénane, avec les districts de la Meuse Belge. Rien ne dépasserait, au surplus, en précision, l'éloquence des statistiques. La production de fonte chiffrait en 1880 par 470.000 tonnes, en 1884 par 527.000, en 1889 par 770.000, en 1893 par 1.190.000, en 1894 par 1.360.000, en 1898 par 2.195.000, Dans l'Oural la production a presque doublé de 1880 à 1894 ; elle a quadruplé en Pologne : elle s'est multipliée 21 fois dans le Sud, où s'est exercée l'initiative entreprenante des Belges. Comparons les progrès de la Russie à ceux des autres contrées où la fabrication de la fonte a pris une large place. Tandis qu'au cours des dix dernières années l'Amérique gagnait 50 p. 100, l'Allemagne 58 p. 100, la France 30 p. 100, la Belgique 20 p. 100, l'Autriche 50 p. 100, l'Empire portait sa majoration à plus de 175 p. 100.

Moins significatives, la poussée de l'acier était encore de 130 p. 100, et celle du fer de 40 p. 100. Si l'on réunit la production métallurgique sur le fer, l'acier et la fonte, on conclut qu'elle est montée de 1.025.000 tonnes en 1880 à plus de 3.650.000. Rien d'étonnant que, dans les régions de forges et de hauts-fourneaux, des agglomérations considérables aient tout à coup surgi du sol. Autour de l'usine Hughes à Iouzowska, une ville de 25.000 âmes s'est formée, et à Briansk les ateliers de la Société des Aciéries groupent près de 15.000 personnes.

L'industrie textile mérite encore une étude plus développée et plus détaillée, car elle demeure le triomphe de l'activité moscovite.

De 350.000 broches en 1880, l'outillage du coton a passé de 4 millions en 1892, à 6.800.000 en 1897. C'est dire qu'aujourd'hui il l'emporte de beaucoup sur celui de la France et surtout sur celui de l'Autriche-Hongrie, et qu'il tend à s'égaler à celui de l'Allemagne. La production cotonnière, filature, tissage et impressions, était évaluée à 700 millions de francs en 1883, à 970 en 1889, à 1.100 en 1892 ; et à cette heure, elle doit avoir quelque peu dépassé 1.500 millions ; certains statisticiens l'estiment même à tout près de deux milliards.

Ce qui est évident, ce qui ne saurait être contesté, c'est que la consommation de matières premières s'est élevée de 114 millions de kilos en 1886, à 130 en 1890, à 145 en 1895, à 244 en 1897, à 257 en 1898, excédant la nôtre d'un quart environ. Et il n'est pas sans intérêt de rappeler que la part d'apport du Turkestan russe dans le dernier chiffre n'a pas été inférieure à 86 millions de kilos.

Avec un rendement, qui pour les seuls tissages monte à plus de 500 millions, l'Empire peut sans difficulté se passer de l'importation étrangère ; il l'a réduite de plus des trois quarts de 1889 à 1898. D'un autre côté, il inaugure l'exportation de ses propres produits en dirigeant, en Perse, une concurrence victorieuse contre les pièces expédiées de Liverpool et de Bombay.

L'industrie textile se cantonne dans trois grands centres : le gouvernement de Pétersbourg, le gouvernement de Moscou et la Pologne surtout, dont la supériorité est désormais indéniable. Dans la première zone — et si l'on relève seulement la liste des entreprises qui ont exposé en 1896 à Nijni-Novgorod, un établissement ne réunit pas moins de 43.000 broches, et ne met pas en circulation moins de 33 millions de francs de filés et de tissus. Dans le gouvernement de Moscou, la manufacture d'Iaroslaw compte 210.000 broches et 9.000 ouvriers ; deux autres, avec 10.000 ouvriers chacune, vendent respectivement par année pour 32 et 40 millions.

C'est en Pologne que se trouve la principale cité manufacturière, le Chemnitz, le Manchester ou l'Elberfeld de la Russie : Lodz, qui, jadis petit village, a concentré dans ses murs 300.000 âmes, recensé 400 usines, retenu 40.000 ouvriers et expédié pour plus de 200 millions — en 1898.

Quelle menace nouvelle et urgente pour le Royaume-Uni, peut-être aussi pour l'Union Américaine et pour l'Allemagne que cet extraordinaire essor de l'industrie textile en Russie ! L'histoire économique offre peu d'exemples à comparer à cet élan subit de l'activité cotonnière.

La fabrication lainière, pour être moins développée, ne mérite pas moins de figurer dans une étude, même cursive. Elle emploie plus de 100.000 ouvriers et produit pour 650 millions. Quant aux soieries dont les tissages, en totalité dans les provinces polonaises, réunissent 50.000 travailleurs, elles ne chiffrent que pour une cinquantaine de millions : c'est pourtant quatre fois la somme livrée à la circulation en 1880.

Si la place ne nous faisait défaut, nous aurions pu nous étendre davantage sur les diverses branches de l'industrie russe, sur la sucrerie qui a pris une extension singulière depuis dix ans, et même souffert de l'accumulation de ses stocks, sur le papier aussi dont la production est loin d'être négligeable ; mais sans doute il nous aura suffi d'évoquer avec quelque précision la poussée de la métallurgie et la croissance de la fabrication textile.

Cette expansion manufacturière s'est traduite à l'intérieur de l'Empire par un accroissement énorme de la circulation par voies ferrées. Ce n'est point seulement dans les limites des grandes zônes industrielles, la Pologne, le gouvernement de Moscou, le Donetz, les Provinces baltiques, l'Oural que cette majoration du trafic s'est accusée; c'est entre ces diverses zones, et aussi, quoique à un moindre degré, entre les centres de fabrication et les régions moins avancées dans le processus économique.

La Russie, depuis dix ou quinze ans, a multiplié ses constructions de chemins de fer, dans un intérêt à la fois stratégique et commercial. Si le premier aspect ne saurait nous occuper, il est incontestable que le manque de lignes, que l'absence quasi totale en certains gouvernements de moyens de transport, ne contribuaient pas peu à maintenir la stagnation des échanges internes. A partir de 1889 surtout, un grand effort a été tenté; et en moins de 9 années, le réseau total a passé de 19.500 à 30.000 kilomètres. Ce chiffre est encore restreint, puisqu'il représente un kilomètre de voie par 165 kilomètres carrés, alors que la France offre le rapport de 1 à 15 et la Belgique celui de 1 à 6 : mais il n'en est pas moins vrai qu'il figure un notable progrès. Le trafic général a d'ailleurs augmenté beaucoup plus vite que la longueur kilométrique exploitée. Les recettes de marchandises ont monté de 370 millions, en 1883, à 636, en 1893; celles des voyageurs de 87 à 117, et si l'on additionne ces deux statistiques, la plus-value est de 64 p. 100 environ. Voilà encore une donnée qui atteste l'activité laborieuse de l'Empire.

Le contraste n'apparaît que plus intense entre la production et la circulation internes — et les échanges extérieurs. Si considérable que soit la population moscovite, quelque ampleur que puissent atteindre ses besoins à la fin de ce siècle et au début du siècle prochain, la Russie ne saurait tarder à être acculée à l'inévitable surproduction. Comme ses débouchés actuels sont étroits, comme elle ne peut guère escompter un élargissement de sa clientèle européenne qui, en tout cas, ne recourra point à ses filés, à ses tissus, à ses fontes et aciers, elle est contrainte de s'assurer d'autres marchés, et là réside tout le secret de sa politique extérieure et de sa gigantesque tentative asiatique.

La Russie s'est retournée depuis vingt ans vers le large continent auquel elle est accolée et dont elle n'est séparée que par une chaîne de montagnes sans élévation. Cette volte-face s'est opérée au lendemain du traité de Berlin, à l'heure où l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre coalisées lui ont disputé, et parcimonieusement rogné, les conquêtes matérielles et morales inscrites au protocole de San-Stefano. Avec une rare souplesse, le cabinet de Pétersbourg a cherché une compensation immédiate de l'autre côté de l'Oural. A l'inverse de la politique de Pierre-le-Grand et même du système connu sous le nom de plan Panin, Alexandre III et Nicolas II se sont partiellement

désintéressés de la question d'Orient. Deux faits assez clairs ont marqué ce revirement : l'abandon de l'Arménie, et la signature du pacte de 1897 avec l'Autriche-Hongrie. La Russie n'exige plus la primauté dans les Balkans ; elle consent à la partager, à la dépecer même puis qu'à côté du cabinet de Vienne, le cabinet de Berlin essaie d'implanter son influence dans la légendaire péninsule.

Mais Pétersbourg ne s'est attaché que plus ardemment à l'établissement de son hégémonie dans l'Asie septentrionale et centrale. La moitié de ce continent paraissant politiquement et moralement assujettie, le gouvernement impérial tâche d'y susciter une clientèle croissante. L'installation à Port-Arthur et à Talien-Wan doit avoir pour les Moscovites un autre intérêt que celui d'une colonisation militaire. Sur la Perse, sur l'Afghanistan, sur une immense zone de Chine, ils vont s'efforcer de déverser leurs produits, en se constituant une sorte d'Inde aussi soumise que l'autre. Le Transsibérien avec son prolongement sur Pékin et Port-Arthur, les voies longues de 2.700 kilomètres dont le Tsong-Li-Yamen a concédé la construction au représentant du tsar, seront l'arme infaillible de ces visées. Lorsque ces travaux seront consommés, et que la Sibérie, où l'émigration se porte avec une célérité grandissante — 100.000 têtes par an — sera sortie de la période d'enfance qui se clôt pour elle, il n'y aura plus disparate, disproportion entre la production industrielle de l'Empire, et ses échanges. Il multiplie sa fabrication parce que, d'avance, il sait où trouver un débouché ; et il pousse sa conquête asiatique, parce que sans elle, il ne saurait devenir une grande puissance économique. Ici la cause peut devenir effet et inversement.

La transformation interne que la Russie a subie depuis un quart de siècle et dont nous avons signalé les principaux traits se répercute déjà, — et se répercutera de plus en plus, — sur sa structure sociale et sur son organisation politique.

La condition de l'ouvrier russe est si spéciale, qu'on ne lui trouverait guère d'analogue ni sur notre continent, ni dans le Nouveau-Monde. Le prolétaire industriel de Wladimir ou d'Ekaterinoslaw ne donne pas toutes ses semaines à la machine qui l'exploite et qui use son énergie. Il consacre une partie de son année aux travaux agricoles dont, par force d'habitude et par atavisme, il n'a pu totalement s'affranchir ; mais, malgré tout, en dépit de cette persistance de l'agrarianisme et de la mentalité séculaire, il se constitue dans l'Empire une classe proprement ouvrière ; rien n'est plus visible ni plus important.

Combien cette classe comprend-elle de travailleurs sur les 1.100.000 hommes et les 400.000 femmes qui peuplent les 22,480 fabriques éparses dans les gouvernements d'en deçà de l'Oural ? Peu importe. Le fait essentiel est qu'elle existe, et qu'autour de Moscou, de Lodz et de Riga, des milliers d'individus vivent et meurent dans l'ardeur des hauts-fourneaux, ou le bruit des métiers en marche.

Ces ouvriers ont une destinée unique même sur ce continent où l'activité humaine est rémunérée à si bas prix, et où l'expression « bagne industriel » mérite d'être communément employée pour désigner la manufacture. Leur sort est pire que celui des Tisserands des Sudètes dont Hauptmann a immortalisé les souffrances et les sursauts de révolte. Ni en Moravie, ni dans la Lusace, ni dans les districts les plus reculés de la Poméranie prussienne, la journée de travail n'est aussi longue, le salaire aussi minime. Un publiciste russe, Tangoul, dans un livre qui restera, a tracé un tableau lamentable de l'existence des fileurs du Centre moscovite. Autour de la seconde capitale de la Russie, la famille se met à la tâche à 9 heures du soir le dimanche ; le père, la mère et les enfants font d'abord leur besogne côte à côte, puis le père se couche de 4 heures à 7 heures du matin ; la femme lui succède de 7 heures à 1 heure de l'après-midi ; le premier fils dort alors de 1 heure à 4 heures, et le second de 4 à 7. Celui-ci pour 16 heures de travail a donc, le premier jour de la semaine, obtenu 3 heures de sommeil. Les statistiques officielles ne sont guère moins douloureuses à consulter. 16, 17, 18 heures : telle est la somme de travail imposée dans un grand nombre des tissages de Vladimir et de Lodz. En 60 o/o des usines la journée excède 12 heures ; en 8 o/o seulement, elle est de 10.

A l'extrême surmenage correspond l'extrême exiguité du salaire, de 2 à 5 fois plus faible qu'en Angleterre. Dans la Russie centrale, les fileurs touchent 55 francs, et les tisseurs 40 francs par mois. Pour l'ensemble de l'empire, on relève, dans les statistiques des moyennes d'une saisissante éloquence. Dans les filatures, le taux annuel est de 420 francs ; pour les tissages, de 470 ; dans les manufactures de draps, de 465 ; dans la chapellerie, de 540 ; dans la papeterie, de 460 ; dans les fabriques d'allumettes, de 302 ; dans les fabriques de ciments, de 500 ; dans les sucreries, de 415.

Cette condition précaire de l'ouvrier a pu subsister jusqu'ici, parce que l'apparition de l'industrie en Russie est récente. Mais, à bien des indices, on peut présumer qu'un prolétariat réel, plus exigeant, plus conscient de ses droits se formera, et que l'oppression patronale ne restera pas toujours sans résistance. Déjà le socialisme surgit en Pologne, où les syndicats se constituent au mépris des lois restrictives, et où les organes révolutionnaires comptent des milliers d'abonnés. A Pétersbourg, six grèves ont éclaté en moins de deux ans. A Riga, il y a trois mois, un véritable soulèvement ouvrier s'est produit, et il fallut pour le comprimer, par le fer et par le feu, toute une brigade d'infanterie.

Le pouvoir central n'ignore pas que cette cristallisation du prolétariat industriel, dégagé des lisières de la terre, sera le plus grave péril que le tzarisme traditionnel ait jamais couru. Pour le conjurer, sa méthode est double, résidant d'une part dans une organisation complexe et équivoque de l'assistance, de l'autre dans la pratique démesurée de l'obscurantisme.

La commune rurale en Russie paie une partie du salaire à l'ouvrier urbain, en subvenant aux besoins des enfants et des vieillards, mais pour avoir droit à son concours, le travailleur indigent ne doit pas résider à la ville. Le gouvernement impérial perpétue soigneusement cette règle, au détriment même de l'équilibre budgétaire des villages.

Le maintien de l'ignorance dans les masses populaires lui est une arme autrement précieuse contre les éventualités de l'avenir. Le Saint-Synode qui est le pouvoir suprême en matière d'éducation se borne, ou peu s'en faut, à enseigner le catéchisme dans ses écoles ; il combat tantôt ouvertement, tantôt indirectement les établissements créés par les zemstvos dans les 34 gouvernements qui ont des assemblées provinciales. La lutte qui se poursuit chez nous entre le maître laïque et le maître congréganiste, a surgi sur le sol russe avec une extraordinaire acuité, et comme le procureur du Saint-Synode, depuis l'avènement d'Alexandre III, a été le tuteur moral et le directeur effectif de l'Empire, les écoles de zemstvos sont peu à peu écrasées sous la concurrence. Les fonds leur manquent, les 50 millions inscrits au budget pour l'instruction publique allant en totalité aux institutions ecclésiastiques. Mais il y a plus : le nombre des enfants qui reçoivent l'enseignement soit des laïques, soit des clercs, est insignifiant par rapport à l'ensemble. Aucun pays européen, on pourrait ajouter aucune contrée civilisée, n'a une pareille moyenne de scolarité. La région méridionale, celle qui va d'Odessa à Astrakhan, est le siège de toutes les ignorances et le repaire de tous les fanatismes. C'est là que le tzarisme à l'heure, peut-être lointaine mais inévitable, où il subira comme tous les régimes anciens, l'assaut du prolétariat organisé, recueillera ses derniers fidèles.

Certes la Russie dans l'évolution économique et morale n'a pas accompli les mêmes pas que l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Belgique : les grondements précurseurs de subversion sociale ne montent pas encore de la Pologne ou du centre moscovite, comme du Borinage et des provinces Rhénanes. Les premiers soubresauts prolétariens n'ont rien qui puisse effrayer la dictature des Romanow étayée sur la dictature du Saint-Synode. Ils constituent pourtant une autre menace que le libéralisme d'une partie des hautes classes ou que le nihilisme suranné de la jeunesse pensante. Avec l'industrie, c'est un peuple renouvelé, transformé en ses assises séculaires, qui se soulève lentement de la vieille terre, de toute antiquité asservie. La lutte s'engage entre le terrorisme tzarien et la fabrique, maîtresse de révolution.

Paul Louis

L'Indifférent [1]

IV

Georges Georgi, avec la perspicacité d'un homme pratique, s'aperçut vite du refroidissement de leur amour, et il n'en fut pas autrement fâché. Cela lui coûtait bien un peu de devoir rompre une liaison si conforme à ses goûts, si chère à ses habitudes et à son cœur, mais il se sentait incapable d'arrêter la marche des événements. Il laissait toujours les choses s'arranger d'elles-mêmes, estimant que la vie est souvent plus logique que nous. Cette fois encore, il résolut de rester passif et de cacher ses impressions, car cette année d'harmonieuse intimité physique et morale lui laissait quelques regrets. Sa vanité surtout souffrait qu'Anne eût pensé avant lui, — oh! elle y avait sûrement pensé ! — à une rupture définitive. Il se trouvait devancé pour la première fois, et cela l'humiliait profondément. Jusqu'alors, dans ses histoires amoureuses, il avait eu l'extrême habileté de se laisser quitter — matériellement parlant — par la femme aimée ; de la sorte, il échappait aux récriminations et aux reproches, et la malheureuse, l'âme bourrelée de remords, ignorait que depuis longtemps Georges dans son for intérieur l'avait abandonnée. Il avait toujours été fort prudent, gardant d'excellents rapports avec ses anciennes amies, cherchant à paraître un gentilhomme accompli, bien élevé et loyal. En réalité, les femmes le regrettaient, et le retrouvaient plus tard avec plaisir. Une ou deux fois, il avait eu des « reprises » charmantes avec des maîtresses d'autrefois qui désiraient faire oublier leurs torts passés. Cette hypocrisie lui avait toujours réussi ; il avait souvent éprouvé le plaisir perfide et délicat d'être « re-aimé » sans plus aimer lui-même : mais, jamais il n'avait joué le rôle d'un amant volage ou sans cœur. Et voilà-t-il pas que madame Anne Mormile, comme il l'appelait dans ses moments de colère, se permettait de prendre les devants et de vouloir rompre !

— C'est vraiment un peu fort! pensait-il, tordant sa moustache.

Il avait aussi une autre source d'inquiétudes : la crainte qu'Anne fût déjà occupée d'un autre. Ce soupçon le faisait beaucoup souffrir et blessait particulièrement son amour-propre. L'abandon passe encore, mais la trahison...

— Cette petite en est bien capable, se disait-il rageusement.

Aussi, il régla sa conduite avec un soin minutieux, l'esprit en éveil et le cœur méfiant. Il reprit sa mauvaise humeur passée. Anne ne lui plaisait plus autant avec ses bizarreries de caractère, ses nerfs malades et ses pleurnicheries continuelles. Il se mit en devoir de découvrir si cette rupture prochaine était motivée par un nouvel amour, et il dressa des plans d'une habileté supérieure :

(1) Voir *La revue blanche* du 1er octobre 1899.

— Je saurai bien te démasquer, ma chère ! murmurait-il dans ses crises de dépit.

Quand la jeune femme retourna chez lui, elle se trouva en face d'un observateur froid et hostile. En vérité, ce n'était pas bien difficile de découvrir ce qui sautait aux yeux ! Comment ne s'en était-il pas aperçu immédiatement ? Comment avait-il pu attribuer ces troubles morbides à un état maladif général !... Anne Mormile ne l'aimait plus, tout simplement ! Et il avait été assez bête pour imaginer un problème sentimental, très obscur et très profond !... Anne avait cessé de l'aimer, tout comme ses pareilles. Elle venait toujours au rendez-vous, c'est vrai, mais avec une figure si lasse et si ennuyée, — avec la figure d'une femme excédée de mentir. Au bout de deux visites, Georges dut se rendre à l'évidence, et malgré son apparent détachement, il en fut extrêmement mortifié. Une colère sourde gronda en lui, et obéissant aux mauvais instincts de son orgueil d'homme, il résolut de la tourmenter de toutes manières.

— Ah ! tu ne m'aimes plus... Eh bien ! nous allons voir, grondait-il en la quittant.

Un duel s'engagea entre eux, — duel dans lequel elle n'apportait que sa faiblesse et son inconscience. Georges commença son système de tortures en exigeant d'Anne un redoublement d'amour. Autrefois il se plaignait de la multiplicité des rendez-vous ; maintenant il prétendait les rendre plus fréquents :

— Viens demain ?... je le veux.

— Je ne puis... je ne suis pas libre... murmurait la malheureuse, à bout de forces.

— Pourquoi ne peux-tu pas ? c'est très simple !... Tu ne le veux pas, sans doute ! Ton mari s'inquiète assez peu de ce que tu fais... Je veux que tu viennes.

— J'essaierai... j'essaierai...

— Je t'attends... si tu manques, j'irai te chercher chez toi.

Pâle, humiliée, elle venait. Et quand, derrière les persiennes closes, il la voyait paraître au coin de la rue, il avait un mouvement de sauvage triomphe en s'écriant :

— Cela t'assomme, mais tu viens tout de même !

Elle essayait de cacher son ennui en prétextant une migraine, des obligations mondaines, des devoirs familiaux : Georges feignait de la croire et lui conseillait d'oublier ces petites misères en l'aimant davantage. Elle souriait tristement avec un signe d'acquiescement, mais comme ce mensonge décomposait son visage et altérait ses traits !... Lui, irrité, énervé, commençait la grande persécution des amours qui finissent, et il la torturait de sang-froid, résolu à la mettre au pied du mur, à lui arracher son secret, à lui montrer tous ses torts, afin de paraître une victime.

— Tu ne m'aimes pas, Anne.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que cela est... Tu ne m'aimes plus.

— Cela n'est pas vrai, s'écriait-elle d'un ton suppliant.

— Tu mens, voilà tout.

— Grand Dieu ! ne me traite pas de la sorte !

— Je te traite comme tu le mérites : tu viens ici pour me raconter des histoires. Je ne suis plus un enfant, Anne.

— Serais-je ici, si je ne t'aimais pas ? demandait elle avec embarras.

— Tu viens par force, répliquait-il en fronçant les sourcils.

— Par force ! Peux-tu parler ainsi ?

— Tu es arrivée en retard aujourd'hui.

— Une amie est venue me voir, Mme Quinaldi...

— Il fallait la renvoyer.

— Cela m'était impossible !

— Tu as préféré me laisser attendre ici !

— Georges !

— Oh ! je sais bien que tu ne m'aimes pas.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Que faire pour te convaincre ?

— Inutile d'invoquer le Père Eternel, il n'a pas l'habitude d'intervenir dans ces sortes d'affaires.

Anne baissait la tête, épouvantée de la perspicacité de Georges Georgi, attribuant ces horribles scènes à son désespoir amoureux, lui donnant raison au fond du cœur, n'osant pas avouer la vérité... Une insurmontable gêne la paralysait et l'empêchait de confesser son erreur : elle avait honte de sa défection et ne voulait pas être prise pour une coquette ; puis, une pitié la retenait, la crainte d'affliger son amant, de le faire souffrir... Aussi, leurs entrevues étaient-elles devenues très pénibles. La jeune femme arrivait avec la résolution bien arrêtée de retrouver un peu de son ancienne ardeur pour Georges : elle voulait dissiper ses doutes, lui donner une bonne journée, le rendre heureux et peut-être l'aimer encore. Hélas ! quand elle se retrouvait en face de lui, le mensonge serrait sa gorge et arrêtait ses paroles ; ses baisers étaient distraits et fuyants, de brusques tressaillements la secouaient tout entière, comme si le sentiment de la réalité la faisait brusquement revenir d'un pays lointain sur la terre. Et une mauvaise colère poussait Georges à l'injurier, à l'humilier :

— Tu ne rougis pas de mentir ainsi ?

— Non... pourquoi ?

— Tu n'es pas honteuse de la ridicule comédie d'amour que tu joues ici ?... Me prends-tu pour un imbécile ?

— Georges !

— Ah ! ne fais pas Marguerite Gautier, laisse ce rôle à Sarah Bernhardt ou à la Duse... d'autant plus que tu le remplis fort mal. Tu ignores l'art de tromper le monde.

— Mais qu'as-tu !... que t'ai-je fait ?

— Ce que j'ai ?... J'ai que tu ne m'aimes plus, voilà tout. J'ai que tu te moques de moi.

— Moi ? moi ?

— Toi... toi... Et cela, ma chère, je ne le permettrai pas. Je ne laisse personne se permettre de rire de moi.

— Georges, tu me traites comme la dernière des femmes !

— Cela, c'est de l'Octave Feuillet. Tu as lu trop de romans, ma belle.

— Seigneur, aidez-moi !

— Pourquoi manques-tu de franchise ? Pourquoi n'avoues-tu pas ta lassitude, ton détachement ?

— Parce que... je ne peux pas.

— Tu ne peux pas? Qu'est-ce que tu ne peux pas?

— Te dire que je ne t'aime plus, fit-elle précipitamment, craignant de céder à un mouvement de sincérité.

— Menteuse ! menteuse ! menteuse !

Maintenant, avec la cruauté de ceux qui se plaisent à faire le mal, il lui imposait des sacrifices et l'obligeait à une foule de détails énervants : le voir plusieurs fois par jour, lui envoyer un billet avant de se coucher, lui rendre compte de sa vie, minute par minute. Et Anne, à bout de forces, ne trouvait rien à lui écrire, ne savait que faire, se désespérait de cet état de choses. Peu à peu, au fond de sa conscience troublée, grandissait le besoin de tout confesser dans une dernière révolte : il la poussait à cette résolution extrême en l'excitant par ses soupçons, en la fatiguant de ses récriminations, en l'assiégeant d'exigences sans cesse grandissantes, en l'amenant au degré d'irritation où les victimes deviennent des bourreaux. En même temps, il s'efforçait de savoir si un autre s'était emparé du cœur d'Anne Mormile. Il en était persuadé, sans avoir cependant aucun indice : elle ne voyait que ses « relations » habituelles, ne flirtait avec personne, restait beaucoup à la maison et ne recevait pas. Mais, il devait y avoir quelque chose, car une femme ne quitte pas un amant sans être occupée d'un autre.

— Je voudrais bien connaître la tête de celui qui me l'a prise ! s'écriait-il avec rage.

Qui était-ce ? En réalité, il n'éprouvait aucune jalousie, mais la blessure faite à son orgueil était profonde, et ne guérissait pas facilement. La haine contre Anne était d'autant plus violente, qu'il reconnaissait la difficulté de découvrir le nom de son rival. Son rival !... Une femme si chaste et si réservée, une femme si franche et si loyale, dont il se savait être le premier amant !... Cette trahison le mettait hors de lui, et il cherchait les moyens de se venger avec raffinement. Pendant quelques jours, il fut particulièrement odieux et cruel, si bien qu'Anne, la tête perdue et l'âme en détresse, voulut en finir une bonne fois.

C'était un jour d'hiver, un jour de neige, et il lui avait ordonné de de venir au rendez-vous habituel. Il l'attendait depuis une heure, les dents serrées de rage, cherchant le moyen d'humilier cette femme qui se permettait d'être en retard et de ne pas l'aimer. Elle entra. Quel visage !... Fier, hautain, méprisant, la lèvre inférieure s'avançant en signe de dédain ; Georges comprit tout, immédiatement.

— Je suis là depuis une heure, dit-il pendant qu'elle s'asseyait près de la cheminée, enveloppée dans sa pelisse, les mains cachées dans son manchon.

— Il neige, réplique-t-elle brièvement, sans lever les yeux sous sa voilette de dentelle.

— Dans votre cœur, ma chère ?

— Dans la rue, aussi.

— Aussi est poli !

Elle se tut, les yeux toujours baissés.

— De toutes façons, je vous remercie d'avoir bien voulu affronter ce mauvais temps pour moi. Ma gratitude sera éternelle.

— Il n'y a pas de quoi, répondit-elle d'un ton tranquille. Je voulais venir.

— Avec une heure de retard?... C'est presque inutile.

— Inutile ? Voulez-vous que je m'en aille ?

— Non. restez. Je suis très honoré de votre visite, mais je ne l'espérais plus, croyez-le.

— Je serais venue à tout prix.

— Alors, vous faites un énorme sacrifice, Madame?

— Parfois, oui.

— Quel sacrifice ? l'amour de votre mari, peut-être ? Nous savons que vous n'y pensez guère ! Celui de vos enfants ? La nature toujours sage ne vous en a pas donné.

Elle pâlit, et un tel éclair de haine jaillit de ses yeux que Georges sentit l'imminence du danger.

— J'ai fait beaucoup de sacrifices pour vous, dit-elle d'une voix tremblante.

— Vraiment ? Lesquels ?

— Mon temps, ma réputation, mon honneur.

— Vous y pensez un peu tard.

— Il n'est jamais trop tard pour ces choses.

— Elles sont si délicates : quand on les touche, elles se gâtent.

— Alors pourquoi ne pas tenter une opération chirurgicale ?

— L'idée d'un coup de bistouri vous charme ?

— Pour guérir, oui.

— Pour guérir ou pour mourir, s'écria-t-il irrité devant l'attitude d'Anne.

— Mourir, c'est un grand mot, Georges ! Si peu de gens meurent d'amour.

— Surtout les femmes comme vous.

— Et les hommes comme vous.

— Nous vous aimons comme vous nous aimez.

— Et vous nous faites ce que nous sommes.

Ils s'examinèrent comme deux ennemis. Elle se leva en disant :

— Je m'en vais.

— Vous venez à peine d'arriver.

— Il est tard.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Non.

— Vous en êtes certaine ?

— Certaine.

— Autrefois, vous n'étiez pas si pressée.

— Autrefois !

— Osez me répéter que personne ne vous attend ?

— Je le répète, déclara-t-elle, avec simplicité.

Les idées de Georges Georgi se troublèrent un peu.

— Je m'en vais, reprit-elle en faisant quelques pas.

— Non, ordonna-t-il, restez.

— Je ne puis.

— Qui vous empêche ? Un autre ?

— Ma seule volonté.

— Madame Anne Mormile, vous êtes amoureuse d'un autre homme ! gronda-t-il en se mettant devant la porte.

— Laissez-moi passer, je veux m'en aller.

— Non. Restez ici.

— Par force ?

— Par force. Je suis votre amant, je puis vous y obliger.

— Oh ! fit-elle avec un sourire de mépris.

— Vous resterez... La journée est mauvaise, aujourd'hui, ajouta-t-il d'un ton menaçant.

— Je ne crois pas.

— Moi, je le crois.

— Voudriez-vous me tuer, par hasard ? demanda-t-elle en riant.

— Oh non !

— C'est ce que je pensais ! dit-elle tout bas en s'asseyant.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? cria-t-il, furibond, debout devant elle.

— Vous parler.

— De quoi ? d'amour ?

— Non, s'écria-t-elle avec un éclat de rire strident.

— Au moins, vous êtes sincère.

— Très sincère.

— D'où vient cette nouveauté, Madame ?

— Une idée...

— Cette résolution vous honore, mais elle doit beaucoup vous coûter.

— Oui, un peu, murmure t-elle en étouffant un soupir.

— Dommage, ma chère ! Vous verrez que cela ne vous réussira pas. Vous n'êtes pas habituée à dire la vérité.

Elle se mordit les lèvres pour réprimer sa colère.

— Je vous écoute, dit-il en riant.

— Non, questionnez-moi.

— C'est un interrogatoire ?

— Oui.

— Et si je refuse de vous questionner ?

— Je partirai immédiatement.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Jamais, articula-t-elle en le regardant dans les yeux.

Il se tut décontenancé, fit un tour dans la chambre, alla regarder par la fenêtre et revint devant elle. Anne était à la même place, la voilette baissée, les mains dans son manchon : petite, élégante, parfumée, exquise, et Georges se prit à regretter cette délicieuse maîtresse.

— Donc, Anne...

— J'attends que vous commenciez.

— Vous ne m'aimez plus ?

— Non, répondit-elle, ferme et décidée.

Il tordit sa cigarette et la jeta dans la cheminée ; puis, la voix glacée, il répliqua :

— C'est sérieux ?

— Comme la mort.

— Bien ! Vous êtes sûre que ce n'est pas une impression passagère, un caprice ?

— C'est une résolution définitive.

— Vraiment, vous ne m'aimez plus ?

— Vraiment, je ne vous aime plus.

— Quelle est la raison de ce détachement subit ?

— Aucune.

— Cela ne me suffit pas.

— J'en suis fâchée, mais je n'en ai pas.

— Est-ce de ma faute ?

— Non, mon cher ami.

— Je ne vous ai rien fait ?

— Rien. Vous avez été très bon pour moi, ajouta-t-elle avec émotion, et je m'en souviendrai toujours.

— Alors, pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

— Parce que... Ne me demandez rien sur ce sujet.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans l'intention de me quitter.

— Depuis quelque temps.

— Précisez, je vous prie.

— Je ne puis... Et son visage devint livide.

— Pourquoi ne pas me l'avoir avoué plus tôt ?

— Je n'en avais pas la force... Cela me peinait de vous le dire...

— Maintenant, vous avez trouvé cette force, et cela ne vous peine plus ?

— Cela me peine toujours. Je voudrais surtout ne pas trop vous déplaire.

— Oh ! fit-il avec un grand geste vague.

— J'étais lasse de vous tromper.

— Vous pouvez continuer, cependant...

— Ce n'était digne ni de vous, ni de moi.

— Vous n'aviez qu'à penser à mon chagrin... le mensonge est parfois une pitié, répliqua-t-il avec un sincère accent de tristesse.

— Non, non, s'écria-t-elle vivement. Il vaut mieux en finir. Vous m'oublierez. Je suis un être méchant et futile : tenez-moi seulement compte de la loyauté de ma démarche.

— Vous êtes sans pitié.

— Georges !

— Cela ne vous coûtait guère de mentir encore. Je me serais guéri lentement.

— Je... ne pouvais plus.

— Vous ne pouviez plus ? Cela vous coûtait donc beaucoup ?

— Oui... beaucoup.

— Je vous faisais horreur ?

— Non, pour l'amour de Dieu ! gémit-elle les yeux pleins de larmes. Mais, nous ne pouvions continuer cette existence, croyez-le...

Un grand silence tomba entre eux. Georges s'était caché le visage dans ses mains. Quand il se leva pour venir s'asseoir de nouveau près d'elle, son visage était dur et froid.

— Je savais tout cela depuis longtemps.

— Vous le saviez ?

— J'en étais aussi sûr que de la lumière du soleil.

— Que je ne vous aimais plus ?

— Que vous ne m'aimiez plus.

— Pourquoi m'avoir laissée vous en faire l'aveu.

— Pour l'entendre de votre bouche. Mais, je connaissais parfaitement l'état de vos sentiments.

— Vous me le disiez... quelquefois...

— Croyez-vous que c'était un simple doute, une parole en l'air ?... C'était une certitude. Je l'ai compris dès le premier moment.

— Mon Dieu ! quelle vilaine chose que la vie !

— Ne gémissez pas... Ne vous lamentez pas, je vous en prie. Moi non plus, je ne vous aime plus.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, tant mieux. Cependant, c'est vous qui avez commencé. Ah! vous avez été beaucoup plus vite que moi. Vous êtes un admirable exemple de fragilité et d'inconstance.

— Je mérite vos reproche ; injuriez-moi.

— Non. Pourquoi le ferais-je ? Vous avez raison. Je me guérirai vite. Je n'ai pas à vous cacher que vous m'avez fait beaucoup de mal. Je croyais mieux finir avec vous.

— Pardonnez-moi, fit-elle, confuse.

— Non, c'est impossible.

— Restons bons amis.

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Parce que aujourd'hui encore vous avez menti, madame Anne Mormile... menti comme la dernière des femmes.

— Comment cela ? s'écria-t-elle rouge de colère, en se dressant sur ses pieds.

— Vous êtes amoureuse d'un autre homme et vous le niez.

— Je le nie encore.

— Madame, je vous connais bien. Je sais quand vous aimez... Or, il y a quelqu'un au fond de cette affaire.

— Non, répondit-elle d'une voix sourde.

— Si, si, il y a quelqu'un, répéta-t-il avec entêtement.

— Non.

— Menteuse ! Quelle menteuse vous êtes !

— Georges !

— Ah ! je ne vous savais pas aussi hypocrite !... Toutes les vertus, ma chère ; celle-là manquait à la collection.

— Adieu, fit-elle en tournant le dos.

— Vous ne vous en irez pas !

— Laissez-moi passer.

Il la prit par le bras pour l'obliger à se rasseoir, et les yeux dans les siens, l'haleine en feu, il s'écria :

— Tu ne partiras pas avant de m'avoir dit son nom !

— Georges, tu es fou !

— Peut-être !... mais je te jure que tu ne sortiras pas d'ici.

— Je n'aime personne, personne. Tu connais ma vie... balbutia-t-elle, épouvantée de cette violence.

— Qu'importe ! Tu as un autre amant... Qui est-ce ?

— Je n'en ai pas.

— Sois bonne, sois franche, avoue...

— Je n'en ai pas.

— Je t'en prie, au nom de notre amour passé, avoue...

— Je n'en ai pas.

— Tu as peur pour lui, sans doute ?

— Je n'ai pas à avoir peur, je n'ai pas d'amant.

— Je ne lui ferai aucun mal, je te le promets.

— Tais-toi, Georges, finissons-en.

— Je ne me battrai pas en duel, cela n'en vaut pas la peine : je ne suis pas un homme tragique, moi ! Mais, je veux savoir...

— Tu perds la tête.

— Ne t'illusionne pas, la curiosité seule me pousse à te questionner.

Et pour bien montrer son calme, il s'assit en allumant une cigarette.

— Laisse-moi partir, Georges, supplia-t-elle.

— Jamais de la vie ! Parle...

— Mais, je n'ai rien à te dire. Tu ne vois pas que tu me tortures inutilement ?

— Paix, ma chère ! Tu ne t'en iras pas, crois-moi.

— On m'attend... Aie pitié de moi.

— Tu n'as pas eu pitié de moi.

— Je n'aime personne.

— Inutile de mentir encore... Confesse-toi...

— Non, non... murmura-t-elle après un violent effort.

— Alors, peut-être pouvons-nous nous entendre, fit-il avec une figure si mauvaise que la pauvre femme frissonna.

— Que dis-tu ?

— Oui, nous entendre... Tu n'aimes personne, et je dois te croire. Moi, je t'aime toujours...

— Georges !

— Hélas !... Tu me plais infiniment. Aujourd'hui encore, je te trouve adorable.

Elle rougit, dans un mouvement de pudeur offensée et le regarda avec épouvante.

— Je suis certain que tu ne refuseras pas une proposition que je vais te faire ?

— Quelle proposition ?

— Sois encore ma maîtresse pendant six mois, jusqu'à ce que j'aie trouvé, moi, une autre femme, toi, un autre homme.

— Quelle infamie ! cria-t-elle en levant les bras.

— Comment, une infamie ? N'étais-je pas ton amant hier encore ? Tu n'en as pas d'autre, garde-moi. Cela me consolera un peu. Je souffre profondément... Ne me laisse pas ainsi...

La malheureuse ne comprit pas le guet-apens dans lequel il voulait la faire tomber ; elle dit gravement :

— Tu me proposes là un marché honteux.

— Je te demande seulement de me témoigner un peu d'affection, ma chère Anne, tu as toujours été si tendre pour moi ! Pourquoi me traiter comme un misérable ? Je ne t'ai rien fait cependant. Tu ne m'aimes plus et tu veux me quitter, soit !... Moi, j'implore quelques jours de répit avant l'exécution finale.

— Me donner à toi, sans amour ?

— Ne l'as-tu pas fait jusqu'à présent ?

— Je m'en repens, et je t'en fais mes excuses.

— Sois juste, sois femme, sois pitoyable, ne m'abandonne pas...

— Mais, je ne t'aime pas.

— Tout m'est égal, pourvu que tu sois encore mienne, pourvu que j'aie cette illusion et cette dernière consolation ! Pourquoi t'indigner ? Il n'y a rien de mal là.

— C'est ignoble !

— N'ai-je pas été ton amant ? Ne m'as-tu pas choisi de ton plein gré ? Ne m'as-tu pas aimé un moment ? Qu'est-ce que peuvent te faire six mois de plus ou de moins ?

— Jamais ! jamais !

— Ce que tu refuses, je l'obtiendrai.

— De force !

— Je ne sais, mais je l'obtiendrai. Je ne te quitterai pas d'une minute, je ne te laisserai pas un moment de paix ou de tranquillité, je te poursuivrai jusque chez toi, je t'obligerai, tu me comprends, à faire ce que je veux !

— Non. Je n'obéirai pas.

— Allons donc ! Tu es faible, tu as peur de moi, du scandale, de ton mari, du monde, de tout, et tu céderas... Tu auras des remords, des regrets, du dégoût, mais tu te soumettras et tu seras à moi tant que je voudrai !

— Non, non, cria-t-elle, la tête perdue.

— Je voudrais bien voir ta résistance !

Livide, immobile, rigide, appuyée contre le mur, elle se sentait glisser dans le précipice qui s'ouvrait sous ses pas ; elle balbutia les dents serrées :

— Tu ne feras pas cela, quelque chose t'en empêchera...

— Quoi donc ?

— Il y a un obstacle qui est ma défense et ma sauvegarde...

— Je ne connais rien qui puisse me retenir. Tu seras ma maîtresse, je le jure sur ma mère.

Elle fit quelques pas vers lui et déclara d'un ton net :

— J'aime un autre homme.

— Ah ! fit-il très froid, subitement calmé.

— Je voulais te le cacher, mais tu l'as voulu... Je te le répète une dernière fois : j'aime un autre homme.

— Très bien ! Il t'aime ?

— Je l'aime, répliqua-t-elle en esquivant la réponse.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis des mois, des mois...

— Et tu venais ici ?

— Je venais ici.

— Quelle horreur ! fit-il avec un mouvement de répulsion.

— C'est une horreur, mais c'est comme cela.

— Toutes les femmes sont pareilles : la meilleure ne vaut rien.

— Tu as raison, mais ce n'est pas ma faute.

— De qui, alors ? La fatalité peut-être...

— La fatalité. Je n'ai pu me soustraire à cet amour.

— Il a su te convaincre ?

— Non, il n'a pas même essayé.

— Il t'a fait une cour savante ?

— Non.

— Il est mieux que moi ?

— Beaucoup moins bien.

— Il est plus riche, plns élégant, plus à la mode que moi ?

— Rien de tout cela.

— Alors ?

— Alors, je l'aime.

— Et lui ? Il t'aime sans doute à la folie ?

— Pas du tout.

— Il ne t'aime pas ?

— Il ne m'aime pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne lui plais pas ; ou parce qu'il en aime une autre ; où parce que les femmes ne le charment plus.

Le dialogue continuait bref, serré, précis. Debout, l'un devant l'autre, ils s'examinaient, les regards croisés.

— C'est donc un héros de roman ?

— Je ne crois pas.

— Tu le connais cependant ?

— Si je le connais !

— Et tu me quittes pour lui ?

— Oui.

— Tu perds un amour loyal, franc et fort pour une chimère de ton esprit ?

— Hélas !

— Nomme-le moi ?

— Jamais. Cela doit te suffire de savoir que je l'aime.

— Mais tu es folle... folle à lier ! Comment ! tu as une affection solide et sûre, tu as un amant qui t'adore, tu as un coin dans la vie où tu peux être calme et heureuse, et tu abandonnes tout cela pour je ne sais quoi, pour un sentiment indigne...

— Indigne, oui !

— Et tu renonces à ces joies de l'âme et des sens pour te livrer à d'odieuses compromissions, à des tentations certaines, à des fautes irréparables...

— Oui, oui, oui.

— Mais, qu'est-ce que cet être-là a donc fait pour te séduire, pour te prendre, pour te retenir ainsi ? Qu'aimes-tu en lui ?

— Son indifférence, dit-elle d'une voix profonde.

Eh bien ! l'homme sceptique, l'homme cynique, l'homme égoïste, qui avait fait toute cette scène pour satisfaire une curiosité malsaine, cet homme pâlit mortellement et s'approcha d'elle, les mains tendues comme s'il voulait l'étrangler.

— Tu aimes ton mari ?

— Oui, fit-elle en baissant la tête et en ouvrant les bras.

— Ton mari qui n'est pas amoureux de toi, qui t'abandonne, qui te jette dans mes bras depuis un an ?

— Oui.

— Cet être méprisable ?

— Cet être méprisable.

— Ce corrompu, ce dépravé ?

— Ce corrompu, ce dépravé.

— As-tu donc perdu toute honte, toute pudeur ?

— Oui.

— Ah ! lâche, lâche ! cria-t-il.

— N'es-tu pas lâche aussi ? Mon mari n'est-il lâche également ? Je suis votre femme à tous deux : *Je suis comme vous*. Adieu.

Et elle s'en alla sans se retourner.

MATILDE SERAO

Traduit de l'italien par MME CHARLES LAURENT.

FIN



MATILDE SERAO

Fécondité [1]

Comment, avec de la vigueur, de l'énergie, de la décision, on peut échapper aux alvéoles étroites, aux caveaux de Procuste de la vie de Paris; comment au lieu de la pauvre vie de l'employé serré entre les ais d'un étroit bureau, gîté dans de petites niches sous les combles, un homme peut se tailler, par les travaux dédaignés des champs, une vie large, libre, triomphale ; comment, au lieu de se flétrir derrière une caisse, comptant chichement ses parcelles de vie, il peut rayonner en ses enfants et jeter une famille de patriarche par tous les enclos environnants et même rayonner dans les immenses territoires de la France coloniale et créer une famille qui contienne en petit sa métropole et ses colonies, — voilà le sujet du roman d'Emile Zola. Aussi ceci : c'est que si la bourgeoisie s'épuise de détraquement, de mauvaises mœurs, et se détruit en plaçant ses espérances sur de trop peu nombreux et trop frêles héritiers, à côté d'elle, dans le petit patronat, parmi ces employés qui sont en somme des ouvriers contraints à la jaquette ou à la redingote, une classe nouvelle s'élabore, ayant toutes les énergies de l'ancienne bourgeoisie, alors qu'elle n'était pas victorieuse, et que ces premiers représentants du quatrième état, issus du Tiers sont aptes à toutes les besognes civilisatrices et à toutes les pacifiques conquêtes; accessoirement, qu'il faut réagir contre la manie exclusive de l'usine et du négoce, et que la vieille terre, pas encore épuisée, peut encore nourrir royalement les bras qui veulent s'occuper d'elle, et qu'il y a là un excellent point de départ.

Le sujet englobe (puisque la bourgeoisie défaillante, privée du droit d'aînesse qui, rayé de ses lois, est un peu resté dans ses mœurs, a souvent adopté la théorie du fils unique, et qu'elle meurt de ce système qui appauvrit ses forces vives) la question des malthusianismes, des précautions, des restrictions à l'accroissement des familles, bref le problème de la dépopulation. Corollairement l'auteur doit étudier toutes les causes qui, connexes à cette volonté d'avoir un minimum d'héritiers pour leur assurer le maximum de fortune, décident l'infériorité prolifique de la France. Ce sont certains vices féminins, certaines pratiques médicales, l'habitude déplorable de confier les enfants en masse à des paysans âpres, au lieu d'en surveiller la croissance. Les enfants meurent de par la cupidité de leurs parents ou de par la cupidité des nourrisseurs. De plus, la loi physique étant, pour l'homme et pour la femme, de devenir chefs de famille, autant que du temps ancien de l'organisation par clan, l'homme qui se restreint au fils unique est mené, par la nécessité de son tempérament, à des excursions hors chez lui, qui peuvent aboutir, par la

(1) Emile Zola : *Fécondité* (Fasquelle).

procréation d'enfants qu'on abandonne, à augmenter la lie des grandes villes et recruter les bandes de rôdeurs et d'assassins.

La femme, dévoyée de son rôle de mère et d'éducatrice, exposée, par le malheur de perdre son fils unique, à devenir une dévoyée, un organisme opérant à vide, peut par affolement être amenée, soumise qu'elle sera toujours à l'idée de famille, jusqu'au crime. Hors des voies droites et ordinaires, pas de salut. Toute la prospérité, au bout de la vie simple et normale.

C'est pourquoi toutes les fortunes, toutes les situations qui pèsent sur Mathieu Froment au début du roman, se lézardent à son profit, tandis que lui s'élève, et que, bon créateur d'hommes, il a des énergies à substituer tout autour de lui aux forces de familles qui défaillent, et occupe par les siens toutes les ruches qui allaient tomber en déshérence faute de travailleuses abeilles.

Tout ceci s'enclot dans un beau rêve harmonieux de patriarcat nouveau.

La légende de Chantebled évoque, avec toutes les différences, ces départs de familles pour le Far-West, dont des ouvrages mal faits et développés en romans d'intrigues, comme *la Prairie* de Cooper, donnaient implicitement et involontairement l'impression. Ici, c'est d'un ton très moderne au début, et sans le biblisme, qui ferait penser à une exode des Boers. Pourtant, dans le grossissement de son idée, Emile Zola n'a point reculé, — dans le chapitre final et apothéotique, lorsqu'arrive, au repas des noces de diamant de Mathieu et de Marianne, le petit-fils qui représente le rameau du Niger (ceux qui sont allés au loin, dans leur défrichement audacieux, transplanter la dynastie) — devant l'emploi de certaines formules de l'épopée en prose du commencement de ce siècle : le jeune Dominique, DIT le Niger et les champs bornés par le seul horizon, et les troupeaux noyant les berges du Fleuve Niger, comme les héros de Chateaubriand DISAIENT les beautés homériques et les pompes de Sion. Il y a là, dans la conception de l'écrivain, une scène de poème concluant le déroulement de ses images en prose ; il hausse le ton pour conclure sa fresque par un hymne de couleurs vives à l'honneur du patriarcat nouveau, dont il emprunte l'idée aux possibilités qu'ont éveillées dans son esprit les idées anarchistes (quoique ses personnages restent fermement dans les cadres d'une société qu'ils se bornent à aménager à leur profit et pour le bien de l'espèce). Passé les chapitres qui décrivent, de sa touche rude et précise de romancier naturaliste, les années de mal, de misère et la grande ville, il développe, largement, en mélopée joyeuse, un chant d'avenir, à son sens, prophétique.

Il semble qu'une objection sera faite à *Fécondité*, qui est facile et même se présente d'elle-même. Déjà Zola a abordé la question de la Terre et, sans conclure absolument, il paraissait ne point s'arrêter à une solution aussi sereinement épique.

La Terre, dans le roman de ce nom, est lotie aux mains d'êtres

durs et âpres, quelle courbe plus qu'elle n'élève ; la passion de la propriété y est la source de vices et de crimes. Le fermier (1) qui s'obstine à vouloir s'enrichir par les méthodes nouvelles, qui voudrait déplacer en avant les routines du paysan, y échoue, et le roman pose l'antithèse, difficile à concilier, entre les besoins de l'ouvrier des villes, qui a besoin que le blé soit bon marché, que les vaisseaux d'Amérique entrent librement dans les ports, déchargent sans douanes les moissons énormes des terres vierges, et ceux du paysan qui, pour être heureux, doit vendre cher son blé.

La Terre, il est vrai, est roman d'ordre historique, faisant partie de la série des *Rougon-Macquart*, se terminant par le départ de Jean pour l'armée au début de la guerre de 1870. De plus, la pensée de Zola a pu évoluer ; avec sa grande sensibilité devant les indications de la vie contemporaine, a-t-il noté les commencements d'exode hors des grandes villes, dont le souci commence à hanter de nombreux cerveaux.

En effet, après la conception de la ville monstre, de la ville énorme accaparant toute la moelle d'un pays, s'entourant simplement d'une banlieue maraîchère et de petites villes, que l'on utilise un peu comme des colonies, en y plaçant un lot à peu près numériquement égal de budgétivores, beaucoup commencent à réfléchir aux dangers du groupement excessif, aux dangers de l'invasion permanente de Paris et rêvent de vie plus large et plus facile. Ici encore, la dure leçon des faits a été l'inspiratrice de la théorie ; elle semble solide, puisqu'elle naît d'un besoin.

Quoi qu'il en soit, que Zola ait varié ou qu'il ait abordé seulement à son heure une idée qui ne pouvait trouver de place dans *la Terre*, ressortissant à l'histoire d'une famille sous le Second-Empire, l'objection qu'on lui adresserait serait sans grande portée, son droit strict étant d'évoluer. Quoiqu'on l'ait représenté assez souvent, et parfois d'après ses propres déclarations, comme fortement têtu et s'opiniâtrant dans ce qu'il croit bon et nécessaire à dire, il faut constater que depuis la conclusion des *Rougon-Macquart*, Zola a fort évolué.

Evidemment évolution ne veut pas dire changement total, encore moins contradiction ; mais il est certain qu'une fois la plume posée à côté de l'énorme ouvrage, il s'est pris à réfléchir, à réfléchir autrement que ne l'y enserrait son multiple et considérable sujet. Il a pu avoir, dans un désœuvrement nécessaire, dans un repos bien gagné, de ces flânes d'artistes dont parle Goncourt, parfois si fécondes en résultats nets et presque immédiats. En tous cas, une grosse obsession d'unité dans une œuvre entreprise disparaissait pour lui. Or déjà, si l'on se souvient, alors même qu'il continuait l'histoire des Rougon, il avait été tenté de répondre aux nouveaux désirs d'une nouvelle génération. Renseigné, d'une façon plus ou moins exacte, sur cette matière, apparemment un peu confuse, car on mêlait le symbolisme,

(1) Il semble que le couple Lepailleur soit mis là pour obvier à cette critique.

l'occultisme, le psychisme et une foule de choses n'ayant entre elles aucun rapport, il avait eu le désir de donner à ces générations jeunes le livre dont elles avaient besoin, le livre qu'elles cherchaient en elles-mêmes. Il avait cru voir qu'on était sur la piste de quelque chose de tendre, de presque bégayant, avec des retours aux vieilles croyances, ou à de la vieille imagerie. De jeunes réalistes côtoyant les novateurs croyaient sincèrement qu'il s'agissait de substituer au rationalisme une sorte de philosophie vaguement idéaliste proche de celle des griots soudanais. C'étaient des gens de bonne foi. D'autres étaient moins doués de cette qualité, qui, dans la critique, parlaient à tort et à travers, se trompaient, mentaient et les plus ardents à annoncer une ère nouvelle n'étaient pas toujours les plus clairvoyants. Il y avait en effet des braves gens qui voulaient à toute force être primitifs; il y avait de tout; on entendait mal les voix nettes qui s'élevaient du fond de revues qui étaient un peu des caves, non pas par leur obscurité intérieure, tant s'en faut, mais par l'obscurité extérieure qu'on aimait propager autour d'elles, les voix nettes de gens sachant ce qu'ils voulaient et qui tâchaient de se débarrasser d'un tas d'Alcibiade coupant la queue de leurs chiens; je le répète, dans la presse, aucun renseignement utile, bon à un critique consciencieux. Etant donné l'état des choses, il eût fallu à ce critique, pour une enquête sérieuse, s'il avait dépassé par l'âge les jeunes gens qui se cherchaient un idéal neuf, infiniment de temps et tout un effort pour se dégager des préjugés qu'avaient fait naître les propos parlés ou écrits, et pour démêler la vérité des œuvres sérieuses. Zola ne comprit pas bien. *Le Rêve*, roman poétique bon en lui-même, ne présentait rien à cette génération nouvelle que Zola n'avait pas réussi à se représenter exactement. Il y avait d'ailleurs différences trop grandes entre les buts qu'il avait toujours poursuivis et les ambitions nouvelles, et cette application de son tempérament à un registre qu'il n'avait pas tenté ne produisit qu'un livre de Zola, différent des précédents, une sorte d'intermède musical aux Rougon.

Dans *Fécondité*, Zola semble avoir pensé à réaliser les vœux et les recherches d'une autre couche de jeunes gens, postérieure d'une douzaine d'années à ceux qu'on appela si vaguement symbolistes. Il semble y avoir infiniment mieux réussi; d'abord les recherches de ces jeunes gens sont infiniment plus proches des siennes; ensuite elles sont beaucoup plus faciles à embrasser, parce que simples et étroites. Après des écrivains qui voulurent opérer dans l'idée pûre, une lutte de pensée avec les philosophies, les dépasser de neuf et de vrai, et lutter pour la beauté des formes poétiques avec la musique (ambition belle quels qu'aient été les résultats) vint une génération d'esprits volontairement simples, ambitieux de chanter l'églogue, l'idylle, de moduler les joies du dimanche, tous les plaisirs de l'homme et de chanter son travail; on a essayé de belles *Marseillaises de la Paix*, on a redécouvert les vendanges, les travailleurs descendant les coteaux, les grappes, les

moissons ; cela pas mieux que les immédiats prédécesseurs qui y avaient donné, de même que leurs prédécesseurs à eux-mêmes, la nécessaire attention, mais ne s'y cantonnaient pas de façon exclusive. Il est si vrai, au point de vue de la compréhension des foules, que restreindre son action c'est en augmenter la portée, que quelques personnes purent croire qu'on chantait mieux la nature, parce qu'on ne chantait qu'elle, et encore à ses moments souriants. Cette génération moins soucieuse d'intensité intellectuelle, moins soucieuse du rôle du poète dans le monde, moins soucieuse de sa chimère et des horizons cérébraux était infiniment plus près de Zola, dont elle se réclamait d'ailleurs. Et c'est le livre qu'ils cherchaient que Zola leur donne, sauf naturellement les différences de tempérament, d'intellectualité, sauf toutes les possibilités de leur avenir, sauf, que je ne veux pas dire non plus que leurs livres sont beaux, et que la simplicité de leurs conceptions, c'est-à-dire le manque de complexité de ces conceptions, soit à vanter. Je note seulement que *Fécondité* doit satisfaire une partie de la jeunesse actuelle, soit celle qui, ces dernières années, a fait le plus de bruit autour d'elle-même, et celle des jeunes poètes de province, qui ont poussé hors la vie de Paris. et sont moins sollicités par les problèmes que la grande ville engendre que par le souci de dépeindre leurs champs, leurs beaux soleils, et aussi leurs taupinières, qui ne sont pas, quoi qu'ils en jurent, et parfois en bons termes, des montagnes. Zola est d'accord, et cela touche au fond de son sujet, avec toutes ces tendances fédéralistes, fédéralistes pour l'art et pour la vie intime, qui veulent une place plus large, à une ombre plus commode, sur un terrain moins encombré. Mais où ils en sont à l'idylle et aux pipeaux, Zola, avec sa brutalité forte, passe à la théorie, et presque à l'action, tant *Fécondité* est vivante, tant il est certain que ce roman conquerra des activités et des énergies. Je ne sais pas si ce livre, avec ses drames d'entrailles, ses promesses de bonheur, ses analyses de misère, son lyrisme, son élan vers une chimère de demi-vol, ne va pas, bénéficiant de bien des idées antérieures, de bien des malaises, d'inquiétudes et de théories jetées déjà dans les esprits d'une autre race par Tolstoï et répercutées sur la nôtre, (sans adaptation possible, il est vrai), si ce livre, à la faveur de la grosse question de maternité qu'il soulève, des solutions humaines qu'il offre, à cause aussi du grandissement énorme de la personnalité de Zola, par sa belle défense de Dreyfus et sa place acquise de champion du droit, n'aura pas demain, en dehors du succès ordinaire des livres de Zola, le retentissement énorme, avec la même sonorité et la même influence sur les événements, qu'obtinrent au siècle dernier, à époques parentes, les grands livres de Rousseau qui firent les hommes de la Révolution. Je n'insiste pas sur la ressemblance des temps et sur le semblable conflit d'idées trop apparent.

Mais tout de même si un parallélisme trop scruté, trop minutieux, entraînant des comparaisons entre un Diderot, un Rousseau, un Grimm ou un Fréron et tel ou tel des écrivains de notre temps, pour-

rait par trop de précision voulue se trouver faussé, on peut dire qu'il y a, comme en ce temps-là, discussion sur les conditions économiques, et aussi discussion sur la vertu, et sur ce que doivent être les vertus de l'homme. A un moment où la question, au fond assez simple, de la vie quotidienne, usuelle, normale, se pose avec des problèmes tels que le féminisme, la lutte du patronat et des classes ouvrières, des producteurs et des intermédiaires, quand tant de philosophies qui sont des bouddhismes s'opposent à tant d'autres qui sont des épicuréismes et luttent ensemble contre la vieille organisation religieuse étendant ses dernières griffes, dans une complication assez grande pour que des hommes intelligents, tout en goûtant ceux qui leur disaient les vérités différentes de la philosophie de l'inconscient, des dérivations du positivisme ou des stricts matérialismes, aient admis ceux qui leur vantaient comme discipline les exercices spirituels de Loyola et autres balivernes, il n'est pas mauvais qu'un brave homme pose, comme à neuf, avec autorité, les questions simples de la vie. Il y a beaucoup de neveux de Rameau à qui un philosophe peut parler, il y a beaucoup de dames savantes et philosophes à qui un romancier peut adresser les éloges de la nature et de la vie ; les temps étant changés, il est inutile de s'adresser à l'homme pour le rendre sensible, mais on peut tâcher de le rendre normal. Bref, il peut être utile, dans ce désordre ou ce conflit, de reformuler des questions simples.

Or toutes les discussions sur le principe de la vie, son but, ses modalités, ses possibilités, ne peuvent rien à ce fait qu'elle est ; étant donné qu'elle est, il faut l'accepter, et la théorie d'un suicide général, si éloquemment qu'elle ait été présentée ou parée par les plus beaux pessimistes, un Vigny ou un Baudelaire, ne l'empêche pas d'être, avec intensité ; et le meilleur parti à en tirer n'est pas de la détruire, quels que soient les instincts y inclus, tels l'instinct de perversité, si fortement délimité par Poe, et qui n'est qu'un constraste à la vie nécessité par elle-même. S'il y a vie, il y a groupement de vies, instincts vitaux, défense de ces instincts, et par conséquent société. Le fait que la société est, ne conclut pas à la nécessité de sa destruction, mais seulement à la nécessité d'un aménagement meilleur. Nous étouffons, c'est vrai ; desserrons-nous, dit Zola ; la vie est lourde, allégeons-la, donnons-nous de l'air et de l'espace : le travail des villes est dur, oppressif, malsain, allons travailler à la campagne, dit Zola. Des gens se plaignent que les enfants, différents d'eux, ayant reçu, grâce à eux, une instruction plus complète, les méconnaissent et que c'est un dur fardeau que d'être père de famille. Faites-les semblables à vous, intéressez-les à une large besogne où vous aurez besoin d'eux, dit Zola. Mais ces fils qu'on a tant de mal à créer, on les perdra. Précautionnez-vous de plusieurs. Mais la vie comme ça n'est ni drôle ni esthétique. Habituez-vous et vous finirez par en déchiffrer la poésie différente de celle dont vous avez la notion.

Tout cela est à peu près sans réplique, car cela repose sur des cons-

tatations d'existence. Ça pourrait être beaucoup mieux ; enfin cela existe.

Mais l'Elite ! Ceci est la seule objection valable. Cette société d'agriculteurs jetant des rameaux dans les villes, usiniers, commissionnaires, ingénieurs, et au de là des mers, des colons, aura-t-elle place pour les trouveurs de pensées et manières de sentir nouvelles, ou traduites de façons neuves. Sans doute, il semble bien que la famille Froment ne produit ni rêveur ni poète, mais il a bien fallu un écrivain pour la décrire, et il en faudra pour décrire les nouvelles familles Froment. Et puis parmi ces pasteurs nouveaux qui auront des troupeaux immenses sur les berges de fleuves moins chantés que la Seine, il y en aura bien un ou deux qui auront des sensations fraîches (car tout est là, et quand on dit neuf, c'est cela que l'on veut dire) et qui les écriront, et les rythmeront. Je ne pense point qu'on les mette à la porte de la république agricole et industrielle qu'on nous annonce. Elargissons la question par delà le roman qui nous occupe ; il n'est point rare de converser avec des gens actifs, intelligents, sérieux, lettrés, souvent même littérateurs, artistes ou mêlés à l'art, qui vous annoncent avec un peu de certitude dans le ton que, dans le prochain siècle, siècle d'activité, de chemins de fer multipliés, d'électricité, d'automobilisme, d'aviation, l'art mourra, qu'on n'aura pas le temps d'en faire, que l'imagination sera scientifique ou ne sera pas. Il est probable que c'est une forte erreur, et que l'apparence, seulement l'apparence des quelques dernières années (car au fond on n'a jamais tant défriché de terrains littéraires) peut produire cette impression. Et j'entends bien que la littérature, pour ne parler que d'elle, ne sera pas seulement cette louange des sources, des vendanges, des fêtes de l'année qu'elle a failli être un instant, dans les théories d'un Robespierre, qu'elle ne se condamnera pas à être morale, enthousiaste, naïve, et toujours étonnée devant les germinations et devant les automnes, mais qu'elle acquerra, au contraire, plus de complexité encore et nécessitera des analyses autrement aiguës de l'homme, des grandes villes et des bas-fonds de Société.

De même que Zola voit dans l'avenir des fêtes patriarcales réunissant, aux sons de belles voix, toute une nombreuse descendance et les représentants de tous les rameaux d'une famille épars aux quatre coins du monde, on peut se figurer que, dans cette vie de travail énorme et général qui est la vie prochaine, les soirs de l'homme seront tous donnés aux plaisirs esthétiques, que les gens, affranchis de bonne heure d'un travail moins dur, auront dans la ville les représentations théâtrales, et quand ils n'auront pas envie d'y aller, ils auront les livres, les mêmes livres de poème, de drame, les mêmes récits qui leur conteront les aventures de l'âme humaine, à telle date, en tel milieu. Est-ce que le Levine de Tolstoï, ses foins rentrés, ne prend pas des livres ? Est-ce que le Solness d'Ibsen, si ambitieux soit-il de construire, n'est pas amoureux comme l'homme des vies primitives ? Que l'art se modifie, certes, c'est probable ; il se

purifiera; je ne veux pas dire qu'il prêchera ou qu'il moralisera; je veux dire qu'il se débarrassera de nombre de genres parasites, et d'accommodations inutiles. Sans doute, l'homme de plus tard, pressé, n'aura pas besoin de ce nombre de livres ou d'articles, qui ne sont que des commodités de la conversation, qui ne sont pas des fauteuils, mais où l'on peut si bien dormir, après qu'on y a trouvé banalement ce qu'il faut dire, ce qu'il est à la mode de dire, les cancans du jour, les opinions toutes faites et les épigrammes faciles. Les livres qui sont propos de salon, ou les articles qui sont propos de couloir, appartiendront, sans doute, dans un avenir très prochain, à un genre très passé; on préfèrera peut-être lire des œuvres d'imagination que les travaux de critique fabriqués sur eux; mais il y aura tout bénéfice. La fantaisie, la tendresse, l'émotion n'y perdront rien; les producteurs n'auront rien à regretter, ceux qui pourront donner quelque chose de précis et d'intéressant à des gens qui auront été tout le jour occupés par leur propre imagination scientifique; mais évidemment ces lecteurs, plus nombreux et plus développés dans le sens scientifique, souriront des intermédiaires qui voudront leur expliquer les œuvres d'art. Il y aura toujours des lecteurs pour les beaux poèmes et pour les bons romans, pour leur beauté d'art, et non pour leur tendance.

Je dis, pour leur tendance, car l'apparition de *Fécondité*, et tout le rôle d'Emile Zola durant ces derniers temps reposent une question souvent débattue depuis quelques années, et semblent faire pencher la balance d'un côté. Etant donné le travail des artistes qu'on dénomme si improprement les artistes de l'art pour l'art, et le travail de ceux qui puisent leurs éléments à l'action presque immédiate, le parallèle fait entre les deux façons de produire, il semble que la grande glorification dont Zola est digne assure le triomphe de ceux qui voient dans la littérature uniquement un moyen social.

Cela n'est qu'apparent. Evidemment, aux moments d'anxiété, l'esprit des foules se porte vers ceux qui enseignent, vers ceux qui lui indiquent une voie, qui le font avec détail, au moyen presque de tableaux faciles à saisir d'un coup, et l'élite reconnaît trop fortement ses préoccupations dans ce genre d'œuvres pour ne point s'y intéresser passionnément; mais, la tourmente passée, une fois les choses classées, ou plutôt une fois le mouvement des choses momentanément ralenti, car il ne s'arrête jamais, et les faits se déplacent dans la nomenclature qui les veut enfermer, dès qu'il y a une chance de repos, l'homme revient aux livres qui lui parlent, non pas de son mode de vivre, mais de son essence, et non seulement de son essence, mais encore de ses héréditaires chimères, c'est-à-dire de ses buts les plus difficiles à atteindre et encore lointains.

Et alors toute l'œuvre des rêveurs reprend sa valeur entière, et, après avoir écouté les sociologues, le monde revient à ses poètes. Quand le temps des livres qui auront clarifié le moment actuel et l'immédiat avenir sera passé, croyons bien que le lecteur recherchera son âme, et relira les Baudelaire, et les Mallarmé, et les Nerval, et tant d'autres

qui n'ont point cherché à lui dicter des lois, mais à lui présenter un miroir, et à l'enchanter de rythmes, ou de fantaisies imprévues. La littérature a besoin de ces moissons alternatives de rêveurs et de combatifs pour être complète, pour donner le symbole de l'individu complet, agissant à certaines heures et réfléchissant à certaines autres, bâtissant sa demeure, et puis l'ornant. Et si les lutteurs, les écrivains du rêve pratique, les forgeurs de devenir matériel, les prophètes du meilleur mode de vivre ont leur heure, leur influence immédiate plus grande, l'immense projection de leur nom parmi tout le contemporain, s'ils ont eu plus de jeu humain, et si peut être ils restent davantage dans la mémoire humaine, à cause du fracas de leur nom, ils y demeurent moins précis, et moins souvent, plus tard, un homme prend leur livre pour occuper son repos ou s'exercer à penser, hors sa sphère immédiate. Satiriques, ils ont laissé leur aiguillon dans le corps qu'ils ont piqué et qui est pourri. Réformateurs, ils vivent dans la pratique des choses et ne fournissent plus au besoin du rêve. Ils demeurent aussi considérables, mais pas de même façon. Shakespeare et Bacon survivent diversement, Rousseau et Prévost, Constant et Stendhal, et que d'autres comparaisons possibles, toutes distances, toutes différences observées; et, pour conclure, le fait que *Fécondité* est un beau roman n'embellit pas les mauvais romans à tendance, pas plus que la beauté d'un noble poème ne rejaillit sur les versiculets sans portée.

Fécondité est un beau livre. Il semble marquer dans l'évolution intellectuelle de Zola une date aussi forte que celle de *la Fortune des Rougon*, de *l'Assommoir*, de *Germinal*, qui avaient été les plus glorieuses. Zola dépasse l'indécision presque où il était depuis la termimaison des Rougon-Macquart. La supériorité de ce livre sur *Lourdes*, sur *Rome*, sur *Paris*, paraît considérable. Zola est sorti de la discussion des idées, où il ne semble pas toujours le plus heureux, pour rentrer dans une grande gamme humaine. Il semble que Zola soit à l'apogée de sa gloire; il vaut mieux être persuadé qu'il est seulement à un point supérieur d'évolution. Le roman naturaliste, tel qu'il l'avait créé à côté du roman épique de Flaubert, n'était pas complet sans son intrusion dans la vie active, que Zola avait annoncée, déjà, lorsqu'il inscrivait le rôle du romancier futur comme celui d'un architecte qui sonde les bases de la société et ses murailles, et indique où le marteau sonne creux. Ce qu'il promettait, il l'a tenu; il est entré, non pas dans la politique, mais, pour ainsi dire, dans la socialité, sur une question qui regardait tout le monde au même point, sur un fait de justice sur lequel tout le monde avait le droit de donner son avis. Il a été dans le rôle que doit prendre, à certains moments, l'écrivain; il a été le héraut de la conscience obscure de tous, et la voix forte de tous ses confrères en art, usant ainsi noblement de l'avantage que lui donnaient sur tous, pour se faire entendre, ses nobles succès antérieurs et l'aveu, obtenu auparavant de tous, de sa haute valeur

d'artiste. En obéissant ainsi à sa conscience et à son caractère, il a obtenu une chose à laquelle bien des écrivains avaient pensé lorsqu'ils évoquaient les horizons lointains de leurs ambitions : c'est ce principat d'ordre moral, plus encore que littéraire, qu'avait exercé Hugo à la fin de sa vie. Il a été, comme lui, la voix du faible : et il est à la place où fut le grand poète.

Ce qui prouve bien qu'il existe un jeu alterné de genres, et que le principat d'Hugo ce n'était pas en imitant servilement sa technique poétique ou sa fiction romanesque qu'on pouvait l'obtenir.

GUSTAVE KAHN

La Rentrée des Chambres

Monsieur le directeur, rédacteur en chef « du Bulletin-Panthéon des grands hommes de la Troisième République », 83, rue des Aubépines, Bois-Colombes (Seine).

Monsieur le Directeur,

Je m'empresse de vous adresser les renseignements que vous avez bien voulu me demander et qui vous sont nécessaires pour établir dans votre journal la notice me concernant.

MARTIN dit MARTIN-MARTIN (*Félix, Alban*), né le 6 juin 1850, à Saint-Hermentaire (Plateau-Central).

Après avoir fait de fortes études au collège de La Marche, une maladie de croissance m'empêcha de poursuivre l'obtention de mes grades universitaires. Je rentrai dans mon domaine familial des Petits-Cailloux (commune de Saint-Hermentaire), où la mort prématurée de mon pauvre père devait me laisser, tout jeune encore, à la tête d'une importante exploitation viticole. Insister sur ce point que, pendant l'Année Terrible, bien qu'exempté du service militaire et à peine majeur, je n'en ai pas moins abandonné de gros intérêts pour venir accomplir mon devoir et ai figuré jusqu'à l'armistice comme adjoint au secrétaire-trésorier, des francs-tireurs du Plateau-Central.

Je passe bien entendu sur les événements d'ordre purement intime qui ont suivi, tels que mon mariage avec mademoiselle Martin-Bedu ; peut-être cependant pourra-t-il être intéressant pour vos lecteurs d'apprendre que M. Martin-Bedu, mon beau-père, ancien avoué, est le doyen des maires du Plateau-Central, et que, seuls, deux autres de ses collègues plus âgés, l'un dans le département de l'Ardèche, l'autre de la Drôme, lui disputent le décanat pour la France entière.

Très absorbé par les soins de mon exploitation, je ne songeais nullement à la vie publique, lorsqu'en 1886, le Conseil municipal de Saint-Hermentaire ayant été dissous, les républicains m'offrirent de se grouper autour de moi pour démolir la réaction à qui nos divisions avaient jusqu'alors malheureusement laissé le champ libre. Bien que je ne m'occupasse point de politique, mes convictions et celles de ma famille étaient suffisamment connues ; d'autre part, ma situation dans le pays me donnait une certaine influence ; bref, je ne crus pas pouvoir me dérober à l'œuvre de discipline républicaine pour laquelle on faisait si spontanément appel à mon dévouement. Elu maire à une écrasante majorité, dès l'année suivante les républicains du canton me confiaient leur drapeau, et j'étais assez heureux pour le faire triompher, lors du renouvellement au conseil d'arrondissement,

après une lutte qui, j'ose le dire, ne fut pas sans gloire : ceci se passait en 1887.

Vers 1890, l'éducation de ma fille m'obligeait à venir m'installer à La Marche, et j'avais la bonne fortune de laisser les Petits-Cailloux entre les mains d'un gérant qui me donne toutes les garanties désirables, tant au point de vue des aptitudes que de l'honnêteté. A partir de cette époque j'ai donc pu me consacrer plus complètement à la défense et à l'affirmation de mes convictions.

La situation politique, dans notre arrondissement de La Marche, était la suivante : une population foncièrement républicaine, et même républicaine avancée, mais qui, par apathie, manque d'hommes, faute d'être conduite, votait depuis vingt ans pour un vieux suppôt de l'Empire, le baron Lambusquet.

Ma tactique a été bien simple, — réveiller les énergies, prêcher l'union, et surtout répéter ce que je répète encore : — *Les personnalités comme la mienne ne sont rien*, elles s'effacent devant les principes ; votez pour moi ou pour un autre, mais n'abandonnez pas les principes ! — Et c'est ainsi que j'ai pu chasser Lambusquet du Conseil général en 1893, et qu'aux dernières élections législatives, ses agents durent, pour lui obtenir encore une fois les apparences d'un succès, apitoyer les électeurs sur son grand âge et les persuader qu'il allait bientôt mourir.

Le baron Lambusquet est mort, en effet, comme vous savez, au mois de juin dernier : — malgré la campagne acharnée dont j'ai été l'objet de la part du maire réactionnaire de La Marche, Alcide Caille, mon concurrent, soutenu officiellement par l'Evêché et même, en secret, par certaines personnalités républicaines, — malgré l'intervention, à la dernière heure, d'un pseudo-candidat blanquiste, un certain Tripette, visiblement payé par mes adversaires pour tenter une diversion, m'enlever quelques voix et parvenir ainsi au ballottage, — le collège électoral réuni à la fin d'août m'a proclamé au premier tour, par 3.620 voix contre 3.273 à M. Caille, et 62 à M. Tripette.

Et maintenant je n'ai plus qu'une pensée, me mettre à la besogne et faire bonne besogne. Je ne me pose ni en légiste, ni en tribun ; mais j'ai quelque expérience ; j'ai l'honneur de représenter une région qui est la mienne et que je connais bien, dont les besoins me sont familiers, dont j'ai pu étudier à fond les justes desiderata. Nouveau venu dans l'enceinte parlementaire, j'aurai cette unique ambition de remplir le programme sur lequel les électeurs du Plateau-Central se sont prononcés et m'ont élu : — *Relèvement de l'agriculture et protection du petit commerce par la diminution du fonctionnarisme et grâce à une répartition plus équitable de l'impôt.* — Il me semble en effet, et j'ai toujours tenu, qu'il y aurait dans l'application de cette brève et simple formule plus de vérité et de bien-être efficace que dans les utopies dont se leurrent et nous leurrent trop de théoriciens en chambre de la Chambre. Mais il ne m'appartient pas d'en dire plus long

pour le moment, et vos lecteurs, comme mes électeurs, auront à me juger sur mes actes.

Vous me demandez si j'ai fait quelques publications ; comme je vous l'expliquais au début de ce résumé succinct, les soins de mon exploitation me laissaient peu de loisirs, que je devais occuper surtout à des lectures et à des études purement techniques. Néanmoins, en feuilletant la collection du *Petit Tambour du Plateau-Central*, on retrouverait un certain nombre d'articles parus sous divers pseudonymes, et notamment une série de « lettres du village », signées Jacques Bonhomme, où, sous une forme plaisante et avec des allusions locales, je discutais des problèmes économiques et sociaux : Voir en particulier les lettres ayant trait à l'échelle mobile, au privilège des bouilleurs de cru, et aux Bourses de Travail. A noter également une plaquette sur *Kléber et Marceau*, discours prononcé par moi à l'inauguration du nouveau groupe scolaire de Saint-Hermentaire, et dont plusieurs extraits furent cités avec éloges par M. Edouard Petit, le savant pédagogue.

Quant aux distinctions honorifiques, *dire simplement que je n'en ai jamais sollicité.*

La photographie que je vous envoie n'est qu'une photographie d'amateur, je puis même vous dire que c'est l'œuvre de ma fille. Notre photographe habituel de La Marche va tous les ans s'installer pendant la saison à la Bourboule, et il n'est pas encore revenu. D'ailleurs, cette photographie ne me paraît pas mauvaise, et naturellement je n'en avais pas d'autres dans les conditions que vous m'avez soulignées, c'est-à-dire en habit, portant mon écharpe en sautoir, et, à la boutonnière, mon baromètre de député.

Ci-joint également la somme de vingt-six francs en mandat-poste, pour frais réclamés de gravure, correspondance et publicité.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

MARTIN-MARTIN
Député du Plateau-Central.

P. S. — Mon beau-père me télégraphie à l'instant la mort de son collègue plus âgé de l'Ardèche ; vous pourrez donc imprimer que mon beau-père, Martin-Bedu, reste le doyen des maires de France, avec M. Canat, de la Drôme.

Mademoiselle Germaine Tirebois, chez Monsieur Tirebois, architecte, 88, boulevard Pereire, Paris.

Ma chère Germaine.

Vous êtes bien gentille de tant insister pour savoir la date de notre arrivée à Paris ; mais nous-mêmes l'ignorons encore ; vous comprenez, cela dépendra de l'époque de la convocation des Chambres, et père dit que, dans l'état actuel, on ne peut rien prévoir de précis à ce sujet.

Alors, vous voyez notre situation ; nous campons dans une maison à peu près démeublée, avec nos malles à moitié faites : ajoutez à cela une foule de petits ennuis, la saison qui avance ; ma mère, qui comptait me commander un costume en arrivant à Paris, s'est brouillée avec notre couturière, madame Prunet ; je n'ai rien à me mettre ; nous vivons en recluses. Enfin, père vient de se décider à partir pour Paris, arrêter un appartement, et « à moins d'événements graves », comme dit père, je crois bien qu'à la fin du mois nous serons complètement installés. Mais, mon Dieu ! que de tracas, et comme vous avez de la chance, ma chère, de n'avoir rien à démêler avec cette affreuse politique !...

Enfin, il ne faut pas que j'en dise trop de mal, puisque je lui devrai d'habiter Paris et de vous revoir : ah ! oui, cela surtout, ma chère Germaine ; il me tarde bien de vous avoir vue, et d'avoir causé un peu avec vous de ce grand et cher Paris de mes rêves, où vous voudrez bien me piloter un peu, n'est-ce pas, et faire mon éducation de petite provinciale ; vous êtes si intelligente et si répandue !...

Comme vous devez vous amuser en ce moment ! Je vois par les journaux que tous les théâtres ont rouvert, et vraiment les comptes rendus qu'on donne sont d'un passionnant ! Il y a un spectacle dont on parle beaucoup, je crois, et qui m'attire plus que tout autre ; d'ailleurs mère m'a bien promis de m'y conduire dès notre arrivée : c'est le Combat Naval ; d'après les causeries que j'ai eues à ce sujet avec le fils Rodrigues, vous savez, qui justement vient de sortir du Borda, cela doit être passionnant ; je serai aussi bien heureuse, ma chère Germaine, si vous voulez bien être des nôtres ce soir-là, quoique à coup sûr vous ayez déjà dû voir ce spectacle unique en son genre, n'est-il pas vrai ?

Le Métropolitain aussi m'impressionne et m'intéresse au plus haut point ; que tous ces travaux gigantesques doivent être passionnants ! Les avez-vous vus, chère Germaine ? Père s'y intéresse aussi très vivement. Nous allons arriver à Paris juste au bon moment, ne trouvez-vous pas ? L'Exposition si prochaine doit amener tant de monde et par ce fait occasionner un énorme mouvement : ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, ni vous, ma chère, convenez-en...

Mais il faut encore que je vous remercie de votre lettre, ma chère Germaine ; elle m'a si vivement intéressée ! Ma mère l'a lue et a trouvé votre style charmant. Le bal dont vous me parliez m'a d'autant plus intéressée que je connais un peu l'un de vos danseurs, Octave Ramponot. Sa sœur suivait en même temps que moi les cours de mesdames Cambrone, et, naturellement, elle m'entretenait souvent de son frère qui, à cette époque, venait d'échouer à Polytechnique. N'est-ce pas un petit jeune homme blond, à monocle ? Assez bien. Il avait du bagout et de l'entrain ; mais pas très excellent valseur, à ce que j'ai entendu dire à ces demoiselles Rodrigues ; encore un de ces jeunes gens sans doute qui trouvent plus *chic* de rester pendant la moitié du bal plan-

tés près des portes comme des *espaliers* (c'est une expression de madame Rodrigues.)

Pour moi, ma chère, je suis toujours comme vous savez, une passionnée de la danse ; aussi ai je le cœur battant quand je songe que la situation de père nous ouvrira les portes des soirées de l'Elysée, de l'Hôtel de Ville, des Grands Ministères !... Et pourtant je ne dis pas qu'au milieu de tout ce luxe officiel, de tous ces éblouissements, je ne regretterai pas quelquefois nos modestes sauteries d'ici, toutes simples, tout intimes, — mais cela aussi, n'est-il pas vrai a bien son charme ? — chez les Rodrigues, chez les Benoît, chez tant d'autres où ma mère et moi étions toujours si affectueusement reçues. Savez-vous, ma chère, que j'ai déjà promis huit lettres pour ma première semaine à Paris, mes amies m'ont absolument arraché ces imprudentes promesses, et dame, aurai-je le temps d'en écrire seulement la moitié ? En tout cas, j'écrirai toujours à mademoiselle Benoît, que vous connaissez, n'est-ce pas, ma chère ? et celle-ci se chargera de communiquer mes impressions aux autres. Son père a été fort courtois avec le mien, il y a quelque temps, au cours de la période électorale, et je n'aurai garde de l'oublier en aucune circonstance.

Mais je m'aperçois, ma chère Germaine, que je vous en raconte bien long ; j'oublie que vouz êtes parisienne et que vos loisirs sont courts, surtout pour entendre un pareil caquetage. Présentez, je vous prie, à Mme Tirebois nos meilleures amitiés. Père n'est-il pas allé vous voir comme il en avait manifesté l'intention ? Peut-être ; mais il est si occupé à présent !... De toute façon, ne lui en veuillez pas ; vous savez en quelle haute estime il tient monsieur Tirebois, et comme nous vous aimons tous ici, bien sincèrement. Allons, adieu ma chère ; je vous embrasse en vous disant joyeusement *à bientôt*.

YVONNE.

Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central, hôtel du Régent et des Trois-Coquelin, rue de Valois, Paris.

Mon cher Alban,

Nous sommes un peu étonnées de n'avoir pas reçu de nouvelles de toi depuis le télégramme nous annonçant ton arrivée à bon port. Je pense bien que tu dois être excessivement surmené ; mais enfin une carte-lettre est bien vite griffonnée ; songe combien nous devons être anxieuses, avides d'être un peu renseignées, impatientes de te rejoindre, Vovonne et moi. Cette enfant ne vit, plus tant il lui tarde de partir ; à chaque moment ce sont des questions qu'elle me pose, auxquelles je ne peux même pas répondre étant donné que je ne sais pas dans quels quartiers tu cherches notre appartement. Fais pour le mieux, mon ami, mais n'oublie pas que nous avons grande hâte d'être enfin près de toi et installées.

Pour ce choix d'appartement, sois bien prudent, n'est-ce pas, songe combien cela nous serait désagréable d'être forcés de déménager d'ici

un an ou deux. Cela me tracasse beaucoup de n'avoir pu t'accompagner, car, tu le reconnais toi-même, il y a des choses que nous voyons mieux que les hommes, nous autres femmes ; je le répète, sois bien prudent, rappelle-toi mes recommandations, notamment pour la cuisine, pour les placards, tout cela est de la première utilité. Evidemment nous ne pouvons avoir là-bas toutes les commodités que nous avions ici, la province est la province, tandis que Paris est Paris. Mais, et sans y mettre pour cela des mille et des cents, il doit y avoir, à Paris comme ailleurs, des gens qui ont souci de leur santé et de celle de leurs enfants, qui aiment leurs aises et leur confortable ; ces gens-là logent quelque part et, en cherchant bien, il me semble qu'on peut trouver.

D'ailleurs, tu sais aussi bien que moi ce qu'il nous faut, nos exigences de famille, celles de ta situation ; sans rêver d'esbrouffe, ce n'est pas dans mes goûts, si les personnes que nous avions l'habitude de recevoir convenablement et largement ici viennent à Paris nous rendre visite, il ne faut pas non plus qu'elles nous trouvent installés dans un grenier ou dans une écurie ; au reste, je n'insiste pas et tu es assez intelligent pour me comprendre là-dessus.

N'oublie pas que la chambre destinée à Vovonne doit être encore assez grande, songe que son lit est de milieu, et que sa commode empire est fort large. Il faut que, ces meubles placés, notre fille ait de quoi remuer librement, et aussi avec l'armoire à glace, qui demande à être mise en lumière, en bonne place. La salle de bain aussi, je le désire, et la considère comme essentielle. Enfin, mon ami, prends note de toutes mes petites recommandations. Si nous pouvions avoir un balcon, notre volière y serait fort à l'aise, conviens-en, et tu sais quel crève-cœur pour notre Yvonne si elle ne peut pas emporter ses chers canaris.

Maintenant, autre chose, la plus importante de toutes, à mon avis : l'honnêteté et la tranquillité de la maison que nous devons habiter ; non seulement pour toi, mon ami, mais pour notre fille qui est grande. Je suis sûre que sur ce point nous sommes déjà d'accord. Je sais fort bien qu'à Paris on vit vingt ans sur le même palier sans se connaître, mais que d'inconvénients pour nous si nos voisins étaient turbulents, tapageurs, mal élevés ! Je n'insiste pas, cher Alban, mais prends bien toutes tes précautions avant d'arrêter définitivement un appartement qui conviendrait peut-être sous les autres rapports, mais qui, sur ce point, serait défectueux.

Depuis ton départ, l'ami Carbonel est venu deux ou trois fois nous tenir compagnie l'après-dîner, et nous raconter les petits potins de La Marche. Tout revient au calme, Dieu merci, et nous n'en sommes plus aux agitations d'il y a deux mois, et à ce que ce brave Carbonel appelait « la zone dangereuse ! » D'ailleurs Alcide Caille n'est pas rentré de la campagne, et Olympe a su au marché qu'ils comptaient rester là-bas encore jusqu'à la fin du mois. Seule *la Localité* continue ses petites notes stupides, tu sais, la fameuse série : *Est-il vrai ?*... Mais

personne n'y fait plus attention, et tu as joliment bien fait de recommander au *Petit Tambour* de ne plus répondre.

Mais, à ce propos, Carbonel m'a dit une chose qui va bien t'étonner : on assure au Cercle que l'auteur, ou tout au moins l'inspirateur, de ces insanités ne serait autre que Toupin, oui, mon cher, Toupin, l'avoué, avec qui tu t'es montré si délicat, au moment de ces vilains bruits qui coururent sur son étude il y a deux ans, et dont tu me fis aller voir la femme, quand tout le monde menaçait de leur tourner le dos ; rappelle-toi, au fait, que mon père t'avait prévenu, car, tout vieux qu'il est, il a encore l'intuition de bien des choses. Toupin ! Vrai, je ne suis pas méchante, et tu sais qu'à mon avis il faut laisser de côté bien des mesquineries ; mais, tout de même, si bon qu'on soit, il y a de ces lâchetés qui finissent par vous outrer, et il ne faut pas non plus être les dindons de la farce et se laisser éternellement manger la laine sur le dos !

Je te mettrai au courant aussi de ce qui m'est revenu sur un certain sous-inspecteur de l'enregistrement ; car, il ne faut pas t'illusionner, malgré le préfet, il y a beaucoup de fonctionnaires qui, en-dessous, faisaient campagne contre toi... Mais nous reparlerons de tout cela entre nous à Paris, où je pourrai mieux te faire part de mes impressions à ce sujet.

Nous avons eu la visite du frère d'Olympe, qui nous a apporté les meilleures nouvelles des Petits-Cailloux et de M. Gildard ; il vient toujours pour son poste de facteur ; il paraît qu'il y aurait une combinaison pour le faire nommer à l'Albenque, un facteur qui est sur le point de mourir, Olympe t'expliquera. Reçu aussi une lettre désolée des demoiselles des Chaumettes : la recette-buraliste d'Auvilars leur échappe encore, et les pauvres vieilles recommencent à geindre que depuis huit ans on leur promet une meilleure recette, qu'en les nommant à la Magistère, on leur avait dit que ce n'était qu'en attendant mieux, pour leur *mettre le pied à l'étrier*, en quelque sorte, qu'elles patientent donc seulement un peu, question de mois : et depuis huit ans, on les laisse avec ce bureau qui ne rapporte que soixante-dix francs...

Madame Benoît et sa fille sont revenues mardi, et aussi les dames Rodrigues ; ce sont là vraiment d'aimables relations, que nous regretterons, et qui nous regrettent sincèrement. Les dames Benoît viendront peut-être en mars à Paris ; je n'ai pas pu faire différemment que de les prier de descendre chez nous ; j'ai bien agi, n'est-ce pas, cher Alban ? Je ne crois pas qu'elles acceptent, d'ailleurs, ayant l'intention de venir s'installer pour un grand mois avec leur vieille tante Séraphine ; celle-ci perd presque complètement la vue et elle vient se faire soigner à Paris.

Nous ne sommes guère sorties de tous ces jours-ci. Yvonne est dans les malles depuis le matin ; la chère petite m'a bien rendu service ; tu sais combien j'ai de peine pour me baisser, et sans elle je me demande comment je serais venue à bout de toutes ces caisses. Enfin

maintenant nous commençons à respirer. Je vais donc tâcher d'aller samedi à la Préfecture, comme tu me l'as tant recommandé ; mais, entre nous, je fais des vœux pour que la préfète ne reçoive pas, car, tu as beau dire, cette petite madame Jambey du Carnage, c'est un genre de femme qui ne me revient pas; et puis on sent si bien que si tu n'étais pas député... ! Et, va, cela n'échappe pas non plus à ta fille, qui est fine...

Si tu as un instant, je voudrais bien que tu ailles voir pour des tentures, dont tu auras besoin dans ton cabinet, et aussi un tapis de table, car je n'emporterai pas le vieux, qui est usé. Tu pourrais faire un tour en te promenant jusqu'à la place Clichy, par exemple, parce que, de là, tu pousserais jusque chez les Tirebois, dont c'est, je crois, un peu le quartier (je te rappelle leur adresse, 88, Boulevard Pereire). Tu leur feras certainement grand plaisir en y allant; Yvonne a reçu une petite lettre charmante de Germaine, qui sera pour elle, je crois, une excellente et précieuse amie ; les Tirebois connaissent beaucoup de monde, et c'est un milieu qu'il me sera fort agréable de fréquenter. Donc, les tentures, le tapis de table, et les Tirebois.

Et surtout envoie-nous vite de tes nouvelles.

Vovonne et moi embrassons le député.

ANTOINETTE

P.-S. — Tu pourrais voir aussi, pendant que tu y seras, pour une grande lampe à pied (et rappelles-tu celle qui est à la Banque de France ?), et un abat-jour (vert-mousse ou vieux-rose). Je pense aussi qu'il faudra un filtre et un fourneau à gaz.

P. c. c.

FRANC-NOHAIN

Autres Aphorismes tirés de l'Unique[1]

L'amour n'est pas un ordre, mais ma *propriété*, comme chacun de mes sentiments. *Acquérez* c'est-à-dire achetez ma propriété, je vous la cède. Je n'ai pas besoin d'aimer une église, un peuple, une patrie, une famille, etc., qui ne savent pas gagner mon amour, et je fixe le prix de vente absolument à ma fantaisie.

L'amour devient aveugle et fou du fait qu'un « il faut » le soustrait à mon pouvoir. Ce n'est plus l'objet qui existe pour moi, mais moi pour lui.

Il y a autant d'amour dans l'antiquité qu'aux temps chrétiens. Le Dieu d'amour est plus vieux que le Dieu de l'Amour, mais la possession mystique appartient aux modernes.

Je conserve en moi l'amour, mais je le repousse comme puissance au-dessus de moi, à laquelle je ne puis me soustraire. Comme étant mon sentiment il est mien, mais pris comme un principe auquel je dois consacrer et assermenter mon âme, l'amour est impératif et *divin* de même que la haine, comme principe, est *diabolique* : l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Bref l'amour égoïste, c'est-à-dire mon amour, n'est ni saint ni profane, ni divin ni diabolique.

L'Etat ne compte pas (à propos du serment) sur notre bonne foi et notre amour de la Vérité, mais sur notre intérêt et notre égoïsme : il fait fond sur ce que nous ne voulons pas nous brouiller avec Dieu par un faux serment.

Avoir le courage de ne pas être esclave de la Vérité !

Eh bien ! Allez-y ! Vous qui voulez briser ma volonté, par votre volonté, mettez en œuvre tous vos talents. Vous pouvez me donner la question, vous pouvez me menacer de l'enfer et de la damnation éternelle, vous pouvez me forcer à faire un faux serment, vous ne tirerez pas de moi la vérité, car *Je veux* vous mentir parce que *Je* ne vous ai donné aucun droit à ma sincérité.

La Société accepte bienveillamment les indications, les corrections et le blâme, autant qu'elle peut en tirer profit ; mais le blâme doit être « bien intentionné » il ne doit pas être « impudent et *irrespectueux* ». En d'autres termes on doit laisser intacte la substance de la Société et la tenir pour sacrée.

(1) Voir, dans *La revue blanche* du 1er octobre 1899, une première série d'Aphorismes de Stirner.

N'aspirons pas à la vie en commun, mais à la vie *à part*. Ne cherchons pas la communauté la plus vaste, « la Société humaine », mais cherchons en autrui seulement des moyens et organes dont nous usons comme de notre propriété! Dans l'arbre et la bête nous ne voyons pas nos égaux, il en est de même de nos semblables; l'hypothèse qui les fait nos égaux est née d'une *hypocrisie*. Il n'y en a pas un qui soit mon égal : comme tous les autres êtres, je le considère comme ma propriété.

Nous vivons en pleine époque chrétienne et ceux qui se sont le plus acharnés contre elle sont précisément ceux qui contribuent avec le plus d'ardeur à l'accomplir.

Nos athées sont des gens pieux.

En réalité, ce n'est pas la propriété qu'on attaque mais son aliénation. On veut toujours pouvoir nommer siennes plus de choses, jamais moins, on veut nommer *sien* tout. On réclame le bien d'autrui non en son propre nom, mais au nom d'un tiers. On joue l'impartialité, on demande que toute propriété soit abandonnée à un tiers (par exemple, la société humaine).

Au-dessus de la porte de notre temps on ne lit plus la formule apollonienne : Connais-toi toi-même, mais : *Fais-toi valoir*.

Je ne m'humilie plus devant aucune puissance et reconnais que toutes les puissances ne sont que mes puissances qu'il me faut soumettre aussitôt qu'elles menacent de s'exercer contre moi, chacune d'elles ne peut être qu'un de mes moyens de réussir, comme un chien de chasse est notre pouvoir contre le gibier, mais nous le tuons s'il s'attaque à nous.

Dans l'ancienne conception je vais vers moi, dans la nouvelle j'en pars. Dans l'ancienne j'aspire à moi, dans celle-ci *j'ai* mon moi et j'en use avec moi comme avec toute autre propriété. Je jouis de moi à ma guise. Je ne m'inquiète plus de la vie, j'en « use ».

Au point de vue chrétien ou moral, la vie n'existe que comme moyen d'acquérir la vie et l'on ne meurt que pour arriver à faire vivre en soi-même l'Essence de l'homme, on ne vit qu'en vue de cet Etre.

L'homme moral veut le Bien et le Juste et quand il prend les moyens qui mènent à ce but, ces moyens ne sont pas *les siens*, mais ceux même du Bien et du Juste.

Un homme n'est appelé à rien et n'a aucune « tâche », aucune « mission » pas plus qu'une plante ou qu'une bête n'a de mission. De même que cette rose est avant tout une vraie rose, je suis de nature

un « homme vrai ». Mes premiers vagissements annoncent qu'un « homme vrai » est né à la Vie.

Les hommes sont comme ils doivent, comme ils peuvent être.

On ne peut rien qu'on ne fait pas, de même que l'on ne fait rien qu'on ne peut pas.

J'accepte avec reconnaissance ce que les siècles d'éducation m'ont acquis, je n'en veux rien abandonner, je n'ai pas vécu en vain... Mais je veux plus encore.

Le royaume des pensées attend sa délivrance, il attend comme le Sphynx attend Œdipe pour pouvoir retourner en son néant. Je suis celui qui l'anéantit, car il ne forme plus de royaume propre dans le royaume du Créateur.

L'homme qui pense est aveugle en face de l'immédiateté des choses et incapable de s'en rendre maître... Il oublie pour la pensée, même le souci de vivre, il l'oublie comme l'oublie celui qui prie.

Hegel combat ma pensée propre, mon opinion personnelle (*meinung*). Il ne connaît que la « pensée absolue » qui oublie qu'elle est *ma* pensée, qui oublie que je pense et qu'elle n'est que par moi.

Au temps de la liberté de pensée, les pensées (idées) dominent, mais si j'en viens à la propriété de la pensée, elles se comportent dès lors comme mes créatures.

Si la *hiérarchie* n'était pas si profondément ancrée au fond de nous-mêmes, qu'elle n'enlevât aux hommes tout courage pour poursuivre des pensées libres, c'est-à-dire déplaisant à Dieu, on devrait considérer la « liberté de penser » comme un mot aussi vide de sens que la « liberté de digestion ».

Le penseur se distingue du croyant simplement en ceci qu'il croit beaucoup plus que ce dernier, borné à sa foi. Le penseur a mille dogmes où le croyant s'en tire avec un petit nombre.

Les hommes à convictions sont des hommes-prêtres qui résistent à toutes les tentations de Satan.

Dans les paroles et les vérités, il n'y a pas de salut pour moi, pas plus que pour le chrétien dans les choses et leur vanité.

Ce n'est plus Satan qui joue l'histoire de la tentation, mais l'Esprit.

Les vérités sont des phrases, des façons de parler, des paroles (*logos*); reliées entre elles, c'est-à-dire mises à la file, elles forment la logique, la science, la philosophie.

Pour penser et parler j'ai besoin de vérités et de paroles, comme pour manger, d'aliments.

Plus d'un examine les vérités qui lui sont offertes et n'en choisit aucune pour le *dominer* sans l'avoir soumise à la critique, mais il ressemble en cela au chien qui va partout flairant les gens pour reconnaître son *maître* : en tout temps il est à la recherche de la pensée *dominante*.

Aucune cause, aucun soi-disant « intérêt supérieur de l'humanité », aucune « cause sacrée » ne vaut la peine que tu la serves et que tu t'en occupes simplement *pour elle*, cherche seulement si elle a une valeur pour ton intérêt personnel.

La vérité est pour moi une chose sûre et je n'ai pas besoin de languir après elle. La servir n'est nullement dans mes intentions ; elle n'est, à mon point de vue, qu'un aliment pour ma tête pensante comme la pomme de terre pour mon estomac, organe de digestion.

Si la religion a établi ce principe que nous sommes tous pécheurs, je lui oppose celui-ci : nous sommes tous parfaits et nous sommes à tout instant tout ce que nous pouvons être et nous n'avons jamais besoin d'être plus.

L'idéal « Homme » est réalisé quand la conception chrétienne aboutit à la proposition : « Moi l'Unique, je suis l'Homme. » La question conceptuelle. « Quoi donc est l'Homme ? » s'est transformée en la question personnelle. « Qui donc est l'Homme ? » Dans le « Quoi » on cherchait le concept pour le réaliser, dans le « Qui », il n'existe plus aucune question, la réponse se trouve *en personne* dans celui qui demande, la question se répond à elle-même.

MAX STIRNER

Traduit de l'allemand par HENRI LASVIGNES.

Notes

politiques et sociales

CHOSES ET AUTRES

La Question sud-africaine. — A l'heure où nous écrivons, nul ne peut dire encore si la guerre éclatera effectivement entre l'Angleterre et le Transvaal ou si un merveilleux incident, survenant à l'heure suprême, n'arrêtera pas court les hostilités en pacifiant l'Afrique australe. Nous en avons assez dit sur les origines du conflit, sur les probabilités de résistance qui perçaient de toutes parts, il y a trois mois déjà, contre une certaine politique britannique dans l'Orange, au Cap, à Natal même. Il serait malséant de vouloir anticiper sur les événements futurs, et mieux vaut s'attacher à la psychologie des populations d'Outre-Manche, telle qu'elle s'est révélée dans la crise présente.

Au fond, et ceci est une première constatation, l'impérialisme anglo-saxon est moins bruyant qu'on eût pu le supposer. Il y a très loin de l'enthousiasme que quelques londonniens ont marqué publiquement pour la guerre, à la frénésie militariste qui saisit tout à coup l'Amérique au printemps de 1898. Les rues n'ont point été sillonnées de longs cortèges, et la vie nationale n'a pas été comme paralysée et suspendue par l'attente des premières rencontres des Drakenberg. Chose étrange : en un pays où le nationalisme coule à pleins bords, où les doctrines d'expansion indéfinie ont conquis la majeure part de la presse, des contradictions ont pu se produire. A côté de l'Anglais convaincu de son droit supérieur, sûr du succès, grisé d'avance par sa victoire sanglante et lucrative, a surgi l'Anglais qui doute du triomphe immédiat et qui cherche la vérité — et aussi l'Anglais qui ne se demande pas s'il est fort, mais s'il est juste. Les orateurs qui, l'autre jour, à Trafalgar-Square, ont protesté contre la politique de M. Chamberlain et qui ont proclamé la légitimité de l'attitude de M. Krüger ont pu parler sans trop être massacrés. Il n'est resté personne sur la place, et si les poings ont fonctionné, ni couteaux ni casse-tête n'ont joué.

M. Morley, M. Harcourt, M. Courtney ont eu le droit d'écrire ou de s'exprimer verbalement sur la conduite respective des cabinets de Londres et de Prétoria sans qu'on les accusât de s'être vendus à l'ennemi. Les chefs du parti ouvrier ont usé de leurs prérogatives de citoyens et de socialistes; ils ont réclamé une entente amiable, la consécration du principe de justice internationale sans qu'on leur criât de sortir des frontières. Voilà qui est très remarquable, et qui fait honneur aux mœurs politiques de la nation anglaise.

Il est vrai que son gouvernement ne recule pas devant le crime d'attenter à la liberté d'un peuple. Le vrai caractère de l'impérialisme apparaît ici. Moins amoureux de tumulte que le jingoïsme américain, le jingoïsme anglais est plus durable, plus profond, plus diffus dans les

masses. M. Balfour et son oncle lord Salisbury sont des hommes du passé qui ne comprennent pas grand'chose au présent et qui laissent circuler la tourmente. D'autres essaieraient peut-être de la refréner, mais réussiraient-ils? M. Chamberlain a trouvé plus habile, après l'avoir déchaînée, de la diriger; et il attend trop de cette guerre, il est trop sûr d'y recueillir l'ascendant suprême et un brevet de futur premier ministre, pour s'arrêter devant des considérations d'humanité et d'équité. Après tout, il nous semble qu'il se trompe fort et qu'il paiera très cher son erreur.

A d'autres dates, il est déjà arrivé à l'Angleterre de se jeter, en un coup de folie, dans un conflit extérieur, où tous les torts étaient à elle. Puis, quelle qu'en fût l'issue, défaite ou victoire, elle se prenait à réfléchir sur les événements qu'elle avait provoqués ; elle maudissait son égarement, et soudain précipitait du pouvoir les hommes qui l'avaient conduite et dont elle déplorait les actes. Il y a Outre-Manche, à côté de beaucoup d'orgueil, beaucoup de sentimentalité, à côté d'une férocité nationale sans égale, une sorte de philanthropie cosmopolite qui a trouvé parfois son expression dans d'admirables mouvements. Les lettres de Gladstone sur les massacres de 1875 et plus récemment la poussée d'opinion en faveur de l'Arménie sont les produits les plus authentiques de ces sursauts périodiques de moralité. Rien n'assure que demain, à la voix des hommes éminents qui viennent de marcher contre le flot de l'impérialisme agressif, le Royaume-Uni ne se ressaisira pas. Une première fois déjà, le Transvaal a dû à l'un de ces retours subits — tout aussi bien qu'à ses succès militaires — la reconquête de son indépendance. L'histoire pourrait se renouveler.

Deux Crises ministérielles. — Deux grands pays d'Europe ont jugé à propos de changer leur personnel gouvernemental : l'Autriche et l'Espagne. On nous pardonnera de prendre ce ton badin pour annoncer ce double événement : nous estimons que les remaniements opérés ne modifieront rien à la situation de ces deux Etats, et que la gestion des affaires demeurera aussi pénible que devant, à Vienne et à Madrid.

En substituant le comte Clari au comte Thun, l'empereur François-Joseph se borne à échanger l'obstruction allemande contre l'obstruction tchèque et à faire passer le tumulte parlementaire de gauche à droite. Le précédent cabinet a démissionné parce qu'il ne pouvait plus gouverner, et que le refus des Germains de participer à l'élection des délégations austro-hongroises le jetait hors la Constitution. Un pays ne peut être indéfiniment régi par l'arbitraire, même légalisé. Le ministère cisleithan s'était imaginé que le fameux article 14 du statut lui permettrait d'appliquer toujours le budget et d'administrer sans le concours des Chambres. Il a butté sur cette affaire, minime en apparence, des délégations. Mais il y a beaucoup de raisons pour que le cabinet nouveau n'ait pas une existence plus facile et plus heu-

reuse. Le comte Thun s'était aliéné les Allemands en permettant aux Tchèques de se servir officiellement de leur langue naturelle. Le comte Clari va s'aliéner les Tchèques en leur supprimant brusquement cette prérogative qu'ils croyaient désormais acquise. On se demande comment se liquidera finalement la crise qui se prolonge en Autriche depuis trois ou quatre ans, qui a déjà dévoré quatre cabinets, entre autres ceux de Badeni, de Gautsels et de Thun, et qui, appelant tour à tour tous les partis au pouvoir, les laisse ensuite plus mécontents et plus acharnés. Il est très bien de louvoyer, d'atermoyer, de renvoyer les solutions au lendemain, mais du moins faut-il accepter une échéance quelconque. Encore un essai, et la situation de l'Empire deviendra très critique en Cisleithanie. Cet Etat ne pourra se régénérer qu'en se reconstruisant totalement, qu'en accordant l'égalité et l'autonomie à tous les éléments ethniques compris dans ses provinces. Mais que dira alors la Hongrie, où la domination magyare est fondée sur l'asservissement des Serbes, des Allemands et des Roumains - et même encore de quelques autres morceaux de nations ?

En Espagne, la situation est un peu plus claire, mais la Régente ne fait rien pour remédier aux maux présents. Le général Polovieja est sorti du cabinet pour avoir refusé d'économiser sur le budget de la guerre. Le général Azcarraga y est entré sans s'engager à pratiquer les réductions indispensables. Il se peut donc que dans huit jours les ministres civils, cédant à la pression de l'opinion, se séparent de M. Azcarraga comme ils ont fait de son prédécesseur. Et alors lui trouveront-ils un successeur disposé à rogner sur les crédits militaires ?

L'Espagne, au lendemain de ses désastres, n'avait qu'un parti à prendre : déserter désormais toute velléité militariste, renvoyer à la terre, à l'industrie ses 23.000 officiers inutiles, dont chacun commande à trois hommes. Ses dirigeants n'ont pas eu le courage d'une telle décision. La reconstitution du pays était pourtant à ce prix. Présentement, il marche à l'effondrement, perdu dans la contemplation du passé comme dans un rêve mystique, — voué à ces terribles convulsions qui sanctionnent toujours les fautes nationales séculaires.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

EXPOSITION MAXIMILIEN LUCE

(GALERIES DURAND-RUEL. — *Du 16 au 31 octobre 1899.*)

L'art de Luce, c'est Luce lui-même. Un faubourien, aimant Paris, sa banlieue, ses quartiers qu'on démolit, qu'on rebâtit, son peuple d'ouvriers et l'âme même de ce peuple, ardente et révolutionnaire. Toute une face de son œuvre, très peu connue, parce qu'elle ne se prouve qu'en des journaux essentiellement plébéiens, montre une pensée sociale et anarchiste. Le public des expositions l'ignore; il ne consulte guère le *Père Peinard* et les estampes des *Temps Nouveaux*. Il se renseigne sur les tableaux du peintre ; il néglige son œuvre lithographique. Cette dernière a son importance : elle explique pourquoi, il y a deux ou trois ans, Luce fut tenté, non plus par les rues, les places, les environs de Paris, mais par les pays de fumée et d'usines, par les « terris » et les mines du Borinage. Le sculpteur Constantin Meunier avait, avant lui, incliné son attention, sa pitié et son art sur la lourde et hostile région noire; il en avait dressé l'épopée en statues magnifiques et douloureuses. Les attitudes, les gestes, les déformations des gens des laminoirs et des fosses avaient été étudiés et rendus. Restaient à fixer l'atmosphère, les ciels, les sols, les usines, les brasiers et les ténèbres de ces formidables et trépidantes vallées : Luce s'y essaya.



Comme Meunier, il aime l'ouvrier, violemment. Il le suit dans sa vie terrible et étouffée au fond de la terre ; il épouse ses colères et ses rages ; il comprend et appuie ses révoltes. Ses dessins réclament de la justice et de la pitié. Ils sont âpres et frustes. Ils sont improvisés souvent et se ressentent de la hâte qu'il met à les produire : qu'importe, ce sont des cris farouches et obstinément lancés.

Toute autre est sa peinture. Le souci d'art y domine toute latérale préoccupation. Ses toiles sont des résultats patiemment obtenus. Etudes sur place, croquis rapides, efforts tentés et recommencés sans

cesse. Les recettes d'école n'ayant point encore donné le type *ne varietur* du mineur ou du puddleur, le document livresque n'est, ici, d'aucune importance. Seul vaut — et combien c'est heureux — la prise sur le vif des gestes et des plastiques. Le travail est vierge. Il faut qu'on regarde, qu'on surprenne, qu'on vérifie. On n'a pour modèle que la vie.

Luce s'est acharné à traduire les vrais aspects du labeur moderne dans son réel milieu. L'ouvrier ne lui est point apparu isolé, comme à Meunier. Il n'est, à ses yeux, qu'un élément, qu'un chiffre groupé dans un total ; il aide à constituer des groupements, des ensembles, qui eux-mêmes se fondent dans l'ambiance. Paysagiste, avant tout, le peintre est resté fidèle à sa tendance de fondre en la nature l'immense effort humain. Ce qui entoure l'homme détermine son existence et son histoire. A voir ces « terris » monumentaux et sinistres sous la lune, ces charges de fumées qui s'en vont vers l'horizon comme des hordes, ces feux qui déchirent la nuit et semblent saigner comme des chairs, on songe à l'humanité torturée dont ils expriment la souffrance. Contrées de désolation et d'affres tragiques, misères allumées dans l'espace, tourbillons fous de la matière autour de l'œuvre volontaire qui la viole, qui la conquiert et qu'elle opprime, toute l'angoisse et toute la peur sont dévoilées.

L'œuvre de Luce serait monotonement sombre, si elle ne contenait que de telles pages. Mais voici de frais et lumineux sites peuplés de maisons blanches, des eaux vives et claires, des berges vertes, des lointains calmes et reposés. La Seine y baigne des villages dont on aperçoit les clochers. Toutefois, là-bas, quelque cheminée d'usine avertit qu'on n'est jamais très loin de Paris. Et voici Paris lui-même : les ponts, vers le soir, avec leurs lumières grouillantes, leurs foules rapides, leurs maisons riveraines éclairées comme des lanternes, et voici les quartiers mi-démolis, mi-rebâtis des centres populeux, bariolés d'affiches, palissadés et étançonnés, où, sur les murs anciens, la trace des cheminées abattues s'accuse en tortueux et immobiles éclairs noirs. Et puis enfin, voici des galetas, des chambres vagues, des coins ords et pouilleux : toute la détresse des choses montrée à nu, comme après un massacre.

La technique suivie a varié quelque peu. D'abord elle fut hésitante Sous l'influence de Seurat, elle s'affirma, nettement, néo-impressionniste. Le ton fut divisé, les réactions observées ; tout l'art consistait à noter scrupuleusement les valeurs. Le tableau étant une harmonie à réaliser, picturalement, les nuances les plus subtiles devinrent des objets de conquête. Plusieurs toiles furent traitées, suivant ce récent et très subtil procédé. Toutefois, au fur et à mesure que le peintre se familiarisa avec son métier, il élargit sa touche, il desserra les liens trop étroits où volontairement, jadis, il s'enferma. Aujourd'hui son faire est plus libre, son procédé moins esclave des théories. Il s'est conquis, totalement. Il exagère parfois — mais pourquoi s'en plaindre ? — la vision personnelle qu'il a des couleurs et

des jeux de lumière. On surprend dans ses ombres un abus de violet. Ses panneaux exagèrent des tonalités lie-de-vin, qui, certes, se retrouvent dans la nature, mais que les yeux des autres n'y découvrent point à dose aussi violente.

Depuis quelques années, le dessin le requiert, souverainement. Ses paysages sont établis, avec sûreté ; son terrain est solide et les arbres peuvent s'y enraciner sans crainte. Parfois, dans ses ciels, un manque de légèreté et de fluidité s'accuse.

Au résumé, ce qui plaît dans Luce, c'est son lent et continu labeur, sa probité et sa conscience d'artiste, sa belle indépendance d'idées, l'accord qu'il établit entre sa vie et son œuvre, sa volonté d'être, sans aucune sensibilité diminuante, attentif à la vie des écrasés et des révoltés. Il met au service de son esprit et de son âme l'art qu'il pratique et le livre au public, avec simplicité et bonne foi.

EMILE VERHAEREN



La Quinzaine dramatique

Vaudeville. **La Bonne Hôtesse,** comédie en trois actes de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot.

Assez rares chez nous sont les auteurs qui n'ont pas craint de s'égayer aux dépens des femmes. La plupart n'ont signalé leurs travers qu'en passant; d'autres les ont complètement négligés, et il est à remarquer que l'on trouverait à grand peine dans l'œuvre si féconde de Labiche un caractère de femme franchement comique. Le terrain pourtant est assez vaste; il est surtout glissant. Le rire ici risque bien vite de devenir pénible et de dégénérer en grimace chez un public pesamment chevaleresque, en qui s'obstine le préjugé de l'héroïne et de l'amoureuse. La peinture des ridicules féminins est donc à peine ébauchée dans notre théâtre et, si Cathos fait rire ou Philaminte, il est indéniable que les figures d'Agnès, de Sylvia, de Rosine ne sont comiques que fort indirectement, que la femme de Becque ne l'est pas davantage, non plus que celle de Meilhac, — et l'on ne saurait vraiment tenir compte de cette rengaine : la belle-mère, où survit si peu de féminité. Mais voici que l'ironie s'empare de la scène et, si M. Donnay paraît trop attendri, M. Sée trop subtil, on est en droit de compter sur M. Capus, sur M. Jules Renard, plus certainement encore sur M. Tristan Bernard pour combler cette lacune.

M. Ambroise Janvier a entr'ouvert la voie. L'auteur des *Respectables* est un spécialiste pour femmes mûres. Voici la troisième qu'il met en scène depuis dix-huit mois. Après l'envahissante Egérie de *Mon Enfant*, après la maman cascadeuse de *Marraine*, M. Janvier, secondé par M. Marcel Ballot, son collaborateur intermittent, nous présente aujourd'hui *la Bonne Hôtesse*, un type non moins général, quoique plus malaisé à définir. Le malheur c'est que M. Janvier n'est qu'un vaudevilliste. L'étude de mœurs ou de caractères, au lieu de demeurer son objet, ne lui sert que de point de départ et de prétexte. Ce qui constitue son sujet véritable paraît sans doute trop vide ou trop maigre à son humeur burlesque et il ne tarde pas à le corser par de l'épisode ou quelque imprévue turlupinade.

Le thème de *la Bonne Hôtesse* prêtait au développement d'une assez neuve et fort agréable satire. Dès le début, notre attente est trompée et le défaut d'adaptation du sujet à la pièce apparaît brutalement. Dans la baronne Boislin les auteurs ont voulu dépeindre une de ces matrones mondaines, exubérantes et romanesques, procureuses par goût, proxénètes par instinct, diligentes et indulgentes jusqu'à la plus active complicité, négociatrices d'adultères et paisibles organisatrices de désastres, dont le salon est largement ouvert, l'accueil aveuglément hospitalier aux friands d'aventures faciles.

Toutefois, sous ces dehors louches, la baronne reste femme du monde et brave femme sinon grande dame ; sa maison est de scandaleuse mais gratuite tolérance, et voilà l'écueil où MM. Janvier et Ballot, soit faute de mesure ou insuffisance de documentation, n'ont pas manqué de tomber. Outre que les hôtes et satellites du salon Boislin, qu'on eût souffert interlopes, se révèlent inacceptablement impudents et goujats, le caractère de la baronne elle-même agace par une perpétuelle outrance. Les auteurs ont eu soin de nous faire entendre que Mme Boislin n'agissait que pour l'amour de l'art ou mieux pour l'amour de l'amour. Il n'y paraît guère et l'on hésite à concéder un mobile entièrement désintéressé aux faits et gestes de cette mondaine, lesquels ne laisseraient pas de choquer chez une entremetteuse. Objectera-t-on que précisément une telle désinvolture, presque naïve, la justifie ? Elle justifierait tout au plus une poissarde. Si l'on admet que, préparés par une professionnelle ou une dillettante, les résultats soient identiques, moralité présumable de la comédie, ce qui indiscutablement diffère ce sont les moyens, les manœuvres, les apparences, la pièce enfin, qui n'était pas ailleurs.

D'aussi graves inconséquences se seraient trouvées atténuées par l'unité de ton et la simplicité d'inspiration des comédies moliéresques, que MM. Janvier et Ballot ne seraient pas fondés à dénoncer comme modèles. Leur pièce est éminemment incertaine et la farce désordonnée y fait mauvais ménage avec une gravité sentencieuse et une sentimentalité de pacotille. Déjà dans *Marraine* M. Janvier avait tenté de s'élever jusqu'à l'attendrissement. S'il n'y avait réussi qu'à moitié, du moins une ou deux scènes parvenaient, peut-être en dépit de l'auteur et par la situation même, à émouvoir quelque peu. Ici l'émotion sonne faux, aussi faux que tant de malencontreuses tirades et d'apartés intempestifs, L'anecdote en vaut une autre : si elle devient rapidement fastidieuse, c'est encore une fois qu'on attendait bien autre chose et que dès l'abord on fut déçu. Des mots çà et là, dont quelques-uns tout à fait plaisants, ne suffisent pas à maintenir l'intérêt d'une pièce à ce point indécise que l'on ne sait lequel a raison de M. Grand qui correctement dramatise, ou de M. Huguenet qui bouffonne, à l'unanime mais trop courte joie du public. Mme Marie Magnier a la corpulence, l'autorité, surtout la frénésie qui conviennent à son extravagant personnage. Mmes Thomassin, Avril et Cécile Caron, MM. Gauthier, Numa et Lamothe tiennent excellemment des rôles neutres qui pâtissent d'une exécution timorée.

ALFRED ATHYS

Musique

Opéra : *La Favorite.*

La Favorite est une sorte d'opéra-en-cas que l'on met volontiers à toute sauce. Amputée de son ballet ou affublée d'entrechats, l'on peut dire que c'est la seule œuvre qui, mal interprétée, satisfasse absolument les vrais amateurs de musique française. Car personne n'ignore que l'Italien Donizetti, l'Allemand Meyerbeer et quelques autres compositeurs étrangers, jouissent du privilège de n'écrire que de la musique française. Comme certains fanatiques de *la Favorite* viennent surtout écouter ses romances pour goûter l'ineffable joie de fredonner, avec Fernand : « Un ange, une femme inconnue » ou « Ange si pur » (que d'anges en une femme !), il leur est fort indifférent que l'ouvrage ne soit que médiocrement rendu. Pour ces délicats, le principal est que l'on donne *la Favorite*; le reste est de peu d'importance. Si le ténor ou le baryton manque la note attendue, ils possèdent une connaissance assez approfondie de la partition pour se pousser à eux-mêmes la note restée en détresse dans le gosier récalcitrant. Et ces bonnes gens sont contentes...

L'histoire de *la Favorite,* laquelle s'appelait primitivement l'*Ange de Nisida* ou *Nigida* (un ange de plus !), est à ce point connue qu'il n'y a pas à en parler. Adam, en ses *Souvenirs*, l'a contée par le menu. Ceux qui, par extraordinaire, n'ont pas lu les *Souvenirs* de l'auteur du *Châlet* n'ont rien à regretter. Le seul passage que j'en veuille retenir est celui-ci : « *La Favorite* avait réussi, mais doucement, sans éclat, et, en termes de coulisses, ne faisait pas d'argent, lorsqu'une danseuse, ignorée jusque-là, vint débuter dans un pas intercalé au deuxième acte. Le succès de la danseuse fut immense, celui de l'opéra devint colossal... » N'est-il pas curieux de constater que cet ouvrage, pendant un demi-siècle populaire, n'eut aucun succès à son apparition et dut la vogue dont il bénéficia à une cause étrangère à l'ouvrage même? Ce n'est donc pas de nos jours seulement que les œuvres nouvelles ne réussissent pas d'emblée. Nous ne sommes donc pas plus difficiles à satisfaire que nos pères. Alors, à quoi bon toujours donner le passé en exemple au présent ?

La valeur de la partition de Donizetti ne se discute guère. Si, quelques parties du quatrième acte mises à part, la musique de *la Favorite* fut jugée, au début, « mesquine », et si ses mélodies parurent « pauvres », il n'y a pas à s'élever contre un verdict rendu voilà plus de cinquante années, et qui reste inattaquable à tous les points de vue. *La Favorite* n'a pas gagné à vieillir. Ses banalités mélodiques étouffent plus que jamais en leurs atours harmoniques ridiculement étriqués, d'une ingénue pauvreté. Pourtant, en sa candeur italienne, *la*

Favorite est moins fatigante à supporter que telle lourde machine de Meyerbeer. En tous cas, elle dure moins longtemps.

Mlle Delna, dans le personnage de Léonore, affirme une supériorité artistique remarquable. Comprenant que Léonore est avant tout une femme malheureuse, cette cantatrice douée a banni de son interprétation les gestes fous, les sourires niais, les attitudes de convention et les exagérations agressives que les chanteuses sans talent prodiguent avec une inintelligence que l'on ne saurait trop déplorer, — et elle a composé son rôle en toute sincérité, cherchant à ne pas s'écarter de la vérité humaine, s'attachant à faire vivre et souffrir son personnage.

Pour forcer l'applaudissement, Mlle Delna n'a pas recours aux trucs grossiers qu'affectionnent les médiocrités. Avec sa voix d'or, certes, mieux que d'autres, elle pourrait faire des effets de voix ; elle a le bon goût de dédaigner ces moyens trop faciles. M. Alvarez roucoule toujours le mieux du monde; M. Renaud continue à faire un sort à chaque note, et M. Gresse est un Balthazar consciencieux et tonitruant.

Le ballet est sans excuse.

André Corneau

Les Livres

EUGÈNE FOURNIÈRE : **L'Idéalisme social** (Félix Alcan).

M. Eugène Fournière est un des trop rares hommes de bonne volonté occupés de politique. A ses loisirs il s'intéresse à l'éducation sociale. Il croit au progrès indéfini, professe qu'il n'y a pas de fatalités sociales et prophétise le temps où « par nous et en nous l'univers deviendra un acte de volonté ».

En attendant, il écoute dans la société en travail la poussée obscure des idées, et cette harmonie a pour lui le charme d'une rêverie de nature, absorbée le front dans l'herbe. Son livre récent est un livre de foi en l'humanité et de bon espoir. Il y a du Michelet intime et, dirais-je, érotique, dans la manière de M. Fournière, avec une dispersion de pitié moins panthéistique. Si la forme de sa pensée s'alourdit parfois d'expressions empruntées au jargon scientifique, l'essence en reste toujours poétique et simple. Le socialisme du député de l'Aisne continue sous cet aspect les éloquents mouvements des précurseurs français.

Un chapitre caractéristique de son œuvre est celui qu'il intitule : *Action de l'utopie sur le développement social*. L'hommage qu'il y rend à Charles Fourier est une preuve de goût et d'intelligence. Sans reprendre le si curieux système du maître qui demeure le meilleur psychologue parmi les socialistes, M. Eugène Fournière est lui aussi un *harmoniste*. Il s'affirme plus nettement en politique. Le problème social est avant tout, à ses yeux, une question démocratique, et c'est de l'avenir du peuple qu'il traite avec le plus de complaisance.

Sa tendresse pour la foule est immense. Il va jusqu'à lui prêter une moralité supérieure, c'est-à-dire une volonté. Cela pourra sembler bien audacieux, si l'on veut y penser.

J'aime, à cause de leur allure originale et franche, les pages de son livre qui exposent la question de l'amour sous une couleur sociale. On peut s'y attarder à des remarques savoureuses. « Pour notre civilisation occidentale, dit M. Fournière, la femme de taille élancée, aux hanches en forme de lyre, aux menus et hauts seins piriformes répond à la double conception que nous avons des fonctions de la femme qui sont à la fois d'une ménagère et d'une amoureuse. » Par ailleurs, il nous parle de l'évolution de l'amour en romancier nouveau.

J'aurais mauvaise grâce à signaler les emprunts philosophiques plutôt que littéraires qui nourrissent assez souvent l'idéalisme social de M. Fournière, car lui-même a pris soin de nous informer par un avant-propos « qu'en sa qualité de communiste, il n'admet pas la propriété des idées ». Le tout est d'ailleurs assez spécial et bien ordonné pour que sa signature s'y marque nettement dans une architecture élancée.

Comte Colonna de Cesari Rocca : **La Vérité sur les Bonaparte avant Napoléon** (A. Charles).

Intéressante brochure sur les généalogies des Bonaparte. On sait que les Bonaparte se sont toujours montrés assez fiers de leur noblesse. Joseph Bonaparte, le généalogiste de la famille, comme disait l'Empereur, aurait donné deux cents livres génoises à qui aurait pu établir la parenté des Bonaparte de Corse avec les *Buonaparte* de Florence. Une pièce fut fournie qui soudait les Bonaparte aux Cadolinges, comtes de Pistoja, et publiée dans l'*Archivio storico italiano*. La plupart des écrivains flatteurs l'ont admise sans restrictions. Le comte Colonna de Cesari Rocca a eu la curiosité de consulter cette pièce. Il n'y a point de doute, dit-il, c'est un faux. « Je m'étonne seulement que le comte Passerini, dont la valeur fut très appréciée en Italie, et après lui le commandeur Stefani, mort en 1896, surintendant des Archives d'Etat à Venise, aient pris pour une charte vénérable un parchemin grossièrement contemporain. »

Le premier ancêtre à la rigueur authentique des Bonaparte de Corse, l'éponyme de la maison impériale, vivait au XIIIe siècle, notaire à Sarzane, petite cité ligure; il s'appelait Bonaparte-la-Paix (*Bonapars-Pax*). Cette origine ne peut être nettement établie ; elle est indiquée comme possible par les travaux de Domnico Bernucci, obscur érudit de Sarzane, utilisés par tous les généalogistes de la famille impériale soucieux de vraisemblance.

Une origine plus certaine est celle que Napoléon Ier indiquait lui-même, avec une belle impudence, quand il faisait écrire dans le *Moniteur* du 26 messidor an XIII : « A tous ceux qui demanderaient de quel temps date la maison Bonaparte, la réponse est bien simple : elle date du 18 brumaire. »

Docteur Larrivé : **L'Assistance publique en France** (F. Alcan).

Un petit manuel précis, informé, sur les procédés d'assistance émanant des différentes formes de l'Etat ou des initiatives privées, par quoi s'affirme notre esprit de solidarité. La loi sur l'assistance médicale gratuite du 13 juillet 1893, importante en ce qu'elle consacre un véritable principe socialiste, y est sobrement examinée. Le docteur Larrivé montre qu'on a dû la compléter dans la pratique par la distribution des médicaments. Les chapitres consacrés aux bureaux de bienfaisance et au service des hôpitaux sont également bien traités et fournis de renseignements exacts.

Amand Montier : **Robert Lindet** (Félix Alcan).

Le jour de la mort d'Etienne Charavay, qui fut un érudit, un chercheur et un honnête homme, — avec toute la bravoure morale que comporte aujourd'hui ce titre, — en ce vendémiaire fastueux et pâle, paraissait un livre d'érudition minutieuse et d'intentions loyales, élevé à la gloire d'un grand citoyen trop peu célébré, Robert Lin-

det; et, par ce livre de M. Amand Montier qu'il recommanda d'une préface, Etienne Charavay associait aussi son nom à celui du républicain admirable qui restera comme une des plus belles figures de la Révolution française. A cette ligue de bons *patriotes* qui se prolonge à travers le temps, il convient d'ajouter le conventionnel Choudieu, un des derniers survivants de l'âge héroïque qui, mort en 1838, ne cessa de réclamer pour Robert Lindet une gloire égale à celle de Carnot et le tribut d'un culte républicain que d'aucuns refusent à Lazare Carnot à cause de sa double attitude politique. Les derniers Jacobins se perpétuent, on le voit, et le flambeau de la justice qu'ils tenaient si haut ne s'éteint pas aux mains de leurs neveux. La sainte Montagne s'empourpre encore d'un rouge soleil tombant. A son ombre dormira Etienne Charavay.

Qu'on lise, sur la recommandation du bon érudit, le livre consacré à la carrière politique de Robert Lindet. Nous ne saurions mieux dire qu'en nous associant au bel éloge qu'il en fait : « Robert Lindet méritait un historien et nous devons rendre grâces à M. A. Montier d'avoir entrepris cette œuvre (nécessaire) et de l'avoir menée à bonne fin. »

La partie du livre consacrée à l'étude du mouvement fédéraliste du Calvados, réprimé par Robert Lindet avec tant de fermeté, de modération et de tact politique, mérite une attention toute spéciale. M. A. Montier était bien préparé à traiter cet important chapitre de l'histoire de la Révolution par ses précédents travaux sur les troubles du département de l'Eure. En resoudant les études concernant le *fédéralisme* de 1793 aux documents de la *Vendée militaire* et aux recherches sur les *chouanneries*, on aura quelque jour une histoire décentralisée de la période révolutionnaire, qui rectifiera sur bien des points l'enseignement traditionnel. Le livre de M. A. Montier y contribuera après avoir établi d'une façon durable le nom de Robert Lindet.

VICTOR BARRUCAND

F.-T. PERRENS : **La Littérature française au XIXe siècle** (L.-H. May); **Les Libertins en France au XVIIe siècle** (Calmann Lévy).

Documentons les curieux sur l'âme d'un membre de l'Institut (M. Perrens est de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

De Stendhal :

« Son *Rouge et Noir* venait un peu comme la moutarde après le dîner, car il s'était proposé de mettre en lumière l'état d'esprit de la jeunesse française au temps de la Restauration, vu l'impossibilité où des hommes de vingt ans croyaient se trouver de faire leur chemin dans la vie sous un régime de paix. On ne soupçonnait pas alors que Louis-Philippe serait plus pacifique encore. Aussi l'ouvrage n'obtint-il point de succès. » (Pages 281-282.)

De Victor Hugo :

« La prose en général n'est pas favorable à Victor Hugo... Victor Hugo parle la langue française comme un étranger qui l'a bien apprise. » (Pages 118-119).

De Flaubert :

« Comment ce fils d'un médecin de Normandie a-t-il pu être placé au premier rang? » (Page 318.) « Peut-être ce roman *[Madame Bovary]* est-il, dans l'œuvre de Flaubert, le seul qui vaille qu'on s'y arrête; mais qu'il soit un chef-d'œuvre avec tant de peintures révoltantes, avec une suppression si résolue de tout ce qui honore la nature humaine, c'est une autre affaire. » (Page 319.) « *Salammbô* est un grand effort provoqué par des amis qui désiraient le voir changer de voie; mais pourquoi diable ce sujet carthaginois ne reposant que sur un récit de quelques pages? » (Page 321.) « *Bouvard et Pécuchet*, ouvrage franchement ridicule. » (Page 319)

De M. Zola :

« Dès l'âge de quatre ans, il savait ce que les mots grossiers peuvent rapporter : il prononçait en apostrophe le mot « cochon », et, comme récompense de son père charmé il recevait cent sous. » (Page 329.) « L'humeur batailleuse du romancier... l'ayant poussé, au sujet d'un procès retentissant de trahison, à prendre parti violemment contre les juges militaires et les chefs de notre armée, la plupart des Français se sont prononcés contre l'injurieux accusateur, et il n'a retrouvé l'équivalent de ce qu'il perdait dans sa patrie que chez les peuples voisins, toujours heureux de ce qui peut nous affaiblir et nous diminuer. » (Page 333.)

De M. Henri Lavedan :

« Ce qui recommande surtout M. Lavedan, c'est qu'il a plus d'une corde à son arc. » (Page 385.)

De Verlaine :

« Paul Verlaine a été mon élève en rhétorique au lycée Bonaparte, au dernier rang d'une classe qui en comptait soixante-dix. Je ne me serais jamais douté, il ne se doutait certes pas lui-même, qu'il pût y avoir quelque chose dans cette tête hideuse qui faisait penser à un criminel abruti et qui ne s'est tranformée avec l'âge que pour ressembler à celle des loqueteux et des mendiants. . Heureusement il y a encore de bons juges pour ramener les choses au point et dire la vérité. Hier encore, M. F. Lhomme... » (Pages 156-157)

Comme on voit, M. Perrens est un auteur gai. Aussi n'aime-t-il pas beaucoup M. Becque. « Pas le plus petit mot pour rire! » déplore-t-il, parlant des *Corbeaux* (page 380).

Si le lecteur songe que ces fragments sont extraits de *la Littérature française au XIXe siècle* qui ne compte que 439 pages, il apprendra avec plaisir que *les Libertins en France au XVIIe siècle* n'en comptent pas moins de 527.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles. — Dr J.-C Mardrus, trad. : *Le Livre des Mille nuits et une nuit*, tome II, Editions de La revue blanche, 7 fr. — Simon Boubée : *La Dame aux rubans rouges*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Maurice des Ombiaux : *Jeux de cœur* (ornementation d'Aug. Donnay), Librairie internationale, 3 fr. 50. — Dr Facieu : *Couronge ou la Guillotine perfectionnée*, Société d'Editions littéraires, 3 fr. 50. — Henri Duhamel : *Journal d'un Défroqué* (avec préface de Laurent Tailhade), Société d'Editions littéraires, 3 fr. 50. — Witness : *La Fin d'une Présidence*, Chamuel. — Guy de Téramond : *Sur le chemin du bonheur*,

Simonis Empis, 3 fr. 50. — Guy de Maupassant : *Le Père Milon*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Mécislas Golberg : *Vers l'Amour*, *Statues*, suivi de trois nouvelles, *Mon Héros*, *Légende de l'Homme*, *Homicide*, Albert Wolff, 3 fr. — Emile Zola : *Fécondité*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Hugues Rebell : *La Câlineuse*, Edition de La revue blanche, 3 fr. 50.

Poésie. — André Lebey : Les Elégies du Jardin mélancolique, Mercure de France.

Théatre. — Herbert Eulenberg : *Anna Walewska*, eine Tragœdie ind fünf Aufzügen, Berlin, Sassenbach, und Paris, Le Soudier, 2 mark. — Saint-Paul-Roux : *La Dame à la faulx*, tragédie, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul Sonniès : *Fausta*, Ollendorff, 3 fr. 50.

Etats, Sociétés, Gouvernements. — Henri de Villeneuve : *L'Esprit de Jésus ou le Christianisme rationnel* (nouvelle édition), Société d'Editions scientifiques, 3 fr. 50. — Paul-Louis Garnier : *La Jeunesse devant l'Action*, discours, Bibliothèque artistique et littéraire, 1 fr. — Henri Constant : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir*, Société d'Editions littéraires, 3 fr. 50. — Henri de Villeneuve : *Le Credo du P. Didon* (nouvelle édition), Société d'Editions scientifiques, 1 fr. 50. — Thomas Bensa : *Urbain Grandier ou le Précurseur de la Libre-Pensée*, Société d'Editions littéraires, 2 fr. — Victor Arreguine : *Estudios sociales*, Buenos-Aires. Comp. sud-americana de Billetes de Banco. — Amand Montier : *Robert Lindet* (avec préface d'Etienne Charavay), Alcan, 10 fr. — Albert Hans : *La guerre du Mexique selon les Mexicains*, Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Malcolm Mac Coll : *Le Sultan et les Grandes Puissances* (traduit de l'anglais par Jean Longuet préface d'Urbain Gohier), Alcan, 5 fr. — Urbain Gohier : *Les Prétoriens et la Congrégation*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Gaston Moch : *L'Armée d'une Démocratie*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50.

Critique. — Albert Soubies : *Histoire de la musique, Espagne, les XVII[e] et XVIII[e] siècles*, Flammarion, 2 fr. — Edmond de Bruijn : *Opinions sur une réforme éventuelle de l'Académie royale de Belgique en suite d'un projet de M. Kurth et en réponse à une enquête de la revue « Durendal »*, Bruxelles, Edit. de Durendal. — *Aus dem Kunst besitz des verew. Herrn D[r] Martin Schubart; I, Gemaelde; II, Glassgemaelde, etc.;* München, Hugo Helbing.

Spiritisme. — William Stainton Moses (M. A. Oxon) : *Enseignements spiritualistes* (trad. de l'anglais par X.), Leymarie, 3 fr. 50. — *Katie King* (*Histoire de ses apparitions*), Leymarie, 2 fr.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Un regard sur le Soudan

Par décret présidentiel, le Soudan, qui a fait couler ces temps-ci des flots d'encre, cesse d'exister en tant que colonie autonome. Il est démembré, et ses fractions sont rattachées aux quatre colonies de la côte occidentale d'Afrique dont il n'était en somme que l'hinterland.

Les pays dont la soumission n'est pas complète et qui ne sont, du reste, qu'une faible portion de cet immense territoire sont constitués en zones militaires dont les commandants seront soumis à l'autorité du gouverneur général.

Voici plus d'une année que l'écho d'expéditions et de conquêtes a attiré l'attention publique sur cette colonie. La presse a enregistré des bulletins de victoires, des noms d'officiers ont été jetés au public, une manne de croix et de galons est tombée. En France, le lecteur, confortablement installé dans les douceurs de la civilisation, se sentait solidaire de tant d'actions d'éclat, quand la nouvelle du massacre d'officiers français par des compagnons d'armes est venue soudain troubler cette digestion d'héroïsme.

Nous avons partout de mauvaises mœurs coloniales, mais le cloaque, le champ d'expériences idéal de la vilenie humaine est là-bas, sur les bords du Niger. Avant notre invasion, les villages y étaient frappés de la stupeur de récents massacres, le sol était inculte et gorgé de sang ; depuis, les empires d'El-Hadj Omar, d'Amadou Cheikou, de Ba Bemba et de Samory ont disparu, mais nous avons soigneusement conservé leurs coutumes barbares. Ces contrées fort loin par la distance étaient en outre comme séparées du reste du monde par les difficultés de la pénétration ; nous avons maintenu les obstacles, nous élèverions au besoin des barrières pour que nul ne sache exactement ce qui se passe de l'autre côté. La France occupe la Sénégambie depuis plusieurs siècles. Faidherbe a commencé la conquête militaire du Soudan avant la guerre de 1870 : on n'en continue pas moins à naviguer sur le Sénégal, huit mois de l'année, en chaland. Quelques barrages empêchent, pendant ce long laps de temps, la navigation à vapeur, il suffirait de quelques cartouches de dynamite pour creuser un chenal sur une dizaine de points ; on ne l'a pas fait, on ne le fera pas. Au lieu de monter à Kayes en une semaine, on y emploie quarante à quarante-cinq jours, de même que pour en descendre. De l'essor du commerce, de la facilité et de la rapidité du transit de la côte à l'intérieur et de l'intérieur à la côte, on n'a cure ; des vies humaines, encore moins. Pense-t-on à l'affreux supplice qu'est, pour des hommes épuisés par un séjour de plusieurs mois dans la plus mortelle des colonies, dont la plupart ont déjà fait des semaines et des semaines de voyage dans la brousse pour gagner le Sénégal, un pareil parcours, sur un fleuve de plomb fondu, dans une barque de

cinq à six mètres recouverte de paille et encombrée de caisses, alors que, sur le Haut-Fleuve, la lenteur de la marche permet de voir, à la tombée du jour, le point d'où on est parti le matin?

Ce n'est pas seulement par inertie que l'on maintient cet état de choses, il semble que ce soit aussi par un dilettantisme vraiment macabre. La France veut des colonies où l'on meure, c'est pourquoi le Soudan est la colonie choyée par la presse : on y récolte le laurier.

Aucun effort n'a été fait pour une exploitation agricole, commerciale et industrielle : les sacrifices d'hommes et d'argent sont ainsi restés inutiles ; mais qu'importe? ne suffit-il pas à la badauderie française que les journaux relatent des combats toujours glorieux, des massacres émouvants? C'est à ce chauvinisme stupide, qui fait goûter les épisodes, sanglants à l'exclusion des résultats pratiques, que nous avons dû l'existence de cette monstruosité qu'était le Soudan. Cette colonie était, en effet, un véritable fief pour l'élément militaire, qui l'exploitait en vue de ses intérêts personnels et de la satisfaction de ses plaisirs meurtriers. Ce que sont la plupart de ces soi-disant héros qui s'abattaient, tous les ans, sur cette chasse gardée, on commence à le savoir autrement que par ce qu'ils veulent bien dire d'eux-mêmes à des reporters complaisants. Il appartient à ceux qui ont vécu là-bas, qui en sont revenus avec l'horreur de leurs atroces pratiques, de leur arracher le masque d'héroïsme qui plaît à notre maladive gloriole et de les montrer tels qu'ils sont : des bourreaux et des négriers.

Cruel, violent, indiscipliné, déprimé par la vie coloniale, d'une action si mauvaise sur les âmes médiocres, l'officier du Soudan a eu outre la folie de ses galons. Cette vanité morbide, qui constitue un véritable narcissisme militaire, se développe d'une manière inquiétante au milieu de populations que l'oppression guerrière à toujours courbées devant celui qui commande. L'acte de Voulet arrachant ses galons, les piétinant, les coupant en morceaux, et s'écriant : « Ah! c'est pour mes galons ! les voilà mes galons ! » n'est pas autre chose qu'un accès de cette hystérie spéciale. Je crois encore entendre, dans un village que nous traversions pour rentrer du Niger à Kayes, un capitaine, auquel on n'avait apporté qu'une bouteille de lait, hurler, l'écume aux lèvres, au noir qui commandait ce groupe de cases perdues dans la brousse : « Je suis capitaine, tu entends, capitaine, capitaine, capitaine! » Et chaque fois qu'il proclamait ainsi son grade, sa cravache plaquait sur le visage du vieillard une raie sanglante.

Sauf de rares exceptions, aucune préoccupation supérieure n'entre dans leur esprit; jamais cerveaux plus indigents n'élaborèrent d'idées plus vulgaires, d'une banalité plus désespérante que celles qui s'expriment autour des tables de popotte. Ni la solitude, ni l'éloignement de la patrie qui ennoblissent d'ordinaire les âmes les plus frustes

n'épurent leur pensée. Le soir, après boire, à l'heure où le grand silence des nuits d'Afrique s'étend sur la terre d'exil, des chants s'élèvent, montent comme une insulte vers les splendeurs du ciel des tropiques, inepties, obscénités de café-concert, refrains orduriers de caserne hurlés en chœur, dans une sorte d'ivresse frénétique, et qui s'achèvent en des sons inarticulés, en de véritables rugissements de bêtes.

De tels hommes, lâchés en maîtres dans un pays où les distances et la difficulté des relations rendent impossible tout contrôle, sous un climat qui porte à leur plus haut degré d'exaspération les passions et les vices, deviennent vite de redoutables monstres. L'exercice de l'arbitraire le plus absolu, la possibilité d'abus les plus criants sans qu'intervienne la moindre sanction les font durs à l'égard de l'indigène, indociles vis-à-vis de leurs chefs. Tous ceux qui ont séjourné dans les postes du Soudan n'y ont entendu que des paroles de violence qui constituaient de flagrants appels à l'insubordination. L'autorité supérieure est l'objet de critiques passionnées, les commandants de cercle désobéissent aux commandants de région, les commandants de poste aux commandants de cercle et l'autorité du gouverneur elle-même n'est pas toujours respectée. On conçoit dès lors l'intensité que peuvent prendre en de telles âmes des sentiments comme la jalousie et la haine. L'affaire Voulet est absolument typique, en ce qu'elle est l'aboutissement monstrueux, mais normal, de mœurs pareilles.

Des événements de même ordre ont occupé l'opinion publique ; d'autres sont restés inconnus : tous se ramènent à une question de haine née d'une compétition dans le commandement. La lettre du capitaine Voulet au lieutenant-colonel Klobb est probante à cet égard. C'est à une rivalité de cette nature qu'il faut songer pour avoir la clef du drame Quiquerez-Segonzac, de même que pour comprendre la conduite inqualifiable de cet autre officier qui, au lieu de secourir son camarade ramené vivement par un fort parti de Maures sous les murs du blockhaus où ils tenaient garnison dans le Haut-Sénégal, fit fermer les portes et le laissa massacrer avec sa petite troupe, sous ses yeux. De combien de morts également tragiques le Soudan garde pour toujours le secret ! Il en est une qui a été relatée dans un livre peu connu, bien que très documenté, sur la côte occidentale d'Afrique. Je la rappellerai brièvement parce que j'ai connu l'un de ceux qui jouèrent un rôle dans cette triste histoire et que j'ai eu l'occasion d'échanger avec lui, au sujet d'une affaire plus retentissante, une conversation caractéristique.

Le capitaine d'artillerie de marine B... commandait le cercle de Siguiri et se trouvait en même temps, par son ancienneté de grade, commandant d'armes. Son caractère despotique s'accommodait fort bien de cette double autorité administrative et militaire, quand la nomination d'un capitaine de la guerre, de grade plus ancien encore, au commandement de la compagnie de tirailleurs de ce poste lui en

enleva une bonne part. Le malheureux *biffin* était, de ce fait, pris en grippe avant même d'être arrivé. Aussi, dès sa venue, fut-il en quelque sorte mis en quarantaine par ses camarades, qui affectèrent de ne lui adresser la parole que pour le service. L'attitude se maintenait ferme et calme d'un côté, sourdement hostile de l'autre, lorsque, un jour, le nouveau capitaine, en vertu de son devoir de commandant d'armes, demanda compte des envois des « Dames de France ». Une discussion très vive eut lieu à ce sujet durant le repas du soir. Le lendemain, le capitaine était trouvé mort, dans sa chambre. Le médecin de marine ne se dérangea pas pour constater le décès, et le commandant de cercle refusa des planches pour la confection du cercueil, ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, n'assistèrent à l'inhumation. Le docteur n'a de comptes à rendre à personne, car il est allé, dans l'autre monde, les rendre directement au défunt; mais le capitaine B... reste un des types les plus parfaits de nos guerriers du Soudan. Les hasards de la vie coloniale m'ont, depuis lors, mis en contact avec lui. Nous vivions dans le même poste, sur les bords du Niger, quand les journaux de France apportèrent les premières nouvelles du réveil de l'affaire Dreyfus et du procès Zola. Nous dînions, ce jour-là, à la même table, et la conversation roula sur Dreyfus, Zola et la presse. De la discussion je ne veux retenir que cette déclaration du capitaine B... : « Si j'avais été gardien à l'île du Diable, il y aurait longtemps qu'on ne parlerait plus de Dreyfus. » Et comme, feignant de ne pas comprendre, je l'interrogeais sur la manière dont il aurait procédé, il ajouta : « Avec une seringue et de l'acide prussique dans l'œil, je me charge bien de faire disparaître quelqu'un sans qu'il soit possible de savoir ce qui aura entraîné la mort. »

Ce même officier a, pendant plus d'une année, fait régner la terreur dans le cercle qu'il commandait tout récemment encore. Pendant de longs mois, des cadavres ont pourri au soleil, empoisonnant l'air de leurs miasmes, à quelques centaines de mètres du poste, car ce tortionnaire raffinait sur le supplice en abandonnant aux hyènes les corps des suppliciés. Non seulement il ne faisait pas procéder à leur enterrement, mais il défendait absolument aux noirs de leur donner la sépulture. J'ai vu trois de ces malheureux, tout pantelants encore des deux cents coups de corde qu'il leur avait fait au préalable administrer, conduits à la mort. Je ne saurais rendre l'impression de profonde pitié que causait la vue de ces êtres lamentables, encore des enfants, qui paraissaient aussi ignorants de ce qui allait suivre, qu'inconscients du crime qu'ils avaient pu commettre. Ils étaient accusés d'avoir volé du mil dans les villages. Comme les coups de corde, la mort et la privation de sépulture ne lui suffisaient sans doute pas, le commandant de cercle leur fit dire par l'interprète qu'il allait les tuer. Et ce fut, en effet, un massacre plutôt qu'une exécution. Ils furent laborieusement abattus par des tirailleurs dont les fusils, vieilles pétoires, fonctionnaient mal. Trois décharges furent nécessaires et, les extracteurs ne faisant plus sauter le culot des car-

touches, de longues minutes s'écoulèrent durant lesquelles d'affreux râles s'entendirent.

Lors de la colonne Sikasso, il supprimait des existences avec moins de cérémonie encore. Les porteurs évadés et repris étaient aussitôt, par ses ordres, entraînés dans la brousse et mis à mort. J'en ai vu un qui, à peine adulte et absolument malingre, se plaignait de ce que ses jambes n'avaient pu le porter plus loin avec les trente kilos dont il était écrasé (c'était d'ailleurs le cas de presque tous ces malheureux arrachés à leurs villages). Il ne vint pas à la pensée du bourreau à qui il fallait du sang, de surseoir à l'exécution et de faire examiner sa victime par le médecin... Voici les détails d'une tuerie faite par ses ordres et qu'il aimait à conter. Je tiens le récit de lui-même.

Au cours de son commandement du cercle de Siguiri, il était parvenu à s'emparer d'un chef noir qui nous était hostile. Il le condamna à mort, comme bien l'on pense, et décida, pour économiser les cartouches, qu'il serait pendu. Au moment de l'exécution, le condamné fut hissé dans les airs, mais, la corde ne glissant pas, il se mit à danser dans l'espace la gigue la plus étrange sans que la mort pût s'ensuivre. Le capitaine ordonna alors à un de ses tirailleurs de tirer au vol ce gibier humain. Fut-ce hasard ou adresse du tireur, la balle, au lieu d'atteindre le but, rompit la corde et le pendu vint s'abattre sur le sol, où il se brisa une jambe. Là, pour en finir, l'officier français, le représentant de notre douce civilisation, fit tuer le vaincu comme on achève un chien.

Je ne veux pas généraliser et assimiler tous les militaires du Soudan aux quelques grands fauves que des affaires trop nombreuses ont fait connaître, mais je maintiens que, si des faits semblables à ceux qui viennent de nous émouvoir si profondément ont pu se produire, cela est dû à l'esprit de violence, de haine et d'indiscipline qui règne dans le corps tout entier. L'autorité supérieure paraît enfin décidée à mettre un terme à des mœurs si odieuses qu'elles étonnent les barbares eux-mêmes. Espérons qu'elle déploiera à cette tâche, devenue difficile, l'énergie nécessaire. Il faut une surveillance plus active, une distribution plus judicieuse des récompenses, c'est-à-dire ne pas réserver les honneurs à ceux qui auront massacré le plus de gens, mais à ceux qui, sans effusion de sang, auront administré ou étendu le domaine de la France. Il faut enfin à Saint-Louis un gouverneur général qui ne soit pas un soliveau, qui ait sur ses subordonnés du Soudan assez d'autorité pour ne pas être réduit, ainsi que cela s'est vu, à se renseigner habilement, sur les choses de cette colonie, auprès des officiers de passage au chef-lieu du Sénégal.

L'administration des territoires compris entre Kayes, Tombouctou, Kong et Say est, comme on peut bien le penser, réduite à sa plus

simple expression. Elle consiste surtout en la perception de sommes qui, sous la forme d'impôts, amendes, patentes de dioulas, contributions diverses, sont destinées à faire, dans le chapitre des recettes, un contrepoids piteux à la colonne lourdement chargée des dépenses. Pour la mise en valeur d'un sol inculte et qui est, d'ailleurs, sauf la vallée du Niger et la région Sud productrice du caoutchouc, rebelle à toute culture, on n'a tenté de timides essais que pour fournir prétexte à des rapports négatifs. On ne stimule l'indigène que pour le confirmer dans ses instincts sauvages, dans ses passions ataviques, en lui faisant constamment entrevoir la perspective de faire colonne et de *gagner captifs*. Faire colonne, c'est également le désir de tous les officiers; ainsi, ceux qui remplissent les fonctions d'administrateurs, qui devraient par conséquent faire œuvre de pacification, ont leur avantage dans la guerre. La guerre qui, par les esclaves, donne la fortune aux tirailleurs, leur assure en effet l'avancement et satisfait à leur vanité avide de réclame.

On s'est cru libéré des devoirs qu'impose la conscience des nations civilisées en fondant, dans les grands centres, des écoles pour les fils de chefs. Mieux comprises et plus soigneusement surveillées par les commandants de cercle, ces écoles pourraient rendre de réels services. Par elles, on devrait s'efforcer de faire entendre aux enfants indigènes non encore abêtis par les pratiques fétichistes, ou pas encore affiliés aux confréries musulmanes, quelques-unes de nos idées ; on devrait les convaincre que nous ne sommes pas seulement les plus forts et que nos meilleurs gris-gris, plus puissants que le télégraphe et le canon, sont quelques vertus intellectuelles et morales. Hélas ! voilà bien des choses que jamais oreilles de nègre n'entendirent au Soudan. C'est un fait assez curieux, d'ailleurs, que des hommes qui ont grandi dans le respect de certains principes en fassent si complètement abstraction dès qu'ils se trouvent dans un milieu de race inférieure. Pour eux la civilisation semble n'être qu'une contrainte imposée par les lois et que l'on s'excuse de subir en la décorant de pompeuses épithètes. Il n'est pas de commandant de cercle qui ne croie avoir rempli tout son devoir en ayant assuré la rentrée de l'impôt et maintenu les villages dans la crainte. Aussi les écoles sont-elles confiées à l'interprète, qui enseigne à ses élèves son langage petit-nègre, et à un sous-officier ou brigadier blanc, que rien ne préparait à une telle mission. Le résultat est que, sur tout le territoire du Soudan, les écoles de fils de chefs, fondées sans doute dans un excellent esprit, ne sont que des écoles de vice.

Au point de vue financier, l'administration pèche par la base. Les dépenses de la colonie, étant couvertes d'une part par la métropole, d'autre part par ses ressources propres, on a cru devoir scinder le budget en deux parties : budget colonial et budget local, qui nécessitent l'établissement à Kayes de deux services, avec un nombreux personnel de commissaires et de commis pour les ordonnancer, et l'installation, dans chaque poste, de deux magasins. La confusion

et l'accroissement des frais sont les moindres défauts de ce dualisme budgétaire. Le plus grave et le plus immoral est qu'un véritable trafic a fini par s'organiser d'un service à l'autre. Exemple : le service colonial auquel incombe la subsistance des tirailleurs et conducteurs réguliers demande au service local, qui reçoit le mil en paiement d'impôt ou l'achète au prix de 0 fr. 10 c. le kilogramme, une cession qui lui est faite à 0 fr. 20 c. le kilogramme ; par contre, le service local, qui a la charge des tirailleurs auxiliaires, prend au service colonial, pour les vêtir, tant de mètres de guinée qui lui sont cédés au prix fort. On voit toutde suite à quels abus et à quel désordre peut conduire une pareille administration financière : c'est le vol organisé. Pourquoi n'y aurait-il pas un seul budget et dans lequel la subvention de l'Etat rentrerait au titre de recette extraordinaire ? Cela simplifierait les choses et supprimerait un trafic malhonnête, et onéreux pour les finances du pays.

Rend-on du moins de bonne justice ? Cette question, toujours capitale, est particulièrement grave quand il s'agit de populations que nous devons convaincre de notre supériorité morale au moins autant que de notre puissance matérielle. Or, en dehors de Kayes et de Tombouctou où un cadi applique la loi musulmane, la justice est rendue par les officiers faisant fonction d'administrateurs, et leurs décisions, en l'absence de toute loi écrite, n'ont d'autre appui que leur bon sens. En dix-huit mois de séjour, ils n'ont pas le temps de se familiariser avec les coutumes dont on devrait conserver tout ce qui n'est pas contraire à notre conception du juste et de l'injuste. Mais cela ne serait rien et on aurait des chances de ne pas trop errer, sans l'intervention de l'interprète, de l'interprète qui traduit et présente les affaires selon le plus ou moins de cadeaux reçus, et qui, à notre insu, transforme nos tribunaux de cercles en autant de honteuses boutiques. Une décision très judicieuse recommande l'inspection annuelle de l'état de fortune de ces fonctionnaires noirs ; cette précaution est malheureusement rendue vaine par la facilité avec laquelle ils peuvent dissimuler ce qu'ils possèdent. L'incertitude dans laquelle des interrogatoires d'où la bonne foi est absente laissent le juge, contribue à augmenter, de sa part, les cruautés inutiles, de la part de ses administrés, l'horreur de sa justice. Ainsi le coup de corde est-il devenu peu à peu la base de l'instruction judiciaire. Un prévenu ne veut-il pas avouer le vol dont il est l'auteur présumé, il reçoit des coups de corde jusqu'à ce que la douleur lui fasse reconnaître le délit dont il est peut-être innocent. Dans une colonie livrée à la féodalité militaire, il ne faut pas être trop surpris de ces mesures d'inquisition.

Si nous sommes au Soudan de mauvais administrateurs, de tristes propagateurs de civilisation et de déplorables juges, il est, du moins, un rôle dont nous nous acquittons merveilleusement : celui de conservateurs de l'esclavage et de producteurs d'esclaves. L'esclavage, que, par l'acte de Bruxelles, nous nous sommes engagés à abolir, existe

sur une terre française, non seulement un esclavage adouci, mais la traite, le hideux commerce de bois d'ébène. Nous nous sommes contentés de supprimer le mot, en maintenant la chose. Les esclaves, dans le langage courant, sont devenus des *captifs* et, dans les rapports officiels, des *non libres*. Voilà la plaie secrète, honteuse, du régime militaire au Soudan.

Les militaires prétendent que l'abolition de l'esclavage provoquerait un soulèvement général. Cela est faux, car le Sénégal n'a pas eu de révolte à réprimer du fait de cette suppression. Certes, l'administration de cette colonie ne s'immisce pas dans les rapports des indigènes entre eux et si d'aucuns, plutôt esclaves des anciennes coutumes que de leurs congénères, se croient des obligations vis-à-vis de ceux qu'ils considèrent comme leurs maîtres, très sagement elle n'intervient pas ; il lui est impossible, d'ailleurs, d'intervenir, chacun étant, en somme, libre d'aliéner sa liberté, mais, et c'est l'essentiel, elle ne reconnaît nullement ces droits d'un côté, ces devoirs de l'autre, et surtout elle a aboli l'ignoble négoce. Au Soudan, les dioulas, qui parcourent les villages et font viser leur patente dans nos postes, alimentent surtout les marchés de cette marchandise. Dans le cercle où j'ai séjourné plusieurs mois, des cinquante à soixante colporteurs que je voyais ainsi défiler, chaque jour, pas un ne déclarait moins de deux ou trois non-libres, certains en traînaient une quinzaine à leur suite, et cela était notifié sur les registres *ad hoc* au même titre que les autres objets de commerce. Ainsi passaient sous nos yeux ces lamentables loques humaines qui, accomplissant d'énormes parcours, chargées de pesants fardeaux, servent d'étalon pour les échanges les plus importants. Un cheval s'acquiert contre plusieurs captifs, de quatre à cinq dans les centres d'élevage, alors que Samory et Ba Bemba les payaient de huit à dix. De même pour la poudre, les armes et un grand nombre de marchandises d'importation. Les caravanes ne se risquent au Sahara que pour venir troquer, sur les marchés de l'intérieur, les produits du nord contre ce misérable bétail.

Non contente de conserver un pareil état de choses, l'administration du Soudan a adopté une règle qui, sous l'apparence hypocrite d'un adoucissement, est surtout la sauvegarde des droits odieux du propriétaire. Tout captif évadé est tenu de faire au commandant de cercle une demande de liberté. Il est alors inscrit sur un registre dit de libération et on lui assigne la résidence forcée d'un village, on lui désigne même la case à laquelle il appartient désormais et, au lieu d'être le captif d'un autre noir, il est en réalité devenu le nôtre. Eh bien, cette liberté toute fictive ne lui est même pas assurée, *car, si son propriétaire vient le réclamer dans les trois mois de l'évasion, on le lui rend*. Que devient alors, entre les mains de son maître barbare, dans la brousse profonde, cette créature humaine que nous avons livrée ?

Parmi les lettres que M. Vigné d'Octon a publiées, il en est une surtout d'une sinistre horreur, celle où un correspondant raconte que deux cents captifs, qui avaient été pris à une caravane de

Maures et délivrés par le chef du poste de Yélimané, furent rendus à leurs maîtres par l'ordre du colonel résidant à Kayes. Je passe sur les détails affreux : petites filles violées, enfants mourant de faim et de soif, couverts de plaies, c'est le lot ordinaire des esclaves de traite. Ce qu'il y a de plus monstrueux dans cette histoire, on le comprend bien par ce que je viens de dire, c'est qu'elle n'est pas la relation d'un fait de cruauté isolé, mais bien d'un acte réglementaire, obligatoire : *l'esclave est, pour nos lois du Soudan, une propriété légitime qu'il faut protéger*. Et ce règlement infâme est parfaitement logique, car c'est nous qui avons enlevé la liberté à ces captifs. Il y avait naguère deux grands producteurs d'esclaves : Samory et les colonnes françaises. La puissance de Samory n'est plus : nous restons les seuls maîtres du marché. Le conquérant noir avait besoin de captifs, parce qu'il payait, de cette monnaie, aux dioulas, les chevaux, la poudre et les armes, et que, par cet appât, il attachait, en outre, à sa fortune de nombreux guerriers. Nous en avons besoin, nous, pour recruter nos tirailleurs, en excitant leur convoitise. Les promesses qui leur sont faites sont, d'ailleurs, largement tenues, et j'ai vu, moi-même, la cour du poste de Bamako emplie de femmes et d'enfants qui leur avaient été distribués. A la veille du départ de la colonne Sikasso, j'ai entendu les officiers stimuler leurs hommes par cette perspective alléchante et, les paroles ne suffisent pas, ils ont ensuite prêché d'exemple en se servant les premiers. Du reste, c'est ainsi que les choses ont toujours eu lieu : quand, sur les ruines fumantes des cases incendiées, plus une plainte ne s'élève, quand, aux mains des noirs, les baïonnettes françaises ont accompli leur œuvre de carnage, le partage du butin commence. Les scènes qui ont accompagné, l'année dernière, la prise de Sikasso n'ont été que la reproduction de celles qui avaient suivi le sac de Ségou, de Nioro et de tous les villages conquis par nos armes, avec cette aggravation toutefois que, n'imitant pas l'exemple du colonel Archinard qui avait sauvé du partage les femmes de son adversaire, le colonel Audéoud a laissé à la disposition de ses lieutenants les femmes de l'héroïque Ba Bemba. C'est par centaines, par milliers, que nos colonnes incessantes augmentent ainsi le nombre des esclaves. Que l'on ait édicté des règlements protecteurs de l'esclavage, cela est donc parfaitement logique, c'est la précaution toute naturelle du producteur désirant éviter la dépréciation de sa marchandise.

En somme, l'élément militaire ne peut servir que d'instrument pour la conquête. Celle-ci terminée, son rôle doit être le plus étroitement réduit au seul maintien de l'ordre. Les preuves sont faites. Son administration au Soudan, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, est la plus barbare, la plus routinière, la plus stérile qu'on ait jamais pu voir. Voici de longues années qu'elle préside aux destinées d'une colonie : elle n'a su donner aucun essor ni à son agri-

culture, ni à son commerce, ni à son exploitation industrielle. Elle n'a pas créé les chemins de fer les plus urgents, elle n'a pas davantage assuré la navigation sur les fleuves. Elle n'a su d'ailleurs assurer sa domination sur les noirs que par l'exercice d'une cruauté sans exemple. Enfin sa gestion financière était, d'ailleurs, défectueuse et s'est soldée par des dépenses toujours grandissantes.

En présence de pareils résultats, la conclusion qui s'impose, c'est qu'une telle administration était, pour une nation civilisée, la pire des hontes et qu'il était urgent d'y mettre au plus vite un terme. Il faut désormais, à la tête d'une sérieuse administration civile, un gouverneur d'une autorité reconnue et d'une fermeté inébranlable, sous les ordres duquel l'élément civil et l'élément militaire assureront, d'une part, l'administration et la mise en valeur méthodique, d'autre part, la sécurité et l'ordre. Les territoires récemment conquis étant comme dans le sud algérien, constitués en zone militaire, n'en seront pas moins sous l'autorité directe du gouverneur de la colonie.

Il est évident que pour qu'un tel régime puisse porter des fruits, il faut que l'administration centrale ne soit pas désarmée vis-à-vis de l'élément militaire : il faut une armée coloniale entre les mains du ministre des colonies. Sans cela, au Soudan, plus que partout ailleurs les militaires feront surtout œuvre d'insubordination. En somme, l'ultime conclusion de cette étude peut être celle de bien d'autres, à savoir qu'il est grand temps d'en finir avec l'opposition, sourde en France, ouverte aux colonies, haineuse et incessante partout, de l'élément militaire contre les pouvoirs civils.

JEAN RODES

La Toussaint

A Georges Maillard.

M. Bidoure avait mis son haut de forme demi-crêpe, son paletot de cheviotte, son foulard noir. Plus apoplectique que de coutume, il portait des gants. Sa femme, Mme Pulchérie, avait pris dans l'armoire un châle de deuil, avait retiré les fleurs trop voyantes d'un chapeau, mué les saphirs de ses pendants en boucles d'oreille tristes. Les trois demoiselles Bidoure, Clara, Sophie et Juliette, étaient revêtues de robes de note sobre.

Il pouvait être une heure. Un brouillard aigrelet gouttait dans la cour de l'immeuble. Quelques locataires partaient déjà.

On envoya en hâte Anna, la femme de chambre, prescrire au concierge Widmer d'arrêter un quatre places à l'heure.

Widmer ne revenait pas.

— Ce Widmer est insupportable !... Je parie bien qu'il passe tant de voitures dans la rue, qu'il est allé jusqu'à la station !... grommela M. Bidoure, dont les gants trop étroits craquaient.

— Ne t'impatiente pas, mon ami, fit Mme Pulchérie... Il me semble entendre Anna dans le couloir.

En effet, on entendait Anna dans le couloir. Essoufflée, elle arriva. Elle tendit le numéro de la voiture.

M. Bidoure, de ses gants glacés-sombre, le prit.

— 12.844, Mesdames... lut-il noblement... Etes-vous prêtes ?

Et quand on fut descendu, tirant sa montre...

— Une heure vingt... dit-il au cocher... Allez-vous comme moi, cocher ?

— J'ai une heure un quart, patron... fit celui-ci, consultant à son tour sa montre...

— N'importe... Au Père-Lachaise, s'il vous plaît !...

Et sa femme et ses trois filles étant montées, il s'immisça dans l'étroit coffre à numéro et à lanterne, capitonné de lainage, tandis que le maigre quadrupède à crinière noire, sous un « huc » de flûte de son automédon s'ébranlait.

On se trouvait fort pressé. Juliette prétendait que Clara avait les côtes dures. Puis ce fut Sophie qui prétendit que Juliette lui chiffonnait un volant. M. Bidoure lui-même priait qu'on respectât au moins le luisant de ses bottines, si l'on ne respectait pas ses pieds. Enfin Mme Pulchérie n'eut que le temps de baisser la vitre de la portière, car elle avait senti venir le mal de cœur.

D'ailleurs le boulevard Magenta, la place du Château-d'Eau étaient passés. On longeait le boulevard Richard-Lenoir. Le sergent Bobillot et son casque colonial, Bataclan et ses clochetons chinois, Saint-Ambroise et ses pains de sucre apparurent. Dans la rue de la

Roquette, ainsi qu'annuellement, le père indiqua à ses filles, qui en éprouvèrent leur habituel frisson d'horreur, l'endroit où avaient lieu les exécutions.

On n'allait plus qu'au pas tant la foule de voitures et de piétons des Toussaints était grande.

Vers le boulevard Ménilmontant la famille descendit, puis donnant au 12.844 un point de repère, s'en fut acheter des couronnes.

Elle en acheta deux grandes en perles noires frangées de blanches, pour M. Bidoure le père et Mme Bidoure la mère. Un pot de chrysanthèmes pour la vieille tante Ursule, qui s'ennuyait toute seule près du mur des fédérés. Un bouquet d'immortelles violettes et jaunes, pour l'oncle Tastevin, grand officier de la Légion d'honneur, auquel, bien qu'il fût mort depuis plus de cinquante ans, les générations successives, avaient gardé l'habitude de porter des bouquets d'immortelles violettes et jaunes, car il était la gloire de la famille, et la troupe avait tiré, à ses obsèques, des salves de coups de fusil dans son caveau.

La chapelle des Bignard-Bidoure n'avait pas changé. Elle venait d'être époussetée et rappropriée la semaine d'avant, ainsi que toutes les tombes du Père-Lachaise, par les garde-malades sans travail qu'engagent à cette époque les marbriers.

C'était toujours la même guérite pointue du haut, avec un minuscule autel, et un prie-dieu en velours bleu, à la place où se tient, dans les guérites ordinaires, le factionnaire.

On y trouva, ainsi que les autres années à pareille époque, un petit bouquet de fleurs fraîches, glissé par l'interstice du grillage, sans doute en poussant la vitre de la porte, et jeté à même la dalle.

Comme pour les précédents bouquets, on continuait à en ignorer provenance !...

C'était le dix-huitième, depuis dix-huit ans !... Qui pouvait ainsi régulièrement venir ?... Pour lequel surtout de ces vieux messieurs ou de ces vieilles dames inhumés dans le cénotaphe venait-on ?... Ce ne pouvait être pour un Bidoure ni pour une Bidoure, car les Bidoure des deux sexes avaient eu de leur vivant une existence trop réglée, et n'auraient pu laisser ainsi prise à un mystère qui eût altéré le respect de leurs mémoires !... Peut-être cela concernait-il un ou une Bignard !... Elisabeth Bignard, qui, bien que revenue à de meilleurs sentiments vers son âge mûr, avait à vingt-cinq ans voulu entrer au Conservatoire !

D'ailleurs, ainsi que chaque année, l'on se hâta de rejeter l'importun. On le lança, avec tous les honneurs dûs à sa pénurie d'état-civil entre deux tombes, et l'on revint, sans plus se creuser la tête à son sujet, à la gravité de l'instant.

Très dignement et religieusement, Madame s'agenouilla sur le prie-dieu bleu, cachant une partie de ses pommettes de ses mains.

Derrière elle, Clara, à l'intérieur, juste derrière sa mère, Sophie et Juliette, près du pas de la porte, l'imitèrent.

M. Bidoure qui ne s'agenouillait jamais, même durant l'élévation, à la grand'messe, ôta simplement son chapeau.

Un silence s'établit Quelques prières furent murmurées. Puis avec des soupirs parlés, servant de transition entre le recueillement des oraisons et le retour vers les contingences, ces quatre dames se relevèrent et, tandis que M. Bidoure remettait son couvre-chef, elles sortirent de la chapelle funéraire, afin de jeter leur coup d'œil d'inspection sur les tombeaux environnants.

— Oh !... mon ami... prononça madame.... regarde donc le délicieux parterre blanc que son mari sans doute a fait planter pour cette jeune mariée !... C'est touchant, vraiment !

— C'est touchant !... répondit M. Bidoure.

Près du mur des fédérés, le jardinet de la tante Ursule disparaissait sous la luxuriance de sa végétation d'automne. La vigne vierge et le lierre grimpants y couvraient géraniums et tuyas. Toutes les tombes d'alentour s'étiolaient. Seule, tante Ursule engraissait la sienne. Malgré l'aide de son canif, M. Bidoure eut des peines infinies, à infiltrer le pot de chrysanthèmes dans un interstice de lianes enchevêtrées.

— Ah !... mon Dieu !... Il faudra encore faire nettoyer ici !... dit tristement Madame... On ne comprend rien à cette tombe !... On dirait d'une luzerne abandonnée !

Devant la déjà vieille croix de la jeune Nina Garousse, fille d'un subalterne, ancien préposé à la cantine de la caserne des Célestins, ces dames ne s'agenouillèrent pas, mais, avec simplement pour la forme les deux index se touchant, prièrent debout, tandis que M. Bidoure, occupé à accrocher la couronne de zinc peint à l'entourage de bois vermoulu de cette jeune Nina, n'ôta pas son chapeau, grommelant d'un ton de mauvaise humeur quelques paroles dans sa moustache.

— Mon ami !... Mon ami !... fit alors Mme Bidoure d'un ton de reproche... je t'en prie !...

Aussitôt il cessa de grommeler, tout en gardant son air de mauvaise humeur.

Devant l'oncle Tastevin, complètement dégradé, et dont le vieux tumulus, hélas ! se couvrait de moisissures, l'on sentit toute la gloire de la famille planer. Mais comme Monsieur remarqua que « Grand-Officier de la Légion d'honneur » avait des tendances à s'effacer, il sortit de sa poche un crayon qu'il saliva à plusieurs reprises et avec lequel, après avoir au préalable fait sauter de coups d'ongles quelques importunes traînées de colimaçons mêlées d'oublis de moineaux, il parcourut assidûment les rainures des lettres, jusqu'à ce que « Grand-Officier de la Légion d'honneur » revécût.

Maintenant, les devoirs envers les chers décédés accomplis, il devenait permis de se distraire un peu, et d'aller derrière la foule contempler d'autres morts illustres, afin d'apporter, ainsi que tout Parisien qui se respecte, son contingent d'hommages au génie... Car la population de la ville a cette noblesse de n'avoir jamais négligé le génie...

L'on s'arrêta donc en face d'Héloïse et d'Abeilard, en face de La Fontaine et de Molière, tombes classiques, en face de Lecomte et de Clément Thomas, infortunées victimes, en face d'Alfred de Musset, dont malgré l'immoralité le saule est si touchant, en face de la gente Mlle Desclée, en face de l'immense M. Thiers, en face de « A Casimir Perier sa Patrie reconnaissante », square si vert, que l'on regrette que les cerceaux des petits garçons n'y évoluent pas.

L'on n'oublia ni le Monument des Morts de Bartholomé, ni le Four Crématoire et son Columbarium, tout en ne comprenant guère, en dépit de l'adhésion de feu M. Francisque Sarcey, du journal *le Temps*, son utilité, car il est toujours pénible pour les familles de voir les membres de leurs chers disparus réduits en poussière volatile... Mais, en revanche, on s'attendrit, ainsi qu'on le devait, sur la tombe du jeune Ali, fauché à dix-huit ans, élève de l'Ecole Centrale, regretté de ses camarades, sujet mahométan.

Pourtant le temps pressait. L'on n'avait guère le loisir de s'arrêter davantage. Il fallait rendre d'autres devoirs à d'autres morts familiaux ; et si ceux de M. Bidoure avaient reçu la visite annuelle qu'on leur devait, ceux de Mme Bidoure, qui se trouvaient à l'autre extrémité de Paris, à Montmartre, peinaient encore dans l'attente.

On sortit donc pour se mettre en quête du 12.844, qu'on retrouva à proximité d'un marchand de vins. Puis, lui ayant indiqué la nouvelle direction, l'on rouvrit la portière et l'on se réentassa en chœur dans l'étroit coffre à numéro et à lanterne, capitonné de lainage, tandis que le quadrupède à crinière noire, sous un « huc » de flûte de son automédon se ré-ébranlait.

On était encore plus pressé. Juliette persistait à prétendre que Clara recommençait à avoir les côtes dures. Sophie s'écriait qu'à force de la chiffonner, Juliette avait fini par déchirer son volant. M. Bidoure, qui avait dû renoncer au luisant de ses bottines, se plaignait que ses cors s'envenimaient. Enfin Mme Pulchérie, que tout son mal de cœur avait ressaisie, menaçait à tout instant d'émailler les boulevards extérieurs de l'âcreté de ses pituites.

Au cimetière Montmartre, avant la porte duquel, au milieu de l'immense concours de la foule des Toussaints coutumière, on acheta également quelques couronnes de note sobre, noires et blanches, on s'attarda, ainsi que chaque année devant le cadavre de bronze du Cavaignac, de « Rude et son jeune élève Christophe », et, substituant Eugène à Godefroy, M. Bidoure ne manqua pas sa coutumière et politique homélie :

— Cavaignac, mes enfants,... prononça-t-il,... avait eu de nombreuses voix à la Présidence, mais Louis-Napoléon en avait eu cinq fois plus !... Ce qui prouve que les généraux, utiles à réprimer les insurrections, ne sont pas toujours de bons chefs de gouvernement.

Non loin de l'Avenue principale, s'élevait la tombe des Duseigneur-Bertinet (Mme Bidoure était une Duseigneur).

Cette tombe se trouvait juste sous le pont Caulaincourt, près de l'étroit local que la piété intellectuelle des psychologues a réservé à M. de Stendhal.

C'était un caveau de treize places, dont onze étaient déjà occupées.

Si Mme Bidoure partait la première, ce serait là que les époux, bien que le pont surplombant fût fort désagréable à cause de ses roulements de voiture, seraient réunis plus tard.

Au cas contraire, si c'était M. Bidoure qui partait le premier, l'on approfondirait la fosse des Bignard-Bidoure au Père-Lachaise, afin que Mme Pulchérie pût aussi y entrer. Selon que l'on obtiendrait l'autorisation de l'approfondir de deux ou de trois mètres, ces demoiselles Bidoure, — plus tard naturellement, — avec leurs époux et quelques-uns des rejetons qu'elles en auraient, pourraient à leur tour l'utiliser... Et ce serait bien agréable d'être ainsi tous ensemble!

Quand on eut accroché les couronnes de perles noires frangées de blanches dans la nouvelle guérite pointue qu'était cette tombe des Duseigneur-Bertinet; que Madame se fut agenouillée (à la place du factionnaire dans les guérites ordinaires) sur le prie-dieu de velours bleu qui en occupait le centre; que, derrière elle, Clara, Sophie et Juliette l'eurent imitée ; et que M. Bidoure, tout debout, le long du local de M. de Stendhal, eut ôté son chapeau, l'on se résolut à aller comme chaque année à la recherche de la tombe d'un vieil ami de la famille, Aristide Prinet, « qui était un si brave homme, et avait fait sauter ces trois demoiselles devant le feu lorsqu'elles étaient venues au monde », mais que, malgré les demandes de renseignements réitérées à chaque Toussaint auprès de la Conservation du Cimetière, l'on n'arrivait pas à retrouver.

Ainsi qu'à chaque Toussaint, l'on avait acheté à condition, chez un marbrier-fleuriste, la fleur préférée d'Aristide... une modeste bruyère,... au cas improbable où on le découvrirait.

On longea donc les allées de cyprès de la dix-septième et de la dix-huitième division, le chemin des Peupliers et celui du Tunnel ; puis, dans la trentième division, entre l'avenue des Anglais et celle des Carrières, on se faufila parmi les tombes en en déchiffrant assidûment les inscriptions. Mais au bout d'une demi-heure de fatigues et de recherches, la famille lassée, fut bien forcée de se rendre compte, que ce ne serait pas encore cette année qu'on retrouverait la trace de l'infortuné « Prinet » perdu, et qu'on pourrait lui offrir le modeste pot de bruyère, sa fleur préférée, achetée à condition, donnant cette suprême joie à ses cendres reconnaissantes !

Comme il était déjà, à la montre de M. Bidoure, quatre heures moins le quart, l'on n'eut, d'ailleurs, guère de loisir pour apporter le contingent d'hommages qu'au cimetière Montmartre, ainsi qu'au Père-Lachaise, la foule des Toussaints parisienne a cette noble habitude de consacrer au génie !

C'est à peine si l'on put, en passant devant la tombe du peintre Ary Scheffer, se demander encore pourquoi il y avait donné l'hospi-

talité à un certain Daniel Manin, dictateur de Venise, et à ses deux petites filles... A peine détourna-t-on la tête en faveur de Th. Gautier, Greuze, Henri Heine et du fameux comte Andreossi !... L'on dut, qui plus est, même négliger le titre et la fortune, et l'on fut forcé de brûler l'obélisque pyramidal des Coëtlogon, puis les monuments si distingués des Saxe-Cobourg-Gotha, des Polignac, des d'Houdetot et des Montmorency-Luxembourg !

Aussitôt dehors, l'on fit signe au 12.844, que l'on retrouva naturellement à proximité d'un marchand de vins voisin ; et, lui ayant indiqué la nouvelle direction, l'on se ré-entassa encore dans la voiture, tandis que, pour la troisième fois, le quadrupède à crinière noire se ré-ébranlait.

On était de plus en plus pressé. M. Bidoure, les pieds à la torture, esquissait des grimaces de souffrance. Ces demoiselles, hargneuss, en venaient à la quasi-insulte dans leurs reparties. Mme Bidoure, au summum de l'angoisse, sentait trop qu'elle n'était plus qu'à un cheveu du flot montant du mal de cœur, qui allait tout submerger sur la voie, par la portière. C'est alors qu'apercevant un pâtissier aux environs de la place Moncey, elle se lança sans davantage pouvoir attendre, vers ce phare imprévu :

— Fais arrêter, mon ami,... ordonna-t-elle d'une voix de commandement inéluctable à son mari... Je pense qu'une sandwich va me remettre !... Je crois que je suis sauvée !

— Oh, oui !... papa !... appuyèrent en chœur ces trois demoiselles redevenues gracieuses... Fais arrêter, et entrons tous avec maman, pour qu'elle se remette avec une sandwich.

Et sans même que M. Bidoure eût eu le temps de prendre un parti, la voiture s'arrêta comme d'elle-même, et Clara, Sophie et Juliette entraînèrent leur père à la suite de leur mère, mangeant avec lui, durant la sandwich de leur mère, force babas et éclairs, malgré qu'il ne pût tolérer la crème au chocolat et les plats sucrés.

Au cimetière Clichy, champ de repos doux, hors les fortifications, l'on allait visiter la cousine Monille, vicomtesse de Saint-Dantin, qui, dans un élan de cœur dont on ne saurait jamais assez lui savoir gré, avait légué une partie de sa fortune, considérable d'ailleurs,... comme celle de tant de vieilles demoiselles inutiles,... à ses trois petites cousines et amies. Elle s'était certes montrée un peu singulière, sa vie durant,... d'esprit assez bizarre, maniaque et superstitieux.... et elle possédait un sapajou appelé Emile, qui avait des vices affreux,... mais on lui pardonnait le tout, maintenant,... car d'abord elle était morte,... et Mr et Mme Bidoure gardaient la religion du souvenir.

Chez Goudry, le marbrier de l'avenue, la même légère discussion annuelle reprit entre les deux époux, au sujet de la couleur des fleurs que ces trois demoiselles déposeraient sur la tombe de la vicomtesse Monille.

— Il les faut blanches, mon ami,... opinait madame... La vicomtesse était une demoiselle,... et des fleurs d'une autre couleur pourraient la chagriner dans son tombeau !

— Une demoiselle de soixante-cinq ans !... ripostait monsieur... Prends-les bleues, rouges ou violettes !... Quelle importance cela a-t-il !... D'abord je me suis laissé dire qu'elle avait un faible pour les chasseurs à pied !

— Tais-toi... je t'en supplie... reprenait madame... Tu racontes toujours des histoires pareilles !... Songe que tes filles pourraient t'entendre... Tiens-toi en repos, mon ami !

— Si c'est ainsi,... choisis ce que tu voudras... Je n'y suis pour rien !

Mme Pulchérie se décida donc pour un pot de dahlias blancs que porta Clara, un pot de tubéreuses blanches que porta Sophie, et un pot de roses de Noël blanches, qui d'ailleurs n'étaient pas encore fleuries, que porta Juliette, tandis qu'un jeune apprenti-jardinier aux mains d'engelures et au nez de confiance suivait ces demoiselles avec une bêche.

Le tombeau de la cousine Monille avait ceci de remarquable, qu'au haut de la grille d'entourage, et fixée à elle par de solides crampons, il supportait une vitrine, dans laquelle se trouvait une grotte.

Au bas de cette grotte était une sorte de menu gravier semé d'infimes coquillages, de clovisses, de moules, d'écailles d'huîtres, de crabes, d'algues marines, de petites baignoires et de poupées en porcelaine y trempant.

Puis un étroit sentier, le long d'une légère côte jusqu'à l'entrée de la grotte, parcouru par de minuscules enfants de chœur, de minuscules sœurs de charité et curés, lisant des bréviaires, portant des encensoirs ou des chapelets.

A cette entrée se dressait Emile lui-même, empaillé, tenant entre ses mains, face à lui, ainsi qu'on présente les armes, un cierge tire-bouchonné rose... Emile beaucoup plus grand que les autres personnages tous ensemble, sauf Dieu, qui, du fond de la grotte, assis sur un nuage de coton blanc, une splendide auréole de papier doré autour de la tête, des séraphins de cire suspendus par des fils au-dessus de lui, et une colombe symbolique à ses pieds, fulgurait.

Ces demoiselles, aidées du jardinier à la bêche et aux engelures, alignèrent dans le jardin, sous la vitrine, le dahlia, la tubéreuse et la rose de Noël non encore fleurie. Puis quand le jeune homme eut terminé, M. Bidoure lui tendit une menue monnaie et il s'en alla.

C'est alors que Clara Bidoure, qui était la Benjamine de la vicomtesse Monille, et à qui, comme aînée, se trouvaient dévolues ces fonctions, demanda discrètement la boîte d'allumettes chimiques de son père et, ouvrant le fin cadenas qui fermait la porte de la vitrine, alluma pour une minute le cierge en tirebouchon rose que tenait Emile, tandis que Mme Bidoure et ses deux autres filles, tombant à genoux à l'instant même, disaient chacune à leur tour et à mi-voix une dizaine de chapelet.

Durant ces patenôtres, M. Bidoure, à l'écart, haussait d'un air impatienté les épaules, quoiqu'il pensât qu'en somme on était bien forcé d'en passer par là à cause de l'honnêteté, puisqu'on avait accepté l'héritage, et que la cérémonie constituait une des clauses expresses du testament.

Mais déjà ces dames se relevaient, et Clara, qui venait de souffler le cierge en tirebouchon rose du sapajou, refermait du même fin cadenas la porte de la vitrine, pour jusqu'à la Toussaint qui viendrait.

Le jour tombait.

M. Bidoure déclara à sa famille qu'évidemment l'on allait bientôt clore le cimetière, et qu'il leur serait plus difficile encore qu'à Montmartre, d'apporter le contingent d'hommages que tout bon Parisien doit au génie

— D'ailleurs, ajouta-t-il, le cimetière Clichy ne doit contenir qu'une proportion infime de grands hommes. Sans doute les revers de la butte des Batignolles, assez mal exposés au nord-ouest, se montrent peu favorables à leur éclosion et à leur développement.

D'autre part il ne lui semblait point extraordinaire,... ce cimetière étant incomparablement plus petit que les autres, et le génie ne donnant guère qu'un tant pour cent et même un tant pour mille,... que, sur le nombre assez restreint de décédés inhumés entre ses murs, il ne s'en trouvât presque pas un auquel l'on pût ajouter cette qualification.

S'il s'en rencontrait un malgré tout, ce ne pouvait être qu'un mort d'un génie un peu méconnu, ignoré, autour de la tombe duquel la dévotion publique ne se pressait pas encore, de même qu'autour de celles fameuses de la femme de Raspail, ou du Président Félix Faure.

Au moment même où il exprimait ces idées, Juliette qui furetait à travers les grilles et les entourages environnants, passant à proximité d'une pierre tombale sans ornement, s'écria :

— Oh !... papa !... je crois que j'en ai trouvé un !

Et la famille, se rapprochant soudain, lut au-dessous de deux autres inscriptions vulgaires : Nicolas-A. Verlaine, capitaine, et Elisa-Stéphanie-Julie Dehée, son épouse, celle vraiment si troublante dans sa simplicité, de :

PAUL VERLAINE

POÈTE

MORT LE 8 JANVIER 1896, A 51 ANS.

— Qu'était-ce,... Verlaine ?... papa, demanda Sophie.

M. Bidoure, recueillant ses souvenirs dans la chute du jour tombant, devint très grave.

Et, la voix profonde,... tandis que de vagues articles de journaux lui remontaient à la tête,... de la façon à peu près dont les paysans du fond de la France au commencement de ce siècle narraient l'épopée de Napoléon :

— Verlaine... commença-t-il... fut un ami de François Coppée, mes enfants !... Un poète moral, un poète-lauréat, comme on dit en Angleterre, qui continua Berquin et Florian. Dans *Jadis et Naguère* il vanta les vieux usages domestiques... Dans *la Bonne Chanson* il fit l'éloge de la vie familiale d'autrefois... Dans *Sagesse* il s'achemina vers la compréhension de la philosophie spiritualiste de M. Victor Cousin... Dans *Parallèlement*, son chef-d'œuvre, il monta enfin, ainsi que l'indique le titre, jusqu'à cette pépinière, l'Ecole Polytechnique, et jusqu'à la Géométrie !... Saluez Paul Verlaine, poète, mort à cinquante-et-un ans, fils de Nicolas-A. Verlaine, capitaine, et d'Elisa-Stéphanie-Julie Dehée son épouse...

Et la famille Bidoure, ayant salué, se réentassa, avec la joie d'une saine journée enfin remplie, dans l'étroit coffre à numéro et à lanterne, capitonné de lainage, tandis que le quadrupède à crinière noire, sous un « hue » de flûte du cocher, pour la cinq ou sixième fois se ré-ébranlait.

On entrevoyait par les portières de nombreuses familles, revenant le long des avenues pâlissantes dans d'autres coffres à numéros et à lanternes.

Une grande file noire de gens pressés sur les trottoirs, aux lueurs vacillantes des becs de gaz, vers l'intérieur de Paris remontait.

Mme Bidoure, calmée, ne se souvenait qu'ainsi que d'un mauvais rêve, de son mal de cœur. Clara n'avait plus les côtes dures. Sophie avait déchiffonné son volant. Et M. Bidoure, sans plus un élancement ni même une souffrance, se sentait comme le ciel dans les pieds.

MAURICE BEAUBOURG



La Réconciliation académique

— Messieurs, dit le directeur, nous allons reprendre le travail du « Dictionnaire ».

— Le travail! sourit dédaigneusement M. Thureau-Dangin qui a le labeur amer.

— Est-ce bien nécessaire? gouailla le duc Pasquier. Tant que Marty-Laveaux sera mort!...

Le sang des héros de la Table-Ronde, dont il descend par son père, injecta le monocle cyclopéen de M. Gaston Pâris, cependant que l'érudition grondeuse de tous les Collèges-de-France défunts ou à naître lui remontait au cœur.

— Monsieur Marty-Laveaux n'est pas mort. Je suis là! s'écria-t-il.

Mais déjà, en son prosélytisme, M. France s'empressait.

— J'ai un moyen. Il faut élire Havet. Il sait tout. Et l'orthographe, l'or-to-grafe! Elisons Havet.

— C'en est un! objecta l'irréductible Costa.

On s'agitait.

— Messieurs, supplia Lavisse, n'oubliez pas la réconciliation...

— ... nationale, lui vola Lemaître.

Ce fut au tour de Lavisse d'avoir les gros yeux de grande tenue.

Mais déjà le directeur prononçait une parole sage, le mot de la situation :

— Reprenons le travail du dictionnaire.

— Où en sommes-nous? demanda d'un air indifférent M. Hanotaux.

— A quelle lettre? précisa M. Joseph Bertrand qui se pique de sciences exactes.

Les sourires de rigueur glissèrent et, pour ne pas appuyer, le directeur indiqua :

— Nous nous étions arrêté à *Af*. Oui, c'est cela : affaire.

— Ah! gémit Mgr Perraud.

— Encore! tonna Me Rousse.

— Nous en parlerons donc jusque dans cent ans! se désespéra M. Legouvé.

— Zut! pleura M. Lemaître.

Un rictus gerçait la lèvre bleue de M. Coppée.

L'homme qui a pris sous sa protection la tradition de l'éloquence française, qui l'a revêtue de son corselet de fer, qui l'a faite toute preuve et toute acuité, M. Brunetière pour ainsi dire, prit la parole non sans majesté.

— Que, commença-t-il, le mot qui vient d'être prononcé par le directeur de notre compagnie ait été distrait de son ordre syllabique et alphabétique, arraché à sa famille de composés et dérivés, lancé

dans l'univers comme un météore, une arme hérissée ou un autre boulet, qu'il ait été mis, de la sorte, — ou qu'il se soit mis — hors la loi, c'est là une chose que j'ai maintes raisons de ne point proposer au doute, que je tiens pour évidente et que j'inscris au portail de l'édifice de mes axiomes, syllogismes et postulats. La langue française est assez riche pour se priver d'un ou plusieurs mots qui, si j'ose dire, ont déserté sa ligne et trahi son esprit et son âme pour se faire les truchements des haines et des envies que nourrissaient les peuples étrangers et les fragments dissociés d'une minorité insurgée. Encore que des violences et des actes blâmables m'aient fait tôt renoncer à un poste de combat...

— Soyez franc, interrompit M. Lemaître, vous nous avez lâchés...

— Il ose parler de désertion ! sabra M. Coppée.

— Et la réconciliation nationale? supplia M. Lavisse.

— Qu'est cela ? interrogea de haut M. Brunetière. Quelque article peut-être? Je ne l'ai point lu : il n'a pas paru dans « la Revue ».

— Messieurs, conclut le directeur, notre confrère va un peu loin : tout mot a le droit de vivre, en raison de son passé.

— C'est un être vivant, renchérit M. Bertrand.

— Il n'y a pas que nous d'immortels, accorda Paul Bourget.

— C'est un mot un peu collant, tout de même, s'obstina Jules Lemaître. Nous y avons-nous laissé des plumes.

— Ou des palmes, corrigea Gréard, galamment.

Le secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier demeurait rouge et gai, entre ses blancs favoris, ainsi qu'aux plus beaux jours (j'ai nommé les visites impériales où les cordons de Saint-Wladimir se tissent tout seuls).

— Mes chers confrères, dit-il, lorsque des missions d'Etat me permettaient de creuser légèrement des sols antiques et d'en tirer quelques médailles, de rares vestiges et beaucoup de phrases, je n'étais point sans songer, sous le soleil, aux luttes et aux malentendus, aux malaises nationaux, aux tumultes extérieurs qui ensanglantèrent les siècles et les changeants univers. Qu'en restait-il ? Des monnaies, des pots aux flancs desquels s'étaient collées des scènes menteuses, des légendes tendancieuses et du sable, du sable... Je crois que ce qu'il y a de plus sûr et de meilleur dans l'homme, c'est l'arbre qui en pousse, après mille ans.

— Dites donc, clama Bourget, est-ce que vous allez faire de la philosophie? Et de l'amertume encore! Si Loti n'était pas en Perse, il vous apprendrait à voyager !

— Et, ajouta le cardinal Perraud, n'empiétez plus sur mes sermons.

M. France jugea l'occasion favorable pour glisser des vérités (et la vérité) entre ces vanités et ces rancœurs. Il parla :

— Messieurs, ce n'est pas moi qui ai parlé de réconciliation. Je n'aime point les réconciliations. Elles supposent d'abord des brouilles et des colères, elles supposent ensuite une faiblesse de caractère, une

défaillance dans le ressentiment, une médiocrité de cœur, pour tout dire, de la légèreté, de l'emportement, une horrible facilité à détester et à oublier...

— Revenons à la question, pria M. Theuriet, inquiet.

— Je suis un poète militaire, déclama M. Coppée. J'ai écrit *Une Idylle pendant le siège* et *la Bénédiction*. La question, la voici. On découvre un traître. Que fais-je ?

— Une tragédie, railla M. de Bornier.

— Eh ! non! répondit le poète. J'en ai déjà fait une. Et *Pour la couronne*, c'est de la trahison à l'usage des Balkans. Mais donnez-moi une bonne trahison nationale, une excellente trahison sur place, d'ici, avec tous les éléments d'ailleurs, internationaux, cosmopolites...

— C'est un article de *la Patrie*, s'impatienta M. d'Haussonville.

— Eh oui! s'enthousiasma Coppée. C'est l'article-patrie! je me révolte, je m'indigne, je tonne, je prie.

— La prière sur les ruines, renanisa Lemaître.

— Mon cher Coppée, décida Bourget, c'est d'autant plus méritoire de votre part que vous êtes un poète allemand.

— Allemand ! râla l'infortuné.

— Certes! confirma Bourget. Petite fleur bleue, bonne petite fleur bleue, *vergiss mein nicht* des lacs et des fleuves, où te vit-on si petite, si bleue et à ce point sentimentale? Et les légendes de douceur et la petite larme de Nuremberg, et l'Italie même, votre Italie du *Passant*, n'est-ce point celle de « Mignon », la Mignon de *Wilhelm Meister!*

— Mais, dit Coppée, il me semble que le cri « A la tendresse, à la verduresse... »

— ... « et à deux sous », interrompit Lemaître, incorrigible.

— ... et à deux sous, reprit Coppée triomphant (vous voyez que ce n'est pas *acht pfennigen*), c'est un cri bien français et je l'ai entendu bien souvent quand j'étais un tout petit enfant...

— ... des Batignolles, ferma Bourget. Ce n'est pas français, les Batignolles.

— Parfaitement, c'est Belge, opina M. Costa, savoyard.

M. Bourget poursuivait :

— Vos tragédies, c'est conçu, construit suivant Schiller (pas celui de *Don Carlos*, celui de *Guillaume Tell*), votre manie de détails domestiques, de minutie touchante et quasi-ironique, est-elle, ou non, empruntée à *Hermann et Dorothée*, à des scènes de Lessing ou de Kotsebue et, même, à ce juif d'Henri Heine, émondé?

— Où voulez-vous en venir ? crâna Coppée.

— A vous admirer, répondit Bourget. Etre poète allemand n'interdit pas d'être patriote : voyez Kœrner. Il est vrai qu'à votre âge, il était mort. Mais un phénomène m'est plus précieux, une manifestation de la justice immanente. C'est par hasard, après M. Eugène Manuel, que vous découvrez le peuple, dans une promenade au Luxembourg. Vous souriez, vous essayez un vers comique : ça va. Vous continuez : ça prend. Vous vous acharnez et, tout en préparant des

rythmes plus rares, vous lâchez sans fatigue, sous vous, d'autres sonnets, d'autres monologues. Vous vous dites : « Tant que ça durera... Je pourrai ensuite retourner ma blouse et exhiber à tous les yeux ma cuirasse d'or et mon collant mauve. » Et voilà que ça dure, que le peuple, aidé du temps, alourdit votre masque de jeune théologien, en fait une tronche de rentier des Epinettes, que le peuple et le temps vous patinent, vous creusent, vous coulent en prose, vous arrachent des phrases d'humilité ronronnante, de naïveté déclamatoire. « Le Conseiller du peuple », de Lamartine, quoi! mais pour cochers et femmes de charge. Et ça n'est plus de la littérature, c'est de la copie. Vous ne blaguez plus, vous n'êtes plus rosse et drôle et léger que les jours de sortie. Je sais bien que, de temps en temps, vous vous permettez des vers, une tragédie, un triomphe interdit ou une gloire d'Odéon. Mais c'est le peuple qui applaudit : « Hein! est-ce tapé! croirait-on pas que c'est pas en vers*ses* ? Et c'est de quelqu'un ! et pas fier ! » Ce n'est pas le peuple de Belleville, c'est celui du Gros-Caillou et de Saint-Sulpice : il est croyant. Et voici que, miracle ! la sincérité vous vient, que vous devenez peuple — et ce peuple-là, que vous priez avec lui (la douleur aidant) et pour lui, et que vous êtes devenu glorieusement la masse elle-même, plus lourde et plus grossière et plus simple qu'elle, que vous sentez pour elle, avant elle et que vous hurlez avant elle, pour elle, à cœur perdu.

— Vive l'armée ! cria à ce moment M. Coppée.

— Je m'associe à ces nobles paroles, déclara M. Lemaître.

— Auxquelles? (MM. Bourget et Coppée interrogeaient à la fois.)

— A toutes, affirma M. Lemaître. Puis se reprenant, par habitude, il continua : Distinguons. Vous avez tous les deux raison. Vous, Coppée, vous avez poussé une clameur magnifique, et toi, Bourget, tu as été, à ton ordinaire, sublime et fort. Mais tu es avec nous.

— Je suis avec vous, confirma tristement Bourget, parce que mes temps sont passés. Rien n'est plus trompeur que la jeunesse, rien n'est plus fugace qu'une époque. Vous venez sur la terre avec des idées et des sentiments. Vous chantez : on vous applaudit; vous jugez : on vous écoute; vous expliquez : on vous vole; vous prêchez : on s'en va. Un système, une méthode, de la perspicacité, de la générosité, qu'est-ce en face de deux beaux yeux ou d'un fructueux « tuyau » de courses? Et avec ce goût changeant en matière d'esthétique et, plus spécialement, d'ébénisterie, à qui croire encore? L'âme mondaine, reflet de laques et de pierres orfévrées, quelle étude, messieurs! Et quels coupables que les modistes et les couturiers! Tout était à recommencer pour moi. A mon âge ! avec ma situation ! Peindre dans un salon moitié néo-empire et moitié vieil-art-nouveau une jeune femme vêtue d'une chemise Charlotte Corday et d'une robe d'appartement Juif-errant, lisant Nietzsche illustré par Bonnard et songeant à son amant qui roule en un train boer blindé vers Ladysmith, c'est peut-être très parisien et finement cosmopolite, mais ce n'est plus ma partie. Alors je me suis tourné vers celui qui ne change pas, à qui on

ne fait pas la leçon, et qui ne demande pas de comprendre son architecture, sa flore et sa botanique, à qui suffisent des prières immuables et qui agrée toutes les églises.

— Amen, bénit le cardinal Perraud.

— Inquiet, en outre, des oscillations d'opinions, des caprices, des trahisons et des désaveux des jeunes hommes, j'ai songé à les parquer dans cette caserne disciplinée, dans cette énorme statue de fer et d'or qui, comme une clémente statue de Moloch, dresse ses bras vers le ciel et qu'on nomme le catholicisme. Mais je n'en suis pas plus fier pour cela.

— L'humilité chrétienne, mon fils, remarqua Mgr d'Autun.

— Et, acheva Bourget, c'est comme une constante abdication de Charles-Quint.

— Ou celle de Le Bargy, soupira M. Claretie.

— Soldat du pape ! rugit M. Coppée.

— Hélas ! avoua Paul Bourget. (Puis, reprenant des forces :) Revenons ou venons à vous, monsieur Lemaître (il ne le tutoyait point par respect pour la Compagnie). Votre début, vos débuts plutôt, furent magiques : c'était un lent feu d'artifice, avec de la profondeur. Vous tiriez sûrement, blessant bien et juste, et fantasiant autour ; spahi lettré, vous vous récitiez le plan de Paris dans la Kasbah et vous y regrettiez le square Louvois, mais le soleil d'Alger vous restait juste assez dans l'œil et dans la main pour dorer à point l'acier de votre stylet et pous apporter à votre coup d'œil froid et exact comme une couleur exotique et millénaire. En outre, l'odeur du désert et l'odeur de Paris, une bonne saveur française, une passion de la précision, une patience d'enlumineur, des trouvailles, des gambades, une érudition comme involontaire, tout était pour charmer. Vous plûtes. Mes études s'enfonçaient longuement dans les cerveaux et dans les âmes : vos essais chantaient tout seuls sur les lèvres d'un chacun — et il en restait quelque chose au-dedans.

— Parce que c'était sérieux sans l'être, tout en l'étant, turlututa Lemaître. Et ça m'amusait tellement à écrire !

— Justement, posa Bourget. Vous aviez autre chose à faire. Vous mettiez là le meilleur de vous-même, vous y faisiez passer, en belle langue, tous vos ennuis professionnels, la médiocrité de votre fonction, vous vous y réfugiiez, vous y rêviez, vous vous y établissiez tout-puissant pour peser vos contemporains plus glorieux, pour juger tout votre saoul, pour évoquer les *pourquoi*, les circonstances, pour tancer, pour railler, pour comparer : vous étiez libre, vous étiez loin, vous étiez lucide. L'écrivain le plus clair est celui qui peut dépenser, déposer son obscurité, sa brume, son embrouillamini avant de se mettre à sa table : vous aviez vos élèves pour ça. Et cette discipline dura au cours de votre succès. Mais l'assaut du monde et des honneurs, le décor, les coulisses de théâtre, les applaudissements, les salles d'estime, une activité toujours contenue, bouillonnante enfin et éclatant en un été de Saint-Martin, voilà qui explique un mouvement

du sang, un essor vers les camarades de Saint-Martin, officiers de houzards et marchefs de dragons! voilà le secret de vos emballements, de vos héroïsmes, de vos phrases grinçantes, de vos articles agressifs! L'action que vous vouliez, que vous n'espériez plus pour vous-même, vous la trouviez : au lieu d'être seulement conseilleur, prêcheur d'exodes, ministre des colonies *in-partibus*, ministre de l'ignorance publique et cycliste pour encycliques, vous pouviez agir, parler, risquer la prison, l'exil et l'échafaud et, au faîte des honneurs, vous aviez la satisfaction de commencer à être ambitieux! Vous aperceviez un but et un devoir, vous vous débarbouilliez d'Ibsen et de Georges Feydeau dans les lacs et fleuves du Bélouchistan que vous révélait Bonvalot, et, sur son Himalaya, pour vous laver de Renan et de *la Prière sur l'Acropole*, vous conversiez avec Dieu dans la langue de « l'Imitation ». Ah! je ne vous le reproche pas : je constate. La justice immanente vous rapprocha de Rochefort dans un voyage de ces montagnes russes qu'il affectionne. Vous vous repentiez d'avoir aimé l'élite, vous aviez des sourires pour oublier d'autres sourires : c'était une nouvelle vie, une expiation et une résurrection pour Wyzewa et Tolstoï. Pour avoir raffiné sur tout, vous ne voulez plus raffiner. Vous ne voulez pas choisir votre Dieu : ce serait le Dieu des bonnes gens, si ce n'avait été celui de ce franc-maçon de Béranger, c'est le Dieu des braves gens, le Dieu du petit catéchisme. Homme d'Etat de la dernière heure, réactionnaire par conséquent, vous ne raffinez pas là non plus : Richelieu, Colbert, Turgot, Napoléon, Guizot et Falloux dans le même sac, mais en plus petit, et voilà un gouvernement! Ça s'appelle M. de Marcère. Et allez donc!

— M. Lemaître, opina M. Legouvé, n'a pas le feu de M. de Cormenin, la verdeur d'opposition du jeune M. Prévost-Paradol, l'aigreur de M. de Pradt, ou le trait de M. Capo de Feuillide. Quant à Paul-Louis Courier...

— Enfin, interrompit M. Lemaître, je suis Français, moi! j'écris en français, je pense en français; j'ai même cette suprême vertu française, la maladie du scrupule. Je m'interroge, puis je me confesse et enfin je m'écoute songer. Ça ne se ressemble pas toujours, mais je suis de bonne foi. Et quand on ne veut pas être, sans fin, de bonne foi, il y a un remède, la Foi. Je comprends les moines. En chantant continûment des psaumes, ils ne s'entendent pas, ils ne souffrent pas : et, je pense, la béatitude céleste est, même sur terre, une espèce de bonheur. J'ai assez regardé les autres pour les avoir assez vus. D'autre part, je ne veux pas me connaître. Alors, n'est-ce pas? il me faut un spectacle. J'en ai un : l'armée qui passe. C'est beau, ça a de la couleur, de la fraîcheur, de l'ordre, ça résonne, ça cliquette, ça marche : j'en ai pour mon argent, mon argent de contribuable. Et c'est la France depuis si longtemps! c'est l'Europe parcourue, conquise, c'est le sang versé, c'est demain et ça a, en plus, la chère amertume des désastres et l'âpre héritage des revanches à réaliser. Alors...

D'enthousiasme, José-Maria de Heredia se mit à déclamer :

Or les ordres du jour bordaient les hordes d'or :
Leur gloire s'y creusait en des mots séculaires
Et les plantons, mentons matés de jugulaires,
Hiérarchiquement louaient l'Etat-major.

Défaite et toi, succès, vous veilliez, tutélaires,
Couvrant, passé vivant, de votre étendard mort,
L'avenir hésitant, le présent sans effort
Et l'article de foi : « Croyez aux militaires. »

Hélas! le Vrai dont l'uniforme est d'être nu,
D'un pas qui jamais n'est au pas, s'en est venu
De notre Champ de Mars faire un affreux prétoire.

Les généraux fuyaient par d'obscurs soupiraux,
Cependant que, gênés du regard de l'Histoire
On entendit dans l'air jongler les amiraux.

M. France laissa les applaudissements se grouper et mourir, et dit :

— La vérité, mon cher Lemaître, c'est que vous avez toujours eu le goût immodéré du martyre. Mais vous y apportiez quelque modération. Vous ne croyiez d'ailleurs au martyre que par tendresse. Vos saintes sont juste assez roman-russe pour mourir, non sans un peu de scepticisme et une grâce qui dépasse un peu la grâce chrétienne ; quant à votre héros, Sérénus, c'est un renanien de *la Vie parisienne*, par conséquent très décadence-romaine. Votre martyre a été dans le même prix. On vous a insulté : c'étaient de grosses injures à tout faire et des outrages-omnibus qui ne portent point ; on vous a condamné avec des formes et un sursis, on a dissous votre ligue de la façon dont, en Belgique, on encourage la vente des journaux « prohibés ». Vous étiez notoire, vous voilà populaire. Que vos partisans n'aient jamais lu ou pu lire les écrits qui vous ont valu une si légitime et si rare illustration, qu'ils connaissent mal ou autrement que vous vos sujets et vos patients, cela ne peut même pas nous faire longuement sourire. Vous ne les voyez même pas : ils vous apparaissent métaphysiquement, comme une entité touchante et vous avez charge d'âmes pour en souffrir. Je ne vous hais point. Mais c'était bien la peine de faire le rechigné envers Barrès jadis pour servir aujourd'hui, sous lui.

— L'évolution des genres, triompha M. Brunetière.

Un silence pénible tomba. Et M. Sully-Prudhomme en profita :

Le juge, dans un songe horrible, m'a dit : « juge! »
Le bourreau m'a tendu sa guillotine. André
Lebon m'a commandé : « Qu'il soit brun, blond cendré
Ou roux, va tirer l'innocent de son refuge ;

Pour l'empêcher de fuir dans l'arche du déluge,

Mets lui ta boucle qui se double, et je pendrai
Sous ton nom, et c'est sous ton nom que je vendrai
Le couperet colonial et centrifuge. »

Et des explorateurs m'amenèrent des noirs
A tuer, et des gens qui possédaient des mines
M'offrirent des mineurs pour dents de laminoirs.

Le chaos et l'horreur, carnages et famines,
Tout m'incombait : « Non! non! » et, clamant mon refus,
Je me lavai les mains de l'affaire Dreyfus.

Ce nom si peu académique éclatait tout à trac au milieu d'eux comme une balle *dum-dum* à la bataille d'Actium. Sous l'œil fixe des statues, en cette salle percée de tribunes creuses et d'amphithéâtres vides, de logettes désertées, coiffée d'une coupole lente, ils se virent plongés en un cirque de fauteuils vieillis, en un fond comme souterrain où l'air semblait ne s'être point renouvelé depuis des siècles et des siècles, où l'on ne respirait même pas l'odeur de l'antiquité et des chefs-d'œuvre endormis, mais la poussière de bouquins mort-nés, de discours rentrés, de desseins enfouis : cave et cage de néant, d'impuissance et de cette aigreur qui vert-de-grise les ambitions satisfaites et qui les cachette mauvaisement pour les empêcher d'aller plus loin. Ces hommes se considérèrent et eurent peur. Ils étaient là, quelques directeurs de conscience et d'esprit échoués, des maîtres à penser retraités sans pension, des hommes d'Etat hors d'état, des gens du monde hors salon, des moralistes démonétisés, des journalistes pour revues et des revuistes trop vus. Ce nom qui leur jetait à la face l'avenir brut, lourd de bien et de mal, d'erreurs, d'illusions, d'action et de rêve, cette machine de guerre et ce couteau de guerre, cette petite masse de souffrance, d'effroi, de leurre, de colère, leur rappelait des larmes, des duretés et tout un attirail d'attaque, de défense, une guérilla et une contre-guérilla très regrettables, mais fort modernes. Ils ébranlaient du regard le rempart qu'ils formaient à eux tous devant la tradition, la tenue, tout le trésor classique. Ils s'étaient tous déchirés avant que de s'asseoir côte à côte. Ils avaient pesé, peiné l'un contre l'autre, entassant des charmes, des séductions ennemies, appelant à soi les petits enfants sous l'enseigne d'un saint accaparé, d'une science détournée ou d'une Raison maquillée : ils étaient tous rivaux, séparés par quels précipices! Et voilà qu'ils s'étaient, par une ironie mutuelle, décerné ce Prytanée sénile, qu'ils s'étaient, l'un après l'autre, retirés l'un l'autre de la lutte, que leur rancune et leur vanité inconsciente s'étaient ménagé ces Invalides où ils jouissaient simultanément de leur suppression, où chacun supputait l'agonie du reste; ils songèrent pour la première fois qu'ils n'étaient immortels que par une mort anticipée, qu'ils étaient apprentis-défunts en un couloir fatal, inégal, semé de fondrières posthumes. M. Claretie tâcha à se consoler tout haut.

— En somme nous ne sommes pas inférieurs à nos aînés : nous valons Esménard, Trognon, Suard ou François-Emmanuel Toulongeon.

Mais M. Henry Houssaye ne se dissimulait pas le désastre :

— Waterloo ! compara-t-il...

— Waterloo ? ricana tristement M. France. Non ! Waterloo est une défaite personnelle, elle suppose un chef, un génie à abattre et je ne le vois pas ici. Nous n'avons, nous ne pouvons avoir ni chef, ni tête, ni direction : notre directeur, c'est une formule de politesse, un titre de saison. Nous ne sommes par ailleurs qu'un Olympe sans sérénité, un Directoire platonique, une collection de notoriétés dépareillées, un cercle de retraités en province. Je n'ai pas à prononcer un discours de réception ; je n'ai pas à rappeler le dessein et la volonté du cardinal dont nous reçûmes la vie et dont nous sommes le seul enfant (un peu vieux) légalement reconnu. Et puisque je parle de légalité, reconnaissons que nous avons été légalement supprimés et que légalement, nous ne sommes que la première classe de l'Institut national — et il n'y a pas de quoi être fiers ! Et voici que, parce que nous fûmes quelques-uns à avoir des idées sur les choses, les autres voulurent avoir les idées opposées et rédigèrent le Manifeste de la Patrie française. Savez-vous ce qu'il me rappelle, ce manifeste? Exactement *les Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Ce n'est pas notre page la plus glorieuse. D'ailleurs, quand nous nous mêlons de faire un acte — en corps — (je ne parle pas de toutes les élections), c'est assez généralement vilain : c'est l'expulsion de Furetière, celle de l'abbé Saint-Pierre et la soumission sur l'incident Chateaubriand. Et cela m'attriste, messieurs, que, au moment où nous assistions à l'amer épanouissement de « LA GRÈVE DES IDÉES GÉNÉRALES », l'Académie n'ait ni protesté ni défendu ces idées, son plus admirable patrimoine, les idées générales, le rudiment, le secret de « l'honnête homme », le philtre de la tradition, l'élixir de la vie des hommes et des peuples...

Il s'exaltait :

— Oui, nous en sommes venus au pouvoir, à l'invasion des spécialités, comme en pharmacie. Chacun s'enferme en son métier, ne veut pas voir plus loin, fait de son métier, de sa spécialité, un critérium, une borne, une barrière, et nous gravitons dans la pire tour de Babel puisque nous n'avons aucune langue commune, aucun mot de passe pour nous entendre, pour communier, pour pleurer ensemble. On parle *artillerie*, on répond *sport;* on parle *équité*, on réplique *discipline*, et en sauvages butés, en êtres qui ne connaissent que leur « parti ». Les partis extrêmes, ceux dont le rêve dépasse le temps réclament un déporté affaibli qui, par delà les mers, est toute infortune et toute injustice, toute haine, toute incompréhension. On le ramène, on le donne, non à ces rêveurs, mais à des hommes en brandebourgs et en éperons parce qu'il a eu des éperons et des brandebourgs qu'on lui a arrachés et qu'on lui rend un instant pour qu'il res-

semble à ses juges et ça va, ça s'écoute : on admet, on attend un arrêt comme si ç'avait quelque importance. Personne ne crie : « Il y a erreur; le tribunal n'est pas là! » Et savez-vous quel devait être le tribunal ? *Nous*, nous, jugeant en dehors de toute passion, en dehors des temps, en dehors des hommes, nous, dépositaires de l'illustration française, des grands exemples natonaux, de l'âme universelle et de l'âme nationale, nous, dépositaires des idées générales, impartiaux, graves, immortels, éternels.

M. Coppée rugit :

— Nous ne sommes pas la Haute-Cour.

— Nous ne sommes pas le Saint-Office, bénit le cardinal Perraud.

— Nous n'usurpons pas les attributions du Conseil académique, professa Gréard.

— Nous ne sommes que des avocats, plaida Me Rousse.

— Et, d'ailleurs, il me semble que nous avons des idées générales, nous, se dit, avec force, le vicomte Melchior de Vogüé.

— Vous, riposta M. France, vous êtes un spécialiste des idées générales : elles ne sont pour vous qu'une matière, une matière à discours et à essais. Quand il s'agit de les appliquer, d'agir d'après elles, vous ne voyez pas plus loin que votre ruban de médaille militaire. Vous ne les servez pas, vous vous en servez, en égoïste, en traître.

— Traître! (Ce fut un effroyable vacarme.)

— C'est vous qui êtes un traître ! rétorqua le vicomte.

— Eh, oui ! ajouta Lemaître. Quand on a écrit *le Procurateur de Judée*, on ne s'embarque pas dans les religions nouvelles à base d'erreur judiciaire.

— Et quand il y a prescription pour les vieilles erreurs judiciaires? railla M. France. Il me semble que dix-neuf cents ans...

Dès lors, tout se déchaîna. Lavisse qui répétait sans fin : « Mais je vous ai réconciliés » fut traité de Prussien, à cause de ses études sur l'Allemagne. Et, les injures devenant de plus en plus anonymes et indistinctes, si j'ose dire, Bourget s'entendit appeler Ecossais (histoire de lacs); Gaston Pâris, Roman; Joseph Bertrand, Auvergnat (à cause de Pascal); Vandal, Norvégien (voir *En Karriole*) et même Vandale, rapport au nom : ce fut un chaos grossier ; il ne resta de Français que... France.

Et tandis que ce tumulte s'éternisait, que ces pasteurs d'élite sautaient de récriminations en attaques et en calomnies et creusaient le fossé, sans fin, les statues de pierre, à droite et à gauche, Fénelon et Bossuet, regardaient devant eux, sans se voir, sans se connaître, après deux siècles... pour se réconcilier.

ERNEST LA JEUNESSE

Le Vrai Courage

Monsieur Martin-Martin, député. Paris.

Mon cher monsieur Martin-Martin,

Il faut que je vous mette au courant de ce qui se passe. Vous savez qu'un comité vient de se former ici sous prétexte d'organiser un banquet en l'honneur de monsieur Syveton, qui aurait, paraît-il, débuté autrefois au lycée de La Marche comme maître répétiteur, et dont on fêterait les trente-huit ans.

Or, en réalité, c'est Alcide Caille qui agit sous main, avec toute sa clique ; ils veulent tout simplement chercher à vous compromettre, et embêter la Préfecture. En effet, ils ont recueilli les adhésions des Quesnay de Beaurepaire, Barrès, Jules Lemaître, Forain, Coppée, et autres sectaires, et ils comptent bien sur ces messieurs pour faire du boucan.

Alors, leur jeu est clair à comprendre : forcer le préfet à intervenir, le préfet qui vous a soutenu, et crier, après, par dessus les toits, que toutes vos protestations n'étaient que duperie, que vous avez bel et bien été élu par les ennemis de l'armée, et que vous faites cause commune avec les cosmopolites et les sans-patrie. Tout cela, bien entendu, pour diminuer votre influence auprès des délégués sénatoriaux du mois de janvier, et ainsi faciliter les voies à Alcide Caille, qui, décidément, n'a pas assez de la veste que vous lui avec infligée pour la Chambre, et veut se porter au Sénat.

D'un autre côté, si vous vous laissez prendre à leur traquenard, et si vous acceptez leur invitation, ils auront des interrogations catégoriques, ils vous pousseront à des déclarations dangereuses, bref, vous mettront au pied du mur, et, de toute façon, interprèteront votre attitude, votre présence, de telle sorte qu'ils puissent vous placer en mauvaise posture auprès des socialistes. Or vous n'ignorez pas que vous avez besoin de toutes les forces républicaines, que nous n'avons réussi en août dernier que grâce au concours de ces 900 voix socialistes qui, un instant même, avaient failli s'égarer sur Tripette, et qu'un mot suffirait à nous les faire perdre irrémédiablement.

Donc, voyez, mon cher député ; je vous crie casse-cou, comme c'est mon devoir, et je ne vous dissimule pas que la situation me paraît des plus délicates. Mais je suis persuadé qu'avec vos hautes qualités d'esprit et de cœur, vous saurez vous tirer de ce mauvais pas ; vous savez d'ailleurs que nous sommes un certain nombre, parmi lesquels je suis orgueilleux de me compter, qui vous sommes dévoués jusqu'à la mort, et de qui vous pouvez faire état comme vous l'entendrez.

Pour finir sur un sujet moins grave, mais dont vous me permettrez de vous entretenir aussi, j'ai mon fils qui a dû aller vous trouver, ou

qui s'y apprête si ce n'est déjà fait. Vous n'ignorez pas qu'il a été un des grands lauréats du lycée de La Marche; et que ses professeurs voulaient même le pousser à l'Ecole Normale. Mais le gamin n'a pas voulu entendre parler de professorat, et, après avoir passé par l'Institut Agronomique, pour ne faire qu'un an de service militaire, le voilà qui vient de terminer sa licence en droit. Mon rêve serait, naturellement, de le voir faire carrière dans l'Administration, et vous pensez bien, mon cher député, que, le moment venu, nous vous demanderons un petit coup d'épaule; mais peut-être est-il encore bien jeune, et puis Marc prétend qu'il aurait plus de chances en faisant d'abord son doctorat. Je vois bien que ce qui le séduit surtout dans le doctorat, c'est de rester à Paris, car mon garçon est devenu très parisien. Enfin, j'y consentirais volontiers, mais à la condition qu'il aurait une petite occupation, quelque chose qui le retienne, tout en lui permettant de poursuivre ses études et de ne pas négliger les soins de sa carrière.

C'est alors que nous avons songé, ou plutôt qu'il a songé, à vous demander si vous ne pensiez pas à faire choix d'un secrétaire : il est certain en effet qu'avec la situation que vous allez prendre à la Chambre, le travail des commissions, les lettres, les pétitions dont vous devez déjà être accablé, la présence à vos côtés d'un garçon zélé et dévoué pourrait vous rendre d'utiles services. Sans vouloir faire l'éloge de mon fils, Marc me paraît avoir bien des qualités requises : vous le verrez, ce n'est pas parce qu'il est mon fils, mais c'est un garçon qui représente bien, qui, naturellement, connaît à merveille le département, enfin il sait rédiger, puisqu'il écrit même dans certaines petites revues, et, ce qui est plus sérieux, puisqu'il a failli, comme je vous disais, entrer à Normale. Enfin, je n'ai pas besoin de vous dire combien il est, par avance, attaché à vos idées, à votre personne; mes opinions et ma vie tout entière vous sont, je crois, de suffisants garants d'un dévouement qu'il aura dans le sang.

Je n'insiste pas, mon cher député, et ne veux vous influencer en rien; mais permettez-moi de vous dire qu'en accueillant mon fils auprès de vous, vous rendrez un service de plus, et, une fois de plus, vous ferez un gros plaisir à un vieux républicain, fier de votre confiance et de votre amitié.

Nous présentons nos hommages à ces dames Martin-Martin, et pour vous, cher monsieur Martin-Martin, mes sentiments les plus inébranlables.

GÉLABERT, professeur d'agriculture.

Au même.

Mon cher Alban,

Ce départ précipité, après une si longue attente, me donne la migraine; c'est donc parfait puisqu'il est convenu que je *dois* être malade aussitôt mon arrivée à Paris; Dieu merci, Vovonne ne l'est pas, malade, gaie comme pinson, et trouvant naturellement que tu

es un grand capitaine, puisqu'une de tes ruses de guerre consiste à nous faire partir enfin, et dare dare.

Malheureusement, ce qui ne va pas dare dare, c'est l'acceptation de mon père. Il faut te dire que ces premiers froids d'automne l'ont assez fortement touché, il a attrapé une petite grippe qui augmente encore sa surdité, et dans ces cas-là tu sais comme il est désagréable, ce qui d'ailleurs est bien permis à son âge, mais, en ce moment, ne facilite pas nos projets.

Enfin je lui ai bien expliqué que tu ne voulais pas, que tu ne devais pas assister à ce damné banquet, et que pour cela tu prétexterais ma santé compromise par le brusque changement d'air; mais que, d'autre part, il était de première nécessité que, lui, y figure, de telle façon qu'on ne puisse pas dire que notre famille se désintéressait d'une manifestation en faveur de l'armée, et pour que la présence de Bedu-Martin aux côtés de leur monsieur Syveton témoignât des sentiments patriotiques des Martin-Martin... Mais le voilà qui parle de son estomac, de ses yeux fatigués, des courants d'air, et quand il m'objecte qu'il ne pourra pas même porter un toast, je ne peux pourtant pas lui dire que c'est bien là-dessus que tu comptes, et que, de cette façon, il n'y aura pas de paroles prononcées que tes ennemis puissent exploiter pour te compromettre.

Mais tu sais comme il est; si j'avais le malheur d'en ouvrir la bouche, tu connais la tirade : — Est-ce que ton mari me prend pour un imbécile? Je sais les choses qu'il faut dire et les choses qu'il ne faut pas dire; je le sais mieux que lui; je faisais de la politique avant qu'il fasse pipi tout seul! Et Quarante-huit; et Gambetta; et que, tout vieux qu'il est, il tiendrait encore mieux que toi sa place au Palais-Bourbon... — Car c'est sa rage, à ce pauvre cher père, chaque fois que sa surdité augmente, d'entonner des diatribes sur ton compte, et de se reprocher avec violence d'avoir, croit-il, sacrifié à la tienne la situation politique que son âge et les services rendus lui avaient acquise.

Il vaut donc bien mieux ne pas l'exciter, et surtout ne pas lui recommander le silence, qu'il serait capable de rompre exprès pour te faire une niche, et montrer qu'il est plus fort que toi; tandis qu'en ne lui disant rien, et en le décidant simplement à assister au banquet, je suis persuadée qu'il s'en tiendra à son traditionnel : « Je bois aux républicains de Quarante-huit, et aux réformes! » et rien de plus.

Seulement, il faut le décider, et, encore une fois, ça n'est pas une petite besogne. Heureusement Yvonne est là; cette enfant est étonnante, c'est un diplomate de première force : — Vous mettrez votre belle redingote, grand-père, et votre cravate blanche : j'ai envie de rester rien que pour lui faire un beau nœud, à votre cravate blanche; pensez donc, tous ces gens qui viendront de Paris, quand je les rencontrerai cet hiver dans les salons, il faut qu'ils me disent : La petite-fille de Bedu-Martin, du doyen des maires de France? Nous avons vu votre grand-père, mademoiselle, il est admirable! Et je

serai fière!... — Le moyen de résister à des arguments comme ceux-là?...

Il paraît d'ailleurs que ce banquet s'annonce comme devant être parfaitement raté; au Cercle, tes amis font courir le bruit que François Coppée ne viendra pas, et, en réalité, c'était lui le gros attrait, bien plus que ce Syveton qu'on connaît à peine. Beaucoup de gens ont souscrit, pas du tout pour manifester une opinion quelconque, mais uniquement pour voir de près le célèbre académicien : cette tournée qui, cet été, a joué *Severo Torelli* au théâtre lui a donné en effet à La Marche un grand regain de vogue; Caille et les autres le sentent si bien que c'est en son honneur surtout que la manifestation paraît organisée, et ils s'appliquent même, ce qui est assez canaille, à lui donner un caractère surtout littéraire : c'est du moins ce que m'a affirmé Carbonel qui assure qu'à la Mairie, tous les employés sont occupés à confectionner de grands cartouches portant les titres de ses œuvres principales. Syveton est noyé au milieu de tout cela, sauf cependant une bande de calicot qu'on mettra devant la porte de l'Hôtel de Ville : — *Honneur à Syveton! La ville de La Marche.*

Et voilà les nouvelles; en attendant, je crois que le préfet est décidé à ne pas tolérer la moindre bêtise, et à marcher au premier signal; il a des ordres, paraît-il, et le régiment sera consigné; naturellement cela n'amuse pas messieurs les militaires, et cela m'expliquerait le regard que m'a jeté la colonelle Tissot-Lapanouille, que j'ai croisée hier devant la poste; tous ces gens-là se figurent que c'est toujours notre faute, et que leurs ennuis doivent nous retomber sur le dos; je voudrais seulement que madame Tissot-Lapanouille ne s'occupe pas plus de moi que je ne m'occupe d'elle; et il est tout de même fâcheux de penser que la femme d'un colonel n'est en somme que la femme d'un chef de service comme les autres, que c'est vous, Messieurs les députés, qui votez les traitements des chefs de service, et que vous en payez un certain nombre, dont ceux-là, pour se moquer de la République, et de vous par dessus le marché. J'ai l'esprit assez large, Dieu merci, pour ne pas prêter attention à toutes ces misères, mais j'avoue que je ne suis pas fâchée de m'éloigner un peu de cette atmosphère d'hypocrisie et de jalousies stupides.

A bientôt, nous avons hâte de t'embrasser. Olympe partira le matin avec la grosse malle et les petits colis. Nous te télégraphierons l'heure de notre arrivée.

ANTOINETTE

[Au moment où les yeux du monde entier sont fixés sur la lutte héroïque engagée contre l'autocratie anglaise par la République sud-africaine, au moment aussi où certains sectaires de La Marche prétendent monopoliser à leur profit la défense de l'armée et l'amour de la patrie, nous sommes heureux de publier dans nos colonnes l'article, vibrant de foi militaire et de sincère patriotisme, que le sympathique leader du Plateau-Central, notre distingué représentant, M. Martin-Martin, a bien voulu écrire spécialement pour les lecteurs du *Petit Tambour* sur le *Rôle de la France dans le conflit transvaalien.*

N. D. L. R]

...Je n'ai pas la prétention d'apporter ici des vues diplomatiques précises, et je connais assez mon excellent ami et collègue, M. Delcassé, pour être assuré par avance que tout ce qui doit être fait sera fait. Je voudrais simplement indiquer en quelques mots quel enseignement paraît, dès l'abord, se dégager de cette guerre dont nous voyons se dérouler, si loin de nous sur la carte, mais si près dans nos cœurs, les préliminaires émouvants.

Je n'ai pas besoin de souligner l'ironie particulièrement douloureuse de ce conflit sanglant qui éclate au lendemain même du jour où notre puissant allié adressait à toutes les nations européennes son éloquent appel au désarmement.

Personne, pas plus mon éminent collègue et ami, M. Bourgeois, que moi ou les autres, ne pouvions nous faire illusion, — illusion généreuse et bien séduisante cependant, — sur les suites probables de la conférence de La Haye. Tout au plus cependant pouvait-on espérer en de moins brusques lendemains, et qu'aux feux d'artifice joyeusement tirés par les bourgeois de Hollande en l'honneur des délégués de la conférence, le canon des Anglais serait plus lent à répondre, écho sinistre, sous Prétoria.

Mais voici le point sur lequel il me paraît utile et intéressant d'insister : cette paix que l'on cherchait à établir sur des bases internationales, que tous se plaisaient à reconnaître désirable le plus longtemps, sinon possible toujours, quelle est, sur l'échiquier européen, la nation qui la première éprouve, on ne peut même pas dire le besoin, mais bien plutôt le désir, l'âpre désir de la rompre ?

Sans doute une nation où une armée trop lourde à entretenir, un esprit militaire développé avec trop d'acuité, à outrance, ont fait apparaître l'opportunité d'une guerre comme un contrepoids, ou, si je puis ainsi m'exprimer, comme une soupape nécessaire ?

Mais non : c'est, au contraire, de toutes les nations, celle où l'héroïsme n'est que vertu de second plan, celle où l'intérêt prime tout, c'est une nation, non de soudards et de capitaines, mais de banquiers et de marchands, qui se rue la première à la guerre, à la guerre des cargaisons pour leurs entrepôts, à la guerre de l'or pour leurs banques !

Quel démenti plus topique pour ceux qui, en critiquant l'organisation de notre armée, ont prétendu faire le procès de son esprit?

Oui, ce qu'on se refuse à voir, c'est qu'il y a deux choses, deux choses bien distinctes; il y a notre organisation militaire qui peut, assurément, présenter certaines défectuosités, comme toutes les organisations: mais alors c'est tâche aux législateurs que d'y remédier, et je sais que pour ma part je m'y emploierai volontiers de toutes mes forces; mon cher et distingué collègue Mirman n'ignore pas déjà combien ma collaboration lui est acquise sur ce point.

Et puis, il y a l'esprit militaire, qui, lui, bien compris, sans exagérations dangereuses ni déviations malsaines, est irréprochable et admirable, car il est l'esprit même de la France, de la Patrie.

J'ai dit sans exagérations ni déviations, — et c'est ici que je m'explique :

Vous connaissez l'adage latin, *Si vis pacem para bellum*, si tu veux la paix, prépare la guerre ; oui, prépare la guerre, c'est-à-dire développe tes armements, exerce tes soldats, instruis tes chefs. Mais, ce n'est pas tout : surveille l'esprit de ces chefs et de ces soldats, fais en sorte que rien ne vienne altérer dans leur âme le filon de tous ces sentiments élevés, qui sont leur plus précieux patrimoine : amour de la gloire, certes, et de l'héroïsme, mais aussi amour du Bien et du Juste, car c'est cela aussi que signifie l'amour de la Patrie.

Et c'est ainsi qu'en préparant la guerre tu assureras la paix, tu l'assureras dans les limites du juste et du bien, tu ne t'embarqueras pas dans une aventure déloyale, tu ne feras pas usage de ta force et de tes armes pour un profit honteux, dans l'attente d'un gain illicite, contre le droit et la légalité.

Si les Anglais avaient cet esprit militaire, comme je viens de l'expliquer, comme je le comprends, comme il est et doit être en effet l'esprit de notre belle et vaillante armée de France, — ils n'imposeraient pas à l'Europe le spectacle vil et révoltant de cette guerre que si exactement l'expression vengeresse et incisive de Madame Adam stigmatise : « la guerre Chamberlain, Rhodes et Compagnie » !...

MARTIN-MARTIN,
Député.

Du *Petit Tambour :*

LACHE AGRESSION

Notre rédactenr en chef vient d'être victime d'un inqualifiable attentat. Assis à la table du café Fougère avec quelques amis, M. Antonin Canelle parcourait, en les commentant selon son habitude, les diverses feuilles parisiennes que le courrier venait d'apporter.

Soudain un forcené s'est approché de lui, et, brusquement, *par derrière,* lui a asséné un violent coup de poing.

Grâce aux consommateurs qui se sont immédiatement interposés, l'agresseur a pu, par une fuite précipitée, éviter les justes représailles auxquelles s'apprêtait notre ami.

Quant au nom de cet énergumène, l'ignominie du procédé le proclame assez haut, et tout nos lecteurs ont déjà compris qu'il s'agit du valet de plume aux gages des jésuites, du cacographe de la feuille clérico-cafarde.

Quelque habitude que nous en ayons pu prendre au cours de la dernière période électorale, ces mœurs de cannibales nous produisent encore un haut-le-cœur de surprise et de dégoût.

Ajoutons que M. Antonin Canelle a immédiatement adressé au Parquet la lettre suivante :

« Monsieur le Procureur,

« Puisque la libre circulation dans les rues de La Marche et les « endroits publics n'est plus assurée aux honnêtes gens. j'ai l'honneur « de vous faire connaître qu'à partir de ce jour je sortirai armé.

« Veuillez, etc.

« A bon entendeur, salut! »

De *la Localité :*

MAITRESSE CORRECTION

Depuis le triomphe (??) de leur candidat, les laquais de Martin-Martin se croient tout permis.

Hier, entre cinq et six, notre rédacteur en chef, M. Robinet, prenait tranquillement son absinthe au Café Fougère, quand son attention fut tout à coup appelée sur un groupe d'individus au milieu desquels pérorait l'exécuteur des basses-œuvres, le vidangeur de la Préfecture, Antonin Canelle.

Le jugeant aisément pris de boisson selon son habitude, M. Robinet se désintéressait des propos de ce triste pochard ; mais des éclats de voix le forcèrent à dresser l'oreille : Canelle, agitant les journaux, le fixait d'un air goguenard et provocant, et commentait en termes odieux l'admirable et retentissant article que M. Quesnay de Beaurepaire venait de publier dans l'*Echo de Paris : le Testament d'un Franc-Tireur*.

M. Robinet qui, comme on sait, est officier de réserve, ne put tolérer plus longtemps un pareil langage, et s'approchant seul au milieu du groupe, très calme, il se planta bien en face d'Antonin Canelle, et lui administra une magistrale paire de gifles.

— Gardez tout ! — a-t-il ajouté spirituellement ; et il s'est retiré au milieu des rires de toute l'assistance, visiblement amusée et ravie par l'attitude couarde et la mine penaude du bel Antonin.

Il va sans dire qu'à l'heure présente, notre sympathique rédacteur en chef attend encore les témoins du giflé Canelle.

P. c. c.

FRANC-NOHAIN

Vers d'octobre et de novembre

LES SAULES

(*Impression de Zélande.*)

Ces saules, Myffrau, ont vu la mer jadis,
ces saules qui filent en ligne droite
et semblent s'ébouler sur la digue étroite.
Ces saules sont vieux, Myffrau, et creux,
car de très vieux oiseaux y vinrent au temps jadis ;
la mer amoncelait près d'eux ses fleurs violettes
et le sable où l'on croit qu'on a brisé des bagues,
des joyaux riches et les atours de tant de toilettes
que les sirènes s'amusent à perdre sous la vague.

— Et c'est là, Mynheer, qu'on vit des pêches miraculeuses.
Les îles de glace du nord venaient porter des phoques
à nos braves gens goudronnés, et c'est de l'Orénoque
ou bien de l'Amazone ou du Nil que ces bois
si profanés dont nos grand'mères faisaient des perles
rondes et qu'on enfilait en bracelet venaient.
— Ici les grands bateaux nageaient comme des anges
sur un grand fond de sable, si poli, si uni
qu'on eût dit le front pur de la vierge Marie
et ses longs cheveux blonds, comme vous les eûtes, Myffrau.

— Ah, c'est depuis longtemps qu'une longue mèche blanche
m'attrista. Vous étiez, Mynheer, au nord, là-bas ;
c'est aussi la plaine droite que la mer n'arrête pas
mais recouvre seulement de ses flots d'écume blanche.
— Oui, Myffrau, mais on voit parfois sous la vague glauque,
quand le temps est très pur, les tours des vieilles églises
où nos aïeux priaient avant que la colère
de Dieu qui chevauche la forte mer et l'accélère
ne balayât nos villes, pour un péché, d'orgueil
je pense, qu'avaient commis les belles jeunes femmes qui cueillent
les raisins de la vie et mordent de dents trop blanches
les beaux fruits qu'on doit bien sagement ménager.

— Sans doute, Mynheer, sans doute, vous savez ; c'est votre hôte
et aussi votre maître, le livre noir, aux blancs fermoirs,
où parle en sa vraie langue Dieu à la forte droite,
et vous êtes tout près de son ombre ; il vient vous visiter
de sa sagesse, le soir, quand vous vous recueillez
et peut-être grappillez à sa vigne... oh, si peu !

— Myffrau, les biens du monde sont là, pour nous servir
bien sagement. Les saules, comme ils vont en droite ligne
par un chemin correct et net ! C'est un bon signe
pour notre promenade de demain, ce beau nuage
rose et blanc comme une fillette bien sage.
— Comme elles sont toutes, Mynheer, presque toutes, très sages.

Ces saules, Myffrau, ont vu jadis l'orage
déferler sur les rides rugueuses de leur écorce.
— Ah, nous avons vu les lames courtes et torses
de la vie, nous aussi, passer près de notre âme...
Ces saules vont en ligne droite sur cette digue étroite
— Jusqu'à la mer, Myffrau, de l'église à la mer.
— J'y pense, retournons du côté de l'église ;
sur la tour, le soleil se meurt en un brasier ;
dès que nous serons là, le crépuscule aussi
sera le maître sur la route et sur la place,
mais nous arriverons avant lui. — Je crois aussi.
Mais prenons par cette digue étroite et droite,
plantée de saules, qui nous conduit vers le village.

SOIR DE NOVEMBRE

L'enfant glisse au corridor sombre.
Oh ! qu'elle est vaste et froide, la Maison natale,
et comme la lucarne y tremble de la rafale
et comme l'ombre y tisse d'immobiles toiles,
et toutes ces portes basses que jamais on n'ouvrit
peut-être, ces portes de grises chambres d'ennui
peut-être ou de soleil amassé en des sacs
pour un jour étoiler toute la large nuit
et qu'alors, aux jardins des Florides, les hamacs
bercent les grandes fleurs du monde qu'on nous voile.
pourquoi ? Mais qu'elle est vaste et froide,
la Maison natale !

De la cave, les escaliers de bois jusqu'au grenier
frémissent et crient. Qui passe la nuit
pendant qu'on dort ou qu'au premier
le feu s'essoufle sous les trop hauts lambris
dorant le coin du cadre où sourit une aïeule ?
Et la lampe, en robe blanche de dentelles,
brille peu, brille avec peur, on dirait.
Voici l'ombre qui tend un lourd manteau de veuve
au coin discret où l'on entend bruire les tarets
et quels pas descendent ou marchent sur les tuiles
parmi tout ce grand vent qui découronne la ville ?

Voici bien trois oranges d'or dans une corbeille
et la bouilloire qui chante et la théière qui fume;
mais de cette petite fenêtre sans volets
ne voit-on pas aussi toute la lande qui fume
et la traîne indécise des tristesses? et jamais
ne la dissipera la lumière vermeille
d'un grand soleil vainqueur au casque d'étincelles :
et sur le toit, en face, voici la neige
autour des cavaliers de bronze, sur le beffroi
déjà ; sur le palier, il fait froid,
et c'est un grand frisson des escaliers de bois
qui monte de la cave au grenier.

Est-ce une torche qui flamboie?
Et ce bruit! non, le mélancolique aboi
ulule au pas du veilleur de nuit,
pas étouffés, pas assoupis !
Il y a bien trois oranges d'or,
mais il y a par les rues, dehors,
des enfantelets transis.
Oh ! qu'elle est triste et froide la Maison natale
avec ses soupentes closes et ses barreaux vernis
et l'ombre qui s'épand du grenier à la cave,
des futailles vides aux vieux portraits hâves,
dans le corridor où la veilleuse fume
pauvre d'huile... et l'ombre grandit.

CHANSON

Le feu vers l'autel sacré s'allume et brille
et flambe sous la coupole bleue des cieux,
et le bocage et la vallée s'emplissent de trilles
jaseurs, moqueurs, éclatants, amoureux
et les chants chantent pour eux-mêmes
comme les oisillons dans le sillon des champs
ou le poète pour celle qu'il aime.
Chant gracieux est chant de printemps.

Après la bergerie, après la mascarade
et la chaude chanson vers le soleil d'été,
voici le regret doux après les embrassades
et les chants chantent pour eux-mêmes
aux bocages de feuilles rouillées
près de ruisseaux où la nuée mélancolique
cherche un miroir grave pour son visage brouillé,
et cependant le vin nouveau rit à la tonne.
Chant mélancolique et doux c'est chant d'automne.

Et si viennent les neiges en cortèges
avec les barbes blanches et cheveux de laine blanche
et d'argent, comme en robes consacrées,
pureté et douceur et frisson qui s'abrège
en prières ou en baisers,
un brin de laurier vert fleurit à la vallée
tout de même, en un coin où le poète a marché
    ses pas silencieux sur la blancheur des terres.
Chant vif et vers la gloire, c'est chant d'hiver.

LES BONNES DAMES

Les bonnes dames sourient aux enfants
leur ôtent le gâteau d'une douce réprimande,
leur gâtent la caresse du moisi de leurs doigts moites,
les bordent, les enserrent de mille bandes d'ouates
leur enseignent la peur, leur ôtent les allumettes
et d'un doigt qui s'évade frileux hors la mitaine
dénoncent le pas lourd, à l'allée noire, de Croquemitaine
qui passe, avec sa hotte bondée d'enfants.
Les regards des petits vacillent sous leurs lunettes.
Leurs yeux de chouettes sont des miroirs aux alouettes.

Les bonnes dames comblent de leurs conseils les jeunes garçons,
elles comblent de morale et de couture les fillettes :
c'est le point à l'aiguille et puis le plumetis,
le sage ravaudage ! Et puis c'est l'épaulette
où le ventre obtenu dignement ! le cliquetis
des clefs sagement confiées au caissier sage !
Elles donnent des cœurs percés d'une flèche sur une image
et des médailles, et puis des livres de grand prix
qu'un concert d'archevêques a récemment bénis.

Lorsqu'elles sont lasses de faire de la tapisserie,
de discuter la mode et puis l'épicerie
et de plaindre le sort fatal et triste des denrées
qui vont de lustre en lustre en pire qualité,
les bonnes dames font de la charpie
pour ceux des hôpitaux, pour ceux des colonies,
pour personne, pour le vague, pour le n'importe qui,
comme un claveciniste jouerait du clavecin.
Il leur semble qu'elles jouent d'un patient, d'un blessé,
d'un pauvre qui s'apprête à pourrir près des fusains
dont à modique prix les cimetières sont ornés.
La joie et la douleur d'autrui ! des événements,
des faits divers ; une fleur tombe sur le tapis
rèche de leur ouvroir, près de la moleskine

où s'ankylosent leurs droitures mesquines :
un tel a mal tourné, une telle prend un amant,
le Président est mort ; c'est un coup de grisou,
le sergent de ville hier a coffré un homme saoul,
un tel bat sa femme, et sa femme aime un tel ;
le maire radical a laissé ses bretelles
vous savez où, ma chère ! — Qui l'a su ? La couturière.
— Il faut bien qu'elle vive et serve n'importe où.
— N'importe, l'employer, c'est imprudent, c'est fou.
Et la causerie grise grignote le prochain
à l'heure des Bonnes Dames, entre chien et loup.

Les Bonnes Dames, tout de noir vêtues,
sont expertes en condoléances.
Elles ont capté les sources nues
qui frissonnent aux jardins d'enfances.
Dignes et dolentes, en leurs *confections*
qui les identifient, préparant des potions
de la même cuiller et du même geste lent,
les Bonnes Dames au souffle bénévolent
jacassent comme en une chambre de malade
parmi la tristesse des villes et des bourgades.

Les Bonnes Dames, tout de noir vêtues, exténuent
la vie et la marcottent, et greffent en sages bourgeons
l'élan libre, l'élan fier du sauvageon.
Les Bonnes Dames sont sœurs de la mort ;
elles baignent de leurs capes noires le berceau d'aurore.
Elles murmurent, pleureuses fidèles, à l'approche de la mort.

Les Bonnes Dames sont sœurs de la Mort.

LA FIN DU JOUR

Le soir tombe ; alors croise tes bras,
et sur le banc, devant ta porte, assieds-toi ;
vois partir, vacillant, au bras du Passé las
le fantôme voûté du jour qui s'écoula.
Il s'était élancé le matin, vers la plaine,
ivre des papillons et de l'or des lumières,
vers quelque part, vers des chèvres aux mamelles pleines
gambadant aux talus ardus de la bonne route,
vers quelque humble fraîcheur sous une haute voûte,
vers des granges où parmi les gerbes
fussent demeurées les odeurs des herbes
et le sang sonore des coquelicots
et le bout de ciel du bleuet, et la menthe

y eût jeté sa chanson tendre, et les roses
eussent chanté la blessure et le sourire de l'amante ;
par les fentes des tuiles, le soleil eût lavé
toute l'étendue des prémices d'une rosée
de perles blondes et rondes, bougeantes, bleues, et roses
comme une face d'enfant...

Et voici le fantôme du jour qui s'écoula
qui butte aux arbres et tâtonne de ses doigts
la naissance de l'ombre aux vols bas d'hirondelles
craignant l'orage et rasant le garrot des haridelles
qu'un paysan pousse pour éviter les gouttes rondes
de la longue et vivace et morne pluie ;
la prunelle malfaisante de l'orage a lui
parmi ses ailes fuligineuses
entre le jour qui part et la nuit qui s'étire.
Et celui-là, en face de toi, allume sa lampe pour lire,
lui qui peut lire et chercher du rêve, chez autrui.

Et ce jour qui fut à toi trébuche et glisse
aux pas incertains de ce guide, de ce complice
de tant de jours à toi, frivoles et d'escapade.
Vas-y, cours, approche-toi.
Oh ! la morne face grise,
zébrée de rides, et les tremblotantes gencives
de la bouche délabrée qui s'ouvre et qui marmonne
d'un ton triste comme d'une demande d'aumône.
« Encore celui-là, laisse-le partir ainsi
se traînant à mon bras débile tout transi,
car il ne voit pas, ne peut voir le grand phare
d'éternel Nirvana vers où le guident mes pas. »

Et les bras du Passé s'élevant vers le vide,
je vis choir et se fondre l'ombre de ma journée
et je ne vis ni phare, ni lumière, ni lueur ;
mais seulement, regardant pour la première fois
l'engrangeur de mes heures et le puits de mes émois,
le Passé ! je vis que c'était un aveugle
qui tendait ses paumes vers la nuit fixe et stable.
Et le fantôme m'interrogea. Mes lévriers,
les grands lévriers que je tenais en laisse,
où sont-ils ? — Je regardai et je ne vis
qu'un crapaud aux yeux d'or qui regardait la nuit.

GUSTAVE KAHN

Marie de Garnison [1]

VII

OU MARIE VA A LA CHASSE ET RÉCOLTE UN AMOUREUX

Une sorte d'intimité boiteuse s'établit entre les Desbordes et les deux sœurs. Marcel y allait souvent; Marie n'osait l'y laisser seul. D'ailleurs, elle voulait voir, surveiller, être là. Les deux femmes l'accueillaient poliment, avec une gracieuseté à peine dédaigneuse : au fond, elle n'existait pas pour ces dames. Leur sourire, leurs paroles, leurs chants passaient par elle, à travers elle, par dessus elle, à Marcel. On faisait beaucoup de musique, et c'était un des supplices les plus coutumiers de Marie que d'être assise dans un coin clair, car il n'y avait pas un coin sombre dans ce salon, et d'écouter les duos, les trios que chantait Marcel avec ces dames musique italienne, la plupart du temps sentimentale et passionnée, que soulignaient encore des paroles enflammées. « Anda! Anda! » criait Juliette quand elle trouvait le débit de Marcel trop terne, — et certainement qu'après une séance pareille, Marcel sortait avec une drôle de tête, une expression « partie » qui navrait Marie.

Au bout de quelques mois pourtant, elle se sentit un peu rassurée, ou peut-être se blasa-t-elle sur ce genre de fièvre, et il y eut des jours où elle resta chez elle, au lieu d'accompagner son mari chez madame Bazeille.

Elle en profitait pour recevoir quelques jeunes femmes de son choix avec lesquelles elle se sentait en sympathie. Ce n'est pas qu'elle les trouvât distrayantes, mais elle était à son aise avec elles, comme dans la cour, au milieu de ses poules. Leur étant certainement supérieure à cause de son âme rustique, elle n'avait aucun effort à faire vis-à-vis d'elles : l'on se plaît souvent avec ses inférieurs. Puis, presque toutes aimaient les bêtes, un peu idéalement, sans savoir comment on nourrit les petits canards, ou comment se purgent les chiens qui ont la maladie, — mais, enfin, avec une évidente bonne volonté.

(1) Voir *La revue blanche* du 15 octobre 1899.

Sa grande ressource à ce moment là, ce furent les visites d'un petit sous-lieutenant, tout frais échappé de Saint-Cyr, et qui avait comme elle la passion de la campagne et de la chasse. Ils avaient d'interminables conversations sur l'excellence de certaines races de chien, et se promettaient de chasser ensemble l'automne prochain, — et même, pourquoi ne viendrait-elle pas, proposa-t-il un jour, passer quatre jours à ***, où son père avait une chasse au marais? C'était la chasse idéale! Leurs yeux luisaient, et ces projets consolaient Marie de ses autres petits déboires. Puis Marcel rentrait, fredonnant une romance de Tosti, et les joies innocentes s'envolaient.

« Mais de quoi te plains-tu! » lui écrivait son amie. « Tu dis toi-même que ton mari est charmant pour toi, qu'il te prie toujours de l'accompagner partout, qu'il ne passe pas une soirée dehors, que constamment il renonce à ses projets pour suivre les tiens, et remplace le plus gaiement du monde ses trios de musique avec tes ennemies par un duo de chasse avec toi, qu'en amour il est toujours le même, ne demandant qu'à satisfaire tes... plaisirs!

» Ah, que tu es propriétaire dans l'âme! et que tu es à plaindre de ne pas savoir être heureuse avec cet homme que tu as voulu. Qu'attendais-tu donc de la vie conjugale? » — « Le bonheur », répondit l'autre, « le bonheur et la possession. Je ne possède rien de l'homme que j'aime, — du moment que je ne le possède pas tout entier. Il me semble que mes étreintes sont comme les rayons Rœtgen, ils passent à travers son corps et se perdent dans l'infini. » — « C'est une maniaque », pensa définitivement l'amie qui était saine — et elle lui conseilla vivement de se faire faire un enfant.

Marie ne lui répondit pas tout de suite à ce sujet. Elle croyait bien être grosse, et avait déjà abandonné l'usage du corset. Il lui semblait que ses seins durcissaient et qu'elle s'élargissait des hanches. Elle ne mit plus ses souliers à talons Louis XV, parce qu'elle avait entendu dire que c'était dangereux pour les femmes dans cet état, ne sortit plus en voiture et renonça à la chasse.

Puis, en descendant un jour son escalier, elle glissa, dégringola dix marches sur les reins et fit une petite fausse couche de rien du tout, qui la mit au désespoir. C'était à recommencer!

Pour se consoler, elle décida son mari à accepter l'invitation du jeune Delcasse — et un beau matin ils partirent chez les parents du jeune homme, avec une permission de quatre jours.

Jamais Marie n'avait été si heureuse. Son mari était éloigné de tout contact féminin, sauf le sien, et Paul Delcasse, aux petits soins pour elle, l'admirait très évidemment. Aussi fut-elle charmante avec ses hôtes, gaie, bonne enfant; son grand morceau de Mendelssohn fit un effet énorme, et personne ne le reproduisit dans un autre ton; la chasse au marais, qu'elle ignorait, lui apporta des enchantements nouveaux et de grands succès.

Elle se souvint toute sa vie d'une expédition qu'ils firent le dernier jour. Ils avaient dû passer la nuit dans un hôtel de village, pour n'avoir pas trop de chemin à faire le matin. C'était une auberge inconfortable, avec deux chambres modestes à un lit chacune. Les Delcasse père et fils occupèrent l'une; les Desbordes, l'autre. Le lit était étroit, la paillasse avait un trou, les draps étaient comme de la toile à tamis, la cuvette était grande comme un bol à café. En revanche, il y avait dans un coin un grand ibis rose empaillé, et comme rideaux une indienne à vignettes incongrues.

A quatre heures, il fallut se lever. Quand le jeune ménage descendit dans la cuisine, les Delcasse y étaient déjà, les attendant devant des bols de café grands comme la cuvette.

Dehors, il faisait encore une nuit admirable, claire, toute piquée d'étoiles et silencieuse à faire plaisir. Les pas résonnaient sur la terre gelée, et l'on entendait près de là un ruisseau qui faisait craquer sa couche de glace mince. Le pays était sauvage, très vallonné. Ils abandonnèrent la route et marchèrent dans les prairies aux herbes blanches et drues. On suivait le ruisseau qui bientôt s'élargit.

Marie s'avançait d'un pas allègre, toute heureuse et libre; elle portait sous le bras un excellent calibre 20. Bientôt, la nuit bleue disparut, emportant son semis d'étoiles. La terre sembla plus nue. Une aurore indécise rougeoya à l'horizon. Après avoir teinté doucement une petite partie du ciel, elle mourut à son tour sous la splendeur triste d'un jour d'hiver. Le froid piqua, resserra les glaces des flaques d'eau; — pourtant celle du ruisseau resta libre et Marie, qui suivait tout près du

bord avec Paul, entendait des froufrous mouillés. « Ce sont des poules d'eau », murmura-t-elle émue. — « Je ne pense pas », répondit Paul tout bas, « le ruisseau est trop rapide et trop nu sur les bords. »

En effet, c'étaient des grenouilles. Marie s'en aperçut plus tard. « Et puis », continua Paul en se rapprochant d'elle, « le temps est mauvais, l'étang sera gelé, je crains. » « Sssh ! » leur firent, de l'arrière, Marcel et le père Delcasse.

Ils regardèrent autour d'eux, en l'air, et se préparèrent... Une bande de canards s'avançait droit sur eux, mais à une hauteur énorme. Marie abaissa son fusil, Paul tira. La bande se dispersa violemment avec des cris éperdus.

« Pourquoi avez-vous tiré? » lui dit Marie d'un ton de reproche. « Il ne faut tirer qu'à une distance possible. »

La promenade reprit et, au bout de trois quarts d'heure, on arriva à un grand étang épaissement planté de roseaux. Il fut décidé que Paul et Marie monteraient dans la barque et battraient les roseaux. Elle eut bien préféré rester sur les bords où l'on était plus sûr de voir du gibier, mais Paul l'entraîna. Elle était si heureuse et détendue, qu'elle ne résista pas. Moitié poussant avec la godille, moitié tirant les grandes herbes, ils s'avançaient péniblement. Paul se donnait un grand mal; Marie aidait de son mieux. Bientôt ils se trouvèrent perdus en plein milieu de hauts roseaux où le passage fréquent du bateau avait tracé des allées minuscules. Il faisait presque chaud dans cette forêt, et Paul s'assit en face de Marie. L'eau de l'étang balançait à peine le bateau, et les roseaux bruissaient comme des étoffes de soie roide. Ils étaient bien plus hauts que leurs têtes — qu'il leur fallait renverser pour apercevoir un peu de ciel.

Tout à coup, Marie, qui ne perdait pas d'idée l'intérêt de l'expédition, appuya une main sur celle du jeune garçon, mit l'autre sur ses lèvres à elle. Elle le regarda plein les yeux, l'oreille aux aguets. Paul ne sut jamais combien dura cette attente. C'était la première fois de sa vie qu'il avait pour un long instant dans les yeux tout un regard de femme. Il en fut incendié, et tout à coup si violemment troublé, qu'il lui rendit son regard comme un baiser.

Une rougeur monta jusqu'aux cils de Marie et ses paupières tressaillirent. Elle releva soudain son fusil, épaula, tira dans le

vide du ciel. Le coup de feu retentit à leurs oreilles avec une violence inouïe.

Sans plus se regarder, ils reprirent leur sentier d'eau dans les roseaux. Bien que l'expédition fût fructueuse en poules d'eau et en judelles, et que Marie s'en tirât avec honneur, la chasse lui sembla longue et fatigante et elle accepta avec joie de rentrer à l'auberge. Elle marchait plus lentement qu'à l'aller — et comme, sur le seuil de la porte qu'avaientdéjà franchi son mari et le vieux monsieur, elle précédait Paul, elle se retourna avant d'entrer et lui dit gravement :

— Il ne faudra plus me regarder comme ça. C'est malhonnête.

VIII

OU MARIE TRIOMPHE DE SES ENNEMIES

Pourtant, ce petit incident sentimental ne laissa pas que de lui être une douceur et une pensée agréable de mystère, dans la platitude de sa vie journalière. Sans se l'avouer, elle était heureuse d'avoir pu charmer, elle aussi. Elle aurait aimé que son mari le sût, afin qu'il fût jaloux. Mais elle estimait que lui en parler eût été trahir le secret d'un autre — de cet autre qui, pour un seul regard, était devenu « quelqu'un » à ses yeux, alors que, sauf son mari, les hommes pour elle n'existaient pas. Elle continua de recevoir Paul Delcasse comme par le passé; mais elle se sentait tenue envers lui à une sorte de dignité, à une austérité de manières et d'allure qui allait cocassement à son genre maigriot. Rien ne la vexa davantage que l'acte inconsidéré de son mari, en présence de ce jeune amoureux, un certain matin, — qui fut de la secouer en l'air par le col de son manteau, pour l'aider, soi-disant, à entrer dedans. Etre tenue en l'air, à bras tendu, comme par la peau du cou, à la face d'un amoureux; être un pantin devant l'homme qui vous aime! Elle en eut une rage affreuse. Paul n'avait pu s'empêcher de rire, tandis que Marcel restait sérieux et comme inconscient. Oh, se venger en jetant quelque ridicule sur les deux blondes qu'aimait son mari — car il les aimait de plus belle, et un jour elle avait trouvé sur le bureau de son mari des vers italiens « dédiés à madame de Vernon », que son mari cherchait vraisemblable-

ment à mettre en musique, car du papier à musique se trouvait auprès. Elle les copia, ce qui lui fut facile, son mari n'enfermait rien et, péniblement, d'arrache-pied, à coups de dictionnaire, elle les traduisit. — Quoi! ces choses là, son mari les disait à une autre; il inventait ces paroles pour elle, et dans le mystère qui entoure toujours les mots d'une langue inconnue, le sens lui en semblait doublement passionné et tendre.

Après quelques jours de travail, il sembla que son mari fût venu à bout de sa tâche, car il fredonnait à chaque instant « Per una ghirlandetta ch'io vidi » sur un air qui semblait lui faire plaisir. Oui, sur un bon air de Mascagni il avait triomphalement posé des vers d'Annunzio en les changeant un peu. Mais Marie, qui ne l'interrogea pas, crut toute sa vie que vers et musique venaient de son mari.

Pourtant, l'orage, qui s'amoncelait en elle dès avant son mariage, finit par éclater, — et au moment où tous s'y attendaient le moins.

Les sœurs étaient parties pour quelques jours. Marie respirait comme après un rhume.

Un jour, conjugale habitude, elle examinait le courrier de son mari qui n'était pas encore rentré; la première écriture qui frappa ses yeux fut celle qu'elle reconnut pour être de madame de Vernon. D'ailleurs, le timbre était de Suisse, où elle savait que se promenaient ces dames à la veille de rentrer.

Marie, craignant d'être surprise par son mari avant d'avoir décidé ce qu'elle devait faire, mit la lettre dans sa poche. Si elle fut peu loquace à ce déjeuner, Marcel ne s'en aperçut pas, puisqu'elle n'était pas bavarde à son ordinaire. Elle s'échappa aussitôt après le repas, monta dans sa lingerie, déserte à cette heure, et ouvrit cette brûlante enveloppe.

Elle ne trouva dans l'enveloppe que la photographie d'une barque à voile sur un lac — et au dos, quelques lignes en allemand. En allemand, maintenant! et, dans sa petite ignorance rageuse, elle insulta violemment « ces cosmopolites » « ces... ces... polyglottes!... » Elle crut sérieusement que ces mots étaient écrits en langue étrangère pour qu'elle ne comprît pas, au cas où cela lui tomberait sous la main — et du même mouvement qu'elle fit pour sortir de sa cachette, elle alla mettre son chapeau et acheter un dictionnaire. Par exemple, malgré qu'elle

eût travaillé toute la journée, elle ne put parvenir à comprendre rien qui eût un sens déterminé. Mais ce fait aggrava encore sa colère et fixa sa détermination.

Elle s'enquit avec soin du jour exact de la rentrée de ses ennemies et le lendemain matin, à leur petit lever, elle leur renvoya la photographie et écrivit la lettre suivante, adressée à madame de Vernon :

« Madame,

« Je vous renvoie la photographie qu'un hasard a fait tomber entre mes mains. Je ne sais quelles relations vous avez eues avec mon mari avant mon mariage, mais celles qui existent maintenant me déplaisent. Je vous déclare donc que je ne suis dupe de rien, que j'entends garder mon mari pour moi, et que j'ai l'œil ouvert sur vos manières. Vous êtes avertie. » — Et ne sachant comment finir de la façon la plus insultante, elle termina : « Je vous salue. » « P.-S. Mon mari a lu cette lettre. »

Madame Bazeille, qui venait toujours prendre son chocolat auprès du lit de sa sœur, trouva celle-ci dégustant ce poulet matinal. Elle le lui tendit. Après l'avoir lu, madame Bazeille laissa retomber ses mains avec stupéfaction.

Madame de Vernon dit seulement, — mais son ton voulument nonchalant trahissait une colère : « Elle écrit comme une femme de chambre. Quant à lui... c'est un goujat. » — « Mais il n'a peut-être pas lu, quoi qu'elle dise ! » objecta madame Bertheil.

— « N'importe ! » répondit Juliette avec une superbe justice, et, bondissant de son lit, elle chercha une enveloppe sur la table, écrivit, en appuyant un peu trop l'adresse, de Monsieur Marcel Desbordes, mit dedans la lettre de Marie avec cette annotation : « A garder dans les archives de la famille Desbordes. » Puis elle sonna, commanda qu'on la remit à monsieur Desbordes lui-même, au quartier. — « Comme ça », dit-elle à sa sœur, « il l'aura lue au moins une fois. »

L'envoyé trouva Marcel, lui remit la lettre; reconnaissant l'écriture, il la passa en souriant entre deux boutons de tunique — ayant un service à terminer, — et ne l'ouvrit que dans la rue, au moment de rentrer chez lui. Sa stupéfaction, son ahu-

rissement, sa peine, enfin sa colère, le tinrent immobile un moment puis il courut plutôt qu'il ne marcha jusque chez lui. Il jeta un ordre à l'ordonnance pour l'éloigner et se dirigea vers son fumoir, où sa femme l'attendait toujours à cette heure là. Elle le vit, devina quelque chose de grave, aperçut sa lettre, et se prépara à la défense, toute dressée, le cœur battant, sûre non pas de vaincre, mais de n'être pas vaincue. Ils étaient fort pâles tous deux — et s'entre-regardèrent comme de mortels ennemis.

— Vous avez fait cela? dit-il.

— Mais oui!

— Vous allez venir immédiatement leur faire des excuses.

— Ça, non.

Pendant ces quelques mots, Marcel avait déjà repris possession de lui-même. Il se tut, puis reprit :

— C'est bien, j'irai seul — et se dirigea vers la porte.

— Vous n'irez pas! Je vous le défends, s'écria Marie, et, courant à lui, elle chercha à le retenir.

Il se dégagea et dit avec un ton glacial :

— Vous ne prétendez pas, je suppose, me faire passer pour un goujat à leurs yeux et pour un lâche aux miens?

— Et à mes yeux, qu'êtes-vous? Un traître! — et, comme il était déjà sur le seuil, elle lui jeta la porte sur le nez.

Marcel ne fut pas reçu. Il écrivit. Ses lettres lui furent renvoyées, adressées à Monsieur ou Madame.

Un jour qu'il était sorti avec sa femme, dans la rue, il les vit venir, venir infailliblement. Marie les aperçut aussi, et déjà préparait son salut le plus sec, le plus insolent.

Madame Bazeille et madame de Vernon passèrent sans saluer.

IX

OU MARIE SE MONTRE PONCIVE ET BRAVE LE RIDICULE

Quelques jours, et déjà la rancune de Marcel n'était plus extérieure. Elle avait reculé dans ce fond de cœur où l'on croit conserver les sentiments. C'est là qu'ils moisissent, s'effritent, — et n'importe quel souffle les balaie. Marie, d'ailleurs assez habile en cela, ne releva pas les allusions désobligeantes,

ignora les silences lourds, fut là toujours pour interrompre les rêveries. Elle agaça parfois, mais, s'imposant résolument, devint une habitude. D'ailleurs, une nouvelle grossesse vint mettre entre eux ce lien moral, ténu d'abord, et qui grossit — comme la mère, — avec tous les soucis de la gestation. Marie, cette fois-là, continua sa vie ordinaire, réprima ses faiblesses avec crânerie. D'ailleurs, elle devint si maniaque, que le soin de sa manie lui fut une préoccupation constante. Elle consistait en un tel excès de propreté, que la jeune femme se promenait sans cesse un plumeau à la main, pour enlever d'imaginaires poussières, et astiquait marbres, glaces ou meubles avec son mouchoir. Rien ne brillait assez; il y avait des taches partout; la chaleur des doigts marquait sur les objets d'une façon intolérable. Avant d'entrer dans une pièce, elle examinait le bouton de la porte, et appelait l'ordonnance à cause d'une crotte de mouche. On la rencontrait dans l'escalier suivant les plinthes du bois, avec un doigt enroulé de son mouchoir. Elle fit enlever les rideaux des tables de toilette et les fit remplacer par de courtes garnitures afin qu'on ne cachât pas de torchons derrière. Son mari la trouvait dans de vives colères, les yeux hors de la tête.

Lorsque la fin de la journée arrivait, elle avait eu tant de sujets d'agacement, qu'il lui fallait tout son courage pour ne pas verser une larme si à dîner le couvert était mis un peu de biais, ou si les verres des lampes n'étaient pas invisibles dans leur propreté transparente. Marcel, assez patient ou distrait, souriait un peu et cherchait à la détourner de son idée fixe.

Un soir, il l'emmena à la foire. C'était le printemps, et, dans la petite ville de T..., le moment des fêtes foraines. Marie, sans pudeur, comme les femmes vertueuses, affirmait son état par un ruban bien définitif, étalant une superbe boucle de strass au milieu de sa taille remontée. Elle méprisa les loteries tournantes, les figures de cire, mais se complut à la ménagerie : ces pauvres bêtes ramassées dans une grave langueur, traversée de lueurs féroces, l'intéressaient. Elle demandait si la hyène était un beau coup de fusil, et rêvait d'une chasse dans l'Inde avec le tir spécial qui abat la panthère au moment où elle bondit. Devant les singes, ils retrouvèrent quelques camarades. L'un d'eux parlait de ses chasses d'Afrique. Et Marie lui demanda

s'il avait vu beaucoup de lions « dans le désert ». Il lui dit que les lions ne vivent pas dans le désert, parce qu'ils mourraient de faim, et, voyant que Marie rougissait de la sottise de sa question, il lui raconta qu'il avait eu une macaque comme celle qui les regardait en ce moment de ses petits yeux infiniment tristes. « C'était une sale bête. Une fois qu'elle avait mangé sa soupe, elle flanquait sa gamelle à la tête de celui qui l'avait apportée. Puis, souvent, elle prenait les petits animaux qu'elle voyait, chat ou chien, les grimpait en haut d'un arbre, les berçait, puis négligemment ouvrait les bras — Comme c'est femme, cela », ajouta-t-il en manière de plaisanterie.

Marie, fatiguée par l'odeur, se trouvait mal. Elle s'esquiva, sans mot dire, vers la sortie. Seul, Paul Delcasse la suivit. Elle s'appuya contre la baraque et prit de l'air dans un large soupir. Il l'observait en silence, anxieusement, n'osant s'offrir à la soutenir — n'osant la quitter pour lui chercher un siège. Enfin, il avisa des poutres jetées à terre dans l'ombre de la baraque, et, lui prenait le bras, il la mena s'y asseoir. Il faisait presque noir à cet endroit, et Marie avait l'air d'une bien pauvre chose. Le cœur du jeune garçon sauta dans sa gorge. Il aurait voulu s'agenouiller près d'elle dans la nuit et passer ses bras autour de sa pauvre taille déformée. Il attendit qu'elle semblât remise — et la quitta pour aller chercher son mari. Celui-ci sortait d'ailleurs, étonné et anxieux de la fuite de Marie. Mais elle était déjà sur pied et voulut continuer sa promenade. Ses goûts l'arrêtèrent au tir au pistolet. Un groupe nombreux y stationnait déjà. Armée d'une carabine, une grande femme luxuriante, élégante et un peu voyou tirait sans relâche sur l'œuf qui dansait léger dans le jet d'eau. Marie regardait sa maladresse avec dédain; son mari cherchait à l'entraîner; la femme se retourna, eut un soubresaut en la voyant, examina Marie avec l'air de l'estimer des pieds aux cheveux, et se penchant vers un de ceux qui l'accompagnaient : « Eh bien, vrai! elle est fraîche, sa nouvelle bourgeoise! » — Marie ne broncha pas, bien qu'elle eût entendu, et qu'un instinct lui fit deviner quel lien avait existé entre cette femme et son mari. Mais elle demanda une carabine et tira. Elle abattit l'œuf, — elle en abattit cinq, six, dix, autant qu'on voulut, agacée et triomphante, agacée de la mine imperturbable de son mari et de celle gênée et triste de Paul.

Puis elle déposa la carabine et dit à Marcel en lui parlant dans la figure de ce ton nasillard qu'elle avait quand elle se faisait très calme : « J'aurais volontiers tué cette femme. »

Marcel l'emmena en lui lançant un regard sourd. Elle sentit qu'il l'avait trouvée poncive — bien qu'elle ignorât ce mot.

X

OU MARIE NE TRIOMPHE PAS SUR TOUTE LA LIGNE

Mais, comme sa grossesse arrivait au neuvième mois, Marie, cette nuit-là même, ressentit de terribles douleurs. Elles passaient, revenaient à intervalles égaux. C'était cela. Elle n'eut qu'une idée, attendre que son mari fût parti pour la manœuvre afin de faire chercher sage-femme et médecin — et ce fut une attente intolérable où les douleurs physiques se mêlaient à la rage de jalousie rétrospective que lui avait donnée la vue de la « gueuse » de la veille. Enfin elle entendit Marcel quitter sa chambre, descendre doucement l'escalier. Le pas de son cheval résonna dans la cour, puis trottant s'éloigna par la rue. Il n'était que temps. Trois heures après, elle accouchait d'un fils — et lorsque son mari revint, il trouva sa femme couchée, ayant expédié dépêches et lettres. L'enfant vagissait dans une pièce à côté. — « Bravo, ma chère! vous êtes une maîtresse femme! » lui dit-il d'une voix émue, mais surtout étonnée. « Cela s'est donc passé très vite? » et il se renseigna sur ses souffrances. « Oh, dit-elle, pas la peine d'en parler. Une piqûre d'épingle. » — Et jamais on ne lui en tira davantage sur ce sujet. Mais, le jour même, elle écrivait à son amie : « J'ai accouché. C'est une affaire ignoble, sale, humiliante. J'ai crié comme une bête qu'on égorge : ma force vitale s'était décuplée pour me faire souffrir plus. L'enfant est né quinze jours trop tôt à cause d'une gueuse que j'ai vue hier, que j'aurais voulu tuer : mon mari l'a aimée jadis. L'enfant a quand même des ongles et des cils. Il est étrangement laid; je ne l'aime pas. Il me répugne comme un étranger. Je le nourrirai pourtant. »

Elle ne le nourrit point. Elle eut du lait comme une chatte. Mais petit à petit elle l'aima, « l'adopta » — et se disait : « Je l'ai possédé, ma vie a été la sienne, il n'a respiré que par mon souffle, et tout son sang est pris dans le mien. Ah, posséder

ainsi l'homme qu'on aime! » — et un jour elle dit à son mari : « Je voudrais être une maladie pour t'entrer dans la peau. » Marcel se tira les sourcils bien haut.

Au bout de vingt jours, elle se leva. Elle avait grandi, elle était toujours maigre, son teint avait pâli — et elle avait dans la physionomie ce quelque chose d'indéfinissable, la marque qu'imprime une douleur physique violente, et bravement supportée.

« Ah, je respire, écrivait-elle à son amie. Je suis debout. Je n'ai plus cette sensation humiliante de ne pouvoir agir par moi-même, d'être à la merci d'une complaisance ou d'une obéissance — et puis, bien que je sois petite, quand je suis debout, mes yeux sont à hauteur des autres visages. »

Elle reprit sa vie coutumière avec une recrudescence d'activité et de volonté minutieuse appliquée à tous les petits actes de la vie.

Ce fut vers ce moment là qu'éclata à B... une terrible histoire de banque où beaucoup de gens furent compromis. Elle entraîna des procès sans nombre et ce fut un déluge d'accusations fermes ou vagues, mais toutes amenant du scandale ou des ennuis. Il se trouva qu'un brave garçon, qu'il connaissait et qu'une mauvaise chance avait mêlé à ces histoires, demanda à Marcel un service important : il fallait lui rendre certain témoignage favorable devant les tribunaux.

Marie, qui assistait à cette demande, n'avait aucune hésitation dans les idées. Ce sont de ces choses qu'on refuse, lorsqu'on « a un nom qui n'a jamais été compromis dans aucune histoire ». Elle blanchit jusqu'aux yeux, lorsqu'elle entendit son mari accepter simplement et prendre rendez-vous pour examiner l'affaire de plus près. — Elle se contint jusqu'au départ de l'ami, puis fonça sur son mari, toute hérissée comme une pintade en furie. La scène fut vive. Marie fit un discours. Le premier devoir de Marcel était envers son fils dont le nom devait rester pur de toute compromission dans une affaire louche. — Marcel la trouva absurde et le lui dit en trois mots — ajoutant la phrase conjugale par excellence : « Occupez-vous de votre cuisinière! Est-ce que je vous chicane sur votre blanchisseuse? » Il se leva et voulut sortir. Marie le suivit, le poussa dans la pièce voisine, reprit la parole : « Ma cuisinière vous

regarde autant qu'elle me regarde; vous mangez ce qu'elle vous sert. Les choses sérieuses qui vous occupent me regardent, moi aussi, car si elles finissent en éclaboussures, j'en aurai ma part! »

— Fichez-moi la paix! répondit rudement Marcel, et, secouant son bras que tenait encore Marie, il s'en alla à toutes jambes.

Marie s'assit sur les marches de la maison, désespérée. Son mari, pour la première fois de sa vie, avait été grossier avec elle. Mais surtout, ce qui la désolait, c'était de sentir qu'il ne céderait sans doute pas à ses raisonnements. Elle n'en revint pas moins à la charge, sans se lasser, et ce fut un harcèlement de tous les jours, auquel Marcel apportait un front stoïque et fermé — jusqu'au jour où Marie apprit par les journaux la première audience où devaient comparaître les témoins.

Parmi eux son mari était nommé. Ce fut une cruelle épreuve, d'autant que toutes les amies de Marie vinrent lui apporter leurs curieuses condoléances. Elle en eut des larmes. Mais la rage les sécha sur place et elle ferma les bouches d'une façon péremptoire.

Elle se rendit mystérieusement à l'audience où l'attirail de la justice l'impressionna au-delà de tout ce qu'elle avait jamais éprouvé. Elle était misérable, honteuse, en même temps qu'exaspérée. Son mari lui fit l'effet d'une sorte de criminel, bien qu'elle ne sût pas au fond de quoi — sauf elle — le public pouvait l'accuser. Enfin, elle, qui avait en général un esprit assez net, fut lamentablement, misérablement pauvre d'esprit.

Elle rentra, le front bas, ruminant. Ce grand événement que lui était cette petite aventure lui servit de point de départ pour un examen de conscience qu'elle fit humblement, cherchant à se rendre compte pourquoi elle n'avait pas encore remanié son mari : Comment ne comprenait-il pas qu'elle était généralement dans le vrai? Elle avait toujours été vantée pour son esprit logique, pour la rectitude de son raisonnement.

Il y viendrait certainement; il fallait de la persévérance. Puis, il était encore un peu jeune homme, un peu futile. Il s'habillait le soir pour dîner, aimait les parfums dans ses cravates et les fleurs à sa boutonnière, il avait une raie dans le dos, une mèche ondulée devant, comme si les militaires ne devaient pas porter la brosse!

Enfin, — et elle soupira dans un fin fond de cœur qu'elle se cachait presque toujours à elle-même — Marcel ne lui était pas un livre ouvert! Il y avait parfois entre lui et elle un mur de silence, et ce qu'il y avait derrière ce mur, elle l'ignorait. Mon Dieu, quel travail que d'être une véritable épouse!... Elle rêva un instant avec un odieux sentiment de mélancolie, puis, tout de même, au bout de son rêve lui apparut la vision d'un Marcel régénéré, — d'un Marcel qui porterait des pantoufles qu'elle aurait choisies, et une de ces robes de chambre témoignant d'un laisser-aller absolument, conjugalement honnête; il s'occuperait davantage de son fils, et, au lieu de lire « de la poésie », s'intéresserait un peu à la politique — et beaucoup à l'élevage — par exemple.

XI

OU MARIE CULTIVE L'AMITIÉ

Je ne sais si madame Desbordes eût choisi cette amie entre mille, mais elle l'avait choisie dans deux douzaines; et parmi les plus laides, celle-là avait le pompon : de larges seins, ronds comme des tartes, des hanches hautes, en anse de panier, une croupe remuante de forte pouliche, le cou court, le nez de même et relevé rondement depuis sa naissance entre deux petits yeux doux et que rien n'indiquait très vivement, — une bouche de poisson, ce qui est bien laid. Ses cheveux cachou étaient bien cirés, brossés, luisants; ils avaient l'air peints sur la tête. Elle avait un teint de papier buvard rose et la peau fraîche, très tendue.

Les caractéristiques de madame d'Oriol étaient : un fanatisme pour son mari, — sept enfants, et le désir d'en avoir d'autres, mais « qui ressemblassent davantage à leur père! » Celui-ci, qui avait épousé sa femme pour se reposer non seulement de sa grosse noce de garçon, mais d'une vie de cœur assez passionnée, avait compté sans son hôtesse. Madame d'Oriol était enragée.

Ce point commun, sans doute flairé par Marie, avait attiré celle-ci vers « Lampito », comme l'appelaient les petites camarades. Aussi un même amour pour les animaux, quoique Marion d'Oriol aimât surtout les chiens sans race, les chats de gout-

tière et les poissons rouges. Ce ménage était arrivé depuis peu à T... où il plut tout de suite par son héroïque simplicité. Une seule bonne faisait le service et s'occupait des enfants, de concert avec l'ordonnance toujours choisi parmi les plus bêtes de la classe, parce que les bêtes se dressent mieux et n'ont pas mauvais esprit.

La première fois que Marie rendit sa visite aux d'Oriol, l'ordonnance répondit à la question : « Madame reçoit-elle? » : — « Madame est au lit avec Monsieur. » Marie ne dissimula pas son indignation de ce que cet homme eût osé formuler une phrase pareille. Mais elle cacha son admiration pour cette mariée de douze ans qui réussissait à coucher son mari dans la journée.

Desbordes regarda le lendemain ce nouveau camarade avec compassion. Quand il connut sa femme, ce fut de la stupeur. — « Comment trouvez-vous Madame d'Oriol? lui demanda Marie quelque temps après. — Elle me fait rêver, répondit sérieusement Marcel. — Elle a une belle peau continua Marie avec indulgence. — Et solide, je suis sûr. — Naturellement, elle n'est pas aussi élégante que certaines femmes, mais elle vaut mieux. » (Marcel ne sourcilla pas.) « Elle a sept enfants. — C'est une fabrique; les détails doivent être négligés. — Ils sont très bien élevés, car elle est très pieuse. »

Marcel, qui ne s'en souciait guère, alluma une cigarette. Marie renifla l'air d'un coup de narine et dit vivement : « Ce n'est pas du caporal? — C'est du maryland. — Je me doutais bien que c'était encore quelque chose d'interlope! Quand donc les Français cesseront-ils de préférer les produits étrangers! Ah répondit Marcel rêveur, comme j'aime votre bouche au repos! » Marie le regarda de travers et tourna les talons.

Pour se consoler, elle alla chez sa nouvelle amie assister au dîner des enfants et à leur coucher. Le plus petit en chemise, au galop autour d'une table, criait comme un possédé, tout en tournant : « J'peux pas t'attraper! j'peux pas t'attraper! » — Sa mère, qui bénissait dans leur lit les six autres, lui dit à la fin : « Mais quoi donc? — Non, non! j't'attraperai pas! — Mais quoi donc? — Mon derrière! » Les autres éclatèrent de rire. Madame d'Oriol n'osa ni rire ni se fâcher, mais elle regarda Marie Desbordes en-dessous. Ludovic, maintenant

arrêté, réfléchissait sérieusement : « Maman, dit-il enfin on peut tout dire au bon Dieu? — Oui, mon fils, répondit madame d'Oriol soulagée, et touchée de ces excellentes dispositions, absolument tout! Dis-lui ce que tu voudras. Il sera toujours content. » Ludovic se mit à ruer à travers la chambre, et à faire mille galipettes en jurant : « Crottin d'Bon Dieu! Crottin d'Bon Dieu! » — Une gifle vola dans l'air, s'abattit. Ludovic, saisi par sa mère, mis à genoux, subissait une courte mais énergique allocution. Maintenant, il se tortillait sur ses genoux, le derrière aux talons, et regardait sa mère de coin, les doigts joints en haie autour de son nez.

Marie atterrée n'en croyait pas ses oreilles. Elle se demandait s'il ne fallait pas faire des condoléances à la mère.

Madame d'Oriol avait ressorti le nez de Ludovic, et, maintenant la tête par les oreilles, faisait faire à son fils le signe de croix, — puis, lui attachant sa longue chemise aux pieds, elle le fourra au lit, à côté de ses frères. Marie demanda pourquoi on l'attachait ainsi. « C'est, dit la mère, à cause des mauvaises idées. Ma petite Jenny, qui avait son âge l'an dernier, avait pris l'habitude de regarder son nombril. »

Elles sortirent de la chambre qu'un grand paravent divisait pudiquement en dortoir pour les filles et dortoir pour les garçons. Marion d'Oriol en fermant la porte fit dessus avec son pouce un signe de croix — et puis elle montra souriante, à Marie, le long du mur, quatorze petits souliers de toutes tailles qui s'alignaient.

— Il en faudrait vingt, dit-elle en soupirant.

(A suivre.) JEAN ROANNE

Le Militarisme et la Religion

LETTRE A UN SOUS-OFFICIER

Vous vous étonnez qu'on apprenne aux soldats qu'il est permis de tuer des hommes, dans certains cas et à la guerre, alors que, dans le Livre tenu pour sacré par ceux mêmes qui enseignent cela, il n'y a rien qui ressemble à cette permission, et qu'on y trouve, au contraire, non seulement l'interdiction de tout homicide, mais l'interdiction de tout outrage aux hommes, la défense de faire aux autres ce qu'on réprouverait pour soi-même. Vous demandez si ce n'est pas une fourberie et, si c'en est une, en faveur de qui elle est commise.

Oui, c'est une fourberie, et machinée en faveur de ceux qui sont habitués à vivre de la substance même des autres hommes, et qui, dans ce but, ont tourné et tournent les lois du Christ données aux hommes pour leur bonheur, mais, dès lors, devenues la principale source de tous les malheurs humains.

Ce phénomène s'est produit de la façon suivante :

Les gouvernements et toutes les personnes des classes supérieures qui tiennent aux gouvernements et qui vivent du travail des autres ont besoin d'un moyen pour gouverner ce peuple de travailleurs : ce moyen, c'est l'armée, pour qui la défense du pays n'est qu'un prétexte. Le gouvernement allemand effraye son peuple avec les Russes et les Français ; le gouvernement français effraye le sien avec les Allemands ; et le gouvernement russe effraye son peuple avec les Allemands et les Anglais ; ainsi font tous les gouvernements. Mais non seulement les Allemands, les Russes, les Français ne veulent avoir la guerre avec leurs voisins ou avec d'autres peuples, mais ce qu'ils craignent le plus au monde, c'est la guerre. Aussi les gouvernements et les classes supérieures oisives, pour avoir un prétexte à leur domination sur le peuple des travailleurs, font comme le tzigane qui fouette son cheval en cachette et qui ensuite fait mine de ne pouvoir le retenir ; de même, ils agacent leur peuple et tel autre gouvernement, et ensuite font croire que, pour le bonheur ou la défense de leur peuple, ils sont forcés de déclarer la guerre, qui est avantageuse pour les généraux, les officiers, les marchands et, en général, pour la classe riche. En effet, la guerre n'est que la suite inévitable de l'existence des troupes, et les troupes ne sont nécessaires aux gouvernements que pour dominer le peuple des travailleurs. C'est une chose criminelle. Mais le pis est que les gouvernements, pour donner une base raisonnable à leur domination sur le peuple, doivent feindre de professer la plus haute religion qu'aient connue les hommes, c'est-à-dire la loi chrétienne, et instruisent leurs sujets dans cette doctrine.

Cette doctrine, par son essence, est hostile, non seulement au

meurtre, mais à toute violence, et les gouvernements, pour dominer le peuple et se dire chrétiens, doivent dénaturer le christianisme et cacher au peuple son sens vrai, et ainsi priver les hommes du bonheur que le Christ leur a apporté. Cette falsification du christianisme commencé dès longtemps déjà, sous le scélérat qui, pour ce fait, a été canonisé : le roi Constantin. Tous les gouvernements depuis lors, surtout le gouvernement russe, s'efforcent par tous les moyens d'empêcher les peuples de percevoir le vrai sens du christianisme, car, s'ils percevaient le vrai sens du christianisme, les peuples comprendraient que les gouvernements, avec les impôts, les soldats, les prisons, les gibets, et les prêtres menteurs, non seulement ne sont pas les soutiens du christianisme, comme ils affectent de l'être, mais ses plus grands ennemis.

De cette altération naissent les supercheries qui vous ont étonné et tous les malheurs dont souffre le peuple.

Le peuple est écrasé, dépouillé, misérable, ignorant, décimé, pourquoi ? parce que la terre est entre les mains des riches. Le peuple est lié aux fabriques, aux usines, parce qu'on tire de lui des impôts, parce qu'on diminue le prix de son travail et qu'on augmente le prix de tout ce qui lui est nécessaire. Mais comment remédier à cela ? Enlever la terre aux riches? mais, si l'on fait cela, viendront des soldats qui tueront les agitateurs et les mettront en prison. Leur enlever les fabriques et les usines? ce sera la même chose. Faire la grève? mais cela ne réussit jamais; les riches se maintiennent plus longtemps que les ouvriers; les troupes seront toujours du côté des capitalistes. Le peuple ne sortira jamais de la misère dans laquelle on le tient, tant que les troupes seront soumises aux classes régnantes.

Mais quelles sont ces troupes qui tiennent le peuple dans cet esclavage ? Quels sont ces soldats qui fusilleront les paysans occupant la terre, les grévistes qui ne voudront pas cesser la grève, les contrebandiers qui voudront transporter des marchandises sans payer d'impôts, et qui mettront en prison et tiendront là ceux qui refuseront de payer ? Ces soldats sont ces mêmes paysans auxquels on a enlevé la terre, ce sont ces mêmes grévistes qui veulent un salaire plus élevé, ce sont ces mêmes payeurs d'impôts qui veulent être délivrés de ce paiement. Pourquoi donc ces hommes fusillent-ils leurs frères ? C'est parce qu'on leur a inculqué l'idée que pour eux est inéluctable le serment qu'on leur fait faire en entrant au service, et que, si l'on ne peut tuer les hommes en général, on peut en tuer sur l'ordre des chefs : c'est-à-dire qu'ils sont victimes de la même fraude qui vous a étonné. Mais ici se pose une question. Comment des hommes raisonnables, qui, très souvent, savent lire, écrire et sont même intelligents et instruits, peuvent-ils croire à un mensonge aussi manifeste? Quelque peu instruit que soit un homme, il ne peut ignorer que le Christ n'a pas permis l'assassinat, mais qu'il a prêché la douceur, l'humilité, le pardon des injures, l'amour des ennemis, et il lui est impossible de

ne pas comprendre que, selon la doctrine chrétienne, il ne peut lui permettre à l'avance de tuer tous ceux qu'on lui ordonnera de tuer.

La question est-celle-ci : Comment des hommes raisonnables peuvent-ils croire, comme l'ont cru et le croient tous ceux qui sont actuellement au service militaire, un mensonge si grossier ? Voici la réponse. C'est que les hommes, non seulement sont abusés par cette fourberie, mais y sont préparés dès l'enfance par des séries de mensonges, par un système de supercheries qui s'appelle la religion orthodoxe et qui n'est rien autre que la plus grossière idolâtrie. Par cette religion, les hommes apprennent que Dieu est triple et qu'outre ce triple Dieu, il existe une Reine du Ciel, et, outre cette reine, qu'il y a encore des saints de toutes sortes dont les corps ne sont pas détruits, et, outre les saints, qu'il y a encore les images de Dieu et de la Reine du Ciel et qu'il faut les illuminer de bougies et les prier avec gestes ; et que rien n'est plus important et plus sacré au monde que cette petite hostie préparée par le prêtre, chaque dimanche, derrière le rideau, avec du vin et du pain, et qu'après que le prêtre a marmonné sur le vin et sur le pain, le vin n'est plus du vin, le pain n'est plus du pain, mais le sang et le corps d'un triple Dieu, etc.

Tout cela est si inepte, qu'il est impossible d'en comprendre la signification, et, au surplus, ceux qui enseignent cette religion n'ordonnent pas de comprendre, mais seulement de croire ; habitués à ces faussetés dès l'enfance, les hommes n'ont plus qu'à ajouter foi à toutes les autres sottises qu'on leur dit. Alors, quand les hommes sont si aveuglés qu'ils croient que Dieu est suspendu dans un coin ou qu'il est incorporé au petit morceau de pain que le prêtre leur donne dans une cuiller, quand ils embrassent le bois ou les reliques et qu'ils croient que les entourer de bougies est utile pour cette vie et même pour la vie future, on les appelle au service, et là-bas on les trompe comme on veut en leur faisant tout d'abord prêter serment sur l'Evangile (où est formulée la défense de prêter serment) qu'ils feront ce qui est défendu par l'Evangile ; puis on leur apprend que tuer les hommes par ordre des chefs n'est pas un péché, mais que le péché, c'est la désobéissance aux chefs, etc.

Ainsi, cette erreur des soldats, qu'on peut sans pécher tuer des hommes sur l'ordre des chefs, n'est pas isolée, mais elle est liée à tous les systèmes de tromperie sans lesquels elle serait sans effet. Seul un homme complètement mystifié par cette fausse religion qu'on appelle orthodoxe et qu'on lui présente comme une religion chrétienne peut croire que, sans pécher, un chrétien puisse aller au service militaire en promettant d'obéir aveuglément à tout homme placé plus haut que lui dans la hiérarchie, et, sur l'injonction d'un autre, y apprendre l'assassinat et y faire ce qui est le plus expressément défendu par toutes les lois du Christ.

L'homme affranchi du mensonge et de la fausse religion chrétienne qu'on appelle orthodoxe ne croira jamais cela ; c'est pourquoi ceux qu'on appelle les sectaires, c'est-à-dire les chrétiens qui nient la doc-

trine de l'orthodoxie et qui acceptent la doctrine du Christ telle qu'elle est écrite dans les Evangiles et surtout dans le Sermon sur la Montagne ne se sont jamais laissé tromper par ce mensonge et ont toujours refusé et refusent de servir comme soldats, ne croyant pas le service conciliable avec le christianisme et préfèrent souffrir mille tourments, comme il arrive maintenant à des centaines de milliers d'hommes : en Russie, les doukhobors et les molokans ; en Autriche, les nazaréens ; en Suisse, en Suède et en Allemagne, les évangéliques. Le gouvernement sait cela : c'est pourquoi il ne surveille rien avec tant de sollicitude que le mensonge de l'Eglise, sans lequel son pouvoir n'est pas possible et qui agit dès l'enfance même et sur tous les enfants et que nul homme ne peut l'éviter. Le gouvernement permet tout, l'ivrognerie et les mauvaises mœurs (non seulement il les permet, mais il les encourage), mais, de toutes ses forces, il empêche que les hommes déjà affranchis du mensonge en délivrent les autres.

Le gouvernement russe surtout, cruellement et insidieusement, pratique cette tromperie ; il ordonne à tous ses sujets, sous la menace d'une punition, de baptiser, dès le plus bas âge, tous leurs enfants dans la religion fausse qu'on appelle orthodoxe, et alors, quand les enfants sont baptisés, c'est-à-dire se considèrent comme orthodoxes, on leur défend, sous la menace de punitions, de discuter cette religion dans laquelle ils ont été involontairement baptisés, et on les punit tant pour la discussion de cette religion que pour leur conversion à une autre. Ainsi, on ne peut dire de tous les Russes qu'ils croient à la religion orthodoxe : ils ne savent pas s'ils y croient ou non, car ils y ont été introduits alors qu'ils étaient tout petits enfants et ils y sont maintenus par la force et par la peur des châtiments. Tous les Russes sont amenés à l'orthodoxie par des moyens insidieux et la force brutale les contraint à y rester. Profitant du pouvoir qu'il a, le gouvernement fait et soutient le mensonge, et le mensonge soutient le pouvoir gouvernemental.

C'est pourquoi le seul moyen de délivrer les hommes de tous les maux, c'est de les délivrer de la religion fausse qui leur est imposée par le gouvernement et d'appliquer la vraie doctrine chrétienne que la fausse doctrine leur cache. La vraie doctrine chrétienne est très simple et très claire, compréhensible pour tous, comme l'a dit le Christ, mais elle est simple et compréhensible seulement quand l'homme est affranchi du mensonge dans lequel nous tous sommes élevés et qu'on nous donne pour la vérité divine.

On ne peut verser rien de nécessaire dans un vase qui est plein de choses inutiles ; il faut d'abord le vider de tout ce qui n'est pas nécessaire. Ainsi dans l'acceptation de la vraie doctrine chrétienne, il faut savoir que tous ces récits — Dieu, il y a six mille ans, créa le monde, comment à péché Adam et comment l'homme a déchu par la faute ancestrale, comment le fils de Dieu, né d'une vierge, est venu au monde et l'a racheté, et toutes les fables de la Bible et de l'Evangile, et toutes

les vies des saints et les récits des miracles, et les reliques — ne sont rien qu'un grossier mélange des préjugés du peuple hébreu et des mensonges du clergé. La doctrine du Christ ne peut être compréhensible, simple et claire, que pour l'homme tout à fait débarrassé de ces billevesées.

Cette doctrine ne parle ni du commencement ni de la fin du monde, ni de Dieu, ni de ses plans ; en général, elle ne parle aucunement de ce que nous ne pouvons savoir et qu'il est utile que nous sachions, mais elle parle de ce qu'il faut que l'homme fasse pour se sauver, c'est-à-dire pour vivre de la façon la plus noble, de la naissance à la mort, cette vie pour laquelle il est venu au monde.

Pour cela il n'y a qu'à agir envers les autres comme nous voulons qu'ils agissent envers nous. C'est là toute la Loi, comme l'a dit le Christ ; et, pour agir ainsi, il ne faut ni image de Dieu, ni reliques, ni messe, ni prêtres, ni histoire sainte, ni catéchisme, ni gouvernement : au contraire, il faut que nous soyons complètement débarrassés de ces choses, parce que, pour agir envers les autres comme il veut qu'ils agissent envers lui, l'homme doit être libre des fables que les prêtres lui donnent comme la seule vérité ; il ne doit pas s'être engagé vis-à-vis d'autres hommes à agir comme ceux-ci le lui ordonneront. Alors seulement l'homme pourra faire, non pas sa volonté, ni celle des autres hommes, mais la volonté de Dieu. La volonté de Dieu n'est pas que nous fassions la guerre et opprimions les faibles, mais que nous considérions tous les hommes comme des frères et que nous nous aidions les uns les autres.

Telles sont les pensées que votre lettre a éveillées en moi. Je serais très heureux qu'elles pussent vous aider à élucider les questions qui vous occupent.

Léon Tolstoï

(Traduit du russe par W. B.)

Notes

politiques et sociales

LES AFFAIRES SUD-AFRICAINES

I. L'ultimatum du Transvaal a surpris le Royaume Uni. Il ne s'attendait pas à une offensive aussi soudaine, à une attaque aussi décidée, à une initiative aussi nette du président Krüger. M. Chamberlain et son collègue de la guerre, le marquis de Landsdowne, croyaient pouvoir jeter 70.000 hommes sur le littoral de la mer des Indes avant que les Boers se fussent résolus à ouvrir les hostilités. L'agresseur réel a été réduit, dès le premier jour, à une défensive piteuse. C'est une question de savoir si les Transvaaliens, en possession d'une avance considérable, maîtres du terrain et du temps, ont bien usé de leur supériorité momentanée, et, faute de lumières, nous nous gardons bien de la résoudre ; mais c'est un fait que l'Angleterre n'était pas prête, — bien qu'elle eût préparé, provoqué, voulu la guerre, — et aussi que son organisation militaire reste essentiellement défectueuse en dépit de l'énormité relative du budget de l'armée.

Il fallait tenir au moins 60.000 hommes dès le 15 octobre sur les confins de la Natalie et du Cap, pour frapper un coup d'éclat dans l'Afrique australe. Les chefs britanniques en ont recensé un peu plus de 11.000. Que faire, avec pareil effectif, contre 30.000 ou 35.000 soldats improvisés, mais tous excellents tireurs et disposés à mourir ? La reine Victoria a convoqué les réservistes d'Outre-Manche. Beaucoup se sont dispensés de se présenter, et même, parmi ceux qui sont venus, les médecins ont signalé un effroyable déchet, pour maladies ou faiblesse de constitution. Le gouvernement des Indes a reçu l'ordre d'expédier à Durban, à Port-Elisabeth, à Cast-London ses meilleures troupes, les Gurkas légendaires que la Grande-Bretagne promène de par le monde à la conquête des peuplades réfractaires, mais ainsi le Pendjab, l'Oude, toutes les provinces inflammables de l'islamisme hindou ont été partiellement dégarnies. Quelle serait la répercussion sur les fanatiques de ces régions d'une défaite dans les Drakenberg ? Du coup le système militaire anglais est condamné. La presse spéciale allemande se réjouit de cette infériorité de l'adversaire éventuel ; les organes techniques de Berlin sont pleins de considérations désobligeantes sur les lenteurs démesurées de cette mobilisation, et c'est le premier châtiment du jingoïsme d'Outre-Manche que cette constatation de la faiblesse de ses moyens d'action.

II. Les 17, 18 et 19 octobre, le Parlement de Westminster a été le théâtre d'un débat intéressant, sur la politique du Cabinet dans l'Afrique australe. Cette discussion a mis en lumière l'extraordinaire

morcellement des partis, la désorganisation des anciens groupements sur cette question vitale de l'impérialisme. Seuls les libéraux unionistes, qui représentent proprement chez nos voisins le nationalisme ultra, n'ont pas été touchés par le bacille dissolvant : ceux-là sont d'accord sur ce point que l'Angleterre doit toujours conquérir, annexer, multiplier le nombre de ses kilomètres carrés et de ses sujets. Pour les radicaux, ils ne concluent pas tous en même sens. Les conservateurs, à la suite de lord Salisbury et de M. Balfour, ont bien emboîté le pas à M. Chamberlain, mais, parmi eux, quelques réfractaires, tels M. Leonard Courtney et surtout M. Edward Clarke, qui a pris la parole contre le ministre des Colonies, refusent de s'associer à une politique d'agression. La dislocation du libéralisme est autrement accentuée et étrange, trois fractions ayant surgi du sein du large parti historique qui compta jadis tant d'hommes éminents et qui, à vrai dire, malgré ses éclipses successives, a dominé toute l'évolution du royaume au cours de ce siècle. Le gros du parti s'est rangé à l'avis de lord Kimberley et de M. Campbell Bannermann, les deux leaders parlementaires, qui, en somme, avec de menues réserves de pure forme, se sont livrés au courant jingoïste. Un petit peloton s'est attaché au panache de lord Rosebery, l'ex-premier ministre, qui renie Gladstone et qui fait adhésion retentissante à la tactique de M. Chamberlain, embrassant après tout, mais treize ans plus tard, le libéral-unionisme ; une autre petite fraction défend avec MM. Harcourt et Morley les éternels principes de justice internationale et de liberté pure, jouant le même rôle, dans la grande crise morale d'Outre-Manche, que ces bourgeois libéraux de France qui, dans notre grande crise récente, ont salué l'idée révolutionnaire.

Il s'est trouvé ainsi, Outre-Manche, une majorité de 236 voix pour sanctionner les actes du Cabinet et sacrer M. Chamberlain dictateur de l'opinion. Attaqué par les Irlandais et par les radicaux, accablé par l'éloquence et les arguments des Morley et des Harcourt, celui-ci n'a pas cru nécessaire de présenter un plaidoyer en règle. On lui affirmait que l'Angleterre, par la convention sud-africaine de 1884, avait reconnu l'indépendance du Transvaal : il ne répondit pas. On lui reprochait d'avoir soulevé la question de suzeraineté à une date très tardive et de s'être ainsi constitué le véritable agresseur : il s'enveloppa de phrases confuses et déclamatoires. On lui opposait des faits précis et qui n'impliquaient point injure à sa personne : il insulta grossièrement ses contradicteurs, au point de se faire rappeler à l'ordre par le speaker. Et une majorité enthousiaste ponctuait ses assertions mensongères d'applaudissements et de clameurs. Cela rappelait notre fameuse séance de l'affichage. Peut-être le Parlement anglais regrettera-t-il ce débat comme notre Parlement regretta l'autre...

III. — Le monde civilisé, qui a toléré les massacres d'Arménie, l'écrasement de la petite Grèce, le procès de Belgrade, n'a pas dit mot.

Il eût été loisible à quelque grande puissance (nous n'en désignons aucune, car toutes étaient qualifiées) de s'autoriser du protocole de La Haye pour offrir un arbitrage. Pareille proposition n'eût engagé à rien, mais au moins eût-elle montré que les discussions des diplomates n'étaient pas bagatelles et duperies. Le cabinet de Londres n'aurait pu s'offenser, puisqu'il n'y aurait eu qu'exercice d'un droit international et démarche essentiellement courtoise. Or ni la Russie, ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Autriche, ni les Etats-Unis, ni l'Italie n'ont cru devoir faire entendre une parole de paix. Cette abstention n'est pas l'un des traits les moins significatifs de cette fin de siècle où la désagrégation morale et l'appréhension des initiatives vont de pair. Mais le plus coupable, en l'occurrence, est, à coup sûr, Nicolas II qui a lancé l'idée de l'arbitrage, qui s'est fait un piédestal de son humanitarisme tsarien, et qui déserte aujourd'hui sa philanthropie avec la plus extraordinaire des désinvoltures.

Après tout, il gagne peut-être à cette trahison. Il est vraisemblable que la Russie, pour s'être cantonnée dans le silence, se fera rémunérer grassement, réveillant le vieux et décisif souvenir de 1871. Et puis pourquoi serait-elle plus intransigeante que l'Allemagne ?

Au mois de décembre 1895, lors de l'invasion Jameson, Guillaume II adressa au président Krüger une dépêche qui faillit jeter l'Empire germanique et le Royaume-Uni l'un contre l'autre. Aujourd'hui la presse berlinoise d'opposition rappelle bien ce précédent, et l'opinion d'Outre-Rhin manifeste plutôt en faveur des Boers, mais le dernier des Hohenzollern a annoncé qu'il irait saluer, le 18 courant, sa grand' mère la reine Victoria. La nouvelle était-elle assez significative, et le monarque pouvait-il déclarer plus clairement qu'il était d'accord avec lord Salisbury pour organiser l'isolement du Transvaal ? Il paraît que le Portugal paierait les frais de cette entente et que l'Angola ou même une partie du Mozambique serait promis à l'Allemagne. L'histoire des partages de la Pologne mérite d'être relue par nos contemporains qui y apprendraient l'immutabilité des procédés gouvernementaux ; mais, en vérité, le XIXe siècle ne pouvait finir sur un scandale diplomatique plus caractérisé.

Paul Louis

Petite Gazette d'art

XVe EXPOSITION DES ARTISTES INDÉPENDANTS (1)

Les *Indépendants !* le titre évoque une époque héroïque, le souvenir pas expressément d'un groupement, mais d'une marche, une rude marche côte à côte, coude à coude point toujours, mais sans trahison, vers un commun but de sincérité enthousiaste, avec acharnement poursuivi ; quelques-uns faiblirent, peu, et il y eut de glorieuses, morts, irréparables : van Gogh, ce martyr, Caillebotte, Seurat, Sisley enfin, et d'autres ; peu à peu chacun prit son chemin de traverse, car il est à noter que, fidèles à ce titre — honneur ardu — pas plus qu'aux pactions avec les écoles ils n'ont sacrifié aux camaraderies sectaires. Ils n'ont pas eu de *queues*, de sorte que chaque pas franchi fut un pas en avant, un pas gagné, chaque coup élargit la brèche par où s'engouffrèrent la pleine lumière et le plein air, le vrai. Depuis quelques années déjà l'horizon est désobstrué ; et l'ouverture au Luxembourg de la Salle Caillebotte, si incomplète soit-elle, a rendu cela définitif. Et puisqu'il n'est plus besoin de coalition à rangs serrés, que tout artiste peut trouver un coin libre où planter son drapeau à soi, le « salon » des Indépendants n'a plus de raison d'être que rétrospective. La présente exposition l'établirait ; contre plus de six cents ouvrages qu'étalait encore la dernière, celle-ci en offre à peine cent cinquante, masse restreinte où rien ne se révèle qui dès longtemps ne nous fût révélé ; même plus les mascarades coloriées, sincèrement enfantines, qui les autres années justifiaient aux gens spirituels les gros rires que leur nécessita le mot : Impressionnisme. On n'en est que plus attendri par l'acte comme filial des vétérans vainqueurs, qui déposent ici leur carte de visite : si tels triomphateurs mettant quelque honte à se souvenir, changent de trottoir, Paul Signac ne s'est pas cru dispensé par l'éclatant de sa récente exposition chez Durand-Ruel ; il apporte deux études, dont un *Port de Marseille* où un soleil blond se décompose avec l'agilité qu'on sait à travers les prismes de l'air frémissant ; Henry-Edmond Cross distribue selon un goût ornemental exalté et souple les lignes et les colorations d'un paysage de Provence ; Maximilien Luce a distrait des mêmes Galeries Durand-Ruel où son œuvre à cette heure se ratifie pour l'histoire, un *Terre-plein du Pont-Neuf*, et l'une de ses bien connues *Eglise de Gisors* ; du reclus Cézanne, qui triomphe dans la retraite, deux cadres de fruits, ces beaux fruits gras, pleins, pesants, éclatants qui éclaboussent l'étoffe d'une nappe aux blancs souples et moelleux : tels qu'il en a, ses plus beaux peut-être, chez Gustave Geffroy. On remarquera encore les

(1) Hôtel de Poilly, 5, rue du Colisée, Paris.

aquarelles d'Eon — prises à Douarnenez, — celles de Poinat, riches études de ciels ; celles de Sollias ; les falaises de Pirola ; et Valton, et Antoni Austen, et Trojanowski (coins de forêts, herbus largement d'une herbe foisonnante, et troncs trapus et moussus) ; c'est tout. Ce serait tout ; ce serait peu ; ce serait assez pour nécessiter la visite ; mais ceci impose le pèlerinage : la réapparition de Schuffenecker, après un long et fructueux silence ; l'orée d'une rue de village, emplie et comme distendue par un ensoleillement doux ; un torse de femme, chair robuste, ferme, élastique, savoureuse et dorée, qui tourne dans l'atmosphère ; et surtout une tête d'enfant, aux crayons de couleur, quelque chose de vaporeux, de délicat, d'ailé, de paternellement émouvant avec cela !

Félicien Fagus

La Quinzaine dramatique

Comédie-Française. **Froufrou**, pièce en cinq actes de H. Meilhac et M L. Halévy. — *Porte-Saint-Martin.* **La Dame de Monsoreau**, drame en cinq actes et onze tableaux d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet. — *Châtelet.* **Robinson Crusoé**, pièce nouvelle en quatre actes et vingt-quatre tableaux de MM. Ernest Blum et Pierre Decourcelle. — *Vaudeville.* **Belle-Maman**, comédie en trois actes de MM. Victorien Sardou et Raymond Deslandes. — *Ambigu-Comique.* **Mam'zelle Bon-Cœur**, drame nouveau en cinq actes et dix tableaux de MM. Ch. Samson et Ch. Raymond.

Pour juger aujourd'hui *Froufrou* on se gardera d'une sévérité excessive. Si défraîchie qu'elle nous paraisse, la comédie de Meilhac et Halévy témoigne, il faut l'avouer, d'une vitalité assez rare, puisqu'elle parvient, après trente ans, non certes à nous satisfaire, mais à exciter encore notre intérêt, même notre dépit, et point n'est besoin d'indulgence pour y reconnaître un sincère effort vers un art rationnel et humain; effort d'autant plus louable qu'il fut contemporain d'on sait quelles fadaises ; effort malheureusement incomplet de deux hommes de talent, dont la collaboration fut fertile en impérissables fantaisies, mais que, comme tant d'autres, l'accès de la Comédie-Française ankylosa, qui se laissèrent intimider par ce Temple, après avoir raillé les Dieux.

D'ensemble, la conception du drame est des plus attachantes. *Froufrou* a cette grâce et cette gravité qui séduisent dès l'abord dans les drames ibséniens; elle est générale, elle est actuelle, c'est une aventure et c'est un cas. Malheureusement ces éloges, pour être mérités, doivent rester indéfinis, il faut se garder de préciser, — ou plutôt il ne faut pas craindre de le faire, sans égards pour l'illusion prématurée de « l'œuvre-maîtresse », qu'aussi bien le spectacle a vite fait de dissiper.

A peine ébauché, le conflit, qu'on put espérer sincère, intime et vibrant, dévie et se vulgarise, les sentiments, à l'instar des répliques, se figent, la convention, abandonnée en principe, reparaît dans le détail, d'autant plus déplaisante que nous sentons l'œuvre plus proche, presque voisine : les auteurs semblent oublier une donnée laborieusement établie durant les deux premiers actes. La Froufrou inconsciente, écervelée qu'ils nous présentèrent n'est guère la Froufrou qu'ils font agir. On s'attendait certes à la voir inquiète, jalouse de certains droits soudain devinés, mais toujours frivole et novice, impuissante à tenir un rôle, à garder même une attitude, à se faire prendre au sérieux. Au lieu de cela nous trouvons une Froufrou clairvoyante, impérative, la femme en somme et l'épouse que précisément elle ne pouvait devenir, conséquence arbitraire et sommaire psychologie. Le falot Valréas est non moins méconnaissable.

Où nous conduit un sujet ainsi dénaturé? Nécessairement à un

dénoûment non point tout à fait faux, mais conventionnellement transposé. Ici surtout les auteurs ont manqué de courage : ils nous ont montré des amants assagis, mélancoliques, regrettant le foyer et la patrie ; et par crainte de les révéler las et penauds ils ont préféré les imaginer héroïques, en sorte que l'aventure, au lieu d'échouer piteusement, comme l'exigeait la logique du sujet initial, s'auréole d'un romanesque inopiné et complètement oiseux. Nous y avons gagné un duel et deux morts, l'une violente mais dissimulée, l'autre alanguie mais fâcheusement ostentatoire. Nous y avons perdu une œuvre robuste qu'un développement hardi ou simplement judicieux eût faite de premier ordre.

Il est regrettable que cette reprise de *Froufrou*, dont le principal attrait consistait en une interprétation renouvelée, n'ait pas fourni l'occasion d'un rajeunissement plus complet. Les décors qui encadrent ces cinq actes sont d'une inconcevable indigence ; à la mise en scène proprement dite on n'apporta guère plus de soins. La scène de la répétition, au second acte, est réglée de façon grossière et puérile et dans celle des deux sœurs qui termine le troisième on a eu bien tort de laisser Mlle Lara, sous prétexte de chaleur et de mouvement, déambuler et gesticuler avec cette frénésie. Le plus grand tort fut de lui distribuer ce rôle de Froufrou, rôle d'ailleurs difficile et mal défini de coquette ingénue. Sa violence est intempestive et sa gaminerie sonne faux : on la sent dépaysée. Dans Louise, Mlle Lecomte montre plus d'assurance mais trop d'apprêt dans la simplicité, un naturel-théâtre, voire théâtre-français, prodigue en chevrotements et en « jeux de physionomie » purement factices. Cette affectation ne laisse pas de s'accentuer au voisinage de M. Raphaël Duflos, qu'on peut louer cette fois sans réserve pour la sobriété et la tenue qu'il apporte au personnage de Sartorys. Valréas, qui n'est pas un bon rôle et un bon début pour M. Dessormes. La Comédie avait grand besoin d'un jeune-premier jeune, de voix agréable et de jeu discret. Brigard convient à merveille à la rondeur de M. de Féraudy, Cambri à l'insignifiance de M. Louis Delaunay. Mlle Bertiny progresse et Mlle Géniat promet. Enfin M. Georges Berr esquisse une silhouette avec la cocasserie méticuleuse qu'on lui connaît.

La Porte-Saint-Martin n'a pas eu tort de nous rendre *la Dame de Monsoreau*. On reverra sans ennui ce vieux drame, un des plus scintillants du répertoire cape-et-d'épesque. L'intrigue vaguement historique s'y éparpille sans dommage parmi onze tableaux mouvementés et plus captivants par le spectacle même que par le sort des protagonistes. Aussi bien ceux-ci n'encombrent guère et semblent assez effacés, à l'exception de Chicot. A l'exception de Coquelin, serait-il plus juste de dire, car il faut reconnaître que la plupart des rôles sont tenus avec une insuffisance particulièrement regrettable dans un genre si subordonné à l'acteur. Il convient pourtant de mettre à part M. Desjardins de haute et fine allure en Henri III et M. Jean Coque-

lin, exhilarant Gorenflot. Mais que dire de la pitoyable mine que fait M. Volny en Bussy d'Amboise ?

Sans doute il était malaisé de transporter Robinson Crusoé au théâtre. Pour MM. Ernest Blum et Pierre Decourcelle mettons que c'était impossible. En tous cas, puisque l'aventure de Robinson paraissait trop mince et risquait de devenir bientôt monotone, il fallait nous montrer autre chose. C'est bien le parti qu'ont pris les adaptateurs; mais leur sagacité s'est arrêtée là. Au lieu d'imaginer un pur spectacle — le cadre leur en fournissait l'occasion et les spectateurs leur eussent fait le plus large crédit — ils n'ont rien trouvé de mieux que d'échafauder une fable complexe et sans saveur, qui, ressemblerait-elle plus encore au *Petit Lord* ou aux *Deux Gosses*, ne saurait intéresser un seul instant. Nous ne venons pas au Châtelet pour entendre des bavardages, assourdis par la manœuvre de changements à vue, d'ailleurs bien parcimonieusement espacés. Les acteurs ont beau s'acquitter en conscience d'une tâche trop développée : seul le décor ici nous sollicite : on l'espérait plus divers et d'un meilleur goût.

Belle-Maman, qu'a repris le Vaudeville date de l'Exposition. Laquelle ? La première sans doute. On eût sagement fait d'attendre la prochaine pour exhiber cette facétie vulgaire, à laquelle on trouvera du moins alors l'excuse de dater du siècle passé.

L'Ambigu, qui a renouvelé son affiche, n'a pas cru devoir en faire autant pour son spectacle et, sous le titre vraiment ingénieux de *Mam'zelle Bon-Cœur*, nous retrouvons, agrémentées toutefois d'une recherche littéraire inopinée, les facéties familières aux fervents du roman-feuilleton.

ALFRED ATHYS

Musique

Théâtre lyrique de la Renaissance. **La Bohême**, comédie lyrique en quatre actes de M. LEONCAVALLO. — *Opéra-Comique.* **Javotte,** ballet de M. CROZE ; musique de M. SAINT-SAENS.

Il est assez curieux de constater que la Bohême inventée et par Murger, aujourd'hui défraîchie et à peu près sortie de la mémoire des hommes qui connurent l'antique quartier-latin, tente encore les compositeurs italiens, lesquels cherchent à lui insuffler une nouvelle vie, ne rougissant pas d'en noter l'accent fort spécial de gaieté et de mélancolie. Les étrangers ont de ces audaces. En France, la Bohême n'inspira aucun musicien. Ce très petit coin de jeunesse turbulente et sentimentale, où dans un joli et conventionnel milieu de grisettes s'agitent des types d'une cocasserie aussi énorme que surannée, fut sans cesse dédaigné par ceux-là qui eussent pu illustrer telle scène de mélodies et prêter à telle situation la grande voix de l'orchestre. Car il y a un peu de tout dans *les Scènes de la Vie de Bohême*. Le rire s'y mêle aux larmes, la farce à la réalité, et à travers les pages. secouées par le frisson de la vie, circule librement une brise de printemps. Le Français ne voulut pas plus prendre au sérieux musical les amours de Rodolphe et de Mimi que les accès de tendresse de Musette et de Marcel. L'Italien, moins sceptique, s'éprit des personnages de Murger, crut en leur authenticité, affrontant sans crainte la foncière tristesse du livre, tristesse qui fit probablement reculer le Français, né malin comme chacun sait. Et pourtant, seul, un Français de Paris peut saisir le sens macabrement comique de la Bohême et en peindre d'une touche amusante et délicate le pittoresque artificiel.

Donc MM. Puccini et Leoncavallo, maestri en vedette par delà les Alpes, surmenèrent leur habileté pour célébrer, chacun à sa façon les joies et les douleurs de la Bohême.

L'œuvre de M. Puccini est connue. Elle a ses partisans. L'ouvrage de M. Leoncavallo, plus ignoré, ici, puisqu'il nous est arrivé plus récemment, a obtenu le premier soir un bruyant succès. De ces deux partitions laquelle est la meilleure ? Question d'humeur ou de digestion. Elles ne contiennent guère plus de musique l'une que l'autre. Tant est vraie la parole de Wagner : « La musique est maintenant de tous les arts celui qui offre le plus de facilité de parler sans dire véritablement quelque chose. » Si *la Vie de Bohême* de M. Puccini est plus distinguée, *la Bohême* de M. Leoncavallo est plus gaie et plus triste à la fois. L'une se recommande par sa retenue, l'autre par ses excès. La partition de M. Puccini n'est pas franchement italienne et s'inspire visiblement des œuvres de M. Massenet,

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

La partition de M. Leoncavallo est pleine de la *furia* et des lourdes exaspérations de verve qui, jadis, firent fanatisme sous le beau ciel de l'Italie. M. Puccini est gouverné par la réflexion et le goût, M. Leoncavallo obéit à son instinct. Ce dernier va devant lui sans se préoccuper de faire un choix parmi les motifs qui chantent en sa tête incandescente. Débraillée ou grossière, toute idée qui lui vient, il l'accueille et lui fait un sort musical. Aussi, dans les deux premiers actes de *la Bohême* la gaieté rugit et roule en un flot copieux le refrain de café-concert, la calembredaine, le flon-flon d'opérette, le lazzi, la blague, la romance à l'italienne, l'ensemble tonitruant, la parodie et la charge. Le bruit des corybantes à la naissance du maître des dieux dans la caverne de Crète n'était rien à côté du formidable brouhaha de la fin du second acte de *la Bohême*. M. Leoncavallo ne s'en tient pas à l'imitation de M. Massenet : il prend son bien partout. Mais sa musique est emportée en un mouvement si vertigineux qu'on a à peine le temps de saluer au passage une foule de vieilles et chères connaissances. Comme M. Leoncavallo est un excessif, il passe sans transition de la fantaisie la plus grosse et la plus débordante au sérieux le plus exagéré. Ses deux derniers actes, d'une tristesse outrée, s'abîment dans le noir. Je laisse de côté le troisième acte, qui gagnerait à être écourté, bien qu'il contienne certaines qualités dramatiques et d'expression qu'il serait injuste de celer. Il convient de tirer hors de pair la mort de Mimi, heureusement et simplement traitée. Ces Italiens, vraiment, même quand ils s'abandonnent au dévergondage de leur imagination ont le sens du théâtre à un degré surprenant. Ils possèdent le don d'animer la scène et de répandre la vie dans leurs ouvrages. Volontiers, ils ignorent les raffinements de l'orchestre. Tous les moyens leur sont bons pourvu qu'ils arrivent à l'effet. Leur art est grossier et regorge de poncifs. C'est de l'imagerie, de l'enluminure musicale d'où la grâce et l'ingéniosité des détails sont bannies au bénéfice de la touche violente. Cependant ce qui sort d'eux est quelquefois intéressant et rarement ennuyeux. Les sujets qu'ils choisissent, ils se les approprient, les refondent, les travestissent avec un sans-gêne adorable. Et je n'étonnerai personne en disant que MM. Puccini et Leoncavallo n'ont pas mis en musique *la Vie de Bohême* de Murger. Obéissant à leur tempérament, ils se sont contentés d'en donner chacun une interprétation personnelle. Libre à l'auditeur de préférer celle-ci à celle-là. Le lyrique de la Renaissance, pour faire accueil à l'étranger, s'est mis en frais de mise en scène, de décors et d'excellente interprétation. L'effort est incontestable, et nulle part les personnages de Schaunard, de Marcel, de Musette, de Mimi n'eussent été mieux tenus que par MM. Soulacroix, Leprestre et Mlles Thévenet et Frandas. Maintenant place aux compositeurs français.

On peut regretter qu'un artisan de musique de l'envergure de M. Saint-Saëns, au lieu de nous donner une de ces fières et nobles œuvres que, mieux que tout autre, il est en état d'écrire, s'attarde à dia-

manter de notes un minuscule et naïf argument de ballet; on peut faire remarquer que l'auteur de *Samson et Dalila,* du *Déluge*, de la *Symphonie en ut*, des *Poèmes symphoniques* n'est pas l'artiste des inutilités et qu'il est placé trop haut dans notre admiration pour qu'une courte fantaisie, si savoureuse d'orchestre qu'elle soit, satisfasse complètement la soif de beauté des nombreux fanatiques de son talent immense; on peut, à propos de *Javotte,* rappeler la fable de la montagne accouchant d'une souris... Oui, on peut tout cela et mille choses encore. Seulement, ce qu'il est impossible de faire, c'est empêcher M. Saint-Saëns d'agir à sa guise. S'il plaît à ce très grand et très pur symphoniste de badiner, c'est, comme l'on dit, son affaire. Nous y perdons, certes ; mais lui se divertit. Quand on a produit autant de belles pages que M. Saint-Saëns, on a bien le droit de se délasser en brochant une œuvrette légère. D'autant plus que, si ce travail n'ajoute rien à la gloire du maître, il ne fait tort à âme qui vive.

Sur l'argument aimable et simplet de M. Croze, M. Saint-Saëns a écrit une musique remarquable, trop remarquable même pour le sujet. Le musicien, admirateur passionné de la forme, a vêtu la paysanne Javotte avec un goût rare. Les plus riches parures musicales étincellent en l'honneur de cette villageoise d'opéra-comique. Pour plaire à cette mignonne, M. Saint-Saëns a donné libre carrière à son esprit. Il a même ramené plusieurs fois quelques mesures d'une chanson de Nadaud pour égayer sa trame symphonique. Si dans la partition de *Javotte* les idées originales n'abondent pas, la forme est si exquise, l'orchestre babille avec tant de grâce au milieu de si jolies trouvailles de sonorité et de rythme, que l'on est dans l'enchantement.

Javotte a reçu un accueil chaleureux. Le ballet de l'Opéra-Comique, composé de jeunes et sveltes filles au rire frais, a brillé particulièrement. Mlles Charles et Eva Santori dansent délicieusement.

La mise en scène, l'arrangement général, les costumes, tout est exquis.

André Corneau

Les Livres

LES POÈMES

ANDRÉ RIVOIRE : **Berthe aux grands pieds** (Lemerre).

M. André Rivoire nous conte la légende de *Berthe aux grands pieds*, une des héroïnes les plus à plaindre de notre période médiévale. Geneviève de Brabant souffrit peut-être de façon plus aiguë, plus imméritée, mais moins Table-Ronde, car n'oublions pas que la grande méchanceté que l'on fit à Berthe aux grands pieds est un peu parente de celle que l'on fit à la reine Geniève auprès de son puissant époux le roi Artus. La différence est que Berthe est assez peu clairvoyante pour y tremper elle-même. Sa douleur et le tragique de son aventure sont un peu atténués de ce qu'elle fut un peu l'artisane de son malheur par timidité et innocence. Elle eût dû savoir que c'est un grand tort de prêter sa place, et être plus diplomate; mais y a-t-il de la diplomatie dans le conte bleu, et dans le conte bleu raconté en imageries, comme le fait d'un ton neuf et heureux M. André Rivoire. Ce ton va du lyrisme vrai, au calembour presque, et si le roi Pépin (c'est notre Pépin le Bref, fils de Charles Martel, ou Marteau, selon notre poète) dit en frisant ses moutaches, et en prononçant le nom de Berthe aux grands pieds :

Ce nom nous garantit de solides attaches,

c'est une bien jolie page de lyrisme familier que les adieux de la reine Blanchefleur à sa fille Berthe, et aussi la cantilène où Berthe dit à Blanchefleur son regret d'être seule et d'attendre

Le fiancé lointain dont sa vie est l'épouse.

Elle dit encore :

Jeune encore, je sens en mon âme déjà
Descendre un peu de la vieillesse qui neigea
Mystérieuse et lente aux cheveux de mon père.
Mon cœur va se fermer d'avoir trop attendu.

Il y a nombre de couplets sentimentalement aimables en jolis vers pleins, mêlés à la trame ironique et familière de ce fabliau moderne, qu'on dirait conté au parcours d'un livre de vieilles gravures à des humbles émerveillés, ou plutôt encore en explication d'images sur les murs d'une fraîche auberge de campagne, à une veillée de gens de bonne volonté, primitifs et laborieux, par un jeune poète épris de lyrisme familier, d'enseignement de la beauté simple, à la fois ému et narquois un peu, supérieurement doué.

PAUL ESPÉRON : **Au Calvaire des Fleurs** (Imprimerie des Arts et Manufactures).

Ce titre détonne un peu avec ce volume. Il n'est nulle part question, même de loin, de Calvaire dans ce recueil de chansons amoureuses, un peu trop simples. forme et fond, et de muse pédestre. courant non point Paris, mais les jardins de banlieue et les petites villes autour de Paris, que les autochtones des boulevards prennent pour la campagne. Le ton, nous l'avons dit est simple et sans ornement; c'est peut-être nous qui avons tort d'exiger de la poésie un peu de mystère, ou bien, s'il s'agit de choses gaies, de la couleur et du rythme varié; mais vraiment M. Espéron est trop résolument d'un autre avis, et il y a chez lui trop de vers où M. Coppée se mirerait.

ERNEST RAYNAUD : **La Tour d'Ivoire** (Bibliothèque de la Plume).

M. Ernest Raynaud a fait de jolis vers ; il est connu parmi les poètes peu nombreux de l'Ecole dite Romane. Sa *Tour d'Ivoire* est un peu une Tour d'ivoire guillochée, à proportions menues, non de poupée certes, mais de rentier. « La Maison du Sage », avec la description du *hoc erat in votis* serait un titre bien plus congruent à ce volume. On y trouve, en effet. dès l'abordun intéressant poème, *le Plaisant Domaine* qui nous dit les vœux de l'artiste. C'est un peu plus grand que la petite maison blanche à volets verts, sise à mi-coteau, qui fut le rêve des ermites philosophes du XVIIIe siècle. Il y a là un vieux château où

La serrure rouillée aurait ce grincement
Qui fait que l'on est pris d'un long tressaillement,
Que l'on suspend son pied furtif et qu'on écoute
Si par derrière un pas ne suit point votre route
Et que l'on ne sait plus si c'est la vieille clé
Ou bien si c'est quelqu'un qui dans l'ombre a parlé.

Mais aussitôt dans la maison, M. Raynaud la meuble de façon tout aimable, avec un caprice suranné où abondent les portraits pâlis dans les cadres dédorés. M. Raynaud ne dédaignerait point en ce Plaisant Domaine, de laisser traîner un parfum d'humour, car il aimerait voir au mur les attifements fanés des belles des temps anciens et, en les regardant, il les corroborerait de la lecture à haute voix de Gilbert, Colardeau ou même Blin de Sainmore. L'ironie discrète de M. Ernest Raynaud rappelle parfois le ton bourgeois et rond du Boileau des Satires et des Epîtres. Et comme M. Raynaud en des sonnets parle avec un lyrisme de ton volontairement pédestre des héros et des dieux. tout à côté des pendules Empire, on ne sait pas trop s'il laisse Achille sur son socle héroïque, ou s'il le dispose en souriant sur le marbre, on pourrait dire le sarcophage. selon l'intention, de la pendule. M. Raynaud. selon l'usage de l'Ecole Romane, promet quelquefois l'immortalité aux objets qu'il touche de son pinceau. Ici, c'est à une tasse chantée de façon délicate et légère. Ironie ou extension d'une promesse

habituelle ? La possibilité de cette ironie voile un peu le grand danger qu'il y a à promettre l'immortalité au moyen de ses vers. C'est une façon aimable de la promettre à soi-même, mais pas assez détournée. La Pléiade du XVIe, dont les génies n'étaient point exempts de manies de régents de collège, le faisait souvent et sans grâce. Seul Baudelaire a su, avec de l'amour et du lointain, colorer de poésie, ces certificats ambitieux. Dans la toute récente Pléiade, ces certificats perdent de leur importance par le judicieux échange qu'on en fait. N'importe, ce n'est pas une des qualités que je priserais chez ce groupe de poètes intéressants mais fort étroits. Je préfère de beaucoup chez M. Raynaud ce qui n'est pas du tout Roman, et, pour citer de tout près, le très joli passage sur une jeune mère et son enfant dans le poème qui commence par ce vers :

Mère auguste des dieux, déesse nourricière.

Quand on a franchi une Cybèle (ce n'est jamais, après tout, que du Saint-Sulpice néo-grec) et une Pomone *qui a plié deux fois sous un fertile poids* depuis que l'enfant est venu au monde, on trouve une quarantaine de vers tout à fait jolis et délicats; et combien le poète aurait raison de persévérer dans cette note et d'écouter l'Emilie (de son poème, les Amours d'Emilie, un titre vieux-neuf) qui lui dit en si bons termes que, du moment que ses vers lui ont franchement plu, à elle, il a tort de s'inquiéter du suffrage étranger et, à plus forte raison, du suffrage chimérique des Nymphes de Castalie, des Muses ou d'Apollon !

Suis-je élu d'Apollon, ou si le dieu m'abuse!

C'est vraiment souci d'un autre temps, et tout de même la poésie est en marche.

JEAN TANGUY : **Sur le Sable** (Ollendorff).

Ollendorff nous prévient, par sa note éditoriale, que ce livre, entre autres qualités, possède celle de pouvoir être laissé entre les mains des jeunes filles. Encore faut-il qu'elles y veulent bien le conserver un peu. S'y décideront-elles en lisant la première, au hasard, la pièce intitulée « Mon Cercle », où l'auteur conte ses occupations du soir? Se documenteront-elles, grâce à M. Tanguy, sur l'inauguration des tramways? Sauront-elles gré au poète de vitupérer le bal de la sous-préfecture et de s'écrier :

Moi, j'aime mieux Bullier ou l'Opéra,
C'est moins choisi, mais plus drôle quand même.

La parole est aux jeunes filles à qui ce livre s'adresse, par-dessus tous.

GUSTAVE FREJAVILLE : **Près de toi** (Mercure de France).

Il y a de jolies choses dans le petit livre de M. Frejaville, il y a de la grâce, de la simplesse, de la délicatesse; il y a aussi de la monotonie et un parti-pris de tout voir et tout résoudre en une douceur molle et blanche. Les sourires chez M. Frejaville ne sont pas moins souriants que les pleurs, et les pleurs ne sont pas signe de douleur, mais de joie tranquille, c'est un des bruits que peuvent se permettre en leur chuchotis les deux amoureux que M. Frejaville fait parler, ou plutôt murmurer à la pénombre, au crépuscule, en andante, dans une chambre aux lumières très tamisées. Un des défauts de M. Frejaville est aussi de ne pas trop choisir ses éléments de mélopée. Voici ensemble, du soir, des parfums délicats et tous les rêves fous... ces rêves fous tout de même devraient faire en leur folie un peu plus de bruit jeune, et ne pas se décider tout de suite à rentrer dans un paysage de choses qui s'éteignent et de bruits qui meurent. Et ce petit livre, qui est, en somme, agréable à cause de sa jeunesse et, certes, primesautier, donne, par une maladresse non sans grâce, mais inopportune, une sensation de convenu, qui n'est pas celle que l'auteur a cherchée; je crois bien que ce serait le contraire. Ce qui n'empêche le livret de M. Frejaville d'être agréable et nul doute que, si ce jeune artiste se détache de cette chromie éteinte et assourdie, il ne fasse de bons poèmes.

GUSTAVE KHAN.

LES LETTRES ITALIENNES

GABRIEL D'ANNNUZIO : **La Gloria** (Milan, Treves).

Cette Gloire n'ajoutera rien à celle de l'auteur. Elle existe peu, c'est un être de raison assez déraisonnable dans la pratique. Quand elle parut au théâtre elle en sortit dégonflée. M. Gabriel d'Annunzio a voulu mettre à la scène une sentence vulgaire et qui, de sa part, nous surprend : La gloire tue ses amants. Dans la réalité cela se traduit par un vers de Barbier.

La popularité, c'est la grande impudique.

La gloire qu'envisage le poète italien sera donc une femme assez chaude, descendante d'une race impériale, héritière du nom le plus ancien et de la luxure byzantine, la Comnène. Le malheur, c'est qu'on s'explique assez mal l'humanité de cette princesse symbolique dont on connait la famille, et les scènes où elle participe en reçoivent quelque incohérence. Il ne suffit que M. d'Annunzio lui mette au cou « une petite tête de Méduse scintillante sur la poitrine comme sur un bouclier » pour qu'elle vive et nous émeuve. L'encre seule est chaude de cette tragédie emphatique.

M. d'Annunzio croira-t-il que je souffre de n'avoir plus à lui payer le tribut d'éloges auquel il nous avait forcés? Rien n'est plus vrai

cependant, car il y a toujours chez lui un poète — qui ne sommeille pas assez.

Gerolamo Rovetta : **La Realtà** (Milan, Chiesa et Guindani).

En 1895, M. Gerolamo Rovetta donnait un drame en trois actes au théâtre Manzoni de Milan, la *Réalité*. L'œuvre était forte et franche, un peu rude au goût italien. Il serait à souhaiter que ce drame fut représenté en France. Je crois qu'il y plairait par une sobriété et une énergie dont les dramaturges italiens ne sont pas coutumiers.

Michele Grassi : **Verso la luce** (Catane, Niccolo-Gianotta).

Un poète sicilien adresse ses vers aux nouveaux poètes français, et l'influence de ces jeunes bardes ne marque pas trop sur sa poétique : voilà de l'internationalisme d'exception.

On retiendra parmi l'abondante et facile production italienne ce livret de vers fluides et d'une belle eau chantante sur les cailloux clairs des voyelles. M. Michele Grassi y scella des aspects de nature, des pensers légers et bienveillants, la sérénité d'un cœur en harmonie avec le monde.

Les paysages et les marines de son horizon restent lumineux dans ses vers :

« Dans une verte conque d'arbustes pliant au vent comme une avoine en mai, se cache le village blanc ».

A contempler les couchants siciliens, à regarder celle qui descend vers la fontaine, les seins gonflés des sèves de la forêt, la mélancolie du poète s'est perdue « comme une voile au milieu de la mer ».

Mais, le soir venant, l'écho de la douleur humaine monte jusqu'à lui « des arides glèbes et des fonds miniers ». Il sait ce que veut la nature : un jour viendra où les hommes s'épanouiront comme des plantes sur la terre vitale et purifiée.

Quelques strophes sentimentales, un peu madrigalesques, grossissent le livret de M. Grassi. On y relève pourtant des choses délicates :

« Du temps lointain, voici que je respire l'odeur, et de telle souple et morbide chevelure, et que sur mon front de tristesse passe la caresse lisse d'une petite main sans anneau : ô Madone, pourquoi partie, quand vous étiez encore aimée ! »

Et ceci :

« Nous ne dirons rien, la parole est vaine, nous repasserons par l'âpre sentier montant, et cette heure sera comme une pieuse guirlande posée sur une chère fosse. »

Victor Barrucand

LES LETTRES ANGLAISES

The City of the Soul (Londres, Grant Richards).

Parmi les innombrables volumes de vers qui s'accumulent et dont il est vraiment préférable de ne rien dire, en voici un, anonyme, du plus haut intérêt. Il y a une émotion intense et une belle musique des mots dans cette *Cité de l'âme*, et l'âme est celle d'un vrai poète, Il y a peut-être un peu de littérature dans le premier poème qui donne son titre au volume, et qui a de l'attrait surtout par les trouvailles d'images superbes. Mais le volume se termine par une sorte de péan magnifiquement simple, une « Ode à mon âme » orgueilleuse et triomphale, où s'affirme une outrecuidante fierté dans un chant rapide, d'un style parfaitement pur et d'un souffle large. Cependant il y a de meilleures choses peut-être encore dans le volume. Il y a surtout des pièces lyriques pleines d'un amour passionné, presque enivré, de la nature. Dans « Le Vin de l'été », c'est la chaude volupté de midi, l'ivresse éthérée, le désir furieux de vivre qui appartiennent à l'heure ardente, puis c'est l'amère lassitude de la fièvre éteinte, la nuit douloureuse qui suit le jour passionné.

Voici une chanson brève « En été », d'un charme étrange; puis, dans « Soir d'hiver », c'est un désespérant appel vers l'été enfui. « Væ Victis », c'est encore le deuil de l'été mort, plainte douce et triste. Mais l'« Apologie » est un cri d'enivrement et d'extase qu'on dirait presque échappé des lèvres d'un Shelley. Et j'allais oublier un chant « Au printemps », d'une fraîcheur d'inspiration et d'une musique charmante. Le volume — qui contient en outre plusieurs sonnets d'un beau style — est l'œuvre d'un vrai poète (1).

LAURENCE JERROLD

(1) Complétons la notice de notre collaborateur en disant que l'auteur de ce livre anonyme est Lord Alfred Douglas.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

L'Idée nationaliste

En traversant les beaux paysages de l'Orléanais, à vitesse d'express, un homme de bon sens s'écria : « Que c'est beau la France ! et varié ! » Mais comme il avait lu des journaux le matin même, il se reprit, et dit : « Mais voilà ! suis-je réellement en France ? » On lui assura que c'était affirmé, d'abord par toutes les géographies, et par la présence des couleurs tricolores et de nos administrations favorites à tous les coins de la région ; mais l'homme de bon sens hocha la tête, et dit : « Une chose n'est absolument prouvée que quand il n'y a point contestation, vous me dites que je suis en France, je veux le croire, mais qu'en pensent les nationalistes ? »

Sous cette forme paradoxale, ce causeur avait raison. Où commence, où finit la France, quelles enclaves contient-elle, quels sont les purs îlots vraiment nationaux, au dire de ceux qui font métier de tenir monopole de patrie ? Car enfin la Bretagne, avec sa vieille langue gaëlique, est-ce bien la France ? La Bretagne est ultra-française parce que celtique, chouanne, croyante ! soit ; d'ailleurs les patriotes qui ne sont pas nationalistes n'en demandent pas tant. Mais les Flandres, cette conquête de Louis XIV, conquête des temps modernes, peuplée par une race dont les pères, séparés du rameau français, par un canal ici, un sentier là, un poste de douane partout, parlent une autre langue, sont-ce bien des Français ? Le Normand, homme du Nord, venu de Danemark et de Norvège est bien suspect. Le Lorrain, si récemment uni, est sujet à caution ; quant à l'Alsacien, mangeur de choucroute comme un Allemand, parlant l'allemand dès le berceau, celui-là n'est certes pas un français ; le bon peuple de Paris ne s'y trompe pas, et quand il entend résonner l'accent un peu germanique d'un naturel de Sarreguemines ou de Mulhouse, il est sûr, en raisonnant selon le *Petit Journal*, qu'il se trouve bien en présence d'une tête carrée, ou Boche, ou Prussien.

Le Midi, félibre et décentralisateur, séparatiste en quelques vagues cervelles, c'est bien la France ; on lui fait des coquetteries parce qu'il boude et regrette le vieux comté de Toulouse, la Provence libre, etc... Qu'on ne nous parle pas des Belges et des Suisses de langue française, ennemis dangereux, d'autant plus qu'hypocrites et feignant de nous ressembler pour nous mieux trahir. Ce n'est vraiment que dans les limites de la France du temps de Philippe-Auguste qu'un Français vraiment français peut sentir battre son cœur en toute sécurité critique et nationaliste. Ile-de-France et Gâtinais, et encore le Gâtinais, il ne faudrait jurer de rien, il y a eu là bien des sympathies pour la Réforme, de provenance allemande, et pour cet allemand de Calvin qui s'est fait justice d'ailleurs, et s'est retiré en Suisse.

Il y a une exception dans tout ce démembrement théorique. c'est pour la Corse, car il est inexact qu'on y parle italien, et ce qui est vrai. c'est que Napoléon y est né, et à sa suite, nombre de moindres héros qui conquirent le monde et assurèrent l'ordre jusqu'à nos temps les plus modernes, les uns comme adjudants et les autres comme gendarmes.

Il y a encore une exception, une série d'exceptions ; elles s'érigent en règle pour les villes fortunées qui ont été le berceau d'un ou de deux nationalistes de marque. Comme ces villes sont parfois enclavées en terre nominalement française, mais au fond complètement étrangère, c'est parce qu'elles ont été touchées de la grâce, qu'elles demeurent françaises. Il y a des cités qui ne connaissent pas leur bonheur d'avoir donné le jour aux Homères du nationalisme. Que diable, à quoi pensent-elles qu'elles ne les envoient pas au Parlement !

Il y a aussi parmi les Français bien des catégories de Français. Il y a le Français pur, de vieille souche, de bonne roche. il y a le Français de frontière (un métis), il y a le Français protestant, car il faut bien admettre que toutes les villes depuis Sancerre jusqu'à La Rochelle, jusqu'à Montauban où les huguenots osèrent résister à la tyrannie des Français guidés par des Italiens et alliés aux Espagnols. ne sont pas des nids de patriotes bien sûrs. Si l'édit de Nantes n'y était passé. ce serait comme des colonies qu'il faudrait les traiter.

Il y a le Français de race juive : c'est le plus dangereux et le moins français. parmi ces métèques qui gênent de leur contact le véritable Français de France ; ce sont des citoyens si inutiles qu'ils n'ont pas encore pu passer à leurs voisins, les Français de France, le moyen de n'être pas illogiques quand ils rejettent les Alsaciens en détail. comme tarés d'accent, et qu'ils vont reprendre la statue de Strasbourg en mémoire, sans doute, des maisons de Strasbourg qui furent habitées par des fonctionnaires d'origine, de race et de culture vraiment françaises.

Les penseurs du parti nationaliste diront que tout cela est exagéré et non conforme à leur dire. Ils n'ont pas théorisé tout à fait ainsi parce qu'ils ne savent pas raisonner rigoureusement ; mais chaque fois qu'ils parlent, dans la pratique, ils arrivent à présenter une semblable façon de voir. Leurs rhéteurs, ceux qui seraient chargés de justifier en phrases élégantes, avec gestes à la Collot-d'Herbois les actes d'une nouvelle terreur blanche, affectent de raffiner sur l'opinion grossière de leurs adhérents, mais savent fort bien qu'ils les suivent. et ne peuvent rien sur le fond de l'opinion qu'ils défendent. Ils savent certainement que l'antisémitisme est simplement une forme généralisée du bas instinct de jalousie qui anime dans les ruelles des villes les petits détaillants, mal outillés pour lutter contre la transformation actuelle du trafic. et qui préfèrent à un effort d'intelligence l'attitude plaintive et hargneuse de chiens qui verraient les os enlevés sous leur museau par une machine à vapeur.

Ils le savent fort bien ; ils savent que toute leur campagne nationa-

liste ne repose sur rien que sur leurs ambitions aigries ; ils ont peut-être assez de bon sens pour se dire, en eux-mêmes, aux moments lucides, ou à ceux très rares où ils prennent le temps de penser non à leurs affaires, mais à celles de la patrie, que c'est faire un bizarre métier de patriote que de dissocier la France en deux camps. Ils ont la ressource de crier que c'est l'autre qui divise, comme des enfants empressés à rejeter leur faute sur le voisin, ils n'en sont même pas dupes, le fond du nationalisme étant simplement le besoin d'agiter pour se hisser au pouvoir ; l'étiquette est menteuse.

Si l'on considère le groupe des libéraux, qui étaient les mêmes avant l'affaire Dreyfus, moins groupés parce qu'ils n'avaient pas encore eu la vision aussi nette, pour un fait concret, du péril du pays et de ses institutions de liberté, on y trouve des hommes du passé, d'origine, de culture très différentes. Il y a un monde entre les occupations favorites de M. Duclaux et celles de M. Clemenceau, entre celles de M. Jaurès et celles de M. Anatole France. Tout autres étaient les méditations de M. Joseph Reinach et celles de M. Cornély. Si on étudiait les listes qui permettent de compter et d'énumérer les groupements qui sont résolus à défendre l'idée et l'existence d'une France libérale, on verrait que très souvent sur des points de doctrine particulière, d'art, de science, d'esthétique, ces partisans de la même opinion sont fort divisés et peuvent sur ces terrains particuliers se gourmer. On y voit des communions d'idées générales entre des adversaires résolus, sur leurs terrains particuliers.

Aussi on apercevra très vite en feuilletant des Vapereaux ou autres lexiques plus complets que leurs origines sont diverses et qu'ils viennent de tous les coins du pays. Leur ralliement se fait uniquement sur l'idée de liberté et de fidélité aux principes de la Révolution.

De l'autre côté, on trouvera, avec une union plus factice, plus encore de disparates. Le parti s'étaye sociologiquement sur les idées de Drumont, c'est risible. Il a pour hérauts, parmi les poètes, ceux qui ont le plus mécontenté le vers, Déroulède et François Coppée, pour théoricien un Jules Lemaître à qui l'étude approfondie des pièces du Gymnase et du Vaudeville a révélé les grands arcanes de la charpente des nations. Ces intelligences ont toujours pataugé dans le médiocre. Est-ce leur trait d'union ? Y en a-t-il un autre ?

Il y a l'instinct que tout ce qui se fait, se pense, se dit sur la surface du monde détruit tout ce qu'ils pensent, en morale, en philosophie, en art, en tout, parce que, n'ayant que très rarement réfléchi au mouvement du monde, ils s'y sentent dépaysés. Ces amants des douanes voient, et qui ne le verrait, le grand mouvement des peuples hors des frontières (ces frontières qui les hypnotisent). Ils voient le jour proche où les races, mettant de côté les acarus qui leur sont souverains, règleront en congrès et leur malentendus et leur mode de vivre ensemble, en paix, en accord, en collaboration. Cela ne détruira pas le moins du monde tous ces vieux tics héréditaires, qui sont le charme de la vie de province et à qui les hommes intelligents des

provinces tiennent tant parce que ce sont encore des rubans d'aïeule qui se fanent, des fards anciens et précieux, qui tombent en poussière et qu'ils recueillent pieusement dans le creux de la main. Les nationalistes sont des gens qui se croient extrêmement fins, et excellent à fausser des apparences. Ils ont perçu un regain d'affection, des lettrés, des antiquaires de France, pour les vieux us, coutumes, rondes d'enfants et céramiques qu'on ne refait plus. Ils y ont vu des indices de retour au passé, de résurrection du vieil esprit provincial, grincheux, intolérant, épigrammatique envers le voisin, quand il n'y avait là que le soin de classer et d'étudier plus à fond, avant d'en faire des objets de musée, des traditions de rêve et de parure et de chansons. Ce n'était pas une renaissance, c'était une autopsie. Ils sont partis brillamment sur ces indices menus avec un flair qui ne les quitte point ; ils n'ont pas vu les symptômes sérieux, et n'ont pas compris que, de même, les provinces s'étudient afin de tarder un peu à se fondre dans la vie totalement émanée de la capitale, et des centres ouvriers qui n'ont aucune attache avec le passé, de même les nationalités s'examinent, se scrutent, et prennent bien conscience d'elles-mêmes, à la veille de se fondre en un concert européen. Si l'Italie et l'Allemagne se sont unifiées, ce n'est point pour se fermer, ce n'est point pour, après réunion, s'amputer des parties d'elles-mêmes qui ne seraient pas suffisamment nationales, c'est pour savoir ce qu'elles sont exactement, et parler d'une seule voix générale aux nations limitrophes, aux races voisines. En Autriche, les races luttent pour l'autonomie, c'est uniquement parce qu'on a voulu les intégrer de force en des races plus puissantes. Elles résistent parce qu'elles n'ont pas accompli leur trajectoire, qu'elles sortent à peine de supporter un joug moral assez lourd, et qu'elles ont besoin de vivre un peu, avant de notifier à l'Europe unie de demain leurs aspirations ; il leur faut même vivre un peu, pour les bien discerner. En quoi ces besoins des Tchèques ou de Slovènes ont-ils des affinités quelconques avec les besoins de la France, et pourquoi aurions-nous la même vie politique que des peuples qui ne sont qu'en leur élite arrivés au même développement que nous. Le socialisme, qui débarrassera les frontières de leurs gardes de canons et d'armées, et de leurs gardiens les souverains, saura bien donner à tous une satisfaction des besoins gradués à leur essence, à leurs mœurs, à leur particularisme. C'est en cette expérience seule, que les races non encore tout à fait développées se connaîtront complètement, se formeront complètement. Chez nous, l'idée nationaliste ne répond à aucun besoin, ni à aucune vérité théorique. Avant qu'une poignée d'agitateurs emprunte à d'anciens éléments révolutionnaires la haine du capital en le particularisant frauduleusement au capital d'une race, en se gardant bien d'indiquer que c'étaient des membres de cette même race qui avaient donné au monde (Karl Marx, Lassalle, etc.) le moyen de mieux distribuer sa richesse, il n'y avait pas de question nationaliste. Un mouvement qui ne repose sur rien de sérieux ne peut durer, même en s'accrochant

à tout ce qui est vermoulu, à toute les vieilles considérations, à tous les vieux amours incompris qui se tournent vers la théocratie ou la monarchie. Donc il cessera ; et si on l'étudie bien, en la dégageant du mouvement militariste, catholique, capitaliste qui tient à un état de choses qui se désagrège, qui n'a, d'ailleurs, avec elle aucun lien fondamental, sauf dans l'étroitesse cérébrale de ses protagonistes, on verra fort bien que l'idée nationaliste ne repose absolument sur rien, et agite simplement des chapelets de mots vides.

A moins qu'il ne s'agisse de se débarrasser de quelques provinces où l'élément gallo-latin, si profondément et si de toujours mêlé, n'a pas la majorité ; encore faudrait-il qu'il pût se reconnaître et définir exactement ce qu'il est depuis tant d'entrées germaniques en son sang, par tant de féodalité. L'amalgame des races, en France, malgré les déclamations, est fait, et le nationalisme, quelques appétits très réels mis à part, n'est qu'un exercice de rhétorique, de la plus creuse.

GUSTAVE KAHN

Les Confidences

Mme Ganine avait dit : « Tu sais, mon chéri, demain... rien !... je vais au cimetière pour la mort de mon père... En revenant je viendrai te faire une petite visite, mais... rien, tu me comprends, n'est-ce pas? il me semblerait que ce n'est pas propre... Et puis nous avons besoin de nous reposer. »

Ça, c'était vrai. La semaine avait été amoureuse. Sullivian avait vu tous les jours son amie, la sensualité la plus vive n'avait cessé de régner, et les rares paroles échangées durant ces jours avaient toutes été d'une ardente insignifiance. Il était utile de causer un peu, de se ressaisir, de vivre plus largement cet amour, avec des idées de choix, des souvenirs et des espérances. Il fallait bien s'éveiller de cette griserie, penser à elle et goûter le bonheur du moment présent en le mêlant un peu à la vie médiocre.

Cet anniversaire venait admirablement. Mme Ganine, dont les attitudes dépassaient toujours les sentiments, reviendrait de prier avec la mine désolée de son cœur sérieux, elle ne serait pas polissonne, et leur ardeur passée et future se légitimerait au profit d'une famille — la sienne — de cette halte qui venait si bien à propos. A cinq heures *Elle* arriva, embrassa tout de même Sullivian, simplement, sans bêtises ; se blottit tout de même sur ses genoux et attendit une ou deux preuves d'amour et des condoléances. Tout arriva. Sullivian lui dit qu'il l'adorait, puis il lui demanda si elle venait de « là-bas ». Elle fit : « Oui », et immobilisa ses yeux pour une vision. Elle soupira, et, s'ennuyant tout de suite de sa propre tristesse, se serra davantage contre son cœur avec des câlineries. Mais Lui tenait ce jour-là à maintenir le dialogue sur cet anniversaire qui rendait sa maîtresse et son amour bien plus importants à ses yeux par un souvenir de mort et une évocation de famille. Mme Ganine était tellement, près de lui, une gamine amoureuse, que parfois il oubliait qu'elle avait la responsabilité d'un ménage, un mari véritable, des enfants grands déjà, et qui pensaient, des parents, un salon, des ennemis et des domestiques. C'était un petit corps pour le plaisir, une petite intelligence pour la tendresse, et, toute prête, une petite femme dont la parfaite fonction semblait être de trottiner à des postes restantes, d'entrer en des garçonnières pour y trouver le jeune homme aimé en compagnie duquel on fait partie de se dévêtir. Un trottin, un modèle, une petite pour « années de jeunesse », qu'on aime mal et qu'on oublie, oui, mais une femme, une vraie, l'importante fée d'un appartement, celle qu'on attend le soir et qui se donne des enfants à elle-même, qui en donne aux autres, c'était invraisemblable. Et Sullivian en songeant que cela était pourtant, goûtait une joie perverse et reposante à la fois. Car, s'il pensait avec délice à certains gestes et mots de celle

qui venait le voir chez lui et qu'on allait voir chez elle, il songeait aussi avec bonheur et calme que son amour reposait non seulement sur un petit être fugace, mais sur toute une maisonnée loyale qui l'entourait, se confondait avec elle, la lui développait et la lui gardait. Il y avait matière à songerie « autour » d'elle, et, pour les raisons que je viens de dire, Sullivian ne se faisait pas faute de songer.

Aussi, lorsqu'elle lui eût dit qu'elle venait du cimetière, lui demanda-t-il, comme pour la contraindre à évoquer un sentiment filial et la présence de celui qui avait vécu près d'elle lorsqu'elle était jeune fille (elle avait aussi été jeune fille, cette petite) :

— Tu l'aimais, ton père ?

Elle fit :

— Oh, oui ! — et resta sérieuse.

— Il était bon pour toi ?

— Oh, oui !

Un éclair de franchise la fit rectifier et répéter les mêmes mots, mais sur un ton indifférent : « Oh, oui. » Puis elle se tut. Désorientée par la gravité de cette conversation à un rendez-vous, elle réfléchit un moment, gênée de parler de ce qui ne l'intéressait guère ; puis son naturel dissipa la gêne, et, se retrouvant, elle se confia, heureuse de tourner cette causerie triste et de la ramener au seul point clair de son intelligence : l'amour.

Aussi reprit-elle :

— Il n'était pas très amusant. Maman n'a pas dû s'amuser tous les jours avec lui.

Après un silence :

— Elle l'aimait beaucoup.

Elle était à son aise. Il ne s'agissait plus de dire et d'exposer des sentiments graves et indécis, des traits d'éducation ou d'affection, mais d'examiner des rapports de cœur entre un homme et une femme, n'importe lesquels, son père et sa mère, puisque c'était d'eux qu'il s'agissait à présent.

Dès lors, tout à fait sérieuse, elle continua :

— Elle l'aimait beaucoup... oh ! oui, sûrement.

— Et lui ?

— Oh ! lui aussi. Naturellement, lui ! Il était beaucoup plus âgé qu'elle. Elle n'a tout de même vraiment pas eu une existence heureuse avec un mari de cet âge. Et puis, dans les derniers temps, il était toujours malade ; il fallait le soigner, ça n'était pas drôle, on ne sortait pas.

— Enfin ! Puisqu'elle l'aimait !

— Oui, mais ça n'était pas drôle tout de même. Maman qui était ravissante...

— Oh !

— Oh ! mon chéri, ravissante ! Une beauté ! Tu peux le demander à n'importe qui.

— Du moment que tu me le dis!... Mais écoute donc, ta mère... ! lorsqu'elle était si jolie... ?

— Oh ! mon amour, tu ne connaissais pas mon pauvre papa. On n'aurait pas pu aller de là à là avec lui. Il était toujours sur notre dos à maman et à moi. Et moi donc, il me surveillait! Si tu savais les scènes qu'il faisait à maman à mon sujet !... Ah! je t'assure que je n'ai pas eu une enfance amusante.

— Alors tu es sûre que ta mère... jamais... ?

— Oh ! j'en suis sûre.

Et après une hésitation, comme s'il eût été urgent de le rassurer aujourd'hui :

— Je te le jure !

Elle était devenue très grave, s'était tue, les yeux lointains. Et puis soudain, avec un drôle de sourire, un peu mouillé, un peu blagueur aussi, inattendu après son serment, voilà qu'elle dit seulement :

— Pauv' papa !...

Ce pouvait être un regret pieux pour le mort. Sullivian eut conscience que c'était autre chose, autre chose de bien féminin, et comme pour un vivant... Une résurrection irrespectueuse! Sa maîtresse l'amusa, il la regarda avec sympathie et se mit tout à coup à l'aimer très profondément. Pourquoi ne pas le lui dire? Il le lui dit, très sérieux, très sincèrement sérieux.

— Je t'aime !

Elle répondit :

— Je t'aime !

Et, comme c'était vrai pour tous les deux, sans nulle autre circonstance, ils éprouvèrent une grande émotion. Il y eut un silence passionné. Un trouble grave avait détruit leurs pensées, et leur tendresse était plus intense d'avoir vibré quelque temps au travers de mots sans amour, mais si intimes ! Ils se sentaient profondément unis de ne s'être pas tout de suite prodigué les caresses habituelles, et d'avoir fait sourdre le désir d'aujourd'hui par des aveux d'autrefois. Cela prolongeait leur vie amoureuse dans le passé, et la rendait plus sérieuse dans le présent. Sullivian aussi, malgré son esprit railleur cédait à la minute présente, à l'aide des aveux qu'il avait provoqués en les gouaillant. Ils se taisaient, conscients de leurs amours plus graves, heureux de sentir leur rendez-vous se dérouler pour le mieux de leur cœur, et vaguement pénétrés de reconnaissance envers le mort qui leur fournissait le prétexte d'un favorable recensement sentimental. Seulement, il fallait continuer, il fallait se dire des choses : il fallait rompre le silence par de l'expansion qui ne lui fût pas inférieure!... Sullivian, paresseux de chercher, et d'ailleurs incapable de le faire avec fruit, par suite d'un légitime trouble des sens, jugea qu'un doux et réciproque anéantissement ne détruirait pas la noblesse de cette journée. Mais ce fut elle cette fois qui en jugea autrement, et le repoussa avec volonté et tristesse. Elle

sentait qu'il valait mieux dire que laisser faire en cette circonstance ; en outre, elle préférait être sage après un cimetière. (Elle l'avait dit : Aujourd'hui... rien.) Enfin, elle avait une idée.

Et comme il essayait de la violenter, elle répéta fébrilement en le repoussant trois fois de suite :

— Ecoute... écoute... écoute !...

Puis elle ajouta, légèrement tragique :

— J'ai quelque chose de très grave à te confier.

Il la considéra avec surprise, et très intéressé. Il était un peu inquiet. Qu'allait-elle lui dire, et pourquoi cette gravité ? Mais il n'était pas fâché de lui voir prendre l'initiative de la minute qui passait, car elle ne laissait pas que de lui causer quelque embarras.

Elle dit :

— Ce que je vais te dire est très grave. Tu vas me jurer de ne le répéter à personne au monde... Jure-le.

— Je le jure.

— C'est très grave. Si ça se savait ce serait terrible. Personne ne le sait.

— Quoi ?

— Pas même à ta mère tu ne le répéteras, ni à ton ami Rollet.

— Naturellement.

— Eh bien, ce que tu m'as demandé, tout à l'heure... tu as deviné... pour maman !

— Quoi ?...

Elle baissa la voix.

— Elle a eu... un amant. Oh ! elle l'a adoré, et quand il l'a quittée elle a eu un chagrin...

Elle continua d'en parler sur ce ton et Sullivian l'écoutait avec extase. La chère petite amie ! D'instinct, elle avait trouvé ce qu'il fallait dire pour rompre ce beau silence d'amour, pour faire une date de ce jour où, tout en ne « s'aimant » pas, ils avaient constaté qu'ils s'aimaient davantage. Une confidence ! c'était ça ! Il fallait se confier quelque chose, l'un à l'autre, gentiment, gravement, à l'oreille. Le moment était venu. Un petit drame de leur vie, une circonstance pénible qu'ils ne connaîtraient pas et qui les rapprocherait davantage en leur montrant la foi qu'ils pouvaient avoir l'un en l'autre.

Et leur entretien devenait doux, comme un entretien de fiançailles sur canapé...

Il y a le jeune homme et la jeune fille, les parents sont plus loin. Et, timides, il se confient les menues tares de leur famille. S'il y a eu des sourds-muets dans sa maison à elle, il y a eu, en revanche, une louche aventure arrivée à un oncle paternel dans sa famille à lui. Ils causent... ils causent... et, pleins d'amoureuse audace, trahissent les secrets paternels pour lesquels ils furent tant battus dans leur enfance ! Ils sont presque sûrs l'un de l'autre, et leur union les fait presque ennemis du nid qu'ils vont quitter. Mais leur charmante expansion n'est pas toute dénuée de crainte, ils se sentent un peu

traîtres, et attendent impatiemment le moment où cette petite traîtrise sera l'origine d'une tendre et certaine confiance... sanctionnée par les lois. Pour le moment ils ne sont guère liés que par leur goût amoureux qui les force de parler. On peut se blesser, on peut rompre, on peut retourner au nid que l'on a commencé de décrier; et c'est ce qui rend ces premiers essais de confidence si audacieux et si touchants !

Aussi audacieux et touchants étaient Mme Ganine et Sullivian conversant ensemble avec effusion, et aussi imprudents que des fiancés. Pour eux aussi, de la digestion d'aveux semblables dépendraient — sans qu'ils s'en rendissent compte — une rupture ou de longues années de bonheur sérieux. La rupture, certes, ne viendrait pas de suite et brutalement comme pour les petits amoureux du canapé. Elle ne serait pas cruellement adoucie de formules polies en passant par la bouche de leurs beaux-parents; mais elle ne se glisserait pas moins sournoise, rongeuse, inséparable de toute liaison où l'on n'a fait que s'aimer, se le prouver et se le dire, sans s'être préoccupé de l'avenir et s'être un peu marié à l'aide de quelques histoires sur les familles alliées dites et retenues dans les fugitives garçonnières. Ce qui fait vivre les ménages fait aussi vivre les liaisons. Sans compter qu'en adultère la famille ne doit pas être forcément subie, et que, par conséquent, l'intérêt qu'on lui porte prend très vite la forme d'une attention flatteuse et sérieuse pour tout ce qui environne la chère tête du deuxième oreiller, et cette chère tête elle-même.

Et l'épreuve, pour Sullivian, semblait, au début, devoir être favorable, car il écoutait sa maîtresse avec un intérêt passiomé. Seulement, il ne concevait pas l'importance que Mme Ganine semblait donner à cette aventure. Et tout de même, il était flatté qu'elle lui donnât tant d'importance parce qu'alors le « fait » n'était sûrement pas une coutume et il y avait des principes dans la maison. Évidemment, cela avait dû être très grave. On en avait parlé dans la famille. On se montrait un peu la belle-mère du doigt. C'était un gros potin qu'on s'était chuchoté de père en fils et de mère en fille..... De mère en fille... oui... et ça continuerait probablement ainsi pendant quelques générations. Parce qu'enfin, la fille, c'était son amie, cette amie si charmante à laquelle il devait de si douces heures, de si jolis mots et des gestes si câlins. Cette petite qui lui dévoilait, en ce jour, un coin de son enfance avec un vice de sa mère!... (La confidence semblait devoir produire un effet moins favorable.) Mme Ganine continuait de parler. A présent, après quelques recommandations sur la discrétion qu'il convenait d'avoir en cette circonstance, elle lui avait nommé celui qui peut-être était son père — non, c'était après sa naissance, — elle l'ajouta pour chasser une pensée dans l'esprit de Sullivian.

Sullivian le connaissait, il l'avait rencontré autrefois. Il était marié, obèse, et avait une réputation sans vigueur. Sullivian pensa à lui, et

s'attrista. Il allait dans la maison de la mère de Mme Ganine, comme il allait, lui, chez Mme Ganine. Il y était important et choyé; presque le maître et plus que le maître, le bénéficiaire de la sentimentalité de la maîtresse de maison, le mystère très connu, l'accommodement du cœur et de la bonne renommée; le faux invité et le véritable hôte. Et aujourd'hui, il n'y allait plus, il était marié, il avait une autre vie, comme lui, Sullivian, dans quelques années. L'ami de Mme Ganine regarda sa maîtresse avec un drôle de sourire, ce sourire n'était pas heureux.

Il signifiait :

« Hélas! combien nous sommes nouveaux l'un pour l'autre, comme il y a des choses dans ta vie que je n'ai pas connues, et comme il y en a sans doute que je ne connaîtrai pas!... Et comme aussi nous avons deux façons d'être différentes. Je ne suis guère qu'une période importante dans ta vie, une période dont tu feras l'aveu aux amis qui me succéderont, auquel aveu tu pourras adjoindre l'histoire de ta mère. Elle les flattera sans doute, comme elle me flatte, car elle prouve la très réelle importance que vous autres femmes du monde attachez à vos aventures, ce qui est presque de l'honnêteté, et la trace qu'elles marquent dans l'esprit de vos enfants. Je deviens historique dans ta famille, j'en ai le cœur fier et satisfait. Mais tu as peut-être eu tort de me conter cette aventure de ta mère. Elle me prouve ta confiance, qui est une douce chose pour un amant — et je t'aime — mais elle m'initie prématurément aux secrets d'une famille... que je m'attristerai de quitter quelque jour... »

Le sourire s'arrêta sur les lèvres de Sullivian, et les mots ne tombèrent plus de celles de Mme Ganine. Celle-ci s'était tue, gênée, et le rendez-vous devenait douloureux. Mme Ganine très simplement avait compris; elle n'avait pas deviné toutes les pensées de son ami, mais elle avait compris. Elle avait *senti* que ses confidences avaient un mauvais écho dans l'intelligence du confident, et qu'elle n'aurait pas dû les dire. Naturellement quelle idée l'avait prise aussi, d'aller être si indiscrète tout à coup!... Indiscrète, avec qui?... Avec son ami chéri?... Eh, oui, même avec lui... : « Il y a des plaisanteries qui prêtent tout de suite à la raillerie, chez les jeunes gens!... » Oh! comme l'intimité fuyait vite avec des mots semblables dans la tête de Mme Ganine. Des jeunes gens!... Voilà que Sullivian était un jeune homme à présent... n'importe quel jeune homme, un ami de son salon, un être hors de son être, hors de son ménage, un d'une maison voisine, du monde... un ennemi.

Ça se cataloguait : « gaffe », ce qu'elle venait de dire. Et ce que ce mot mettait de distance entre elle et son ami!...

Elle eut aussi du chagrin, et sa mère en bénéficia tout de suite. Elle se réfugia par la pensée en sa tendresse un peu ennuyeuse. Pauvre femme, elle était bien à plaindre, elle avait dû être bien à plaindre! Toutes les femmes, du reste, étaient à plaindre, aucune n'était heureuse, elle non plus!...

Son petit cerveau s'arrêta de galoper, et elle voulut que Sullivian lui dît quelque chose. Peut-être, après tout, s'était-elle trompée et allait-il trouver un admirable mot de tact... Mais il ne trouva rien, rien qu'un sourire paillard, navrant, obligatoire, à la question qu'elle lui posa après le douloureux silence de leur réflexion.

— Eh bien?

— Eh bien... rien.

Son navrement s'accentua, Sullivian s'éloigna davantage de sa tendresse. Elle ne songea plus avec intensité qu'à réparer sa gaffe. Ce n'était qu'une gaffe, il n'y avait plus d'amour! Et pauvrement, elle ajouta, mondaine et naïve :

— Personne ne l'a su...

Sullivian avait du cœur et il aimait sa maîtresse. Il comprit. Il comprit qu'elle l'accusait de railler son histoire, sans tendresse pour sa propre mère à elle, une femme qui la touchait de si près, encore que ridicule. Il fut honteux de son attitude et chercha la meilleure façon de redonner du bonheur et de la confiance à son amie.

En amour, tout est un perpétuel duo. L'amour lui inspira très vite le remède nécessaire, la réplique de sauvetage, la réponse par le procédé « une attention en vaut une autre », invoqué avec paillardise au lit par tous les amoureux. (Dans l'ordre moral il en est de même.) Elle lui avait découvert un coin de son passé, il lui coulerait lui aussi une tristesse des années écoulées. Confidence pour confidence ! Et il chercha.

Il ne trouva pas tout de suite. Tout naturellement ses pensées erraient vers des récits semblables, et il aurait donné beaucoup pour connaître dans sa famille une petite anecdote licencieuse dont il aurait fait la rapide indiscrétion. Mais ses proches parents étaient pour la plupart honnêtes, ou, du moins, il ne savait rien de précis sur eux. Un oncle à lui, ancien capitaine-adjudant-major en retraite, faisait bien de multiples scènes de jalousie à sa femme-d'officier au-dessous de tout soupçon, mais cela ne suffisait véritablement pas. Ce n'était pas ça, ce n'était pas ça ! il ne trouvait rien. Et pendant ce temps le rendez-vous, le joli rendez-vous si délicatement nuancé au début, allait se terminer dans une froideur mauvaise. On allait se séparer et ce serait vraiment une séparation ! C'était impossible ! Il ne voulait pas!... Son amie, son amie chérie, il l'aimait pourtant, il l'aimait de tout son cœur et de toutes ses forces!... Il le lui dit, impatient, chagriné, gagnant du temps... à défaut d'histoire.

— Je t'aime, je t'aime !...

Et il lui pétrissait les mains.

Pour un peu, il aurait ajouté : « Attends, attends... je vais trouver... moi aussi j'ai un petit scandale et je vais te le dévoiler parce que je t'adore... » Mais il ne savait que dire, et elle répondait à ses effusions énervées par un : « Moi aussi, je t'aime bien... » qui reculait leur amour aux quinze premiers jours de la garçonnière. Alors qu'ils

ne savaient ni l'un ni l'autre si ce serait sérieux, et qu'ils craignaient de s'engager.

Alors, ces années écoulées depuis, tout cet amour échangé... rien ne comptait plus, tout disparaissait pour une minute de gêne maladroite et tenace. Tenace, oui, là était le terrible de l'affaire ! La minute s'éternisait. Dans quelques instants, Mme Ganine serait partie. Et la volonté de Sullivian à trouver un remède, sa certitude de le connaître, son impuissance à l'appliquer le rendaient très malheureux.

Elle fit un petit un petit mouvement, il se précipita :

— Ne dis rien, non, ne dis rien, écoute, attends...

— Il faut...

— Non.

— Il faut que je m'en aille.

— Non ! Non ! Je t'aime, je t'aime. Jamais je ne t'ai autant aimée. Ne pars pas, écoute-moi, j'ai un tas de choses à te dire...Je t'aime... je t'adore... tu es tout pour moi, tu le sais bien !...

Il devenait très amoureux, réellement, par l'effet de la crainte et des baisers dont il écrasait sa bouche silencieuse et qui ne vivait pas ; et il lui prodiguait des paroles passionnées, comme quand il voulait la convaincre qu'il l'aimait beaucoup, les premières fois.

— Je t'adore, je t'adore... Avant toi je n'existais pas, je n'étais rien. Tu es la seule qui ait été pour moi une véritable maîtresse, et j'avais tant besoin de toi, si tu savais. Il faut m'aimer... beaucoup... beaucoup... j'en ai besoin, je suis malheureux, j'ai été malheureux, si tu savais...

La peur d'une douleur future lui fit surgir à l'esprit tous ses chagrins passés, comme pour invoquer devant le sort et devant elle qu'il avait déjà souffert :

— Tu ne sais pas, quand j'étais plus jeune, avant de te connaître, tout ce qui m'est arrivé... des moments terribles... quand mon frère est mort !

Il s'arrêta.

Il pouvait, lui aussi, lui confier quelque chose. La sincérité de son chagrin, la violence de son amour l'avaient mis sur la voie sans qu'il y eût réfléchi. Déjà il la voyait attentive, prête à être consolante, intéressée dans sa tendresse, curieuse, en affectueux arrêt.

Mais il hésitait à parler. C'était tellement autre chose, ce qui lui était advenu et ce qu'il allait dire, tellement plus douloureux, tellement plus grave, c'était tellement un secret qu'il hésitait. Il n'hésita pas longtemps. Il l'aimait. Il prévit la sûre pitié qu'elle aurait, les câlineries consolatrices, son cœur plus à lui, une petite terreur qu'il lui inspirerait. Un désir aussi lui vint de la prendre plus complètement dans sa vie et de l'unir par un secret qui n'était pas un potin comme son histoire sur sa mère ; un bizarre amour-propre d'être plus profond qu'elle dans ses affections et plus gravement affecté par les

travers de la fortune. Une seconde, au moment de parler, une fierté de conteur... Il parla.

Seulement, il jugea à propos de la mettre au courant de ses scrupules par quelques avertissements préliminaires et il lui dit :

— Ecoute, *moi*, ce que je vais te dire est réellement très grave. Je ne te demande même pas de ne pas le répéter, quand tu sauras ce dont il s'agit, tu jugeras toi-même de l'importance que ça pourrait avoir.

Elle se serra contre lui, déjà émue, et le plaignant déjà.

— Oh, mon chéri !...

Il poursuivit, froid en apparence, les yeux cependant fixes et comme tendus vers une vision.

— Je t'ai dit que mon frère, que j'aimais tant, était mort subitement... Eh bien... Eh bien...

Il s'arrêta.

Elle fit :

— Il s'est tué ?

— Oui.

— Oh, mon chéri !...

Elle l'entourait de ses bras, très violemment émue, les yeux prêts à pleurer et le serrait avec une passion un peu effrayée...

Il dit, comme s'il l'admirait et la voix assourdie.

— Tu as deviné ?

— Oui, j'ai deviné. Oh, mon chéri, mon chéri !

Un silence.

— Raconte...

— Je t'assure que ça n'était pas drôle, je me rappellerai toujours. Je suis entré dans sa chambre le matin, j'étais avec ma mère. Il avait l'habitude de se réveiller à neuf heures. A neuf heures, rien. Alors ma mère m'a dit : « C'est drôle, il est neuf heures et demie et ton frère ne bouge pas. » Je lui ai dit : « Frappe à la porte. » Elle a frappé et rien n'a remué ; alors elle est revenue vers moi.

— Pauvre femme !

— Elle est revenue vers moi, et elle m'a dit : « Va donc voir, j'ai peur ! » J'ai ouvert la porte... et, avant de rien savoir, je lui ai dit « Oh ! il s'est tué ! » J'en avais le pressentiment, et je l'ai vu...

Sullivian s'arrêta malheureux, *mais sans émotion*. Mme Ganine *pleurait*.

Ou plutôt... elle avait pleuré.

Tout à l'heure, au début du récit, elle avait été prise d'un frisson de peur à l'idée d'un cadavre *près* de ce chéri qui était *près* d'elle, et elle n'avait pas essuyé les larmes qui pâlissaient sur ses joues. Elle ne les montrait pas non plus, mais elle s'efforçait de les laisser voir. Et pour cela elle n'avait qu'un moyen, qui était de regarder Sullivian bien en face, de tout près, sans rien dire, en reniflant.

Il y a des amoureux avisés et des amoureux maladroits, et il ne faudrait pas conclure que les premiers soient moins sincères que les

seconds. Mme Ganine était une amoureuse avisée. La peur lui avait fait verser quelques larmes dont elle se servait pour bien montrer son amour à son ami, qu'elle aimait tout de même vraiment.

Mais son ami, comme elle tout à l'heure, regrettait ses paroles. Il s'étonnait aussi de ces pleurs qui, brièvement avaient cessé; et c'était lui, maintenant, qui se sentait un désir de larmes, tandis qu'elle le poussait de nouvelles questions.

Ces questions, à l'instant où il aurait voulu se taire, déplorant de ne s'être pas tu, mettaient le comble à sa pénible gêne. Et c'était avec une grande douleur qu'il y répondait. La douleur que l'on éprouve à être triste, sans pouvoir sur le champ « faire le tour de sa tristesse » pour se soulager. D'autant qu'elles roulaient, ces questions, sur des curiosités inférieures, et sur de précis et lointains débats d'argent qu'il avait oubliés devant la violence de son chagrin. Un étranger ou une étrangère seuls pouvaient les lui rappeler.

Une étrangère, sa chérie!...

Mon Dieu, mon Dieu! Mais aussi pourquoi avait-il parlé, pourquoi venait-il de découvrir ce coin si vraiment douloureux de son existence, ce grand chagrin et cette adoration pour un pauvre mort qui pour elle ne pouvait être qu'un mort. Elle ne l'avait pas connu, leur liaison n'existait pas encore, et elle ne savait pas!...

Et maintenant, en lui-même, il revoyait, le cœur chaud, ce moment qu'il avait décrit sans tristesse, ce moment fixé en une minute, pour lui tout seul, pour le silence de ses réflexions, pour sa mémoire tendre, et qui ne pouvait se raconter.

Il l'avait raconté. Il avait dépeint son chagrin pour avoir plus d'amour, et les caresses qu'il avait escomptées arrivaient les unes après les autres. Il s'en indignait un peu et les savourait tout de même et davantage comme choses attendues et dues, et mauvaises, et nécessaires. Oh, le rendez-vous allait bien finir! Et Sullivian songeait avec une griserie anxieuse qu'il allait tout, tout oublier. Et Mme Ganine qui était bonne songeait, tout en le caressant distraitement et machinalement, aux ennuis d'argent qui mènent à la mort, à la pauvreté relative de son amant, aux jours qu'il avait vécu loin d'elle... et qu'il y avait tout de même peu de temps qu'ils se connaissaient.

L'heure des confidences était achevée. Elle n'avait pas été, on le voit, sans leur suggérer des pensées tristes sur la brièveté des choses et leur fin nécessaire. Mais ils s'aimaient, et elle le caressait, et il lui rendait ses caresses, et ils se grisaient doucement.

Mme Ganine pensa encore un peu qu'elle était heureuse, ayant de la fortune, de donner chez elle du bien-être à ce pauvre garçon — à son ami — ; et puis des folies...

Sullivian, la lèvre douloureuse et le regard tendu, ne songeait avec ténacité à rien depuis déjà quelques minutes. Le rendez-vous se termina comme il commençait souvent d'autres fois.

Dans la rue, elle courut, en pensant au luxe de sa table pour le soir

même, et Sullivian erra en pensant à son avenir. Ils furent donc encore loin l'un de l'autre.

... Mais le soir il alla chez elle, et tout de suite, quand il entra, au premier regard ils frissonnèrent et ils se fixèrent longuement, se prirent un instant la main et s'aimèrent davantage... parce que quelque chose de nouveau et de grave s'était passé entre eux.

EDMOND SÉE

Le Ravage et la Réparation

Si douloureux qu'il soit de constater les ravages d'immoralité que l'affaire Dreyfus a causés ou du moins a dénotés dans les partis politiques, il nous faut bien constater des ravages d'immoralité plus redoutables encore. Les partis politiques, si l'on met à part certaines régions socialistes, ont un contingent actif très inférieur au contingent du corps électoral, et même à celui des votants. Dans une ville ordinaire de cinquante mille habitants de province moyenne, les comités plus ou moins conservateurs, monarchistes, royaliste, impérialiste, catholique, le comité républicain du département, le comité radical, le comité ouvrier républicain socialiste, le groupe d'études sociales, mis ensemble, ne donnent pas un contingent de membres inscrits supérieur à quinze cents, et un contingent de membres régulièrement présents aux séances supérieur à trois cents. Qui fait de la politique en province est classé par cela même. Aussi les contaminations des partis politiques ne sont-elles pas directement et immédiatement la contamination de tout le peuple même. De plus les partis politiques, par la fonction ou par le rôle qu'ils se sont donnés dans la vie de la nation, sont, comme tous les grands de ce monde, presque naturellement exposés à commettre de grands crimes. Les crimes qu'ils commettent sont possibles et leurs déchéances ne sont pas tout à fait imprévues. Mais le ravage est presque sans comparaison plus redoutable quand le crime est commis ou caressé par ceux qui n'appartiennent officiellement et activement à aucun parti politique. Depuis de longues années c'était l'honneur et la pureté des petites gens, que les crimes collectifs, nationaux et internationaux, fussent commis par-dessus leur tête. Ils vivaient misérables, ignorants, innocents, dans l'étroitesse de la maison misérable. Tout entiers occupés à gagner le pain de la famille, ces pauvres gens ne connaissaient pas les merveilles de la politique, la noblesse des haines politiques, ils ne voulaient pas la férocité de la guerre, la férocité lâche de la guerre coloniale. En vain les plébiscites et les élections passaient sur eux : ils y prenaient presque tous part, mais ils ne consentaient pas profondément même aux scélératesses qu'ils votaient. Peu à peu la puissance inouïe de jésuitisme et de scélératesse qui réside aux colonnes du *Petit Journal* a pénétré beaucoup de ces braves gens, et depuis le commencement de l'affaire Dreyfus ils se sont payé, ils se sont permis des jalousies et des haines et des vices et des crimes de grands seigneurs. Dans le même temps que le crime atteignait à une intensité non encore éprouvée, il prenait ainsi une extension non moins nouvelle. Dans le même temps qu'un misérable assassinait le défenseur d'un accusé, dans le même temps qu'une bande de faussaires, de menteurs, d'assassins s'acharnait contre cet accusé, qu'un prési-

dent brutal et faussement brusque lui refusait les moyens de défense les plus élémentaires, beaucoup de petites gens se réjouissaient. Ils prenaient part à la curée, comme des chiens de race. Ils mentaient comme des généraux, ils trahissaient comme des ministres, ils faussaient comme un État-Major. ils étaient laids et forcenés comme un Drumont, jésuites comme un Du Lac, tartufes comme un Barrès, bourreaux comme un Lebon. Et cela leur semblait, à eux simples soldats de deuxième classe, simples électeurs, simples fidèles, simples lecteurs, simples contribuables, comme un avancement inespéré, comme l'avancement suprême, une immense décoration d'une immense légion d'hommes d'un honneur spécial.

Je n'insiste pas sur l'évidente complicité de tout un faubourg, de toute une ville, de toute une région avec l'assassin fugitif. Je ne parle pas de cet admirable mot de passe auprès des gens du pays : « J'ai tué Dreyfus », ou « J'ai tué un Dreyfus ». Il y a là sans doute une survivance locale, et ces hommes étaient des chouans. Mais leur ancienne chouannerie fut récemment cultivée selon des méthodes modernes, et j'insiste beaucoup sur la contamination des provinces restées saines, restées républicaines, où tant d'hommes, le soir venu, parce que leur conseil de guerre avait condamné l'innocent, contents de la vie et contents d'eux-mêmes, se sont assis à leur table modeste et ont dîné d'un meilleur appétit. Combien nombreuse la foule qui assistait et favorisait. « Nous demandons », pensait la foule, « que le sang de ce Juif retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfants ». Il y eut enfin la très sainte simplicité de tous ceux qui, naïvement, apportèrent leur fagot. Je me rappellerai toute ma vie les enfants des écoles primaires, lâchés dans la rue à quatre heures, et s'en allant par petites bandes en piaillant : « Mort aux Juifs ! »

Cette universelle démoralisation de tout un peuple, ratifiée par le conseil de guerre de Rennes, fut assurément la consommation du crime. Il est plus facile de la mesurer si l'on examine quelques exemples individuels.

Je ne parlerai que pour mémoire des exemples illustres : ils sont présents à la pensée. Mais ils n'en sont pas moins remarquables, extraordinairement. Que tous les journalistes, tous les écrivains et tous les artistes qui ont pris parti contre l'innocent y aient laissé leur plume ou leur crayon, cela est une marque. Willette même, étant devenu guériniste à propos du Fort-Chabrol, n'a pas manqué de trouver pour un de ses dessins une légende rigoureusement idiote, je le dis comme je le pense, une légende où il oppose la loi et la liberté, deux commères qui ne pourront jamais s'entendre, ou qui ne peuvent jamais s'entendre, ou qui n'ont jamais pu s'entendre : comme si Guérin était libéral ou libertaire ou défendait de quelque façon *la* liberté, comme si ce n'était pas la loi qui, dans l'espèce, défendait la liberté ! Forain a fini par poser des immondices très noires sur des légendes

immondes. Je préfère ne parler pas de Caran-d'Ache. Que dire des journalistes ? Et que dire des écrivains ? Non seulement ils sont tombés du côté où ils penchaient. Non seulement M. Barrès est devenu tout à fait le Tartufe moisi qu'il menaçait de devenir, non seulement M. Coppée est devenu le gâteux tisanier qu'il devait devenir. Mais la perversion fut telle que plusieurs tombèrent d'un côté où ils ne semblaient nullement pencher. M. Jules Lemaître pouvait devenir vicieux comme un roué : mais qui se fût imaginé qu'il en viendrait à nous donner des proses comparables aux meilleures chroniques de M. Judet.

Je n'insiste pas sur ces exemples illustres, et publics. Les exemples privés sont d'un autre enseignement. Combien heureux, et combien rares, s'ils existent, ceux qui ont pu traverser la tourmente sans y laisser, sans y voir naufrager quelques-uns de leurs amis. Si nombreux que fussent les dreyfusistes parmi les étudiants, ce malheur nous est arrivé. L'affaire Dreyfus fut l'épreuve insoupçonnée et s'il n'est pas certain que tous ceux qui l'ont bien passée, pour cela seul, soient bons, il est malheureusement certain que tous ceux qui l'ont mal passée, pour cela seul, sont mauvais.

J'avais un camarade historien, très bon élève en Sorbonne, et qui, à ce que l'on m'a dit, est devenu antidreyfusard. Il ne me l'a jamais dit lui-même, car, par un hasard extraordinaire, depuis que l'affaire est commencée, nous ne nous sommes plus jamais rencontrés dans les rues. Mais je pensais à lui toutes les fois que d'un côté les faux s'amoncelaient sur les faux et que de l'autre côté les preuves s'ordonnaient sur une base de preuves. Je me demandais comment un malheureux, inintelligent à ce point du présent, osait ainsi étudier les événements passés. J'essayais de me représenter quelle idée amincie, convenue et livresque il pouvait avoir de ce qui fut la vie et la passion des hommes passés. Sans doute on nous a fait faire des dissertations bien sensées sur ce thème : que nous pouvons bien faire l'histoire des temps passés et que nous ne pouvons pas faire l'histoire du temps présent, parce que nous sommes impartiaux à l'égard des temps passés, tandis que nous sommes forcément partiaux à l'égard du temps présent. Comme c'est nous, au contraire, qui sommes les historiens ! qui sommes devenus historiens. Quelle connaissance nous avons reçue de ce que c'est qu'un peuple, de ce que c'est qu'une idée, de ce que c'est qu'une campagne, de ce que c'est qu'une crise, de ce que c'est qu'une révolution ! Comme nous avons compris le mécanisme parlementaire, le jeu des suffrages, le jeu de la constitution ! Quelle connaissance nous avons reçue de ce que c'est que la guerre, de ce que c'est que la paix armée, de ce que c'est qu'une armée, une armée prétorienne, et de ce que c'est que l'Église ! Quelle reconnaissance nous avons eue de la barbarie première, et du Moyen-Age, et de l'Inquisition ! Quel sens nous avons à présent de la liberté, de la République et de la Révolution !

J'avais un ami grammairien. Celui-ci était, à vraiment parler, un esprit doux, une âme douce, profondément et sincèrement douce. Il venait doucement au socialisme, par tendresse naturelle, par bonté. Il serait venu au socialisme, si les socialistes ne s'étaient pas occupés de l'affaire Dreyfus, ne s'étaient pas mêlés de tout cela. Je le dis comme il me l'a dit la seule fois où je l'aie rencontré depuis le commencement de cette « malheureuse affaire ». Je le dis pour faire plaisir à M. Guesde : cela ne m'est pas donné si souvent. Mon ami avait été, pendant son année de service militaire, ce que l'on appelle au régiment un assez mauvais soldat. Il s'était quelque peu plaint du métier, et je crains que le métier n'ait eu à se plaindre de lui. Mais, âme inquiète, il eut ce raffinement de tendresse, de ne pas vouloir devenir dreyfusard, parce que s'il était devenu dreyfusard, le mauvais souvenir qu'il avait gardé de la caserne aurait précisément pu entrer pour une certaine part, et à son insu, dans l'opinion dreyfusiste qu'il se serait formée. J'admirai un évangélisme aussi précieusement caressé. Il ajouta que sa famille connaissait la famille de M. Quesnay de Beaurepaire et que celui-ci était un homme d'un sincérité incontestable, d'une autorité entière. Il me dit tout cela d'un ton si triste, si doux, si ferme et si résigné, un peu ennuyé, si décidé cependant, que je n'osai pas insister. Je n'osai pas lui demander comment lui, grammairien, habitué sans doute à critiquer les textes, pouvait avoir laissé passer toute l'affaire sans critiquer les textes péremptoires proposés à l'attention publique, sans comparer les écritures, sans comparer les styles. Mon ami, qui n'admettait plus en sa créance aucune religion révélée, admettait religieusement que Dreyfus était coupable, que toutes les démonstrations proposées de son innocence étaient des machinations d'autant plus habiles et dangereuses qu'elles paraissaient péremptoires. Nous connaissons tous ainsi une foule d'historiens, qui sont bons historiens toujours, excepté quand il s'agit de la révélation, une foule de critiques rigoureusement critiques, à moins qu'ils ne s'agisse des textes sacrés. Mon ami, d'ailleurs, n'était pas devenu méchant. Il était resté le même. Il accompagnait, il entourait de sa tendresse des atrocités ignominieuses qu'il déplorait. Il faisait bonnement cortège aux hommes de mauvaise volonté. Il aimait l'armée qu'il avait méconnue au temps de son service. Il plaignait beaucoup la France. Il voulait bien ne pas rompre avec moi pour cela. Notons que la grande majorité des antidreyfusards, même parmi les professionnels, ne voulaient pas rompre avec leurs anciens amis et camarades restés fidèles à la vérité. Ils s'imaginaient que l'on pouvait rester amis et camarades quand même, avoir cela dans sa vie et se donner quand même la sincère poignée de mains. Cette imagination est aussi une marque. Et tout à fait au fond d'eux-mêmes ils avaient je ne sais quelle honte, ou quelle fausse honte.

Ces défaillances individuelles ne sont pas encore celles qui m'ont

permis de mesurer tout le ravage d'immoralité dénoté par l'affaire Dreyfus. Le camarade et l'ami dont j'ai conté l'histoire étaient pour moi de connaissance récente et isolée. Je les connaissais. Mais je ne les connaissais que devenus grands garçons, arrivés à Paris ou du moins dans mes classes en même temps que moi, accueillis en même temps aux mêmes lycées ou au même collège, à la même Sorbonne. Je ne connaissais pas leurs familles. Je ne connaissais pas l'histoire de leurs familles. Je n'avais pas suivi leur lent avènement, l'avènement de leurs familles, en leurs personnes, aux fonctions dites libérales. Je n'avais donc pas vu le déracinement. Je l'ai vu et mesuré pour quelques-uns de mes anciens camarades et amis de province.

Nous avions en province un vieil ami, un de ces vieux républicains et libres-penseurs qui ont vraiment fondé la République. Ce fut une génération d'hommes admirables, solides, et bons ouvriers. Ils se nommaient républicains radicaux, n'ayant aucun nom convenable à leur disposition, ne connaissant pas encore le nom de socialistes, qui ne se répandit longtemps que dans des milieux spéciaux. Ils croyaient aux *jésuites*, ce qui depuis est devenu peu distingué. Beaucoup d'entre eux étaient francs-maçons. Ils prenaient au sérieux leur maçonnerie, étaient sérieusement vénérables, dignitaires. Ils étaient partisans du progrès, ce qui peut mener loin. Ils viendront en foule si l'on veut et défileront en belles rangées pour le « Triomphe de la République ». Il ne leur a manqué rien, que de la méthode, et d'avoir des chefs dignes d'eux, ou de savoir se passer de chefs. Ils se nomment encore des radicaux, parce que c'est leur habitude, et qu'ils sont trop vieux à présent pour changer de nom. Mais ce vieux radicalisme était si vigoureux, si vivace et tenace que, pour avoir trahi la confiance de tels soldats, M. Léon Bourgeois n'est pas seulement un neutre, un absent, un congressiste, mais vraiment un lâcheur et moralement un escroc, un banqueroutier. Ils se nomment radicaux, et la question qui se pose est de savoir si les jeunes socialistes réussiront à faire le pont avec ces vieux radicaux par-dessus la génération intermédiaire, contaminée d'arrivistes bourgeois et prétendus socialistes.

Notre ami était un homme assez petit, maigre, avec un grand nez rouge décidé, un homme sec, nerveux, colère, et qui ne se gênait pas. Il avait l'inélégance d'appeler hommes noirs, curés, robes noires, les « messieurs prêtres », comme on les nommait dans la bonne ville. Ces expressions lui étaient devenues si familières qu'il parlait ainsi sans le faire exprès. Il était ébéniste. Il avait avec lui, dans son étroit atelier, deux ou trois ouvriers et un apprenti. Tous ensemble travaillaient bien le bois aux très saines et très fraîches exhalaisons. Il était, car il faut dire le mot, un petit patron. Bien que la disparition de ces hommes soit conforme à l'évolution économique provisoirement la plus authentique et la plus scientifiquement constatée, bien que leur élimination soit désirable selon les plus autorisés de nos bons marxistes, je ne puis m'empêcher de déclarer que ces hommes étaient de rudes hommes, et que leurs ouvriers aussi étaient de rudes

hommes. Je n'ignore pas que la concentration du capital aux mains de quelques individus soit le moyen le plus efficace de la prochaine révolution sociale. Non, je n'ignore pas cela, car je n'ignore pas tout à fait ce que nos bons auteurs ont mis dans nos bons livres. Je sais, comme on doit le savoir, que M. Casimir-Perier, MM. Pereire, M. Schneider sont parmi les plus puissants agents du socialisme en France. Mais je crois que si l'on avait bien voulu s'en donner la peine, ces petits patrons républicains auraient eux-mêmes socialisé leurs ateliers bien avant le jour où M. Schneider laissera socialiser le Creusot.

On ne s'est pas donné la peine. Les chefs socialistes ont fait des discours, des brochures, des organisations, des dogmes, des partis ; mais ils n'ont fait aucun livre, aucune éducation. L'Université non plus n'a, en ce sens, donné aucune éducation aux petites gens, aux braves gens des provinces. Tous ceux qui pouvaient leur enseigner la méthode, leur donner une philosophie, les ont laissés sans méthode et sans philosophie. Les ébénistes ne sont pas forcés d'inventer la méthode. Cela n'est pas de leur métier. Mais si on la leur avait enseignée ils seraient devenus socialistes.

Notre ami n'avait aucune méthode. Il s'imaginait, — et ce fut la grave et l'universelle erreur dont nous avons pâti, — tous ces républicains sincères et braves gens s'imaginaient que la démocratie consistait en ce que les fils du peuple devinssent par une série de concours et d'éliminations une aristocratie commandante. Que le fils d'un ouvrier mécanicien fût reçu à Saint-Cyr, comme on osait nommer familièrement l'École spéciale militaire, c'était tout à fait bien. Qu'un fils d'instituteur fût reçu à Polytechnique, c'était mieux encore. Et que le fils d'une rempailleuse de chaises fût reçu à l'École Normale Supérieure, c'était la gloire même. Cette perversion de l'esprit démocratique, cet ahurissement de tout un peuple né intelligent, cette contamination des âmes simples par ce qu'il y a de plus mauvais dans les âmes autorisées, vêtues d'autorité, avait sa formule facile dans ce commencement de phrase : « Léon Gambetta, fils d'un petit épicier de Cahors », formule que l'on nous disait avec bonheur et que j'ai entendue tout petit, assis sur les bancs de l'école primaire. Elle avait son poème : *le Roman d'un brave homme*, d'Edmond About. Elle a même laissé des traces dans *Fécondité*. Pour flatter cette perversion, le Président à l'insistance de qui nous devons la mission Voulet avait fait faire cette basse réclame d'ouvrier tanneur. Cette ambition perverse inoculée à la petite bourgeoisie et au peuple a donné, à ma connaissance, les drames de famille les plus épouvantables et, au sens latin du mot, les plus monstrueux. Nous lui devons aussi les dangers sociaux les plus épouvantables et les plus monstrueux. Nous devons à cette perversion profonde ce que l'affaire Dreyfus a eu de profondément dangereux ; nous lui devons le danger que nous courons encore, et dont il faut que nos enfants, une fois pour toutes, soient débarrassés. Si nous n'avions eu contre nous que les assassins fils de traître,

comme le capitaine Chanoine, si nous n'avions contre nous que les assassins fils de traître et d'assassin, comme le lieutenant Mercier, le danger serait considérable encore, mais il ne serait pas, à beaucoup près, aussi profond. Mais ces assassins de race ont tout un entourage de complaisances, de complicités. Les officiers fils d'ébénistes et de petites gens donnent leur adhésion respectueuse aux crimes des assassins héréditaires.

La déviation, la subornation est là : Quand les jeunes fils de ces vieux républicains se furent mis en quête, quand ils eurent désiré l'autorité, quand ils eurent commencé la chasse bien intentionnée au pouvoir, à la dignité, au commandement, au mérite, à l'aristocratie, à l'autorité, au gouvernement, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'autorité est religieuse, que la religion est seule autorisée, que Dieu est le grand Maître, que le roi est le grand Sous-Maître, que le commandement, que le gouvernement est monarchique, dynastique. Alors que la plupart des monarchistes sont militaristes parce qu'il faut une armée au Roi, ces jeunes fils, devenus militaires, devinrent monarchistes, parce qu'à l'armée il faut un roi, parce que la fameuse hiérarchie qui du caporal remonte au sergent demande une couronne, un couronnement, un chef unique de hiérarchie. Ces jeunes gens devinrent très bien, parlèrent bien, devinrent élégants, mondains, allèrent à la messe, pensèrent bien, rivalisèrent de tenue avec leurs camarades fils de généraux et fils de grands seigneurs.

Le fils de notre ami alla au lycée, prépara Saint-Cyr, fut reçu, entra, sortit sous-lieutenant, choisit une garnison de l'Est, Belfort, devint lieutenant, fut nommé à Verdun. Il avait au commencement de très bons sentiments de vaillance qui peu à peu fléchissaient et se pervertissaient. Il fut mon camarade au lycée. Il vint me voir aux vacances dernières, ayant pris son congé, pendant mes vingt-huit jours. Nous marchâmes ensemble vingt minutes. Nous causions à peine, et ne disions que des paroles indifférentes. L'affaire Dreyfus marchait entre nous deux. Je pensais à son père, désigné au Seize-Mai, marqué sur les listes locales pour le mauvais traitement.

Celui-ci encore était de la ville, d'Orléans même, et les villes sont contaminées par beaucoup d'épidémies. J'ai vu aussi et j'ai mesuré la contamination des campagnes, la déchéance des familles des campagnes. J'avais un ami dont le père était bottier, cordonnier à Beaune-la-Rolande. J'avais connu par eux tout le calme sage et toute la santé de la vie des campagnes, la modestie et la solidité des champs. Le père est toujours calme, sage, modeste, solide et sain. Le fils est allé à l'école primaire : il y fut très bon élève ; à l'école primaire supérieure de Pithiviers : il y fut très bon élève. Il est venu au lycée, où il fut mon ami, boursier, je crois, et un des meilleurs élèves de l'enseignement spécial, ou moderne. Il prépara l'école d'Alfort, y entra dans un bon rang comme boursier militaire. Il y devint

un des meilleurs élèves, travailla très utilement aux laboratoires, au vrai travail de science, avec des maîtres savants éminents, par exemple avec M. Nocard. Il étudia la microbiologie, qui est si passionnante. Je le croyais devenu un savant. Il n'était que boursier militaire. Il quitta l'école. Un an à Saumur. Aide-vétérinaire aux dragons à Lunéville. Je continuais à le voir quand il passait à Paris, essayant de l'arracher à cette vie militaire à peu près inutile. Mais on ne saura jamais assez combien cette vie est amortissante, même pour les meilleurs. Mon ami resta vétérinaire. Il remarqua bientôt, ce qui est vrai, que les fils de famille, réfugiés dans la cavalerie, sont d'un commerce moins arrogant que la plupart des officiers pauvres. Au commencement de l'affaire Dreyfus un ancien petit officier d'État-Major, débarqué récemment dans la garnison de Lunéville, voulut bien lui donner l'assurance personnelle que Dreyfus était coupable, que tout le monde à l'État-Major le savait, que tout le reste n'était que machinations. Cela nous acheva. Mon ami écouta mes démonstrations avec la condescendance affectueuse qu'un homme du métier, bien informé, doit cependant à un ami d'enfance. Depuis que le crime est devenu patent, je ne l'ai plus revu. Son père continue à vivre la vie au rythme lent.

Au moment où je m'étonnais que mon ancien camarade l'antidreyfusard historien eût si bien réussi en histoire, qu'il eût été assez bien classé au récent concours d'agrégation, celui qui donne les sujets aux mêmes concours et de qui dépendent pour une part les places des candidats et leur admission, M. Lavisse, enfin, nous donna une nouvelle raison de nous étonner.

M. Lavisse avait rendu quelques services à la vérité en un temps où les moindres services avaient une grande valeur. L'*Appel à l'Union*, dont il fut l'un des principaux artisans, contribua beaucoup à détacher de la *Ligue de la Patrie française* tous les braves gens, tous les vieux universitaires qui s'étaient bonnement imaginé que la Ligue serait fidèle à son programme d'union. M. Lavisse conciliait alors. A présent il réconcilie. La conciliation paraissait assez naturelle, et utile, empêchant la fausse conciliation. La réconciliation est inattendue, inutile, impossible.

J'ai connu pour la première fois le nom de M. Lavisse à l'école primaire. On nous avait donné des livres nouveaux, très supérieurs aux anciens, si nouveaux que c'était toute une révolution. Il y aura bientôt vingt ans de cela. Parmi ces livres un des plus intéressants était la petite Histoire de France de M. Lavisse, où il y avait des images, des récits, et un texte. Je pris là de la France et de son histoire une idée commode que tout mon travail a consisté depuis à essayer de remplacer par l'incommode image exacte. Plus tard, ayant à préparer un concours où il y avait de l'histoire, je me mis à lire, un peu par devoir, la *Vue générale de l'Histoire politique de l'Europe*.

Cette lecture nous transporta, mes camarades et moi. Nous acceptâmes sans hésitation les déclarations de l'Avant-Propos :

« Les historiens qui osent encore traiter de pareils sujets, peuvent dire, pour leur défense, que, si les détails sont douteux souvent, les grands faits ne le sont point. Nous ne savons pas, avec une pleine sécurité, les mobiles intimes de la révolte de Luther, et il y a des obscurités dans l'histoire de la bataille de Waterloo, mais il est certain que Luther s'est révolté, certain que la bataille de Waterloo a été perdue par Napoléon. Or ces deux faits ont eu des conséquences très claires et très graves.

« Les événements décisifs, ceux qu'on peut appeler d'histoire universelle, sont rares. Il n'est impossible ni de les discerner, ni de les connaître, ni d'en voir les suites. C'est pourquoi, si paradoxale que cette opinion puisse paraître, le *général*, en histoire, est plus certain que le *particulier*. Il est plus facile de ne pas se tromper sur tout un pays que sur un personnage. La vue, qui se perd dans les broussailles, embrasse les ensembles : les horizons les plus vastes sont les plus nets. »

Nous accueillîmes ces déclarations, et le livre nous transporta. Cet embrassement universel de l'histoire de l'Europe, en deux cent quarante pages, le défilé si bien ordonné des mondes et des hommes, la Grèce et la domination romaine, le Moyen-Age et les Temps Modernes, les puissances, les peuples et les nations, la mainmise facile sur tous les événements, la maîtrise de l'histoire, la sûre prévision des événements futurs qui étaient devenus, depuis le temps, des événements passés, nous semblèrent un chef-d'œuvre de la science et de la philosophie. Nous nous sommes aperçus, depuis, que les événements, même généraux, étaient beaucoup plus rebelles au véritable historien.

Nous avons retrouvé ces caractères dans l'article que M. Lavisse a récemment publié. « La Réconciliation nationale » que nous lisons dans *la Revue de Paris* est une Vue générale de l'Histoire politique de l'Affaire Dreyfus. L'auteur classe les partis politiques, ordonne le jeu des partis politiques aussi commodément, aussi bellement, aussi peu exactement qu'il avait ordonné la longue et pénible action des forces et des partis devenus historiques. L'auteur émet des affirmations brèves, originales ou communes, qu'il ne faut pas laisser passer.

M. Lavisse écrit :

« ..... de part et d'autre [dans l'Église et dans l'Armée], l'idéal de profession est très élevé. Enfin les professions impliquant le péril de mort sont religieuses : si la religion se retirait de la terre, ses derniers refuges seraient des âmes de soldats et de marins. »

Il y aurait beaucoup à dire sur la religion des marins. Mais si le péril de mort impliquait une idée religieuse ou des sentiments religieux, les mécaniciens des chemins de fer, — je ne parle pas des voyageurs, — seraient des hommes religieux. M. Lavisse n'ignore pas qu'ils sont en grande majorité libres-penseurs. Tandis que le métier d'officier est devenu un métier de tout repos.

M. Lavisse écrit :

« Longtemps, pendant la période du grand deuil national et de l'heureuse concorde dans l'effort et l'espérance, aucune inquiétude, aucune préoccupation même n'a troublé cette affection [pour l'armée]. »

Il faudrait savoir exactement si les organisateurs de la troisième République se sont sincèrement efforcés d'instituer une armée de marche, une armée de guerre, une armée qui servît, s'ils ont vraiment espéré que cette armée servirait contre l'ennemi du dehors.

M. Lavisse avait à réconcilier. Pour que l'on puisse utilement réconcilier, il faut qu'il y ait au moins deux adversaires en présence ; il faut que ces deux adversaires soient à peu près au même niveau. Le niveau dreyfusard était connu, respectable, et M. Lavisse l'a désigné assez bien :

« La patrie n'est plus seulement le pays où les ancêtres ont vécu et dorment le dernier sommeil, plus seulement un sol et des habitants, de la terre, des hommes et des souvenirs. Elle est un lieu dans l'humanité. On la veut humaine en elle-même, égale et juste pour tous ses enfants, humaine envers les autres patries, respectant leurs droits comme elle veut qu'on respecte les siens, réglant ses sympathies extérieures sur l'idée qu'elle se fait de la justice, réparant les injustices quand elle peut, et, si elle ne le peut, les réprouvant, en souffrant. Dans le passé, on aime par préférence les manifestations de raison humaine que fit la raison française; entre les gloires, on préfère cette grande gloire d'avoir brisé toutes les vieilles tyrannies affranchi des millions d'hommes et changé le monde, car, au commencement du monde moderne, il y a la France : *In principio erat Gallia*. On sait bien qu'aujourd'hui la France doit avant tout penser à elle-même et que disperser sa force en entreprises de chevalerie serait une coupable folie. Mais on ne comprend point comment la France pourrait grandir à perdre son originalité entre les nations. On croit, au contraire, que ce serait, sans compensation, la déchéance. Bref, on prend la charge du double devoir de Français et d'homme, et, si l'on aime d'un naturel amour le sol natal, si l'on tient pour une noblesse la qualité d'être Français, on ne pense pas qu'il suffise, pour la mériter, de s'être donné la peine de naître en France. »

Cette expression du dreyfusisme est assez bonne. Elle n'est pas très bonne, elle n'est pas exacte : même en définissant l'un des adversaires, l'auteur a commencé à réconcilier.

Où la difficulté commençait vraiment, c'était quand il s'agissait de constituer l'autre adversaire, de l'établir, de l'inventer, de l'imaginer, de le hausser jusqu'au niveau dreyfusard, pour faire la paire, pour faire la comparaison, car on ne peut comparer que des grandeurs de même espèce, et pour faire la réconciliation demandée. Leibnitz avait, dans le temps, brillamment réussi en ce genre d'imaginations, pour la philosophie. M. Lavisse n'y réussit pas moins, pour l'histoire. Il imagine un antidreyfusisme, il habille un nationalisme assez présentable pour se prêter à la comparaison préalable. Voici par exemple ce que devient, en belle littérature, la finaude et sournoise trahison méliniste :

« Tous, nous connaissons des républicains qui aimèrent la République, la

vénérèrent et chantèrent ses hymnes sous l'Empire ; puis se lièrent à elle du relèvement national et la défendirent contre les coalitions. Mais, dès qu'elle fut maîtresse du terrain, la République rompit les rangs et se débanda ; en elle, des partis se formèrent, se heurtèrent et se détestèrent. Avec le désordre commença l'incertitude. C'est un grand sujet de découragement, si l'avenir se dérobe ; le marcheur s'arrête, ne sachant où il va ; bientôt une force l'attire en arrière ; il cède. Nous voyons les représentants de ce parti au Parlement s'accorder avec la droite, et l'ancienne bourgeoisie libérale se rapprocher de l'Église. Sans doute, les causes de cette réconciliation sont nombreuses et diverses, mais le retour à l'Église, puissance conservatrice, est, pour partie, une préférence donnée à l'eau bénite sur le pétrole. »

Voici ce que devient le savant empoisonnement du peuple incrédule et gouailleur par l'Église tartufiée, voici ce que devient l'enseignement congréganiste, les sévices des congrégations, la prévarication et la profanation des sacrements, le sacrilège de la communion vendue pour des bons de pain :

« L'Église ? Mais elle donne à l'immense foule des préceptes, des espérances, des terreurs, une explication de l'existence, et, somme toute, le peu de vie morale qui l'élève au-dessus de l'animalité ; l'Église supprimée, qui donc et quoi la remplacerait ? L'éducation de la raison est à peine commencée dans notre pays. »

Ceci est vrai.

Voici enfin ce que deviennent les hérédités, les héritages d'esprit. Voici ce que devient l'hérédité du patriote philosophe :

« Il aime le pays où ses yeux se sont ouverts à la chère lumière. Il sait ce que doit sa fugitive personne au sol et au ciel du pays, aux peines et à l'effort des ancêtres. Comme les ancêtres vivent en lui, il vit en eux ; il se reporte en arrière, dans les siècles. Il y a deux cents ans, il y a trois cents ans, vivait en France un homme dont il descend en droite ligne, qui était lui à cette date, dont il est peut-être l'exacte image revivante. Les croyances de ce père, la foi en Dieu et en son Église, la foi au Roi, comment les haïrait-il, puisqu'il sait bien qu'elles auraient conduit sa vie, en ces temps-là ? Il comprend et admet, il aime ce passé, en esprit de solidarité filiale, nationale et humaine... Non, cet homme n'a point de haine. Il accommode les survivances aux conditions nouvelles et à l'idéal nouveau. C'est lui qui fait le rêve que la transaction s'accomplisse dans la paix par la liberté, le passé plaidant sa cause et l'avenir aussi, l'avenir gagnant la sienne devant la raison. »

Voici ce que devient l'hérédité du soldat et du prêtre :

« Cet état d'esprit des soldats et des clercs s'explique par l'histoire de l'humanité : il est fondé sur une longue tradition vénérable ; il est légitime absolument. Ceux qui plaisantent en cette matière sont de médiocres esprits, ou bien qui s'aveuglent. « Sabre et goupillon », c'est bientôt dit, mais cela ne dit rien. Et ces plaisanteries sont dangereuses pour ceux qui les font ; elles les trompent sur la force de leurs adversaires, qu'elles feraient croire négligeables. Un politique qui la négligerait mènerait sa politique aux abîmes. »

Comme ces hérédités sont douteuses ! De qui, en immense majorité, descendons-nous vraiment ? S'il est vrai que les oligarchies nobles ou bourgeoises dépérissent rapidement, s'épuisent en peu de généra-

tions, nous descendons tous ou à peu près tous de gueux. Et même, s'il est vrai que les villes se dépeuplent, en ce sens, plus rapidement que les campagnes, nous descendons en grande majorité des gueux des campagnes. Nous sommes les fils de Jacques Bonhomme, Augustin Thierry a conté l'*histoire véritable* de notre père, cette histoire en forme d'apologue est véridique, sinon tout à fait exacte en tous ses détails. Qu'on relise donc La Bruyère. L'homme d'il y a deux cents ou trois cents ans dont je descends en droite ligne et dont je suis peut-être l'exacte image revivante était sans doute un misérable bûcheron de la forêt d'Orléans ou des forêts du Bourbonnais. Peut-être était-il assez heureux pour être un peu cultivateur et vigneron. Sans aucun doute il était misérable, très misérable, très malheureux de corps et d'âme. Je ne sais pas bien quels sentiments il avait. Je ne sais pas même s'il avait ce que nous nommons des sentiments. Je ne sais pas quels sentiments il pouvait avoir pour le roi, pour les gens du roi, pour les seigneurs, pour son curé. Je crois qu'il avait des sensations étrangement et profondément apparentées aux sensations des bêtes royales traquées et pourchassées dans les grandes chasses. Il devait redouter beaucoup Dieu maître de l'enfer et inventeur de la vie, redouter beaucoup le roi, les gens du roi, les seigneurs; il devait redouter beaucoup moins son curé, qui était beaucoup moins puissant, beaucoup moins divin. Et l'on veut que je reçoive en héritage de cet homme les sentiments lourds et les sensations qui furent son tourment, sa peine, son angoisse? Comme si la seule lueur d'espérance que ce malheureux pût garder allumée n'était pas justement qu'un jour les arrière-petits-enfants de ses arrière-petits-enfants seraient un peu moins malheureux que lui! On veut que j'accepte un héritage qu'il reniait lui-même? Non! Je refuse l'héritage en bloc. Il me faut le bénéfice de l'inventaire. J'accepte la santé, l'instinct de juste révolte que cet homme a transmis jusqu'à moi. Je refuse le reste. Je refuse la vénération, la religion d'Église ou de monarchie. Je n'en veux pas.

Les historiographes ne se sont même jamais doutés des souffrances que cet homme avait mangées comme du pain, comme son pain quotidien, cet homme qui ne fut mon aïeul qu'à la septième ou à la dixième génération. Les historiens ne se sont pas beaucoup préoccupés des souffrances de cet arrière-grand-père, de cet aïeul si proche. Michelet seul, fils de pauvres gens, ayant connu la misère, a pensé à eux comme il fallait. Qu'on relise Michelet.

Il nous est arrivé souvent de parler de la vénérable humanité passée. Mais d'abord cette vénération n'était nullement religieuse : elle était exactement humaine. Et puis cette vénération ne s'adressait ni au Dieu, ni au roi, ni aux grands, ni aux soldats, ni aux clercs. Elle s'adressait à la masse anonyme et douloureuse qui fut comme la matière de la perpétuelle révolution ; elle s'adressait aux penseurs, aux philosophes, aux rêveurs qui donnèrent une forme, un idéal à cette révolution ; elle s'adressait à tous les dreyfusards du passé,

obscurs ou glorieux, aux hommes de justice et de révolte et non pas aux hommes de gouvernement, à Molière et non pas à Bossuet. L'humanité passée est surtout vénérable par sa longue misère et par son lent effort. Ceux qui lui ont imposé la misère, ceux qui ont contrarié son effort ne sont nullement vénérables.

En particulier les soldats passés et les clercs en ce qu'ils constituaient l'Église passée ne sont pas vénérables du tout. Nous avions gardé de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire un certain respect pour tous ces uniformes. Je veux dire que sur la foi des livres et sur la parole de nos maîtres nous continuions à attribuer aux actes des soldats et des prêtres un coefficient fictif de dignité, comme nous attribuions un coefficient fictif de solennité, de solennelle importance à l'histoire des guerres et des traités dans l'histoire universelle. Une utilité de l'affaire Dreyfus a été justement que nous avons connu par elle tout ce qui peut se cacher de saletés communes et de laideurs vulgaires sous les uniformes et derrière les masques. Nous avons alors fait la rectification nécessaire. Puis transportant dans le passé la rectification du présent que nous avions ainsi obtenue, nous avons supprimé le coefficient fictif, nous avons dépouillé la solennité fictive ; mille indices inaperçus nous sont revenus à la mémoire ; nous avons découvert, nous avons retrouvé, nous avons rétabli toutes les saletés communes et toutes les vulgaires laideurs des soldats historiques, des grands capitaines, et de l'Église historique. *Le Tartufe* ne nous est plus apparu comme une œuvre accidentelle, mais comme l'expression la plus profonde, la plus habituelle de toute une autorité passée, présente encore, et malheureusement future.

M. Lavisse n'a pas seulement réconcilié les adversaires qu'il avait mis en présence ; il a réconcilié même les manières de réconcilier. Il compte pour la réconciliation sur la propagande et sur la culture ; il propose des réformes ; il prévoit que, si l'on sépare l'Église de l'État, « en face des chaires et des écoles de l'Église, la concurrence contraindra l'État à vivifier les écoles publiques, dont l'action sera centuplée dès qu'on le voudra. » Mais il compte aussi, et même il compte surtout et presque uniquement sur le jeu automatique des intérêts : « Ce... serait une (chimère) en effet, si nous supposions que le miracle s'accomplira par notre sagesse, par notre volonté raisonnée, par notre générosité. Mais ce n'est point en nos vertus qu'il faut mettre notre espérance ; c'est en la force des choses. » Voilà qui peut plaire à certains partisans du matérialisme et du déterminisme économique. Le malheur est que ces partisans prévoient en général une paix internationale, tandis que M. Lavisse prévoit des malheurs : « ... d'autres crises viendront, peut-être des coups de réaction, peut-être des coups de révolution, et encore des vilenies et des laideurs — vilenies et laideurs sont des maux constitutionnels dans l'histoire des hommes — ». Il y aura la guerre : « Respectée de tous, unie en elle-même, unie à la nation, (l'armée) attendra l'heure où

quelque juste cause nous commandera la guerre. — car, malgré les efforts des philosophes, malgré la répugnance des intérêts, malgré l'appréhension de l'inconnu, cette heure viendra. » La *Vue générale* concluait aussi plutôt à la prévision de la guerre. Cela plaisait à la jeunesse de ce temps-là. C'est la seule prévision du livre qui ne se soit pas réalisée encore.

La question de méthode soulevée ainsi par M. Lavisse est d'une résolution beaucoup trop difficile pour que nous osions donner une réponse brève. A la question de fait nous avons répondu d'avance. Nous avons parcouru la longue série des ravages causés ou dénotés par l'Affaire Dreyfus. Loin que nous ayons trouvé des adversaires qui fussent à notre niveau, nous n'avons jamais eu en notre présence des adversaires. Nous n'avons jamais vu et connu que des ravages d'immoralité, des maladies, des perversions, des contaminations. Il ne s'agit donc pas d'une réconciliation qui se dirait nationale et qui serait nationaliste. Il ne peut s'agir que de guérison, de médecine et d'hygiène, de redressement, de santé, de propreté, de salubrité. Il n'y a pas plus lieu de nous réconcilier, les antisémites et nous, qu'il n'y avait lieu de réconcilier à Lisbonne le docteur Calmette et le microbe de la peste. M. Duclaux faisait pour la santé sociale, dans le grand laboratoire public, exactement le même métier qu'il faisait depuis si longtemps pour la santé corporelle dans son laboratoire de l'Institut Pasteur.

Quand nous disons « le sabre et le goupillon », cela ne signifie pas que nous ayons des adversaires qui ne soient pas dangereux : cela signifie que les soldats et les prêtres ne sont pas respectables.

« Les mots dreyfusards et antidreyfusards sont plus diaboliques encore », écrit M. Lavisse, (que les mots de huguenots et de papistes) : « ôtez-les. » Non. Nous avons reçu le nom de dreyfusards comme une injure au commencement de l'épidémie, parce que seuls nous n'étions pas malades. On nous a jeté ce nom comme la foule d'Oporto jetait des pierres aux médecins. Nous garderons ce nom, si cela est nécessaire, aussi longtemps que nous travaillerons à la réparation.

Cette réparation a commencé pour la première victime. La grâce présidentielle a commencé à réparer pour Alfred Dreyfus les condamnations de Paris et de Rennes. Il convenait qu'il en fût ainsi. Refuser de recevoir une grâce quand on a droit à la justice est de bonne littérature sans doute, et ferait dans Hugo une heureuse antithèse. Hugo n'a jamais été aux mains des gendarmes. Refuser une grâce ainsi donnée eût été, en réalité, refuser la justice offerte, refuser à la France les moyens de commencer la réparation. Justement parce que la cause, individuelle jadis, était devenue générale, justement parce que Dreyfus n'était plus Dreyfus, mais un dreyfusard comme nous, il ne convenait pas qu'il eût à supporter des souffrances que ni vous ni moi n'avons jamais supportées. Il ne doit y avoir aucun

privilège. Il faut que la souffrance même soit homogène entre ceux qui combattent pour une même cause. D'ailleurs cette grâce a été, en réalité, une cassation. Le premier magistrat de la République a fait fonctions de magistrat judiciaire. Élu pour une partie par un Sénat qui peut devenir une Haute Cour de Justice, il a en réalité cassé comme une Haute Cour de Cassation. Où la Constitution était défaillante il a suppléé par un acte personnel dont le sens et la portée dépassaient de beaucoup la forme, limitée par une omission constitutionnelle. Les bonnes gens qui n'ont pas été contaminés l'ont ainsi entendu. « Puisqu'il s'en réchappe comme ça », disaient des paysans de la frontière Est, si pervertie — car on les abandonne en temps de guerre, et l'on se fonde sur les conséquence de cet abandon pour les pervertir en temps de paix — « puisqu'il en réchappe comme ça, c'est qu'il n'a rien fait. » Le jugement de Rennes, moralement annulé par la conscience universelle, officiellement cassé par le Président de la République, intérieurement creusé par le partage des voix et par les circonstances atténuantes, ne subsiste plus que formellement. Quand il poursuivra sa réhabilitation devant les tribunaux compétents, le capitaine Alfred Dreyfus attribuera formellement au Conseil de guerre un sérieux que celui-ci n'a pas eu moralement, il rendra le plus bel hommage qui ait jamais été rendu à la légalité française.

Avant de penser à la réparation générale, nous devons saluer pour la dernière fois celui dont les moindres gestes avaient récemment une valeur universelle et qui vit désormais ignoré, se refaisant dans la paix familiale d'une province non ennemie. On peut, à la rigueur, accumuler sur soi les coups de la fortune et les crimes des hommes, on peut devenir la plus pitoyable des victimes, et être et rester un homme ordinaire. Alfred Dreyfus a été un homme extraordinaire. Il n'a pas été seulement d'une extraordinaire endurance physique et morale sous l'acharnement du malheur le plus épouvantable, il a été aussi d'une vaillance extraordinaire, inespérée, quand la seconde bataille commença. L'homme qui, ayant souffert un tel tourment d'âme et de corps, voulut s'exposer à ce que le supplice recommençât, pourvu que sa défense ne fût pas individuelle et apitoyée, mais générale et haute et digne, fut assurément un des héros de l'affaire Dreyfus.

Pour la réparation générale nous aurons à critiquer les idées politiques et sociales que nous avions reçues sans aucune hésitation. Nous les critiquerons d'après les renseignements et d'après les enseignements que l'Affaire nous a donnés. Quand on fit à l'école primaire notre éducation, ou, comme on la nommait, notre instruction morale et civique, plus tard, quand nous fîmes notre éducation socialiste, et que M. Léon Bourgeois était censément celui qui préparait la voie du Seigneur, il était convenu que le suffrage universel avait des vertus républicaines et révolutionnaires presque divines, que la Chambre

du suffrage universel avait une extraordinaire et infaillible précellence, que le jury du suffrage universel avait un sens divin de la justice, que les juges professionnels étaient tout à fait inférieurs au jury, et en général aux tribunaux constitués par les pairs de l'accusé, qu'ainsi les conseils de guerre étaient bons, que les tribunaux d'exception étaient forcément injustes, que le suffrage restreint était forcément réactionnaire, que l'Assemblée du suffrage restreint avait tous les vices, que les manifestations des conseils généraux et des conseils d'arrondissement étaient une bonne blague, la Présidence de la République une survivance monarchique à supprimer.

L'Affaire a passé sur ces vérités premières. Il faudra voir sérieusement ce qu'il en reste. Une première Chambre du suffrage universel a été lâche, une seconde a été plus que lâche. Le Sénat élu au suffrage restreint a été faible d'abord, puis peu à peu s'est raffermi. La Chambre a été réactionnaire, le Sénat est devenu républicain. Les juges professionnels ont jugé assez mal ; les jurés, mal ; les conseils de guerre, odieusement. La Haute Cour de Justice a instruit scrupuleusement, va juger sainement. Alors ?

Charles Péguy

Marie de Garnison [1]

XII

OU L'ON SUIT PENDANT UNE MATINÉE L'AMIE DE MARIE

Madame d'Oriol sort chaque matin de bonne heure. Elle porte une robe courte qui laisse bien voir ses bons pieds en forme de fer à repasser, un paletot-sac jaune, ouvert sur son corsage évasé, un canotier de castor sur le nez, avec beaucoup d'ailes de poulet noires piquées sur le côté, — souvent les mains dans les poches.

Elle a, dès l'aube, lavé et peigné sa progéniture, et l'a expédiée chez les frères, chez les sœurs, au lycée, au collège, partout. Elle a regardé ses poissons rouges qui ont décidément le nez blanc, ce qui est mauvais signe chez les poissons. Elle a décroché le chat Encrier suspendu à sa jupe, et l'a flanqué, en passant, à la cuisine dont son œil a fait le tour en un rien de temps. Elle a longuement raisonné avec Papillon, l'étonnant chien blanc à poils frisés, aux longues pattes grêles, et dont le plus orphelin des chiens ne voudrait pas comme père. Elle sort du jardin, et, passant devant, entre à l'hôpital. Ça sent la chair rance et la soupe. Elle passe ses plumes de poule dans l'entrebâillement de plusieurs portes — et avise enfin son amie la sœur Camille, toute rose, ronde, fraîche, avec des yeux lumineux de brave gaieté et des dents pourries. Elle lui annonce que ses protégés les Vildé, à qui on a donné — pour qu'ils ne les boivent pas — une commode, un bois de lit et une chaise, ont vendu la commode sur pied, ont brûlé le bois de lit pour se chauffer, et fiché le camp avec la chaise. Les deux femmes se sourient bonnement. Madame d'Oriol dit : « La prochaine fois, on leur donnera des clous pour leurs habits, un lit de fer, et ils s'assoieront par terre. — Et notre souteneur? demanda sœur Camille. — Je l'ai rencontré hier rapporta, madame d'Oriol. Il a une figure parfaite d'honnêteté; il est charmant, ce garçon, et de si bonnes manières! Nous avons causé au coin de la rue. Elles potinent un peu sur les malades. La sœur propose, engageante : « Vous

(1) Voir *La revue blanche* des 15 octobre et 1er novembre 1899.

ne venez pas voir celui qui a la figure emportée ? » Madame d'Oriol refuse pour aujourd'hui. « Ni celui qui a une tumeur au pied? Vous savez? celui qui sent si mauvais? » Non, vraiment, elle n'a pas le temps, ce matin. « C'est une infection, vous n'avez pas idée ! Enfin, ce sera pour une autre fois. »

Madame d'Oriol trotte plus loin. Elle marche sur le bord du trottoir comme si elle était sur la corde raide. Elle va acheter des aiguilles à tricoter en acier, pour faire des carrés de coton avec lesquels savonner ses enfants. Et pour cela elle avise un minuscule magasin de mercerie; elle entre, et un peu plus, elle tomberait dans la cave ouverte sur sa droite. Une vieille femme en sort avec un pot recouvert. Immédiatement, madame d'Oriol s'intéresse : « Qu'est-ce que vous portez-là? — C'est du lait pour le chat, » — pour son joli chat qui s'appelle Mignonnette, et qui est aussi bon qu'il est beau. — « Vous avez de la chance, dit poliment madame d'Oriol ; et avez-vous aussi des aiguilles à tricoter, en acier, fines? — En acier, fines? absolument en acier? Vous savez, madame, en acier, ça se rouille. En bois, de bonnes grosses aiguilles en bois, voilà avec quoi ça se tricote bien, les bas! — Oui, dit madame d'Oriol, mais je les voudrais, moi, en acier, fines, — et pas pour des bas. — Pour un jupon, sans doute? J'ai de jolis jupons déjà tricotés, en laine grise! Regardez, hein! C'est joli, et fait! Madame ne veut pas prendre ce jupon? — Non, dit patiemment madame d'Oriol, pas de jupon. — Madame en porte sans doute en flanelle? J'en ai aussi en petite flanelle rouge, bien festonnés, bien solides. » Madame d'Oriol, qui se vante, mais qui tente de ramener la femme à la question : « Je porte des petits jupons de soie. » La marchande se tait un instant avec respect, et madame d'Oriol profite du répit pour redemander des aiguilles d'acier, à moins que le magasin n'en possède pas... « Si, si, Madame! Tenez! » — et elle déroule un vieux papier fatigué où se trouvent cinq ou six aiguilles en bois, désassorties, de toutes les grandeurs et grosseurs, et terminées par un bouton en cire à cacheter. La bonne femme bavarde : « Oh, ça! la longueur, ce n'est pas malin! — et pour la grosseur, ce n'est pas difficile. Et le papier de verre? pour quoi c'est-il faire le papier de verre, si ce n'est pour les aiguilles à tricoter? » — Elle se met à la besogne, racle avec le papier de verre ; l'aiguille file entre les doigts comme de

l'huile. Madame d'Oriol sort avec ses deux ridicules aiguilles en bois.

Elle continue son chemin, descend une rue sale, en remonte une qui n'est pas propre, avise une maison louche, pousse une porte basse, grimpe un escalier à trous, frappe, entre. Des enfants, une femme, des odeurs fortes. — « Bonjour, Madame Martin ! » dit-elle gaiement. « Comment ça va ? » La femme est dolente et répond traînant ses mots : « Pas mal, Madame. Jules s'oublie toujours au lit. — Il faut lui donner de l'huile de foie de morue. C'est de la faiblesse. Et le petit ? — Ah, le petit, il est toujours serré. — Il faut lui donner de l'huile de foie de morue. — Il n'en veut pas, dit la femme. — Il faut le forcer, dit madame d'Oriol. — C'est qu'il mord ! — Il faut le fouetter. — C'est qu'il me lâche des vents ! — Ça prouve qu'il en a. Je lui donnerai quelque chose pour ça. Dites-moi donc ? Vous n'avez besoin de rien ? — Non, Madame, des chemises, des bas, des souliers. Ils ne peuvent pas aller à l'école, parce qu'ils n'ont rien sur le corps. » — Madame d'Oriol soupire. « Allons, nous verrons ça. Adieu, madame Martin. Adieu les enfants. » — Madame Martin salue madame d'Oriol, et, pour engager ses enfants à faire de même, leur lance des taloches qu'ils évitent. Ils suivent madame d'Oriol d'un œil plutôt hostile.

Madame d'Oriol galope maintenant sous le regard curieux des filles en chemise rose qui sont aux fenêtres, et des petits épiciers goguenards. Elle grimpe un escalier à pic qui serpente entre les maisons, un tertre dont l'escalade raccourcit et la mène sur la place du Marché aux poissons où, sans en avoir l'air, elle remarque les prix. Elle lit les prospectus que lui tend un camelot, tout en marchant par une petite rue étroite, et butte dans les trognons de choux et les vieux chapeaux des tas d'ordures. Ça lui est égal. Mais elle est arrêtée par deux collégiens qui débouchent avec fracas par une ruelle transversale ; l'un tient la tête de l'autre sous son bras et lui cogne le derrière, puis le lâche et s'en va. Le plus petit, le battu, rageur, une fois que l'autre est loin, l'insulte en un seul mot. Madame d'Oriol entend qu'il l'appelle « merle ». « Et pour vous aussi ! » lui flanque le gamin en passant.

Là-dessus, elle rencontre un gros commandant de ses amis, qui l'adore parce qu'elle est plantureuse, — et qui est bavard

comme s'il était borgne. Il lui annonce qu'une de leurs connaissances, monsieur de D..., vient d'être trouvé mort dans le lit de sa belle-sœur ! — « Ah bah ! mais qu'est-ce que cela prouve ? — Eh, qu'il y couchait, parbleu ! — Oh, croyez-vous ? » dit doucement madame d'Oriol, pour qui rien n'est une preuve. Le gros commandant rit — et lui demande un rendez-vous « pour la prochaine fois qu'elle ira à Paris, — parce que ça fait bien « plus d'effet » qu'en province ; — à un « thé » par exemple. Madame d'Oriol est heureuse de parler de la jalousie de son mari, — et de son frère, même ! — « Eh bien ! Merci ! c'est inouï ! fait le gros commandant, et l'adultère alors ? — On ne saurait songer à tout, fait distraitement Marion d'Oriol qui décampe. Elle a aperçu au loin une silhouette qui lui semble être celle de son mari. Elle court après, ne l'atteint pas, car ce n'est pas lui, arrive essoufflée à sa grille qu'elle ouvre avec son genou et referme d'un coup de reins, ôte son chapeau, passe deux doigts sur ses cheveux pour les apaiser comme s'ils étaient folâtres, entre dans la salle à manger où monsieur d'Oriol est déjà assis, sa tunique entr'ouverte, et lit le journal paisiblement, entouré de sa nichée penchée dans sa soupe comme si elle mangeait avec le nez. Quand sa femme entre et va empressée vers lui, il relève la tête, ferme les yeux, pince les narines, fripe la bouche et la présente au baiser conjugal, en cul-de-poule très serré.

XIII

OU MARIE, EN BONNE CITOYENNE, VA PHOTOGRAPHIER LE PRÉSIDENT

Madame d'Oriol était bien avec tout le monde, non seulement à cause de sa franche laideur, mais encore à cause de sa franche bonté.

Elle avait en amitié les goûts les plus disparates ; elle aimait Marie Desbordes, et elle aimait ses blondes ennemies : la première à cause de sa sobre raison ; les autres à cause de leur Fantaisie avec un grand f.

Les grandes blondes l'appréciaient. Madame de Vernon disait : « Si je ne craignais chaque fois que sa peau ne craquât de quelque part, la présence de cette excellente femme me serait confortable au dernier point. » — Et elle la taquinait sur son amie Desbordes : « Eh bien, comment va votre exquise madame de Gale Rouge ? » lui demandait-elle.

Madame d'Oriol était désolée ; ne sachant comment excuser son amie qu'elle trouvait aussi parfois une petite pointue, elle disait : « Il faut lui pardonner. Elle est si petite ! »

Madame de Vernon riait aux éclats : « Dans les petits pots, les bons poisons ! » Marion ne répondit pas : « Et dans les grands, les excellents » — mais elle fronça son front rose (Madame de Vernon fut étonnée qu'elle le pût), — et eut une idée lumineuse : elle détourna la conversation. « Vous savez, dit-elle avec vivacité, que le Président vient demain ? — Quel Président ? Ah, de la République ? Eh bien, qu'est-ce que ça nous fait ? Il vous a demandé à déjeuner ? — Je ne le connais pas, répondit Marion, — et elle dit aux deux sœurs qu'elle venait les inviter à le voir passer dans sa rue. — « Et vous dites ne pas le connaître ! fit d'un ton de reproche madame de Vernon, quand vous savez bien qu'il passe, exprès, sous vos fenêtres ! Ah, votre Président ! votre Président, ce que je m'en fiche ! Venez ici. Je vais vous jouer ma dernière inspiration. » — Elle poussa Marion dans un fauteuil, s'assit en face d'elle sur un pouff qu'elle avait surélevé à l'aide d'une pile de coussins, en sorte que malgré sa haute stature, ses pieds pendaient d'un air lamentable au-dessus du sol, — et, armée d'un banjo, se mit à pousser des cris continus et lugubres. Tantôt elle tapait à coups redoublés avec la paume de sa main sur la caisse de l'instrument, tantôt elle en râclait sauvagement toutes les cordes à la fois avec ses ongles crispés en griffes. Marion était médusée. Au bout d'un quart d'heure de cette musique effroyable, Juliette se leva et lui dit en lui mettant le banjo sous le nez : « Comment supposez-vous qu'une femme qui compose ainsi s'amuse de voir passer un simple Président de la République ? » — Marion en convint de bonne grâce. Elle demanda même le nom de cette composition musicale. Juliette ne savait pas encore. Elle consulterait quelque personne avant de se décider.

Là-dessus, madame d'Oriol s'en fut et promit de revenir bientôt. Mais comme elle savait que Marie n'était pas femme à composer d'entrée au banjo, elle alla lui proposer de venir avec elle contempler celle de Félix Faure.

Elle lui raconta en deux mots sa visite aux blondes. Madame Desbordes remonta tout contre son nez une lippe méprisante : « Je vous ai toujours dit : ce sont des originales. »

Madame d'Oriol trouva ce terme dur. Elle eut recours au moyen qui l'avait servi chez les blondes : elle détourna la conversation. On parla de l'événement qui se préparait dans la ville pavoisée, des arcs de triomphe, des armuriers tout en armes, des rubaniers en rubans, — il en existait un avec des écussons en cheveux, faits par les coiffeurs, mais Marion ne l'avait pas encore vu, de l'agitation des colonels, du grognement des jeunes à l'occasion de cette corvée, du parcours présidentiel, du gouvernement, de l'armée, de la patrie, etc. Marie et Marion étaient convaincues, en tout : elles aimaient tout ce qu'on doit aimer, détestaient l'étranger, le socialisme, les incrédules, le progrès trop rapide, etc. Elles s'habillaient mieux le dimanche que dans la semaine, et n'auraient pas mis du rouge sur leurs lèvres pour un empire.

Le lendemain matin à sept heures, elles étaient en route pour voir arriver le Président sur la place de la gare — où il devait décorer quelques militaires endurcis dont les femmes pleuraient de joie glorieuse, du haut de fenêtres voisines. Elles virent très bien l'accolade, entendirent distinctement le « félicitations » du Chef de l'Etat approuvé par le Protocole, et furent émues. Ah, c'est beau, la croix! Leurs maris l'auraient bientôt, dans une demi-douzaine d'années, après vingt ans de service bien intentionné dans leur garnison.

Mais le photographe de l'Elysée troubla leur rêve d'ambition : sur un signe du Président qui prit une pose sans morgue, l'opérateur braqua son instrument et pria par geste le chef de l'Etat de s'alanguir davantage. Il y consentit de bonne grâce — puis il reprit son chapeau, sa canne, monta en voiture, commença sa marche triomphale. Les deux amies suivaient comme la foule, bousculées par les énergiques qui voulaient le premier rang. Les chasseurs du 49e régiment formaient la haie et maintenaient les curieux, — quelques-uns s'amusant de l'affairement de ces gens sincères. Une grosse femme qui avait réussi à caser la sienne entre deux croupes de chevaux, repoussée avec les autres, poussait des glapissements; une jeune mère, voulant en même temps applaudir, saluer et faire envoyer des baisers par son bébé complètement abruti, se désespérait à haute voix de ces multiples difficultés. Une vieille cocotte toute enrubanée, à un balcon vers lequel incidemment le Président leva un œil,

lui fit une révérence en tenant sa robe. Cet œil présidentiel retombait-il, sans le voir, sur un être quelconque de la foule, aussitôt l'être d'élection se disait : « C'est moi qu'il a regardé. » Si le Président se penchait pour dire deux mots au maire de la ville, résigné, assis en face de lui, l'être regardé se disait : « Il demande mon nom ! »

Marie s'était munie de l'appareil de photographie de son mari. Elle ne parvint jamais à prendre le Président, la voiture allait trop vite. Quant à Marion, elle prit dix-huit poses avec sa photo-jumelle, dans laquelle elle avait oublié de mettre des plaques. Elles rentrèrent déjeuner fourbues et heureuses. Comme leurs maris étaient de service à un banquet, elles déjeunèrent ensemble chez Marion. Les sept enfants avaient congé pour cette festivité — et le jeune Emile Desbordes fut aussi amené dans la journée pour mettre son trognon de nez à la fenêtre.

Enfin, on vit passer le Président, digne : il saluait, souriait, se tenait tranquille avec beaucoup d'à-propos, — et pensait à quoi ?... — Ludovic avait gardé secrètement pour lui un radis de son déjeuner, il le lui lança avec tant de force qu'il faillit se précipiter lui-même. Rattrapé par le dos, il fut mis en pénitence derrière ses frères ; et il hurla sans s'arrêter. Le radis tomba dans la foule. Au même moment, une femme du peuple réussit à jeter un gros bouquet de fleurs dans la voiture du Président qui tressaillit.

Ces messieurs rentrèrent esquintés. « Quelle partie de drogue ! dit l'un. — Est-ce que le Président vous a regardés ? » demanda Marie. — « Il m'a demandé de vos nouvelles », répondit Marcel. Et, comme Marie faisait une tête, monsieur d'Oriol lui dit : « Comment donc ! Le général B... lui a demandé où il avait conquis sa médaille de sauvetage ! »

Le visage de Marie s'éclaira : « Et qu'a-t-il répondu ? » — Et comme Marcel répondait par une mystification, Marion dit inconsidérément : — « Vous êtes aussi taquin que madame de Vernon ». Marie rougit noir. Marcel n'entendit pas. Il avait pris Ludovic dans ses bras et lui apprenait des mots d'argot. Marie, ayant fini de rougir, s'assit pour déculotter son fils. Les hommes fumaient à la fenêtre. « Ont-ils assez crié Vive l'armée, hein ? — Dommage que ce soient des imbéciles ! » dit elliptiquement Marcel qui suivait son idée. Par dessus les jambes en

poteau d'Emile, Marie, à ces mots qui pouvaient être criminels, lança aux nuques de ces messieurs des regards de furie.

Ludovic se mit à caracoler par la chambre en criant : « Vive l'armée ! Vive l'armée ! Vive Félix ! Vive papa ! Vive maman ! Vive Ludovic et le crottin ! » — « Dire qu'il faut toujours qu'il finisse par-là ! dit débonnairement madame d'Oriol. » Il en mangerait qu'il n'en parlerait pas davantage !

Elles discutèrent longtemps le motif pour quoi tout naturellement les enfants étaient sales et mentaient. Puis, elles célébrèrent les bienfaits de l'éducation qui corrige les vices.

XIV

OU MADAME D'ORIOL RACCOMMODE LES ENNEMIES

Les d'Oriol, bien que recevant très simplement, mettent quand même, lorsqu'ils reçoivent, les petits pots dans les grands. Marion goûte toutes les sauces d'avance, et généralement, de ses mains adroites, courtes et boudinées, confectionne l'entremets. La cuisinière inonde de truffes tous les plats, en gardant les rognures pour le lendemain. L'ordonnance « Casse-grain » cire sa moustache, revêt des souliers neufs très propres et des gants blancs dont les bouts inoccupés trempent dans les sauces ; le reste du corps est vêtu d'une lévite bleue semée de nombreux boutons d'or gros comme de petits boucliers : on y distingue, en relief, un casque de chevalier.

Ce soir-ci est périlleux ; Marion, ayant à cœur de réconcilier Marie Desbordes et ses belles ennemies, les réunit, après les avoir prévenues, autour de sa table hospitalière. Marie Desbordes, qui venait de se confesser pour l'anniversaire de son mariage — ce dont Marion a sournoisement profité, — dompte son orgueil, ou le surélève, on ne sait pas — et consent. Madame de Vernon consent aussi, car « she wont cut her nose to spite her face », et elle préfère revoir Marcel. Madame Bazeille est toujours pour les situations amères.

Marion sema parmi ses convives quelques garçons de bonne volonté : monsieur d'Urse, le beau lieutenant, qui aime les femmes du monde, platoniquement, tient le crachoir avec emphase : c'est chez lui un sacerdoce ; Paul Delcasse environne Marie ; le gros Commandant est là pour saler le repas.

Ludovic, par défaveur spéciale dîne à table, parce que Madame

de Vernon l'a demandé. Il l'a déjà priée à coucher dans son lit — et lui a mis son mouchoir fané dans le corsage qu'il trouve trop décolleté, car sa mère, en robe de riche satin vert, dégage simplement son cou dans un rond pudique. Après la soupe, il s'endort sur la table, les cheveux épars sur la nappe. On l'emporte. A ce moment, un silence se répand comme de l'huile. Les bottines de l'ordonnance à moustaches craquent ostensiblement. Madame de Vernon en distraction souffle sur sa fourchette qu'elle trouve terne, et la frotte doucement avec son gant. Monsieur d'Urse alors se déploie magnifique. Il tient le fameux crachoir, il le brandit, l'agite, le passe à sa voisine. On est sauvé, l'élan est donné, la confiance renaît et le mauvais vin circule librement.

Marie accomplit des prodiges de valeur. Elle parle la première à madame Bazeille, elle ne surveille presque pas son mari, qui est à un bout de table avec les garçons — elle sourit à Delcasse en lui rappelant leur chasse au marais. Enfin, elle est tout à fait dévergondée. Pendant l'entr'acte habituel où l'on croit que le poisson a été mangé par quelque bête, mais où simplement la sauce hollandaise a tourné, ce qui fait qu'au bout d'un quart d'heure d'attente on passe l'huilier aux convives — il se trouve même que madame de Vernon et madame Desbordes s'offrent et se cèdent réciproquement la parole pour raconter des anecdotes sur leurs enfants.

Cet effort anormal fait que madame de Vernon oublie ce qu'elle voulait dire, et que madame Desbordes, soudain intimidée par l'attente générale, fait semblant d'avoir aussi oublié. Monsieur d'Urse, terre-neuve de la conversation, revient à la rescousse avec quelque histoire militaire. Dès lors, le sujet tient comme une tique. Les deux sœurs rêvent ; Marie est tout oreilles ; Marion approuve les uns après les autres, en remuant la tête comme un bon magot de porcelaine.

Mais les femmes se rattrapent après le dîner ; pendant que ces messieurs fument dans le cabinet de monsieur d'Oriol, elles devisent sur les différentes façons d'alimenter les bébés. Madame de Vernon s'endort sans vergogne dans le meilleur fauteuil, prétextant une migraine. Elle se réveille miraculeusement guérie dès l'entrée du premier homme — et suggère quelques jeux de société ; s'asseoir en tailleur par terre et se relever sans l'aide

des mains, rattraper avec les dents un journal posé par terre. Petit succès. — Marion est trop grosse, Marie est trop raide, Madame Bazeille trop nonchalante, les hommes trop paresseux. On préfère s'asseoir autour de la table, les mains dessous, comme propose monsieur d'Urse qui doit passer mystérieusement de l'un à l'autre un objet à reconnaître au toucher. Il s'absente quelques minutes, revient, et le jeu commence. Le premier objet passé fait pousser des cris : c'est odieux au toucher comme un crapaud. — « C'est un crapaud ! » — Madame de Vernon, qui déteste ces bêtes-là, le laisse tomber sur un pied voisin. On ramasse un gant visqueux, glissant, rempli de son mouillé. Peu d'enthousiasme. Mais il est tard ; on passe du sirop de punch chaud, et chacun s'en va satisfait. Le gros commandant emmène sous le bras son jeune subordonné Delcasse qui aurait voulu rentrer seul en rêvant. Il le sale, le poivre, le rase jusqu'à son propre domicile. D'Urse, qui les a suivis par paresse de se décider à rentrer chez lui, s'empare ensuite de Delcasse et l'entraîne à une nouvelle promenade. D'Urse, qui se grise sans boire, rien que par la vue des femmes, leur parfum, ce qu'il pense sur elles et ce qu'il leur dit, se conduit comme un homme gris ; le bras dans celui de Delcasse, il chantonne, la cigarette collée au coin de la bouche, l'œil enamouré. « Si l'on allait prendre un bock au café des officiers ? — Ça, non ! » Delcasse est énergique. — « Alors, passons par le viaduc. » Il y a là une arche qui rappelle à d'Urse des souvenirs de baisers dans le noir. Arrivé au viaduc, il reste un quart d'heure à chercher quelle était cette arche, ne pouvant se décider à offenser ses souvenirs en passant sous une autre. Paul, pour le distraire, lui demande comment il trouvait ces dames. Toutes ont des ressemblances avec des fleurs ou des animaux : madame d'Oriol ressemble à un bon gros crocodile ; madame Desbordes, à un tout petit poisson au beurre noir. « Que dis-je : à l'arête de ce petit poisson ! » Mais comprenant qu'il a mortifié son camarade, il rectifie : « Non, j'ai trouvé : elle ressemble à ce petit animal qu'on appelle dans les aquariums un cheval marin. Tu sais, ça ressemble au cheval du jeu des jonchets ! — Quel crétin ! se dit Delcasse, il est ivre-mort. »

XV

OU CES DAMES CAUSENT GENTIMENT

Dès le lendemain, Marcel s'en fut chez les blondes, — et Marie ragea. Mais Marion vint justement passer la journée chez elle, avec un ouvrage et Ludovic qu'on lâcha dans le jardinet. Marie, qui compulsait le journal « l'Acclimatation », lui en fit copieusement la lecture, depuis les annonces jusqu'à l'autopsie des poules. « On échangerait un vélocipède ancien, mais en bon état, contre plusieurs paires de canards roumains. Egalement douze cents canaris belges contre un appareil de photographie. » Cela continuait pendant quatre colonnes. Marie connaissait tous les abonnés et s'intéressait beaucoup à eux. Monsieur du Roure demandait continuellement des chiens excellents à tout faire — et Madame de B... offrait toujours des pigeons poignardés. Il y avait aussi une « araignée » dont le derrière était vermillon. Son propriétaire ne parvenait pas à s'en défaire. Et elle rêva longuement devant cette question : Qu'offrirait-on de vingt-cinq cochons d'Inde mâles ? — « Oui, qu'offrirais-je ? » pensait Marie, tout en regardant vaguement Marion qui, tassée sur sa chaise, brodait des festons à un cache-corset de percale. Elle avait un air confit et heureux qui arrêta l'œil de Marie, qui demanda : « A quoi pensez-vous ? » — L'autre rougit comme une jeune fille : « Jamais je n'oserai le dire ! — Mais si, à moi ! Qu'est-ce que ça fait ? » Après encore quelques petites manières, Marion avoua qu'elle pensait à son mari. Combien il était beau avec son shako et qu'elle voudrait que ce fût un bonnet de coton — pour qu'il pût le porter au lit. Marie ouvrit ses yeux en rond et fut un peu scandalisée. Elle lui trouva de l'imagination. Elle était prude. Marion, dont la pudeur n'avait pas résisté à douze ans de mariage, sept accouchements et une humeur bavarde, glissa incontinent aux moyens licites ou non de n'avoir pas d'enfants. Ce sujet intriguait Marie qui était de la plus belle candeur. Vu sa réserve accoutumée, elle n'osait pousser son amie sur ce terrain brûlant, mais son silence était bienveillant. Marion dit : « Au fond, que permet l'Eglise ? J'ignore. Mon confesseur m'a dit à ce sujet : Mon enfant, que Monsieur votre époux prenne toutes les responsabilités ; il est le maître.

Ne vous occupez pas du reste. » Mais la nature était trompeuse, et Marion prononça les mots de poudre insecticide. Pour le coup, Marie n'y était plus du tout. De quel puceron s'agissait-il ? Elle allait demander des explications voilées, quand retentirent des hurlements d'enfant. Elle se mit à la fenêtre ; Marion courut au dehors. Ludovic, qui avait fait un gros bouquet de toutes les fleurs qu'il avait pu attraper en les tirant par la tête, jouait à la Fête-Dieu, les semant autour de lui en marchant à reculons. Ses talons choquèrent un arrosoir. Il tomba, et restait là les jambes en l'air, à s'égosiller. Marie, furieuse de ce que ses précieux parterres fussent saccagés, reconnut là le doigt de la Providence, et lança au malfaiteur un mauvais œil. Marion voyant que ce n'était que cela, rentra paisiblement poursuivre son feston et le ruisselet tiède de sa conversation.

Mais Marie avait l'esprit ailleurs, — et elle n'eut aucun regret lorsque madame d'Oriol se retira emmenant sa troublante progéniture. Marie poussa sa grille sur leurs mollets et courut passer une revision. Toutes ses fleurs gisaient déchiquetées sur le gravier. Elle les regarda avec une rage concentrée, et, de désespoir, lâcha ses poules dans le jardin.

Et Marcel qui allait rentrer joyeux ! fredonnant sans doute, ayant repris ses vieilles habitudes de troubadour !

Heureusement pour lui qu'il revint avec la migraine, et beaucoup plus grognon qu'elle-même. Il l'échappait belle. C'est tout juste s'il remarqua un léger changement dans son jardin de curé.

(A suivre.) JEAN ROANNE

Le Fouet en Russie

[NOTE DU TRADUCTEUR. — En Russie, jusqu'à ce jour, la punition corporelle est en usage dans certains cas pour châtier les paysans, sauf quelques-uns qui bénéficient de leur instruction ou de leur position sociale ; les femmes et les vieillards n'en sont jamais affranchis. D'une façon générale les moyens de répression du code criminel russe sont établis d'après la division de la société en diverses classes, de telle sorte qu'il y a, édictées par les lois, des peines pour les nobles, d'autres pour les marchands, d'autres enfin pour les paysans ; et même la position sociale d'un homme, dans certains cas, détermine le choix de la juridiction : pour le même délit (vol de moins de 300 roubles), le paysan et le bourgeois seront jugés par le juge de paix ; le noble ou le sujet « honoraire héréditaire », par la Cour d'assises.

La punition corporelle peut être infligée par un tribunal spécial compétent pour juger les paysans dans les campagnes, « Volostnoi soud », ou par les chefs de district, « Ziemski natchalnik », ou par la réunion de chefs de district qui d'ailleurs a qualité pour casser les jugements rendus par un chef de district.

Pour supprimer la punition corporelle qui atteint presque tous les paysans, c'est-à-dire quarante millions d'hommes, un grand mouvement s'est produit dans la société russe ; il grandit de jour en jour. En attendant que cette propagande aboutisse, le fouet cingle le dos nu du paysan qui paye les impôts et chante « Boje tzaria khrani ».]

Vers 1820, les officiers du régiment de Séméonoff, l'élite de la jeunesse de ce temps, presque tous francs-maçons et plus tard décabristes, résolurent de ne plus employer dans leur régiment la punition corporelle, et, malgré les sévères exigences du service militaire d'alors, le régiment d'où la punition corporelle était bannie devint un régiment modèle.

Un des lieutenants de ce régiment se trouvant un jour avec Serge Ivanovitch Mouraviev, un des hommes les meilleurs de son temps et de tous les temps, lui parla d'un de ses soldats voleur et ivrogne, déclarant que sans le fouet on n'en pouvait rien obtenir. Mouraviev ne fut point de cet avis et proposa de prendre ce soldat dans son bataillon.

Ce changement eut lieu et, peu de jours après son transfert, le soldat vola les bottes de son compagnon, les vendit pour boire, puis, étant ivre, fit grand tapage. Serge Ivanovitch rassembla tous ses hommes, fit appeler le soldat devant eux et lui dit : « Tu sais que, dans mon bataillon, on ne bat pas et on ne fouette pas, et je ne te punirai pas pour les bottes que tu as volées : je les paierai de mon argent ; mais, je te prie, non pas pour moi, mais pour toi-même, d'examiner ta vie et de la changer. » Et après avoir fait au soldat cette réprimande amicale, Serge Ivanovitch le laissa partir.

Peu de temps après, le soldat s'enivra de nouveau et se battit avec un camarade : cette fois encore il ne fut pas puni ; seulement, on lui a dit : « Tu te feras tort de plus en plus ; tu ferais mieux de te corriger. Aussi, je te demande de ne plus faire pareille chose. »

Le soldat fut si touché de cette méthode, nouvelle pour lui, qu'il se transforma complètement et devint bientôt un soldat exemplaire.

Le frère de Serge Ivanovitch, Mathieu Ivanovitch, qui m'a raconté ce fait, et qui considérait, avec son frère et avec tous les nobles hommes de son temps, la punition corporelle comme un reste honteux de barbarie, honteux non pour celui qu'on punit, mais pour ceux qui punissent, ne pouvait retenir des larmes d'admiration en me le racontant; et, en l'écoutant, il était difficile de ne pas faire de même.

Voilà comment, il y a soixante-quinze ans, les Russes instruits considéraient la punition corporelle.

Mais quatre-vingts ans sont passés et, actuellement, les petits-fils de ces hommes siègent dans les comités en qualité de chefs de district et discutent très tranquillement des questions telles que celles-ci : Faut-il fouetter ou non, et combien de coups de fouet faut-il donner à tel ou tel — souvent homme adulte, père de famille, et quelquefois aïeul ?

Dans les comités et les assemblées de district, les plus instruits d'entre-eux signent des adresses et des requêtes afin que, dans un dessein hygiénique et pédagogique, on ne fouette pas tous les paysans, mais seulement ceux qui n'ont pas achevé les études primaires.

Evidemment il y a un très grand changement dans les idées du soi-disant ordre supérieur instruit.

Les hommes de 1820, considérant la punition corporelle comme un acte honteux pour eux, ont pu la faire disparaître du service militaire, où on la croyait nécessaire ; les hommes d'aujourd'hui l'appliquent tranquillement non aux soldats, mais à tous les hommes d'un des ordres du peuple russe, et, très prudemment, très politiquement, dans les comités et les réunions, envoient au gouvernement des adresses et des requêtes, exposant qu'il serait à propos de limiter l'application de la peine du fouet, peine qui n'est pas conforme aux lois de l'hygiène ; — ou qu'il serait désirable qu'on fouettât seulement les paysans qui n'ont pas terminé les classes primaires; — ou que l'on souhaiterait que les paysans condamnés vers le temps de telle ou telle cérémonie officielle soient graciés du fouet; etc.

Oui, il y a un grand changement dans les idées de la société russe soi-disant supérieure ; et la chose la plus étonnante, c'est que, tandis que ce changement s'y produisait, un autre grand changement, mais dans un sens tout à fait contraire, se produisait dans la partie de la population pour laquelle on croit nécessaire la honteuse, grossière et stupide peine du fouet : — cela pendant ces soixante-quinze années dernières et surtout depuis l'émancipation.

Tandis que les classes supérieures gouvernantes devenaient plus grossières et diminuaient en moralité au point d'introduire dans la loi le fouet, et de discuter tranquillement cette loi, — dans l'ordre des paysans, l'esprit s'est tellement élevé moralement et spirituellement que la punition corporelle pour les hommes de cet ordre est, non seulement un châtiment physique, mais une douleur morale.

J'ai entendu rapporter des cas de suicide de paysans condamnés au fouet, j'ai lu la relation d'autres faits semblables, et je ne puis pas n'y pas croire, car j'ai vu, devant un tribunal, un jeune paysan devenir pâle comme un linge et muet d'émotion quand fut envisagée, au cours des débats, l'éventualité de sa condamnation à une peine corporelle. J'ai vu aussi pleurer un autre paysan, âgé de quarante ans, condamné au fouet, quand, à moi qui lui demandais si la Cour avait rendu son arrêt, il dut me répondre affirmativement. Je sais aussi un paysan de ma connaissance, homme très honorable, qui, pour avoir dit une grossièreté à un chef dont il n'avait pas remarqué l'insigne, fut traduit devant le bailliage, condamné au fouet et mené dans la grange où l'on exécutait les punitions; arriva, armé d'un fouet, un autre paysan, qui lui ordonna de se déshabiller. « Parmen Ermelitch, j'ai un fils marié, dit en tremblant de tout son corps le condamné à l'un des juges présents. Est-il donc indispensable que l'on me frappe ? C'est un péché. — C'est l'ordre, Petrovitch; je n'y puis rien, répondit le juge confondu. » Petrovitch se déshabilla et s'étendit tout de son long. « Le Christ a souffert et nous a ordonné de souffrir », dit-il. Comme me l'a raconté le greffier, témoin de la scène, les mains de chacun tremblaient et ces gens n'osaient, les uns les autres, se regarder dans les yeux, sentant qu'ils faisaient quelque chose de terrible.

Et ainsi, on trouve convenable et peut-être utile de fouetter ces hommes comme des animaux, mais on défend de maltraiter les animaux.

Pour le bien de notre gouvernement chrétien et civilisé, il faut souscrire à la plus idiote, la plus affreuse et la plus humiliante punition, non pas pour tous les membres de cet état chrétien et civilisé, mais seulement pour un de ses ordres, le plus laborieux, le plus utile, le plus moral et le plus nombreux.

Le haut gouvernement d'un grand état chrétien, dix-neuf siècles après Christ, ne pouvait inventer rien de plus utile, de plus sage, de plus moral pour punir les transgressions aux lois, que de dévêtir les hommes qui ont transgressé les lois, quelquefois des vieillards, de les étendre sur le sol et de les frapper sur les fesses à coups de fouet ou de bâton; et pourquoi exclusivement ce moyen idiot et sauvage d'infliger une douleur, et pas quelque autre moyen ? piquer avec des épingles les épaules ou telle autre partie du corps ? serrer dans un étau les mains et les pieds ?...

Et les hommes de notre temps qui se croient les plus cultivés, les petits-fils de ces mêmes hommes qui quatre-vingts ans avant proscrivaient la punition corporelle, maintenant demandent très sérieusement et très respectueusement à Monsieur le Ministre ou à quelque autre personnage qu'on fouette un peu moins les hommes âgés, parce que, d'après les médecins, ce n'est pas sain, ou qu'on ne fouette pas ceux qui ont fini leurs études, ou qu'on veuille bien, à la faveur de tel ou tel incident de la vie de l'empereur, gracier de cette peine ceux

qui devaient la subir au moment où cet incident se produisait. Le gouvernement, sage, plein d'esprit, ne répond rien à des demandes si saugrenues ou, s'il daigne répondre, c'est pour interdire qu'on les renouvelle.

Mais ces demandes mêmes, comment peut-on songer à les faire? peut-il y avoir là matière à une question? Il est des actes, qu'ils soient le fait de particuliers ou du gouvernement, qu'on ne peut discuter de sang-froid et blâmer seulement quand c'est dans telles ou telles conditions qu'ils sont accomplis. La peine du fouet infligée à des hommes adultes d'un des ordres du peuple russe, à notre époque et au sein d'un peuple doux, chrétien, civilisé, appartient à cette catégorie d'actes qui ne supportent ni la discussion ni le distinguo. On ne peut, pour abolir des crimes si contraires aux lois divines et humaines, se contenter de soumettre au gouvernement de vagues considérations faisant allusion à l'hygiène, à l'instruction scolaire, etc. De tels actes, il faut ou n'en pas parler ou en parler ouvertement et avec honte et horreur.

Demander qu'aux paysans seuls qui savent lire et écrire, on se dispense de frapper les fesses nues, c'est comme si, dans le pays où existerait une punition pour la femme adultère qui consisterait à la promener nue par les rues, l'on demandait que cette punition fût applicable seulement aux femmes qui ne savent pas raccommoder les bas ou faire quelque chose de ce genre.

Sur de tels actes, on ne peut pas « demander respectueusement » ou « supplier la bienveillance », etc. Mais on peut et on doit les dévoiler. Il faut dévoiler de tels actes, parce que, quand ces actes sont vus au grand jour, ils humilient tous ceux qui vivent dans l'Etat où ils sont commis. Si fouetter les paysans est conforme à la loi, cette même loi vraisemblablement a pour but la conservation de ma tranquillité, la garantie de mes biens, etc.; et j'ai donc indirectement mon rôle dans son application : or je ne veux et ne puis reconnaître cette loi qui renverse toutes les lois divines et humaines, et je ne puis être solidaire de ceux qui acceptent et approuvent ces crimes commis sous le couvert de la loi.

Sitôt qu'on parle de cette sauvagerie, on ne peut dire qu'une chose : une telle loi ne peut exister, aucun ukase, aucun cachet, aucun ordre supérieur ne feront une loi authentique d'un crime; et, au contraire, déguiser sous une forme légale un tel crime, c'est montrer clairement que là où une telle régularisation du crime est possible, n'existe aucune loi, mais seulement le sauvage abus de la force brutale.

Sitôt qu'on parle de la punition corporelle infligée seulement à l'ordre des paysans, il ne faut pas discuter des droits de la réunion des districts, il ne faut pas se plaindre au ministre d'un gouverneur, au sénat d'un ministre, et du sénat encore plus haut, comme le propose le « zemstvo » de Tamboff; mais il faut sans cesse crier que l'application des punitions sauvages à l'ordre des hommes russes le meilleur est une honte pour tous ceux qui directement ou indirecte-

ment y prennent part. Pétrovitch qui se couche sous le fouet en faisant le signe de la croix et en disant : « Christ a souffert et nous a ordonné de souffrir » a pardonné à ceux qui l'ont torturé, et, après le fouet, est resté le même homme ; le seul résultat du châtiment qu'il a subi, c'est le mépris pour le pouvoir qui peut ordonner telle punition ; mais chez beaucoup de jeunes gens, non pas même la punition, mais très souvent la seule conscience qu'elle soit possible abaisse le sentiment moral et les pousse quelquefois à la brutalité. Mais ce n'est pas encore le plus grand préjudice que cause cette sauvagerie : le plus grand se produit dans l'état moral de ces hommes qui ordonnent et organisent cette violation des lois, de ceux qui s'en servent pour se faire craindre, et de tous ceux qui sont convaincus que cette violation de toute justice, de toute humanité est nécessaire pour le bon fonctioneement de la vie sociale. Quel horrible détraquement moral doit exister dans l'esprit et dans le cœur de tels hommes, souvent jeunes, auxquels j'ai entendu dire moi-même, avec un air de grande sagesse, qu'il est impossible de ne pas fouetter les paysans, et que rien ne vaut mieux pour eux.

Voilà, en vérité, des hommes à plaindre, pour cette sauvagerie dans laquelle ils sont tombés et dans laquelle ils restent.

C'est pourquoi affranchir le peuple russe de l'action immorale d'un crime légalisé est, à tous les points de vue, d'une haute importance.

Et pour que cet affranchissement se réalise, il ne suffira pas que soient délivrés du fouet ceux qui ont fini leurs études, ou quelques paysans ou même tous les paysans sauf un : il se réalisera quand les classes gouvernantes avoueront leur péché et feront humblement pénitence.

LÉON TOLSTOÏ

(Traduit du russe par W. B.)

Monsieur le Préfet

De « *la Localité* ».

M. le Préfet Benoîton.

M. le Préfet est parti pour Paris, hier soir, par l'express de 10 h. 40.

Un de nos amis, qui s'occupe de statistique à ses moments perdus, veut bien nous communiquer la curieuse information suivante : depuis onze mois que nous avons la bonne fortune d'être administrés par M. Jambey du Carnage, c'est la vingt-troisième fois que la *Localité* a mission de faire connaître à ses lecteurs le départ de M. le Préfet par l'express de 10 h. 40.

Il va sans dire que, personnellement, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que M. le Préfet aille prendre l'air du boulevard, et la présence de sa redingote et de son haut-de-forme dans les rues de La Marche, ne saurait manquer à notre bonheur.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de trouver étrange la façon d'administrer de ce surprenant fonctionnaire, et tout en comprenant fort bien que la besogne qu'il fait ici n'ait rien de particulièrement attachant, nous nous demandons si l'Etat, avec l'argent des contribuables, paie aussi grassement Messieurs les Préfets, uniquement pour qu'ils se promènent en chemin de fer, où ils ont d'ailleurs le transport gratuit.

Il nous semblait que la place d'un administrateur soucieux de ses devoirs et de sa dignité, était dans son cabinet, comme le pilote à son gouvernail, contrôlant avec un soin constant et jaloux la gestion des finances départementales, stimulant ses agents, conseillant ses chefs de service, sage économe des deniers dont il a la charge, gardien scrupuleux et éclairé de la légalité.

Il paraît que nous nous trompons. Ce « tuteur des communes », comme la loi l'appelle, est un tuteur complaisant, qui n'aime pas ennuyer ses pupilles, et se plaît à les surveiller de loin ; M. le Préfet n'est là que pour présider aux tripotages et aux gaspillages électoraux ; la comédie finie, bonsoir ! Les maires peuvent venir du fond du département, faire des lieues et des lieues en patache ou en carriole, pour heurter l'huis préfectoral : — Monsieur le Préfet est parti à Paris par l'express de 10 h. 40 !

Au reste, et bien que nous n'ayons pas l'honneur de ses confidences, nous croyons savoir que le voyage actuel de Monsieur le Préfet n'est pas un simple voyage d'agrément. Il n'y a pas besoin, en effet, d'être grand clerc pour s'apercevoir que M. Jambey du Carnage a hâte de quitter le Plateau-Central, où, s'étant fait l'homme-lige de Martin-Martin, il se trouve compromis à fond dans une politique,

dont, à l'heure présente, les instants sont comptés. M. Jambey a suffisamment de flair pour sentir que le torchon brûle, et il ne veut pas être pris sans vert.

Les ministères passent, comme le vent d'automne,

Emportant à la fois
Les préfets dans l'espace,
Et les feuilles des bois...

En allant solliciter prestement son changement auprès de Waldeck-Rousseau, M. le Préfet montre que la prévoyance est une qualité de son caractère, sinon de son administration.

Pour nous, qui ne voulons pas la mort du pécheur, nous ne demandons pas mieux qu'on exauce les désirs de M. Jambey du Carnage,— bien au contraire! On peut même lui donner de l'avancement, il le mérite, il a fait un assez vilain métier pour cela! Qu'on le nomme donc n'importe où, qu'on le nomme préfet de police! — Mais, pour Dieu! qu'on en débarrasse notre pauvre département!

Hier, pour la vingt-troisième fois, Monsieur le Préfet a quitté La Marche par l'express de 10 h. 40 : puisse cette fois être la bonne!

JUVÉNAL.

Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central,
74, boulevard de Latour-Maubourg, Paris.

Mon cher ami,

Le bruit court à La Marche, avec persistance, que Jambey du Carnage va être changé; tu as même dû voir dans le canard de Caille une note tendancieuse à ce sujet. (Et, à ce propos, pour ta gouverne, c'est bien Toupin qui signe *Juvénal*, je suis très exactement renseigné.) J'ignore ce qu'il y a de fondé là-dedans, mais je tiens à t'avertir que tous nos amis considéreraient comme désastreux le départ du préfet dans les circonstances actuelles.

Je t'accorde volontiers que Jambey n'est pas un aigle, et qu'il y a peut-être des préfets plus éloquents, ou plus forts en droit administratif. Mais tu sais aussi bien que moi qu'il n'y a pas besoin d'être un puits de science, ni un Mirabeau, pour réussir à la tête de ce département, et tu te rappelles l'expérience récente du préfet Laforgue, de néfaste mémoire, qu'on nous avait expédié du Conseil d'Etat, homme très fort, assurément, mais gaffeur de première classe, et qui, avec toute sa science, s'était fait si proprement rouler par défunt Lambusquet.

Jambey a d'abord une qualité, c'est qu'il ne fiche pas les pieds dans son cabinet, ou le moins possible, et qu'ainsi du moins il évite de se compromettre; Laforgue avait cette rage d'être toujours là, de recevoir tout le monde, et cela avait naturellement pour résultat de lui mettre à dos tous ceux à qui il avait dû refuser quelque chose : sans compter qu'avec l'esprit des gens de ce pays, qu'il connaissait

imparfaitement, il se laissait embobeliner par un tas de crapules, qui lui arrachaient des promesses, que nous avions ensuite toutes les peines du monde à l'empêcher de tenir.

Et puis quand on veut tout voir par soi-même, c'est le vrai moyen de tout embrouiller et de laisser échapper le plus important; tandis qu'en s'en remettant tout bonnement à des chefs de division comme Travers et Belleuil, qui sont de vieux routiers et qui connaissent toutes les ficelles, un préfet n'a qu'à laisser courir, et il est sûr qu'il n'y aura d'accrocs ni d'embêtements ni pour lui, ni pour ses amis. A la session d'août, Jambey est arrivé de Royan, le jour de l'ouverture du Conseil Général, sans avoir ouvert son rapport, et sans avoir lu le premier mot de ce que le père Travers avait mis dedans : tout a marché admirablement, et le projet du pont de Trembles, qui traînait dans les cartons depuis cinq années, a passé comme une lettre à la poste; au lieu qu'un Laforgue, pour étaler ses lumières, et son labeur, et sa conscience, nous aurait rasé pendant des heures avec des détails techniques et des considérations budgétaires, et, au bout du compte, aurait réussi à tout flanquer à bas.

Enfin Jambey du Carnage a un autre mérite, c'est d'avoir de la fortune, et une maîtresse femme. Car, on aura beau dire, cela ne fait pas de mal qu'un préfet se montre, autrement qu'en locati, dans un bon landau avec de bons chevaux qui lui appartiennent; et il n'y aura pas un maire socialiste pour trouver mauvais que le champagne de la Préfecture soit autre chose que de la blanquette à vingt-cinq sous.

Avec cela, Madame du Carnage est une maîtresse de maison exceptionnelle, qui aime à recevoir, et qui reçoit admirablement A-t-on assez daubé sur ces pauvres Bavolet, qui, pendant les quatre ans qui sont restés ici, prétextaient toujours des deuils au bon moment, et n'ont pas offert un verre d'eau dans les salons de la Préfecture! Assurément Bavolet avait d'autres qualités, mais il n'en est pas moins évident que tout le monde, à La Marche, a béni leur départ, sans oublier la grosse Madame Piédegorge, la femme du juge, tu te rappelles, si désespérée de ne pouvoir produire à la Préfecture, sous l'œil de gendres éventuels, les trois demoiselles Piédegorge, et qui venait faire ses doléances à ta femme, et concluait : — Des préfets comme ça, ça ne fait pas aimer la République! — Et il est certain qu'elle avait raison, Madame Piédegorge, et qu'en ce moment, par exemple, Fantin, le restaureur, et Latour, le pâtissier, et, d'une façon générale, tous les boutiquiers de la rue Grande, dont la Préfecture fait marcher le commerce, doivent aimer infiniment mieux la République que du temps des Bavolet.

Mais il y a plus : voici que certaines familles de la haute ville, et du faubourg du Moustier, qui avaient toujours battu froid à la Préfecture, gagnées par le charme et la bonne grâce, et, disons-le mot, pour le *chic* de la Préfète, commencent à faire des avances; il se trouve précisément que le nouveau général de cavalerie, La Camu-

zarde, est allié à la famille de Madame du Carnage, ce qui naturellement contribue à rallier l'élément militaire, qui boudait un peu, et cela ne laisse pas, à l'heure actuelle, que d'avoir son importance; la Préfète, qui est une femme extrêmement fine, joue de tout cela supérieurement : en sorte que, le mari pour les radicaux, la femme pour les conservateurs, tout La Marche rayonne autour de la Préfecture, dont l'influence est considérable.

C'est cette influence qu'Alcide Caille voudrait bien ne pas trouver en face de lui le jour des élections sénatoriales, car il sent parfaitement que le Préfet, — et aussi la Préfète, — auront tous les délégués dans la main, et qu'avec un tel appoint, le docteur Moulin ne ferait de lui qu'une bouchée. Tandis que si Jambey s'en va, le Préfet qui viendra, si zélé et si malin soit-il, ne connaissant personne, pourra peu de chose, les groupes formés grâce à la diplomatie préfectorale se désagrégeront, Caille reprendra du poil de la bête, et, réduit à ses seules ressources, le père Moulin, qui est, je te l'accorde, un très honnête homme et le candidat nécessaire, mais qui, — nous ne nous faisons pas d'illusions, n'est-ce pas ? — est un vieil imbécile, risquera fort de rester sur le carreau.

Il faut donc à tout prix que Jambey du Carnage soit maintenu dans le Plateau-Central; son départ compromettrait le succès des élections de janvier, et j'ajoute qu'on l'interpréterait à ton encontre comme un échec personnel, puisqu'on sait que le Préfet est ton homme, que tu dois par conséquent y tenir, et le retenir. C'est donc à toi d'agir au ministère pour que Jambey ne soit pas déplacé, et auprès de Jambey lui-même si, comme la *Localité* l'insinue, il est exact qu'il soit en train de solliciter son changement. Raisonne-le, cet homme : en somme, le Plateau-Central n'est pas un département difficile, sa situation y est solide, et, par le temps qui court, cela vaut peut-être mieux que d'aller ailleurs risquer de se casser le cou; et puis quoi ? La Marche est une jolie troisième, résidence agréable, huit heures de Paris seulement et les trains sont commodes; tu pourrais peut-être lui faire promettre sa seconde classe personnelle, ou la décoration, car il ne doit pas tenir à l'argent. Et puis, en fin de compte, quand on est préfet, on est préfet, on doit obéir à d'autres considérations que ses convenances, et quand, dans un endroit, on se trouve par hasard être bon à quelque chose, il ne faut pas en profiter pour demander à ficher le camp immédiatement !...

Mes hommages à tes dames, et bonne poignée de main de ton.

J. Carbonel.

Madame Paul J. du Carnage, hôtel de la Préfecture, La Marche (Plateau-Central).

Ma chère amie,

Quelle sale boîte que ce Ministère ! J'espérais voir Waldeck ce

matin, j'arrive à dix heures place Beauvau, je me fais inscrire. nous étions relativement peu nombreux, tombe une pluie de délégations, députés en tête, qui nous passent sur le dos comme il convient lorsqu'on représente le peuple souverain ; si bien qu'à une heure je n'avais ni vu le ministre, ni déjeuné.

J'ai déjeuné, mais je ne pourrai voir le grand chef que demain ; juste retour des choses d'ici-bas, j'en arrive à plaindre les gens à qui je fais, quelquefois, faire antichambre : il est vrai que, ceux-là, je ne les avais pas priés de venir. D'ailleurs ce matin, un spectacle a diverti mon impatience : dans le salon d'attente, ma chère, dans le salon d'attente du ministère de l'Intérieur, un solliciteur comme moi était installé à la table du milieu, et, pour charmer les loisirs que lui imposait le bon vouloir du ministre, — je n'invente pas, ce ne serait pas drôle, — il *copiait de la musique!* Ne trouvez-vous pas, chère amie, qu'il y a là une philosophie du sacrifice, une résignation préconçue, fort impressionnantes? Très certainement cet homme était là hier, et je l'y retrouverai demain, continuant sa besogne mystérieuse ; car sans doute il n'y a pas d'apparence que celui-là voie jamais le ministre, et peut-être n'en a-t-il aucun désir, ni même aucun dessein : cet homme est un symbole, et c'est un sage ; en somme, je ferais tout aussi bien de copier de la musique, que de m'embêter à courir après le ministre, et à droguer pour une audience qui n'y fera ni chaud ni froid. Tout dépend de votre oncle Gourdey : il est évident qu'en ce moment les sénateurs peuvent beaucoup, et si l'oncle voulait se donner la peine de pratiquer un léger chantage à notre profit, nous ne tarderions pas à secouer nos sandales sur La Marche, ses pompes, et ses habitants ; mais sait-on jamais de quoi il retourne avec ce vieux ramolli?...

Maintenant, il y a quelque chose d'admirable ; j'ai vu au Cabinet, où j'étais allé faire un tour pour serrer la main du petit Destrem, Destrem, m'a appris que le Martin-Martin s'opposait absolument à mon avancement ; d'ailleurs j'en avais un vague soupçon, et Martin, que j'avais vu hier, tout en protestant qu'il m'était acquis (je te crois !), avait eu une façon d'insister sur l'intérêt supérieur du département, l'attachement que j'inspire aux populations républicaines,... Ces gens-là sont étonnants ! Ainsi voilà Martin-Martin, qui certes n'est pas un aigle, mais qui n'est relativement pas un malhonnête homme ; je me donne un mal de chien pour faire un député de cet imbécile, et quand, la besogne finie, je demande à passer à d'autres exercices, il est le premier à me mettre des bâtons dans les roues, uniquement parce qu'il est content de moi, qu'il a besoin de moi, et qu'il n'ose pas marcher tout seul, gros égoïste ! Je ne peux pourtant pas servir éternellement de bonne d'enfants à tous les députés que j'aurai fait élire ! Heureusement que si Gourdey se remue un peu, Martin-Martin n'y pourra rien ; il n'a aucune espèce d'influence, et Waldeck a d'autres chiens à fouetter en ce moment, que d'écouter les petites histoires de ce fantoche.

Ah ! ils sont gais pour les préfets, les élus du peuple ! Destrem me racontait ce mot d'un député du Centre (il n'a pas voulu me dire lequel, mais tous en sont capables), venant demander la tête de son préfet : — Nommez-le à une trésorerie générale, c'est ce que je souhaite : comme cela je suis bien sûr qu'avant deux mois, il aura passé aux assises !... — Douce confiance, charmant pays, joli métier !

Je vais aller flâner tout à l'heure à l'exposition des chrysanthèmes ; j'ai rencontré avant hier l'amiral Verdure, et cet horticulteur vénérable en sortait enthousiasmé : — Vous verrez, dans le fond, il y en a de ces fleurs, c'est tellement gros, on dirait des choux !... —

Hier soir, je voulais aller à *Tristan et Yseult*, mais je n'ai pu avoir de place ; alors j'ai passé la soirée aux Mathurins, avec le petit Destrem ; je ne l'ai pas regretté, Tarride et Deval sont toujours drôles, tandis qu'à ce qu'il paraît, Tristan et Yseult sont crevants...

Tendresses.

P.-J. du C.

Du « *Petit Tambour* » :

Coupons immédiatement les ailes au nouveau canard échappé de la volière de la rue Piquebœuf : jamais, à aucun moment, il n'a été question de déplacer notre honorable préfet, pas plus que ce haut fonctionnaire n'a eu l'intention de demander son changement.

Nous comprenons fort bien que le maintien du *statu quo* gêne certains calculs, et que certaines personnes, promptes à prendre leurs désirs pour des réalités, aient eu intérêt à répandre un bruit dénué de toute consistance.

Mais les jésuites de la *Localité* doivent décidément en faire leur deuil ; M. Jambey du Carnage, solidement attaché à ce département où il a su conquérir de si vives sympathies, restera à la tête du Plateau-Central, pour continuer, avec l'appui de tous les honnêtes gens, son œuvre d'assainissement républicain.

P. c. c.

Franc-Nohain

La douloureuse Volupté

A René Boylesve.

Devant le ciel de nacre et d'or d'un ciel d'été
Nous accoudons, pensifs, après la volupté,
Notre langueur d'amants heureux à la fenêtre.
Bientôt comme un fleuron de diamant va naître
A l'horizon la belle étoile de l'amour
Qui fiance en tremblant la nuit avec le jour.
Sous mes doigts la fraîcheur de ta gorge palpite,
Je sens contre mon cœur ton cœur battre plus vite.
J'ai pleuré, tu souris, et les instants sont longs.
Attentifs à nous seuls pourtant, nous contemplons
L'azur chaud que la nuit de son aile veloute,
Et ton âme accordée à mon silence écoute
Les cors dont le métal se brise par éclats
Se répondre en mourant de villas en villas
Comme un écho perdu de lointaine fanfare.

O maîtresse, un cruel infini nous sépare.
Malgré la volupté qui nous enlace nus,
Nous resterons toujours de tristes inconnus
Qu'un sévère destin fait prisonniers d'eux-mêmes.
C'est en vain que tu prends ma bouche et que tu m'aimes.
Nos deux désirs jamais ne se possèderont.
Aussi ton front pâli défaille sur mon front,
Et, comme entre les lourds rideaux de velours sombre
Le sépulcre d'amour reluit dans la pénombre,
Tu brûles d'y chercher sur mes lèvres l'oubli,
Et ton corps tout entier me pousse vers le lit.
C'est là qu'on redevient limon, que la nature
Pour une heure interrompt le jeu qui nous torture
Et d'un sein maternel berçant le rêve humain
Lui cache les dégoûts amers du lendemain.
Le tumulte du sang étouffe la pensée,
Et la strophe des corps doublement cadencée
Couvre d'une rumeur plus large que la mer
L'âme qui se débat dans ses vagues de chair.

Un calme triste suit la tempête apaisée,
Et l'amante avec des langueurs de fleur brisée
Détache enfin ses bras du cou de son amant
Et sommeille. Mais lui, plein d'un secret tourment

Près du sphinx dont la chair souriante et divine
Respire une harmonie obscure qu'il devine
Sans pouvoir l'épuiser toute, tremble, se tait,
Et sort en soupirant du lit qui se ravine.

Ce soir, à la fenêtre où mon cœur inquiet
Goûte à ne plus aimer un délice muet,
Nos corps noyés de nuit font un groupe immobile.
Silence, amie, écoute et regarde. La ville
Roule au loin sa profonde et confuse rumeur
Et, d'étoile en étoile agitant ses fumées,
Semble élever à Dieu l'âme du jour qui meurt.
La paisible clarté des lampes allumées
Parfois découpe une ombre aux vitres des maisons.
Longtemps, depuis longtemps déjà, nous nous taisons.
Un lourd parfum de fleurs apporté par la brise
Tel qu'un baiser sans fin nous enfièvre et nous brise,
Et le mal inconnu qui nous rend anxieux
Tourne nos yeux voilés de larmes vers les cieux.

Quand le désir distend tes narines farouches
Et que, nouant tes bras à mes reins, tu te couches,
J'effeuille sur ton corps tout un rouge rosier.
Les pétales, cédant aux souffles de nos bouches,
Avec l'agilité des flammes d'un brasier
Lèchent ta chair émue et volute à volute
L'apprêtent longuement à l'amoureuse lutte.
Ou collés à tes dents, ou pris dans tes cheveux,
Ou paupière écarlate à chacun de tes yeux,
Ou couvrant d'une lente et légère caresse
Ton double fruit gonflé qui s'écarte et se dresse,
Ils te font haleter de volupté, maîtresse.
Un multiple baiser t'enveloppe, où tu bois
Et moi-même et le ciel, les jardins et les bois,
Et sur ce lit mouvant de lèvres qu'elle écrase
Ta chair comme un glacier sous le soleil s'embrase.

Or voici que, fraîcheur soudaine, un coup de vent
Se coule entre nos doigts unis et soulevant
Les pétales froissés par nos corps les disperse
A travers la croisée en odorante averse.

Leur vol tournoie et tombe avec lenteur, laissant
Une feuille peut-être aux lèvres d'un passant
Qui s'en ira, le cœur fondu, la chair troublée
Par le parfum d'amour qu'a cette chose ailée.
Vierge ou veuve, jeune homme inquiet ou vieillard,

Toi qui marches rêveur dans la rue au hasard,
Fuyant l'obsession d'une âme solitaire,
O Passant qu'une soif d'inconnaissable altère,
Ivre d'avoir mâché ce pétale de fleur,
Tu t'en iras pleurer de joie et de douleur
Dans ces chemins déserts et nus de la banlieue
Que le soir caressant remplit d'une ombre bleue.

Et nous, ma triste amie, enlacés et songeurs,
Pour cacher à nos yeux notre âme éprise ailleurs
D'un rêve qui se glisse entre nos destinées,
Nous mêlerons encor nos têtes inclinées
Sous le sombre manteau de tes cheveux épars,
Et sentant venir l'heure amère des départs
Nous nous plaindrons d'aimer et d'être heureux et d'être
Bouche à bouche, ramiers frileux sur la fenêtre,
Alors que la douceur de cette fin du jour
Torture obscurément les âmes sans amour.

CHARLES GUÉRIN

Notes

politiques et sociales

SUR LA GUERRE SUD-AFRICAINE

I. — Les premières semaines de la guerre ont été étrangement favorables aux Boers. Deux grands désastres infligés aux Anglais, sur le territoire de Natalie ; cette colonie réduite à merci ; sa capitale menacée ; sa garnison détruite, capturée ou démoralisée ; des succès moins considérables, mais significatifs dans le Bechuanaland ; un grossissement continu des troupes républicaines, par l'afflux des volontaires hollandais évadés de la suzeraineté britannique : voilà un bilan assez chargé et assez brillant. Mais combien de temps durera cette situation ? Et quel bénéfice réel, matériel, le Transvaal et l'Orange en retireront-ils ? Emporteront-ils de la guerre présente d'autres avantages que la réputation de braves soldats et de stratégistes remarquables ? Si l'Angleterre n'avait pas été unie, si libéraux et conservateurs étaient en désaccord sur la question de l'impérialisme, sur l'opportunité d'une prolongation de la lutte, on eût pu espérer maintenant une solution amiable. Mais l'esprit de Gladstone a déserté le peuple d'Outre-Manche ; Harcourt et Morley, en dépit de leur probité morale, de leur attachement aux principes, ou plutôt à cause de l'un et de l'autre, n'apparaissent plus qu'en défenseurs d'une tradition momentanément surannée, déchue. Ils ont la pire cause d'infériorité qui puisse peser sur des hommes politiques ; ils ne sont pas de leur temps ; ils sont en avance, ou en retard sur lui, n'ayant pas voulu se mettre à l'unisson de la grande crise intellectuelle qui travaille le Royaume-Uni. Depuis cinq ans, la Grande-Bretagne a tellement marché, et tant évolué, que ses dirigeants d'hier semblent aussi dépaysés dans leur milieu qu'un Lamartine ou un Barbès le seraient dans le nôtre. Qui pourrait se rappeler qu'il y a juste sept ans, à la voix du plus honnête des hommes d'Etat conservateurs du siècle — car Gladstone fut un conservateur avant tout, — l'Angleterre se passionnait pour le Home Rule ? Non, vraiment, les temps ont trop changé ; le retour de bon sens et d'humanité que nous espérions ne se produira pas à Londres, et les gros bataillons, les énormes contingents qu'on attend à Durban et à East-London, à Port-Elisabeth, au Cap, feront leur œuvre jusqu'au bout.

II. — Et puis les passions individuelles jouent trop librement dans le conflit sud-africain pour que la pensée pure puisse y imposer ses conclusions. Cette guerre est l'œuvre de deux hommes. L'un, Chamberlain, a goûté, en huit jours, l'ivresse du triomphe et toute l'amertume de formidables accusations latentes. Il s'est cru le maître du

pays, à l'heure où les télégrammes erronés du Cap, et de Durban, grossissant les succès de Glencoe et d'Elandsloagte, montraient les Boers en pleine déroute ; et soudain le renversement des rôles, la dépêche désolée de George White, l'histoire des mules traîtresses qui désorganisent l'attaque et qui annulent la défense, sont venus déchaîner au Parlement et dans la presse des haines qui ne demandent qu'à s'exercer. Quelle que soit l'issue de la lutte, Chamberlain a pris trop de place. Le parti conservateur, qui n'acceptera jamais ce roturier pour chef, si renégat soit-il, commence à lui faire sentir l'exagération de ses visées. L'homme aux orchidées est condamné, et, s'il a eu sa guerre, il n'en retirera plus rien que beaucoup d'embarras, et des déceptions grandissantes. L'autre promoteur de la conflagration sud-africaine, Alfred Milner, n'aura guère plus brillante fortune. Agent de Chamberlain, tout pétri de cet esprit jingoïste que le secrétaire du Colonial Office a essayé de répandre parmi ses subordonnés, il a pratiqué à merveille cette diplomatie nouvelle que William Harcourt flétrissait si justement l'autre jour aux Communes, — diplomatie agressive et insultante qui n'est plus que la préparation ininterrompue de l'ultimatum. De ce haut commissaire du Cap, dont les rapports contre M. Krüger ont tant contribué à hâter les événements, on cite des mots cruels, des insinuations brutales qui ont largement déchaîné dans l'Afrique Australe le courant afrikander. L'Angleterre n'est pas plus heureuse que la Rome antique, dans le choix de ses proconsuls.

III. — Et l'Europe ? Nous avons déjà commenté son immobilité, son abstention volontaire, son oubli intégral du protocole de La Haye. Soudain l'Allemagne a bougé, ou du moins son gouvernement a donné signe de vie, non point pour nouer une action diplomatique, mais pour préparer un accroissement de son effectif naval. La moralité de la guerre, la voici, et point n'est malaisé de la dénoncer dès à présent : les puissances réclameront de l'argent à leurs contribuables et construiront un peu plus de navires qu'auparavant. Et c'est ainsi que tout conflit international se liquide pour notre pauvre humanité. Déjà les victoires subites et écrasantes du Japon sur la Chine avaient suggéré, à tous les cabinets, une notion nouvelle du rôle des escadres, et aussi, des programmes de régénération navale, qui se sont soldés par des centaines de millions. L'Amirauté anglaise et la rue Royale déposaient devant les Parlements des devis onéreux à l'heure même où Guillaume II imposait à son Reichstag le sexennat de 1897. Aujourd'hui c'est la Chancellerie germanique qui prend le pas ; mais attendons-nous à subir, à notre tour, de graves exigences ; au surplus, l'exposé des motifs du projet allemand nous les annonce en même temps qu'il prévient les Russes de l'opportunité pour eux d'un renforcement de leur flotte. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 27 octobre qui montrait l'Angleterre et l'Amérique étroitement concertées en leur action internationale, et qui justifiait par là, et de

l'impuissance de l'Empire dans les mers d'Afrique, et de la nécessité de constructions importantes, faisait une délicate allusion à Fachoda. Rien de plus suggestif, et voilà un tour de vis de plus donné, quant à présent, à la fiscalité européenne.

Ceux qui lisent entre les lignes et qui apprécient à sa juste valeur le programme qui va être soumis au Reischtag se disent qu'en somme Guillaume II prépare la guerre avec le Royaume-Uni. C'est un fait étrange qu'à la minute même où il notifie officieusement et officiellement ce propos, il juge bon d'aller à Londres, mais ce voyage ne doit point faire illusion. La rivalité économique a creusé, entre Germains et Anglo-Saxons, un abîme que rien ne comblera plus, et chaque année achemine davantage le monde vers cette grande lutte armée, qu'on organise de côté et d'autre, et qui éclairera d'une lueur sinistre les débuts du XXe siècle. Les conflits de la fin du XIXe, si nombreux déjà, puisqu'en cinq années le Japon et la Chine, la Turquie et la Grèce, l'Amérique et l'Espagne, le Royaume-Uni et les Boers ont empli le monde du choc de leurs armes, ne sont que bagatelle auprès de ceux qui s'annoncent. La conférence de La Haye n'est plus qu'une délicieuse fantaisie d'ironiste ou une monstrueuse chimère d'illuminé.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

SANTIAGO RUSINOL (1)

En des toiles d'une valeur d'art incontestable, M. Santiago Rusinol nous révèle une Espagne inconnue.

Tandis qu'encore aujourd'hui, les hommes du nord en escapade vers le sud, affolés de lumière comme des chouettes lâchées dans un brasier, clament l'éclat d'outre-mont, chantent la vie tout en dehors, les sérénades et les toros, M. Rusinol, espagnol d'origine, de retour en son pays après des années passées dans le tumulte de Paris, y semble pris de tristesse et d'effroi. Et, plus il voit, plus il se rend compte, — plus profonde se confirme en lui une impression de solitude et de mort.

M. Rusinol nous montre, à Tarragone, à Aranjuez, à Grenade surtout, des palais, des parcs, des jardins, des cloîtres, même des fontaines et des eaux fraîches. Mais les sources semblent inaptes à féconder, mais les parcs et les jardins avec leurs ifs taillés ont l'aspect morne, artificiel des cimetières, mais les palais eux-mêmes disent la ruine, le désespoir avec leurs vitres cassées et leurs ornements qui s'effritent. Chose plus épouvantable, nul être humain n'anime ces cloîtres, ces maisons, ces jardins où les orangers jaunissent de fruits qui ne seront pas cueillis. L'Espagne de M. Rusinol est un désert.

On accusera peut-être le peintre de paradoxe. Qu'on réfléchisse pourtant. Ce sentiment de tristesse ne s'épand-il pas de tout l'art espagnol, n'est-il pas dans les visages graves de Velazquez, dans les agonies mystiques de Zurbaran et de Theotocopuli?

L'Espagne paradoxale, c'est celle que nous firent ceux qui y passèrent hâtivement : Théophile Gautier, qui, cependant, eut çà et là le sentiment de certaines tristesses, Henri Regnault, notateur d'apparences.

Il faut aller voir les impressions de M. Rusinol. Elles ont l'intérêt des émotions neuves et profondément vécues. Elles plairont peu aux gens superficiels, mais les autres, ceux qui pensent, y retrouveront expliquée cette oppression douloureuse qu'ils ressentirent naguère lorsque des spécimens d'art ou de littérature espagnols leur furent révélés.

Charles Saunier

EXPOSITION DES ŒUVRES DE F. MAGLIN (2)

L'Orléanais : automne souffrant, hiver perclus, sur le plus aimable-

(1) A *l'Art Nouveau.*
(2) Salon des Cent, à « *La Plume* ».

ment rustique des paysages français; lui — le peintre — œil et cœur réveillés par la bise aiguë, s'alarme: à l'aise dans sa campagne endolorie et dolente des cinglements du froid, il s'alarme pour elle; son effusion s'empresse comme auprès d'une jeune sœur malade; accumule les menus soins, étire le brouillard en couverture moelleuse, translucide; suspend le givre en fleur aux squelettes des arbres, donne un sens à la lenteur des feuilles jaunies, leur lenteur à tomber leur chute résignée, amoncelle ces feuilles, et les herbes sèches, en oreiller douillet à la terre gercée, imprègne le décor du demi-jour diffus qui filtre aux alcôves des malades, à travers les hauts rideaux blancs des brumes laiteuses. Ajoute-t-il, donc, imagine-t-il? non; et ne compose pas même, et ne fait pas tableau. Seulement, l'attendrissement imbibe cet œil devant les aspects, et leurs vicissitudes, de *son* « patelain ».

Plus me plaît le séjour qu'ont basty mes ayeux...
Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine...

Vers presque d'un « pays », pour le presque même terroir, et sous le même attendrissement filial : cette peinture les chante à mi-voix. — Et tellement l'homme est l'homme de cette terre, — (affable campapagne ligérienne, douce, un peu sèche, aisément monotone dans sa modestie, n'était son bouquet spirituel et naïf : bosquet qui appelle plutôt que l'Eglogue la| Pastoral), — tellement de cette terre, que les flamboiements du soleil, les éclairages directs qui éteignent ces sites apeurés par les émotions excessives, intimident l'œil du peintre, calcinent sa couleur; sa belle ardeur fige, son pinceau « voit » trouble. Dans le somptueux chaos de lumières et de couleurs il vacille, ne retrouve plus l'harmonie : sa palette est pour les aspects frissonnants de la nature, parent de Sisley et de Cazin avec le bon fumet local; et de son buisson le chanteur ravi.

NATURES MORTES DE TOURILLON, PAYSAGES DE LÉO GAUSSON (1)

Des oignons, des fromages, des raisins, des oignons... c'est exact et précis comme les gravures coloriées d'un livre d'histoire naturelle : et aussi froid; quant à Chardin, dont on parle, beaucoup, en ce moment, et à Cézanne, dont on parlera, ils ne comprenaient pas de même façon la « nature morte » — ni la peinture...

Des paysages de M. Léo Gausson on ne sait que dire : il est évident que cet artiste cherche sa main, avec patience, et qu'il se conquiert pas à pas, toile à toile; qu'il continue d'évoluer d'un « impressionnisme », c'est-à-dire une vision analytique, hésitant, vers des fixations synthétiques; les plans s'étagent un peu durement, en

(1) Fumoir du *Théâtre-Antoine*.

décors de théâtre, mais les notations de nuages ensoleillés ont déjà la franchise, avec quelque souplesse.

EXPOSITION DES PRIX DE ROME A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

La section d'Architecture présentant les travaux de concours de toutes ses années, invite à juger d'ensemble et l'enseignement et les résultats. Première année : une façade d'hôtel du XVIe siècle « avec tribune ». On s'émerveille à l'érudition comme à l'habileté pratique des concurrents ! tapisserie, costumerie autant qu'architecquerie, ils savent tout... du XVIe siècle. Troisième année : Abside d'une basilique néo-premier-christianisme ; et ils savent également tout, tout ce qu'apprennent les livres : c'est aussi peu religieux que possible, aussi érudit et aussi peu ecclésial qu'un Saint-Pierre de Montrouge ou qu'un Saint-Vincent de Paul, ou qu'un Sacré-Cœur de Montmartre, et autant inesthétique. Deuxième année : Usine pour un secteur électrique; de la brique avec des grandes cheminées; quelques audacieux s'enhardissent jusqu'aux fermes métalliques — ah ! si l'on pouvait introduire les Ordres de Vitruve ! — On ne peut pas : ils sont perdus. Un prix de Rome de l'autre année envoie son pensum, de là-bas : la reconstitution de l'Acropole d'Anxur, près de Terracine : chef-d'œuvre de documentation et d'ingéniosité — quel tire-lignes ! quelle bibliothèque ! — Avec tant de basiliques, et d'hôtels du XVIe, et d'acropoles ressuscitées, de quelles sublimes maisons ouvrières et idéales villas bourgeoises, et ineffables usines — (ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales !) — ils nous vont doter, ils nous ont doté !

En effet, nécessairement. Voici les lauréats de l'instant. Thème, une Banque d'État : la plus immédiate actualité, peut-être destiné à la reconstruction de Notre Banque de France ; les candidats ne faillent pas à manifester comme ils ont attentivement ingéré les préceptes de leurs professeurs, et qu'ils n'ont pas perdu leur temps. Tous les styles ? ils y sont; si inextricablement enchevêtrés et fondus qu'il est malaisé d'en surprendre un, l'incohérence et l'absence de style constituant le style contemporain; M. Senès s'étant, seul, à propos souvenu des heureuses, des commodes dispositions qu'offrent les halls des grandes banques particulières, ayant isolé les services, éludé l'encombrement, dessiné une façade noble, majestueusement architecturale, et de quelque nouveauté, passe troisième et dernier. — Aux jeunes peintres, ce sujet terrible, découpé dans *Rolla* :

Hercule fatigué de sa tâche éternelle.
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.

Un artiste de génie tremblerait : eux point; le Grand-Prix

M. Roger, traîne, raide, son Hercule d'acajou, aux yeux de verre, aux éléphantiasques bras, antique des Beaux-Arts, entre une vertu navrée, issue de *l'Apothéose d'Homère* par l'opération de Gleyre, et une grasse, malpropre fille, nue, vautrée : c'est atroce.

Le second, M. Guétin a bien su élever celle-ci jusqu'à une courtisane (drapée des gazes de Chaplin!) et son geste, de l'appel direct, grossier à l'invite voilée qui veut au moins séduire; mais sa Vertu (laquelle passe, s'en va : attire donc — ceci est bien), répète la même courtisane : filles de Gérôme et Baudry; comme l'Hercule, qui est quelque ami d'Alcibiade, d'ailleurs moëlleux, et construit; mais, quelles couleurs de chromo!

Jacquot-Detrêince, tenta sortir de ces vulgarités, et transposer : initiative! classé dernier. Il expose son prix de Torse, et retombe au paquet de suif : ils ne peuvent plus travailler d'après nature! — Les statuaires (le Premier Deuil de Barrias, réédité en bas-relief), commettent des vignettes mélodramatiques, avec Eve plus cadette d'Abel — et *pas de plans!* (1) Comme de juste, M. Bouchard, s'efforçant d'être simple, et presque poignant, passe troisième. Les médaillistes (L'Homme et le Serpent, de La Fontaine), eux, se comportent en statuaires et donnent des bas-reliefs très anatomiques, surchargés de détails et d'intentions, veufs d'invention. Et tout cela s'harmonise si bien avec les désolantes copies de Michel-Ange et Raphaël, qu'envoyèrent de là-bas leurs anciens, et qu'ils recopient, et qu'ils recopieront, et qu'ils renverront, et que recopieront et renverront leurs cadets, ceux qui torturent des nez d'après la bosse, et des oreilles...

FÉLICIEN FAGUS

(1) Pourtant, le premier deuxième, M. Terroir, enveloppa ses trois corps dans une seule, une belle ligne, qui fait espérer?

La Quinzaine dramatique

Athénée-Comique. **L'Amour pleure et rit,** comédie en trois actes de M. Auguste Germain. — *Palais-Royal.* **L'Elu des Femmes,** pièce en quatre actes de MM. Pierre Veber et Victor de Cottens. — *Gymnase.* **Un Ennemi du Peuple** d'Ibsen.

Sous le nom d'Athénée-Comique, préféré à celui de Comédie-Parisienne, qu'inaugura Koning, que reprit M. Burguet pour quelques soirées fructueuses et que les cochers commençaient à retenir, le minuscule théâtre de la rue Boudreau a rouvert ses portes par les soins d'une direction nouvelle. Cette ogresse de petite scène fait de directions nouvelles une consommation vraiment prodigieuse. Espérons que la voilà gorgée et que M. Abel Deval, avec la troupe qu'il nous présente et le bagage dramatique qu'il ne peut manquer de nous réserver, lui paraîtra une chère suffisante. La troupe a paru plus que sortable ; quant au choix des auteurs et des ouvrages, pourquoi n'avoir point confiance en M. Deval, dont on put apprécier, comme artiste, le zèle et l'habileté ? Il faut en tous cas lui donner du temps et ne pas lui tenir rigueur d'un premier échec, qu'aussi bien une presse exceptionnellement favorable voulut bien enregistrer comme un succès.

Dans *l'Amour pleure et rit,* M. Auguste Germain a sans doute voulu peindre un monde à part, fait de deux éléments, l'un très provincial, l'autre « très parisien », et où la grossièreté de l'un se rachète par la parfaite insignifiance des deux. Contre la moindre ingéniosité d'exécution l'auteur s'est soigneusement mis en garde : ayant fait choix d'une fable suffisamment incolore il s'est plu à la relever par des rustauderies tout à fait imprévues. Pour le dialogue proprement dit, M. Germain a voulu faire mieux encore : il s'est attaché à reproduire avec exactitude ce qu'il y a de foncièrement terne et de sinistrement oiseux dans la conversation dite « bien parisienne ». C'est d'un bout à l'autre un étincellement de niaiserie, un feu roulant de platitudes. Peut-être le public n'est-il pas mûr pour goûter une ironie à ce point voilée. Cette ironie ne perce pas assez dans le jeu des acteurs, qui donne au texte de M. Germain une apparence d'éclat : en particulier M. Noblet n'a pas craint de demeurer lui-même et se divertir pour de bon.

MM. Pierre Veber et Victor de Cottens ont fait représenter au Palais-Royal une fantaisie électorale. Ce thème, qui ne réussit pas à inspirer Flaubert, n'a pas fourni à MM. Veber et de Cottens une matière comique suffisante au développement de *l'Elu des Femmes.* Non qu'y fassent défaut les péripéties ; mais on leur eût souhaité plus d'à-propos et, tout de même, plus de tenue. M. de Cottens ne nous

avait point habitués à une inspiration bien châtiée ; mais de M. Pierre Veber, qui signa tant d'œuvres délicates, nous avions lieu d'espérer davantage. Ces espérances ne furent pas déçues par un premier acte de vive allure ; dès le second le train bifurque, pour devenir fâcheusement omnibus, avec stations prolongées aux facéties antiques et délaissées. Soudainement jaillit une trouvaille authentique, le dialogue se fait alerte ; à peine eut-on le temps de sourire que resurgit d'un portant le cortège des vieilles redingotes Palais-Royal. Quel besoin avaient les auteurs de faire appel à de si piteux auxiliaires? Ce sont eux qui amusent le moins et le sacrifice fut à tout le moins inutile. Sans doute un peu déconcertés, comme nous-mêmes, les comédiens n'ont point paru retrouver leur verve coutumière.

Quinzaine médiocre, on le voit, en tant que dramatique. Il s'y est pourtant produit un événement plus significatif que telle première : la reprise par le Gymnase de *Un Ennemi du Peuple* d'Ibsen. Evénement, en effet, que le choix de ce pur et vigoureux drame comme spectacle d'ouverture d'un théâtre naguère voué aux pires turpitudes. Très convenablement interprété, *Un Ennemi du Peuple* a duré une quinzaine de soirs. Il n'en fallait pas plus. Une pareille œuvre n'a que faire de consécrations officielles, encore moins de l'enthousiaste accueil de la foule qui aussi bien en démentirait le haut sens. Même il ne messiérait pas que, parmi les pierres lancées aux carreaux du docteur Stockmann, quelques-unes partissent de la salle.

ALFRED ATHYS

Musique

TRISTAN ET YSEULT

Après les triomphes dont bénéficièrent, ici, *Lohengrin*, *la Valkyrie*, *Tannhaeuser* et *les Maîtres Chanteurs*, il n'y avait guère à redouter que les parisiens fissent grise mine à *Tristan et Yseult*. Cependant, il était intéressant de constater le degré de chaleur de l'accueil fait à l'éblouissante réalisation du beau selon l'idée de Wagner. Cet ouvrage d'idéale signification artistique, le plus magnifique hosannah d'amour qui ait été jamais entonné, allait-il être compris ? En saisirait-on la splendeur souveraine, la géniale universalité ? L'amour criant en scène l'infinie profondeur de sa douleur bienheureuse ; ces êtres enlacés souffrant avec délices en leur humanité exaspérée et aspirant violemment vers l'au-delà de la vie ; cet orchestre-océan, réfléchissant toutes les couleurs, changeant d'aspect à tous instants, où l'immense vague de passion tantôt déferle rugissante, tantôt, apaisée, chante, en bouillonnant harmonieusement, ne feraient-ils pas reculer d'effroi les gens habitués aux fadeurs des chantres renommés de l'amour ?

Tout s'est passé le mieux du monde. Et, le premier soir, nul n'aurait osé avouer n'avoir pas pénétré les moindres intentions du maître, ne s'être pas élevé jusqu'au faîte suprême de sa pensée. Au reste, qui se permettrait, actuellement, de ne point se pâmer en entendant seulement prononcer le nom, autrefois ridiculisé à merci, de Richard Wagner ?

Donc le drame de *Tristan et Yseult* a jeté dans des convulsions d'admiration une élite enfiévrée par la sainte religion du beau en art. Et, il faut le proclamer : jamais enthousiasme plus sincère et plus spontané ne se manifesta à aucune époque, dans aucun théâtre de notre cher Paris.

Quel pur sentiment de fierté n'éprouve-t-on pas en songeant que l'on appartient à un pays qui découvre et acclame le plus radieux des chefs-d'œuvre à peu près cinquante après son apparition.

Vouloir parler, aujourd'hui, de *Tristan et Yseult*, c'est, volontairement, s'exposer à rabâcher ce que livres. brochures, études, articles, clamèrent sur tous les tons. Tout a été dit sur Wagner et particulièrement sur *Tristan et Yseult*. Ce prodige d'art a tant fait couler d'encre, tant fait éclore de volumes, tous plus documentés les uns que les autres, que la matière est complètement épuisée. Aussi, je me garderai bien de tomber dans les redites inévitables et de me donner des airs d'érudit en empruntant à celui-ci et à celui-là des renseignements, des citations, des mots caractéristiques.

Je l'ai constaté, le succès, le premier soir, fut énorme. Ce succès

est-il de nature à satisfaire entièrement les vrais admirateurs de *Tristan et Yseult ?* Je n'oserais pas me prononcer pour l'affirmative.

M. Lamoureux, avec la belle foi et l'art qui exalte sa soixantaine, a tout fait pour donner de *Tristan et Yseult* une exécution parfaite. Son orchestre fut supérieur. La mise en scène, les décors, les costumes, les groupements, l'arrangement général méritent d'être loués sans restriction. Malheureusement, l'interprétation laisse à désirer et ne sert pas l'œuvre. *Tristan et Yseult* sans Tristan et sans Yseult, ce n'est pas cela. Ah ! parbleu, la difficulté n'est pas mince de trouver des artistes qui soient de taille à se mesurer avec de pareils personnages.

En Allemagne, si l'on rencontre une Yseult comme Rosa Sucher, il n'y a pas eu de Tristan, depuis Schnorr, à qui Wagner consacra plusieurs pages en ses *Souvenirs*. Pourtant, pour imposer un ouvrage comme *Tristan et Yseult* à l'admiration de notre public, l'on ne peut se dispenser de posséder un Tristan et une Yseult. Il faut que les artistes choisis donnent l'impression des personnages. Sans Tristan et sans Yseult, adieu l'illusion. De M. Gibert, inutile de parler. Ce brave garçon a surmené sa bonne volonté sans résultat appréciable. Il a mené le rôle tant bien que mal jusqu'au bout ; c'est tout ce qu'on pouvait raisonnablement exiger de lui.

Pour Mlle Litvinne, qui est femme de talent, et pour laquelle on se sent volontiers pris de tendresse tant on sent chez elle le désir de se surpasser elle-même, elle n'est pas Yseult. Je n'insiste pas sur le côté plastique du personnage, qu'elle est dans l'impossibilité de rendre. Mais comment espérer d'une chanteuse correcte, sans fougue, pétrie de jolies qualités, mais sans ligne et sans envergure d'aucune sorte, comment espérer la sensation nécessaire ? Certes, la voix de Mlle Litvinne est charmante et elle sait s'en servir, notamment au premier acte, pour faire de gentils effets qui sentent l'opéra-comique. Seulement, l'ensemble de son intèrprétation n'a ni ampleur ni grandeur.

Si nous n'avons eu ni Tristan, ni Yseult, nous avons eu Brangæne. Et un Brangæne superbe. Quelle artiste que Mme Bréma ! Celle-là n'a pas besoin de faire violence à sa nature pour incarner les personnages de Wagner. Elle semble née pour cela. Quelle noblesse d'attitude ! Quelle beauté de gestes ! Son chant se ressent de l'habitude allemande qui consiste à prendre la note en-dessous ; c'est une faiblesse. Mais quelle fière allure elle imprime au personnage ! Comme le rôle est compris, fouillé et rendu ! MM. Vallier et Saimprey sont à peine suffisants en Marke et en Kurwenal.

Ces représentations de *Tristan et Yseult* marquent-elles l'apogée du mouvement wagnérien en France ou le commencement de sa décroissance ? Qui sait ? Allons-nous assister à la naissance d'un autre mouvement ? Peut-être. J'attends l'effet que produira la *Prise de Troie* à l'Opéra. Si cette œuvre réussit, il n'y aurait rien d'extraor-

dinaire à ce que la mode prît Berlioz sous sa protection. A moins que sa qualité de Français ne nuise par trop au pauvre grand Berlioz.

DAPHNIS ET CHLOÉ

Comédie lyrique en trois actes de MM. JULES ET PIERRE BARBIER ; musique de M. HENRI MARÉCHAL.

Le conte délicieux de *Daphnis et Chloé* a peu inspiré les musiciens. A peine peut-on citer une pastorale jouée vers 1747 à l'Académie royale de musique, un petit acte de douce parodie d'Offenbach, et une courte pastorale de M. Büsser, représentée récemment à l'Opéra-Comique. Le fait devait être signalé, car si thème prête à l'enrichissement musical, c'est assurément l'histoire des innocentes amours de Daphnis et Chloé passant leur jeunesse hésitante à cueillir des fleurs, à jouer de la flûte et à « se baiser naïvement jusqu'à la nuit close » au milieu des chèvres bondissant, sautelant et bêlant.

Pour traiter un semblable sujet, il ne faut pas en rétrécir les proportions et s'en tenir à l'anecdote licencieuse. Il est indispensable de l'aborder franchement, de lui conserver son atmosphère embaumée de jeunesse, d'en dégager la vie générale, l'humanité qui s'y affirme partout dans un débordement de nature.

Le livret de MM. Jules et Pierre Barbier déconcerte et attriste. C'est un attentat commis de sang-froid sur une œuvre consacrée. Dans ce livret on cherche vainement la trame du conte. On voit bien un berger et une bergère ; mais qu'ils sont fades et ennuyeux en leur puérilité exagérée ! Lycénion ayant disparu pour ne pas effaroucher les pudeurs de l'austère public, la nymphe Echo la remplace avantageusement.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse.
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse,

et même une nymphe complaisante qui joue le rôle d'initiatrice. Il paraît que ce qui eût été indécent venant de Lycénion est d'une chasteté parfaite dès l'instant où la nymphe Echo en prend la responsabilité. Il est avec l'immoralité des accommodements. Et ce n'est pas pour rien que certains ouvrages sont qualifiés opéras *comiques*. On trouve aussi dans le livret en question un vieillard d'allures bizarres, déambulant à travers les scènes, sans nécessité d'ailleurs, lequel se trouve être le dieu Pan, au dénouement.

En un mot, tout est travesti de la façon la plus burlesque, la plus poncive et la plus inattendue. A quoi bon prendre *Daphnis et Chloé* comme sujet initial ? Puisque MM. Barbier avaient l'intention de s'abandonner au plaisir de l'invention, ne valait-il pas mieux édifier, combiner une machine quelconque ? Quand on touche à une œuvre que l'âge rend vénérable, le respect s'impose.

Une note, publiée dans les journaux, après avoir charitablement averti la critique, toujours un peu sotte, que *Daphnis et Chloé* n'avait

aucun rapport avec *Tristan et Yseult*, constatait que *Daphnis et Chloé* était « une Idylle antique, rose et pimpante, souriante et gaie, où dominent dans l'orchestre les violons, les flûtes et les hautbois ». Et, pour terminer, la note disait : « M. Maréchal ne s'est nullement posé en novateur, et il n'a eu d'autre ambition que celle de plaire au public par des moyens délicats. »

Des renseignements aussi précieux et aussi complets pouvaient à la rigueur nous dispenser de parler de la partition de *Daphnis et Chloé* : il est de toute évidence que la seule personne qui puisse parler d'une œuvre en pleine connaissance de cause, c'est l'auteur.

Je m'en voudrais cependant si je ne reconnaissais loyalement que la critique s'est aperçue, sans trop d'effort, qu'entre *Daphnis et Chloé* et *Tristan et Yseult* la moindre comparaison ne pouvait être établie. Par ce temps d'imitation wagnérienne, c'est quelque chose de rencontrer un musicien qui se résigne à ne côtoyer que Gounod et à ne s'inspirer que de M. Massenet.

On peut être un très brave homme et ne pas être un novateur. M. Maréchal le prouve une fois de plus. De « l'Idylle rose et pimpante, souriante et gaie », que dire, sinon que ce sont précisément les qualités roses, pimpantes, souriantes et gaies qui font le plus défaut? Il ne pouvait guère en être autrement avec le livret que M. Maréchal tenta de mettre en musique. Si, souvent, un sujet porte un musicien, parfois le livret paralyse le musicien. Non que je veuille insinuer par là que la partition de M. Maréchal soit dénuée de mérite en son charme incolore.

On y trouve de gentils coins de musique. Le premier chœur, de tonalité aimable, d'accent tiède ; le duo de Daphnis et Chloé, avec sa phrase « Dors ma Chloé », pas très neuve sans doute ; le prélude du deuxième acte qui fait songer involontairement à *Philémon et Baucis ;* un autre duo évoquant le souvenir de *Roméo et Juliette ;* un air de Dryas, etc., — sont des morceaux agréables. L'ensemble est gris et languissant.

Le Lyrique a monté très suffisamment la « comédie lyrique » de *Daphnis et Chloé*. Les décors sont charmants ; la mise en scène est ce qu'elle devait être ; l'orchestre et les chœurs ont eu des hésitations que je leur pardonne de grand cœur. Parmi les interprètes : Soulacroix, Bourgeois (chanteur pas maladroit du tout), Mlle Leclerc et Mlle Frandas au rire étincelant. Quant à Mlle Richard, elle chante faux avec une conscience surprenante.

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

MARCEL BOULENGER : **Le Page.**

Lucien Lorédan, le petit jockey aux cheveux blond de lin, aux yeux scintillants, aux lèvres nues, conquerra-t-il Mathilde Monti, la molle et gracieuse florentine ? Il faut le croire. Lucien lui montra une passion si directe, si résolue, et qui s'embarrassait si peu des mots. Matilda ne pensait point à faire de lui son mari ; elle en fit *son page*. Tout un printemps, elle promena à travers la douce paresse parisienne ce compagnon délicat et dur, qui savait baiser de beaux seins sans aucune appréhension superflue. Mais le malheur fit que bientôt elle dut revenir à sa Florence ; Lucien l'y suivit, grave faute qu'il sentit trop vite et amèrement. A Florence, Mathilde retrouvait sa maison, ses habitudes, ses amies, et le beau lieutenant Luigi Mazzonetta, avec son manteau gris de perle et ses moustaches comme on n'en voit pas. Le brave petit Lucien pleura beaucoup : mais il eut le courage de partir avant que la gêne fût trop cruelle et la désaffection trop profonde. Il préservait ainsi l'avenir ; et, quand un prévoyant hasard eut pour l'automne ramené les Monti sur quelque plage normande, tout près du château romantique où Lucien cachait son chagrin, il ne fallut plus au petit page que l'énergie d'une brève attente, et Mathilde, vaincue, retomba dans ses bras tendus. Luigi Mazzonnetta, il est vrai, revint à son tour ; mais un accident de course, préparé par Lucien avec une cruelle patience, débarrassa pour jamais le jockey blond de son beau rival. Le petit jockey, brave comme toujours, avoua son crime à Mathilde, qui pardonna ; les Florentines, vous le savez, pardonneront toujours un crime qu'inspira la jalousie. Pour la vie, sans doute, Lucien Lorédan a conquis Mathilde Monti...



MARCEL BOULENGER

Quant à moi, j'aime cette histoire ; je l'aime d'être si touchante, si vraie, si vive, et si bien contée ; je l'aime de n'éveiller aucun sentiment fade, et de n'animer aucun personnage maladroit. Sa lecture m'amuse et me plaît comme une promenade, comme un voyage, comme une visite à d'agréables inconnus. Toutes les descriptions y sont courtes ; tous les adjectifs en sont justes ; tous les personnages sont piquants et bons. Je n'ai voulu parler que de Lucien et de la tendre Mathilde ; mais vous serez charmés de madame Monti et, mieux encore, de Tof le délicieux gros poète, et de l'oncle Guido, et de Bob le duelliste, et même des petites Ennison. Les tableaux de Paris, de Florence, de la Mer, sont justes, précis, disposés dans une lumière blonde et voluptueuse. A ce livre d'un homme encore si jeune, hors les dix dernières lignes, je ne voudrais pas changer un mot.

En disant mon goût, voici un an, sur *la Femme baroque*, j'avais noté les influences heureuses que M. Marcel Boulenger a subies, les parentés si proches que je sentais à son talent. Avec plus de maturité, avec une maîtrise infiniment plus certaine, *Le Page* m'a rendu mes impressions. Le faire de M. Boulenger est tendre, pénétrant, obstiné ; la chute exacte, imprévue des épithètes et des métaphores relève d'une saveur d'humour la forte structure de son style. Mais cet art d'allonger une observation preste et familière dans une phrase raide, carrée et portant le col un peu haut, rappelle les plus heureux effets de M. Paul Hervieu. Lucien Lorédan, quand il perd mademoiselle Monti et quand son énergie la reconquiert, fait penser au désespoir de Julien Sorel et à ses héroïques stratégies, et d'ailleurs, n'êtes-vous pas heureux de songer que mademoiselle Monti porte le nom sentimental et suranné de Mathilde, tout comme mademoiselle de la Môle, comme la tendre Milanaise que Stendahl chérit jusqu'à sa mort ? Enfin, il faudrait avoir bien légèrement pénétré le talent et la manière inimitable de M. Jules Renard pour méconnaître l'heureuse et profonde impression que M. Marcel Boulenger en a reçue. La manière de M. Renard est inimitable, et en effet, il n'y a point là d'imitation, mais seulement l'admiration, l'affection, l'étude, et surtout, comme je l'ai dit déjà, le même amour passionné des mêmes beautés, des mêmes particularités de la langue. Sans doute M. Renard accrut en M. Boulenger, de son conseil ou de son exemple, l'effort, le scrupule, la joie des satisfactions difficiles et cette tendresse presque animée pour la matière que travaille l'écrivain. Veut-on nommer cela une imitation ? J'affirmerai que c'est alors la plus licite, la plus désirable, la plus féconde. Et elle n'aura pas empêché M. Boulenger de conquérir, dès son début dans les lettres, une physionomie originale et une attitude qui n'est à personne. On aura peine à la définir, car elle est particulière, mais tous les lecteurs du *Page* l'auront sentie et je ne veux pas y insister. J'en dirais volontiers qu'elle est un dandysme, une préciosité retenue, un courage souriant à parcourir des sujets qu'un ridicule trop certain côtoie, une élégance décidée à suivre la corde raide et à tenir le

balancier. M. Boulenger n'est jamais chu; il donne de temps en temps, à ceux qui l'aiment, un petit frisson de crainte qui est une jouissance de plus ; mais cette crainte ne dure point parce que les prouesses de M. Boulenger lui sont naturelles, et que chez lui, l'élégance n'est qu'une simplicité.

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. Mardrus, tome II.

Le second volume des Mille et Une Nuits (je ne m'habituerai jamais au nouveau titre), traduites par le Docteur J. C. Mardrus, vient de paraître. J'ai aimé le premier; j'aime le second; j'aimerai tous les autres. Ce n'est pas un des chefs-d'œuvre de l'humanité, et je serais content de savoir ce que M. Bergeret en pense ; mais c'est la lecture la plus fraîche, la plus candide, la plus voluptueuse qui soit, et le goût de M. Bergeret est le mien. Etant très ignorant, j'ai fait, à travers ces contes exquis, la connaissance d'une civilisation disparue; les Arabes de Bassra, de Baghdad ou du Caire m'ont charmé parce qu'ils sont francs, naturels et simples; et j'ai pu goûter leurs aventures parce qu'ils ne sont pas, au fond de leur cœur, très différents de ce que nous sommes. Ils sont sensuels, avides d'argent, d'une charmante vénalité. Des « adolescentes » belles comme la lune, sitôt entrées dans la boutique des riches marchands, y éprouvent des passions enflammées, et, sous leurs oreillers parfumés on dépose, déjà, des bourses. Un jeune homme, après la mort tragique de son « adolescente », rentre en courant chez elle pour consulter son testament. « Je m'occupai, dit un courtier dans une formule exquise, de vendre toutes mes propriétés sans y rien perdre. »

Mais avec quelle joie, avec quelle candeur ardente ces jeunes gens tous beaux et ces jeunes filles toutes parfaites se voient, se désirent, et se donnent. Je ne sais rien d'une volupté plus libre, plus raffinée, et plus chaste aussi, tant elle est saine et naturelle. Lisez, par exemple, l'Histoire de Ghanem. Et tous ces personnages ne s'abordent qu'avec des vers et des stances, toujours charmants, brillant quelquefois d'une chaude et sombre beauté comme un Cantique des cantiques. Ils dialoguent en vers, discutent en vers, toujours appropriés aux sentiments comme aux péripéties. Je ne connais pas de littérature plus fine en nuances, ni de mémoires mieux ornées.

L'Histoire du Bossu n'est pas celle que je préfère ; les amplifications et les répétitions y sont visibles, les trois récits du courtier, de l'intendant, du médecin évoquent la même étrange mutilation, et les mêmes adolescentes plutôt faciles. Mais l'aventure d'El-Aschar, frère du barbier, est un simple chef-d'œuvre ; et, sur le même thème éternel, je la trouve presque plus amusante et plus fine que Perrette et son pot au lait. L'Histoire de Ghanem est admirable de grâce voluptueuse et de candide libertinage. Et celle de Douce-Amie, toute différente, est charmante aussi, plus unie, plus composée, et où la plus

cocasse fantaisie se voile d'une légère buée de rêve septentrional. Lisez l'Histoire de Douce-Amie...

HUGUES REBELL : **La Câlineuse.**

La Câlineuse, c'est Juliette Fournier, qui aime et qui n'aime point, prend et quitte avec la même sincérité brutale, sème la ruine, la jalousie et le crime, — toujours franche et toujours menteuse, toujours cruelle et toujours câline, aimée jusqu'au meurtre et jusqu'à la honte par ses deux amants. Elle les aima tour à tour, et n'aima personne. Elle fut coquette, brillante, vénale. Sa seule tendresse naturelle fut peut-être pour l'inquiétant petit soldat soldat blond, son frère, ardent, fidèle et battu comme les autres. M. Hugues Rebell a suivi de tous les angles et repeint sous tous les jours cet être vide, mystérieux et terrible.

Se rappelle-t-on *le Calvaire*, d'Octave Mirbeau ? J'ai lu, voilà bien des années, ce roman fameux ; mais il m'a laissé le souvenir persistant des émotions fortes, et je crois que l'héroïne du *Calvaire* n'est pas sans une ressemblance prématurée avec mademoiselle Juliette Fournier. Je souhaite à *la Câlineuse* le même succès qu'à son aînée ; et je crois d'ailleurs fermement que le succès de ce livre sera vif. Le sujet en est attirant ; l'exécution souvent séduisante. Quant à moi, je dois le dire avec franchise, j'ai fait pour le goûter un effort sincère, et je ne puis du tout y parvenir.

La Nichina m'avait laissé une impression de trouble et de gêne. Mais, suivant moi, *la Câlineuse* ne vaut pas *la Nichina*. C'est, en réalité, un roman écrit sans effort et sans travail. J'y vois une apparence d'acuité dans les caractères qui sont superficiels et communs ; le style semble vif et facile, mais son aisance est fort négligée, et trop vite le vernis craque sous le doigt. Le sens du mouvement et de la vie, l'élégance souple du conteur sont, chez M. Rebell, des qualités certaines. Et pourtant ce livre plein d'événements, d'action, de libertinage, de péripéties est presque ennuyeux. C'est que le récit tourne autour des choses sans les saisir, sans les toucher ; il n'y a rien de direct : il est sans vigueur et sans prise. Les tableaux sont nombreux et bien choisis, mais peu distincts. Ce ne sont ni des croquis légers ajustés d'une main rapide ; ni des études sérieuses, solides, riches de fonds et de matières. Il y a dans *la Câlineuse*, comme dans *la Nichina* des dons réels, mais impuissants à animer des événements sans couleur et à varier des caractères monotones. Surtout, j'échappe mal à l'impression de gêne que me laissent cette fausse désinvolture qui sert d'élégance, et le bavardage mou qui tient lieu de philosophie.

Il m'est dur d'écrire ces lignes. Mais M. Rebell avait inquiété déjà ceux qui, depuis longtemps, goûtaient amicalement son talent comme une des ressources sûres de l'avenir ; et ce livre les inquiétera davantage. Ses dons sont assez beaux pour que notre sincérité lui soit due

entière. Et d'ailleurs, dans nos générations, qui nous dira la vérité si ce n'est nous-mêmes ?

LÉON BLUM

LES POÈMES

SAINT-POL-ROUX : **La Dame à la Faulx** (Mercure de France).

M. Saint-Pol-Roux rompt un assez long silence. Sauf un petit drame, *le Fumier*, publié ici même (je ne parle pas de quelques poèmes épars dans les revues), il n'avait rien donné d'important depuis six ans, au moins. Les lettrés se souviennent de son drame, l'*Epilogue des Saisons humaines*, et de quelques belles pages des *Reposoirs de la Procession*. Ils ont mémoire aussi de plaisanteries un peu faciles exercées aux dépens de certaines métaphores de Saint-Pol-Roux, énoncées peut-être sans prudence, c'est-à-dire avec une formidable ellipse entre les termes de comparaison. Mais les rieurs ont rarement raison, dans leur rôle un peu mesquin. En tout cas, disons tout de suite que *la Dame à la Faulx*, tout en donnant, et d'une façon singulièrement haussée, les qualités de son auteur, n'en laisse plus voir les défauts que diminués; non pas assagissement, mais recrudescence des forces. D'ailleurs, cette tragédie, gardée dix ans en portefeuille, a subi certainement la sérieuse et mûre correction du temps, et c'est bien le plus sérieux de ses efforts que l'auteur nous tend en cette tragédie.

Je dis tragédie, parce que l'auteur le veut d'une indication sur sa couverture. Mais s'il existe encore quelque différence entre la tragédie et le drame, c'est un drame que nous avons là, un drame avec des fragments qui donnent l'impression d'un livret d'opéra, comme il en faudrait, écrit en bons vers, et c'est encore plutôt qu'un drame par les larges dimensions, les exigences scéniques et la disposition, ce qu'on pourrait appeler un mystère : vraiment un imaginatif tel que M. Saint-Pol-Roux vaut mieux que la tragédie et ses modernes remaquillages.

Le sujet, c'est que Magnus, beau, jeune, riche, intelligent, génial, plus fort que la mort (il en donne l'illusion au début du drame), ne triomphera pas de la mort, mais qu'au contraire il en contractera un furieux appétit. Le détruisant, la mort triomphera de la vie; mais qu'importe ce triomphe partiel de la mort, car, après Magnus, un autre surgira qui portera les couleurs brillantes de la vie. Qui? mais n'importe qui, un passant qu'on n'a pas vu, un vagabond qui erre là-bas à l'aube, l'aube grise à l'heure de la mort de Magnus, et la voit, cette même aube, en clair et en rose, et chante au loin :

L'aurore est la joue de la vie,
Allons y mettre des caresses.

En détail : Magnus, habitant de la Vallée heureuse, doit épouser

Divine, la plus belle fille de la vallée, qui fut sauvée miraculeusement par un vieil astrologue, en ce temps où une épidémie terrible dévastait la contrée. Depuis cette naissance, le malheur et la mort ont fui de cet heureux pays, où les vieillards sont très vieux et les jeunes gens gais, comme de l'ignorance du malheur. Au moment où Magnus va épouser Divine, le Destin a réfléchi qu'il s'était écoulé un trop grand temps de bonheur, qu'il est *l'heure* que le malheur revienne, et le poète symbolise cela de fort belle façon. Durant que les Heures de joie sonnent les cloches de la tour, les Heures de peine ont réfléchi qu'il était temps de profiter de leur distraction, et elles grimpent comme des crabes à la tour pour en débusquer les sonores Heures gaies. De sorte que, si ce drame était représenté, on verrait par quelque artifice de scène, pendant que toute la joie occupe toute la scène, au fond du décor, la douleur sournoisement sous ses formes de larves se préparer à dominer. La chose est saisissante et belle. Durant ces cérémonies, Magnus lance un défi à la mort d'interrompre son bonheur. La foudre tonne, brise des vitres, l'aveugle presque : on a senti l'approche de la mort un instant. Puis Magnus s'en retourne à la ville, où il étudie à l'Université, avec ses compagnons. Ils chevauchent, ils s'égarent, ou mieux des gnomes égarent Magnus et l'envoient à un vieux château où se trouve, avec ces gnomes, esprits de malice, ses serviteurs, la Dame à la Faulx, la Mort. Magnus frappe à la porte, il demande à se reposer. La Mort lui répond par de sinistres quolibets sur le repos qu'il obtiendrait chez elle, et, un instant désarmée par tant de force de vie et de beauté, elle est sur le point de pardonner à sa rivale, la Vie. En hommage à la beauté, elle laisse échapper Magnus; un cœur lui naît, joliment symbolisé par une fauvette qui est entrée dans la cage creuse de son torse et y demeure.

Cela m'a mis un cœur naïf en la poitrine,

dit-elle. Mais Magnus veut rester, la prend pour une vieille sorcière, un *fagot de diables*, veut la brutaliser, la frappe d'un grand coup de poing qui fait s'envoler la fauvette et les instincts doux, et c'est la Mort tout entière qui se retrouve et le terrasse. Pourtant, elle ne fait que l'humilier, voulant tirer de lui une éclatante et terrible vengeance.

Pour cela, elle apparaîtra à Magnus sous la forme d'une femme splendide et terrible, vêtue de noir, de nuit et de mystère, se promettant, se refusant. Les nains, ses serviteurs, ont magiquement accumulé sur elle tous les éléments de la beauté, et Magnus, pour elle, manquera les honneurs, ne se donnant même plus la peine de les rechercher, ne reconnaîtra plus Divine, l'humiliera, la battra devant sa rivale. Une belle scène se présente, où Magnus sent le parfum venu de son aimée et son pressentiment, se retourne pour la serrer dans ses bras et se trouve devant un cercueil de jeune fille. Il y a là une très curieuse chanson psalmodiée qui fait corps avec le texte et l'al-

lure du drame. Enfin, Magnus, durant que la Dame à la Faulx costumée en Folie, entraîne sur ses pas toute la ville mise en folie d'elle, les hommes courant pour la voir, les femmes courant à la débauche, rejette définitivement sa fiancée, qui accepte, comme un bienfait, la mort des doigts de la Dame à la Faulx, et finit, ivre, par se trouver couvert d'un suaire qu'il prend pour un manteau de fête, en face de la prostituée de la ville, la Truie, qui seule reconnaît la lugubre nature du manteau qu'il porte. C'est d'ailleurs, à cette heure-là, la seule personne vertueuse de la cité, pleine de fous attirés par les nains, où Magnus va jeter la mort et l'incendie. Et alors que Divine est morte, la ville détruite, les amis de Magnus tués, que Magnus garrotté a été lapidé et que son sang coule, sa sombre aimée le vient détacher et l'emmène au rendez-vous d'amour, qu'elle lui a promis et qui est son tombeau. Là, elle le dépouille de toutes ses fiertés, car Magnus pour ne pas mourir s'humilie, puis le tue, mais la vie au loin, comme nous l'avons dit, chante avec le vagabond qui passe.

Telle est, en ses grandes lignes, cette œuvre forte, touffue, capricieuse, où alternent des scènes tragiques, des strophes lyriques, des scènes comiques, un peu bizarrement, où passent des reflets d'influences, mais où aussi se démontre une forte personnalité. C'est évidemment peu jouable, et cela donne l'impression d'un poète dramatique. C'est confus parfois et, dans les lignes générales, singulièrement précis. Il y a des gongorismes et des entortillages à côté de strophes simples et belles, il y a du chaos à force d'abondance, et tout est en ordre, si l'on admet la façon de procéder de l'auteur. C'est une œuvre forte, intéressante, touffue, contrastante, bizarre. Il faut la lire.

Iwan Gilkin : **Prométhée** (Collection des poètes français de l'étranger, Fischbacher).

Le Prométhée de M. Iwan Gilkin est né à Bruxelles et s'exprime en vers libres ; *mais* libres de façon modeste, non pas comme le dit en une éloquente préface M. Georges Barral, auteur de l'*Epopée de Waterloo* et membre de l'Académie de Metz, et peut-être un peu éditeur de la collection des poètes français de l'étranger, *mais* libre non pas comme le vers désarticulé, incohérent, inharmonique des vers libristes actuels, *mais bien* à l'instar du vers libre souple, charmant, sonore, harmonieux, etc., de Corneille, Racine, etc... Il est fâcheux que M. Iwan Gilkin, qui dans un post-face nous explique son cas poétique, se soit fait agrémenter d'une préface qui dénature son dire d'une façon peu polie pour les poètes à la technique de qui il rend visite. Mais comme rien au monde n'est moins important que l'avis de M. Georges Barral en matière poétique, nous ne nous y arrêterons pas, et, franchissant ce liminaire, disons à M. Gilkin, personnellement, que tout en étant très honoré des constatations qui après, de minutieuses recherches, l'ont amené à admettre certaines de mes plus anciennes idées, n'étant point surpris du pavillon grand siècle déployé à ce propos (c'est une cou-

tume), je ne ne trouve pas. c'est mon droit de critique, que M. Gilkin ait rebouté le vers libre, et lui ait assuré la stabilité qui, à son compte, manque aux poètes symbolistes. Nul doute qu'une seconde étape amènera M. Gilkin à se passer de cette stabilité. Est-ce à cause d'elle, est-ce parce qu'il est à ses débuts dans sa carrière de vers-libriste de forme nouvelle, qu'il fait regretter parfois sa forme ancienne, en ce qu'il arrive à force de stabilité et même de carrure à donner parfois, et même fréquemment, l'illusion du vers d'opéra-comique, chose fâcheuse en l'occurrence.

Pour le fond, ce *Prométhée* est un honnête effort. Il y a là de l'Eschyle et du Gœthe, comme l'indique d'ailleurs l'auteur.

Il y a, lui appartenant en propre, cette idée de réconcilier Prométhée avec le Zeus, qui n'est plus le Dieu terrible, mais bien la nature entière, et avec Hermès, qui devient le Sphinx (ne fût-il pas Trismégiste).

Il y a au début du poème deux jolies idées : l'une de faire naître à la vie les statues que dresse Prométhée par l'amour de leur créateur, et c'est d'un baiser de Prométhée que naît Pandore. La seconde c'est d'attribuer la trouvaille du feu à la douleur de Prométhée devant les terreurs de l'homme durant la nuit et surtout à ce qu'un loup a durant la nuit déchiré un de ses fils. Alors Minerve apparaît et lui donne le moyen de faire le feu à la façon des sauvages. Il est assez beau d'avoir montré Prométhée suivant les conseils de Minerve, tout en sachant qu'il en souffrira cruellement. Mais si Zens est le dieu bon que M. Gilkin nous montre en un monologue de ce dieu, on ne voit pas pourquoi il torture ainsi le Titan sur une simple réquisition de Némésis.

Malgré les qualités qu'on est habitué à trouver chez M. Gilkin, on est étonné que, se mesurant avec un pareil sujet, il n'en ait point tiré une œuvre meilleure.

Francis Jammes : **La Jeune Fille nue** (l'Ermitage).

C'est un charmant poème plein de beaux paysages d'ombre et de soleil. Si nous ne nous y arrêtons pas davantage, c'est que nous comptons bientôt le retrouver dans un recueil des derniers poèmes de Francis Jammes.

Maurice Olivaint : **Fleurs de Corail** (Lemerre).

C'est un propos courant des Sans-Patrie et des Anglais que celui qui affirme que le Français ne sait pas coloniser, ou que s'il le sait, il possède une administration qui lui ligotte ses facultés de bandelettes si étroites, qu'il colonise ni plus ni moins qu'une momie. Quelles attaques basses et dénuées de vraisemblance subit notre Administration ! Non seulement elle donne aux colonies, des soldats et des ingénieurs, encore elle les dote de fonctionnaires lettrés, poètes éprouvés qui puissent par des descriptions bien faites augmenter leur réputation de beauté.

M. Maurice Olivaint, un des très rares lettrés de langue française qui vivent en Océanie, nous apporte ses Fleurs de Corail un peu trop régulières et, pour suivre ses comparaisons, madréporiques. Il semble que ce vers un peu engoncé n'est pas le meilleur instrument pour peindre les fluidités et les danses de Tahiti, et les paysages calédoniens. Il est vrai qu'en Calédonie M. Olivaint ne peut s'empêcher de penser à Saint-François-d'Assises et de le sculpter de vers solides. Son livre n'en donne que plus l'impression de la transplantation. Il est intéressant en lui-même et curieux comme document sur la psychologie du Français artiste et colonisateur.

GUSTAVE KAHN

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Eugène Vernon : *La Demeure Enchantée*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Emile Zola : *Fécondité*, Fasquelle, 3 fr. 50 — Maurice Beaubourg : *Les Joueurs de boules de Saint-Mandé*, Simonis Empis, 3 fr. 50 — Ossip Schubin : *Zinka* (traduit de l'allemand par Mme Ch. Laurent), Ollendorff, 3 fr. 50. — Luis d'Herdy : *L'Homme Sirène* (avec quarante dessins par Henri Thomas), Girard et Villerelle, 3 fr. 50. — André Beaunier : *Les Dupont-Leterrier (Histoire d'une Famille pendant l'Affaire)*, Société libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50. — Louis Couperus : *Paix Universelle* (traduit du hollandais par L. B.), Plon, 3 fr. 50 — Raoul Colonna : *L'Heure de l'Amour*, A. Charles, 3 fr. 50. — Pierre Gauthiez : *La Dame du Lac*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Adolphe Retté : *La Seule Nuit*, La Plume, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny : *Le Roman d'un Cycliste*, Plon, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Fernand Henry : *Les Sonnets de Shakespeare*, traduits en sonnets français, avec texte anglais, introduction, notes et bibliographie, Ollendorff, 10 fr. — Robert Morvan : *Mon Ame*, Girard et Villerelle, 3 fr. — Clovis Hugues : *La Chanson de Jehanne Darc*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Laurent Tailhade : *A travers les Grouins* (Frontispice de Léandre), Stock, 2 fr. — Louis Raymond : *Sur les Chemins du Crépuscule*, Mercure de France.

THÉATRE. — Jean Thorel : *Le Chemin des Ruines*, Flammarion, 4 fr. — G. Fabius de Champville : *Petits Hommes et Grands Cœurs*, saynète, F. de Launay, 1 fr.

CRITIQUE. — Catulle Mendès : *L'Œuvre wagnérienne en France* (*Tristan et Yseult*), Fasquelle, 1 fr. — Albert Soubies : *Histoire de la Musique (la Suisse)*, Flammarion, 2 fr. — E. Marguery : *L'Œuvre d'art et l'Evolution*, Alcan, 2 fr. 50. Saint-Georges de Bouhélier : *Les Eléments d'une Renaissance française*, La Plume, 3 fr. 50.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *Ballada do Enforcado*, original inglez de Oscar Wilde, traducçao de Elysio Carvalho, Rio de Janeiro, Edicçao do Brazil Moderno. — Fritz Stier-Somlo : *Aus der Tiefe*, Gedichte, Berlin, Joh. Sassenbach, et Paris, Le Soudier, 1 mark. — Johann Sassenbach : *Die Freimaurerei, ihre Geschichte, Thaetigkeit und innere Einrichtung*, Berlin, Joh Sassenbach, et Paris, Le Soudier, 30 Pf.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Autour de Tristan et Iseult

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE DE WAGNER

La première représentation de Tristan et Iseult *eut lieu, à Munich, le 10 juin 1865. Trente-quatre ans après, le 28 octobre dernier, M. Charles Lamoureux en donnait la première parisienne au Nouveau-Théâtre.*

Je voudrais, à cette occasion, essayer de faire revivre les circonstances dans lesquelles se produisit la sensationnelle première munichoise et de surprendre un peu de l'intimité psychologique du Maître, à l'un de ses moments les plus décisifs. Car c'est en 1864-1865 que se placent trois événements des plus importants de sa vie : la représentation, pour la première fois, d'une de ses œuvres, à peu près selon ses idées théoriques ; la protection et l'amitié du roi Louis II de Bavière ; enfin, les premières manifestations de son amour pour celle qui devait devenir sa seconde femme.

Sur ces événements, j'ai quelques documents encore inédits : des lettres de Wagner à Auguste Gasperini, des lettres de celui-ci à Léon Leroy, les unes et les autres datées de Munich. Elles apportent quelques clartés, et méritent de sortir du reliquaire que la piété du père de l'auteur de ces lignes leur a fait.

Ces lettres de Wagner sont écrites en français — un français incorrect, avec des germanismes qui lui donnent un certain charme de naïveté. Elles sont simples, sans apprêt, un peu dans le genre de celles qu'il écrivit à Uhlig. C'est du Wagner passionné, maladif, pessimiste. Il est souffrant, mais cependant merveilleusement volontaire et décidé.

Gasperini, l'un des correspondants de Wagner, est bien connu : c'est l'auteur du premier livre écrit en France sur l'auteur de Tristan ; *il parut en 1865 sous ce titre :* La Nouvelle Allemagne musicale. Richard Wagner. *C'était le commencement d'une bibliothèque internationale devenue depuis gigantesque. Il fit, avec Léon Leroy, d'innombrables articles de propagande dans les journaux du temps, le* Figaro, *la* Liberté, *la* France, *le* Ménestrel, *le* Nain Jaune ; *ils fondèrent tous deux un journal pour soutenir la nouvelle école, l'*Esprit Nouveau *(1867) ; ils collaborèrent à la création d'un autre organe wagnérien, le* Vélocipède illustré. *Ces publications durèrent quelques mois : ce n'était pas encore la* Revue Wagnérienne. *Ils furent tous deux les fidèles des solennités wagnériennes, avant que Bayreuth fît du pèlerinage aux œuvres du Maître une mode ; Léon Leroy, enfin, en compagnie du violoniste Altès et de quelques autres artistes, donna de nombreux concerts en province, dont les programmes répandirent le nom de Wagner ; il fut le principal collabora-*

teur de Pasdeloup lorsque celui-ci monta Rienzi. *au Théâtre-Lyrique, en 1868, et il est un des cinq chroniqueurs français de l'Album des Fêtes de Bayreuth* (1).

La compréhension de ces premiers wagnériens n'est pas aussi philosophique qu'il est aujourd'hui de rite. L'ésotérisme que la critique nouvelle nous a fait de l'œuvre wagnérienne leur est bien postérieur; la philosophie du Maître n'avait pas encore pénétré en France, connue incomplètement par quelques fragments et des conversations. Ceux qui ont lu les premiers écrivains wagnériens, même le plus ésotérique de tous, Baudelaire, et les contemporains n'ont pas manqué de souligner la différence très caractéristique qui les sépare les uns des autres, dans la façon de comprendre le drame et les idées du Maître. M. Julien Tiersot, dans un des chapitres de son remarquable livre sur les Maîtres-Chanteurs, *a bien compris de quel point de vue il faut se placer pour juger les amis de la première heure.*

On voudra bien remarquer, d'ailleurs, que l'ouvrage de Chamberlain sur Richard Wagner — *le* vade mecum *du wagnérien — est, dans une grande mesure, une réaction très ferme contre une exégèse par trop exclusivement religieuse et philosophique des drames du créateur de Bayreuth; il fait un retour très conscient aux appréciations plus purement musicales des premiers critiques et rétablit l'équilibre entre deux conceptions qui ne s'excluent pas. M. Chamberlain croit, en effet, que pour comprendre le drame lyrique il « n'est besoin que de sens ouverts et d'un cœur qui sait sentir ».*

L'ayant esquissé en 1857, terminé en 1859, Wagner eut toutes les hâtes de donner à son Tristan *sa vie complète, c'est-à-dire de le faire jouer. Car, pour lui, l'œuvre d'art, le drame lyrique, n'a réellement d'existence qu'à la représentation, sur la scène, où il prend un corps, la vie, où, en contact avec le public, « ce collaborateur tout-puissant », il devient, par l'émotion, un prolongement de la vie, la fonction la plus noble de notre activité.*

Ces idées étaient anciennes; elles lui tenaient au cœur, il ne ménagea rien pour arriver à cette objectivation si ardemment désirée.

Il exécuta en plusieurs villes quelques fragments, notamment le Prélude — ce frissonnement divinement charnel de violencelles — aux concerts qu'il donna aux Italiens, à Paris, en 1860. Il espérait le faire admettre à l'un de nos théâtres parisiens d'opéra. Il eut le même succès que deux ans plus tard avec Tannhauser *: on le siffla.*

Il ne fut pas découragé : c'était un des types les plus extraordinaires de volonté. Ses défaites lui étaient de perpétuels motifs d'action. Il promena Tristan *à Carlsruhe, à Vienne, à Dresde, à Berlin,*

(1) Les autres sont Mmes Agénor de Gasparin et Judith Gauthier, MM. de Fourcaud et Nuitter.

à Weimar, à Francfort, l'offrant à tous les théâtres, partout refusé, souvent sans phrases.

Une légende avait fini par se former autour de cet incomparable symphonie dramatique : elle était déclarée injouable, considérée comme une aberration musicale, la fin d'un musicien dont le Tannhauser *et le Lohengrin étaient seuls supportables. Wagner ayant écrit que* Tristan *était en avance de cinquante ans sur les pièces du répertoire, un jour, à une répétition à Vienne, le ténor Ander, l'incarnation imparfaite de Tristan, s'écria : « Dites de mille! » Le mot parut exact et fit quelque fortune dans le monde des théâtres. Il est juste de remarquer que « ce type en quelque sorte paradoxal du drame wagnérien », selon l'expression bien adéquate de M. Henry Lichtenberger, ne pouvait être compris par les chanteurs des opéras italiens : c'était une œuvre fort longue, sans mouvement extérieur, et à ce titre elle déroutait les traditions et le convenu.*

A Vienne, en 1861, il y eut des répétitions nombreuses de Tristan. *Tout marcha à souhait pendant quelque temps — fort peu de temps : une lettre à Gasperini témoigne de l'état de Wagner au moment même où son rêve défaille.*

18 sept. 61. **Vienne**
(Seilerstaette, 806).

J'avais bien de honte, mon tout cher ami, quand j'ai reçu vos lignes, mais croiriez-vous vraiment que je vous aurais laissé sans nouvelles ces jours-ci. Vraiment aujourd'hui ou demain, je voulais vous écrire. Car pensez bien que votre assistance à la première représentation du *Tristan* est pour moi un point très important de ma vie! Eh bien! cette représentation, Dieu sait quand elle aura lieu! Je vous dis tout avec cela! Depuis le mois de juin, mon ténor Ander est attaqué d'un enrhumement qui lui avait enlevé entièrement sa voix. J'attends de semaine en semaine son rétablissement (1). Il va mieux de semaine en semaine, mais il ne va pas encore assez bien pour qu'il se puisse exposer aux fatigues des répétitions ou même des études sérieuses. Déjà il craignait lui-même d'avoir perdu sa voix pour toujours. Heureusement, un conseil de médecins, dans ces derniers jours, nous a parfaitement rassuré ; et nous espérons avec assurance de pouvoir commencer de mettre sérieusement en étude mon ouvrage dès le 1er octobre prochain. Nous comptons maintenant pour le Tristan à la fin novembre ou 1ers jours de décembre. Voilà de mes susdites nouvelles. En attendant, imaginez-vous ce que je souffre et combien il me faut de ce peu de patience qu'il m'en reste encore! — Mon seul soutien était Iseult (2) qui sait déjà presque tout son rôle, dont elle dit les traits saillants avec une entente et une passion ravissante.

(1) Le mot rétablissement est écrit au-dessus du mot *rétablisation* qui est raturé dans l'original.

(2) Mme Mayer-Dustman.

C'est elle et l'orchestre sur lesquels je compte le plus. Par l'indisposition du 1er ténor, Lohengrin et Tannhauser sont également impossibles maintenant; mais on donne souvent le Vaisseau fantôme qui a été exécuté encore il y a quelques jours d'une manière vraiment sublime. Donc, si vous n'êtes pas trop enchaîné à votre beau Paris, venez toujours à Vienne : vous y trouverez de temps en temps quelque chose à vous faire plaisir.

Quant à mes affaires de Paris, je n'en sais pas plus que vous. Personne ne m'écrit un mot. Seulement j'ai reçu dernièrement une dépêche de Flaxland qui me demande si je veux permettre que Roger chante le récit du Tannhauser (précédé de l'ouverture) à l'Opéra-Comique, et cela aujourd'hui (mardi) même. Je ne savais pas quoi répondre; mais comme j'ai laissé entre les mains de Nuitter une autorisation de traiter en mon nom, j'ai fait appel à son jugement. Comme Roger me donne quelques garanties, j'ai aussi écrit à lui. Vous saurez maintenant mieux que moi à quoi ceci a abouti!

Du reste, je vous affirme, mon ami, qu'en pensant à Paris, j'en sens un certain mal de patrie. C'est vraiment singulier! Il paraît que ce sont mes souffrances infinies qui m'ont marié à cette ville. C'est comme si j'avais des droits sur ce séjour, des droits de réparation! Et que voulez-vous; si grande qu'était ma misère, j'ai touché là à des contacts qui ne s'oublient jamais. Pour l'Allemagne, je ne saurais pas encore où placer ma tente et où coucher ma tête. Rien ne m'invite. Je suis très populaire. On me porte un enthousiasme, oui, une adoration incroyable; — mais, Dieu sait, je n'en suis pas sensiblement affecté : je vois l'état misérable du théâtre, de l'art en général. Je désespère fondalement de trouver les moyens suffisants pour mes autres nouveaux ouvrages, et à l'exception de Vienne (où pourtant mon Tristan dépend d'une tension minime des liens de voix d'un seul ténor!!) je ne saurais où réaliser le moindre de mes projets artistiques. — Ma pauvre femme est en ce moment à Weimar; elle ira à Dresde pr voir son ancien médecin; et moi j'attends ici le Tristan.

Mais je veux retourner à Paris au mois de janvier (au plus tard). Voyez donc Truinet (1) (83, faubg St-Honoré). Voyez Flaxland. Agitez le Vaisseau fantôme pour le Théâtre-Lyrique; sinon, Opéra-Comique. Et faites que j'ai des nouvelles, vous, le premier qui m'en a donné des siennes.

Champfleury (rue Nve Pigalle, no ??) et Baudelaire (22, rue d'Amsterdam) voulaient également aller à Vienne pour le Tristan. Je ne sais pas s'ils ont pris ce propos trop au sérieux : du moins c'était de la bonne volonté et je me sens obligé de leur faire parvenir le retard de mon opéra. Voudriez-vous bien, mon cher ami, vous charger de leur dire ou écrire les nouvelles que je vous donne à cet égard. Dites-leur aussi mes meilleures salutations.

(1) Nom véritable de Nuitter, traducteur en français des premiers opéras de Wagner et librettiste.

Et quant à vous — écoutez! — si vous n'êtes pas trop sérieusement retenu à Paris, venez de bon temps à Vienne. Aussitôt que M. Ander est rétabli, nous aurons Lohengrin et tous mes autres ouvrages pendant l'étude de Tristan. Car — croyez bien sincèrement — je vous aime! Vous êtes presque le seul résultat pour moi que j'ai emporté de mes entreprises parisiennes! Mais — vous le savez — du moins vous devez le savoir — je suis d'une tristesse profonde, je n'espère plus rien, je n'existe plus pour moi, mais seulement pour ce peu de possibilité de mes ouvrages. Je ne me porte bien qu'avec ceux qui souffrent avec moi : vous en trouverez encore une personne qui viendra prochainement pour souffrir avec moi! Y joignez-vous! Je ne vous dis plus rien — mais je pense à l'anniversaire de ma terrible maladie qui va se rapprocher. Cela vous dit beaucoup. Adieu mon Auguste!

Tout à vous,
RICHARD WAGNER

Cette lettre est de septembre 1861. Wagner avait été sifflé, quelques mois auparavant, charivarisé, ridiculisé par le public et la presse à Paris, lors des représentations de* Tannhaeuser *à l'Opéra; il parle cependant avec émotion de Paris, avec tendresse même, bien loin de cette haine — forme un peu basse de son patriotisme allemand, car ce n'était que cela — qui inspire assez niaisement sa parodie:* La Capitulation, *« comédie à la manière ancienne », selon le sous-titre.

Il faut dire que Wagner rencontra à Paris de précieuses amitiés; il y avait une cour respectueuse autour de ce musicien méconnu et exilé.

Les pressentiments fâcheux de Wagner se réalisent : après soixante-dix-sept répétitions,* Tristan *fut abandonné. Peu après, le ténor Ander mourait fou.

Wagner resta cependant à Vienne quelque temps encore, dans sa maison de Penzing, où, dit la légende, il se consolait de ses déboires par des festins et des fêtes.

En mai 1864, un grand événement se produisit : l'amitié du roi Louis II. Une lettre datée de cette époque est un hymne de joie, fiévreux, enthousiaste, presque une lettre d'amoureux. Il prévoit les lendemains glorieux, et le rêve mauvais de la veille s'efface à ce réveil inattendu.

Munich,
21, Brienner-Strasse.
[7 mai 64 (?)]

Mon cher Gasperini!

Je n'ai pas reçu votre grande lettre. Suffit-ce pour vous persuader de l'injustice de vos soupçons, de votre séparation de l'artiste de « l'homme »!

Toujours léger?

Cher ami, « l'homme » dont vous parlez n'est qu'un souffrant, — mais souffrant!!!! — Avez-vous une idée de ce que j'ai supporté depuis que je ne vous ai pas vu?

Cela vous suffit-il, si je vous raconte qu'il y a un an j'étais résigné à ne jamais plus m'occuper de mon art, et surtout de ne plus penser à l'exécution de mes nouveaux ouvrages?

Tombe du ciel un jeune roi — ami à moi — par l'influence des astres! — Pure merveille! — Je respire à peine, lorsque les bruits les plus exagérés des avantages de ma position excitent des jalousies — des exigences (je m'en aperçois même dans votre lettre) — qui embrouillent tout de suite le peu de repos que je commence à peine à goûter. Je suis décidé — à cette heure-ci — à m'enfuir complètement du monde, de m'ensevelir dans quelque coin de l'Italie et d'y vivre en lazaroni. — Une seule chose me retient — l'amour de mon jeune roi — du seul homme qui me comprend au fond de par la grâce de Dieu. Comment faire pour me sauver de ce tas de jalousies, de calomnies, de misérabilités que je ne suis plus fait à supporter — sans blesser, peut-être sans perdre, le cœur de ce jeune ange? —

En attendant, j'ai promis encore le Tristan. J'ai les seuls interprètes pour les rôles à ma disposition pour les mois d'avril et de mai — : vers le 15 mai, je compte avoir la première représentation. Tout sera extraordinaire, complètement à part : public invité. —

Pourquoi m'avez-vous écrit maintenant? Je vous jure par tout ce qui m'est cher que vous auriez été *un des tout premiers* que j'aurais invité pour le Tristan. En doutiez-vous? Il paraît que oui! Voyez — c'est votre affaire — mais ce n'était pas amical de vous.

Mais je sais aussi que vous m'aimez, et je vous pardonne pour cela.

Vous viendrez? — Eh bien! alors, à vive-voix, causons et n'écrivons plus.

Comment avez-vous fait de ne pas me faire parvenir votre première lettre?

Allez — et soyez bon. — Je l'étais et je le serai toujours vous, à la seule exception d'aujourd'hui, où je vous gronde bien cordialement!

Adieu! Au mois *de mai!*

Votre
TRISTAN

Le « jeune ange » était descendu « des astres » sur le trône de Bavière le 10 mars 1864; quelques jours après, il dépêchait à Wagner, alors en Suisse, un de ses secrétaires. La première entrevue avait lieu le 4 mai suivant.

M. Chamberlain cite un fragment de lettre de cette même année, où Wagner parle en termes identiques de son jeune et royal ami : « De moi, il connaît et sait tout, et me comprend comme mon âme elle-même... Il est parfaitement instruit de ce que je suis et de ce qu'il me faut. »

A cette même époque (1865), il lui adressait une ode, où la détresse des années écoulées devient un magnifique hymne de reconnaissance et comme de rédemption :

Ce que tu es pour moi, moi seul, dans mon étonnement puis le comprendre,
Quand se montre à moi ce que j'étais sans toi.
Aucune étoile ne brillait pour moi, que je ne la visse bientôt pâlir,
Aucun espoir dont je ne fusse dépouillé.
Livré au hasard de la faveur du monde,
Au jeu répugnant de l'intérêt ou du péril;
Ce qui luttait en moi pour produire de libres œuvres d'art,
Se voyait trahi et abandonné au même sort que les ambitions vulgaires.

On a beaucoup disserté sur la grande amitié qui lia ces deux hommes. Quelqu'un même a signé, à ce sujet, certains propos malsains. Ce n'était pas, à vrai dire, une amitié ordinaire, ni un favoritisme royal : il s'y mêlait sans doute quelque chose de passionné, de tendre, de maternel, un peu de l'exaltation des mystiques dans leur vénération des saints, amour immatériel et amitié sensuelle à la fois; en définitive, quelque chose de très délicat et de très paradoxal. Mais qui démêlera exactement l'intimité de ces deux êtres d'une si fine et si puissante nervosité?

En même temps que cette amitié, Wagner rencontra les deux artistes qui devaient si magnifiquement incarner Tristan et Iseult : c'étaient M. et Mme Schnorr.

Ce fut à Carlsruhe, en 1862 — j'emprunte ce détail au wagnérien bien informé, M. Maurice Kufferath — que Wagner entendit pour la première fois le ténor Schnorr. Il fut émerveillé. Schnorr jouait Lohengrin. Il le fit venir, ainsi que Mme Schnorr, à Biebrich, sa résidence d'alors. Avec le concours de Hans de Bülow — capelmeister *du Théâtre royal de Munich, et ami inséparable de Wagner — ils esquissèrent la future représentation de* Tristan.

Un des premiers actes du jeune roi fut de faire mettre à la scène de Munich l'œuvre de Wagner. Tout marcha à souhait, les répétitions étaient activement enlevées. Le 7 mars 1865, Wagner envoie un court billet à Gasperini :

(7 mai 65.)

Mon cher ami,

Arrivez à Munich pour le 15 mai, jour de la première représentation du Tristan qui sera ravissante. Tout réussit. Ce sera une merveille. Ecrivez-moi et venez.

Tout à vous,

RICHARD WAGNER

Entendez-vous avec Truinet, 83, rue Faubourg-St-Honoré. J'espère qu'il fasse le voyage avec vous.

J'en serai excessivement charmé (1)!

Munich, Brienner-Strasse, 21.
7 mai 1867.

Gasperini partit immédiatement pour Munich; mais la première représentation était remise. Le 16 mai, Gasperini écrit à Léon Leroy :

« *Pas de* Tristan!!

« *La première chanteuse [Mme Schnorr] est au lit, et ne pourra certainement pas chanter avant vendredi au plus tôt. Wagner est aux champs, le roi est désolé; et tous les fidèles qui ont fait chacun de 200 à 300 lieues pour entendre* Tristan *s'en retournent consternés.* »

La série des contre-temps continue : le 22 mai, la représentation semblait définitivement compromise. On peut imaginer à la suite de ces retards l'état de surexcitation maladive de Wagner qui, depuis six ans, attendait la représentation de son œuvre la plus chère, la plus personnelle — et dont le rêve allait peut-être mourir misérablement une seconde fois, comme à Vienne. On raconte que, pendant les répétitions, il lui arrivait fréquemment de « faire le poirier », c'est-à-dire de se mettre les mains par terre ou sur une chaise et d'agiter avec frénésie les jambes au-dessus de sa tête !

Wagner souffrait — et faisait souffrir ceux qui l'entouraient. Gasperini se plaint de Wagner dans une de ses lettres, avec un véritable chagrin.

Parti pour trois ou quatre jours seulement, au bout d'une quinzaine Gasperini avait épuisé sa provision d'argent. Il était arrivé précipitamment au premier appel de Wagner, désireux d'annoncer aux Parisiens le triomphe de l'ami qu'ils avaient naguère si mal accueilli. Wagner fit la sourde oreille aux discrètes demandes de Gasperini. Froissé d'être abandonné, se souvenant peut-être qu'il avait, lors de son séjour à Paris, négocié un gros emprunt pour lui — et ce dont il souffrait, car le créancier était peu accommodant — Gasperini se lamentait. Ce sont des récriminations violentes, exagérées peut-être par la solitude presque absolue où il se trouvait, mais qui, sans doute, paraîtront assez fondées à ceux qui ont connu le tempérament personnel de Wagner, très parcimonieux en même temps que très dépensier et toujours à court d'argent.

« ... *Wagner, écrit-il à Léon Leroy, resté provisoirement à Paris, se conduit envers moi d'une façon honteuse. Il sait ma position et les sacrifices que je me suis imposés; il me laisse parfaitement à l'hôtel qui me coûte fort cher, quand il habite une* maison tout entière, *et je crois qu'il m'a invité une fois à déjeuner. Je suis exactement pour lui, dès qu'il ne me voit pas, comme si je n'étais pas. Quand je suis chez lui, tout change; ce sont des protestations, des amitiés, des dévouements sans fin! La vérité est que son abominable égoïsme a tourné au cynisme le plus franc, il ne se donne plus la peine de dissimuler.*

(1) L'original de ce billet appartient à M. Lascoux.

« Un détail. C'était aujourd'hui sa fête; je suis allé chez lui ce matin à 10 heures; Monsieur était parti pour Starnberg, une petite ville à six lieues d'ici, pour y passer la journée avec Bülow, sa femme et quelques amis. Il n'avait pas jugé à propos de m'en informer... Cette dernière saleté m'a écœuré, et je casse les vitres. Demain, pour tenter une dernière épreuve et parfaitement sûr à l'avance d'être refusé, je lui écris pour lui demander de me faire prêter les 200f dont j'ai besoin pour payer mon hôtel et retourner à Paris. Sur ce, je me soulage le cœur, et je lui dis tout ce que je pense de sa triste conduite. »

Le 24, il écrit une nouvelle lettre, d'où je tire l'extrait suivant :

« .. Pendant ce temps, j'avais une explication avec Bülow, dans laquelle je lui disais tout ce que la conduite de Wagner et son imperturbable égoïsme m'avait fait de mal. Croiriez-vous ceci : je ne puis pas le voir!

« ... Un détail entre vingt. Depuis trois jours je ne l'avais pas vu. Hier, j'arrive Il paraît que le matin, dans un accès de colère, il avait battu ses domestiques et cassé des assiettes. L'aimable enfant!

« ... Cet homme est fou! Bülow accepte tout, si bien qu'il me disait ce matin, après une scène qui l'avait bouleversé : Pendant trois ans, Wagner ne m'a écrit que pour me demander de l'argent. Comme je n'en avais pas, il était furieux, et si j'avais fait tout ce qu'il m'a dit pour m'en procurer, mon nom serait flétri aujourd'hui. » *Comment trouvez-vous ce dernier trait lancé par Bülow juste au moment où mes hardiesses d'expression l'avaient mis hors de lui? »*

Le 25 mai, Wagner écrit à Gasperini :

Mon ami,

Voici une lettre qui m'est arrivée pour vous.

A la plus grande tristesse de mon âme, j'ai appris que la situation désespérante dans laquelle nous souffrons tous par le retard de mon Tristan vous a exaspéré et poussé jusqu'à des accusations violentes contre celui qui souffre plus que vous tous dans ces jours. Je vous n'en porte pas plainte, car ma souffrauce consiste en ce de concevoir les souffrances de mes amis et de compatir avec eux.

Mais je vous prie toujours de rester pour entendre encore le Tristan; si c'est le seul moyen par lequel je dois espérer d'arriver jusqu'à de vous consoler de ce que vous avez dû souffrir.

Je vous offre en même temps tout ce qui est en mon ponvoir pour contribuer à vous dédommager de vos pertes. J'espère aussi trouver moyen de vous débarrasser des ennuis que vous cause M. Lucy et dont je viens d'entendre de nouvelles qui m'étonnent complètement.

Je n'ose pas vous inviter à dîner, puisque je suis certain de vous savoir mieux à l'hôtel : mais comme je ne sais pas si je dois sortir aujourd'hui, venez me voir quand vous voudrez. Vous serez toujours le bienvenu. Partant ne désespérez pas et soyez bon pour

Votre ami

RICH. WAGNER

Munich,
25 mai 65.

Le jour même où il recevait c tte lettre. Gasperini écrivait à Léon Leroy :

« ... Des amis! Le malheureux ne peut avoir d'amis. Je vous ai raconté la façon pitoyable dont il avait cette fois encore agi avec moi. Porté à cette limite, le cynisme devient quelque chose d'inconnu et d'innomable. »

Le lendemain, Gasperini a encore besoin de dire son indignation et sa tristesse.

Il écrit de nouveau à son ami Léon Leroy : je cite la lettre en entier, car elle est bien intéressante sur l'état de fascination dans lequel vivaient les familiers du Maître, tous plus ou moins rudoyés, et revenant toujours au fascinateur, malgré tout, comme Hans de Bülow, passant sur ses désirs et ses fantaisies les plus égoïstes, indéfiniment, ou ne se séparant de lui, comme Nietzsche, qu'après les hésitations les plus douloureuses. Le trait décisif est à la fin.

« Mon ami, je vous remercie, mais je peux me passer de vos offres fraternelles. J'ai reçu deux fois ce qu'il me faut. Je n'ài pas besoin de vous dire que cela ne vient pas de Wagner. Le pauvre homme! Il m'a écrit une lettre qui m'a navré. Il est arrivé que des lettres à des journaux sont tombées chez lui, à mon adresse, et qu'il a pu y voir de quelle façon je le traitais, de qu lle façon mes amis le regardaient, et il s'est fait dans sa pensée une sorte d'illumination... Mais cela ne durera pas. L'égoïsme féroce l'emportera. On le gâte, ce Bülow, sa femme (1) sont pour beaucoup dans cette extinction de sens moral. Je crois qu'à force de bouddhisme à la façon de Schopenhauer, il a fini par se prendre pour un Bouddha qu'il faut adorer sous toutes les espèces. Pauvre homme! Et comme ces défaillances de l'humanité sont plus douloureuse chez un homme de génie! Comme le coup de tonnerre de notre misère retentit plus fort et porte plus avant, quand il nous atteint au milieu de la contemplation d'un homme surhumain! Comme nous sentons mieux alors la chétive mesure de notre humanité!

« Pauvre homme! Au fond, je le plains sincèrement, et sa lettre, lettre d'un enfant qui est bien fâché de ce qu'il a fait, m'a inspiré une immense compassion. Je vais le voir tout à l'heure, je n'ai pu résister.

Peut-être y a-t-il lieu de noter ici quelque chose que Gasperini ne voyait pas et ne pouvait sans doute voir : il ne comprenait pas complètement pourquoi Wagner se cachait chez lui, allait en parties de plaisir plus ou moins disssimulées : — il faisait, sans doute, comme font les amoureux, pour qui tout le monde, même les amis, est importun.

Wagner était dans le ravissement de sa première passion féminine — c'étaient les commencements de son amour pour la fille de Liszt. Cet amour, peut-être pas encore bien avoué, transformait Wagner, lui qui avait si désespérément cherché la femme qui le comprît, qui l'aimât totalement, et qu'il ne trouvait pas, lui le créateur d'êtres divins d'amour.

Il l'avait enfin trouvée : quelque philtre magique les unissait —

(1) Madame de Bülow.

le symbole du drame le plus passionné de Wagner revivait dans ces deux cœurs, tout près du tranquille et confiant roi Marke, unis sans remords, d'un amour plus fort que la loi.

La première femme de Wagner, excellent cœur, esprit borné, ne lui avait donné aucune joie, aucun réconfort dans ses perpétuelles tribulations artistiques et pécuniaires. Elle n'eut qu'un rôle effacé et douloureux dans sa vie. Dans une lettre de Wagner, que j'ai datée du second séjour du Maître à Paris, il marque inconsciemment dans une courte énumération le cas qu'il en faisait : il annonce qu'il fait venir « ses meubles et sa femme ».

La fille de Liszt épousa d'abord Hans de Bülow, puis Wagner. Quelques années plus tard, à la représentation des Maîtres-Chanteurs *(1868) à Dresde. M. Victorin Joncières sera plus perspicace — mais alors les années avaient donné à leurs sentiments une ampleur telle qu'ils ne cherchaient même plus à les dissimuler.*

Je reviens à Tristan.

Le 4 juin, Wagner envoie le billet suivant à son ami :

(4 juin 65).

Cher ami,

Tristan est pou sûr samedi *le 10* juin, d'après les déclarations formelles des Schnorr. Ainsi,si vous n'êtes pas averti d'un nouveau changement, venez pour le dix, ce qui vaudra toujours de la peine.

J'ai à écrire à bien d'endroits pour la même nouvelle — pardonnez ma brièveté et soyez toujours bon et libre de tous soupçons pour

Votre ami tout dévoué,

RICH. WAGNER

Munic,
4 juin 1865.

La première représentation eut lieu effectivement le 10 juin ; les suivantes, le 13 et le 19 ; la dernière, le 1er juillet 1865.

Les comptes-rendus des amis de Wagner ne furent pas complètement enthousiastes. Beaucoup de réticences se mêlèrent aux éloges ; mal préparés aux nouveautés de Tristan *par les œuvres antérieures du Maître, ils ne semblent pas avoir, sur le moment, compris totalement la manière nouvelle de Wagner, l'orientation décisivement originale de sa conception dramatique. Ils venaient à Munich avec le souvenir de* Tannhaeuser *et de* Lohengrin.

Parmi les Français, outre Léon Leroy, qui était venu rejoindre son ami Gasperini, il y avait Edouard Schuré, alors étudiant à l'Université de Munich, Victor Tissot, le futur voyageur au Pays des Milliards, *un étudiant en chimie et un peintre dont les noms ne nous ont pas été conservés.*

Deux des Français seulement venus à cette solennité firent des comptes-rendus dans la presse : de Gasperini, dans la France, *le*

Ménestrel, *l'*Indépendance Belge *et la* Saison musicale *(de 1866)*; *Léon Leroy, dans le* Nain Jaune *(d'Aurélien Scholl)*.

Plus tard, Scudo dans la Revue des Deux-Mondes, *Tissot dans la* Revue Populaire de Paris, *Schuré dans son beau livre* le Drame Musical.

Gasperini déplora l' « aberration profonde d'un beau génie ». Il ajoute cependant : « Devant l'adieu sublime d'Iseult, ce chant d'espérance, cette tendresse infinie, j'oublie et mes critiques et mes craintes et mes reproches pour saluer une des plus grandes pages qui soient sorties d'un cerveau humain. » Cette opinion était à noter particulièrement, car Gasperini était le représentant incontesté du wagnérisme en France. La critique allemande et autrichienne fit les mêmes réserves.

Outre les raisons d'ordre purement artistique que j'ai dites et qui firent échec au succès complet, il y a lieu de rappeler les conditions dans lesquelles parut Tristan.

« Wagner, écrivait le correspondant du Nain Jaune, *a dédié* Tristan *au célèbre athée Feuerbach. De là, les colères furibondes du parti ultramontain allemand qui lance force imprécations à Wagner et à son royal protecteur. Depuis plusieurs semaines, dans les églises de Munich, les ministres du culte fulminent à grand renfort d'éloquence catholique contre le disciple de Feuerbach et de Schopenhauer... bref, ils prêchent ouvertement une sainte croisade contre la première représentation de* Tristan.

« D'un autre côté, les Chambres bavaroises et les conseillers de la Couronne s'émeuvent beaucoup de l'ardeur artistique du jeune roi à l'endroit de Tristan, *et les cercles politiques, philosophiques et théologiques de la contrée sont dans une effervescence générale en attendant le grand jour. »*

Le 12 juin, Léon Leroy envoyait au Nain Jaune *une nouvelle lettre qui ne fut pas insérée, j'ignore pourquoi; j'en cite quelques fragments, qui sont inédits. Certains détails n'ont pas été repris dans la lettre suivante, très sensiblement plus enthousiaste, qui, cette fois, fut insérée :*

« Cependant, après six années de promenades et de tentatives infructueuses à travers l'Allemagne, l'heure de Tristan *avait enfin sonné. Le samedi 10 juin, à 6 heures 5 minutes, les fanfares annonçaient l'entrée du jeune roi qui prenait place dans sa loge au bruit d'acclamations et d'applaudissements prolongés. A 6 heures 10 minutes, l'ouverture de* Tristan *commençait, au milieu d'un profond silence.*

« Dans cette première lettre, écrite à la suite d'une seule audition, je ne saurais entrer dans de minutieux détails de critique sur l'œuvre considérable *qui vient de se produire au Théâtre de Munich. Malgré une longue connaissance de cette partition, hérissée de difficultés ardues, tant pour les exécutants que pour les auditeurs, j'éprouve encore le besoin de coordonner mes impressions par une nouvelle étude, au Théâtre même, avant de formuler définitivement mon opinion, et surtout avant d'indiquer avec quelque précision les points par où a faibli l'auteur, et ceux où, au contraire, son génie musical s'est manifesté avec une incomparable magnificence. De bonne foi, je crois ne rien exagérer dans ces derniers mots.*

« Je me bornerai donc pour aujourd'hui à vous dire que le drame lyrique de

Tristan et Iseult *me parait être, somme toute, l'erreur d'un homme de génie, égaré par la métaphysique nébuleuse du philosophe allemand Schopenhauer dont Richard Wagner a été l'un des plus chauds adeptes. — Le dramaturge s'est absolument trompé, remplaçant par des subtilités psychologiques les éléments habituels et essentiels de toute œuvre scénique, c'est-à-dire le mouvement, l'action, la vie; en un mot, tout ce qui touche, ce qui émeut, ce qui passionne notre nature humaine...*

« Dans la composition de Tristan et Iseult, *le musicien s'est naturellement ressenti de l'erreur capitale du dramaturge; mais j'ajoute que, dans toutes les parties de cette œuvre où l'un et l'autre ont retrouvé la lumière et la vérité, Richard Wagner s'est élevé à des hauteurs qu'un grand génie peut seul atteindre. D'autre parl, je ne crois pas que l'art du symphoniste soit jamais allé plus loin...*

« L'accueil fait à l'œuvre de Richard Wagner a été généralement sympathique, je puis dire chaleureux. »

En somme, ces quatre représentations isolées n'eurent pas un grand retentissement, et certainement aucune influence sur le mouvement musical allemand. Le public mal préparé n'en retira aucun bénéfice artistique. Les amis eux-mêmes de Wagner furent incomplètement conquis. Il s'en rendit bien compte Il le dit et il n'espère plus une reprise de son œuvre avant sa mort. Le découragement revient, comme à Vienne. Il écrit à Gasperini :

Munich, 16 juin 1865.

Mon cher ami,

Si vous saviez combien j'étais choqué quand j'ai appris que vous étiez partis sans que j'eusse pu vous dire adieu, — vous ne reparleriez jamais de manque d'amitié de ma part! —

Eh! Eh! c'était un vrai coup à l'âme, qui me poussait des larmes aux yeux! —

Ainsi — partis! — A revoir, quand? — Jamais? — Dieu sait! —

Mon ami, je suis très fatigué et — plus que cela. Je sens quelque chose en moi, qui me dit — je ne sais pas quoi — mais, peut-être — ce que je ne suis plus fait pour lutter! — J'en ai assez; et je voudrais à tout prix du repos, du repos, la possibilité d'un recueillement si nécessaire! Mais, si je dis : à tout prix, cela ne pourra pas être au prix d'une concession quelque ce soit — vous le savez. Alors — mourir! — ne serait-ce pas le plus sage que je puisse faire? Ceci s'entend de soi-même — : mais, comment bien mourir pour se plaire? Car, plaire au monde, je n'y ai jamais pensé. —

Maintenant, je ne sais pas encore quelle impression le Tristan a faite sur vous à la deuxième audition? Etiez-vous plus à votre aise pour vous abandonner un peu au courant de cette audition? — En tout cas, c'est déjà votre double arrivée de Paris, votre assistance si assidue, qui, sous mille rapports, est d'une signification toute extraordinaire pour moi, pour mon œuvre, pour la France et l'Allemagne. Dieu sait ce qui en résulte! mais si rien en parvient pour la masse, quelque chose d'inouï en est déjà éclos pour quelques âmes nobles! Ces

âmes se sont cherchées, trouvées et — compris; plus — il y avait de la vraie amitié, un sincère et fervent amour. — Je pense qu'en voilà assez pour cette misérable terre!

Eh bien! Dimanche encore une fois et pour la dernière fois — Tristan et Iseult. Tout se porte bien, à l'exception du misérable auteur. Peut-être — à l'année prochaine encore Tristan, avec Tannhauser et Lohengrin. Vous viendrez encore? Et Leroy avec vous? Mille amitiés à cet excellent ami! Et vous, soyez bon et restez-le toujours pour

Votre ami

RICHARD WAGNER

Munich, 16 juin 1865.

Nouvelle lettre de Munich, le 2 août 1865 :

Mon ami,

Il me faut bien vous faire savoir que je pense à vous et que ce n'est pas par manque d'amitié que je vous n'ai pas répondu depuis 3 semaines à votre bonne et triste lettre.

D'abord, je voulais attendre la fin de notre saison extraordinaire pour vous rendre compte de tous nos faits : en voyez l'ordre chronologique. 1er juillet, 4e représentation de *Tristan* (excellente, succès incroyable !). 9 *Vaisseau fantôme*. 13 — concert de fragments de tous mes ouvrages (aussi des *Nibelungen*) pour le roi seul et une douzaine d'amis. 14, départ des Schnorrs, saines et sauves, rayonnants de force, de succès et d'espérance. 21 juillet, dépêche télégraphique portant la nouvelle de la mort de L. Schnorr du même jour. 22, départ avec Bulow pour l'enterrement de notre ami à Dresde. Arrivée retardée : enterrement avancé par suite des ordres des médecins. Séjour de 2 heures à Dresde, retour par Prague, à Munic.

Mon ami. c'est peu de chose pour écrire : et pour vivre et sentir c'est assez. Un affaissement complet de mon système nerveux me rend incapable à tout. Je compte m'ensevelir pour quelque temps dans un petit châlet de chasse que possède le roi, au fonds des montagnes — tout haut — dans l'air. J'y serai absolument seul. Ce qui arrivera après, je ne le vois pas clairement. *Tristan* est enterré. — Il ne sera plus jamais donné, du moins de mon vivant.

N'en parlons plus! Je n'y peux plus penser!

Je regrets infiniment les peines auxquelles vous paraissez enchaîné. J'espère qu'il vous puisse être de quelque utilité, si je tâche de m'acquitter de ma dette envers M. Lucy sitôt que cela me peut être possible. Eh bien, je préfère aux 4 billets dont nous parlions, deux payements comptants. Je crois vous pouvoir promettre de vous envoyer la première moitié de cette dette au mois d'octobre au plus tard. — J'y suis ·me communiquer au Roi sur plusieurs sujets pareils et j'espère de

trouver le juste mode pour arranger nos affaires, sans me rendre à l'indiscrétion de mes ennemis.

Mon ami, mon cher Gasperini, soyez bien remerciés de tout de vous sentez et agissez pour moi ! Croyez toujours à ma sincère amitié, et restez toujours bon et indulgent pour votre

RICHARD WAGNER

Mille amitiés au bon Leroy !
Les Bulow vous saluent de grand cœur !

Ces deux lettres nécessitent un bref commentaire.

Elles témoignent d'un grand découragement, la seconde surtout. Il s'explique : tandis que se poursuivaient laborieusement les répétitions et les représentations, une campagne de diffamations était menée contre Wagner ; les journaux, chaque jour, l'accusaient de choses absurdes, comme de vouloir supplanter le roi, son protecteur, d'être un agent prussien, de dilapider les deniers publics.

M. Kufferath a procédé à un dépouillement des journaux du temps, qui nous renseigne sur ce point. La haine fut si vive contre l'auteur de Tristan, *qu'il dut, dans le courant de décembre, quitter Munich et s'enfuir en Suisse. Louis II ne put s'opposer à cet acte de sûreté.*

On l'accusa aussi d'avoir été la cause de la mort du ténor Schnorr, par ses exigences au-dessus des forces de ce merveilleux artiste : l'odieuse légende tombe à la lecture de la lettre attristée de Wagner à Gasperini et des souvenirs amicaux qu'il lui consacra dans une lettre que nous a traduite M. Charles Benoist.

La vérité est que Schnorr mourut, le 21 juillet, des suites d'un rhumatisme articulaire.

Un mot sur la quatrième représentation. Fatigué, Wagner alla passer quelques jours avec le « couple-artiste », comme disait Louis II, avec ses « chers lions », comme il disait lui-même, M. et Mme Schnorr, sur le lac de Tegernsee. Il en fut rappelé au bout de quelques jours par le roi, qui souhaitait une dernière audition de Tristan *et de* Lohengrin : *cette dernière représentation imprévue eut le plus grand succès.*

Il y a lieu de remarquer enfin que, contrairement aux pressentiments de Wagner, Tristan *fut repris de son vivant, en 1869 (d'après M. Ad. Jullien, contesté par M. Kufferath), puis en 1872. Il est repris enfin en 1886. Mais à cette date ni Wagner, ni Liszt, ni Louis II n'étaient là.*

MAXIME LEROY

Anatole France

I

De bons esprits, de culture diverse et de patries différentes, énoncèrent récemment, en plusieurs occasions, chacun dans son style propre, à peu près ceci : que les dernières dissensions avaient eu, parmi tant d'effets funestes, ce résultat appréciable de permettre de mieux connaître certaines âmes bonnes ou mauvaises, de nettifier aux yeux de tous ce qui pouvait se passer d'authentique sous le pavillon des neurasthénies tricolores, à l'abri des grands mouvements à la patriote, des belles phrases sur l'intégrité de la France et son expansion nécessaire, ou des geignardes et mystiques souffrances, et aussi, en contraste, d'indiquer très net ce que pensaient du droit, de la justice et de la liberté des hommes qui, jusque-là, parlaient sobrement des grands principes et de la vertu, car ils n'en faisaient ni métier ni marchandise.

En assistant à la bagarre, on a vu certaines figures d'écrivains s'éclairer; parmi ceux que le bon vulgaire déclarait confinés dans leur tour d'ivoire, ou dédiés au mandarinat, ou byzantins de la mauvaise heure (selon que telle métaphore agréait davantage à tel censeur) parce qu'ils ne participaient jadis, en aucune façon, aux prospectus électoraux, on vit se dégager des polémistes très énergiques, très dévoués à l'idée de liberté, très décidés à la servir de leur plume. Est-ce à dire que ces hommes se soient vraiment modifiés ? C'est peu probable. Un homme, si différent qu'il paraisse de celui qu'il a été quelque dix ou cinq ans auparavant, n'est pas changé, il ne peut être qu'un peu divers. Ceux qui ont montré, en cette affaire, du courage et de l'énergie étaient ceux qui en avaient en réserve. Seulement ils n'avaient pas été rencontrés par une occasion impérieuse qui les fît passer du domaine spéculatif au domaine pratique. Et puis l'évolution d'un homme, si elle ne le change pas, le place. différent un peu, devant des horizons un peu nouveaux pour lui, et alors le geste et la parole acquièrent d'autres aspects et d'autres sonorités. Il est certain, quoiqu'il y ait tant de ressemblance entre des pages d'hier et des pages d'il y a dix ans, que les tout derniers écrits et les tout derniers actes de M. Anatole France fixent de lui une autre image que celle qu'on avait pu concevoir du poète des *Noces Corinthiennes*, puis du romancier de *Sylvestre Bonnard*, puis de celui de *Thaïs* et du *Lys Rouge*. L'auteur de l'*Histoire contemporaine* est évidemment le même homme, mais singulièrement accru en force et en prestige d'art, et il semble que c'est seulement au moment de *l'Orme du Mail* qu'il ait trouvé sa forme définitive et son exacte ampleur.

Du poète, qui figure en bonne place avec ses *Vers dorés*, ses *Idylles et Légendes* et ses *Noces Corinthiennes*, parmi la bibliothèque du

Parnasse, on pourrait dire qu'il y a en ses vers d'admirables qualités d'historien, des dons de prosateur fertile en images exactes, mais qu'il est inutile d'y rechercher du lyrisme. L'influence de Gautier, surtout du Gautier des *Emaux et Camées*, a hanté M. Anatole France, et c'est à Gautier qu'il a dédié quelques uns de ses meilleurs vers.

Heureux qui, comme Adam entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir
Et de qui l'écriture est un puissant miroir
Fidèle à les garder immortellement neuves.

Car, après que cet homme a fini ses travaux
Et que les belles mains de la Tristesse calme
Ont posé fermement la couronne et la palme
Sur sa bière livrée aux lents et noirs chevaux,

Il vit épars en nous sur la terre chérie ;
Son essence à nos yeux charmés, en songes clairs,
En chastes visions, dans la douceur des airs
Flotte, et l'heure présente en est toute fleurie.

Ces vers, ceux du sonnet sur une signature de Marie Stuart, et même ceux, mieux établis encore, des *Noces Corinthiennes* et de *Leuconoé*, donnent l'idée d'un poète instruit, et froid, ou plutôt se gardant de tout lyrisme. Il est certain que l'auteur a renoncé à des beautés par peur du cri, comme il a renoncé à la musique de peur de nuire à l'élégance sobre et comme raisonnante de sa strophe. Et, si désarmé soit-on devant un joli couplet bien filé, d'un son pur, en mots exacts, avec une obédience absolue aux proportions, qui sont un côté de l'art, on souffre de ne pas voir le poète essayer d'être un peu plus hors lui-même, et tenter ainsi d'atteindre à des cimes qui sont la poésie même, et dont il a peu l'air de se soucier. Du Gautier, du Sainte-Beuve, et dans les moins bonnes pièces quelque chose dans le calme du ton qui risquerait de l'apparenter un peu avec la couleur grise de M. Sully Prudhomme ! Mais la valeur de la langue et de l'idée emporte l'écrivain au-dessus de cet étiage dans les *Noces Corinthiennes*, qui vivent autant qu'une habile reconstitution peut vivre, mais où s'expriment les passions dans une langue tiède et trop ornée, et trop soucieuse de jolis ornements ; on croirait entendre tous les dialogues sortir de la même voix grave d'un poète du temps, doué mais nonchalant, coquet de ne point donner l'impression que son travail sent l'huile. *Leuconoé* renferme une fort belle idée d'historien, mais encore cette forme un peu froide ne traduit guère ces bizarres et peureuses et croyantes détraquées dont le poète nous parle, et qu'il ne nous évoque pas. Mais si M. France a voulu démontrer qu'il était un poète, il n'est point demeuré fidèle au vers ; il a prouvé, par bien des qualités de sa prose, qu'il n'était pas un poète mort jeune ; mais enfin il n'a point persévéré sur la route du vers,

même du Parnasse, et c'est au prosateur qu'il faut penser en l'admirant.

Dans ses anciens romans, M. Anatole France a trouvé bien des choses originales et neuves ; et, d'abord, il faut mentionner qu'il introduisit dans l'art le paléographe et le membre de l'Académie des Inscriptions. A ce simple énoncé, on ne voit pas toute l'importance de sa découverte ; il est évident que le paléographe n'était pas loin, et qu'en regardant autour de lui, de ses chers quais à la Montagne Sainte-Geneviève, M. France était forcé de découvrir qu'il marchait environné par de jeunes étudiants sérieux qui, comme lui, regardaient les estampes, les médailles, les bouquins et les Almanachs des Muses, et par les maîtres de ces jeunes hommes, alors comme toujours reconnaissables par quelques tics extérieurs, distractions ordinaires, fidélité sans bornes à quelque chapeau démodé, port du parapluie immuable comme de par un principe inconnu. M. France les nota, distingua entre les érudits à relations, qui gagnent la croix, sautillent, de salons en salons, jusqu'aux gens qui ont la réputation d'aider aux promotions dans les honneurs, et ceux qui sont simples, bons, et doux, et distraits, c'est-à-dire uniquement préoccupés de leur petite affaire, qui est, en réalité, car tout compte en matière d'érudition, une sérieuse affaire. Et ce furent les seconds qu'il aima.

On n'avait pas décrit encore l'âme candide et résolue d'un Sylvestre Bonnard. Balzac n'avait point connu les érudits ; cela tient à ce qu'il n'était pas savant, et qu'au lieu de débuter à la littérature par le vers, il y était né par la procédure, ce qui est d'une bien autre éducation. Il avait vu très vite, sur la rive gauche, en courant d'un Palais à une Etude ou chez quelque ami juriste ou médecin, des jeunes gens qui dînaient à très bon compte chez un certain Flicoteaux ; il s'était renseigné avec cette rapidité napoléonienne, toute à sa gloire d'ailleurs, et qu'il aimait exercer devant son cher Werdet, traquant le document en cabriolet, et s'inspirant de tout, maisons, portiers, enseignes, pour arriver brillamment à ses synthèses romantiques et passionnées. Il s'était renseigné, et on lui avait dit que ces jeunes gens à l'air préoccupé ne venaient pas toujours chez Flicoteaux, et qu'ils passaient, en général, quatre ou cinq années dans des mansardes à écrire de gros traités philosophiques, ou bien à apprendre les langues orientales, ce qui lui apparaissait lointain, sonore et merveilleux. Donc, il n'aperçut pas l'érudit, et se borna à accrocher les tics de distraction et de science profonde et bienveillante, traditionnels, sur le type du juge d'instruction Popinot, qu'il comprenait mieux. M. France est le premier (Flaubert ne s'était point non plus tourné vers ce sujet) qui nous ait donné un portrait de ces âmes sympathiques, simples et préoccupées. Il l'a fait avec succès, parce qu'il l'a fait avec tendresse ; il l'a fait avec tendresse, parce qu'il l'a fait par affinité et qu'il est, en un coin de son esprit, un peu bibliophile, glossateur, chercheur de textes inédits et de micas brillants dans la poussière du passé,

puis que, poète, il a son heure de flânerie sur les quais ombragés de beaux arbres, et qu'il met en rapport avec cette vision d'eaux, de palais royaux, de palais des beaux-arts et des sciences, de quais de souvenirs les boîtes de tomes où tout se coudoie, si bien qu'on pouvait, avant les jours terribles du bouleversement par le chemin de fer, en regardant un vieil Homère qui voisinait avec les Heures poétiques d'un chef de bataillon retraité, voir passer un des successeurs de Mabillon et s'entretenir avec l'humble M. Debas, bibliopole humble à qui M. France a fait don d'un peu de gloire. Tout se rencontrait en tout, en ce coin béni des rêveurs et des badauds, car, en face des libraires, il y avait des antiquaires, et c'était un milieu tout à fait d'art et de bibelots sérieux. Milieu et passants, M. France a restitué tout cela, sans oublier les feux du soleil couchant sur la grande avenue fluviale. Mais, pendant ce temps qu'il vivait sa jeunesse et étudiait cette rive gauche avec laquelle il eut longtemps un si fort contact, il avait non pas découvert, mais rencontré, sans doute, à côté des érudits casés et pourvus, des érudits brouillons et fébriles, ventres-creux et bohêmes de la science, qui lui montrèrent l'autre Académie, cette distillerie de la rue Saint-Jacques à laquelle M. France a fait plusieurs fois l'honneur de la peindre, et je pense que la dernière fois ce fut quand il venait d'en parler avec Paul Verlaine, qui voisinait par là. C'est dans *le Chat maigre*, un des plus anciens romans de M. France, je ne crois pas que ce soit le meilleur, qu'on voit, parmi les fumées et le brouhaha de cet endroit, pérorer M. Godet-Laterrasse, mulâtre éducateur de mulâtres, comme plus tard on y voit Jean Servien écouter les conseils assez néfastes du marquis Tudesco, traducteur du Tasse et distributeur de prospectus au compte des petits restaurants du quartier, du marquis Tudesco, qui finit commandant des souterrains de la Commune de Paris, ou même ne finit point et s'embarqua vers d'autres destinées, car ce n'est pas lui que tue l'auteur, mais Jean Servien. Jean Servien est aussi un des héros du livre et de la science, en ce sens que son père est relieur et l'a poussé vers la culture intellectuelle sanctionnée par le baccalauréat, ce qui lui donne, pour l'avenir, droit à recevoir les boulettes de pain que les cancres des institutions bien pensantes et bien tenues veulent bien lui jeter au nez : c'est là une autre face de la vie du mont Sainte-Geneviève que nous raconte M. France, avec d'autres types de cette vie attenante à l'étude, au travail, à l'art, qu'il a complétés avec le Jacobus Dubroquens d'une de ces nouvelles, et avec ce Gestas et ce Choulette, figures indiquées d'après Paul Verlaine.

Ces crayonnages ont paru grossiers au théâtre ; au livre, point : ils font revivre avec justesse la silhouette extérieure, la silhouette boitillante et forte, — avec un crâne de Socrate, et son duvet rebelle sur sa peau terreuse, et les petits yeux tantôt égrillards, tantôt mécontents et rageurs, mouillés de larmes quand il s'agissait de Mme Valmore, — de Paul Verlaine. Ce Verlaine n'est pas complet, évidemment. Il est pris d'un ton bon enfant, trop bon enfant, un peu indulgent peut-

être quoique avec beaucoup de grâce dans cet accent de supériorité. Mais il manque au portrait de ce Silène génial quelques aspects de colère et de malédictions contre les heureux. Il est bien de le juxtaposer à l'humble cordonnier de Florence, analogue sans doute à des *bouifs* de la rue Saint-Jacques avec qui, sans doute, Verlaine lia de matinales causeries, et de lui conserver l'alternative de ses airs farouches et de ses regards pieux, avec, aussi, des plaisanteries de faune aux oreilles pointues. Mais il y avait chez lui un petit côté revendicateur, mal dominé par l'humilité chrétienne et la simplesse d'âme voulue, qu'on eût aimé voir corroborer de vérité l'amusante et passante silhouette. Ce Choulette et ce Gestas portent un peu trop l'empreinte d'un personnage doux et familier qui apparaît souvent, dans l'œuvre entière de M. Anatole France, sous des noms et des habitudes différentes, qui est un peu Sylvestre Bonnard, qui est un peu aussi Jérôme Coignard, qui a des points de rapport avec M. Bergeret. C'est un sage qu'on dirait sorti de la Légende de Jacques de Voragine, mais qui, ayant pris la mesure de la vie courante et des vertus qui en sont opportunes, se réduit non pas à être un saint, mais bien un sage tout couvert de mérites relatifs, mais, par cela même, aux yeux du monde, plus complets. Choulette est ce sage dans une vie modeste, agitée d'humbles tourmentes et peuplée de tentations : ce n'est point seulement autour de la cabane d'Antoine au désert que le diable découpe dans l'ombre du soir les festons de ses ailes.

Antoine! la Thébaïde, les légions de bienheureux dans le ciel, entrevus par des légions d'ermites qui avaient abdiqué la pensée, pour se livrer uniquement à une sorte de réflexion, fléchissant sur elle-même et sans cesse s'absorbant en elle-même, méditation paresseuse de l'âme, parmi des corps qui volontairement se débilitaient, légions d'hommes qu'un sophiste aurait pu dire supérieurs à la pensée puisque, l'ayant connue, ils la rejetaient, et ces hommes, hantant les grises solitudes des bords du Nil, rêvant au culte nouveau près des ruines de la plus vieille civilisation que leur monde pût connaître, il y avait là de quoi séduire l'esprit érudit de M. Anatole France. Les cités des gnostiques, les villes où les derniers philosophes enseignaient les derniers mots de l'hellénisme, si embellis de leur teinte nouvelle d'Orient, les cités de plaisir à côté de ces camps de nomades bruns et velus, fanatiques, prêts à la révolte, à la guerre, à la manœuvre du gourdin pour le salut de la vraie foi, y eut-il plus beau décor pour y peindre des philosophes et des élégants disputant de leur fin prochaine en tant qu'hommes et en tant que castes, au milieu des Barbares. Ce livre, qui est charmant dans ses détails et garde à toutes ses pages ce parfum de bonne littérature que sait répandre sur ses œuvres M. Anatole France, on lui fit, et il semble que c'est juste, le reproche d'être, à côté du gros livre mythique de Flaubert, une Tentation restreinte à la tentation vraie, à l'humanité défaillante sous elle-même et les idées que la masculinité directement évoque, au lieu de sombrer sous tout un ensemble de

visions légendaires et philosophiques, dont le bon Antoine ne possédait peut-être pas en lui l'embryon. La vérité est sans doute que M. France n'a pas pu ne pas évoquer le livre formidable, et que pourtant le sujet de son œuvre à lui, c'est surtout Thaïs, la belle Syrienne, qui fut prêtresse des délices et qui doit aboutir à devenir la sœur du Christ, sans peut-être comprendre bien exactement autre chose que ceci : qu'elle a beaucoup péché, qu'un homme violent et singulier le lui a reproché, et que de blanches formes de femmes l'en consolent et tentent de l'endormir dans de la douceur. Il semble, d'ailleurs, cette enchanteresse, la musique, venant allonger les traînes des phrases et remplir d'ombre claire et douce les marges des pages, que cette transposition se fait et que c'est bien Thaïs qui occupera, dans cette idée résumée que les hommes se font des livres, ce rôle d'héroïne, en reléguant dans l'ombre Antoine, et le philosophe Nicias, et tous les autres figurants du volume, depuis le vieux noir aux paraboles d'enseignement jusqu'aux saints qui limitent et encouragent la vie d'Antoine de la proximité de leurs ermitages.

II

C'est au moment de *Thaïs* et du *Lys Rouge* que M. Anatole France parut avoir atteint sa formule définitive. Il avait abandonné sa critique, dont quatre volumes demeurent, documents d'une science agile de l'esprit, parfois très en garde contre les nouveautés, mais, du moins, au nom d'une connaissance artiste du passé. Cette critique, qui n'est pas le titre principal de gloire de M. France, avait pourtant contribué à modeler son aspect d'alors et à lui enchaîner des admirateurs. Il en avait beaucoup, s'il n'avait pas encore à peu près tout le monde, et, parmi ce nombre d'adhérents, certains qui ne s'y comptent plus avec autant de bruit.

Je crois bien, d'ailleurs, qu'il y avait malentendu, et que M. France, si on avait été au fond des choses, ne se fût plus trouvé d'accord avec quelques zélateurs, attirés à lui surtout par le côté négatif de ses qualités. C'est alors qu'il était aimé de M. Brunetière, qui depuis nous a promis de nous démonter les grâces apprises de M. France, goûté de M. Lemaître, que M. Brunetière a surnommé le critique impressionniste, en vertu d'une incompréhension du mot impressionniste en technique picturale, où ce mot veut dire : apte à donner très rapidement la perception d'une impression même fugace qu'on a ressentie, et non pas, comme se le figurent ce critique ou ces critiques : se réduisant à donner des choses une impression ; il y avait M. Barrès, esprit faux, et M. Charles Maurras, esprit borné. Ce n'était point excessivement brillant, et c'étaient des adhérents d'une compétence peu prouvée par leurs œuvres. Il est certain que les esprits de cet ordre savaient gré à M. France, non pas de son art de la nuance, de son érudition, de sa phrase claire et jolie, mais de ce qu'il contenait alors de restrictif et, en apparence, de réactionnaire. La preuve, c'est que

l'entente ne dura point, ne s'étant faite que sur de menues questions de forme ou, plutôt, n'étant consentie par M. France que sur de menues questions que sans doute ce cerveau avisé a dépassées depuis longtemps; et ce qui prouve qu'ils l'avaient fort peu compris, tout en se comprenant assez bien entre eux, c'est qu'ils sont restés, eux, fort d'accord, sur tout. Certes, si M. Lemaître est entré dans l'action avec la frivolité légère que l'on sait, une atténuation au blâme que cet homme aura attiré sur son nom en se faisant le champion du dol, du faux, de la calomnie et du plus bas hurlement qu'on ait dicté aux camelots, sera qu'au moins il n'embroussaille plus le chemin des écrivains de ses erreurs, de ses incompréhensions et de sa mince satire. Et le fait qu'il ait abandonné tout ce cercle d'occupations montre qu'il prenait assez peu au sérieux la nécessité qu'il s'en occupât. M. Anatole France lui aussi quitta la critique, mais pour pouvoir vaquer à ses œuvres de création indépendante, pour exercer les principes de cette critique sur un terrain plus général. M. Jules Lemaître la quitte pour un métier qui est inférieur au travail même du soiriste qui étudie les toilettes aux premières représentations. Le critique Lemaître et le sociologue Drumont s'entretiennent des grands principes, en toute égalité de métier, et de conscience, et de science. M. Lemaître avait espéré mieux.

III

Quel beau document M. Lemaître apportera à M. France pour l'histoire contemporaine. Bien inférieur sans doute à M. Bergeret, car il ne recherchera pas comme lui les lampes de la raison et de la bonne foi pour éclairer ses doutes! Mais comme M. France a du charme, et excelle à intéresser ses lecteurs aux demi-malheurs, aux diminutions morales des hommes qui travaillent de l'entendement, il pourrait bien en tirer une curieuse étude de déchéance et de fatigue. Des arrivistes, de complication apparente et d'appétit simple, ne dépareront peut-être pas le cercle des évoqués de M. Anatole France, de ces gens de province qu'il a si fort étudiés et qu'il nous présente avec cette suggestive sobriété. De ces trois volumes, *l'Orme du Mail, le Mannequin d'osier* et *l'Anneau d'Améthyste*, on ne saurait lequel préférer. M. France est arrivé tout à fait à la plénitude de sa formule, à transposer des réalités avec justesse, avec esprit, sans que l'auteur se montre autrement que par le choix des personnages. Il a assemblé des marionnettes sensibles et douloureuses et les laisse parler logiquement; mieux, il les a simplement discernées. Dans une ville de province, du nord de l'Ile de France peut-être, en tous cas, de la zone tempérée, où les gens sont un peu Normands et un peu Picards, il prend tout le fonctionnement intellectuel de la ville, et de la simple juxtaposition de ses éléments naissent des dialogues topiques, et toute la vie mentale et politique se développe, se crée, préparant, car elle est par out la même dans toutes les villes de province, une vie simi-

laire à Paris, où tout aboutit, et contribuant ainsi à créer l'état d'âme de la France. Les propos de M. Mazure ont ceci de sérieux, c'est qu'il y a beaucoup de Mazures, et ces personnages de roman se fondent tellement avec des personnages de réalité qu'on pourrait prévoir à quelle souscription militante ils porteront demain leur obole de guerre, ou dans quelle ligue ils iront se fourvoyer.

Ces personnages sont tout le monde ramené à des types généraux : il y a un Raoul Marcien, il y a un Lacrisse, il y a bien des personnages qui vivent de criante réalité, et cela au moyen des techniques les plus menues et les plus rapprochés de la simple mise en œuvre du document. M. Bergeret est plus compliqué, parce que M. Bergeret, c'est une conscience. Revoici, tiré en meilleure épreuve, ce bon érudit que M. France a déjà exprimé dans ses œuvres : mais M. Bergeret a bien autre chose à suivre dans son clair cerveau que Sylvestre Bonnard, dont les difficultés étant toutes d'ordre bibliographique, généreux ou chimérique. M. Bergeret vit dans un temps infiniment troublé, où la moindre conversation élève entre deux hommes de petites murailles de Chine, où il y a une aigre rumeur de violence qui monte dans les maisons, comme un malaise qui tend les nerfs à tous et rend Mme Bergeret plus tyrannique et plus maussade, et influe sur la vie de M. Bergeret jusqu'à le faire souffrir d'un malheur conjugal et immérité. Et de suite M. Bergeret perçoit que ce qu'a de mieux à faire un homme calme et philosophe, chez qui cette cause de trouble, une femme acariâtre, a disparu, c'est d'étudier les phénomènes avec plus de calme encore et de lucidité. C'est la lucidité des images qui fait le charme du style dernier de M. France : ce sont des miroirs qui reflètent les choses, mais comme avec une fraîcheur, comme avec une toilette de bon goût, légère et appropriée.

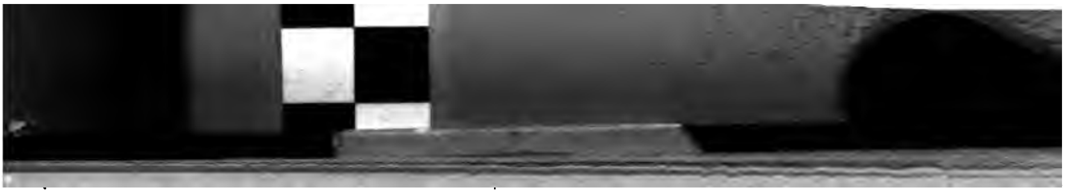
La petite phrase courte qui lui est familière apporte, juste au moment où le personnage va paraître, comme une habilleuse preste et dévouée, un rien d'embellissant ; elle amplifie le décor courant d'un joli mot qui ouvre sur le Mail, comme une jolie et fantaisiste perspective, où d'autres Mails amusants s'indiquent un instant. Elle a soin que le ton léger soit assez relevé pour qu'on puisse de de plein-pied passer à des conversations graves et profondes. C'est une petite phrase prête à tout et surtout à noter très vite les allures comiques, pitoyables ou émues des interlocuteurs.

IV

Et comme distraction aux fresques subtiles de l'histoire contemporaine, M. Anatole France nous apporte un livret d'évocations, *Clio*. Déjà, en ce genre, M. France avait produit *Balthazar*, où quelque Orient trouble se jouait dans une pénombre autour d'une petite idole dorée qui était une femme capricieuse et agitant sans cesse les hiératiques joailleries. Dans *le Chanteur de Kymé* et les contes qui se groupent après ce conte, il y a surtout le souci d'une évocation nette,

vraie, ou tout au moins très vraisemblable. Ce sont des chapitres du roman du passé, des passages oubliés de l'histoire, des visions restaurées, très neuves par l'intensité du détail connu, perçu et renouvelé. Le chanteur de Kymé, c'est Homère. Homère est pauvre, il meurt obscurément, il a été chercher quelque occasion de gagner sa vie, dans une ville heureuse, et là on lui a indiqué une maison en fête. Il y va, on l'accueille, on doute un peu de sa science, et on remet après l'heure du repas à vérifier son savoir-dire. Une rixe éclate et trouble sa déclamation ; il est blessé, et la lassitude des hommes le prend si profonde, qu'il s'avance vers la mer, jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas, et ainsi meurt Homère : c'est tout le conte, mais il se grandit du souvenir qu'il évoque, mais cet Homère n'est plus le vieillard aveugle d'Ingres et de Bitaubé, ni même celui plus rapproché de Chénier. Ce n'est pas un aveugle, mais un homme aux yeux malades, qui perçoit certaines lumières, qui, dépositaire du fonds des légendes, forme des élèves pour les chanter, et compose des poèmes qu'il glisse, sans s'avouer l'auteur, dans le recueil verbal qui lui est confié. C'est Homère interpolateur ; c'est un rhapsode qui, comme les rois de l'Iliade, cuit lui-même la viande qu'on lui apporte en honoraires de ses leçons et de ses chants. Il a une esclave qui fut reine, et qui lui a donné des enfants, elle sait que c'est son dernier maître et qu'il fut de tous ses maîtres le moins riche, et qu'elle échut à un homme exercé aux fonctions de rhapsode parce qu'on n'a pas pu, de lui infirme, faire un bon guerrier. Il y a, dans le cas d'Homère, toute la tristesse du génie se débattant dans une vie médiocre, et tous les détails, savamment choisis, font de cette évocation de la vieille Grèce, autour de son poète presque fabuleux et qu'elle ignore, une saisissante page, à la fois épique et familière, épique surtout, car le ton modéré ici grandit la légende.

A côté de la vieille Grèce, voici l'antique Gaule ; et la vie errabonde, matoise, secouée d'accès de colère, fêlée par la ruse, la violence et un peu la perfidie de Komm l'Atrébate ; c'est le Gaulois perçu à travers les commentaires, éclairé par l'étude du paysan de notre nord en tous temps. Il est surtout madré. Comme les chefs éduens qui furent les premiers alliés de César, Komm n'a pas de sentiment d'un patriotisme celte. Il n'entend pas le bruit des armées dans la Gaule ; ce sont des ennemis à lui, plutôt, que César abattrait. Ceux de sa tribu ne s'émeuvent que lorsque les légions arrivent chez eux, et que des routes vont violer leur rempart, mobile et vague, de fleuves, de marais et de forêts. Lui, du moins, il utilise la défaite de ses compatriotes pour se faire imposer comme roi, par César, et son peuple ne le juge pas défavorablement, « car, ne sachant même pas qu'ils étaient Atrébates, ni qu'il y eût des Atrébates, ils se souciaient peu du roi des Atrébates ». Ils le considèrent comme un homme riche, habile et heureux. Komm est devenu Commius, et il est le fidèle ami des Romains, tant qu'il n'a pas vu leurs galères brisées par le vent d'orage, et il s'imagine que la Lune, déesse des Gaulois, leur deviendra contraire, ce qui



le décide à s'allier à Vercingétorix et aux chefs arvernes ; et, comme un de ces Latins civilisés a voulu le faire assassiner alors qu'il allait trahir, il entre en haine furieuse de Rome, il jure de ne se trouver en présence d'un Romain que pour l'assassiner. Il réalise alors l'histoire des dernières luttes de l'indépendance gauloise, la guerre de partisans, mais, comme il a presque tué dans une rencontre le Romain qui, à sa connaissance, a voulu le faire assassiner, il fait sa soumission et demande seulement à pouvoir rester fidèle à son serment, et pour cela ne jamais paraître devant un Romain. Et encore, dans ce *Komm l'Atrébate*, grâce à l'accumulation de détails heureux, on lit une solide page d'histoire, où la vérité prend force d'évocation légendaire, belle de probabilité et de précision. Les mêmes qualités se trouvent à un degré encore supérieur dans *Farinata degli Uberti,* où l'auteur expose la beauté de certaines âmes violentes, rebelles, incompréhensives de ce qui n'est pas elles-mêmes et leur reflet sur la vie, mais sachant colorer leur crime de spécieuses raisons, non pour le justifier, mais pour le rendre grandiose. Un récit bref, *la Muiron*, nous montre le retour de Bonaparte, s'éloignant de Saint-Jean-d'Acre. Là, M. France arrive, par le même procédé, à la probabilité entière de l'entretien qu'eut le vainqueur d'Italie avec ses compagnons. Il arrive ainsi à toucher à cette haute et difficile figure d'une façon heureuse, et il était fort difficile de peindre ainsi à l'état calme, dans une conversation, à un moment difficile, ce personnage toujours escorté, dans la littérature, des clairons de victoire, ou des sanglots de pitié, ou des cris de haine.

Et cette façon de traiter les choses en ne les grandissant pas, mais en leur laissant leurs proportions réelles, c'est, qu'il s'agisse de Napoléon, de Komm l'Atrébate, de M. Bergeret ou de Sylvestre Bonnard, la caractéristique principale de ce grand talent sobre et sûr à qui ne manque aucune qualité, sauf celle de l'enthousiasme et de la vigueur lyrique. Encore se peut-il qu'il les ait en puissance ; mais il se plairait, pour ne point diminuer l'équilibre de ses facultés, à mater la plus puissante et la plus enviable.

Mais mieux que par toute autre page antérieure, M. Anatole France s'explique, au courant d'un discours qu'il vient de prononcer (21 novembre) pour l'inauguration d'une université populaire au xve arrondissement. Le calme du ton n'en exclut pas la réelle éloquence. On y voit un cerveau tout épris de science et de clarté, dénonçant justement l'ignorance comme la cause de bien des maux. Dans la thérapeutique sociale, la vérité est nécessaire, comme l'air et l'eau pure dans la thérapeutique médicale. L'esprit critique dont M. France est si pourvu, s'il se généralise, sera évidemment bien propre à débarrasser les esprits des traditions religieuses qui les condamnent à passer la vie, comme devant une porte qui va s'ouvrir, en béate expectative. M. Anatole France va directement à la foule, il lui montre le chemin, délaissé par la bourgeoisie, de la lutte pour la vérité. Il s'adresse au quatrième état pour faire, dans le monde, de l'ordre et

de la beauté. Il en appelle de la foule sotte et folle à la foule sage, prudente, éclairée. Certes, la foule peut comprendre des paroles nobles telles que celles que lui adresse M. Anatole France ; elle le peut, à condition qu'on l'empêche d'entendre à côté les voix simplement excitatrices et faisant appel aux basses passions. Nul langage n'est plus propre à être compris de tous que celui de M. France, et ce sera peut-être dans l'avenir un de ses titres de gloire d'avoir dit si clairement, à date opportune, ce qui devait être dit, pour le salut réel des intelligences de ce pays-ci.

GUSTAVE KAHN

Marie de Garnison (1)

XVI

OU MARIE FAIT CONNAISSANCE AVEC LA MER ET D'AUTRES DANGERS

Les d'Oriol s'arrangèrent avec les Desbordes pour aller ensemble au bord de la mer. On hésita beaucoup entre Paramé, Dinard et les Sables. L'on se décida pour Biarritz.

Marie ne connaissait que la Méditerranée. Elle vit l'Océan et se tut. Marion était l'intime des grandes plages, et fit les honneurs de la mer. Elle montait dans une barque en costume de bain, puis, sautant dans l'eau avec un grand bruit, elle restait à flotter comme une bouée ; sous son bonnet de toile cirée à ganse rouge, sa bonne laide figure joviale luisait d'eau et de satisfaction.

Marie s'avançait vers la mer comme une demoiselle de Numidie, en des gestes grêles de ses petites jambes lisses. Bien qu'elle eût effroyablement peur, elle ne montrait aucune hésitation, et son mari lui apprenait à nager. Il la soutenait par un doigt sous le menton. Elle ouvrait des yeux de cheval de cirque, pinçait le nez, serrait la bouche, battait l'eau à petits coups redoublés. Ses pieds sortaient follement et brillaient en l'air comme des poissons d'argent. Marcel retirait parfois son doigt et elle tombait directement dans le fond de l'eau. Quand elle sortait du bain, elle avait l'air d'un mauvais petit garçon. Puis elle arrachait son bonnet, et ses cheveux se déroulaient et s'envolaient autour d'elle, légers et comme heureux d'être libres. L'eau les faisait friser.

Les enfants grouillaient dans le sable mouillé, où Ludovic fouillait pour trouver des homards rouges.

Les deux ménages allaient parfois au casino, le soir. Marion dansait en tournant très vite sur place, comme une toupie. Marie était comme une pincette. Quand on la tenait, raidie et mince, dans les bras, on avait envie de la prendre pour tisonner quelque chose. Oriol et Marcel fumaient au dehors, regardaient les femmes et, à cause des leurs, ne se communiquaient pas leurs remarques.

(1) Voir *La revue blanche* des 15 octobre 1er et 15 novembre 1899.

Ils allaient aussi à Bayonne boire du chocolat mousseux sous les Arcades.

Un jour, en s'y rendant par le petit chemin de fer — c'était à l'occasion de courses de taureaux, — ces dames montèrent dans un compartiment où était déjà installé un autre couple. Il se trouva que Marcel le connaissait. Il nomma sa femme, les d'Oriol. « Monsieur et Madame Ménille. » — Monsieur Ménille était grand, osseux, avec des yeux comme des violettes de chien, une mâchoire d'anthropophage : l'air d'un Gaulois qui n'aurait pas mangé depuis huit jours. Madame Ménille n'était plus toute jeune : c'était de ces femmes agréables comme on en rencontre partout sans les remarquer. Elle était aimable, avec un air doux, et causait d'une voix lente et un peu enrouée. Marie découvrit avec étonnement, par un reproche aimable de M. Ménille à son mari, qu'ils habitaient B... En cherchant dans son plus lointain souvenir, elle se rappela, en effet, leur avoir posé des cartons dans sa tournée de visites de noces, et en avoir reçu d'eux. Les Ménille allaient aussi à la corrida et l'on s'y rendit ensemble. Marie, bientôt prise par le spectacle, ne fit plus grande attention à ces nouvelles connaissances. Le cirque lui parut petit; — le peuple n'avait guère d'enthousiasme ; les taureaux non plus. Pour les humilier, on leur jeta quelques boîtes à sardines vides. Elles firent un effet incongru. Pourtant, dans la dernière course, la bête s'avança avec assez de noblesse, l'œil rouge. Elle éventra quelques chevaux dont on rentra vite les boyaux. En signe de satisfaction, quelques chapeaux tournoyèrent dans l'air et vinrent tomber dans l'arène, noirs et ronds comme des disques de chemin de fer. Un homme gras, pommadé, pailleté du genou aux épaules, tua le taureau assez proprement, d'un coup. Le sang jaillit ; le taureau s'affaissa.

Marie regarda autour d'elle. Marion était déjà sortie, malade, en nausée. Son mari l'avait directement menée chez le chocolatier. Ce fut monsieur Ménille qui l'en informa par une brusque saccade de sa mâchoire violente. Madame Ménille passait la main sur ses yeux, comme si elle revenait d'un évanouissement. Ceux de Marcel étaient fixés devant lui sur un groupe d'hommes et de chevaux entourant le taureau mort. Quand Marie lui parla, lui aussi fit ce même geste de réveil ou de fatigue.

Madame Ménille dit avec un effort et un sourire, à la cantonnade : « Ce soleil sur ces joyeux oripeaux, cela fait mal. » Ils se quittèrent.

Le soir, Marie interrogea Marcel minutieusement sur ces nouvelles connaissances. « C'étaient d'aimables gens, disait-il, qu'il avait vus jadis un peu. Au moment de son mariage, ils étaient partis faire un voyage — et depuis, il n'y avait pas eu d'occasion pour se rencontrer.

— Elle n'est pas jeune ; et elle n'a jamais dû être jolie?

— J'ignore.

Et Marcel, qui était dans la chambre conjugale, s'en fut sur le balcon. Il se prit la tête à deux mains, ferma les yeux. Les vagues lui entrèrent dans les oreilles avec un bruit formidable, comme dans ces coquilles où elles chantent mystérieusement ; il en eut une sorte de vertige — et regarda dehors.

Au loin, sur la gauche, il voyait le phare. Il resta là longtemps à suivre l'alternance de ses feux.

Bien que des cartes eussent été immédiatement échangées, plusieurs jours se passèrent sans que les Desbordes se rencontrassent avec les Ménille. Marion, qui trottait partout, à toutes les heures, disait parfois en revenant : « J'ai aperçu les Ménille; j'ai causé avec madame Ménille. ». Au bout de trois ou quatre ois, elle lui était conquise.« Ce n'est pas qu'elle soit jolie le moins du monde, ni même spirituelle, — mais je ne sais pourquoi, elle fait, avec son air fatigué un effet très reposant. N'est-ce pas, monsieur Desbordes? » — Celui-ci acquiesça. — « Quel âge peut-elle avoir? Elle a déjà des cheveux gris — Gris ! vous rêvez ! Madame Ménille n'a pas les cheveux gris. » — Déjà Marie avait levé son nez de cette façon flaireuse qui lui était propre. — « Pourquoi n'aurait-elle pas de cheveux gris? Elle est assez âgée pour cela. Quel âge a-t-elle? Vous devez savoir cela, Marcel? Ils ont l'air tous les deux aussi vieux que les collines. — Admettons! » répondit Marcel qui avait repris son flegme et son air de profonde indifférence.

— Oh ! annonça madame d'Oriol un autre jour, j'ai découvert que madame Ménille jouait de l'orgue divinement. Souvent, le soir, quand l'église Sainte-Eugénie est déserte, elle va y jouer. Il faudra l'entendre une fois, n'est-ce pas?

Marcel ne répondit pas. Il s'occupait de son fils. Monsieur

d'Oriol consentit avec la bonne volonté des indifférents. Marie fit un « m'oui, m'oui » sans conviction. Toute la semaine, vers le soir, elle fut prise de névralgies. On jouait au loto avec les enfants, — puis, lorsqu'un air plus vif entrait par la fenêtre et faisait vaciller la flamme de la lampe, on allait se coucher.

Un de ces soirs névralgiques, Marcel déclara qu'il faisait trop beau pour ne pas sortir, et il ajouta mollement :

— Venez-vous, d'Oriol?

— Allez-y donc, monsieur d'Oriol, poussait Marie.

— Mais non, il est enrhumé, réclamait Marion, qui n'aimait pas se coucher sans lui et détestait veiller.

Monsieur d'Oriol opta pour le rhume. Marcel sortit seul. Il marcha lentement en fumant son cigare, puis, au tournant de la rue, il le jeta et se dirigea rapidement vers l'église Sainte-Eugénie. Il y avait une musique nègre sur la place girandolée de lampions. Quelques badauds sans conviction formaient autour un cercle mou. Marcel pressa le pas. En entrant dans la petite église, il eut froid. Il la crut déserte. Elle était sombre, et le grincement du violon nègre en troublait seul le silence. Il s'avança dans la nef et, se retournant, aperçut des lumières à la tribune. Quelqu'un, qu'il ne vit pas, remua. Puis, immédiatement, l'orgue joua. Comme il connaissait bien ce largo de Haendel! — si grave, si reposé, si plein de sérénité. Il se mit à genoux et pleura.

Lorsque madame Ménille, ayant congédié le souffleur, descendit et voulut prendre de l'eau bénite, Marcel sortit de l'ombre et la lui donna.

Elle ne tressaillit pas, le regarda seulement et ne put presque pas sourire. Ils sortirent ensemble — sans se rien dire, marchèrent l'un près de l'autre. Les musiciens ambulants avaient quitté la place; les lampions dansaient encore au vent, solitaires. Ils ne virent pas une petite ombre — si misérable ! — qui les suivait de loin, et qui, lorsqu'ils se séparèrent au coin de la rue, se sauva à toutes jambes.

Elle n'entendit pas ce qu'ils se dirent en se quittant.

Quand Marcel rentra une heure après, Marie, allongée et hostilement raidie sur le bord extrême du lit, respirait du souffle égal d'un tranquille sommeil. Marcel se coucha sans bruit, et ne bougea pas plus qu'elle une partie de la nuit. Puis, tous deux

s'endormirent et, comme Marcel était le plus lourd, Marie roula contre lui.

XVII

OU MARIE ÉPROUVE UNE CUISANTE DOULEUR ET N'EN EST PAS ABATTUE

Marie n'a plus de névralgies, et Marcel ne sort plus le soir. Marion, avec le tact des cœurs excellents, sent qu'il y a quelque chose d'anormal dans l'air. Monsieur d'Oriol, à qui elle demande avis, lui répond de ne point se préoccuper des affaires des autres.

Ce jour-là, un vent so[illegible] à décorner tous les taureaux d'Espagne. Les nuages e[illegible]vaient pas seulement le temps de tomber sur Biarri[illegible]ent crever ailleurs. La villa des Palmiers, — ainsi n[illegible] d'une nostalgie de son propriétaire, caféier à Dax, silencieuse, était gardée par monsieur d'Oriol qui, le dos dans sa chambre, les pieds à son balcon, contemplait sereinement une bande de mer lointaine qu'il entendait s'agiter. Il pensait : « Elle mugit comme une grosse bête » — et goûtait le silence de sa demeure.

Marcel était parti de bonne heure. Les enfants, n'ayant arraché qu'une demi-défense à leur père, s'étaient faufilés un à un hors de la maison, en évitant leurs bonnes fort occupées d'une invasion de puces basques, — des puces de race! — qu'on voyait sauter sur le plancher, et qui, arrivées de cette nuit, étaient sans doute cause des humeurs agitées. — Marie avait attendu le départ de son mari pour se précipiter dehors, — sans dire un mot à Marion. Et Marion l'avait suivie sous prétexte qu'elle aimait à avoir de l'air dans les frisons de la nuque.

Marie marchait comme d'autres courent. Elle était boutonnée dans un caoutchouc de garçon, et son canotier de toile cirée s'appuyait contre ses sourcils. Elle traversa la ville dans sa longueur et prit la route du phare. Le vent les poussait toutes deux, puis il s'arrêtait court, tourbillonnait follement sur place en lançant du sable en l'air. Marie fonçait alors au travers, tête en avant, comme si elle traversait un cerceau de papier de cirque. Marion lui demanda où elle allait. Elle répondit : « Je marche! »

Le temps était peu propice à la conversation. Au bout d'une demi-heure, elles furent au phare. Marie le dépassa. Elle se dirigea vers les rochers surplombant la mer. Marion eut un éblouissement : méditait-elle un suicide? — Non, elle se rendait

tout simplement à une sorte de terrasse creusée dans le roc, dont elle avait entendu parler l'autre jour, incidemment, entre Marcel et madame Ménille.

Un escalier taillé entre les rochers y menait. Elle l'aperçut, s'y engageait déjà, lorsque, devant elle, elle vit — le descendant — deux silhouettes. Virant sur les talons, bousculant Marion, elle contourna le rocher et, ayant atteint son sommet, qui présentait une plate-forme couverte de thym et d'œillets sauvages, elle s'y jeta à plat-ventre. En avançant la tête, elle dominait le corridor en forme de terrasse où venaient de déboucher les deux visiteurs.

Marion s'assit auprès d'elle, réfléchissant. « Si elle fait un mouvement violent, elle perd l'équilibre. Je la repêcherai par son fond de jupe ou par le pied. » Elle n'osait rien dire à Marie qui lui avait déclaré un jour : « Moi, je suis comme les bêtes. Quand je souffre, je ne demande rien à personne. Je vais dans un coin : qu'on m'y laisse en paix. Quand je mourrai, ce sera le nez contre le mur. »

En ce moment, appuyée sur ses avant-bras, le cou tendu, elle avançait dans le vide son nez pâle et ses yeux chauds. Marcel et madame Ménille n'étaient pas directement au-dessous d'elle. Elle les voyait très bien, mais n'entendait guère que quelques mots sans suite de la voix plus sonore de Marcel. Le vent les lui jetait à la figure. Marcel était un peu verdi, comme s'il avait froid. A chaque instant, le vent menaçait de lui enlever son chapeau qu'il réassujettissait sur sa tête, d'un coup de main nerveux. Madame Menille était serrée dans un gros paletot foncé dont elle avait relevé le col. Une grande mèche de cheveux s'était échappée de ses tempes et lui battait la figure. Ah non, elle n'était pas jeune, ni fraîche! Comme elle avait l'air d'être lasse et triste et revenue — de Dieu sait où! Mais on n'aimait donc que les vieilles femmes! Mais à quoi cela servait-il donc d'avoir vingt-cinq ans et la peau fraîche et des cheveux que la vie n'avait pas eu le temps de décolorer?

Ils regardaient tous deux la mer et cette longue et triste grève qui s'étendait devant eux et se perdait dans le brouillard. Des oiseaux fous passaient en poussant des cris de détresse ou de plaisir. Marcel désigna quelque chose à leur droite, directement en dessous d'eux, et madame Ménille se pencha pour voir. « La

grotte d'amour », sans doute. — Elle releva la tête et sourit tristement en disant quelques mots que Marie n'entendit pas; — mais bien la réponse ardente de Marcel : « Vous êtes l'amour de ma vie... »

Madame Ménille se retourna vers la mer. Alors Marcel s'appuya auprès d'elle, et ils restèrent là un long moment sans se regarder, peut-être à causer, peut-être à ne rien dire. Marie ne voyait pas leur visage et n'entendait pas leur voix.

— Cachez-vous, voulez-vous? dit-elle tout à coup à Marion, en la tirant violemment à elle. Ils montent.

Marion s'aplatit comme elle put. Madame Ménille parut au haut de l'escalier. Elle penchait la tête et ne semblait pas s'apercevoir que le vent lui jetait aux yeux du sable, des bris de coquilles, et ses pauvres cheveux gris. Marie, en tournant la tête sur son épaule, la vit se diriger vers le phare et monter dans une voiture qui attendait.

Les grelots tintèrent et s'éloignèrent.

Alors Marie cacha sa figure dans ses bras, et pleura enfin par petits sanglots durs. Marion, accroupie, lui caressa l'épaule timidement. — « Je pleurerai tout à l'heure, se dit Marie, quand je serai seule. » Et elle s'assit à son tour. Elle attendit que Marcel fût passé. Comme madame Ménille, il ne regardait pas autour de lui, ne se retournait pas. Marie le vit se baisser et cueillir dans le sentier que venait de suivre madame Ménille un œillet. Il s'en alla en longeant la côte, faisant distraitement virer la fleur au bout de ses doigts. Quand il fut loin, Marie se leva et prit pour s'en retourner le chemin le plus direct.

Le menton dans son paletot, elle souffrait, pensait, réfléchissait. Un instinct lui disait que madame Ménille et Marcel ne se reverraient pas. Ils avaient tous deux des figures d'adieu. Elle ne craignait donc pas pour l'avenir. Et que savait-elle du passé? Rien. Tout cela : cette femme qu'elle trouvait vieille, ordinaire et fatiguée était l'amour de la vie de Marcel! Elle était la clef de cette nature fermée; elle était le secret bien-aimé de ce cœur indifférent!

En cette heure, elle comprit quel amour Marcel était capable d'éprouver; elle ricana en se rappelant qu'elle l'avait cru amoureux des blondes, et qu'elle avait été jalouse de la femme-voyou de la foire de T...!

Une douleur intolérable lui traversa le crâne. Son cœur lui fit si mal qu'elle s'arrêta parce qu'elle ne respirait plus. Elle happa de l'air, avança le menton à la façon des boule-dogues. « Il ne la reverra pas, et moi je suis là. Je suis sa femme, son foyer. Je vaincrai. » — Elle reprit sa marche avec un petit frémissement dans tous les membres.

La pluie se mit à tomber comme d'un broc. Marion avait eu de l'air dans la nuque, elle y eut aussi de l'eau. Elle ne fut pas fâchée lorsque son pied tâta de nouveau le trottoir solide et uni de la Grande-Rue. Quelle expédition, Seigneur! Quelle joie de retrouver son bon Alfred bien sec, fumant sa pipe tranquillement dans leur chambre, entre sa planche à bottines et sa table de toilette.

Marie avait tout à fait sorti la tête de son col. Ses petites jambes au vent, sentant le chien mouillé, l'œil honnête et fixe, elle écrasait la boue d'une semelle ferme. Elle marchait dans la rue d'un pas de conquête.

JEAN ROANNE

FIN

Deux pays neufs

L'Argentine, le Transvaal

Nous avons réuni, en cette étude, deux pays qui présentent des similitudes notables, et qui, parmi les contrées essentiellement neuves, se distinguent par une énergie de travail, par une promptitude de développement vraiment dignes de toute attention : le Transvaal et la République Argentine.

Certes, d'autres Etats ont accusé, dans ces dernières années, une activité aussi intense et une passion de progrès industriel au moins égale. Telles statistiques déjà publiées et commentées ici ont été trop édifiantes pour qu'il soit nécessaire de les rappeler plus explicitement. Mais l'on ne peut s'empêcher de remarquer que ces sociétés, ou bien étaient très anciennes et, de longue date, pourvues d'une vie propre qui a servi de base à leur transformation ultérieure, ou bien ont été soutenues en leur essor, et même stimulées, par des métropoles européennes intéressées à leur croissance.

Il en va tout autrement des deux pays dont nous essaierons de retracer aujourd'hui le mouvement économique. Rien ne rattache à une tradition séculaire, à un passé même proche, leur existence présente, leurs efforts très récents. Ils n'ont pas accumulé à travers de multiples générations, dans l'obscurité de régimes différents, dans la paix profonde des communautés sans histoire, les éléments d'une vitalité productive soudain éclose à la pleine lumière. Ils se sont, pour ainsi dire, créés sous nos yeux, et dans l'intégralité de l'indépendance : leur population même s'est formée, presque de toutes pièces, en l'espace de peu d'années. Ils résument à merveille la poussée qui se manifeste, depuis un quart de siècle, à travers les terres vierges et sauvages, qui fait surgir partout la cheminée d'usine dans les pampas, les déserts et sur les plateaux, et qui aboutira d'ici peu à faire du globe une immense agglomération ouvrière.

La République Argentine est un raccourci de cette Amérique du Sud dont les richesses commencent à peine à être exploitées ; le Transvaal symbolise l'opulence mystérieuse et inviolée du Continent Noir. Le Transvaal remonte à quinze ou vingt ans, c'est-à-dire qu'il se signala pour la première fois aux regards des hommes à l'heure où l'Angleterre s'essaya à saisir ses districts. L'Argentine, jadis province espagnole, s'est refaite terre barbare par l'insurrection triomphante. Il y a trente ou quarante ans qu'elle a mérité de prendre une large place dans l'histoire des nations civilisées et, de

jour en jour, malgré les crises passagères, elle a acquis plus de ressources, plus de confiance en elle-même, plus de moyens de production.

Les deux Républiques présentent d'abord ce trait commun qu'elles ont été fécondées par le peuplement européen. Sans l'immigration des Italiens, des Espagnols, des Français, l'Argentine serait réduite à une condition inférieure peut-être à celle de l'Equateur, du Pérou ou de la Bolivie. L'élément aborigène n'y tient plus qu'une place réduite, et c'est l'afflux de la race latine qui a renouvelé ses conditions de vie et créé sa prospérité contemporaine. Phénomène plus visible encore et plus caractéristique au Transvaal : jusqu'au moment où la découverte des placers du Rand a déchaîné, sur ses déserts et ses grands pâturages, l'invasion de tous les aventuriers du vieux monde, il ne participait aux échanges généraux que pour une quote-part infime. Les quelques dizaines de milliers d'hommes qui s'y sont déversés, poussés par la convoitise du métal précieux, depuis 1886-1887, ont fait sa grandeur et l'ont classé au premier rang parmi les sociétés douées d'activité intérieure.

Un autre trait commun de la physionomie économique des deux Républiques, c'est qu'elles sont encore — et quelle que soit leur ardeur laborieuse — à la première étape de la transformation industrielle. La manufacture n'y apparaît qu'à l'état d'exception, là où la population trop dense et trop pressée de besoins a, par son accumulation même et par sa culture plus avancée, exigé la création immédiate d'une fabrication indigène. Buenos-Aires, Rosario dans l'Argentine, Johannesburg au Transvaal nous offrent quelques grands spécimens d'établissements tout à coup installés ; mais, partout ailleurs, on se borne à recueillir les produits naturels en leur donnant une préparation tantôt rudimentaire et tantôt savante. L'Etat sud-américain tire ses principales ressources de l'ensemencement de sa terre féconde et de l'extension de son incomparable troupeau. Son caractère est demeuré essentiellement agricole et pastoral, mais il a si bien perfectionné l'agriculture et l'élevage qu'il en a fait de véritables industries. A ce titre, il mérite d'être rapproché des communautés australasiennes, de la Nouvelle-Zélande surtout, qui a trouvé moyen de vendre au vieux monde, sous tant de formes différentes, ses bœufs et ses moutons. L'Etat sud-africain, au contraire, d'abord pastoral, à l'heure où les Boers menaient, dans la solitude des hauts plateaux, leur existence fruste et monotone, s'est consacré tout entier à l'exploitation de ses champs d'or. Mais lui non plus n'a pas d'industrie manufacturière à proprement parler, et ni la métallurgie ni la fabrication des textiles ne se sont implantées sur cette terre du Rand, d'où sortent annuellement 300 millions de métal précieux.

Dans l'Argentine comme au Transvaal, les services de la civilisation se sont formés, développés avec une rapidité surprenante. Les moyens de transport et de circulation, autrefois inconnus, ont surgi de toutes parts, en l'espace d'une décade. Aux lourds wagons du fleuve Orange, aux caravanes équestres des Pampas de la Plata, se sont

substituées les voies ferrées, par milliers de kilomètres. Postes et télégraphes se multiplient comme chez les vieilles nations. L'électricité sert à Johannesburg aux fins les plus diverses, tandis que les Argentins versent l'argent sans compter pour répandre l'instruction. Phénomène étrange : en ce mois de septembre 1899 où nous écrivons, le militarisme n'a eu encore qu'une prise légère sur les deux Républiques. Les révolutions du passé n'ont pu faire que le gouvernement fédéral de la Plata mît sur pied des contingents considérables, et la menace prolongée de l'attaque anglaise n'a pas décidé le pouvoir exécutif de Prétoria à porter son effectif permanent au-delà d'un millier d'hommes. Les millions sud-américains et sud-africains n'ont point été jusqu'ici gaspillés dans l'entretien dispendieux d'une force publique inutile. Mais que réserve l'avenir? Que réserve même le présent ? L'Argentine, adossée au Chili et voisine du Brésil, pourra-t-elle, de tout temps, résister à la manie de conquérir, tout au moins d'étaler des troupes brillantes ? Le Transvaal ne sera-t-il pas entraîné, par la force inéluctable des choses, à se munir d'une milice onéreuse ?

L'absence de militarisme est compatible avec les gros budgets. Platéens et Boers nous fournissent la démonstration de cette vérité. Les grands travaux publics grèvent les finances des nations jeunes et leur imposent de lourdes dettes. Ce n'est point non plus sans se charger d'accablantes contributions, que les métropoles neuves se construisent des ports, se tracent des avenues, se dotent de toutes les commodités et de toute l'hygiène contemporaines. L'histoire de la belle cité de Buenos-Aires est d'un édifiant enseignement, et Johannesburg ne s'est pas bâtie et transformée sans sacrifice pécuniaire.

Ni l'Argentine, ni le Transvaal n'ont encore le paupérisme rongeant, qui s'est implanté dans les villes surpeuplées de la vieille Europe et de l'Amérique du Nord, — tare consécutive à la civilisation envahissante. Le prolétariat demeure à l'état embryonnaire, même dand le Rand, même dans les deux divisions les plus denses de l'ancienne colonie espagnole. Ici, il y a encore assez de terres à féconder pour que les malheureux se déversent sur les districts éloignés qui appellent les bras ; et là, l'expansion de l'industrie minière exclut le chômage inséparable de l'organique surproduction. Mais les méfaits du capitalisme, du régime économique moderne, n'en éclatent pas moins en grandes crises, en krachs financiers qui, par intervalles, désolent les banques platéennes, et le stock exchange transvaalien. Avec une extraordinaire audace, la spéculation, le brigandage des joueurs à la hausse et à la baisse s'exercent dans ces contrées toutes récentes, où les pouvoirs publics n'ont pu encore les prévenir par des lois restrictives : et ainsi alternent, au gré de la féodalité nouvelle, les périodes de splendeur et les ruines qui se répercutent, au loin, sur tout le monde civilisé. Aucun pays n'a offert, depuis vingt ans, des spectacles aussi démoralisants que ceux dont les deux Républiques sont responsables. Mais aucun non plus n'a étayé d'argu-

ments aussi vivants, la critique du socialisme, et ses justes attaques contre l'anarchie économique et l'omnipotence de la haute banque.

L'ARGENTINE

L'accroissement du peuplement a été l'un des éléments les plus remarquables de la prospérité argentine — on peut même dire, sans exagérer, l'élément fondamental. Il n'est que juste de le préciser dès le début, car — le mouvement est aisé à suivre de part et d'autre — il a coïncidé exactement avec la croissance des exportations. Dans la période 1868-1872, l'immigration va du double au triple de celle de la période 1863-1867, — et les sorties de denrées sont presque portées au double. La phase 1873-1877 présente encore une immigration deux fois plus forte que la précédente et les ventes au dehors égalent deux fois celles de la phase immédiatement antérieure. La série 1878-1882 accuse une réduction de l'afflux des Européens sur les cinq années 1873-1877, et les expéditions de marchandises descendent d'autant. De même, relèvement subit et considérable dans les deux compartiments, de 1883 à 1887, et progression nouvelle, de 1888 à 1892, puis chute marquée de 1893 à 1897 : la corrélation ne saurait être plus rigoureuse.

L'immigration a atteint en chiffres ronds 2.300.000 unités de 1857 à 1897, et plus de 2.200.000 dans les trente dernières années seulement.

Comme, dans le même laps de temps, la population de la République sud-américaine a passé de 1.218.000 à 4.044 000 habitants, grossissant de plus de 2.800.000 individus, on voit que cette arrivée en masse des audacieux du vieux monde a joué un rôle capital dans le développement de l'Etat. Certaines années — surtout celles enfermées entre 1882 et 1893 — ont apporté un contingent de plus de 100.000 nationaux nouveaux. La série 1888-1892, la plus forte de toutes, a enrichi la contrée de 674.000 têtes. A un autre point de vue, le classement même de ces immigrants par pays d'origine n'offre pas un médiocre intérêt — puisque les Italiens y tiennent de beaucoup le premier rang (1.051.000 depuis 1867 et 88.000 en 1889) ; les Espagnols, le second (302.000 depuis 1867 et 72.000 en 1889) ; les Français, le troisième (154.000 depuis 1867 et 27.000 en 1889), et qu'ainsi l'Argentine apparaît comme un champ d'élection de la race latine. Les Anglais, les Allemands, les Autrichiens, les Suisses ne se sont introduits que pour une proportion restreinte parmi les contribuables du Trésor platéen, et c'est un phénomène curieux et suggestif qu'à l'heure même où sur ce continent l'expansion germaine, anglo-saxonne et slave relègue au second plan le prestige latin, celui-ci surgisse en toute sa splendeur dans la zone australe du nouveau monde. La fusion même des Français, des Espagnols, des Italiens, compris à forte dose, avec les hommes de l'Europe centrale et septentrionale, englobés à dose bien plus faible, prépare, au reste, là-bas, pour l'avenir, une race neuve, d'une substance intellectuelle très

caractérisée, et qui, peut-être, imposera l'exemple d'une énergie et d'une mentalité supérieures.

Tandis que la population de l'Argentine, envisagée dans son ensemble, grandissait de 300 o/o en un quart de siècle, celle des centres urbains subissait une croissance plus accentuée encore et qui chiffrait par 331 o/o. Deux cinquièmes des habitants de la République se sont agglomérés dans les cités, et, sur les 1.646.000 qui forment ce dernier groupe, près de 900.000 se sont fixés dans les deux localités les plus importantes. Buenos-Aires, avec ses 753.000 âmes, est devenue la deuxième ville latine du globe et la première de l'hémisphère austral. Ni Melbourne, ni Rio, ni Sidney ne sauraient rivaliser, même de loin, avec elle, et quant aux autres capitales des anciennes capitaineries espagnoles, Lima, Santiago, Valparaiso, Quito, Santa-Fé de Bogota, Caracas, elles ne sont plus, à côté de la métropole de l'Atlantique sud, que de simples chefs-lieux de province.

Au recensement de 1895, le plus récent que le gouvernement fédéral ait recueilli, la République contenait 180.454 propriétés. dont 39.058 dans la province de Buenos-Aires, 20.471 dans celle de Santa-Fé et 19.681 dans celle de Cordoba. La superficie cultivée avait passé de 2.459.000 hectares en 1888 à 4.892.000, augmentant ainsi de près de 100 o/o. Mais ce dernier chiffre — qui est une moyenne — était de beaucoup excédé dans la majeure partie des districts de l'intérieur. Si la croissance n'était que de 46 o/o pour l'état de Buenos-Aires, elle s'élevait à 181 o/o pour Santa-Fé et Cordoba, à 220 pour Entre-Rios et à 467 pour les Missions. On avouera que, pour un faible laps de huit années, l'expansion superficielle de l'activité agricole a pris des proportions exceptionnelles. Il résulterait, au surplus, d'informations très exactes, qu'elle se serait poursuivie mathématiquement depuis 1895, et que le terrain cultivé oscillerait aujourd'hui entre 6 et 7 millions d'hectares.

On comptait, en 1871, 580.000 hectares ensemencés en blé, puis, en 1888, 815.000, puis, en 1895, 2.950.000, sur lesquels Santa-Fé présentait déjà les deux tiers : 2.030.000. On comptait en 1895, 33.454 hectares de vigne, à Mendoza surtout, contre 26.564 en 1887, — et 61.273 hectares de cannes à sucre, à Tucuman principalement, contre 21.062 en 1882. Cette dernière plantation avait multiplié trois cents fois sa surface depuis 1855. Il est peu de contrées au monde qui aient offert un pareil échantillon d'énergie agricole.

Quoique contrariée par les intempéries, la production a largement rémunéré ces efforts.

De 1890 à 1893, le rendement du blé triplait, sautant de 900.000 à 2.400.000 tonnes, et dans la seule province de Santa-Fé, où la récolte était de 1.550 tonnes en 1863, de 477.000 en 1887, elle dépassait 1.200.000 en 1895. Le lin donnait des statistiques plus remarquables encore, sextuplant ses quantités en moins de sept années : 56.000 tonnes en 1887, 320.000 en 1894. Quant au sucre, dont les Argentins

ont jeté en circulation 176.000 tonnes en 1896, il s'est si bien entassé que la République, tout comme les états du vieux monde, s'est acculée à l'engorgement.

Mais l'agriculture proprement dite ne vient pas au premier rang dans les richesses des Platéens, et l'élevage et les industries qui en dérivent jouent un bien autre rôle encore dans leur développement économique. Avec l'Australie et l'Union, la République l'emporte sur toutes les autres contrées du globe par la force numérique de son troupeau et la valeur marchande de ses bêtes. Il n'est pas exagéré de soutenir que ses bovidés, ses moutons et ses chevaux réunis représentent un capital de près de 7 milliards. Au recensement de 1895, elle ne possédait pas moins de 74 millions de moutons, estimés 2.900 millions de francs, 21.700.000 bœufs, vaches et veaux, comptés pour 3.300 et 4.400.000 chevaux, inscrits pour 380 ou 400. Cette énorme expansion du bétail a déterminé, dans une très large mesure, la nature des exportations de la République et en même temps le mode de son activité intérieure.

En effet, laissant pour l'heure les gisements d'or, d'argent, de cuivre, de houille, épars dans ses montagnes et situés parfois à la limite des neiges, l'Etat Argentin s'est occupé, avant tout, de tirer parti de son élevage, et de vendre à l'Europe, sous quelque forme que ce fût, les animaux qui se multiplient sur son sol avec une vertigineuse célérité.

Comme la Nouvelle-Galles, le Victoria, le Queensland et aussi la Nouvelle-Zélande, ce pays a créé une véritable industrie, jadis totalement inconnue, celle des transformations de la viande. Viandes congelées, viandes simplement refroidies, extraits de viande, jus de viande, déchets, tout s'élabore dans les grands établissements qui se sont fondés depuis 1892, dans la province de Buenos-Aires principalement. A l'imitation des Américains du Nord, les Platéens n'ont reculé ni devant les frais ni devant les complications de l'outillage, et l'esprit d'entreprise qu'ils ont affirmé dans leur culture même, en utilisant à profusion les machines à vapeur sur un sol pourtant naturellement fécond, ils l'ont marqué encore bien davantage dans l'installation de leurs usines à congélation ou à distillation de viande. Celle de Santa-Elena est l'une des merveilles du genre.

La métallurgie, la filature, le tissage n'existent par contre que pour mémoire dans la République. Si elle compte des fabriques de produits chimiques, elles ne chiffrent que pour une très insuffisante production. Aussi ne faut-il pas se laisser duper par les statistiques globales du dernier census qui relèvent 18.727 usines, dont 5.450 à Buenos-Aires, 5.145 dans sa province, 2.419 à Santa-Fé, et 1.174 à Cordoba ; encore moins, faut-il attribuer une valeur absolue aux dernières évaluations de 1898 qui porteraient le total à plus de 24.000 et qui supputeraient à 215.000 le nombre des ouvriers employés. Les usines sont parfois de simples magasins ou de petits ateliers ; les ouvriers mériteraient souvent d'être qualifiés de commis. En vérité,

et hors celle de la viande, l'Argentine n'a point de grande industrie, sauf peut-être encore la distillerie, la sucrerie et la brasserie. Elle reste un grand pays de culture et d'élevage — et ces éléments de prospérité ne sont déjà point tant à dédaigner.

Le commerce platéen n'a pas offert dans les dix dernières années les incomparables poussées qu'on signale pour d'autres pays neufs, le Japon, la Chine, le Transvaal, par exemple; mais il ne conviendrait pourtant pas de croire que les crises financières et toutes les catastrophes qui s'en sont suivies aient complètement paralysé l'essor de ses échanges. Il y a eu réellement progrès — et progrès sensible — et, s'il n'y a pas eu croissance plus développée des exportations, si leur augmentation n'a pas correspondu aux efforts de la production intérieure, c'est en raison, non seulement de la concurrence, mais aussi du relèvement de la demande nationale de jour en jour plus abondante, avec une population moins clairsemée.

Sur les 4.800 millions qui représentent le commerce extérieur de l'Amérique du Sud à la date où nous écrivons, l'Argentine en absorbe au moins 1.100. C'est, en somme, une quote-part de 275 millions par million d'habitants ou de 275 francs par tête, — part plus forte que celle du citoyen français ou du citoyen allemand, ou même du citoyen de l'Union. Il est vrai que, dans l'ensemble, le chiffre ne s'est pas modifié depuis 1889 et qu'il a plutôt notablement décru; mais l'on apprendra, par le tableau ci-dessous, que les moins-values ont affecté exclusivement les entrées et que les sorties offrent une majoration des plus notables.

	Importations	Exportations	Totaux
1889	820	450	1.270
1890	710	500	1.210
1891	335	515	850
1892	455	565	1.020
1893	480	470	950
1894	460	505	965
1895	475	600	1.075
1896	560	580	1 140
1897	495	505	1.000
1898	490	600	1.090

Donc, de 1889 à 1898, baisse de 180 millions sur les échanges, mais perte de 330 sur les importations, et gain de 150 sur les exportations : voilà un bilan qui ne laisse pas d'être relativement satisfaisant.

Nous n'avons pas l'intention d'étudier par le menu les entrées et les sorties de la République. Cette étude nous entraînerait trop loin; mais, à tout le moins, il sied de dégager de nos statistiques quelques considérations d'ordre général et qui suffiront à en préciser le sens.

Les acquisitions des Argentins comprenaient autrefois beaucoup

de produits alimentaires, et deux ou trois fois plus d'objets manufacturés. Les relations numériques de ces deux catégories se sont si bien altérées que la première ne figure plus dans l'ensemble que pour 10 o/o environ. Certains chiffres sont particulièrement éloquents. Les vins en fûts n'ont plus été inscrits l'an dernier, à l'entrée, que pour 25 millions de francs au lieu de 56 en 1889, et les sucres blancs et raffinés pour un million contre 17 ou 18 en 1888, et 30 en 1889. Par contre, la République a porté sa demande de tissus de coton de 25 à 88, et celle des tissus de laine de 5 à 33. Ce sont là de menus aperçus qui établissent nettement le caractère économique du pays.

L'exportation se compose tout entière des produits agricoles et des dérivés de l'élevage. De 20 tonnes en 1876, la vente du blé au dehors bondissait à 179.000 en 1888 et, après avoir atteint le maximum de 1.856.000 en 1894. restait encore à 850.000 en 1898. La valeur des grains expédiés de Buenos-Aires et de Rosario l'année dernière atteignait 65 millions contre 135 en 1894 et 7.500.000 francs en 1889. Les sorties de fromage attestent un extraordinaire développement de la laiterie : 250.000 kilos en 1898 contre 9.000 en 1884 ; mais plus étonnants encore apparaissent les progrès des viandes conservées : 2.500 tonnes et 70.000 francs en 1885, 16.500 tonnes et 500.000 fr. en 1889, 420.000 tonnes et 10 millions de francs en 1896. Aujourd'hui les chiffres doivent dépasser respectivement 700.000 tonnes et 18 millions. Quant aux laines qui constituent l'article fondamental de l'exportation argentine, elles entrent dans les tableaux annuels pour 170 à 200 millions.

L'immigration de la République est d'origine surtout latine, comme l'ont prouvé, plus haut, des statistiques précises. L'importation est pourtant anglo-saxonne et germaine principalement. L'Angleterre et l'Allemagne réunies ne vendent pas aux Platéens pour moins de 240 millions en 1898, contre 125 la France, l'Espagne et l'Italie groupées ; et si les deux premières puissances ont perdu depuis 1889 plus de 80 millions dans le déclin des acquisitions de l'Etat, les trois autres ont enregistré un déchet de plus de 100, autrement sensible et au point de vue absolu et au point de vue relatif. N'oublions pas au surplus que l'Amérique septentrionale et australe s'est acquis, à Buenos-Aires, un très riche marché qu'on doit estimer à 100 millions environ, dont plus de 50 pour les Etats-Unis et de 25 pour le Brésil. La physionomie économique de l'Argentine diffère donc du tout au tout de son aspect ethnique et ce n'est point le seul pays qui vienne — par ses tableaux commerciaux — atténuer l'importance générale attribuée, jusqu'ici, aux éléments de la race et de la nationalité.

Pour apprécier, sans erreur grave, la condition de la République il est nécessaire encore de relever deux autres statistiques : celle de la navigation et celle des voies ferrées. Les conclusions auxquelles ce double examen conduit naturellement seraient toutefois beaucoup trop optimistes, si, par la suite, diverses considérations touchant le crédit,

la fiscalité et la répartition même des forces d'initiative ne venaient en balancer la portée.

Cette réserve s'imposait tout de suite. Qu'on en juge. La circulation maritime de la côte qui se chiffrait à 4.400.000 tonnes en 1887, à 6.400.000 en 1893, à 7.100.000 en 1896, est de 8 millions environ en 1898, aux seules entrées. Le Port de Buenos-Aires, à lui seul, portait son tonnage de 800.000 unités en 1877, à 2.800.000 en 1897, à 4.100.000 en 1889, à 9.500.000 en 1896, à 10.200.000 en 1898, entrées et sorties réunies. Quant à Rosario, le second marché de l'Etat, son importance se multipliait 11 fois de 1877 à 1898 avec 200.000 à la première date et 2.200.000 à la seconde.

Pour les chemins de fer, la croissance de leur trafic, de leurs recettes, de leurs bénéfices mériterait presque d'être qualifiée de fabuleuse. L'Argentine a eu la fortune spéciale de développer le rendement de ses voies, en même temps que leur longueur kilométrique ; à la différence de tant de contrées du vieux monde, elle n'a pas enregistré, avec une extension de son réseau, une stagnation complète de son revenu. Prenons tour à tour les deux séries de chiffres à confronter : les rails se prolongent sur 94 kilomètres en 1864, 2.033 en 1876, 4.502 en 1885, 14.320 en 1895, et en 1898, 14.800. Pendant près de 10 ans, de 1885 à 1895, le progrès a été de 3 kilomètres ou peu s'en faut à la journée. Les recettes sont de 2.500.000 francs en 1864, de 24 millions en 1876, de 70 en 1885, de 131 en 1895, de 160 en 1898. Résultat général : le réseau s'est multiplié sept fois, et les recettes se sont multipliées sept fois, de 1876 à 1898, soit en 22 ans. Quant au nombre des voyageurs, il montait de 190.000 en 1885 à 2.480.640 en 1895, et celui des tonnes transportées, de 15.000 à 1.043.000. Il n'est guère de pays, à notre su, hors le Transvaal, qui puisse se targuer d'un pareil coefficient de progression.

Voyons les revers de ce merveilleux tableau. Nous l'avons dit : l'Argentine ne connaît pas le paupérisme, cette misère organique, inéluctable, invincible, qui ronge une partie de la population et qui s'étend peu à peu sur des couches plus denses. Sans doute elle n'y échappera pas, et lorsque la grande industrie métallurgique et textile se sera créée sur son sol, lorsque le peuplement y deviendra plus compact et que l'armée de réserve du travail — cette masse flottante en quête de labeur — s'y sera constituée comme dans notre Europe, toutes les tares économiques et sociales séviront dans l'Etat platéen. Mais, dès à présent, le régime capitaliste y fait son œuvre logique, et la République a plusieurs fois fléchi sous le poids des impôts, sous l'assaut des crises financières.

Le budget fédéral, à première vue, n'a rien d'écrasant : 160 millions environ, soit par tête 40 francs, alors que notre budget national atteint presque 90 fr. par citoyen. Mais à ce budget se superposent les dépenses des provinces et des municipes, qui atteignent des totaux exorbitants, pour une jeune nation. Le déficit règne en permanence,

se soldant de temps à autre par l'emprunt. A Buenos-Aires, chaque habitant paie au fisc communal 145 francs en moyenne et annuellement. La dette globale de l'Argentine excède deux milliards. Toutes relations gardées, elle égale la moitié de la nôtre : chiffre écrasant pour un pays qui n'a ni un passé, ni une richesse publique de loin comparables.

Ces sacrifices des Trésors fédéraux ou municipaux ont-ils du moins aidé toujours à des opérations fructueuses et lucratives. Il est incontestable que l'Etat, les provinces et les communes ont marqué un très vif souci de l'hygiène, de la colonisation, des travaux d'utilité collective, de l'instruction publique surtout. On compte plus de 400.000 enfants dans les écoles platéennes, près de 80.000 dans celles de la capitale seulement. Mais tout ce système d'enseignement ne coûte pas plus de 50 à 60 millions par an, c'est-à-dire qu'il n'absorbe qu'une part relativement restreinte des dépenses générales. La vérité est que les millions ont été dilapidés par les gouvernements successifs, au profit de leurs partisans, sous forme de marchés administratifs scandaleux. Les voies ferrées, les constructions d'égouts ont été payées bien au-delà de leur valeur réelle, et le pays tout entier est atteint dans sa vitalité, pour avoir été ainsi exploité et foulé par une audacieuse féodalité capitaliste.

Celle-ci a aussi exercé ses méfaits par ailleurs. La répartition des forces économiques de l'Argentine est déplorable en elle-même, le commerce, les intermédiaires constituant un élément numérique beaucoup trop fort dans la population urbaine. Mais la spéculation proprement dite, l'agiotage effréné, qui s'est donné libre carrière de 1882 à 1890, ont aggravé encore cette situation en privant toute cette classe du crédit nécessaire. Comme dans les cités italiennes au lendemain du Risorgimento, — les entrepreneurs de maisons, avec l'argent des banques platéennes, ont multiplié à Buenos-Aires, Rosario, etc., les quartiers neufs. En moins de huit années, les constructions, dans la capitale seule, avaient chiffré pour près d'un milliard de francs. Soudain le krach édilitaire éclata, plus intense encore qu'à Florence et à Rome vers 1875 et 1885. En même temps, et étroitement liée à celui-ci, intervint la crise générale des établissements de crédit. Du faîte de sa splendeur, le pays se trouva précipité dans une détresse que rien n'avait laissé prévoir — et l'on se rappelle quelle répercussion cette grande catastrophe entraîna jusque dans l'Europe continentale et surtout dans le Royaume-Uni.

Le krach passa ; d'autres, partiels il est vrai, se produisirent, se produiront fatalement demain. Et c'est là le malheur de l'Argentine, que la finance ait joué dans sa vie un rôle si élargi, qu'elle ait mis la main sur toutes ses sources de richesses, et qu'elle la voue presque inexorablement à des séries ininterrompues de secousses économiques. Il eût mieux valu peut-être pour elle abriter dès la première heure le paupérisme des vieilles contrées, qui, lui, du moins, surgit fécond, utile, et gros des régénérations futures.

LE TRANSVAAL

Le Transvaal contemporain, ou, si l'on veut, modernisé, est de date bien plus récente que l'Argentine. Son origine remonte à peine à 10 ans. L'or a été sa raison d'être, la source de sa prospérité, comme il sera sans doute le principe de ses souffrances et de ses mécomptes.

Son immigration ne saurait, à dire vrai, se comparer à celle de la République sud-américaine. Quoique le gouvernement de Prétoria ait négligé jusqu'ici de publier des statistiques pour chiffrer ce mouvement d'afflux, il n'a guère dû comprendre, dans les plus fortes années, plus de 10.000 individus. Si l'Etat boer mérite d'être qualifié d'Etat champignon, c'est moins pour la multiplication rapide du total de ses habitants, que pour la formation subite de cette ville extraordinaire, Johannesburg, et pour la création accélérée de ses services publics.

Johannesburg s'est dressée tout à coup, comme une apparition de féérie, du milieu des champs d'or recelés en ses collines. En 1885, rien n'annonçait encore, dans les solitudes mornes du Rand, qu'une grande cité dût y surgir. En 1887 la ville comptait 3.000 âmes, en 1890, elle en possédait 30.000, puis 60.000 en 1894, puis 102.000 en 1896, et 125,000 en 1898. Là est le cœur, la vie même du Transvaal. Là, les Européens se sont précipités par dizaines de milliers, se déversant comme ils firent jadis à Ballarat et à Sacramento, apportant avec eux des mœurs nouvelles, diverses comme leurs nationalités, mais toujours dominés par cette soif ardente de richesse qui les jette sur les pays neufs. La République, jusque-là, appartenait aux Boers qui paissaient leurs bœufs dans les grandes étendues inclinées du Veldt. Du coup, la souveraineté de fait leur fut disputée ; les querelles aujourd'hui flagrantes entre les anciens détenteurs du sol et les uitlanders, existèrent latentes dès la première heure, — la physionomie du pays fut soudain transformée par l'invasion.

L'immigration a façonné le Transvaal moderne, de même qu'elle a façonné l'Argentine de nos jours. Mais ici l'élément latin a pris le dessus et aucun autre ne l'avait précédé, et là l'élément britannique est numériquement le plus important et il se heurte aux pasteurs venus de Hollande qui se croyaient chez eux. A Johannesburg même, le chiffre de la population anglaise dépasse 50.000 unités. Par ces quelques mots toute la question sud-africaine est résumée, en son aspect ethnographique. Elle en a un autre, l'économique. Nous l'avons déjà exposé, en partie, dans notre étude sur l'Empire britannique, mais il faut y revenir (1).

Jadis, la République n'avait que des rapports restreints, et avec l'Europe et avec les trois contrées civilisées, qui outre l'Orange, confinent à son territoire : le Cap, la Natalie, la colonie portugaise de Mozambique. Elle achetait peu, n'ayant guère de besoins, — exportait peu, n'ayant rien à vendre. La découverte des champs d'or et l'afflux européen qui a suivi ont bouleversé cette condition. Le Trans-

(1) Rappelons encore que ces lignes ont été écrites avant la guerre.

vaal, avec ses sorties de métal et, d'autre part, son impuissance à produire les denrées et les objets manufacturés nécessaires à sa consommation, est devenu un des centres d'échange les plus actifs du globe. 650 ou 675 millions : voilà l'estimation la plus exacte de son trafic actuel qui représente ainsi de 600 à 700 francs par tête d'habitant, ou, si l'on défalque les Cafres, 25.000 francs par tête de blanc. Il n'est point d'autre contrée qui puisse accuser une pareille moyenne, et l'Australasie même est dépassée. Sur ce total de 675 millions, l'or expédié au dehors représente presque la moitié, et l'autre moitié est figurée par les importations qui, de 12 millions en 1886, de 92 en 1889, de 161 en 1893, sont montées, en 1897, à 339 millions.

Le Transvaal, par cette énorme somme d'échanges a fait la fortune ou du moins stimulé l'essor des Etats civilisés qui l'entourent. Une grosse part de son transit passe par le Cap, une autre par le Natal, une part moindre par la baie Delagoa et le port de Lourenço-Marquez qui appartient encore au Portugal. Dans ce dernier entrepôt, la circulation a presque triplé de 1893 à 1898. On conçoit quelle perturbation, la République sud-africaine a jetée, par son élan subit, dans toute la zone australe du continent noir, et avec quelle rapidité l'axe de cette région a passé du Cap à Johannesburg. Hors toute question de race, il fallait donc ou que le Transvaal devînt l'annexe de l'Empire britannique, ou que les colonies britanniques, littorales — ou même intérieures, telle la Rhodésia, devinssent les annexes du Transvaal. Le développement du problème économique ne comportait que deux solutions : l'asservissement des Boers au cabinet de Londres, la formation d'une fédération africaine à prépondérance hollandaise. Le conflit actuel est sorti, avec une logique inflexible, de ces données qui devenaient de plus en plus pressantes.

L'expansion du Transvaal a exercé sur ses dépenses une répercussion presque mathématique. De 12 millions en 1886, son budget a bondi à 39 en 1889, à 111 en 1896, à 120 en 1898. En somme, la fiscalité de la République emporte plus du tiers de sa production d'or, qui n'atteint pas encore 300 millions. Il est vrai que celle-ci a grandi beaucoup plus vite que le rendement des impôts. Les deux tableaux ci-dessous méritent d'être confrontés, car l'un des principaux griefs des uitlanders contre le gouvernement de Prétoria a été la lourdeur des taxes qui frappent l'exploitation minière.

	Budget (En millions)	Production d'or (En millions)
1886.	9	0.9
1889.	39	37
1892.	32	113
1893.	42	137
1896.	111	215
1897.	112	291

Les exigences du Trésor se sont donc multipliées moins de trois

fois, de 1889 à 1897, tandis que l'extraction d'or se multipliait huit fois : cette simple comparaison fait justice d'un des chefs d'accusation formulés par le Cabinet anglais contre M. Krüger.

Il est évident que l'industrie des mines est grevée par ces très grosses contributions, qui, relativement au chiffre des Européens de Prétoria et de Johannesburg, sont de beaucoup les plus fortes qu'on puisse relever en un Etat civilisé. Mais si le Transvaal a fait quelques préparatifs militaires depuis 1895, si, entre autres, il a construit les forts de sa capitale industrielle, le Royaume Uni, qui avait toléré le brigandage de Jameson et qui tolérait les excitations nouvelles des jingoes, était-il qualifié pour protester? Si, d'autre part, la République a réclamé des compagnies du Rand un contingent croissant de subsides pour la construction de ses lignes ferrées et télégraphiques, n'ont-elles pas été les premières à bénéficier de ces créations et avaient-elles, en vérité, le droit de se répandre en doléances?

Le gouvernement de Prétoria a certes beaucoup dépensé depuis quatre ou cinq ans; mais la civilisation est onéreuse, les frais d'un État qui prétend se moderniser brusquement et se pourvoir en un clin d'œil des services indispensables dépassent toujours les devis les plus sagaces. Après l'Argentine, le Transvaal subit l'épreuve, et sans doute si demain, sur quelque terre ignorée du globe, une autre nation suivait leur exemple, son expérience serait plus rude encore. Les peuples modernes ne peuvent mettre l'économie à la base de leurs prévisions budgétaires, et le budget de la société future, de l'humanité régénérée, sera vraisemblablement bien plus chargé que les états de crédits d'aujourd'hui.

Pas plus que la République sud-américaine dont nous le rapprochons, le Transvaal n'a encore de paupérisme. L'immigration si abondante qu'elle fût, y a toujours trouvé son emploi dans les exploitations nouvelles, et si la vie est d'une cherté qui égale les prix connus de l'ancienne Californie, les salaires sont montés à proportion. Un contre-maître de mine gagne 1.000 francs par mois, son ouvrier 500. Charpentiers, maçons et peintres reçoivent habituellement 24 ou 25 francs par jour. Donc les travailleurs européens qui se sont transportés à Johannesburg ont, à tout le moins, leur subsistance. La question sociale ne se pose pas encore là-bas dans toute son acuité : elle n'interviendra effectivement que le jour où les mines seront partiellement épuisées, où une armée de réserve se constituera, et ce jour-là elle prendra un caractère d'extrême ampleur, car l'on se demande avec effroi vers quels labeurs le Transvaal ferait refluer les 85.000 ouvriers qui dès à présent exploitent ses gisements d'or ; il n'a pas d'industrie ; l'extraction du métal précieux a absorbé toute activité, toute initiative et tous capitaux.

Le régime économique contemporain ne sévit, pour l'heure présente, dans la République, que par l'excès de ses fiévreuses spéculations. Comme l'Argentine, ce pays a été livré à de lamentables agiotages qui, presque constamment, ont faussé le cours des actions miniè-

res et précipité des catastrophes inattendues. L'escroquerie de la haute et de la basse banque, ses pratiques frauduleuses de toute nature, son absolu mépris de la vie humaine, se sont exercés là-bas avec une ardeur qu'on ne leur avait jamais connue. Les trusts ont joué et jouent encore, sans contrepoids, dans l'impunité la plus complète. Les dividendes distribués, qui sont passés de 68 millions en 1893, à 89 en 1894, à 182 en 1895, n'ont pas suffi aux aventuriers célèbres, les Barnato et autres, qui se sont enrichis sur cette terre. On les a vus tantôt pousser les parts minières à des taux fabuleux pour les rejeter ensuite à des cours dérisoires — telles les parts de la fameuse mine Sheba, qui sautèrent, en quelques semaines, de 25 à 1.500 francs, pour retomber ensuite au-dessous de leur valeur d'émission — et tantôt lancer des titres qui ne correspondaient à aucun gisement concédé. Le Transvaal offre la plus belle, la plus haute illustration de l'immoralité, de l'inconscience fatalement attachées à toute opération financière. A ceux qui luttent contre le capitalisme et qui montrent son développement lié au crime, il fournit peut-être quelques-uns des arguments les plus topiques de ces trente dernières années. Plus encore que pour la rapidité de sa formation, il méritait, à cet égard, de prendre place en cette étude, qui se résout ainsi en un réquisitoire ininterrompu contre le système économique en vigueur, contre le régime social qui en découle.

PAUL LOUIS

La Vie parisienne

Du *Petit Tambour :*

NOTRE DÉPUTÉ

Au lendemain de l'élection de M. Martin-Martin, nous écrivions :

« ... A coup sûr, le nouvel élu ne suivra pas les errements de son prédécesseur : M. Martin-Martin n'est pas de ceux qui remettent aussi bénévolement les destinées de la France aux mains des maires du Palais ; dans la période de troubles et de désorganisation sociale et morale que nous traversons, il nous sera réconfortant de penser qu'il y a encore au Parlement, travaillant et veillant, quelques personnalités de la valeur et de l'activité de M. Martin-Martin. Nul doute, en tout cas, que nous n'ayons bientôt à nous en féliciter, non seulement pour la France, mais aussi pour notre pauvre département, jusqu'à ce jour si laissé à l'écart et déshérité : M. Martin-Martin sera là pour rappeler que le Plateau-Central existe, et nous aurons enfin quelqu'un, auprès des gouvernants, en situation d'exposer nos plaintes et de faire valoir nos justes droits... »

Les documents suivants, que l'on veut bien nous communiquer, montreront à nos lecteurs si nous étions bons prophètes :

1°

MINISTÈRE DES FINANCES

—

DIRECTION DU PERSONNEL

—

Mon cher collègue,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur l'opportunité qu'il y aurait à créer, dans la commune de Saint-Landry, un deuxième débit de tabac. Je m'empresse de vous faire connaître que j'ai aussitôt chargé M. le directeur des contributions indirectes de votre département d'étudier la question au point de vue technique, et, dès que son rapport m'aura été transmis, avec l'avis de M. le Préfet du Plateau-Central, je serai heureux d'examiner s'il m'est possible d'accorder satisfaction à la commune de Saint-Landry.

Veuillez, etc.

Le Ministre des Finances,
CAILLAUX

à Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central.

2°

SOUS-SECRÉTARIAT DES POSTES
ET TÉLÉGRAPHES

—

CABINET DU SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

—

Mon cher collègue,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur les heures des courriers qui

desservent la commune de La Rémolade, et appuyer auprès de moi une pétition des habitants de cette commune, demandant qu'une levée supplémentaire soit faite après quatre heures du soir par le facteur de Malvoisin. J'ai l'honneur de vous informer que, conformément au désir que vous m'en aviez verbalement exprimé, la question est en ce moment soumise à l'examen du service compétent, et qu'aussitôt qu'une solution sera intervenue, je m'empresserai de la porter à votre connaissance.

Veuillez, etc.

Le Sous-Secrétaire d'Etat des Postes et Télégraphes,
MOUGEOT

à Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

—

CABINET DU MINISTRE

—

Mon cher député,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur la situation précaire d'un groupe de cultivateurs, habitant l'agglomération des Gorgerettes, dont la récolte et une partie des habitations, non assurées, viennent d'être détruites par un incendie violent. J'ai le plaisir de vous faire connaître que, par courrier de ce jour, et à titre tout à fait exceptionnel, je fais ordonnancer au nom de M. le Préfet de votre département une somme de 40 francs, pour être répartie entre les familles les plus nécessiteuses et les plus éprouvées.

Veuillez, etc.

Pour le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur,
Le Chef du Cabinet,
ULRICH

à Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central.

A tous ceux qui n'ont pas oublié l'époque néfaste où les intérêts de notre département étaient abandonnés aux mains débiles et dédaigneuses du baron Lambusquet, — celui-là même qui se vantait de n'avoir jamais mis les pieds dans un ministère, — à tous nos lecteurs nous laissons le soin de dégager la moralité des lettres ci-dessus : pour notre part, nous n'aurions garde d'en atténuer l'éloquence par aucun commentaire. Dans sa profession de foi, M. Martin-Martin avait écrit : — Je ne vous fais pas de promesses : Je demande que vous me jugiez à l'œuvre, et sur mes actes ! — Les honnêtes gens, les gens éclairés et impartiaux, ont déjà jugé.

ANTONIN CANELLE

Du JOURNAL *de Mademoiselle Yvonne Martin-Martin :*

Dimanche. — Le matin, nous avons été, Mère et moi, à la messe de onze heures ; c'est l'abbé Launois qui a quêté ; il a toujours sa tête qui penche sur son épaule, et une main dans sa poitrine, mais il est fort bien quand même. Il faisait si froid déjà que Mère m'avait permis de mettre mon boléro en fourrure, ce dont je n'ai pas été fâchée, car, à la messe, j'étais juste devant ces personnes dont nous ne savons pas

encore le nom, mais qui sont pour nous si désagréables, et qui sont si mal mises. Elles n'ont fait que me regarder tout le temps. Nous sommes rentrées juste pour le déjeuner. Père, très absorbé, n'a pas dit un mot, et Mère respectait son silence, de telle façon que le déjeuner a été expédié vivement. J'ai lu dans ma chambre jusqu'à quatre heures le livre de Mme Hector Malot que Germaine Tirebois m'a prêté.

Il me passionne énormément ; que cette Félicie est intéressante, et que son fiancé a tort ! Je n'en suis qu'au milieu du volume, mais déjà on sent ce qui va advenir ; c'est réellement passionnant. Mère, à quatre heures, m'a appelée. Elle était prête à sortir, et il m'a fallu laisser là mon livre ! Nous avons été aux Champs-Elysées, où j'ai eu la chance de rencontrer Germaine, accompagnée de sa fidèle mademoiselle Pauline. Nous nous sommes assises toutes deux un peu à l'écart pour causer plus librement ; d'ailleurs Mère sympathise beaucoup avec mademoiselle Pauline ; Mère est si bonne qu'elle se laisse raconter pour la vingtième fois les mêmes histoires, que cette vieille mademoiselle Pauline aime tant à narrer, surtout les exploits de son oncle le capitaine Michelot ; je crois aussi que Mère en profite pour penser à autre chose. Germaine m'a dit confidentiellement avoir entendu son père et sa mère parler l'avant-veille de son futur mariage : sa mère était d'avis qu'elle se mariât jeune, le plus tôt possible, M. Tirebois préférait attendre. Germaine riait en me disant cela, mais j'ai bien vu qu'au fond elle était très émue. Elle doit avoir son idée, je pense. Peut-être même l'aurais-je confessée immédiatement, si mademoiselle Pauline ne s'était rapprochée de nos chaises, sournoisement. Nous avons fait chemin ensemble jusqu'aux grands boulevards, où il y avait un monde énorme ; Mère et moi sommes rentrées à pied, Germaine, qui était pressée, en omnibus. Nous avons dîné tard, Père ayant eu à travailler ; moi j'ai lu jusqu'à 11 heures dans ma chambre.

Lundi. — Mère et moi, à dix heures, avons été au Bon Marché, c'était l'Exposition des vêtements ; maman en a essayé plusieurs, mais sans en choisir aucun. J'ai acheté pour moi des jarretelles roses et un corset maïs ; Mère ne voulait pas, mais j'ai fait mes yeux suppliants, alors... Nous avons été ensuite chez le pâtissier, j'ai mangé trois galettes ; il y avait un jeune homme qui m'a souri, probablement il trouvait que j'étais un peu affamée ; quand nous sommes sorties, il est sorti derrière nous ; Mère, très mortifiée a pris une voiture, et nous sommes rentrées. L'après-midi, rien de neuf. Nous n'avons pas bougé. J'ai fini mon livre : Félicie ne se marie pas avec Valentin, c'est bien là ce que je pensais ; la fin est encore plus passionnante que le début.

Mardi. — J'ai étudié mon chant une bonne partie de la matinée ; après mes sons filés, j'ai chanté une petite mélodie de Chaminade qui a vraiment beaucoup de caractère, très gentille, et bien dans ma voix ; il y a un contre-si que je donne de tête, et qui est doux, doux, doux... si doux même que maman qui comptait l'argenterie dans la pièce à côté m'a crié : — Vovonne, c'est idéal, idéal ce que ta voix

me fait plaisir !... — J'ai été l'embrasser pour la remercier, mais déjà elle disait à Olympe que le manche à gigot manquait, et elle n'était plus du tout à mon contre-si de tête... L'après-midi, restées. Père seul s'est absenté, il n'est même pas rentré, un petit bleu qu'il nous avait envoyé nous prévenait qu'il dînait avec des messieurs de la Chambre, et le préfet, qui est à Paris.

Mercredi. — Nous avons été, à cinq heures, rendre visite à madame Tirebois dont c'était le jour. Germaine portait une robe assez échancrée, et un tablier rose à bavolets, elle offrait le thé quand nous arrivions. Il y avait beaucoup de monde, et comme Germaine était très affairée, j'étais assise seule, et un peu intimidée par conséquent. Madame Tirebois avait une traîne à sa robe, et des saphirs énormes aux oreilles; elle causait tout bas à un monsieur âgé, décoré : je pense même qu'il avait une perruque, car, quand il buvait son thé, ses oreilles remuaient, et on apercevait un vide entre elles et le crâne. Germaine m'apporta une tasse et des gâteaux, une grande jeune fille qui la suivait avec le sucrier et le pot au lait me sourit si gentiment que je sympathisai tout de suite avec elle; pour lui être agréable, je sucrai mon thé beaucoup plus que de coutume, et, par la suite, j'en ai eu un peu mal au cœur; elle s'appelle Marthe Gérard, m'a dit Germaine plus tard ; elle est orpheline, et vit avec son parrain, un goutteux millionnaire. Comme Germaine s'asseyait enfin avec moi sur le canapé, il entra en coup de vent dans le salon une grosse dame et son fils, un long jeune homme pâle, qui portait une serviette sous le bras ; Germaine l'appela pour me le présenter ; c'était son cousin Alfred ; il s'assit près de nous, assez gauchement, et nous entendîmes alors distinctement un tintement de grelot qui venait de son côté. Comme Germaine, Marthe et moi le regardions, surprises, il rougit affreusement, et se tint immobile. Je sus par la suite que c'était le grelot de sa bicyclette, qu'il avait par mégarde dans une de ses poches ; et, n'osant bouger, par crainte de faire du bruit, il n'accepta ni thé, ni gâteaux. Rentrées à la maison en voiture, il pleuvait beaucoup.

Jeudi. — J'ai reçu, le matin, un mot de Germaine qui me dit que son père l'emmène ce soir chez Marck le dompteur, à la fête de Montmartre, et elle me demande si Mère me permettrait de les y accompagner. J'ai la permission et je saute de joie ! Toute l'après-midi, je suis restée à la maison. Vers huit heures du soir, on a sonné, c'était M. Tirebois et Germaine qui venaient me prendre. Père a dit à M. Tirebois : — Je ne vous accompagne pas, la Chambre me suffit ! — ce qui a beaucoup fait rire M. Tirebois. Moi, j'étais prête déjà, et nous n'avons eu qu'à partir. Ça sent très fort quand on entre dans la ménagerie, qui est pourtant admirablement tenue. Au premier rang, des fauteuils étaient réservés, derrière lesquels nous nous sommes installés. Il y avait un lion magnifique assis tout contre les barreaux, il nous regardait bien en face, en passant sa langue sur ses babines, j'ai été si intimidée que je ne l'ai plus regardé. Il y avait trois ado-

rables petits lionceaux tout jeunes ; c'est comme de gros chats, ça joue, ça se couche si gentiment ! Il y avait le plus petit qui s'est mis sur le dos, les pattes en l'air, et il nous regardait avec des yeux si câlins, le pauvre chéri... Dans un coin, il y avait aussi deux singes, dont l'un ne faisait qu'aller et venir de long en large dans sa cage, il avait des yeux brillants et de véritables petites mains roses avec lesquelles il attrapait les barreaux, et se serrait contre ; il y avait un perroquet et un ara, il avait l'air stupide comme tout, cet ara ! M. Tirebois s'en est approché pour lui faire dire quelque chose, mais il a tourné son dos et est monté le long du perchoir en se dandinant, et en nous regardant de côté, comme s'il riait de nous. Nous avons été nous rasseoir sur nos chaises, et alors nous avons vu que les fauteuils réservés étaient pour des chinois, on disait autour de nous que c'était l'ambassadeur de Chine, toute une famille composée de l'ambassadeur, sa femme, ses deux filles, et de plusieurs autres jeunes gens, tous vêtus à l'européenne ; il n'y avait que l'ambassadeur et trois autres chinois qui portaient le costume ; il y avait un tout petit garçon chinois assis juste devant Germaine, il était coiffé d'un béret bleu et vêtu d'une capote de collégien, il avait des joues énormes et des yeux imperceptibles ; le spectacle ne l'amusait pas du tout, il se tint tout le temps le visage contre le dossier de sa chaise à regarder derrière lui, malgré les protestations du chinois à lunettes placé à son côté et qui lui tenait la main. Les jeunes filles chinoises étaient très gentilles, une surtout, très coquette, lançant des œillades à droite, à gauche : elle avait du rouge sur les lèvres et les joues, les yeux tirés sur les tempes et noirs comme des grains de café. Le spectacle a commencé ; il y avait des ours, des hyènes, des loups, qui ont travaillé avec un dompteur polonais, frisé comme un caniche, et bête comme une oie probablement, car, après chacune des prouesses de ses animaux, il envoyait des baisers aux chinois. Marck (le dompteur mondain, me souffle Germaine) est un jeune homme très décoré, et brillant, il avait des gants blancs, et des moustaches noires frisées très légèrement. Il salua dignement en entrant dans la cage, et fit travailler à la fois deux lionnes, et l'énorme lion qui m'avait tant impressionnée ; il faisait comme s'il était dans le désert, il tirait des coups de revolver, et excitait les bêtes à rugir et à sauter toutes ensemble ; c'était un vacarme épouvantable, et pourtant le petit garçon chinois ne tournait pas la tête, il avait l'air aussi tranquille que si rien ne s'était passé de terrible à deux pas de sa chaise ; il regardait Germaine qui se bouchait les oreilles et fermait les yeux, il la regardait curieusement, et l'air positivement narquois, ce mioche... Pour finir, une jeune femme outrageusement décolletée vint danser, avec des castagnettes, dans la cage, pendant que Marck fixait son gros lion, accroupi dans un coin à côté des trois lionnes réellement abruties par tout ce bruit du diable. La danseuse espagnole faisait les yeux langoureux aux chinois, qui n'en avaient jamais tant vu, je pense ; mais elle ne courait aucun risque avec les lions, naturellement, dansant devant

la porte, et derrière le dompteur Marck. Nous sommes sortis à onze heures, très contentes de notre soirée, Germaine et moi. Germaine et son père m'ont accompagnée, et sont montés dans l'appartement où Mère nous attendait, et a proposé de faire du thé ; mais M. Tirebois n'a voulu rien prendre. J'ai raconté les chinois à Père, il ne savait pas si c'était vraiment l'ambassadeur, mais il m'a dit qu'il le demanderait à M. Delcassé.

Vendredi. — Le matin j'ai écrit quelques lettres à mes amies de La Marche; Justine Benoît m'avait envoyé un long journal de ce qu'elle avait fait dans la quinzaine, j'ai été obligée de lui répondre aussi une fort longue missive; sans ça elle m'aurait tenu rigueur et aurait dit qu'étant à Paris, je faisais ma fière, et la dédaignais. J'ai écrit aussi aux demoiselles Rodrigues, mais deux pages seulement. Le soir nous avions à dîner M. Gélabert, et son fils Marc qu'on nous présentait. C'est un petit jeune homme court et avec un certain embonpoint; il avait une superbe cravate rouge, et une épingle représentant un pied de biche. Son père a été fort attentionné pour moi, il m'a fait des compliments sur ma toilette, et sur mes boucles de cheveux. Il avait apporté à Mère une superbe gerbe de chrysanthèmes jaunes, que j'ai placés tout de suite sur la petite table, devant la fenêtre du salon. Pendant le dîner j'étais entre M. Gélabert et son fils, qui me passait à chaque instant la moutarde et les cure-dents, j'avais très envie de rire, naturellement, mais Mère ne me quittait pas des yeux, et m'obligeait à être sérieuse malgré moi : je me suis bien rattrapée dans ma chambre, par exemple ! On a pris le café dans le salon de maman, et alors on m'a priée de faire un peu de musique. J'ai chanté ma petite mélodie de Chaminade, et mon contre-si a produit son effet habituel ; Monsieur Marc me tournait les pages et, son père nous ayant dit qu'il touchait un peu de piano, nous l'avons forcé à jouer à quatre mains avec maman. Père et M. Gélabert se sont alors retirés dans le cabinet de travail pour causer affaires, et j'ai été plus libre avec maman et le fils Gélabert. Mère ne joue vraiment pas mal, elle a du sentiment même... Ils ont à eux deux fort bien rendu la sérénade de Pierné, puis, sur la demande de M. Marc, j'ai encore chanté une de mes anciennes romances de Massenet. Après avoir fait de la musique, nous avons causé, nous aussi ; ce jeune homme est fort intéressant dans sa conversation, il fait beaucoup de bicyclette et d'escrime, — pour maigrir, a-t-il ajouté en souriant : nous nous sommes récriées, mère et moi : — Mais vous êtes très bien comme ça, voyons, à votre âge, il vaut mieux être un peu solide, voyez donc votre père à qui vous ressemblez tant, eh bien ! il est magnifique, etc... — Mère était lancée et elle ne s'est arrêtée que pour servir le thé qui refroidissait dans la salle à manger. Nous avons parlé voyages ; il m'a avoué qu'il adorerait visiter l'Afrique, qu'il avait deux camarades de lycée qui y étaient, et qui lui écrivaient des lettres enthousiasmées, qui lui donnaient chaque fois plus

envie de partir. Notre soirée a passé très vite et il était plus de onze heures quand ces messieurs se sont retirés.

Samedi. — Je me suis levée tard ce matin. Olympe avait beau cogner à ma porte, je n'avais pas la moindre envie de répondre. Mais Mère est venue en personne et il m'a fallu aller ouvrir; j'ai bu mon chocolat au lit, par exemple. L'après-midi, Germaine et sa mère nous ont fait la bonne surprise de venir nous voir. Maman, elle, n'était pas très enchantée, à cause du salon qui n'était pas tout à fait en ordre comme elle aurait voulu; ces dames venaient pour la première fois, nous aurions évidemment tenu à les mieux recevoir; mais elles sont si simples, si aimables, que nous aurions mauvaise grâce à leur en vouloir de ne nous avoir pas averties. Mère et madame Tirebois sont restées dans le boudoir, Germaine et moi sommes allées dans ma chambre. J'avais à lui montrer ma photographie que j'ai fait faire il y a quinze jours, et un petit meuble que père m'a offert pour mon anniversaire de naissance. Germaine s'est extasiée sur le portrait, et a absolument exigé que je lui en donne un, avec une dédicace derrière; le petit meuble lui a beaucoup plu, également. Je lui ai raconté ma soirée de la veille, elle m'a posé des quantités de questions sur le fils Gélabert, à la plupart desquelles je ne savais même que répondre. Quand elle a eu fini d'être indiscrète (si gentiment, chère Germaine!), elle m'a embrassée en riant, et je n'ai jamais pu savoir ce qui la faisait rire de la sorte. Elle m'a raconté des choses inouïes sur son cousin Alfred, que j'avais vu l'autre jour chez elle; lui qui a l'air d'un petit saint, eh bien! il passe ses nuits à jouer aux cartes, et il est l'amant de la femme d'un professeur; c'est inouï, je trouve! Germaine m'a dit qu'elle savait bien d'autres choses encore sur lui et sur son ami Edward, mais qu'elle ne pouvait me les confier. Je n'ai pas insisté, naturellement, mais il faudra bien qu'elle me le dise, un jour ou l'autre. Nous avons ri de tout notre cœur lorsqu'elle m'a raconté que mademoiselle Pauline écrivait ses mémoires et ceux de son oncle le capitaine Michelot, et qu'elle allait les faire paraître très prochainement : — Elle passe des nuits, ma chère, m'a dit Germaine, et elle soupire, et elle parle toute seule, c'est un vrai bonheur que de l'entendre : nous sommes censés ignorer tout ça, bien entendu, mais père commence à en avoir assez, et il parle déjà de la remplacer; pour moi, j'en aurai du chagrin, car elle m'amuse beaucoup, et elle est si distraite dans la rue! — Madame Tirebois et Mère sont venues voir ce que nous complotions toutes les deux; Madame Tirebois a trouvé très bien notre appartement, beaucoup d'air, de soleil, a-t-elle dit, pas de voisins, le rêve enfin... — Il est probable que nous déménagerons au printemps, a-t-elle ajouté : si rien n'est survenu d'ici là... — et elle a regardé Germaine. Elles sont parties toutes deux à sept heures passées. Je voulais finir cette tapisserie qui traîne partout, et qui fait le désespoir de Mère si ordonnée; mais j'ai un nouveau livre de madame Hector Malot, et je crois bien qu'il va me passionner autant que l'autre, probablement...

Dimanche. — Eté à la messe de 11 heures, Mère et moi, il pleuvait à torrents, nous y sommes allées en voiture. Vu encore les personnes désagréables, elles avaient des chapeaux nouveaux, mais quels chapeaux : des bérets de velours chaudron à plumes écarlates, quel goût pour des Parisiennes, mon Dieu! Aperçu aussi Marthe Gérard et sa gouvernante : elle m'a salué de la tête très aimablement...

De « *la Localité* » :

PAYE, PAYSAN!

... Le budget de 1900 s'équilibrera avec cinquante millions d'impôts en augmentation sur le précédent exercice. Voilà le résultat le plus clair, le plus net, auquel devait aboutir l'impéritie de nos gouvernants. Sera-t-il permis de se demander alors à quoi bon envoyer à la Chambre des gens qui sont censés représenter et défendre nos intérêts, si le premier de nos intérêts, qui est notre bourse, se trouve entre leurs mains aussi mal gardé et lésé? Il nous semblait que le devoir essentiel d'un député honnête et conscient des obligations de son mandat, serait de monter à la tribune et de crier : — Halte-là! Le pays a assez de ce régime de bon plaisir, il a assez de servir de proie quotidienne aux sangsues de toute sorte qui l'épuisent et qui l'oppriment, sous prétexte de l'administrer : halte-là, vous dis-je! — Mais sans doute sommes-nous bien naïfs! Lorsqu'une majorité faussée, ou aveuglée, fait un député d'un Martin-Martin, je suppose que personne ne doit s'attendre à ce que le Palais-Bourbon retentisse de pareils accents, éloquents et vengeurs. Les électeurs de Martin-Martin ont ce qu'ils méritent : qu'importe que leur bas de laine se vide jusqu'au dernier écu, leur cher député ne s'en portera pas plus mal; il est à Paris, confortablement installé, il peut se promener sur les boulevards, boire des bocks, aller aux Folies-Bergère, il visitera à l'œil l'Exposition universelle : qu'est-ce à côté de cela que cinquante millions d'impôts? Et puis il faut bien que quelqu'un paie les vingt-cinq francs par jour qui lui sont alloués pour ses frais de cigares...

JEAN LE CONTRIBUABLE

P. c. c.
FRANC-NOHAIN

La Romance de l'Eté

A Madame Thadée Natanson,
pour la distraire de l'automne.

Voici le peuple oisel qui crisse dans les branches:
« Eh, dit-il, les vieilles branches,
On va s'en payer des tranches!

I

« Tel l'enfant qui vient de naître,
Le ciel s'est voué au bleu.
Ouvrez, ouvrez vos fenêtres
Afin que l'été pénètre,
L'Eté,
Le Bon Eté qui peut-être
Vous sera le souhaité
Léthé!
Eté jaune, jaune et bleu,
Voici qu'à la queue leu-leu
Les arbres sortent leurs pousses,
A la va comme j'te pousse!
Ça sent la muse et la mousse!
Les bois sont exquis vert-puce
Et l'infini se trémousse;
Chacun a quatre ans et suce
Son pouce!

« Même vous, gens qu'horrifie
Et qu'énerve
Ce temps où Pan bétifie,
On défie
Vos sages philosophies
De faire ici leurs Minerves
C'est-à-dire leurs sophies!
La nature a de ces verves
Devant qui vous fléchirez
De toutes vos fibres serves.
Après, vous réfléchirez,
S'il vous reste de l'émoi
A répartir sur vos *moi!*

Là, redevenez enfants
Puérils et saugrenus,

Comme aux temps, ah! qu'ingénus!
Où, sous les sarraux bouffants,
Le derrière et l'âme nus,
Vous alliez
Par les midis étouffants,
Dans les bois et les halliers,
Cueillir, les doigts chauds de plaies,
Les mures mûres aux haies;
Ou bien, escortés de filles
En cheveux et sans chignons,
Conquérir des champignons
Qui parfois étaient morilles!

Lorsque l'été ressurgit,
Avouez que le vieil homme
En vous a honte et rougit
Et sur soi trace un « ci-gît »,
Comme
Un qui se sait un pauvre homme
De n'oser point avouer
Qu'il a le regret de l'heure
Où tout le vivre était leurre,
Bloquette, pain sous du beurre;
Où l'on n'aimait qu'à jouer,
Qu'à jouer et se jouer
De la vie et ses foutaises;
Où l'on avait des tas d'aises
Equestres sur dos de chaises;
Où l'on s'empiffrait de fraises
Avec de sottes Thérèses
Qui parfois avaient des poux
Et dont il était très doux
Pourtant d'être les époux
Fictifs,
Cependant que sur les houx
Griffus et les pins rétifs
Descendaient les soirs furtifs!

Osez donc dire que vous
N'hébergez aucun regret
De tout ce temps émigré
Dont le souvenir s'attise
En vous et devient hantise.
Dès que soleille l'Eté
Et sa vermeille sottise.
Dont fut votre âge allaité! »

Ainsi dans les branches crisse
Le peuple oisel dont l'âme est un tantet jocrisse.

II

Puis il dit dans l'air turquoise
Avec des notes narquoises :

« L'Eté rend fort tatillons,
Tatillons aux cotillons
Vieux et jeunes, les Messieurs
De quels soucis soucieux !

Chœur des Messieurs : « Frétillons
Vers les choses qui cotillent !
Il est doux filler les filles.
Fillons, mes amis, fillons !

Et pillons en papillons
Les corolles des pupilles.
Puisque nous avons papilles
Au bout des doigts, papillons ! »

Lors ce sont de nobles zèles
Où, bon-mal gré, participent
Les diversement oiselles
Pucelettes demoiselles.

Ce qu'on conjugue, ce n'est pas des participes.
On s'assied un peu partout
Sur la mousse et les principes.
Quelque jour on se dissout;
Pour l'instant on se dissipe ;
Et c'est, jusqu'à la fin d'août,
Du scandale aux municipes.

Ça fait plaisir à la Rythmique !
Ça fait plaisir à la Mimique!
La Danse
Se satisfait aussi de ces coïncidences !
On discerne de la complicité cosmique.
De ces vivaces concordances
Il sortira de l'avenir en abondance :
Et ça fera plaisir à la Mathématique.

Et chaque s'en ravit qui n'est pas asthmatique.

Rechœur des Messieurs : « Lascifs,
L'Eté nous rend agressifs,
Excessifs et subversifs !

Tourniquons dans les quadrilles !
Faisons les émérillons !
Mêlons-nous aux gas et drilles
Trousseurs de filles ! Rions !
Si l'on était des gorilles
On s'en paierait ! gorillons !

Nous sommes ensorcelés
Des lombes aux cervelets.
Forçons donc les corselets !
Eperdus à la besogne
Faisons l'amour sans vergogne
Et que la chair nous en grogne !
Et laissons pour plus tard les
Quarts d'heure de Rabelais. »

Et, les nuits étant jolies,
Ils prolongent des folies
Franches de mélancolies,
Jusqu'aux étoiles pâlies.

Jacquelines, Eulalies,
Daignez leur être sans lies !

III

Le peuple oisel dans les branches
S'en paie encor quelques tranches :

« Joli, page, pimpant, tintant
L'autre jour, c'était le Printemps.
Dieux ! qu'il était charmant et tel
Et tant délicat, tant et tant
Qu'on en était tout palpitant.
Il était vêtu de pastel ;
Il reflétait dans les étangs
Des ciels si tendres et si frêles
D'azur à peine enrichi d'or,
Qu'on eût dit qu'ils souffraient encor
Du froid, de la neige et des grêles
Et de tout le diffus péril
Qui subsiste parmi l'Avril.
Leur éclat était puéril ;

Sur d'encore laiteuses lèvres
Un sourire d'enfant qu'on sèvre;
Ciels friables de Saxe ou Sèvres!

Mais aujourd'hui voici l'Eté,
L'Eté monarque, maître et sire,
Qui fera fondre à sa clarté
Toutes les choses comme cire,
Et dont les ciels de cruauté
Auront la puissance d'occire. »

Et tout le peuple oisel éclate au cœur des branches.

« Voyez comme à perte de vue,
Indéfiniment, dans la nue,
S'en vont, s'évadent éperdues
Les routes peureusement blanches.
Elles sont comme des Pierrots
Extraordinairement blêmes,
Blêmes d'abord d'être eux-mêmes
Et d'être eux-mêmes en déroute,
Qui, poursuivis par des bourreaux,
Sèmeraient leur farine toute
Et s'enfuiraient et s'enfuiraient,
Perdant tout leur être de craie
Par les champs, les blés et les haies!

C'est qu'ils ont, qui se courrouce,
Tout le soleil à leurs trousses,
Tout le soleil meurtrier
Qui brandit ses flammes rousses
Contre l'essaim plâtrier;
Et voilà pourquoi se sauvent,
Si vite que sans crier,
Vers l'asile des fonds mauves,
Les Pierrots des routes blanches
Battant de toutes leurs manches. »



Tout cela
Crécella
Dans les arbres que voilà
Un matin que cigala
Un vertigineux gala
D'oiseaux venus de par là.

ROMAIN COO[redacted]

Paysages

PRIÈRE SUR LA ROUTE

Que me font vos cités fumeuses
Avec leur fange et leurs passants aux yeux serviles ? —
J'ai la grand'route au bord du fleuve semé d'îles
Qu'habitent des tribus de bouleaux et d'yeuses.

A l'heure où vous dormez encore,
Alourdis de calcul, de lucre et de mensonge,
Je regarde grandir, sur les champs que je longe,
La clarté calme de l'aurore.

Semblable à cet oiseau qui nage à grands coups d'ailes
Dans l'air bleu du matin,
Mon âme légère et libre de soins
Monte parmi l'odeur des verdures nouvelles
Et vogue largement vers l'horizon lointain.

Trempez-la d'or et baignez-la d'argent,
Rayons joyeux de l'aube printanière,
Que ses rêves vous soient une troupe d'enfants
Qui chantent le front ceint d'un bandeau de lumière.

Attirez-la, revêtez-la de ces nuées
Que vous teignez de pourpre au plus haut du ciel clair,
Qu'elle vole et qu'un souffle accouru de la mer
L'emporte en ses rumeurs de lutte et d'épopée.

Et vous, arbres songeurs aux rameaux murmurants,
Et toi, fleuve qui vas te perdre à l'orient,
Afin que, comme vous, elle soit pure et sage,
Dites-lui le secret des flots et des feuillages.

APRÈS-MIDI

DEUX HEURES

Juin sommeille, gorgé d'aromes et de sèves,
Sur la terre en sueur d'où monte une buée,
Le zénith radieux plane comme un grand rêve
Et le crépitement des moissons altérées
Se mêle aux lourds parfums qui viennent par bouffées
Des jardins débordant de pavots éclatants.

Ivres de fruits et de soleil, les oiseaux dorment,
Le ruisseau s'assoupit sous les saules difformes.
L'âme des prés en fleurs monte dans l'air brûlant,
Tandis qu'un vent de flamme étendu sur la plaine
Flétrit au bois prochain le feuillage des chênes...

CINQ HEURES

Le jour s'avance et l'ombre croît au pied des murs,
Le vent fraîchit, l'alouette grisolle,
Une bande d'enfants échappés de l'école
Pille les espaliers pleins de bigarreaux mûrs.

Le soleil fatigué vers l'occident s'incline,
Une poussière d'or tremble autour des collines
Et l'on croit voir, au bord du ruisseau chuchotant,
S'étirer le Grand Pan.

LITANIES DU CRÉPUSCULE

Lueur étrange où glisse un cortège de rêves,
Brasier qu'ont avivé des vents mystérieux,
Porte d'or fauve ouverte à l'occident des cieux,
Suaire solennel qui se soulève,
O Crépuscule,

Jardin triste planté d'iris et d'asphodèles,
Palais que hante le reflet des jours enfuis,
Voile de pourpre au seuil du temple de la nuit,
Portique morne où tremblent des bruits d'ailes,
O Crépuscule,

Rayon sanglant sur le houx sombre et la fougère,
Gouffre que la tempête emplit de ses huées,
Aigle hagard qui tiens nos cœurs entre tes serres,
Veneur menant la meute ardente des nuées,
O Crépuscule,

Adolescent au front fleuri de pâles roses,
Face d'azur noyée en des flots d'émeraude,
Roi déchu qui te perds en des pensers moroses,
Gardien des parcs où la Chimère rôde,
O Crépuscule,

Dieu du silence, dieu du repos, dieu de flamme,
Tourne vers nous tes yeux où sommeille l'été,
Baigne nos fronts, règne en nos cœurs, règne en notre âme
Et nous célébrerons ta gloire et ta beauté;
O Crépuscule.

ADOLPHE RETTÉ.

Musique

LA PRISE DE TROIE

Wagner a écrit : « Je crois à un jugement dernier où seront condamnés à des peines terribles tous ceux qui, en ce monde, auront osé trafiquer de l'art sublime et chaste, tous ceux qui l'auront souillé ou dégradé par la bassesse de leurs sentiments, par leur vile convoitise pour les jouissances matérielles. Je crois qu'en revanche les disciples fidèles du grand art seront glorifiés. — et qu'enveloppés d'un céleste tissu de rayons, de parfums, d'accords mélodieux, ils retourneront se perdre, pour l'éternité, au lieu de la divine source de toute harmonie. »

Si, vraiment, après la mort, il est procédé, là-haut, à une équitable répartition des récompenses méritées et des peines encourues ici-bas, Berlioz, qui fut un serviteur du beau, ne se souciant jamais de l'argent, et qui, selon l'expression de l'auteur de *Parsifal*, lequel ne l'aimait guère, fut « l'ennemi le plus acharné de toute banalité, de toute gueuserie, de toute trivialité », Berlioz doit goûter les suprêmes félicités dans ce ciel rayonnant de pureté, abîme d'éblouissement et de sérénité qu'il a si magistralement peint dans l'épilogue de la *Damnation de Faust*.

Ce grand incompris de son temps fut certes très malheureux et souffrit, de toute sa nervosité exacerbée, des dédains, des railleries, de l'indifférence du public français pour sa musique. Tout considéré, cependant, Berlioz ne fut-il pas un souffrant plus imaginaire que réel ? Son esprit, son caractère irritable ne contribuèrent-ils pas à faire de lui une victime exagérément lamentable ?

Les contemporains de Berlioz eurent mille fois tort de ne pas goûter à leur énorme et délicieuse saveur des ouvrages comme *Roméo et Juliette*, la *Damnation de Faust* et *les Troyens* (je passe sous silence l'*Enfance du Christ* qui eut le bonheur d'obtenir à son apparition un succès vif). Mais n'est-ce pas le sort réservé à toutes les œuvres de haute aspiration, franchement originales et affectant des allures indépendantes ?

En ce monde, on commence d'abord par nier et honnir ceux qui ne pensent pas comme le commun, ont la hardiesse de s'exprimer en un langage personnel (l'effroi des novateurs en art est le commencement de la sagesse bourgeoise) ; ensuite, lorsque le temps a accompli son œuvre éducatrice d'impartialité et de justice, on acclame l'homme qu'on bafouait jadis.

Je ne sais quel critique disait un jour : « Rien n'effraye le public comme ce qui est réellement nouveau. Sortez-le de ses habitudes, il ne sait plus où il en est. Il ne viendra à ce que vous lui aurez offert que lorsque le temps aura usé le vernis des nouveautés pour que

l'objet ne lui paraisse pas trop différent de ce qu'il voit habituellement. Chez nous, les inventeurs ont presque toujours tort, et tout le bénéfice revient aux perfectionneurs qui ont su polir les coins trop raboteux pour l'extrême délicatesse du public, et faire adopter comme leurs les œuvres des inventeurs qui, sans tant de préparation, s'étaient bonnement contentés d'être des hommes de génie. »

A toutes les époques il en fut ainsi, et, quand un poète de la musique, un croyant de l'art de l'envergure de Berlioz n'est discuté et insulté que dans sa propre patrie, il n'y a pas encore trop à gémir. Berlioz, malgré les déchaînements de colère, les mauvais vouloirs et les injustices de l'envie et de la sottise triomphantes, put néanmoins faire exécuter sa musique un peu partout. Celui que l'on a appelé le « Delacroix de la musique », tout en affichant un superbe mépris pour le public, ambitionnait d'être compris et sacré grand compositeur par lui. Explique qui voudra cette contradiction, plus fréquente chez les artistes qu'on ne se l'imagine. Doué d'un tempérament emporté, qu'exaspérait furieusement la conscience qu'il avait de son génie, Berlioz endura mille tortures, qu'il prit un plaisir amer à conter en ses *Mémoires*. Comme Musset, lequel ne détestait pas de parler de ses désespoirs de cœur, Berlioz se plaignait volontiers des rudesses du sort à son égard, mettait publiquement à nu son âme ulcérée et saignante, se frappait la poitrine en maudissant les cieux et ses contemporains, — et pourtant, si l'on y réfléchit, Berlioz était comblé d'honneurs ; une élite française saluait en lui la puissance créatrice d'un robuste artiste et l'étranger admirait fort son génie.

Qu'importait tout cela à l'auteur des *Troyens?* Il rêvait la conquête de Paris ; il lui fallait les applaudissements de la grande ville, et celle-ci, coquette impénitente, lui refusa sans cesse ses bravos.

Depuis plusieurs années, le revirement en faveur du mort est complet, l'enthousiasme du public parisien pour ses ouvrages de concert grandit de jour en jour, et, si le snobisme s'en mêle, — ce snobisme si utile aux artistes, quoiqu'on en médise souvent, — l'heure n'est pas éloignée où l'on immolera au dieu Berlioz une foule d'autres compositeurs, faux dieux pour lesquels on n'avait pas assez d'encens autrefois.

Je n'en finirais pas s'il me fallait faire le dénombrement des volumes, études, articles consacrés à Berlioz. La mort a tué l'homme ; l'œuvre reste entière, noble et belle en dépit de défauts évidents, qu'il serait puéril de chercher à dissimuler. Et il faut avouer que Berlioz était singulièrement clairvoyant quand il adressait à Wagner les lignes suivantes : « Si nous vivions encore une centaine d'années, je crois que nous aurions raison de bien des choses et de bien des hommes. »

Wagner est entré dans la gloire en triomphateur auquel rien ne résiste. Pour Berlioz, la réparation est venue par les concerts d'abord. Au théâtre, *les Troyens à Carthage*, seconde partie des *Troyens*,

furent représentés à Paris en 1863 et en 1892. Voici, enfin, pour la première fois en France, *la Prise de Troie*.

C'est au second livre de l'Enéide que Berlioz emprunta les éléments du sujet de *la Prise de Troie*. Quand je dis sujet, c'est une façon de parler. En réalité, il n'y a pas de sujet dans cette première partie des *Troyens*. Berlioz, génie théâtral et romantique, admirateur passionné des classiques, aimant les contrastes violents et les formidables convulsions, ne pouvait manquer d'être profondément impressionné par le chant virgilien célébrant les malheurs et la ruine de la vieille cité de Priam. Il y avait là pour un esprit forcené, une riche matière à sensations brutales, quelque chose d'inouï dans l'énorme. Et la figure douloureuse de Cassandre s'opposant seule à la ruée de folie de tout un peuple, jetant désespérément sur la ville de son père le long cri avertisseur qui traversa les siècles, cette figure d'une intense poésie, d'une grâce tout antique, devait enflammer l'imagination excessive de Berlioz.

Aussi, Berlioz n'hésita pas à entreprendre le travail des vastes fresques sonores qu'il rêvait. Pour corser l'intérêt de son livret et en relier les actes par un semblant d'action (il ne s'agit ici que de *la Prise de Troie*), il accorda de l'importance au personnage de Chorèbe que Virgile n'avait fait qu'indiquer d'un vers ; mais les amours de Chorèbe et de Cassandre ne sont d'aucune utilité à la marche de la pièce. Ces deux amants se débitent des douceurs au premier acte ; même, Cassandre, émue, accorde sa main au guerrier. A partir du second acte, il n'est plus question de cet amour. Chorèbe va se faire tuer dans la coulisse comme un bon héros de tragédie, et Cassandre reste seule, figée dans la même situation, ressassant les mêmes prophéties, sans que jamais elle échange un propos, ni avec Enée ni avec Priam. Elle est la grande solitaire de l'œuvre — et elle est toute l'œuvre. Les yeux fixés sur le nuage de sang qui s'avance, cette visionnaire lamentable semble n'avoir rien d'humain. C'est une sorte de spectre navré et navrant. Elle ne cesse de répéter que Troie tombera si le cheval monstrueux pénètre dans la ville. Tandis que, dans les lointains sombres, sous la poussée délirante du populaire, le cheval franchit les murs de Pergame au bruit des fanfares et des chants de fête, Cassandre s'agite et gémit sur le devant du théâtre. Le contraste voulu est atteint; mais, du même coup, l'intérêt tombe ; car ce qu'il fallait montrer, c'est Cassandre clairvoyante aux prises avec l'aveuglement général. Le conflit aboutissant à la victoire de l'erreur sur la vérité prêtait à des développements curieux.

Le livret de *la Prise de Troie* est plus une succession d'épisodes faisant tableaux qu'une pièce au sens strict du mot. Il lui manque les ressorts principaux qui donnent de la vie à une action. La psychologie des personnages est nulle et le drame est tout en extériorités ; l'intérêt s'éparpille. *La Prise de Troie* apparaît comme un mirage, une manière de trompe-l'œil gigantesque, quelque chose d'accent très spécial et de signification incomplète. La pièce n'existe

pas. Si j'insiste particulièrement sur ce point, c'est pour bien montrer quelle faute l'on commet en morcelant *les Troyens* et en ne les montant pas tels que Berlioz les réalisa. *La Prise de Troie*, sans *les Troyens à Carthage*, c'est le prologue d'une pièce sans la pièce.

La partition de Berlioz débute par un chœur d'allégresse. Les Grecs ont disparu. Les Troyens, sortis de leurs murailles, après dix années de siège, se répandent, joyeux, par les champs où furent livrés tant de combats, où coulèrent des torrents de sang. Ils prennent plaisir à ramasser des débris de guerre : celui-ci brandit un bouclier, celui-là un casque; et ils admirent le cheval « aussi haut qu'une montagne », construit « avec des ais de sapin entrelacés », laissé par les Grecs en hommage à Pallas. L'orchestre s'assombrit subitement. Cassandre en un récit plein de terreur annonce qu'elle a vu « l'ombre d'Hector parcourir les remparts » et, dans un air d'une majestueuse grandeur, elle pleure sur les malheurs des siens. La musique s'attendrit au souvenir de Chorèbe, le fiancé de Cassandre, et se charge, à nouveau, d'effroi et de sourds pressentiments, lorsque Cassandre reprend sa lamentation déchirante : « Malheureux roi dans l'éternelle nuit... » Le duo entre Chorèbe et Cassandre contient une andante d'une inspiration exquise. Pour rassurer celle qu'il aime, Chorèbe lui peint le calme des choses qui l'entourent. L'orchestre, purement descriptif, dit le charme du murmure de la brise, du bruit lointain de la mer, de la chanson du pâtre dans la plaine et du gazouillement des oiseaux. L'allegro : « Quitte-moi dès ce soir », d'une vulgarité déplorable, est heureusement racheté par une phrase de Cassandre : « Eh bien, voici ma main » d'une superbe tendresse. Le second acte est d'une rare beauté de ligne et d'inspiration : la marche religieuse avec les chœurs, le combat du ceste, la scène d'Andromaque, l'air de Cassandre « Non, je ne verrai pas la déplorable fête », la scène de l'entrée du cheval avec les fanfares triomphales de la marche et les chœurs en liesse, ce pendant que Cassandre se désespère, sont d'admirables morceaux d'où se détache en splendeur la scène d'Andromaque. Là, Berlioz s'est élevé au faîte suprême de l'émotion en se servant des moyens les plus simples. Et quand Astyanax va se faire bénir par Priam, l'orchestre exprime la grandeur de cette scène par une sorte de marche triomphale assourdie, comme voilée de crêpe. Cette page de haute noblesse d'art et de pure humanité est d'une ampleur d'impression et d'une éloquence expressive qui n'ont pas été dépassées. Homère, en son Iliade, avait montré Andromaque offrant fièrement son fils au baiser d'Hector. L'auguste apparition d'Andromaque en deuil tenant son fils par la main, n'est pas indigne de l'apparition radieuse d'Andromaque dans l'œuvre homérique. Le troisième acte se partage en deux tableaux. Dans le prélude du premier tableau, les instruments en rumeur peignent la désolation de la ville livrée au meurtre et à l'incendie. On entend passer dans l'orchestre de sinistres grondements et de longs gémissements.

Des cris et des râles partis de la scène viennent se mêler à l'apeurement des cordes et des cuivres, aux sanglots des bois. Tout le premier tableau est oppressé par la terreur. L'ombre d'Hector visite Enée endormi pour lui apprendre que Troie est tombée aux mains de l'ennemi et lui donner l'ordre de fuir avec sa famille et ses dieux vers l'Italie. Cette scène de l'apparition d'Hector, d'un grandiose effet, est traitée avec une intéressante liberté et avec ce sens du pittoresque romantique que Berlioz possédait à un si haut degré. Plusieurs Troyens blessés font irruption dans la chambre d'Enée et entraînent le héros. Le second tableau se passe dans le temple de Cybèle. Il a grand caractère. Ces vierges chantant au milieu de l'incendie et préférant la mort à l'esclavage, donnent à l'œuvre une conclusion magistrale, d'accent singulièrement héroïque.

Un décor merveilleux, un pittoresque grouillement de foule, des peintures aux tons mélangés, tantôt brûlants, tantôt reposés, une vie d'art étonnante, des gémissements, des joies, des tendresses, des grandeurs, des épisodes ravissants, un mélange de surnaturel et de réalité poignante, des tableaux d'une poésie achevée, et, traversant tout cela, un type de vierge héroïque, victime destinée au sacrifice, prédisant l'avenir, — voilà ce que laisse dans l'esprit une audition de *la Prise de Troie.*

La partition n'est pas révolutionnaire. Mais un air nouveau circule en ses pages ; et si Berlioz n'a pas cru devoir se montrer franchement réformateur, il a su ne rien perdre de sa personnalité. Il est resté lui-même, et, à tous moments, l'artiste d'initiative se pressent ; l'on a la sensation des révoltes de ce libre génie se débattant au milieu des règles traditionnelles de l'opéra.

Berlioz ambitionna d'écrire un ouvrage de noble architecture aux lignes austères, de vastes proportions, d'inspiration élevée, dans le sentiment antique tel que le comprenait Gluck ; il y réussit à miracle. Dans *les Troyens*, le romantique a cédé le pas au classique.

L'Opéra s'est tardivement honoré en montant *la Prise de Troie.* Il a fait de son mieux pour la présenter dans les conditions les meilleures. Les décors des second et troisième actes sont superbes. La mise en scène est magnifique, et l'entrée du cheval fabuleux, qui présentait plus d'une difficulté de réalisation, est réglée avec intelligence. Mlle Delna met au service du rôle écrasant de Cassandre les ressources de sa voix incomparable. Et Mlle Flahaut a mimé à souhait le personnage d'Andromaque.

André Corneau

La Quinzaine dramatique

Ambigu-Comique. **Cartouche**, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. ADOLPHE D'ENNERY et FERDINAND DUGUÉ. — *Théâtre-Antoine.* **Père Naturel**, comédie en trois actes de MM. ERNEST DEPRÉ et CHARTON. **Les Girouettes**, comédie en deux actes de M. MAURICE VAUCAIRE. — *Gymnase.* **Petit Chagrin**, comédie en trois actes de M. MAURICE VAUCAIRE. **Les Pieds Nickelés**, comédie en un acte de M. TRISTAN BERNARD. — *Odéon.* **Chènecœur**, comédie en quatre actes de M. MAURICE SOULIÉ.

Périodiquement, pieusement, l'Ambigu exhume les vieux mélodrames classés, pour ne pas dire classiques. Après *Fualdès*, *les Chevaliers du Brouillard* et voici *Cartouche*, chevalier du plein jour. La série continuera, puisque le public y prend encore plaisir. Plaisir indirect, il faut le dire, et quelque peu raffiné. L'enthousiasme de jadis, le mépris de naguère ont fait place même dans la foule à une curiosité indulgente, presque gouailleuse pour ces spectacles surannés : c'est le snobisme des faubourgs. Toutefois *Cartouche* n'est pas un des chefs-d'œuvre du genre. L'aventure, d'extravagante puérilité, étonne plus qu'elle n'émeut ; le héros surtout, malgré la belle allure que lui prête M. Duquesne, déconcerte par quelles arbitraires fanfaronnades ! L'abus d'artifices si grossiers et faciles, rebute même ici, bien que tant d'ingéniosité fasse sourire dès le programme, où sous la photographie d'un des auteurs, on peut lire, à la place du nom, ce sobriquet, impertinemment dynastique : Cliché X.

Le Théâtre-Antoine, où *les Gaîtés de l'Escadron*, en compagnie de *la Parisienne* de Becque, poursuivaient depuis la mi-septembre leur carrière triomphale puisque courtelinesque, nous a donné pour sa réouverture effective deux actes de M. Maurice Vaucaire et trois actes de MM. Ernest Depré et Charton. MM. Depré et Charton ont choisi un joli sujet de comédie, celui de l'amant évincé après besogne faite, du père naturel, importun au foyer et sacrifié par la loi. C'est un peu la situation de l'*Héritage* de Maupassant, portée à la scène. Elle y est préparée de façon heureuse au cours du premier acte, et s'y développe avec beaucoup de verve encore durant les deux autres. Cette verve, certains l'ont qualifiée de vaudevillesque : la critique, d'ailleurs, discutable en soi, semble injuste, ainsi généralisée. Sans doute on signalera dans le ton de cette comédie, nombre de grossissements inutiles; mais c'est là l'important, ils ne choquent guère qu'à la réflexion et l'on ne songe point, par exemple, tant elle divertit, à trouver trop caricaturale la figure du notaire Deshoulières, que M. Gémier a mise au tout premier plan par une fantaisie prodigieuse et digne des grimes les plus fameux, qu'il va remplacer. Plus à propos on reprocherait aux auteurs

d'avoir ralenti leur dénouement par un essai d'observation un peu tardive et aussi de ne s'être point suffisamment mis en garde, dans l'exposé d'un thème qui exigeait quelque délicatesse, contre une brutalité fâcheuse. Elle s'atténue du reste, grâce à M. Dumény, dont le jeu agréable et nuancé contraste avec celui très plaisant mais trop uniformément tendu de Mlle Bellanger. Quant à M. Antoine, il arrive au comique par ses moyens habituels, ou si l'on veut par cette absence de moyens, par cette sobriété d'effets qui lui sont propres.

La soirée commence par *Les Girouettes*, deux petits actes rapides où M. Vaucaire a mis peu de matière scénique mais assez de finesse et d'agrément pour que le sourire persiste sans fatigue. Ce sourire ne laisse pas de s'accentuer çà et là par le fait des acteurs et de quelques épisodes.

Mais M. Vaucaire n'a pas attendu longtemps pour prendre sa revanche de ce petit succès d'estime. La comédie qu'il vient de faire représenter au Gymnase a reçu un tout autre accueil. Non qu'un réel tempérament dramatique s'y révèle, non que l'inspiration soit bien neuve, la situation bien palpitante, le drame bien vigoureusement charpenté; mais M. Vaucaire a su cette fois nous intéresser à ses personnages, du moins aux deux protagonistes, les rendre sympathiques, même attachants. L'intrigue, si le mot n'est pas trop ambitieux, tient en deux mots; c'est l'histoire de toutes les reprises, de tous les reviens-y avant la rupture définitive. Le premier acte est d'exposition vive et gaie mais d'importance médiocre dans le sujet. Ce sujet tient tout entier dans le second, qu'on ne saurait proprement appeler un acte, même un tableau : il se compose d'une scène ou mieux d'un duo. Mais les deux amants (elle c'est la grisette, c'est Mimi, Mimi Foy, même Mimi tout court, lui c'est Georges, un Georges quelconque), les deux amants sans autre charme personnel, parviennent si insensiblement à nous séduire qu'on les écoute, qu'on se plaît à leurs gestes, à leurs baisers, à leurs silences, que presque on les aime et qu'enfin le rideau tombe sur notre stupéfaction de n'avoir point baillé. Et nous pensons que pour oser un tel acte de pure tendresse verbale, surtout après l'étincelant Donnay, il a fallu à l'auteur une certaine audace et plus encore de talent pour le réussir, un talent spécial, malaisé à définir, indiscutable.

Le dernier acte, pourtant le plus animé, a paru moins bien venu. Sans doute parce que l'auteur y introduit un troisième personnage, celui de la fiancée qu'une pâle apparition au début ne distingua pas des comparses. Son amour pour Georges, l'amour de Georges pour elle nous nous en soucions fort peu et dès lors la rupture nous déplaît, nous gêne, nous paraît invraisemblable, car les petits inconvénients pratiques du faux ménage qui frappent soudain Georges, et bien à propos, ne nous semblent pas péremptoires. Quant aux « nécessités sociales » l'auteur nous en a entraînés si loin, les rôles

sont à ce point intervertis qu'elles ne peuvent nous représenter autre chose ici que la convention pure. La réalité, la vérité c'est Mimi, et Mimi c'est Mlle Léonie Yahne qui prête si libéralement à son rôle et à la pièce le charme pénétrant de sa malice attendrie. M. Léon Gauthier se borne à une interprétation loyale et élégante, Mlle Brésil a beaucoup moins que cela.

Petit Chagrin est précédé par *les Pieds Nickelés*, une comédie exquise de M. Tristan Bernard, qui fut représentée il y a cinq ans au Théâtre de l'Œuvre. Comédie, certes, véritable petit drame, celui de la dèche, où s'accumulent avec un rare bonheur et sans ombre d'effort les plus angoissantes pérépéties, les plus ingénieux coups de théâtre. Cet acte, une des premières et des plus significatives productions de M. Tristan Bernard a retrouvé, avec une interprétation satisfaisante, toute sa saveur de comique ample et précis, sagace et presque attristant.

Chènecœur, que vient de représenter l'Odéon, a dû rester durant de longues années enfoui dans les cartons de M. Maurice Soulié. Pourquoi l'en avoir fait sortir? Il est inutile, impossible au demeurant, d'insister sur une œuvre aussi grise, aussi factice, aussi peu cohérente, que rien ne désignait aux rigueurs de la scène. M. Maurice Soulié n'a pourtant pas été sans montrer ailleurs quelque savoir-faire; mais l'Odéon est le musée des erreurs.

ALFRED ATHYS

Les Livres

EUGÈNE VERNON : **La Demeure Enchantée** (Editions de La revue blanche).

Certes, je n'analyserai pas ce livre étrange. Qu'on le lise, qu'on s'y plaise, et on ne tentera pas de le conter. Les histoires de Germaine Nonette qui meurt, de Georges Caprice et de Geneviève d'Avalanche qni s'aiment, de Barbette et de Bertrand Dessein qui ne peuvent point s'aimer, de l'exquis savant Papyrus et de madame Christine d'Ambre, ces histoires-là, pour les goûter, il faut en avoir humé soi-même l'odeur un peu fauve. Leur saveur n'est pas transmissible.

« Mon intention, dit M. Eugène Vernon dans sa préface, fut d'apporter dans les lettres contemporaines un souci dont on s'est peu préoccupé jusqu'ici : la conciliation de l'amour et de l'intelligence. » Excellent programme ! Mais M. Vernon est-il bien sûr d'avoir eu « une intention »? Je le crois plus spontané et plus libre. Ce livre riche de matière, et si grave dans ses contours sinueux, moi, je crois bien qu'il l'a écrit presque d'un jet, sans y penser, avec l'aisance charmante d'une fantaisie qui se plaît naturellement aux mots abstraits et aux complications psychologiques. Lequel a raison de nous deux ? C'est moi, sans doute.

Ce livre plaira beaucoup. D'autres livres de M. Vernon plairont encore davantage. Et le succès littéraire lui viendra, comme une récompense bien due à l'harmonie de ses dons heureux. Il pense avec une grâce particulière et naturelle. Des effets et des mots, qui sont à lui, n'étaient auparavant à personne. Ce n'est ni une intention ni un effort, ni une science, mais un instinct. Jamais, dans un livre de M. Vernon, rien ne sera commun ou fade. Tout ce qu'il écrit plaira grâce à ce goût âcre et piquant, irritant parfois, mais d'une saveur singulière, et qui retient par une attraction aussi naturelle que le timbre de certaines voix.

Quel don que d'exciter, de piquer comme par un condiment nouveau la sensualité littéraire! Bien peu l'ont reçu, dont Stendhal assurément fut le maître. Que M. Vernon bénisse la fée heureuse de qui il le tient. Grâce à elle, dans ce petit livre, tous les personnages sont spontanés et sensuels, compliqués et francs ; la brièveté des paysages reste brillante ; les épithètes les plus entortillées sont pourtant justes. Les personnages se rejoignent ou se séparent avec des sinuosités aussi jolies que les mouvements d'un jeune chat. C'est là du talent, sans doute, mais c'est surtout du bonheur.

J'aime M. Vernon; on le sent bien ; et il le sait bien lui-même. Je crois que nul plus que moi, ni avant moi, ne goûta ses premières nouvelles. J'aime son livre. Au fond de moi je sens bien que j'attendais de lui encore un peu davantage ; j'attendais que sa manière s'élargît,



se variât, devînt plus vigoureuse, je dirai presque plus consciente. Mais pour ne pas se satisfaire tout à fait de *la Demeure Enchantée*, combien il faut goûter déjà M. Vernon, et combien espérer de lui. Sans doute, il veut nous laisser quelque chose à préférer dans son prochain livre, car il est né pour les lettres et il écrira toujours.

Je lui ferai, pour achever, deux reproches, deux reproches de métier bien mesquins et qui n'intéresseront sans doute personne. Je supplie M. Vernon de ne pas laisser entre ses notations des ellipses si hardies. Comme je suis consciencieux et que je veux toujours comprendre, je m'acharne, et je renonce quelquefois. Je ne nie pas le charme de l'ellipse. Stendhal y excella. Le lecteur goûte plus vivement ces phrases tranchées et distantes que doit relier son invention. Je suis bien sûr aussi que M. Vernon connaît tous ces intermédiaires dont la prétérition m'indispose. Mais pour moi, l'effort me rebute quelquefois. De même, à l'intérieur d'une même phrase, des mots et des idées très hétérogènes sont parfois réunis d'une manière qui surpasse ma puissance d'analyse. Je suis persuadé que M. Vernon ne s'exprime jamais à la légère ou imprudemment. Chacun de ces mots dont la figure imprévue ou dont la liaison singulière nous étonne, répond certainement pour lui à une impression réelle, et il est sincère en les associant. Mais pour moi toujours, la tâche parfois est rude. Je signale ce danger à M. Vernon, car il est grave. Un effort de recherche trop répété épuiserait l'émotion sentimentale. Et alors, ce n'est plus avec l'imagination du cœur et des sens que l'on comprendrait.

On ne doit pas se résigner, quand on a au même degré que M. Vernon l'instinct et le bonheur littéraire, à n'être admiré que des gens qui lisent du bout des yeux. Ils vont vite, et rien ne les choque. Certains se plaisent dans une incertitude de pensée qui leur est naturelle, et ils confondent l'obscurité des autres avec la leur. Mais je souhaite à M. Vernon que son livre prochain ne laisse aucun regret aux lecteurs qui ont à la fois le besoin si commun de comprendre, et le don si rare de l'attention.

Anatole France : **Clio** (Calmann-Lévy).

M. France, dont l'admirable talent s'étend, s'accroît, et se fortifie chaque jour, a voulu nous reporter aux travaux qui remplirent pour lui d'autres temps et qui sont restés un des charmes de sa vie. On trouvera sa force de poésie et de séduction encore affinée, s'il était possible, dans ce nouveau livre : *Clio*.

A ce livre délicieux, M. Anatole France a donné le nom d'une Muse. Et moi je me souviens d'un autre titre fameux : *Dichtung und Wahrheit*. Poésie et Vérité !... Qui, mieux que M. Anatole France, aura su marier la réalité et la légende ? Il les embellit, les enrichit l'une par l'autre. Sa grâce est aussi parfaite que sa raison. Il anime avec le même bonheur la poésie et l'histoire. Les plus beaux mythes du passé sortent de ses mains expliqués, vraisemblables ; et ils en sont encore embellis. On se souvient du Procurateur de Judée. *Le*

Chanteur de Kymé marchera aussi sûrement vers la gloire. M. France est universel. Jésus ne l'aura pas mieux inspiré qu'Homère.

J'avoue une prédilection pour Komm l'Atrébate. Je sens une grandeur dramatique dans ce récit plein de simplicité. Il est brumeux et rude comme l'âme même du passé. Il évoque avec une puissance singulière la brutalité, l'avidité, la ruse minutieuse des temps druidiques. La figure de César, en son manteau de pourpre, avec ses yeux immobiles, l éclaire d'un rayon shakespearien. Des vers le traversent, fragiles dans leur blancheur délicate, comme un fragment brisé d'André Chénier.

Vient ensuite l'admirable conversation que tinrent un soir, de la terrasse d'une tour qui dominait Florence, Fra Ambrogio et Farinata degli Uberti. Le vieux Gibelin, allié de Manfred, qui anéantit sur les bords de l'Arbia l'armée florentine, glorifie les dissensions civiles avec une grandeur farouche où un frisson de Dante a passé. Le livre s'achève par la traversée de *la Muiron* qui ramena Bonaparte d'Alexandrie à Fréjus. Déjà, dans *le Lys Rouge*, M. France avait écrit sur le grand homme mystérieux des pages neuves, pénétrantes et belles.

De pareils livres font mieux qu'illustrer l'histoire. Ils la pénètrent, ils l'éclairent, ils l'animent. Ils font éclater, sous le voile changeant et contrarié des faits, la diversité et l'éternité de l'âme humaine. De grands poètes, déjà, ont accompli un effort semblable; Michelet et Ernest Renan l'ont tenté avec un bonheur inégal. M. France l'a réalisé. Il restera plus grand encore par d'autres œuvres : celle-ci aurait suffi pour conserver son nom.

PAUL ADAM : **Basile et Sophia** (Ollendorff).

M. Paul Adam a toujours chéri Byzance. Cette époque où l'art fut minutieux et instinctif, où l'action des hommes obéit à un idéalisme voluptueux et sanguinaire, devait le charmer et le retenir. Après les *Princesses Byzantines*, voici *Basile et Sophia*.

Je goûte infiniment M. Paul Adam ; je l'ai dit souvent, et quelle que soit la variété infinie des sujets que son imagination évoque, c'est toujours avec les mêmes mots que je voudrais pouvoir le dire. Dans des scènes toujours ardentes et toujours diverses, il anime les mêmes êtres : des foules âpres, faites de simplicité, d'obéissance et de cruauté; des héros menés par les forces rudimentaires de la vie, mais que des raisons d'agir toujours simples conduisent à des actions imprévues et nécessaires. Tels sont Basile et Sophia ; l'un n'est qu'une volonté avide et ambitieuse ; l'autre qu'un désir exaspéré de jouir. Mais à travers les détours imprévus des événements et des foules, pouvait-on prévoir où les mènent les instincts élémentaires de leur cœur ?

Dans les livres de M. Paul Adam, ce n'est jamais la volonté humaine qui réagit sur les choses. Elle s'applique seulement à les pénétrer, à en deviner la direction cachée, et elle se réalise en leur obéis-



sant. Ainsi l'homme et la nature, le héros et la foule se confondent et s'unissent, comme dans le Centaure antique le cheval et le cavalier. Le décor même y est essentiel ; sans le décor l'action resterait inintelligible. Je ne connais pas de plus intéressant effort de synthèse, pour unir, dans une même émotion littéraire, toutes les formes de la vie universelle.

Basile et Sophia est avant tout une restitution d'histoire, mais vivante, passionnée, exécutée avec une rare inquiétude de vision, avec la volonté de couler dans l'unité d'une œuvre d'art toutes les formes du passé. On sera charmé des deux héros Mais je ne goûte pas moins l'empereur Michel, la veuve Euphrosyne, et je n'oublie pas l'image impérieuse du vieux patrice Bardas. Les tableaux sont d'une vie chaude et intense : les Pauliciens, l'Hippodrome, la sédition populaire, Sophia exilée combattant sur la frontière d'Asie la cavalerie des émirs sarrasins. Les scènes de débauche révèlent toujours la même puissance extraordinaire d'imagination érotique... Je préfère assurément *l'Année de Clarisse* ou *la Force*. Mais j'aime beaucoup *Basile et Sophia*.

LÉON BLUM

LES POÈMES

VALENTIN MANDELSTAMM : **Autre Guitare** (Ollendorff).

Sous ce titre un peu romantique M. V. Mandelstamm groupe une série touffue de poèmes en prose, en vers, dialogués, idylliques, descriptifs, ironiques, d'un tour singulièrement précis et moderniste. Il y a là une verve bouffonne, amère, picaresque, semée à pleines mains dans une curieuse rhapsodie en vers et en prose qui affecte parfois les allures d'une saynète improvisée (*chanté* et *parlé*) par le poète sur les tréteaux d'un music-hall idéal, où viendraient les rêveurs oublier la rue ambiante dans des excès de lumières électriques et des clowneries de couleur et de parole.

Il y a de courtes pièces, comme *le Vainqueur* où passe l'image de quelque chose de neuf, de strict, de violent, de très moderne, une hantise de douleur bizarre, inexpliquée, faite de pressentiment, de la notion des forces physiques, du soupçon physique de leur inconnu, comme dans *la Porte*, ou dans *la Montre*. Les poèmes en prose qui alternent avec les vers en ce volume ne sont point phrases chantantes comme les inaugura Baudelaire, mais participent de la manière anecdotique, serrée, amenant des analogies et les arrimant solidement, si lointaines fussent-elles, qu'inaugura Rimbaud, et dans cette voie M. Mandelstamm a donné de fort jolies phrases fantaisistes.

La Tour des héros, un conte dramatique, conclut, avec une belle ampleur de rêverie, toutes ces chansons et visions du volume, et les rallie en une belle conception de soir morne, où des personnages, symbolisant l'âme humaine et ses désirs et ses erreurs, discutent sur

le seuil de la Mort, les héros avec les faiblesses, les enchantements, les lassitudes, et les certitudes avec les erreurs.

La forme, très libre ; parfois un passage du vers à la prose ne s'explique pas suffisamment par les cadences et nuit à l'harmonie générale, quoiqu'on en voie fort bien le motif essentiel, qui est donner en vers le cri de passion, et de diluer dans la prose, plus fluide, les réflexions et tout ce qui n'est pas le geste essentiel. On sent bien que l'auteur, qui a tout ce qu'il faut pour trouver du nouveau, et qui en trouve, se cherche encore et arrivera bientôt à donner corps complètement à de très intéressantes volitions.

Clovis Hugues : **La Chanson de Jehanne Darc** (Fasquelle).

Et comme il a l'éclat du vers, il en a la facilité !... Ce trait facile arrive tout de suite et sans effort, à la lecture de ce gros poème souriant, jovial, content, qui roule en entraînant du soleil, des chevilles, de jolies familiarités et des éloquences qui ne se prennent pas au tragique. Un gros effort bon enfant ; la figure de la Pucelle y est tracée par un imagier qui serait un chansonnier au courant du dernier romantisme. Grâce à cette façon souriante et légère, la Pucelle, traitée un peu en bergeronnette, sort de cette aventure sans être diminuée.

L'auteur tient d'ailleurs à ne nous point attrister, et c'est la gaîté heureuse d'Orléans délivré jusqu'aux fêtes du sacre qu'il nous raconte. Il nous promet pour plus tard la légende de la Passion et du Martyre de Jehanne ; mais il est probable qu'il n'ira jamais s'assombrir de ces tristes sujets et qu'il en restera à sa Jehanne en petit chapeau floré.

Léon Wouthy : **En aimant** (Surin, à Charleroi).

Des vers de bonne volonté, évidemment, un peu dans la teinte des premiers vers de Rodenbach, quand cela ne tend point à des souvenirs d'un Musset familier, entourés d'agréments ornementés assez fins, selon l'esthétique dernière mode.

Laurent Tailhade : **A travers les Groins** (Stock).

La danse du scalp autour des physionomies peu avenantes de quelques personnes qui s'affichèrent lors de l'affaire Dreyfus en de déplorables postures, le sociologue Drumont étudié plus spécialement comme assassin, de par les massacres d'Alger, le bon François Coppée tout enduit de bonne souffrance et hissant à son balcon, un jour de fête nationale,

Un étendard fait de flanelle tricolore,

Barrès dont il est dit :

C'est un requin avec de fausses dents.

Il y a aussi un Vervoort piquant dont la chronique judiciaire est

présentée en traits simples et concis, plus un Gaston Méry en barnum d'Ange, en somme toute la figuration des lamentables masques qui tentèrent récemment de jouer pour tout de bon au massacre.

On connaît le génie nerveux et la fécondité vitupérative de Laurent Tailhade : on ne sera donc pas étonné d'entendre dire qu'il a trouvé, sur ces magnifiques sujets, des paroles neuves et éloquentes. Il est (peut-être) regrettable que parmi tous ces noms de bandits se glissent des noms d'écrivains, médiocres, c'est possible, mais qui, le fussent-ils cent fois davantage, ne devraient point être enserrés en pareille compagnie. Ce n'est pas de M. Jean Rameau que je parle, car, celui-là, on peut le fourrer partout.

A la suite et comme en note à ces poèmes, se rejoignant ainsi à la tradition des *Odes funambulesques*, Tailhade a groupé des articles en prose ou des notes de grande vivacité ; ni la musique de la prose ni celle des vers n'adoucissent son invective, mais toutes deux sont également bien maniées par lui. Les rythmes réguliers, si propices à la farce grandiloquente, ont trouvé en Tailhade, dans un juste et généreux emploi et dans un but de lutte et de satire, leur meilleur artisan depuis que s'est tue la voix de l'auteur du *Clown*, qui fut le chantre de *Limayrac*.

GUSTAVE KAHN

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JEAN GRAVE : **L'Anarchie, son But, ses Moyens** (Stock).

Un titre noir sur fond rouge couvre ici des pages révolutionnaires assez pâles. Nous voilà loin des écrits de Herzen ou de Marx. Ce sont des raisonnements, des conseils, une morale, des leçons laborieuses. Mais où sont les syllogismes serrés de Proudhon, les idées d'Owen, les imaginations de Fourier, les paradoxes de Bakounine et les aphorismes glacés de Stirner ?

L'exposé du titre nous promet un système, le plus curieux, le plus aigu. L'anarchie, négatrice par définition, acceptable comme formule de combat ou de critique sociale, comporterait-elle donc une partie positive — à suivre ? M. Jean Grave l'affirme du moins, et cela est certes plus audacieux que d'établir, comme il l'avait déjà fait, le plan d'une société future, — innocente récréation où Kropotkine déploya tout de même plus d'aisance.

Le théoricien, par un tournant que j'attendais, nous entraîne aujourd'hui dans la foi pure et simple :

L'anarchie doit se réaliser, dit-il. « Bien entendu, je néglige ici la question du temps. Les idées ne progressent que lentement et la vie humaine est courte. Quand je dis l'individu, j'en fais une abstraction. J'ignore si ce sera notre génération qui entrera en la terre promise, ou seulement la suivante, ou une plus éloignée encore. Cela dépendra de la somme d'énergie dépensée. » (p. 24).

On voit que le but envisagé par M. Jean Grave, et poursuivi de

bonne foi, est un but d'entraînement, comme le royaume du ciel. Le but n'est que dans l'effort; j'aimerais qu'il l'eût confessé. La doctrine ainsi comprise devient un sport moral exaltant comme une religion, un exercice spirituel sans danger pratique, car M. Jean Grave a pris soin de blâmer discrètement les excès individuels et les réformes possibles, qui ne sont, dit-il, que des palliatifs, des « balivernes »; reste alors la réforme absolue, la transformation intégrale de l'ordre social.

Et vraiment cela n'est point si fou qu'il semblerait, car si le révolutionnaire de cette trempe s'abstient souvent et scrupuleusement dans la crainte de participer à une action inutile ou peu conforme aux « principes », il ne renonce pas pour cela à toute activité : il travaille d'abord à graver l'anarchie dans sa propre conscience, ensuite à la réaliser autour de lui dans sa famille et ses relations : une besogne d'apôtre le sollicite et peut le reposer des labeurs déprimants. « Révolutionnez-vous vous-mêmes », dit M. Jean Grave dans une formule expressive (p. 46). Plus loin, il ajoute : « Travaillez à vous transformer individuellement, vous changerez par là le milieu dans lequel vous évoluez. » (p. 59).

On a vu cependant que la masse des conversions chrétiennes n'a pas créé un monde pénétré de la morale d'amour : il ne faudrait donc pas se hâter de conclure que la venue des « temps nouveaux » dépend du nombre ou de la qualité des anarchistes, car cette conviction, suffisante à chauffer l'instinct de prosélytisme, résisterait sans doute mal à l'expérience. C'est qu'il y a dans la formation d'une société d'autres facteurs que les volontés individuelles; la conscience humaine ou sociale ne correspond qu'indirectement à ses composantes, elle a d'étranges déformations; le problème de la résultante des forces est ici plus complexe qu'en mécanique; il s'y mêle des réactions, que je dirais qualitatives ou chimiques, aux formules atomiques difficiles à chiffrer.

On s'explique le caractère anarchiste, qui n'exclut pas les sentiments nobles, désintéressés et byroniens : il est plus difficile d'inscrire dans le cercle logique ce que serait un régime social d'anarchie orthodoxe, portant en soi des qualités durables; mais cela n'est d'ailleurs pas urgent. Il y a là deux états — l'individuel et le social — qui semblent n'avoir qu'une corrélation lointaine.

Est-ce à dire que les spéculations anarchistes seront sans effet? Je ne le crois pas. Mais la déformation qu'elles subiront dans leur adaptation les laissera bien loin de l'idéal rêvé; il se peut même qu'elles mènent à des conclusions contraires; dans les crises de révolte qu'elles ont précipitées, on a vu déjà qu'elles aboutissaient à des démonstrations assez autoritaires. Si le communisme libertaire vaguement entrevu par les théoriciens du parti avait quelque chance de se réaliser un jour, il me semble qu'une critique sociale militante aurait encore sa raison d'être, et j'imagine que des anarchistes nouveaux pourraient encore, non sans arguments valables et tirés des

faits-divers, prêcher la transformation sociale dans un sens plus équitable et plus beau — car il y a toujours quelque chose de plus beau : c'est le changement.

En attendant, la société actuelle me semble n'avoir rien à craindre des idées libérales de M. Jean Grave, et s'il est vrai, comme il le dit, que « les anarchistes n'attendent le triomphe de la raison que de la culture des cerveaux » (p. 19), nous voyons qu'il ne s'agit plus de révolte ni d'un grand désespoir, mais de pédagogie. Et voilà pourquoi Emile Henry a fait claquer la porte.

VICTOR BARRUCAND

URBAIN GOHIER : **Les Prétoriens et la Congrégation** (Editions de La revue blanche).

M. Urbain Gohier vient de réunir, comme il l'avait fait déjà en un livre retentissant, les études et les articles qu'il a publiés en cette dernière année. De même que *l'Armée contre la Nation*, il a fait précéder *les Prétoriens et la Congrégation* d'une préface qui est un admirable morceau de courage, de raison et d'éloquence. C'est le même sujet, rajeuni d'arguments nouveaux ; ce sont les mêmes vérités, fortifiées d'autres exemples. Ce sera le même éclatant succès.



URBAIN GOHIER

Toute la vie de M. Urbain Gohier, toute son action politique, toute son œuvre littéraire inspirent à ceux qui le connaissent le respect et l'admiration. Il a toujours défendu les mêmes idées, pourchassé les mêmes abus avec la même flamme héroïque. Je ne sais pas d'homme plus probe, plus désintéressé, plus vaillant. Et j'admire ce polémiste si serré, si puissant, si terrible, qui dans ces deux livres de lutte emportée a dépensé quinze années de travail muet, qui n'a jamais cité un nom au hasard, jamais allégué un fait qu'il ne sût véridique, jamais soutenu une idée qu'il n'eût isolée et pénétrée avec toute la sincérité de la raison.

M. Urbain Gohier écrit d'un style simple et dru, sans mots recherchés, sans métaphores, en phrases claires et pressées qui se rejoignent et s'ajustent comme les pièces d'un mécanisme bien monté. Son éloquence n'est qu'une logique sans défaut et une conviction passionnée. Mais elle atteint aux effets les plus puissants et les plus rares ; et, dans les meilleures pages, je l'entends sonner et courir avec des accents épiques. Elle ne disserte pas ; elle saisit, elle conquiert, elle domine. Elle est un admirable chant de lutte. Le chant de victoire est pour demain.

Gaston Moch : **L'Armée d'une Démocratie** (Éditions de La revue blanche).

Personne ne devrait manquer de lire le livre de M. Gaston Moch, *l'Armée d'une Démocratie*. C'est le livre nécessaire. On y trouvera la seule solution sensée du plus grave problème de ce temps. Il faut l'étudier pour nous-même, afin de nous convaincre, et puis pour les autres, qu'il faudra convaincre à leur tour. Les conclusions de M. Gaston Moch pourront sembler paradoxales, si on les isole. Mais si l'on parcourt avec une attention sincère les démonstrations et les exemples qui les précèdent, il sera, je crois, bien difficile de n'être pas persuadé.

Je suis sûr que M. Gaston Moch aura fait une œuvre efficace. Il a traité, sérieusement, presqu'au fond, avec tous les développements que lui prêtaient la science et l'histoire, une idée qui tenait jusqu'à présent dans une phrase de programme ou de parti. Son livre durera : il est l'aliment nécessaire d'une propagande qui commence à peine ; il sera la justification d'une réponse qui, désormais, est démontrée possible et facile, et qu'il faudra bien réaliser. Les « gens compétents », prisonniers de l'orgueil professionnel, ne céderont jamais. Qu'importe, si l'opinion est conquise ? Je n'ai pas souvenir, disait un jour le vieux Gladstone, d'une seule réforme utile qui n'ait été réalisée contre l'opinion des « gens compétents ».

Ce livre, plein de chiffres, d'exemples, de faits, livre de polémique et d'histoire, est attachant comme le plus habile récit. M. Moch l'a écrit dans un style net et clair, et avec un art parfait de vulgarisation distinguée. Sa discussion est toujours habile, toujours complète, toujours convaincante. Le succès de ce livre ne s'épuisera pas aisément. On le lira jusqu'aux jours heureux où il aura cessé d'être utile.

Léon Blum

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles. — Julien Berr de Turique : *Le Supplice du Silence* ; Ollendorff, 3 fr. 50 — Camille Lemonnier : *Le Bon Amour*, illustrations de V. Mignot ; Ollendorff, 2 fr. — Anatole France : *Clio*, illustrations de Mucha ; Calmann Lévy — Kanla : *La Chanson du cœur de la princesse Azur* ; Vanier, 3 fr. 50. — Paul Adam : *Basile et Sophia*, dessins de C. H. Dufau ; Ollendorff, 3 fr 50. — Eugène Demolder : *La Route d'Émeraude* ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Remy Saint-Maurice : *La Maison du sommeil* ; Lemerre, 3 fr. 50, — Remy de Gourmont : *Le Songe d'une femme* ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul André : *Chers petits singes* ; Bruxelles, Balat, 3 fr. 50. — A. de Poiseux : *Le Peintre Gabriel* ; Bruxelles, Schepens, et Paris, Josse. — Eugénie Pradez : *La Revanche du Passé* ; Perrin, 3 fr. 50. — Jean Richepin : *Lagibasse* ; Fasquelle, 3 fr. 50 — Jean Reibrach : *A l'Aube* ; Ollendorff, 3 fr. 50.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont



Le Vœu d'être chaste

PREMIÈRE PARTIE

I

— *Benedicamus Domino!*

Fraîche, un peu rude, avec les cadences prosodiques encore usitées dans les séminaires languedociens, la voix de l'*excitateur* montait, promenée d'étage en étage, le long des corridors bas de plafond, que bordaient les chambres des élèves : trois étages pareils avec le large corridor au milieu et les deux ailes en retour plongeant sur la cour étroite, puits d'ombre que dominait au nord, rose vif ou rose pâle selon les heures, le clocher de Saint-Sernin, de la vénérable basilique toulousaine.

— *Benedicamus Domino!*

La ruche s'éveillait. Les *Deo gratias,* aigus ou graves, bâillés par les dormeurs, articulés pieusement par les dévots, répondaient à l'invitation du dignitaire, aux deux coups qu'il frappait, en passant, à chaque porte. Mais les dormeurs étaient en petit nombre. Le signal du réveil était en même temps, ce jour-là, le signal du départ pour les vacances.

Dans une heure, aussitôt la messe dite, le grand séminaire allait se vider pour deux mois.

De sa chambre au troisième, au bout de l'aile gauche — en Sibérie, comme on disait entre camarades, par opposition à l'Italie (aile droite) et à la France (corps de logis principal), pays privilégié où habitaient les mal portants et les anciens — Gilbert Nohèdes écoutait venir l'appel matinal. Soulevé un peu sur le traversin, les mains jointes, il regardait devant lui. A cette heure et dans cette saison — on était aux premiers jours d'août — la chambre se trouvait encore dans l'ombre. Seules, dans l'encadrement de la croisée, au-dessus des façades grises de la cour, la flèche et les dernières assises du grand clocher voisin s'exhaussaient en apothéose, dans l'or blanc du jeune soleil.

Gilbert regardait sans voir ; il méditait, non pas au fil de ses songeries, mais selon les règles que les maîtres de l'oraison ont instituées pour le bien des âmes. Le sujet qu'il avait choisi, l'avant-veille, — il est d'usage que le même serve deux jours de

suite, — était la vocation ou pour mieux dire sa vocation, l'opération de la grâce qui l'avait disposé au sacerdoce. Aussitôt éveillé, le séminariste s'était préparé par un acte de foi, un acte de contrition, une invocation au Saint-Esprit; il avait récité le *Confiteor* et le *Veni sancte*.

Puis, ayant ainsi purifié ses lèvres et son cœur, il avait abordé le premier point de son sujet, la vue, l'intelligence du travail divin qui s'était fait en lui, l'histoire de son âme.

C'était sa vie d'enfant qu'il évoquait d'abord, le balbutiement des prières, becquée surnaturelle versée de la bouche de sa mère à sa bouche, les petites chapelles, les processions pour rire, la dévotion en sucre du premier âge.

Sa mère! Elle planait sur ce passé d'innocence. Oh! la main ferme et douce qui l'avait conduit pour la première fois au confessionnal, à la table sainte. Oh! les doigts pieux qui enseignaient ses doigts à égrener le chapelet.

Mais quelle était loin cette première floraison de piété mignarde! La vie avait marché. L'initiateur maintenant, l'oracle, c'était l'homme, le père, le professeur, le camarade.

Gilbert avait connu l'orgueil d'apprendre, la curiosité des voiles qui tombent — et après celui-là, un autre! — Il avait connu aussi, hélas! dans une confidence chuchotée, dans un livre dévoré en cachette, la perversité qui se glisse, qui commence son travail de mort.

Gilbert se souvenait. Le collège! La puberté triste entre les murs maussades, les fronts lourds des lectures mauvaises, les esprits en révolte; et, les jours de congé, la ruée ensemble vers le plaisir, vers la débauche.

Puis, brusquement, pendant l'année de philosophie, le malheur était venu, la mort, presque coup sur coup, de ses parents. Et c'est là que la grâce l'attendait.

Le séminariste n'avait pas oublié le lieu ni l'heure où il avait reçu le premier choc. Il revoyait le village natal et la chambre obscure, aux volets fermés en signe de deuil, où, demeuré seul après l'enterrement de son père, il avait, en feuilletant les papiers du mort, découvert, dans une lettre de sa défunte mère, le triste drame qui avait, quelques années avant, bouleversé le foyer conjugal. Un adultère; une faute grave du mari. Et cette faute n'était pas la première. Certains passages de la lettre en



témoignaient : des allusions à des erreurs, à des hontes anciennes. Pauvre femme! Comment Gilbert n'avait-il rien vu, rien compris de son supplice? Comment n'avait-il pas deviné le secret de ces doigts pâles en caresse dans ses cheveux, de ces baisers de fièvre sur sa bouche?

L'orphelin se rappelait son trouble, il revivait le frisson de ses mains où tremblait l'écriture accusatrice, l'angoisse profonde, le retour sur lui-même, sur l'indignité de sa vie, qui l'avait fait se jeter à genoux dans un recours à Dieu.

Mais il n'était pas encore mûr pour le vrai repentir. Le geste commencé était resté en suspens, les paroles essentielles n'avaient pas été dites. La liberté des vacances, l'inauguration de la vie d'étudiant avaient écarté cette velléité de conversion. Avant d'être meilleur, il fallait qu'il fût pire.

Gilbert avait fait comme les camarades; comme eux, avec eux, il avait été l'habitué des bastringues, le client des débits d'amour. Et cette folie avait duré un an. Puis, quand il était enlizé déjà, quand tout semblait perdu, le salut était venu, le miracle. Oui, le miracle, car, plus Gilbert y réfléchissait, plus il lui paraissait impossible qu'il se fut tiré d'affaire tout seul, sans le secours d'en-haut.

Assez banale, en somme, était l'aventure initiale d'où était sortie la crise. Le fait d'avoir été ramassé par la police dans une bagarre entre les danseurs — étudiants ou grisets — d'un bal de faubourg, l'ennui de coucher au poste, en compagnie de filous et d'ivrognes, ne suffisaient pas à expliquer un pareil changement.

Et c'était là, pourtant, dans cette ordure que la grâce était venue le chercher. Jet de lumière au fond de sa misère morale, vomissement de ses fautes, élan vers le mieux, l'homme s'était ressaisi. Le chrétien se retrouva quelques jours après.

Ce fut à Saint-Sernin, pendant que le prêtre célébrait une messe anniversaire de la mort de sa mère — pieuse observance qui avait survécu aux pratiques religieuses depuis longtemps méprisées. A mesure que se succédaient à l'autel les phases du grand mystère, voilà que l'enfant oublieux de son âme avait senti tressaillir, ressuscités par l'intercession de la morte, son rêve ancien de vie chrétienne, sa soif de purification, de paix en Dieu, tout ce qui sommeillait en lui de l'hérédité maternelle.

Gilbert se souvenait : comment il s'était levé, il avait erré, la messe dite, autour de l'abside sous le regard des saints, des têtes mitrées d'évêques, des fronts nimbés des jeunes martyrs; comment, en compagnie des dévotes matinales, il s'était agenouillé devant les reliquaires, il avait tourné autour des confessionnaux; comment encore, avec l'idée, avec le désir de l'aveu, le nom lui était venu du confesseur possible, de l'abbé Védrune, directeur au grand séminaire, un saint homme dont tout le diocèse s'accordait à célébrer les vertus; comment enfin, poussé par l'Invisible, il avait frappé à la porte du séminaire, à la porte du prêtre.

Et là le miracle : la confession, l'absolution, cette saveur de la pureté, matérielle presque, comme la fraîcheur d'un fruit dans la bouche. L'acte accompli, l'action de grâces dite, c'était l'attrait de la cloche appelant la communauté à la prière, le charme de cette direction paternelle où sa volonté s'était si doucement anéantie, la vocation enfin.

— *Benedicamus Domino!*

L'avertissement pieux se rapprochait, jetait sur pied l'un après l'autre les voisins de chambre de Gilbert. Il sautait du lit à son tour, se vêtait, s'abluait rapidement, endossait, après l'avoir baisée ainsi qu'il est prescrit, la livrée sacerdotale. Sur l'ordre de la cloche, il se mêlait à la procession muette qui descendait à la chapelle. Et en descendant, en s'agenouillant à sa place dans le chœur, il revenait à sa méditation.

C'était maintenant le grand séminaire qu'il évoquait : une année de piété, de recueillement, de travail sous la discipline sulpicienne. Il recommençait en pensée ses parcours quotidiens, ses allées et venues à heure fixe, le long des corridors blancs où des sentences latines l'escortaient, proclamant la règle, exhortant aux vertus chrétiennes; il reprenait les examens de conscience, bras croisés, dans la salle d'exercices, habitée par les portraits des supérieurs défunts, têtes blanches, surplis blancs, en apparition sur les murs; il se remémorait les repas sanctifiés par la prose lue à haute voix de quelque naïf annaliste, bénis du haut de leurs cadres par les anciens archevêques, prélats de cour, mines opulentes et fleuries, en contraste avec les figures avisées et rudes des dignitaires plus récents.

Et, après le réfectoire sobre, venait la récréation grave, la

promenade quatre par quatre — chiffre réglementaire —, la conversation le long de la terrasse, dans la cour, sous les tilleuls symétriques, dociles aux ciseaux. Puis, les heures de travail, la compagnie des livres dans la chambre dépouillée, sur la table de bois blanc où s'accoude un moment, paresseuse ou lasse, la pensée en ascension vers l'absolu, et les bons sommeils dans le lit de pauvre que garde le geste bienveillant des saintes images. Quoi encore? la promenade du mercredi à la maison de campagne du séminaire; au lieu des murs, la clôture des arbres, les saisons résumées dans les fleurs des parterres, l'ombre des allées droites sous les futaies sévères, où reposent — nichée d'âmes blanches dans les cyprès noirs — les séminaristes et les directeurs défunts. Mais de ces séjours heureux, de ces châteaux de l'âme, où s'était délectée la piété de Gilbert, le plus aimé de tous avait été la chapelle, cette chapelle où il allait prier une dernière fois avant de partir. Que d'émotions sous ces voûtes légères, devant ces coupoles peintes d'où se penchaient en des attitudes nobles des figures de symbole! la messe en pleine nuit, l'hiver — mystère dans le mystère — à pointe d'aube, au printemps, avec la blancheur de la lumière naissante, comme un visage de vierge curieuse, aux vitraux, et les visites au saint sacrement, plongées rapides dans le surnaturel, prosternations solennelles des quarante heures, le front collé à la fraîcheur des marches de l'autel.

L'abbé Gilbert avait épuisé le premier point de sa méditation; il avait sondé les voies obscures de la grâce; il avait admiré le travail en son cœur de la miséricorde divine.

Après l'adoration, la contrition allait venir. Les motifs ne manquaient pas.

Hélas! quel usage avait-il fait des bontés de Dieu, comment y avait-il répondu?

Le séminariste s'anéantissait, écrasé par le sentiment de son indignité. Il se reprochait sa tiédeur, ses défaillances. Il s'effrayait de son peu de courage à dompter la nature, à dépouiller le vieil homme. S'il avait à peu près réussi à gouverner ses actes, combien de fois s'était-il égaré en pensée!

Ces constatations l'alarmaient davantage au seuil des vacances. Lui qui n'était pas arrivé à se vaincre, à se sanctifier dans l'atmosphère de vertu qu'il respirait au grand séminaire, que

deviendrait-il dans le monde, exposé chaque jour aux périls de la nature et de la chair?

Gilbert aurait souhaité ne pas changer d'air encore, ne pas quitter l'abri des vieux murs, l'aile paternelle de l'abbé Védrune. Mais l'abbé Védrune s'était refusé à son désir. Avant le diaconat, avant même les ordres mineurs, il était prudent qu'il essayât ses forces, qu'il éprouvât sa vocation.

Gilbert s'était rendu; l'épreuve allait commencer. Et c'était ici le troisième point de la méditation, la conclusion pratique, la mise en résolution de l'état d'âme créé par l'examen et par le repentir : résolution d'obéir ponctuellement au règlement des vacances, tel que l'avait tracé l'abbé Védrune, résolution de fuir les dissipations mondaines, de se recueillir dans l'oraison et le travail.

Ces bons propos, le séminariste les mettait sous la protection de la Sainte-Vierge, de la toute-puissante Dame qui planait en assomption aux voûtes de la chapelle.

Sub tuum præsidium... Les yeux fermés, les mains jointes dans une concentration fervente de tout son être, Gilbert donnait, offrait ses vacances à Marie. Des désirs de pureté, des élans d'amour jaillissaient de lui, s'épanouissaient en gerbes de roses et de lis. Et c'était vraiment le bouquet spirituel que les maîtres de la vie intérieure placent au sommet de l'oraison parfaite.

II

La messe finissait. On sortait de la chapelle : lentement, à pas comptés, comme d'habitude; mais une fois dehors, dans le jardin, les voix, les gestes s'émancipaient; c'était déjà la liberté des vacances. Des pas se hâtaient dans les escaliers, des convois de malles, de valises se pressaient dans les corridors, des paroles d'adieu s'échangeaient au seuil des chambres grand'-ouvertes. On se hélait, on se serrait les mains, on prenait rendez-vous pour un pèlerinage à Lourdes, pour une fête patronale de village. Les camarades originaires du même pays se cotisaient, frétaient un fiacre en commun pour porter leur bagage à la gare, tandis que, dans la rue, devant la porte du séminaire, des jardinières attendaient les élèves dont les parents habitaient la banlieue.

Gilbert s'était joint à la bande des lévites du Lauragais. C'é-

taient tous des fils de cultivateurs ou d'artisans de campagne; joues creuses, flétries par la théologie et par l'abstinence, figures d'ascètes malgré eux que trahissait l'éclat furtif, l'épanouissement brusque du rire d'où jaillissaient des rangées de dents, prêtes aux bonnes revanches. Le grand air, le tumulte de la foule les étonnait tous un peu. En chemin de fer, dans le compartiment de troisième, mêlés à des soldats en congé, à des paysans, ils se rencoignaient, effarés, — tels de gros oiseaux noirs tombés du nid —; ils parlaient bas entre eux, comme s'ils étaient encore sous l'œil de leurs maîtres. La gaieté d'ailleurs n'y perdait rien, ni la malice. C'était, ornée d'argot séminariste et de latinades, la chronique amusante de l'année, les manies des directeurs, les ridicules des camarades, un jeu de massacre où s'exerçait la fougue écolière de leur âge. Et, grave à côté d'eux, d'une gravité posée en masque sur une figure juvénile, un diacre récitait son bréviaire.

Vinrent des interrogations sur l'emploi projeté des vacances. Le plus jeune de la troupe se lamentait de la solitude ou il allait être confiné. Personne à voir : un vrai trou de campagne...

— Faites comme moi, mon cher, ripostait un camarade, un gaillard taillé en force; quand le temps me dure trop, je prends la bêche ou la fourche, je donne un coup de main à mon père et à mes frères. C'est autant d'économisé pour eux.

Mais l'autre secouait la tête. Pour avoir essayé une fois de tourner la manivelle d'un égrenoir à maïs, il avait eu la courbature pendant deux jours. Et la chose n'avait rien que de vraisemblable, à considérer le visage exsangue, la physionomie crispée, inquiète du pauvre être débile, voué peut-être par sa débilité même à la profession sacerdotale. Impropre à la terre, bon pour l'église! ainsi est-il décrété quelquefois encore dans les familles paysannes.

L'unique distraction de ses vacances, racontait le malheureux, était les offices du dimanche à la paroisse, et le fricot du curé après la messe; un fricot triste, un curé mystique et grincheux.

On plaignait l'abandonné. Son cas heureusement était rare. Ses camarades se félicitaient, la plupart, du bon accueil qui les attendait chez eux, chez les voisins, des invitations à dîner dans les maisons riches de leur paroisse. Châtelains ou

bourgeois, c'était à qui les aurait à sa table. Un sous-diacre avait été prié de donner des leçons à un jeune gentilhomme récemment refusé au baccalauréat de rhétorique. Il vantait les agréments de la vie de château, les égards, la nourriture. Du monde à dîner tous les soirs, de la musique après, et, quand le temps le permettait, des promenades en calèche.

Gilbert se mêlait à peine à la conversation. Il y avait entre ses camarades et lui un malentendu qui n'avait fait que s'aggraver de jour en jour.

L'origine bourgeoise du nouveau venu, sa vocation romanesque l'avaient isolé dès le commencement. Il était l'égal de ses condisciples; il n'était pas leur pareil. Jusque dans leur intellectualité, jusque dans leur piété même, il y avait chez eux une rudesse d'écorce qui déconcertait sa sympathie. Ils le blessaient sans le vouloir, il leur déplaisait sans s'en rendre compte. La délicatesse de ses manières offusquait ces paysanneaux, leur prêtait à rire comme une pose. Les dévots seuls, par concordance d'âme, ou les ambitieux, à cause de l'influence qu'on lui supposait sur les directeurs, recherchaient sa société. Les autres le fuyaient. Les physionomies se muraient, les conversations s'interrompaient à son approche.

Pas un ami! La règle s'y opposait d'ailleurs, hostile aux intimités, aux conversations particulières; le hasard des rangs occupés à la sortie de la chapelle fixait le choix des quatre condisciples qui devaient passer la récréation ensemble. Et Gilbert, qui aurait voulu pouvoir se donner à ses camarades, avait fini par se replier sur lui-même, par vivre seul avec Jésus!

— Vous, Nohèdes? l'interrogeait son voisin, l'abbé Candeil, que comptez-vous faire?

— Nohèdes? répliquait un de la bande, il édifiera la paroisse de Bazerque comme il édifiait le séminaire. Saint Nohèdes, priez pour nous!

— Bazerque; bonne paroisse, affirma l'abbé Candeil. L'abbé Resongle est un brave homme et sa cuisinière est un ange; cave sérieuse, spécialité de Gaillac. Et puis nous avons madame Mériel, madame Albanie! la providence du clergé. Bonne paroisse, Bazerque!

— Messieurs, fit observer l'abbé Escaffre, le diacre, en levant le nez de sur son bréviaire, vous oubliez que notre ami est orphelin. Il va faire une triste rentrée dans son pays.

Gilbert serra la main de l'abbé Escaffre.

Il y eut un silence. Le train s'arrêtait à Montlaur.

L'abbé Candeil descendit, reçu à bras ouverts, sur le quai de la petite gare, par sa mère, par son père. Et la joie de la brave artisane, les mains tendues en accueil vers le séminariste, rappelait à l'orphelin ses anciennes arrivées d'écolier en vacances, les embrassades maternelles gênées par le trophée des livres de prix, des couronnes en papier doré qu'il rapportait au pays.

Mais ses pensées bientôt prenaient une autre direction. Il était tout au choc de la réalité vivante, qui, sournoise, après une année vouée au rêve mystique, travaillait à le reprendre. La femme surtout l'inquiétait. Exilée brusquement de sa vie après un règne éphémère, oubliée dans la claustration sulpicienne, elle reparaissait, troublante, déjà redoutable. Dans la rue, en quittant le séminaire, à la gare, dans le coudoiement de la foule, il avait subi les premiers contacts. Et maintenant, dans le compartiment du train, c'était en face de lui le tête-à-tête de deux promis de village qui se dévisageaient, serrés l'un contre l'autre, comme agrafés par le désir, se mêlaient ensemble dans des attitudes d'une impudeur ingénue.

Gilbert, agacé, se détournait d'eux pour le spectacle des campagnes en bordure de la voie. Mais là encore, d'autres images l'attiraient, des batifoleries, des culbutes sur l'herbe, de faneurs et de faneuses occupés à *sauter* la luzerne. Ils disparaissaient, et le séminariste les voyait encore. Et il pensait aux petites camarades d'enfance et de jeunesse qu'il allait retrouver à Bazerque, à Claire Mériel surtout, sa grande amie de jadis. L'abbé Resongle, chez qui le séminariste allait passer ses vaçances, avait l'habitude de faire chaque soir la partie de bésigue de madame Mériel. Il l'emmènerait avec lui sans doute. Aujourd'hui même, dans quelques heures, il se retrouverait avec Claire.

Heureusement, Gilbert était armé. La veille encore, au cours d'un dernier entretien, son directeur, l'abbé Védrune, l'avait prémuni contre une faiblesse possible. La prudence ecclésiastique avait, en pareille occurrence, tout un règlement de conduite, une série de sages précautions : fuir les occasions de tête-à-tête avec les femmes, ne jamais les regarder en face. Si ces mesures préventives ne suffisaient pas, il y avait le

recours à la prière, l'intercession de Dieu et des saints. Gilbert se rassurait en y pensant. Peut-être aussi s'exagérait-il le danger.

Après un an de séminaire, il n'était plus le même homme ; la grâce l'avait transformé. La fréquentation des prêtres, la pratique des sacrements, la nourriture eucharistique l'avaient préparé à soutenir le bon combat.

III

Bazerque! Une grappe de toits rouges au pied d'une église, des jardins d'arbres fruitiers mêlés aux maisons, et au-dessus du village, la colline, une forme d'argile nue sans un arbre, sans une broussaille, sans autre ornement que les stries régulières tracées comme au flanc d'une amphore par le creux des sillons. La rue, une rue calme, avec des siestes de pigeons sur les toits, des sommeils de chats roulés en boule au seuil des portes, avec des jeux d'enfants, des rondes dans la poussière blanche. Oh! cette odeur de pain chaud qui sortait de la boulangerie, et cette cadence du métier de tisserand, ce vol léger de la navette dans l'ombre du sous-sol moisi, tapissé d'images peintes! Des gestes, des paroles d'accueil arrêtaient Gilbert à chaque pas, la mousseline des rideaux s'écartait à son approche pour la satisfaction des curiosités bourgeoises.

Il arrivait au presbytère enfin, et c'était devant lui la fraîcheur du corridor soigneusement arrosé, la paix en Dieu suggérée par les gravures de sainteté pendues aux murs, la gaieté villageoise insinuée par le gazouillement des oiseaux en cage, par le spectacle, à travers la porte vitrée, du potager, du verger, où s'alignaient, entre les petits pois et les choux, les allées droites, favorables à la récitation du bréviaire. Gilbert respirait à pleins poumons cette atmosphère connue; il écoutait le silence moite où s'assoupissait la maison.

Cependant, la diligente Thècle, la servante de l'abbé Resongle, s'était emparée de sa valise, elle le conduisait à sa chambre.

M. le curé n'était pas là : il avait chargé Thècle de l'excuser.

— Vous connaissez ses habitudes, expliquait-elle. C'est aujourd'hui jeudi ; il est allé pêcher sa friture de goujons à l'Ers. Vous le trouverez tantôt au moulin d'Engalière, si le soleil ne vous fait pas peur.

En attendant, elle aidait le séminariste à s'installer, à ranger sur sa table ses outils de travail et de piété, les paroissiens, les gros livres d'où l'abbé devait tirer la substance de son devoir de vacances, une dissertation sur le fondement de la certitude...

Et tout en l'aidant, elle l'entretenait des gens de Bazerque, l'initiait aux accidents, aux maladies survenus à l'un ou à l'autre, aux événements de la paroisse. Monsieur le curé avait eu ses *douleurs* pendant l'hiver; M. l'abbé Sustre avait dû le remplacer trois dimanches de suite aux offices; le maire était allé soigner sa maladie de foie aux eaux d'Andabre; la métairie des Despiech avait brûlé; les Pouzols mettaient leurs propriétés en vente pour habiter Toulouse; le percepteur était changé.

Puis, brusquement :

— J'oubliais la grande nouvelle, toute fraîche, celle-là. Votre amie, mademoiselle Mériel se marie avec M. Adrien de Favaron, de Villefranche; des gens riches, un fils unique. Ça va faire une belle noce! Mais ce n'est pas pour tout de suite; mademoiselle Claire n'est pas pressée sans doute, et, vous la connaissez, on ne la fait pas marcher comme on veut... Mais je suis là à bavarder, s'interrompait Thècle, et je ne vous offre seulement pas de vous rafraîchir. La journée est chaude; vous avez dû cuire en chemin de fer. Avez-vous déjeuné au moins? Oui; tant mieux. Un verre de vin blanc, alors? Je vais vous le servir; à moins que vous n'aimiez mieux de l'orangeade... C'est la boisson préférée de monsieur le curé, l'après-midi. Voulez-vous?

Gilbert refusait. Il se décidait à aller rejoindre l'abbé Resongle au moulin d'Engalière.

Le trajet lui était familier. Il l'avait suivi bien des fois, quand il allait avec son père chasser la caille dans les chaumes d'Encrambade. Et c'était la descente vers le chemin de fer, le passage à niveau, la plaine enfin, les récoltes, l'alternance uniforme des ratoubles et des maïs, et, sur la monotone étendue, en lignes d'un vert pâle, les boules frissonnantes des saules, au bord des fossés.

Çà et là, des métairies basses allongaient leurs toits rouges; des paillers, des gerbières en blondes architectures proclamaient la fertilité de la terre, l'opulence future des greniers, et, devant chaque jardin, des murailles de cyprès défendaient les fruitiers

et les plantes potagères contre les rafales desséchantes de l'autan.

Une levée de terre, un grondement de chaussée signalaient bientôt la rivière et le moulin. Triste rivière, l'Ers! sans verdure au bord, sans arbres, une eau agitée, impatiente, rongeuse de ses berges. L'approche de la chaussée la calmait cependant; et au-dessous, libre un moment, elle tournait en remous, ombragée par les platanes et les saules. Les bâtisses du moulin s'étageaient au bord dans la fumée blanche de la farine, et le tic-tac de la trémie menait dans la paix des campagnes son joli bruit de danse, de perpétuelle fanfrandole.

L'abbé Resongle était là. Assis, jambes pendantes, sur le mur qui séparait le canal d'amenée de la rivière, incliné un peu vers l'eau, il pêchait. Et Gilbert s'étonnait, s'attristait même à le regarder. Cette soutane, jadis noire, ce chapeau de paille attaché par des brides sous le menton à cause du vent, tout cet attirail de sauvage, de braconnier d'eau douce et la posture aussi, cette mine de loutre aux aguets, prête à fondre sur la proie, était-ce bien le costume, était-ce bien l'attitude d'un prêtre de Jésus-Christ?

Gilbert s'avançait; l'abbé Resongle le salua d'un geste qui le cloua sur place. La minute était précieuse; le bouchon remuait à vives secousses, dansait au fil de l'eau. Il s'arrêta un moment, repartit, plongea à pic. Et presque en même temps deux poissons sautaient en l'air, au bout de la ligne.

Le pêcheur s'épanouit.

— Jolies pièces! s'exclama-t-il en décrochant sa prise. Et il faisait admirer à Gilbert les moustaches de pandour, les reins larges et dorés des goujons. Vois-tu, petit, ajouta-t-il, en amorçant de nouveau sa ligne, les goujons de l'Ers, c'est encore la meilleure friture qu'on puisse pêcher à Bazerque. Au canal, le panier s'emplit plus vite; mais que faire de ces gardons, de ces ablettes aux chairs molles, empuanties par la vase? Ici, rien que du goujon, mais exquis; les issues du moulin, les pâtes en suspension dans le courant lui donnent une saveur unique. Demain à déjeuner, tu m'en diras des nouvelles. Ce soir, la marmite est renversée au presbytère; mais tu n'y perdras rien. Madame Albanie nous a invités tous les deux. C'est convenu. Tout à l'heure, en rentrant, nous irons la visiter ensemble...

— J'irai la voir sûrement, répondit Gilbert; mais, pour le dîner, je ne sais si je dois... Il hésitait, pris de scrupules à la pensée de cette rentrée immédiate dans la vie mondaine.

L'abbé Resongle avait froncé le sourcil.

— Si tu ne sais pas, dit-il, moi je sais. J'ai promis pour toi; tu viendras. Allons, assieds-toi là en attendant et regarde. Tu pêchais autrefois; pourquoi n'as-tu pas pris un roseau au presbytère? J'en ai là provision; et, quant aux lignes, en voici de rechange.

Du geste, l'abbé Resongle les montrait soigneusement enroulées autour de la coiffe de son chapeau... A deux, la friture aurait été plus tôt prise.

Les goujons boudaient maintenant; le bouchon restait calme, et l'abbé Resongle en profitait pour s'informer du grand séminaire.

— Que devient l'abbé Védrune? Toujours original? Est-ce qu'il a encore la manie de lessiver ses bas dans sa chambre pour économiser le blanchissage? C'est lui qui te confesse? demandait-il à Gilbert. Ramonez-ci, ramonez-là... Il s'y entend, l'homme, pas vrai? On voit qu'il arrive tout droit de l'Auvergne. Et l'abbé Maffre, ton professeur de philosophie, est-il content de toi? *Probo majorem, nego minorem*... Tu y mords au syllogisme? Nous n'y brillions guère de mon temps. Tu feras bien de ne pas compter sur moi pour ton devoir de vacances. D'ailleurs, tu l'auras bientôt bâclé, j'espère. J'aurai bientôt besoin de toi à l'église. Je ne sais pas si je t'ai communiqué dans ma dernière lettre le mariage de Claire Mériel. Ce n'est pas encore fait; mais ça va se faire. Or, tu sauras que le jeune Adrien de Favaron, le fiancé, fait cadeau d'une statue de la Sainte-Vierge à la fabrique : une terre cuite de trois cents francs; nous l'inaugurons en pompe le 15 août, jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Vêpres solennelles, procession, salut; tout le grand tralala. Tu nous donneras un coup de main.

Une piquée ferma la bouche à l'abbé, puis une autre et encore cinq ou six à la suite : « *Tu es meus* », articulait-il à chaque nouvelle prise. Un cabot couronna la série : une piquée à fond qui aurait surpris un pêcheur moins expérimenté que l'abbé Resongle; mais l'œil veillait et la main, toujours prête à donner la secousse.

Ferré, noyé par d'habiles oppositions de tierce et de quarte, le monstre — il pesait bien un quart de livre — fut amené pantelant, battant l'air de ses nageoires roses, dans le panier que secouait son agonie.

La meunière à sa fenêtre, un toucheur de bœufs du haut du pont avaient assisté à la capture.

— Bien travaillé, monsieur le curé! applaudissait le paysan. Pas un poisson qui vous échappe...

Et le curé, relevant la tête :

— J'en connais un pourtant, un gros, tu le connais aussi, toi, Baptistou. J'ai eu beau tendre mes filets à Pâques dernières, le coquin a passé à travers les mailles...

— C'est que les mailles sont usées, monsieur le curé! Faudra raccommoder le filet avant les Pâques prochaines, riposta l'homme avec un gros rire. Et il se remettait en marche.

L'abbé pliait sa ligne, envoyait un bonjour à la meunière :

— A quoi pense ton homme? lui disait-il. Voilà deux dimanches qu'on ne l'a pas vu à la messe. C'est mal fait. S'il n'a pas souci de son âme, qu'il pense à votre petit Etienne qui fera sa première communion l'année prochaine. Il lui doit le bon exemple. Et puis, méfie-toi, Rose : autant de perdu pour l'église, autant de gagné pour le cabaret.

Tout en chapitrant sa paroissienne, l'abbé avait mis son panier de pêche en sautoir, son roseau à l'épaule.

— Et maintenant, en route, mon garçon! ordonna-t-il à l'abbé. Madame Albanie nous espère, et les Favaron sont du dîner, je crois. Il faut que je fasse un bout de toilette.

(A suivre.) EMILE POUVILLON



Essais de critique

sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français

III

Les Croisades

Le royaume de France commence avec Charles le Chauve, qui règne de 840 à 877. Il se dégage de l'immense empire formé par Charlemagne et transmis à son fils, Louis le Débonnaire. Le besoin d'une vie propre et indépendante s'était développé dans les parties. Les deux princes qui ont reçu en partage, l'un la France, l'autre l'Allemagne, tous deux soumis à l'autorité supérieure de l'empereur, se coalisent contre lui. Ils lui livrent bataille à Fontanet, en 841. Victorieux, ils brisent l'unité de l'empire et le disloquent. C'est à partir de ce moment seulement qu'il y a une France. Auparavant l'ancienne Gaule avait constitué un territoire sans vie propre, régi d'abord par les Romains, puis par les Francs germains.

La France commence donc au démembrement de l'empire de Charlemagne. La nouvelle nation a vu se fondre les éléments qui sont venus se superposer, sur son sol, à l'élément gaulois primitif. Les différences de race et d'origine sont désormais effacées ; il y a toujours des hommes de conditions diverses, mais tous de même nationalité. Une nouvelle langue, qui sera le français, s'est dégagée du latin. Le premier monument que nous en ayons est précisément le serment d'alliance que se sont prêté entre eux Louis le Germanique et Charles le Chauve, lorsqu'ils ont pris les armes pour partager l'empire.

Les commencements de la France, sous Charles le Chauve et ses successeurs, ont été humbles. Le nouveau royaume est sans force. Il subit les invasions des Normands, qui dévastent le littoral et viennent mettre le siège jusque devant Paris. L'autorité royale est en décroissance. Elle disparaît un moment presque complètement. Le pays est soumis à une sorte de dissolution de toute autorité centrale. Il s'y opère une désagrégation des parties qui amène d'abord une extrême faiblesse. Mais ce n'était point une décomposition et la mort qui venaient. C'était la gestation d'un système nouveau : le régime féodal se formait. Et le morcellement infini de l'autorité n'était point une décadence, mais un signe de renouveau, car, lorsqu'après deux siècles le système féodal s'est complété, on retrouve une société parfaitement liée et organisée dans ses parties, qui aura une foi religieuse intense, qui produira une littérature originale, des arts nouveaux et qui, en toutes choses, montrera un mode de vie puissant.

Le sentiment de la nationalité s'affirme en France par un change-

ment de dynastie. Le dernier des Carolingiens, Charles de Lorraine, que son origine germanique faisait considérer comme un étranger, est écarté du trône. Une dynastie tout à fait nationale commence avec Hugues Capet, en 987. Les Capétiens régnaient depuis cent ans ; le régime féodal était complet ; la faiblesse qui s'était manifestée sous les premiers successeurs de Charlemagne était remplacée par une vigueur générale.

La société entière avait pris une forme militaire ; la guerre, comme symptôme d'exubérance de vie, se poursuivait partout. Une nation nouvelle était réellement survenue, prête à prendre son essor et à se livrer aux entreprises que lui suggèreraient ses instincts et son génie. C'est alors que, chez elle, se produisent les Croisades. Car elles sont bien sorties des entrailles françaises, elles n'eussent jamais eu lieu sans la France, elle seule pouvait les inaugurer et communiquer aux autres peuples l'ébranlement qui devait les entraîner tous ensemble vers l'Orient.

***

Les dangers que l'invasion musulmane faisait courir à l'empire d'Orient et le péril qui pouvait en résulter pour la chrétienté entière avaient d'abord excité les alarmes de Grégoire VII. Ce pape s'était inquiété d'amener les Latins à s'armer, pour secourir les Grecs. Cependant il mourut avant d'avoir pu mettre son projet à exécution. Le pape Urbain II allait le reprendre. A un concile qu'il convoqua à Placentia et où s'assemblèrent des ecclésiastiques d'Italie, de France, de Souabe et de Bavière, il demanda que l'on portât secours aux chrétiens grecs et à la ville de Constantinople. Il présenta au concile les ambassadeurs de l'empereur Alexis Comnène, qui décrivirent les souffrances des chrétiens d'Orient, de manière à faire fondre en larmes l'assistance. Le concile promit bien aide aux ambassadeurs, mais il se sépara cependant sans avoir pris de résolutions effectives. C'étaient les Français qui devaient les prendre.

Urbain II convoqua un nouveau concile, cette fois en France, à Clermont. Il avait trouvé, pour agir sur le peuple, un puissant auxiliaire dans la personne de Pierre l'Hermite. C'était un homme d'assez chétive apparence, mais qui savait enflammer ses auditeurs par sa parole passionnée et son ardeur enthousiaste. Il revenait d'un pèlerinage au tombeau du Christ. Depuis cinq cents ans environ que les musulmans en étaient maîtres, ils avaient généralement montré de la tolérance aux chrétiens qui s'y rendaient. Depuis peu, de nouveaux venus, les Turcs, possesseurs de Jérusalem, avaient, au contraire, soumis les pèlerins à toutes sortes d'avanies. Pierre l'Hermite demeurait profondément irrité des souffrances qu'il avait subies en Terre-Sainte et blessé, au plus profond de sa foi, de voir le Saint-Sépulcre aux mains des infidèles. Il se mit donc, à son retour en France, à en prêcher la délivrance et il devint ainsi l'aide naturel d'Urbain II.

Le nouveau concile se réunit dans l'automne de 1095 à Clermont.

Il attira des milliers de chevaliers et un peuple immense. On se trouvait là entièrement entre Français. Le pape Urbain II était un Champenois de famille noble, Pierre l'Hermite était un Picard, né aux environs d'Amiens. La pensée première qu'avaient eue les papes, de protéger la chrétienté, en secourant les Grecs d'Orient, n'eut peut-être point réussi à émouvoir les chrétiens d'Occident, même ceux de France, si elle fût restée à l'état élevé et politique. Elle s'était donc, en se propageant, modifiée et avait revêtu une forme plus simple, de nature à séduire les hommes du temps. Elle se présentait maintenant comme un pèlerinage armé à entreprendre, pour délivrer le tombeau du Christ. Par là Urbain II put en appeler à la foi des chrétiens dans ce qu'elle avait de plus vivant au moyen âge, le culte des reliques, la pratique des pèlerinages, la croyance en des signes rédempteurs tangibles. Aussi, quand, le 26 novembre 1095, il monta sur une plate-forme dans la plaine près de Clermont et parla à la multitude assemblée, souleva-t-il son enthousiasme, en lui demandant de s'armer pour aller délivrer le Saint-Sépulcre et servir le Christ. Les assistants pris d'un immense enthousiasme, s'écrient : Dieu le veut ! Dieu le veut ! Tous sont prêts à partir. Un signe de ralliement est immédiatement trouvé, une croix rouge en étoffe. Des milliers d'hommes l'attachent sur leurs vêtements ; le nom de croisés leur est alors donné. Le pape promulgue un règlement par lequel tout croisé reçoit remise de ses péchés, son voyage lui vaudra leur pardon complet, il ne pourra être molesté pendant son absence, quiconque touchera à ses biens sera excommunié.

Lorsque le concile fut levé, les hommes qu'il avait réunis allèrent communiquer leur ardeur par tous pays. Le départ pour Jérusalem fut fixé à l'Assomption de 1096. Ces deux Français, Urbain II et Pierre l'Hermite, avaient donc prêché une entreprise qui répondait aux penchants les plus vifs de leur nation. Ils avaient su lui tenir le langage qui pouvait le mieux l'entraîner, et, en effet, elle allait se jeter, pendant cent soixante-dix ans, vers l'Orient.

Délivrer le Saint-Sépulcre et obtenir dans l'entreprise le pardon de ses péchés étaient évidemment de puissants motifs d'action, pour les hommes religieux à la manière du moyen âge, mais, par dessous ceux-là, auxquels le pape et Pierre l'Hermite faisaient directement appel, il y en avait d'autres au moins aussi puissants, agissant concurremment. C'étaient l'amour de la guerre, la passion des expéditions lointaines qui, à l'égal du zèle religieux, trouvaient à se satisfaire. Montesquieu l'a très bien vu, lorsqu'il a dit des Croisades : « Tout à coup il se répandit en Europe une opinion religieuse, que » les lieux où Jésus-Christ était né, ceux où il avait souffert, étant » profanés par les infidèles, le moyen d'effacer ses péchés, était de » prendre les armes pour les en chasser. L'Europe était pleine de » gens qui aimaient la guerre, qui avaient beaucoup de crimes à » expier et qu'on leur proposait d'expier en suivant leur passion » dominante ; tout le monde prit donc la croix et les armes. » Mais

reconnaissant, par dessous la passion guerrière commune alors à toute l'Europe, la part du caractère impulsif et aventureux spécial aux Français et qui les désignait, à l'exclusion de tous autres, pour engager l'entreprise, Voltaire a dit des Croisades, en faisant allusion à la conduite si différente qu'avaient tenue les hommes réunis au concile de Placentia et à celui de Clermont : « On avait pleuré en » Italie, on s'arma en France. » Et l'historien Duruy, se reportant en arrière au lointain passé, ajoute : « Ainsi, au onzième siècle, les » Français recommençaient les invasions gauloises, ils passaient le » Rhin et le Danube, comme ces Gaulois qui allèrent braver Alexan» dre, piller Delphes et faire trembler l'Asie. »

C'est là le vrai jugement. Après mille ans d'interruption, la vie nationale, dégagée d'entraves, revenant sur le sol de la vieille Gaule, y retrouve des hommes dont le caractère et les penchants fondamentaux n'ont pas changé. Aussi, non loin de Toulouse, d'où étaient partis les Gaulois qui étaient allés envahir la Macédoine et la Grèce pour les piller, partent maintenant de Clermont les Français qui vont envahir l'Asie, pour délivrer le tombeau du Christ. Le mobile immédiat d'action s'est, au cours du temps, élevé et modifié, mais le vieux fond est resté immuable : l'amour de la guerre aventureuse, portée au bout du monde.

***

Le propre de la première Croisade, qui a été, par ses résultats, la principale et qui a donné le branle aux autres, est qu'elle a été exécutée en dehors de toute intervention de la royauté et des gouvernements. Lors du concile de Clermont, Urbain II était précisément en lutte avec les plus puissants souverains du temps, l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et Philippe, roi de France. Ils étaient tous les deux excommuniés, et Urbain II, au concile, avait spécialement répété l'anathème contre Philippe, qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise. Le roi n'étendait alors sa domination effective qu'à un petit rayon autour de Paris, de telle sorte que le pape se trouvait aussi à l'abri de sa colère à Clermont qu'il eût pu l'être à Rome. La première Croisade est donc le produit d'un mouvement impulsif, entraînant à la fois les petites gens et les seigneurs. Aussi les armées qui vont se diriger vers la Terre Sainte seront-elles doubles. Mais le mot armée ne convient guère, car, parmi les guerriers qui se réunissent, il n'y aura, à proprement parler, aucune discipline ou organisation d'ensemble, puisqu'il n'y a aucun commandement venu de source supérieure. Ce sont des pèlerins-guerriers qui, mus par un commun enthousiasme, convergent de tous les points du territoire et se mettent en marche. Les assemblages qui forment la première Croisade ressemblent donc bien plus à ceux des anciens Gaulois et des Germains qu'aux armées organisées qu'ont formées de tout temps les peuples policés. Ce sont véritablement des multitudes en mouvement.

La première expédition qui put partir fut celle des gens du peuple qui, à peine armés et équipés, s'avancèrent sous la conduite de Pierre l'Hermite et d'un pauvre chevalier nommé Gautier-sans-avoir. Ils gagnèrent le Danube, en passant le Rhin à Mayence et Cologne. Leur premier exploit fut de massacrer les juifs qu'ils trouvèrent dans ces villes. Ils se grossirent des Allemands et descendirent le Danube au nombre de trois cent mille, ont dit certains chroniqueurs, pillant et semant l'effroi autour d'eux. Ils avançaient sans avoir aucune notion des distances à parcourir et de l'éloignement où se trouvait le tombeau du Christ, et demandaient, à la vue des villes dont ils approchaient : Est-ce là Jérusalem ? La population se souleva contre eux en Hongrie et en Bulgarie, et en fit périr un grand nombre. Les maladies les avaient d'ailleurs fauchés sur la route ; ils arrivèrent à Constantinople très réduits. Ils passèrent en Asie et, près de la ville de Nicée, les musulmans venus à leur rencontre, les exterminèrent. Leurs ossements formèrent par la suite des monticules dans la campagne. Pierre l'Hermite fut parmi les rares survivants qui s'échappèrent.

Les hommes d'armes partirent après les gens du peuple. Ils s'élevaient, selon certaines supputations, à cent mille, tous armés de la lance et du haubert, accompagnés, a-t-on dit, de six cent mille fantassins, valets et serviteurs. Ils se divisèrent en quatre grandes fractions, qui suivirent des voies différentes pour gagner Constantinople, formées surtout de Français, mais auxquelles s'étaient joints des Italiens, des Allemands, des habitants des Flandres et des Pays-Bas.

Ils traversèrent le Bosphore et, engagés dans l'Asie Mineure, ils prirent Nicée, après avoir battu le sultan. Puis ils vainquirent les musulmans, qui voulaient les arrêter à Dorylée. En s'avançant sur Edesse, et en traversant des pays déserts, ils souffrirent énormément, la plupart des chevaux moururent, un très grand nombre d'hommes périt. Ils parvinrent à Edesse et la prirent. Puis ils mirent le siège devant Antioche. Il dura un an. La ville leur fut enfin livrée par la trahison d'un renégat arménien, qui ouvrit une porte. Ils furent eux-mêmes bientôt investis par les musulmans dans Antioche. La famine leur fit subir de nouvelles et grandes pertes. Réduits à la dernière extrémité, ils sortirent d'Antioche, livrèrent une bataille désespérée aux musulmans qui les cernaient, qu'ils mirent en déroute et qui, après cela, se dispersèrent. Enfin, au mois de juillet 1099, ils arrivent devant Jérusalem. Ils n'étaient plus alors que vingt-cinq mille. Ils prirent la ville de vive force et repoussèrent ensuite une armée égyptienne, venue trop tard pour la secourir.

La première Croisade avait donc vu périr un nombre d'hommes énorme. Gibbon dit que trois cent mille croisés avaient perdu la vie, avant qu'une seule ville eût été prise aux musulmans. Si l'on joint à la destruction de l'armée populaire conduite par Pierre l'Hermite les pertes subies par les chevaliers et leurs suivants, qui n'étaient

plus qu'un petit nombre en arrivant devant Jérusalem, on obtient un total de victimes qui dépasserait un demi-million d'hommes. Les croisés n'avaient acquis, au prix de ce sacrifice, que quatre villes isolées au milieu des territoires conservés par les musulmans, Edesse, Antioche, Tripoli et Jérusalem. Il faut convenir que c'était un assez faible gain. Jugée au point de vue purement politique, la première Croisade, quoiqu'elle ait cependant dépassé en résultats toutes les autres, n'a donc été qu'un événement de médiocre conséquence.

Mais il s'agit ici d'un fait très particulier et, en dehors du jugement du politique et du critique, il y a la part à faire à l'exaltation religieuse. Les premiers croisés marchaient les yeux fixés, dans un immense lointain, sur le tombeau du Christ. Par delà la conquête territoriale à réaliser, ils entrevoyaient l'avantage du pardon de leurs péchés et du triomphe spirituel de la croix à obtenir. Ils sacrifiaient donc leur vie, sans marchander, pour ce gain abstrait, et lorsqu'ils eurent pris Jérusalem, que le tombeau du Christ fut délivré, ils pensèrent, et le monde chrétien pensa avec eux, que le but pour lequel il s'étaient mis en marche, avait été atteint. On n'eut point d'yeux pour la pauvreté de l'acquisition territoriale, on ne vit que la réussite de l'entreprise religieuse. L'entrée des croisés à Jérusalem produisit dans la chrétienté une immense allégresse, on en fit le triomphe de la croix sur le croissant. Les chrétiens de France, initiateurs de l'entreprise, s'en prévalurent comme d'un titre de primauté. Ils n'ont cessé depuis de raconter les Croisades en s'en attribuant la gloire ; ils leur ont donné le nom de Gesta Dei per Francos. La poésie devait elle-même s'emparer du thème de Jérusalem délivrée pour l'idéaliser. De telle sorte que, par dessus les faits certains, il s'est élevé une structure d'embellissement qui a persisté dans l'imagination. Les événements ont pu ainsi conserver un air de grandeur et de triomphe, fort différent de la réalité.

***

Les chrétiens de la Croisade restaient en possession de quatre villes. Chacune fut donnée à un des principaux seigneurs ayant exercé le commandement. Baudouin eut Edesse ; Bohémond, Antioche ; Raymond, Tripoli ; Godefroy de Bouillon, Jérusalem. Jérusalem et le pays aux alentours furent élevés à la dignité de royaume. A l'époque de la première Croisade, il n'existait en Orient aucune grande puissance musulmane dominatrice : les anciens califes, souverains de tous les Arabes, avaient perdu leur empire; sur les ruines s'étaient élevés des potentats locaux. Les principaux étaient le calife d'Egypte, au Caire, et l'athabeck turc, à Mossoul. C'est à la faiblesse de leurs ennemis, résultant de leurs divisions, que les Croisés avaient dû leurs succès, et c'est grâce aux dissensions continuant à subsister dans le monde musulman, qu'ils parvinrent à conserver les villes qu'ils avaient acquises. Les hommes d'armes demeurés en Orient, se trouvè-

rent, en effet, si peu nombreux et par conséquent si faibles, qu'ils durent garder la défensive, sans pouvoir s'étendre. Le plus grand nombre des croisés avait péri et la plupart des survivants, ayant accompli leur vœu de délivrer le tombeau du Christ, rentraient en Europe. Il fallut donc finalement que les princes établis en Orient, pour arriver seulement à se maintenir, fissent un appel incessant aux chrétiens d'Occident. C'est pour venir à leur secours que les Croisades vont se renouveler.

A l'annonce de la prise de Jérusalem, de nouveaux groupements s'étaient formés par toute l'Europe, pour accomplir la Croisade et aider ceux qui étaient partis les premiers. En dehors des expéditions combinées, des grandes croisades que l'on compte au nombre de huit, des troupes plus ou moins fortes, des bandes de pèlerins, des individus isolés, continueront tout le temps à se rendre en terre sainte et à prêter momentanément leur appui aux chrétiens établis en Asie. Malgré les secours qu'ils recevaient ainsi par fragments, les princes chrétiens ne s'implantaient point d'une manière solide. Leur domination demeurait toujours limitée à des enclaves dans le pays musulman. Ils étaient ainsi menacés, en permanence, de succomber devant un retour offensif de leurs ennemis. C'est ce qui arriva en effet au comte d'Edesse en 1144. Il fut attaqué par l'athabeck turc de Mossoul, qui lui enleva sa ville et son Etat, avant que les autres chrétiens d'Asie pussent lui venir en aide. C'était un des princes établis par les premiers croisés et sa chute émut la chrétienté.

Saint Bernard, alors universellement vénéré, amena les chrétiens d'Occident à s'unir pour secourir leurs frères d'Orient. L'initiative de la seconde Croisade, comme celle de la première, est donc venue de la France.

La seconde croisade partit en 1147. Elle était formée surtout par les Français et les Allemands, s'avançant vers Constantinople en deux grandes armées, commandées cette fois par leurs rois, Louis VII de France et Conrad d'Allemagne. Chaque armée se composait d'environ soixante-dix mille chevaliers et l'ensemble des fantassins et des suivants a pu être évalué jusqu'à neuf cent mille hommes. Il y a là évidemment de l'exagération, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que la seconde Croisade, comme la première, a fait passer un véritable flot humain d'Europe en Asie. L'armée allemande partie la première, prit, pour traverser l'Asie Mineure, la voie directe de Nicée et d'Iconium. Mais l'immense masse n'avançait que lentement, entourée par les cavaliers musulmans. Les vivres et l'eau vinrent à manquer. Le plus grand nombre des hommes périt de privations ou fut massacré, en cherchant à gagner Nicée. Les Allemands trouvèrent alors les Français qui, venus par derrière, arrivaient à Nicée. Eclairés par le désastre, on prit un autre chemin, en longeant le littoral, par Smyrne et Ephèse. Mais il fallut traverser des montagnes, où les vivres manquèrent encore. Les chevaliers décidèrent de s'embarquer. Il vint si peu de navires envoyés par les Grecs, qu'une par-

tie seulement des chevaliers purent prendre la voie de mer. Les autres, avec leurs suivants, continuèrent la marche et, en route, périrent en grand nombre. De l'immense multitude partie d'Europe, il n'arriva donc en Palestine qu'une assez faible armée et les deux rois. Ils voulurent prendre Damas. C'eût été une conquête retentissante, mais ils échouèrent complètement. Ils durent lever le siège de la ville et, après avoir accompli le pèlerinage au tombeau du Christ, ils rentrèrent sans plus en Europe.

La seconde Croisade avait donc, comme la première, coûté la vie au moins à un demi-million d'hommes; mais, cette fois, on n'avait pas même obtenu en compensation de véritable victoire et la prise d'aucune ville. C'était une fin misérable pour une aussi grande expédition, et, quand les croisés furent rentrés en Europe, les princes chrétiens établis en Orient se trouvèrent dans une situation plus précaire qu'auparavant.

Sur ces entrefaites, l'Egypte tomba aux mains de Saladin, qui étendit ensuite sa domination à la Syrie et à la Mésopotamie. Il devenait, ainsi agrandi, un formidable adversaire pour les chrétiens d'Orient, tel qu'ils n'en avaient pas encore eu à combattre. Saladin, marchant contre le royaume de Jérusalem en 1187, remporta d'abord une complète victoire sur ses défenseurs, près de Tibériade. Le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, fut pris ; son armée fut détruite. Saladin s'empara ensuite de Jérusalem, en expulsa les chrétiens et y rétablit l'exercice du culte musulman. Ainsi, 87 ans après qu'ils s'en étaient rendus maîtres, les chrétiens reperdaient Jérusalem. Tous leurs efforts pour la regagner ne devaient aboutir qu'à la posséder de nouveau temporairement, de 1229 à 1244, après quoi elle resterait définitivement aux mains des musulmans.

Si la perte d'Edesse avait suffisamment ému l'Occident latin pour amener une seconde Croisade, la perte de Jésusalem, qui consternait la chrétienté et la frappait au plus sensible de sa foi, ne pouvait manquer d'amener une recrudescence de zèle et, en effet, elle cause la troisième Croisade. Trois nations y participèrent avec leurs trois souverains, l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Les Allemands, au nombre de cent mille, partirent les premiers, en 1189, sous les ordres de l'empereur Frédéric Barberousse. Profitant de l'expérience acquise, ils avaient établi une sorte de discipline, qui avait manqué jusqu'alors, et restreint le plus possible les hommes en marche aux véritables combattants. Cependant ils prirent, comme auparavant, la route de terre, pour gagner la Palestine par le Danube et l'Asie Mineure. Les fatigues et les privations que les premiers croisés avaient eu à supporter, et qui les avaient fait périr en si grand nombre, se retrouvèrent donc. Les Allemands repoussèrent cependant les Turcs qui les attaquèrent, et ils étaient arrivés en Syrie, lorsque l'empereur Frédéric se noya, en se baignant dans une rivière. Ils se divisèrent alors, découragés ; beaucoup s'embarquèrent pour l'Europe ; d'autres se ren-

dirent à Antioche, où la peste les diminua encore. La Croisade allemande n'amena donc pas de résultat.

Les Français et les Anglais, sous la conduite des rois Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, éclairés enfin par les désastres qui résultaient de l'immensité des distances à parcourir et de la difficulté des lieux, renoncèrent à la voie de terre et prirent celle de mer. Elle allait devenir maintenant le moyen fixe que les croisés adopteraient pour gagner l'Orient. Philippe-Auguste alla s'embarquer à Gênes. Richard, après avoir traversé la France et l'Italie, s'embarqua à Messine et, en route, ayant été poussé par le vent vers l'île de Chypre, y descendit, la conquit sur les Grecs et la donna au roi détrôné de Jérusalem, Guy de Lusignan. Les rois de France et d'Angleterre, arrivés en Syrie, y trouvèrent un assemblage de croisés de tous pays qui, avec les forces des princes chrétiens d'Asie, assiégeaient Saint-Jean-d'Acre. Ils prirent part au siège. Après avoir repoussé les musulmans commandés par Saladin, ils s'emparèrent de la ville. Lorsqu'elle fut prise, Philippe-Auguste se rembarqua et Richard Cœur-de-Lion, plein de la crainte qu'en son absence le roi de France n'attaquât ses Etats, abandonna lui-même la Terre-Sainte pour revenir.

L'immense effort accompli par les trois souverains d'Allemagne, de France et d'Angleterre se réduisait donc à l'acquisition d'un port. Saint-Jean d'Acre devint dès lors la ville principale des croisés et les corps religieux, les Templiers, les Hospitaliers, qui s'étaient créés en Terre-Sainte pour occuper le pays conquis et le garder, y établirent leurs quartiers.

Après la troisième Croisade, le domaine des chrétiens en Syrie se trouva décidément limité à quelques villes du littoral et tout espoir était perdu de l'étendre au loin, à l'intérieur.

***

Cependant Jérusalem et le Saint-Sépulcre demeuraient toujours au pouvoir des musulmans et, après le retour des rois Philippe-Auguste et Richard, le pape continua à stimuler les chrétiens à aller les délivrer. Foulque, curé de Neuilly-sur-Marne, prêcha la croisade en France avec un tel succès, qu'il fit prendre les armes aux seigneurs de la Champagne, de la Bourgogne et de la Flandre, auxquels devaient se joindre des Allemands et des Italiens. Ils allaient former la quatrième Croisade. Mais celle-ci montrerait une déviation complète du but primitif des croisades. Déjà Richard Cœur-de-Lion, au cours de la troisième Croisade, s'était jeté sans scrupules sur l'île de Chypre, possédée par les Grecs de Constantinople et s'en était emparé, pour la donner à un prince latin. Maintenant l'esprit de pure ambition va se développer définitivement et il pénétrera si bien les seigneurs de la quatrième Croisade, qu'ils les détournera entièrement du dessein de combattre les infidèles, pour les mener à l'attaque de Constantinople.

Lorsque Grégoire VII et, après lui, Urbain II avaient d'abord exhorté les chrétiens d'Occident à s'armer pour secourir les Grecs

d'Orient, ils avaient été mus par la pensée des périls que la chrétienté tout entière courait de la part des musulmans, et leurs vues avaient été assez élevées pour dominer l'esprit de secte et ne voir dans les Grecs que des hommes dignes d'être secourus. La séparation qui s'était opérée entre l'église de Rome et celle des Grecs d'Orient n'était point d'ailleurs, à cette époque, de vieille date, et le schisme semblait toujours de nature guérissable. Les papes, dans leur tentative de porter secours aux Grecs, entrevoyaient donc, outre le but politique, l'avantage religieux d'amener le rapprochement des Eglises et de rétablir ainsi l'unité chrétienne à leur profit. Mais les idées des papes étaient de nature trop élevée pour être comprises par les hommes du moyen âge et pour pouvoir les entraîner. La pensée première de secourir les chrétiens d'Orient avait dû être remplacée par celle d'un pèlerinage guerrier au tombeau du Christ. C'est donc sous l'impulsion immédiate d'un sentiment religieux naïf, que la première Croisade s'était formée. Et, en effet, les croisés, s'avançant dans un grand élan de foi, au prix d'immenses sacrifices, étaient parvenus à leur but : ils avaient pris Jérusalem et délivré le Saint-Sépulcre. Mais de pareils élans ne se reproduisent jamais complètement ; l'enthousiasme diminue vite, et, dès les deuxième et troisième Croisades, on voit que l'élan est affaibli, que l'enthousiasme a diminué. Ils sont tellement réduits et mêlés d'autres sentiments, dans les Croisades du XIIIe siècle, que l'idée du pèlerinage en Terre-Sainte n'est plus, comme dans le cas de la quatrième Croisade, qu'un prétexte à des conquêtes entreprises par ailleurs. L'ire des croisés ne se déchaîne donc plus maintenant contre les infidèles, mais contre les chrétiens grecs.

Du reste, une lutte sourde, engendrant de véritables conflits, s'était tout de suite établie au contact entre les Latins et les Grecs. Lorsque les premiers croisés, pour passer en Asie, étaient parvenus sous les murs de Constantinople, la vue de cette ville immense, remplie de palais et d'églises de marbre et renfermant une accumulation de richesses de toute sorte, avait excité leur étonnement. Ils ne connaissaient rien de semblable, car l'Occident latin tout entier ne contenait alors que des villes de médiocre étendue. L'étonnement avait été bientôt accompagné de la convoitise ; les croisés s'étaient mis par partis à piller la ville ou ses environs, et certains des chevaliers avaient été jusqu'à émettre l'idée de s'en emparer. Les empereurs grecs et leurs sujets avaient été, pour leur part, effrayés par ces multitudes armées, à la merci desquelles ils se trouvaient. Ils s'étaient donc hâtés de s'en délivrer, en les faisant passer en Asie. Les croisés n'avaient point manqué de ressentir l'accueil défiant des Grecs ; même ils avaient fini par les accuser de perfidie : ils leur reprochaient de les avoir induits à des entreprises néfastes et conduits par des lieux où ils devaient sûrement périr. A ces causes d'inimitié étaient venues s'ajouter les haines de secte. Le fossé qu'avaient creusé, entre les Latins catholiques et les Grecs orthodoxes, le schisme et les divergences dogmatiques,

s'était trouvé presque aussi profond que celui qui existait entre eux et les musulmans. Une des difficultés que les princes latins établis en Asie trouvaient à s'y implanter, venait de la haine qui surgissait naturellement entre les Latins, leurs suivants, venus avec eux d'Occident, et le fond de la population grecque chrétienne restée dans les villes par dessous la conquête musulmane. Les Grecs pouvaient si peu s'unir aux Latins qu'ils étaient portés, en certains cas, à regretter leurs anciens maîtres musulmans et qu'ils étaient soupçonnés constamment par les Latins de pactiser avec eux. Les motifs de conflit et d'inimitié apparus dès le contact entre Grecs et Latins s'étaient donc constamment développés, et lorsque la quatrième Croisade se forma en 1201, plus d'un siècle après la première, une attaque de l'empire grec par les croisés, ne pouvait rien avoir de surprenant. Ce furent les Vénitiens qui entraînèrent les croisés vers Constantinople.

Les chevaliers de la quatrième Croisade avaient envoyé six des leurs en députation à Venise, pour arrêter les conditions auxquelles on leur fournirait des vaisseaux. Les Vénitiens s'étaient engagés à mettre à leur service le nombre de transports convenable, et à joindre leur flotte de guerre à l'expédition. La somme à payer avait été fixée. Les croisés arrivèrent donc à Venise, pour s'y embarquer, mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent donner qu'une partie du prix stipulé. 34.000 marcs d'argent restèrent dûs, et ils n'avaient en perspective, aucun moyen de se les procurer. Le doge Dandolo leur demanda alors de prêter leur force à Venise, pour attaquer la ville de Zara révoltée et la faire rentrer dans l'obéissance. Ils paieraient la somme due, plus tard, selon les circonstances. Les croisés se laissèrent entraîner contre Zara, malgré les remontrances et l'excommunication du pape Innocent III, qui déclarait que des hommes ayant fait vœu de combattre les infidèles ne devaient point verser le sang chrétien. La ville de Zara fut ramenée sous la domination de Venise. Les croisés et les Vénitiens étaient encore à Zara, lorsqu'ils virent arriver près d'eux le prince grec Alexis. C'était le fils de l'empereur Isaac, qui venait d'être détrôné et enfermé par Alexis III. Le prince Alexis promit aux croisés, s'ils voulaient aller à Constantinople rétablir son père, le payement de 200.000 marcs, de plus il s'engagea à faire cesser le schisme, en pliant les Grecs à l'autorité du pape. Les Vénitiens recevraient, pour leur part, des avantages commerciaux. Le doge Dandolo, qui avait déjà entraîné les croisés à Zara, les amena aux vues du prince Alexis. Les croisés et les Vénitiens combinés, malgré de nouvelles remontrances du pape, vinrent donc mettre le siège devant Constantinople. Ils s'en emparèrent, dépossédèrent Alexis III et remirent sur le trône Isaac avec son fils, qui prit le nom d'Alexis IV.

Mais les nouveaux empereurs ne purent tenir leurs engagements ; il leur fut impossible de réunir les 200.000 marcs promis, le clergé et le peuple refusèrent obéissance au pape. Les Grecs se soulevèrent

même bientôt contre les empereurs restaurés et leur substituèrent Alexis V. Les croisés et les Vénitiens revinrent alors attaquer Constantinople. Ils s'en emparèrent de nouveau et, cette fois, la pillèrent systématiquement. Les produits du pillage furent lotis, par égales portions, et les croisés, comme nous l'apprend Villehardouin, payèrent aux Vénitiens, sur la part leur revenant, la somme qu'ils restaient leur devoir, pour la location des vaisseaux. Lorsque les croisés et les Vénitiens se virent ainsi maîtres de Constantinople, ils résolurent de la garder, d'y introduire un régime nouveau et de faire empereur un homme pris parmi eux. Le doge Dandolo, ayant refusé le trône, auquel on l'appelait par préférence, Baudouin, comte de Flandre, y fut placé et devint ainsi empereur latin de Constantinople.

Cette tentative d'implanter la suprématie latine sur un fond grec était une entreprise violente. Son succès ne pouvait être qu'éphémère. Aussi devait-elle avoir des conséquences désastreuses pour Constantinople et l'empire. Les conflits qui surgirent entre la population grecque et les Latins, tant croisés qu'anciennement établis dans le pays, amenèrent des batailles, au cours desquelles trois incendies successifs détruisirent une grande partie de la ville. Les croisés étaient des hommes incultes, pleins de convoitise. Ils anéantirent, en pillant la ville, des richesses d'art sans nombre, et les bronzes les plus précieux de l'antiquité grecque furent brisés et fondus pour être convertis en numéraire. Constantinople vit ainsi disparaître son antique splendeur.

L'incompatibilité qui s'était manifestée dès le premier jour entre Latins et Grecs, fut changée, par l'usurpation des Latins, en haine violente du côté des Grecs. Ils ne considérèrent les intrus que comme des ennemis, contre lesquels ils se soulevèrent de toutes parts. Les Latins eurent ainsi à conquérir l'empire, province par province. Ils réussirent à s'emparer de la partie d'Europe. Ils la divisèrent entre les principaux seigneurs de la Croisade, qui y établirent une sorte de système féodal, à l'imitation de l'Occident latin. Mais ils échouèrent en Asie, où ils ne purent faire prévaloir leurs armes que dans le voisinage immédiat de Constantinople. Les Grecs, fuyant la domination latine, se groupèrent autour d'un de leurs princes, pour établir à Nicée un nouvel empire, qui se maintint. Les Latins, peu nombreux, ne pouvant se recruter du dehors, ni s'assimiler leurs sujets, dont les séparait le fossé du schisme, virent diminuer sans cesse leur nombre. Le moment vint enfin où les Grecs de Nicée furent assez forts pour les attaquer avec succès. Ils leur reprirent Constantinople et, bientôt après, les provinces. L'empire latin, comme une plantation sans racines, disparut au bout de soixante ans. Les Grecs se rétablirent le mieux qu'ils purent à Constantinople, mais, malgré tout, « le » nouvel empire, dit Montesquieu, ne fut que le fantôme du premier » et n'en eut ni les ressources ni la puissance. »

De telle sorte que les Croisades, qui avaient été d'abord conçues pour porter secours aux chrétiens d'Orient, devaient les laisser plus

faibles qu'auparavant, exposés aux coups des musulmans. Et, en outre, l'espérance que les papes avaient eue de mettre fin à la séparation des Eglises latine et grecque, s'évanouissait, et le schisme et la haine devenaient irrémédiables.

***

Lorsque la quatrième Croisade eut dévié vers Constantinople, le pape Innocent III continua à stimuler le zèle des chrétiens, en vue de la conquête de Jérusalem. La France, épuisée momentanément par l'effort que lui avaient demandé les troisième et quatrième Croisades, ne pouvait plus répondre à l'appel. Les cinquième et sixième vont donc avoir lieu — et ce seront les seules — sans sa participation.

La cinquième Croisade fut formée par des Hongrois et des Allemands, qui partirent en 1217 avec le roi de Hongrie. Ils s'embarquèrent à Spalatro, pour Saint-Jean-d'Acre. Ils guerroyèrent d'abord, sans grand résultat, autour de cette ville. Ils furent alors renforcés par des Allemands et des Frisons, arrivant sur trois cents navires, par le détroit de Gibraltar. La possession d'une flotte les amena à tourner leurs armes contre Aladil, le sultan d'Egypte, successeur de Saladin. Ils vinrent attaquer Damiette, qui était alors le grand port de l'Egypte. Le siège fut long. Enfin, ils prirent la ville, la pillèrent et y firent un énorme butin. Ils se mirent ensuite en marche vers l'intérieur, pour conquérir l'Egypte. Mais ils n'avaient pas pensé à l'inondation du Nil, qui recouvre le pays chaque année. Ils furent donc entourés par les eaux. L'armée ennemie les bloqua et, menacés par la famine, ils durent restituer Damiette, pour obtenir la libre sortie d'Egypte. Ainsi finit la cinquième croisade.

La sixième fut due à l'empereur d'Allemagne Frédéric II qui, en septembre 1228, arrive en Terre-Sainte avec une armée. A ce moment l'enthousiasme irrésistible qui avait d'abord entraîné les croisés de tous pays vers l'Orient s'éteignait. La réflexion se produisait, qui engendrait des divergeances de vue. Le désaccord sur la conduite à tenir et sur la façon de juger les choses, devenait ainsi très grand entre les Latins ayant pris racine en Orient et les croisés nouveaux venus, qui y débarquaient. Les Latins fixés dans le pays avaient fini par adopter en partie les mœurs et les coutumes des infidèles qu'ils avaient d'abord réprouvées ; l'habitation sous un même ciel, des rapports constants les avaient rendus semblables sur certains points. Chrétiens et musulmans en étaient donc arrivés à se tolérer et, au lieu d'être toujours prêts à s'exterminer, ils consentaient maintenant à se faire mutuellement leur part et à vivre en paix, au moyen de trêves à long terme. Ce relâchement envers les infidèles, la répugnance à perpétuer l'état de guerre révoltaient les croisés venant d'Europe, encore pleins de zèle. Cependant, si c'était là la manière de sentir de la grande majorité des nouveaux débarqués, qui les mettait en désaccord avec les anciens établis sur les lieux, il y avait pourtant chez quelques-uns d'entre eux, plus politiques, à la

vue des immenses efforts faits pour si peu de résultats, une tendance à croire qu'il valait mieux s'entendre avec les infidèles que les combattre à tout propos, que des traités qui garantiraient une part certaine étaient ce qu'il y avait, après tout, de plus sûr. L'empereur Frédéric II se trouva précisément du nombre des politiques et, arrivé en Terre Sainte, il négocia au lieu de combattre. Il se trouva ainsi assez d'accord avec les vieux Latins fixés dans le pays, mais aussi il souleva l'indignation de tous ceux qui voulaient poursuivre la guerre sans trève. Il fut accusé d'être secrètement acquis aux musulmans, d'incliner vers leur foi. Frédéric, par suite de ses démêlés avec la papauté en Italie, était excommunié, et la lutte entre lui et le légat du pape en Palestine devint très vive. Une véritable guerre, allant jusqu'au recours aux armes, éclata entre ses partisans et ceux du légat.

Cependant Frédéric, par sa diplomatie, savait obtenir des avantages que l'emploi de la force, au cours des deux dernières Croisades, n'avait pu arracher. Il concluait au Caire avec le sultan Malek El-Kamel, désireux lui aussi de paix et voulant mettre l'Egypte à l'abri des attaques, une trève de dix ans. Le sultan rendait aux chrétiens, par ce moyen, Jérusalem, Nazareth et les villages voisins. Et quoique le pape eût d'abord protesté contre la trève, il finit par conseiller de la respecter, la jugeant, après tout, avantageuse. Frédéric quitta la Terre Sainte en 1231, après avoir remis les chrétiens en possession du Saint-Sépulcre. Ils le conservèrent aussi longtemps qu'ils maintinrent la paix. Mais, étant rentrés en guerre avec le sultan d'Egypte, ils se virent de nouveau, et à jamais, enlever Jérusalem en 1244. Les musulmans, en rendant la ville, avaient eu la précaution de raser les remparts. Les chrétiens avaient négligé de les rétablir, ils purent donc être de nouveau facilement dépossédés. Dans un dernier retour vers Jérusalem, ils subirent une grande défaite près de Gaza, qui leur ôta tout espoir d'y rentrer.

Les peuples du nord et du milieu de l'Europe, qui avaient formé à eux seuls les cinquième et sixième Croisades, ne devaient point en entreprendre de nouvelles. Leur zèle était épuisé. Les deux dernières croisades, la septième et la huitième, vont donc encore venir de l'initiative française. La première à s'enflammer, la France sera la dernière à persévérer ; cependant le zèle et l'ardeur s'épuisaient aussi chez elle. Et, en effet, les dernières croisades se distinguent de la première, par ce fait que celle-ci était née d'un enthousiasme irrésistible, amenant tout le monde à s'armer, en dehors de l'intervention royale, tandis que maintenant c'est le commandement personnel du roi qui doit entraîner les hommes qui partent.

Saint-Louis, pendant une maladie, en 1244, avait fait le vœu d'aller en Terre-Sainte. Il l'exécuta, en s'embarquant en 1248, à Aigues-Mortes. Il prit terre d'abord dans l'île de Chypre, où il avait réuni de grands approvisionnements et où les chevaliers, qui avaient suivi une autre voie que la sienne, vinrent le rejoindre. De Chypre, il mit



à la voile pour l'Egypte. La septième Croisade prenait donc la même direction que la cinquième. Saint-Louis et son armée débarquèrent sous Damiette, qu'ils prirent assez facilement. L'inondation du Nil les tint après cela de longs mois inactifs. Lorsqu'ils purent enfin marcher vers le Caire, ils trouvèrent les musulmans en grande force. Ils durent d'abord attaquer la ville de Mansourah. Le frère du roi, Robert d'Artois, se jeta avec témérité sur l'ennemi ; il le bouscula et, dans son premier élan, pénétra jusque dans Mansourah. Mais là, il eut la retraite coupée et fut tué, avec presque tous ceux qui l'avaient suivi. Saint-Louis et le reste de l'armée ne purent, malgré tous leurs efforts, prendre Mansourah. Les privations et le manque de vivres frais amenèrent une sorte de peste, qui fit périr un grand nombre d'hommes et laissa les autres sans force pour combattre. L'armée, fort réduite, se mit alors en retraite, sur Damiette. Les mameluks à la poursuite massacrèrent une partie des hommes, puis firent les autres et le roi prisonniers Saint-Louis paya une rançon, pour recouvrer sa liberté et celle de ceux qui avaient survécu. Délivré, il se rendit en Terre-Sainte, mais, n'ayant plus d'armée, il ne put accomplir aucune action saillante. Il dut donc se contenter, avant de rentrer en France, d'apaiser les querelles survenues entre les chrétiens.

Saint-Louis, en 1270, prit de nouveau la croix, pour se mettre à la tête de la huitième et dernière Croisade. Cette fois-ci, les croisés se détournèrent de cet Orient, qui avait été le but commun de leurs efforts. Ils vinrent débarquer sur la côte d'Afrique, près de Tunis. Ils en firent le siège. Il se prolongea. La peste se mit dans l'armée, beaucoup d'hommes moururent et, parmi ceux-là, Saint-Louis. Lorsque le roi fut mort, les croisés traitèrent avec le sultan de Tunis, qui leur remit les captifs chrétiens en sa possession et leur paya une indemnité. Ils rentrèrent ensuite en France.

L'expédition des Français à Tunis marquait la fin des Croisades ; aucun armement ne devait après cela se former en Europe, dans le but d'aller combattre les infidèles, pour délivrer le tombeau du Christ.

***

Les établissements créés par les Latins en Orient ne devaient guère survivre aux Croisades. Lorsque l'empire latin de Constantinople eut été détruit, en 1261, les Latins ne conservèrent plus, de leurs conquêtes sur les Grecs, que l'île de Chypre, où une dynastie latine règnera jusqu'au xv[e] siècle. Les Latins perdirent promptement leurs villes de Syrie : Césarée en 1265, Jaffa et Antioche en 1268, Tripoli en 1289. Saint-Jean-d'Acre, sur la mer, résista la dernière ; les musulmans ne la prirent qu'après un siège prolongé, en 1291. Les Latins survivants en Asie furent alors massacrés ou durent émigrer.

On voit que les principales conquêtes faites par les croisés sont dues à la première Croisade, et que les embellissements que l'imagination a pu ajouter aux Croisades lui sont aussi attribuables. Les

autres ont complètement avorté, comme les deuxième, cinquième, septième et huitième, ou n'ont donné que des résultats très secondaires, comme les troisième, quatrième et sixième.

En prenant les Croisades dans leur ensemble et en les examinant au point de vue des acquisitions territoriales réalisées, on est étonné de la pauvreté de la conquête. Car il faut penser que, pendant cent soixante-dix ans, l'Occident latin en entier a consacré toute sa force, tout son or, toute son ardeur à ces expéditions. Trois rois de France, trois empereurs d'Allemagne, un roi d'Angleterre, un roi de Hongrie, les ont conduites. Des millions d'hommes s'y sont dévoués et y ont péri. Et ce gigantesque effort n'a mené qu'à l'occupation temporaire de Constantinople et à la formation de petites principautés, enclavées dans le territoire occupé par les musulmans. Aussi la possession des quelques villes que les Latins tenaient en Asie ne leur demeurait-elle acquise qu'autant qu'un courant ininterrompu de croisés, partant d'Europe, venait les secourir et qu'autant que les musulmans restaient eux-mêmes affaiblis par des divisions. Aussitôt que les secours du dehors viendraient à manquer, ou que les musulmans s'uniraient, les faibles états chrétiens, étaient condamnés à disparaître, et c'est en effet ce qui a eu lieu.

En jugeant les croisades au point de vue militaire, on reconnaît qu'elles ont été conduites avec une absence totale d'art et de science. Les victoires obtenues ne l'ont été que par le déchaînement du courage aveugle. Aussi les types de guerriers que les Croisades ont laissés dans l'imagination, Godefroy de Bouillon, Tancrède, Richard Cœur-de-Lion, sont-ils de l'ordre le plus simple, analogues aux héros d'Homère, des preux, qui combattent au premier rang, les armes à la main, et pourfendent les ennemis.

Lorsqu'on suit le cours des croisades, on trouve juste la remarque de Duruy qui dit que les Français n'ont fait, avec elles, que recommencer les expéditions aventureuses des Gaulois. Comme les Gaulois, en effet, qui allaient courir le monde les armes à la main et se montraient d'abord irrésistibles à leurs ennemis, les Français des Croisades se sont d'abord avancés à travers l'Europe et l'Asie Mineure jusqu'en Syrie. Dans leur première ardeur, ils ont renversé tous les obstacles et se sont emparés de Jérusalem. Puis l'ardeur se calme, s'éteint. Et les expéditions qui ont suscité d'immenses espérances se terminent sans rien laisser après elles, que le souvenir de grandes aventures et d'un certain nombre de batailles gagnées ou perdues.

THÉODORE DURET



Un Voyage à Cythère

André Solive était parti avec sa jeune femme, Fanny, et sa petite fille, Lily, en excursion sur l'Adriatique. Il avait loué une goëlette, *La Paresseuse.*

Ils touchaient aux ports du littoral, vagabondaient dans les anses, dans les criques de l'Herzégovine et du Monténégro. Ils descendaient rarement à terre.

André Solive s'était décidé à ce voyage pour dissiper entre Fanny et lui l'attention où leurs amis de Paris les obligeaient, pour l'embrasser avec plus de sincérité. La société des marins, rudes et bons, silencieux et simples, ne les gênait pas autrement que la présence des cordages, le clapotement des voiles, l'humidité de l'acoustique.

Aux escales on renouvelait les fleurs des chambres, du gréement. Tantôt des glaïeuls, tantôt des cardinales bleues, tantôt des cinéraires étaient groupés en houppe dans les garcettes. Fanny donnait du parfum aux fleurs qui en manquaient ; elle respirait son amour, ses émotions dans leurs pétales écartés et mouillés. Les gentianes violettes qui poussaient dans les Alpes Dinariques, les grandes ancolies, et ces fougères d'un vert si tendre, le *parsley fern*, formaient des bouquets où elle émoussait son cœur.

Fanny Solive, grande et brune, ses longs cils baissés devant sa pensée, les bras ballants, las d'embrassements, de légèreté, se promenait sur le pont de *La Paresseuse*, distraite par sa grâce. Sa poitrine était desséchée : dans ses poumons, le long de ses bronches, elle percevait des bulles d'air qui la frôlaient, circulaient si lentement. Elle était obligée d'ouvrir la bouche, de soupirer parfois, pour chasser l'oppression qui l'encombrait. Elle s'asseyait dans les voiles gonflées par le vent. Le mouvement de *La Paresseuse* au-dessus des vagues lui faisait caresser les sinuosités de la mer, synchrones avec l'amplitude de son sein. Elle aimait les vagues longues et profondes ; avec elles elle s'enfonçait dans la confiance de ses instincts et elle se relevait le plus naturellement, avec un essor ravissant, sur leur assaut. Des balancelles, des barcarolles se croisaient dans les rades.

— Maman, dit Lily, pourquoi ne descendons-nous pas à terre ? Petite mère, je voudrais jouer avec une pelle sur le sable !

Elle refusa. Lily avait un coup de soleil sur les mollets. Rouges, craquelés, ils pelaient. La poudre de riz n'en avait pas enlevé la démangeaison.

— Je ne veux pas, répondit sa mère, que tu ailles te faire mordre par des tarentules. Le pont du bateau est aussi plat que la grève. Les petits gamins du rivage, qui marchent pieds nus, se moqueraient de tes jambes cuites. Ils te poursuivraient avec des épluchures de pastèque. N'es-tu pas assez gentille, assez dissipée pour te convenir avec

ton père et moi, sans recourir à d'autres ? Tu dois t'habituer à ne pas sortir de notre cercle, à vivre seulement par nous et pour nous. Veux-tu?

— Oui, je veux, fit Lily, en frottant ses yeux de ses menottes. Papa et toi, vous riez, vous me taquinez, vous me donnez des petites claques.

— Qui aimes-tu le mieux, ton papa ou ta maman ?

— Papa ; il a des moustaches, une grosse voix. Il essaye de me faire peur et il m'embrasse ; il use mes joues.

— Tu as raison. Préfère toujours ton père. Je serais jalouse à sa place, si tu ne cherchais pas à te plaire davantage avec lui.

— Petite maman, pourquoi es-tu si souvent triste ?

Fanny Solive esquissa le geste de dégrafer son corsage, pour offrir le sein à sa fille, geste où se retrouvait une douce maternité ; elle s'aperçut à temps de son erreur. Mais elle la serra contre elle, la fit sauter sur ses genoux, appuya sa figure contre la sienne. Lily était âgée de six ou sept ans. Enfant, dont les cheveux s'envolaient à l'air avec ses pensées, qui sautait à la corde sur un pied. Elle se mordait les lèvres devant les murailles, leur tirait la révérence, causait avec elles mentalement ou de vive voix. Elle ne restait pas en place. Jolie comme un matin de mai dans un bois d'églantiers, de charmes, franche, gaie, espiègle, Lily Solive réunissait tout l'attendrissement de ses parents. Elle leur avait été donnée pour recevoir le surplus de leur passion. Ils cachaient en elle les tendresses qu'ils n'osaient s'avouer. Son petit front, mat et si uni, abritait deux yeux de caramel. Aucun trait ne délimitait son visage, mince, brillant, où les plans se rencontraient par des lignes courbes. Sa toison pendait sur ses épaules, pénétrait sous ses paupières, entre ses lèvres, dans son cou. Court vêtue, elle était habillée en highlander avec une toque de velours sur la tête.

La Paresseuse longea Corfou. Elle n'y fit pas escale. André Solive y était venu, avant d'être marié. Il aimait alors une amie d'enfance, qui avait épousé par dépit un homme qu'elle méprisait. Il l'avait fuie dans ces parages, auprès des massifs noirs des térébinthes. Les monts de la Chimère, sur la côte d'Albanie, en face, de l'autre côté du détroit, lui avaient conseillé d'étudier, de raisonner un plan de conduite en rapport avec les dernières données de la critique contemporaine. Il s'y serait assujetti en revenant dans ses pénates ! Il échoua dans cette tâche, malgré la solitude des sources, jaillissant entre des molybdites, dans les fourrés. De retour de cette promenade, il avait rencontré Fanny à Aix-les-Bains.

Elle lui plut immédiatement, sans examen. Elle paraissait triste et bienveillante. Sa mère, qui l'accompagnait, Madame Jubé, portait les cheveux en tire-bouchon. Elles passaient, toutes les deux, dans la foule de la Villa des Fleurs, avec leurs robes noires et leur simplicité, vision de la vie intime au milieu de l'excitation des plaisirs. Il leur avait été présenté par leur commun médecin, le doc-

teur X..., poète délicat, qui les avait jugés en conformité de goûts. André Solive avait été vite entraîné dans le sillage de Fanny. Les restrictions où sa grâce s'enfermait l'avaient séduit. Il avait deviné en elle une compagne sûre et secourable. Ils avaient visité ensemble les Charmettes. De la dent du Chat au Revard, ils s'étaient mêlés à la légende du lac du Bourget, ils s'étaient empreints de la mélancolie de ces rudes montagnes, entourant cette perle d'amour.

Ils ne s'étaient pas trompés sur leur mutuelle convenance. Fanny fut une femme très sensuelle et peu communicative. Elle était trop occupée dans son bonheur pour se réjouir. Ils connurent des amitiés précieuses qui leur rendirent leur intérieur attrayant. La sûreté de leur commerce, le calme de leur passion, leur sérénité aimante leur gagnèrent la sympathie de personnes malheureuses qui recherchèrent auprès d'eux une paix absente de leurs foyers.

André Solive remplit de méditations, de surprises le cœur de Fanny. Elle avait embelli ; elle avait gagné de l'embonpoint. Les attaches de son corps s'étaient assouplies. Elle s'était délivrée de cette retenue où maintient un sort inégal, indécis. Elle s'était épanouie ; elle percevait dans son souffle l'odeur de banane de sa sueur.

Ils s'aimaient ; ils se seraient gardés de le dire et de le penser. Ils préféraient ne pas le savoir. Pourquoi auraient-ils insisté sur une question aussi vaine ? Ils auraient défloré leurs sentiments en y touchant. La pudeur qu'ils avaient de leur conscience la faisait retentir davantage aux chocs qui l'ébranlaient.

Un jour, Lily Solive était née des efforts et de la contension de sa mère, disloquée par les acrobaties de l'alcôve ; celle-ci l'avait expulsée pour incarner la douleur de ses baisers. Fanny avait accouché, comme elle se fût curé les oreilles. Lily était une petite peau, une frange qu'elle avait détachée de ses sens obstrués par la poussière de ses passions.

Ayant partagé son inquiétude entre son mari et sa fille, Fanny supportait une responsabilité qu'elle ne parvenait pas à écarter. Elle était sensible à l'extrême dans leurs nerfs, leurs exigences, leurs caprices. Si Lily criait pour un sucre de pomme, des fruits glacés, une image, elle était elle-même pincée dans ses fibres, répétait dans ses muscles les vibrations vocales entendues. Elle était plus attachée à son enfant qu'à ses doigts, à ses yeux. Ne retrouvait-elle pas dans ses phrases et dans ses gestes des souvenirs de ses caresses intimes ! Elle était déchirée par ses plaintes. Lily eut une scarlatine qui se compliqua de pleurésie ; elle faillit en mourir. Sa mère, de contrariété et par sympathie, fit peu après une congestion pulmonaire assez grave.

Fanny avait été trop gâtée. Elle ne s'était appliquée qu'à aimer, outre gonflée de tendresse, que la moindre égratignure faisait suinter.

Elle eût voulu débarquer à Corfou, monter sur ses rochers roses de fougères. Elle répéta à André Solive le souhait que Lily lui avait adressé. Il lui répondit :

— Fanny, vous vous laissez tenter par les herbes de cette île. Un petit âne qui sentirait le foin à portée tournerait des yeux aussi suppliants... Je ne consentirai pas à votre désir ! J'ai parcouru les sentiers de Corfou, avant de vous connaître ; j'y ai enfoui les préoccupations, les théories qui ont troublé toute ma jennesse. Gardez l'image de Corfou, intacte et immaculée, dans votre mémoire. La privation des plaisirs procure une satisfaction plus forte, plus émouvante, plus délicieuse que leur satiété.

Elle n'avait pas cherché d'autres détours.

La mer, laquée et nacrée, léchait les flancs de *La Paresseuse.* Des hirondelles perchaient dans la vergue du grand mât. L'air embaumait le néroli.

Lily était grimpée à une échelle de corde; elle agitait son mouchoir à des pêcheurs qui tiraient des filets. Près du rivage des femmes cueillaient des figues.

Un steamer croisa *La Paresseuse.* Bondé d'émigrants, venant de Trieste, il se dirigeait sur l'Amérique. Lugubre, noir et rouge, « il » chantait pourtant, il chantait une tyrolienne, que les passagers, sur le point de perdre de vue la terre natale, psalmodiaient.

Corfou disparut dans la brume du soir. Ses maisons blanches, ses colonnades, la ceinture bleue de ses épicea rentrèrent derrière le voile de la nuit. L'antique Corcyre retourna dans le passé.

La Paresseuse continua sa route. Elle frôla les bancs de sable d'Ithaque. Elle répondait à son but, elle maintenait entre mer et ciel, dans l'ignorance du monde, la passion de trois êtres, unis ensemble par une jalousie égoïste.

Les horizons de la Grèce se découpaient avec curiosité. Les costumes des indigènes ne manquaient pas de bouffonnerie. Le sens du précaire était suffisamment indiqué dans le décor pour que les affections y obtinssent leur pleine valeur.

Au cap Matapan, une violente tempête s'éleva. *La Paresseuse* était robuste. Elle avait supporté plus d'un coup de mer. Dans une traversée de l'Atlantique, elle avait perdu son mât d'artimon.

Depuis qu'André Solive naviguait, plusieurs fois, le temps s'était assombri. Une journée entière Lily avait été obligée de pirouetter dans l'accastillage : on lui avait défendu de montrer sa tête sur le pont. Si petite, elle avait l'âme « marine ». Non prévenue du danger, elle riait des plongeons de *La Paresseuse* ; elle applaudissait aux vagues monstrueuses. Les éclaboussures collaient ses cheveux, les aplatissaient contre ses tempes. Elle perdait l'équilibre, roulait par terre. Personne ne lui avait parlé du mal de mer ; elle n'en avait pas ressenti les inconvénients. Son cœur était trop léger, trop câlin pour qu'il fît obstacle à des mouvements même violents ; il n'opposait pas de résistance, se laissait emporter. Un canard surnage sans apprentissage ni fatigue.

Cependant, la furie des éléments était sinistre devant le cap Matapan. L'écume des vagues bavait à chaque instant sur la dunette. *La Paresseuse* dérivait. Les voiles des perroquets étaient seules tendues. Les matelots n'avaient pu monter dans les hunes pour les ramasser. Courtes et très hautes, les vagues se renvoyaient *La Paresseuse* avec une rapidité vertigineuse. Elle descendait à pic dans leurs précipices, pour se retrouver immédiatement, tremblante et presque dans le vide, sur le tranchant de leurs sommets. Plusieurs fois elle faillit ne pas se relever. Elle tomba dans un angle dièdre si aigu que, peu s'en fallut, il ne se fermât sur elle. Les deux pompes fonctionnaient continuellement.

Fanny et Lily étaient couchées, habillées. André essayait de ne pas chavirer sur ses jambes. Les sabords, les hublots étaient calfeutrés. Les lampes s'éteignaient par suite des brusques déplacements d'air. Les parois de *La Paresseuse* frissonnaient, claquaient comme une peau de tambour.

Il y eut un moment de répit. André lâcha le bouton de porte auquel il s'arc-boutait. S'étant assis sur le lit, ayant embrassé Fanny, muette de stupeur, et Lily, qui avait déchiré la chaîne d'or qu'elle portait au cou avec une médaille, il s'écria :

— J'ai faim surtout de votre gentillesse, Fanny. N'avez-vous pas entendu la mort passer à plusieurs reprises dans le voisinage. Elle nous a regardés avec compassion ; sans doute, elle a eu pitié de notre amour !

— Oui, répondit Fanny, je l'ai aperçue, qui nous examinait avec indécision, se demandant de quelle façon elle pourrait nous frapper le plus cruellement. Plus belle que méchante, elle se retournait vers Lily avec des yeux d'envie. Elle a deviné que c'était en elle que nous souffririons le plus d'être atteints.

— Il faut toujours craindre là où l'on aime le mieux. La vie vous blesse à coup sûr dans vos sentiments préférés, dans vos plus douces affections. Ne savons-nous ni souffrir assez ni nous angoisser spontanément sans l'invite des catastrophes ! Notre bonheur à nous frise tellement la pitié, que le péril devrait nous être épargné, que le malheur n'y ajouterait pas. Les deuils ne nous rendront ni plus humbles ni plus charitables.

Lily écrasa le ventre de son père, lui coupa la respiration, en s'étendant sur lui. Elle ne voulait pas que ses paupières fussent baissées lorsqu'il parlait.

D'une voix zézéyante, elle dit à ses parents :

— Pourquoi tenez-vous tant à moi ?

Elle sauta sur le plancher. Elle découvrit dans un pot une petite chélidoine qui se fripait, privée d'eau. Lily la prit entre ses doigts. Elle l'humecta avec sa langue pour la rafraîchir.

La Paresseuse tanguait. Elle criait par tous les joints. Le capitaine avait annoncé que des boute-hors, des espars avaient été brisés, qu'une drisse avait été rompue. Il ne témoignait néanmoins d'aucune

bourgeois, c'était à qui les aurait à sa table. Un sous-diacre avait été prié de donner des leçons à un jeune gentilhomme récemment refusé au baccalauréat de rhétorique. Il vantait les agréments de la vie de château, les égards, la nourriture. Du monde à dîner tous les soirs, de la musique après, et, quand le temps le permettait, des promenades en calèche.

Gilbert se mêlait à peine à la conversation. Il y avait entre ses camarades et lui un malentendu qui n'avait fait que s'aggraver de jour en jour.

L'origine bourgeoise du nouveau venu, sa vocation romanesque l'avaient isolé dès le commencement. Il était l'égal de ses condisciples; il n'était pas leur pareil. Jusque dans leur intellectualité, jusque dans leur piété même, il y avait chez eux une rudesse d'écorce qui déconcertait sa sympathie. Ils le blessaient sans le vouloir, il leur déplaisait sans s'en rendre compte. La délicatesse de ses manières offusquait ces paysanneaux, leur prêtait à rire comme une pose. Les dévots seuls, par concordance d'âme, ou les ambitieux, à cause de l'influence qu'on lui supposait sur les directeurs, recherchaient sa société. Les autres le fuyaient. Les physionomies se muraient, les conversations s'interrompaient à son approche.

Pas un ami! La règle s'y opposait d'ailleurs, hostile aux intimités, aux conversations particulières; le hasard des rangs occupés à la sortie de la chapelle fixait le choix des quatre condisciples qui devaient passer la récréation ensemble. Et Gilbert, qui aurait voulu pouvoir se donner à ses camarades, avait fini par se replier sur lui-même, par vivre seul avec Jésus!

— Vous, Nohèdes? l'interrogeait son voisin, l'abbé Candeil, que comptez-vous faire?

— Nohèdes? répliquait un de la bande, il édifiera la paroisse de Bazerque comme il édifiait le séminaire. Saint Nohèdes, priez pour nous!

— Bazerque; bonne paroisse, affirma l'abbé Candeil. L'abbé Resongle est un brave homme et sa cuisinière est un ange; cave sérieuse, spécialité de Gaillac. Et puis nous avons madame Mériel, madame Albanie! la providence du clergé. Bonne paroisse, Bazerque!

— Messieurs, fit observer l'abbé Escaffre, le diacre, en levant le nez de sur son bréviaire, vous oubliez que notre ami est orphelin. Il va faire une triste rentrée dans son pays.

Gilbert serra la main de l'abbé Escaffre.

Il y eut un silence. Le train s'arrêtait à Montlaur.

L'abbé Candeil descendit, reçu à bras ouverts, sur le quai de la petite gare, par sa mère, par son père. Et la joie de la brave artisane, les mains tendues en accueil vers le séminariste, rappelait à l'orphelin ses anciennes arrivées d'écolier en vacances, les embrassades maternelles gênées par le trophée des livres de prix, des couronnes en papier doré qu'il rapportait au pays.

Mais ses pensées bientôt prenaient une autre direction. Il était tout au choc de la réalité vivante, qui, sournoise, après une année vouée au rêve mystique, travaillait à le reprendre. La femme surtout l'inquiétait. Exilée brusquement de sa vie après un règne éphémère, oubliée dans la claustration sulpicienne, elle reparaissait, troublante, déjà redoutable. Dans la rue, en quittant le séminaire, à la gare, dans le coudoiement de la foule, il avait subi les premiers contacts. Et maintenant, dans le compartiment du train, c'était en face de lui le tête-à-tête de deux promis de village qui se dévisageaient, serrés l'un contre l'autre, comme agrafés par le désir, se mêlaient ensemble dans des attitudes d'une impudeur ingénue.

Gilbert, agacé, se détournait d'eux pour le spectacle des campagnes en bordure de la voie. Mais là encore, d'autres images l'attiraient, des batifoleries, des culbutes sur l'herbe, de faneurs et de faneuses occupés à *sauter* la luzerne. Ils disparaissaient, et le séminariste les voyait encore. Et il pensait aux petites camarades d'enfance et de jeunesse qu'il allait retrouver à Bazerque, à Claire Mériel surtout, sa grande amie de jadis. L'abbé Resongle, chez qui le séminariste allait passer ses vacances, avait l'habitude de faire chaque soir la partie de bésigue de madame Mériel. Il l'emmènerait avec lui sans doute. Aujourd'hui même, dans quelques [illegible] se retrouverait avec Claire.

Heureusement, Gilbert [illegible]
cours d'un dernier entre[illegible]
l'avait prémuni contre [illegible]
ecclésiasti[illegible]vait, en [illegible]
de condui[illegible]
de tête-à-[illegible]
Si [illegible]

recours à la prière, l'intercession de Dieu et des saints. Gilbert se rassurait en y pensant. Peut-être aussi s'exagérait-il le danger.

Après un an de séminaire, il n'était plus le même homme; la grâce l'avait transformé. La fréquentation des prêtres, la pratique des sacrements, la nourriture eucharistique l'avaient préparé à soutenir le bon combat.

III

Bazerque! Une grappe de toits rouges au pied d'une église, des jardins d'arbres fruitiers mêlés aux maisons, et au-dessus du village, la colline, une forme d'argile nue sans un arbre, sans une broussaille, sans autre ornement que les stries régulières tracées comme au flanc d'une amphore par le creux des sillons. La rue, une rue calme, avec des siestes de pigeons sur les toits, des sommeils de chats roulés en boule au seuil des portes, avec des jeux d'enfants, des rondes dans la poussière blanche. Oh! cette odeur de pain chaud qui sortait de la boulangerie, et cette cadence du métier de tisserand, ce vol léger de la navette dans l'ombre du sous-sol moisi, tapissé d'images peintes! Des gestes, des paroles d'accueil arrêtaient Gilbert à chaque pas, la mousseline des rideaux s'écartait à son approche pour la satisfaction des curiosités bourgeoises.

Il arrivait au presbytère enfin, et c'était devant lui la fraîcheur du corridor soigneusement arrosé, la paix en Dieu suggérée par les gravures de sainteté pendues aux murs, la gaieté villageoise insinuée par le gazouillement des oiseaux en cage, par le spectacle, à travers la porte vitrée, du potager, du verger, où s'alignaient, entre les petits pois et les choux, les allées droites, favorables à la récitation du bréviaire. Gilbert respirait à pleins poumons cette atmosphère connue; il écoutait le silence moite où s'assoupissait la maison.

Cependant, la diligente Thècle, la servante de l'abbé Resongle, s'était emparée de sa valise, elle le conduisait à sa chambre.

M. le curé n'était pas là : il avait chargé Thècle de l'excuser,

— Vous connaissez ses habitudes, expliquait-elle. C'est aujourd'hui jeudi; il est allé pêcher sa friture de goujons à l'Ers. Vous le trouverez tantôt au moulin d'Engalière, si le soleil ne vous fait pas peur.

En attendant, elle aidait le séminariste à s'installer, à ranger sur sa table ses outils de travail et de piété, les paroissiens, les gros livres d'où l'abbé devait tirer la substance de son devoir de vacances, une dissertation sur le fondement de la certitude...

Et tout en l'aidant, elle l'entretenait des gens de Bazerque, l'initiait aux accidents, aux maladies survenus à l'un ou à l'autre, aux événements de la paroisse. Monsieur le curé avait eu ses *douleurs* pendant l'hiver; M. l'abbé Sustre avait dû le remplacer trois dimanches de suite aux offices; le maire était allé soigner sa maladie de foie aux eaux d'Andabre; la métairie des Despiech avait brûlé; les Pouzols mettaient leurs propriétés en vente pour habiter Toulouse; le percepteur était changé.

Puis, brusquement :

— J'oubliais la grande nouvelle, toute fraîche, celle-là. Votre amie, mademoiselle Mériel se marie avec M. Adrien de Favaron, de Villefranche; des gens riches, un fils unique. Ça va faire une belle noce! Mais ce n'est pas pour tout de suite; mademoiselle Claire n'est pas pressée sans doute, et, vous la connaissez, on ne la fait pas marcher comme on veut... Mais je suis là à bavarder, s'interrompait Thècle, et je ne vous offre seulement pas de vous rafraîchir. La journée est chaude; vous avez dû cuire en chemin de fer. Avez-vous déjeuné au moins? Oui; tant mieux. Un verre de vin blanc, alors? Je vais vous le servir; à moins que vous n'aimiez mieux de l'orangeade... C'est la boisson préférée de monsieur le curé, l'après-midi. Voulez-vous?

Gilbert refusait. Il se décidait à aller rejoindre l'abbé Resongle au moulin d'Engalière.

Le trajet lui était familier. Il l'avait suivi bien des fois, quand il allait avec son père chasser la caille dans les chaumes d'Encrambade. Et c'était la descente vers le chemin de fer, le passage à niveau, la plaine enfin, les récoltes, l'alternance uniforme des ratoubles et des maïs, et, sur la monotone étendue, en lignes d'un vert pâle, les boules frissonnantes des saules, au bord des fossés.

Çà et là, des métairies basses allongeaient leurs toits rouges; des paillers, des gerbières en blondes architectures proclamaient la fertilité de la terre, l'opulence future des greniers, et, devant chaque jardin, des murailles de cyprès défendaient les fruitiers

geait comme il méritait d'être aimé. L'avait-elle assez aimé? Cette question la navrait ; elle ne la résolvait pas de peur d'y répondre par la négative. Elle avait gros sur la poitrine de ne pas l'avoir mieux compris, honoré. Elle lui avait donné la science de sa tendresse sans en rien retenir ; elle lui avait prodigué le trésor de ses caresses, sans aucune réserve.

La mort de Lily l'avait amputée d'un morceau de sa chair. On lui eût coupé les deux jambes, enlevé son estomac qu'elle eût été moins privée. La pitié qu'elle avait de sa disparition ne ressemblait pas à ce regret terrible, cuisant, dont l'absence d'André la traversait. Aucune responsabilité ne la liait à Lily. En la pleurant, elle pleurait sur elle. Douleur moindre, affre moins insupportable que le brisement de cœur dû au suicide d'André. Pouvait-elle compatir autant avec elle, avec sa fille, qu'avec celui qu'elle aimait, qu'elle avait choisi et qui l'avait rendue mère !

Si le regret de Lily n'était pas de même sorte, s'il était accepté avec moins de rancune, il atteignait dans sa perfection aussi loin. Fanny se récriait différemment sur ses deux morts ; mais elle leur rendait justice. Elle vécut des années dans ce maintien. Les hivers, les printemps se suivaient en leur course rapide. Les feuilles tombaient sous la neige, repoussaient au soleil. Le cœur de Fanny ne changeait pas. L'hiver y était installé pour toujours. Aucune plante n'y fleurirait, aucun rayon de lumière ne s'y glisserait. Un manchon de givre, de grésil, impénétrable, la séparait de la chaleur du jour.

Elle voyait avec étonnement les mêmes phénomènes renaître et disparaître. L'automne succédait à l'été, avant qu'elle eût oublié le renouveau des derniers lilas. Les jours baissaient déjà que dans ses yeux l'obscurité de l'hiver n'était pas encore chassée. Elle manquait du temps de souffrir, semblable à ces amants qui voudraient retenir sur leurs lèvres les heures fugitives. Trop courte pour que certaines âmes s'y déchargent du fardeau d'amour, que les siècles y ont accumulé, la vie ne suffit même pas pour pleurer.

Quelques hommes osèrent lui adresser des hommages qu'elle déchira, sans honte comme sans dégoût, absolument étrangère à leurs hypothèses. Elle pardonnait, étant si éloignée de l'agitation qu'ils contenaient.

La mer ne lui avait pas rendu *ses* cadavres. Des sondages avaient prouvé que *La Paresseuse* était perdue à une trop grande profondeur pour que des scaphandriers y descendissent.

Elle ne pouvait chasser de sa gorge la sensation de l'étouffement, le hoquet final qui les avait étranglés quelques minutes après la disparition de *La Paresseuse*. Que de fois elle était morte de leur mort dans les cauchemars de ses nuits ! Souvent elle avait répété leurs convulsions, horribles et inutiles, sous l'eau qui pénétrait à plein jet dans leur bouche, dans leurs narines, qu'ils ne pouvaient rejeter, qui éliminait leur esprit avec tant de brutalité, avec un sévice si dispropor-

tionné et si prompt ! Mille fois plus qu'eux elle avait souffert de leur mort ; elle en avait analysé tous les stades d'après ses transes.

Fanny offrit une figure de femme délicieuse. Si tendre et si seule, si romanesque et si résignée, elle mit dans sa physionomie une douceur, une expression d'un art subtil et étrange. L'on se serait damné pour elle ainsi que pour les portraits d'un peintre qui eût mis dans ses toiles le charme fou de l'humanité.

Tant il est vrai que les âmes les plus malheureuses sont les plus aimables !

La beauté, qui nous caresse avec le plus de gentillesse, qui s'installe avec le moins d'effort dans notre miséricorde, notre intelligenee, souffre, orne sa souffrance, la préfère.

L'excuse du monde, de ses injustices, — ce sont les regards d'une femme qui a été blessée à mort dans sa tendresse.

EUGÈNE VERNON





EUGÈNE VERNON

Du Parlementarisme

et de l'Eloquence parlementaire

J'ai déjà dit être un adversaire des systèmes gouvernementaux représentatifs, mais aussi que, pour le moment, je ne sais rien qui les puisse avantageusement remplacer.

En effet, tant que la lâcheté et la méfiance joueront un rôle prépondérant dans l'histoire, les politiciens de routine se contenteront, peu philosophiquement, de ce genre d'expédients, afin de nous doter, la vérité faisant défaut, de quelque chose qui, parfois, fasse naître une sorte de résignation ressemblant à de la tranquillité.

Parfois. Peut-être devrais-je dire : rarement. Des révolutions sporadiques et un mécontentement épidémique, certainement non moins fréquents sous des gouvernements constitutionnels que dans les monarchies réelles, démontrent l'insuffisance du système représentatif. Les partisans de ce système partent d'un principe non seulement jugé inattaquable par eux-mêmes, mais qui est également respecté par ses adversaires : *Un Peuple a le droit de se gouverner lui-même.*

Les monarchistes ne disent pas autre chose ou, du moins, s'ils le disent, ils prouvent qu'ils ne connaissent pas leur propre catéchisme. C'est évident : le Peuple se gouverne lui-même. Reste à savoir seulement s'il délègue ce pouvoir et ce devoir à « une » personne, à des duumvirs, des triumvirs, des tétrarques, des décemvirs, à soixante-dix individus, à trois ou quatre cents, ou à un nombre plus grand encore. Et de quelle façon sont désignées les personnes destinées à exercer les pouvoirs gouvernementaux ! Alexandre, à en croire la légende, s'en tira un peu trop commodément, lorsque, sur son lit de mort, à la question de savoir qui lui succéderait, il répondit naïvement : Le plus digne !

Sans doute ce serait, pour tous les partis, la meilleure solution et qui s'y oppose ne mérite pas d'être gouverné par le plus digne.

Qui est le plus digne ? Voilà la question. Je vote pour *moi*. Vous pour *vous*. Lui pour *lui*. Autant de *moi* que de suffrages. La nation entière se compose tout à coup de « plus dignes ».

Ceci étant admis, il faudra se mettre à la découverte du plus digne parmi tous ces plus dignes. Et la même lutte recommence, dans laquelle la connaissance de soi-même et la modestie jouent un bien triste rôle.

De guerre lasse, on cherche à s'entendre. Faute de moyens pour déterminer qui est le plus digne, on propose de considérer quelqu'un comme tel. Lequel ? Le bras le plus fort. Le meilleur tireur. Le coureur le plus leste. Le meilleur orateur. Le plus long. Un nain. Le plus gros. Un squelette. Le plus riche. Un moine mendiant. L'homme le

plus âgé. La femme la plus belle. L'enfant le plus naïf. Un devin. Un prophète. Un derviche. Un fakir. Quelqu'un qui résoud des énigmes. Le cavalier dont le cheval hennit le premier.

Nouvelles discordes. *Mon* fakir est plus déguenillé que le vôtre. *Mon* squelette claque admirablement. Regardez donc *mon* candidat, il court plus vite que le soleil. La belle affaire... tenez, je vous propose pour roi celui-ci, qui peut parler pendant quarante-huit heures consécutives sans tousser... il parle de tout ce que l'on veut... Tout cela ne vaut rien... il nous faut un roi qui s'entende à la magie. Voici un homme qui est au mieux avec Dieu et, par conséquent, commande aux éléments. Si nous l'élevons au trône il fera toujours beau temps. Etc.

Non, pas encore : etc. Que je vous renvoie d'abord à la parabole du roi Kratès, dans les *Lettres d'Amour*.

De quelque manière que se termine la discussion, la vérité est que le Peuple a toujours dû commencer par un acte de souveraineté, même quand cet acte consista en une abdication à tout jamais de sa souveraineté. Les partisans du droit divin oublient généralement que ce « droit » ne se serait jamais maintenu sans le respect de la majorité, et les fervents de l'urne électorale perdent de vue que leur méthode est absolument identique à celle qui engendra le droit divin. Les bulletins électoraux du temps de Samuel se sont égarés, mais on peut admettre que Samuel savait pouvoir compter sur les électeurs de l'époque, quand, dans son chapitre dixième — et au dix-septième encore — il annonça le résultat du plébiscite par quelques gouttes d'huile.

Quiconque en doute et croit que Samuel ne consulta pas le peuple, doit reconnaître qu'en cette circonstance il était lui-même le dépositaire absolu de la volonté populaire ou que, du moins, il avait la majorité de son côté. La différence entre les deux principales formes de gouvernement fait penser à celle qui existe entre le thé et le café et qui — à ce qu'on prétend — paraît plus grande qu'elle n'est en réalité, puisque ces boissons, d'après les analyses chimiques, se composeraient des mêmes principes essentiels.

Alphonse Karr a énoncé une semblable vérité en disant : De quelque façon que vous tourniez, retourniez, modifiiez, amendiez ou transformiez l'affaire : *il y a toujours un monsieur en habit noir qui décide.*

C'est comme cela. On aboutit toujours à un individu. La nature ne veut rien savoir de nos fictions. Mais ce qui est bizarre, en même temps qu'illogique, c'est que ce soient précisément les partisans du système parlementaire, ceux qui prétendent avoir l'autocratie en horreur, qui se font les avocats du plus sot individualisme en recommandant des « spécialités ». La logique outragée se venge toujours d'une façon sarcastique en étalant, devant les yeux de son bourreau, l'absurdité qu'engendre fatalement son attentat contre la saine raison, et nous en trouvons un piquant exemple dans les résultats de la manie des « spécialités ».

A. est berger et maltraite ses moutons. Voilà bien l'autocratie !

L'Histoire nous apprend
Qu'en de tels accidents
L'on fit...

« On fit »... quoi ? Mais... une révolution ! Tous les moutons accoururent en tas et firent une constitution. — Je ne sais pas si cela se passait en 48, mais l'année ne fait rien à la chose. — Conformément à cette constitution, A. serait dégradé et remis simple mouton, tandis que tous les moutons étaient élevés à la dignité de berger. Désormais ce ne serait point « un seul » qui mènerait paître, abreuverait et tondrait le troupeau, mais tous...

Cela ne marchait pas ! Chacun voulait être le premier en tout. Chacun voulait boire avant les autres ou, mieux encore, boire seul. Tous voulaient tondre. Personne être tondu. En outre tous bêlaient à la fois et les brebis ne pouvaient plus comprendre leurs propres agneaux. On avait trouvé fort oppressif le gouvernement de cet autocrate d'A., mais on ne se trouvait pas beaucoup mieux sous la tyrannie de tous exercée sur tous. — Nous voici arrivés au système représentatif : « Si nous essayions de ne pas bêler tous à la fois, pour n'accorder ce droit qu'à... soixante-dix (1) ? »

— Réaction ! s'écria un agneau à tête chaude et entaché de carbonarisme.

— Nullement, répliqua le vénérable bélier de qui émanait la proposition et qui avait perdu beaucoup de laine sous le régime de la panarchie. Je vous affirme sur mon honneur républicain qu'il n'est pas du tout dans mon intention de revenir à l'autocratie. Une fois pour toutes : A bas A. ! Qu'il soit et reste *débergé*...

— A bas A. ! bêlait le troupeau.

— Je suis entièrement de votre avis. Ceci est donc entendu. Mais... si nous allions...

Voir le règlement électoral en vigueur dans tous les pâturages civilisés. On l'adopta parmi d'innombrables « A bas A ! » et « Vive la constitution ! » On intrigua, on afficha ; on recommanda des candidats, et l'attention des électeurs fut attirée sur telle ou telle qualité particulière de tel ou tel mouton. « Bien bêler » et « beaucoup de laine » étaient ordinairement les raisons invoquées de préférence.

Mais, hélas, le troupeau ne prospéra guère. Tout le monde était mécontent. Houlette et sonnaille passèrent sans cesse de l'un à l'autre et on commençait à s'apercevoir que tout changement n'est pas...

— Revenir à A. ? Jamais !

(1) Allusion à la Seconde Chambre qui, alors, se composait de soixante-dix membres.

N. d. T.

— Jamais, jamais, jamais !

— A bas A. !

— Assurément et pour toujours ! Nous nous en tenons au système représentatif. Mais nous devons changer notre mode de votation. Je propose de n'élire que des moutons particulièrement estimés dans leur district.

Acclamations.

— Ensuite...

— A bas A. !

— C'est évident, à bas A. ! Mais nous devons nous faire représenter par quelqu'un qui sache tondre. Il y a des députés dans notre parlement qui de leur vie n'ont pas tenu une paire de ciseaux entre les pattes. Ceci est une grande faute, mes chers co-moutons. Depuis les jours de ce maudit A...

— A bas A. !

— Certainement, à bas A. ! Depuis les jours de ce tyran, beaucoup de choses n'ont pas été traitées comme il le fallait. Tel mouton n'est jamais tondu, tel autre l'est toutes les semaines. Il y en a même qui, contre toute équité et toute raison, sont... écorchés. Et d'où cela provient-il, mes honorables co-moutons ? Très simplement de ce que dans notre Représentation nous manquons... de personnes compétentes, de moutons du métier. En continuant sur ce pied nous n'aurions rien gagné à la chute du despote...

— A bas A. !

— En toute éternité, à bas A. ! Donc, afin de voir perpétuer par notre parlement le véritable, réel, ancien et immuable système de tonte, j'ai l'honneur de vous proposer un candidat qui de cette tonte a fait son étude spéciale. Aux jours du despotisme...

— A bas A. !

— Bien entendu. Irrévocablement à bas A. ! Sur ce point je pense exactement comme vous... Mais continuons, l'urne nous attend. Mon candidat a surabondamment prouvé qu'il sait tondre. Outre cela, il est fort estimé dans son district. Mais ceci est une question secondaire. La chose capitale est qu'il saura éclairer votre Représentation, chaque fois que ces épineuses questions de tonte viendront en discussion. Il raffermira des convictions ébranlées, il remettra dans le bon chemin les égarés, il convaincra les obstinés, il instruira les ignorants, il imposera aux récalcitrants. Tout cela par le prestige de son savoir particulier. Ce que tous ensemble ignorent, lui seul le sait. Ce qui échappe à l'attention générale lui appartient en propre. Ce qui est obscur aux yeux d'autrui lui est d'une clarté éblouissante. Electeurs, réfléchissez à l'importance de votre vote ! Rendez-vous compte du pressant besoin qu'aurait notre pré d'un mouton semblable dans la Représentation. Debout donc, debout ! Aux urnes, tous, et élisez, en bêlant un vigoureux : Vive la constitution !...

— A bas A. !

— Naturellement... à bas A. ! Elisez comme d'une seule gueule,

en poussant des cris pratariotiques, pour votre sonnailler parlementaire...

« Qui » croyez-vous, lecteur ? Mais... le vieil A. destitué, qui avait été chassé par la porte de devant et qui rentra par une petite porte de derrière.



L'histoire de la plupart des erreurs se meut sur une ligne circulaire. Au despotisme succèdent... mécontentement... rebellion... et révolution. Ensuite viennent toutes sortes d'« archies » qui — souvent à tort — portent le nom de république. Quel que soit le régime qui remplace l'absolutisme, toujours il vacille entre le despotisme et l'anarchie. Dans le premier cas ont peut considérer le cercle comme immédiatement et assez méthodiquement refermé, à moins qu'on fasse une grande différence entre la tyrannie d'un seul et celle de quelques-uns ou de beaucoup. En cas d'anarchie on se jette dans les bras d'une personnalité qui a fait son étude particulière de la restauration de l'ordre, une « spécialité » autoritaire, qui bientôt, *nolens volens* — car personne n'est tyran pour son plaisir — marchera sur les traces du despote qu'on a chassé.

En sera-t-il toujours ainsi ? Qui sait ! Nous nous efforçons toujours vers le mieux. Cet effort est notre raison d'être et c'est justement à cause de cela que nous devons choisir avec discernement les moyens d'amélioration.

L'expérience faite depuis peu de temps sur le continent d'Europe, et en Angleterre depuis des siècles déjà, a donné des résultats peu concluants. En admettant que tout peuple ait le droit de se diriger lui-même, une foule de questions surgissent dont la solution est à ce point difficile que la reconnaissance de ce droit nous avance fort peu. Qu'est-ce que c'est qu'un peuple ? Les Scandinaves constituent-ils un peuple ? Est-ce que les Frisons doivent avoir la libre disposition d'eux-mêmes, en tant que peuple distinct ? Les questions de ce genre se posent par centaines.

Et même si ces questions pouvaient être résolues d'une façon rationnelle — c'est-à-dire sans qu'on ait recours aux fictions diplomatiques qui varient du jour au lendemain — nous nous trouverions en présence de nouvelles difficultés. Rien de plus facile que de dire à une nation : vous êtes votre propre maîtresse, dirigez, ordonnez ! Mais qui doit répondre à cette invitation ? Qui est appelé à faire usage du privilège accordé ou conquis ? Comment se « manifeste » la volonté d'un Peuple ? Ou, question plus délicate encore, est-ce que ce Peuple « a » une volonté ? Il n'en a assurément pas « une », ce qui revient à peu près à n'en avoir « aucune ».

On en arrive alors au puéril expédient de compter des voix et à l'admission irrationnelle d'une « volonté populaire » fictive, à laquelle on croit pouvoir conclure par des scrutins, dont le résultat et la signi-

fication sont déterminés par un règlement électoral arbitrairement conçu.

Et cette déjà si défectueuse manifestation conduit à des résultats plus piètres encore que ceux qu'on obtiendrait si telle question déterminée était soumise à l'appréciation de la masse. Cette masse n'élit à présent que des mandataires généraux, qui, pris en bloc, n'offrent pas la moindre garantie que leur opinion majoritarde concorde avec la volonté de la Nation.

Dans le système parlementaire nous nous heurtons donc partout à des défectuosités, à une terminologie fort inappropriée — dont on se contente ! — à des fictions et... à des duperies.

Et même en considérant comme inévitables les défauts qui découlent de toutes ces difficultés, la possibilité subsisterait de faire un usage loyal du matériel existant de données politiques.

Et... on n'en fait rien.

Ne lisons-nous pas quotidiennement dans nos journaux que B. C. D. — je passe outre à A, pour éviter l'apparence d'une allusion méchante à ma parabole des moutons — n'apprenons-nous pas tous les jours, dis-je, qu'il est de notre devoir de voter pour « tels » messieurs, pour des raisons précisément qui les rendent incompétents à représenter le peuple?

L'un s'est particulièrement appliqué au commerce...

Cela lui servira quand il ouvrira boutique. Bon succès ! Mais cela ne regarde point le Pays.

Le second séjourna longtemps aux Indes...

Espérons qu'il est riche ou qu'il jouit d'une retraite convenable, sans maladie de foie. Mais que voulez-vous que cela fasse au Peuple !

Un troisième est manufacturier... L'industrie, messieurs, l'industrie...

Fort bien. « Cela » aussi fait partie de l'Etat. Mais cela n'est pas l'Etat.

Un quatrième est très versé dans les choses du pilotage. Il connaît tous les bancs de sable...

C'est précisément le chemin que nous ne voulons pas voir prendre au vaisseau de l'Etat.

Voyez donc ce cinquième ! On l'adore dans son district...

Eh bien, qu'il reste là où il est connu et adoré. Le Peuple ne le connaît ni ne l'adore.

— Vous n'allez du moins pas repousser ce sixième. Il appartient depuis sa prime jeunesse, par droit de naissance, au parti tel ou tel. Il est de père en père... *ien* et *iste*, un vrai !

Cela fera plaisir à sa grand'maman dont il a hérité ses « ismes », mais le salut du Peuple a d'autres exigences. Qu'on offre à cet homme un siège dans quelque chambre de sa famille dès qu'il y aura là une place vacante par le décès d'une grand'tante. L'Etat

n'a que faire de gens qui trouvèrent la solution de tant de problèmes sociaux au fond de leur layette.

— Récuserez-vous aussi ce septième. qui, comme « spécialité » en...

— En choses et autres, connu ! Oui, celui-là aussi je le récuse. Je dénie le droit d'être représentant du peuple à tout individu qui base ce droit sur autre chose — quoi que ce soit — que sur la connaissance des besoins du Peuple « en général », et sur le dévouement aux intérêts du Peuple « en général ». Suivre une direction arrêtée d'avance sur le terrain scientifique, social ou politique, c'est faire preuve soit d'incapacité, soit de trahison. Car c'est toujours une trahison que de favoriser des intérêts particuliers. La chose publique est au plus haut degré « intégrale » et doit être traitée comme telle.

Je sais fort bien que le système représentatif dans son ensemble, même sans une défectueuse application dans les détails, ne peut pas satisfaire à cette exigence dernière. Mais qui reconnaît ce fait conviendra que nous ne devons pas, de gaieté de cœur, augmenter le nombre des défauts qui y adhèrent. Pour aussi défectueusement que la volonté du Peuple soit manifestée par ses représentants, il y a peu d'espoir d'amélioration si nous continuons, de propos délibéré, à charger des incompétents de cette tâche difficile. Est-ce que les libéraux ne se rendent pas compte qu'à quotidiennement fournir la preuve qu'ils ne connaissent pas leur propre système — ou bien le violent-ils à dessein ? — ils se rendent risibles aux yeux des conservateurs ? Y a-t-il la moindre logique dans le cri : à bas la grâce de Dieu ! si en même temps on jure par la grâce du professeur X ou Y ? De quel droit nie-t-on la supériorité d'un Bourbon ou autre Kratès quelconque, si l'on affirme sérieusement qu'il est du devoir du profane de vénérer le savoir militaire du lieutenant Z ? A-t-on renversé des trônes et des prie-dieu pour les remplacer par des tribunes? Des millions et des millions plébiscitèrent pendant des siècles en faveur du pouvoir séculier du pape. A bas « cette » majorité, disons-nous maintenant; nous avons mieux ! Mais... la voix et demie de Schiedam qui proclame le distillateur de genièvre W., si particulièrement compétent pour traiter des questions industrielles — et de tant d'autres questions — voilà une nouvelle chose sacrée à laquelle il ne faut pas toucher. Josué arrêta le soleil. La chose fut sanctionnée par des milliers de voix. Cinq, six mille ans durant l'humanité proclama l'intangibilité du miracle de Josué. « Cette » majorité est tout à coup mise au rancart — et j'y aide de grand cœur ! — mais devons-nous à présent saluer un nouveau Josué en chaque individu qui réussit à se faire proclamer, par deux douzaines d'électeurs, spécialiste dans l'art de ne pas bouger ?

Quand on analyse les « recommandations de candidats », on reste ébahi de la stupidité du public et de l'impudence des journalistes. Ces messieurs ne se donnent pas même la peine de dissimuler leur

félonie et ils insistent avec insolence pour faire élire un tel ou un tel, en invoquant des raisons qui justement rendraient le candidat indigne de siéger à la Chambre, s'il était coupable des vertus parlementaires qu'on lui impute. Espérons qu'on calomnie beaucoup dans ces recommandations ! Mais, en ce cas, je trouve étrange que les intéressés ne se défendent pas. Jamais je n'ai lu de rectifications de ce genre. Jamais nul journaliste n'a été cité en justice pour avoir affirmé qu'il croyait un tel ou un tel capable de sacrifier, comme député, le bien être général à des intérêts particuliers. Jamais nul futur représentant du Peuple n'exigea une réhabilitation, après avoir été accusé d'être prêt, en qualité de *spécialité*, à trahir ce peuple dans la mesure de ses moyens. Bien au contraire : ils produisent assez naïvement leurs états de services et semblent croire qu'après leur élection tout sera pour le mieux dans le meilleur des parlements possible.

Le meilleur des parlements possible ? Par ce moyen nous n'y arriverons pas !

Celui qui arrive à la Chambre comme « spécialité » croit de son devoir de prouver à ses électeurs qu'il est bien réellement l'homme qu'il affectait d'être... au club *L'Harmonie*. Là on était accoutumé à le voir, vêtu d'une défroque rappelant vaguement l'uniforme. Puis il avait la nuque rasée. Et sa redingote était brossée par un ancien caporal titulaire, son compagnon d'armes à l'époque de la belliqueuse vie de garnison. Est-ce que, après tout cela, l'honorable membre de *L'Harmonie* doit se taire quand on discutera les moyens de tenir les Prussiens hors du pays ? Jamais de la vie ! « Spécialité oblige ! »

Il croit toujours entendre ses électeurs se dire : « Je suis curieux de savoir ce que « notre » homme dira de cette ligne de défense. Ces questions là sont justement son fort. »

Les électeurs peuvent être satisfaits. « Notre homme » prend part à la discussion...

Lui aussi sait ce que c'est qu'une « ligne » — plus heureux que moi qui l'ignore jusqu'ici — et il éclaire l'assemblée, sinon par son savoir technique, du moins par quelque connaissance de la terminologie de la technique. L'épicier de son village sent en soi quelque chose de César ou de Napoléon, au supposé *hear, hear !* qui attire l'attention sur la science guerrière de « son » représentant. Le changeur du coin hésite un moment avant d'accepter les *Cassenscheine*, depuis le discours de « notre homme ». Car il est évident que Moltke sera très embarrassé de cette nouvelle « ligne » et que, par conséquent, la solvabilité de l'Etat prussien...

« L'instruction publique ? Attendez donc ! Tout à l'heure notre pasteur va traiter cette question. Nous l'avons envoyé à La Haye parce que prêcher lui était devenu difficile — il tousse beaucoup

et ne peut pas supporter l'odeur des chaufferettes (1) — mais l'instruction publique est son dada. Au catéchisme il ne regardait pas à un quart d'heure, et mon petit garçon à six ans savait la prière de Manassé entièrement par cœur. De sorte que cette réorganisation des universités finira bien maintenant par aboutir. Et il est libéral... d'importance! Il prêchait sans rabat et sa femme a dansé aux noces d'argent de notre bourgmestre. »

« Les octrois? Voilà l'affaire de notre X! Il est marchand de blé et il a aussi des moulins. Il a toujours des histoires avec les employés de l'octroi. Il est on ne peut plus au courant de toutes ces choses... archicompétent! Lisez donc ce que notre journal a dit de lui quand il a posé sa candidature. Le journal disait que... que... personne comme X. n'était au courant de la question des octrois. Les conservateurs en entendront de dures s'il commence. Car... il sait parler... je vous l'assure. Tenez, l'autre jour, quand il y eut cet incendie, il a fait un dis cours pendant plus d'une demi-heure. Les pompiers en étaient perplexes et quand le toit s'effondra il n'avait pas fini encore. Je vous assure qu'il n'a pas été envoyé à La Haye pour des prunes. »

Espérons que le feu ne se déclarera pas à La Haye ou en Hollande, à la Chambre ou parmi le Peuple. L'éloquente spécialité d'octroi immobiliserait peut-être les pompiers par son flux de bouche!

Je ne suis pas fâché d'ailleurs que cet X. soit un si merveilleux orateur, puisqu'ainsi il me fournit l'occasion de revenir à la spécialité des rhéteurs, une race qui devrait nous combler de vénération pour l'inventeur de la poudre insecticide persane. Le philanthrope Hhakim Hafiz — puisque je ne sais pas comment s'appelait cet homme, je veux croire que ce nom lui fut attribué par la majorité d'une assemblée qui l'ignorait également — ce Hhakim a droit à notre gratitude, bien qu'aux époques des grandes chaleurs et pendant les sessions de la Chambre nous remarquions que ses tentatives ne furent pas couronnées d'un succès radical. *In magnis voluisse..*, O noble Hhakim, console-toi avec cela!

La spécialité de la faconde, du talent oratoire, de l'éloquence — cette spécialité, fréquente entre toutes est une véritable maladie, une infection, une peste qui doit être extirpée, une malédiction qu'il faut conjurer.

L'éloquence, dans le sens que l'on attache habituellement à ce mot, est à sa place dans la chaire. Pour faire avaler des absurdités au public, il faut un certain flux de bouche que nous devrions laisser aux prestidigitateurs, aux ecclésiastiques et aux hypnotiseurs. Mais dans une sérieuse discussion d'affaires — chose désirable au barreau comme à la tribune nationale — il devrait s'agir de ces affaires ellesmêmes et non de la façon dont quelque spécialité-parleuse les sait

(1) Les églises, en Hollande, ne sont pas chauffées, mais moyennant une petite rétribution les fidèles peuvent s'y procurer des chaufferettes. N. d. T.

présenter. Les faits allégués doivent parler bien, auquel cas ils peuvent se passer de l'éloquence du rhéteur, non seulement sans préjudice mais avec grand avantage même pour leur clarté.

En effet, quelle valeur a l'acquittement d'un accusé si elle est due principalement à l'habileté de son défenseur ? Quelle confiance le Peuple peut-il avoir dans l'efficacité d'une mesure prise, si elle a été votée sous l'impression du discours d'un professionnel de la rhétorique ? Car, encore une fois, dans une sérieuse discussion d'affaires, il ne s'agit pas de persuasion ni d'un puéril triomphe sur des adversaires, ni de l'honneur problématique du dernier mot. La question est de savoir comment sont les faits, de quelle façon ils s'enchaînent et comment il faut s'y prendre pour, à l'avenir, les faire aboutir à souhait. Et à ce résultat on n'arrive pas par des efforts ou des tours de force oratoires.

Bien plus : on ne vise même pas à ce résultat. Le parlage empêche souvent l'affaire en discussion d'aboutir, tout comme au théâtre les « chut » empêchent le silence de s'établir. La spécialité-parleuse se donne beaucoup moins de mal pour le salut du pays que pour la gloire de sa faconde. Et ses adversaires aussi font plus attention à la valeur rhétorique de son discours qu'à l'impression que son raisonnement devrait faire sur leur jugement. Cette impression est minime d'ailleurs. Avant l'ouverture des débats on peut déjà savoir assez exactement quel sera le résultat du scrutin, ce qui prouve que l'avocasserie des plaideurs ne modifie aucune conviction ni, surtout, aucun parti pris.

L'importance que néanmoins on attache presque partout encore au *public speech*, fournit un témoignage affligeant de la sincérité avec laquelle on recherche la vérité. Le remède pourtant est bien simple ! Je pense ici au mathématicien qui, dans l'harmonie de l'Univers exprimée en quantités ou en étendues, cherche la beauté de l'exact, la poésie du précis. Il trouve tout cela non pas dans une version particulière, mais bien dans le simple énoncé des découvertes faites, qui lui mettent dans la bouche des expressions « éloquentes », et ce dans un sens plus élevé que celui que nous donnons ordinairement à ce mot. Il appelle mensonge tout ce qui est en contradiction avec cela. Et tout ce qui, même sans contradiction absolue, dévie de la vérité simple, est pour lui non-vérité et comme telle, une abomination.

Oh, cette faconde ! Dans les journaux, ces traîtreuses photographies de notre vie sociale — le lecteur attentif comprend que je fais ici allusion aux annonces, puisqu'une photographie fait penser à quelque chose comme de l'exactitude — on demande de temps en temps une *gewandte Verkaeuferinn*. J'ignore comment un semblable objet s'appelle en hollandais. Cela doit, sans doute, vouloir dire que l'on cherche une créature munie du talent de « coller » des tissus défraîchis à des clients sans expérience. Est-ce que la spécialité de ce meuble a réellement de la valeur pour le patron de la boutique ? Est-ce qu'un pareil « honorable membre » du comptoir exerce réellement de l'in-

fluence sur le bonheur du Peuple qui accourt pour se procurer quelque bien-être dans son magasin ?

Pas sur moi ! Je défie la plus *gewandte Verkaeuferinn* du flambant neuf empire allemand tout entier, de me coller un projet de réformes cadastrales ou une réorganisation des Préangan (1) pour une digne réponse à mon *Havelaar*, et je n'accepterais pas un bonnet de nuit de ses mains, quand même elle m'affirmerait sur l'honneur que Van Twist (2) et de Waal (3), aidés par d'autres spécialités, l'ont tricoté.

Mais nos collèges électoraux et nos Chambres ne sont pas si difficiles que cela.

Dans ces boutiques-là on se contente de la nouvelle vendeuse pourvu qu'elle sache provoquer les applaudissements d'une certaine partie des clients. Et loin d'exiger d'elle la moindre connaissance des affaires « en général », on finit par confondre ces affaires avec l'effet produit par ses hâbleries. Chez le boutiquier cela se comprend. Il débite ses marchandises grâce à l'habileté de sa vendeuse. Et à cela seul il vise. Mais le Peuple n'a-t-il pas le droit d'exiger autre chose de ses représentants ?

Le discours d'A., B., C. était beau... très beau ! Mais en sommes-nous plus garantis contre une invasion de la Prusse ?

Ce D. a encore parlé magnifiquement, l'autre jour ! Certes, presqu'aussi bien que récemment à *L'Harmonie*. Mais... l'ouvrier est mécontent. Peut-il s'acheter de la nourriture avec la belle oraison de D. ? Est-ce que les chances de bien-être général s'en sont augmentées ?

« Avez-vous lu comme E. a mis F. à sa place ? En voilà un langage ! »

Je le veux bien, mais le Javanais est exploité avec ou sans réorganisation des Préangan, avec ou sans accompagnement de discours parlementaires, avec ou sans la *Gewandheit* de la spécialité-de-toko (4) batavienne, qui fait prendre l'air à sa profonde connaissance des affaires de l'Inde.

Mais... toute éloquence ne sent point la boutique. Le barreau aussi fournit un contingent de parleurs qui feraient rougir le comptoir si un comptoir pouvait rougir. « Les droits, messieurs, les droits... »

Les droits ! Nous les connaissons, ces bâtards parricides du Droit.

Les droits remplissent toutes les places restées vides entre les tonneaux de beurre occupés et les représentants du hareng salé !

(1) Une des résidences (provinces) de Java

(2) Nom du gouverneur général sous le gouvernement de qui Multatuli démissionna comme fonctionnaire aux Indes.

(3) Ministre des colonies.

(4) Toko = bazar.

N. d. T.

L'homme des droits parle, parle, parle... à l'infini. C'est son métier, sa vocation, son gagne-pain, son habitude, sa marotte, son besoin, son dada. Le parlotage est sa très spéciale « spécialité »...

C'est pour cela d'ailleurs qu'il a été élu.

De quoi parle-t-il? Ça lui est bien égal ! Et comment ? Il s'en moque. Il ne parle pas pour élucider ; il parle pour parler. Ses électeurs attendent de lui tant de colonnes à l'*Officiel*. S'il fournit moins, ils froncent les sourcils : « hm, hm, notre Z. baisse ». Dépasse-t-il son pensum de quelques lignes : « à la bonne heure, Z. a été admirable ! »

Le pauvre Z. devient martyr de sa gloire villageoise. Pour lui c'est : tu sais parler, tu veux parler, tu parleras... jusqu'à ce que mort s'en suive et nous comptons bien entendre ton oraison funèbre de ta bouche. L'infortuné omni-parleur est encore plus à plaindre que ses co-spécialités en d'autres branches. Celles-là, en effet, n'ont à payer de leur personne que lorsque leur métier est mis sur le tapis. Tandis que Z. est de tous les métiers, à cause, précisément, de son éloquence, laquelle comporte qu'il parle de choses dont il ne sait rien. Car, je vous le demande, à quoi servirait le don de l'éloquence si, outre cela, il fallait encore connaître les questions qu'on discute ? Le marin peut s'abstenir pendant la discussion sur les dîmes... bien qu'il ne le fasse pas toujours. Le banquier peut rester neutre au cours des débats sur l'assistance publique... bien qu'il ne le fasse pas toujours. Le représentant des tourbières peut aller se reposer sur ses lauriers dès que la tourbe a eu son tour... bien qu'il ne le fasse pas toujours. A tous ces messieurs, les électeurs accordent le loisir de finir leurs couches après la délivrance de leur sapience professionelle. Mais la spécialité parleuse est condamnée à se faire rôtir sur tous les grils. A peine a-t-elle le temps — la discussion close sur un sujet — de se retourner sur l'autre côté, comme feu saint Laurent. Tourbe, corruption publique, cultes, ensablement des passes, prérogative royale, droit international, politique étrangère, pensions de retraite, code pénal, instruction publique... tout lui va ! ou, plutôt, tout va à ses électeurs qui voudraient bien « entendre *notre homme* sur cette question ».

Nous ne voulons pas céder à une maladive commisération pour cet orgue à paroles, condamné à jouer plus d'airs qu'on n'en peut mettre sur un cylindre. Qui se donne pour une machine universelle à tirades doit subir les conséquences de ses prétentions. Mais nous demandons à savoir ce qu'il advient des affaires traitées de cette façon. Nous demandons quel profit le Peuple retire des tours de force d'un bavard semblable.

De toutes les spécialités, la spécialité parleuse est la plus néfaste, la plus indestructible ! En dépit de l'invention du célèbre Hhakim Hhafiz, les chances de guérison de la maladie sont encore minimes. Cet homme a affaire à des ennemis obstinés. De venimeux adversaires, en Perse, ont rendu vains ses efforts, en fondant des sociétés

de discussion et des *debating clubs*. Toujours les hommes en avance sur leur époque sont ainsi contrecarrés ! Moi aussi j'ai fait une invention. Je voulais inoculer les orateurs publics avec les larmes d'une pie repentante. Mais je garde secrète cette invention, de crainte que la jalousie de métier et l'instinct de la conservation ne se vengent par l'établissement de sociétés comme celles qui, en Perse, rendent la vie si dure au pauvre Hhafiz.

Que celui qui n'est pas convaincu encore de la néfaste influence des spécialités parleuses, se tourne du côté de cette malheureuse France où, malgré toute l'amère expérience de l'année dernière, on n'est pas encore guéri de ce mal. Lorsque ces jours derniers (1) le général Vinoy, avec les milliers d'hommes de guerre qu'il avait sous ses ordres, se sauva devant les insurgés de Paris, un phraseur annonça cet événement à l'Assemblée Nationale dans ces termes : *le général a concentré ses forces à Versailles*. Les sauveurs-de-patrie de l'Assemblée ont avalé ces paroles sans broncher et en faisant la mine de gens qui sont persuadés de la haute valeur stratégique de cette rétrovolution militaire. Jules Favre, homme de Palais et homme de parlote, spécialité parleuse de premier rang, trouva une autre formule pour euphoniser une fuite honteuse. Lui, membre du gouvernement, avait, comme ses collègues, filé devant les insurgés de l'Hôtel de Ville. A la Chambre, avec une gravité majestueuse, il présenta cette concentration en arrière comme une tentative héroïque pour détruire l'ennemi : *en créant autour de lui le vide le plus absolu*. Cela fait penser à une souris sous une cloche pneumatique. Mais voyons ! Si maintenant cet ennemi, attiré par le *vacuum* tant héroïquement créé, se laissait entraîner jusqu'à Versailles, et plus loin... plus loin... aussi loin que le permet ou l'exige la vacuité causée par une fuite continuelle... alors quoi ? *Quo usque*, ô JULES PHRASE ? Mais j'ai tort. Il y a : « autour »...

Et l'Assemblée se contente de pareil *cant*, elle qui prétend vouloir sauver cette malheureuse France que des phrases analogues ont perdue !

Ces gens là n'ont rien appris, rien oublié.

Jusqu'ici cela n'allait pas mieux chez nous. Et je doute fort que cela change.

Mais, malgré mon découragement, je continuerai de mon mieux mes exhortations.

Que celui qui s'imagine que je juge trop durement notre Représentation, se demande donc si les Chambres sont en estime parmi le peuple. Evidemment non. Les électeurs sont dégoûtés de leur propre travail. On voit fréquemment que des cuisiniers n'aiment pas les mets qu'ils servent à autrui. Pour en manger avec plaisir, il faudrait ne

(1) J'écris ces lignes le 26 mars 1871.

pas avoir assisté aux peu ragoûtantes manipulations de la cuisine et, surtout, ne pas y avoir aidé.

Et... l'opinion des représentants eux-mêmes ! Quiconque a remarqué, ne fût-ce qu'une seule fois, sur quel ton les élus désignent du qualificatif « ils » leurs co-élus, comprendra que je ne me gêne guère avec ces messieurs Et pour cela je n'ai vraiment pas besoin de beaucoup d'audace, puisque chacun d'eux, pris individuellement, partage entièrement ma façon de penser sur ses « honorables » collègues, pris en bloc.

« *Ils* ne comprennent pas cela... *ils* n'en feront rien... c'est au-dessus de *leur* intelligence... »

Et l'individu qui parle et accentue ainsi a raison. Il n'y a de sa part nulle présomption à se croire, comme « individu », au-dessus de l'ensemble de ses collègues. Il se rend compte, en effet, de la supériorité de son individualité-une, en face de cette ratatouille de connaissances et de savoir qui, par manque d'affinité, ne pourra jamais former une entité utilisable. Tout individu, aussi brillamment médiocre qu'il soit, est supérieur à une assemblée.

Une « réunion » d'hommes ne possède jamais, comme telle, une seule des qualités qui peuvent orner « un » homme. Elle n'a pas de volonté logique, pas de conviction, pas de caractère, pas de capacité, pas de conscience, pas de dignité, pas de pudeur et pas de courage.

Que celui à qui toutes ces raisons semblent insuffisantes se pose les questions que voici :

Quelle œuvre notre Chambre a-t-elle jamais engendrée ? Quelle grande idée est jamais sortie d'elle ? Quelles preuves a-t-elle données qu'elle connaisse son devoir ? Sur quel terrain a-t-elle prêché d'exemple ? Sous quel rapport a-t-elle excellé ? Qu'est-ce que le pays doit à sa Représentation ?

Par abondance de spécialités individuelles en toutes espèces de branches, elle a toujours été empêchée d'être collectivement ce qu'avant tout elle devrait être : une *Spécialité générale promotrice des intérêts du Peuple*.

MULTATULI

(Traduit du néerlandais par ALEXANDRE COHEN)

L'Enterrement de la petite Moulineau

A Monsieur Martin-Martin, député du Plateau-Central, au Palais-Bourbon. Paris.

Monsieur le député,

Sera-t-il permis à un humble desservant d'oser prétendre détourner à son profit l'attention d'un législateur, et vous enlever un instant à vos graves et multiples travaux ? Mais je m'enhardis en songeant qu'au milieu des études et des occupations les plus sérieuses que vous avez assumées pour le bien et la grandeur de notre cher pays, vous condescendez à garder une oreille bienveillante et attentive aux affaires de ce Plateau-Central que vous représentez avec une si parfaite dignité et un éclat auquel, je puis bien le dire, vos prédécesseurs étaient si éloignés d'atteindre.

Peut-être n'ignorez-vous point que la cure de Monistrol, qui compte parmi les plus importantes de votre arrondissement, est vacante par suite du décès du vénérable et regretté archiprêtre, monsieur le curé Grubillot. Lors d'un voyage récent que je fis à la Marche et où j'eus l'honneur de m'entretenir avec M. le Chef du Cabinet de M. le Préfet, ce haut fonctionnaire avait bien voulu me laisser entendre que l'Administration verrait d'un œil favorable ma venue dans cette paroisse, que M. le Préfet avait l'intention de s'en entretenir avec Monseigneur, et qu'en un mot j'étais, si je puis m'exprimer sur moi-même en ces termes, j'étais *persona grata* à la Préfecture.

Malheureusement, je ne pouvais guère me faire d'illusions sur le sort que ma pauvre candidature rencontrerait à l'Évêché, non pas, certes, que j'aie la coupable témérité d'incriminer Monseigneur, mais je sais trop qu'à ses côtés, dans la personne de M. le vicaire général Foing, tous les prêtres indépendants et d'idées libérales ont un adversaire intraitable et souvent écouté.

Je ne suis pas un ambitieux, Monsieur le député, et si j'avais pu souhaiter, un moment, remplacer M. l'archiprêtre Grubillot, c'était, j'ose le dire, dans l'unique espoir d'apporter dans cette paroisse de Monistrol, encore en proie aux passions de certains dévots exaltés, cet esprit d'apaisement et de tolérance qui doit être, selon moi, celui du prêtre dans son église : ainsi ai-je agi dans ma modeste cure du Trou-Madame, où je me réjouis d'avoir peut-être contribué à faire reporter sur votre nom, lors des élections dernières, les trente-cinq voix qui d'habitude allaient à M. le baron Lambusquet.

Or il me revient qu'à la suite d'intrigues, auxquelles M. le vicaire général Foing ne semble pas être demeuré étranger, Monseigneur aurait nommé, et présenterait à l'agrément de l'Administration, M. l'abbé Barigoule, actuellement desservant à Fraizes. Il répugne à

mon caractère, comme à la robe que je porte, d'avoir à dénoncer certaines manœuvres honteuses et la bassesse de certains calculs, mais, pour le bien d'une commune à laquelle vous vous intéressez, je crois de mon devoir de vous avertir. Il ne m'appartient pas de juger M. l'abbé Barigoule, que d'aucuns cependant représentent comme un prêtre sectaire, un intrigant, et un brouillon. Mais ce que je dois vous faire connaître, ce sont les dessous ténébreux de sa nomination. Vous savez qu'en commençant l'édification d'une église sous le vocable du bienheureux Saint-Trophime, M. le curé Grubillot avait compromis à ce point les finances de la fabrique de Monistrol, que l'église reste inachevée, ses fondations à peine sorties, et que la fabrique, sans un sou vaillant, plaide avec l'entrepreneur, et a déjà perdu un premier procès. C'est pour tirer la fabrique de ce mauvais pas, que l'on a songé à M. Barigoule; M. Barigoule a en effet, — et tout le monde à Monistrol chuchote par quels moyens, — réussi à capter la confiance de la dame Berlain, la propriétaire du beau domaine des Mauminettes, chez qui descencendait le baron, quand il venait à Monistrol en tournée électorale; et alors on escompte, et l'abbé Barigoule a donné à entendre, que, s'il est nommé à la cure vacante, la dame Berlain fera don des soixante mille francs qui sont nécessaires pour sauver la fabrique.

Je ne doute pas qu'il suffira de vous avoir signalé un pareil état de choses pour que votre haute intervention, tant auprès de M. le Préfet du département qu'auprès de M. le directeur des cultes, empêche l'agrément d'une nomination dont les effets présenteraient tous les caractères d'un scandale public. Peut-être dépendrait-il alors de votre influence que l'Administration, en opposant mon nom à celui de l'abbé Barigoule, en en faisant même au besoin une question de principes, parvînt à triompher, auprès de Monseigneur, de l'hostilité de M. le vicaire général Foing? Mais croyez qu'en ce moment j'écarte loin de moi toute idée d'un bénéfice personnel, dans une circonstance où je n'ai en vue que la bonne renommée de l'Eglise à laquelle j'appartiens, et qui doit réprouver ces compromissions; en vue aussi des dangers que de semblables sectaires menacent de faire courir aux institutions établies, auxquelles je m'honore de me proclamer fervemment et respectueusement attaché.

Veuillez agréer, Monsieur le député, l'hommage de votre dévoué serviteur,

JOLLY, curé

Monsieur Jambey du Carnage, Préfet, La Marche.

Ci-joint une lettre que je reçois au sujet de la cure de Monistrol. Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire? Et qu'est-ce que ce curé qui m'écrit? Il m'a tout l'air d'un garçon assez débrouillard, mais je me défie des prêtres si malins, et surtout si dévoués : les abbés sont dévoués quand ils veulent être curés, les curés

quand ils veulent être évêques, et les seuls évêques républicains sont ceux qui prétendent à l'archevêché ; d'ailleurs vous connaissez mes sentiments là-dessus ; agréez qui vous voudrez à Monistrol, je m'en désintéresse ; la seule chose à laquelle je tienne, et vous le savez aussi bien que moi, c'est que le curé ne nous embête pas et ne se mêle que de ce qui le regarde ; après cela, qu'il ait ses opinions, et qu'il ne vote pas pour moi, ça m'est égal ; mais qu'il dise sa messe, qu'il reste dans son église, et qu'il nous fiche la paix.

Sentiments dévoués,

MARTIN-MARTIN

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

—

PRÉFECTURE DU PLATEAU-CENTRAL

—

Cabinet du Préfet.

—

A Monsieur Martin-Martin, député

Monsieur le député,

Comme suite à la demande de renseignements que vous aviez bien voulu m'adresser concernant M. l'abbé Jolly, je m'empresse de vous faire connaître que ce desservant a eu son traitement suspendu en 1895 à la suite de paroles violentes prononcées en chaire contre Monsieur le Président de la République Félix Faure.

Déplacé et envoyé dans la paroisse du Trou-Madame, cet ecclésiastique paraît s'être amendé, et, lors des dernières élections législatives, il a voté, à bulletin ouvert, pour le candidat républicain.

Veuillez agréer, Monsieur le député, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

Le Préfet du Plateau-Central,
JAMBEY DU CARNAGE

P. S. Cet abbé Jolly vient assez souvent à la Préfecture demander des secours pour aller aux eaux ; comme il est le cousin du secrétaire de l'Évêque, le grand rival de l'abbé Foing, il peut quelquefois renseigner d'une façon assez précise mon chef de cabinet sur ce qui se passe à l'Évêché : mais il n'est pas intéressant.

Ce qu'il vous a écrit de la nomination de Barigoule est exact ; mais il ignore que cela a été combiné par moi, d'accord avec l'évêque. L'abbé Barigoule est un garçon très intelligent, et qui ne nous créera aucun ennui ; sa nomination me permet d'obtenir, — donnant, donnant, puisque nous ne pouvons rien traiter autrement avec l'Évêché, — le déplacement du curé de Cantelles ; enfin il est entendu que si la fabrique a les soixante mille francs, les délégués sénatoriaux de Monistrol, qui sont fabriciens, voteront pour notre candidat.

Croyez, mon cher député, à mes meilleurs sentiments,

JAMBEY

Extrait du *Journal Officiel (Chambre des députés, Compte-rendu in extenso des débats. Séance du 7 décembre).*

. . . .

M. Tourgnol..... les jésuites de toute robe, de tout calibre, et de tout poil ! *(Violentes protestations au centre; ricanements sur les bancs de droite.)*

M. Martin-Martin *essaie de prononcer quelques paroles qui se perdent dans le tumulte.*

M. Coutant. M... !

M. le Président. Le parti-pris est évident!

. . . .

De « *La Localité* » :

L'ÉCŒUREMENT

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

Une surexcitation facile à comprendre agite en ce moment notre population de Chaumettes; voici les faits : l'instituteur Moulineau, qui vient de perdre une petite fille de deux ans et demi, a annoncé publiquement qu'il voulait un enterrement civil. Assurément toutes les opinions sont libres, même les moins respectables ; mais il y a cependant des limites où le scandale ne devrait pas être permis. On frémit en effet en pensant que c'est à de semblables hommes, aveuglés par l'esprit de parti, caudataires et prisonniers de la franc-maçonnerie, ce sont eux à qui nous devons confier le soin de former le cœur et l'âme de nos enfants. On frémit en songeant aux générations qu'un semblable enseignement nous prépare, et l'on ne peut s'empêcher de relever dans les annales de la criminalité, depuis que Dieu est banni de l'école, la précocité de jour en jour plus effroyable dont font preuve les plus récentes recrues de l'armée du vice. Mais en ce moment, ce que nous voulons simplement constater, c'est que l'instituteur Moulineau est la créature de Martin-Martin, et que l'enterrement civil de la petite Moulineau prend une signification toute particulière, au lendemain du jour où, dans la discussion du budget des cultes, Martin-Martin s'est affirmé avec l'attitude violente dont le *Journal Officiel* nous apportait hier les lamentables échos. A coup sûr, nous serions les premiers à déplorer qu'un enterrement, quel qu'il soit, pût servir de prétexte à des manifestations toujours regrettables; mais j'ai cru devoir vous signaler ce qui se passait, pour que les responsabilités, le cas échéant, soient bien établies, et que les honnêtes gens de tous les partis voient et sachent de quel côté est venue la provocation.

Un père de famille.

Du « *Petit Tambour* » :

TOUCHANTE MANIFESTATION

On nous écrit de Chaumettes :

Monsieur le Rédacteur,

L'enterrement de mademoiselle Moulineau, la charmante enfant de notre pauvre ami, le distingué instituteur de Chaumettes, a eu lieu ce matin au milieu d'un concours considérable, d'une foule respectueuse et recueillie venue pour témoigner de sa sympathie à la douleur de M. Moulineau, et aussi à la fermeté et à la dignité de sa conduite dans cette douloureuse circonstance. Disons tout de suite que, contrairement aux bruits qui avaient été répandus, nulle note discordante n'est venue troubler cette manifestation à la fois imposante et touchante, et qu'en dépit des provocations souterraines de certaines personnalités dont il serait aisé de soulever le masque, les sectaires les plus intransigeants ont eu la sagesse ou la pudeur de ne pas bouger.

Au cimetière, un éloquent discours a été prononcé par M. Bedos, conseiller municipal à Marseille, et ami personnel de M. Moulineau. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire cette superbe improvisation, où, dans un langage élevé et vibrant d'émotion, M. Bedos a montré la marche ascendante de l'esprit humain, se dégageant progressivement de toute mainmise, de toute superstition mesquine et avilissante, pour affirmer un Idéal supérieur que réalisera l'Individu parfait et tel que l'aura conçu et formé la Société égalitaire.

L'assistance s'est retirée profondément impressionnée.

UN HABITANT

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

—

COMMISSARIAT SPÉCIAL
DES CHEMINS DE FER

—

N°

—

Le Commissaire spécial de La Marche,
à Monsieur le Préfet du Plateau-Central.

Conformément aux instructions que vous m'aviez données, je me suis rendu hier à Chaumettes, où certaines manifestations paraissaient à craindre, à l'occasion des obsèques de l'enfant Moulineau, fille de l'instituteur. J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'il ne s'est produit aucun incident de nature à motiver mon intervention. Dans le cortège, assez peu nombreux, j'ai relevé la présence de tous les fonctionnaires de Chaumettes, à l'exception du receveur d'enregistrement et du conducteur des ponts et chaussées. Sur la place de l'église, où le convoi était forcé de passer, un groupe formé de MM. Coulon, l'ancien adjoint au maire, Tardieu, notaire, et Bou-

let, maréchal-ferrant, ont affecté de ne pas se découvrir devant le cercueil ; je dois dire que cette attitude est généralement blâmée.

Au cimetière, un conseiller municipal de Marseille, M. Bedos, camarade d'enfance de M. Moulineau, et qui était de passage pour son commerce, a prononcé un discours, où je ne vois rien de particulier à signaler ; j'ajouterai que cette allocution, bien qu'elle ne m'ait point paru dépourvue de qualités littéraires et même oratoires, n'a pas semblé produire un grand effet. Un incident plutôt comique a marqué la fin de la cérémonie ; quand M. Bedos a eu terminé de parler, un vieillard s'est approché, qui paraissait extrêmement ému, mais légèrement pris de boisson ; il avait l'air de vouloir, à son tour, prononcer quelques mots ; mais tout à coup, il s'est borné à jeter violemment dans la tombe ouverte son chapeau qu'il tenait à la main, et en s'écriant : — N... de D... ! — puis s'est retiré en sanglotant. Ce vieillard serait un nommé Gourd, receveur buraliste, père de Mme Moulineau, et qui adorait sa petite fille et filleule, la petite Moulineau. En résumé les cléricaux en ont été pour leurs menaces, qui n'ont atteint personne, et j'estime même qu'il sera inutile de déplacer l'instituteur Moulineau, ainsi que vous en aviez bien voulu examiner l'éventualité, avant les vacances de Pâques.

Le Commissaire Spécial,
LAFLIZE.

P. c. c.
FRANC-NOHAIN

Notes
politiques et sociales

AU CONGRÈS SOCIALISTE

Quoi qu'on puisse objecter à l'idéal communiste on ne peut nier qu'il existe un parti politique puissant qui s'en réclame. Le jour où ce parti identifierait sa cause à celle de la confédération du travail, l'ordre social actuel serait miné par la base. En attendant, le socialisme compte comme parti de lutte et d'extrême-gauche, sinon comme organisation de classe, et il comptera plus nombreux, plus actif, après le congrès de Paris qui vient d'avoir lieu en toute franchise et passion. L'œuvre de ces six jours (3-8 décembre 1899) n'aura pas été stérile.

Des choses fortes se sont dites au gymnase Japy, des sentiments s'y sont illustrés, incarnés, mais ce n'est point tant des discours prononcés et des personnalités apparues qu'il importe de se souvenir ; un fait domine tout, c'est l'attitude générale du socialisme français. Deux grands courants le divisaient. Les blanquistes, qui, par l'organe de M. Vaillant, proclament la nécessité du coup de force et de la dictature impersonnelle pour transformer l'ordre social, y donnaient la main aux guesdistes qui apportent une théorie (le collectivisme d'Etat) à appliquer au lendemain de la Révolution. Ces deux partis émettaient la prétention de représenter la Révolution sociale qui d'aucune façon ne saurait pactiser avec la société actuelle.

En face d'eux, les socialistes indépendants, les broussistes transformistes, les syndicats ouvriers, les coopératives et les fédérations socialistes autonomes se réclamaient d'une expérience journalière, incessante et progressiste en réponse aux circonstances ; et ceux-ci, sous des dehors plus souples, moins cassants, représentaient en réalité le vrai parti d'action efficace qui place la révolution dans les faits quotidiens et pense qu'elle s'exercera suivant la voie de moindre résistance.

La scission philosophique était nette et rien ne semblait pouvoir concilier des esprits si différents, les uns procédant de la révélation ou de l'hypothèse, les autres de l'expérimentation. Mais la masse des congressistes, qui dans son ensemble était peuple, a voulu ce miracle et l'a accompli. Sous couleur transactionnelle, les réformistes l'ont emporté.

Qu'on examine les résolutions du congrès, les bases de l'union qu'il a fixées et sa sentence touchant la participation éventuelle d'un socialiste au gouvernement capitaliste, on n'y trouvera qu'un sens : la nécessité d'une entente active et la subordination des théories ; une conciliation sentimentale l'emportant sur d'imparfaites catégories logiques. Et c'est tant mieux.

Le vote de flétrissure à d'équivoques démagogues comme MM. Rochefort, Drumont, Coppée, Déroulède, a bien marqué en outre que les socialistes français voyaient dans l'état républicain la condition même de leur développement et qu'ils n'entendaient pas servir les desseins de la réaction.

Sans rien abjurer de leur programme économique, sans rien abandonner de leurs espérances révolutionnaires, les congressistes ont su montrer qu'ils n'étaient pas des rêveurs et des mystiques, mais des hommes actifs, conscients de leur condition actuelle et de la complexité des problèmes sociaux.

Il n'y a pas si longtemps qu'un des écrivains marquants du parti guesdiste, M. Gabriel Deville, proclamait que « le *marxisme* est le seul socialisme qui compte ». Après le congrès, les guesdistes et les blanquistes, en reconnaissant l'existence des autres partis, les syndicats et les coopératives, en laissant aux agglomérations régionales leur direction propre, en réalisant l'union par la fédération et non par l'absorption, ont confirmé les prévisions de Proudhon sur le principe fédératif et la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution.

Ces conclusions étaient à prévoir dès qu'il fut décidé que toutes les organisations seraient représentées dans la commission chargée de rapporter les débats. Cette décomposition qualitative du congrès nous sembla inaugurer heureusement un système de justice et de liberté. L'assemblée eut conscience de sa fonction organique.

J'ai encore été frappé par certains côtés de ce congrès.

La passion, l'ardeur des convictions, la naïveté des consciences et des esprits généreux y jetaient parfois des traînées de sauvagerie et d'enthousiasme, mais les cannes et les bras levés s'arrêtaient devant la puissance d'un regard sincère. Ces hommes discutaient fiévreusement, mais ils se respectaient, et je crois aussi qu'ils s'aimaient. Cela n'alla point cependant sans quelque fétichisme : l'expulsion d'un délégué coupable d'un cri jugé blasphématoire montra que les congressistes n'étaient pas affranchi de toutes les superstitions. Mais admirez que les plus violents reconnurent leur faute dès le lendemain et rappelèrent l'expulsé qui, sans rancune, revint à son banc.

La dernière soirée fut vraiment fraternelle et communicative. J'ai compris ce soir-là combien la duplicité apparente de certains hommes politiques emprunte d'excuses à leur conviction. M. Jules Guesde, si effacé deux jours auparavant, m'y apparut rayonnant, transfiguré, rajeuni sous les plis du drapeau rouge. Une même émotion : — du tragique, du lointain et de l'enthousiasme, le spectacle d'une foule remuée par des idées. J'ai vu des reporters de journaux hostiles pris par le sentiment collectif et unissant leur voix à la basse profonde de *l'Internationale*.

C'est que le sentiment d'un peuple de frères a quelque chose de contagieux et de miraculeux, comme le constatait le vieux Fabérot; et, n'en déplaise aux marchands de mots, il est des moments où l'esprit parle à l'esprit.

VICTOR BARRUCAND

ESPAGNE. — ALLEMAGNE.

I. — Les affaires de Catalogne appellent l'attention. Par sa prolongation même, le conflit qui s'est élevé entre le cabinet de Madrid et la population de la grande ville de Barcelone, chambre de commerce en tête, apparaît comme l'un des plus graves, les plus gros de conséquences que la reine-régente ait eus à résoudre depuis l'avènement de son fils.

Le réveil de l'Espagne, au lendemain des effroyables catastrophes d'il y a deux ans, a été si lent qu'on eût pu douter qu'il se produirait jamais. M. Silvela, montant au pouvoir avec son cabinet d'ultramontains et de réacteurs, avait pu triompher insolemment, mettre en œuvre le cléricalisme le plus exagéré sans que nul protestât. Les partis étaient trop morcelés ou trop enclins à la complicité. Phénomène étrange : c'est du haut commerce que sont venues les protestations, et la grève fiscale a remplacé le soulèvement dans la rue.

Les chambres de négociants de Barcelone et d'autres grandes cités ont pris l'initiative d'un mouvement de caractère particulier, et tel qu'on n'en découvrirait guère d'assimilable dans l'histoire. C'est en Catalogne surtout que la démonstration s'est affirmée avec une intensité que rien ne laissait présager. Des milliers et des milliers de contribuables, réclamant implicitement et expressément contre la lourdeur d'un budget qui s'aggrave encore après la perte de l'empire colonial, avaient refusé l'impôt. M. Silvela proclama l'état de siège, ordonna les arrestations, les fermetures de magasins, multiplia les vexations. De guerre lasse, les récalcitrants payèrent leurs notes pour un trimestre, mais en spécifiant bien qu'ils n'acquitteraient rien au trimestre suivant, si des mesures de rigide économie n'étaient pas auparavant prescrites.

Or M. Silvela déclare qu'il ne transigera pas et qu'il n'autorisera nullement les Chambres de commerce à intervenir dans les affaires publiques. En réalité, si le conflit se trouve ainsi porté à l'état aigu, c'est que, derrière les protestations fiscales des Catalans, apparaissent des velléités d'autonomie et même de séparatisme. Le catalanisme est une doctrine qui a pris pied, s'est développée en peu d'années et qui aboutirait tout simplement à détacher de la couronne d'Espagne son plus riche fleuron. Et après la Catalogne, où l'expansion économique a suscité les tendances actuelles, le Guipuzcoa et Bilbao, dont la condition est analogue, formuleraient les mêmes revendications, et le fédéralisme qui travaille l'Italie comme l'autre Péninsule, et qui est un phénomène propre au Midi, surgirait menaçant. On comprend que le gouvernement de Madrid hésite en présence d'une agitation aussi dangereuse, et qu'il croie la force supérieure aux négociations,— car cette conception serait évidemment partagée par tous les hommes au pouvoir dans tous les états du globe. Mais ni l'état de siège, ni l'emploi des baïonnettes, ni les déportations n'empêcheront les évé-

nements de suivre leur cours, et les conséquences légitimes et logiques du régime rétrograde de l'Espagne, de s'épanouir et de triompher irrésistiblement.

II. — Guillaume II, depuis quelques mois, vit en plus mauvaise intelligence que jamais avec ses Parlements. Le pluriel est ici nécessaire, car la discorde sévit tout aussi bien entre le Landtag de Prusse et le ministère prussien qu'entre le ministère fédéral et le Reichstag. Celui-ci vient de rejeter la loi sur les coalitions qui frappait les grévistes de pénalités draconiennes et inconnues dans tous les Etats modernes; abandonné par les nationaux-libéraux eux-mêmes, qui pour une fois ont subordonné leur libéralisme à leur nationalisme, le projet a subi un effondrement désastreux. Il y a là un échec personnel et significatif pour le monarque, qui avait promis au baron Stumm et aux autres grands seigneurs industriels de les munir d'armes perfectionnées contre leurs salariés. De son côté, la Chambre des députés de Prusse a repoussé le canal de l'Elbe au Rhin, qui plaisait fort à l'Empereur, agréait aussi aux compagnies minières de la Province Rhénane, mais déplaisait pour raisons économiques et sentimentales aux hobereaux de l'est. En sorte que l'agrarianisme triomphe d'un côté et le libéralisme de l'autre, et toujours aux frais du souverain dont le prestige n'avait point encore subi atteintes aussi simultanées.

Et pourtant Guillaume II, dont on connaît les humeurs brusques, n'a pris aucune résolution violente pour se venger. Il a bien cassé aux gages quelques sous-préfets qui cumulaient leurs fonctions avec des mandats au Landtag. Mais contre cette assemblée même, il n'a marqué qu'une irritation très relative et qui, en tout cas, ne s'est pas traduite par des actes. Quant au Reichstag, qui jamais, même au temps des grands débats sur le renforcement de l'armée, n'avait groupé pareille opposition, on n'a pas encore parlé de le dissoudre.

Si l'Empereur montre, contre ses tendances personnelles, tant de mansuétude, c'est qu'en somme, à ses yeux, la question du canal et celle des grèves sont rejetées au second plan par le problème naval. Guillaume II déclare à qui veut l'entendre que son objectif essentiel, sinon exclusif, est aujourd'hui l'accroissement de la marine. Si le Reichstag, cette fois, s'affirme récalcitrant ou trop parcimonieux, s'il se permet d'invoquer les promesses faites, il y a deux ans, par le chancelier de Hohenlohe au sujet de la limitation des constructions, le monarque retrouvera toute son énergie.

La situation est donc appelée à se tendre de plus en plus outre-Rhin, car ni le centre ni les gauches ne semblent décidés à offrir une satisfaction à l'Empereur. Une autre considération et que nous n'avons pas le loisir de développer aujourd'hui s'impose ici et nous la poserons sous une forme interrogative : M. Chamberlain, qui vantait à Leicester l'alliance anglo-allemande, croit-il que Guillaume II va rouvrir un grand combat parlementaire pour accoler à l'escadre britannique une escadre germanique, et servir les intérêts de l'Amirauté de Londres?

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

ALBERT LEBOURG

Un artiste est né dans un pays d'eau, où le ciel, toujours chargé, tamise une demi-lumière qui étend sur les objets un voile diaphane. Enfant, il a senti cela et sa vision s'en est tellement imprégnée que toujours il verra ainsi la nature. Il pourra visiter des pays exotiques, assister aux spectacles d'un climat autre, il reviendra toujours à sa vision première. Les années lui feront aimer chaque fois un peu plus la délicatesse, les nuances d'un même aspect. Et comme il dit bien ce qu'il sent, seulement ce qu'il voit, il est un artiste original dont on prise même ce qui choquerait chez un autre. Tel est le cas d'Albert Lebourg.

Ses peintures : à Evreux, à Rouen, à Paris, en Hollande, toujours des visions de rivières, de terres, de prairies, de villes imprégnées de buées. Les êtres, les choses plus sentis qu'indiqués, mais si justement que très vite le spectateur vibre à l'unisson, sympathise avec les clochers, les toits, les vaisseaux, les moulins à vent qui surgissent parmi les ciels gris, rarement bleus ou alors d'un bleu de mars ou d'octobre.

Il y a à la galerie Bernheim quelques toiles infiniment exquises en ce genre. Une vue de Rouen, par exemple : en bas, un quai, des bateaux, un pont et, surplombant cela de sa masse éloignée, une colline, grandie par la bruine : la Côte Sainte-Catherine dont a parlé souvent Flaubert. — Autre chose : un canal étroit, chargé de glaçons, quelques squelettes d'arbres sur les bords et, derrière le voile de leurs branches, des maisons, un édifice à campaniles. Le soir tombe, dans les nuages quelques reflets dorés, une grande quiétude : c'est Pantin. — Mais voici que le temps se vêt de broderie. La nature renait, les pâturages étendent le vert de leur tapis si chargé de gouttelettes de rosée que la nature semble irisée. De ce cadre surgit une ville, d'îlots de maisons s'échappent des clochers, la cathédrale domine le tout de sa masse blanche, non d'une façon altière comme il arrive avec Monet, mais avec infiniment de discrétion. Cette ville si bien entourée de vert, sans cheminées d'usines pour la déparer, est Evreux. Le peintre la portraiture avec dilection. Et il a bien raison de l'aimer puisque c'est son ambiance, sa silhouette, ses horizons qui ont formé son œil, appris à son esprit la mesure de l'espace.

Nombre d'aspects des quais de Paris, des villes de Hollande, Delft, Dordrecht, Rotterdam, seraient encore à citer. Mais à quoi bon retenir le lecteur lorsqu'il lui est loisible d'aller voir et de s'isoler, lui aussi, quelques instants au milieu des aspects chers à Lebourg et si propres à la méditation?

Charles Saunier

QUARANTE TABLEAUX DE CÉZANNE (1)

Celui-là, c'est le *peintre;* l'amoureux de la couleur pour la couleur — ah ! la pâte, la pleine pâte, la pâte qu'on pétrit comme une chair... Que c'est bon ! Comme on sent cet homme-là bienheureux d'étendre la belle matière sur la toile ; égoïste ! désintéressé comme un avare : on le voit, vraiment, enfermé, tout seul, répartir les bleus, les jaunes, les rouges, ses piles de louis ; quelle richesse ! Le public ne connaît, ne veut connaître de Cézanne que des natures-mortes : les pommes, les oranges, les oranges cuirassées de cuivre et les lourds citrons cousus d'or, et la nappe, la fameuse nappe d'un blanc si éblouissant d'être tissu de tout l'arc-en-ciel ; et l'on n'est pas injuste, au fond : un grain de raisin éparpille une aussi énorme profusion de couleurs et de nuances, et de passages, qu'un coucher de soleil, et ceux du métier assurent — on les croit — que c'est plus terrible à exprimer : la nature-morte, cauchemar et ravissement du peintre *peintre*, il l'aborde avec des peurs, chaque fois, y revient toujours : ce n'est plus le lieu de se jeter aux yeux de la poudre de littérature, et de rhétorique : il faut peindre. La plus étonnante nature-morte est peut-être de Rembrandt : le *Bœuf écorché ?* non pas : son portrait, le Rembrandt à la palette. Mais il y a les paysages de Cézanne, aussi, et les portraits de Cézanne, et ses nus, et ses « compositions ». Ses compositions ! Quelqu'un d'informé affirme que Cézanne parfois copie des scènes de chromos, d'almanachs, sur ses toiles, leurs groupements de pantins ; il le faut tenir vrai, au moins moralement : mépris de la composition, par dilection de la belle ordonnance : sa couleur la déploie, et c'est par elle qu'il compose : il est le *peintre*. Il est le peintre encore en ce sens que ce mépris s'étend à toute théorie, toute technique, tout procédé : devant la nature il est comme un enfant, on le sent bien ; il ne sait plus rien, il ne veut plus rien savoir — que son métier — il voit, et transpose ce qu'il voit, avec toutes les sensibilités surexcitées de son œil, toutes les ressources accumulées dans sa main. En sorte que ses œuvres prennent le charme brutal, primesautier, de quelque chose d'enfantin : cette naïveté, cette innocence, suprême effort de la science en perpétuelle dévotion devant la nature. Ses nus ne sont jamais des académies ; ni des anatomies ; mais il la possède tellement, cette anatomie qu'on ne songe pas à elle plus qu'il n'y pense : la vie emporte tout ; insister sur cet os, sur ce muscle, en crever la chair, quelle ostentation : quelle ignorance ! Mais la chair colorée, élastique, mouvante, la direction de son frémissement déduit le muscle, dessine, reconstruit l'ossature ; tels étirements d'échines féminines, tels éploiements de croupes sont prodigieux ; moins que le vivace des corps : un homme de complexion ordinaire ne saurait demeurer calme devant les femmes du *Repas au bord de la mer*. Quel repas ! vertige charnel, triomphal jeu de décoration perspective et

(1) Galerie Vollard.

flamboiement inouï d'étoiles et de nudités, cette toile exiguë distend la vastitude ensoleillée des grands décorateurs vénitiens; il faut s'arrêter sur cette toile miraculeuse, où tout Cézanne est contenu ; elle fait oublier même ses paysages ou farouches ou tendres, et jusque la tragique *Maison lézardée;* même ses portraits fouillés comme à coups de pouce à même le bloc de viande vivante. Et pourtant, il y a aussi ce *Jeune Baigneur*, là, qui brandit son bras droit, en arrière, et ce bras, qui file, s'enfonce dans l'atmosphère, y profile une tache, mais belle ! comme la croix, vous savez, de l'*Enterrement d'Ornans*, cette croix qui jette en ravissement le peintre Carrière, cette croix qui se découpe dans le ciel...

DES CÉRAMIQUES DE LACHENAL (1)

Le potier a cuit ce pot, riche de couleur et de galbe comme une fleur grandie et cristallisée, ce pot extravagant de beauté : on n'en voudra pas. Il y compte ; c'est pour soi qu'il l'a pétri avec cet amour. Et voilà qu'on en veut ; « l'amoureux d'art », qui sait et ne peut acheter, a — oh, malgré lui ! — drainé l'amateur, qui ne sait pas, mais qui paye, qui paiera d'autant plus cher pour acquérir ce qui n'était pas pour lui. Ça se vend bien mieux que ce qui était de vente, justement parce que ce n'était pas de vente : la loi de l'offre et la demande se retourne pour la revanche de l'artiste ; tout est bien... Tout serait bien si l'acheteur n'avait son retour, et sans que de part ni d'autre on y prît garde, par le contact, la force même des choses, n'amenait, insensiblement, l'artisan d'art — dont il s'était épris pour l'avoir trouvé cela purement — ne l'amenait aux complaisances où l'ont habitué ses fournisseurs, ses fournisseurs dont il se voulait déshabituer : double jeu de dupes. Cela signifie-t-il que Lachenal se manque de respect ? ou seulement qu'il s'encommercialise ? non pas expressément ; mais enfin il manifeste des égards, bien des égards en faveur de la clientèle. Non contre la présentation que je m'insurge, et pourtant : ce vaste hall à l'élégance et confort de fashionable house — plantes vertes, canapés, comptoir — et l'insistant bruissement des robes, des robes, et le pépiement des papotages, et piédouches, consoles et vitrines, et la lumière électrique, toute une plantation de grand magasin ; or là, l'éparpillement diapré, multicolore, de tous les translucides, les fragiles enchantements de la céramique, éteints, figés sous la douche du grand jour de haut tombant, ou meurtris sous les claques des soleils électriques, la pénible impression ! — Non, ce qui choque vraiment : les statuettes, les bustes, le page Henri II, Sapho, les petits chats, toute la biscuiterie polychrome et monochrome des étagères et dessus de cheminée pour employés sentimentaux : toute la rue de Paradis. De tant de collaborateurs auprès de qui la signature du maître se commet, émerge seul, fière sculpture des fois un rien maniérée : Max-

(1) Galeries Georges Petit.

Blondat, dont un fantastiquement grotesque pot à tabac, un buste bas-relief virilement construit, d'autres choses, belles choses.

Le Lachenal vrai reste le cuiseur des grès flammés, aux rouges vineux, amaranthes, violacées, aux verts de mousse à riches coulures, les hasards préparés du feu ; des vases « émail mat velouté » qui montent, descendent les gammes des verts et des bleus insolites ; de la poterie, de la faïencerie pétrie, coloriée selon la forme interprétée — et les couleurs des fruits, des coquillages, des fleurs ; des plats patiemment restitués de la céramique persane : de tout ce qu'il façonne *seul*, pour sa joie, pour la nôtre, souvent.

EXPOSITION GOTTLOB (1)

Tout ce qu'un métier sûr de soi peut tirer d'un noir, d'un gris, ou âpre ou velouté, ses lithographies — nocturnes d'estaminets ou de boulevards extérieurs — le savent ; et ce que peut fournir la scrupuleuse observation directe de types familiers ; sa peinture, des études bretonnes, des aquarelles — il en est d'excellentes — est pourvue des mêmes qualités pratiques : tout ce qui s'apprend il le connaît. Pas à pas son pied large et sûr montera jusqu'à une certaine altitude, impassable à ce talent prudent et patient, altitude qu'il ne semble pas d'ailleurs désireux de dépasser. C'est ce qui lui manque : n'avoir pas à craindre la mésaventure d'Icare.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE PEINTURE ET SCULPTURE (2)

Spectateurs aussi hétéroclites que le spectacle, et que les exclamations que le spectacle leur suscite. Les retroussés apéritifs et les nudités égrillardes, les paysages sucrés et les marines mignardes de Pierre Carrier-Belleuse, Paul Chabas, Albert Fourié, Réalier-Dumas, Legout-Gérard et autres, ou les paysanneries de Brouillet — bien modernes, assure une belle dame — et même les fantaisies lunaires de Chudant — mieux que du Thaulow, à ce que la même dame prononce — signifient la belle unité du commun des exposants entre eux et avec le commun de leurs hôtes : cercle cosmopolite et haut commercialement mondain. Les riches hardiesses de quelques-uns de la colonie anglo-saxonne : Bartlett chaque fois remarquable — moins, cette fois — ; A Harrisson aux profonds et puissants nocturnes ; Humphreys Johnton dont les brumes emmitouflent — ah, si bien ! — Venise : J.-J. Rousseau dont les brouillards orangés tamisent à la Tamise un beau soleil de cuivre,— déjà réveillent les inquiétudes, et la même instructive dame demande haut, comme offensée, si elle est chez les Impressionnistes. Mais, les artistes « invités » la désemparent, et en désemparent bien d'autres — Le musée des horreurs, dit-elle : il s'agissait

(1) Salon des Cent, a la *Plume*.
(2) Galeries Georges Petit.

d'un frémissant *Matin* de Besnard où le soleil gonfle de pourpre la buée marine, et le sable jaune de la plage, avec un coin de ciel ineffablement bleu. Il y a encore : — c'est, n'est-ce pas, vraiment le pêle-mêle de beauté et de pauvreté des Indépendants de naguère — auprès des quelconques figurines de Ch. Jacquot, cinq Constantin Meunier, dont — front étroit qu'achève le nez en courbure béline — une radieusement animale *Cérès*. Et pas loin, un joyau que Lalique a signé : a signé deux fois.

Mais ceci fait l'exposition mémorable : Franz Stück, Whistler. Stück, chef de l'école bâloise et munichoise, Bœcklin étant un ancêtre, déjà. Trois toiles ; une *Egyptienne*, face brusquement jaillie d'un gras et puissant et opaque « trou d'ombre », regard qui veut fasciner, et qui fascine comme on applique un coup de poing ; la *Bande Infernale*, méphistophélesque course à l'abîme, à la hardiesse pénible, aux raccourcis dont l'audace semblerait apprêtée. Mais, la troisième ! un Centaure étreint contre son torse poilu et brun, une nymphe, rose et blonde et potelée comme Gretchen, le gros doigt lascif querelle son cou qui se renverse sous la chatouille, l'autre main amoureusement pétrit la croupe, le pâturon s'énerve contre le mollet : et l'enfant se cambre, prête à défaillir. Superbe morceau de luxure héroïque et caractéristique d'un génie qui se voudrait hellène et qui reste puissamment germain.

Whistler ! maintes fois on chanta la magie de ses gris, de ses blancs, tissés comme un madrigal de Shakspeare ; ici, selon que de charitables légendes l'expliquent, c'est le contre-point des roses, des bleus, des violets arachnéennement emmêlés de fils d'argent et d'or : et cela produit comme l'arc-en-ciel d'une écaille de nacre baisée du soleil à travers une mer peu profonde ; mais ce que ne disent pas les légendes, est la surnaturelle arabesque des draperies, et des voiles, et d'attitudes aux chantantes inflexions. Quelque chose au total d'aériennement dansant, avec une grâce grave. Les hétaïres de Pompéi, Tanagra, les Japonaises d'Outamaro, et les prestiges de Loïe Fuller fournissent des comparaisons banales, peut-être, ou banalisées... Il y faut encore recourir pour imager en quelque façon cette fastueuse, cette indescriptible féerie.

FÉLICIEN FAGUS

Musique

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Depuis des années l'on parle de jouer *Armide* à Paris. Les directeurs nouvellement intronisés ou menacés dans leur sécurité annoncent tous l'intention de monter l'idéal chef-d'œuvre de Gluck, — et on ne voit surgir l'enchanteresse sur aucune scène lyrique. C'est la pièce fantôme. On l'admire, on l'aime, on se déclare prêt à tout oser pour elle. Mais elle inspire un monstrueux effroi. Et, perdue dans la féerie légendaire de ses jardins, la tant redoutée Armide continue à dérober jalousement au public le secret de son amour pour Renaud. *Iphigénie en Tauride*, sans qu'on sache trop pourquoi, n'a jamais eu la chance d'emballer à froid une foule de directeurs (en ces temps, du moins). Les splendeurs touchantes de cette œuvre hors de pair semblaient même laisser fort indifférents ceux-là qui eussent dû en faire leurs délices, quand, subitement, *Iphigénie en Tauride*, sortant de l'ombre harmonieuse où elle sommeillait, vient de reparaître, éblouissante de jeunesse, non sur la scène où sa place est marquée, mais au Lyrique de la Renaissance. En la circonstance, le petit se substitue au grand, et le Lyrique accomplit la besogne d'art que l'Opéra ne remplit pas. Cherchez dans le répertoire actuel de l'Académie nationale de musique, vous n'y trouverez pas un Gluck. Les tragédies lyriques du chevalier sont méprisées, alors qu'elles devraient occuper dans le répertoire de l'Opéra le rang que tiennent les tragédies de Corneille au répertoire du Théâtre Français. Et il est bizarre de constater qu'au moment où Wagner triomphe chez nous, Gluck, dont Wagner s'inspira amplement pour réaliser sa réforme géniale, est traité en quantité négligeable. Pour excuser l'absence d'*Alceste*, des *Iphigénie*, d'*Armide*, les intéressés à ne rien faire de vraiment artistique, allèguent volontiers qu'ils n'ont pas dans leur troupe de cantatrices capables d'incarner les héroïnes de ces chefs-d'œuvre. A qui la faute? Lorsque Mme Caron, encore en possession de sa voix et de la faveur publique, était à l'Opéra, est-ce qu'on eut seulement l'idée de lui confier l'interprétation d'un des rôles de Gluck ? Assurément la noble et grandiose musique de Gluck a de sérieuses exigences. Elle demande des chanteuses et chanteurs possédant style, expression, plastique et talent. N'en est-il pas ainsi pour la musique des maîtres ? Ne faut-il point du style, de l'expression, de la plastique, du talent, pour se mesurer avec les rôles principaux de Wagner, de Weber, de Mozart ? Y a t-il deux sortes de musiciens : ceux qui réclament impérieusement, pour l'interprétation de leurs ouvrages, des artistes de valeur réelle et ceux qui se contentent de n'importe quoi ?

Il serait urgent de s'entendre. Ou les chefs-d'œuvre de Gluck sont

absolument impossibles à monter; alors comment se fait-il qu'en Allemagne, à Bruxelles, on représente continuellement *Iphigénie en Tauride*. *Alceste*, *Orphée*, que l'Opéra-Comique joue *Orphée*, et le Lyrique de la Renaissance *Iphigénie en Tauride*? Ou la chose est possible; alors pourquoi l'Opéra, qui bénéficie d'une grosse subvention, n'exécute-t-il pas un seul chef-d'œuvre du vieux Gluck? Si, au lieu de perdre des années à monter les pièces du genre joli, sans signification d'art, de ces adroits faiseurs de riens, qui sacrifient tout à la mode et écrivent des rôles pour faire resplendir les défauts de telle médiocrité insipide et sans âme; si, au lieu de chercher pendant de longs mois à donner une apparence de vie à des monstres mort-nés, l'Opéra s'avisait de ne plus oublier les authentiques chefs-d'œuvre; si, de bonne heure, les artistes étaient familiarisés avec la large et noble déclamation et non avec les inepties inutiles dont on leur farcit la mémoire, si l'on essayait de leur donner de la sensibilité, du cœur, du style, et si l'on ne se bornait pas à leur apprendre les ficelles du métier haïssable, — on aurait des artistes aptes à interpréter les pures et belles œuvres. J'abandonne ce genre de réflexions, je laisse l'Opéra à ses remords et je reviens à *Iphigénie en Tauride* qui triompha superbement au Lyrique de la Renaissance. Le public cerné de toutes parts, saisi, enthousiasmé par les sublimités simples de l'auguste musique ne cessait d'applaudir. Il comprenait, ce public, auquel on offre tant d'ouvrages factices flattant les bas instincts artistiques, qu'il se trouvait en présence de quelque chose de très grand, de très pur et de très beau et il s'abandonnait, éperdu d'émotion, à la noble joie d'admirer. Il était emporté par ce flot d'inspiration souveraine qui, cent années plus tard, devait, démesurément grossi, devenir le flot wagnérien. Dans l'œuvre entier de Gluck, *Iphigénie en Tauride* occupe le premier rang à côté d'*Armide*. Expression d'un art supérieur, *Iphigénie* est, aujourd'hui, aussi jeune qu'elle était le soir de sa radieuse apparition (18 mai 1779).

Le sujet, d'où l'amour est banni, puise son intérêt dans la peinture de l'amitié et des dévouements que ce sentiment inspire, et aussi dans l'affection tendre d'une sœur pour un frère; ce sujet, d'une frémissante humanité, passionne et émeut au dernier point. L'action est psychologique et intérieure. Nombre d'événements, d'incidents, de péripéties, de coups de scène ne sont que la conséquence logique, la répercussion du drame de tendresse et d'amour fraternel qui se joue dans l'âme d'Iphigénie. Rien ne peut rendre l'impression d'horreur tragique et de charme infini, d'angoissante terreur et de grâce olympienne, la sensation de parfaite satisfaction esthétique se dégageant de la partition. Que l'on écoute ce début où, au milieu des fracas de l'orage, dans le vacarme des instruments déchaînés, Iphigénie, immobile en la majesté de ses voiles, pousse sa languissante plainte vers les cieux en furie, ces chœurs exhalant un parfum d'antiquité délicieuse, ces récitatifs solennels et ces airs aux vastes développements mélodiques, empruntant à l'humanité ses plus déchirants

sanglots ; ce second acte où, à l'air célèbre de Pylade, à la scène terrifiante d'Oreste se débattant contre les furies dans le noir de la nuit, succède la scène d'une immaculée blancheur d'Iphigénie et de ses compagnes, d'une impression exquise en sa sensibilité douloureuse et sacrée; ou, encore, le troisième acte, palpitant d'émotion, et ce quatrième acte d'une si haute éloquence tragique, — on subit le joug du beau.

Mme Jeanne Raunay est l'Iphigénie rêvée. Belle à miracle en sa blanche tunique, elle chante en grande artiste le rôle écrasant d'Iphigénie (écrit dans une tessiture redoutable), et elle le conduit jusqu'au bout avec une vaillance d'organe admirable. Ce qu'on ne saurait trop louer chez Mme Raunay, c'est l'élégance de ses attitudes, l'harmonie de ses gestes, le cachet de pudeur délicatement féminine qu'elle imprime au personnage, la noblesse du style et l'ampleur de l'expression. Une interprétation semblable met définitivement une artiste au premier plan. Les autres artistes font de leur mieux, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient indifférents. Les chœurs et l'orchestre sont absolument remarquables. Et ce fut un énorme succès.

André Corneau

Les Livres

LES LIVRES DE LA SAINT-SYLVESTRE

Hormis pour quelques esprits chagrins, moroses et rèches, et, bien entendu, mis à l'écart les grands problèmes et les affaires sérieuses, il est généralement admis que l'intelligence, la souplesse et l'enjouement font leur plus fréquent palais du cerveau des enfants. Cette opinion est, du moins, professée dans chaque famille, au sujet d'un ou deux ou davantage jeunes citoyens qui s'y peuvent rencontrer. Or, si un esprit chagrin venait dire à un père : « Monsieur votre fils, que vous croyez spirituel parce que rieur, gai parce que joueur, actif parce que turbulent, ne possède aucune vigueur d'esprit : il faut, dans son intérêt, ne l'entretenir que des choses les plus frivoles, le bercer de billevesées et de coqs-à-l'âne; c'est vraiment la seule chose qu'il puisse digérer » — il est probable que ce père s'indignerait et rabrouerait vivement l'homme qui viendrait le trouver exprès pour traiter d'imbécile et d'inerme intellectuellement, le chérubin. Il est possible que certains pères, soucieux de leur progéniture et chatouilleux d'épiderme, se portent même à des voies de fait diverses, justifiées. Pourtant, aux environs de la Saint-Sylvestre, alors que décembre accumule ses brumes et ses menaces de neige, un certain nombre de personnes font savoir par tous les gongs de la publicité, que l'enfant est ignare, que l'enfant est abruti, et annoncent la mise en vente de quelques émollients de choix. Aussitôt avertis, les pères de famille, si fiers de leur jouvenceau, si ancrés par les théories de l'atavisme en cette persuasion qu'il est une petite merveille d'intelligence, se précipitent vers les comptoirs, non pour battre les insolents, mais pour leur donner de l'argent. Plus l'enfant aimable paraît à monsieur son père le phénix nouveau dont nous attendons des jours meilleurs pour la patrie régénérée, plus ce père perspicace se ruine en sottises imprimées, gaufrées, dessinées, dorées pour le futur mainteneur de la dynastie, et les éditeurs président d'un air heureux à ce renflouement de leur caisse, à la rentrée de ce tribut frappé sur la fortune et la bêtise publique, et en revanche passent quelques deniers, peu ou prou, aux fabricants de sornettes brevetées, intéressante catégorie de penseurs en confiture, mélasse et sucre de pomme, qui, vraiment, selon l'expression de Mallarmé, dérobent pour écrire leurs moyens à l'estampe, car l'estampe est la seule chose compréhensible dans le fouillis qu'ils ont livré à l'impression. Après que le produit a été écoulé, que les cinq ou dix mille paquets gaufrés de petites anecdotes sur les chiens célèbres ou d'épisodes de guerre parmi les forêts vierges ont été gâter un nombre proportionnel de petits cerveaux dignes d'un sort meilleur, il advient que la docte Académie trouve que l'industriel du livre d'étrennes (c'est de l'auteur que je parle, et

non de l'éditeur) n'a pas gagné assez d'argent. Alors elle le distingue et lui colle un prix Montyon; entre un quelconque Botrel et un folâtre Lapauze, voilà un homme honorifié. C'est l'usage. Honneurs et salaires de nouvelle année, qui, en bonne justice, devraient être décernés en temps de carnaval, par de bonnes gens déguisés en Folie, aux braves magisters et aux vénérables dames qui ont compilé les petits traités bien vendus et bien laurés.

Les gaufrages dorés (j'hésite à dire les livres et ne le puis que par allusion à la ressemblance extérieure que ces produits ont avec un livre) jouissent encore d'un autre avantage. Notre excellente critique littéraire, la bonne, la forte, celle des quotidiens si informés, si finement littéraires, ne juge pas le mouvement des livres d'étrennes. Le livre d'étrennes est un Turcaret qui passe parmi les journaux avec des poches trouées. Les écus tombent, et la sagace Administration retire soigneusement l'étude de ces phénomènes d'ordre artistique à la critique, pour la confier toute à la Publicité. Ce ne sont pas des écrivains qui les jaugent, ce sont d'honnêtes courtiers qui en font le plus spontané des éloges. S'il y a une société protectrice de l'enfance, à quoi sert-elle ? peut-être à faire des petits bouquins d'étrennes; non en corps, mais fragmentairement, par membres. Enfin personne n'y veille et le flot de sornettes s'étale tous les ans avec tranquillité.

Il y en a que les archevêques ont pris le soin d'approuver ; le troupeau des filles de Fabiola pullule et hante les maisons tièdes des villes de province de tant d'yeux béats, d'allures édifiantes et de niaiserie sentimentale. D'autres, également approuvés, racontent la légende de l'histoire de France, tordue, convulsée, en éloge des grands principes cléricaux. Des cortèges de bons rois et de reines édifiantes et d'abbés qui sont des saints passent dans le cerveau des pauvres mômes et leur préparent pour plus tard une mentalité vraiment militaire. A cela collaborent les curieux travaux sur les uniformes qui se succèdent depuis une dizaine d'années. Il faut bien apprendre quelque chose à un enfant, et puisque la plus noble des professions c'est d'être un hussard, faut-il encore qu'il distingue un Chamboran d'un Berchiny. Il n'est pas mal non plus d'être un héroïque lignard, et voici pour les candidats tous les costumes depuis les soldats de Louvois jusqu'aux grenadiers de Napoléon, avec ceux de la maison royale de Gand, et ensuite la garde nationale de Louis-Philippe jusqu'aux conquérants de l'Algérie, et bien après encore, les silhouettes nettes, joyeusement enluminées, aussi parfaitement nulles que possible, esthétiquement parlant. Mais l'enfant peut se lasser de considérer l'héroïsme au repos, au port d'armes, l'héroïsme groupé sur la même planche en grande et en petite tenue ; on peut même le lui montrer international, car tous les pays du monde publient de ces planches militaires, pour corriger la fantaisie parfois échevelée des jeux de soldats de plomb qui ont plus de relief et de modelé, mais moins d'exactitude. L'enfant veut rêver, il faut tendre un hippogriffe à l'enfant.

L'hippogriffe, c'est un ballon dirigeable. c'est un bateau sous-marin. c'est une échelle vers le centre de la terre, c'est l'hypothèse scientifique triturée par des mains inexpertes, c'est aussi le Guide mis en tranches avec une petite histoire qui est toujours la même, l'histoire de la capture de la diligence. Seulement, la diligence, c'est le ballon à hélices ou le bateau sous-marin. Et quels Français! Ah les beaux Français de cette geste de la science par les Français, de l'aventure par les Français. Apprend-t-on que deux Américains. dans cette littérature c'est le peuple froidement audacieux. ont parié dans un cercle une chose extraordinairement audacieuse, et commencé à la préparer scientifiquement. arrive un Français plein de rondeur : Vous voulez savoir ce qui se passe dans la lune, mais me voici. j'y vais... Il hâble, il étourdit l'Américain mathématique et l'Anglais qui a les yeux fixés sur le pôle Nord. Et l'enfant rêve, il rêve géographie. noms propres, nomenclature. pôles ; il rêve à côté. au long de l'imagination. Ah ! que ses songeries à lui, sont sans doute plus intéressantes que cet ensemble de renseignements façonnés et dérangés d'imagination qu'on lui sert ! M. Jules Verne est le maître de ce genre ; c'est un des forts tonnages de notre librairie, On ne fait pas attention à lui pendant l'année ; il arrive avec décembre ; avec les petites baraques et les oranges, c'est le bonhomme Noël de la vulgarisation géographique. L'écrivain ne compte pas. son style est quelconque, style de lettre de commerce. sa fantaisie est bornée, son érudition semble des plus faciles à réussir : c'est le roi du roman géographique. On n'a pu dépasser ses succès. M. H. Malot a balancé une fois ou deux ces triomphes ; mais qu'est-ce qu'une fois ou deux ? et Romain Kalbris peut-il être mis en balance avec tant de gouffres sondés. de montagnes franchies, de couches d'air traversées et de bateaux merveilleux qui sont le triomphal cortège de M. Verne ?

Prenez les bibliographies, non point celle d'une année, celle qui vient. ou celle qui part, ou celle de telle année prise au hasard. mais feuilletez. dans le répertoire Lorenz. aux tables, la liste des livres d'enfants ; sur une masse de près de soixante pages serrées (en réunissant les tables diverses). cherchez, parmi la liste des auteurs, des noms d'écrivains glorieux, ou simplement notoires, simplement des noms d'écrivains dont il est admis qu'ils font de la littérature, vous trouverez une fois ou deux Desbordes-Valmore. Charles Nodier, parmi les vivants M. Anatole France. une fois M. Pouvillon, M. Léon Cahun. M. Arsène Alexandre, enfin M. Camille Lemonnier. Tout le reste, ce sont des spécialistes, des professionnels du livre bébête. Vous verrez qu'à une véritable rubrique ouverte sous le patronage de Robinson. au titre Robinsons divers. il y a plus de soixante imitations, transplantations. naturalisations. adaptations du roman anglais. Serait-ce loyauté de la part de ces producteurs se plaisant à reconnaître bien haut la source de leurs imaginations ? je croirais plutôt qu'il s'agit d'utiliser un peu le succès prestigieux du livre célèbre. Très souvent la fraude n'est pas avouée, et sous la carcasse rouge et

or du livre d'étrennes, est enfermée, souvent contaminée de mauvais dessins, déparée d'un style ridicule, l'imagination de tel livre célèbre. Le cas existe pour le *Capitaine Fracasse*. Deux auteurs ont mis en commun leurs dons naturels et leur acquit pour le gâcher sous un titre à eux. Les traductions des œuvres étrangères sont choisies avec le même esprit qui préside à l'élection des fabricants de livres français. Vous trouverez le roman amusant de Mark Twain, *le Prince et le Pauvre*; on a donné autrefois le *Munchhausen* de Burger, on le retire encore un peu. Il y a aussi une assez mauvaise traduction d'Andersen, des arrangements de contes de Grimm, un roman de Stevenson ; les contemporains de valeur sont exclus. On préfère les narrateurs de scalps, ou bien les bonnes dames qui délaient la pâte des homélies d'une main pieuse à la modeste mitaine. Les petites histoires qu'elles content, pour avoir séjourné longtemps dans leurs cabas en gardent une odeur de renfermé. S'il fallait accorder toute sa confiance aux intermédiaires qui nous conseillent ces livres, il faudrait du même coup croire que la production étrangère est aussi faible que la nôtre. Mais les éditeurs ne sont peut-être pas de très bons juges.

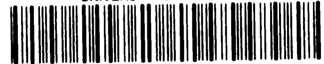
La vérité est que la valeur littéraire n'est. là, comptée pour rien, pas plus que le mérite iconographique. Je ne parle point, bien entendu, des gros livres de luxe qu'on publie sous cette date du jour de l'an, et qui sont simplement des livres bien faits typographiquement et chers qu'on lance à cette date fatidique. Les publications telles que l'*Huon de Bordeaux* de Gaston Pâris, indiquent plutôt le commencement d'une nouvelle orientation, et il y a eu déjà quelque peu, et il y aura toujours davantage à la date du jour de l'an, éclosion du livre de vulgarisation. Mais s'il est bon d'instruire l'enfant en l'amusant selon une vieille ambition à laquelle on satisfait moins qu'on ne pense, il faudrait aussi savoir, je ne dirai pas l'amuser, mais l'éveiller. La faculté d'imagination, chez l'enfant est à la fois forte et faible, faible parce qu'elle n'arrive point encore à se dissocier de la mémoire, forte en ce sens qu'elle reçoit l'anecdote et l'image à la façon d'une plaque sensible et que tout ce qui passe par le truchement du livre impressionne une page du livre de conscience. Il y a, dans une certaine mesure, gravité à remplir préalablement de sottises le cerveau des enfants dont on veut faire des hommes intelligents. Il est vrai que ce système des premiers livres de plaisir, faux, plats, plutôt nuisibles, était tout récemment parfaitement d'accord avec ce système d'études, où il fallait, tous les deux ou trois ans, enseigner au jeune élève qu'on lui avait menti, pour occuper son temps, qu'il fallait oublier cela, mais que cette fois-là c'était bien les études sérieuses qui commençaient ; il semble qu'un effort énergique se produise pour qu'il y ait en ce genre quelque changement. Il serait bon, puisqu'on améliore un peu les études prétendues utiles pour la jeunesse, qu'on s'occupe un peu du fond d'images et de la couleur de pensée qui va

naître dans ces nouveaux organismes. Le meilleur et le plus intelligent de ce que contient un cerveau lui vient par le plaisir et non par le travail; lourd si l'on veut que l'enfant rêve de jolies choses, il faut l'en entourer, il faut lui donner la légende héroïque et non la bondieuserie, et surtout ne lui laisser lire que des livres dont les auteurs mettent l'orthographe dans le sens élevé du mot, lui montrer dans des ornementations d'artistes, des textes d'écrivains, et ne pas les lui passer, travesties sous ces habits de clinquant qui éveillent de fâcheuses idées de livrées passequillées.

GUSTAVE KAHN

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Alexandre del Mar : *Les Systèmes monétaires* (traduit sur les éditions anglaises et américaines, par A. Chabry et C. Bessonnet-Favre), Paris, Ligue nationale bimétallique, 5 fr — Ernest Renan : *Etudes sur la Politique religieuse du règne de Philippe le Bel*, Calmann Lévy, 7 fr. 50. — René Puaux : *La Finlande, Sa Crise actuelle* (avec une préface d'Anatole France), Stock, 1 fr — Mary James Darmesteter : *La Reine de Navarre* (*Marguerite d'Angoulême*), traduit de l'anglais par Pierre Mercieux, Calmann Lévy, 3 fr. 50 - Hugues Le Roux : *Le Bilan du Divorce*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Jean Grave : *L'Anarchie. Son but, Ses moyens*, Stock, 3 fr. 50. — *Le Monument Henry* (listes des souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique, par Pierre Quillard), Stock, 3 fr. 50. — Jean Ajalbert : *La Forêt Noire*, Société libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50. — P.-M. Desmarest : *Quinze ans de Haute Police sous le Consulat et l'Empire*, suivi du *Siège de Valenciennes* (*1793*), édition annotée par Léonce Grasilier et précédée d'une étude sur Desmarest et la Haute Police, par Albert Savine; Garnier, 3 fr 50. — *Cinq semaines à Rennes*; 200 photographies de Gerschel, texte de Louis Rogès; Juven, 3 fr. 50. - Léon Bollack : *Résumé théorique de la Langue Bleue* (*Bolak*, *langue internationale pratique*, Editions de la Langue Bleue, 147, avenue Malakoff, Paris, 2 fr. 50. — Victor Hugo : *Choses vues*, nouvelle série, Calmann Lévy, 3 fr. 50.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03084 8470

